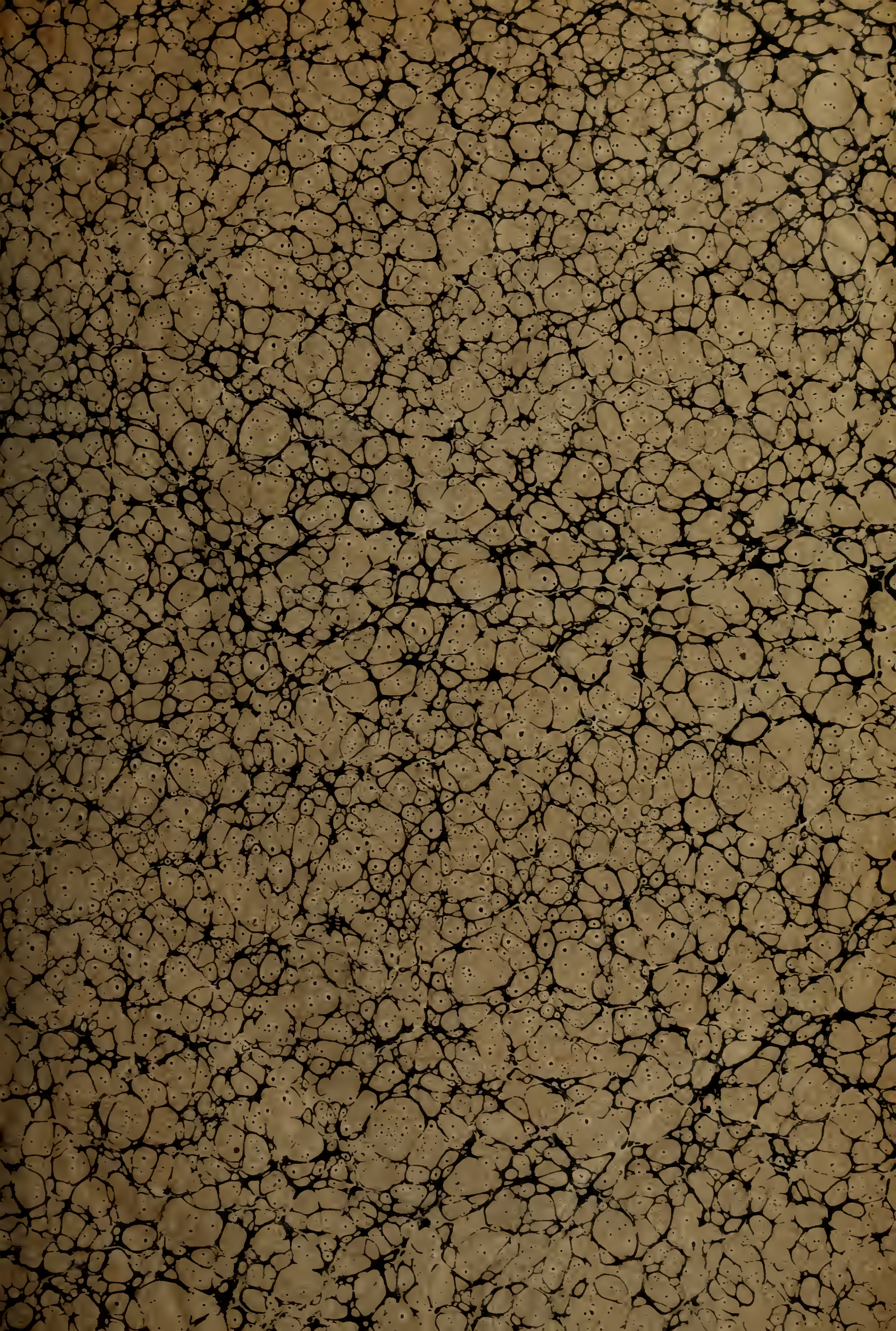






BALZAC

éd. originale
de "L'Envers de l'histoire
contemporaine"
(= Mme de la Chanterie)

p. 367

Vol. N° 12 –

MUSÉE

DES FAMILLES,

LECTURES DU SOIR.

COLLABORATEURS DU MUSÉE DES FAMILLES.

TEXTE.

RÉDACTEUR EN CHEF, M. S. HENRY BERTHOUD.

MM.
ABRANTÈS (Mme la duchesse d'), œuvres posthumes.
AIMÉ-MARTIN.
AUDIBERT.
BALZAC (de).
BERTSCH (Auguste).
BERTHOUD (S. Henry).
BLAZE (Henry).
BOGAERTS (Félix).
BOITARD.
BORY SAINT-VINCENT.
CASTIL-BLAZE.
HENRI-BLAZE.
DEBOUT (docteur E.).
DELAVIGNE (Casimir).
DESBORDES-VALMORE (Mme).
DESCHAMPS (Emile).

MM.
DESCHAMPS (Antony).
DUMAS (Alexandre).
GAUTIER (Théophile).
GAY (Mme Sophie).
GIRARDIN (Mme Émile de).
GOZLAN (Léon).
GRANIER DE CASSAGNAC.
HERBIN (Victor).
HUGO (Victor).
JACOB (le bibliophile).
JAL (historiographe de la marine).
JANIN (Jules).
JUBINAL (Achille).
KARR (Alphonse).
KOCK (Paul de).
LAFONT (Charles).
LAMARTINE (Alphonse de).

MM.
LECLERC (Edmond).
MORREN (Ch.)
MONNAIS (Édouard).
MONNIER (Henri).
PARFAIT (Noël).
PONCERVILLE, de l'Académie française.
ROGER DE BEAUVOIR.
ROMAN.
SAINTINE.
SALVANDY (de), député.
SCRIBE, de l'Académie française.
SOULIÉ (Frédéric).
SUE (Eugène).
TASTU (Mme Amable).
VAN HASSELT (André).
VIARDOT (Louis).

DESSINS.

MM.
BIARD.
BOULANGER (Clément).
BRASCASSAT.
FOUSSEREAU.
GAVARNI.

MM.
GÉRARD-SÉGUIN.
GIGOUX.
JACQUAND.
LEHMANN.
MONNIER (Henry).

MM.
MOREL-FATIO.
VERNET (Horace).
WATIER.

GRAVURES.

ANDREW, BEST, LELOIR.

CONDITIONS D'ABONNEMENT.

ABONNEMENS ANNUELS.

12 numéros par an, payés en souscrivant.
PRIX : *aux bureaux d'abonnement*. . . . 5 fr. 20 c.
PORT : *envoi par la* POSTE, *2 fr. en sus*. . 7 fr. 20 c.

ABONNEMENS MENSUELS.

Un numéro de 32 pages publié le 20 de chaque mois.
PRIX : *aux bureaux d'abonnement*. . . . 50 c.
PORT : *envoi par la* POSTE, *20 c. en sus*. . 70 c.

L'abonnement part du 1er octobre.

A Paris, au bureau de la direction, rue Gaillon, 4.

Dans les départemens, chez tous les libraires et directeurs des postes.

DIX VOLUMES ONT PARU.

Prix de chaque volume.

Pour Paris. . . { Broché. . . . . 5 fr. 50 c.
{ Relié. 7 fr.
Pour les départemens, par la poste, le volume broché. . . 7 fr. 50 c.

NOTA. La poste ne se charge pas des volumes reliés.

AVIS. Messieurs les abonnés au *Musée des Familles* sont priés de vouloir bien renouveler leur abonnement avant le 15 octobre prochain, afin de ne pas éprouver de retard dans l'envoi du numéro.

IMPRIMERIE DE HENNUYER ET TURPIN, RUE LEMERCIER, 24. BATIGNOLLES.



Musée des Familles

Lectures du Soir.

DIXIÈME VOLUME.

Année 1843.

PARIS,
AU BUREAU DE LA DIRECTION,
RUE GAILLON, 4.

MUSÉE DES FAMILLES.

LECTURES DU SOIR.

DIANE

CHAPITRE SECOND [1].



L'auteur de cette histoire est trop véridique et trop fidèle pour songer à laisser croire que Diane dormit durant la nuit. Malgré les fatigues d'une longue route, elle resta en proie à une agitation fiévreuse et à une insomnie maladive. Dès que le jour parut, elle se leva, pria longtemps Dieu avec ferveur, et se mit ensuite à sa toilette.

Quand, le matin, Diane descendit, dame Martine put retenir un cri de surprise, car jamais elle n'avait la jeune fille aussi jolie. Elle s'était parée de ses vêtemens de fête; et, quoiqu'ils ne fussent que ceux d'une petite bourgeoise, elle avait su les disposer avec tant de goût, qu'ils ajoutaient encore au charme naïf de toute sa personne.

(1) Voir le numéro de septembre, tome IX, page 372.

Quelques instans après, les deux mules arrivèrent. L'aubergiste fit une nouvelle exclamation :

— Par sainte Martine, ma patronne, vous voici en équipage de prince !

— J'ai des bijoux à porter à un riche bourgeois de la rue Saint-Denis, se hâta prudemment de dire Élie, et j'ai pensé que pour être reçu convenablement, il fallait se présenter convenablement.

— Et vous avez raison, compère ; je reconnais en ceci votre adresse et votre savoir-faire habituels, dit l'hôtelière : bonne chance !

Le vieillard aida sa fille à monter sur une des mules, se hissa sur l'autre avec une aisance que l'on n'eût point soupçonnée dans un sexagénaire, et donna le signal du départ.

Aujourd'hui, assurément, des mules ne seraient point indispensables pour faire le court trajet de la rue Saint-Antoine au Louvre ; mais à cette époque, beaucoup de rues n'étaient pas encore pavées ; on ne pouvait, sans être couvert de boue, marcher dans ces quartiers fangeux, où des trottoirs ne protégeaient pas les piétons. Ce ne fut même pas sans encombre qu'ils arrivèrent au but de leur excursion, et maître Élie fut couvert de crotte, des pieds à la tête, par un cheval rétif qui piétinait dans le ruisseau, en dépit des efforts du bourgeois maladroit qui le montait. Diane parvint, à force d'habiles manœuvres, à conserver intacte la propreté de ses vêtemens. Arrivée devant la porte du Louvre, d'un air déterminé elle sauta de sa monture, mit pied à terre, et voulut entrer.

Les deux sentinelles croisèrent leurs hallebardes devant elle :

— Ohé ! l'on n'entre point de la sorte, dit un grand reître qui, malgré sa mine rébarbative, tâcha d'adoucir sa voix brutale en parlant à une si jolie fille : on n'entre point, vous dis-je, ma belle enfant.

Élie, qui s'était rapproché en voyant barrer la porte à sa fille, s'éloigna un peu quand il eut remarqué la bienveillance des soudards.

— Il faut que je parle au roi, répliqua hardiment Diane.

— On ne saurait parler au roi de la sorte ; si vous n'avez point quelque grand seigneur pour vous protéger et vous introduire, tous vos effors seront inutiles.

Un sergent s'avança, et, s'adressant à la sentinelle :

— Depuis quand parle-t-on en faction ? demanda-t-il. Vous passerez huit jours au cachot. Quant à vous, la belle, arrière, ou je vous fais chasser par mes tambours à grands coups de fouet.

Élie se rapprocha, et, saluant le sergent :

— Monsieur l'officier, lui dit-il, voici une pièce d'or qui est tombée de votre poche ; je m'empresse de vous la rendre.

— N'en ai-je pas laissé tomber deux ? fit le sergent évidemment adouci, et qui empocha le ducat.

— Trois si vous le voulez ; pour cela, il ne s'agirait que de laisser entrer cette jeune fille dans le palais.

Le sergent caressa sa moustache et réfléchit quelques instans.

— C'est une question de vie et de mort ; c'est pour sauver la vie à un militaire comme vous, se hâta d'ajouter Diane, afin de donner une issue favorable à l'hésitation du soldat.

— Et ce soldat se nomme ?

— Le marquis de Sénancourt.

— Diable ! le temps presse ; il doit être décapité demain matin.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria Diane en pâlissant.

— Arrivé avant-hier à Paris, jugé ce matin, exécuté après-demain. Le roi, ou plutôt le cardinal le veut ainsi. Dire que l'on traite de braves soldats, pour avoir dégainé loyalement l'épée, comme on agirait envers des lâches et des félons !

— Vous voyez bien qu'il faut que je parle sur-le-champ au roi.

— La chose n'est pas facile. Je vais en dire cependant un mot à mon capitaine ; il a bon cœur, et d'ailleurs, il a connu le marquis ; tous les deux ont servi dans le même corps.

Diane vit en effet le sergent en conférence avec son capitaine. Celui-ci s'adressa successivement à plusieurs officiers du palais ; un geste de tête négatif accompagna la réponse de tous ceux qu'il interrogea.

— Aucune chance d'espoir ! dit le sergent en revenant près de Diane.

Diane, éperdue, ne put contenir plus longtemps ses larmes.

En ce moment, les tambours battirent aux champs, les soldats prirent les armes, et une jeune femme montée dans une litière et entourée seulement de cinq ou six personnes de suite, sortit du Louvre.

Diane courut se jeter à ses pieds :

— J'ignore qui vous êtes, madame ! s'écria-t-elle ; mais vous êtes puissante, vous avez accès près du roi, et vous prendrez pitié de mon désespoir !

En disant ces paroles elle se cramponnait à la litière pour l'empêcher d'avancer. La dame fit signe à ses porteurs d'arrêter.

— Que voulez-vous de moi, jeune fille ? demanda-t-elle en regardant en face Diane et en faisant sa question d'une voix sévère.

— Que vous obteniez du roi la grâce du marquis de Sénancourt, répliqua hardiment Diane dont les yeux ne s'abaissèrent point sous le regard imposant de celle qui l'interrogeait ; car le péril de son protecteur donnait la hardiesse et la force à cette faible et timide enfant.

— Qu'a fait ce marquis ?

— Il s'est battu en duel.

— En ce cas, tout espoir est inutile. Le roi ne veut faire grâce à aucun duelliste.

— Mais c'est pour me protéger, madame, qu'il s'est battu ! C'est pour me sauver l'honneur, c'est pour m'arracher aux plus infâmes insultes qu'il a bravé les ordres du roi. Un homme qui porte une epée ne serait-il pas un lâche, s'il ne défendait point une femme sans protecteur ?

— Je ne puis rien pour votre amant, répondit la dame qui paraissait néanmoins prendre intérêt à Diane.

— Mon amant ! fit Diane en se relevant avec dignité ; mon amant ! Monsieur le marquis ne m'a vue qu'une seule fois en sa vie ; c'est le jour où il a pris ma défense.

La dame, qui ne cessait de regarder Diane, était tombée dans une profonde rêverie. Elle en sortit en tressaillant, lorsque la jeune fille, se laissant tomber de nouveau à genoux, joignit les mains et murmura d'une voix entremêlée de sanglots :

— Sauvez-le ! madame, sauvez-le !

La dame fit signe à Diane de se lever et d'avancer tout près d'elle ; puis, se penchant elle-même sur le revers de la litière :

— Écoutez-moi bien, dit-elle, et songez que toutes mes questions sont sévères et sérieuses.

— Je vous écoute comme j'écouterais Dieu lui-même, répliqua la jeune fille.

— Pour sauver le marquis, demanda la dame, vous sentiriez-vous le courage d'obéir passivement à tous les ordres que vous recevriez de moi? Peut-être vous exposerai-je à des épreuves difficiles, à des périls redoutables; peut-être même demanderai-je votre vie. Si j'obtiens la grâce de M. de Sénancourt, vous m'appartiendrez désormais, corps et âme; c'est un pacte indissoluble que nous formons.

— Je jure de vous obéir aveuglément et d'accepter avec joie tous les périls auxquels je devrai m'exposer pour ma bienfaitrice.

— C'est bien. Dès ce moment, vous devez commencer à m'obéir. Répondez. Depuis quand êtes-vous à Paris?

— Depuis hier soir.

— Quelqu'un vous y connaît-il?

— Cinq à six personnes seulement.

L'étrangère fronça le sourcil et parut soucieuse et mécontente.

— Quelles sont ces personnes?

— Mon père, d'abord.

— Quel est votre père?

— Un marchand colporteur, arrivé hier soir avec moi.

— Et les autres personnes sont?....

— Notre hôtesse de la rue Geoffroi-l'Asnier, qui tient l'auberge du *Soleil d'Or*, dame Martine. Il y a encore son mari, et les marchands chez lesquels mon père s'approvisionne : maître Pierre Raparlier, le fabricant de bas; maître Nicolas Gosselin, le coutelier...

— C'est bien; je n'ai pas besoin de savoir leurs noms, interrompit la dame dont le front reprit de la sérénité. Couvrez-vous le visage de ce voile, retournez à votre auberge, et que personne ne voie plus vos traits avant votre arrivée rue Geoffroi-l'Asnier. Là, enfermée dans votre chambre, vous attendrez les ordres que je vous ferai transmettre. La personne que je chargerai de ce message, pour mot d'ordre, vous redemandera mon voile. Vous la suivrez sans hésiter, après avoir fait vos adieux à votre père.

Des larmes brillèrent dans les yeux de Diane.

— Vous hésitez? demanda la dame. Il est temps encore de rompre notre pacte, si vous le regrettez.

— Non, répondit d'une voix ferme la jeune fille; non. Je dois tout sacrifier, oui, tout, pour le sauver.

— Adieu donc! je rentre au palais; reprenez le chemin du *Soleil d'Or*.

Diane baisa la main de sa bienfaitrice, se cacha le visage sous le voile de la dame, et alla rejoindre son père fort inquiet de cette longue conférence.

Il s'empressa de faire remonter Diane sur la mule dont il avait tenu la bride pendant que la jeune fille parlementait avec la garde du Louvre. Quand ils furent en route, il voulut adresser des questions sur ce qui s'était passé, à la pauvre enfant qui semblait en proie à une vive agitation. Diane lui imposa silence par un geste de la main, et hâta le trot de sa monture.

Arrivée dans la rue Geoffroi-l'Asnier, elle ôta son voile pour ne point laisser remarquer, à l'ardente curiosité de dame Martine, ce changement dans sa toilette, et serra le précieux tissu dans sa poche.

Dès qu'elle aperçut l'auberge du *Soleil d'Or*, elle sauta légèrement à bas de la mule, et dit à son père qui voulait, par économie, reconduire lui-même les montures au loueur :

— Chargez un valet de ce soin, mon père.

Élie soupira, car c'était une dépense inutile, selon lui, que de payer quelques sous à un garçon, pour un office qu'il pouvait remplir lui-même. Il n'en obéit pas moins à l'ordre de sa fille, et il la suivit dans leur petit appartement.

Là, Diane le pressa convulsivement dans ses bras, l'étreignit avec force, et se prit à pleurer et à sangloter.

— Mon père! dit-elle, mon père, nous allons peut-être nous séparer.

Élie s'arracha brusquement des bras de Diane.

— Nous séparer! s'écria-t-il; jamais, jamais! Nous séparer... moi, quitter ma fille, mon enfant, ma vie, mon bonheur! Mais, que deviendrais-je, si j'étais condamné à vivre une semaine, un jour, une heure sans toi?

— Il faut nous séparer! répéta douloureusement Diane.

— Jamais! Je devine ta pensée. Tu vas t'exposer à des périls que tu ne veux pas que je partage. Mais que m'importent des périls, si je les brave pour toi? Eh! mon Dieu, la vie ne m'est précieuse que pour te prouver mon affection et ma tendresse.

— Mon père! mon bon père! Hélas! je ne suis plus maîtresse de ma destinée!

Et elle raconta au vieillard, sous la foi du serment, le pacte singulier qu'elle avait contracté avec la dame inconnue.

— Eh bien, dit-il, nous sommes deux pour accomplir ce pacte. Au lieu d'un esclave, notre maîtresse en aura deux. Ah! ah! elle ne sait pas ce que le vieux Élie peut faire : le serpent n'a pas plus de prudence et le chien plus de fidélité que lui; il donnerait des leçons de ruse et de malice au renard lui-même. Tu n'as qu'à lui dire cela, mon enfant, et elle ne nous séparera point!

— Mon père!

— Le jour où je te quitterai, je mourrai, vois-tu. Sauve la vie de ce marquis, mais laisse-moi vivre!

— Mon père!

— Ton père! je ne suis plus ton père! Je ne veux plus l'être! Je ne le suis pas! Tu te crois ma fille? Moi, le père d'une ingrate! Jéhovah m'en préserve! Tu n'es qu'une orpheline, achetée par moi à une bohémienne qui t'avait volée à tes parens, ou recueillie sur les marches de l'église Saint-Landry, parmi les enfans abandonnés!

Je la vois encore, chargée d'enfans en guenilles, traînant un petit garçon par la main et te portant dans ses bras. Tu jetais des cris plaintifs, et la maladie et la misère t'avaient rendue pâle, chétive et presque mourante.

— Votre petite fille est bien malade, demandai-je en laissant tomber dans sa main l'aumône qu'elle sollicitait de ma charité.

— Malade? reprit-elle avec un sourire; dites agonisante; elle n'a plus deux jours à vivre.

— Eh quoi! repris-je, l'état de votre fille ne vous inspire pas plus d'inquiétudes?

— Cet enfant n'est point à moi, interrompit-elle; je ne suis point sa mère; je l'ai trouvée sur les marches d'une église.

— Dites plutôt que vous l'avez volée!

Elle sourit encore.

— Si je ne l'ai point trouvée sur les marches d'une église, eh bien! on l'y trouvera tout à l'heure, car je vais l'y déposer. Les chiens la mangeront, ou bien on la ramassera par pitié.

Indigné et ému, je lui dis :

— Donnez-moi cette enfant, je me chargerai de la soigner et je tâcherai de la rendre à la vie. Si Dieu lui conserve l'existence, elle deviendra ma fille.

— Je veux la vendre et non la donner; voici bientôt Pâques qui approche : on dit que les Juifs ne sont pas

fâchés d'avoir un enfant chrétien pour boire son sang et manger sa chair.

Je jetai une pièce d'argent à cette infâme créature ; je te pris dans mes bras, et depuis ce moment tu as été délivrée des mauvais traitemens de cette horrible bohémienne, tu as été entourée de soins et aimée, tu es devenue ma fille.



D'après Callot.

Je ne t'avais jamais dit ce secret, parce qu'il me semblait qu'en te l'apprenant tu aurais moins été ma fille. Maintenant que tu repousses ton père, maintenant que tu veux le quitter, apprends enfin la révélation de ce secret ; pour étouffer tes remords, tu te diras : — Je peux l'abandonner sans crime, il n'est pas mon père.

Elle passa ses bras autour du cou du vieillard qui pleurait, et l'attirant à elle :

— Je ne vous en aime que plus tendrement, dit-elle. Mais ne serais-je pas une fille indigne de votre affection et de vos saints enseignemens, si j'avais hésité un moment à sacrifier mon propre bonheur à la vie de celui qui s'était perdu pour me défendre? Écoutez-moi : je jure par le nom du Seigneur qui m'entend, de demander à ma maîtresse de vous associer aux épreuves et aux périls qu'elle me destine. Je la supplierai de m'accorder cette grâce ; je ne renoncerai à l'obtenir qu'après avoir épuisé toutes les sollicitations, toutes les prières.

Il embrassa tendrement sa fille, essuya ses larmes, et dit :

— A la bonne heure ; je te pardonne, et je t'aime plus que jamais.

Ils parlaient encore lorsque la porte s'ouvrit brusquement. Une femme voilée entra. Elle n'eut pas besoin de montrer ses traits pour que Diane la reconnût ; sa démar

che et le son de sa voix suffirent pour apprendre à la jeune fille que sa protectrice était devant elle.

— J'ai tenu mes promesses, es-tu prête à tenir les tiennes? demanda-t-elle.

— J'attends les ordres de ma maîtresse souveraine, répondit la jeune fille en s'agenouillant.

— Ne me séparez pas de ma fille, balbutia Élie prosterné. Je suis un esclave intelligent et fidèle.

L'inconnue fit signe au vieillard de se relever. Elle le regarda quelques instans en silence, et dit enfin :

— Soit! je te prends aussi à mon service. Tu aimes cette jeune fille, et l'expérience a blanchi tes cheveux; tu peux seconder utilement mes projets.

Suivez-moi tous les deux.

Quelques secondes suffirent à Élie pour fermer soigneusement sa valise et prendre une bourse pleine d'or.

— Laisse cet or dans ton coffre, dit la dame; si tu es fidèle et intelligent, si tu réussis dans la mission dont je veux te charger, je te donnerai assez de richesses pour satisfaire l'avidité même d'un juif.

Élie obéit, suivit en soupirant le mystérieux personnage, et s'appuya sur le bras de Diane.

La dame sortit de l'auberge et gagna la rue Saint-Antoine, en précédant de quelques pas Élie et Diane. Arrivée derrière la place Royale, elle leur fit signe de monter dans un carrosse qui stationnait près d'un coin obscur. Ils prirent place à côté d'elle, et la voiture partit au galop, sans que le cocher reçût aucun ordre de celle que Diane était tentée de prendre pour une fée, et Élie pour un démon.

CHAPITRE TROISIÈME.



Après avoir marché durant huit minutes environ, le carrosse s'arrêta derrière un grand mur, devant une petite porte qui sembla s'ouvrir d'elle-même dès que les roues cessèrent de bruire. Un valet vint soulever la portière; car à cette époque un simple rideau fermait les voitures, et ce n'était que pour les voyages de longue durée qu'on les remplaçait par des portes qui n'étaient pas en étoffe ou en cuir.

La dame descendit, fit signe à Diane et à son père de la suivre, et traversa un long corridor qu'éclairait la seule lumière projetée par une lanterne que tenait le valet. Ils arrivèrent enfin dans un appartement solitaire dont l'inconnue tira elle-même soigneusement les verroux, après s'être assurée que personne ne se trouvait derrière les portes à épier. Quand elle eut pris toutes ces précautions, elle revint près de Diane et d'Élie, leur ordonna de s'asseoir, et attachant sur eux, durant quelques minutes, ses yeux pénétrans et même un peu durs :

— Me connaissez-vous? dit-elle.

— Non, madame, répondit aussitôt Diane avec sa naïve franchise.

Élie souleva la tête, et lança sur celle qui lui adressait la parole un regard rapide comme une flèche; puis il baissa ses paupières, laissa reprendre à sa tête l'attitude penchée qui lui était habituelle, et répliqua :

— Je n'ai point l'honneur de connaître madame.

— Et qui supposes-tu que je sois?

Il la regarda avec défiance.

— Parle sans détours, je hais la ruse et la fourberie, dit-elle durement.

— Je suppose que madame est puissante et d'un haut rang.

— Et puis, mon nom, ma fortune, mon pays, mes projets, n'en devines-tu rien?

— Rien.

— Eh bien, je te défends les suppositions et les recherches à cet égard. Je veux que tu ne saches rien de moi que par moi, et quand je jugerai à propos de t'en apprendre quelque chose. Songes-y bien : la tête de cette enfant, que tu aimes avec tendresse, me répond de ton obéissance et de ta fidélité.

Élie, au nom de sa fille, tressaillit et trembla.

— Je suis sûr de lui, ajouta la dame qui avait remarqué ce mouvement. A nous deux maintenant, Diane; prends ce chapeau d'homme, enveloppe-toi dans ce manteau de cavalier et suis-moi. Voici un semblable déguisement pour ton père.

Elle se couvrit d'un ajustement de même nature, prit un paquet de papiers qui se trouvait sur une table, emmena le juif et sa fille dans le corridor qu'ils avaient traversé tout à l'heure, et frappa doucement à une porte, qui tourna sans bruit sur ses gonds; à peu de distance une autre porte s'ouvrit. Diane eut peine à retenir un cri..... Le marquis Philippe de Sénancourt était là, agenouillé devant un crucifix, priant avec ferveur, et se préparant à la mort.

La dame glissa les papiers qu'elle tenait dans la main de Diane, et la poussa vers le capitaine.

Celui-ci leva la tête, et, voyant des personnes vêtues de manteaux militaires :

— Vous venez me dire que tout est prêt pour mon supplice? Ne verrai-je point le comte de Maurevers avant de mourir? Tout à l'heure, à la Bastille, on m'a brusquement séparé de lui.

Comme on ne lui répondit pas, il sourit.

— Ah! je comprends, dit-il, nous nous retrouverons sur l'échafaud.

Puis, il ajouta d'une voix ferme :

— Marchons, messieurs.

La dame lui montra les papiers que Diane tenait à la main.

— La lecture de mon arrêt? mou Dieu! je l'ai déjà entendu trois fois. Je préférerais la présence de mon confesseur, que j'ai vainement fait demander depuis mon arrivée dans cette prison.

La dame montra de nouveau les papiers, les prit, les décacheta et en lut à haute voix le contenu.

— Eh quoi! s'écria Philippe, un ordre de sursis indéfini à mon exécution! une promesse de grâce pleine et entière dans un an, si la personne à laquelle je dois la première de ces faveurs s'acquitte avec fidélité des engagemens qu'elle a jurés? A qui dois-je, mon Dieu! la vie aujourd'hui, et bientôt sans doute la liberté?

La dame, par un mouvement rapide, enleva le chapeau qui cachait le visage de Diane, et fit tomber le manteau dans lequel elle était enveloppée.

— Cette jeune fille? s'écria-t-il en la regardant avec surprise; mais je ne la connais point; mais je ne l'ai jamais vue!

Un frisson convulsif agita tous les membres de Diane, et des larmes emplirent ses yeux.

— Vous ne reconnaissez pas la femme que vous avez protégée, il y a quelques jours, contre l'insulte des soudards? dit-elle; celle pour laquelle vous êtes ici prisonnier et condamné à mort?

— Au milieu du désordre de la scène dans laquelle je vous avais entrevue, à peine était-il possible que je remarquasse vos traits. Maintenant, je ne les oublierai plus; ils resteront gravés dans mon cœur comme ceux d'une protectrice à qui je dois la vie. Mais comment se fait-il que la pauvre enfant que j'ai trouvée, il y a trois jours, sans défense à Fontaine-le-Henry, ait aujourd'hui le pouvoir d'obtenir du roi une grâce qu'il avait refusée à son frère, Monsieur?

— C'est là le secret de Diane, répondit la dame en déguisant sa voix et en cachant avec soin sa figure sous les bords de son large chapeau d'homme. Monsieur le marquis, baisez la main de votre protectrice et faites-lui vos adieux. Dans un an, au plus tard, elle viendra achever votre délivrance et vous rendre à la liberté.

Il mit un genou en terre, prit la main de Diane et la porta respectueusement à ses lèvres.

— J'ignore qui vous êtes, madame. Le crédit merveilleux dont vous faites preuve en ma faveur me donne à croire que votre humble costume n'est qu'un déguisement; mais, quel que soit votre rang, mon cœur et ma vie vous appartiennent.

— Monsieur le marquis, interrompit Diane d'une voix d'abord émue, mais qui prit peu à peu de la fermeté, ne vous faites point sur moi des illusions que vous regretteriez peut-être un jour. Je ne suis qu'une pauvre enfant du peuple; la fille d'un colporteur, — d'un juif. Vous m'avez protégée contre l'insulte, et Dieu a daigné vouloir, par un miracle encore inexplicable pour moi, que je pusse vous sauver. Ce serait à moi à m'agenouiller devant vous pour vous demander pardon des angoisses que vous avez souffertes et de la captivité qu'il vous reste encore à subir pour une pauvre créature, à laquelle vous n'aviez, comme sa race réprouvée le mérite en effet, accordé aucune attention.

Adieu, monsieur.

Elle sortit en pleurant.

La dame la prit par la main et la reconduisit dans la chambre où déjà elle l'avait amenée.

— Ne pleure pas, mon enfant, lui dit-elle, ne pleure pas. Tu aimes le marquis, ne cherche pas à combattre cet amour. Tu vas avoir de grands périls à subir; mais si tu triomphes des épreuves qui t'attendent, la fille du colporteur juif deviendra une si puissante et si haute dame, que Philippe n'osera pas aspirer à sa main, et qu'il faudra te baisser pour la lui donner. Sois donc forte et espère.

Maître Élie, laissez-nous. Entrez dans la pièce voisine, vous y trouverez à souper. Quand votre repas sera terminé, je vous engage à vous jeter sur un lit de repos et à dormir profondément. Vous allez entreprendre un long et fatigant voyage auquel un peu de sommeil vous préparera convenablement.

Le vieillard obéit, et les deux femmes restèrent seules.

— Maintenant, Diane, dit la dame, mettons-nous à l'œuvre.

Elle dénoua les beaux cheveux que Diane portait, comme les jeunes filles de sa condition, noués en bandeaux sur les tempes, et les façonna en grappes longues et légères. Ensuite elle la dépouilla de sa jupe et de son casaquin de bure, enferma sa taille souple dans un corps étroit, et la revêtit d'une robe de velours qui laissait découvertes ses épaules et sa poitrine, suivant la mode des grandes dames du temps.

Après qu'elle eut ainsi ajusté la jeune fille, elle ôta de son propre cou le riche collier de diamans qu'elle y portait, et en para Diane. Il en fut de même de ses bagues qu'elle détacha de ses mains pour les passer aux doigts de celle dont elle faisait la toilette avec une adresse et une vivacité qui eussent émerveillé la plus habile femme de chambre.

Quand elle eut terminé:

— Maintenant, mon enfant, dit-elle à la fille du colporteur qui la laissait faire dans une sorte de stupéfaction, il faut que tu apprennes à porter convenablement ces parures qui te rendent encore plus jolie que tu ne l'étais sous ton accoutrement de marchande. Voici comment il faut repousser du pied la queue de ta robe, pour qu'elle ne te fasse pas choir; lorsque tu monteras en carrosse, tu relèveras les plis de ta jupe par un mouvement sec, de manière à ne laisser voir que le bout de ton pied mignon et qu'envierait une princesse.

Maintenant, passons à des instructions plus graves.

Tu vas faire un long voyage. Ton père et un vieillard partagent seuls ton secret. Les valets qui t'entoureront, les femmes qui te serviront, te prendront pour une autre personne, et ne doivent pas être détrompés. Tu feindras d'être souffrante, et, par ce moyen, tu éviteras autant que possible de parler. Ne t'étonne de rien, arme-toi de présence d'esprit, et mets une confiance absolue dans le vieillard dont je t'ai parlé. Il faut que tu lui obéisses aveuglément, que tu comprennes ou que tu ne comprennes pas ses ordres, et tu ne les comprendras presque jamais. Tu es intelligente et courageuse: ces deux qualités suffiraient pour te faire sortir heureusement des épreuves auxquelles je t'expose; mais tu es protégée par un talisman plus puissant encore qui m'ôte toute inquiétude sur le succès des projets dont je te confie le soin.

— Quel est-il donc, madame?

— Ton amour pour Philippe.

Diane détourna la tête en rougissant.

— Maintenant, aide-moi, à ton tour, dans ma toilette. Je veux revêtir ton costume de marchande; peut-être aurai-je bientôt besoin de le porter.

Elle se mit aussitôt à l'œuvre, noua ses cheveux en bandeaux, couvrit sa poitrine d'un bavolet de toile, et s'affubla de la robe de laine de couleur foncée. Quand elle plaça sur sa tête le voile d'étamine, elle se mira dans une grande glace de Venise, et ne put réprimer un sourire de satisfaction.

— Ce costume me sied à ravir, dit-elle; en vérité, il semble que je compte quelques années de moins. N'importe, soupira-t-elle. Je n'ai plus ni la fraîcheur ni l'éclat de tes seize ans. Demain, mes femmes, en te prenant pour moi, te diront que leur maîtresse n'a jamais été plus jolie, et pourtant elles m'ont vue à peine. Le hasard a servi mes projets; elles ne sont entrées à mon service que depuis hier, et toutes les quatre sont Françaises.

Elle ajouta aux instructions qu'elle avait déjà données à Diane beaucoup d'autres recommandations, insista sur une foule de règles d'étiquette, et répétait sans cesse :

— N'obéis et n'agis que par les conseils du vieillard qui t'accompagnera. Tu lui dois une soumission aveugle et passive. Le succès de notre entreprise, ta vie et celle de ton père sont entre ses mains.

Le jour arriva sur ces entrefaites.

Vers six heures du matin, on frappa à la porte. La dame alla ouvrir, et laissa entrer un vieillard de haute taille et d'une physionomie sévère. Il salua profondément Diane, et s'agenouilla pour lui baiser la main. Un éclat de rire de la dame mystérieuse accueillit cette entreprise. Il se retourna vivement, et ce fut seulement alors qu'il reconnut son erreur.

—J'ai été dupe de votre ruse, madame, dit-il en rendant à l'inconnue les honneurs les plus respectueux. J'avais pris cette jeune fille pour vous-même; voici qui est de bon augure pour nos desseins.

— A l'œuvre donc! s'écria-t-elle gaîment. Adieu, maréchal. Diane, le marquis de Sénancourt sera ta récompense.

Elle parla quelque temps encore à voix basse avec le vieillard, et disparut.

Celui-ci alla ouvrir la porte de la chambre d'Élie : le juif, la barbe rasée, et vêtu d'un riche costume militaire, s'avança près de sa fille. Au même instant le maréchal prit à la ceinture de Diane un sifflet d'or, attaché par une longue chaîne de même métal, et fit un appel de trois sons aigus. Quatre femmes parurent aussitôt, avec de profondes révérences.

— Votre maîtresse va partir sur-le-champ pour un voyage de quelque durée. Que tout soit prêt dans une demi-heure. Vous marcherez à sa suite dans une seconde voiture. Ce voyage doit être un secret pour tout le château.

Je suis sûr, ajouta-t-il quand elles furent sorties, que personne n'ignorera dans cinq minutes ce secret; c'est ce que je veux.

On vint servir un somptueux déjeuner à Diane; elle se rappela les recommandations de l'inconnue, et se comporta de manière à ne pas laisser deviner aux valets dont elle était entourée, qu'ils ne servaient pas leur véritable maîtresse. Elle commit bien quelques petites hérésies; mais le maréchal seul les remarqua, et un froncement de sourcils de ce redoutable conseiller la remit, chaque fois, dans la voie de l'étiquette.

Après le déjeuner, le vieillard présenta le bras à Diane; elle y posa la main comme le lui avait enseigné l'inconnue, et tous les deux se dirigèrent vers un perron, au bas duquel se trouvait un carrosse attelé de six chevaux.

Dès que Diane parut sur le perron, les tambours des gardes battirent aux champs, les trompettes sonnèrent des fanfares, et les différens postes présentèrent les armes.

Diane s'assit dans le carrosse à la place d'honneur; le maréchal se mit à côté d'elle, et fit signe au juif d'occuper le tabouret qui se trouvait en face de la jeune fille.

Le carrosse partit avec vitesse.

Élie reconnut alors que c'était de la cour du Louvre qu'il s'éloignait.

CHAPITRE QUATRIÈME.



Le carrosse voyageait avec une grande rapidité, marchait souvent la nuit, et ne s'arrêtait qu'afin de laisser à Diane le temps absolument indispensable pour se reposer et ne point succomber à la fatigue. A mesure que l'on avançait, le Maréchal semblait vouloir s'entourer de plus de mystère et d'incognito; cependant, il rendait toujours à celle qu'il accompagnait, chaque fois qu'on pouvait les voir, des respects tellement exagérés qu'ils attiraient forcément l'attention de ceux qui s'en trouvaient les témoins.

S'il ne parlait en public à Diane que la tête découverte et profondément incliné, en revanche, il la traitait avec un parfait dédain quand ils se trouvaient sans témoins dans le carrosse. Le vieillard était d'une humeur mélancolique et rude que la jeunesse et la beauté de Diane semblaient irriter davantage. Parfois, il est vrai, il semblait se laisser aller au charme de la grâce naïve de la charmante juive; un sourire rayonnait sur ses lèvres, et son regard perdait de sa dureté; mais bientôt, comme s'il eût succombé aux atteintes secrètes d'un mal mystérieux, on voyait son front se charger de nuages plus sombres que jamais.

Élie, souple, adroit, rusé, intelligent, sans cesse à l'affût des moindres indices qui pouvaient l'éclairer sur sa position et sur le rôle étrange qu'on faisait remplir à sa fille, feignait de se livrer à un sommeil presque sans interruption. Ses yeux restaient fermés et sa tête à demi penchée sur sa poitrine; mais il ne perdait, malgré ces apparences somnolentes, ni un mouvement, ni un geste, ni surtout un mot. Diane et lui, toujours en présence du maréchal, n'avaient pu échanger une parole que n'entendît leur surveillant. Néanmoins, la jeune fille en était convaincue, son père connaissait parfaitement la route qu'ils suivaient : peut-être même commençait-il à comprendre quelque chose au mystère dont ils se trouvaient entourés.

Après quinze jours de marche, les voyageurs arrivèrent dans un port de mer; un bâtiment prêt à mettre à la voile les attendait, et ils s'embarquèrent. Ils firent une courte navigation, et reprirent place dans le carrosse qui avait été embarqué et débarqué avec eux; puis, ils recommencèrent à marcher. Enfin, un soir ils arrivèrent, à la nuit tombante, dans un petit village.

Là, le maréchal dit au juif :

— Il faut que je vous quitte en ces lieux. Vous me retrouverez bientôt. Donnez ordre au cocher de faire avancer la voiture sur la route qui s'ouvre devant vous, jusqu'à ce que vous rencontriez une ville. Vous passerez hardiment les portes de cette ville, et vous demanderez à un homme du peuple de vous conduire dans l'*Oestergarde*. De là, il vous sera facile de gagner un quartier de pauvre apparence, dont les rues sont bâties en bois, sur les flancs escarpés d'une colline. Vous y choisirez, pour l'habiter, une maison d'un extérieur peu avenant et dont les fenêtres ouvrent sur le quartier le plus populeux. Diane

feindra de dormir jusqu'à son arrivée dans l'hôtellerie. Rappelez-vous que vous ne me connaissez point; mon titre, le seul de mes secrets personnels que je vous ai confiés, doit être oublié par vous. Demain, vous recevrez mes ordres.

Il les quitta après leur avoir laissé ces dernières instructions.

Le juif obéit en tous points, et choisit un logement dans les conditions expresses qu'avait prescrites le maréchal.

La nuit et la journée s'écoulèrent sans qu'ils revissent leur guide. Quand le soir commença à envelopper de ses ombres la ville entière, un homme se glissa furtivement dans la maison habitée par le juif et par sa fille : c'était le maréchal.

— Madame, dit-il à Diane d'une voix basse et mystérieuse, il faut feindre de vous entourer des plus extrêmes précautions, et cependant vous laisser voir sans cesse à cette fenêtre ; tels sont les ordres de celle à qui vous avez juré d'obéir aveuglément.

Diane répondit qu'elle était prête à suivre toutes les recommandations qui lui seraient faites.

Le maréchal reprit :

— Si quelqu'un vous adressait la parole dans une langue que vous ne comprendriez pas, vous feindriez pourtant de la comprendre ; votre père, qui ne vous quittera point et qui sait la langue de ce pays, vous soufflera ce que vous aurez à dire.

Élie tressaillit.

— J'ai pu paraître votre dupe, mais je ne le suis point, ajouta le maréchal avec un rire amer ; vous êtes rusé, mais je le suis plus encore que vous. Votre profond sommeil durant le voyage ne m'a point trompé ; j'ai surpris les regards que vous jetiez à travers l'ouverture de la portière entrebâillée ; j'ai observé avec quelle adresse, non-seulement vous recueilliez tous les renseignemens qui pouvaient vous indiquer la route que nous suivions, mais encore quel savoir-faire vous mettiez à provoquer des révélations par un mot en apparence indifférent. Enfin, je connais tous les antécédens de votre vie passée, et je sais que vous avez habité ce pays. Ne vous donnez donc plus la peine de dépenser tant de combinaisons en pure perte. Je n'ai point été, je ne suis pas, et je ne serai jamais votre dupe, vieux juif.

Il plaça deux bougies sur la fenêtre, et, sans remarquer la confusion d'Elie, il fit signe à Diane de s'approcher sans affectation, de manière toutefois à se laisser voir des passans.

Bientôt, des murmures de voix se firent entendre dans la rue ; un groupe se forma sous les fenêtres ; il grossit de plus en plus, et des bravos et des acclamations ne tardèrent point à jaillir de cet immense rassemblement.

Le maréchal ordonna au juif d'ouvrir la fenêtre. Aussitôt deux mille mains agitèrent leurs bonnets et deux mille voix crièrent vivat ! c'était une ardeur sans exemple, forcenée et qui tenait du délire.



— Saluez de la main ! Paraissez émue ! Feignez d'essuyer des larmes, ordonna le maréchal à Diane effrayée.

Elle obéit en tremblant.

A la vue de cette feinte émotion, les transports des spectateurs éclatèrent avec plus d'enthousiasme que jamais.

— Au palais ! cria-t-on ; au palais ! qu'elle reprenne la couronne ! qu'elle règne sur son peuple !

— Tendez le bras vers le peuple, appuyez la main sur votre cœur, murmura le maréchal.

Elle exécuta les gestes ordonnés.

— Feignez de refuser et de vous retirer de la fenêtre.

A peine eut-elle suivi les instructions de son mentor, que les cris de la foule s'élevèrent jusqu'au ciel. Puis, le peuple fit irruption jusque dans l'appartement. On s'empara de Diane, on l'entraîna dans la rue, on la plaça sur un brancard de feuillage, et on répéta de toutes parts : Au palais! au palais! Qu'elle règne! Qu'elle règne! Qu'elle rende le bonheur à ses peuples!

— Ah! murmura le maréchal en voyant cette scène; pourquoi ma maîtresse ne m'a-t-elle point écouté! Pourquoi a-t-elle envoyé ici cette enfant au lieu d'y venir elle-même! Je savais bien que le peuple, dès qu'il la verrait, voudrait la replacer sur le trône. Que faire maintenant? Comment détromper cette foule?

— Ils massacreront ma fille! répondit le juif qui avait tout entendu. L'infortunée est perdue! Mon Dieu, mon Dieu, protégez-la, car vous seul pouvez la sauver!

— Que faire? quel parti prendre pour ne point compromettre la dignité de ma maîtresse par cette équipée dont j'aurais dû prévoir la fatale issue?

— Venez, venez; n'abandonnez pas ma fille! s'écria Élie qui voulait entraîner le maréchal.

— Ma présence ne peut qu'aggraver les périls de ta fille et l'honneur de la reine; laisse-moi.

— Non, dit Élie, non; vous ne laisserez pas égorger de sang-froid une pauvre enfant.

— Si l'on me voit avec toi, tout est perdu. Personne ne sait que je l'ai amenée ici; ma présence dans la ville ne saurait paraître extraordinaire, parce que je l'habite; tu ne me connais même pas. Mais j'ai d'ailleurs un moyen certain de m'assurer de ton silence.

Il voulut frapper le juif de son poignard.

Le vieillard, par un mouvement rapide, esquiva le coup, s'élança dans la rue, et ne tarda point à rejoindre l'étrange cortége qui entraînait Diane vers le palais royal. Ce cortége était un mélange de gens du peuple de la plus basse condition, d'ouvriers et de femmes; la plupart étaient sans armes; les autres brandissaient des bâtons et de mauvaises épées.

Quand Élie put parvenir à s'approcher de Diane, la foule arrivait devant le palais. Pâle et défaillante, l'infortunée jeune fille se mourait de terreur.

Les troupes qui gardaient la demeure royale se formèrent en rang et chargèrent leurs armes.

—Pourquoi toutes ces précautions? demanda un homme jeune encore, vêtu avec la plus grande simplicité, et qui descendait paisiblement les marches du palais.

Si mes soldats prennent les armes, ajouta-t-il, ce ne peut être et ce n'est que pour rendre à la reine Christine les honneurs qui sont dus à son rang et à sa beauté. Elle vient visiter la Suède qu'elle a gouvernée avec tant de sagesse, et le prince auquel elle a légué le rude fardeau de la couronne. Qu'elle soit la bienvenue à Stockholm. Nous n'éprouvons qu'un regret, c'est que Sa Majesté nous ait caché son arrivée; sans cela, nous aurions prévenu sa visite, et nous serions allé déposer nos hommages à ses pieds.

Elie s'avança et se jetant aux pieds du roi :

— Sire, ce n'est point la reine Christine, dit-il, c'est ma fille, une pauvre enfant victime d'une méprise causée par sa ressemblance avec Sa Majesté.

— Vraiment? dit Charles-Gustave; voilà qui est étrange, et qui servira de sujet à quelque belle légende populaire. Les fileuses de Vadmel auront une ballade nouvelle à chanter, cet hiver, en manœuvrant leurs quenouilles.

A peine ces paroles eurent-elles été entendues de la foule, que l'enthousiasme pour celle qu'on portait en triomphe se changea en rage et en férocité.

— A la potence la menteuse!

— A la mer la fausse reine!

— A mort! à mort!

Ils précipitèrent Diane à terre, et déjà on attachait une corde au cou de la victime, quand les soldats vinrent au secours de la fille d'Élie, que le vieillard défendait avec un courage désespéré, mais inutile.



Les soldats parvinrent à arracher la fausse Christine à ses assassins, et l'amenèrent sanglante et les vêtemens en désordre devant le roi.

Le monarque salua le peuple, qui lui répondit par des acclamations unanimes, et rentra dans son palais. Il ordonna ensuite qu'on lui amenât la prisonnière et le juif.

— Je désire l'interroger devant vous, messeigneurs, dit-il en désignant trois ou quatre personnes de sa cour : venez aussi, monsieur le comte de Skolokester, je désire avoir votre avis sur cet événement bizarre.

Celui à qui le roi s'adressait s'inclina et obéit.

Diane le regarda. C'était le maréchal!

— Voyons, ma belle héroïne, dit Charles-Gustave, remettez-vous de votre frayeur et dites-nous la vérité. De votre franchise seule peut dépendre votre salut. Qui vous a envoyée à Stockholm?

— J'y suis venue avec mon père, répondit la jeune fille, résolue à garder, comme elle l'avait juré, le secret de la reine.

— Ce vieillard est votre père? Quel est son nom?

— Élie.

— Qui vous amène à Stockholm, vieillard?

— Je suis marchand; un marchand doit sans cesse parcourir les grandes villes.

— Et vous arrivez de France?

— Nous nous sommes embarqués à Hambourg pour venir en Suède, repartit le juif louvoyant toujours à côté de la question.

— La reine Christine vous a envoyé en Suède?

— Je vous jure par le Dieu de mes pères, et sur la tête de mon enfant, que jamais le nom de la reine Christine n'a été prononcé devant ma fille, et que si Sa Majesté suédoise est pour quelque chose dans notre voyage, nous l'ignorons tout à fait.

— Ah ah! dit le roi... Voyons, il faut que nous arrivions à une conclusion, et l'affaire ne fait que s'éloigner du but. Je ne vois guère que notre cousine, Sa Majesté la reine Christine, qui puisse nous tirer d'embarras. Il faut lui envoyer cette jeune fille qui lui ressemble tant, et qui est parée de ses bijoux; car voici à son bras un diamant que je reconnais pour avoir appartenu à la couronne de Suède. Elle ne sera point non plus fâchée de connaître un juif aussi fin et aussi adroit que ce vieillard. Qui donc pourrait les conduire sûrement vers elle?

Il se tourna vers les personnes qui se trouvaient derrière lui.

— Si vous vouliez vous charger de cette mission, monsieur le comte de Skolokester, ma cousine, j'en suis sûr, vous en aurait une grande obligation.

Le comte s'inclina en pâlissant.

— Je suis charmé de l'empressement que vous mettez à accepter ma proposition. Écoutez-moi donc, car c'est presque d'une ambassade que je vous charge.

Vous répéterez à Sa Majesté la reine Christine qu'elle peut venir à Stockholm quand il lui plaira, librement et sans mystère. La Suède et son roi, je vous l'ai dit et je le répète, n'ont que des sentimens respectueux pour la femme illustre qui fut leur souveraine. Sa présence auguste ne troublera en rien le repos du pays; nous aurons même pour elle des bals et des fêtes qui, je l'espère, ne lui laisseront pas trop regretter la cour de France.

Voici longtemps que je n'ai vu la reine Christine, mais rien de ses actions ne me reste étranger, grâce à Dieu. Tenez, remettez à Sa Majesté, pour preuve de ce que j'avance, ce journal où se trouve détaillé tout ce qu'elle a fait depuis son départ de Suède. On n'a omis aucune de ses démarches, même les plus insignifiantes.

Je pourrais dire, ajouta-t-il en feuilletant le livre, quel jour une jeune fille, pour sauver de la mort un capitaine qu'elle aime, a consenti à prendre le costume d'une protectrice mystérieuse, et s'est laissé emmener dans un pays qu'elle ne connaissait point, par un guide également inconnu, auquel on donnait le titre de maréchal; titre qu'il ne porte qu'en France, car il ne lui a point encore été conféré en Suède. Vous ajouterez, de ma part, que la jeune fille a été fidèle et courageuse; plutôt que de livrer le secret de sa maîtresse, elle a même bravé la mort. Monsieur le comte, je prise fort la fidélité, et j'ai horreur des traîtres presque autant que des lâches.

Un vaisseau vous attend dans le port. Si dans un quart d'heure il se trouvait un traître à Stockholm, je le ferais fusiller. Allez!

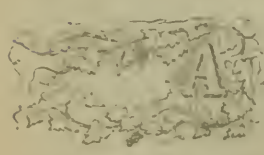
Voici une femme, un juif et un gentilhomme! ajouta-t-il avec dégoût et en forme de conclusion, c'est le gentilhomme qui est un félon! En me quittant, il y a quatre mois, pour aller, disait-il, en Angleterre, il me prodiguait ses sermens de fidélité et de dévouement... Il se rendait en France pour mieux comploter avec la reine Christine; heureusement que seul il déshonore son nom, et que ma bonne et fidèle noblesse suédoise ne lui ressemble en rien.

Il s'adressa ensuite à Diane :

Voilà les paroles que je vous charge, à votre tour, de reporter à votre maîtresse la reine Christine, jeune fille. Pour que vous n'ayez pas à prendre mauvaise opinion de l'hospitalité suédoise, je vais donner ordre que vous trouviez tout à l'heure, sur le bâtiment qui vous ramènera dans votre patrie, quelques présens que vous garderez en souvenir de moi.

J'y joindrai aussi diverses bagatelles pour votre maîtresse; je ne veux pas qu'elle suppose que je lui garde rancune d'une échauffourée assez médiocrement conçue, il faut l'avouer. On y voit si mal de loin, qu'on est excusable de ne pas viser juste.

CHAPITRE CINQUIÈME ET DERNIER.



quelque temps de là, dans un appartement solitaire du château de Fontainebleau, la reine Christine s'entretenait à voix basse avec un homme de haute taille et d'une physionomie sans noblesse, malgré la grande régularité de ses traits.

— Monadelschi, lui disait-elle, qu'il me tarde de recevoir enfin des nouvelles de Suède! Mon cœur est plein d'espoir sur le succès de mon entreprise, et tous les jours je m'applaudis de l'avoir tentée... Il y a quelque chose de providentiel dans la ressemblance de cette jeune fille avec moi, et Dieu ne l'a pas mise sans dessein sur mon passage.

En effet, si la vue de Diane a produit une vive sensation parmi les Suédois, s'il est vrai, comme le disait Skolokester, que mon peuple, loin de m'avoir oubliée, regrette amèrement sa reine et supporte avec impatience le joug de Charles-Gustave, je pars, je traverse triomphalement la Suède, je me montre ouvertement à Stockholm, et je reprends possession du trône qu'un moment d'erreur m'avait fait quitter. Au contraire, si les Suédois voient avec indifférence celle qu'ils ne sauraient manquer de prendre pour Christine, s'ils ne se pressent point autour d'elle avec des cris d'amour et de joie, je n'aurai point à subir la honte et la douleur d'un humiliant échec. Enfin, le voyage de

Diane à Stockholm me fera connaître les sentimens de Charles-Gustave à mon égard, et m'apprendra si la pensée du retour de Christine lui inspire de la terreur.

Mon projet échoue-t-il? Je me montre à la cour de Louis XIV, où ma présence dément mon prétendu voyage et la tentative qu'on m'attribue en Suède. Une révolte contre le roi éclate-t-elle à Stockholm? Skolokester gagne du temps, laisse croire que Diane est la véritable Christine, et me donne le délai nécessaire pour arriver. N'est-ce pas, Monaldeschi, que mon projet réussira? Vous seul en êtes confident; vous seul savez que la reine Christine se tient cachée dans son palais de Fontainebleau. Elle n'a confié qu'à vous l'histoire de cette jeune fille... Enfin, elle n'a dit qu'à vous le désir qui la dévorait de remonter sur le trône. C'est qu'un trône, Monaldeschi, permet de combler d'honneurs les amis dévoués et fidèles comme vous, mon grand écuyer; c'est que la puissance donne les moyens de proportionner la récompense à l'affection!

Monaldeschi mit un genou en terre et porta respectueusement à ses lèvres la main de la reine.

En ce moment, un bruit de voiture se fit entendre dans la cour.

Christine s'élança vers la fenêtre.

Elle vit descendre du carrosse Diane et le juif Élie.

A cette vue, la reine comprit que son projet avait échoué, et devint pâle comme une trépassée. Un sourire équivoque passa sur les lèvres de l'Italien.

— Qu'ils viennent! qu'ils viennent sur-le-champ! s'écria-t-elle. Allez, Monaldeschi, hâtez-vous.

Quelques instans après, le vieillard et sa fille furent introduits devant Christine. Diane se jeta aux pieds de sa maîtresse; Élie se prosterna à la manière orientale.

— Nos projets ont donc échoué, demanda-t-elle en feignant un sang-froid bien loin de son cœur qui battait avec violence.

— Le peuple suédois n'a point oublié le souvenir de sa bonne reine Christine, dit le juif. A peine a-t-il cru reconnaître dans ma fille son ancienne souveraine, que de toutes parts on s'est soulevé pour la replacer sur le trône.

— Ah! mes bons Suédois ne m'ont pas oubliée, je le savais bien, mon cœur me le disait! Qu'est-il arrivé à la suite du soulèvement?

Le roi Charles-Gustave nous a renvoyés en France, et le comte de Skolokester s'est donné la mort; le paquet du roi de Suède apprendra le reste à Votre Majesté.

Christine saisit le paquet et en rompit les cachets. A mesure que ses yeux lisaient les papiers contenus sous l'enveloppe, on voyait tour à tour le rouge de la colère empourprer son visage et ses lèvres blanchir de rage, de honte, de désespoir.

Quand elle eut terminé cette lecture, elle croisa les bras sur sa poitrine et regarda Monaldeschi en face. Celui-ci détourna la tête et baissa les yeux, car il vit que la reine savait tout.

Elle prit à sa ceinture son sifflet d'or, et en tira deux appels aigus; puis s'élançant à la fenêtre:

— Messieurs, dit-elle à ses serviteurs et aux gardes accourus aussitôt, me voici de retour parmi vous. Que toute ma maison se rassemble à l'instant; que mes gardes prennent les armes! Que toutes les issues du palais soient gardées et que personne ne puisse sortir. Capitaine! envoyez querir un prêtre à la ville, et amenez-le sur-le-champ ici.

Je veux récompenser aujourd'hui tous mes fidèles serviteurs, dit-elle, sans paraître remarquer l'effroi de Monaldeschi. A chacun selon ses œuvres. Diane, voici la grâce pleine et entière du marquis Philippe de Sénancourt, j'y joins un brevet de colonel; j'ai acheté un régiment pour ce jeune homme. Le voyage t'a fatiguée; retire-toi dans l'appartement que mon intendant va te désigner... Fermes-en soigneusement les fenêtres, prie Dieu et dors, jeune fille.

Elle mit un baiser sur le front de Diane, et la congédia. Élie se disposait à suivre son enfant adoptif:

—Reste, lui dit la reine en l'arrêtant par un signe, reste! Une jeune fille n'a pas besoin de savoir ce qui va se passer; mais j'ai besoin, en ce moment, d'un homme intelligent et courageux. Tu vas exécuter mes ordres. Rends-toi dans l'église de Fontainebleau; fais-y creuser une fosse, et ordonne que tout soit prêt pour qu'on y célèbre solennellement demain matin un service funèbre.

— Pour qui? demanda Élie:

— Pour Jean Monaldeschi, premier écuyer de la reine Christine.

Monaldeschi tomba à genoux:

— Grâce! s'écria-t-il; grâce, madame!

— Voici le prêtre qui entre dans le château; dans un quart d'heure votre cadavre en sortira.

— Grâce! répéta-t-il.

Elle le repoussa du pied. Aussitôt le prêtre entra, suivi des soldats qui devaient exécuter l'arrêt de la reine sur le condamné.

Deux jours après, la reine Christine, entourée de toute sa maison, et avec une pompe tout à fait royale, se rendit à la Bastille. Le gouverneur reçut la reine avec les honneurs dus à une souveraine, et fit amener devant elle le marquis Philippe de Sénancourt.

— Monsieur, dit-elle, voici votre grâce pleine et entière, que Sa Majesté le roi Louis XIV a bien voulu m'accorder. Je viens vous remettre ces lettres avec un brevet de colonel.

— A moi! s'écria le capitaine étonné, à moi! Et quel miracle me vaut un si grand bonheur et la protection de Votre Majesté?

— Une bonne action et un acte de courage. Vous avez défendu une femme; c'est à une femme à vous en récompenser.

— Mais cette femme, quelle est-elle? Les traits de Votre Majesté me rappellent...

— Ce n'est pas moi, soyez-en bien persuadé, qui parcours la France en costume de marchande, avec un vieux colporteur, dit-elle en souriant. Quelque chevalière errante qu'on nous fasse, nous n'en sommes pas encore venue à ce point d'extravagance.

« Je ne veux point borner là mes faveurs à votre égard. Un colonel doit être marié, et je veux vous donner une femme: mais cette femme ne saurait être d'une origine bourgeoise; je vous offre donc la main de mademoiselle Angélique de Beaugency, fille du comte de ce nom.

Diane, qui assistait voilée à cette scène, fit un mouvement de surprise et de douleur. La reine lui prit la main et la rassura par un regard.

— Une bohémienne avait enlevé cette jeune fille à ses parens, et elle avait été recueillie par un vieux marchand. Depuis deux mois, j'ai fait faire d'actives recherches. D'après les renseignemens que m'avait donnés le père adoptif de cette enfant, il est résulté que le comte et la comtesse de Beaugency sont morts en pleurant l'enfant unique qui leur avait été enlevée. Les aveux de la bohémienne, qui se trouve détenue dans les prisons de Paris, et dont Élie savait le nom, et enfin des témoignages plus irrécusables encore sont venus confirmer l'illustre naissance et l'authenticité

de Diane, ou plutôt d'Angélique. Elle va rentrer en possession des domaines de sa famille, et je lui donne de plus, comme dot, cent mille écus. Voilà votre femme, marquis de Sénancourt.

Elle ôta le voile de Diane, et l'heureux Philippe tomba éperdu de surprise et de bonheur aux genoux de sa fiancée.

— M'aimerez-vous? lui demanda tout bas Diane; m'aimerez-vous, ingrat qui ne vous souveniez même pas des traits de celle qui vous devait l'honneur et la vie?

— Les traits de ma libératrice étaient restés gravés dans mon cœur, répondit-il. Si la comtesse Angélique n'avait point été Diane, je ne l'aurais point épousée. Diane seule devait être ma femme.

Un mois après, l'heureux Élie vit célébrer en grande pompe, au château de Fontainebleau, le mariage de sa fille adoptive, et alla habiter avec elle le beau château de Beaugency.

Huit jours après la célébration du mariage, Christine quitta la France, et peu de temps après se rendit en Italie.

S. Henry BERTHOUD.

INCENDIE DE LA TOUR DE LONDRES.



Le samedi soir 30 octobre 1841, à dix heures et demie, la sentinelle de garde sur la terrasse de la tour Blanche, près de la chambre des bijoux, aperçut une vive lueur au-dessous de la coupole de la tour Ronde. Elle n'attacha d'abord aucune importance à ce singulier incident; mais bientôt cette lueur devint plus éclatante et se fit remarquer dans un plus vaste espace. La sentinelle, inquiète et surprise, déchargea son fusil pour donner l'alarme : avertie par le bruit de la détonation, toute la garnison, officiers et soldats, fut aussitôt sur pied.

Déjà l'incendie se développait avec une effrayante intensité, et les flammes sortaient violemment par les croisées de la tour Ronde. On se hâta de disposer les neuf pompes qui sont toujours dans les magasins de la tour de Londres; mais l'eau manqua, et une seule put jouer dans les premiers moments : encore ne produisit-elle aucun effet, car elle ne pouvait ni atteindre à la hauteur de la tour, ni maîtriser la violence du feu. Grâce à l'intervention des habitans du quartier, on vit bientôt arriver les pompes de la Cité; mais la porte de l'Ouest était barricadée, et, fidèle à la consigne qui défendait de laisser pénétrer personne dans l'édifice, l'officier de service en refusa l'entrée aux pompiers. Il fallut aller chercher de nouveaux ordres, qui n'arrivèrent qu'après un retard funeste, et lorsqu'il fut permis d'introduire dans la tour de Londres les pompes de la Cité, l'incendie avait déjà fait des progrès rapides. Elles furent enfin disposées devant la porte de la petite *armurerie*, qui avait été enfoncée, quoique le feu n'eût pas encore pénétré dans

cette salle. Malheureusement il était trop tard ; les pompes commençaient à peine à jouer que déjà s'achevait la destruction complète de la tour Ronde : il était alors onze heures.

On se flattait que du moins le désastre ne s'étendrait pas plus loin, et que l'incendie serait renfermé dans cette partie de l'édifice ; mais les cris des soldats ne tardèrent pas à détruire cette rapide espérance. L'incendie venait en effet de gagner le toit de l'*armurerie*, bâtiment commencé sous le règne de Jacques II, terminé sous celui de Guillaume et de Marie, et qui est tout près de la tour Ronde ou tour des Archives. Il se propageait avec une telle furie qu'on ne put même pas songer à sauver ce magnifique monument ; il s'abîma bientôt tout entier, en dépit de tous les efforts combinés des soldats et des pompiers. Au même instant, les trophées et les armes que contenait la tour de Londres couraient les plus graves dangers. La multitude voulait forcer l'entrée de l'édifice, et sans l'énergie du commandant de la place, le major Elrington, qui fit garder les portes par une compagnie de cent *policemen* et un bataillon de fusiliers écossais, toutes les richesses de la tour auraient peut-être été mises au pillage.

A minuit et demi, l'incendie était dans toute sa force ; il avait gagné les salles qui sont situées au-dessous de la petite *armurerie* et qui renfermaient, avec un dépôt d'artillerie, les splendides trophées de la gloire britannique.

C'est là qu'on voyait, entre autres merveilles, l'armure du roi Henri VIII ;



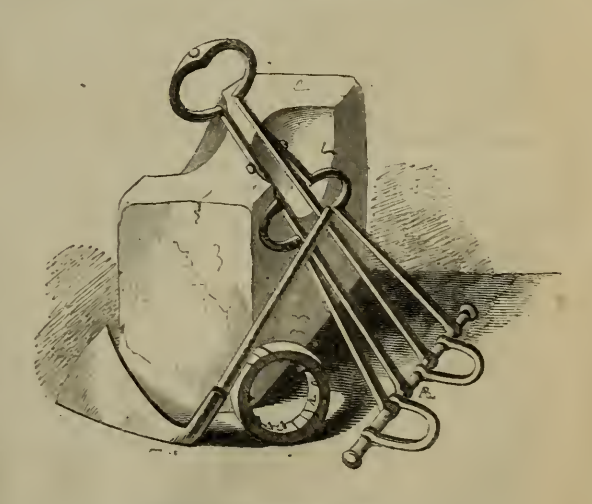
Armure du roi Henri VIII.

Le fameux casque à lunettes de Will Summers (1) ;



Casque à lunettes.

Enfin, le billot sur lequel furent décapités les lords Kilmarnock, Balmerino et Lovat ; la hache qui servit à l'exécution du comte d'Essex, sous le règne d'Élisabeth ; la *cravate* et le collier de fer qui servirent à torturer les puritains.



Instrumens de supplice.

(1) Will Summers était le fou d'Henri VIII. Son casque est un de ceux qui lui servaient les jours de tournoi bouffon, lorsque les *fous* se mettant à la place des hérauts et des pages, assistaient les chevaliers et portaient leurs lances ; les chevaliers étaient alors habillés eux-mêmes de costumes extravagants et avaient leurs casques garnis des clochettes.

On pouvait craindre que tous les bâtimens de la Tour ne fussent enveloppés par les flammes, et que le désastre ne fût complet. La chaleur était intolérable ; il était devenu impossible de se tenir sur le mur qui sépare l'*armurerie* de la tour Blanche, et plusieurs pompes avaient été brûlées avant qu'on eût pu les retirer. L'anxiété était affreuse. A une heure, la chute de la tour de l'horloge vint l'augmenter encore : elle s'écroula avec un fracas terrible ; on eût dit l'explosion de cent pièces d'artillerie. Les flammes s'élevaient à une hauteur prodigieuse ; le vent les poussait avec violence vers la tour Blanche, élevée par Guillaume le Conquérant, et qui domine tout le reste de l'édifice ; déjà même les gouttières étaient fondues, les boiseries des fenêtres s'embrasaient : l'incendie menaçait aussi la chapelle de Saint-Pierre. On s'empressa de diriger de ce côté le jeu de toutes les pompes, on versa des torrens d'eau sur les parties menacées, et grâce à ce concours d'efforts aussi habiles que nombreux, on sauva la chapelle de Saint-Pierre et la tour Blanche.

C'est alors que le vent changea de direction et fit voler les flammes et les flammèches vers la chambre des bijoux, dont la destruction semblait inévitable. M. Swifte, gardien de la Tour, ordonna aussitôt d'enfoncer la porte, et ne songea plus qu'à sauver les diamans de la couronne, entreprise qui n'était ni sans difficultés ni sans périls. Une chaleur étouffante régnait dans la chambre ; tout autour s'écroulaient à chaque instant des pans de murailles. Du reste, le gardien n'avait que les clefs de la porte extérieure ; les autres étaient déposées chez le lord chambellan, et les diamans et les bijoux se trouvaient renfermés dans une forte armoire de fer. Le péril était imminent ; le hasard voulut que l'on rencontrât des leviers de fer d'une très-grande solidité, et à l'aide de ces leviers, après des efforts inouïs et désespérés, on fit enfin sauter les portes de l'armoire. On vit alors le gardien de la tour transporter à la hâte, à travers une double haie de soldats, la couronne, le sceptre et tous les insignes de la royauté, qu'il déposa dans la maison du gouverneur, située à l'extrémité de la pelouse. A coup sûr, depuis l'audacieuse tentative de vol formée par le colonel Blood, la couronne d'Angleterre n'avait pas couru d'aussi grands dangers ; cependant rien ne s'égara, rien ne fût détérioré, et l'activité des pompiers préserva la chambre des bijoux elle-même de la destruction.

Les joyaux et les diamans de la couronne furent aussitôt déposés par le gouverneur dans une cave qui était à l'épreuve du feu. C'est là qu'ils sont restés, jusqu'au jour où on les a confiés à Rundell et Bridge, bijoutiers de la couronne.

A deux heures, l'incendie était parvenu à son apogée. Le bruit se répandit tout à coup qu'il y avait un magasin à poudre contigu à l'*armurerie* ; l'effroi était à son comble, on s'attendait sans cesse à une explosion terrible : les flammes s'élançaient en effet par bouffées inégales avec des bruits de tonnerre. Enfin, vers trois heures, le feu perdit de son intensité ; les pompes se rapprochèrent ; on lança des torrens d'eau dans toutes les directions, et à cinq heures du matin, on était maître de l'incendie. Dans l'intervalle, ce qui était resté debout de la tour Ronde tomba violemment sur le toit des baraques situées en face de *King's head*. Les baraques s'abîmèrent sous les décombres, mais personne ne fut blessé. De cette partie de l'édifice, il ne subsistait plus que quelques pans de muraille ; le seul trophée que l'on ait pu sauver est une ancre immense prise à Lamperdorm, et qui était placée à gauche du grand escalier.

Cependant les craintes que l'on avait eues un instant de voir le feu se communiquer à la tour Blanche décidèrent le major Elrington à faire transporter ailleurs les poudres qui s'y trouvaient déposées. Les barriques furent enveloppées de couvertures mouillées : on jeta les unes dans les fossés, on plaça les autres dans des lieux sûrs.

Aujourd'hui, le grand magasin d'armes et la petite *armurerie* ne sont plus que des ruines ; trois cent mille armes de formes élégantes et variées, relevées par des dessins et des figures de tous les caractères, ont été détruites dans cet immense désastre ; les trophées de conquêtes, les souvenirs de gloire qui faisaient l'orgueil de l'Angleterre, ont été anéantis dans cette nuit fatale. Le trophée formé des armes prises à Waterloo, la proue et le gouvernail du vaisseau *la Victoire*, que l'amiral Nelson montait à Trafalgar, figuraient parmi les monumens les plus remarquables de ce riche et splendide musée. Tout cela n'existe plus. On a seulement sauvé la curieuse pièce d'artillerie qu'on appelait *le canon de Malte* : ce canon, fondu en Italie et donné aux chevaliers de Malte, était devenu successivement la propriété de la France, lorsqu'elle fit la conquête de l'île, et de l'Angleterre lorsqu'elle en devint plus tard maîtresse. Le ceinturon et l'épée du duc d'Yorck comptent aussi parmi les objets qui ont échappé aux flammes. De la collection des armes anciennes, celles qui décoraient la petite *armurerie* furent seules détruites ou plus ou moins endommagées ; les autres avaient été placées pour la plupart dans l'*armurerie* de la reine Élisabeth, protégée au nord par la tour Blanche dont on écarta le feu. Le désastre porta donc principalement sur des armes modernes et destinées aux troupes anglaises.

Le grand magasin d'armes, commencé sous le règne de Jacques II, fut terminé sous celui de Guillaume III, qui y donna plusieurs fêtes splendides.

L'origine de l'incendie qui a dévoré tant de richesses est encore un mystère. Derrière le grand magasin existait un bâtiment appelé *the round table* ; c'est là que les artificiers étaient constamment occupés à fourbir ou à réparer les armes de la petite *armurerie*. Dans la salle de travail se trouvaient deux poêles que les ouvriers, en se retirant le samedi soir, laissèrent dans un état de chaleur qui ne pouvait inspirer aucune inquiétude : c'est là cependant que l'incendie a commencé, sans que l'on puisse s'expliquer comment a pu arriver ce malheur. On estime la perte éprouvée dans cette circonstance à plus de cinq millions de francs, à part même la valeur de ce noble et vieux monument.

Baron S. TAYLOR.

L'armure du roi Henri VIII, dont le *Musée des Familles* donne la gravure, était complète et l'une des plus belles que l'on connaisse. Elle avait été faite en commémoration du mariage d'Henri VIII et de Catherine d'Aragon. Les emblèmes du roi et de la reine, la *rose* et la *pomme de grenade*, étaient gravés en plusieurs endroits de l'armure. Les défenses des genouillères représentaient une *gerbe de flèches*, devise adoptée par Ferdinand, père de Catherine, lors de la conquête de Grenade. Les autres emblèmes de Henri, la *herse*, les *fleurs de lis*, et le *dragon rouge* s'y trouvaient aussi représentés. Sur les bords des *lambeaux* étaient les initiales du couple royal, unies par un *nœud d'amour*. Les mêmes lettres, liées par une attache, que formaient une demi-rose et une demi-grenade, étaient aussi gravées sur la croupière.

La partie la plus remarquable de cette armure consistait dans les légendes de saints qu'on y avait gravées. Sur la poitrine, on voyait la figure de saint Georges en pied, combattant le dragon. Sur le dos, apparaissait sainte Barbe avec ses emblèmes ordinaires. Sur le poitrail, saint Georges à cheval tuait le dragon. L'armure du cheval était parsemée de roses et de grenades. On y remarquait encore saint Georges accusé devant Dioclétien. Un autre sujet représentait quelques dames de haut rang, assistées par leurs filles d'honneur, dirigeant les fortifications d'une citadelle. Tout autour de la partie basse de l'armure du cheval se répétait souvent l'exergue *Dieu et mon droyt*.

Au milieu d'autres ciselures de figures humaines, d'emblèmes héraldiques, de mots arabes, de devises, il y avait une grande figure de femme portant sur le devant de son corsage ce mot germain : *Glück!* (*bonne mine, santé, prospérité.*) On en avait conclu que cette armure était un cadeau de l'empereur Maximilien à Henri VIII lors de son mariage avec Catherine d'Aragon. Cette armure était entièrement dorée.

UN ACTE DE DÉSESPOIR.

Au traité de paix de 1814, tous les prisonniers français qui se trouvaient à bord du ponton de Kingston, en Irlande, furent rendus à la liberté. Presque tous traversèrent, le lendemain de leur délivrance, le canal de Saint-Georges, pour regagner la France. Dans le petit nombre de ceux qui ne témoignèrent pas le même empressement à revoir la patrie, Dublin a conservé les noms des enseignes Célestin et Xavier : c'étaient deux orphelins qui, par leur naissance, appartenaient plutôt à la mer qu'à la terre, et qui, n'ayant rien dans leurs souvenirs, ni caresses maternelles, ni clocher de village, ni fiançailles suspendues par la conscription, trouvèrent que Dublin était une ville qui méritait comme une autre d'être habitée, et ils résolurent de se fixer, du moins provisoirement, dans cette magnifique et hospitalière cité.

Il y avait d'ailleurs une raison majeure qui les portait à fonder un modeste établissement à Dublin. Dans leur longue captivité, ils mettaient à profit un très-remarquable talent d'artistes en fine menuiserie : ils avaient fait un musée complet, à pièces détachées, représentant chacune quelque point de vue à portée de leur bagne flottant ; et certes, le hasard de leur position les servit à souhait, car le travail des hommes et de la nature a prodigué des perspectives superbes entre Kingston et Dublin, jusqu'au promontoire de Howth-Hill.

Nos deux marins croyaient avoir une fortune à exploiter en montrant ce musée à la capitale de l'Irlande, et surtout en provoquant la politique munificence de quelque riche lord qui achèterait ce beau travail à un prix énorme. Célestin et Xavier n'avaient pas un *schelling* en poche ; mais ils n'auraient pas vendu leur musée pour vingt mille livres sterling : dans leur amour-propre d'auteurs, ils estimaient leur capital quatre fois cette valeur, au moins.

Ils louèrent une chambre d'entresol sur la place de *Christ-Church*, et placardèrent cette enseigne :

GREAT ATTRACTION !

VENEZ VOIR

TOUTES LES MERVEILLES DE LA RADE ET DE LA VILLE

DE DUBLIN !

CETTE FLEUR DE LA TERRE, CETTE PERLE DE LA MER !

UN SCHELLING LE BILLET.

La foule ne manque jamais aux exhibitions en Angleterre ; c'est un pays rempli de gens qui ne demandent pas mieux que d'échanger un schelling contre une émotion de deux minutes : les recettes étaient superbes. Célestin et Xavier faisaient des rêves d'or ; en huit jours ils avaient déjà dans leur coffre cent livres sterling en billets de cinq livres, menue monnaie des *banks-notes.* Ils se voyaient millionnaires au bout de l'an, car leur plan était d'exploiter toutes les grandes villes de l'Angleterre, et de rentrer en France avec une chaise de poste et deux laquais.

Hasard ou haine détruisit en un clin d'œil ces beaux projets.

Un incendie dévora le musée de Célestin et de Xavier ; eux-mêmes faillirent perdre la vie en essayant d'arracher aux flammes leur fortune, hélas ! trop combustible. La mode des assurances contre l'incendie était encore à cette époque à peu près inconnue à Dublin. D'ailleurs nos deux marins n'auraient pas songé à prendre cette précaution.

Ils perdirent tout, même leurs cent livres en billets de banque ; à peine si leur bourse renfermait deux ou trois *souverains* et quelques *couronnes :* c'était du pain pour quinze jours.

Kean et Kemble se sont bien souvent tordus de désespoir devant le public anglais ; mais la pantomime désolante de ces deux acteurs fut vaincue par les convulsions de nos deux pauvres marins. Dès qu'une parole put arriver aux lèvres cadavéreuses de Célestin, il s'écria :

— Tonnerre de sort ! (il était de Marseille) faut-il avoir été maudits au berceau ! Nous sautons, sur l'*Orient*, à Aboukir, on nous pêche et on nous envoie aux galères de Plimouth ! bien ! Nous nous échappons. A Trafalgar, on nous coule bas avec l'*Infernet !* on nous repêche et on nous envoie à Kingston ! encore mieux ! Nous ramons dix ans sur les pontons, nous faisons vingt chefs-d'œuvre avec nos doigts, nos dents et du mauvais bois avarié ; cette fois nous touchons à la fortune. Voilà que l'enfer nous envoie un échantillon de ses chaudières et nous brûle vifs ! Malédiction !

En parlant ainsi, Célestin traversait le pont de Saint-Stephens ; sous ses pieds grondait la rivière de Liffey, que la fonte des neiges avait considérablement grossie. Le marin lança un coup d'œil d'à-plomb sur les eaux jaunâtres et torrentielles, et le même regard fatal rebondit sur le visage de Xavier.

— Je te comprends ! dit Xavier ; nous sommes destinés à périr dans l'eau douce. Embrassons-nous, et ainsi-soit-il.

— Que je sois damné si je recule, dit Célestin.

Et il s'élança sur le parapet de *Stephens-Bridge.* Xavier fit le même bond. Ils croisèrent fortement les bras sur leur poitrine, comme pour s'exprimer à eux-mêmes l'énergique résolution de ne pas nager comme de francs loups de mer qu'ils étaient, et ils se précipitèrent tête première dans la Liffey.

Le bruit affreux que fit cette double chute de deux grands corps réveilla en sursaut une meute de chiens de Terre-Neuve qui depuis fort peu de temps avaient commencé leur service à la tête du pont. Lord O-Callighan, célèbre philanthrope irlandais, était le fondateur de ce corps de garde de chiens sauveurs, et ce jour-là précisément la meute terre-neuvienne faisait son début. Les agiles animaux arrivèrent au fond de la Liffey en même temps que Célestin et Xavier. Les deux marins se sentirent saisis aux basques de leurs habits par des gueules vigoureuses ; mais, comme leur projet de suicide était irrévocable, ils luttèrent contre leurs sauveurs avec une incroyable énergie. Hommes et chiens remontèrent subitement à la surface des eaux ; la rivière écumait sous ces convulsions précipitées de pattes, de bras et de pieds. Déjà deux chiens, plus exercés au sauvetage que les autres et plus acharnés sur les deux marins, allaient porter la peine de leur zèle et n'exhalaient plus de leurs gosiers que des cris étouffés semblables à ceux de l'agonie, car ils avaient avalé plus d'eau bourbeuse qu'il n'en faut à dix chrétiens pour se noyer, lorsque Célestin et Xavier, touchés subitement de compassion en faveur de ces deux pauvres bêtes agonisantes, les entraînèrent avec eux à la nage vers la rive de la Liffey et les sauvèrent de la mort.

Eux aussi se sauvèrent du même coup, par mégarde et sans le vouloir. La foule accourue, témoin de cette scène, donna son admiration aux chiens et sa pitié aux deux marins. Le shériff Edmund Thacker, vieillard de soixante et dix ans, fit un petit discours de circonstance aux étrangers

sauvés des eaux, et les conduisit processionnellement à l'église catholique de Saint-Patrick.

Célestin et Xavier jouissaient du bénéfice d'une seconde vie. Ils étaient morts une fois et ils ressuscitaient. Ces deux Lazares de la marine française avaient acquis à Dublin, surtout parmi le peuple, une juste célébrité, à cause de leur suicide avorté qui annonçait en eux un rare courage et une énergique organisation. Cette illustration, conquise dans les eaux de la Liffey, était pourtant assez stérile pour eux; elle ne leur rendait ni leur beau musée brûlé, ni la grande fortune qui était au bout de cent exhibitions. Le shériff leur avait dit: « Travaillez, mes enfants, gagnez votre pain, et vous retrouverez encore le bonheur. » Au fond le shériff avait raison. A l'âge de trente ans, dans quelque position que ce soit, il y a toujours du pain au bout de deux bras. Mais Célestin et Xavier s'étaient placés, par un raisonnement faux, en dehors du devoir commun. Ils souffraient et travaillaient depuis l'âge de dix ans; ils s'étaient énervés dans l'immobilité nonchalante du ponton; les chefs-d'œuvre sortis de la pointe de leurs doigts n'avaient pu donner aucune énergie à leurs muscles; ce travail de broderie les avait, au contraire, efféminés et rendus impropres aux ouvrages virils. Ensuite, ils étaient arrivés, en marchant de la conjecture à la conviction, à se persuader que l'incendie de leur musée n'était pas un événement de hasard, mais un crime combiné par jalousie ou vengeance au préjudice de deux Français; de sorte qu'ils croyaient voir leur incendiaire ennemi dans chaque passant. Ces deux malheureux, après avoir jeté une fois leur vie au fond de la Liffey, et croyant n'avoir plus aucun devoir à remplir sur la terre, et aucune punition humaine à redouter, combinèrent un plan infernal contre cette ville de Dublin qui les avait tués par l'eau et le feu.



Vue de Dublin.

— Écoute, Xavier, disait Célestin; j'ai entendu conter à bord, dans mon enfance, l'histoire de M. Roux, négociant de Marseille. M. Roux avait à se plaindre des Anglais, comme nous. C'était un riche particulier qui prêtait de l'argent à Louis XVI; il ne connaissait pas sa fortune; il aurait mis, pendant un quart d'heure, des zéros à la suite d'un 1, sans donner le compte de ses richesses. Il avait une flotte de vingt vaisseaux marchands, et je ne sais combien de corsaires. M. Roux, voyant que Louis XVI restait tranquille, déclara la guerre, lui Roux, au roi de la Grande-Bretagne. Sa lettre qui annonçait les hostilités commençait ainsi : MOI ROUX Ier A GEORGES III. C'était en règle. Roux Ier commença par faire beaucoup de mal aux Anglais; mais le roi d'Espagne et Louis XVI intervinrent entre les deux puissances belligérantes, et le traité de paix fut signé.

— Je connaissais cette histoire, dit Xavier, voyons où cette histoire doit nous mener?

— Tu ne le comprends pas, mon ami?

— Parle toujours, mon Provençal.

— Eh bien! nous allons faire comme mon compatriote Roux Ier. Nous déclarons la guerre à Dublin.

— Déclarons.

— Nous avons un antécédent; notre position est meilleure que celle de Roux Ier; nous sommes dans le cœur de notre ennemi.

— Dans ses entrailles.

— Et si notre ennemi nous refuse nos contributions de guerre, nous le faisons sauter comme il nous a fait sauter à Aboukir; cela est juste, Xavier, n'est-ce pas?

— Célestin, du premier coup j'ai approuvé ton plan, hier, quand tu me l'as indiqué sans développement.....

— Je te le développerai, Xavier...

— Moi, pour y mettre quelque chose, je réduis ce plan à sa véritable expression en le moralisant. Nous louons, dis-tu, un premier étage à *Sakeville-Street*...

— Oui...

— Bien! nous montons le vaisseau le *Sakeville* et nous allons nous battre contre le vaisseau le *Dublin*. Ce sera un combat naval sur terre.

— C'est cela.

— A quand donc la déclaration des hostilités, Célestin?

— Quand nos batteries seront prêtes... A demain.

— Oui, à demain : je brûle de faire mon quart à bord du *Sakeville*, à l'ancre entre deux maisons; je crains d'avoir le mal de terre; je n'ai jamais navigué sur le continent. As-tu le pied terrestre, toi?

— Xavier, on s'habitue à tout, quand on est mort une fois dans sa vie comme nous deux. Écoute, tu as approuvé mon plan, il faut le résumer en quelques mots.

— Avec nos achats faits en détail, çà et là, dans Dublin, nous avons un baril de poudre anglaise, première qualité; voilà la base de notre affaire.

Nous avons loué un premier étage à *Sakeville-Street*, entre les bureaux de la poste et la belle manufacture de Richard Schwab; c'est une position superbe; nous tenons le centre du plus riche quartier de Dublin; nous sommes en mesure d'incendier toute la correspondance de l'Irlande, quelques millions d'étoffes, et tout *Sakeville-Street* par ricochet, corps et biens.

La nuit de demain, nous affichons aux quatre coins de Dublin un placard ainsi conçu; il est adressé AUX HABITANS :

« Les deux marins noyés et sauvés de la Liffey déclarent la guerre à la ville de Dublin.

» Ils sont logés *Sakeville-Street*, 27, entre *Post-Office* et la manufacture de Richard Schwab.

» Le plancher de leur chambre contient un baril de deux cents livres de poudre, prêt à sauter dans les cas suivans :

» 1° Si les hommes de police font la moindre tentative pour entrer dans la chambre à poudre.

» 2° Si l'on arrête l'un des deux marins, celui qui se promènera dans Dublin, lorsque l'autre tiendra la mèche allumée sur le baril.

» 3° Si l'on n'apporte pas aux deux marins toutes les choses nécessaires à leur existence et à leurs amusemens, lorsqu'ils les demanderont.

» 4° Si les voisins s'écartent de leurs maisons comme pour les isoler, et les menacer ainsi de quelque attentat de la police.

» 5° Les deux marins promettent sur l'honneur de protéger nuit et jour la ville et les propriétés des habitans de Dublin, si les habitans de Dublin se comportent bien à l'égard de deux infortunés, honorablement connus dans la capitale de l'Irlande.

» 6° L'un des deux marins fera chaque jour dans Dublin sa promenade de midi à cinq heures; tous les citoyens sont invités à veiller sur lui; si à cinq heures et demie il n'était pas rentré, son camarade laisse tomber la mèche sur le baril, et *Sakeville* saute comme l'*Orient* à Aboukir.

» Signé, CÉLESTIN et XAVIER. »

Lorsque leurs dispositions furent prises et toutes habilement calculées, Xavier sortit au milieu de la nuit avec une centaine de copies de cette proclamation, et il la placarda partout. Au lever du soleil, le shériff reçut une lettre des deux amis par laquelle il était invité à se rendre sur-le-champ chez eux, dans l'intérêt de la ville de Dublin.

A cette heure, Dublin n'avait pas encore ses yeux assez ouverts pour lire la proclamation des deux marins.

Le shériff, qui savait que ces deux enragés Français étaient capables de toutes les folies, oublia son rang, et se rendit à l'invitation. Il fut reçu dans la chambre à poudre avec une grande politesse de ponton. Célestin lui présenta un siége et lui dit :



— Mon honorable shériff, prenez la peine de lire cet exemplaire de la proclamation que nous avons affichée aux quatre coins de Dublin.

Le shériff regarda Célestin, prit le papier, mit ses lunettes, et lut en faisant un bond sur sa chaise à chaque article.

— Honorable shériff, dit Célestin, vous connaissez maintenant notre petite affaire aussi bien que nous ; il me reste à vous présenter notre palladium ; c'est une Sainte-Barbe à domicile qui est là devant vous, à fleur de plancher ; un petit volcan de poche..... n'ayez pas peur...., et ne criez pas ! au moindre cri, mon shériff, nous sautons par-dessus le clocher de Saint-Patrick. Regardez Xavier qui rapproche la mèche... une mèche qui brûle toujours, mon shériff; c'est le feu de Vesta. Les vestales ont changé de sexe seulement. Que dites-vous de l'idée, shériff?

Le vieux magistrat, immobile de surprise et d'effroi, regardait le cercle menaçant et noir, fortement scellé dans le plancher.

Célestin prit une poignée de grains de poudre, et la présentant au shériff:

— Voyez, dit-il, c'est d'une qualité supérieure; jugez de notre Vésuve domestique par l'échantillon. Emportez cela chez vous pour le faire analyser par vos chimistes ; ils vous diront si c'est de la graine d'oignon. Maintenant, nous vous rendons à votre liberté, M. le shériff.

Le vieillard se leva sans oser faire paraître sur sa figure le moindre sentiment qui pût blesser deux ennemis terribles, et sans prononcer une parole; car il ne pouvait parler que pour flétrir, en digne magistrat, le crime de ces projets incendiaires. Célestin et Xavier le conduisirent jusqu'à l'escalier, l'un l'obligeant de prendre l'échantillon de poudre dans une boite, l'autre lui présentant la mèche allumée, comme une sentinelle présente les armes à son chef.

Quelques heures après, il était facile de voir que la proclamation avait produit son effet. Aux environs du monument de Nelson, et devant le palais des postes, la foule de tous les jours était réduite à quelques groupes inquiets. Les constables inondaient *Sakeville*, mais en affectant de ne rien avoir d'hostile et de menaçant dans leur attitude. Au lointain, on apercevait le shériff, qui s'était arrêté hors de la portée de l'éruption, et qui semblait, par ses gestes, recommander la prudence à ses interlocuteurs.

A midi, Célestin, en costume de marin de ponton, et la cocarde française à son chapeau goudronné, sortit hardiment sur le pavé de *Sakeville;* et, quand il fut au milieu de cette rue d'une largeur immense, il se retourna pour échanger des saluts avec Xavier qui se montra un instant à la croisée, sa mèche allumée à la main.

Célestin marcha droit au shériff, et lui dit :

— La pièce est commencée, cela marche bien; Dublin sera sage, et nous serons reconnaissans.

— Monsieur, dit le shériff, le service de la poste souffre beaucoup ; les boutiques ne s'ouvrent pas dans *Sakeville-Street*: voyez, il y a de l'inquiétude.

— Eh ! de quoi s'inquiète-t-on, honorable shériff? nos intentions sont pures. Il fallait s'inquiéter lorsque la main d'un criminel incendia notre musée, et nous réduisit à l'indigence. Aujourd'hui, que Dublin fasse son devoir, et tout ira bien. Je vais commander notre déjeuner à l'hôtel de Greamesh, le premier hôtel du monde. Il va sans dire, shériff, qu'à la moindre douleur d'entrailles, nous vous accusons d'empoisonnement, et *Sakeville* saute en cent millions de morceaux... Tout est prévu, shériff, tout, même la tentative d'empoisonnement.

— N'ayez point de crainte, monsieur...

— De crainte ! bah, c'est à Dublin de trembler ! De crainte ! vous moquez-vous de moi ? Depuis ma naissance à bord de l'*Indien*, je passe ma vie à mourir ; j'ai vu l'enfer à cinq ou six reprises, comme je vous vois.

— Mais, monsieur, ajouta le shériff avec une voix douce et persuasive, renoncez à cette abominable folie, à .....

— Shériff, n'ajoutez pas un mot, ou je fais un signe, et nous sautons par-dessus les nuages.

Puis, s'adressant à la foule qui l'environnait, le marin ajouta :

— Messieurs, je vous ordonne de vous retirer, j'ai besoin d'air; laissez-moi seul.

En un clin d'œil, la foule avait disparu ainsi que le shériff.

Célestin ressentit un juste sentiment d'orgueil en voyant avec quelle facilité une de ses paroles jetait la consternation dans le peuple de Dublin. D'un pas majestueux, il s'achemina vers l'hôtel de Greamesh, et il demanda d'une voix maritime et provençale qu'on lui servit à déjeuner.

Toute la domesticité des deux sexes, le *land-lord* en tête, courut aux ordres de Célestin ; on lui servit trente plats sur une table, et des vins d'Oporto, de Sherry et de Claret. Le repas terminé, il fit un choix dans les plats intacts, les mit dans une corbeille, et, appelant le *land-lord*, il lui dit :

— Monsieur, ceci est pour mon frère Xavier, c'est son déjeuner ; maintenant, donnez tout ce que j'ai laissé à ces groupes de pauvres femmes qui ont assisté par les croisées à mon déjeuner.

Le maître de l'hôtel s'inclina en faisant un signe très-expressif d'obéissance aux volontés du baril de poudre voisin, représenté par le marin français.

Célestin fit le signal convenu avant d'ouvrir la porte de la chambre volcanique, et Xavier approcha la mèche allumée du baril de poudre. Célestin referma la porte à triple tour, et déposa les provisions sur une table.

— Serre-moi les mains, Xavier, dit-il en s'asseyant ; tout marche bien ; la machine est admirablement bien montée ; Dublin est à nous... Quel déjeuner je viens de dévorer chez Greamesh ! quels vins ! quels domestiques charmans ! Déjeune, déjeune à ton tour, mon ami ; j'ai commandé notre dîner pour sept heures...

— Et le shériff? le shériff, dit Xavier en découpant un *rumpsteake* au jambon.

— Le shériff a peur; il nous connaît ; tout Dublin nous connaît, Xavier; on sait que nous sommes gens à mettre le fait après la menace. La police est embarrassée ; elle cherche un expédient ; elle ne trouve rien. En rentrant, j'ai rencontré un monsieur qui m'a abordé poliment et m'a dit : — Au nom de Dieu, capitaine, n'oubliez pas de rentrer à cinq heures. — Quel intérêt avez-vous à cela ? lui ai-je demandé. — Je suis Richard Shawb, votre voisin. — Ah ! je comprends, lui ai-je dit ; eh bien ! soyez tranquille, je serai sage ; mais que Dublin soit sage aussi ! M. Richard m'a répondu de la sagesse de Dublin.

— Parbleu ! s'écria Xavier, si Dublin nous vexe, nous l'enverrons promener dans la lune.

— Oh ! il le sait bien. Vraiment, je suis enchanté de la vie qui s'ouvre devant nous. J'ai déjà cent projets dans la tête... D'abord, je vais demander en mariage la fille de Richard Shawb, notre voisin.

— Ah ! mon Dieu ! Celestin !...

— Et je te marie, toi aussi, du même coup ; je te donne la fille de M. Greamesh, une rousse charmante qui a douze mille livres de dot, cent mille écus !...

— Mais que nous importe la dot, Célestin ! nous sommes emprisonnés ici pour toute la vie ; comment jouir d'une dot?

— Eh ! qui connaît l'avenir ! Prenons toujours la dot si elle se présente. Demain je demande miss Shawb pour moi, et miss Greamesh pour toi...

— Et si l'on nous refuse...

— Nous sautons... c'est la réponse à tout... Nous ne sauterons qu'une fois... Demain je me fais meubler deux chambres nuptiales par le premier tapissier de Dublin. Nous aurons deux noces superbes...

— Où donc?

— Où? chez Greamesh ; dans des salons magnifiques. Toi tu passeras le premier, moi le second ; il faut toujours que l'un de nous deux garde ce volcan. Nous invitons à nos noces toute la haute société de Dublin ; nous dansons jusqu'au jour ; nous dévorons dans un festin et dans un bal cent mille francs...

— Et qui payera?

— Parbleu! Shawb et Greamesh, nos beaux-pères, payeront.

— C'est juste, Célestin ; mais après, comment tout cela finira-t-il?

— Ah! qui sait? Cela ne finira peut-être pas. Il n'est pas nécessaire que cela finisse. Cela commencera tous les jours... j'ai même le projet de me faire nommer maire de Dublin, et toi préfet du département de l'Irlande. En attendant de donner un essor fabuleux à notre ambition, commençons par les choses aisées ; marions-nous : lorsque nous aurons des enfans, nous les établirons avantageusement dans les trois royaumes.

Cette conversation fut interrompue par un fracas tumultueux de musique anglaise qui remplissait Sakeville-Street. Célestin ouvrit et ferma la porte, toujours avec les précautions d'usage, et descendit dans la rue, où il ne manqua pas de rencontrer son voisin Richard qui semblait attaché à tous ses mouvemens.

— Qu'est-ce que cela? demanda vivement Célestin à M. Shawb.

— C'est le *festival* de Dublin qui passe, répondit poliment M. Richard.

— Et où va-t-il, ce festival enragé?

— A *Town-Hall*.

— Et que va-t-elle faire à *Town-Hall*, cette musique de damnés?

— Elle va accompagner trois cents choristes qui chanteront le *Great-God* et la *Création* de Handel.

— Monsieur Richard Shawb, allez dire à ce festival que j'aime la musique, et que je veux entendre le *Great-God* et la *Création*, sous ma croisée, là, ce soir, avant le coucher du soleil.

— Capitaine, dit Richard, nous allons tâcher de vous arranger cela...

— Comment, vous hésitez!

— Non, non, rien n'est si aisé, je vais voir le shériff. Nous vous apporterons le *festival*.

Célestin remonta chez lui et annonça à Xavier le concert du soir qu'il venait de commander à M. Richard.

— Ce sera un beau triomphe, lui dit-il, si nous avons cette armée de musiciens.

Et il se mit à la croisée pour attendre le *festival*.

Une heure avant le coucher du soleil, on vit poindre à l'extrémité de *Sakeville* M. Shawb triomphant ; il servait d'avant-garde au festival. L'armée des exécutans défila dans cette rue, la plus large de toutes les rues de l'univers, et se rangea en bataille devant *Post-Office*. Une symphonie servit d'ouverture ; chaque musicien, selon l'usage, joua son air favori, avec cette noble indépendance qui caractérise l'artiste anglais. Ensuite trois cents gueules se précipitèrent sur Handel et le déchirèrent sans pitié.

Célestin, du haut de sa croisée, remercia les choristes et les musiciens, et dans sa munificence de roi, il ordonna à Greamesh de désaltérer l'armée avec la brasserie de Luxton.

Greamesh s'inclina.

Cependant il était aisé de voir que Greamesh se contraignit violemment pour ne pas laisser échapper un violent désespoir.

A neuf heures du soir, la nuit étant fort sombre à cause d'un orage du commencement de l'été, Célestin ne put résister à l'envie de sortir, mais dans le plus grand incognito, pour entendre les conversations qui se tenaient à leur sujet dans les promenades publiques. Il y avait beaucoup de monde à *Phœnix-Park*. Le marin se glissa ténébreusement dans les groupes, et sa curiosité eut lieu d'être satisfaite. On ne parlait que de la mise en état de siége de Dublin par les deux marins français.

Des ouvriers de Richard Shawb, des employés de *Post-Office*, des convives habitués de Greamesh, tous plus immédiatement intéressés que les autres citoyens à cette étrange affaire, se faisaient remarquer par la violence de leurs propos.

— Il n'est pas juste, disait-on dans ce groupe, que deux ou trois personnes riches payent pour toute la ville. Voilà cette folie du festival qui a pris encore deux cents livres dans la bourse de M. Greamesh. — D'autres voix disaient : — Si ces fantaisies de marins se prolongent, Greamesh et Richard sont ruinés en huit jours. — C'est évident. — Et que voulez-vous qu'on fasse? — On a écrit hier au gouvernement. — Belle ressource! Le gouvernement ne fera rien. — Il enverra des troupes. — Eh! ils se moquent bien des troupes! — Le plus fâcheux, c'est qu'il se forme à Dublin un parti pour ces deux marins. — Un parti? — Oui, les pauvres sont pour eux. Ce soir, les musiciens, ivres de porter et d'ale, ont crié : *Houra for Celestin!* et c'était Greamesh qui payait!... Oh! cela ne peut pas durer. — Entendez, entendez donc! les choristes du festival ont composé une chanson...

La naïade du houblon est tarie ;
Houra pour Célestin!

La foule courut vers la procession qui traversait Phœnix-Park, Célestin se retourna et se mit face à face avec M. Richard.

— Ah! je ne vous quitte pas, lui dit M. Richard à voix très-basse.

— Prenez garde, monsieur Richard ; ne jouez pas le rôle de mon ange gardien, prenez garde!

— Capitaine, rentrez, rentrez, il est tard ; votre ami fera quelque mauvais coup.

— Soyez tranquille, mon ami a mes instructions... A propos, monsieur Richard, il faut que vous me donniez un conseil ; prenez mon bras et causons en bons voisins.

— Capitaine, je serai charmé de vous donner un conseil.

— Oui, chemin faisant, donnez-moi un conseil... J'ai envie de me marier ; qu'en pensez-vous?

— Mais... capitaine... je pense...

— Vous comprenez, monsieur Richard, que nous ne pouvons pas vivre, Xavier et moi, dans cet isolement ; nous avons des devoirs à remplir envers la société...

— Eh bien! je pense que si vous avez au cœur quelque amour de jeunesse...

— Non, monsieur Richard, non, et tous nos amours de jeunesse sont pauvres ; aujourd'hui nous avons des prétentions ; nous visons aux héritières. Le beau sexe est superbe à Dublin ; nous avons fait notre choix.

— Ah! dit M. Richard d'une voix étouffée, vous avez fait un choix?

— Deux choix... Croyez-vous que les familles consentiront à nous établir?...

— Mais pourquoi pas? dit le voisin d'une voix tremblante. N'êtes-vous pas de braves jeunes gens?...

— C'est ce que nous disons...

M. Richard tomba dans une profonde rêverie, et après avoir gardé quelque temps le silence, il dit à Célestin :

— Écoutez, capitaine, vous m'avez demandé un conseil, je veux vous donner un conseil d'ami ; me le permettez-vous?

— Donnez, mon voisin.

— Vous allez vous préparer une vie d'enfer, croyez-le bien ; Dublin vous doit une réparation, il vous la fera, j'en suis garant. La société d'assurances, M. Greamesh, l'administration des postes et moi, nous ferons un sacrifice ; nous vous enrichirons d'un seul coup, et nous vous mettrons sur le chemin de France avec deux cent mille francs dans votre portefeuille et la liberté.

Célestin s'arrêta, et fixa ses yeux dans les yeux de M. Richard.

— Mon voisin, dit-il après une longue pose, quand nous aurons cette fortune en portefeuille, et que nous aurons éteint notre mèche, comme des imbéciles, on nous pendra.

— Oh ! s'écria M. Richard, ne craignez rien ; cent notables de Dublin, le shériff en tête, et moi, nous jurerons sur l'Écriture sainte qu'on ne vous fera aucune violence, et qu'il vous sera permis de revoir votre pays avec votre fortune et votre liberté.

— Cela demande réflexion, mon voisin... Écoutez, voici un terme moyen... vous donnerez deux cent mille francs à mon ami Xavier ; il partira, et j'attendrai à Dublin qu'il soit arrivé en France ; toujours sans quitter, moi, le baril de poudre. De cette manière au moins, vous ferez un heureux, et il n'y en aura qu'un de pendu.

— Il n'y en aura point.

— Acceptez-vous ma proposition, voisin?

— Oui.

— Eh bien ! j'accepte la vôtre. Occupez-vous de l'affaire sur-le-champ.

— A la minute, capitaine ; le sol brûle ; il n'y a pas de nuit. A l'aube, je vous attends chez Greamesh.

— Adieu, mon voisin.

— Bonne nuit, capitaine ; vous me verrez avant le soleil.

Célestin tomba bientôt dans les bras de son ami, lui conta son entrevue avec le voisin, et ils exécutèrent à deux une ronde de réjouissance autour du volcan.

A l'aube, les cent notables, les deux cent mille francs, le shériff et la Bible étaient devant la maison de Célestin. Xavier descendit, reçut le serment et les billets de banque, et partit pour Kingston dans la chaise de poste de M. Richard.

Célestin gardait le volcan.

Xavier, en arrivant à Calais, écrivit une lettre à son ami, en lui disant qu'il l'attendait, l'œil fixé sur la Manche. Célestin sortit hardiment, la lettre de Xavier à la main, et sa mèche éteinte. Le peuple l'accompagna sur la route de Kingston aux cris mille fois répétés de *Houra for Célestin!*

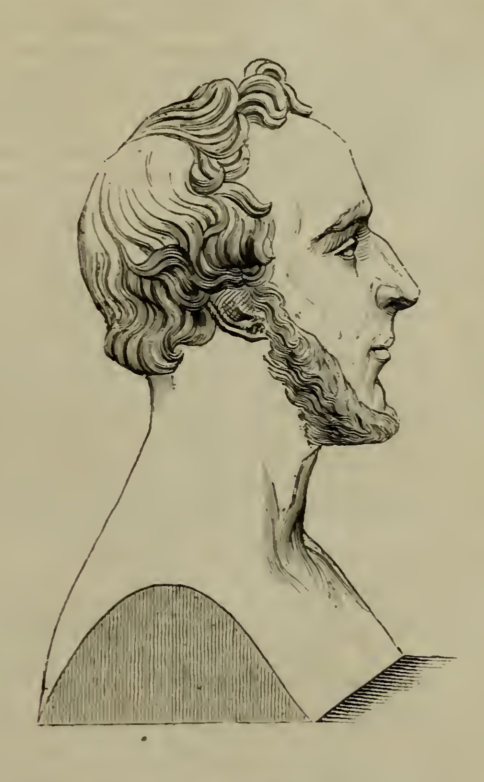
En ce moment, Xavier et Célestin vivent dans le coin le plus fertile du département des Bouches-du-Rhône ; ils sont membres de la Société d'agriculture, et les premiers agronomes du Midi. Célestin a inventé un semoir mécanique, et mérité une médaille d'or à la dernière exposition.

MÉRY.



LES CONTEMPORAINS.

M. JOBERT (DE LAMBALLE).



D'après le buste de M. Dantan jeune.

Pour bien apprécier les travaux de M. Jobert (de Lamballe), il faut, avant tout, connaître en peu de mots les circonstances au milieu desquelles il s'est trouvé placé à son entrée dans le monde.

Il n'est pas le premier, sous ce rapport, qui ait dû peut-être à l'influence de semblables conditions et la direction de ses études les succès qui en furent la récompense.

M. Jobert naquit en 1805, à Lamballe (Bretagne), d'une famille honorable, mais pauvre, et qui s'imposa, pour son éducation, les plus grands sacrifices. Doué d'une forte organisation et d'une vivacité qui passa longtemps, aux yeux même de ses amis, pour de la rudesse, il se fit remarquer, dès son enfance, par une perspicacité et un talent d'observation qu'on possède rarement à cet âge. Aussi, ce qui attira le plus vivement son attention au début de sa carrière, ce fut moins l'étude des lettres et de la philosophie, auxquelles devait le ramener plus tard l'étude de la nature, que l'observation des sciences positives. Le hasard peut-être servit admirablement son penchant. A sa sortie du collége, il suivit pendant une année les leçons et la pratique d'un médecin de campagne. L'imperfection des préceptes qu'il recevait, la difficulté de leur application, ne le rebutèrent point. Son esprit avait entrevu, dans cet essai rapide et passager, tout ce que la médecine devait être, et combien la chirurgie avait besoin de perfectionnemens.

Paris seul alors répondait à ses désirs; mais il en était séparé par un abime, car ses moyens pécuniaires ne lui permettaient pas de songer sérieusement à y arriver. Un ami généreux aplanit pour lui les premières difficultés. Le voilà donc dans la capitale, mais avec une telle exiguité de ressources, qu'il lui fallut, plus d'une fois, puiser dans l'amour de l'étude et dans sa persévérance l'oubli de l'impérieuse nécessité. Aussi M. Jobert vivait-il complétement retiré du monde, livré exclusivement aux sciences préparatoires et surtout à l'étude de l'anatomie. Observer la nature, en tirer des applications pratiques, telle fut l'idée première, et plus tard l'idée dominante des travaux de M. Jobert de Lamballe.

Soutenu dans ses recherches par l'amitié d'un homme éminent qui avait su apprécier son zèle et son assiduité, par le célèbre professeur Richerand, M. Jobert arriva successivement, et par concours, aux fonctions d'élève externe (1820) et interne (1822) des hôpitaux civils; d'aide d'anatomie (1825), de prosecteur (1827), et de professeur agrégé à la Faculté de médecine (1828). La nature de ses travaux habituels, et les rapports intimes qui l'unissaient à

Richerand durent nécessairement diriger son esprit vers la chirurgie. D'ailleurs, en homme auquel un jugement sûr, rapide et précis n'a jamais manqué, il vit où sa place était marquée : il eut le pressentiment de son avenir. Mais il sentit bientôt qu'il avait besoin d'une scène à lui, qu'il lui fallait un service dans un hôpital. Nommé, par concours, chirurgien du Bureau central (1828), il devint, en 1830, chirurgien titulaire de l'hôpital Saint-Louis.

La révolution de Juillet amena dans les hôpitaux une quantité considérable de blessés. Comme tous les jeunes chirurgiens de son époque, M. Jobert mit activement la main à l'œuvre. Si chaque jour la victoire apportait, hélas! quelque victime, chaque jour la science recueillait quelque enseignement. Sans être injuste envers qui que ce soit, on peut dire que M. Jobert eut, en ces jours de désastre, une activité chirurgicale que les balles et la mitraille n'ont pas un instant fatiguée. Vivant au milieu de ses opérés, il les a tous pansés, tous suivis jusque dans les dernières conséquences de la guérison ou de la mort.

Bien plus, désigné avec Dupuytren pour diriger l'hôpital des convalescens à Saint-Cloud, il lui fut donné d'observer encore les résultats heureux de ses confrères, et d'ajouter ainsi à ses propres travaux les fruits du travail des autres. Ceux qui n'ont pas oublié le caractère de M. Jobert prévoient facilement le résultat de cette *campagne civile*. Ce fut la publication d'un traité des plaies par armes à feu. Riche de faits bien observés, bien décrits, bien analysés, ce traité a eu le rare honneur d'un véritable succès, et a démontré habilement que les Percy et les Larrey n'avaient pas encore dit le dernier mot de la chirurgie militaire.

Arrivé à ce point, tout homme de science ne saurait s'arrêter. M. Jobert de Lamballe fit paraître une succession de Mémoires dans lesquels l'originalité de son talent, la forme particulière de son esprit, purent se développer et s'émettre. Telle est l'histoire des savans en général. M. Jobert (et certainement sans se douter qu'il suivit cette marche) a procédé de la même manière. Dix années de recherches et d'observations curieuses sur les points les moins étudiés de la chirurgie, avaient accumulé dans ses mains des matériaux de toute espèce. Le premier, et un des plus remarquables Mémoires qu'il publia, fut le *Traité des maladies chirurgicales du canal intestinal*. M. Jobert avait été frappé de la gravité des lésions de cet organe, et de l'impuissance du médecin à en arrêter les conséquences mortelles. Nous avons déjà dit que pour lui toute branche d'étude avait été féconde ; que le cachet de son esprit était de saisir les rapports et les applications possibles en pratique, d'une science à l'autre. Or, ici, la physiologie pathologique vint à son aide, et une pure conception raisonnée de son esprit lui fit découvrir un procédé de guérison radicale dans le cas de plaie de l'intestin. L'étude attentive des inflammations adhésives lui avait appris la disposition que deux feuillets séreux ont à s'unir ensemble quand ils ont été maintenus plus ou moins longtemps en contact. Ce fait lui suffit : il expérimenta sur les animaux, fit la suture intestinale d'après ce procédé, et la guérison vint confirmer l'excellence de son précepte. L'Institut lui accorda un prix de 2,000 fr.

Les recherches sur le système nerveux avaient pris, depuis une dizaine d'années, tant en France qu'en Allemagne et en Angleterre, un développement tout particulier. Les nombreuses expériences, les dissections répétées, les observations de plaies de tête, avaient réuni accidentellement sous les yeux de M. Jobert un grand nombre des élémens nécessaires à élucider certains points de cette étude. Ce fut aussi un des sujets favoris de ses méditations ; et, comme nous l'avons déjà annoncé, l'observation de la nature ramena M. Jobert aux études philosophiques proprement dites. Il sentit qu'il ne pouvait aborder la grande question des fonctions du cerveau, qu'après avoir lu et relu tout ce que les principaux psychologistes avaient écrit *à priori* sur la matière. Ce travail donc de la philosophie, cette étude de l'intelligence, M. Jobert les fit alors, et ainsi qu'on le voit, non plus d'une manière purement spéculative, mais dans le but de contrôler les lois de la psychologie classique avec les faits matériels, saisissables, positifs de l'observation expérimentale et pathologique, recueillis primitivement sans méthode, sans but, sans idée préconçue. De grandes leçons et d'utiles enseignemens sont sortis de son travail. Sans doute ce n'est pas un corps de doctrine, une théorie nouvelle des élémens et de la localisation de la pensée que M. Jobert a réunis sous le titre d'*Études sur le système nerveux*. A l'ombre de ce titre modeste, il a groupé beaucoup d'idées neuves, qui, la plupart, soulèvent des questions d'un haut intérêt.

Ainsi, dans la partie anatomo-physiologique, il établit que la raison différentielle des facultés se trouve dans la prédominance de la substance blanche sur la substance grise ; que l'existence du fluide nerveux est incontestable ; que les fonctions des nerfs dépendent de l'organisation spéciale des parties dans lesquelles ils se distribuent, et nullement de leur organisation propre ; qu'ainsi, relativement à la sensibilité et au mouvement, il n'y a pas de nerfs exclusivement *sensibles* ou *moteurs*, mais qu'il y a des nerfs servant au sentiment et au mouvement, suivant leur terminaison.

Cette opinion (pour ceux qui l'admettent bien démontrée) est d'autant plus remarquable, qu'elle attaque et détruit toutes les recherches qui ont fait la réputation d'un des anatomistes anglais les plus distingués, Ch. Bell ; quand on saura que presque toute la physiologie française s'était soumise aux arrêts de ce savant, on sentira, qu'à part le mérite des expériences, il y avait peut-être du courage en M. Jobert pour les attaquer et les combattre.

C'est quand il s'occupe de l'examen du siége des facultés intelligentes, qu'on retrouve dans ce chirurgien, nous osons dire, la forme primitive de son caractère et de son esprit. Vif, ardent, logique, à l'aide d'une analyse sévère, il rend à chaque portion du cerveau la part d'action qu'elle accomplit ; chacune de ses raisons déterminantes est puisée dans un fait incontestable d'anatomie ou de physiologie comparées.

Que font les expériences, que font les théories, si l'on n'en tire des applications utiles à la pratique ? Aussi résume-t-il toutes les conséquences de son travail dans la dernière partie : *Maladies chirurgicales du système nerveux*.

De tels travaux ne sont pas les seuls titres de M. Jobert. Une vie sans cesse occupée doit toujours produire. Aussi le voyons-nous, pendant une dizaine d'années, mêlé à ces luttes professorales, où tant de talents s'épuisent, où quelques-uns, mais mutilés, mais désormais sans forces, arrivent au but et succombent, et dont tant d'autres ont fini par s'éloigner, découragés tour à tour et par les difficultés incessantes du combat, et par les chances devenues si rares d'un légitime succès. Ce fut, pour autant de laborieux concours, que M. Jobert écrivit et soutint des thèses sur les hémorrhoïdes, sur les fractures de la jambe, sur les amputations, sur l'absorption, sur les épanchemens de pus et de sang dans l'abdomen. A tous ces travaux se

longtemps les enseignemens public et privé de l'anatomie et de la clinique chirurgicales.

Mais il est une espèce d'oasis où tout médecin haut placé vise tôt ou tard à se reposer, nous dirions presque à s'endormir. C'est avec peine que de jeunes talens y pénètrent, que de vives intelligences y sont accueillies; car de semblables esprits brisent le silence, troublent l'antiquité et la solennité du repos; et l'Académie n'est pas toujours en humeur de s'éveiller... C'est donc à l'Académie qu'on cherche cependant à arriver. Si la jeunesse de M. Jobert était un obstacle à ses prétentions, ses travaux, comme les campagnes qui comptent double, lui donnaient l'âge que le temps ne lui avait pas encore compté. Une série de Mémoires destinés à appuyer sa candidature fut successivement présentée au docte aréopage. Nous citerons ceux qui ont trait à l'invagination des intestins, à la névrose et à la trépanation; à l'enseignement des procédés chirurgicaux destinés à guérir le grand nombre des maladies qui n'affligent que les femmes; enfin à la circulation carotidienne et à l'influence de la ligature de la carotide sur l'homme et les animaux. Ce dernier Mémoire causa surtout une grande sensation; car il s'agissait d'une opération que M. Jobert eut l'honneur de pratiquer le premier en France; c'était la ligature de l'artère carotide pour une tumeur érectile du fond de l'orbite, tumeur qui avait été généralement déclarée incurable, et qui disparut après l'opération. Tous les esprits avaient été dominés, dans ce cas, par la crainte, accréditée dans la science, des accidens consécutifs sur le cerveau. M. Jobert se livra à une série d'expériences, constata que la circulation se rétablissait alors facilement à l'aide des artères vertébrales, ne tint plus compte du préjugé ordinaire, opéra le malade, et vit le succès couronner sa tentative.

On retrouve, du reste, dans ses autres Mémoires, le même esprit sévère d'observation, et le même bonheur d'application et d'alliance des connaissances anatomo-physiologiques aux lois qui président à la pathologie et et à la chirurgie proprement dite.

Hâtons-nous de le dire, car ce fut un rare succès, M. Jobert, en 1841, fut élu membre de l'Académie de médecine au premier tour de scrutin et à une majorité de 85 voix sur 120 votans.

Cette vie laborieuse devait recueillir ses fruits et procurer à M. Jobert des titres honorablement conquis. Il fut nommé chevalier de la Légion-d'Honneur après 1830, et depuis il est devenu officier dans la Légion-d'Honneur. En 1839, il prit rang parmi les chirurgiens consultans du roi.

M. Jobert se trouve aujourd'hui placé au rang des chirurgiens distingués de la capitale. Sa position à l'Hôpital Saint-Louis, à la Faculté et à l'Académie de médecine lui a assuré, avant l'âge sans doute, cette considération et cette influence qui n'arrivent souvent que plus tard aux hommes laborieux comme lui. Sans contredit, la fortune a fait beaucoup pour M. Jobert; mais il est juste de dire qu'il a beaucoup fait aussi pour elle, et qu'à son début elle fut envers lui si rebelle, qu'elle faillit l'arracher à sa vocation. Elle a pris sa revanche, et M. Jobert a plus que justifié ses faveurs. On lui a reproché souvent sa pratique hardie. Nous, qui l'avons suivie depuis 1830, nous ne dirons pas qu'au début tout fut *chirurgicalement* parfait dans ses actes. De qui pourrait-on l'assurer? Mais quel homme, s'il veut perfectionner, n'est justifié d'un peu d'audace ? Et d'ailleurs l'expérience et le jugement ont rapidement placé M. Jobert dans la ligne qu'il occupe aujourd'hui. Tous ceux qui suivent sa clinique se plaisent à reconnaître la précision de son diagnostic, la prudence de ses préceptes, l'habileté de son mode opératoire, l'ingéniosité de ses procédés chirurgicaux. Si l'abord est souvent chez lui brusque et renversant, c'est qu'il est toujours ce Breton vif et impétueux tel qu'il sortit de Lamballe. Il n'a jamais eu le temps d'apprendre à donner à sa pensée la forme attrayante et dorée que se croit en droit d'exiger notre société molle et efféminée. Mais ici, comme pour la science, le fond est riche, noble et pur.

Un dernier mot, enfin, pour être juste envers tout le monde. En traçant ces lignes sur M. Jobert (de Lamballe), nous n'avons point eu la pensée de le dépeindre comme un de ces hommes qui n'ont point leur semblable, et qui se sont placés dans une sphère si élevée que toute admiration leur est acquise. Notre but est bien plus modeste, notre intention bien plus bourgeoise. Nous avons écrit la vie d'un homme laborieux; la vie d'un homme qui lutta longtemps contre tous les obstacles que la fortune se plaisait à multiplier sous ses pas; la vie d'un homme qui doit au travail et à la persévérance tous les honneurs et toute la considération qui l'entourent. Nous avons pris M. Jobert pour type, et, à ce titre, il y avait des droits réels. L'*exemple* choisi pour *régle* sert à tous les cas de la même nature; nous ne pensons pas que celui de M. Jobert soit répudié par personne. De tels modèles, au reste, sont, dans toute position, mais surtout au sein de la famille, bons à méditer, utiles à connaître, et toujours dignes d'une estime honnête et publique.

Docteur Maxime VERNOIS.

HISTOIRE DES SOURCES JAILLISSANTES

CONNUES SOUS LE NOM DE PUITS ARTÉSIENS.

§ Ier.

Les métamorphoses d'une goutte d'eau.

Rien n'est inutile dans la nature; depuis le chêne jusqu'à l'hysope, depuis l'Océan jusqu'à la parcelle insaisissable de brouillard, tout, dans l'ordre éternel des choses, remplit une place importante et concourt sous mille formes à l'harmonie de l'univers. Que de merveilles un esprit attentif sait découvrir dans le moindre atome de poussière, dans le calice de la plus humble fleur! combien de créatures, chétives et déshéritées au regard du vulgaire, produisent, aux yeux de l'homme qui sait observer, de gigantesques effets! Qu'est-ce qu'une goutte d'eau pour bien des gens? Moins que rien. Elle tombe du ciel, mouille un instant la feuille d'un arbre ou la pierre du chemin; puis son rôle est accompli: elle s'évapore, et rentre dans un néant dont elle

aurait bien pu ne jamais sortir. Mais pour nous, qui allons prendre la peine d'étudier ses destinées diverses, de la suivre dans ses voyages lointains, sa mission dans la nature va devenir bien grande, car nous allons lui voir accomplir les phénomènes les plus imposans.

Nous verrons, en suivant avec attention les intéressantes métamorphoses qu'une goutte d'eau peut éprouver, comment un atome humide accomplit, en peu d'instans, d'immenses voyages à travers le monde; comment il traverse les continens et les mers, va du pôle à l'équateur, gravit la cime des rochers et pénètre jusque dans les profondeurs de la terre. Nous comprendrons bientôt dans quel but les montagnes se couvrent de neige, où se forment les nuages, et de quelle manière sont alimentés les plus vastes fleuves; car il suffit, pour cela, de considérer une goutte d'eau telle qu'elle nous vient du ciel. Si elle tombe sur un terrain cultivé, elle s'y enfonce pour rafraîchir et vivifier les racines des plantes, remonte avec la sève en distribuant aux branches les sucs nourriciers qu'elle a puisés dans son trajet; puis, de là, exsudant à travers les feuilles en particules insaisissables, elle s'évapore, ou mieux, elle se dissout dans l'atmosphère. Si, au lieu de tomber sur une terre qui puisse l'absorber, elle rencontre au contraire une pierre dans sa chute, le premier courant d'air qui passe la remporte en vapeur, et la fait ainsi voyager jusqu'à ce que, sous l'influence de conditions dont nous parlerons tout à l'heure, elle aille former au loin une nouvelle goutte de pluie semblable à la première. Pour bien comprendre ce que nous allons dire, il faut reconnaître ce principe, que l'air peut dissoudre l'eau comme cette dernière dissout le sucre, sans que sa transparence en soit altérée, et qu'il en dissout une quantité d'autant plus grande que sa température est plus élevée; voilà pourquoi, l'été, par un ciel bleu, l'air échauffé tient néanmoins en dissolution une grande quantité de vapeurs, et comment aussi les orages peuvent se former si vite en cette saison. Il y a d'ailleurs une expérience qui nous rendra bien compte du phénomène dont nous parlons. Quand on apporte dans une chambre chaude une carafe pleine d'eau froide et bien essuyée au dehors, sa surface ne tarde pas, comme on le sait, à se couvrir de gouttelettes humides, bien que la chambre soit en apparence très-sèche et ne contienne pas la plus légère trace de vapeurs. C'est que les parois de la carafe, refroidissant tout à coup l'air qui les environne, lui font abandonner la vapeur invisible qu'il tenait en suspension; c'est qu'en se rassemblant, cette vapeur légère se convertit en gouttelettes. Eh bien, ce qu'ici nous venons de produire en petit, la nature l'opère en grand dans le phénomène de la pluie. Que dans une atmosphère brûlante, sur un sol échauffé par les rayons du soleil, passe subitement un courant d'air froid, aussitôt ce dernier condense la vapeur invisible qui se rassemble en nuages, et si l'air environnant continue à se refroidir, le nuage finit par se résoudre en gouttes de pluie. De la manière lente ou rapide dont s'opère ce refroidissement, résultent les brouillards, les bruines, les pluies brusques et fortes, etc. Maintenant que nous savons la théorie de la pluie, nous comprendrons aisément comment, sous mille formes, une goutte d'eau parcourt des distances énormes, traverse l'Océan et peut faire le tour du monde. Un souffle d'air l'emporte; livrée aux caprices des vents, la moindre variation de température la transforme, et le plus léger incident peut lui donner des propriétés nouvelles. Que, par exemple, après une chaude journée d'été, l'air reste pur pendant la nuit, en vertu du rayonnement les plantes perdent aisément la chaleur acquise pendant le jour, elles deviennent froides comparativement à l'air; alors, notre goutte d'eau, maintenue en vapeur par le soleil, se condense en perles brillantes sur les fleurs et les feuilles des arbres: ce n'est plus ni le brouillard ni la pluie; elle devient la rosée. Maintenant, si le vent l'emporte au sommet d'une montagne, son rôle va devenir bien important à observer. Le froid est très-intense à cette élévation; aussi la goutte d'eau va-t-elle y cristalliser en fines étoiles de neige et se déposer sur le rocher. Ne croyez pas qu'en cet état elle reste inactive et soit comme retranchée des créatures agissantes; au contraire, le sol réchauffe insensiblement la neige, elle devient fluide et vient tomber sur les glaciers, qui la gèlent à leur tour. Mais là ne se termine point encore sa mission: en vertu de leur transparence, les glaciers sont pénétrés par les rayons du soleil; les parties inférieures, chauffées d'un côté par ces rayons, et de l'autre par les rochers sur lesquels ils reposent, se fondent peu à peu, et un jour, notre goutte d'eau, rendue, après des années d'esclavage, à la liberté de courir, va grossir de magnifiques cascades et alimenter de nombreux torrens. Ceux-ci, dont la chute brisée par les roches devient moins rapide à mesure qu'ils descendent, forment ensuite de frais ruisseaux qui fertilisent les vallées, se rassemblent peu à peu, prennent un lit commun, grandissent à mesure qu'ils s'éloignent de leur source, traversent les continens, et vont enfin se perdre ou plutôt se verser dans la mer. C'est de là que, éternellement et sans interruption, le soleil reprend les fleuves goutte à goutte pour les reporter au sommet des montagnes, sans que jamais dans leurs longues courses aucun atome en soit perdu; c'est de là que les gouttes d'eau s'élèvent pour être dispersées en nuages par le vent qui les entraîne au delà des déserts; qu'elles se répandent en neige dans les contrées boréales; qu'elles vont cristalliser en guirlandes de givre sur les branches dépouillées des arbres, ou que la nuit elles tombent en rosée dans le nectaire des fleurs, pour s'en échapper pendant le jour toutes chargées de parfums. Et nous n'avons fait qu'effleurer les transformations sans nombre que peut éprouver un atome humide, ne voulant pas retenir plus longtemps le lecteur sur un sujet qui en apparence semble avoir peu de rapport avec le titre de cet article. Un jour nous parlerons des orages, de l'arc-en-ciel, des parélies, du mirage, et de bien d'autres magnifiques spectacles que produisent de simples vapeurs. Il nous suffit quant à présent de bien retenir ce qui précède, car une partie du mécanisme des fontaines jaillissantes est renfermée dans la connaissance des *métamorphoses d'une goutte d'eau.*

§ II.

Une goutte d'eau voyage dans les entrailles de la terre.

L'eau qui tombe des glaciers ne forme pas toute des torrens à la base des montagnes. Une grande partie, au contraire, s'engouffre profondément, reparaît à cent lieues de distance, quelquefois même beaucoup plus loin, car la nature lui a creusé d'immenses et mystérieux canaux. Puis, quand la pluie tombe sur le sable, elle s'y infiltre et ne s'y perd point; elle va se rassembler dans de profonds bassins, ou bien courir à travers les fissures des rochers, comme nous le démontrerons bientôt, jusqu'à ce qu'une circonstance la fasse surgir au dehors.

L'existence de lacs et de cours d'eau souterrains est non-seulement prouvée par la théorie, mais des naturalistes voyageurs ont été à même d'en reconnaître un grand nombre. Tout le monde connaît la grande caverne de Guaharo, dans la vallée de Caripe, en Amérique: on y pénètre

par une ouverture haute de soixante-dix pieds, percée dans une roche à pic, et l'on peut la parcourir dans une étendue de quinze cents pieds environ; une grande rivière souterraine coule rapidement au milieu. La grotte d'Adelsberg, en Carniole, est aussi une des choses les plus curieuses que l'on puisse voir en ce genre : la rivière de Poick s'y engouffre entièrement. On peut la visiter dans une étendue de deux lieues; mais à cette distance, un lac, dont personne n'a sondé la profondeur, oppose à la curiosité des hardis visiteurs un obstacle insurmontable. Plusieurs des compartimens de cette belle caverne surpassent en élévation, nous a-t-on dit, celle des plus hautes cathédrales: qu'on se figure la majesté de semblables voûtes! N'est-ce pas un magnifique spectacle qu'un tel souterrain, et l'homme ne doit-il pas prendre en pitié ses œuvres éphémères en présence de cette grande et éternelle œuvre de la nature?

On rencontre aussi quelquefois dans le sol de profondes fissures, au fond desquelles on entend comme le bruit lointain d'un torrent. Il en est quelques-unes, en Norwège, où la chute d'une pierre peut durer deux minutes, ce qui donne, par le calcul, une profondeur d'une lieue ; 800 mètres environ de plus que la plus haute cime des Pyrénées. La fontaine de Vaucluse ne prend-elle pas sa source dans un lac souterrain? Mais le phénomène le plus intéressant en ce genre est produit par le lac de Zirknitz, qui est un véritable lac à double fond, d'une étendue de plusieurs lieues. Quand la saison devient sèche, en quelques jours le lac supérieur disparaît par de nombreux orifices creusés dans son lit, absolument de la même manière que l'eau descend dans un clepsydre. Le terrain est immédiatement mis en culture jusqu'en automne, où le lac a coutume de surgir du sol et de reparaître avec des poissons, nés évidemment dans l'obscurité, car ils sont privés de la vue. Nous avons ici, comme on le voit, non-seulement une nappe d'eau souterraine, mais un véritable lac avec ses productions et ses habitans. Il nous serait facile de multiplier les exemples de semblables faits, car on en rencontre dans toutes les parties du monde; mais il nous suffit d'avoir bien prouvé que les gouttes de pluie, loin de se perdre dans le sol, se rassemblent au contraire en de vastes lacs, voyagent entre les fentes des rochers, ou se convertissent en fleuves qui coulent sous la voûte des cavernes, absolument comme nos fleuves à la surface de la terre. Ceci une fois bien établi, la manière dont les sources prennent naissance, la force qui fait jaillir l'eau dans les puits artésiens, deviendront très-aisées à concevoir.

§ III.

L'écorce du globe.

Le globe n'est point, comme on le pensait autrefois, une masse homogène recouverte, là de terre végétale, ici d'un sable impalpable, plus loin d'énormes blocs de rochers. Si par la pensée nous le coupons jusqu'à son centre (et la nature, comme nous le verrons bientôt, nous a rendu cette expérience facile), nous le trouverons au contraire composé de couches successives de substances et de densité diverses. Loin d'être contemporaines, l'étude démontre qu'un espace de temps considérable s'est quelquefois écoulé entre la formation de chacune d'elles. Si aucun changement subit, aucune révolution brusque n'avait interrompu l'ordre suivant lequel s'est opéré ce grand travail, voici comment les géologues trouveraient ces différentes couches rangées par toute la terre. D'abord le noyau central, encore considérable eu égard aux dépôts qui l'entourent, et qui est dans un état complet de fusion (sa température est quelques centaines de fois plus élevée que celle du fer rouge); puis, autour de ce noyau, la même substance déjà refroidie, cristallisée, sous forme de granit; la roche primitive dans laquelle n'existe aucune trace d'êtres organisés; et ensuite, circonscrivant le granit, les terrains de transition dans lesquels l'observateur commence à découvrir quelques vestiges d'êtres organisés : des éponges, des polypiers, des trilobites, et même à la partie supérieure, des poissons. Au-dessus de cette couche, on trouverait le terrain secondaire: déposé avant le cataclysme qui a donné naissance aux Pyrénées, et antérieurement à l'apparition des mammifères sur le globe, il ne contient encore d'autres vestiges d'organisation que des débris végétaux, des oursins, des huîtres, des tortues, des crocodiles, des oiseaux, des serpens et un grand nombre d'animaux marins ou fluviatiles, qui n'ont plus d'analogues dans la création actuelle. C'est de cette roche que le géologue exhume les précieux restes qui lui servent à établir, d'une manière merveilleuse, l'histoire de la terre primitive, alors que, pour ainsi dire livrée à la force brute, et partout couverte de lacs immenses, elle ne nourrissait guère que des créatures immondes, et telles que l'imagination des poëtes nous a dépeint celles qui peuplent les enfers. Au-dessus de ce grand dépôt, on rencontrerait la couche des terrains tertiaires, composée de roches diverses, toutes formées à une époque antérieure à l'apparition de l'homme; elles contiennent les débris d'animaux, qui se rapprochent par leur organisation de ceux existant aujourd'hui : le fameux mastodonte, dont on a déjà parlé dans le cours de ce recueil, le paléotérium, l'éléphant, l'ours et l'hyène gigantesque, le rhinocéros, etc. Enfin, en arrivant à la surface, on rencontrerait partout le terrain moderne ou d'alluvion, formé postérieurement à nous, et qui renferme nos débris.

§ IV.

Les révolutions.

Mais de grands cataclysmes sont venus briser, soulever et renverser ces immenses dépôts en maints endroits; ils ont mis à découvert les derniers étages des roches en soulevant les montagnes, et présentent à l'œil les matériaux qui composent les profonds abîmes de la terre. Sans eux la science serait réduite à des conjectures sur la constitution intérieure de la terre.

Que sont en effet nos instrumens de forage en comparaison du diamètre de la terre, qui est de 3,000 lieues? A peine pourraient-ils en égratigner l'épiderme. Mais, comme nous venons de le dire, ces cataclysmes, grands par rapport à nous, presque insensibles si nous les comparons à la masse du globe, ont plusieurs fois dérangé la position de ces couches. Une force interne d'expansion que rien ne pouvait vaincre a soulevé les montagnes, creusé les vallées, en produisant sur le sol de nombreuses ondulations; des fissures gigantesques se sont étendues jusqu'à la surface du noyau en fusion, et c'est par ces ouvertures que les laves internes, rejetées au dehors, ont formé jadis ces innombrables volcans dont la quantité diminue chaque jour par suite du refroidissement. Les révolutions principales ont eu lieu avant la formation des terrains tertiaires, puisqu'on trouve quelquefois les premiers dans une position à peu près horizontale. Mais tout indique que les terrains secondaires ont éprouvé comme le granit les effets de grands soulèvements, car ils forment partout de grands bassins relevés sur leurs bords. Il est donc bien constaté par ce qui précède que, loin d'être concentriques, les couches dont se compose l'écorce solide du globe sont

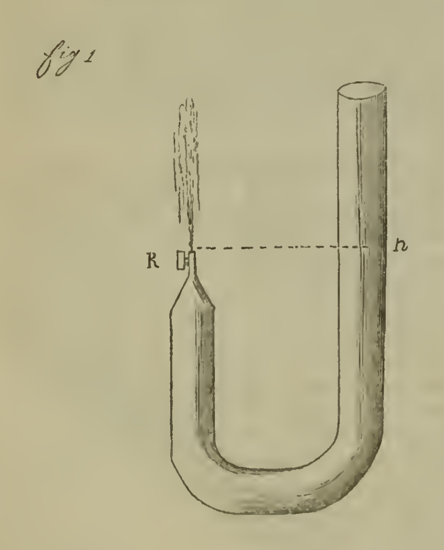
au contraire le plus souvent ondulées, très-inclinées, et quelquefois même, dans les montagnes, tout à fait verticales (ceci est important à retenir pour la théorie des puits artésiens). Il est aussi très-bien entendu que par suite des différentes dislocations qu'elles ont éprouvées, de nombreuses fissures, de grandes cavités existent très-fréquemment dans leur masse, de manière à présenter les cavernes dont nous avons déjà parlé. Il est aussi hors de doute que certaines de ces couches, arrivées jusqu'à la surface par suite des soulèvements internes, et tout entières composées de sables ou de cailloux déposés autrefois par la mer, sont parfaitement perméables à l'eau. Nous avons vu également comment les montagnes condensent les vapeurs qui viennent se poser sur leurs sommets sous la forme de neige; comment peu à peu cette neige se convertit en glaciers, lesquels, se fondant insensiblement, fournissent des eaux limpides qui, à travers les fissures des rochers et les sables, se réunissent à leur base en sources, en torrens, en rivières, etc.; ou bien encore parcourent, en suivant la direction inclinée des couches, des distances considérables jusqu'à ce que, de grandes dislocations qui ont produit un abaissement subit, leur permettent de surgir du sol.

Ces choses une fois établies, la théorie des fontaines jaillissantes et des puits artésiens n'offrira plus de difficultés.

§ V.

Les fontaines jaillissantes.

Il existe en Europe un grand nombre de fontaines naturelles, dont quelques-unes lancent dans l'air un volume d'eau considérable. Les plus belles sont les Geisers d'Islande, dont l'eau vient d'une si grande profondeur, qu'elle arrive bouillante à la surface. Pour comprendre la force qui fait jaillir de semblables sources, il suffit de se rappeler que les brouillards se condensent au sommet des montagnes, que les glaciers se fondent peu à peu, que l'eau des pluies s'infiltre dans le sol dont les couches sont partout inclinées, et enfin de jeter un coup d'œil sur la figure 1re. C'est un



Siphon.

tube creux, muni d'un robinet à la partie supérieure de sa branche la plus courte. Si l'on verse de l'eau dans ce tube jusqu'à ce qu'elle atteigne le point N, en vertu d'une loi d'équilibre qu'il serait superflu de démontrer, parce que tout le monde la connaît, l'eau se maintiendra au même niveau dans la branche courte. Mais si l'on continue à remplir la branche N après avoir fermé le robinet, qu'arrivera-t-il? Si l'on ouvre tout à coup ce dernier, l'eau s'élancera dans l'air d'un jet sans cesse diminué, jusqu'au moment où, le niveau revenant le même dans les deux branches, l'eau cessera enfin de jaillir. Une loi constante préside à l'écoulement des fluides par la branche courte de ce tube, qu'en physique on appelle un siphon : c'est qu'en maintenant toujours pleine la branche longue, l'eau, en s'échappant par l'orifice R, s'élèvera jusqu'à la hauteur de la branche longue, ou en d'autres termes, qu'elle remontera de la quantité dont elle était descendue à partir de l'orifice de la branche opposée (1). C'est sur ce principe que sont construits les jets d'eau; c'est également en vertu de cette loi d'équilibre que jaillissent les fontaines et les puits artésiens.

Pour rendre l'analogie plus claire, donnons maintenant de grandes proportions à notre tube. Supposons-le d'abord avec des branches égales, appuyé sur le sol et suivant la courbe d'une vallée. Le tube rempli, l'eau restera stationnaire si les deux branches sont de la même hauteur. Mais que dans cet état on pratique une ouverture entre les deux branches, à l'endroit où, reposant sur le fond de la vallée, le tube reste quelques instans horizontal; aussitôt, en vertu de la loi que nous venons d'exposer, l'eau s'élancera par cette ouverture jusqu'au niveau de l'orifice des deux branches, et le jet se maintiendra constamment à la hauteur de l'eau dans ces dernières. Ces faits une fois constatés, nous allons voir que dans l'arrangement et la configuration du sol, de semblables conditions d'équilibre se rencontrent souvent, et que les canaux souterrains, ceux dont nous avons déjà parlé, peuvent à cet égard être comparés au grand siphon à l'aide duquel nous venons de faire notre dernière expérience.

§ VI.

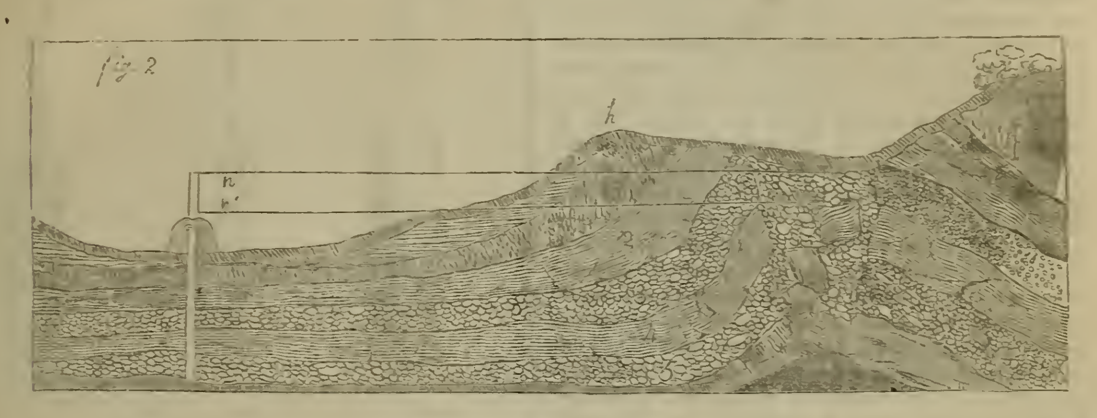
Comment jaillit l'eau des puits artésiens, et d'où vient-elle.

Si les savans d'autrefois avaient bien étudié les voyages que peut accomplir une goutte d'eau; s'ils avaient pensé à l'expérience du siphon, et considéré la position inclinée des terrains, ils se fussent épargné bien des peines pour expliquer comment surgissent les fontaines artésiennes. Mais, dans leur horreur pour ce qui est simple, ils ont mieux aimé invoquer des forces occultes, le feu souterrain, l'expansion des gaz, ou la compression de l'eau par la voûte de ses réservoirs. Ils ont supposé l'eau, ensevelie depuis la création du monde dans les profondeurs de l'abîme, exhumée tout à coup et tirée de son inaction par la vrille géante du sondeur. Aujourd'hui, hâtons-nous de le dire, peu d'hommes demeurés attachés à ces vieux systèmes insoutenables, invoquent encore le secours de forces occultes pour faire surgir les eaux par les fontaines artésiennes; quelques-uns seulement: mais le plus grand nombre, nous dirons même tout ce qu'il y a de véritablement éclairé, s'est rangé autour de la cause naturelle que nous allons essayer de rendre claire.

Nous avons dit plus haut qu'en vertu de révolutions antérieures, les couches qui composent l'écorce du globe se sont inclinées sur le centre de manière à présenter

(1) L'expérience donne une légère différence en moins résultant de la résistance de l'air et du ralentissement que le liquide éprouve par le frottement contre les parois internes du tube

presque partout l'aspect d'immenses bassins toujours à demi comblés par les terrains récens. Il faut également reconnaître que les bords relevés de ces bassins viennent souvent affleurer le sol par leur tranche, et présenter à l'œil exercé du géologue la succession des différentes substances dont se composent leurs lits. La figure II, représentant une coupe géologique dans laquelle on distingue la position inclinée des couches diverses, rendra sensible à la vue ce que nous disons ici. Nous en avons pris le dessin à l'endroit où la force de soulèvement a formé une large fissure, comblée peu à peu par les dépôts des terrains récens, et de chaque côté de laquelle commence un de ces grands bassins qui divisent le sol en départemens géologiques.



Coupe géologique des couches inclinées.

Représentons-nous donc une de ces couches, n° 3, composée de sable, par conséquent perméable à l'eau, qui se trouverait comprise entre deux bancs de roches imperméables, n°s 2 et 4; n'aurons-nous pas en cette circonstance comme un grand siphon naturel, comparable à celui que nous avons supposé parcourant une vallée? Rappelons-nous ensuite ce que nous avons dit à propos de l'eau de pluie, la loi d'équilibre qui préside à l'écoulement des fluides, et nous saisirons à l'instant tout le mécanisme des sources naturelles. En effet, que l'eau tombe sur le sol où vient affleurer par son redressement la couche de terrain perméable, aussitôt descendant par son propre poids, et ne pouvant s'épancher ailleurs que dans ce canal naturel, elle en suivra les contours pour remonter de l'autre côté du bassin jusqu'à son niveau primitif. Mais, comme il arrive presque toujours, avant qu'elle ait atteint cette hauteur, avant qu'elle ait pu se remettre en équilibre, le canal qui la renferme vient affleurer le sol après une course souterraine plus ou moins longue; en un mot, le bassin se trouve plus élevé d'un côté que de l'autre. C'est pourquoi l'eau, après un trajet souterrain qui peut être de plusieurs lieues, vient s'épancher en source au dehors. Voilà comment se forment la plupart des fontaines; l'eau qu'elles nous donnent n'est donc autre chose que celle des pluies tombées quelquefois à cinquante lieues de là. Ce que la nature opère seule en cette circonstance, l'art et la science peuvent aussi l'obtenir en creusant des puits artésiens *n* et *n'*. Toutes les fois qu'un pareil travail sera entrepris dans le centre ou près des bords les moins élevés d'un des bassins géologiques dont nous venons de parler; toutes les fois que la surface du sol y sera moins haute que la place où les eaux de pluie s'infiltrent dans le sable, le succès d'un puits artésien ne sera pas douteux. Or, la science est aujourd'hui parfaitement en état de reconnaître si toutes ces conditions existent; elle peut le plus souvent déterminer à quelle profondeur l'ouvrier rencontrera la nappe jaillissante, désigner par ordre la nature et le nombre des terrains qu'il faudra traverser, et même évaluer la hauteur à laquelle atteindra au-dessus du sol l'eau d'une fontaine jaillissante artificielle.

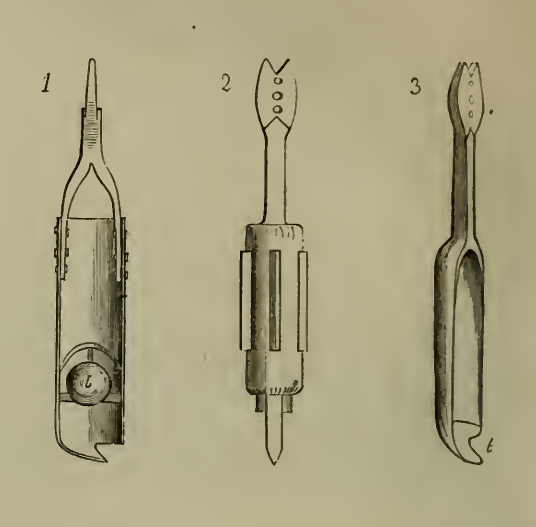
Pour comprendre comment on arrive à de semblables certitudes, supposons un bassin géologique dont la figure II représente une portion : que l'on ait à creuser un puits dans la partie du bassin désignée N., le géologue suivra d'abord les ondulations du bassin jusqu'à ce qu'il soit parvenu sur son bord le plus élevé *h*; là, s'il reconnaît, et ceci n'est qu'un jeu, s'il reconnaît qu'une des couches inférieures, celle n° 5, par exemple, ou même celle n° 3, vient affleurer le sol, et que par sa nature (il faut qu'elle soit de sable ou de cailloux), elle peut absorber l'eau de la pluie, il calcule ce qui tombe annuellement d'eau sur la surface de cette couche, pour reconnaître si le cours d'eau souterrain peut être assez considérable; puis, la différence de hauteur entre la crête où l'eau s'infiltre et le sol sur lequel on veut obtenir une fontaine lui donnera l'élévation à laquelle pourra parvenir le jet artésien. Enfin, comme la chaleur augmente dans le sol à raison de la profondeur, connaissant l'épaisseur des couches, il donnera d'une manière à peu près certaine la température de l'eau jaillissante, soit que l'on creuse jusqu'à la dernière couche perméable, ou seulement à la profondeur de la première.

§ VII.

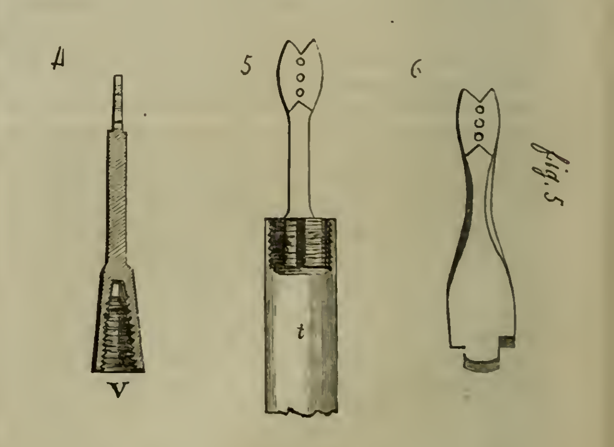
Comment on creuse les puits artésiens.

Les fontaines jaillissantes paraissent avoir été très-anciennement connues, et ne sont pas, comme leur nom semblerait l'indiquer, originaires de l'Artois. Certaines contrées de l'Afrique, aujourd'hui désertes et inhabitables, ont sans doute dû leur ancienne fertilité à la présence de nombreuses rivières alimentées par des puits forés. Des fouilles récentes, et le récit des auteurs contemporains, ne peuvent laisser dans l'esprit aucun doute à cet égard. « Quand on a » creusé des puits dans l'oasis à quatre ou cinq cents aunes » de profondeur, rapporte Olympiodore, une rivière abon» dante, et dont profitent les agriculteurs pour arroser les » campagnes, surgit par leur orifice. » Peut-être ces villes antiques, dont les ruines sont aujourd'hui perdues au milieu du désert; peut-être Palmyre et Balbec, autrefois si ri-

ches, si éloignées maintenant de toute végétation, étaient-elles arrosées par de semblables sources artificielles dont le temps a fini par combler les canaux. En France, l'usage des puits artésiens ne remonte pas si haut; on sait seulement qu'il existe à Lilliers, en Artois, dans l'ancien couvent des Chartreux, une source artificielle dont la construction remonterait, dit-on, à l'année 1126. Il paraît aussi que les habitans du désert de Sahara connaissent depuis longtemps l'usage de ces fontaines. « Le *Wad-reag*, qui » est un amas de villages situé fort avant dans le désert, » n'a point de sources naturelles, rapporte le voyageur » Shaw. Les habitans se procurent de l'eau d'une façon bien » singulière : ils creusent des puits jusqu'à deux cents » brasses, et ne manquent jamais d'y trouver l'eau en » grande abondance. Ils la rencontrent en creusant une » espèce de pierre qui ressemble à de l'ardoise, et que l'on » sait être précisément au-dessus de ce qu'ils appellent » *bahar tâht el erd* ou *mer au-dessous de la terre* » (nom qu'ils donnent à l'abîme en général). Cette pierre » se perce aisément, après quoi l'eau sort en si grande » abondance, que ceux qu'on fait descendre en deviennent » quelquefois victimes. » Aussi, d'après ces documens, peut-on regarder comme hors de doute qu'à l'égard des puits artésiens la pratique a précédé de longtemps la théorie, et supposer qu'à défaut de la science les anciens possédaient une sorte d'instinct, de seconde vue, au moyen desquels ils avaient comme une révélation de ce que notre raison et l'expérience nous ont appris plus tard. Nous n'avons aucune donnée certaine sur les procédés qu'ils employaient pour la construction de ces fontaines, et les Chinois seuls, qui de temps immémorial font des puits forés, peuvent nous fournir quelques documens à cet égard. Ce peuple stationnaire, chez lequel depuis des siècles rien ne se perfectionne, se sert d'un moyen peu dispendieux à la vérité, mais fort imparfait, quoi qu'en ait dit un savant critique qui lui donne son approbation, sans doute parce qu'il n'est pas praticable en France. Voici en quoi consiste la sonde chinoise. Un lourd cylindre de fonte taillé en diamant à sa partie inférieure, et creusé par le haut en forme de cuvette, est suspendu à une corde. A l'aide d'un levier à bascule, un homme peut soulever ce cylindre et le laisser retomber à peu près comme cela se pratique dans la machine à enfoncer les pieux. La masse de fonte pénètre insensiblement dans le sol qu'elle réduit en petits fragmens, lesquels, ramenés dans la cuvette par le va-et-vient du bélier, sont extraits de temps en temps par l'ouvrier. Certes, si l'on avait à creuser un sol parfaitement homogène, le procédé chinois, malgré son extrême lenteur, serait en même temps simple, commode et peu dispendieux ; mais en passant à travers des terrains de densités diverses, le cylindre dévie de la verticale, et il arrive que le trou ayant décrit une courbe, il n'est plus possible de faire manœuvrer la machine, ni même de la retirer. On ne peut donc employer le procédé chinois que dans le cas, extrêmement rare en France, où, sous un banc puissant d'argile, de craie, ou même d'une substance plus compacte, se rencontre la nappe d'eau jaillissante. Le procédé le plus expéditif et le plus certain à la fois est celui que M. Mulot a employé pour creuser le puits de Grenelle ; aussi le décrirons-nous en détail. Les outils de forage (fig. 4 et 5), sont fixés au bout de tiges de fer, longues de six à huit mètres, et pouvant, à mesure que le terrain se creuse, s'adapter les unes aux autres à l'aide de boulons et d'écrous. A la partie supérieure se place une manivelle, et le tout est supporté par un câble au moyen d'un anneau sur lequel toute la sonde repose. A l'aide d'un manége, la manivelle imprime à la sonde un mouvement de rotation que le câble ne partage pas, tandis qu'un autre manége sert à monter et descendre l'appareil. Les terrains peu résistans, comme les argiles,

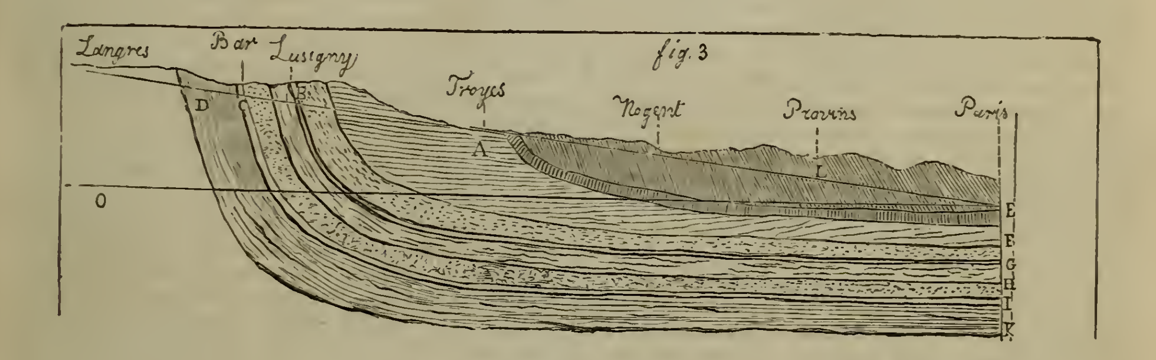


se laissent aisément entamer par la tarrière n° 3, fig. 4. tranchante et recourbée à son extrémité *T*. L'argile, comme les copeaux de bois dans la vrille, vient se loger dans la gouttière pour être ramenée au dehors. Quand on veut creuser la roche dure et compacte, on se sert d'un instrument en acier trempé que l'on nomme trépan, fig. 5, n° 6;



de quelque façon qu'il tourne, le trepan, dont les côtés sont taillés en biseau dans une position inverse, entame et use la pierre avec activité. Mais il arrive souvent que l'on rencontre des terrains sablonneux, détrempés et mouvans, qui ne présentent aucune résistance, et qu'il faut néanmoins ramener au dehors; alors on se sert d'un instrument plus compliqué que l'on appelle la cuillère à soupape : le n° 1, fig. 4, en représente la coupe longitudinale; c'est un cylindre creux ouvert par le bas comme l'instrument n° 3, et garni au tiers de sa longueur d'une soupape fermée par un boulet B. Quand la cuillère pénètre dans le sable, ce dernier

remplit la chambre inférieure, et pousse le boulet pour entrer dans la chambre au delà de la soupape. Cette chambre une fois remplie, on retire l'instrument, et le boulet, en vertu de son poids, retombe sur l'ouverture de la soupape, qu'il bouche complétement, afin que le sable liquide se trouve emprisonné. Si l'on n'employait pas, à mesure que l'on creuse, un moyen pour comprimer les terres, on comprend que des éboulemens, surtout dans les terrains sableux et meubles, ne tarderaient pas à venir combler le trou; aussi se sert-on de tubes cylindriques en tôle, s'emboîtant les uns dans les autres comme les tuyaux d'une lorgnette, et conséquemment d'autant plus petits que le trou devient plus profond. Mais pour descendre ces tubes, il est nécessaire d'agrandir le puits et de le rendre bien cylindrique, ce que l'on parvient à faire à l'aide de l'outil fig. 4, n° 2, que l'on appelle un écarrissoir. C'est un cylindre massif terminé en pointe à son centre afin qu'il puisse tourner avec facilité. Il est garni latéralement de lames de fer, qui usent et égalisent les parois du trou. Quand la profondeur du puits dépasse les prévisions de l'ingénieur, le diamètre de ces tuyaux devient tellement étroit qu'on n'y peut faire passer la sonde; aussi est-il alors nécessaire de les retirer, ce qui s'opère au moyen de l'instrument fig. 5, n° 5: c'est un véritable taraud, qui peut faire en tournant un pas de vis au tuyau T, de manière à le retenir comme une vis retient son écrou. Quelquefois il arrive que, malgré sa force, la tige, composée comme nous l'avons déjà dit de plusieurs branches, vient à se rompre par un choc ou le plus souvent par la torsion; il faut donc aussi un outil capable de ramener d'une profondeur quelquefois considérable le fragment inférieur de la tige, qui peut être souvent fort long. Cet instrument, dont le n° 4 représente la coupe longitudinale, est un cône creux d'acier façonné intérieurement en pas de vis; il faut que l'extrémité brisée de la tige vienne s'engager dans ce cône, lequel en tournant creuse sur cette dernière un pas de vis, et c'est par ce moyen qu'il s'y cramponne et l'enlève. Cette opération, une des plus difficiles du sondage, s'est, comme nous le verrons bientôt, présentee plusieurs fois au puits de Grenelle.



§ VIII.

Le puits artésien de Grenelle.

Paris est à peu près au centre d'un de ces grands bassins géologiques dont nous avons essayé de donner une idée. Les bords sont relevés en commençant à Troyes (Voyez A, figure 5), passent dans la Marne, les Ardennes, le Nord, le Pas-de-Calais, la Seine-Inférieure, l'Eure, la Sarthe, et toute la ceinture de départemens comprise entre ce dernier et l'Yonne. C'est un calcaire crayeux appartenant au terrain secondaire, et dont les affleuremens se développent, comme on le voit, sur une étendue considérable. C'est entre les argiles imperméables du gault, CT, figure 5, et le terrain wéaldein K, également imperméable, que se trouve la couche perméable de sable vert D, qui vient affleurer le sol, comme on le voit dans notre planche, après Lusigny, entre Bar et Langres. Ces trois terrains, c'est-à-dire une couche perméable comprise entre deux couches imperméables, arrivant jusqu'au niveau du sol sur des points beaucoup plus élevés que Paris, les conditions pour obtenir de l'eau jaillissante se trouvent parfaitement remplies. Il fallait donc creuser le sol jusqu'à ce sable vert dans lequel on devait rencontrer un courant rapide dont l'ascension surpasserait le niveau de Paris, et, d'après les calculs approximatifs de M. Arago, l'épaisseur des couches à traverser était au moins de 460 mètres. C'est le 30 novembre 1833 que M. Mulot commença ce remarquable travail qu'il vient à peine de terminer. Géologue et ingénieur expérimenté, doué d'une persévérance peu commune, d'une activité à toute épreuve, prompt à prendre un parti dans les circonstances difficiles, et surtout ingénieux à réparer ou à prévenir les accidens nombreux d'un semblable forage, M. Mulot eut besoin de toutes ces qualités pour mener à bonne fin l'œuvre du puits de Grenelle, car il eut à surmonter des obstacles tout à fait imprévus et nouveaux dans la science. Son travail marcha sans entraves jusqu'à la profondeur de 400 mètres, qu'il atteignit en 1835. Mais à cette époque il arriva qu'une cuillère avec sa tige étant tombée du haut du puits, s'enfonça de 25 mètres dans le terrain du fond. Huit jours suffirent pour retirer la tige, et l'on croyait avoir bientôt triomphé de l'obstacle, quand on s'aperçut que pour enlever la cuillère tous les moyens restaient sans résultats. C'était un cylindre d'un poids énorme, d'une longueur de plus de 7 mètres, ayant le même diamètre que le trou de sonde, et qu'on ne pouvait saisir par le dehors. Il fallut se résoudre à élargir le puits au moyen de l'alésoir sur une longueur de plus de 400 mètres. Cette opération ne dura pas moins de neuf mois. Au bout de ce temps, de nouveaux obstacles, plus graves encore peut-être, vinrent se présenter; car la masse de cailloux résultant de l'élargissement du puits, et dont une grande partie reposait sur le fond, ne permit pas aux instrumens de dégager la cuillère. Loin de se décourager à l'apparition d'une difficulté qui pouvait paraître insurmontable, M. Mulot prit le parti de réduire la cuillère en fragmens à l'aide des ciseaux et de la lime. Travailler ainsi à la profondeur de 400 mètres, cela ne vous paraît-il pas fabuleux? Quinze pieds de cette malen-

contreuse cuillère furent néanmoins brisés en petits morceaux, et l'on put, au bout de quatorze mois d'un travail opiniâtre, en ramener les dernières parties à la surface. Plus d'une année pour réparer un malheur que chaque jour on avait à redouter! Des instrumens tombés au fond du puits, des tiges rompues à 3 ou 400 mètres de profondeur, et qu'il fallait aller tarauder pour les retirer; de petits éboulemens de sable délayé, et bien d'autres menus accidens vinrent souvent interrompre ce grand travail, qui néanmoins, en 1840, était arrivé à la profondeur de 1,500 pieds. A cette époque, un savant distingué, M. Héricart de Thury, avait déjà prédit que l'on rencontrerait à 560 ou 575 mètres la nappe d'eau jaillissante, et il s'était trompé de peu, car le 26 février 1841, ayant atteint l'immense profondeur de 548 mètres, et après avoir recommencé cinq fois l'opération du tubage, M. Mulot vit tout à coup surgir un volume d'eau considérable. Mais le puits n'était pas parvenu néanmoins à son entier achèvement. Un malheur auquel la science n'a même pas encore pu donner une explication satisfaisante lui était réservé. Un jour la pression latérale externe comprima le tuyau, et la source cessa tout à coup de couler. En vain chercha-t-on, à l'aide de la sonde, à lui rendre sa forme primitive; après un travail inutile, il fallut enfin se résoudre à le remplacer. Cette périlleuse opération, lente à exécuter au sein d'une colonne liquide toujours en mouvement, et dont la hauteur est de 1,700 pieds, fut encore entravée bien au delà des prévisions de l'ingénieur, par des exigences administratives. Le puits, pour ainsi dire livré à lui-même pendant près d'un an, et vomissant toujours une énorme quantité de gravier, devait nécessairement subir à l'intérieur des dégradations fâcheuses, et qui de jour en jour pouvaient devenir irréparables; aussi l'habile ingénieur manifesta-t-il souvent des craintes sérieuses si l'autorisation n'arrivait pas. Elle vint enfin, mais il n'était plus temps; ce qu'on avait prévu s'était réalisé; le puits s'était dévié de sa direction primitive: il n'est plus perpendiculaire aujourd'hui. Le tube nouveau ne pénètre donc pas jusqu'à la nappe liquide; l'ancien reste toujours dans la partie inférieure. Mais néanmoins hâtons-nous de le dire, il ne subira probablement plus aucun changement dangereux. Tel qu'il est maintenant, il lance en vingt-quatre heures 4 millions 500 mille litres d'une eau parfaitement limpide et possédant 27° de chaleur, à 90 pieds au-dessus du sol, dans un réservoir qui permettra de la distribuer au sommet des maisons les plus élevées. Quoi qu'en aient pu dire certains esprits toujours disposés à la critique et que des préoccupations toutes personnelles ont certainement aveuglés, le puits de Grenelle sera toujours regardé comme un des travaux les plus utiles et les plus grands qui se soient exécutés depuis bien des années. Nous devons un juste tribut d'éloges à l'artiste habile et persévérant qui, malgré de fortes oppositions, des difficultés presque surhumaines, a pu mener à bonne fin ce gigantesque travail, ainsi qu'à l'illustre secrétaire de l'Académie des sciences, M. Arago, dont les efforts éclairés n'ont cessé d'en encourager et d'en protéger l'achèvement.

Une expérience intéressante a été faite le 6 octobre à l'abattoir de Grenelle, en présence de M. le préfet de la Seine et d'un grand nombre de savans et d'ingénieurs. Il s'agissait de mesurer de nouveau la puissance de la source que la sonde a fait jaillir, il y a vingt mois, du banc de sable vert qui est à 550 mètres environ au-dessous du sol de Paris. Les expériences faites précédemment avaient appris qu'au niveau du sol de l'abattoir la source fournissait 240 mètres cubes par heure, et que ce produit se réduisait à 108 mètres cubes quand on faisait monter les eaux à 21 mètres; une troisième mesure avait aussi été prise, en élevant encore les eaux de 5 mètres; on avait constaté, à cette hauteur, un rendement de 90 mètres cubes; mais le peu de solidité de l'appareil provisoire dont on s'était servi en cette circonstance ne permettait pas de considérer cette dernière évaluation comme très-exacte.

La source a été conduite à une hauteur de 32 mètres; un échafaudage, construit avec une grande solidité, maintient en son centre le tube en fer par lequel s'élèvent les eaux, et porte à son sommet une vaste cuvette de métal dans laquelle ces eaux sont reçues, pour redescendre ensuite, par un second tube d'un moindre diamètre, dans la cuve placée au bas de l'appareil et destinée au jaugeage. M. Marry, qui dirige le service des eaux de Paris, présidait à cette opération: cet habile ingénieur a reconnu un rendement de 1,525 mètres cubes par vingt-quatre heures, à la hauteur de 32 mètres. La température de la source s'est maintenue à peu près au même point depuis vingt mois, c'est-à-dire à 27 degrés centigrades au fond du puits. Aucun éboulement n'ayant eu lieu, comme on le sait, depuis cinq mois, les eaux sont presque limpides et peuvent être employées avec succès aux usages domestiques.

A. BERTSCH.

MERCURE DE FRANCE.

(DU 15 SEPTEMBRE AU 15 OCTOBRE.)

M. Lassaigne, professeur de chimie à l'École vétérinaire d'Alfort, a découvert un nouveau procédé de chlorométrie qui, dit-on, l'emporte sur le chloromètre à base d'indigo dont on se sert pour estimer la proportion du chlore libre dissous dans l'eau, ou celle des hypochlorites mélangés aux acides. Le procédé de M. Lassaigne prend pour base la connaissance précise de la proportion de chlore gazeux sec qui peut décomposer une quantité déterminée d'iodure de potassium pur, pour se métamorphoser en chlorure de potassium et en perchlorure d'iode, composés solubles dans l'eau. La décomposition parfaite de cet iodure se distingue par une légère quantité de solution d'amidon, qui, jointe à la solution titrée d'iodure à l'instant où l'on répand la solution chlorique, se colore aussitôt et tour à tour en bleu, violet, vert, rouge et jaune, tant qu'il reste un peu d'iode libre. Après la décomposition, la liqueur d'épreuve redevient claire comme de l'eau distillée. A l'aide de cette réaction, on trouve l'instant exact où l'essai arrive à son dénoûment, mieux qu'avec la solution sulfurique d'indigo, qui garde toujours une teinte rouge ou jaune plus ou moins caractérisée. Cette découverte est fort utile aux arts qui emploient les substances dont nous avons parlé.

— Des planches de cuivre galvanisées et les épreuves soit du cuivre gravé, soit de celui qui a été soumis à la méthode galvano-plastique, ont été offertes à l'examen de l'Académie des sciences. Il paraît que les épreuves reproduisent avec une fidélité si frappante les traits et même les défauts, quelque légers qu'ils soient, de la planche modèle, qu'il est presque entièrement impossible de distinguer l'épreuve

du modèle. On arrive à cet admirable résultat en faisant d'abord un moule de la planche de cuivre. Plus tard le cuivre, agité par les courans galvaniques, se dépose dans le moule et reproduit si exactement les moindres accidens du moule, que l'illusion est complète.

— Une trombe qui s'est formée au milieu d'un ouragan, dans le département de l'Aude, vient de confirmer l'opinion des physiciens qui, de même que M. Pelletier, considèrent les trombes comme un effet électrique. M. Hortola, qui a envoyé à l'Académie une relation de cet ouragan, déclare que les barreaux de fer, les girouettes, les tuyaux, plaques, clous, etc., se trouvaient tordus, arrachés et même dispersés au loin.

— M. Biot, qui, dans la séance du 12 septembre, avait fait connaître un travail sur le sucre extrait des tiges de maïs, vient de découvrir un moyen pour déterminer la valeur de la dissolution des sucres. Selon M. Biot, une dissolution de sucre dévie le plan de polarisation de la lumière, et c'est à l'aide de cette même lumière polarisée qu'on obtiendra le résultat demandé, pourvu toutefois que le sucre ne contienne aucune substance exerçant une action sur la lumière.

— Un travail de M. Bouros, dont M. Dufrenoy a fait le rapport, donne de singuliers détails sur une pluie douce qui a eu lieu en Grèce, à Amphisa. Cette pluie enveloppa la Phocide, l'OEtolie, l'Achaïe, la Laconie et l'Argolide, en un mot, presque tout le Péloponèse; lorsqu'elle eut cessé de tomber, on observa que tous les objets, toits, maisons, arbres, ustensiles, etc., étaient couverts d'un voile de poudre rouge. Cette poussière, à peine palpable, est de couleur brique; on y trouva cependant, après la digestion dans l'acide, des grains qui, mesurés sous le microscope, offraient au diamètre de 1^{mm} 2, et pesant environ 2^{mg} 5. Sa composition chimique ne présente aucun rapport avec celle des aérolithes, et donne :

Carbonate de chaux.	24
Hydrate de peroxyde de fer..	31
Sables granitiques.	45
	100

M. Dufrenoy attribue aux causes agissantes à la surface du sol les pluies mêlées de matières terreuses. Les nuages peuvent garder assez longtemps les matières pulvérentes soulevées dans l'atmosphère.

— Dans sa séance annuelle, l'Académie des inscriptions et belles-lettres a décerné les principaux prix remportés sur les sujets mis au concours. M. Matter, inspecteur-général des études, a obtenu le prix du sujet portant pour titre : « *Tracer l'histoire des mathématiques, de l'astronomie et de la géographie dans l'école d'Alexandrie.* » Le mémoire de M. Matter était le seul envoyé au concours. — M. Wladimir Buret a remporté le prix sur cette question : « *Tracer l'histoire des établissemens formés par les Grecs en Sicile; faire connaître leur importance politique; rechercher les causes de leur puissance et de leur prospérité, et déterminer, autant que possible, leur population, leurs forces, les formes de leur gouvernement, leur état moral et industriel, ainsi que leurs progrès dans les sciences, les lettres et les arts, jusqu'à la réduction de l'île en province romaine.* » — Enfin M. de La Saussaye a obtenu le prix de numismatique fondé par M. Allier d'Hauteroche. L'Académie a encore décerné plusieurs médailles.

— Dans la même séance, M. Victor Leclerc a lu un Mémoire fort original sur les pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle. L'auteur démontre, au moyen de textes inédits, que le pèlerinage dérive de ce même instinct qui entraîna les peuples de l'Occident aux croisades.

— M. Walkenaer, secrétaire perpétuel, a lu une Notice sur la vie et les ouvrages d'un savant géographe du siècle dernier.

— Dans la séance du 17 septembre, M. Puissant a offert à l'Académie son *Traité de géodésie*. La seconde partie de cet ouvrage a entièrement rapport aux questions d'astronomie.

— M. le docteur Bourgery a lu aussi un Mémoire sur les rapports de la structure anatomique avec la capacité fonctionnelle des poumons dans les deux sexes et à différens âges. Ce travail, rempli d'observations physiologiques, a été accompli avec toute la patience qu'exigeaient les recherches difficiles du sujet.

— Pendant la séance du 26, M. Alcide d'Orbigny a fait la lecture d'un Mémoire sur les fossiles de Colombie, recueillis par le savant Boussingault. Il paraît que ces fossiles appartiennent à une bande de terrain de soixante-quinze lieues de long, située au nord-ouest, entre les 4e et 7e degrés de latitude sud, dans la vallée immense de la Magdaléna. D'après les études géologiques de M. d'Orbigny, il résulterait que l'ensemble des fossiles de M. Boussingault appartient aux terrains crétacés. L'auteur détermine ensuite l'étage de ce terrain, dont on trouve en Europe plusieurs espèces.

— M. le docteur Ferd-Hoefer vient de publier un ouvrage qui porte pour titre : *Histoire de la Chimie, depuis les temps les plus reculés jusqu'à notre époque.* Tous les manuscrits de la Bibliothèque royale ont été exhumés pour établir minutieusement l'histoire de cette science, depuis les temps primitifs jusqu'au seizième siècle. Cet ouvrage explique un nombre considérable de découvertes dans les arts et les sciences au moyen âge et dans les temps modernes. Les mystères insondables de *l'art sacré*, pratiqué dans les anciens temples d'Égypte, y sont dévoilés et expliqués. L'auteur passe en revue les écrits d'Olympiodore, de Zosime, de Synesius, des mystiques de l'école d'Alexandrie, les ouvrages de Geber, d'Albert le Grand, de Roger, de Bacod, d'Ortholain, de Nicolas Flamel, de Basile Valentin et d'un grand nombre d'alchimistes Ce livre, que l'on pourrait considerer comme une histoire de la civilisation, s'adresse particulièrement aux archéologues et aux savans qui s'occupent de l'interprétation des signes hiéroglyphiques.

— Nous avons perdu le célèbre violoniste Baillot, mort le 15 septembre.

— On s'occupe activement de la restauration de la Sainte-Chapelle, qui sera, dit-on, rétablie telle qu'elle était au treizième siècle. C'est là une pensée d'art et de conservation à laquelle on ne saurait trop applaudir.

— Le Jardin-des-Plantes va, dit-on, s'enrichir d'une girafe mâle, envoyée à la France par Mehemet-Ali. Cet animal, embarqué à Alexandrie sur le navire le *Caméléon*, est actuellement en route.

— Dans les fouilles exécutées à Famars, près de Valenciennes, on a trouvé des urnes funéraires, des armes rongées de rouille, deux squelettes entiers et une grande quantité d'ossemens, qui font supposer que là se trouvait le champ de repos de l'ancienne ville romaine *Forum-Martis*.

— Le beau tableau de M. Paul Delaroche, Charles Ier insulté par les soldats de Cromwell, vient d'être gravé par un de nos plus habiles artistes, M. Achille Martinet. Dans cette planche, une des plus remarquables qui aient paru depuis longtemps, l'auteur a montré des qualités que l'on trouve rarement réunies chez un même artiste. Interprète fidèle, dessinateur irréprochable et tout à fait digne, par son exécution, de rivaliser avec Forster son ancien maître, M. Martinet s'est placé tout à fait hors de ligne. Les amateurs rencontreront dans sa gravure une grande variété de travaux, une liberté de main qui lui donne tout le pittoresque de l'eau-forte sans qu'elle perde néanmoins la sévérité de la belle gravure classique.

— On lit dans la *Vigie de l'Ouest*, journal de Saint-Malo : « On n'a pas oublié sans doute les sarcasmes incisifs de MM. Victor Hugo et de Montalembert contre la barbarie artistique des municipalités françaises. Elles en ont été longtemps meurtries, et les journaux voués aux arts avaient coutume de poursuivre le conseiller municipal et le garde national de leurs railleries impitoyables. Quelques années ont amené chez nous d'heureuses modifications : on sent le prix de l'intelligence; on s'occupe de la conservation et de l'histoire de nos monumens; des bibliothèques et des musées se fondent dans plusieurs villes. Au milieu de ce mouvement, le conseil municipal de Brest a pris cette année une résolution qui l'honore. Brest possède un jeune poëte de talent, M. Hippolyte Violeau. Pauvre, et occupant un modeste emploi de six cents francs, il vit humblement avec une mère et une sœur pauvres comme lui et subsistant de ce travail de femmes si fatigant et si pitoyablement rétribué!

» Le poëte breton continuait à porter son fardeau avec courage, lorsqu'un rayon de gloire et de bonheur est venu luire sur son front. Il a appris, il y a quelques semaines, que le conseil municipal de sa ville natale venait de décider qu'il lui serait offert, au nom de la cité de Brest, une collection de beaux livres, au milieu de laquelle on avait placé un rouleau de mille francs en or, et que la première

place vacante à la disposition de la mairie lui serait accordée. »

— L'enquête judiciaire sur l'accident du 8 mai dernier (chemin de fer de Versailles, rive gauche) est terminée. Voici l'historique succinct et officiel de ce malheureux événement.

« Le convoi, parti de Versailles le 8 mai, à 5 heures et demie, était composé de dix-sept wagons, se déployant sur une longueur totale de 126 mètres 88 centimètres; il était remorqué par deux machines; la première à deux essieux, le *Mathieu Murray*, suivi de son *tender*; la seconde à trois essieux, l'*Éclair*, également accompagnée de son *tender*. Le poids total du convoi était d'environ 160 tonnes; la vitesse inconnue, mais supposée grande; la pente de 0 m. 004 mm. par mètre.

» Arrivée au point où la route départementale n° 40 traverse à niveau le railway, le convoi fut brusquement arrêté; la première machine vint se briser, à 25 mètres au delà, contre le talus qui borde le chemin; ses deux essieux brisés, la caisse de son *tender* défoncée et projetée à côté et en arrière. La seconde machine, dont le contact avait brisé le *tender* de la première, fut elle-même renversée en travers de la voie, couchée sur le flanc, la grille tournée vers le *Mathieu-Murray*. Ces premiers obstacles sont insuffisans pour vaincre la force vive du reste du convoi, qui heurte les locomotives et fait jaillir sur la voie le cook embrasé contenu dans les fourneaux.

» Le *tender* de l'*Éclair* et le premier wagon sautent par-dessus les machines qui obstruent la voie; le second les choque avec violence, se brise, et vient fournir au feu répandu sur le chemin un premier aliment, auquel succèdent en une seconde cinq autres voitures, aussitôt entourées par les flammes, qui, en quelques minutes, les réduisent en cendres avec tout ce qu'elles renferment.

» Le premier soin des experts a été de constater l'état de la voie et l'état du matériel, et de cet examen ils ont tiré les conséquences et inductions suivantes:

» La rupture du ressort de devant à droite est la cause première et unique de l'accident. Cette rupture a déterminé un abaissement du châssis qui supporte l'appareil, abaissement dont les effets ont été ceux-ci : 1° Briser le chasse-caillou qui ne s'élève qu'à 0m,18 au-dessus du sol; l'abaissement du châssis étant de 0m,45. 2° Faire descendre l'angle de la boîte à feu au niveau du sol qu'elle a labouré en déchirant les traverses à l'intérieur de la voie. 3° Mettre le support de la chaudière en contact avec le bourrelet de la roue qui l'a coupé. 4° Faire porter l'une des traverses qui maintiennent l'écartement du châssis sur le dessus de la boîte à graisse, dont l'une des branches verticales a cédé. 5° Déranger l'équilibre de répartition du poids de l'appareil sur chaque roue, en faisant porter davantage sur celle dont le ressort était cassé, ce qui soulevait naturellement la roue correspondante à gauche, et imprimait à l'ensemble un mouvement oscillatoire qui forçait en quelque sorte la machine à dérayer, ce qui malheureusement eut lieu. 6° Déterminer, par suite du dérayement, de violents chocs contre l'essieu antérieur, chaque fois que les roues rencontraient des coussinets ou des traverses, et occasionner ainsi la rupture de l'essieu au ras des moyeux. 7° Lancer la machine dérayée contre le talus où elle s'est brisée. »

Il résulterait donc du rapport des experts : 1° que l'accident du 8 mai ne doit être attribué à aucune des causes qui avaient été signalées dans les premiers moments; 2° que l'emploi d'une locomotive à deux essieux n'a exercé aucune influence sur l'accident; 3° que la rupture des deux essieux de cette machine n'est point due à la mauvaise qualité du fer, ni à une décomposition ou un déplacement de ses molécules causé par l'ancienneté ou la nature du service, car cette rupture a eu pour cause un choc d'une violence à laquelle rien n'aurait pu résister; 4° enfin, que l'emploi de deux locomotives de forces inégales, la plus faible précédant l'autre, bien loin d'avoir aggravé les suites de l'accident, a servi, au contraire, à les diminuer autant qu'il était possible.

— M. Charles Jourdain, architecte, chargé par le roi de la construction de la chapelle élevée à Carthage, à la mémoire de saint Louis, a été reçu hier par S. M. Le roi l'a entretenu pendant une heure au moins sur ce monument et sur Tunis. C'est avec les seules ressources du pays, ouvriers et matériaux, que M. Jourdain est parvenu, à force de soins et de surveillance, à ériger la chapelle de saint Louis dans le style de la renaissance. S. M. lui en a témoigné toute sa satisfaction dans les termes les plus affectueux et les plus bienveillans.

— On doit faire dans quelques jours, sur un des chemins de fer de la rive droite de la Seine, l'essai d'une locomotive dont l'air comprimé et renfermé dans deux gros tubes sera le véhicule. Un moulin, placé à mi-route, remplacera par de l'air nouveau celui qui aura été employé pendant la durée du chemin parcouru. On porte à 60,000 fr. les frais de construction de la machine et du moulin.

— Dans les terrains qu'occupe aujourd'hui la nouvelle rue Rambuteau, s'élevait autrefois une maison qui a été la propriété de Jacques Cœur, le célèbre argentier du roi Charles VII, en 1450. Sur son emplacement, au n° 49, une élégante maison a été édifiée. L'architecte, M. Garnaud, a placé au milieu de la façade un buste colossal en pierre, fait d'après des dessins du temps, qui reproduit les traits de cet homme éminent.

— M. Desbœufs exécute en ce moment le modèle de deux grandes figures qui doivent être placées sur les colonnes de la barrière du Trône.

— Un jeune artiste qui a déjà pris place parmi nos peintres en renom, *M. Achille Giroux*, a commencé une publication de la plus haute importance; c'est une série de *portraits de chevaux, pur-sang, des haras royaux du Pin et du bois de Boulogne*. Six planches coloriées avec soin ont déjà paru, et valent un grand succès à cette œuvre, qui ne laisse rien à désirer aux artistes et aux amateurs de chevaux.

— S. M. la reine des Belges vient d'acheter le tableau de M. Jacquand intitulé *Le Ministre médecin*. On se rappelle le succès que cette touchante page du jeune maître a obtenu, l'année dernière, à l'exposition de Paris. Elle n'en obtient pas moins au salon de Bruxelles, ainsi que deux merveilles de peinture, représentant la salle et le cabinet de lecture du café Procope.

— M. Dantan jeune est en ce moment à Londres, où il exécute en marbre le buste du jeune lord Bentik et la statue en pied de la célèbre cantatrice miss Adélaïde Kemble : il a représenté la belle tragédienne lyrique dans le costume de la *Norma*. Les journaux anglais font le plus grand éloge de cette œuvre remarquable, qui a été commandée par un des plus grands seigneurs de l'Angleterre. Elle est destinée, dit-on, au musée national de Londres.

— Les théâtres font ce mois-ci d'excellentes recettes. Les pièces que l'on cite avec le plus d'éloge sont : à l'Odéon pour ouverture, l'*Héritage du Mal*, par feu Bernay. — L'Odéon vient, en outre, de donner une pièce fort piquante, qui a pour titre *Falstaf*. A la Porte-Saint-Martin, le roman de *Mathilde*, mis en drame par MM. Sue et Piat. Au Palais-Royal, une charmante et spirituelle fantaisie, l'*Omelette fantastique*. — Mlle Rachel est de retour, et a joué dans *Ariane*. Le théâtre Comte obtient un succès brillant avec son *Jugement de Salomon*.

— Une élève du Conservatoire de Paris, Mlle Louise Lorie, obtient en ce moment à Bruxelles un succès qui mérite d'être exceptionnellement mentionné. L'Opéra-Comique doit, dit-on, s'attacher bientôt cette jeune personne, qui réunit à un mérite remarquable de cantatrice un talent non moins remarquable de comédienne.

— Le *Mercure* ne peut mieux terminer ces lignes qu'en donnant des éloges à deux ouvrages en vers. Le premier est l'*Herbier poétique*, de M. Eugène Villemin; gracieux bouquet glané par les champs et les jardins, dont chaque fleur est soumise à la loupe du botaniste, en même temps qu'au prisme le plus chatoyant de la poésie. L'autre, sous le titre des *Potins*, cache une satire élégante et fine d'un des travers de la petite ville; cet opuscule, écrit d'un style facile et dans le goût des versificateurs du dix-huitième siècle, qui affectionnaient ce genre de sujets, est l'œuvre de M. Leroy-Kéraniou; il fait vivement désirer les poésies qu'annonce l'auteur.

Le rédacteur en chef, S. HENRY BERTHOUD.
Le directeur, F. PIQUÉE.

Imprimerie de HENNUYER et rue Lemercier, 24, Batignolles.

IMPRESSIONS DE VOYAGES.

LES AVENTURES D'UNE COLONNE [1].



Vue de Florence.

Florence, août 1841.

La première chose qui frappe la vue en entrant sur la place, est une énorme colonne de marbre rompue en trois morceaux. Cette colonne a son histoire; ses jours de gloire, ses jours de revers; elle a été tour à tour debout et couchée; elle s'est relevée trois fois, elle est retombée trois fois.

Le grand-duc Côme avait déjà fait dresser deux colonnes dans sa bonne ville de Florence : l'une en face de l'église de la Sainte-Trinité, en mémoire de la prise de Sienne; l'autre sur la place de Saint-Félix, en souvenir de la victoire de San-Marciano. Côme était pareil aux Dieux, le nombre trois lui était agréable; il résolut d'élever une troisième colonne sur la place de Saint-Marc, en face de Via-Larga; mais le destin en avait décidé autrement : les pierres ont aussi leur étoile.

En attendant les événemens cachés dans l'avenir, l'énorme cylindre de marbre, tiré des carrières de Seraversa, n'en fit pas moins son entrée triomphale à Florence le 27 septembre 1572; il avait trois brasses et demie de circonférence, et vingt de hauteur. Pour un monolithe européen, c'était fort raisonnable, comme on le voit.

La colonne fut conduite à sa destination; on la coucha provisoirement sur des travées de bois, où elle attendit, avec la patience de la sécurité, le moment de son érection,

(1) Cet article ne peut être reproduit.

qu'elle regardait comme prochaine et surtout comme assurée. Elle faisait donc des rêves d'or, lorsque Côme mourut.

La mort de Côme était un grand événement qui faisait évanouir bien d'autres rêves que ceux de la pauvre colonne; mais les hommes, au moins, avaient pour eux le mouvement : ils se tournèrent vers le nouveau soleil, et le nouveau soleil les éclaira. Il n'en fut pas de même du malheureux monolithe; condamné à l'immobilité, cette immobilité fut taxée d'opposition; il demeura dans l'ombre et fut oublié.

Les choses demeurèrent ainsi pendant quelque temps; mais un jour que le nouveau grand-duc passait sur la place de Saint-Marc, la belle Bianca Capello, qui l'accompagnait, lui rappela que c'était sur cette place qu'elle l'avait vu pour la première fois, et lui demanda s'il ne l'aimait point assez pour éterniser ce souvenir par un monument quelconque. Francesco Ier avait sous la main la chose demandée; il étendit le doigt vers la colonne, et, parodiant les belles paroles du Sauveur à Lazare, il dit, comme le Christ : « Lève-toi ».

Malheureusement Francesco Ier n'avait pas, comme le divin fils de Marie, le don de faire des miracles. Pour que la colonne se levât, il fallait procéder par des moyens humains. On fit venir un architecte; on lui transmit l'ordre donné. Cet architecte était Pietro Tacca, élève et successeur de Jean de Bologne; il se mit à l'œuvre, et, cinq ou six mois après, la base en forme de dé était prête, et la colonne, se soulevant sur ses travées, se regardait comme déjà dressée, méprisant d'avance toute ligne qui n'était pas la verticale.

Mais l'homme propose et Dieu dispose, comme dit le proverbe. Sur ces entrefaites, la reine Jeanne d'Autriche mourut.

On sait quelle réaction cette mort opéra dans l'esprit du faible et vacillant Francesco; il jura au lit d'agonie de sa femme de se séparer de Bianca, et, pour que sa conversion fût visible aux yeux de tous, il voulut que la colonne destinée à perpétuer d'abord les commencemens de ce coupable amour, fût le monument expiatoire qui en signalât la fin. Il ordonna donc que la colonne fût dressée à l'endroit où elle devait l'être, mais il décida qu'elle serait surmontée par une statue de Jeanne d'Autriche.

Tacca reçut l'ordre d'abandonner la colonne pour se mettre à la statue. Le monolithe, qui n'avait point pris parti entre Jeanne d'Autriche et Bianca Capello, et à qui peu importait la chose qu'il supporterait, pourvu qu'il supportât quelque chose, prit patience et attendit que la statue fût exécutée.

Mais pendant que la statue s'exécutait, un des étais de bois qui soutenaient la colonne s'était pourri à l'humidité; personne ne s'en était aperçu que le pauvre monolithe, qui sentait bien qu'un de ses soutiens lui manquait; or, comme ce soutien était justement celui du milieu, on trouva un beau matin la colonne rompue; elle avait craqué pendant la nuit.

Cet accident arrivait à merveille : Francesco Ier venait de rappeler Bianca Capello dont il était plus amoureux que jamais, et qu'il songeait sérieusement à faire grande-duchesse; il se hâta donc d'en profiter. La statue de Jeanne d'Autriche, devenue l'image de la statue de je ne sais quelle divinité, fut transportée au jardin Boboli, derrière le Palais-Royal et proche du Cavalier. La colonne fut enterrée, et le dé resta seul debout.

Or comme, quelque cent ans après, ce dé gênait l'entrée de l'épouse de Côme III, madame Louise d'Orléans, ce dé, à cette époque, disparut lui-même à son tour.

Le malheureux marbre était mort et enterré, personne ne pensait plus à lui, et, selon toute probabilité, lui-même ne pensait plus à personne, lorsque la grande-duchesse, restée longtemps sans enfans, se déclara enceinte : or, comme cet événement avait tous les caractères d'un miracle, le grand-duc voulut savoir à quel saint il était redevable d'un héritier : la grande-duchesse répondit que, ne sachant plus à qui s'adresser et désespérant, comme son auguste époux, de jamais donner un héritier au trône florentin, elle s'était adressée à saint Antonino. Saint Antonino était un saint nouvellement admis par le pape dans la légende des bienheureux. Selon les paroles de l'Évangile, il avait prouvé, en accordant à la grande-duchesse la demande qu'elle lui avait faite, que les derniers étaient les premiers.

Cette heureuse et inattendue nouvelle amena par toute la cité une grande recrudescence de dévotion à saint Antonino : un prêtre, nommé Felizio Pizziche, profita aussitôt de ce mouvement, et proposa, à la fin d'un sermon tout à la louange du bienheureux dominicain, d'élever un monument qui constatât le miracle qu'il venait d'opérer. Cette motion fut reçue avec enthousiasme. On discuta, séance tenante, sur la forme et la matière de ce monument. Le prêtre se souvint de la colonne ensevelie, rappela aux citoyens que Dieu l'avait sauvée de tout usage profane, parce qu'il la réservait sans doute à cette pieuse destination. La prédestination de l'ex-monolithe était si évidente, que chacun fut de l'avis du prêtre. On courut à l'endroit où il avait été enseveli, on l'exhuma; on releva une nouvelle base sur les fondemens de l'ancienne; on prépara les bas-reliefs qui devaient l'entourer; on dégrossit la la statue du saint qui devait la surmonter. Chacun se mit à l'œuvre, et les choses allaient un train qui permettait de croire que pour cette fois rien ne changerait l'avenir de la colonne. Cependant peu à peu l'ardeur que l'on mettait à exécuter ce projet se ralentit. Le grand-duc mourut; celui qui le remplaça se montra négligent; enfin l'ouvrage commencé fut interrompu par absence de fonds, la pire de toutes les absences. La colonne et la base continuèrent donc à se regarder, l'une couchée, l'autre debout.

La base fut démolie en 1738, et ses matériaux employés à la construction de l'arc de triomphe élevé en l'honneur de la maison de Lorraine, en dehors de la porte Saint-Gallo.

Quant à la colonne, qui gênait la circulation, elle fut réenterrée en 1737.

Mais quelque vingt ans après, arriva le grand-duc Léopold, lequel montait sur le trône avec de grandes idées d'embellissement pour la ville de Florence. Il avait vaguement entendu raconter l'histoire de la colonne, il se fit faire un rapport à son endroit : il apprit qu'elle n'était rompue qu'à une seule place; il s'assura que, réunie par des crampons de fer, cette rupture ne nuirait en rien à la solidité de l'ex-monolithe, il ordonna qu'il fût exhumé. La colonne revit le jour.

Mais à peine le projet des architectes était-il arrêté sur le papier, que les premiers mouvemens révolutionnaires éclatèrent en Europe. Ce n'est pas pendant les tremblemens de terre qu'il fait bon dresser des obélisques; aussi la pauvre colonne fut-elle oubliée de nouveau, et si bien oubliée, que cette fois on ne pensa plus même à la faire enterrer.

Depuis ce temps, non-seulement elle a perdu tout espoir de se retrouver jamais debout, mais encore elle est

privée de la paix de la tombe : pareille à ces âmes indigentes qui ne peuvent pas même passer le Styx, faute d'une obole à donner à Caron.

Que le curieux jette donc en passant un regard sur cette colonne, qui après avoir eu une existence si agitée, a maintenant une mort si misérable ; puis, qu'après un regret accordé à cette grande infortune, il entre au couvent.

C'est avant une heure seulement qu'on peut visiter Saint-Marc-al-Tocco, comme on dit à Florence. Les bons dominicains dinent, et quand ils dinent, les moines ne se dérangent pas ; chose qui me paraît fort juste, au reste, et qu'on ne s'avise de leur reprocher que parce qu'ils sont moines.

On entre à Saint-Marc par un portique incrusté d'inscriptions, et décoré de tombeaux. Un concierge vient vous ouvrir : c'est le cicérone du couvent.

La première porte franchie, on se trouve dans le cloître : c'est un carré parfait, tout couvert, dans sa partie supérieure, de fresques du Poccetti et du Passignano, et dans sa partie inférieure, d'inscriptions tumulaires.

Au milieu de ces inscriptions est un immense tableau représentant la mort d'un jeune homme étendu sur son lit ; au chevet du lit est un homme qui pleure ; au pied du lit, est une jeune fille qui s'arrache les cheveux ; dans le lointain, sont deux figures ailées qui remontent au ciel.

Ce jeune homme qui expire, c'est Ulysse Tacchinardi ; cet homme qui pleure, c'est Tacchinardi père ; cette jeune fille qui s'arrache les cheveux, c'est Mme Persiani ; enfin, ces deux figures ailées, c'est l'ange de la mort qui remonte au ciel, entraînant avec lui le génie de la musique.

Tout cela est peut-être fort beau comme pensée, mais c'est bien exécrable comme peinture.

Sans compter que c'est un peu bien hardi que de faire de la fresque sur les mêmes murs où en ont fait le Passignano, Poccetti, Beato Angelico et fra Bartolomeo.

J'éprouvai d'abord quelque étonnement de voir un chanteur enterré à Saint-Marc. Je demandai à mon cicérone ce qui avait mérité au pauvre Ulysse Tacchinardi ce grand honneur. Il me répondit que la famille avait payé vingt-cinq écus. Voilà tout.

En effet, moyennant vingt-cinq écus, tout catholique a droit de se faire enterrer au couvent de Saint-Marc. Comme on le voit, c'est pour rien ; et tout ce qui m'étonne, c'est que le terrain puisse y suffire : ce qui n'arriverait certainement pas si chaque mort se réservait une place aussi exorbitante que celle qu'a prise, pour l'exécution de son tableau, il signor Gazzanini.

Les deux grands souvenirs du couvent de Saint-Marc se rattachent à la mémoire de Beato Angelico, et de Jérôme Savonarole.

L'un y a conservé la réputation d'un saint ; l'autre y est regardé comme un martyr.

Nous possédons au Musée de Paris un des tableaux de Beato Angelico, qu'on a relégué, je ne sais pourquoi, dans la salle des dessins, où personne ne va, et qui représente le *Couronnement de la Vierge*, l'un des sujets favoris du pieux artiste : c'est tout bonnement un chef-d'œuvre.

Beato Angelico est le chef de l'école idéaliste. Chez lui, rien ne se rattache à la terre : toutes les femmes sont des vierges, tous les enfans des anges : forcé de peindre sans modèle, ses créations sont des rêves de son extase. Le dessin y perd sans doute ; mais le sentiment y gagne.

Aussi la peinture de Beato Angelico est-elle de cette peinture qu'il ne faut pas juger, mais sentir : quiconque ne tombe pas à genoux devant elle est tout prêt à hausser les épaules en lui tournant le dos.

Devant un jury de peintres, ses tableaux ne seraient probablement pas admis à l'exposition.

Si j'étais roi, j'en recueillerais tout ce qu'il me serait possible d'acheter ; je leur ferais faire des cadres d'or, et j'en tapisserais ma chapelle.

Beato Angelico fut appelé deux fois à Rome par deux papes ; l'un voulait le faire cardinal, l'autre saint : il refusa le cardinalat et la canonisation, et revint s'enfermer dans son pauvre couvent de Saint-Marc, dont il couvrait les parois de peinture.

Aussi, on trouve partout de merveilleuses fresques : sur les escaliers, dans les corridors, dans les cellules. Sa composition, toujours simple et toujours pieuse, achevée, le moine sublime s'arrêtait où il se trouvait, prenait ses pinceaux, et collait une page de l'Évangile sur la muraille.

Le lieu ne lui importait guère : il ne cherchait ni le jour, ni la publicité. Dieu voyait son œuvre, voilà tout.

Il y a dans un corridor obscur une *Visitation de la Madone*, qu'on ne peut distinguer qu'avec des lumières.

Il y a en face d'un escalier sombre une ravissante *Annonciation de la Vierge* que le jour n'a jamais éclairée.

Puis, dans toutes les cellules des moines, où personne ne va, il y a des *Couronnemens de Madones*, des *Jésus au Calvaire*, des *Madeleines pleurant*, des *Martyrs mourant sur la terre*, des *Saints montant au ciel.*

On m'a montré une tombe du Christ, et, dans un coin du tableau, un saint vu à mi-corps, qu'on assure être le portrait de Beato Angelico. Qu'on ne s'y laisse pas tromper, c'est impossible ; l'humble moine ne se serait pas ceint le front d'une auréole.

Mais, de toutes ces peintures, la plus magnifique, c'est l'*Évanouissement de la Vierge* qui se trouve dans la salle du chapitre : au dernier cri poussé par Jésus sur la croix, la Vierge s'évanouit. Sainte Madeleine, à genoux devant elle, la retient en l'entourant de ses deux bras ; saint Jean, son second fils, la reçoit dans les siens. C'est merveilleux.

Je n'ai jamais vu de têtes dont le souvenir me soit resté dans la mémoire aussi complet que j'ai gardé celui de la Vierge : c'est le désespoir de la mère combattu par la résignation de la sainte. La femme succombe dans le combat : l'espérance de l'avenir ne peut compenser la douleur du présent.

Beato Angelico a eu bien raison de refuser le canonicat ; quand on fait de pareils tableaux, on est saint de droit.

Croirait-on qu'au milieu de toutes ces cellules que Beato Angelico a couvertes de chefs-d'œuvre, on a oublié quelle était la sienne?

Puis vient Savonarole : après l'art, la liberté ; après le saint, le martyr.

Nous rencontrâmes dans le cloître un beau moine qui s'en allait rêvant, et à qui sa longue robe blanche donnait l'aspect d'un fantôme. Mon cicérone, sans même se donner la peine d'aller à lui, lui fit un signe de familiarité qui me blessa. Le moine, sans faire attention à cette inconvenance, vint aussitôt.

Ce moine était peintre comme Beato Angelico ; mais malheureusement, comme on a oublié ce qu'est devenue sa cellule, il n'a retrouvé ni ses palettes ni ses pinceaux.

Le cicérone l'appelait pour qu'il nous montrât la cellule de Savonarole.

Cette cellule est située en retour d'un grand corridor ; on y arrive par l'atelier du moine peintre : cet atelier était autrefois une chapelle.

La cellule de Savonarole donne bien l'idée du caractère du réformateur qui l'a habitée : c'est une petite chambre de

douze pieds carrés à peine, dans laquelle il ne reste aucun meuble, aucune peinture; rien que les quatre murailles blanches, éclairées par une étroite et basse fenêtre à petits carreaux garnis de plomb.

C'est là que Savonarole se réfugiait chaque fois que Laurent de Médicis mettait le pied dans le couvent; c'est là que le poursuivirent les excommunications d'Alexandre VI; c'est là qu'il était en prière quand la foule vint le chercher pour le conduire à l'échafaud.

Depuis Savonarole, personne ne s'est jugé digne de demeurer dans la même chambre que lui. Sa cellule est restée vide.

Nous descendîmes de la cellule de Savonarole dans la sacristie. On y conserve comme des reliques quelques objets sanctifiés par son supplice.

Ces objets, à chacun desquels pend un sceau qui atteste son identité, sont :

1° *Le pallium ou la cape du révérend père Jérôme* (1);

2° *La tunique qu'il dévêtit au moment où il monta sur l'échafaud;*

3° *Le cilice du même révérend père Jérôme;*

4° *Un autre cilice du même;*

5° *Enfin un morceau de bois de la potence à laquelle il fut attaché.*

Tous ces objets sont gardés parmi les objets sacrés.

Les Anglais, qui croient que tout s'achète, en ont offert des sommes énormes qui ont été refusées par les moines.

Car c'est non-seulement un souvenir personnel aux dominicains de Saint-Marc; c'est un saint dépôt confié par la ville tout entière au vieux couvent du quinzième siècle.

Toute l'histoire de la chute de Florence est là :

Trois ans après la mort de Savonarole, Charles VIII.

Trente-cinq ans après Charles VIII, Côme Ier.

Savonarole avait prédit l'un et l'autre; et peut-être s'il eût vécu, Charles VIII n'eût-il jamais été roi de Naples, et Côme Ier n'eût-il jamais été grand-duc de Florence.

ALEXANDRE DUMAS.

(1) Ces différens objets sont désignés par des étiquettes pendant au sceau et écrites en langue latine. Les voici dans le même ordre que je les reproduis traduites en français,

1° *Pallium sive cappa reverendissimi P. F. Hieronymi.*

2° *Lacinella ejusdem quâ utebatur priusquàm ad patibulum caperetur.*

3° *Cilicium ejusdem venerandi patris Hieronymi.*

4° *Aliud cilicium ejusdem.*

5° *Lignum patibuli ejusdem.*



DES ARMURES DEPUIS LES ANCIENS.

On serait dans une grande erreur si l'on cherchait une solution de continuité bien profonde entre l'histoire de l'empire romain et l'histoire des nations qui se sont élevées sur ses ruines. Il est presque toujours impossible de découvrir le point précis où finit l'un et où commencent les autres. Ceci est vrai surtout des institutions militaires. Les peuples de la Germanie, de la Gaule, des Espagnes, de l'Asie-Mineure, de la Grèce, étaient soumis depuis longtemps, quand l'empire s'affaissa, au régime militaire des Romains, et ils le gardèrent plus ou moins, lorsque fut anéanti le patronage de Rome sur l'Europe.

D'ailleurs, ces peuples avaient leur propre régime militaire, leurs propres armes, et ils conservèrent souvent tout cela, même dans les rangs des légions impériales. La panoplie moderne, à partir de la chute de l'empire romain, ne peut donc pas offrir, surtout durant les premiers siècles, des différences bien radicales avec la panoplie des anciens. Déjà, du temps de Tibère, le peuple d'Autun

avait une infanterie entièrement bardée de fer, et formée avec des esclaves destinés aux combats de gladiateurs, qu'on appelait Cruppellaires; et même longtemps auparavant, pendant les guerres de la république avec Mithridate, il y avait de la cavalerie de l'Asie-Mineure, avec des armures de fer, à la bataille que Lucullus gagna contre Tigrane.

Ces armures des Gaulois et des Thraces, qui faisaient profession de gladiateurs, sont fort remarquables, en ce qu'elles contiennent tous les élémens des armures adoptées par la chevalerie chrétienne, vers le quatorzième siècle; or, les détails en sont fidèlement reproduits dans les bas-reliefs d'un tombeau de Pompeï.







Ce tombeau, complétement conservé, est celui d'un duumvir pour la justice, nommé Scaurus. Les bas-reliefs extérieurs, qui entourent sa base, représentent un combat de gladiateurs et une chasse de panthères, qui furent donnés à ses funérailles. Les figures, parfaitement modelées, sont en stuc, attachées avec des broches de fer ou de bronze. Comme Pompeï fut englouti l'an 79 de l'ère vulgaire, par l'éruption du Vésuve qui causa la mort de Pline le Naturaliste; que ce tombeau avait été déjà réparé, et que d'ailleurs les spectacles de gladiateurs furent interdits, à Pompeï, de l'anné 59 à l'année 69, le tombeau de Scaurus ne peut pas être plus récent que la première moitié du premier siècle de l'ère chrétienne.

Les gladiateurs gaulois ou thraces, représentés dans ces bas-reliefs, sont à cheval et à pied.

Les gladiateurs à cheval ont un casque de métal, de forme arrondie par le haut, et garni, de l'arrière à l'avant, d'une sorte de porte-plume, dans lequel se trouve enchâssé un fort bourrelet en laine ou en crin. Une saillie assez prolongée se détache au haut du front, en forme d'abat-jour; mais la paroi verticale et antérieure du casque se prolonge, à partir de la saillie, jusqu'au-dessous du menton, couvrant ainsi totalement le visage, et ne faisant qu'un du reste avec la paroi verticale postérieure, ce qui donne au casque l'aspect d'un camail avec un masque, ou l'aspect d'un casque du seizième siècle avec la visière baissée. Cette paroi bombée qui couvre le visage est percée, d'abord d'une fente perpendiculaire, qui sert de ventail, et puis de deux trous qui servent d'œillères. Dans certains casques, il y a, du côté droit, une œillère ronde, et du côté gauche, une œillère grillée. Du reste, cette paroi est assez prolongée pour servir de gorgerin; et puis, Meyrick donne, dans son *Histoire des anciennes armures*, le dessin d'un casque qu'il croit être étrusque, mais qui doit être thrace ou gaulois, et dans lequel la paroi antérieure, percée de deux œillères en forme de croissant, se termine par un gorgerin descendant jusqu'au-dessous des clavicules.

La poitrine des gladiateurs à cheval est nue; ils ont des cuissards, en lames d'acier articulées, à partir de la taille; leurs jambes sont sans défense, et ils ont aux pieds des souliers comme les nôtres, ou des demi-brodequins, *semiplotia*, attachés avec des courroies. Leur bras gauche, qui s'abrite derrière le bouclier, est entièrement nu; mais leur bras droit est enveloppé d'un brassard en lames d'acier articulées, qui monte jusqu'à l'épaule et qui couvre le poignet.

Les gladiateurs à pied portent le même casque; seulement il est plus orné de sculptures, et il y en a qui ont un vol, ou deux ailes éployées, sur le devant, comme on en trouve sur des casques du neuvième siècle, représentés dans la Bible de Metz. La poitrine des gladiateurs à pied est également nue, ce qui montre qu'il y avait encore une autre armure beaucoup plus complète, par exemple celle des Cruppellaires d'Autun, dont nous avons vu que Tacite disait qu'ils étaient impénétrables. Ils ont autour de la taille un tablier, ou *subligaculum*, attaché avec une ceinture de cuir. Leurs cuissards descendent jusqu'aux genoux, et ils sont en lames d'acier superposées, cousues sans doute sur de la toile ou sur du cuir. Leurs jambes sont défendues par d'énormes grèves en métal plein, qui commencent au cou-de-pied, et qui dépassent de beaucoup le genou. Elles sont fort ornées de sculptures, attachées derrière la jambe avec des courroies, et sans articulation; de telle façon que lorsque le genou est ployé, ces grèves continuent la ligne droite du tibia, comme ce que nous appelons les bottes à l'écuyère.

Le bras gauche des gladiateurs est nu, comme celui des cavaliers, parce qu'il porte le bouclier; mais le bras droit est garanti par un fort brassard, qui va jusqu'à l'épaule, et qui se termine en gantelet. Il y a même de ces brassards dans le gantelet desquels la poignée de l'épée est enfermée, ainsi qu'on voit, au Musée d'artillerie, un bouclier auquel est attaché le gantelet de la main gauche.

Voilà donc des armures thraces et gauloises, en usage avant la seconde moitié du premier siècle de l'ère vulgaire, qui contiennent, comme nous disions, les principaux élémens des armures de la chevalerie chrétienne. On ne doit donc pas s'attendre à de grandes innovations, en étudiant l'histoire des armures du moyen âge.

Il faut se rappeler, en abordant cette histoire, que les armures uniformes ne datent jamais, dans aucun pays, que de l'époque où l'État paye les dépenses des troupes, et établit des fabriques d'armes et d'habillemens. Ce fait, c'est que les Romains avaient déjà quitté, dès le règne de l'empereur Gratien, le casque et la cataphracte, laissant leurs bras et leur poitrine sans défense, et couvrant leur tête, comme les barbares, de peaux d'ours, de chacals et de loups. Les officiers seuls avaient conservé, sinon toute l'ancienne armure, au moins le casque et le plastron. Or, de ce que les armées romaines avaient abandonné leur antique panoplie pour s'armer aussi légèrement que les barbares, il faut conclure que ceux-ci ne portaient, en général, ni casque, ni cuirasse, ni grèves, ni brassards. Nous disons en général, parce que le principe de l'armement uniforme était inconnu chez les barbares, et ne remonte pas, en France, plus haut que la fin du seizième siècle.

Ce serait donc raisonner sans solidité, de conclure de la présence du mot casque ou du mot cuirasse dans les chroniqueurs du sixième au dixième siècle, que les guerriers européens de ces époques portaient uniformément des cuirasses ou des casques. Comme le système de la solde régulière était parfaitement inconnu parmi les barbares, chaque combattant s'armait à ses frais, et par conséquent à sa guise. Ce ne serait pas non plus faire un travail d'une rigueur concluante et décisive, d'essayer de préciser la forme exacte des casques usités durant ces siècles, parce qu'elle était déterminée, ainsi que celle des autres armes, par l'arbitraire de ceux qui les portaient. Il n'y a, pour caractériser ces époques, que quelques traits généraux des armures, dans le détail desquels nous allons entrer.

L'armure défensive la plus générale jusqu'au quatorzième siècle, ce fut la cotte de mailles, employée, ainsi que nous l'avons vu, par les guerriers antiques; seulement, la forme et l'étendue de cette cotte de mailles varièrent un peu. Il serait impossible de préciser cette étendue et cette forme avant le milieu du onzième siècle, faute de monumens. Mais cette incertitude se réduit, en définitive, à savoir si la cotte eut ou n'eut pas toujours des manches, si elle se compléta ou non par le camail et par les grèves; à quoi il doit être certainement exact de répondre que la cotte de mailles eut quelquefois des manches et que quelquefois elle n'en eut pas; et que les guerriers portèrent alternativement et quelquefois simultanément le camail et le casque; toujours en vertu de ce principe, que les combattans s'armaient à leurs frais et à leur guise, et en vertu de ce fait, que l'on trouve des exemples de ces variations dans les époques postérieures, pour lesquelles les monumens existent fort authentiques et fort nombreux.

Le premier monument authentique où l'on trouve l'emploi bien précisé de la cotte de mailles, c'est la célèbre tapisserie de Bayeux, connue sous le nom de tapisserie de la

reine Mathilde. Elle est relative à la descente en Angleterre de Guillaume le Bâtard, et elle a été faite durant la seconde moitié du onzième siècle.

Cette tapisserie offre elle-même l'exemple des différentes formes que pouvait affecter la cotte de mailles. Il y a des guerriers, et c'est le plus grand nombre, dont la cotte prend exactement le corps depuis la tête jusqu'aux genoux. Elle couvrait même la tête comme une capeline, ne laissant apercevoir le visage que par un grand trou rond. Le casque se mettait par-dessus la capeline ; mais il y a des guerriers qui ont la capeline sans le casque. La cotte de mailles de la tapisserie a toujours des manches plus ou moins longues. Quelquefois elles vont jusqu'au coude, quelquefois jusqu'au poignet. Certains guerriers ont des grèves en étoffe de mailles qui viennent joindre la cotte aux genoux ; d'autres sont couverts de la cotte, faite d'une seule pièce, de la tête aux pieds. Ces guerriers portent des souliers faits comme les nôtres, et les cavaliers ont tous généralement le long éperon droit. Les chevaux qu'ils montent ne sont ni ferrés ni bardés ; ils ont une selle à arçons, et la bride avec frontail, muselière, et mors à branche recourbée.

Au douzième siècle, on trouve encore la cotte de mailles portée comme unique armure, et à peu près avec les formes employées dans la tapisserie de Bayeux. Le moine de Marmoutiers, qui vivait durant la première moitié du douzième siècle, sous Louis le Jeune, rend compte de la cérémonie faite à Rouen, un peu avant l'année 1130, lorsque Geoffroi, comte d'Anjou, fut reçu chevalier du Bain par Henri Ier, roi d'Angleterre ; et il dit que Geoffroi fut vêtu d'une « cuirasse incomparable », faite de mailles doubles de fer, et de chausses de fer, également de mailles, et que nulle flèche et nulle lance n'en pouvait percer le tissu. Le moine de Marmoutiers emploie le mot cuirasse, parce que la langue latine, dont il se servait, n'avait pas d'expression pour signifier cotte de mailles ; mais les détails qu'il donne font connaître bien évidemment que c'est de la cotte de mailles qu'il s'agit, et qu'elle était jointe aux grèves qui se voient dans la tapisserie de Bayeux.

Du reste, le mot cuirasse, employé d'une manière aussi impropre, se trouve encore dans le moine Rigord, au sujet de la bataille de Bouvines, ce qui va montrer que l'usage de la cotte de mailles était encore général durant la première moitié du treizième siècle. Il s'agit de Renaud de Dammartin, comte de Boulogne, qui avait été abattu de son cheval, et qu'un soldat voulait percer de son poignard. Ses bottes, dit Rigord, étaient tellement cousues aux pans de sa cuirasse, qu'il fut impossible de trouver un endroit par où la lame pût pénétrer. Ces bottes étaient des grèves ou des chausses de mailles, comme celles du comte d'Anjou, et cette cuirasse ayant des pans auxquels les grèves se trouvaient attachées, était une cotte de mailles, ou plutôt un haubert, comme en portent les Normands de la tapisserie de Bayeux.

Cependant, vers le milieu du treizième siècle, l'armure de corps se compliqua. Voici de quoi elle se composait, d'après des détails précis empruntés à Guillaume le Breton. Les guerriers portaient sur leur chemise un plastron en fer battu qui leur couvrait la poitrine, et qui était probablement doublé d'étoffe ou de cuir ; par-dessus ce plastron, ils mettaient le gambesson, sorte de tunique serrée et contrepointée, et garnie de bourre. Un compte des baillis de France, de l'année 1268, cité par Daniel, mentionne une dépense faite pour le taffetas et la bourre des gambessons. Par-dessus le gambesson venait la cotte de mailles, ou le haubert, en mailles de fer doubles, et fortement cousue aux chausses. Il ne faut du reste jamais oublier qu'au moyen âge les guerriers s'habillaient à leurs frais, et que la taille, la force et la fantaisie de chacun d'eux influait sur les élémens et sur la forme de son armure. Remarquons la présence du plastron, que Guillaume le Breton appelle *patène* ; nous verrons que ces plaques de fer rondes s'appliqueront successivement sur les bras et sur les jambes, et deviendront le principe des armures pleines et fermées, qui commencèrent à être en usage vers la fin de la première moitié du quatorzième siècle. Nous allons maintenant revenir sur nos pas, pour reprendre l'histoire de l'armure de tête, qui mérite d'être mise à part et étudiée pour elle-même.

Il faut dire des casques, durant les premiers siècles qui suivirent l'établissement des barbares en deçà du Rhin, ce que nous avons dit de l'armure en général, à savoir qu'ils conservèrent les caractères indécis, divers et mélangés, qu'ils avaient avant la chute de l'empire romain. Il y avait alors plus de cinq siècles que les barbares faisaient partie des armées romaines, comme auxiliaires, et ils y avaient conservé leur manière nationale de se vêtir et de s'armer, puisque les légions romaines l'avaient imitée du temps de l'empereur Gratien, d'après le témoignage de Végèce. Les barbares eurent donc, après la chute de l'empire, le casque qu'ils avaient eu sous les empereurs. Ajoutons que ce casque avait des formes très-diverses, comme les armures.

Nous croyons qu'on ne serait pas dans le vrai si l'on voulait systématiser avec un peu de rigueur la forme des casques avant le treizième siècle. Les monumens figuratifs authentiques les plus anciens, où des casques se trouvent représentés, sont les manuscrits conservés à la Bibliothèque du Roi, sous le nom de Bible de Metz et d'Heures de Charles le Chauve. Ils remontent au milieu du neuvième siècle. Les casques qui y sont peints ressemblent à des casques romains, découronnés de leurs cimiers ; mais il ne faudrait pas conclure de là que tous les casques de ce temps fussent faits ainsi, parce que, comme nous l'avons déjà dit, le principe de l'uniformité de costume était complétement inconnu au moyen âge.

Il faut arriver à la fin du onzième siècle pour trouver un autre monument figuratif où des casques soient reproduits : c'est la tapisserie de Bayeux. Les soldats, ou plutôt les vassaux de Guillaume le Bâtard, représentés sur cette tapisserie, portent un casque assez pointu, et remarquable par un prolongement de la paroi antérieure, qui descend généralement jusqu'à la bouche, quelquefois jusqu'au menton, sur une largeur égale à l'espace compris entre les deux yeux : ce prolongement s'appelle nasal. Nous croyons encore que l'on serait dans l'erreur si l'on voulait donner à la présence du nasal une valeur systématique, et si l'on voulait en faire la base d'une espèce nouvelle de casques, introduite au onzième siècle par les Normands. Le recueil de Meyrick présente un casque, trouvé à Pompeï, avec un nasal absolument semblable. Meyrick donne ce casque comme étant étrusque ; sa ressemblance générale avec ceux du tombeau de Scaurus nous fait penser que c'est tout simplement un casque de gladiateur.

Vers le commencement du treizième siècle s'introduisit l'usage des casques fermés, avec des ouvertures de formes diverses pour voir et pour respirer, qu'on appelait ventail ou œillère. Le nasal, qui avait pour but de protéger le visage contre des coups d'épée appliqués de taille, ne fut donc plus nécessaire. Cependant Spallart reproduit des casques de templiers ayant une grande ouverture carrée, défendue par un nasal. Un très-grand nombre de casques du treizième siècle affectent la forme cylindrique, coupée

par un plan horizontal ; cependant, des sceaux des comtes de Flandre, de cette époque, présentent des casques pointus ; le recueil de Meyrick présente des casques ronds ; et, quoique le caractère général des casques de cette époque soit d'être fermés, un manuscrit de la Bibliothèque royale, renfermant des *Chansons de gestes*, offre dans ses peintures des exemples de casques entièrement ouverts. Il ne faudrait donc pas, nous le répétons, pas plus pour le treizième siècle que pour les époques précédentes, vouloir trop systématiser la forme des casques : elle était déterminée par la fantaisie de ceux qui les portaient, et par conséquent fort variable.

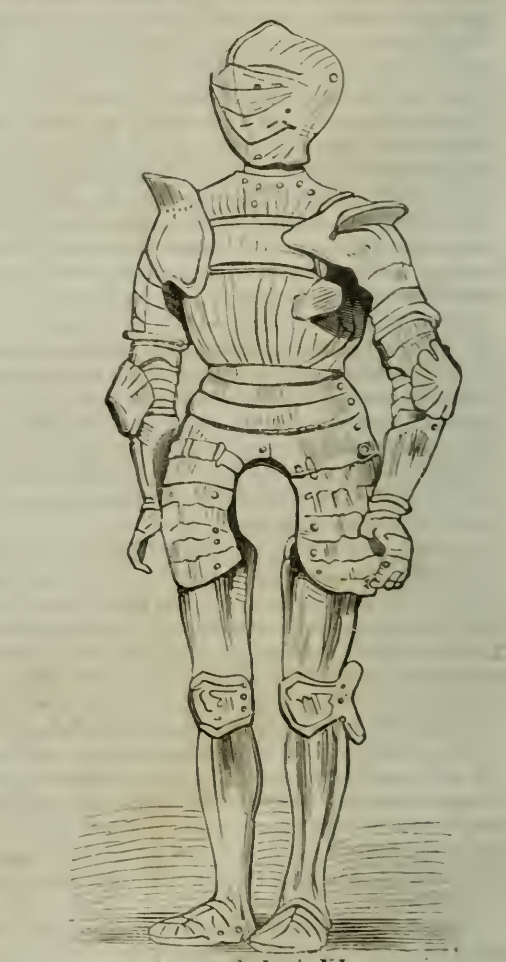
Nous avons dit que, vers le milieu du quatorzième siècle, s'était introduit l'usage des armures pleines et fermées. Il est impossible, d'ailleurs, de préciser le point de départ chronologique de ces armures. Nous en avons trouvé tous les élémens dans les bas-reliefs du tombeau de Scaurus, dans Végèce, dans Juvénal et dans Tite-Live. Au moyen âge, même pendant l'époque où le haubert de mailles était généralement en usage, nous avons vu que les guerriers employaient des plastrons, et de ces plaques rondes en métal plein, que Rigord appelle patènes. Ce sont ces patènes, multipliées de plus en plus, qui vont s'étendre chaque jour, et constituer, dans les premières années du quinzième siècle, le système des armures pleines et fermées.

Disons, avant d'aller plus loin, que l'on trouve des traces d'un troisième système d'armures, entre le haubert de mailles et l'armure pleine ; c'est la brigandine, espèce de souvenir de la cataphracte romaine. La brigandine est formée de petites lames d'acier superposées, découpées comme des écailles, clouées sur une toile forte, et recouvertes d'une seconde toile servant de doublure à un corset de velours. On trouve dans Meyrick un dessin représentant Richard Fitzhugh, constable de Chester en 1141, lequel est revêtu de la brigandine. On en voit une à peu près entière au Musée d'artillerie de Paris. Il ne faudrait pas confondre la brigandine avec une pièce appelée braconnière, qui s'ajoute souvent aux cuirasses pleines, pour servir de garde-reins, comme on en voit un exemple dans une armure du Musée d'artillerie, qui doit être de la fin du quinzième siècle, et qu'on a longtemps attribuée à Roland. L'armure de Richard Fitzhugh a des pédieux aussi démesurés que ceux des armures du temps de Charles VI.

C'est vers le commencement du treizième siècle que les plaques de métal plein commencent à s'appliquer extérieurement sur le haubert. Une armure d'Alexandre II, roi d'Écosse, de l'année 1214, dessinée par Meyrick, a des cubitières pleines. Une armure d'un homme d'armes de l'année 1250, et une armure d'un chevalier nommé Eudes d'Arsic, de l'année 1260, ont des genouillères. On trouve le gantelet d'écailles pleines dans l'armure d'un chevalier, de l'année 1295. Les grèves pleines apparaissent en l'année 1310, dans une armure du prince de Galles, qui fut depuis Édouard III. En 1315, on trouve une armure d'Aylmer de Valence, comte de Pembrock, formée d'un haubert de mailles, avec garde-épaules, cubitière, genouillère et grèves pleines. Les brassards et les grèves en métal plein apparaissent ensemble dans une armure du roi Édouard II, en l'année 1320. On trouve des cuissards pleins en 1365, dans une armure appartenant à un chevalier nommé sir Guy de Brien. Enfin, l'armure pleine tout entière se montre en 1397, dans un dessin représentant un chevalier de la maison de Blanchfront. Le second exemple qu'on en trouve est une armure de l'année 1416, représentant Richard de Vere, comte d'Oxford.

Le Musée d'artillerie de Paris, qui est du reste incomparablement plus riche que l'Armeria Real de Madrid, et que la Tour de Londres, ne contient pas d'armures pleines qui remontent authentiquement plus haut que le règne de Charles VI. Ce n'est même que par des conjectures, d'ailleurs assez fondées, que quelques armures ont été considérées comme appartenant à cette époque. Les armures les plus anciennes ayant une date certaine, qui se voient au Musée, sont les deux armures de Louis XI, mort en 1483. Elles sont, comme toutes celles du quinzième et surtout du seizième siècle, en acier battu et plein, avec des articulations aux jointures. Les armures faites pour combattre à pied ont les cuissards fermés par derrière, ainsi qu'on peut le voir dans le harnais que des traditions présentent comme ayant appartenu à Jeanne d'Arc.

On peut suivre, au Musée d'artillerie, l'histoire des armures depuis Louis XI, mort en 1483, jusqu'à Louis XIV,



Armure de Louis XI.

mort en 1715. On y verra, pour le règne de Charles VIII, l'armure du maréchal Philippe de Crèvecœur, mort en 1494; pour le règne de Louis XII, l'armure de Bayard, portant la date de 1515 ; pour le règne de François Ier, l'armure même que ce guerrier avait à la bataille de Pavie, le 24 février 1525 ; pour le règne de Henri II, l'armure du maréchal Oudart du Biez, mort en 1553 ; pour le règne de François II, une armure portant sur la cuirasse une salamandre, un croissant et une fleur de lis, et qu'on peut regarder comme ayant appartenu à ce prince ; pour le règne de

Charles IX, une belle armure de ce prince, toute dorée; pour le règne de Henri III, l'armure du Balafré, tué à Blois en 1588, armure colossale, dont le casque seul pèse vingt



Armure du duc de Guise.

livres; pour le règne de Henri IV, l'armure du duc de Mayenne, chef de la ligue, mort en 1611, laquelle pèse quatre-vingt-six livres; pour le règne de Louis XIII, l'armure de Jean-Louis de Nogaret de La Valette, duc d'Épernon, mort en 1642; enfin, pour le règne de Louis XIV, l'armure même de ce prince, fabriquée à Brescia, en 1688, par Garbagnani, et qui lui fut offerte par la république de Venise.

L'histoire des armures pleines va donc du temps d'Homère au temps de Corneille; elles commencent à Achille, et elles finissent à Louis XIV.

Ces armures étaient généralement portées par des cavaliers; mais celles qui étaient destinées au combat à pied n'en différaient qu'en ceci, qu'elles étaient complétement closes. Les chevaux étaient pareillement armés de toutes pièces; et voici, comme un des exemples les plus complets, l'armure du cheval de Charles-Quint, tirée de l'Armeria Real de Madrid.

L'armure du cheval est composée de cinq grandes pièces, qui sont le chanfrein, le hausse-col, le gorgerin, le garde-flancs et la croupière; toutes cinq comprises sous le nom général de barde. Le chanfrein est d'une seule pièce, en fer battu, couvrant la tête de la nuque aux naseaux, avec deux garde-joues. Il est percé de deux œillères, et terminé par deux cornes de bélier, qui servent d'enveloppe aux oreilles. Le hausse-col va de la nuque au garrot, enveloppant complétement le cou d'une espèce de brigandine en écailles d'acier, fermée par-devant avec des boucles. Le gorgerin, d'une seule pièce, fait le tour du poitrail, et se joint à la selle par ses deux bouts; son rebord supérieur touche le hausse-col, et son rebord inférieur est relevé, pour faciliter la marche du cheval. Le garde-flancs est à proprement parler une sorte de housse en métal, qui sert de pendentif à la selle. La croupière est une pièce immense, qui enveloppe toute la partie postérieure du cheval, comme le gorgerin enveloppe la partie antérieure, et qui est relevé par le bas, comme lui, afin de faciliter l'élan nécessaire à la course. Nous ne parlons pas des ornemens de sculpture et de gravure, qui font quelquefois un chef-d'œuvre d'art de ces armures; nous nous tenons à la forme même qui les constitue.

Nous devons ajouter, pour compléter ce qui concerne le cheval de bataille, que l'usage du ferrement fixé avec des clous était établi au quatorzième siècle. Dans une tapisserie tirée du château de Bayard, représentant la prise de Troie, et qui remonte à l'époque où l'armure pleine et close n'était pas encore en usage, le cheval duquel Diomède a été précipité est très-visiblement ferré avec des clous, tant aux pieds de devant qu'aux pieds de derrière.

Il faut revenir maintenant, avant de terminer ce qui touche la panoplie moderne, à la forme nouvelle des casques qui s'introduisent avec les armures pleines.

Le principe général de ce nouveau casque, qui se montre seulement pour la première fois pendant la première moitié du quatorzième siècle, c'est d'être entièrement clos, avec une partie mobile sur le devant, tournant autour de deux pivots placés latéralement, et se levant ou s'abaissant à volonté, pour couvrir ou pour laisser voir le visage. C'est le casque appelé casque à visière mobile. Quant à sa forme, elle varie beaucoup: il y en a de pointus, il y en a d'aplatis, il y en a de ronds. La forme de cette visière mobile est elle-même très-diverse. On voit au Musée d'artillerie le casque du sire d'Imbercourt, tué à la bataille de Marignan, et dont la visière représente une face humaine, avec des moustaches. Il faut donc se borner à dire de ce casque nouveau, complément des armures pleines, qu'il a pour caractère d'être entièrement clos, et d'avoir une visière mobile. Il dure depuis le commencement du quatorzième siècle jusqu'à la disparition complète des armures, au dix-septième, accompagné de l'armet, du morion, de la salade et de la bourguignotte, qui étaient des casques plus ou moins ouverts, généralement à l'usage de l'infanterie.

Nous avons vu que la dernière armure pleine que nous ayons trouvée est celle de Louis XIV. La noblesse guerrière méprisa longtemps l'artillerie, qui détruisait l'ancienne tactique. Il répugnait à ces braves gentilshommes de se cacher derrière des terrassemens, pour lancer des boulets à l'ennemi. Il fallut trois siècles, et les ravages affreux que le canon faisait dans les rangs de la gendarmerie féodale, pour vaincre l'obstination des chevaliers.

Il y eut un temps où les gentilshommes voulurent lutter, par la lourdeur des armures, contre la force des balles et des boulets. « Ils ont si fort passé mesure, disait, sous Charles IX, le grand capitaine La Noue, que la plupart se sont chargés d'enclumes au lieu de se couvrir d'armures... Les armes d'aujourd'hui sont si griéves, qu'un jeune gentilhomme, à trente-cinq ans, est tout estropié des épaules d'un tel fardeau. » Plus tard, lorsque la noblesse vit que les cuirasses ne résistaient pas aux armes à feu, elle voulut passer d'un extrême à l'autre, et elle négligea toute précaution. Un édit de Louis XIII, de l'année 1638, ordonna aux gentilshommes, sous peine de dégradation, de s'armer d'armes défensives.

GRANIER DE CASSAGNAC.

DE L'OBÉISSANCE

QU'ON DOIT AUX GUIDES DANS LES MONTAGNES[1].

Il est une recommandation que l'on ne saurait répéter sous trop de formes au voyageur, c'est celle de ne point s'écarter de ses guides. Sous prétexte qu'on ne voit pas de dangers autour de soi, on veut aller seul; on met de la vanité à faire ce que d'autres n'ont pas fait, et, sans que l'on s'en doute, on s'expose à périr. Là, les périls sont cachés, non sous des fleurs, mais sous la neige. Nous avons vu ce qui est arrivé à Buonaparte en beau chemin; sans l'adresse et l'agilité de son guide, il eût trouvé son tombeau dans la Dranse du Saint-Bernard. Il est telle situation où le moindre incident, la perte ou la rupture d'un bâton de voyage, un rien, enfin, peut être l'occasion de la mort la plus instantanée. Des exemples parleront plus haut que des conseils et que des raisonnemens.

Le bâton ferré joue un si grand rôle dans les excursions de montagnes, que M. Clissold, faisant la relation grave, attachante, du fait important de son ascension du Mont-Blanc, ne dédaigne pas de raconter comment il perdit le sien après s'être écarté de ses guides, vers le rocher des Grands-Mulets, et le danger qu'il courut quand il fut seul et sans bâton. « Je raconte, dit-il ce léger accident, pour montrer aux voyageurs qu'ils ne doivent jamais quitter leurs guides, mais suivre au contraire scrupuleusement leurs pas, leurs conseils et leurs directions. »

Ce fut précisément pour avoir cassé son bâton et avoir laissé tomber ensuite celui de son guide dans une profonde crevasse de glace, que M. R. Rochette et ce guide, désarmés presque du même coup, pensèrent périr ensemble le 2 septembre 1819, dans la traversée, du reste impossible, du glacier du Rhône dans sa partie inférieure. Grâce à la commisération d'un pâtre qui du bord les suivait des yeux, et qui eut le courage de leur porter des bâtons, ils purent revenir au point d'où ils étaient partis, et se tirèrent heureusement du plus grand péril qu'homme puisse jamais courir; mais ce fut avec des peines si inouïes, qu'on n'en pourrait donner une idée, à moins de transcrire littéralement l'écrivain aimable et spirituel qui les raconte; or, il vaut mieux recommander la lecture de son livre que d'en affaiblir, en les abrégeant, les expressions pittoresques. Il est une chose pourtant qu'il faut bien dire; c'est que le guide s'était toujours opposé au désir de M. Rochette de traverser le glacier à cette dangereuse place, que je connais pour en avoir scruté les horreurs à vue d'oiseau, et qu'il ne s'était rendu enfin que parce qu'il n'avait rien pu gagner sur l'ardent et intrépide voyageur, qu'il ne pouvait d'ailleurs se résoudre à abandonner dans une aussi aventureuse tentative.

Plusieurs voyageurs, avec ou sans guides, ont péri dans les Alpes, et l'on n'a jamais connu la cause ni les détails de leur mort. J'ai cité l'événement du 29 septembre 1830 au Saint-Bernard pour exemple. Mais il n'en est pas de même de M. Mouron. Cet homme respectable, l'un des ministres du canton de Vaud, quitta Grindelwald le 31 août 1821, accompagné d'un guide, et se dirigea vers le Séremberg, montagne gazonnée, située entre deux branches du glacier de Grindelwald, dans l'intention de parcourir la mer de glace. Il s'arrêta dans la cabane d'un berger, partagea avec lui et avec son guide les provisions qu'il portait. Une douce gaîté avait présidé à ce modeste repas. Quand il fallut repartir, le berger accompagna ses hôtes jusqu'à un amas de pierres situé sur le glacier, à peu de distance de son habitation, et les quitta. Ils marchèrent à peine dix minutes, et arrivèrent auprès d'un puits que s'est creusé l'eau d'un ruisseau large de cinq à six pieds et abondant lorsque la chaleur fait fondre la glace. L'ouverture de ce puits est large de sept à huit pieds: l'eau, en s'y engouffrant, forme une belle cascade. En s'avançant autant que possible sur l'ouverture, soit en se penchant, soit, pour plus de sûreté, en rampant, afin d'en examiner l'intérieur, on ne voit point de fond, mais seulement les parois et les arêtes perpendiculaires d'une glace polie comme un miroir par le frottement de l'eau. Le guide, voulant donner à M. Mouron une idée de la profondeur du gouffre, se baisse pour ramasser une pierre qu'il jettera dedans, se relève aussitôt, et ne voit plus personne auprès de lui. Épouvanté, il regarde dans l'abîme, aperçoit le bâton du malheureux pasteur fiché dans une fente de la paroi opposée, et ne doute plus qu'il n'y soit tombé aussi. Dans son désespoir, il fait le tour de l'ouverture, appelle, crie, écoute, et n'entend pour toute réponse que la bruyante voix de la cascade. Seul et manquant de tout moyen d'agir avec quelque efficacité, il vole au Sérémberg, ramène le berger, et fait avec lui des efforts qui demeurent stériles. Non-seulement ils ne purent arriver au corps, mais même l'apercevoir. Il fallut faire une déclaration au pasteur de Grindelwald, qui lui-même en déféra à l'autorité, et, chose extraordinaire dans un petit pays, et que je ne me charge pas d'expliquer, il se passa douze jours avant qu'on pût se mettre à la recherche légale du cadavre.

Dans les malheurs de cette nature, il arrive souvent que la voix publique accuse le guide, quoique jusqu'à présent elle ait toujours eu tort. Ainsi, le jour fixé pour la descente dans le gouffre ayant été connu à l'avance, presque toute la population du pays se transporta sur le glacier. On peut se figurer l'anxiété où était le guide, qui, sûr de lui-même, craignait cependant que depuis douze jours les vêtemens de M. Mouron, déchirés sans doute dans sa chute, n'eussent été entraînés par le torrent, et que sur cet indice trompeur les soupçons d'assassinat auxquels il était en butte ne se changeassent en certitude. Enfin, le maître de l'auberge de l'Ours, à Grindelwald, qui s'était généreusement dévoué pour descendre à la recherche du corps, l'ayant trouvé et étant parvenu à le lier de cordes, on se mit en devoir de le hisser. Chaque mouvement des travailleurs pour l'amener à la surface excitait au plus haut point la curiosité de la multitude rassemblée, et faisait battre le cœur du guide; mais quand on vit enfin paraître le corps avec tous ses vêtemens, quand une voix eut crié: *Voici sa montre, voici son argent!* une expression générale de douloureuse satisfaction se répandit sur toutes les figures; car, dans ce grand malheur, du moins l'honneur du canton était sauvé.

Comment était arrivé l'accident? on n'a jamais pu l'ex-

(1) Chap. VI du livre IV de l'*Histoire inédite de l'hospice du grand Saint-Bernard*, par M. Rey, de la Société royale des Antiquaires de France.

pliquer que par des suppositions. Peut-être M. Mouron, voulant contempler l'effet de la cataracte dans l'abîme, se sera-t-il appuyé sur son bâton qui aura fléchi sous le poids; peut-être un simple faux pas l'a-t-il précipité! Je vais citer du moins un exemple qui prouvera que l'on peut périr dans les montagnes en présence de témoins, sans avoir donné lieu à ce malheur par la moindre imprudence, comme on périt quelquefois dans sa propre chambre, au coin de son foyer, par un événement impossible à prévoir, et à la cause duquel on est soi-même tout à fait étranger.

C'était à la fin de juin 1834. Un Français, ami des chanoines du grand Saint-Bernard, habitait depuis quelques jours avec eux, et était l'objet de toutes leurs attentions. Un matin, il proposa une promenade, que deux jeunes religieux voulurent diriger. Deux chiens furent de la partie, Turc et Drapeau, et le col Fenêtres fut le but de l'excursion. Arrivés là, on s'y amusa, non pas à entasser Pélion sur Ossa, comme avaient jadis fait les géants de la fable, mais à précipiter au contraire des monts sur d'autres monts, c'est-à-dire les cimes feuilletées d'une montagne haute de 8,500 pieds, dans le val Ferret. C'était pour nos graves promeneurs une joie d'enfants si l'on veut, mais une joie inexprimable, de voir les blocs, partis énormes du sommet, bondir de pointe en pointe par sauts immenses, se diviser en avançant, et n'arriver au bas des profondeurs que réduits en poussière. On avait fait auprès de la célèbre roche polie, dont il sera parlé en son lieu, sur une neige qui ne fond jamais entièrement, et avec un merveilleux appétit, un déjeuner frugal apporté avec soi de l'hospice. On jetait un dernier coup d'œil sur le spectacle imposant qu'offrait, par un soleil magnifique, l'admirable panorama des Alpes du Valais et de la Savoie, sur lesquelles on semblait dominer. Devant soi l'on voyait le Mont-Blanc, le souverain des monts de l'Europe, sans intermédiaire, sans nuages, sans voile et dans toute sa gloire, à une distance apparente de cinq à six lieues seulement, à vol d'oiseau. A sa droite étaient les grandes Jorasses, étincelantes d'un éclat provenant de la croûte de glace qui recouvre leur extrême pointe; puis, en regardant toujours à droite et en pivotant sur les talons, on apercevait successivement les aiguilles du Chenavier, du Moine, d'Argentière, du Tour, etc., d'où descendent les glaciers d'Amero, de Triolet, de Mont-Dolant, de Portalet, etc.; au-dessus de la direction de Martigny et du lac de Neufchâtel, la chaîne du Jura se développait dans un grand lointain. La Dent de Morcles, les Diablerets, la Dent du Midi, la montagne de Combin, les glaciers de Tzeudey et de Menoue, le Vélan, le Barasson, le Mont-Mor, l'Iséran, la Tour des Fous dans la direction de Cormayeur, le Pain de Sucre, et enfin les Fortzons, ramenaient l'observateur à la gauche du Mont-Blanc, après qu'il avait décrit un cercle entier sur soi-même.

Ravis, surtout le Français pour qui le spectacle était nouveau, mais non rassasiés de la contemplation de tant de merveilles amoncelées, il fallait cependant songer au retour. Sans que l'on s'en fût aperçu, l'heure était arrivée où l'on allait être attendus à l'hospice pour le dîner, et l'on ne voulait pas y faire naître de l'inquiétude. Enfin l'on se remit en route, non sans causer encore, tout en redescendant, de mille choses qui se présentaient à la pensée ou à la vue, et sur lesquelles l'étranger, qui d'ailleurs avait des motifs pour s'informer de tout ce que les montagnes voisines du Saint-Bernard offrent d'intéressant, accablait les deux bons chanoines de questions. On vint à passer à la naissance d'une pente longue, droite, rapide, et encore tapissée de neige. La conversation devait naturellement s'engager sur l'avantage qu'il y avait, pour des hommes habitués au séjour des montagnes, à gagner du temps en se laissant glisser sur de semblables talus, par l'espèce d'exercice nommé *la ramasse*. Les religieux avouaient qu'ils se livraient souvent à cet amusement, qu'ils y prenaient même un grand plaisir, mais qu'il y avait pour cela des saisons et des places; que le mois de juin n'était plus le moment, parce que la neige était ou sans épaisseur, ou sans consistance; enfin, que le talus devant lequel on se trouvait, malgré sa belle apparence, n'était jamais favorable, sa pente étant trop roide, trop embarrassée de rochers saillants, et aboutissant d'ailleurs à un précipice. Ils n'étaient donc pas plus tentés de faire en ce lieu une démonstration de leur adresse à la ramasse, que le Français un essai de la sienne. Aussi la surprise fut-elle générale lorsque tout à coup l'un des trois amis est vu par les deux autres et se voit lui-même lancé sur le plan incliné, sans qu'un mot, un mouvement, un indice antérieur ait préparé à une scène aussi imprévue. Avait-il glissé en se retournant avec vivacité? le bâton ferré auquel il se confiait avait-il fléchi sous lui? une fascination subite l'avait-elle poussé à son insu et malgré lui? car pour une résolution prise, il n'y avait pas la moindre raison de le supposer. Toutefois, il était tombé aux pieds de ses deux compagnons, assis fortuitement comme dans la ramasse, et il partait à la manière d'un homme dès longtemps exercé à ce jeu.

D'abord il descendit quelques toises sans dévier d'une ligne, non dans la direction du précipice, qui était à gauche, mais dans celle d'un rocher auquel il ne pouvait manquer d'aboutir, s'il n'avait pas le talent de s'arrêter en route par un mouvement de ses talons. Mais l'inégalité du terrain, dissimulée en partie par la neige, quelque peu épaisse qu'en fût alors la couche, lui ayant bientôt fait faire un soubresaut, il pivota sur lui-même et tomba à la renverse. Dès lors, au jugement des deux témoins d'une catastrophe imminente, tout espoir de salut fut perdu pour lui, surtout quand ils l'eurent vu ou descendre avec une rapidité extrême placé en travers de la pente comme un tonneau, ou rouler en boule comme une avalanche naissante, ou enfin prendre la position allongée ou la direction perpendiculaire, et tendre forcément à la roche, tantôt sur le dos, la tête ou les pieds tour à tour les premiers, et tantôt sur le ventre, les pieds ou la tête en avant. Ce n'est pas tout, et comme si la situation n'était point assez critique, il rencontrait des fragmens de roches détachées, dont son passage déterminait la chute. Ces fragmens, roulant avec lui, en entraînaient d'autres à leur tour, et donnaient ainsi l'effrayant et nouveau spectacle d'une avalanche de pierres sur la neige, avalanche qu'il traînait à sa suite et qui menaçait de l'écraser, lors même qu'il ne serait point fracassé en arrivant au bas de cette partie de la pente.

L'heure suprême allait sonner pour lui: la mort était assise, menaçante, sur l'inévitable rocher. Il la voyait quand il était sur le ventre et la tête la première: il pouvait même se préparer à une fin chrétienne par une élévation d'esprit à Dieu, fugitive il est vrai, mais en harmonie du moins, par sa courte durée, avec le peu de vie qui lui restait à consumer.

Enfin, de tout le poids de son corps, poids décuplé même par la hauteur et par la rapidité de la chute, il atteignit la redoutable roche dans un moment où, revenu sur le ventre, il arrivait la tête devant. Repoussé par la violence du choc, il parut rebondir en arrière; mais retombant enfin sur l'obstacle, il y demeura sans mouvement: c'est assez dire qu'il trouva là le terme de sa cruelle agonie.

Que faisaient cependant, au bord de la fatale pente, les deux amis de l'étranger? car c'était à lui, comme on le pense

bien, et non à des montagnards exercés, que le pied avait si malheureusement manqué sur la neige. Dans la surprise du premier moment, ils n'avaient pas songé à s'élancer sur ses traces, parce qu'ils croyaient que ce qu'ils lui voyaient exécuter au départ avec une adresse si grande en apparence, il avait voulu et il savait le faire ; et bientôt, c'est-à-dire dès qu'il fut renversé sur le dos, il n'était plus temps d'aller à son secours, parce qu'ils n'eussent jamais pu regagner assez d'avance pour venir lui barrer le passage. Ils étaient donc réduits à attendre, immobiles, l'issue d'un événement dont ils suivaient des yeux toutes les phases avec une anxiété inexprimable. « Hélas! se disaient-ils l'un à l'autre, c'en est » fait de notre ami ; soit qu'il rencontre le rocher ou non, » il est mort. Quelle nouvelle à rapporter à l'hospice ! Qui, » d'entre la communauté, se chargera de l'apprendre à sa » femme ! Mais quel malheur pour nous surtout à qui on l'a » confié ce matin ! Sera-t-il donc venu de si loin pour chercher un tombeau près des nôtres, car il est évident que » sa carrière va finir au Saint-Bernard ! »

Enfin était arrivé, de la manière qu'on vient de le dire, le dénoûment de ce triste drame, et dès lors le devoir des charitables prêtres était tracé : ils n'avaient plus qu'à se ramasser, pour venir promptement s'assurer auprès de leur ami s'il n'y avait point de dernières paroles à recueillir, de secours à porter au corps, de soins à donner à l'âme, ou si, décidément, tout était consommé. Les yeux toujours fixés sur ce corps inanimé, ils arrivaient rapidement, lorsque, dans le trajet, ils virent, et en même temps ils entendirent leur malheureux hôte porter les deux mains à sa tête, et enfin s'écrier d'une voix encore ferme : *Dieu soit loué, je n'ai point de mal!*

Il faut avoir échappé à un danger dont on a eu la faculté, par une constante présence d'esprit, d'apprécier l'issue et les conséquences vraisemblables, pour bien juger de la sincérité des actions de grâce que l'on adresse mentalement à Dieu, quand on se voit rendu à la vie par un acte aussi manifeste de sa miséricorde, actions de grâces que je lui adressai en effet au moment de ma résurrection, puisqu'il faut avouer enfin qu'il ne s'agit point ici d'un autre que de moi-même!

Me voilà donc, demi-mort, du moins, et malgré mon exclamation, on pouvait le craindre, me voilà réuni à des amis que, si plein de santé et de vie, je venais de quitter, il n'y avait qu'un moment encore : nous voilà réunis, mais, eux et moi, dans des situations d'esprit bien opposées, et jouant des rôles intervertis. Je jouissais avec délices du sentiment de ma conservation ; eux, en proie aux plus vives inquiétudes, craignaient qu'épargné par le choc immédiat, je ne fusse frappé par le contre-coup et emporté par le saisissement. Le sang coulait sur ma figure sans que je m'en montrasse effrayé ; eux, à ce spectacle, ne doutaient pas que, nonobstant mon apparente fermeté, je n'eusse le crâne ouvert, et que je ne touchasse encore une fois à ma dernière heure. J'étais donc obligé de les rassurer moi-même, moi qui, seul, pouvais avoir la connaissance de ma constitution, et la conscience de mon prompt rétablissement. Toutefois, nous cherchâmes d'où le sang qui me défigurait pouvait provenir, afin d'en arrêter le cours, et nous reconnûmes bientôt que c'était de mes mains, et qu'il s'était répandu sur mon visage lorsqu'en reprenant mes sens j'avais machinalement tâté ma tête.

Effectivement, la mémoire m'étant revenue après ce profond ébranlement, je me souvins qu'à peine renversé, et pendant toute la descente, j'avais les yeux constamment fixés sur le roc, du moins quand je revenais dans la situation de corps qui me permettait de le voir ; que j'avais toujours calculé que ce roc me serait fatal, à moins qu'en arrivant dessus je ne parvinsse à l'aborder les mains en avant ; et l'état effrayant de mes mains, quand nous les vîmes, non-seulement nous prouva que les choses s'étaient passées ainsi, c'est-à-dire qu'elles avaient porté d'abord, mais nous expliqua aussi l'espèce de rebond que les religieux m'avaient vu faire en arrivant au rocher. Quoi qu'il en soit, la violence du choc avait profondément blessé mes mains dans la partie charnue du pouce. On eût dit une grenade entr'ouverte. Le sang en sortait littéralement à grands flots ; elles retenaient dans les chairs vives des fragmens de la roche, dont l'extirpation devait plus tard m'être bien douloureuse. Du reste, pas de blessure ailleurs, pas la moindre contusion ; les mains par bonheur avaient paré à tout. Dès que cette certitude eut été bien acquise, l'espoir rentra dans le cœur de mes dignes compagnons. Nous laissâmes les plaies saigner longtemps, selon un système à moi, soit dans l'eau de neige, soit dans la neige même, et au risque de nous faire attendre au couvent, à qui, par des raisons qu'il faudra bien dire, je devais cacher ma cruelle aventure. Quand l'hémorrhagie fut arrêtée, et elle dura presque trois heures, nous fîmes à mes mains des bandages avec nos mouchoirs, et nous rentrâmes enfin, en faisant assez bonne contenance pour qu'on ne se doutât pas de ce qui m'était arrivé. Mais il y a sur cette longue perte de sang, qui, du reste, ne nous inquiéta jamais, une circonstance curieuse. Nous avions oublié un couteau près de la *Roche polie* où nous avions déjeuné. Le lendemain, l'un des jeunes chanoines l'alla chercher : nous étions à table quand il revint. Il s'approcha de moi, et me dit à l'oreille : « J'ai revu le théâtre de la scène d'hier ; c'est à faire horreur. A voir tout le sang dont la neige est teinte, on dirait qu'il a été commis là un grand crime. » Répandu sur les rochers ou sur la terre, mon sang s'y serait ou séché ou évaporé ; versé sur la neige, au contraire, il est donc littéralement allé rougir les eaux du Butier, et par conséquent celles de la mer Adriatique.

Jusqu'à mon arrivée à l'hospice, je n'avais point éprouvé de souffrances ; elles ne commencèrent véritablement que lorsqu'il fallut appliquer sur les plaies un appareil sérieux. Cela se passa secrètement entre les trois amis, en attendant l'heure du souper. Nous fûmes obligés d'extraire un à un, avec la pointe des ciseaux, les éclats de pierre qui, malgré toutes les lotions de la journée, n'étaient point sortis ; nous coupâmes des chairs déchirées dont l'aspect nous déplaisait, nous laissâmes tremper longtemps mes mains dans une eau saturée de sel, remède qui m'avait réussi dans des blessures précédentes ; nous leur appliquâmes des compresses imbibées de la même préparation, et nous vînmes prendre place à la table du réfectoire, comme s'il ne s'était rien passé d'extraordinaire pour nous depuis notre départ. On s'aperçut bien que j'avais les mains enveloppées, mais je me tirai d'affaire en disant qu'ayant glissé dans un passage difficile, je me les étais écorchées en tombant ; et voici enfin les motifs de ce mystère : d'abord, je ne voulais pas qu'on pût reprocher à mes aimables guides la moindre imprévoyance à mon égard, puisqu'il n'y en avait point ; ensuite, je ne voulais pas que ma famille entendit jamais parler de ce terrible accident, afin que, dans sa tendre sollicitude pour moi, elle ne s'opposât point aux excursions de montagnes que je pourrais vouloir recommencer un jour. Je demandai donc le secret sur cet événement aux deux seuls témoins qui en existassent, et ils me le promirent. Tels, autrefois, les trois libérateurs de la Suisse, réunis au Grütli, jurèrent devant la lune de verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour recouvrer ce qu'ils

nommaient d'antiques droits méconnus ; tels, à la face du soleil, nous jurâmes tous trois, au Saint-Bernard, sur les neiges rougies de mon sang répandu à grands flots, de ne jamais convenir que j'y en eusse versé une seule goutte ; et je puis dire que mon but d'alors a été complétement atteint. Le couvent ne sait que depuis peu de temps ce qui m'est arrivé presque à sa porte en 1834, et ma famille, seulement depuis qu'il est à peu près certain que je ne retournerai plus aux Alpes.



Le couvent du mont Saint-Bernard.

Nous avions eu, pendant le temps qu'avait duré l'hémorrhagie, tout le loisir de rechercher la cause de l'événement qui l'avait occasionnée ; mais nous ne la trouvâmes pas. Les religieux n'avaient rien vu au moment de la chute, et moi je ne me souvenais de rien. Il fut seulement constaté entre nous que je n'y avais donné lieu ni par une imprudence ni par une bravade. Ainsi, bien que plus heureux que M. Mouron, je survive à la plus terrible chute que l'on puisse faire, bien que l'événement ait eu à sa naissance trois témoins doués de toutes les facultés de leur esprit, il n'est pas plus possible d'expliquer comment j'ai été mis en danger de périr, que comment le pasteur a péri. Ce qu'il y a de certain, c'est que si, au lieu d'une pente, j'eusse eu, comme lui, un gouffre devant moi, j'aurais disparu aussi subitement aux yeux de mes respectables amis, que M. Mouron à ceux de son guide. Nous échouâmes également à expliquer comment, de toutes les pierres qui me suivaient sur la pente, et dont la moindre pouvait me tuer, au dire des religieux, car pour moi je ne les ai pas vues, je ne fus atteint cependant par aucune. J'aurais dû, ce jour-là, mourir par tant de causes, tant de choses funestes qui, une fois tombé sur la neige, étaient vraisemblables, imminentes, et cependant m'arrivèrent si peu, que nous ne pûmes trouver de raison, dans ce malheur, à des bonheurs si multipliés, que dans une protection spéciale de la Providence qui, par des vues à elle, avait permis ma chute, mais n'avait pas voulu ma mort.

Je restai quelques jours encore à l'hospice après mon accident, pansé régulièrement à l'eau salée par mes deux compatissans chirurgiens, M. Cart et M. Darbelay, dont les noms me seront toujours doux à prononcer, et que je ne saurais jamais assez remercier de leurs tendres soins pour moi, et enfin je partis, me reposant du soin de ma guérison sur la santé habituelle de mon corps, et sur le temps qui guérit des plaies de tant de sortes. Elle s'opéra chemin faisant, sans consultations aucunes, sans drogues, sans vulnéraire même, et par le seul traitement que je m'étais prescrit.

Je viens de raconter un événement dans lequel je suis le principal acteur, comme je l'eusse fait s'il fût arrivé à

tout autre, et comme mon sujet l'exigeait; je n'ai donc point à m'excuser d'avoir parlé de moi. J'ai dit le fait le plus brièvement possible, sans exagération; ma volonté n'y fut pour rien. Il ne peut être imputé à indifférence à mes guides, puisqu'ils mettaient à veiller sur moi le double intérêt d'hôtes et d'amis. Si donc il a pu avoir lieu en présence d'hommes à ce point respectables, à plus forte raison peut-il en arriver de semblables ou de plus funestes encore, témoin celui dont M. Mouron fut victime, avec des guides qui souvent ne s'intéressent aux voyageurs qu'en raison du salaire qu'ils en attendent. Toutefois, puisque je suis tombé sous les yeux de mes amis, à leur insu, M. Mouron avait pu être englouti instantanément et sans être vu par son guide au moment où il tombait, et mon malheur prouve, une fois de plus, combien il est injuste, avant de connaître les faits, de commencer, en pareille conjoncture, par faire peser sur un guide l'odieux soupçon d'assassinat dont celui de M. Mouron fut si douloureusement affecté.

Dans l'exemple que je viens de rapporter, j'ai pu me prévaloir de ce que je n'avais point eu de torts à me reprocher : la loyauté veut que je m'accuse franchement dans celui qui va suivre. Ici, j'ai quitté mon guide, et peu s'en est fallu que cette imprudence, qui ne semblait pas en être une, ne me fit périr de la plus étrange mort.

Quand on a dépassé le lac d'Oberalp, qui est au fond de la vallée de ce nom, et d'où descend celle des quatre sources de la Reuss qui, déjà réunie à l'une d'elles, va se joindre, à Andermatt, au produit des deux autres, une double issue se présente pour entrer du canton d'Uri dans celui des Grisons. Celle de gauche s'appelle le passage de Tiarms, et, par le chalet de ce nom, conduit à Ciamut : celle de droite passe par la croix du sommet du col, Munagaras et Surpalix, pour aboutir à Ciamut également. Entre ces deux cols ou passages, s'élève à une très-grande hauteur un appendice du Mutschberg, qui est plutôt une alpe qu'une montagne, en ce qu'on n'y voit nulle part la roche à découvert, que l'eau dont elle est imprégnée en rend la terre spongieuse presque jusqu'au sommet, et que ce sommet est un pâturage où j'ai trouvé, non des vaches comme partout ailleurs, mais des moutons gardés par des pâtres italiens.

J'étais monté à pied, laissant mon cheval dans les herbes abondantes du bas de la montagne. Je m'étais élevé par le col de Tiarms, et je voulus descendre par celui de Surpalix, afin d'arriver à l'arête de séparation de la Reuss et du Rhin. Je partis seul de ce côté, tandis que Güntran, mon guide, repassa par l'autre, pour m'amener le cheval à la tête du lac d'Oberalp. Je ne voyais devant moi que de l'herbe fraîche et rase, et je ne doutais pas, puisque la surface du sol me semblait unie, que je n'arrivâsse aisément au but où je voulais atteindre, et que, quoique éloigné, je voyais au-dessous de moi très-distinctement. Mais quelle fut mon erreur! A peine eus-je quitté le plateau encore neigeux par places du Mutschberg, que l'eau dont j'avais vu l'autre côté imprégné se manifesta aussi de celui-ci. Peu à peu la terre, d'abord simplement humide, devint spongieuse, et se changea enfin en boue fluide. Des trous où bouillonnaient des sources me barrèrent le passage : je n'avançais plus qu'en m'élançant d'un îlot solide à un autre. La difficulté croissant en raison de la multiplication et de l'abondance des sources, je m'arrêtais souvent sur la pointe d'un îlot pour sonder mon chemin de l'œil et pour délibérer. Je dis *sonder de l'œil*, parce que l'état de mes mains blessées au Saint-Bernard ne me permettait pas encore l'usage du bâton. Retourner sur mes pas n'était déjà plus possible; ni moi ni personne à ma place n'eût eu la faculté de faire, en remontant, et dans un terrain dénué de points d'appui, les bonds que la descente ne rendait que trop faciles. Avancer me semblait désormais devoir empirer ma position. J'avais appris des pâtres et des guides à articuler le cri des Alpes; je criai donc pour me faire entendre de Güntran; vain espoir : il était loin, bien loin; nous avions une montagne entre nous deux, et l'écho seul répondait à mon cri de détresse. Cependant, je ne pouvais non plus rester en chemin. J'allais incessamment de droite à gauche et de gauche à droite, cherchant un passage ferme, n'en trouvant jamais, et pourtant descendant toujours. Tantôt j'enfonçais jusqu'aux genoux dans la boue et ne m'en retirais qu'avec peine, tantôt je suivais le milieu d'un cours d'eau, chemin étrange où l'expérience m'avait enseigné cependant que le fond était plus solide, et je n'en sortais qu'aux places où l'eau amassée en bassin eût pu cacher un trou qui m'aurait englouti.

Je ne m'effraye pas facilement des dangers de montagnes; cependant, excédé par la fatigue, privé de l'appui d'un bâton, séparé de mon guide, seul enfin à mes réflexions, j'en faisais de fort tristes sur un péril d'une nature si singulière, et qui s'aggravait encore dans mon esprit par l'habitude que j'avais de juger des distances dans les montagnes. Je calculais que j'étais encore loin du but, quoique je semblasse y toucher, et, pour la première fois, je connus le découragement. Mais là, comme au Saint-Bernard, j'éprouvai qu'il est un Dieu pour les voyageurs. Au moment où je désespérais le plus de sortir d'une situation aussi critique, j'arrivai près d'un léger tertre, sur lequel je m'élançai avec empressement : c'était une oasis dans la boue. J'y fis halte, et j'en examinai avec attention les alentours visibles. Je remarquai qu'il était l'origine d'une arête ou sillon en relief qui se prolongeait vers le bas de la montagne, et je jugeai que, par conséquent, il serait moins humide. Cette fois je ne me trompais pas, et ce tertre bienheureux fut la planche de salut que la Providence m'indiqua dans mon naufrage de terre. Les eaux supérieures qui, sans que je m'en doutasse, étaient la source commune de la Reuss et du Rhin, rejetées à droite et à gauche par le tertre qui allait en s'élargissant et qui faisait pour elles exactement l'effet de l'éperon d'une pile de pont, coulaient sur mes côtés en s'écartant de moi à mesure que je descendais. Vers la base, le sol redevenait bien ce qu'il avait été d'abord; mais avant qu'il eût repris la fluidité dont j'avais eu tant de peine à sortir, j'arrivai sur l'arête solide du col où je tendais, et qui semblait être le prolongement du sillon proéminent de la montagne, et je me considérai comme sauvé miraculeusement d'un très-véritable et très-grand danger. Plus je réfléchis aujourd'hui à ce qui m'arriva au milieu de ce marais à pic, et plus je suis persuadé que, dans certaines combinaisons et à certaines époques de l'année, on peut s'enfoncer tout entier dans la fange et y périr en plein jour. Enfin, Güntran me rejoignit, et quand je lui contai mon infortune, il m'avoua ingénument qu'il ne connaissait point la nature des terres du Mutschberg du côté où je l'avais descendu, et que s'il eût été avec moi, il n'aurait ni songé à combattre mon dessein de le descendre, ni fait difficulté de m'y suivre.

Mais du tort de quitter son guide quand on ne voit autour de soi que de l'herbe, à celui de dédaigner ses conseils en s'éloignant obstinément de lui quand on marche sur un glacier, la différence est grande. M. Eschen, poëte danois, connu par une excellente traduction en vers des odes d'Horace, fit une bien triste expérience de ce mépris des conseils.

Il était parti de Servoz le soir du 16 août 1800, avec un compagnon et un guide pour faire l'ascension du mont Buet. Ils avaient couché au chalet de Villy, et le lendemain on s'était mis de bonne heure en marche. Déjà on avait atteint le glacier des neiges, lorsque M. Eschen, qui, malgré des représentations souvent renouvelées, marchait toujours en avant de quelques centaines de pas, disparut tout à coup aux yeux de son guide et de son ami : il était tombé dans une crevasse récente. Tout fut mis en œuvre sur-le-champ pour arriver jusqu'à l'imprudent voyageur, mais ce fut inutilement; on ne le vit même point, et il fallut se résoudre à rentrer à Servoz sans lui. Toutefois, on retourna sur-le-champ au glacier avec des cordes et des échelles, on recommença les recherches; enfin l'on aperçut le malheureux étranger à environ cent pieds au fond de la crevasse. On y descendit avec de très-grandes peines, et quand on parvint à lui, on trouva qu'il était entièrement gelé. Il paraît qu'il avait glissé comme M. Mouron et comme moi sans s'y attendre, et qu'il était mort même avant d'avoir atteint le fond de l'abime; du moins il fut trouvé debout, les bras croisés par-dessus la tête, la figure calme, et sans la plus légère blessure. Ce cruel événement fit une grande sensation dans toute la contrée : elle était alors sous la domination française; le préfet du Mont-Blanc décida que M. Eschen serait enterré à Servoz; et, sur un ordre signé *Buonaparte et Cambacérès, consuls*, on lui éleva un monument public au bord du grand chemin. Enfin, pour que ce monument servît de perpétuel avertissement aux voyageurs à venir, on y grava ces mots : *Voyageurs, écoutez les avis de vos guides, et ne vous éloignez jamais d'eux!*

Ce que l'on a dit des enfans, pour qui les fautes des pères sont ordinairement perdues, n'est pas moins vrai pour les voyageurs : le malheur des uns n'est pas toujours une leçon pour les autres. Il existe sur le chemin de Martigny à Chamouni, par la Tête-Noire, une aiguille dont la hauteur perpendiculaire est presque de 8,000 pieds, et dont le sommet semble inaccessible. Cinq ou six voyageurs cependant l'ont atteint, et ont constaté cet acte d'imprudence en déposant leurs noms dans une bouteille qui est attachée à l'extrême pointe. Il y a peu d'années, un jeune Saxon, voulant payer son tribut à la vanité de faire une chose difficile, manifesta l'intention d'aller mettre son nom dans la bouteille. Son guide lui en représenta le danger, le conjura de ne s'y point exposer de gaîté de cœur, mais ne réussit point à le convaincre. Le devoir d'un guide ne va pas jusqu'à périr avec celui qui le paye, quand il lui prend fantaisie de tenter une chose évidemment déraisonnable. Celui du Saxon l'accompagna tant qu'il le put, lui donna des conseils pour le reste du chemin, et l'attendit; mais ce fut en vain. L'imprudent ne revint pas de son ascension, et trois jours après on retrouva son corps, qui fut enterré à Martigny. Toutefois il était parvenu à la bouteille, car depuis on y a vu le papier où il avait écrit son nom. Il paraît que c'est la descente qui lui devint fatale.

J'ai réuni dans ce chapitre et dans le précédent beaucoup de graves accidens connus. Que serait-ce si chacun racontait, à mon exemple, ceux dont il a entendu faire le récit, et ceux dont il a été ou témoin ou victime, et qui, restant ignorés de la masse des voyageurs, sont malheureusement perdus comme preuves de ces vérités : que pour les excursions dans les montagnes il est indispensable de prendre des guides, et qu'il faut par-dessus tout être docile à leurs avertissemens?

REY.

ÉTUDES SUR LA NAVIGATION FLUVIALE A LA VAPEUR.

La navigation est si importante pour la prospérité d'un pays, que l'homme qui le premier put employer la force élastique de la vapeur d'eau, la proposa pour faire mouvoir les navires. Cette grande et belle invention fut vivement accueillie par les mécaniciens vraiment dignes de ce nom, qui cherchaient à substituer à la force des êtres animés celle d'un agent qui pût également remplacer le vent, dont on ne tire qu'un médiocre parti sur les rivières; laissant les hommes à projets, égarés dans une fausse route, se contenter d'employer de diverses façons tous les modes possibles de transmission de mouvement et de combinaisons de forces, sans songer que la création d'un nouvel agent pouvait seule apporter des améliorations notables dans l'art de la navigation.

Après les moteurs vivans, comme l'homme, le cheval, le bœuf, seuls employés à remorquer les bateaux, on connaît les moteurs élémentaires, qui sont : les cours d'eau, les vents, les courans électriques, le feu et les actions chimiques, qui font passer brusquement à l'état de gaz ou de vapeur des masses solides ou liquides, ou qui condensent en liquides des substances aériformes.

Ces moteurs ont différentes importances pour la navigation. Dans les rivières, le courant favorise la descente des bateaux; en mer, on emploie de préférence la force du vent; mais il s'élève et s'abat sans que la main de l'homme puisse le retenir et le garder. On ne peut qu'indiquer les courans électriques, car ils n'ont reçu que de très-minimes applications, à cause de la difficulté qu'on éprouve à les coercer.

Les forces développées par les actions chimiques ont été éprouvées dans les machines dites à hydrogène carboné, à acide carbonique, à poudre à canon; mais elles sont trop coûteuses, et sont loin de présenter les avantages de la vapeur d'eau, si facile à produire et à anéantir.

Il est aisé maintenant d'assigner d'une manière précise à quel homme, à quel pays appartient la gloire d'avoir découvert la possibilité de donner un mouvement alternatif à un piston renfermé dans un cylindre en employant la force élastique de la vapeur d'eau; cette question était délicate, car on sait qu'on transforme en affaire d'honneur national le seul doute sur le lieu où a pris naissance un homme de génie, et où s'est développée une invention nouvelle.

Avant d'exposer l'état actuel de la navigation des rivières, il est convenable de tracer la marche progressive des découvertes qui ont amené les bateaux à vapeur au point où ils sont arrivés de nos jours.

La priorité de l'invention a été assez débattue entre les Français et les Anglais, pour que maintenant on sache à quoi s'en tenir sur les droits de chacun à la découverte de la puissance de la vapeur; nous nous bornerons spécialement à considérer son application à la navigation,

Le débat concernant l'invention des bateaux à vapeur n'avait paru d'abord s'établir qu'entre les Anglais et les Américains du Nord, à l'exclusion de la France. Il appartenait à l'illustre secrétaire de l'Académie des sciences de replacer la France au rang qu'elle doit occuper dans l'histoire de l'industrie : M. Arago, dans l'intéressante notice de l'*Annuaire de* 1837, prouva, les documens authentiques à la main, que non-seulement la France pouvait revendiquer une large part dans l'invention de la machine à vapeur, mais, en ce qui concerne la navigation, il rappela un passage remarquable de l'ouvrage de *Papin*, publié à Cassel en 1695 (1). Voici la substance de ce passage : après avoir reconnu l'utilité que l'on pourrait tirer de l'emploi de la vapeur à épuiser l'eau des mines, à jeter des boulets, *à ramer contre le vent*, *Papin* préfère cette force à celle des galériens pour aller vite en mer ; et, après une critique des moteurs animés qui occupent, dit l'auteur, un grand espace et consomment beaucoup lors même qu'ils ne travaillent pas, il remarque que ses tuyaux (cylindres à vapeur) seraient moins embarrassans, et il propose d'employer des *rames tournantes* au lieu des rames ordinaires.

Il indique un moyen de transformer le mouvement de va-et-vient du piston en un mouvement de rotation. Il considère que la plus grande difficulté ne consiste qu'à faire avec facilité des tuyaux légers (cylindres), gros et égaux d'un bout à l'autre.

La figure 10 de l'ouvrage précité représente un cylindre à vapeur à condensation. *Papin* dit que dans un bateau, les tiges des pistons, façonnées en crémaillères, s'appliqueraient et joueraient successivement sur l'axe (arbre de couche du mécanisme nageur) en s'engrenant à des roues dentées, qui produiraient la rotation de l'axe toujours dans le même sens, nonobstant le mouvement alternatif ou de va-et-vient des crémaillères (2).

Quarante-deux ans après que *Papin* eut publié ses idées, *Jonathan Hull*, qui est regardé en Angleterre comme l'inventeur des bateaux à vapeur, publia, en 1737, le plan et la description d'une machine qui n'était autre que celle de *Newcomen*, alors bien connue. Elle devait mettre en mouvement deux roues à palettes fixées à l'arrière du bâtiment, et être propre à faire entrer et sortir des ports et rades tous navires sans l'aide du vent. Ce ne fut au reste qu'un projet entièrement laissé dans l'oubli jusqu'en 1815, époque à laquelle le rédacteur du *Scott-Magazine* inséra dans son numéro du mois de mars une note à ce sujet.

« La priorité reste donc à *Papin* (dit M. Arago), et tant » qu'on n'aura pas prouvé que l'année 1695 a suivi 1736, » *Papin*, malgré l'autorité de tous les rapports présens, » passés ou futurs, aura le mérite d'avoir proposé les ba- » teaux à vapeur quarante-deux ans avant *Jonathan Hull*, » son compétiteur. »

Il resterait sur les rangs des rivaux de *Papin*, *Blasco de Garay*. Il résulte de documens et registres originaux (à ce que dit M. de Navarette) qu'une expérience eut lieu dans le port de Barcelone le 17 juin 1543. On ne vit qu'une grande chaudière d'eau bouillante et des roues attachées à l'un et à l'autre bord du bâtiment. Doit-on en conclure que les vaisseaux à vapeur sont une invention espagnole? Mais si l'on pense, avec M. Arago, que l'histoire des sciences doit se faire exclusivement sur des pièces imprimées, des documens manuscrits ne sauraient avoir aucune valeur pour le public ; car le plus souvent ils sont dépourvus de tous moyens de constater l'exactitude de la date qu'on leur assigne. Des extraits de manuscrits sont moins admissibles encore. L'auteur d'une analyse n'a pas quelquefois bien compris l'ouvrage dont il veut rendre compte, et il substitue, souvent même sans le vouloir, les idées de son temps, ses propres idées, aux idées de l'écrivain qu'il abrége. En supposant dans ce cas-ci que la date soit précise et l'extrait fidèle, il ne résulterait pas qu'en 1543 on eût essayé de faire marcher un bateau au moyen d'une machine à vapeur ; il existe des projets de machines où l'on voit du feu sous une chaudière remplie d'eau, sans que la vapeur y joue aucun rôle (1). Il serait plutôt probable que *Garay* a employé l'éolipile à réaction de *Héron* d'Alexandrie, appareil d'une facile construction. Les machines actuelles les plus simples n'auraient pu être construites avec la faiblesse des moyens d'exécution du seizième siècle. L'absence d'aucune preuve authentique rejette donc *Garay* hors de cause, et nous revenons à *Papin*, proposant de transformer le mouvement rectiligne du piston en un mouvement de rotation continu, plus rapproché des moyens employés de nos jours que celui du mécanicien anglais (*Hull*), qui transmettait le mouvement à l'axe principal des roues au moyen de cordes.

Papin avait aussi proposé de régulariser le mouvement de la machine en employant simultanément deux corps de pompes pour remplacer ainsi le *volant*, qui ne pourrait s'installer sans de grandes difficultés dans un espace aussi resserré que l'intérieur d'un bateau.

Aucune expérience en grand n'avait été tentée, lorsqu'en 1778 M. le marquis *de Jouffroy* fit construire à Baume-les-Dames, sur le Doubs, un bateau de petite dimension. La force de la machine était appliquée au fluide au moyen de volets mobiles comme nos persiennes, animés d'un mouvement de va-et-vient ; ils se reployaient sur eux-mêmes pendant le retour vers l'avant du bateau. Des contre-poids maintenaient les volets toujours prêts à recevoir l'impulsion de la machine à vapeur ; mais il fallut renoncer à cet appareil. Lorsque le bateau était animé d'une médiocre vitesse, l'eau formait un courant assez rapide pour empêcher les volets de se rouvrir ; ce défaut avait lieu surtout quand on remontait contre le cours de la rivière. Dans le même temps, *M. Périer* construisait, dans ses ateliers de Paris, le premier bateau à vapeur qui parut sur la Seine. Ce bateau, mis à flot sur une eau tranquille, aurait marché, mais avec peu de vitesse, parce que la force de la machine motrice n'équivalait qu'à la force d'un cheval (2). Avec des moyens aussi faibles, le bateau ne put remonter la Seine, et *M. Périer* abandonna ses expériences.

Pour compléter ce qui précède, nous empruntons au mémoire lu à l'Académie des sciences, le 18 novembre 1839, par M. le marquis *Achille de Jouffroy*, la description du grand bateau à vapeur que son père construisit à

(1) Recueil de diverses pièces touchant quelques nouvelles machines.

(2) Papin renvoie, à ce sujet, aux actes de Leipsick, année 1688, mois de septembre. Dans la table des matières du volume in-12 (de 164 pages et 3 planches) dont nous parlons, on trouve les indications suivantes qui correspondent à la partie du texte qui a rapport à la navigation au moyen de l'impulsion de la vapeur : — Machine pour avoir à bon marché de grandes forces mouvantes, page 51. — Ses advantages pour la navigation, page 57. — La mesme machine, enrichi de diverses commoditez et advantages, page 61.

(1) *Amontons* avait, en 1699, proposé un moulin, qui devait être mû par le ressort de l'air dilaté par le feu et condensé par l'eau froide.

(2) L'évaluation de la force d'une machine à vapeur par un nombre de chevaux est généralement reçue. L'unité de mesure ou la force du *cheval vapeur* est représentée par l'élévation d'un poids de 75 kilogrammes à un mètre de hauteur, dans une seconde. On ne devra donc pas comparer cette force de machine, estimée en chevaux, avec celle des chevaux de halage sur une rivière.

Lyon en 1780, et qui navigua sur la Saône l'année suivante.

« Ce bateau avait 140 pieds de longueur et 14 de largeur; son maître-couple était aux trois cinquièmes de sa longueur vers l'avant, et c'est en ce point qu'était placé un arbre transversal, tournant sur des roues de frottement placées contre les bords du bateau, et portant à ses extrémités deux roues de 14 pieds de diamètre, dont les aubes avaient 6 pieds de longueur et plongeaient dans l'eau à la profondeur de 2 pieds. Le bateau était chargé de 300 milliers; quand la machine agissait, les roues faisaient 24 à 25 tours par minute, et la vitesse absolue du bateau était de 9 pieds environ par seconde (un peu plus de deux lieues à l'heure).

» La machine du bateau de Lyon se composait de deux cylindres de bronze accolés l'un à l'autre, ouverts par le haut et placés dans le bateau, selon le sens de l'arrière à l'avant, dans une position inclinée de 30 degrés à l'horizon. A l'extrémité inférieure de ces cylindres, leurs fonds étaient réunis par une boîte de métal renfermant une tuile ou tiroir qui ouvrait ou fermait alternativement le passage de la vapeur dans chaque cylindre et celui de l'eau d'injection. Un parallélogramme, composé de deux tringles et de deux traverses, poussait alternativement le tiroir à droite et à gauche, chaque fois qu'un des pistons arrivait au bout de sa course vers l'embouchure des cylindres. Ces pistons avaient 21 pouces de diamètre et 12 d'épaisseur; leur course était de 5 pieds. Au lieu de les munir de tiges, on avait fixé des chaînes à un anneau placé dans leur centre, et chacune de ces chaînes, après s'être enroulée sur un barillet particulier à encliquetage placé sur l'arbre des roues, était tirée vers le fond du bateau par un contre-poids.

» Ainsi la vapeur, arrivant de la chaudière dans la boîte à tiroir, se distribuait d'abord, par exemple, au cylindre de gauche: au même moment toute communication de la vapeur au cylindre de droite avait cessé, et le robinet d'injection s'était ouvert de ce côté. Alors le piston de droite redescendait, chargé du poids de l'atmosphère, entraînant sa chaîne, qui faisait faire à l'arbre une révolution, pendant que le piston de gauche, recevant la vapeur, remontait vers le haut du cylindre, entraîné par le poids fixé au bout de sa chaîne, que l'encliquetage laissait libre. Arrivé à ce point, le tiroir se déplaçait, et le piston de gauche continuait immédiatement l'effort que celui de droite discontinuait à son tour.

» Cette machine fut construite dans les ateliers de MM. Frèrejean. Il y a peu d'années (continue *M. Achille de Jouffroy*), j'eus occasion d'en voir encore quelques débris. Elle était loin d'être parfaite; ce qui regardait l'appareil générateur, c'est-à-dire la chaudière et ses accessoires, avait été surtout très-médiocrement exécuté. Mais quand j'ai été dans la suite à portée d'étudier l'histoire des perfectionnemens successifs de la machine à vapeur, je me suis étonné qu'on ait pu, dans une ville de province, en 1780, au point où l'art se trouvait alors, exécuter la machine que je viens de décrire, la placer dans un bateau et la faire fonctionner avec régularité et succès.

» Ce succès fut réel: de Lyon à l'île Barbe, le courant de la Saône fut remonté plusieurs fois en présence de milliers de témoins, et les académiciens de Lyon assistèrent aux expériences et dressèrent procès-verbal de la réussite.

» Comment une expérience aussi solennelle, aussi décisive, aussi bien constatée, demeura-t-elle sans fruits, et pour l'inventeur et pour le pays? C'est ici qu'il faut exposer, pour la millième fois peut-être, les obstacles qui s'opposent toujours à la réussite prompte des découvertes les plus utiles.

» Le bateau de Lyon n'était, à proprement parler, qu'un essai fait en grand pour rendre évidente à tous les yeux la solution du problème. N'ayant que des ressources insuffisantes, on avait tout construit avec parcimonie et d'une manière provisoire: le bateau était fabriqué avec de minces feuillets de sapin; la chaudière, au bout d'une demi-heure d'ébullition, s'ouvrait de toutes parts. La valeur de l'invention était reconnue, le succès prouvé; mais l'utilité du procédé ne pouvait s'obtenir qu'en construisant, avec la solidité et les soins convenables, des bateaux propres à faire un service régulier et continu. Ces nouvelles constructions exigeaient des avances considérables, et voici la question d'argent, qui, dans les choses de l'art, de subsidiaire qu'elle devrait être, devient presque toujours la question principale.

» Les amis de mon père, ceux qui s'intéressaient à sa découverte, s'agitaient de toutes parts pour parvenir à créer une société puissante, création plus difficile dans ces temps-là qu'aujourd'hui. La première condition du succès était l'obtention d'un privilége pour trente années; mon père s'adressa à M. de Calonne pour l'obtenir.

» Ce ministre renvoya la demande à l'Académie des sciences pour décider s'il y avait lieu d'accorder le privilége, c'est-à-dire s'il y avait réellement invention. A cette demande étaient joints les procès-verbaux des académies de Lyon. L'Académie nomma MM. de Borda et Périer commissaires.

» Remarquons ici que mon père, se présentant comme inventeur, eut pour juge ce même M. Périer, lequel, selon les livres imprimés, aurait eu une priorité d'invention de quelques années, si son expérience sur la Seine, en 1775, eût suffi pour lui mériter ce titre; mais M. Périer ne fit aucune réclamation à ce sujet, soit que ses premiers rapports avec mon père le détournassent d'ouvrir la lutte avec lui, soit qu'il jugeât avec raison qu'après ses propres essais infructueux le champ de bataille était resté ouvert comme auparavant aux inventeurs.

» L'avis des académiciens de Lyon ne parut pas, ce semble, d'un grand poids auprès des commissaires; les conclusions du rapport furent que le ministre devait, avant de délivrer le privilége, exiger que *M. de Jouffroy* répétât ses expériences en grand sur la Seine et sous les yeux de l'Académie.

» Je ne sais si l'Académie des sciences a conservé dans ses archives le récit circonstancié de la séance où cette affaire fut rapportée; si j'en juge par la correspondance de l'ami qui sollicitait alors à Paris en l'absence de mon père, jamais discussion plus vive n'eut lieu dans le sanctuaire de la science. Un orage violent s'éleva contre la prétention d'un gentilhomme obscur que peu de savans connaissaient et qui n'était d'aucune académie. Une réclamation de l'abbé Darnal, défendue avec acrimonie, fut néanmoins écartée; les droits de mon père au titre d'inventeur furent réservés, consacrés en quelque sorte, puisqu'on ne revendiqua cette invention en faveur d'aucune personne, morte ou vivante. On adopta les conclusions du rapport, et ce qu'on peut induire, moralement parlant, de cette séance mémorable, c'est que l'invention des bateaux à vapeur parut si neuve, si inattendue, si importante, qu'on se refusa à y croire, même sur le témoignage des académiciens de Lyon, et qu'on voulut, avant de donner un avis que le ministre demandait, s'assurer par ses propres yeux de la réalité du prodige.

» C'est ici que commence, pour mon père, une période

de contrariétés et de découragement qui devait durer jusqu'à la fin de sa vie. Il avait, pendant huit années consécutives, appliqué son intelligence et ses moyens de fortune à la recherche d'une invention utile, et il était parvenu à réaliser cette invention; jamais découverte importante fut-elle plus clairement et plus authentiquement constatée? On ne tint pourtant nul compte à mon père de ses efforts ni de son succès. Si à cette époque mon père eût obtenu une faible partie des encouragemens qu'on prodiguait alors assez souvent à des inventeurs qui n'ont rien laissé après eux, s'il eût pu voir se former la compagnie qui exigeait un privilége pour se constituer, nul doute que la navigation à vapeur n'eût été mise en activité en France avant la révolution, et il n'aurait pu s'élever depuis aucune contestation sur l'origine de l'invention, ni même sur son perfectionnement; l'inventeur, aidé des moyens puissans d'exécution que la mise en activité de sa vaste entreprise lui eût fournis, eût été indispensablement conduit à l'améliorer, et plus que personne en état d'y réussir.

» On a vu combien d'obstacles l'inventeur avait eu à surmonter sous le rapport de l'exécution matérielle. Il est bon de remarquer aussi qu'il avait été pareillement dépourvu des secours de la théorie, car cette théorie n'existait pas; il fallait donc que mon père s'en créât une; car il ne s'agissait pas d'un de ces problèmes de mécanique appliquée qu'un ingénieur praticien parvient à résoudre sans le secours de la science, ou dont le hasard parfois présente la solution toute faite à l'attention d'un observateur. Le système d'un pyroscaphe se compose d'élémens dont la valeur particulière est très-difficile à déterminer, et dont les rapports entre eux doivent être calculés, *à priori*, avec une certaine exactitude..... Aussi mon père avait-il, dès le principe, et tout en continuant ses travaux, fait une série nombreuse d'expériences sur la résistance qu'éprouvent dans le fluide les corps de différentes formes, mus selon des vitesses différentes; il avait essayé divers genres de points d'appui, et il se proposait d'importantes modifications dans la construction de la pompe à feu, s'il eût pu parvenir à exécuter en grand son entreprise.

» Ces derniers perfectionnemens, ceux de la pompe à feu, étaient déjà exécutés en Angleterre à l'époque où mon père, découragé, discontinuait son travail.

» Le célèbre Watt avait transporté la condensation dans un vase séparé du cylindre, et il avait transformé la pompe atmosphérique en machine à vapeur à double effet; Wash-Brough lui avait fait produire le mouvement circulaire en y appliquant la manivelle du gagne-petit. Ces trois modifications, dont les deux premières seules appartiennent à Watt, rendirent la machine à vapeur applicable à tant d'usages, que l'industrie anglaise acquit en peu d'années un développement inouï, en mémoire duquel l'Angleterre reconnaissante a élevé à Watt des statues.

» L'application en grand de la vapeur à la navigation était une œuvre plus difficile à concevoir et à accomplir que celle de Watt, et ses résultats ne devaient pas être moins importans. Les heureux changemens introduits par l'ingénieur écossais n'étaient guère que des problèmes d'atelier, déjà dépassés aujourd'hui par des combinaisons nouvelles, plus simples ou plus économiques, tandis que le système des pyroscaphes, outre les difficultés extraordinaires d'exécution, exigeait des connaissances plus étendues et une théorie scientifique plus élevée (1). Pour juger du mérite de cette invention et du fruit que la civilisation en a retiré, il suffit de considérer la multitude de navires à vapeur qui sillonnent les mers du globe, et qui ne sont tous que des imitations du bateau construit à Lyon en 1782.

(1) Il faut se ressouvenir ici que c'est un fils qui parle de son père.

» La France pouvait donc, il y a soixante ans, s'enorgueillir seule d'une découverte que trois grandes nations se sont plus tard disputée; elle pouvait la première en faire une application générale, en recueillir les premiers fruits, et ne laisser aux Américains et aux Anglais que la ressource de l'imiter et suivre ses traces. Cette occasion fut perdue, parce que les savans de Paris dédaignèrent d'examiner ce que les savans de Lyon avaient déjà reconnu, parce qu'au lieu d'être encouragé et favorisé dans son entreprise, mon père se vit imposer, par le gouvernement d'alors, une condition que l'état de sa fortune ne lui permettait pas d'accomplir. Tout ce qu'il put faire, ce fut d'envoyer à Paris, en 1784, un modèle complet, dans la proportion de six lignes par pied de son grand bateau. Ce modèle fut adressé à MM. Périer frères et déposé chez eux. Depuis cette époque, on n'en a jamais eu de nouvelles, et on ne sait ce que ce modèle est devenu.

» Un peu plus tard, on conseilla à mon père de porter son invention en Angleterre; mais il ne put s'y résoudre, car il conservait toujours l'intention et l'espoir d'en faire profiter son pays. Aujourd'hui, que bien des préjugés politiques sont heureusement affaiblis, on comprendra peut-être comment ce genre de patriotisme put s'allier avec le parti de l'émigration, que mon père suivit des premiers, à une époque où les adversaires de la révolution croyaient remplir un devoir en quittant le sol de la France. Cet exil dura dix ans. A son retour, et sous le Consulat, mon père, qui se considérait toujours comme l'inventeur de la navigation à vapeur, et qui rêvait sans cesse aux moyens d'utiliser sa découverte, apprit avec surprise que deux tentatives se faisaient à la fois, en France, pour établir la navigation à vapeur.

» La première, qui fut annoncée dans les feuilles publiques, eut lieu à Paris, où l'ingénieur américain *Fulton*, venu en France dans le dessein d'y proposer son système de petits canaux de navigation intérieure, entreprit tout à coup de construire un petit bateau à vapeur sur la Seine, sous les yeux et dans les ateliers de MM. Périer. Par une coïncidence singulière, et dont je m'abstiendrai de tirer des inductions, ce premier bateau d'essai de *Fulton*, qui manœuvra près de l'île aux Cygnes, ressemblait merveilleusement dans sa forme et dans les proportions de son appareil au modèle envoyé à Paris quinze ans auparavant; c'était, aux dimensions près, une reproduction assez fidèle du grand bateau de 1782.

» Dans le même temps, un mécanicien de Trévoux, *M. Desblancs*, venait de construire un bateau à vapeur sur la Saône, et l'annonce des expériences de *Fulton* le détermina à réclamer la priorité de l'idée et même celle de l'exécution, attendu qu'il travaillait depuis plusieurs années à réaliser cette découverte.

» La réponse de *Fulton* ne se fit pas attendre; il rassurait *M. Desblancs* sur le danger d'avoir en France un concurrent. « Je ne crois pas, disait *Fulton*, qu'il y ait » avantage à appliquer un moyen aussi dispendieux à la » navigation intérieure de la France, mon but a été seulement de m'assurer que le procédé était exécutable, et » mon projet est de l'utiliser en Amérique, où nous avons » des fleuves immenses sans chemin de halage, et des combustibles en abondance sur les bords. Au surplus, ajoutait l'ingénieur américain, *M. Desblancs* ne me paraît » nullement fondé dans sa réclamation; si l'application de » la vapeur à la navigation n'était pas tombée, comme je » le crois, dans le domaine public, il ne pourrait pas plus » que moi s'en dire l'inventeur; ce titre appartiendrait, » sans nul doute, à l'auteur des expériences de Lyon, faites » il y a près de vingt ans.

» Cette lettre excita vivement l'attention de mon père;

il écrivit à Paris, il se rendit à Trévoux, où je l'accompagnai; là, nous trouvâmes un homme qui avait assisté aux expériences de Lyon, qui avait même travaillé à l'appareil construit dans les ateliers de MM. Frèrejean; il avait induit du silence gardé pendant tant d'années, que l'inventeur était mort ou qu'il avait entièrement abandonné l'idée d'exécuter sa découverte; il l'avait donc reprise pour son propre compte. Mais, par malheur, *M. Desblancs* avait cru pouvoir l'améliorer en la modifiant: en place des roues, il avait établi sur les flancs du bateau de longues chaînes portant des aubes en guise de chapelets. A la vue de cet appareil, mon père lui prédit que le bateau ne marcherait pas, et lui en expliqua la raison. Cette entreprise de *M. Desblancs* n'eut pas d'autre suite, et il n'en est demeuré qu'un modèle, qui se trouve aujourd'hui exposé à Paris dans la salle du Conservatoire des Arts-et-Métiers.

» Quant à *Fulton*, il exporta effectivement en Amérique le procédé qu'il avait appris pendant son séjour à Paris; les premiers bateaux à vapeur qui ont navigué avec succès furent construits par lui; c'est pourquoi sans doute on lui en a attribué depuis l'invention, bien que lui-même n'ait jamais prétendu être le premier auteur de cette découverte.

» Cependant mon père, émigré rentré et ruiné, isolé dans un village de Franche-Comté et soumis à la haute surveillance de la police impériale, apprenait de temps à autre les succès de ses imitateurs dans l'autre hémisphère, et ne possédait nul moyen de réclamer; car, dans son esprit, toute réclamation non appuyée d'une nouvelle et grande démonstration pratique eût paru, après un si long temps, oiseuse et surannée; il voulait reparaître dans la lice avec un bateau à vapeur plus parfait, s'il était possible, que ceux de ses imitateurs. Il ne put jamais réunir les moyens de le construire.

» C'est ainsi que mon père est resté toute sa vie privé des fruits de son invention, dont chacun a profité, et qu'il n'a laissé en mourant que le souvenir de ses travaux et son titre à la priorité de la découverte. »

L'art resta longtemps stationnaire en France. On ignorait les progrès faits en Angleterre dans la construction des machines. *Watt*, cet habile physicien, appliqua ses connaissances sur les phénomènes de la combustion, de la vaporisation et de la condensation, et il fut conduit à l'invention de la machine perfectionnée qui porte son nom. Il opérait la condensation dans un vase séparé, au lieu de condenser dans le cylindre comme avaient pratiqué ses devanciers. Il reliait par son parallélogramme articulé la tige du piston et l'extrémité du balancier, et il avait enrichi sa machine de la manivelle de *Wash-Brough*, dont la patente, accordée en 1778, était tombée dans le domaine public (1).

Mais les tentatives récentes de *M. de Jouffroy* avaient donné l'éveil à l'Angleterre sur cet intéressant objet d'industrie. Avant l'année 1790, *M. Miller de Dalwinston* construisit un bateau mû par une machine agissant sur une roue à pales, placée au milieu de la carène qui se trouvait ainsi divisée en deux parties; cette entreprise fut aussi infructueuse que celle tentée pour le même objet en Ecosse, par *M. Clarck* et lord *Stanhope*.

Cependant les Anglais continuaient à jouir de l'excellente machine de *Watt* sans la faire connaître au reste de l'Europe, lorsque le chevalier *de Bettancourt*, à la seule inspection d'une usine où travaillait une machine à double effet, en devina le principe, et partit de là pour imaginer un appareil qui réunissait les avantages de la machine de *Watt*. D'après ces idées, une nouvelle machine fut construite en 1790, à Chaillot, par *MM. Perier*; elle fit le plus grand honneur à ces habiles artistes, et servit de modèle à toutes celles qui furent construites en France à cette époque, et qu'on appliqua à plusieurs genres d'industries, car on put enfin généraliser leur emploi avec économie.

Les premières tentatives de *Fulton* coïncidèrent avec celles de *M. Desblancs*, en 1802 et 1803.

Quelques années plus tard, par un contraste bien digne de remarque, pendant que *MM. Fitch* (1) *et Ramsay*, Américains, venaient en Europe pour faire adopter leurs inventions, *Fulton*, ne trouvant dans la navigation commerciale de la France ni d'assez grandes facilités, ni des avantages assez certains; voyant rejeter les offres qu'il fit au premier Consul d'employer les bateaux à vapeur pour former la flottille qu'on voulait construire afin d'exécuter une descente en Angleterre; *Fulton*, sans espoir de succès au milieu de la vieille Europe, tourna ses yeux vers sa jeune patrie; il résolut de transporter en Amérique l'industrie qu'il venait d'essayer de créer au sein de la France. Il fit exécuter par la compagnie anglaise de *Watt et Bolton* une machine à vapeur dont la force était équivalente à celle de 20 chevaux; il la fit transporter en Amérique pour l'établir sur le premier bateau qu'il construisit à New-Yorck, en 1807. Ce bateau, en remontant la rivière de l'Hudson, employa 32 heures, et 30 en revenant, pour parcourir la distance de 53 lieues qui séparent New-Yorck et Albany. Il navigua longtemps avec le même avantage. Une expérience aussi décisive porta la conviction dans tous les esprits. Des associations opulentes se formèrent de toutes parts afin d'entreprendre la construction et l'exploitation des bateaux à vapeur; les revenus de quelques-unes furent immenses, et les avantages retirés de cette belle innovation par les États-Unis dépassèrent les espérances les plus hardies.

Le succès des bateaux à vapeur en Amérique fut bientôt connu de toute l'Europe. En 1812, *MM. Bell et Thomas* construisirent, sur la Clyde, le premier pyroscaphe qui ait réussi dans la Grande-Bretagne. A la restauration, la liberté des mers permit aux bateaux à vapeur d'aborder en France, leur pays d'origine. Ils y vinrent à titre d'importation, et envahirent, comme des enfans ingrats, le toit paternel, en reniant leur nom et se couvrant de bannières étrangères.

C'est maintenant que commence l'histoire de la navigation de la Seine, dont nous allons nous occuper spécialement.

Le premier bateau à vapeur que les Parisiens virent marcher était venu de Londres à Paris, en 1816, en traversant la Manche avec ses seuls moyens. La compagnie de *MM. Pajol et Andriel*, à qui il appartenait, l'employa longtemps au transport de voyageurs et de marchandises de Rouen à Elbeuf, sur la Seine. Il se nommait l'*Elise*; sa longueur était de 60 pieds, et sa largeur de 11 pieds. Par la nature de sa construction et de ses emménagemens, il paraissait peu propre à porter une machine à vapeur. La machine était selon le système de *Watt*.

Dans la même année 1816, *M. Achille de Jouffroy* entreprit l'établissement d'un bateau à vapeur sur la Seine. La coque de ce bateau était d'une construction très-soi-

(1) Ces *patentes* sont, dans la Grande-Bretagne, comme nos brevets d'invention, trop multipliés. Cette institution, si précieuse en elle-même, et qui devrait assurer sa propriété à l'inventeur, est devenue une mine féconde qu'exploitent les charlatans, et que foulent aux pieds les véritables artistes.

(1) En Amérique, quelques personnes regardent M. *John Fitch*, Américain, comme le véritable auteur de la découverte.

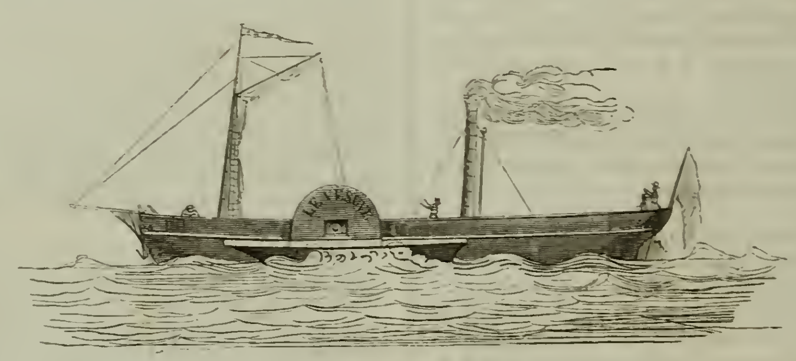
gnée, et de formes convenables pour la marche. Mais la machine laissait beaucoup à désirer. Le cylindre à vapeur, placé horizontalement, communiquait directement le mouvement à l'axe de la roue à pales, au moyen d'une crémaillère dont l'effet ne répondit point à l'attente qu'on s'en était promis, en voulant substituer à la manivelle l'engrenage d'une roue à rochet, fixée sur l'arbre de rotation. Ce mécanisme ne fonctionnant pas à chaque rencontre avec l'exactitude nécessaire, il en résultait des ébranlemens qui menaçaient de démonter toute la machine; en outre, la chaudière ne fournissait pas assez de vapeur, en raison de la mauvaise disposition du foyer. Plusieurs bateaux, construits dans le même système, ne servirent qu'à indiquer la possibilité d'incliner le cylindre à vapeur; installation qui fut pratiquée ensuite avec succès sur plusieurs bateaux.

La société *Pajol et compagnie* avait, dans son matériel d'exploitation, des bateaux joints les uns aux autres et dits *bateaux-anguilles*. Quelques-unes des machines furent construites sur le modèle de celle du bateau l'*Elise*, que *M. Andriel* avait amené d'Angleterre. Une de ces machines fut montée par *M. Raymond* sur un bateau, pour faire mouvoir une roue placée tout à fait à l'arrière du bâtiment. Le peu de succès de ce premier essai ne fit pas perdre courage à *M. Raymond*. Il forma une compagnie qui fit construire à *MM. Manby et Wilson* un bateau (ayant toujours la roue à l'arrière) qui transporta en 36 heures des marchandises de Rouen à Paris. Les bateaux de ce genre, exploités par une société anonyme, furent les premiers qui réussirent sur la Seine. Cette installation des roues à l'arrière était nécessitée uniquement par la grande largeur du bateau qui portait lui-même la marchandise, et par le peu de largeur des arches des ponts — car cette disposition est défavorable à la marche.

En 1822, la société *Frossard et Margéridon* s'organisa pour établir, concurremment à la société anonyme, un transport de marchandises de Paris au Havre. Le matériel de ce service, construit à Clichy, par *M. Despin*, était assez remarquable; il consistait en deux sortes de bateaux : les uns, dits *mécaniques*, poussaient devant eux les bateaux *porteurs*, qui étaient destinés à porter les marchandises. Le bateau *mécanique* portait uniquement l'appareil moteur qui mettait en mouvement deux roues placées à l'arrière, de chaque côté du gouvernail. Le bateau *porteur* avait l'arrière disposé pour s'emboîter exactement à l'avant du bateau mécanique, avec lequel il était lié par divers moyens combinés.

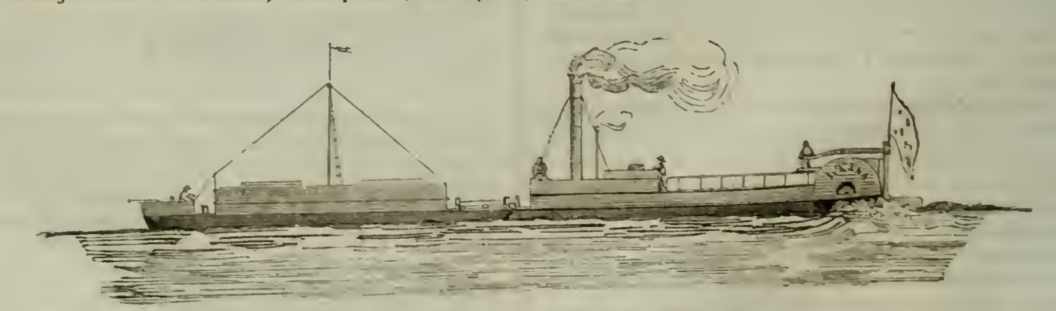
Un seul bateau moteur pouvait ainsi servir trois porteurs; l'un étant en marche lorsque les deux autres opéraient leur chargement ou déchargement. Lorsqu'un bateau porteur arrivait à Rouen, la partie concave de l'arrière était bouchée par une sorte de bateau complémentaire portant gouvernail; un fort remorqueur le conduisait au Havre suivant la méthode ordinaire. Un de ces remorqueurs, le *Vésuve*, de la force de 100 chevaux, existe encore et fait un service de Rouen au Havre.

Cette compagnie *Frossard et Margéridon* comptait



Le remorqueur *le Vésuve.*

dans son matériel : *la Ville du Havre*, *le Colbert*, *le duc d'Angoulême* et *le Vésuve*, remorqueurs; ainsi que les bateaux dits articulés : *l'Etna*, *l'Atalante*, *l'Aigle* et *la Foudre*.



Le bateau articulé *l'Etna*.

L'élan était donné; les ateliers de Charenton lançaient les premiers bateaux en fer. Ces bateaux existent encore, et témoignent en faveur de ce genre de construction, qui permet de joindre l'élégance et la légèreté à une grande solidité. Le *Commerce de Paris* fait encore le service de bateau à vapeur, et l'on a transformé en chalands : *la Seine*, *l'Hirondelle* et *l'Aaron-Manby*.

La grosse marine fut effrayée du succès de ces entreprises; le halage par les chevaux se trouvait gravement compromis. La faveur des négocians se portait sur les nouvelles entre-

prises, qui remontaient les marchandises de Rouen à Paris en quatre ou cinq jours, tandis que le halage exigeait quinze à vingt jours. Tous les mariniers sentirent la gravité de leur situation; ils résolurent d'étouffer à sa naissance la marine marchande à vapeur. *M. Du Boulay*, par son infatigable activité et ses connaissances pratiques, organisa un service accéléré de halage, qui transporta les marchandises en huit à neuf jours, à un prix très-inférieur à celui des bateaux à vapeur. Aucune compagnie ne put soutenir la lutte. Les bateaux munis de machines anglaises à basse pression, lourdes et encombrantes, chargeaient à peine 70 à 80 tonnes de marchandises lors des basses eaux, tandis que les bateaux de la grosse marine, dans les mêmes circonstances de navigation, portaient 250 à 300 tonneaux. La grande différence de tonnage, la consommation excessive du charbon, et les frais de navigation beaucoup plus élevés à cette époque qu'ils ne le sont aujourd'hui, donnèrent au halage ordinaire un grand avantage pour faire la concurrence aux bateaux à vapeur. Il fallut dès lors que les constructeurs français cherchassent de nouvelles combinaisons de bateaux et de machines pour soutenir la lutte. La machine à haute pression, plus légère, moins coûteuse à établir et à entretenir que la machine à basse pression, fut presque partout substituée à la machine anglaise. Des essais nombreux furent faits, et l'on fut bientôt convaincu que ce dernier système devait avoir la préférence pour nos rivières, qui n'ont pas, comme celles d'Angleterre et des États-Unis d'Amérique, une profondeur considérable.

La légèreté obtenue dans la construction des machines à haute pression ouvrit une nouvelle carrière aux constructeurs. En 1831, *le Louis-Philippe* fut construit à Saint-Ouen, par *MM. Despin et Cavé*. Ce bateau, *tout français*, est le premier qui fit un service régulier de Rouen à la Bouille. Il navigue maintenant entre le Havre et Rouen. Les mêmes constructeurs furent les premiers qui essayèrent sur la Seine des bateaux d'une grande longueur, ce qui permit de donner à l'avant et à l'arrière du bateau *le Théodore* (quinze fois plus long que large) des formes plus convenables à la marche, d'augmenter le *déplacement*, de faire une machine plus puissante, et de réduire le *tirant d'eau* à l'étiage des plus basses eaux de la Seine. *Le Théodore* précéda les *Dorades*, qui mirent dans la voie d'autres constructeurs qui ont produit des bateaux de grande force, de grande vitesse et de faible *calaison*.

Les grandes difficultés qui se montrent en France dans la navigation des fleuves et rivières tiennent surtout à leur peu de profondeur, et aux obstacles que présente le passage sous les anciens ponts de pierre : leurs constructeurs ne pouvaient prévoir la navigation nouvelle, et établir en sa faveur des arches plus larges et un cintre plus élevé au-dessus des hautes eaux. Ces divers obstacles ont obligé les constructeurs français à chercher, pour leurs bateaux à vapeur, des combinaisons de formes, de dimensions et de puissance dont les Anglais et les Américains n'avaient pas besoin sur leurs fleuves profonds. Ceci explique pourquoi les Anglais ont toujours persisté dans l'usage des machines à basse pression; l'on pourrait même ajouter, qu'en raison du bas prix chez eux du combustible (la houille), ils tiennent moins que nous à en diminuer la consommation, et que d'un autre côté ils trouvent plus de profit à vendre à l'étranger des machines lourdes et compliquées, dont le prix est plus élevé que ne serait celui de machines simples et légères.

Quelques personnes voulurent créer une navigation mixte entre le halage ordinaire et le transport sur bateau à vapeur. Dans le halage, les pertes d'effet sont dues à l'obliquité du tirage, au défaut d'ensemble des chevaux, et à leur peu de vitesse. D'un autre côté, dans les bateaux à vapeur à roues à aubes, la principale perte de force provient du défaut de point d'appui de ces aubes, qui agissent contre un courant qui se dérobe à leur impulsion. Ainsi, dans les rivières très-rapides, on dut essayer le *touage mécanique*, dans lequel les bateaux sont remontés par un mécanisme placé à bord, et agissant par l'intermédiaire d'une chaîne arrêtée à un point fixe.

M. Marestier, qui a observé un grand nombre de ces bateaux en Amérique, formule ainsi son opinion : « Cette » disposition donne le moyen de remonter une rivière, » quelque rapide qu'elle soit, avec une machine d'une force » médiocre; tandis qu'il serait impossible d'y parvenir avec » des roues à aubes, si la vitesse qu'elles procurent au bateau, dans une eau tranquille, était moindre que celle du » courant de la rivière. »

Mais l'obligation où l'on est de préparer un grand nombre de points fixes dans tout l'espace qu'on se propose de parcourir, et d'y faire attacher de longues cordes avant l'arrivée du bateau, rend l'usage de cette méthode embarrassant, et entraîne des dépenses accessoires qui feront toujours préférer les roues à aubes, lorsque la rivière qu'il s'agit de remonter sera d'un faible courant. L'emploi du treuil a d'ailleurs peu d'avantages dans une eau tranquille, et a un désavantage réel sur les roues à aubes pour descendre les rivières, dès que la vitesse du courant est plus grande que celle avec laquelle les aubes frappent l'eau. Le toueur *l'Hercule*, que l'on voit maintenant sur la Seine, devant le port de Bercy, armé d'une bonne machine, a réussi sous le rapport de l'art; mais nous pensons avec *M. Marestier* que les remorqueurs ordinaires seraient préférables, surtout dans les rivières d'un cours peu rapide comme la Seine. Sur le Rhône, les toueurs à vapeur offrent plus de chances de succès.

En 1837, époque à jamais mémorable pour la grande faveur des entreprises industrielles, un grand nombre de compagnies se formèrent et couvrirent de bateaux toutes les voies navigables rapprochées de Paris. Mais, dans cette foule, bien peu sortirent des rangs pour la vitesse, la solidité et l'élégance. De cette flotte nombreuse, il ne reste plus que les *Parisiens*, *la Ville de Corbeil*, sur la haute Seine; les *Étoiles*, à quatre cheminées, machi-



L'Étoile, bateau à vapeur à quatre cheminées.

nes anglaises assez compliquées, à moyenne pression, de 70 chevaux. Les *Dorades* de 100 chevaux, et les bateaux de l'*Oise* sur la moyenne Seine ; enfin sur la basse Seine, c'est-à-dire de Rouen au Havre, les bateaux les plus remarquables sont : *la Normandie* et *la Seine*. Beaucoup de bateaux ont fui devant les chemins de fer : *la Picardie* de *M. Dietz* est sur la Garonne, *le Corsaire rouge* de *M. Pauwels* est sur le Rhin.

Le transport des marchandises se fait avec succès sur la Seine par *le Pilote* et *l'Industrie*, construits par *MM. Pauwels* et *Despin*. Ces bateaux ont primitivement porté des voyageurs. On voit, de Marly à Saint-Ouen, un remorqueur de la force de 50 chevaux, nouvellement construit par *MM. Despin* et *Dietz*, qui transporte des masses énormes de moellons destinés aux fortifications de la capitale.

Quand on recherche les causes qui ont amené la ruine de la plupart des entreprises de bateaux, on remarque qu'elles ont été conduites le plus souvent par l'ignorance et la mauvaise foi... Il faut déplorer, dans l'intérêt du véritable progrès, la facilité avec laquelle certains industriels sont parvenus à trouver des capitaux pour mettre à exécution les projets les plus extravagans. D'autre part, certains fabricans de machines, désireux d'élever leur réputation, ont obtenu, *aux dépens des sociétés*, des vitesses que l'on ne devait qu'à une énorme consommation de combustible. Ces causes ont amené la déconfiture d'entreprises qui auraient pu donner de beaux bénéfices. La navigation à vapeur étant toujours l'objet d'une spéculation quelconque, il ne suffit pas de traiter l'art pour lui-même, il faut faire entrer comme élément, dans la combinaison, toutes les considérations commerciales qui sont les plus importantes pour assurer la durée des entreprises. Aussi des désastres sont-ils survenus là où l'on a employé des bateaux appropriés à une localité différente.

Peu de savans se sont occupés de mettre en pratique la théorie incomplète que possède la science sur la résistance des bateaux, dont les formes sont si variées : ceux qui se sont livrés à des essais de construction sont loin d'avoir obtenu les résultats auxquels sont arrivés les praticiens instruits par une longue et studieuse expérience. Un des essais de ce genre, le plus célèbre par sa nullité, a produit le bateau *l'Avenir*, que l'on voit toujours immobile dans le bassin de Saint-Ouen, malgré les quatre roues dont il est armé. Ce bizarre corps flottant n'a jamais pu parcourir une distance égale à sa longueur.

Les roues à aubes, placées de chaque côté du bâtiment, sont généralement adoptées ; elles présentent cependant des inconvéniens pour la manœuvre et surtout pour le passage des ponts ; il n'est donc pas étonnant qu'on ait cherché un appareil qui pût les remplacer. On a vu que dans la première expérience qui fut faite par *M. de Jouffroy*, il donnait l'impulsion au bateau par une suite de *volets* animés d'un mouvement de va-et-vient. Son fils a repris son idée en 1840 ; il a fait construire, dans le bassin de Saint-Ouen, près Paris, son appareil *palmipède* ; mais les essais qui ont eu lieu sur la Seine n'ont donné aucun résultat.

Toutes les *rames-pattes*, nageoires et autres engins analogues, qui ont été essayés tant de fois avec si peu de succès, avaient leur origine dans la fausse comparaison qu'établissaient les inventeurs entre un bateau à vapeur et un animal nageur, et en voulant chercher à imiter le mieux possible l'appareil que la nature a fourni aux oiseaux aquatiques et aux poissons. Ces mécaniciens, considérant un cygne (dont la longueur et la largeur, dans la partie flottante, équivalent à environ la centième partie d'un navire à vapeur de moyenne grandeur), ils disent : si la nature, au lieu de lui donner des palmes articulées, l'avait pourvu de roues à aubes, dans les proportions usitées parmi nous, cet étrange animal aurait de chaque côté de son corps deux roues de la grandeur d'une pièce de cinq francs, dont les aubes auraient quatre lignes de longueur et plongeraient dans l'eau d'une profondeur de deux lignes. Ces roues tourbillonneraient avec une vitesse indicible, et l'animal s'avancerait lentement ; il n'est pas même bien sûr qu'il pût se mouvoir.

Supposons maintenant un cygne de cinquante pieds de longueur, armé de palmes proportionnées, c'est-à-dire gigantesques, qui sillonnerait l'Océan ; sans doute aucun bateau à vapeur dans le système actuel n'oserait se mesurer avec lui. Mais il faudrait aussi que la force de la vapeur remplaçât ici la force animale ; et quelle est donc la machine qui serait assez puissante pour remuer de tels avirons ?

M. Achille de Jouffroy avait étudié et décomposé le mouvement des oiseaux nageurs. Il fit construire une petite goëlette mue par une machine de 50 chevaux, à haute pression, parfaitement exécutée, mais qui put à peine imprimer 15 à 16 pulsations par minute au mécanisme palmipède : aussi ce bateau ne put-il remonter le courant de la Seine pendant les hautes eaux. L'appareil *palmipède*, combinaison aussi neuve qu'ingénieuse, quoique d'une exécution soignée, se brisait à chaque expérience.

Cette goëlette palmipède, *la Louise*, après quelques essais avortés dans la basse Seine, a été remorquée dans un des bassins du Havre, où elle est désarmée.

Vers cette époque, les essais du bateau anglais *l'Archimède* causèrent une certaine sensation. On entrevit la possibilité d'appliquer le *propulseur* à la navigation des canaux.

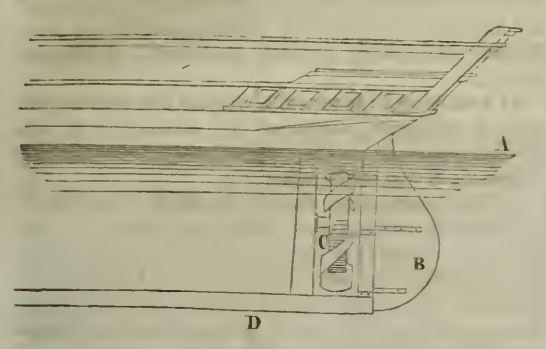
Le *propulseur* ou *propellateur* est présenté comme invention anglaise et américaine ; mais depuis longtemps il a été proposé en France. En 1768, *Paucton*, dans son ouvrage intitulé *Théorie de la vis d'Archimède* (p. 210), indique le *ptérophore*, qu'il place sous l'eau, dans la direction du navire, et il le considère comme un moyen de remplacer la rame. *Franklin* a essayé ce moyen de navigation sur la Seine, à Passy ; mais ses expériences n'ont pas été continuées assez longtemps pour qu'il pût en publier les résultats ; il se contenta d'en faire part à *Jean-Baptiste Leroy*, membre de l'Académie des sciences.

MM. Delisle et *Sauvage* firent exécuter, il y a une quinzaine d'années, des *propellateurs* qui, depuis peu de temps, ont reparu sous des noms étrangers. Celui d'Amérique, la vis d'*Erickson* (ou plutôt la vis *Delisle*), est une roue armée de palettes obliques, dont le bord extérieur fait un angle de 45 degrés avec l'axe.

Le *propulseur* de *Schmit* (ou plutôt la vis *Sauvage*) est formé par deux filets opposés, qui décrivent un demi-tour en s'enroulant sur la couronne. Les axes de ces vis sont dirigés dans le sens de la longueur du bâtiment. Dans les deux systèmes, les centres de ces roues sont évidés, car on conçoit que le point même le plus intérieur de la couronne, devant avoir, en descendant l'hélice de la vis, une vitesse supérieure à celle du bateau, toute cette portion de la roue serait plus nuisible qu'utile. Le navire *l'Archimède* porte une vis de *Schmit*. La grande vitesse de rotation, qui est une des conditions essentielles de ces sortes d'appareils, s'obtient, dans ce bateau, par des engrenages qui font un bruit insupportable.

Un essai de ce genre va bientôt avoir lieu en France : *M. Pauwels* construit, dans ses immenses ateliers, à

Paris, une machine de 120 chevaux, qui donnera le mouvement à une vis d'*Erickson* modifiée. Cette machine sera montée sur un bateau destiné à la navigation des côtes de la Manche.



Vis d'Erickson.

A, ligne d'eau, — B, gouvernail, — D, quille du *steamer*, — C, vis d'Archimède ou *propulseur d'Erickson*.

En attendant des expériences décisives, la roue à aubes (soit fixes, articulées ou déviées) est encore, de tous les moyens connus, celui qui donne le meilleur résultat, dans les eaux peu profondes.

On peut conclure, dans l'état actuel de la science, que le feu est, après le vent, le moins coûteux des moteurs pour faire marcher les navires, et que le moyen le plus avantageux d'employer le calorique comme puissance motrice consiste à l'appliquer aux liquides pour les convertir en vapeur.

La vapeur est employée dans différens systèmes de machines, soit à cylindre fixe ou oscillant, soit à rotation.

Les machines à rotation immédiate ont donné jusqu'ici des résultats trop nuls quant à la puissance, pour que leur usage ait prévalu. La prétendue simplicité de ces sortes de machines ferait croire, au premier coup d'œil, qu'elles sont les plus convenables aux bateaux ; mais les plus perfectionnées, qui sont aussi les plus compliquées, présentent des vices notables et inhérens au système, tels que : la grande consommation de vapeur; ces machines ne peuvent pas utiliser le travail produit par la détente ; la difficulté sinon l'impossibilité de *battre arrière ;* les fuites occasionnées par la prompte usure des diverses pièces frottantes sur lesquelles presse la vapeur ; la fréquence des réparations ; etc., etc.

Parmi les machines rotatives, on distingue celles *à réaction*, qui diffèrent complétement des premières dans leur mode d'action. La *rotative à réaction* n'est autre chose que l'éolipile à vapeur de Héron d'Alexandrie, d'une exécution plus parfaite. L'appareil se compose de deux bras creux, fixés sur un axe également creux. La vapeur, introduite par cet axe, passe dans les bras, et s'échappe à leurs extrémités par des orifices pratiqués en sens inverse du mouvement. La vapeur, en s'échappant, produit un recul qui fait virer les bras avec une extrême rapidité ; le nombre de révolutions peut s'élever jusqu'à 3,000 par minute. Cette vitesse, qui peut-être est convenable pour certaines industries, ne peut se prêter aux exigences d'un bateau, dont la machine doit s'arrêter et marcher en arrière presque instantanément, selon les nécessités de la manœuvre (1).

(1) « Dans un moment où tant de personnes s'occupent de machines à vapeur à *rotation immédiate*, je commettrais un oubli impardonnable si je ne disais pas que *Watt* y avait non-seulement songé, ainsi qu'on en trouve la preuve dans ses brevets, mais encore qu'il en exécuta. Ces machines, *Watt* les abandonna ; non qu'elles ne marchassent point, mais parce qu'elles lui parurent, *sous le rapport économique*, notablement inférieures aux machines à double effet et à oscillations rectilignes. » (M. ARAGO, *Eloge de Watt*. Annuaire de 1839.)

Les machines à cylindres fixes ou oscillans sont exclusivement employées sur les bateaux : le piston, pressé par la vapeur alternativement sur chacune de ses faces, parcourt la longueur du cylindre en imprimant un mouvement de va-et-vient à sa tige, qui le transmet aux roues par divers mécanismes. Les cylindres fixes sont placés dans une position verticale, inclinée ou horizontale. Les cylindres oscillans sont supportés par deux tourillons fixés à un certain point de leur hauteur. La tige du piston est liée directement au bouton de la manivelle sans l'intermédiaire de la *bielle ;* certains défauts d'aplomb peuvent exister sans notable inconvénient ; ces machines, peu volumineuses, peuvent suivre les mouvemens de déformation des bateaux : ce cas est au contraire très-grave pour les machines inclinées, qui, reposant sur une grande longueur, éprouvent différemment, dans leurs parties, des effets de la dislocation que l'on rencontre dans tous les bateaux à fond plat des rivières.

Les machines les plus économiques sont celles qui agissent sous une pression de vapeur de quatre kilogrammes par centimètre carré de la surface du piston (environ 4 atmosphères) : la vapeur se dilatant avant d'être condensée.

La *détente* est généralement appliquée dans toutes les bonnes machines ; elle consiste à interrompre l'admission de la vapeur lorsque le piston est arrivé à une certaine hauteur ; le reste de la course s'achève par l'expansion du volume de vapeur qui a été introduit. On obtient ainsi une telle économie, qu'une machine représentant 20 chevaux, à pleine vapeur, en donne 16 en remplissant le cylindre seulement à moitié, et laissant achever la course par la seule force d'expansion.

Les générateurs de vapeur sont, dans ce moment, l'obstacle le plus sérieux dans l'emploi de cette admirable puissance ; c'est à leur simplification que doivent tendre les efforts des ingénieurs.

Les appareils devenant de plus en plus puissans, les générateurs sont d'un poids énorme, et exigent un tel emplacement, qu'une chaudière, pour un paquebot ou *steamer* de 120 chevaux, occupe, dans la coque du bâtiment, un espace de 6 mètres 25 centimètres de longueur, sur 4 mètres 80 centimètres de largeur, et 2 mètres 70 centimètres de hauteur.

Le chauffage des chaudières des locomotives a ouvert une nouvelle voie de perfectionnemens ; divers essais de générateurs tubulaires ont donné des résultats assez satisfaisans pour faire espérer qu'on parviendra à obtenir l'allégement tant désiré des machines à vapeur.

« Comptons sur l'avenir, dit M. Arago (1). Un temps viendra où la science de la destruction s'inclinera devant les arts de la paix ; où le génie qui multiplie nos forces, qui crée de nouveaux produits, qui fait descendre l'aisance au milieu des masses, occupera dans l'estime générale des hommes la place que la raison, que le bon sens lui assignent dès aujourd'hui.

» Alors *Watt* comparaîtra devant le grand jury des populations des deux mondes. Chacun le verra, aidé de sa machine à vapeur, pénétrer en quelques semaines dans les entrailles de la terre, à des profondeurs où, avant lui, on n'arrivait qu'après un siècle des plus pénibles travaux ; il y creusera

(1) *Eloge de Watt*.

de spacieuses galeries et les débarrassera, presque instantanément, des immenses volumes d'eau qui les inondaient chaque jour ; il arrachera à un sol vierge les inépuisables richesses minérales que la nature y a déposées.

» Joignant la délicatesse à la puissance, *Watt* tordra, avec un égal succès, les immenses torons du câble colossal autour duquel le vaisseau de ligne se balance en toute sécurité, et les filamens microscopiques de ces tulles, de ces dentelles aériennes qui occupent toujours une si large place dans les parures variées qu'enfante la mode.

» Quelques oscillations de la même machine rendront à la culture de vastes marécages. Des contrées fertiles seront ainsi soustraites à l'action périodique et mortelle des miasmes qu'y développait la chaleur brûlante du soleil d'été.

» Les grandes forces mécaniques qu'il fallait aller chercher dans les régions montagneuses, au pied des rapides cascades, grâce aux inventions de *Watt*, naîtront à volonté, sans gêne et sans encombrement, au milieu des villes, à tous les étages des maisons.

» L'intensité de ces forces variera au gré du mécanicien ; elle ne dépendra pas, comme jadis, de la plus inconstante des causes naturelles, des météores atmosphériques.

» Les diverses branches de chaque fabrication pourront être réunies dans une enceinte commune, sous un même toit.

» Les produits industriels, en se perfectionnant, diminueront de prix.

» La population, bien nourrie, bien vêtue, bien chauffée, augmentera avec rapidité. Elle ira couvrir d'élégantes habitations toutes les parties du territoire, celles mêmes qu'on eût pu justement appeler les steppes d'Europe, et qu'une aridité séculaire semblait condamner à rester le domaine exclusif des bêtes fauves.

» En peu d'années, des hameaux deviendront d'importantes cités. En peu d'années, des bourgs, tels que Birmingham, où l'on comptait à peine une trentaine de rues, prendront place parmi les villes les plus vastes, les plus belles, les plus riches d'un puissant royaume.

» Installée sur les navires, la machine à vapeur y remplacera au centuple les triples, les quadruples rangs de rameurs, à qui nos pères, cependant, demandaient des efforts qu'on avait justement rangés parmi les châtimens des plus grands criminels.

» A l'aide de quelques kilogrammes de charbon, l'homme vaincra les élémens ; il se jouera du calme, des vents contraires, des tempêtes.

» Les traversées deviendront beaucoup plus rapides. Le moment de l'arrivée des paquebots pourra être prévu comme celui des voitures publiques. On n'ira plus sur le rivage pendant des semaines, pendant des mois entiers, le cœur en proie à de cruelles angoisses, chercher d'un œil inquiet, aux limites de l'horizon, les traces incertaines du navire qui doit vous rendre un père, une mère, un frère, un ami.....

» La machine à vapeur enfin, traînant à sa suite des milliers de voyageurs, courra sur les chemins de fer avec beaucoup plus de vitesse que le meilleur cheval chargé seulement de son svelte jockey.

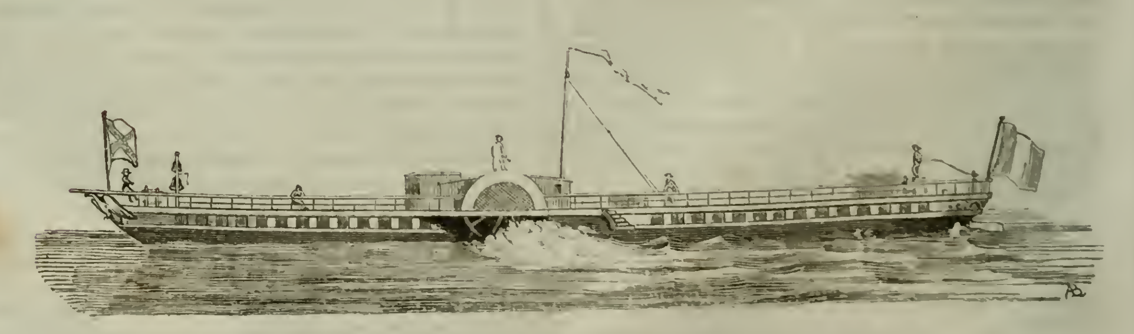
» Voilà l'esquisse fort abrégée des bienfaits qu'a légués au monde la machine dont *Papin* avait déposé le germe dans ses ouvrages, et qu'après tant d'ingénieux efforts *Watt* a portée à une admirable perfection. La postérité ne les mettra certainement pas en balance avec des travaux beaucoup trop vantés et dont l'influence réelle, au tribunal de la raison, restera toujours circonscrite dans le cercle de quelques individus et d'un petit nombre d'années.

» On disait jadis le siècle d'Auguste, le siècle de Louis XIV ; des esprits éminens ont déjà soutenu qu'il serait juste de dire le siècle de Voltaire, de Rousseau, de Montesquieu ; quant moi, je n'hésite pas à l'annoncer, lorsqu'aux immenses services déjà rendus par la machine à vapeur se seront ajoutées toutes les merveilles qu'elle nous promet encore, les populations reconnaissantes parleront aussi des siècles de *Papin* et de *Watt*. »

Au delà des succès obtenus jusqu'à ce jour dans la navigation des rivières, il est permis d'espérer un immense progrès. Un bateau d'un faible *tirant d'eau*, animé d'une grande vitesse par une puissante machine, sans être ébranlé d'aucune secousse ; une chaudière à moyenne pression, exempte des aigus sifflemens de vapeur, et présentant toutes garanties contre l'explosion ; la suppression de la cheminée ; — tel est le programme sommaire que se sont posé deux ingénieurs expérimentés, et qu'ils sont appelés à réaliser sur le plus beau fleuve du midi de la France : les Pyroscaphes de la Garonne, *véloces inexplosibles et fumivores*, commencent une nouvelle époque de la navigation fluviale à la vapeur (1).

Vict. D.

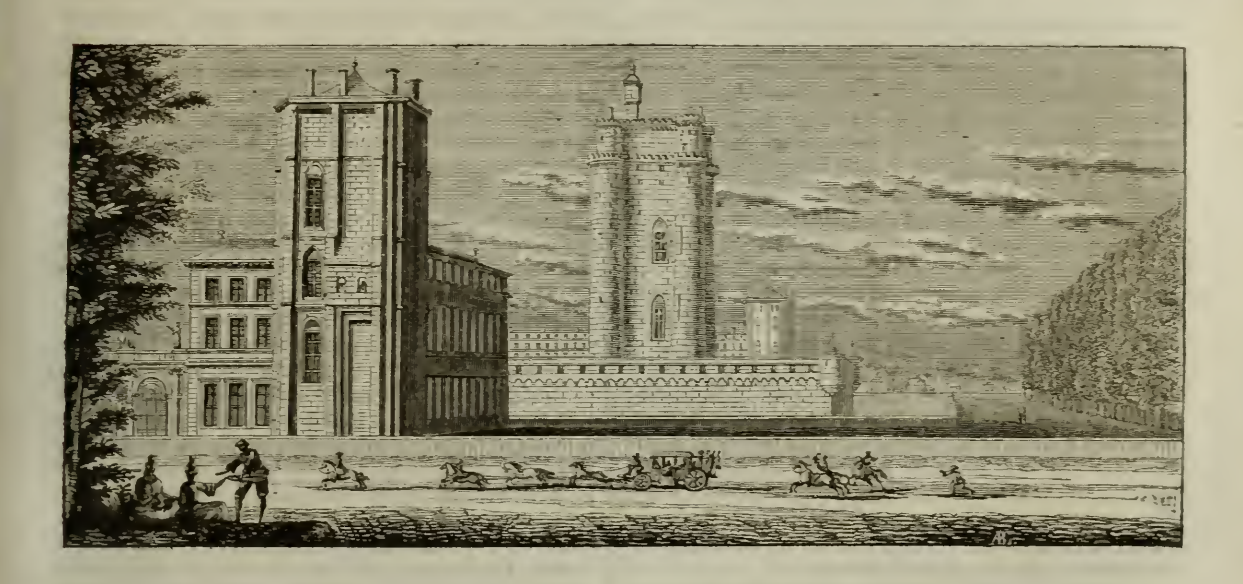
(1) Leurs machines auront la force de plus de 120 chevaux. Les quatre bateaux figurés dans les présentes *Études* ont été dessinés *exactement* et de dimensions proportionnelles, la longueur du *pyroscaphe* (55 mètres) étant prise pour base ou échelle.



Pyroscaphe de la Garonne.

VINCENNES SOUS LOUIS XIV.

Un de nos collaborateurs, M. Émile Deschamps, a publié, dans un des premiers volumes du *Musée des Familles* (1), une notice du plus haut intérêt sur la forteresse de Vincennes. Sébastien Leclère, célèbre artiste qui vivait sous Louis XIV, a conservé, dans un charmant dessin, la physionomie qu'avait de son temps cette forteresse. Il a



choisi le moment où le roi, dans son carrosse à six chevaux, se rend à une résidence qu'il affectionnait beaucoup, et dans laquelle il reçut tour à tour le roi de Danemark et les ambassadeurs siamois.

(1) Tome II, page 2.

Publier aujourd'hui la gravure de Sébastien Leclère, devenue d'une extrême rareté, c'est compléter le travail déjà si complet de M. Émile Deschamps, et ne plus laisser désormais rien à apprendre sur un des monumens les plus intéressans de la France.

MOEURS DES ISRAÉLITES.

LE GRAND JEUNE.

Le 10 *tishri*, qui répond ordinairement à la fin de septembre, une heure avant le coucher du soleil, les Israélites de tous les points de la capitale et des lieux d'alentour se rendent à la synagogue pour assister à la célébration de la fête du *Grand-Pardon*.

En ce jour, qui est celui des expiations, on doit implorer de l'Éternel le pardon de toutes les fautes que l'on a pu commettre dans le courant de l'année, et donner satisfaction aux personnes auxquelles on aurait fait quelque tort ou que l'on aurait offensées. Un jeûne ordonné pour cette fête est généralement observé, même par les Juifs les moins attachés aux pratiques de leur culte, car ce jeûne est obligatoire et sacré pour tous. Chaque Israélite (depuis l'âge de treize ans) doit garder une abstinence rigoureuse qui commence la veille, une heure avant le coucher du soleil, et qui dure jusqu'au lendemain, lorsque déjà le ciel est parsemé d'étoiles (*Lévit.*, chap. 23).

La veille de la fête, toujours une heure avant le coucher du soleil, les Israélites arrivent en foule à la synagogue. Le temple est rempli de lumières qui répandent de toutes parts une vive et brillante clarté. Chacun a sa place retenue d'avance, moyennant une rétribution affectée à l'entretien du temple. Des places sont accordées gratuitement à ceux qui ne sont pas à même de les payer.

Quelques Israélites, notamment les rabbins et les plus dévots, sont revêtus des *habits mortuaires* (sarregueness), pour s'humilier davantage par le souvenir de la mort.

Bientôt le chazan (chantre) commence sa prière, et le silence le plus profond se fait remarquer dans le temple; tout le monde se lève, et chacun, couvert du *thaled*, écoute avec recueillement la formule chaldéenne (Kol nideraï, etc.), dans laquelle on déclare que les vœux et sermens faits dans le courant de l'année, et que l'on aurait transgressés involontairement, doivent être regardés comme nuls et non avenus.

Puis après bien d'autres prières, toujours écoutées avec

la même attention, le chazan récite celle qui suit, et que les assistans répètent à voix basse en se frappant la poitrine :

(Ochamnou, etc.) « Nous t'avons offensé, nous avons été rebelles, nous avons été coupables de larcins, nous avons calomnié, nous avons détourné les autres du bon chemin, nous les avons poussés à faire le mal, nous avons péché avec violence, nous avons été iniques, nous avons menti, nous avons donné de mauvais conseils, nous avons commis des dénégations, nous avons été impudens, nous avons commis des actes de rébellion, nous avons bravé ta colère, nous avons été opiniâtres dans notre révolte, nous nous sommes écartés de la bonne voie, nous avons commis des crimes, etc. » Cette prière, dont chaque mot commence par une autre lettre suivant l'ordre alphabétique de l'hébreu, comprend toutes les fautes dont il est possible de se rendre coupable.

Chacun fait plus ou moins d'oraisons pour marquer sa pénitence, ce qui dure à peu près trois heures. L'office se termine par le chant du Yguedal, cantique composé par Rabbi Salomon ben Gabirol, célèbre poete hébraïsant du moyen âge. Ce cantique renferme les treize articles de la foi fixés par Maimonide (Rambam, célèbre rabbin espagnol), savoir : 1° l'existence de Dieu, 2° son unité éternelle, 3° sa spiritualité, 4° sa préexistence, 5° sa providence, 6° la vérité des prophéties, 7° la mission de Moïse, 8° la révélation de la loi, 9° son immuabilité, 10° la prescience de Dieu, 11° les peines et les récompenses, 12° l'arrivée du Messie, 13° la résurrection ; après quoi l'on se retire. Quelques personnes restent encore au temple pour réciter des psaumes, et il y en a même qui passent la nuit entièrement à faire de pieuses lectures.

Le lendemain matin, l'on remarque la même affluence dans la synagogue. On y passe la journée à prier et à se livrer à des exercices de piété. L'office de ce jour est divisé en quatre parties, qui sont : le shachris, ou matin, le moussaph (additionnel), mincha, vêpres, et nihla, ou clôture. Dans chacun de ces offices, l'on répète deux fois la confession indiquée plus haut (Ochamnou). Le shachris comprend, outre ce qui se dit journellement, un grand nombre de cantiques composés par divers rabbins à différentes époques. Quand ce premier office, qui commence à six heures et finit à dix environ, est achevé, le grand-rabbin monte en chaire et prononce un sermon analogue à la solennité du jour. Ses citations sont tirées de la *Bible* ou du *Thalmud*. Après la prédication, l'on sort les *Pentateuques*, enfermés dans le tabernacle ; on les porte avec pompe et en chantant jusque sur la théba (table placée au milieu du temple et devant laquelle on officie). Le chazan, après avoir posé sur la table et avoir déroulé le premier *pentateuque*, l'ouvre, pour y faire à haute voix la lecture du chapitre qui commence par la défense faite à Aaron, le grand-prêtre, de n'entrer dans le saint des saints qu'une fois par année (le jour d'expiation) pour encenser et jeter le sort sur les deux boucs (ceci est la cérémonie du bouc émissaire) ; l'un est pour l'Eternel, l'autre pour Hazazel. (Chap. XVI, *Lévit.*, vers. 8.)

Le grand nombre des interprètes entend par Hazazel le bouc même auquel Moïse donne ce surnom. Ils se fondent sur ce que *haz*, en hébreu, veut dire bouc, et *azal*, aller, échapper ; de là pourrait venir ce qui est dans le texte : « Un sort pour le bouc émissaire ou qui doit être envoyé. »

On appelle successivement six personnes pour avoir l'honneur de suivre avec le chazan. Ceux qui y sont appelés font d'ordinaire des offrandes plus ou moins grandes pour le temple ou pour les sociétés de bienfaisance ; quelques-uns donnent en outre pour les pauvres de la Terre-Sainte. La lecture dans le premier exemplaire du *Pentateuque* étant terminée, on le referme pour le remettre entre les mains de celui qui a l'honneur de le tenir, et on place le second sur la théba. Dans ce livre, on lit le chapitre concernant les sacrifices prescrits autrefois pour cette fête. (*Nombres*, chap. XXIX, verset 7.) La personne qui suit avec le chazan ce chapitre, est la même qui lit l'Aftara, ou chapitre tiré des Prophètes (Isaïe, chap. VII), après quoi le grand-rabbin fait la prière pour le roi et la famille royale, à laquelle le chazan et les assistans disent Amen. L'on reporte ensuite les *Pentateuques*, et alors vient l'office du moussaph, que les fidèles récitent d'abord à voix basse. Le chazan répète cette même prière à haute voix en y ajoutant, comme dans le shachris, divers cantiques relatifs à cette journée. Vers la fin du moussaph, on mentionne encore les cérémonies prescrites dans le temple de Jérusalem pour les divers sacrifices offerts en ce jour. On fait aussi la prière d'*Olénou le Chabéach*, et lorsqu'on est arrivé à ce passage : « Nous nous inclinons et prosternons devant le roi des rois », tous les fidèles tombent et se prosternent. On fait les mêmes prostrations toutes les fois que le chazan dit les paroles suivantes : « Lorsqu'ils entendaient prononcer le nom de » l'Eternel par la bouche du grand-prêtre, ils s'inclinaient, » se prosternaient, et disaient : Béni soit à jamais le nom » de son règne glorieux ! » Apres ces prières, on sort de nouveau le Sepher (*Pentateuque*) ; mais cette fois seulement trois personnes sont appelées. Le chazan continue les chapitres qui suivent ceux que l'on a lus le matin. La troisième personne fait dans l'Aftara la lecture de toute l'histoire de Jonas, et, pendant ce temps, l'on referme le Sepher. Le moussaph se termine par la bénédiction que donnent aux Israélites les cohanims (ce sont les descendans d'Aaron). Cette bénédiction se trouve dans le livre des *Nombres*, chap. VI, vers. 24, la voici : « Que Dieu te bénisse et te protége ; que l'Eternel fasse luire sa face sur » toi et qu'il te favorise ; que l'Eternel tourne sa face vers » toi et qu'il te donne la paix. » Après la rentrée du *Pentateuque*, on commence mincha. Je ne puis en donner de grands détails ; seulement, parmi les divers morceaux qui se récitent dans cet office, se trouve, vers la fin, celui qui commence par : *Tiher Rabbi Ismael*, dans lequel on fait la description du martyre de dix célèbres rabbins.

Quoique la journée soit déjà bien avancée, puisque mincha finit environ une heure et demie avant la nuit, la plus grande partie des Israelites, affaiblis par le jeûne, n'ont pourtant pas cessé de prendre part aux prières. Il en est de même dans les tribunes réservées aux femmes, et qui sont toutes vêtues de blanc.

Immédiatement après le mincha, le grand-rabbin monte à l'autel et commence le quatrième, c'est-à-dire le nihla, ou clôture, comme je l'ai déjà expliqué. Cette prière se termine toujours à la nuit. Les cohanims donnent encore une fois la bénédiction à l'assemblée, et l'on récite les versets qui se disent aux moribonds comme il suit : une fois « l'Eternel est notre Dieu », trois fois « Béni soit à jamais le nom de son règne glorieux », et sept fois « l'Eternel est Dieu ».

Aussitôt que l'on aperçoit des étoiles, on sonne de la trompette pour annoncer que le jeûne est terminé ; tout le monde sort de la synagogue en se souhaitant une longue vie, etc. Les Israélites font la prière d'usage pour la lune ; puis, étant rentrés chez eux, après avoir fait *adbala* (1), ils rompent le jeûne.

ALPHONSE ENNERY.

(1) Dans un article précédent, M. [illegible] a expliqué ce que c'était.

MUSÉE DU LOUVRE.

PORTRAIT DU PAPE PIE VII.

LE CRIME POURSUIVI PAR LA JUSTICE.

Le Musée du Louvre contient plus de merveilles artistiques qu'aucune autre collection du monde. Parmi celles qui tiennent une place éminente entre les chefs-d'œuvre des maîtres de toutes les nations, il faut citer, avant tout, le *Portrait du pape Pie VII* par David, et la *Justice poursuivant le Crime*, par Prudhon.

Le Musée du Louvre ne possède que deux tableaux de Prudhon : *Jésus sur la croix*, et le *Crime poursuivi par la Justice et par la Vengeance*. Ici, le génie se montre dans toute sa fougue et dans toute son énergie, on ne saurait ni mieux concevoir ni mieux exécuter. Prudhon, dont la vie a été presque constamment pauvre et agitée, a montré, dans cette page, jusqu'où la souffrance peut élever l'imagination ; il est le Corrège de la France. Joignant la profondeur de la pensée à une vigueur et à une grâce peu communes, son pinceau savant traduit tour à tour la fureur, la joie, l'amour. On raconte de sa jeunesse des faits très-remarquables, nous les laisserons dire à l'un des biographes de Prudhon, M. Victor Darroux.

Il est, dit-il, des hommes privilégiés auxquels Dieu a tracé une route ; il leur a dit : « Marchez à ce but ; » et ces hommes, franchissant des barrières à tout autre insurmontables, accomplissent leur destinée malgré les obstacles et les entraves que leur suscite la société, marâtre qui étouffe si souvent ses plus nobles enfans.

Treizième et dernier fils d'un pauvre maçon, Prudhon naquit à Cluni (Saône-et-Loire), le 6 avril 1760. Il avait à peine vu le jour que son père mourut, et il resta dès lors sous la direction de sa mère. La pauvre veuve aimait son fils par-dessus tout ; elle concentrait toute sa tendresse sur son petit Pierre, qui lui rendait bien tout son amour. Parvenu à l'âge de neuf ans, Prudhon n'avait pas quitté un instant sa mère : la bonne femme avait-elle le pressentiment que son fils serait un jour un homme ? Ce fut à l'enseignement gratuit des moines de Cluni que Pierre fit ses premières études. Vers ce temps commencèrent à se développer avec impétuosité ses extraordinaires dispositions pour la peinture. On a rarement vu un enfant se livrer avec autant de persévérance à la recherche d'un art dont il devinait déjà toute la portée. C'est en vain que par des punitions réitérées on cherchait à combattre le penchant irrésistible de l'écolier. Au lieu de faire ses devoirs, il remplissait ses cahiers de dessins à la plume. Il s'improvisait même sculpteur ; il taillait avec son canif dans du savon tous les personnages de la passion de Jésus-Christ, et sa mère conservait avec soin toutes les œuvres de son fils. Plus tard, à son retour d'Italie, il se prit à considérer avec étonnement ces premières productions d'un génie naissant, et il fut frappé de la manière dont elles étaient exécutées. Manquant de tout, il suppléait à tout par ses intelligentes inventions. N'ayant pas de couleurs, il exprimait le suc des herbes, des fleurs, et se composait de cette manière une palette variée ; privé de pinceaux, il trouvait moyen d'en former en réunissant ensemble des brins de poils qu'il arrachait des harnais des chevaux. Les tableaux de l'abbaye de Cluni excitaient son admiration. Il résolut de les copier. Un moine lui dit : « Vous ne réussirez pas ; ils sont peints à l'huile. » Ce nouvel obstacle enflamma le jeune artiste, il résolut de le vaincre, et, après des travaux inouïs, il trouva seul le secret de peindre à l'huile. Les bons moines de Cluni, surpris et touchés d'une telle ténacité, pensèrent alors que Dieu l'avait destiné à de grandes choses. Ils se rendirent auprès de M. Moreau, évêque de Mâcon, et lui révélèrent les prodiges dont ils étaient témoins chaque jour. Le digne prélat comprit la noble tâche qui lui était réservée. Il prit le jeune Prudhon sous sa protection, et l'envoya étudier le dessin dans l'atelier de M. Vosges, à Dijon. Ses progrès y furent rapides ; mais ce n'était pas assez pour Prudhon le peintre.

Concourant à Dijon pour le prix de peinture établi par les états de Bourgogne, et dont le vainqueur était envoyé à Rome, il vit un de ses camarades se désespérer de ne pouvoir réussir. Ses plaintes émurent l'âme de Prudhon, il s'oublia pour ne penser qu'à son émule : il enleva une planche de la cloison qui les séparait, prit sa palette et fit son tableau. Au jour du jugement, l'aréopage artistique se prononça en faveur de l'ami de Prudhon. Le prix allait lui être adjugé, lorsque, poussé par la reconnaissance, et ne voulant pas d'une gloire acquise au prix d'une injustice, il dévoila tout, et demanda que la précieuse couronne fût placée sur le front du véritable vainqueur. Les états de Bourgogne réparèrent l'erreur commise, et la pension de Rome fut accordée à Prudhon. Tous les jeunes artistes de la ville se réunirent pour le porter en triomphe. En Italie, il étudia Raphaël, Léonard de Vinci, André del Sarte ; mais son maître par excellence fut le Corrège. Peut-être, en admirant ses belles productions, pensait-il à la malheureuse existence que ce grand peintre avait traînée dans la misère et l'oubli. Prudhon vit Canova à Rome ; leurs mains se rapprochèrent instinctivement, et bientôt ils se lièrent d'une étroite amitié. Canova voulait retenir auprès de lui son jeune ami : il voulait lui payer ses ouvrages et les exposer dans son atelier pour le faire connaître. Il semblait pressentir tout ce que Prudhon aurait à souffrir en retournant dans sa patrie.

Il revint à Paris en 1789. Les sinistres prévisions de Canova ne tardèrent pas à se réaliser. Accablé de misère, Prudhon fut obligé de peindre la miniature pour vivre.

Enfin des jours plus heureux vinrent à luire pour Prudhon ; la fortune et la réputation lui sourirent, et l'Europe répéta avec admiration un nom qu'elle enviait avec juste raison à la France. Mais l'adversité n'en avait point fini encore avec l'artiste ; l'histoire conservera la lettre douloureuse que Prudhon écrivit, après avoir perdu une amitié qui s'était dévouée à partager ses souffrances. Cette lettre est adressée à sa fille :

« Oh ! dit-il, que la chaîne de la vie est pesante ! seul sur la terre, qui m'y retient encore ? Je n'y tenais que par les liens du cœur, et la mort a tout détruit..... Ma vie est le néant..... L'espérance ne détruit point l'horreur des ténèbres qui m'environnent..... La mort que j'attends viendra-t-elle bientôt me rendre ce calme auquel j'aspire?..... C'est à ta tombe, ô mon amie, que s'attachent toutes mes pensées, tous mes vœux !... »



Le crime poursuivi par la justice et par la vengeance.

Le portrait du pape Pie VII est assurément la page la plus irréprochable qu'ait produite, dans sa longue carrière, Louis David. Toutes les écoles de peinture qui tour à tour ont régné en France, pourraient se la disputer avec justice et à droits égaux. Quand on la considère avec attention, on reste surpris de la sobriété de la couleur, de la pureté



Pie VII, par David.

du dessin, et néanmoins de la puissance d'effet que donnent des moyens en apparence aussi sobres et aussi prudens.

Mais ce qui frappe plus encore, c'est la simplicité noble de la tête, la vie qui règne dans les traits et dans le regard; c'est la vérité, c'est la naïveté, c'est la grandeur de ce vieillard, qui tient entre ses mains le sceau du plus grand royaume de tous les royaumes, de celui qui *lie et qui délie.*

UNE TRADITION AMÉRICAINE.

Le comté de Strafford, dans le New-Hampshire, est remarquable par la nature sauvage et bouleversée des sites qu'il présente. Des chaînes de montagnes dont les cimes, élancées sur d'autres cimes, semblent avides de contempler la belle contrée qui, dans le lointain, s'étend endormie sous les brumes; des précipices où l'aigle se plaît à suspendre son aire; des vallées abruptes entrecoupées de ravins sombres et profonds, tels sont les grands traits de cette région pittoresque.

Un immense précipice, appelé le rocher de *Chocorua*, devient surtout intéressant par une légende, que la tradition seule a sauvée d'un entier oubli. Cet endroit, au milieu des sites les plus romantiques, est peu connu et encore moins visité; car les environs ne sont encore traversés ni par des chemins de fer ni par des canaux, et sur les créneaux formidables de la montagne ne s'élève pas encore de maison de plaisance qui invite le voyageur à venir insulter la majesté de la nature par les fadeurs de la vie de bon ton.

Il y a longtemps, quand les sorciers et les esprits de la montagne effrayaient les superstitieux, les environs de l'endroit que nous venons de décrire furent occupés par une très-petite colonie, que le mécontentement, ou l'humeur aventureuse, avait poussée dans cette partie retirée du New-Hampshire. Cette troupe était composée en majorité d'hommes fort ordinaires, entraînés à cette vie indépendante par l'impatience du joug, effet aussi fréquent d'une obstination vulgaire que d'un orgueil généreux. Mais il y avait parmi eux un esprit supérieur digne d'un sort plus noble que celui qui fut jamais son partage. Cette conviction avait imprimé une sorte de fière humilité sur le front de Cornélius Campbell, quelque chose d'un esprit superbe violemment réprimé par des circonstances, contre lesquelles, ne pouvant les vaincre, il dédaignait de murmurer. Il assumait la supériorité; autour de lui se répandait, à son insu, la magie de l'intelligence, et ses compagnons sentaient, sans pouvoir l'expliquer, qu'il était parmi eux, mais non pas l'un d'eux. Sa stature était gigantesque; il avait la démarche hardie et délibérée d'un homme accoutumé à parcourir sans crainte les terribles solitudes de la nature. Sa voix était rude; mais l'ensemble de sa physionomie était singulièrement susceptible d'une expression de tendresse, et quelquefois ses traits, si durs, s'éclaircissaient rapidement sous la douce influence des émotions domestiques.

Sa compagne était au dernier point propre à exciter et à fixer les énergiques puissances d'un amour profond. Douée d'une beauté peu commune, et dans la pleine maturité d'un jugement excellent, elle avait renoncé à plusieurs alliances brillantes, et encouru le mécontentement de son père pour s'unir à son mari. Nul doute qu'aidés par les circonstances politiques, les talens et l'ambition de ce dernier ne lui eussent ouvert le chemin des honneurs et de la fortune; mais il avait été l'ennemi actif et déclaré des Stuart; la restauration de Charles II fut un coup de mort pour ses espérances d'avancement dans son propre pays. Une prompte fuite devenait nécessaire; il choisit l'Amérique pour son lieu de refuge, et se retira avec sa famille dans cet endroit solitaire.

Un petit établissement, dans un lieu si retiré, était nécessairement exposé à bien des inconvéniens et à bien des souffrances fortuites. Ils n'éprouvaient des Indiens ni attaques ni insultes. Il ne s'était jamais élevé de sujet de querelle avec eux, et bien qu'importuns quelquefois par leurs fréquentes visites, les naturels n'avaient jamais fait preuve de jalousie ni de méchanceté. Chocorua passait pour prophète parmi eux, et comme tel était l'objet d'un respect particulier.

Cultivé par l'éducation, son esprit aurait acquis un développement prodigieux; mais croissant dans une sauvage liberté, il s'usait consumé par des passions sans frein. Il y avait quelque chose d'effrayant dans la superbe immobilité de sa lèvre; c'était comme la force qui se repose, trop fière pour s'irriter à la légère, et trop implacable pour s'apaiser dans son courroux. Dans son œil petit, noir et plein de feu, se cachait une expression fatale. Les hommes blancs n'ignoraient pas que sa haine serait terrible; mais ils ne l'avaient jamais provoquée, et les enfans eux-mêmes étaient trop accoutumés à lui pour le craindre.

Chocorua avait un fils de neuf à dix ans, à qui Caroline Campbell avait de temps en temps donné quelques bagatelles, dont l'éclat devait charmer ses goûts sauvages. Ainsi gagné, l'enfant venait familièrement à la maison et semblait faire partie de la famille; n'étant pas retenu par le savoir-vivre du monde civilisé, il furetait partout, et goûtait à tout ce qui tombait sous sa main. On avait préparé du poison pour un renard, dont les dégâts importunaient la colonie depuis longtemps; l'enfant le découvrit et le but; puis il retourna chez son père, tomba malade, et mourut.

Dès ce moment, la jalousie et la haine s'emparèrent de l'âme de Chocorua. Il ne manifesta jamais ses soupçons; il les nourrissait en secret, pour mûrir la vengeance cruelle qu'il méditait contre Cornélius Campbell.

L'histoire de l'animosité indienne est toujours la même. Par une matinée brillante et parfumée du mois de juin, Campbell quitta sa hutte pour aller aux champs. Encore amant, bien que mari depuis dix ans, son dernier regard fut pour sa femme, il répondait à son sourire d'adieu; son dernier adieu fut un baiser à chacun de ses enfans. Quand il revint, ils étaient morts, tous morts, et leurs corps défigurés n'attestaient que trop sûrement qu'une main indienne avait fait l'œuvre.

Dans une âme de cette nature, la douleur, comme toutes les autres émotions, était une tempête. Sa maison avait été pour lui le seul lieu de verdure dans le vaste désert de la vie. Dans sa femme et dans ses enfans, il avait concentré toute son existence, et voilà qu'ils lui étaient arrachés. Le souvenir de l'amour de sa femme s'attachait à lui comme l'étreinte mortelle d'un homme qui se noie, et l'enfonçait sans relâche dans les ténèbres de la mort. Puis succéda un calme mille fois plus terrible, la lente agonie du désespoir, qui n'amène avec lui nul pouvoir de résistance, comme si un mort pouvait sentir le ver glacé qui rampe sur lui.

Pendant plusieurs jours, ceux qui le connaissaient et l'honoraient craignirent que la lumière de sa raison ne fût éteinte à jamais. Mais elle se ralluma, et avec elle un désir farouche et démoniaque de vengeance. Chocorua rendant le dernier soupir le faisait sourire dans ses rêves, et, aux regards qu'il jetait, on comprenait que la mort paraissait une vengeance trop douce pour l'angoisse qui rongeait son âme.

Les frères de Chocorua étaient partis pour une expédition de chasse lorsqu'il commit le meurtre, et ceux qui surveillaient ses mouvemens remarquèrent qu'il grimpait fré-

quemment sur le roc élevé qui prit son nom par la suite, probablement pour épier leur retour. Ce fut là que Campbell résolut d'exécuter son fatal dessein. Un matin, que le sombre prophète était couché à son lieu d'attente, il tressaillit au son d'une voix forte, venant du fond du précipice, qui lui commandait de se jeter dans l'abîme. Il reconnut la voix de son ennemi, et répliqua avec le calme d'un Indien : « Le grand Esprit a donné la vie à Chocorua, et Chocorua ne la rejettera pas au commandement d'un homme blanc. — Alors, écoute le grand Esprit parler avec le tonnerre de l'homme blanc », s'écria Campbell en ajustant sa carabine vers le roc. Chocorua, bien qu'aussi farouche et aussi intrépide que la panthère, n'avait jamais pu surmonter la crainte que lui inspiraient les armes à feu. Il plaça ses mains sur ses oreilles pour se garantir du bruit de la décharge, et dans l'instant le sang sortit en bouillonnant de son cou, et lui-même chancela d'une manière effrayante sur le bord du précipice. Mais revenant à lui, et se levant sur ses mains, il s'écria, d'une voix que rendait plus effrayante le râlement de la mort : « Malédiction sur vous hommes blancs! Puisse le grand Esprit vous maudire quand il parle dans les nuages, et que ses paroles sont du feu! Chocorua avait un fils, et vous l'avez tué, alors que son œil aimait encore à contempler le brillant soleil et la terre verte! Que le mauvais esprit souffle la mort sur vos bestiaux! que vos tombeaux soient sur le chemin de guerre des Indiens! que les panthères rugissent et que les loups s'engraissent sur vos os! Chocorua va vers le grand Esprit, sa malédiction demeure avec les hommes blancs. »

Le prophète tomba en murmurant encore des malédictions, et on laissa ses os blanchir au soleil. Mais sa malédiction pesa sur les colons. Le tomahawk et le couteau à scalper firent des ravages; les vents déracinèrent les arbres et les roulèrent sur leurs demeures; leurs moissons se séchèrent; leurs bestiaux moururent, et la maladie attaqua les plus forts d'entre eux. Le peu qui restait quitta ce lieu fatal pour aller se mêler à des colonies plus nombreuses et plus fortunées. Campbell se fit ermite, et chercha rarement ses compatriotes, et deux ans après la dispersion de la colonie, on le trouva mort dans sa hutte. Maintenant la ville de Burton, dans le New-Hampshire, est remarquable par une peste qui infecte le bétail, et les superstitieux pensent que l'esprit de Chocorua s'élève encore sur le précipice, et exhale contre eux des malédictions.

Traduit de l'anglais par SÉVERIN.

MERCURE DE FRANCE.

(DU 15 OCTOBRE AU 15 NOVEMBRE.)

M. Laugier et M. Mauvais ont découvert à l'Observatoire de Paris, dans la nuit du 28 octobre dernier, une petite comète. Ce nouvel astre, d'abord excessivement faible et constamment invisible à l'œil nu, a été observé, à cette date, dans la constellation du Dragon, entre la Grande-Ourse et la Petite-Ourse. L'état brumeux du ciel n'a permis de la voir de nouveau que le 30, époque à laquelle la comète, dont la queue commençait à se montrer distinctement, était devenue un peu plus lumineuse, et s'était déjà assez éloignée de sa première position. On sait que les comètes, qui ne sont guère visibles en France que vers l'époque de leur périhélie, c'est-à-dire de leur plus grand rapprochement du soleil, ont alors une marche plus accélérée.

Il faut, de rigueur, trois observations différentes pour avoir les éléments du calcul de l'orbite de toute comète, lesquels sont : l'inclinaison et la longitude du point où le plan de l'orbite cométaire coupe le plan de l'écliptique, la longitude du périhélie, c'est-à-dire, du sommet de l'ellipse le plus rapproché du soleil, la distance périhélie, c'est-à-dire la distance où la comète est du soleil lors de son passage par le sommet de l'ellipse, et enfin le sens du mouvement de l'astre, de l'orient à l'occident, ou comme les planètes de l'occident à l'orient. Ce n'est qu'avec ces données qu'on arrive à connaître la marche précise que fait une comète dans l'espace, ses positions ultérieures, sa nature périodique ou non périodique, le moment de sa disparition, celui de sa réapparition, et qu'on peut ainsi avoir la certitude que la comète est réellement nouvelle, ou qu'elle a déjà paru dans notre système. On ne peut donc rien préciser sur la comète du 28, qui n'a été vue que deux fois.

— Le 7 novembre, il y a eu une occultation de la planète Jupiter par la lune, visible à Paris. L'*immersion* a eu lieu à 3 heures 49 minutes du soir, et l'*émersion* à 5 heures 14 minutes. Les personnes munies d'une lunette ont vu le disque lunaire passer successivement d'abord sur le deuxième satellite, puis sur la planète, ensuite sur le premier, le troisième et le quatrième satellite. L'émersion de Jupiter a été d'autant plus facile à saisir à l'*œil nu*, qu'elle a eu lieu par la partie non éclairée de la lune. Dans les nuits du 11 au 12 et du 12 au 13, a eu lieu la *pluie annuelle* d'étoiles filantes.

— L'Académie des sciences a eu à s'occuper d'un nouveau mammifère. Il s'agit d'un rongeur qui se trouve aux sommets des Alpes, sur le Falhorn, à 2,683 mètres au-dessus du niveau de la mer, dans la région des glaciers, à la hauteur des neiges perpétuelles, que M. de Humboldt fixe, dans les Alpes suisses, à 2,708 mètres. Aucun autre mammifère n'a encore été observé à une telle latitude.

Ce petit animal, rapporté du Falhorn par M. Bravais, paraît s'y nourrir des pousses du *geum reptans* et du *geum montanum*. L'étude particulière qu'en a faite M. Martins, qui l'a nommé *arvicola nivalis*, prouve qu'il appartient réellement à une espèce nouvelle, très-voisine du campagnol des champs. On a pu soupçonner un moment que cette souris eût émigré là avec les habitans d'une petite auberge construite sur ces hauteurs en 1832. Mais les relations de plusieurs voyageurs nous apprennent qu'un animal semblable, et sans doute le même, a été aperçu, bien avant ce temps-là, dans le même lieu (Weiss), et plus tard dans le voisinage du Mont-Blanc, à 3,455 m., et même à 3,900 m. en hiver (Huggi). L'animal courait, ce qui prouve qu'il ne s'engourdit pas alors, nonobstant le froid extrême de telles localités, qui doit souvent n'être pas moins de 25 degrés au-dessous de zéro. Sans doute que, grâce à la propriété très-peu conductrice de la neige, il trouve, dans des retraites souterraines une température bien moins basse.

— Depuis quelque temps l'administration du gaz s'occupe à Montpellier d'expériences dans le but de substituer le marc de raisin à la houille, pour la fabrication du gaz d'éclairage. Déjà la ville a été illuminée pendant plusieurs soirées par ce nouveau procédé, sans qu'il en soit résulté une différence appréciable dans la quantité comme dans la qualité de la lumière fournie; le gaz obtenu du marc paraît même présenter une plus grande intensité lumineuse. Mais il est vrai que l'on n'opère pas sur le marc seul, qui ne donnerait qu'une lumière blafarde et sans vivacité ni pouvoir éclairant. Ainsi la question d'art dans le procédé d'extraction du gaz du marc du raisin paraît résolue; reste à présent à examiner la question d'économie.

— Depuis près d'un demi-siècle, la fabrication des montres en Angleterre a subi de grandes diminutions. Un horloger de Londres vient, dit le *Standard*, d'inventer un mécanisme qui est appelé à rendre au pays son ancienne importance dans ce genre de commerce. A l'aide de cette invention, un certain nombre de montres peuvent être faites facilement

dans un jour. Une seule machine peut dans un temps donné produire 300 montres. Les divers procédés de l'inventeur ont été soumis à l'examen des horlogers les plus expérimentés de Londres. Tous pensent que les rouages à montres obtenus de la sorte sont supérieurs à tout ce qui a été fait jusqu'ici.

Parmi les personnes qui sont à la tête de cette entreprise anglaise, on cite le duc d'Hamilton, et M. Howel de la maison Howel et James.

— En l'honneur de l'achèvement du tunnel de la Tamise, il a été frappé une médaille à l'effigie de sir I.-M. Brunel. Le profil de cet habile et persévérant ingénieur est très-remarquable. On lit sur la médaille : Sir Isambert-Mark Brunel, F. R. S., et sur le revers : Tunnel de la Tamise de Rotherhithe à Wapping, 1,200 pieds; commencé en janvier 1826, avancé de 600 pieds en janvier 1828 ; 180,000 liv. st. fournies par des propriétaires. Recommencé en 1836, par allocation du parlement de 270,000 liv. st., et achevé en 1842.

— A Arras se confectionnent et se montent, en ce moment, les vastes machines de trois des quatorze paquebots destinés au service de notre navigation transatlantique. Ces machines sont les plus considérables qu'on ait faites jusqu'ici en France; de la force de 450 à 500 chevaux, elles sont destinées au *Groënland*, au *Panama*, au *Montezuma*, trois vapeurs maintenant en fin de construction sur le chantier de Rochefort. Les dimensions de ces bâtimens sont telles, qu'on pourrait facilement, en temps de guerre, les transformer en frégates et les armer de trente pièces d'artillerie, dont une partie du calibre de quatre-vingts. Leur longueur, sur le pont, est de quatre-vingts mètres; leur largeur, en dedans des roues, douze mètres, e avec les tambours qui contiennent les roues, dix-neuf mètres cinquante; leur profondeur, du dessous du pont jusqu'au-dessus de la quille, est de vingt-quatre mètres; le diamètre des roues est de neuf mètres; leur largeur, trois mètres. Ces énormes masses, frétées ou armées en guerre, ne pèseront pas moins de 2,800,000 kilog.

L'appareil moteur destiné à donner le mouvement à chaque paquebot pèse, avec ses chaudières pleines d'eau, 4,600,000 k.; il faut 750,000 kil. de charbon pour le chauffer pendant vingt jours. Deux machines, chacune de 225 à 250 chevaux, accouplées ensemble au moyen de très-grosses manivelles en fer forgé et poli, pesant chacune 2,500 kil., constituent la force totale de l'appareil. Cette force est transmise aux roues du navire par des arbres en fer forgé et tourné, ayant 0 mètre 49 centimètres de diamètre, 7 mètres de longueur, et pesant 11,000 kil. Le paquet ou fagot de fer en barres (celles-ci au nombre de quatre à cinq cents) qu'il faut mettre au feu pour amener ces arbres à la proportion et à la solidité voulues, a 0 m. 80 c. en carré et pèse 18,000 kil. On chauffe ce fagot de fer en barres dans un four à réverbère; il en sort, après quelques heures, à la température de fusion, et va se placer, pour être forgé, sous un marteau lourd de plus de 7,200 kil., et qu'une machine à vapeur de la force de 40 chevaux fait fonctionner.

Les cylindres dans lesquels se meuvent les pistons qui reçoivent l'action de la vapeur ont 1 m. 93 c., près de six pieds de diamètre, et pèsent chacun 11,000 kil. Les quatre balanciers d'un appareil pèsent ensemble 28,000 kil. Les chaudières dans lesquelles se produit la vapeur sont en tôle forte et composées de chambres réunies, dont le poids de chacune est environ 18,000 kil. La combustion se fait à la fois dans 16 foyers de 0 m 60 c. de largeur et 2 m. de longueur, qui tous, après avoir circulé en divers sens, se réunissent à une cheminée de 2 m. de diamètre, ou 18 pieds de circonférence, c'est-à-dire qu'il faudrait les bras de quatre hommes réunis pour l'embrasser. L'appareil destiné au paquebot *le Groënland* sera bientôt transporté sur le quai du bassin, à Arras, et de là conduit à Dunkerque, où la gabare de l'État, *le Cormoran*, le chargera et le portera à Rochefort.

Ce serait un spectacle imposant que celui de cette machine, aussi haute que les plus hautes maisons d'Arras, plus large que la plus large des rues, gagnant le lieu d'embarquement, tirée par 250 ouvriers qui ont mis onze mois à sa construction. Mais ce ne sera que par parties détachées que cette énorme masse pourra être transportée au port; encore est-on obligé de fabriquer et d'établir des appareils spéciaux, entre autres une grue pouvant soulever et transporter 20,000 k.

Les machines navales de l'espèce de celles en construction dans l'atelier de fonderie et de forge d'Arras, sont les plus puissantes employées jusqu'à présent, non-seulement, comme nous l'avons dit en commençant, en France, mais même en Angleterre; car *le Mammouth*, ce géant des vapeurs, dont les journaux ont parlé comme devant posséder la force de 1,000 chevaux, ne réalisera cette force qu'au moyen de quatre machines de 250 chevaux chacune, c'est-à-dire semblables en force à celles des paquebots transatlantiques que l'on construit chez nous.

— M. Ternaux-Compans, connu depuis longtemps dans le monde scientifique par ses voyages et l'importante collection des documens sur la conquête et la colonisation du Nouveau-Monde, qu'il a recueillis et publiés à ses frais, prépare un travail étendu sur l'histoire géographique et politique de la Guyane française. Le travail de M. Ternaux-Compans rend compte des diverses expéditions qui ont eu lieu à la Guyane depuis l'année 1503 jusqu'à nos jours. C'est là une œuvre qui ne peut manquer de fixer l'attention, aujourd'hui que les questions coloniales sont étudiées en France avec un intérêt pratique qu'elles n'y avaient pas rencontré depuis la paix de 1763.

— On a inauguré dans le foyer du Théâtre-Français un fort beau buste en marbre de Le Sage, par M. Desbœufs.

— MM. Sébron et Jacquand viennent d'être nommés chevaliers de l'ordre belge de Léopold.

— L'approche du 1er janvier commence déjà à se manifester par ses symptômes ordinaires; les pralines et les keepsakes s'amoncèlent chez les confiseurs et chez les libraires. Nous n'avons pas à nous occuper ici du mérite littéraire des pralines; mais quant aux keepsakes, on regrette trop souvent qu'ils soient horriblement chers et non moins horriblement ennuyeux. A Londres, ce pays classique de la librairie de luxe, un éditeur a eu l'heureuse idée de publier, chaque année, au mois de décembre, sous le titre de *Comic Almanack*, un ravissant volume dans lequel toute l'*humour* des célèbres caricaturistes se donne carrière, et ce keepsake se vend à vingt mille exemplaires.

La maison *Aubert*, si connue par ses publications amusantes, vient d'imiter, cette année, la publication anglaise, et, sous le même titre de *Comic Almanack*, elle a publié un charmant volume, dans lequel nos plus spirituels artistes ont semé une foule de vignettes, et en outre, ce keepsake est orné de douze charmantes gravures à l'eau-forte, qui font beaucoup d'honneur à M. *Trimolet*. Le texte du *Comic Almanack* est rédigé par M. *Louis Huart*, qui a su se tirer avec bonheur de la tâche difficile d'être amusant durant tout un volume, et dont la gaîté reste toujours cependant dans les limites du bon ton et du bon goût; aussi le *Comic Almanack* se trouvera-t-il bientôt sur les tables de tous les salons. Pour que rien ne manque au succès de ce charmant keepsake, le prix en est très-modique, car il ne coûte que cinq francs.

— L'Opéra a représenté *le Vaisseau Fantôme*, qui paraît destiné à obtenir du succès. L'Opéra-Comique a joué *le Roi d'Yvetot*, où Chollet se montre un charmant comédien. L'Odéon, dans une jolie comédie de Mme Ancelot, a donné un succès de plus à Mme Dorval. Bouffé amène la foule au Gymnase par *le Docteur Robin*; il se montre, dans cette pièce, d'une distinction et d'une finesse extrêmes. *La Vendetta* est un fort joli vaudeville des Variétés. *L'Omelette fantastique* reste toujours la pièce en vogue du Palais-Royal. Le Vaudeville a rouvert ses portes sous la direction de M. Ancelot. Enfin la Gaîté doit un succès de plus à M. Eugène Sue et à son *Pierre Lenoir*. Le Cirque a repris *les Pilules du Diable*, et la foule est accourue revoir cette amusante féerie. *Paris la Nuit* n'a point cessé de faire resplendir, en lettres de feu, sur le fronton du théâtre, son heureuse affiche.

Le rédacteur en chef, S. HENRY BERTHOUD.

Le directeur, F. PIQUÉE.

Imprimerie de HENNUYER et TURPIN, rue Lemercier, 24, Batignolles.

LES DEUX FEMMES D'UN ROI.



§ Ier. — La reine.

Avant de partir pour faire la guerre à Venise, Louis XII résolut de passer l'hiver à Paris, et proposa à sa femme d'y faire son entrée solennelle. Anne de Bretagne accepta volontiers une occasion de faire montre de sa puissance de reine; elle consentit donc à ce que demandait le monarque, mais auparavant elle voulut être couronnée une seconde fois. Le roi écrivit de Fontainebleau aux prevôt des marchands, échevins, bourgeois, manans et habitans de Paris, pour leur annoncer que « sa très-chère et très-amée compagne » avait l'intention de faire son entrée, et pour les avertir qu'il désirait qu'elle fût « recueillie le plus joyeusement et honorablement », de même que « sa propre personne. » L'assemblée des officiers de la ville délibéra de présenter à la reine le plus grand don et le plus *honnête* possible, « pour les louables vertus qui sont en elle, et pour captiver sa bénévolence et grâce » : une somme de 10,000 livres tournois fut destinée à tous les frais de cette entrée, présens, mystères, robes et souper. Comme la marche du cortége et les cérémonies de la fête ne pouvaient être terminées avant la nuit close, on fit fabriquer cent fa-

lots pour éclairer le chemin depuis Notre-Dame jusqu'au palais, et on ordonna aux habitans des rues que la reine devait traverser, depuis la porte Saint-Denis jusqu'à Notre-Dame, de placer une « torche ardente » sur une fenêtre du premier étage de chaque maison, le jour de l'entrée.

Le 18 novembre, Anne de Bretagne alla prendre la couronne des mains du cardinal-légat, dans l'église de Saint-Denis; le lendemain elle coucha au village de La Chapelle, et le jour suivant, le cortége de la ville vint au-devant d'elle en si belle ordonnance, qu'elle eut grand plaisir à le voir défiler : les vendeurs de vin, les crieurs de vin et les porteurs de sel venaient les premiers; puis les archers et arbalétriers, « en habillemens de guerre, » précédaient le prévôt des marchands et les échevins en robes de satin cramoisi et *tanné* (roux), et les seize quarteniers, en robe de damas noir et tanné; les drapiers étaient vêtus de satin cramoisi violet; les épiciers, de damas *pers* (bleu foncé); les pelletiers, de damas gris cendré; les merciers, de satin brun; les changeurs, de damas tanné, et les orfévres, de damas bleu : une troupe de bourgeois et de marchands à cheval suivait les élus de la *marchandise*. La reine répondit, à la harangue de bienvenue que lui adressa le prevôt des marchands, qu'elle serait volontiers l'*avocate* de la ville auprès du roi. Le cortége des gens du roi, prevôt de Paris, officiers du Châtelet, généraux de finances, les cours des comptes et des monnaies, le chancelier et le parlement en robes rouges, arrivèrent ensuite pour saluer la reine, qui monta dans sa litière et entra vers midi par la porte Saint-Denis.

Au-dessus de cette porte on avait placé le cœur de Paris, soutenu par *Justice*, *Clergé* et *Commun*; deux personnages allégoriques, *Loyauté* et *Honneur*, étaient logés dans ce cœur que l'*acteur* offrit à la reine avec un compliment en ballade. A la fontaine du Ponceau, une statue peinte d'un petit enfant jetait de l'eau en pissant; à la Trinité, les confrères de la Passion avaient représenté le mystère de la transfiguration de Jésus-Christ; à la Porte aux Peintres, on voyait sur un échafaud les cinq Anne de l'Écriture sainte, et l'acteur récita des vers dans lesquels à ces « cinq dames très-justes éprouvées, » il ajoutait la sixième « Anne, noble reine de France, qui son peuple préserve de souffrance »; à la fontaine de Saint-Innocent, il y avait pour *mystère* l'adoration de Jésus par les trois rois Mages. Plusieurs de ces mystères furent *faits* aux dépens de certaines corporations de la *marchandise*; les autres aux frais de la ville, par les deux entrepreneurs ordinaires, Pierre Gringoire, pour le poëme, Jean Marchand, pour les décorations et les costumes (1).

Anne de Bretagne, environnée de la grande baronnie bretonne et française, fut conduite, sous le dais des six corps de métiers, à Notre-Dame, par les rues tendues de riches tapisseries; mais quoique les acteurs et joueurs de « nouvelles comédies » exaltassent « l'excellence de l'hermine », qu'ils associaient à la « magnificence du lis », l'accueil froid et tout contemplatif qu'elle recevait du peuple témoignait assez qu'on voyait toujours la duchesse de Bretagne dans la reine de France, et que le maréchal de Gié avait eu raison de dire, comme on l'en accusait dans son procès : « La reine est bien abusée de ce qu'elle cuide « être aimée de beaucoup de gens du royaume, et les « cuide gagner; mais quand il viendra à l'affaire, elle ne « les trouvera pas (2). » Elle savait bien quels visages mécontens et quels lardons hostiles l'attendaient à son entrée, qu'elle avait différée chaque année depuis plus de six ans. Le dénoûment de cette journée pleine de cérémonial, de harangues et d'ennui, fut un souper splendide dans la grand'salle du Palais : la reine, assise au milieu de la table de marbre, et au-dessous d'elle les gentilshommes de la cour, les officiers de la ville et les gens du parlement. Ce souper, auquel plus de mille convives avaient été invités, déploya sans doute toutes les merveilles de la cuisine épicée et aromatisée que le célèbre Taillevent, queux (*coquus*) de Charles V, avait enseignée dans son *Viandier*, l'un des premiers livres imprimés en France; ouvrage « très-utile et profitable pour habiller les viandes et « servir les banquets », jusqu'à ce que la cuisine italienne, plus sophistiquée et moins succulente, eût détrôné la cuisine française à la cour des Médicis.

Les fêtes de l'entrée devaient continuer jusqu'à la fin du mois de décembre : un tournoi avait été publié en l'honneur d'Anne de Bretagne; les clercs de la Basoche avaient obtenu licence de jouer une moralité devant la reine et le roi, qui semblait enclin à protéger le théâtre naissant, et surtout la résurrection de la comédie satirique d'Aristophane. Avant cette représentation, il donna aux clercs du Palais un nouvel exemple de cette sévère économie et de ce sage calcul dans l'emploi de l'argent, que la jeunesse inconsidérée traitait d'avarice et de cupidité, au lieu d'admirer une vertu si rare chez un roi. Louis XII se transporta, le 26 décembre, à la séance du parlement; le 3 du même mois, dans un procès du cardinal d'Albret, une amende de vingt livres et soixante sols ayant été appliquée à ce cardinal, les juges avaient décidé, selon un vieil usage, que la somme serait « convertie pour avoir du pain aux prisonniers. » Le roi, fort irrité de cet attentat à ses droits, venait déclarer à la Cour, que dorénavant « elle n'eût à distribuer aucune amende en quelque œuvre que ce fût, sans son vouloir »; il monta sur « son haut siége » et, les portes ouvertes, fit prononcer en sa présence, après que l'ancien arrêt eut été rayé dans les registres, un nouvel arrêt portant que l'amende lui serait adjugée, parce qu'il « entendait pourvoir très-bien au fait des prisonniers de la Conciergerie. » Il prit occasion de cette affaire pour demander au parlement une enquête sur l'état des prisons et des prisonniers, afin « qu'ils n'eussent aucune nécessité (1). »

Le tournoi eut lieu dans la cour de parade de l'hôtel de Nesle, ce gothique et féodal manoir dont la grosse tour rappelait les crimes mystérieux de Jeanne de Bourgogne et tant de jeunes gens jetés le matin dans la rivière. Le « Séjour de Nesle », situé au bord de la Seine, sur l'emplacement du quai de la Monnaie et de la rue Guénégaud, appartenait alors à la maison de Bretagne. Cette prude reine, qui donnait asile à la chevalerie et qui devait guerdonner le vainqueur des joutes, se montrait plus fière aux côtés de son mari, depuis que Pierre de Rohan n'était plus là pour la braver sans cesse. Le pas d'armes fut brillant, et la victoire disputée par des gentilshommes que le *cri* du tournoi avait fait accourir de toutes les provinces et même des pays étrangers. Un terrible accident, renouvelé souvent dans ces dangereux exercices, ne les interrompit qu'un moment : François de Maugiron, l'un des deux cents gentilshommes du roi, faisait une course contre Suplanville, « très-gentil et plein de cœur; » ils *s'adressèrent* si rudement l'un contre l'autre, que la lance de Maugiron perça la cuirasse de son adversaire, qui eut le corps traversé et tomba mort dans son sang.

Après ce funeste épisode, après de beaux faits d'armes

(1) *Reg. de l'Hôtel-de-Ville.* Extrait imprimé dans le *Cérémonial françois*, tome I, page 690. Sauval, t. III, p. 537.

(2) Mss. *Procès du maréchal de Gié*; déposition de la comtesse d'Angoulême.

(1) *Reg. du Parlement.*

qui l'effacèrent, les clercs du Palais jouèrent plusieurs « tragédies morales et comédies satiriques », en présence du roi, qui ne demandait qu'à rire, et de la reine, qui n'acceptait pas une plaisanterie où elle était intéressée. Ce furent d'abord des « mots couverts » relatifs à tous les *défauts* de la cour, de la ville, de l'armée et du clergé; la guerre de Naples et les pilleries des trésoriers, la mort du pape Alexandre et les efforts du cardinal-légat pour lui succéder, servirent de texte à des moqueries trop âpres et trop mordantes pour qu'elles effleurassent la gaîté des spectateurs sans blesser l'amour-propre de quelques personnes; nul ne fut épargné: « il n'y eut ni pape, ni cardinal, ni empereur, ni roi, ni autre sur qui à parler n'eût. » Louis XII avait ri jusque-là, quoique étonné de la hardiesse de ces *momeurs*; il s'indigna que les intrigues des Dominicains Jean Clérée et Pierre Dufour, pour remplacer son confesseur Laurent Bureau, mort à Blois peu de temps auparavant, fussent dévoilées en public; mais Anne de Bretagne n'eut pas de peine à faire partager sa colère au roi, lorsque ces effrontés basochiens s'avisèrent de « jeter plus d'une pierre dans son jardin », à propos de la disgrâce du maréchal de Gié, qui était toujours en prison pendant l'instruction du procès. Un des personnages disait à Pierre de Rohan lui-même, introduit en scène, que « son trop chauffer cuit et son trop parler nuit(1) »; un autre personnage récitait cet apologue: « Il y avait un *maréchal* qui avait voulu ferrer une *ane*, mais elle lui avait donné un si grand coup de pied, qu'elle l'avait jeté hors de la *cour* par-dessus les murailles jusque dedans le *verger* (2) ». Les auteurs de ces farces poussèrent si loin la liberté de paroles, même sans ménager les dames, que Louis XII interdit à l'avenir ces *jeux* où l'honneur féminin était peu respecté, et punit plusieurs suppôts de la Basoche de manière à laisser « exemple de crainte à tous autres. »

Anne de Bretagne avait été outragée en public, et, malgré le châtiment des *languards*, elle conserva un amer souvenir de cette insolence, qu'elle attribuait peut-être aux amis du maréchal de Gié; elle était triste et rêveuse dans sa cour de poëtes-valets de chambre, qui semaient sur ses pas un fade et nauséabond parfum de fleurs de rhétorique: alors Jean d'Auton, historiographe du roi, à qui, « pour la substantation de sa pauvre humanité, » la reine daignait « élargir et dispenser les miettes tombantes de sa table, » emboucha la trompette pindarique pour célébrer le sexe féminin, et plus que tout la « bonne, belle, libérale, prudente, reine d'honneur, exemplaire des bonnes. » L'abbé d'Angle rima près de trois mille vers en réponse à ces « lâches abâ» tardis et avortés courages, lesquels, envieux des biens pro» cédant plus par grâce divine qu'humaine, ont entrepris et » de fait exécuté, par leur superbe conjuration et vicieuse » imagination, en déployant les dangereux et perçans allu» melles de leurs serpentines et venimeuses langues, vou» loir médire, vilipender et vitupérer l'honneur des da» mes (3) ». La reine subissait l'éloge de ses vertus enveloppé dans un style amphigourique, à l'heure même où sa vengeance planait inexorable sur la tête blanche de Pierre de Rohan: les interrogatoires des témoins et de l'accusé étaient terminés; il ne manquait plus que des juges pour condamner, des bourreaux pour exécuter la sentence!

(1) Mss. Jean d'Auton, inédit.
(2) B. d'Argentré, liv. XII, chap. LXXIV. *Mém. de Fleuranges*, chap. XIII.
(3) Mss. *Poésies de Jean d'Auton*, n° 7899. Cette pièce, intitulée *la Vrai-disant avocate des Dames*, a été attribuée à Jean Marot, d'après un vers d'une épître de son fils Clément, et imprimée dans ses œuvres, édit. de L. Dufresnoy.

§ II. — La sainte.

Cependant, la misère régnait en France; Lyon, entre toutes les villes, présentait un spectacle désolant: de pauvres gens, accourus des villages voisins et de la Savoie, femmes et enfans, erraient par les rues en quêtant du pain; la charité et la crainte ouvrirent les cœurs et les bourses des riches bourgeois: « chacun qui avait de quoi donnait, et se faisaient autant d'aumônes que jamais. » Néanmoins ces secours ne suffirent pas pour alimenter « si grand'abondance » d'étrangers « qui laissaient leurs maisons vagues et leurs champs à labourer. » Une maladie, causée par les privations de toute espèce et par la mauvaise nourriture, se déclara parmi ces malheureux: « il en mourut innumérablement (1). » Le roi, touché de ces misères qu'il ne pouvait adoucir, car son revenu était moins large que son humanité, distribua des dons et des aumônes avec un zèle clairvoyant, et allégea le fardeau des tailles par un *rabais* de vingt mille livres à répartir entre les quatre *généralités* qui composaient l'administration financière du royaume: c'était à regret qu'il enlevait aux « contribuables à la taille » une somme de 370 livres 10 sous, destinée à être « convertie en bordures, petites chaînes d'or et autres ouvrages pour sa fille chérie (2). » Anne de Bretagne, malgré la pénurie de l'épargne royale, et en présence des angoisses du menu peuple, payait elle-même tous les frais du procès contre le maréchal de Gié, tant pour les conseillers du parlement, tant pour les témoins, tant pour les chevaucheurs d'écurie; cinq écus d'or par journée à Christophe de Carmone, quatre écus à Antoine Duprat, le tout devant s'élever à 31,900 livres 8 sous 10 deniers tournois sortis de la trésorerie de la reine (3)!

Ce n'était pas pour satisfaire un honteux ressentiment que Jeanne de France, la première femme de Louis XII, dépensait les revenus de son duché de Berri, où elle vivait retirée depuis son divorce, soumise à la conduite spirituelle de son confesseur, Gilbert *Maria*, et du bon ermite François de Paule: elle mettait sa gloire et sa joie à exercer la charité envers les pauvres et les malades; hôpitaux, églises et colléges de Bourges, se partagèrent ses bienfaits et ses œuvres pieuses. Elle ne jouissait déjà plus des biens de la terre au milieu des austérités, des macérations et des prières, dans la compagnie des saintes filles de l'Annonciade qu'elle avait réunies en mémoire des dix vertus de la Vierge: chasteté, prudence, humilité, foi, dévotion, obéissance, pauvreté, patience, charité et compassion. On la nommait « la bienheureuse Jeanne » de son vivant; et le pape Alexandre VI avait rendu hommage à la sainteté de cette princesse, en accordant « dix mille jours » d'indulgence à ceux qui diraient le « chapelet de la vierge », composé de dix *ave* et inventé par Jeanne en l'honneur des dix vertus qu'elle s'efforçait d'imiter.

Sa dévotion devenait de plus en plus contemplative et solitaire; après avoir fondé et dirigé son ordre de l'Annonciade, sans accepter le titre de *mère ancelle*, parce qu'elle ne s'en croyait pas digne, elle prit enfin l'habit de ses religieuses: la robe grise, symbole de repentance, le manteau blanc, en signe de pureté, et le scapulaire rouge, comme teint du sang de Jésus-Christ. Sa santé s'était singulièrement altérée par les pénibles pénitences qu'elle s'imposait; son âme, consumée d'amour divin, s'élançait sans cesse au ciel: « Marie, très-digne mère de Jesus,

(1) Monstrelet, tome III, page 107.
(2) Rôle de Trésorier, 7 juin 1505. Port. de Fontanieu.
(3) Sommes payées par Raoul Hurault, trésorier et receveur de la reine, dans le Procès manuscrit du maréchal.

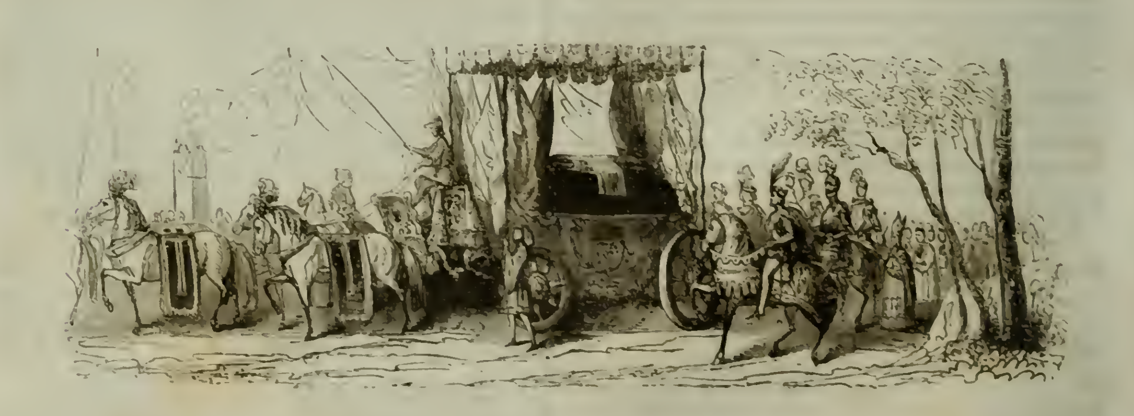
disait-elle en oraison, faites-moi votre digne ancelle et servante; faites que toute personne qui vous aime m'aime aussi, afin que, après cette vie, nous puissions parvenir à vous pour aimer et louer Dieu éternellement, notre bon Dieu et vous pareillement. » Elle fut exaucée bientôt, et dans la nuit du 4 février elle rendit le dernier soupir, sans un regret pour les choses de ce monde terrestre. Une lumière céleste apparut, dit-on, autour de son corps, comme un reflet du paradis; on la trouva couverte de cilices, de chaînes de fer et de meurtrissures. Elle fut enterrée dans son couvent des annonciades, ainsi qu'elle l'avait exigé par son testament. Quoique la cour de Rome n'ait jamais depuis ordonné sa canonisation, elle dut au respect des peuples un culte qui s'est perpétué dans l'Eglise : son tombeau fit des miracles et attira de nombreux pèlerinages, jusqu'à ce qu'en 1562 les religionnaires brûlassent ses restes, sans pouvoir anéantir le souvenir de sa vie édifiante et charitable. On avait tellement oublié son mariage, que son nom fut mis dans les litanies des Vierges ; elle avait semblé aspirer à cette réhabilitation virginale, en se faisant peindre souvent, dans des Heures et sur des vitraux, agenouillée aux pieds de l'enfant Jésus qui lui présentait un anneau et la prenait pour épouse céleste (1).

Cette mort toute chrétienne fut pleurée par tous les habitans de Bourges, et surtout par les pauvres; mais elle retentit à peine jusqu'à Paris, et le roi, si religieux qu'il fût pour la mémoire des trépassés, n'accorda pas un service funèbre à la duchesse de Berri, comme s'il craignit de paraître avoir des remords ou des regrets : son historiographe, Jean d'Auton, n'enregistra pas même dans sa *Chronique* un événement que la cour apprit avec indifférence, du moins en présence de la reine Anne. Louis XII montra plus de piété à l'égard de son père, Charles d'Orléans, mort depuis quarante ans à Blois, où il avait été inhumé dans l'église du château : Louis XII ordonna la translation des dépouilles mortelles du duc Charles dans la chappelle sépulcrale de la famille d'Orléans, au couvent des Célestins à Paris. Le comte de Dunois, en sa qualité de grand-chambellan, fut envoyé à Blois pour conduire le deuil dans cette translation que le roi avait à cœur de rendre solennelle. L'assemblée de l'Hôtel-de-Ville, à qui le prévôt des marchands vint annoncer les intentions du roi, délibéra de faire honneur au défunt de même qu'à un roi de France. Le cercueil, retiré du tombeau, avait été placé sur un « chariot branlant » couvert de velours noir et drap d'or, aux armes d'Orléans; un magnifique cortége de gentilshommes et d'archers de la garde l'accompagna jusqu'à Paris, et partout sur la route arrivaient des processions de clergé et de peuple : les prêtres qui voulaient dire des messes pour l'âme du mort étaient « payés et repus » ; les pauvres recevaient chacun l'aumône d'un « grand blanc » (monnaie de billon blanchi valant 13 deniers), « pour prier Dieu. » Quand le cortége approcha de Notre-Dames-des-Champs, cette halte accoutumée de tous les enterremens royaux qui devaient traverser Paris, les princes et toute la cour, le parlement, l'université, le corps de la ville, les métiers, les paroisses et les bourgeois, tous vêtus de deuil, tous portant des torches, allèrent au-devant du cercueil, que suivaient à pied l'évêque de Paris et le cardinal-légat ; le poêle de drap d'or qu'on soutenait au-dessus du chariot était si pesant, que le prévôt des marchands et cinq personnes du corps de ville ne purent le porter au delà du pont Saint-Michel, où six gentilshommes de la maison du roi s'offrirent pour partager l'honneur de ce fardeau : tous les clochers sonnaient, tout le peuple se prosternait au passage des ossemens, qui furent déposés dans la sépulture des d'Orléans. Ce jour-là, le roi et la reine restèrent renfermés en oraison au palais, où ils logeaient. Le lendemain, les cérémonies de l'inhumation continuèrent aux Célestins ; de « beaux services » furent célébrés par l'évêque de Paris, l'archevêque de Sens et le cardinal d'Amboise : ces pompeuses obsèques avaient coûté 2,961 livres 14 sous. Louis XII acheva de décorer à grands frais la chapelle qui réunissait les tombeaux de ses ancêtres : les *pourtraitures* de ceux-ci furent peintes sur les verrières; des épitaphes furent gravées sur des tables de cuivre, et la statue du duc Charles, en marbre blanc, les mains jointes, vêtu d'une robe longue, et ayant à ses pieds un dogue endormi, symbole de sa fin pacifique et de ses vertus loyales, fut couchée sur le monument de marbre noir (1).

PAUL LACROIX (bibliophile *Jacob*).

(1) Hilarion de Coste, *Vies des Dames illustres*, tome II. *Hist. du Berry*, par La Thaumassière, liv. I. Dony d'Attichy.

(1) *Reg. du Parlement. Reg. de l'Hôtel-de-Ville.* Mss. Jean d'Auton, part. inéd. *Histoire des Grands-Officiers*, tome I. page 208. l'Histoire de l'Université de Paris, par Du Boulay, dit positivement que le roi assistait à cette cérémonie; les Reg. du Parl. assurent le contraire.



A SURINAM.



Le combé du planteur.

§ Ier.

Meurtre d'un planteur. — Singulier exemple de l'instinct des Indiens.

Dans les dernières notes publiées par le *Musée des Familles* sur Surinam, nous avons dit à quel degré étonnant la puissance de l'instinct est développée dans les Indiens. Une anecdote assez curieuse que nous allons rapporter ici, et dont nous pouvons garantir de tout point l'authenticité, servira à en fournir la preuve. Elle montrera en même temps que le don de seconde vue et de pressentiment qu'on attribue aux montagnards de l'Écosse, et dont les écrivains mystiques et les romanciers de nos jours ont tiré un si grand parti, se rencontre aussi au delà des mers, et se trouve dans les solitudes du Nouveau-Monde comme on le trouve aux bords des lacs et sur les rochers du pays de Walter Scott.

Donc, cette histoire, la voici :

Au fond de la partie la plus écartée et la plus solitaire de la colonie, vivait dans la retraite un ancien planteur : fatigué du soin et des soucis des affaires, il s'était établi en cet endroit pour y finir ses jours en repos et jouir en paix de ce qu'il avait amassé dans le cours d'une vie active et laborieuse. Le combé qu'il occupait, et dont je joins ici un dessin, était un des plus charmans qu'on pût voir : pas un chasseur ne passait par là qui n'eût désiré en être le propriétaire. Il était assis au bord d'une crique et se découpait gaîment avec son toit rouge sur la verdure sombre d'une forêt, d'où lui arrivaient toujours les brises les

plus fraîches, et dont les solitudes offraient une vaste carrière à la chasse que le maître y pratiquait avec une ardeur infatigable. La galerie qui s'étendait le long de la façade garantissait son rez-de-chaussée des rayons trop ardents du soleil. L'enclos qui se développait derrière pourvoyait abondamment aux besoins de la consommation, tandis que l'étable, garnie de quelques bestiaux, fournissait le lait et le beurre nécessaires pour le ménage.

Ce ménage n'était guère nombreux d'ailleurs : il se composait du maître de la maison, de la missie, qui exerçait admirablement les fonctions d'économe, et de deux nègres, chargés des travaux plus rudes qu'exigeait la culture du jardin et du petit domaine.

Le planteur vivait ainsi, et, sans rien rêver au delà de ce qu'il possédait, ne s'inquiétait ni du présent ni de l'avenir. Le bruit de la colonie n'arrivait pas jusqu'à lui, et le tent-boot le plus riche n'eût pas excité en lui la moindre envie, car il avait réalisé, dans la pratique, cette philosophie de la vie matérielle que d'autres cherchent vainement dans celle de l'intelligence.

Il était heureux.

Mais, un jour, tout ce bonheur fut singulièrement brisé par une catastrophe aussi inattendue que mystérieuse.

Depuis le matin, le planteur avait mis son fusil en bandoulière, non cette fois pour se livrer au plaisir de la chasse, mais pour aller choisir dans la forêt quelques arbres propres à une construction nouvelle qu'il se proposait d'élever. Ses deux nègres l'accompagnaient. Il était parti après avoir annoncé à sa missie qu'il serait de retour au combé avant le coucher du soleil.

— Masra, au nom du ciel ! ne partez pas aujourd'hui, lui avait dit la ménagère quand le moment du départ fut venu.

— Et pourquoi pas?

— Masra, je ne saurais vous dire quel étrange pressentiment m'agite.

— Tu es folle, je pense. Que pourrait-il m'advenir?

— *My no sabi, masra* (je l'ignore); mais je tremble comme si un grand malheur devait vous arriver aujourd'hui.

Et le maître avait haussé les épaules.

— Croyez-moi, masra, laissez cela aujourd'hui ; car une voix intérieure me dit que vous ne reviendrez pas.

— Comme si nous ne connaissions pas tous les détours de la forêt dans les parties que nous allons visiter...

— Restez à la maison, masra, avait interrompu la femme.

— Comme si nous n'étions pas armés de manière à faire face à tout péril.

— Si vous m'en croyez, vous renoncerez à braver ce péril. Restez, je vous en conjure.

La voix de la ménagère avait pris un ton si suppliant et si plein de conviction, que le planteur avait été un moment sur le point de se rendre au mystérieux avertissement qui venait de lui être ainsi donné. Mais, soit que la raison eût pris le dessus dans sa pensée, soit pour ne témoigner aucune crainte en présence de ses nègres, ce qu'un maître doit toujours éviter, il avait persisté dans sa résolution et était sorti du combé, après avoir dit en souriant :

— Au revoir.

Puis il s'était dirigé vers la forêt, suivi d'un de ses nègres et précédé de l'autre, tous deux armés d'un fusil et d'une cognée.

La missie l'avait suivi d'un regard inquiet, et des larmes abondantes avaient roulé sur ses joues en le voyant s'éloigner. A mesure qu'il avançait vers la forêt, elle sentit croître son anxiété ; et chaque fois qu'il reparaissait dans une clairière, après avoir été caché un moment à la vue du combé par quelque fourré, elle sentait battre son cœur avec une précipitation extrême.

Enfin, il avait disparu au milieu des arbres et des lianes, et elle le suivait encore de la pensée et des oreilles.

Alors elle se laissa tomber à genoux et se mit à prier avec effusion. Mais les prières ne purent calmer l'agitation singulière qu'elle éprouvait ni dissiper les terreurs étranges et inexplicables qui s'étaient emparées de son esprit.

La journée tout entière s'écoula ainsi pleine de transes indicibles et auxquelles rien n'était capable d'apporter un moment de trêve. Une force mystérieuse poussait sans cesse la missie vers la fenêtre et vers la porte pour regarder et pour écouter si le maître revenait. Et le maître ne revenait pas. A mesure que les heures s'écoulaient, l'anxiété croissait aussi dans la maison. A chaque bruit qui se faisait entendre dans l'éloignement, à chaque mouvement qui s'opérait dans les branches à la lisière de la forêt, la pauvre femme s'écriait avec joie :

— Dieu soit béni ! voilà le masra qui revient sain et sauf !

Et, un moment après, elle acquérait la conviction que ce bruit n'avait été que le son d'une corne de nègre marron, et que ce mouvement imprimé aux branches n'avait été produit que par le vol d'un perroquet qui était venu boire aux eaux de la crique.

Déjà le soleil commençait à baisser, et la missie attendait toujours, dans une angoisse toujours plus grande, et ne quittait pas des yeux la lisière de la forêt.

Enfin, elle aperçut tout à coup les deux nègres qui débouchaient par le chemin qu'ils avaient pris le matin en partant avec leur maître. Un éclair de joie illumina son visage au moment où elle avisa les deux figures noires entre les arbres. Mais, un moment après, ayant vu qu'ils étaient seuls, elle sentit s'augmenter les transes cruelles auxquelles elle avait été en proie pendant la journée tout entière. Car le maître ne les suivait pas. Eux cependant approchaient toujours.

— Ah ! ce que j'ai prévu est arrivé peut-être ! exclama-t-elle. Mon pressentiment a donc été réalisé !

Les nègres venaient d'entrer au combé.

Il n'y en avait plus qu'un seul qui eût sa cognée sur l'épaule.

— Et le masra? demanda la femme, en s'avançant au-devant d'eux avec une inquiétude impossible à traduire par le langage.

— Le masra? dit l'un des noirs ; mais il y a longtemps qu'il doit être de retour ici.

— Il nous a quittés depuis plus de trois heures, ajouta l'autre ; et il n'est pas de retour à la maison?

— Que le ciel me soit en aide ! interrompit la missie en se laissant tomber à genoux, et les yeux si brûlans qu'il n'en sortait pas une larme, bien que son cœur en fût gonflé.

— Mais cela est incroyable, reprit un des nègres.

— Il ne peut pas s'être égaré dans la forêt pourtant, continua son compagnon ; car il en connaît mieux que nous les détours.

Tous deux jouèrent si bien l'étonnement et parurent si bien prendre part à la douleur que la ménagère exprimait, qu'elle ne conçut pas le moindre soupçon sur eux. Ils parlaient même de rentrer dans la forêt pour se mettre à la recherche de l'absent, bien que le soleil fût déjà sur le point de disparaître entièrement derrière l'horizon.

— Il nous faut aller voir ce qu'il est devenu, disait l'un.

— Allons fouiller tous les coins de la forêt, répétait l'autre.

— Nous retrouverons le masra, reprenait le premier.

— A moins qu'il ne soit dévoré par un boa, balbutia le second.

A ces derniers mots, la missie retrouva ses cris et ses larmes. Elle se tordait les bras, elle s'arrachait les cheveux, et le faisait retentir tous les environs du combé de ses cris de désespoir, qu'elle interrompait par moments en murmurant :

— Maintenant je n'ai plus qu'à mourir !

Le hasard ou plutôt le Ciel fit qu'en ce moment l'habitant d'un combé voisin passait près de là avec trois nègres et un Indien. Tous étaient armés. Ils s'approchèrent de la maison et s'informèrent du motif du désespoir de la missie.

— Pourquoi vous lamentez-vous ainsi? demanda le planteur à la femme.

— Le masra est mort! le masra est mort! exclama-t-elle d'une voix entrecoupée de sanglots et de larmes.

— Où donc est-il?

— Dans la forêt. Il y est allé ce matin, malgré la prière que je lui ai faite de rester à la maison ; car je pressentais un malheur. Il ne m'a pas écoutée, et ce malheur est arrivé sans doute. Oh! quelle fatalité! quel désastre!

— Et il est allé seul dans la forêt?

— Il était accompagné de ces deux noirs que voilà, répondit la missie. Mais ils disent qu'il les a quittés depuis plus de trois heures.

— Oui, masra nous a laissés ébrancher les arbres qu'il avait choisis, interrompit un des nègres.

— Et il nous a quittés après nous avoir indiqué notre tâche, ajouta l'autre.

Ces réponses parurent singulièrement équivoques au planteur, qui reprit aussitôt, avec cet instinct d'accusateur public qui se développe à un si haut degré dans les maîtres habitués à ne voir que des ennemis dans leurs esclaves :

— Montrez-moi vos cognées.

L'un des noirs montra la sienne, et le planteur la soumit à l'examen le plus scrupuleux, cherchant à y découvrir la trace de quelque crime. Mais rien ne parvint à confirmer les soupçons qui s'étaient élevés en lui.

— Et la tienne, où est-elle? demanda-t-il à l'autre noir.

— La mienne, masra? fit le nègre avec une assurance imperturbable, je l'ai cassée en frappant sur une branche de bois de fer.

Ces paroles furent un coup de lumière pour le planteur, malgré l'inaltérable sang-froid avec lequel elles avaient été prononcées.

— Eh bien! reprit-il, nous allons en rechercher les morceaux. Tu nous montreras l'endroit où tu les as laissés.

Puis, se tournant vers ses compagnons :

— Assurez-vous de ces deux hommes-là, ordonna-t-il.

On désarma au même instant celui des nègres qui avait rapporté sa cognée, et, après les avoir liés l'un à l'autre par le bras, de peur qu'ils ne prissent la fuite, on se dirigea vers la forêt à un signal du planteur. Quand toute la troupe en eut atteint la lisière :

— Montrez-nous par où vous êtes allés, demanda tour à tour le planteur à chacun des deux prisonniers qu'il avait fait détacher un instant et éloigner l'un de l'autre.

— Par ici, masra, répondit le premier en montrant un chemin à droite.

— Par là, masra, dit le second en montrant un chemin à gauche.

— Vous mentez, exclama le planteur en les faisant lier de nouveau ; car vous avez tué votre maître !

Les deux noirs tressaillirent un moment ; car, étourdis par le crime qu'ils avaient commis, ils avaient oublié de se concerter sur les moyens à mettre en œuvre pour échapper aux investigations auxquelles la disparition de leur maître devait nécessairement donner lieu, et surtout pour se mettre à l'abri de tout soupçon d'assassinat.

— Toi, reprit le planteur en s'adressant au premier nègre, tu dis que c'est par ici que vous êtes allés, et ton compagnon dit que c'est par là. Vous voyez qu'il y a une Providence, et que les crimes ne s'enterrent pas comme les corps de ceux qu'on a tués.

Tous deux étaient comme foudroyés.

On assura plus fortement la corde qui les attachait ensemble, et on lia à chacun d'eux les mains sur le dos. Puis on entra dans la forêt.

L'Indien marchait à la tête de la troupe. Il avait dit à ses compagnons :

— Laissez-moi faire et suivez mes pas.

Ils connaissaient l'instinct prodigieux de ces hommes, et s'étaient mis à suivre avec confiance les traces de leur guide.

Lui, s'orienta d'abord un moment et chercha à trouver son point de départ, interrogeant une herbe fraîchement foulée, une liane rompue, une branche froissée au passage, comme un chien de chasse qui flaire la piste du gibier. Quand il eut trouvé la base qu'il cherchait, il dit :

— Quelqu'un a passé récemment par ici; marchons maintenant.

Et il s'était mis en route.

Ce fut réellement une chose à confondre la pensée et la raison. Il marchait droit devant lui, lentement, il est vrai, mais d'un pied sûr et les yeux fixés sur les moindres objets qui pussent lui offrir l'indice du passage récent d'un pas humain. Il se faisait jour à travers les fourrés les plus épais, à travers les halliers les plus fournis. Par moment il s'arrêtait tout court en murmurant à voix basse :

— Attendons un instant.

Mais tout à coup il s'écriait :

— Ah! c'est par ici.

Et il se remettait à marcher comme si son œil eût retrouvé tout à coup le fil, perdu un moment, qu'il suivait dans ce vaste et profond dédale. Tantôt il tournait à droite, tantôt il tournait à gauche, décrivant de longs circuits, mais allant toujours comme si une invisible boussole le dirigeait.

Cependant le soleil baissait de plus en plus, et les ténèbres du soir étaient déjà près d'envelopper la forêt, dont tous ces bruits étranges augmentaient encore l'horrible mystère que le commencement de la nuit y fait naître. On entendait le sifflement des singes étonnés de se voir troubler si tard dans leur solitude, les cris aigres des perroquets déjà presque endormis et que réveillait brusquement le passage de ces hommes sous les arbres, le grouillement des serpens qui tortillaient leurs nœuds autour des buissons que la petite troupe froissait dans sa marche, le murmure des criques dont le bruissement monotone se prolonge comme une plainte éternelle et comme l'expression d'une douleur que rien ne peut consoler. Mais on avançait toujours à la suite de l'Indien, dont l'œil implacable ne déviait pas d'un pouce de la route que les deux meurtriers avaient tenue après avoir accompli leur œuvre de sang : vous eussiez dit que cet homme avait été suscité par la

Providence pour découvrir un crime qui, sans lui, peut-être fût resté enveloppé d'un impénétrable secret.

Les deux nègres avaient perdu toute assurance et tout sang-froid, à mesure que le terrible Indien conduisait la troupe dans le labyrinthe de la forêt. Plus d'une fois ils avaient été tentés de s'avouer coupables, voyant qu'ils étaient perdus et qu'il leur serait impossible d'échapper à l'inévitable châtiment qui les attendait. Plus d'une fois ils avaient conçu le dessein de se briser la tête contre un tronc d'arbre, pour se donner une mort plus douce que celle du bûcher, réservée en punition à leur crime. Mais par intervalles un éclair d'espoir leur revenait, et ils reprenaient confiance. Puis, d'ailleurs, on les observait si bien, on les tenait si bien en respect, que leur second projet eût été difficile, sinon impossible à exécuter.

Quand on eut marché longtemps, l'Indien s'arrêta tout à coup en disant d'une voix rauque à ceux qui le suivaient:

— Halte ! c'est près d'ici que le masra a été tué.

Les deux prisonniers se mirent à trembler de tout leur corps quand la troupe eut fait halte au commandement de son guide.

L'Indien était resté entièrement immobile, mais il roulait ses yeux autour de lui avec un mouvement étrange. Il était resté pendant quelques secondes dans cette pose pétrifiée, quand soudain une singulière trépidation le secoua des pieds à la tête. Ses prunelles s'allumèrent comme si une apparition visible à lui seul se fût révélée à ses regards. Les sourcils froncés et les oreilles tendues, il semblait écouter aussi une voix qu'aucun des assistans n'entendait. Après une minute de recueillement solennel et terrible, il s'ébranla aussitôt, regarda les deux nègres, et se dirigea droit vers un tas de feuillages amoncelés, en disant:

— C'est là que vous avez caché le masra.

Les deux noirs se laissèrent tomber à genoux. Ils étaient confondus et terrifiés de ce qu'ils venaient de voir et d'entendre.

D'après l'ordre de l'Indien, on se mit à fouiller les feuillages, et on y trouva en effet le corps du planteur, la tête fendue en deux par une arme tranchante. L'ouverture de la blessure indiquait que c'était au moyen de la cognée disparue de l'un des nègres que le coup devait avoir été porté. Cet indice fut confirmé par des aveux que firent les deux prisonniers en confessant tous les détails de leur crime.

Le corps ainsi retrouvé et l'assassinat avoué par ceux qui l'avaient commis, tous deux furent livrés à la justice. L'instruction de cette affaire apprit que, l'un des coupables ayant été menacé du bâton par son maître quinze jours auparavant, tous deux s'étaient vengés de cette menace en tuant celui qui l'avait faite.

Les assassins, convaincus selon les formes judiciaires, furent livrés au bûcher, et subirent leur peine avec une fermeté qui eût été de l'héroïsme si elle n'avait eu sa source dans ce profond mépris de la vie que professent la plupart de ces hommes, dont l'existence sur la terre n'est que travail, misère et douleur.

§ II.

Les Nègres. — Leurs mœurs. — Leurs usages.

Les nègres esclaves se vendent et s'achètent au marché comme des bœufs et des chevaux. Je joins ici un dessin d'une de ces ventes; je l'ai fait d'après nature.

Les nègres esclaves conservent, au milieu de la servitude, leurs coutumes et leurs usages religieux. Ils font un profond mystère de leurs rits idolâtres, lorsqu'ils n'ont point embrassé le christianisme. Ils sont généralement forts, robustes et peu sujets aux infirmités. Ils résistent admirablement à la fatigue et à la chaleur, et parviennent à un âge très-avancé, malgré les excès auxquels ils se livrent assez fréquemment. Ils sont jaloux à l'excès de leurs femmes et de leurs maîtresses.

Les cérémonies usitées à l'occasion des mariages des nègres ont beaucoup de rapports avec celles pratiquées par les Indiens. Si un nègre et une négresse sont convenus de s'unir, le premier se transporte chez la maîtresse de sa prétendue, en promettant d'avoir soin d'elle. La négresse, qui est présente, lui donne la main, et le contrat est conclu aussitôt. Ensuite, ils partent ensemble pour célébrer les noces le même jour où la demande de mariage est faite.

Si le nègre a un peu d'importance, il se tient un festin et un dou, auxquels sont invités les parens et les amis. Le lendemain, les deux époux vont, chacun de leur côté, à la plantation ou à leur ouvrage, et ils ne se voient plus que les soirs ou les dimanches. Les enfans qui proviennent de cette union appartiennent de droit au propriétaire de la mère, lequel a ainsi le plus grand intérêt à favoriser le mariage des femmes qu'il compte parmi ses esclaves.

Chaque nègre a sa petite maison ou case, de 9 à 10 pieds de haut, et de 10 à 12 de diamètre, avec une porte et une petite fenêtre ou lucarne. Le mobilier consiste en un ou deux lits, élevés à un demi-pied de terre. C'est un assemblage de bambous sur lesquels il y a une natte sans traversin. Les nègres s'enveloppent ordinairement dans une couverture de laine; et, comme ils sont très-sensibles à l'humidité qui se fait sentir pendant la nuit, ils font du feu au milieu de leur case, qui est hermétiquement fermée : aussi il y règne une fumée capable d'étouffer le plus robuste Européen, mais qui ne les incommode en aucune manière; elle sert d'ailleurs à éloigner les cousins, les moustiques et les autres insectes qui abondent nécessairement dans ces climats.

Leurs ustensiles de ménage ne se composent que de pots ou de cruches indiennes, de petites cuvettes à lessive, de calebasses et de pagales, pour renfermer leurs habillemens de cérémonie et de fête.

Leur nourriture consiste en bananes, en maïs, en patates, en toutes sortes de légumes, d'herbages et de fruits. Ils aiment surtout à sucer la canne à sucre. Ils préfèrent le bakkeljauw au poisson frais ou même à la viande. Leur boisson ordinaire est l'eau; mais le dram ou rhum est pour eux un délice souverain. Enfin, hommes et femmes, ils sont grands amateurs de tabac en poudre et à fumer.

La négresse enceinte continue de vaquer à ses travaux, souvent jusqu'au jour même de l'accouchement; elle met son enfant à terre dans un pantyez ou morceau de toile de coton. Après s'être reposée pendant quelques heures, enveloppée dans une couverture, elle donne le sein à son enfant. Jamais vous ne verrez une négresse ou une Indienne coucher son enfant sur le dos, même quand elle le prend sur ses genoux. Lorsqu'elle veut lui administrer quelques médicamens, elle le couche toujours sur le côté, ou bien elle le pose assis et la tête levée.

Quatre ou cinq jours après l'accouchement, elle se rend avec son enfant, si c'est un garçon, chez le maître, si c'est une fille, chez la maîtresse, pour savoir quel nom on donnera au nouveau-né. Celles qui sont chrétiennes le font baptiser à l'église, et elles cuisent des gâteaux qui se distribuent, sur de très-beaux plats, et qu'elles offrent aux parens et aux amis. Cette cérémonie finie, elle s'en retourne dans sa petite case. Le moment étant venu de reprendre ses



Vente de négresses.

occupations journalières, ce qui a lieu ordinairement sept ou huit jours après l'accouchement, elle enveloppe son enfant dans un peu de toile sur son dos, lui laissant tous ses membres libres, et elle s'en va au travail.

Les négresses esclaves sont en général d'excellentes mères.

Le temps que dure l'allaitement est pour elles une admirable occasion de faire à leur aise le *takie-takie*. Et Dieu sait si, dans ces momens, le prochain est épargné et si les affaires de ménage des connaissances et même des amis restent à l'abri de toute atteinte et ne sont pas sacrifiées à l'impitoyable indiscrétion dont elles font toujours preuve en ces circonstances.

A la mort d'un nègre ou d'une négresse, tous les assistans poussent des cris effroyables, se jetant sur le corps du mort, et lui adressant plusieurs questions auxquelles nécessairement le mort ne répond pas. Quand ils se sont bien assurés par son silence qu'il a réellement cessé de vivre, ils disent :

— Il est mort.

Alors ils le lavent et le mettent dans un cercueil. Le même jour, on le dépose en terre. On voit souvent assister à ces funérailles deux à trois cents personnes. Les hommes marchent les premiers; ensuite viennent les femmes et les enfans. Cette cérémonie est toujours suivie d'une collation composée de punch et de gâteaux. Les parens portent le deuil, qui se divise en grand et en petit deuil, pendant un certain temps. Il y a même de vieilles négresses qui ne le quittent jamais, en mémoire de leurs maîtres ou de leurs maris, quand elles ont eu le malheur de les perdre.

Les nègres qui ne sont pas chrétiens tiennent beaucoup à leur culte, qui consiste en une danse, laquelle a lieu le samedi à minuit, au clair de lune. Cette cérémonie se tient sous l'arbre appelé kuttentrie, le plus fort et le plus haut de toute la colonie; il ressemble, comme nous l'avons dit, au grand noyer d'Europe, et ils l'adorent comme une divinité. La danse religieuse qu'on appelle vulgairement *Mama*, est aussi connue sous les noms divers de *Wentie*, de *Watermana*, de *Mapokora* et d'*Ajainie*.

Dans les premières danses, le sacrificateur ou quasi est habillé comme un chef africain, tenant d'une main un couteau recourbé, et de l'autre une branche qu'ils appellent sang-rafoe, et avec laquelle le quasi frappe tous les assistans, placés autour de lui et de l'arbre.

Ceux-ci répondent :

— Tata, tata, helpie wie (Dieu, aide-moi).

Toutes ces cérémonies sont accompagnées de battemens de mains, de cris et de contorsions tellement fortes et violentes, qu'on croirait tous ces hommes près de tomber en défaillance.

Quand ils célèbrent la fête Ajainie Wentie, ou le sacrifice au tigre, on doit avoir quarante à cinquante oiseaux. A un signe donné par le sacrificateur, dont les habillemens sont blancs et tachetés comme une peau de tigre, ces pauvres oiseaux sont déchirés par les assistans, au milieu de hurlemens convulsifs et de cris effroyables. Ils sont ensuite apprêtés et servis par les mains du sacrificateur, ainsi que les boissons et les autres spiritueux qui ont été déposés préalablement au pied de l'arbre par les plus dévots et les plus fanatiques d'entre eux.

J'ai assisté, une nuit, à une de ces cérémonies, avec un créole qui me servait de guide et de protecteur, dans un bois voisin de la ville et appelé Picorno-bosch, et j'ai pu voir ainsi de mes yeux tout ce spectacle aussi pittoresque que singulier.

Dans leurs réunions religieuses, les nègres se montrent plus cruels que les bêtes féroces elles-mêmes. C'est là aussi que se renouvelle et que s'attise la haine qu'ils portent aux blancs ou à d'autres habitans. La crainte qu'on a des effets de cette haine engage fréquemment de riches planteurs à faire porter sous ces arbres des rafraîchissemens, et même souvent à témoigner un grand respect à l'arbre.

Il est très-prudent de ne jamais rien enlever de ce qu'on peut trouver au pied de ces arbres. J'ai souvent, dans mes courses, vu des objets de prix déposés sous les kuttentreess, tels que des ouvrages d'orfévrerie, des coraux, des pièces de toile, des ustensiles, des fruits, et d'autres choses offertes ainsi en sacrifice aux divinités.

Un jour, vers onze heures du soir, nous suivions dans une embarcation le bord de la rivière de Comawyne, lorsque tout à coup notre chaloupe heurta contre un objet en bois que nous reconnûmes être une petite curiale ou barque de dix à douze pieds de long, et que nos nègres nous dirent être l'offrande d'un bosch-nègre. Je la fis retirer de l'eau et transporter chez moi. Elle contenait un cruchon de dram et un autre rempli de genièvre, une bouteille de vin de Bordeaux, un peigne, un miroir, une paire de ciseaux, des couteaux, des aiguilles, des épingles, du fil, différens échantillons de coton imprimé et de toile, une calebasse sculptée renfermant toutes sortes de semences et de fruits, des coraux et des perles fausses, enfin des choux, des pommes de terre et des oignons. C'était certainement la collection d'ex-voto la plus curieuse que j'eusse vue de ma vie.

Le lendemain je fis part à mes amis de la singulière trouvaille que j'avais faite la veille ; mais ils me conseillèrent fortement de ne pas garder ces objets chez moi, car, d'après la nature du présent, ils jugèrent qu'il provenait de quelque chef des bosch-nègres, qui, malade dans la ville ou dans les environs, envoyait cette offrande à Mama-Snekie afin d'obtenir, par son entremise ou par celle de Jainie Wentie, sa prompte guérison et le terme de sa maladie.

De retour chez moi, je donnai les liqueurs et le vin à nos nègres, les bijoux aux femmes, et me réservai le reste, que je fis transporter chez un de mes amis. Étant blanc et étranger, j'aurais sans doute couru le plus grand danger, et ma vie et ma sûreté eussent été compromises si l'on avait su que j'avais chez moi cette offrande religieuse faite par un chef des bosch-nègres; car on court un péril extrême en blessant leurs préjugés et en heurtant leurs principes religieux, et c'est là peut-être une des sources les plus fécondes des vengeances et des assassinats dont la colonie elle-même n'offre guère de fréquens exemples.

Un jour, un planteur se moquant de cette vénération des nègres pour leur dieu, et ne craignant pas de heurter leurs préjugés, résolut de faire abattre un de ces arbres, vénérable Nestor, qui se trouvait au milieu d'un de ses champs. Il en donna l'ordre à son bastien ; mais ce nègre prudent fit observer à son maître qu'en coupant l'arbre il pourrait irriter les esclaves, et courir risque de compromettre sa vie. Le maître persista dans sa résolution. Force fut donc au bastien d'obéir à l'ordre qui lui était donné, et l'arbre fut abattu.

Huit à dix jours après, le maître fut saisi d'un tremblement dans tous ses membres. Il se fit conduire à la ville, où il perdit entièrement l'usage de ses jambes. Il vécut encore pendant quelques années dans un état complet de paralysie, et repassa en Europe, où il ne tarda pas à succomber. C'était l'effet de la vengeance des nègres.

L'anecdote suivante fera bien apprécier l'ignorance et la

superstition des nègres. Un d'eux entendait lire sa sentence, qui portait qu'il serait pendu jusqu'à ce que mort s'ensuivit, et qu'ensuite sa tète serait coupée et placée sur un poteau, pour servir d'exemple à ceux qui seraient tentés d'imiter le crime dont il s'était rendu coupable.

— Masra, dit-il aux juges, ce n'est rien d'être pendu; mais avoir la tête coupée, voilà ce qui me fait, en vérité, une peine extrême.

— Pourquoi? lui demanda l'un des juges, étonné de cette singulière observation.

— Masra, répondit le nègre avec le plus grand calme, comment voulez-vous que je puisse répondre à Mamasnekie, quand je n'aurai plus de tête?

Ceux qui se sont convertis au christianisme se croient souvent tourmentés par l'apparition du diable et des revenans. Jamais un nègre, même un créole, ne consentirait à habiter une maison dans laquelle serait mort un blanc, et qui serait restée pendant quelque temps sans être occupée, parce qu'ils sont persuadés que le mort reviendrait pendant la nuit pour les tourmenter. Les jongleurs ou devins ne manquent pas d'entretenir parmi les nègres cette superstition et cette crainte du malin esprit, parce que leur pouvoir est attaché à cette ignorante crédulité, et qu'ils ont ainsi le plus grand intérêt à l'exploiter à leur bénéfice.

Quoique la traite des nègres soit abolie, on voit presque journellement des spectacles de ventes d'esclaves créoles par suite du décès des propriétaires ou par suite du mécontentement de ces maîtres qui veulent se défaire de quelque esclave.

J'ai vu un jour une jeune et très-belle créole chez un de mes amis. Il se proposait de l'affranchir, mais il mourut le jour même où il se disposait à se rendre à la ville pour procéder à l'acte d'affranchissement. Par ce malheur inattendu, cette infortunée, qui était déjà considérée comme la maîtresse de la maison et qui était près de devenir la femme de son maître, se trouva tout à coup, par la mort de celui-ci, retombée avec ses enfans dans la condition d'esclave. Ils furent tous trois vendus comme tels. Cette vente fut un spectacle vraiment triste et déchirant à voir. Ce fut une scène de désolation difficile à décrire. Aussi la pauvre mère tirait des larmes des yeux de tous ceux qui l'avaient connue et qui déjà la regardaient comme une femme légitime et libre.

Lorsqu'on visite les nègres, soit dans les plantations, soit dans la ville, on est frappé d'étonnement en voyant la force et la bonne constitution de tous ces hommes robustes, carrés, développés avec une incroyable puissance de taille et de poitrine.

Leurs enfans sont élevés comme ceux des Indiens. On les laisse jouir d'une entière liberté, et surtout de l'usage de leurs membres, ce qui les développe d'une manière aussi énergique et les rend aussi robustes. Aussi, vous ne rencontrerez pas parmi eux un seul bossu ni un seul boiteux, à moins qu'ils ne le soient devenus par suite d'un accident. Les enfans acquièrent, dès le plus bas âge, de la force, de l'adresse, de l'agilité, et on est tout surpris de les voir prendre part aux travaux ou aux occupations de leurs parens à un âge où, en Europe, l'enfant, lié et emmaillotté de tous les côtés, peut à peine remuer les bras et se tenir ferme sur ses jambes.

Ainsi commence, pour ainsi dire dès le berceau, cet exercice qui les assouplit si prodigieusement et les dresse aux durs et rudes travaux qu'ils sont destinés à accomplir plus tard pendant toute la durée de leur existence. Ils acquièrent, en même temps que la vigueur du corps qui les prépare aux fatigues de tout genre, une santé robuste qui résiste facilement aux privations auxquelles ils sont parfois soumis et à la nourriture généralement mauvaise et peu succulente qu'on leur donne.

Les négresses sont d'habiles cuisinières, et possèdent beaucoup des élémens nécessaires pour la confection d'une excellente chère. Citons, entre autres et surtout, les poissons. Les rivières et les criques fournissent du poisson d'eau douce en abondance; mais la mer, tout le long des côtes, en fournit bien davantage encore.

Il y a plusieurs espèces de cabillauds: celui que l'on pèche à Terre-Neuve, et qu'on a trouvé le moyen de sécher, forme une branche très-considérable de commerce et de consommation. Les nègres en font beaucoup de cas; ils l'appellent bakkeljau.

La bonite est un poisson de mer, mais j'en ai vu à Surinam plusieurs dont la chair et le goût ressemblent à ceux du maquereau. On la découpe en tranches, et, salée ou bouillie, on la mange au beurre ou à la vinaigrette. Avec sa tête, on fait un peper-pot, en y mêlant de petits pains de farine de cassave et du piment, ce qui lui donne un goût relevé et en fait un mets très-recherché des créoles, qui ont l'habitude de le manger avec les doigts.

Le schelvisch ou merlan, le brochet, le saumon, le turbot, la carpe, la lamproie, la raie, la plie, le carrelet, la limande, et bien d'autres espèces se trouvent également à Surinam. On y pêche aussi des anguilles, tant de mer que de rivière.

Dans le nombre de ces poissons se trouve la torpille, qui a, comme on sait, la singulière propriété d'engourdir subitement le bras de celui qui la touche par une espèce de commotion électrique. J'en ai éprouvé l'effet.

Les écrevisses sont très-abondantes dans les criques et dans les rivières de Surinam. Elles sont plus grosses que les nôtres, et la chair en est délicieuse. Les crabes, que l'on trouve en très-grande abondance dans toute l'Amérique, sont la véritable manne des Indiens, des nègres, des créoles, et même des Européens.

Les huitres que l'on pèche dans ces climats sont d'un assez bon goût. Il y en a dans le haut du pays qui s'attachent aux rochers; mais celles que l'on prend dans la terre basse ou au bord de l'eau s'attachent aux racines du manglier, et, à marée basse, on les voit souvent suspendues à trois ou quatre pieds au-dessus de l'eau, toutes béantes au soleil. On trouve aussi des caracols et des moules de mer, qui sont aussi un des mets favoris des Indiens.

Les bœufs que l'on trouve à Surinam ne sont pas, à beaucoup près, aussi gros que nos bœufs d'Europe, quoique leur chair soit assez bonne; ils ne pèsent pas au-dessus de 500 à 550 livres, et la viande s'en vend vingt-cinq à trente *cents* la livre. Ce sont les planteurs qui les fournissent aux bouchers de la ville, et cette branche de commerce est très-lucrative pour ceux qui s'en occupent. Cet animal est aussi très-utile pour faire mouvoir les moulins à sucre, et surtout pour l'extraction des bois dans les forêts; on en voit souvent jusqu'à huit attelés à une charrette chargée de quelques arbres. Les vaches sont fort abondantes dans la colonie; mais elles ne donnent pas la même quantité de lait que nos belles vaches de Hollande, auxquelles elles ressemblent beaucoup, du reste, et dont elles tirent, je crois, leur origine; elles sont seulement plus maigres. On conçoit que le lait et le beurre doivent être chers. C'est une branche de commerce pour quelques vieilles missies retirées dans leurs combés, et qui font colporter leur lait par de jeunes négresses ou créoles, leurs esclaves. Le veau est rare, cher, de mauvais goût, et se vend de vingt-cinq à trente cents la livre. Les amateurs de côtelettes de veau en

font venir de Hollande; mais le prix en est énorme, et beaucoup trop élevé pour ce qu'elles valent.

Les moutons sont très-abondans, mais ils ne sont ni aussi gros ni aussi bons que les nôtres. La viande s'en vend trente-cinq à quarante cents la livre.

Les chèvres sont communes dans le pays; les habitans les nomment cabris. Les nègres et les Indiens les mangent de préférence quand elles sont jeunes.

Les cochons sont divisés en plusieurs espèces, et sont d'une grande ressource pour toutes les classes des habitans. La première espèce est le cochon domestique, que l'on élève dans les plantations. Ils sont petits, de la couleur des nôtres; mais leur viande est plus blanche, bien meilleure et sans odeur; elle a le goût de celle de nos veaux d'Europe. Ils ne doivent cette qualité qu'à leur nourriture, qui se compose de bananes, d'ignames, etc. Chez le boucher, la viande de cochon se vend de vingt à vingt-cinq cents la livre. On en fait une très-grande consommation dans les plantations, dans la ville et sur les navires. Nous en avions à bord une trentaine, qui ont été tués et mangés pendant la traversée.

La deuxième espèce est appelée par les indigènes bagoe ou marrons ou cochons noirs. Ils sont très-ramassés, ont la tête grosse et armée de défenses, et les pattes de derrière plus basses que celles de devant, ce qui fait que, lorsqu'on les poursuit, ils font à tous moments des culbutes qui égaient les chasseurs. Nous avons assisté à une de ces chasses amusantes. Leur viande est aussi bonne que l'autre. Elle forme une branche de commerce entre les bosch-nègres et la ville.



Ustensiles de ménage.

La troisième espèce est un porc sauvage qu'on nomme pingos. La dernière est le cochon d'eau, qui se tient presque toujours dans cet élément, dont il ne sort que pour paître. Son poil est court et noir, des lignes blanches traversent son corps dans toute la longueur.

Nous ne pouvons mieux terminer ces notes qu'en donnant le dessin de quelques-uns des ustensiles de ménage fabriqués à Surinam par les nègres.

BENOIT.

BERTHE FRÉMICOURT.

En épousant le docteur Maurice Frémicourt, maintenant ministre, Mme Berthe Nathermick avait cru s'unir à un homme qui l'aimait tendrement. Elle ne tarda point bientôt à s'apercevoir que son mari, en formant cette union, n'avait été préoccupé que de la grande fortune de la riche veuve à laquelle il donnait sa main. Une si cruelle déception causa d'abord un profond désespoir à la pauvre femme; mais la maternité vint bientôt la consoler; elle oublia les torts et l'indifférence de son mari; elle aima de toute son âme le fils qui lui était né. Bientôt une nouvelle épreuve ajouta encore à l'amour de la jeune femme pour son enfant: une maladie mortelle vint le menacer, et tint la pauvre mère dans un doute affreux durant près d'un mois. Grâce à Dieu, une convalescence heureuse vint mettre un terme à de si terribles angoisses; le petit Maurice entra en pleine voie de guérison.

Le bonheur causé à Mme Frémicourt par la guérison de son fils ne laissa plus désormais de place dans son cœur à d'autres sentimens. Elle n'avait d'autre passé que l'atroce souvenir de la maladie de Maurice, d'autre présent que la joie inépuisable de le voir joyeux et d'une santé robuste, d'autre avenir que la crainte de voir cette santé s'altérer. La conserver intacte, trembler et s'alarmer au moindre symptôme d'indisposition qu'éprouvait l'enfant, telle était désormais l'existence de Berthe. Ses plus grands et ses plus amers désespoirs d'autrefois lui semblaient maintenant, auprès de cette incessante sollicitude, des bagatelles sans importance et indignes d'intérêt. Elle acceptait tout le reste, pourvu qu'elle n'eût point à craindre pour le petit Maurice. Quand elle écrivait à l'une de ses amies, Mme de Matthiœsen, ses lettres n'étaient pleines que de détails sur l'enfant. Sortait-elle, c'était pour lui; rentrait-elle, c'était encore pour lui. L'emploi de ses journées, les moindres de ses actions comme les plus importantes, avaient le même but: c'était une sainte et ardente idée fixe qui la rendait indifférente à tout le reste.

Tandis que sa femme se trouvait plus heureuse qu'elle ne l'avait jamais été, car elle vivait au milieu des émotions d'une passion immense, M. Frémicourt subissait de graves inquiétudes sur sa position politique, et luttait presque avec désavantage contre ses adversaires.

En face de son pouvoir qui s'écroulait, Maurice éprouvait un désespoir aussi cruel peut-être que celui qui pressait naguère Berthe près de son fils agonisant. Les nuits restaient pour lui sans repos et sans sommeil; les jours abondaient en déceptions, en défaites, en tortures. Il était devenu triste, sombre et brusque. Son humeur prenait un caractère de dureté qu'elle n'avait jamais eu; ses subordonnés ne l'abordaient qu'avec crainte, et le quittaient presque toujours froissés impitoyablement. Il semblait avoir perdu l'empire qu'il possédait avec tant de force sur lui-même, et se laissait aller à des inégalités d'humeur qui dégénéraient souvent en violences. Pour les moindres résistances, il s'emportait sans dignité comme sans retenue. Toujours dévoré par une fièvre inquiète, il ne pouvait rester en place; la même agitation se remarquait dans ses idées, interrompues et pleines de soubresauts. Berthe, au milieu de ses extases et de ses tourmens maternels, ne songeait point à soupçonner les souffrances de son mari. Habituée à ne jamais prendre sa part des commotions qu'il recevait des affaires, elle regardait la vie politique comme entièrement en dehors de la sphère des idées d'une femme, et ne cherchait point à le consoler des inquiétudes contre lesquelles elle ne pouvait rien, qu'elle ne comprenait même pas, et dont elle ignorait par conséquent la gravité.

Sur ces entrefaites arriva un anniversaire que n'avait jamais jusque-là négligé de célébrer M. Frémicourt, quelles que fussent ses préoccupations politiques: la fête de Berthe.

Dès le matin un présent fut envoyé à Berthe, c'était un bouquet de camélias blancs, fleurs affectionnées par la jeune femme. On avait joint à ce bouquet, dans un cadre d'ébène richement sculpté, un tableau d'une exécution accomplie. Il représentait le château flamand dans lequel était née Mme Frémicourt. Cet admirable petit chef-d'œuvre était de Jules Dupré.

Berthe se le rappela, elle avait un soir exprimé le désir de posséder une vue des lieux auxquels se rattachaient tant de souvenirs de son enfance.

Vivement émue, elle s'empressa de courir dans le cabinet de son mari, qu'elle remercia avec affection. Il ne comprit rien à ce qu'elle lui disait. Le bouquet et le tableau ne venaient point de lui; il avait même oublié, il le confessa, que ce fût, ce jour-là, la fête de sa femme.

Cet aveu froissa douloureusement le cœur de Berthe, et détruisit la joie que lui avait causée le mystérieux cadeau. Qui donc lui avait envoyé le tableau et les camélias? Qui donc avait recueilli et pu se rappeler un désir qu'elle avait formé? Qui donc avait su réaliser ce désir avec tant de succès?

— Qui donc se trouvait chez moi, le soir où j'ai parlé de mon vieux château? Vous, M. de Vaudreuil, M. Frémicourt, George, le prince, ou vous, Marceline?... dit-elle le soir à ses amis.

Mme de Matthiœsen avoua que le bouquet et le tableau venaient d'elle.

Berthe n'ajouta point un mot, ne répondit point, et demeura rêveuse et presque triste durant le reste de la soirée. Cette marque de souvenir avait jeté de l'attendrissement dans son cœur navré par la négligence de Maurice.

Berthe ne put se détacher de sa pénible pensée. Son imagination, durant la nuit entière, alla du dévouement de Mme de Matthiœsen à la négligence de M. Frémicourt, et la jeta dans un trouble plein de malaise et de chagrin.

Hélas! le lendemain matin, à son réveil, ces idées s'enfuirent bien loin d'elle. Son fils paraissait souffrant; elle espéra, et ce fut également l'avis du médecin, qu'un peu de diète et de repos feraient disparaître une si légère indisposition. Ses prévisions furent déçues; loin de s'affaiblir, le caractère du mal se formula d'une manière plus inquiétante et ne tarda point à présenter vaguement, — la pauvre mère le crut du moins, — quelques-uns des symptômes de la maladie qui avait frappé le petit Maurice peu de mois auparavant. Elle confia ses craintes à son médecin, qui ne les partagea point; elle les communiqua à son mari, qui n'y prêta qu'une médiocre attention. Tous les deux, habitués à la voir s'alarmer pour des maladies imaginaires de son fils, mirent encore sur le compte de l'exagération maternelle ces suppositions et ces terreurs. Berthe, rassurée par leur tranquillité et par leurs remontrances, chercha elle-

même à reprendre de la sérénité. Cela ne lui fut point possible. Elle avait beau lutter contre elle-même, se répéter que l'avis des plus célèbres médecins de la Faculté et surtout l'opinion de son mari devaient prévaloir sur les craintes d'une femme, les symptômes alarmans qui n'existaient, disait-on, que dans son imagination déçue, lui apparaissaient évidens et irrécusables.

Deux jours après, hélas ! M. Frémicourt et le médecin ne niaient plus la maladie de l'enfant, et s'effrayaient de sa gravité. Cependant ils ne désespéraient pas encore. Maurice avait déjà sauvé l'enfant d'un péril semblable, et il avait voulu qu'on employât les moyens qu'il avait déjà heureusement mis en œuvre. En effet, un mieux sensible ne tarda point à se manifester dans l'état du petit malade. Un matin, il tendit les bras à sa mère et souleva, pour lui sourire, sa tête accablée et qui n'avait point quitté l'oreiller depuis une semaine.

Tandis que de graves inquiétudes pour son fils retenaient ainsi M. Frémicourt éloigné de la direction des affaires, celles-ci prenaient un caractère alarmant pour le ministre. Les Chambres avaient été dissoutes et les élections fixées à un court délai. Tous les départemens prenaient part à l'agitation de Paris; les partis étaient en presence, violens et avides d'en venir aux mains. Ce n'était, de toutes parts, que récriminations, attaques, menaces, pamphlets, menées et intrigues. Rassuré sur l'état de son enfant, M. Frémicourt reprit donc la direction du ministère, résolu à succomber, comme tout chef doit le faire, à la tête des siens.

Un matin, après une nuit sans sommeil, il méditait tristement sur sa position, et il en étudiait les difficultés et les périls, lorsqu'une des femmes de Berthe entra chez lui.

— Madame est très-souffrante, dit-elle, et je crois devoir en prévenir monsieur; elle a passé toute la nuit au berceau de son fils; elle s'inquiète, elle se désole. Hier, dans la soirée, elle m'a envoyé cinq à six fois m'informer si monsieur était rentré; madame voulait le prier de se rendre chez elle. En ce moment, la fatigue extrême qui l'accable lui vaut quelques instans d'un repos agité. J'ai cru devoir prévenir monsieur de tous ces détails, car peut-être voudra-t-il profiter du sommeil de madame pour voir l'enfant, sans crainte d'inquiéter ma maîtresse. La pauvre petite créature me paraît bien malade.

— Vous avez raison et je vous remercie, Françoise, répondit Maurice; je vais passer chez ma femme; l'enfant est-il éveillé?

— Son accablement est extrême; mais il n'a point dormi depuis deux jours; ses yeux sont restés constamment ouverts, et une faible plainte s'échappe presque toujours de ses lèvres.

M. Frémicourt se leva pour passer chez sa femme. Déjà il franchissait la porte qui conduisait aux appartemens de Berthe, lorsqu'il entendit le bruit d'une voiture qui entrait au galop dans la cour. Il s'approche de la fenêtre; c'était une chaise de poste qui s'arrêta devant le perron. Un homme en descendit avec précipitation; Maurice jeta une exclamation de surprise en reconnaissant M. Dubois, de Bergues.

L'arrivée de M. Dubois cachait quelque chose de grave; car ce digne provincial n'était point homme à entreprendre, sans motifs impérieux, un coûteux voyage qui le sortait, en outre, de ses habitudes bien-aimées et de sa chère ville. Le ministre cherchait encore à deviner les motifs qui amenaient le vieillard, lorsque celui-ci s'élança dans son cabinet avec une vivacité juvénile.

— Il faut que votre excellence reparte à l'instant avec moi pour Bergues, s'écria-t-il sans autre préambule. Un jour, une heure de retard peuvent tout compromettre.

— Compromettre? quoi donc, mon ami?

— Votre élection, répliqua le notaire dont la réponse consterna Maurice.

Jusque-là, quelles que fussent ses craintes sur sa position politique, du moins il n'avait jamais conçu le doute que son élection pût être mise en question. Il comptait que la ville de Bergues, heureuse et fière d'avoir pour représentant un ministre et un personnage politique d'une haute intelligence, le réélirait sans opposition. La nouvelle du notaire le frappait à la fois dans ses prévisions et dans son orgueil; non qu'il redoutât encore un échec, mais seulement parce qu'on avait pensé à lui opposer un adversaire.

— Et quel candidat veut-on mettre en présence de moi? demanda-t-il avec dédain.

— Un candidat redoutable, un homme du pays, riche, influent.

— Madame prie monsieur de passer chez elle, vint dire la femme de chambre qui déjà, tout à l'heure, était venue trouver Maurice.

— Je vais me rendre près d'elle, répondit-il.

Puis se tournant avec impatience vers Dubois

— Cet homme influent et riche, c'est...?

— M. Gabriel Rusconnetz.

— Monsieur, madame se désespère, et vous prie encore une fois de passer chez elle, répéta la femme de chambre.

— Mon fils est malade, dit Maurice au notaire. Je me rends près de ma femme, que cette maladie alarme beaucoup. Quand je l'aurai rassurée, je viendrai vous reprendre, et nous partirons à l'instant pour Bergues.

Le notaire s'installa dans un fauteuil, et M. Frémicourt passa chez sa femme.

Penchée sur le berceau de son fils, elle le regardait avec désespoir; près d'elle se tenaient debout et l'air consterné les deux médecins qui soignaient l'enfant. Il suffit d'un coup d'œil à Maurice pour comprendre toute l'étendue du péril où se trouvait le petit malade.

Les médecins échangèrent avec lui un regard désolé.

— L'inflammation prend un caractère plus grave, dit l'un.

— La respiration devient entrecoupée, ajouta l'autre.

— La fièvre a redoublé.

— Le délire se manifeste.

Maurice plaça son doigt sur le pouls de l'enfant et en interrogea les pulsations... Il ne restait plus d'espoir; le mal avait fait des progrès contre lesquels la médecine et la science ne pouvaient plus rien. Il chercha à dissimuler le désespoir qu'il éprouvait, car Berthe, les yeux attachés sur lui, cherchait à lire dans sa pensée.

— Vous le guérirez encore? demanda-t-elle avec angoisse; vous l'avez déjà sauvé, Maurice, il vous devra encore cette fois l'existence, n'est-ce pas?

— Mes soins ne lui sont point nécessaires, répondit-il avec un douloureux embarras.

Et il ajouta, en se tournant vers les médecins :

— Ces messieurs continueront une cure dans laquelle ils ont montré déjà tant de talent et de lumières.

Elle leva sur lui des regards pleins de surprise et de découragement.

— Ne quittez pas notre enfant, dit-elle, ne me quittez pas, Maurice. Il me semble que si vous vous éloigniez, vous emporteriez avec vous la vie de mon enfant. Près de vous, je me sens rassurée et confiante; sans vous, j'ai peur.

— Ce sont là des superstitions de mère, répondit-il en s'efforçant de sourire.

— N'importe, ne me quittez pas, Maurice; vous l'avez déjà sauvé, mon cœur me dit qu'un pareil bonheur vous est réservé encore cette fois.

Maurice hésitait et ne savait que faire, quand la physionomie finaude et la tête poudrée de M. Dubois se montrèrent à l'entrée de la chambre. Il fit un signe de la main pour hâter le départ de M. Frémicourt.

— Vous restez, n'est-ce pas, mon ami? Merci; si vous saviez ce que je souffre seule, sans consolation, près de mon enfant qui se meurt peut-être. Maurice, votre présence me donne de la force.

Il dégagea doucement sa main, qu'elle pressait dans les siennes.

M. Dubois redoubla ses signaux.

— Une affaire importante m'oblige à vous quitter..... Cette absence ne sera pas longue... Un devoir impérieux...

— Ne me quittez pas, Maurice. Quel devoir peut vous être plus impérieux que celui de rester près de votre enfant et de votre femme, dans ce moment redoutable? Vous éloigner, c'est nous tuer tous les deux.

M. Dubois tira sa montre avec impatience.

M. Frémicourt fit un mouvement vers lui.

Berthe tomba aux genoux de son mari.

— Maurice, Maurice, restez; je ne quitterai pas vos genoux que vous n'ayez juré, sur l'honneur, de ne pas abandonner mon enfant. Au nom de votre mère, au nom de mon fils, ayez pitié de moi.

M. Dubois se glissa derrière le ministre.

— Le temps presse, murmura-t-il; chaque minute qui s'écoule nous enlève des voix.

Maurice posa ses lèvres sur le front de sa femme.

— Je reviendrai bientôt, dit-il, tandis que le notaire s'esquivait.

Elle se releva et alla se placer devant la porte; puis, étendant les bras :

— Vous ne sortirez point, dit-elle; ou bien il vous faudra repousser et fouler aux pieds une femme, une mère en larmes, la mère de votre enfant qui se meurt; elle n'a d'espoir qu'en vous; et vous voulez abandonner votre fils!

— Je n'ai pas besoin qu'on m'apprenne mes devoirs, répliqua durement M. Frémicourt, qu'indignait sa propre lâcheté. Mécontent de lui-même, il cherchait, comme il n'arrive que trop souvent, des motifs de mécontentement contre les autres, pour détourner les reproches de sa propre conscience et y faire diversion. Si je reconnaissais l'urgence de rester près de cet enfant, croyez-vous qu'il fût nécessaire qu'on me le demandât? Mes soins sont inutiles ici; mes devoirs m'appellent impérieusement ailleurs, et je leur obéis.

— Vous ne vous en irez pas! vous ne vous en irez pas! répéta Berthe éperdue en se cramponnant à son mari.

Il voulut passer.

— Non, non! restez! restez!

Il se détacha de ses étreintes par un mouvement qui n'était pas sans violence, la repoussa, ferma la porte derrière lui, courut rejoindre le notaire, s'élança dans la chaise de poste et donna l'ordre au postillon de partir au galop.

— Monsieur, monsieur, madame est tombée sans connaissance, s'écria une femme éplorée qui accourut à la fenêtre des appartemens de Berthe.

La voix se perdit dans le bruit des roues et de la voiture, elle n'arriva point jusqu'au ministre; M. Dubois seul l'entendit, et se garda bien d'en rien dire à son compagnon de voyage.

Lorsque Berthe l'avait vu s'éloigner d'elle et abandonner son enfant; lorsqu'il l'avait repoussée d'une façon impitoyable pour suivre Dubois, et sacrifier les devoirs de la famille aux exigences de l'ambition, elle était venue se rasseoir en silence près du berceau de son fils. Elle comprenait, dès ce moment, que tout était fini pour l'infortunée petite créature, et qu'il fallait rejeter jusqu'à la moindre espérance. La consternation des médecins dans les visites qui se succédèrent de demi-heure en demi-heure près du malade, n'attestait que trop la réalité de cette fatale pensée. Berthe ne les interrogeait plus; elle ne les suppliait plus de sauver son enfant. Morne et en proie à des douleurs que ne sauraient exprimer des paroles humaines, elle attendait en silence. Quelle attente, mon Dieu! une mère, les yeux attachés sur son fils agonisant, et qui voit l'existence s'effacer peu à peu sur ce visage, où naguère resplendissaient la santé et le bonheur! De la bouche desséchée du pauvre agonisant s'échappait un râle haletant; ses traits livides et enflammés se décomposaient sous la main fatale de la mort. Les médecins avaient cessé de recourir à leur art, devenu, hélas! inutile. Ils considéraient avec tristesse ce lugubre spectacle, soupiraient et s'éloignaient sans proférer une parole.

Cependant la respiration de l'enfant devenait encore plus faible; on ne l'entendait plus, dans cette chambre où régnait un silence sépulcral. Il fallait que sa mère se penchât sur lui et attendît souvent durant une minute entière pour qu'un souffle presque imperceptible vînt lui apprendre que tout n'était pas fini.

Bientôt elle ne sentit même plus ces derniers vestiges de respiration. Elle tomba à genoux, les maintes jointes, la tête en délire.

Quand elle se releva, on avait jeté un voile sur le cadavre de son enfant, et deux personnes prosternées près d'elle pleuraient et priaient comme elle venait de le faire; c'étaient Mme de Matthiœsen et son mari.

Elle échangea rapidement avec eux un regard, se tourna vers le berceau et enleva le voile qui lui cachait son enfant. Elle demeura là, à le considérer, dans une douloureuse contemplation, respectée par les deux seuls témoins de cette scène terrible, car les domestiques s'étaient respectueusement éloignés.

Tout à coup elle sembla s'éveiller et sortir d'un songe pénible.

— Il n'est point mort! n'est-ce pas? murmura-t-elle. Je dors! Un cauchemar affreux me tourmente! Mon fils! mon enfant! Dieu ne saurait me l'avoir enlevé. On n'enlève pas un enfant à sa mère.

Elle prit le corps inanimé dans ses bras, le plaça sur ses genoux et le berça comme si elle eût voulu l'endormir. Déjà les membres de l'enfant commençaient à se raidir et les extrémités en étaient glacées.

— Il est froid! dit-elle. Il est immobile! Il est mort! Il est mort!

M. de Matthiœsen et sa femme voulurent reprendre le corps de l'enfant et emmener Mme Frémicourt loin de ces tristes restes.

Elle leur résista et reprit :

— Il est mort! et son père pouvait le sauver, comme il l'avait déjà sauvé une fois. Il est mort! et il a fallu que son père marchât sur son cadavre pour qu'il mourût. Son père l'a foulé aux pieds, sans hésiter. Il s'agissait de puissance, de gloire, que sais-je, moi? l'enfant pouvait bien mourir! Devant de si graves motifs, qu'importent un enfant et une mère?... qu'importe une femme désespérée et qui demande à genoux la vie de son enfant à celui qui tient cette vie dans sa main? On repousse avec brutalité l'infortunée, et on part! On la laisse seule en face de l'agonie de son enfant, et l'en-

fant meurt! Tenez, messieurs, regardez, voici l'œuvre d'un père et d'un époux! Un cadavre sur les genoux d'une mère!

— Malédiction sur lui! s'écria M. de Matthiœsen, dont la femme voulut étouffer les paroles en plaçant sa main sur ses lèvres.

— Laissez parler votre mari, dit Berthe. Il exprime les sentimens de mon cœur. Malédiction sur cet homme, ajouta-t-elle en plaçant la main sur la tête de l'enfant. C'est en face du cadavre de son fils que je demande vengeance contre lui à Dieu qui m'entend. Un pareil crime ne saurait rester sans châtiment. Si les lois ne le punissent pas, la justice éternelle a des châtimens, et le monde des opprobres contre les infanticides. Quant à moi, ajouta-t-elle, jamais je ne reverrai l'assassin de mon fils! je le jure sur la tête de cet enfant. Il a rompu les liens qui m'unissaient à lui; une mère ne saurait vivre en face de celui qui a laissé mourir son enfant!

— N'écoutez pas votre désespoir, au nom du Ciel; au nom de cet enfant, madame! Avant de prendre une résolution désespérée, laissez au temps le soin de calmer un peu votre douleur et de rendre à votre raison toute sa liberté.

Elle sourit, de quel sourire, mon Dieu? le sourire d'une mère en face du cadavre de son enfant!

— Je n'ai plus d'enfant et je n'ai plus de mari. Je suis seule au monde, reprit-elle.

Elle leur montra ensuite le berceau de son fils.

Marceline alluma un cierge qu'elle posa près du petit lit mortuaire. M. de Matthiœsen plaça sur la poitrine de l'enfant un crucifix d'or. Tous les trois se mirent ensuite en prières. Ce fut ainsi qu'ils passèrent la nuit.

Le matin, quand le jour parut, Berthe se leva du parquet sur lequel elle se tenait agenouillée et ouvrit la fenêtre. L'air frais du matin entra, tout embaumé de parfums printaniers, dans la chambre mortuaire, et un petit oiseau se mit à chanter gaîment. Berthe traîna le berceau vers la fenêtre et regarda son fils avec une avidité douloureuse. Il semblait doucement endormi.

Elle alla prendre les vêtemens de fête de l'enfant et se mit à l'en parer. Marceline cueillit des fleurs dans la serre et revint avec une couronne de roses blanches qu'elle plaça sur la tête de l'ange rappelé au ciel.

M. de Matthiœsen prit dans la pièce voisine et rapporta dans ses bras un petit cercueil d'ébène, garni à l'intérieur de coussins de satin blanc. Berthe le regarda d'un air égaré, mais pas une larme ne sortit de ses yeux secs et brûlans. Elle déposa l'enfant dans ce cercueil et disposa autour de lui les fleurs que Marceline avait apportées avec la couronne. Ensuite elle choisit parmi les jouets de son fils ceux qu'il semblait préférer, et elle les mit à ses pieds.

Elle s'assit, après cela, à côté du cercueil, et resta plongée dans une sorte d'assoupissement fiévreux jusqu'au moment où l'on entendit, dans la cour et sous le vestibule, le bruit des pas des prêtres qui arrivaient.

Alors elle tressaillit et se leva. Ses mains s'étendirent vers le cercueil; ses lèvres blanches voulurent balbutier quelques paroles.

Dieu prit enfin pitié d'elle; elle tomba sans connaissance.

Tandis que Marceline donnait des soins à l'infortunée, M. de Matthiœsen plaça un voile de dentelle sur les restes de l'enfant, ferma le couvercle du cercueil, l'attacha par des vis, et prenant dans ses bras les tristes reliques, il les porta aux prêtres.

Quand il revint près de Mme Frémicourt, elle commençait à sortir de son évanouissement.

En renaissant à la vie, elle porta sur ceux qui l'entouraient des regards étonnés. Elle semblait avoir tout oublié.

Ses yeux éblouis ne tardèrent point à s'arrêter sur le berceau vide de son enfant. Alors elle se rappela tout, son cœur se raidit, et elle retomba de nouveau en défaillance.

Trois jours après, M. Frémicourt revint; il avait échoué dans ses projets ambitieux.

— Ma femme! mon fils? demanda-t-il avec anxiété.

— Dieu a pris pitié de la pauvre femme, répondit Mme de Matthiœsen, qui pleurait agenouillée près du lit de Berthe. Il a réuni la mère et l'enfant. Dieu compte deux âmes de plus au ciel!

Il y a, dit-on, à Charenton un fou qui se croit ministre, et qui appelle à grands cris sa femme et son enfant.

Il ne veut dire à personne son nom.

S. Henry BERTHOUD.

POÉSIE.

L'ENFANT BÉNI.

A Marie Berthoud.

Puisque la Vierge vous défend,
On va là-bas, mon doux enfant,
Vous chercher des choses jolies,
Les fuseaux, les perles polies,
Qu'on donne aux anges d'ici-bas;
Vous en aurez: ne criez pas!

Laissez couver le feu qui dort;
Jouez loin de ses rayons d'or:
Il consumerait vos dentelles
Et vous, nos espérances belles!
Le feu ne doit pas se toucher;
Il ne vient que trop nous chercher!

En prière il faut vous tenir,
Pour m'entendre au loin revenir.
Gardez-vous d'ouvrir à personne!
Aussi fort que la cloche sonne,
Quand même ce serait le roi:
N'ouvrez qu'à Dieu! n'ouvrez qu'à moi!

La Vierge aime à suivre des yeux
L'âme qu'elle a bercée aux cieux;
Et quand votre mère est sortie,
Près de l'enfant Jésus blottie,
Vous n'avez qu'à bien écouter;
Votre âme l'entendra chanter!

Marceline VALMORE.

NOTES SUR L'ESPAGNE.

§ Ier. — Pompeo.

Nous étions devant Puerto La Piche.

Jusque-là, je croyais être sûr du personnel de la diligence : le *mayoral* et *l'escopetero* formaient la partie agissante du coche, en comptant le *zagal*, toujours actionné près de ses mules ; le coupé (*berlina*) se composait de sir Georges, de l'officier de la *guardia* et de votre humble serviteur ; l'intérieur, de deux négocians et de trois miliciens allant à Séville. Tout ce relevé présentait une assez belle tenue en cas d'attaque ; mais en ceci il n'était pas encore question de la *rotonde*.

Arrivé à Puerto La Piche, à quelques milles du Toboso, si célèbre dans les fastes de l'écuyer de la Manche, la lourde voiture s'arrêta. Un homme, qu'à sa chevelure, à son teint et plus encore à une épingle de corail en forme de corne contre la *jettatura* (mauvais œil), je jugeai devoir être un digne fils de Florence ou de Naples, sauta de la rotonde en question, après en avoir fermé tous les stores. Cet homme me rappela un de ces bravi dont Jacques Callot a laissé une



Bravo, d'après Callot.

si poétique personnification dans une de ses gravures. Il fut bientôt rejoint par un petit vieillard espagnol court et grêle, que je n'avais pas vu se glisser comme une anguille dans l'intérieur, dans la *carrera* San Jeronimo, au moment de notre départ de Madrid.

Les deux hommes causèrent entre eux sans prendre garde aux horribles mendians de toute sorte qui se pressaient autour de nous avec des visages hâves et affamés, aux *ninos* (petits enfans) tout nus sous les portes comme des saints Jean, et fumant un bout de cigarette pour se réchauffer ; ils ne donnèrent pas une plus grande attention aux marchands de raisin cernant la misérable *venta* où nous comptions déjeuner, si faire se pouvait ; mais, se montrant du doigt la rotonde, fermée comme une véritable

loge de théâtre : — Les ferons-nous descendre? dirent-ils en se dirigeant vers le feu de la cuisine.

— Impossible, reprit l'un; Barbara ne peut se bouger, et Clorinda souffre des dents. Il vaut mieux attendre le coucher à Val de Peñas.

— Qu'est-ce que Barbara et Clorinda? pensai-je alors.

Il y eut un cri étouffé dans la rotonde.

L'Italien y courut, mais l'Espagnol ne bougea pas de place. Il revint bientôt en disant que Barbara avait faim.

Un pain brun, huileux, fort loin de la blancheur et de l'excellence du pain d'Arcos, parut sans doute à l'Italien un régal assez bon pour Barbara, car il le lui jeta avec quelques pimens crus par la porte de la rotonde, qu'il entr'ouvrit.

Le remercîment de Barbara fut un grognement intraduisible ; mais je ne pus voir cet être singulier, car l'Italien poussa brusquement la porte de la rotonde.

— Quelque chienne, me dis-je ; et alors le pauvre animal renfermé dans cette boîte roulante doit trouver le temps bien long. On paraissait gratter aux stores de la rotonde avec impatience, et tout d'un coup, quand l'Italien se retourna, j'entendis prononcer le mot *agua!* d'une voix sourde, gutturale.

Agua! Agua! Cette voix humaine qui implorait de l'eau me perça l'âme. L'Italien n'avait l'air d'en tenir compte ; je le lui fis observer.

— L'eau est fort chère ici, reprit cet homme ; cependant je vais remplir ma *bota*.

Cette outre nommée *bota* est un meuble indispensable en Andalousie. Le *mayoral* avait la sienne ; seulement celle-là il l'avait remplie de vin, notre conducteur Alejo aimant assez à lever le coude : l'Italien remplit la sienne d'une eau croupie et saumâtre.

— Cela est toujours assez bon pour elle, dit-il à l'Espagnol, qui mangeait des œufs frits d'un air de cacique heureux de vivre.

On déjeunait alors à la venta de Puerto La Piche, si toutefois on peut nommer déjeuner quelques tasses de chocolat et des poissons cuits arrosés de l'huile de la lampe. L'eau était rare, car dans ce pays de la Manche le manque d'eau est chose réelle, et l'Italien avait raison. La terre de la Manche est excellente, mais les bras des travailleurs lui font défaut ; l'eau, pour être potable, aurait grand besoin d'être filtrée. Voilà deux progrès que l'Andalousie ignore.

J'avais avec moi une bouteille de rhum : j'en versai un verre dans un gobelet, et, profitant du temps où les deux voyageurs de la rotonde causaient à table des dernières exécutions de Vittoria et de Madrid, je délayai le rhum avec du sucre et de l'eau, et courus à la portière qui me cachait Barbara.

Grâce à la porte de la venta, qui était alors fermée pour empêcher l'armée des mendians d'entrer dans la cour, je me glissai sans être vu jusqu'au store qui avait donné passage au cri de Barbara ; je l'entr'ouvris doucement...

Je vis alors un être de dix-huit à vingt années, les cheveux descendant en bandes lisses et grasses sur les tempes, le nez aplati, les pommettes des joues rouges et fiévreuses, les bras et le cou énormes, ayant presque l'encolure d'un jeune taureau de Veragna, d'une laideur d'ensemble irrécusable, mais tempérée par le charme d'un grand œil bleu qui semblait me supplier.

C'était une naine, une vraie Laponne espagnole, répondant au nom de Barbara.

Elle prit avidement le gobelet que je lui présentai en montant sur la roue de la voiture, et y mouilla ses lèvres irritées par le feu des pimens crus. A côté d'elle dormait une masse informe enveloppée dans trois ou quatre couvertures ; c'était Clorinda, sa sœur, que leurs maîtres communs, l'Italien et l'Espagnol, menaient à Séville.

L'aspect de ces misérables créatures me fit souvenir des *enañas* (naines) que j'avais vues à Ciboure, quartier de Saint-Jean-de-Luz qui regarde le côté de l'Espagne, et dont j'ai omis de vous parler.

Ces tristes enfans ne sont après tout qu'une dégénérescence du Maure ; leur vie monotone se passe à faire sécher du poisson, rouler des cigares, ou jouer du violon devant la foule. Barbara et Clorinda avaient le teint moins basané, c'étaient deux naines des Pyrénées ; elles parlaient un basque confus, une sorte de langue moitié espagnole, moitié française.

Il y avait deux mois que l'Italien les promenait en Espagne de ville en ville ; et savez-vous quel était cet Italien? Leur propre frère ! Cet homme, qui vivait misérablement à Naples, apprit un beau jour par les journaux qu'une paysanne du Bastan était accouchée de deux naines. Le nom de la mère était Arrou, elle avait donné le jour, dans la ville de Livourne, à un fils nommé Patricio Binari ; ce fils c'était lui, et ce fils avait abandonné lâchement sa mère alors âgée de trente ans ; sa mère avait regagné le Bastan, ou plutôt, comme me l'expliqua plus tard Clorinda, la triste montagne de Sers, célèbre par ses pluies et ses avalanches.

C'était dans une de ces convulsions effrayantes de la nature, devant une roche nue, sillonnée alors en tout sens par les éclairs, que les deux naines étaient nées ; seulement Clorinda était née aveugle. Elle ne se souvenait que des mugissemens affreux du Bastan grondant comme une bête fauve dans son lit de blocs granitiques ; elle n'avait vu ni les frais ombrages de Betponey, ni le vallon de la Justé. Barbara, sa sœur, connaissait tous ces aspects pittoresques ; elle savait jusqu'au nom de ces petites fleurs écloses sous l'œil de Dieu, et qui croissent aux sommets des pics les plus ardus des Pyrénées.

— Êtes-vous contente de Madrid? demandai-je à Barbara.

Elle leva sur moi un regard d'une douceur et d'une résignation inexprimables, et s'exprima en ces termes :

— Patricio, mon frère, avide de nous exploiter, nous avait promis monts et merveilles de Madrid. Associé au señor Pompeo de Henarès, ce petit vieillard que vous venez de voir, il nous logea d'abord dans la calle d'Alcala, près du café Cervantès, et tout nous annonçait une saison assez bonne. Les premiers jours, l'entrée du spectacle coûtait un *duro* (cinq francs de France) ; nous tombâmes bientôt à un *réal* (cinq sous) ; et ce fut alors que l'humeur de Patricio devint méconnaissable. Le mouvement insurrectionnel à Madrid, la tristesse qui le suivit, étaient la seule cause de cette baisse dans notre exhibition journalière, mais Patricio ne l'imputa qu'à notre laideur. Il commença dès lors par nous retrancher notre ration du matin, qui consistait en quelques *garbanzos* (pois chiches), et de l'eau aiguisée d'un peu de tafia. Le señor Pompeo de Henarès parlait même de nous vendre au premier offrant, et nous allions tomber au pouvoir du gardien de la *casa de Fieras* de Madrid, quand un Anglais écrivit de Gibraltar à Patricio qu'il traiterait de nous à Séville. C'est donc en ce lieu que nous nous rendons, mais il n'est sorte de mauvais traitemens que nos deux cornacs ne nous fassent endurer. Non-seulement ils ne nous permettent jamais de descendre de la voiture, mais il faut encore que nous partagions, Clorinda et moi, le peu de nourriture qu'ils nous jettent, avec un hôte renfermé avec nous dans cette prison mouvante, et que vous pouvez voir, ajouta Barbara, si vous en avez le courage.

— Faites, repris-je en plongeant le cou dans la rotonde, quel est ce voyageur mystérieux?

Barbara leva alors le couvercle d'une sorte de malle oblongue, et me montra un énorme serpent endormi, roulé sur une large traînée de coton.

Le monstre était repu, car il dormait; en revanche Clorinda ne tarda pas à s'éveiller en faisant entendre un gémissement prolongé; elle avait faim.

En quelques instans nous fîmes porter aux deux naines tout ce que l'on peut trouver dans une auberge de la Manche. L'Italien semblait furieux de ma découverte, mais l'appui du mayoral et des voyageurs protestait assez haut contre sa cupidité et son avarice. Pour le señor Pompeo de Henarès, j'appris qu'il était juif, et en cette qualité plus sordide encore que l'Italien: tous les mendians de Puerto La Piche se jetèrent bientôt sur lui, car un enfant venait de lui découvrir un fouet sous son ample manteau.

— Que faites-vous de ce fouet?

— Moi! dit Pompeo troublé, rien, mes bons amis, mes fils (*hijos*)!

— C'est notre instrument de torture, s'écria la sœur de Clorinda.

— Mort à Pompeo! dirent les gueux, qui montrent sérieusement, en ce village misérable, la chambre de *monsieur* Don Quichotte.

Il fallut les apaiser, et ce ne fut pas sans peine. Le fouet fut confisqué par un muletier de taille athlétique, non sans avoir caressé préalablement le cuir de Pompeo.

La rotonde se referma, et nous n'entendîmes plus rien, car la voiture roulait. Le bruit du *calesero* faisait partir à notre gauche des volées d'oiseaux dans les champs de bruyères; l'horizon était d'opale, le froid assez vif. Arrivés à Villalta, après avoir passé le pont de Rio Gijuela, nous vîmes de pauvres paysans que la fièvre rendait aussi verts que des olives; ils chantaient, en s'accompagnant de la guitare, des airs sur un mode triste et plaintif. Ces refrains d'Andalousie sentent l'arabe; ceux qui nous accueillirent dans la ville odieusement pauvre et sale de Manzanarès, avant Val de Peñas, avaient la mélancolie d'un *pianto*.

En ce lieu désolé, qui est cependant une des principales garnisons de carabiniers royaux, les indigènes se recommandent à l'œil du passant par un luxe de haillons assez remarquable, et surtout par la *gorra*, casquette de peau de lapin, qui est loin de valoir le *sombrero* à larges bords. Les environs de cette ville de Manzanarès peuvent contenir, au dire de la carte, des mines d'argent, mais la population ressemble à une troupe de sauvages. Au reste, rien de plus sévère et de plus pittoresque à la fois que l'aspect de ces paysages andalous; ils tiennent de Salvator et du Poussin; le coucher du soleil que nous venions d'admirer avant le mauvais gîte de Val de Peñas, m'a semblé à lui seul une toile éblouissante.

La campagne était devenue noire comme un crêpe; le lit du soleil était d'un rouge de sang; les nuages, allongés, s'étendaient sur ce lit comme des phoques immenses. Il y avait, entre le ciel et le site, une harmonie indéfinissable, une teinte chaude, une poussière enflammée. Une lande énorme formait l'assiette du terrain; nul mamelon, nul arbre. Des moutons en troupe formaient çà et là quelques points mouvans sur le sol. Les frissons de l'air s'étaient apaisés; la chaleur était devenue accablante. Peu à peu le soleil s'est éteint dans les vapeurs de laque qui teignaient le ciel; la lune est venue; le sol a pris une couleur blanche. L'ombre de nos dix mules et celle des deux fusils de l'*escopetero* tranchaient seules sur ce drap pâle. Nous sommes entrés à Val de Peñas au milieu de la nuit et du silence; les étoiles brillaient; chaque cour de maison nous renvoyait la senteur de ses orangers. J'entendis un sifflement quand le *calesero* s'arrêta; c'était le serpent qui se réveillait sans doute... En même temps Clorinda et Barbara descendirent. Le souper était servi.

§ II. — Hotellerie andalouse.

Dès l'entrée de la moindre ville andalouse, vous avez le double aspect du luxe et de l'indigence; le superflu est partout dans les *posadas* remplies de valets et où l'on ne saurait trouver un lit passable, dans les rideaux à franges, dans les meubles, les vêtemens, le jabot, les bagues du premier venu, dans l'affluence des mets et des sauces dont fort peu sont accessibles au palais du voyageur, dans toute la vie usuelle, en un mot, dont l'Espagnol prétend que l'Andalousie est l'Éden.

La *posada* avait fort bon air; les serviettes, assez blanches, étaient pliées, ce soir, en éventail dans les verres; le pain, en forme de marteau de porte, était devant chaque assiette; il y avait trois salières et une table de vingt couverts. Quand les deux naines descendirent du *calesero* ce fut une rumeur pareille à celle d'une ruche d'abeilles.

— *Que gorda! mi Dios!* (quelle grosse femme! mon Dieu!) s'écria l'hôtesse en regardant Barbara.

— Contenez la populace ou faites-la payer, dit l'*escopetero* en les protégeant de son fusil; ces demoiselles ont faim.

L'*escopetero* ne mentait pas; l'appétit des naines fut effrayant. En un quart d'heure tout ce qu'il y avait de plats sur la table eut disparu; les pauvres créatures garnissaient leurs poches de tout ce qu'elles pouvaient prendre. Après le souper, on fit une collecte, et Clorinda avec sa sœur dansèrent la *manchega* avec quelques jeunes gens de Val de Peñas. Ces Espagnols étaient paysans pour la plupart, et dans cette danse, particulière à l'Andalousie, ils n'avaient pas grand' peine à l'emporter de beaucoup sur les naines, qui exécutaient assez mal les *taconeos* (coups de talons fort pressés). Leurs deux cornacs jouaient de la guitare pendant ce temps-là, l'assemblée grattait des castagnettes, et les marmitons frappaient en cadence leurs couvercles de casseroles en guise de cymbales. La *bota*, c'est-à-dire l'outre de peau de bouc, circulait; les cigarettes formaient un brouillard plus compacte que dans une taverne de Hollande. L'*escopetero* chanta des couplets; c'était le *gracioso* véritable de la diligence, et les diligences espagnoles ont toujours un de ces mauvais plaisans pendus à leurs roues, s'amusant à gouailler les hôteliers, à demander du *tabaco* aux voyageurs. Nous n'avions pas de dames avec nous, et en vérité leur présence eût nui à l'effervescence de cette scène improvisée, la *manchega* étant une danse plus vive mille fois que le *fandango*. La *manchega* est un petit poëme complet; il a trois parties, se danse et se chante tout à la fois avec accompagnement de guitare et de coups de talons sur le parquet; c'est un mélange de sérieux et de folie comme on ne peut se le figurer chez nous; les filles de la Manche y excellent tant, qu'elles en font gloire. Les pauvres naines ne purent tenir longtemps contre de pareilles rivales: excédées de fatigue, et peut-être humiliées des rires insolens des Andalouses, elles furent se coucher dans leur hamac ordinaire, la diligence; mais alors aussi il y eut un cri subit de l'Italien, leur frère, un cri furieux qui nous appela tous bientôt hors de l'hôtellerie de Val de Peñas.

Patricio était aussi pâle qu'un linge, et il montrait à son associé une malle vide...; on venait de lui voler son serpent.

Il fallait entendre les cris de désespoir poussés par le malheureux: il interpellait à la fois le *mayoral* et l'*esco-*

petero de notre voiture ; il demandait l'alcade; il voulait que l'on dressât procès-verbal.

Pendant ce temps, Barbara et sa sœur étaient prudemment descendues de la rotonde, ne prévoyant que trop à quel degré de fureur l'Italien était capable de se porter. Ce frère irrité les poursuivait de ses menaces, et nous vîmes l'instant où il allait enfermer dans le coffre la pauvre fille, la malheureuse Clorinda.

— Qu'est-ce ci ? demandait la triste fille; que vous a-t-on fait, Patricio ?

— On m'a volé *Féliche*; c'était le nom qu'il donnait à son boa, et en cela il n'avait pas tort, car il n'était sorte de respects et d'égards qu'il ne lui prodiguât durant la route. Sir Georges, qui l'avait vu comme moi, m'apprit alors, en sa qualité de naturaliste, que c'était un serpent *tête de chien*, ainsi appelé parce que sa tête approche de celle d'un chien; cette espèce de boa se trouve à la Martinique et à Sainte-Lucie. Qui pouvait l'avoir pris ? quel enchanteur, pareil à celui de l'Inde, l'avait enlevé, soustrait, endormi peut-être avec la subtilité d'un bateleur enlevant la *coluber naja* dont parle Linné ? En vérité nous l'ignorions tous, et nous nous regardions d'un air surpris. Mais l'adresse andalouse vaut bien l'adresse indienne ; la malle ne fermait pas, et il avait été facile de voler *Féliche*. L'alcade, averti par le mayoral, arriva bientôt, son mouchoir de nuit sur la tête, ses lunettes sur le nez; c'était un fort bel alcade de la Manche, et qui n'eût pas déparé un mélodrame de France. L'interrogatoire eut lieu devant la *posada* ; tous les gueux du pays étaient sur les portes avec des falots, tous en chapeau noir et en manteau de même couleur, tous efflanqués, fiévreux, ressemblant à des fantômes. Pas un qui ne jurât alors ses grands dieux qu'il n'avait pas vu le serpent, qui, peut-être s'était tout bonnement enfui. L'alcade demanda deux *duros* (dix francs de notre monnaie) aux deux propriétaires du boa volé; ils se récrièrent.

La justice espagnole et principalement la justice andalouse en est aux traditions de Brid'Oison ; il fallut payer. De son côté, le *mayoral* cria beaucoup, il accusa l'Italien et son associé de n'avoir pas mis la malle sur le dessus de la voiture. Patricio fut en outre obligé de jurer devant nous tous qu'il ne toucherait pas à un seul cheveu de la tête de ses sœurs, et comme il faisait assez froid pour l'*escopetero* sur l'impériale, le gardien de l'arche proposa de les surveiller. C'était une façon commode de se réchauffer dans la rotonde ; l'excuse prévalut, l'*escopetero* descendit dans la rotonde, et nous nous remîmes en marche.

A Santa Cruz de la Mudela, nous fûmes assaillis dès le matin par une foule de voix criardes autour du *calesero*. C'étaient des débitans de couteaux andalous dont la consommation et le commerce occupent la fabrique de ce village. Nous achetâmes quelques-unes de ces lames aussi renommées que celles d'Albacete, et peu après la venta de Cardeñas, nous vîmes apparaître la Sierra Morena.

Ici la route est l'ouvrage de Charles III ; une croix signale la limite de la Manche. Avec la Sierra Morena, appelée ainsi en raison du manteau brun de ses montagnes, commence le royaume de Jaën.

Le royaume de Jaën, borné par les royaumes de Grenade et de Cordoue et la province de la Manche, est d'une médiocre étendue, mais ses colonies méritent un examen sérieux. C'est au fameux marquis don Pablo Olavidé qu'elles sont dues.

Charles III et don Pablo Olavidé ont mérité mal des bandits de la Manche, en semant ainsi sur un sol dangereux des huttes fraiches et riantes, des bourgs qui rassurent contre l'escopette perfide de ces défilés sauvages ; mais en revanche, après avoir laissé derrière lui le village de Santa Elena, le voyageur est surpris qu'on ne leur ait point encore élevé un temple.

Il faudrait un volume pour écrire dignement l'histoire de don Pablo Olavidé. Ce fut un marquis esprit fort, généreux, original à la façon de notre marquis de Brunoy. Seulement il fut à deux pas d'être un génie, et le marquis de Brunoy n'était qu'un fou.

Au temps où Voltaire, qui prêchait en France la philanthropie et la réforme philosophique, se contentait d'imprimer des in-octavo, don Pablo fit mieux ; il colonisa ces nouvelles provinces. Six mille paysans appelés par lui d'Allemagne vinrent montrer ici, sous ce ciel brûlant et dans ces landes incultes, leurs yeux bleus et leur chevelure germanique. Ces blonds ouvriers accoururent à la voix du marquis, comme à la voix d'un véritable magicien; il leur distribuait des terres, leur donnait une constitution laissant derrière elle tous les stériles bienfaits encyclopédistes de France.

Au lieu de se voir payé de ses travaux, il fut condamné à la réclusion pendant sept années dans un couvent de la Manche. Dénoncé au conseil de Castille, puis à l'Inquisition, il y parut en coupable, vêtu de jaune et portant à la main le fameux cierge vert, à côté de deux ministres du saint-office. Il n'échappa à leurs cachots que pour traîner une vie misérable; ses divers voyages en France, où il fut réclamé vainement deux fois par ses ennemis, lui firent attendre patiemment 1798, époque à laquelle on lui permit de rentrer dans sa patrie.

Ce que la postérité ne niera pas à don Pablo Olavidé, c'est cette œuvre commencée, accomplie, et dont les bienfaits subsistent encore. Le nombre des colons allemands et français était réduit, en 1788, à huit mille environ ; encore, l'assure-t-on, il y avait beaucoup de mendians parmi eux; la guerre française a porté le dernier coup à la colonie.

Les Français étaient suspects, et les Allemands ne tardaient pas alors à s'enrôler de gré ou de force soit dans les régimens suisses à la solde des cortès, soit dans la légion allemande, à la solde de l'Angleterre. Ce fait seul de l'émigration ruina ces établissemens.

En parcourant aujourd'hui l'*Hospitallelo* et la *Carolina*, comme nous venons de le faire, le premier sentiment qui vous assiége est celui de la tristesse ; l'agriculture en ce pays est complétement tombée. Les colonies, comme celles de la *Carlota* et de Fuente Palmera, dues à Olavidé, ont vu souvent leurs travaux interrompus; les encouragemens, les manufactures et les débouchés leur ont manqué. Ce ne sont plus que des anses salutaires pour le voyageur, une sorte de tente où il peut se reposer contre le brigandage de la Sierra Morena. Une fois Santa Elena dépassé, les oliviers, les cactus et les mûriers vous conduisent par leur triple frange à ces colonies nomades. L'aspect de la Carolina est charmant, le ciel est bleu, les collines d'un brun rouge, l'horizon large et semé de verdure. Deux clochers protégent cette entrée de la Carolina; vous apercevez à la fois des figures brunes et blondes, un mélange de sang allemand et espagnol: la langue de Goëthe et de Schiller en Andalousie, qu'en dites-vous? Don Olavidé mariait ces colons germains à des filles de la Sierra Morena; le dernier colon est mort, à ce qu'on assure, en 1832, à l'âge de quatre-vingt-quinze ans. Il est mort en prononçant le nom de don Pablo Olavidé; c'était là son saint, et il le priait chaque soir. Peut-être n'avait-il pas tort, car le marquis don Pablo, d'après l'esquisse que je viens de vous donner de sa vie orageuse, pouvait être un peu considéré comme martyr.

Voici Baylen; Baylen, avec ses fabriques d'un ton rougeâtre se détachant sur le bleu des fonds au milieu des figuiers et des sorbiers. Baylen nous rappelle une triste journée pour nos armes, j'aime mieux me souvenir du soleil qui dorait la feuille de ses oliviers. Quand nous y passâmes avant Andujar, les fruits de ces arbres semblaient d'or, ils me rappelaient un des contes de fées. La tour élevée au milieu de Baylen est la seule chose à visiter dans ce village, si fatal au général Dupont le 20 juin 1808; je ne lui accordai qu'une attention distraite; je songeais alors au Guadalquivir, dont toute cette nature semble pressentir elle-même les approches. C'était un dimanche, et nous arrivions à Andujar au milieu des danses de cette ville andalouse, située sur la rive droite du fleuve.

La lune donnait aux maisons une teinte si mate que les hommes et les femmes se détachaient sur les murs comme autant de silhouettes à l'encre. Les péristyles des maisons ornés de lampes, les grilles des *patios* ouvragés avec la finesse d'une dentelle, les fenêtres à cage de fer avançant sur la rue avec des figures de femmes rieuses ou sévères à leurs barreaux; tout donnait alors à Andujar un relief admirable. C'était la troisième nuit du voyage, et conséquemment la troisième nuit blanche pour moi, car, sachant le danger des lits, j'avais renoncé à me coucher ailleurs que dans mon manteau et sur le banc qui longe, en Espagne, la cuisine des *posadas;* mais l'agitation fiévreuse de la route vous soutient, on est étonné de dormir si peu; je n'étais plus d'ailleurs qu'à vingt lieues de Cordoue. Avant Baylen, la route nous avait offert bon nombre de costumes, mais ceux que nous vîmes dans la posada d'Andujar avaient, passez-moi le mot, ce *chic* inconnu qui ferait les délices de Decamps. Une vingtaine d'Andalous se chauffaient autour d'un *brasero* dans la salle commune; leur visage, leurs manières, leur silence même, ne me surprenaient pas moins que la végétation curieuse que j'avais vue. C'est bien à raison qu'on a surnommé ces gens les *Gascons de l'Espagne;* il y avait des instans où je me trouvais avec le fameux hâbleur de Pennaflor, l'homme qui mangea si lestement les deux omelettes et la truite de Gil Blas. Celui-ci, qui n'était rien moins qu'un *miliciano* se rendant à Séville, m'exagérait toutes les beautés que j'allais voir, et ne manquait jamais de citer son propre exemple à l'appui.

— Vous verrez, me disait-il, vous verrez demain, *caballero*, la corne du bœuf qui traîna la *première pierre* employée à la fondation de la mosquée de Cordoue.

— Pardon, seigneur, interrompait un Andalou, c'est une défense d'éléphant. Elle est suspendue par une chaîne à l'un des dômes de la cathédrale. — Je vous dis que c'est un bœuf! — C'est un éléphant.

La discussion allait s'échauffer, quand le *miliciano* posa la main sur sa ceinture, et se dandinant d'un air de prince :

— Si vous aimez mieux que ce soit un âne? dit-il à son interlocuteur.

Les rieurs furent tous pour le *miliciano*. En Andalousie, la plaisanterie réussit toujours; plus elle est salée, plus elle charme. Le mot de *salada*, appliqué à la moindre gentillesse, au moindre trait, résume merveilleusement cette idée.

Ces rires, et le silence de son rival, rendirent courage au *miliciano*, qui reprit, en me tenant par le bouton de l'habit :

— Ce qu'il y a de certain, c'est qu'arrivés à Séville, nous pouvons tous deux faire une charmante partie, *señor Francès*. — Laquelle? — Celle d'aller à cheval à la Giralda, veux-je dire dans la Giralda. — Qu'est-ce que la Giralda? — La plus haute tour de Séville, la tour de la cathédrale. Nous y monterons sans coup férir.

J'avoue que cette rodomontade équestre me fit reculer : j'avais tort cependant, et je vis cela écrit le soir même dans un livre fort grave sur Séville. Mais, en Andalousie, on a le droit d'être incrédule.

Le lendemain, à midi, nous entrions dans Cordoue.

ROGER DE BEAUVOIR.

LA VEILLE DE NOEL A MANTOUE.

La Halle de Mantoue est une vaste place oblongue. Le palais du *Tribunal Criminal* la circonscrit à droite et en tête. Aux deux extrémités de cet antique édifice s'élèvent deux tours: l'une est celle de l'Horloge; l'autre, beaucoup plus haute, envoie à cinq milles à la ronde la voix argentine de plusieurs cloches, les meilleures de la Lombardie, dont les accords majestueux ébranlent la ville dans les grandes solennités de la religion. Une belle et large arcade, fort mal pavée du reste, soutient l'aile de ce bâtiment qui longe la Halle. Sous chaque corde d'arc se trouve une boutique de faïencier. Au milieu des magasins de blé que l'on voit en tête du marché, une voûte séculaire, massive, éclairée au centre par une cour étroite, conduit, en passant sous le palais, à une autre place pavée en échiquier, où le carcan vient souvent témoigner de la faiblesse humaine et de l'impuissance de la loi. A gauche et au fond, le marché est borné par des baraques de marchands de porc frais, de fromage, de beurre, qui réduisent la place à un carré parfait. Au delà de ces échoppes, à la distance de quelques mètres occupés par la rue, on voit de magnifiques arcades où les marchands de draps et de modes étalent tout ce que les fabriques d'Allemagne produisent de plus fin, de plus beau. En face de ces magasins, entre les colonnes, des comptoirs ambulans de marchands de fil, de rubans, de soie à coudre, empêchent la lumière de pénétrer trop hardiment dans les affaires commerciales.

L'emplacement que nous venons de décrire, situé presque au centre de la ville, à l'embouchure de la Juiverie, aux portes de la plus belle église de Mantoue, à deux pas de la cathédrale, dans le voisinage des tribunaux, est le quartier le plus fréquenté de la cité. A toute heure du jour on y rencontre une foule affairée, on y remarque une physionomie commerciale. A Paris, où toutes les rues se ressemblent, on ne peut se faire une idée du quartier central d'une ville de province. Vingt, trente, et quelquefois quarante mille habitans sont bien souvent appelés tous au même point par leurs affaires ou par les besoins de leur luxe; ils se remuent, s'agitent, vont et viennent, dans l'étroit espace de quatre ou cinq rues. Tel est le quartier de la *Piazza delle Erbe* (Place aux Herbes) de Mantoue. On y voit quelquefois cent personnes réunies dans le même magasin, se pressant les unes contre les autres, en attendant leur tour pour être servies; car elles rentreraient dans leurs demeures sans avoir acheté, plutôt que d'aller faire leurs emplettes chez un autre marchand. Il y a là une sorte de religion de confiance, établie peut-être par l'habitude, peut-être par un échange de bons procédés. Le cha-

land ira directement dans tel magasin ; le marchand reconnaît sa pratique d'un bout à l'autre de la longue arcade, et sait positivement qu'il va la servir.

Mais si ce quartier est toujours plein, le monde y fourmille le matin de la veille de Noël. C'est pour se rendre au marché que toute la ville le traverse en tous sens, depuis l'aurore jusqu'au soir. Riches, pauvres, bourgeois, manans, rentiers, ouvriers, hommes, femmes, enfans, tous accourent vers ce bazar de gastronomie qui les attend, majestueusement paré comme pour un jour de fête. Mille branches de laurier ornent les baraques ; les meilleurs fromages de Lodi (qu'on appelle improprement parmesan à Paris) sont empilés sur les échoppes, et de vertes feuilles se détachent admirablement sur leurs croûtes veinées, foncées, luisantes comme l'acajou. Les barils de beurre jaune et ferme se cachent sous un beau jupon de toile blanc comme neige. Les saucissons, les jambons, les gigots, les langues salées, sont voilés d'une fine maille de papier entaillé. De magnifiques vases, des statuettes, des faïences de luxe de toute espèce, embellissent l'arcade, tandis que les marchands de blés, plaçant sur la devanture de leurs boutiques, en forme de pains de sucre, des tas de farine, de froment, d'avoine, de blé de Turquie et de haricots secs rouges ou noirs, forment, par le contraste des couleurs, un fond de tableau admirable.

Le marché est divisé en six ou huit lignes, entre lesquelles de larges sentiers sont pratiqués pour les acheteurs. La première est occupée par les marchands d'œufs et de volaille modenais ou véronais ; la seconde par les fruitiers ; les autres par les *ortolani* (marchands de légumes) et par les *fioraji* (marchands de fleurs). Tout respire un air de bonheur, de franche gaîté, de satisfaction entière dans cette enceinte verdoyante, sur laquelle la brise matinale descend avidement pour remonter dans l'espace chargée du suave parfum de la rose et de l'œillet, cultivés à grands frais dans les serres chaudes. Mille voix sonores s'élèvent en même temps pour annoncer la marchandise, pour appeler les pratiques, pour couvrir les voix des autres ; tandis que le cri frais, aigu, joyeux du gamin de Mantoue, enfant de la Providence, confiant en elle, perce à travers tout ce tumulte avec son naïf *cavagno* (panier) ! Le *cavagno* porte derrière son dos quatre ou cinq cabas suspendus à un crochet de bois négligemment posé sur son épaule. Il répète son cri tout en jouant avec ses camarades, en dérobant une pomme à une vieille marchande de fruits ; et quand le clin d'œil d'un bourgeois l'appelle de loin, il saute par-dessus les paniers d'œufs, gambade à travers les tas de légumes, franchit tout obstacle, et vole à son maître d'une demi-heure par le chemin le plus direct. Il remplit ensuite ses cabas des provisions de son patron, le suit comme un caniche, sans jamais être tenté de le voler, quoique cela lui serait très-facile, et, arrivé à la maison du bourgeois, il en reçoit une récompense de quinze ou vingt centimes, et le quitte en le priant de ne pas l'oublier s'il revient à la halle. Après avoir soigneusement enveloppé ses trois ou quatre sous dans un papier et les avoir glissés dans sa petite poche, il revient bien vite à son poste, et le marché retentit de nouveau de son *cavagno !* cri qui sert de nom aux petits portefaix de la halle. La besogne de ces êtres, heureux et malheureux tout à la fois, est immense la veille de Noël. En ce jour, que le peuple consacre aux préparatifs de la gastronomie, leurs cabas sont honorés par les beaux dindons du Modenais, par les canards incomparables des bords de l'Adige, par l'énorme céleri de San-Martino. Le cavagno se fait une gloire d'avoir de telles provisions devant et derrière lui, suspendues à son crochet qui, à l'heure du travail, se balance gracieusement sur son épaule. Il se redresse alors de toute sa hauteur, et lance un regard de mépris, de pitié à ceux de ses confrères dont la charge est moins lourde que la sienne. Il s'identifie avec ses cabas, et se sent riche de la richesse qu'ils contiennent. La ville de Mantoue est la seule qui possède cette singulière créature, cet être maltraité par la nature, qui joue avec son infortune, qui semble plaisanter avec elle, la berner, la défier de le rendre plus malheureux. C'est un étrange enfant que le cavagno ! il n'a faim qu'autant qu'il a de centimes. Les livres sont proscrites de son gousset, et pourtant il trouve encore le *pfenning* (centz de la livre autrichienne) pour jouer à la *buscula*, jeu innocent et naïf comme lui, auquel il vise avec une boule de fer, entre neuf trous faits par terre, celui qui se trouve au centre. Le cavagno est un héros qui, tous les jours, sort vainqueur d'une lutte terrible, un poétique insouciant qui ne connaît ni veille ni lendemain, un pauvre orphelin qui se bat corps à corps avec l'adversité en riant au nez de son antagoniste. C'est une création bizarre, placée au milieu de tout un peuple pour lui reprocher ses exigences. Et pendant qu'il hume avec délices l'air parfumé de la halle aux herbes, son camarade regarde dans la poissonnerie l'esturgeon superbe nager dans un vaste baquet, l'agace avec une petite baguette, et rit aux éclats en voyant les cabrioles de l'habile nageur.

La poissonnerie de Mantoue est superposée au canal qui traverse la ville ; heureux emplacement, qui facilite les moyens de conserver vivant le poisson, et de maintenir la propreté sous les deux arcades, situées l'une en face de l'autre, où le marchand est à l'abri de la pluie et de la neige. Une assez large rue conduit à ce marché. Pendant toute la journée de la veille de Noël, on n'y voit guère que des cuisiniers de grandes maisons, ou bien de riches rentiers suivis de leur cavagno. Mais à la tombée de la nuit, un torrent de peuple y débouche de tous les côtés, et vient profiter de la baisse de prix qu'entraîne la fin du grand jour. On engage sa marmite de cuivre, on vend des hardes, des objets indispensables ; mais ce soir-là on veut manger du poisson. Tels sont les arrière-petits-fils des Lombards : le travail, le joug, ils les supportent avec patience ; mais le jour de la ripaille arrivé, coûte que coûte, ils veulent faire bombance ; il faut que l'ouvrier la fasse comme le riche, le prolétaire comme l'ouvrier. Car le peuple de Mantoue n'oublie jamais les infortunés ; quand il a du superflu, il le leur garde. La veille de Noël il en a, à grands frais il est vrai, mais il en a ; et lorsque vers minuit une voix s'élève dans la cité, et crie d'un ton plaintif : *Cari cristiani devoti della vergine Maria, fate la carità al poverino!* (chers chrétiens, dévots de la vierge Marie, faites la charité à ce misérable !), l'homme du peuple, sans songer aux sacrifices que lui coûte son aisance momentanée, apporte au mendiant tout ce qui lui reste de son repas. Voilà bien les descendans des Lombards du temps des Othon et des Henry ; de ces Lombards qui n'avaient d'autre patrie que leur ville, d'autres frères que leurs concitoyens, opprimés qu'ils étaient par les seigneurs, par la féodalité naissante. C'est à cette époque, origine de l'ancienne liberté de la péninsule, que l'Italie doit la religion pour les fêtes catholiques, l'amour de la ville natale, le sentiment de pitié pour ses inférieurs. Ce qui n'était alors qu'un effet nécessaire du système social est devenu ensuite un usage consacré, une tradition chérie, un culte aux ancêtres pour ainsi dire. Aujourd'hui que toutes les fêtes populaires du moyen âge sont réduites à celles de la religion, le peuple les saisit avidement pour s'amuser, pour rompre la monotonie d'une vie

pénible de fatigues, de privations, et, négligeant la source, il ne voit plus que la solennité, et se livre au besoin de distractions.

C'est vraiment un coup d'œil réjouissant que la rue de la *Pescheria* (Poissonnerie) le soir de la veille de Noël. Qu'on se figure, devant les dix ou douze boutiques qui se trouvent de chaque côté, un étal ingénieux d'oranges, de citrons, de barils de poisson salé revêtus de beau linge et de pâtes d'Italie; le tout déguisé sous mille formes diverses, disposé avec un heureux mélange de couleurs, entrelacé de branches de laurier et d'oranger, pour figurer à distance une capricieuse mosaïque. Ces devantures, éclairées sur la rue par des centaines de bougies ornées, en guise de lustres, de pâtes d'Italie frisées, arrondies, dentelées, à filigrane, avec des chaînettes pour les attacher, et de jolis pendans de même matière, si bien qu'on dirait un prodige de les voir se tenir si solidement. Sur le trottoir, devant les magasins, des marchandes d'écrevisses avec des fanaux sur chacun de leurs paniers évasés aux anses arrondies. Au milieu de la rue, des revendeurs de fruits traînant de petites charrettes éclairées aussi par plusieurs fanaux. Puis une foule de peuple qui se dirige vers les arcades illuminées.

Là, le poisson d'eau douce nage dans d'énormes baquets, celui d'eau salée repose proprement dans des caisses de bois blanc, qui, deux jours auparavant, s'acheminait vers la terre ferme sur la lagune de Venise. Un bourdonnement sourd confond la voix des marchands, qui crient comme dans tous les pays, mais ne parvient pas à amortir celle de l'habitant de Chiozza, qui répète d'un ton cadencé *ostrighe* (huîtres)!

L'observateur qui chercherait sur le visage des citadins de Mantoue, dans ce jour exceptionnel, un chagrin, un souci, un nuage, la trace d'une douleur passée, la crainte d'un avenir inévitable de fatigues et de souffrances, se croirait transporté dans un pays imaginaire, dans une région féerique, dans le séjour des bienheureux. La physionomie de ce peuple est alors uniforme, monotone, sans contraste, sans variété; on dirait un seul homme éminemment satisfait de lui-même et des autres, un enfant gâté de la nature, se livrant à une allégresse ineffable et fatale.

Vers les dix heures, toutes les rues sont désertes, tous les magasins fermés; la ville tout entière prend un air sombre et majestueux. Elle semble se plonger dans un profond recueillement, dans une extase sublime, afin de se préparer à assister à la commémoraison sacrée du mystère des mystères. Enveloppée d'un voile de ténèbres, entourée d'un silence solennel, elle paraît implorer du Ciel le pardon pour les enfans qu'elle cache sous son sein maternel.

Cependant le feu pétille dans les maisons, mille bougies, mille lampes les éclairent splendidement. La table est servie et la famille s'assied au banquet. La discorde a éteint ses sanglans flambeaux, l'Agneau immaculé a apporté la paix et l'espérance. Le fils revient dans les bras de son père, qui l'avait chassé pour son inconduite; il promet de se corriger, et prend place au milieu de ses parens. Le père, après avoir serré l'enfant égaré sur son cœur, adresse une prière du plus profond de son âme à l'Enfant divin qui va naître, se sent rassuré, croit aux paroles repentantes, et met tout son espoir dans l'acte souverain de la rédemption. La belle-mère se réconcilie avec la femme de son fils, et oublie quelques propos inconsidérés, quelques réponses offensantes, pour célébrer avec elle le premier acte de la Pâque de la nouvelle loi, de cette Pâque, non plus de sang et de vengeance, mais de grâce et de pardon. L'épouse qui depuis huit jours n'osait regarder son mari, parce qu'elle s'était oubliée un instant en lui parlant, lève maintenant sur lui ses yeux humides de pleurs, et son époux lui ouvre les bras, prononce un mot d'indulgence, l'embrasse sur le front et la fait asseoir à sa droite. Jadis le proscrit revenait dans le sein de sa famille au coucher du soleil de ce beau jour, et ne quittait la ville qu'après la Noël; les liens du prisonnier tombaient devant le sacrifice de l'Homme-Dieu, et le cachot restait désert pendant la fête de la Nativité de Jésus-Christ. Combien de charmes dans cette solennité! combien d'attraits! combien de motifs de la célébrer!

La concorde règne partout, ce contentement intérieur qui suit toujours une bonne action brille dans tous les regards, chaque mot est une marque d'affection, chaque soupir une action de grâce. Alors les fameux *tortelli* (pâtes d'Italie remplies de poissons, de gâteaux, de courge, d'épices, de fromage râpé) viennent répandre dans la salle leur odeur suave. Le silence profond des convives prouve combien ils attachent de prix à ce potage exquis nageant dans une mer de beurre frais. La viande est proscrite de ce repas. On ne mange que du poisson, déguisé sous les mille formes qu'a inventées l'art culinaire. Malheur à celui qui oserait porter à sa bouche une cuisse de poulet avant minuit! Mais aussitôt cette heure sonnée, la table du riche change d'aspect. Le gibier, la volaille, le veau, remplacent les muets habitans des eaux, et le banquet se prolonge bien avant dans la nuit.

Il n'en est pas ainsi du bourgeois et de l'ouvrier. Au premier son de cloche de minuit, ils quittent leur table et leur maison pour se rendre à l'église. Les femmes, les vieillards, les enfans, suivent le chef de la famille et vont se prosterner au pied de l'autel.

Cette même ville, qui deux heures plus tôt était sombre et silencieuse, brille maintenant comme en plein jour, et retentit du son majestueux de toutes ses cloches. Celle de la haute tour de la Halle donne le signal avec sa voix imposante, et développe à chaque nouveau coup de battant une nouvelle force progressive, tandis que de tous les clochers de la cité l'airain sacré répond à son appel avec une alternation de notes graves ou aiguës, de sons lents ou pressés, de tons plus ou moins élevés, et forme un concert sublime, un ensemble mélodieux, un langage mystérieux, dont les accords électrisent le cœur des fidèles qui, munis de fanaux, se rendent en foule au temple du Seigneur.

L'église, jusqu'alors silencieuse et enveloppée de ténèbres, s'anime à la voix de ses messagères aériennes, s'illumine comme par enchantement de cierges et de lampes innombrables, se peuple, se réjouit, frémit de joie et se remplit d'un murmure sourd, tandis que l'écho répète, sous ses voûtes antiques, les mots qu'on prononce dans son enceinte et les notes qui, des tours et des clochers, vont tressaillir dans l'espace. Puis soudain ces bruits cessent tous à la fois, la toile qui couvrait une des chapelles s'ouvre et laisse apercevoir l'étable de Bethléem. Alors l'orgue, imitant parfaitement la musette, commence à jouer un air naïf et cadencé, et l'enfant Jésus reçoit l'hommage des hommes et des anges. On voit les pâtres quitter leurs troupeaux pour venir adorer le Rédempteur; les rois, précédés de l'étoile qui les guide, s'arrêter à Bethléem, se prosterner devant une crèche, et offrir au Seigneur incarné l'or, l'encens et la myrrhe. Le mécanisme de cette scène est toujours fort bien conçu, et l'effet en est naturel et frappant. Cette cérémonie achevée, le prêtre dit la messe au maître-autel; puis la plus grande partie des assistans rentre dans ses foyers, l'autre passe la nuit dans l'église à prier.

URBINO DA MANTOVA.

LE MÉNÉTRIER D'HERNIVAL.

Une histoire tire, selon moi, des lieux où elle est contée, une grande partie de son intérêt. Celle-ci m'a été dite, un soir, au milieu des ruines du théâtre de Pompeï, par un jeune Français que j'y ai rencontré par hasard, et que je n'ai pas revu depuis. Comment en est-il venu à me parler de cette histoire? je n'en sais rien ; la chose arriva tout naturellement d'elle-même. Nous commençâmes à deviser des ruines qui nous environnaient, puis de l'Italie, puis de la France, puis enfin de la ville natale de mon compagnon. L'histoire qu'on va lire se trouva au bout comme une fleur qui s'épanouit au bout de sa tige sans que l'on sache comment.

— J'aime beaucoup, me dit-il, les voyages à pied, et j'ai souvent regretté de ne pas savoir jouer de la flûte ; j'aurais pu alors satisfaire mon goût pour la vie errante, sans craindre que le manque d'argent me forçât de retourner brusquement au logis. Nouveau Goldsmit, avec mon instrument dans ma poche, je n'avais qu'à marcher pour faire danser sur mon passage tous les villageois de France et d'Italie, moyennant place à la gamelle de soupe aux choux et botte de foin dans la grange. Mais la Providence ne l'a pas voulu, et je n'étais apparemment pas né pour être joueur de flûte. Je m'en console donc, et je voyage en payant vulgairement mon écot en monnaie métallique.

Comme je viens de vous le dire, je vais toujours à pied ; par goût d'abord, et ensuite par économie. Dans une longue excursion que je fis en Normandie, je suivais, à la fin d'une belle journée d'été, les replis gracieux d'un sentier, jeté comme un long serpent fauve sur un tapis de vertes prairies où ruminaient de grands bœufs à genoux dans l'herbe. Il faisait encore chaud, et je cheminais lentement, le bâton à la main, le havresac sur l'épaule, m'arrêtant souvent pour considérer les vaches aux flancs roux, immobiles dans les prés et contemplant la nature avec ce regard vague et pensif des animaux. Le soleil traçait une large ceinture d'or vers le couchant, et le disque effacé de la lune montait doucement à l'horizon opposé. Un petit vent caressant m'apportait de temps en temps un délicieux parfum de trèfle nouvellement fauché, ou quelque mugissement sorti des pâturages éloignés. Tout cela me disait que la nuit approchait : je pressai donc le pas, lorsqu'au détour des paludes j'entendis les sons cadencés d'un violon partant d'un massif de feuillage, et je vis, sur une colline voisine, un moulin à vent frappant l'air de ses grands bras, semblables aux ailes bruyantes d'un oiseau gigantesque. Quelques légères colonnes de fumée blanche montaient derrière les arbres ; j'étais au village d'Hernival.

Je ne suis pas très-musicien, et, heureusement pour mes voisins, je vous l'ai dit tout à l'heure, je n'ai jamais soufflé, gratté ni touché d'un instrument quelconque ; néanmoins j'aime beaucoup la musique, et la ritournelle que j'entendais en ce moment me causait un certain plaisir. C'était un petit air naïf et rustique, d'une allure sautillante, très-propre à faire trémousser les pieds agiles des jeunes villageoises; mais il régnait, dans l'exécution de cet air si gai, je ne sais quelle involontaire tristesse qui me frappa tout d'abord. En peu d'instans j'arrivai sous un énorme marronnier en manière de salle de danse. L'arbre s'arrondissait comme un parasol de feuillage, un gazon frais et dru servait de parquet, et une troupe de filles et de garçons de bonne mine sautaient aux accords d'un violon raclé par un grand jeune homme pâle, monté sur un tonneau. Je vous assure que ces paysans qui dansaient sur la verdure, au soleil couchant, formaient un très-joli coup d'œil. L'air triste du ménétrier déparait seul cette scène joyeuse, et contrastait lugubrement avec la bonne humeur générale. C'était un paysan comme les autres; mais il existait dans ses traits pâles et noblement dessinés une expression de sensibilité profonde et de douloureuse mélancolie. Il maniait son instrument avec une certaine simplicité qui n'était pas dépourvue de grâce, et jouait avec beaucoup plus de goût et de sentiment que ceux de ses confrères que j'ai entendus dans le cours de mes excursions habituelles.

Peu d'instans après mon arrivée, la contredanse cessa, et chacun vint déposer un sou sur le tonneau, piédestal du ménétrier ; puis on se prépara à former d'autres quadrilles.

— Daniel ! s'écrièrent alors plusieurs voix, jouez-nous encore l'air de *Landerirette !*

Cet ordre parut contrarier vivement le ménétrier, car il hésita, et ce ne fut qu'après de nouveaux cris qu'il se décida à jouer ce qu'on lui demandait. C'était ce même petit air champêtre et naïf que j'avais entendu en sortant des prairies. Des paroles appropriées au sujet accompagnaient la musique, et j'appris que toutes deux étaient de la composition du joueur de violon lui-même. En vérité cela était très-joli dans son genre ; il y avait une cascatell de petits sons flûtés qu'on eût dits empruntés au chant de l'alouette ; et surtout un refrain, d'un rococo fort gentil, qui se terminait ainsi :

Sautez, fillettes,
Et le bon Dieu rira;
Landerirette,
Landerira !

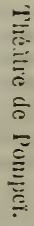
Mais je ne pouvais me rendre compte de la tristesse du pauvre Daniel : tandis qu'il jouait cet air, sa voix tremblait, des gouttes de sueur froide tombaient de son front; on eût dit que chaque son qu'il tirait de son violon lui arrachait l'âme, et lorsqu'il fut au dernier couplet, je crus distinguer, malgré ses efforts pour contenir son émotion, une larme briller furtivement dans ses yeux.

— Ma belle enfant, demandai-je à une jeune fille fraîche et joufflue qui se trouvait auprès de moi, pourriez-vous me dire quel est ce joueur de violon?

— C'est Daniel, répondit-elle, le ménétrier d'Hernival, le promis à Jacqueline la filandière, *qu'est* trépassée *y aura* deux ans vienne la Saint-Bruno, *adonc* que les feuilles tombent.

Cette réponse villageoise ne m'apprit pas grand' chose; mais il fallut m'en contenter, car ma jeune fille, emportée dans le tourbillon d'un rigodon très-animé, ne songeait guère à mes curieuses demandes. Je secouai donc mes souliers blancs de poussière, et je fis cercle tout seul sur l'herbe, où je m'étendis pour regarder danser.

La nuit commençait à estomper les contours des objets éloignés, l'air fraîchissait peu à peu, des nuages mobiles de moucherons bourdonnaient sous le marronnier, et la lune couvrait déjà la nature de son voile de gaze argentée. Alors la cloche du village sonna une espèce de *rentrez-chez-vous*, et les danseurs et danseuses se dispersèrent par



Théâtre de Pompéi.

groupes, emplissant les bosquets voisins de chuchottemens et d'éclats de rire.

Il n'y avait plus sous le grand marronnier que le ménétrier et moi.

Le pauvre garçon se crut sans doute seul, car il poussa librement deux ou trois gros soupirs, en présence de ce bonheur qui pétillait autour de lui dans le feuillage. Il mit ensuite son violon sous son bras, et se dirigea à pas lents vers sa demeure. Poussé par une curiosité invincible, mais au reste toute bienveillante, je le suivis de loin, de manière cependant à ne le point perdre de vue. Après quelques minutes de marche, il entra dans une chaumière, dont il laissa par distraction la porte entre-bâillée. Je serrai le mur le plus possible, et je glissai un regard dans la chaumière. Une lampe posée sur une table éclairait les traits d'une femme très-vieille, sur les genoux de laquelle le ménétrier déposa son gain de la soirée. La vieille leva la tête, et la crainte d'être vu me contraignit de continuer mon chemin ; mais en passant près de la fenêtre, je vis sur le rideau l'ombre d'une main tremblante qui semblait bénir, et j'entendis une voix émue murmurer ces mots :

— Daniel, vous méritiez le bonheur des anges!

J'aurais bien voulu savoir pourquoi ce garçon méritait le bonheur de anges; mais la chose n'étant pas possible, je poussai jusqu'à l'auberge du village, où je demandai à souper. Dès que l'hôte eut mis sur la table un grand croûton de pain bis et une omelette dorée que flanquait un pot de cidre écumant, je renouvelai mes questions sur le ménétrier.

— Ah! vous connaissez Daniel? me dit l'hôte; c'est un garçon qui n'a pas son pareil à dix lieues à la ronde pour jouer du violon; mais le pauvre homme prend trop à cœur les misères de ce monde. Il y a plusieurs années de cela, Daniel avait pour voisine Jacqueline la filandière, une jeune fille qui filait un lin moins blond que ses cheveux. Le ménétrier l'aimait, du moins on le supposait, car il ne lui avait jamais dit le joli mot qui fait soupirer les fillettes; mais chaque jour il la venait voir, et lui jouait un air de violon pour la distraire. La mère de la jeune fille ne voyait pas ces visites de mauvais œil : Jacqueline filant du lin, Daniel filant des sons, ça pouvait faire un bon petit ménage. Hélas! comme vous le savez, l'homme propose et Dieu dispose : Jacqueline était propre, fraîche et grasse comme une poulette; c'était vraiment plaisir de la voir danser le dimanche sous le grand marronnier, avec sa jupe rouge et son joli corsage noir, fin comme celui d'une guêpe. Tout à coup plusieurs dimanches s'écoulèrent sans qu'elle vînt à la danse. Il paraît que l'haleine lui manquait aussitôt qu'elle prenait de l'exercice; ses forces diminuaient peu à peu, ses mains devenaient blanches et délicates comme des mains de duchesse, et ses robes trop larges. Sa figure, toute mignonne et toute pâle, se colorait parfois d'un rouge vif, ses yeux bleus brillaient comme des étoiles. Daniel en était fou, tant elle paraissait belle ainsi. Mais, voyez-vous, lorsque ces roses-là fleurissent sur les joues des jeunes filles, on peut bien dire que leur printemps s'enfuit, et qu'elles ne verront jamais l'hiver.

Le ménétrier n'avait pas joué du violon pendant quinze ans sans être au fait de la vie; aussi découvrit-il de suite de quoi il s'agissait. Après s'être dit mille fois qu'un tel malheur était impossible, il partit enfin pour Lisieux, sous couleur de je ne sais quoi, et revint avec un beau monsieur en habit noir. L'homme noir prit dans ses doigts en pattes d'araignée le petit poignet blanc de Jacqueline, il compta jusqu'à soixante et regarda à sa montre ; puis il lui frappa sur la poitrine avec un bâton creux, en écoutant au bout; ensuite il sourit, fit une pirouette sur le talon, et sortit en disant que *cela* se passerait avec du temps et un peu de distraction. Daniel le suivit, et ne rentra qu'une grande heure après : ses yeux étaient rouges et ses cheveux en désordre.

— Auriez-vous du chagrin, monsieur Daniel? lui demanda Jacqueline; on dirait que vous avez pleuré?

— Du chagrin..., répéta Daniel, ah! bien oui!... Pourquoi aurais-je du chagrin, maintenant que le médecin a dit que ça ne serait rien?

—C'était donc un médecin? Eh bien, je crois qu'il a raison, car je me sens forte aujourd'hui ; et, si vous voulez, nous irons faire un petit tour dans les champs.

— Bien volontiers, répondit-il.

Elle appuya son bras sur celui de Daniel, et ils sortirent. Il faisait une belle journée de printemps, le soleil était chaud, les fils de la Vierge couraient follement dans l'air, les feuilles brisaient leur enveloppe, et les fleurs, sortant de leur verte crysalide, s'épanouissaient comme de beaux papillons. La nature changeait de peau, pareille au serpent longtemps engourdi qui s'éveille au premier rayon d'été. Jacqueline respirait plus à l'aise à ce bon air; elle parla beaucoup de l'avenir, et durant toute la promenade elle employa mille coquetteries de jeune fille pour que Daniel lui avouât son amour et lui parlât de ses projets futurs. Tout entier au bonheur présent, en voyant celle qu'il aimait si belle et si rieuse, le ménétrier eut un instant d'illusion, et fut sur le point de laisser échapper un aveu ; mais soudain le ciel se couvrit, quelques gouttes d'eau tombèrent, et Jacqueline eut froid ; elle devint très-pâle, ses forces l'abandonnèrent, et elle eut beaucoup de mal à regagner la maison. A peine rentrée, elle dut se mettre au lit avec une forte fièvre et une toux sèche et fréquente.

Cependant l'été se passa assez bien pour Jacqueline ; si sa santé ne se rétablissait point, du moins elle n'empirait pas. Mais quand vint l'automne avec son vent sec et ses feuilles jaunes, la maladie fit de rapides progrès, et les accès de fièvre devinrent presque continuels. Dans la violence de son chagrin, le ménétrier oubliait son violon chéri, et n'en jouait que le dimanche, afin de combler un peu le déficit que la langueur de Jacqueline et l'impuissante vieillesse de sa mère causaient dans le ménage. Tout le temps qu'il ne passait point auprès de la malade, il l'employait à courir les bois, seul, comme un fou, en adressant au Ciel des prières stériles ou des malédictions insensées.

— Monsieur Daniel, lui dit un jour Jacqueline, il y a bien longtemps que vous ne m'avez joué du violon.

— C'est vrai, répondit-il, je n'y pensais plus ; mais si vous voulez, je vous ferai un air et une chanson pour vous; je vous les jouerai demain, et vous danserez un rigaudon.

— C'est cela! fit-elle. Et je danserai! Oh! ce sera bien joli : il y a si longtemps que je n'ai dansé!

Et elle frappa l'une contre l'autre ses petites mains blanches avec une joie enfantine.

Le lendemain, quand Daniel arriva, Jacqueline s'était parée d'une robe blanche, et un ruban vert pâle flottait dans ses cheveux blonds. Le ménétrier prit son violon, et Jacqueline se leva fluette comme un roseau : elle courba au-dessus de sa tête un bras frêle et gracieux, appuya l'autre sur sa hanche, et commença à danser un rigodon, tandis que Daniel chantait, en s'accompagnant, un petit air fort joli qui avait pour refrain :

Sautez, fillettes,
Et le bon Dieu rira;
Lanlerirette,
Landerira.

Je compris alors la douloureuse tristesse du ménétrier lorsqu'il jouait l'air *Landerirette* sous le grand marronnier.

— Jacqueline, reprit mon hôte, avait trop présumé de ses forces; à peine eut-elle fait quelques pas qu'elle perdit haleine et laissa retomber son bras comme un oiseau blessé qui ouvre en vain les ailes pour s'envoler. Ses jambes fléchirent, elle pâlit, et Daniel n'eut que le temps de jeter son violon en se précipitant pour la soutenir. Sa mère la prit aussitôt dans ses bras et la porta sur sa couchette, où ses lèvres se mouillèrent de quelques gouttes de sang. — C'était affreux! — Daniel, sanglotant comme un enfant, se traîna à genoux jusqu'à son lit en lui demandant pardon de l'avoir fait danser; et la pauvre fille, ne pouvant lui répondre, lui passait doucement sa petite main dans ses cheveux.

Depuis ce jour, Jacqueline fut d'une tristesse sombre: le sang qu'elle avait rendu, l'effroi de sa mère, les sanglots de Daniel, elle comprit tout, et vit qu'il n'y avait plus d'espoir. Elle ne pouvait même plus tenir sa quenouille, ni faire tourner son rouet; et sa mélancolie était d'autant plus profonde qu'elle avait moins de distractions. Enfin, elle pria avec ferveur, et la résignation descendit calme et sereine dans cette âme si candide.

Un soir qu'elle était plus souffrante et plus brisée que de coutume, elle tendit sa main à Daniel assis auprès d'elle, et lui dit avec une douceur d'ange :

— Je crois que vous m'aimez, monsieur Daniel, et dans peu de temps, quand je mourrai, cela va vous faire bien de la peine.

— Mourir! s'écria Daniel avec un feint étonnement. Ah bien, en voilà une idée, par exemple!...

Et il voulut pousser un bon gros éclat de rire; mais cette tentative n'aboutit qu'à une contorsion pénible, et à un cri triste et rauque.

— Quand je serai morte, mon ami, reprit Jacqueline en levant sur lui ses beaux yeux bleus humides de larmes, vous viendrez quelquefois jouer votre air sur ma tombe, et vous penserez à moi... Promettez-le-moi!

Daniel étouffait, il fut obligé de s'élancer brusquement dehors, pour ne point éclater en présence de Jacqueline... Le lendemain, quand il revint, il trouva un cadavre dont les lèvres pâles semblaient encore essayer un sourire. — Mais ce qu'il y eut, selon moi, de plus dur pour le pauvre garçon, c'est que, l'argent manquant à la maison, il fut obligé d'aller le jour même jouer du violon dans un village voisin, afin d'avoir de quoi faire enterrer celle qu'il aimait. Maintenant c'est lui qui nourrit la vieille mère de Jacqueline, et c'est, je crois, la seule chose qui l'attache à la vie. »

J'avais avalé l'omelette et l'histoire, je payai l'hôte et je sortis.

Neuf heures sonnaient, le temps était magnifique; je résolus, dans l'espoir de trouver un meilleur gîte, de profiter du clair de lune et de la fraîcheur pour aller jusqu'à Lisieux. Je suivais donc depuis quelques instans un petit sentier bordé d'une haie d'aubépine, formant une ceinture de feuillage autour du cimetière du village, lorsque j'entendis les sons éloignés d'un violon. Je reconnus aussitôt l'air de *Landerirette*; mais, soit que les sons fussent épurés par l'éloignement, soit que mon imagination leur prêtât un charme qu'ils n'avaient pas en réalité, cela me parut exécuté avec un talent extraordinaire. Je doublai le pas, et j'arrivai à un endroit où la haie entr'ouverte permettait de voir dans le cimetière: le ménétrier était assis au pied d'une croix, sur un petit tertre de gazon; la lune éclairait sa figure pâle et pensive, tandis qu'il jouait avec une inspiration profondément douloureuse.

— Elle vous entend dans le ciel, lui dis-je à demi-voix.

— Elle danse avec sa robe blanche et un ruban vert dans ses cheveux, répondit-il sans relever la tête.

Il répondit cela d'un ton qui me fit penser qu'il ne m'avait pas entendu; puis il se mit à chanter avec une voix douce et triste comme un reflet du passé :

Sautez, fillettes,
Et le bon Dieu rira;
Landerirette,
Landerira.

Tandis que je m'éloignais, il reprit la ritournelle sur son violon. Ce n'était plus cet air joyeux, sautillant que j'avais entendu sous le marronnier, cela tombait avec une lenteur comme un glas funèbre, et la corde pleurait sous l'archet comme une voix humaine. Était-ce un hymne? Était-ce une chanson? Je l'ignore, mais cela était, je vous assure, bien triste et bien touchant! Quand le vent du soir m'apporta au loin la dernière note de l'air, il me sembla qu'il y avait dans ce dernier son un tremblement long et convulsif. — Pauvre homme!

C.-Hippolyte CASTILLE.

BULLETIN SCIENTIFIQUE DU MOIS.

L'ACADEMIE DES SCIENCES ET LE JARDIN DES PLANTES.

Pendant que d'intrépides voyageurs accomplissent de périlleux voyages pour découvrir aux environs des pôles quelque coin de terre inexploré, perdu dans les glaces et auquel chacun paraît jaloux de donner son nom; pendant qu'ils affrontent les montagnes flottantes, les ouragans, le scorbut et 35 degrés de froid en plein soleil afin d'enrichir le Cabinet d'histoire naturelle d'une paire de manchots tués sur une plage inconnue par des balles de mercure gelé, nos astronomes se livrent, sans changer de place, à des expéditions bien autrement gigantesques, quoique moins périlleuses. Tandis qu'à la surface de ce pauvre monde nous mettons plus de trois ans à franchir le court espace de 7,000 l., ces messieurs de l'Observatoire font aisément en une nuit une petite course de 90 millions de kilomètres à travers l'espace, et ils découvrent de temps en temps non pas un petit rocher sur lequel deux goelands ont fait leur nid, mais de véritables mondes, auprès desquels le nôtre n'est qu'un grain de poussière. Ils assistent quelquefois, assis dans leur fauteuil, à l'agonie d'un soleil, à l'anéantissement d'une planète, à la naissance d'un univers tout entier. La nuit

du 28 octobre fut une bienheureuse nuit pour l'un de ces voyageurs immobiles. A peine M. Laugier venait-il de partir, il n'était encore qu'à 13 millions de lieues de chez lui, que tout à coup, comme ses yeux se dirigeaient négligemment sur la constellation du Dragon, il aperçut, en un tout petit coin, une fort jolie comète, accomplissant sournoisement sa course capricieuse autour du soleil. En voyageur qui connaît les usages, M. Laugier en prit aussitôt possession au nom du roi des Français; puis il en calcula la marche, et reconnut qu'elle arrivait toute morfondue des confins de l'univers pour se réchauffer un instant au soleil. Les adeptes seuls ont pu la voir, car elle est repartie au bout de quelques jours pour un nouveau voyage de huit cents ans. Au reste, il ne faut pas trop la regretter : elle était si vieille que sa chevelure avait entièrement disparu, et si pâle qu'elle faisait peine à regarder. Il est à craindre qu'elle ne meure avant son retour, ce qui serait triste pour nos descendans. M. Laugier, qui n'est pas homme à prendre du chagrin pour si peu de chose, s'est consolé par un nouveau voyage dans le soleil. Bien des astronomes avaient déjà découvert des taches dans cet astre, tant il est vrai qu'en ce monde il ne faut rien regarder de trop près; mais notre jeune savant a reconnu le premier que ces taches ne se meuvent point avec la même vitesse et ne parcourent pas la surface du soleil dans des temps égaux. Entièrement noires, elles paraissent environnées d'une bordure moins foncée. Souvent elles sont fort étendues; quelques-unes ont quatre ou cinq fois la largeur de la terre. Mobiles autour du soleil, on les voit passer et le traverser en quatorze jours environ, puis revenir après un temps égal sur le bord opposé. Quelquefois, mais rarement, les taches s'effacent tout à coup, et le soleil paraît entièrement pur pendant plusieurs années; puis, en d'autres temps, elles reparaissent, s'accumulent et recouvrent le disque presque entièrement. En 626, le soleil en fut obscurci pendant tout l'été. Peut-être faut-il conclure de ces diverses remarques que notre brillant soleil pourrait bien un beau jour se cacher entièrement sous leur voile obscur et nous laisser plongés pendant quelques années dans une nuit profonde, ce qui compromettrait gravement l'existence de notre chère planète, sans que néanmoins l'univers en souffrît beaucoup.

Ces taches sont-elles, comme l'ont pensé quelques astronomes, une espèce d'écume qui surnage la matière fluide du soleil? faut-il admettre, avec Laplace, que l'astre est une masse embrasée qui éprouve d'immenses éruptions, dont nos volcans donnent à peine l'idée? Les taches ne sont-elles que de vastes cavités d'où sortiraient par intervalles des torrens de lave? Devons-nous croire, comme Herschell, que le soleil est un corps obscur, mais entouré de deux atmosphères, la plus voisine de l'astre éclatante et enflammée; la seconde, obscure, mais diaphane, et nous laissant voir la première? Les taches seraient-elles alors le corps même du soleil que nous apercevrions par les déchirures de l'atmosphère lumineuse? La science n'est point encore allée au delà de ces hypothèses, et il faut regretter que M. Laugier n'ait point rapporté de son dernier voyage d'exploration quelques nouveaux documens pour servir à l'histoire physique du soleil.



Ane blanc.

Le Jardin des Plantes a pris depuis quelques années, aux yeux du public, une importance qu'il n'avait point encore obtenue jusqu'alors. De nombreux visiteurs en admirent chaque jour les merveilles, et ces merveilles deviennent

de jour en jour plus nombreuses elles-mêmes. Les collections de toute nature ne cessent de s'enrichir; jamais elles n'ont compté tant d'objets précieux.

La ménagerie surtout mérite de fixer l'attention; elle s'est accrue d'animaux dont quelques-uns n'avaient jamais été amenés vivans en Europe, et de quelques autres qui forment dans la loi générale une anomalie et presque une monstruosité. De ce nombre est l'*âne blanc.*

L'âne blanc forme une variété de l'espèce chevaline; c'est l'âne ordinairement atteint de la maladie, presque toujours héréditaire, que l'on appelle albinisme, dont l'homme est lui-même parfois atteint, et qui semble au premier coup d'œil former une race à part, comme les nègres.

L'individu que possède le Jardin des Plantes a le pelage d'un blanc mat et rosé; les yeux affectent une teinte rougeâtre. Ses mœurs n'offrent rien de bien remarquable. Comme tous les ânes, il passe capricieusement de la docilité à l'entêtement et même à la colère. Le jour, il paraît languissant et mal à l'aise; sa vue semble difficile et douteuse; au crépuscule il reprend de la vivacité, et ses yeux jouissent évidemment de toute leur puissance de vision.

L'âne blanc vient de Sardaigne, il a été envoyé à Paris par le consul de France à Cagliari.

Non loin de l'âne blanc, parque la vache sauvage brachicère.



Vache brachicère.

M. Gray a décrit le premier cette espèce, dans le *Magazine of nat. hist.*, tome Ier. Elle vient de Sierra Leone, et paraît de la taille d'une vache bretonne; ses cornes sont courtes, fortes, aplaties antérieurement, arrondies extérieurement, divergentes de chaque côté, à peine inclinées en arrière, et enfin un peu recourbées vers la pointe qui se dirige en avant.

La couleur de la robe est d'un roux brunâtre. Une seule fois on l'avait vue en Europe : Londres, en 1828, avait admiré, la première, une jeune femelle de cette espèce, désignée sous le nom de *bus cow*, vache des bois.

Aucun des ouvrages d'histoire naturelle, publiés jusqu'ici en France, n'a parlé de la *vache brachicère.*

Passons maintenant dans les serres.

Voyez cette plante singulière et admirable. Sa tige, de plus de vingt mètres de longueur, flexueuse et irrégulièrement entortillée, montante, nue d'abord, feuillée ensuite, s'élance, comme un serpent ailé, au plus haut point de la serre. Des branches tortueuses font monter ou descendre, et cela dans l'air, des paquets de racines jaunes et blanches. Sur ces branches, qui semblent être trop pauvres pour s'orner de quelque végétation, par-ci, par-là, apparaissent des fleurs gigantesques et brillantes, longues de trente-deux centimètres, larges de quinze, montrant un élégant calice d'un vert pâle, formé de plus de quarante sépales disposées en spirales, augmentant succes-

sivement en longueur depuis deux jusqu'à trente centimètres. Dans ce calice une corolle de seize pétales d'un blanc pur, aussi longs que la fleur, larges de quatre centimètres, se confond peu à peu avec le calice, et, au milieu, des centaines d'étamines étagées en spirales, pressées, longues, flexibles, à filets d'un jaune paille et à anthères d'un jaune d'or, anthères ondulées et aplaties, sans doute, éprouvent un frémissement spontané à l'épanouissement de la fleur. Enfin, au milieu de cette forêt d'étamines, se dresse un pistil énorme, mesurant deux décimètres et demi, colonne régulière, solide et grosse comme une plume d'oie, surmontée d'une magnifique étoile frangée, de vingt-cinq rayons d'un jaune d'or; au milieu de l'étoile, une cavité va se perdre dans l'intérieur de la fleur, tout près de l'ovaire, où se trouvent suspendus en nombre incalculable de petits ovules argentés. C'est la production, à la fois étrange et gracieuse, à laquelle les botanistes ont donné le nom du célèbre empereur.

La *cérée de Napoléon* est une cactée originaire des forêts de l'Amérique du Sud; elle fut importée en Europe sous 'empire, au commencement de ce siècle. Les Anglais, qui se sont chargés de ce soin, ne se sont guère doutés qu'un jour elle aurait rappelé le nom de leur illustre victime. Elle ne fleurit que rarement sous nos climats. Une belle fleur de ce genre et de ce nom méritait bien une histoire particulière, une étude sérieuse; M. Ch. Morren, membre de l'Académie de Liége, a présenté l'une et l'autre à l'Académie des sciences et belles-lettres de Belgique, et a résumé, dans les notes suivantes, les résultats qui peuvent intéresser les amis des fleurs.

« Une des plus brillantes découvertes de notre siècle est celle qui a fait saisir, dans les fleurs, la courbe mathématique de leur structure; la science, par une abstraction des plus élevées, a pu lire l'ordre dans le désordre apparent; elle a pu déterminer, au milieu de ces innombrables feuilles qui garnissent les tiges et les rameaux, au milieu de toutes ces parties qui, sépales, pétales, étamines ou pistils, composent une fleur, la loi de leur position, l'arrangement primitif et préétabli que Dieu a posé comme un fait général, et que la nature, en accomplissant la loi de la variété dans l'unité, a semblé vouloir nous cacher. Ainsi, dans cette belle fleur consacrée au souvenir de Napoléon, l'œil, éclairé par la philosophie actuelle de l'histoire naturelle, a bientôt reconnu, dans un dédale apparent, deux spirales parallèles qui, courant tout le long de l'axe de la fleur, ont engendré toutes les parties qui la composent. On est convenu de représenter par un numérateur le nombre de ces spirales, soit donc $\frac{2}{\cdot}$. Si l'on examine ensuite le nombre des pièces qui naissent sur un tour de l'une de ces spirales pour que ce tour soit complet, on trouvera que ce tour est de 9; car je suppose une feuille du calice choisie dans une position déterminée, il faudra compter jusqu'à la neuvième feuille de ce calice pour trouver celle qui recouvre la première; il a donc fallu neuf sépales pour que la spirale génératrice ait donné un tour de spire. Ce chiffre se mettant en dénominateur, on aura la fraction $\frac{2}{9}$ comme expression symbolique de cette fleur.

» Chose étonnante! aucune autre cérée, ressemblant à celle-ci, ne présentera cette fraction, ce symbole; mais une fleur d'un genre bien éloigné, d'une toute autre structure, présentera cette même fraction, comme si la nature, pour faire varier les formes des espèces, en conservant toutefois le type des genres, n'eût fait autre chose que d'augmenter ou de diminuer le nombre des spirales génératrices d'une part, et de les faire courir ensuite plus ou moins vite sur l'axe des plantes.

» On sait que généralement, dans le règne végétal, le nombre des étamines surpasse de beaucoup celui des pistils. Dans la fleur de Napoléon les étamines paraissaient si nombreuses qu'on désespérait de pouvoir les compter; mais je voulais connaître ce nombre avec exactitude. Dans une fleur j'en trouvai 1,023, dans une autre 1,052, et, dans chaque anthère, je trouvai successivement 504, 506, 545, 548 grains de pollen. Prenons en moyenne 500; ceci nous donnera 500,000 grains de pollen dans une fleur! Chacun de ces grains peut, à la rigueur, produire trois embryons, par les trois boyaux polliniques qui en naîtront sur le stygmate; il y a donc possibilité pour la nature de produire 1,500,000 embryons viables dans une seule fleur. Ce calcul est bien propre à nous révéler les vues bienveillantes de la nature envers chacune de ses productions.

» L'anatomie de la fleur de cette cactée m'a fourni l'occasion de traiter sous un point de vue nouveau la question de savoir à quoi sert le canal qui parcourt l'intérieur du pistil. Ce canal est, dans quelques cas, un organe fort important dans l'imprégnation des ovules, et, par conséquent, dans la conservation de l'espèce. Le travail présenté à l'Académie offre, sous ce rapport, de plus amples développemens.

» La *cérée grandiflore* est une plante qui présente avec la *cérée de Napoléon* quelques anologies. Celle-là est une fleur nocturne, s'ouvrant à sept heures du soir, et se fermant vers minuit pour mourir et disparaître; celle-ci est une fleur diurne, s'épanouissant au lever du soleil, et se flétrissant vers une heure de relevée. Avec deux colorations presque identiques, le blanc et le jaune, nous avons là deux fleurs dont l'une est diurne, l'autre nocturne. Or, les physiologistes ont reconnu que dans l'immense majorité des cas, les fleurs blanches sont celles qui jouissent d'odeurs agréables: la fleur d'oranger, le jasmin volant, la tubéreuse, etc., en sont des exemples. Cependant ici une propriété plus remarquable se révèle. Généralement, les fleurs blanches deviennent plus odorantes la nuit, comme si la nature eût voulu que dans le calme des soirées la surface de la terre s'embaumât pour inspirer de douces émotions et faire errer l'imagination dans de vagues rêveries. A ce titre, la fleur de Napoléon, fleur diurne, n'avait pas de droit au parfum; aussi n'en a-t-elle point; elle sent, par la circonstance la plus désenchantante, elle sent le navet à s'y méprendre. Sa sœur, la cérée grandiflore, fleur nocturne, répand au contraire la plus douce des odeurs, le parfum de la vanille et celui de l'héliotrope mélangés.

» Un pasteur de Genève, l'illustre Vaucher, a publié un ouvrage remarquable; c'est la physiologie individuelle de chaque plante de l'Europe; c'est une histoire détaillée de tous les phénomènes qu'on peut étudier sur les fleurs de nos champs, de nos prés et de nos forêts. Ces quatre volumes sont trop peu connus. Ce que j'ai dit ici d'une seule fleur de nos serres prouve que l'histoire physiologique de chacune de nos plantes cultivées serait de nature à perfectionner nos théories par des faits bien observés, bien plus que par des généralisations souvent trop peu vérifiées pour être inattaquables. »

— Un opticien de l'Institut royal de physique de Londres vient, dit-on, d'inventer un nouveau microscope composé de six puissances qui, réunies entre elles, grossissent les objets soixante-quatorze millions de fois. Au moyen de cet instrument, dont la lentille a 25 centimètres de diamètre, le dard d'une abeille a neuf mètres de longueur. L'œil de la mouche est tellement grossi, que chaque facette paraît avoir 40 centimètres de diamètre.

MERCURE DE FRANCE.

(DU 15 NOVEMBRE AU 15 DÉCEMBRE.)

— M. Lélut a lu, le 26 novembre dernier, à l'Académie des Sciences morales et politiques, un mémoire *Sur les rapports qui lient le cerveau à la pensée.* Ce mémoire touche à tout en philosophie, à l'esprit, à la matière, à la vie présente, à la vie à venir. Il est, en quelque sorte, le symbole de ce que doivent être désormais les études philosophiques, l'union de la science positive à la science inductive ayant pour base la connaissance simultanée de l'organisation de l'homme, et des manifestations du principe spirituel qui la domine. Dans un précédent travail, également lu à l'Académie des Sciences morales et politiques, et intitulé *du Siége de l'âme, suivant les anciens*, M. Lélut avait recherché quelles avaient été les opinions de la philosophie ancienne sur la part que prend notre organisation aux actes de la pensée. Dans celui-ci, cet écrivain expose ce que sait sur ce sujet la science moderne, ce qu'elle devra faire pour en savoir davantage, et le point où elle sera vraisemblablement forcée de s'arrêter. La lumière se trouve ainsi portée jusqu'au bord de cet abîme, que, jusqu'à présent, comme le dit M. Lélut, la logique supérieure et l'ontologie ont inutilement tenté de combler, et que seules ont pu franchir la morale et la religion. Ce mémoire, où, comme on le pense, marchent de front la physiologie et la psychologie, rentre dans un ordre d'idées et d'études qui est celui de tous les travaux de M. Lélut. Loin d'être opposé aux recherches de la métaphysique, même la plus elevée, l'esprit qui y règne, s'y prête, et les appelle en quelque sorte; mais il dit aussi qu'elles seules ne constituent pas la philosophie. En effet, en dehors de ces recherches, que rendrait à peu près inutiles l'acceptation pure et simple des affirmations de la religion, il y aurait encore toute la science de l'homme moral, envisagée sous des rapports de plus d'une sorte, et dans ses nombreux embranchements. Or, c'est une telle science que fécondent depuis longtemps les travaux de M. Lélut, et dont le nouveau mémoire qu'il vient de lire à l'Institut est une sorte de programme.

— Les gros travaux de l'Hôtel-de-Ville touchent à leur fin, et l'on s'occupe de terminer l'ornementation de ce vaste édifice. Les grandes portes cintrées qui font face à Saint-Gervais viennent de recevoir, dans leurs archivoltes à jour, un groupe de rondes-bosses coulées en bronze. C groupe est formé, au centre, de l'écu à large diamètre des armes de Paris, surmonté d'une haute couronne murale, et terminé par un listel avec guirlandes, où se lit l'ancienne devise de la ville: *Fluctuat nec mergitur;* devise qui a pour *corps* la barque de notre vieille Lutèce (*Lutetia Parisiorum*).

La partie importante du groupe consiste dans deux grandes figures de femmes qui servent d'accompagnement, et qui représentent la Seine et la Marne, mais qui paraissent être, par le modelé, la pose et le caractère, une reproduction plus ou moins exacte de la Diane de Poitiers de Jean Goujon. Ces deux figures sont dues à M. Vénot fils.

— La bibliothèque de Genève publie, dans son dernier numéro, un nouveau procédé découvert par M. W. Balmair, pour obtenir de l'oxygène d'une manière rapide et économique, en traitant le bichromate de potasse par l'acide sulfurique; voici le procédé: « On fait un mélange de trois parties de bichromate et quatre d'acide sulfurique ordinaire, on le place dans une grande cornue, on chauffe modérement, et il se dégage de l'oxygène pur avec une rapidité qui est entièrement à la volonté de l'opérateur. Ce procédé est plus économique que celui du chlorate de potasse; car deux parties de bichromate de potasse produisent autant d'oxygène qu'une partie de chlorate, tandis que ce dernier coûte trois fois plus. De plus, le résidu du premier est utile et pourrait être reconverti en bichromate. C'est le procédé le plus commode de tous, car il peut être conduit à une température si basse qu'une cornue ordinaire et une lampe suffisent pour obtenir une très-grande quantité d'oxygène.»

— Dans un des derniers numéros du *Journal d'Édimbourg* on donne les détails suivans sur une éruption du cratère du volcan de Owyhée, dont un M. Storer a été le témoin :

« Le cratère se présente comme un puits énorme d'environ 335 mètres de profondeur, ayant huit kilomètres de tour, des murailles à pic, à l'exception d'un seul point qui offre un chemin escarpé par lequel on peut descendre. Cette vaste chaudière est remplie de laves en ébullition, lançant des jets de vapeur et de flammes. Un moment, toute la surface en paraît noire, et l'instant d'après on y voit des rivières, des étangs, des jets d'un fluide couleur de sang, qui s'élèvent quelquefois à la hauteur de 20 mètres, et retombent avec un bruit et un jaillissement qui a quelque chose d'effrayant. La nuit surtout, l'effet est horrible. Ces vifs jets de lumière, accompagnes de sifflements et de sourdes explosions, font ressembler le cratère à une grande ville en feu qui contiendrait des magasins de poudre. Le Vésuve est languissant auprès du volcan d'Owyhée.

« Peu avant la visite de l'auteur, la lave s'était fait jour par une nouvelle issue à environ six milles au N.-E. du cratère, et s'écoulait à la mer par une coulée de 40 milles de longueur et de 1 à 7 milles de large. La lave atteignit la mer en cinq jours; elle forma trois collines, qui avaient 40 à 80 mètres de hauteur; elle fit avancer le rivage dans l'Océan de 670 mètres, puis l'ancienne ligne sur une largeur de trois quarts de mille. L'arrivée de la lave dans la mer fut accompagnée d'épouvantables sifflements et de détonations semblables à celles que produiraient des décharges continuelles de grosse artillerie. »

— On commence à parler beaucoup de *Charles VI* à l'Opéra.

On assure que si rien ne vient entraver la marche naturelle des choses, il pourrait bien être joué vers le mois de février. De plus, on ajoute (il est vrai que ce sont les murs qui le disent) que Mme Stoltz sera ravissante dans son rôle d'Odette, role d'une difficulté inouïe. Au fait, pourquoi ne croirions-nous pas les murs sur parole? Puisqu'ils ont des oreilles, c'est pour entendre; et nous savons de science certaine que Mme Stoltz n'a encore chanté sa partie qu'à huis clos, entre quatre murs. Voyez-vous, les indiscrets!

—L'opéra comique *la Part du Diable*, l'opéra de M. Auber, est en pleine répétition; on espère pouvoir le donner du 20 au 25 de ce mois. Les heureux qui ont été initiés au secret du spirituel compositeur disent le plus grand bien de ce nouvel ouvrage.

L'Opéra-Comique vient de faire également une excellente acquisition dans la personne de Mlle Lavoye, qui avait remporté le prix de chant au Conservatoire il y a deux ans, et qui, cette année, a remporté le premier prix de déclamation lyrique. Mlle Lavoye est une jeune personne pleine de distinction, à laquelle un bel avenir nous semble assuré. Un jeune chanteur, connu par de nombreux succès de salon, M. Dunan, doit aussi débuter prochainement au théâtre de la place Favart, dans le rôle de Max, du *Chalet*. C'est un début sur lequel l'artiste a quelque droit de compter, car il possède une fort belle voix et un physique des plus agréables. L'opéra en trois actes, de M. Balfe, entrera en répétition aussitôt après la représentation de *la Part du Diable*. M. Balfe est un compositeur irlandais qui a obtenu déjà des succès en Angleterre, et qui veut les ratifier par un succès parisien. Nous ne doutons pas qu'il n'y réussisse; mais dans l'intervalle qui séparera les deux ouvrages dont nous venons de parler, se glisseront en tapinois *les Deux Bergères*, de MM. Planard et Boulanger. Ce petit acte est, assure-t-on, aussi joli que son titre le fait espérer. Enfin, et pour terminer par une bonne et joyeuse nouvelle, nous dirons que Dufresne, le fameux piston, a soumissionné, pour ce carnaval, les bals de l'Opéra-Comique. Il se propose d'introduire dans ces fêtes nocturnes une multitude de surprises toutes plus amusantes les unes que les autres. Je vous le dirais bien, si je ne

craignais de faire mentir son programme: il faut que nous soyons discrets pour qu'il y ait surprise.

— Le succès du *Capitaine Charlotte* est si grand, au théâtre du Palais-Royal, que chaque soir la salle se trouve entièrement louée avant l'entrée du public, et que bien des curieux s'en retournent désappointés. Mlle Déjazet est rappelée après chaque représentation de cette charmante pièce.

— Le *Cours méthodique du Dessin et de la Peinture*, par M. Louis Delaistre, formant deux volumes in-8°, avec atlas, est un livre qui obtient chaque jour un nouveau titre à la confiance publique. Nous n'avons pu jusqu'alors nous étendre à son sujet, attendu l'abondance des matières que nous avions à traiter. Nous allons cette fois essayer d'en donner l'analyse.

De tous les ouvrages qui ont paru sur l'enseignement des beaux-arts, il n'en est pas, que nous sachions, qui réunisse autant d'objets, et surtout où ils se trouvent disposés d'une manière plus favorable. Et d'abord l'auteur, afin de justifier le titre de *méthodique* qu'il a placé en tête de son cours, a classé les nombreux élémens qu'il renferme en *trois parties distinctes*, pour éviter, comme il le dit lui-même, la confusion, et préparer des repos à la mémoire. Dans la première, il a rangé ce qui lui a paru propre à former le coup d'œil, et à rectifier le jugement. C'est là que prennent rang les élémens de la géométrie, ceux de l'architecture civile, militaire et navale, ainsi que la perspective linéaire. — Dans la seconde partie, il s'est appliqué à réunir les sciences indispensables à l'étude de la figure humaine, telles que: l'anatomie pittoresque et descriptive du corps humain, l'expression des passions, la physiognomonie ou art de préjuger les inclinations par l'inspection des traits du visage, et la pondération ou science de l'équilibre des corps. — Dans la troisième partie, il complète ses leçons relatives à la figure humaine, en donnant des préceptes sur le portrait. Puis il passe à l'étude du paysage, à l'étude des fleurs, traite à fond du cheval, arrive à de hautes théories sur la composition et sur la perspective aérienne, et termine par un aperçu fort succinct de la chimie des couleurs. — M. Delaistre, pour ajouter à l'intérêt de son livre et faire naître parmi ses disciples le goût des arts, a cru devoir faire précéder son cours de documens historiques sur l'art et les artistes, depuis les temps les plus reculés jusqu'au dix-neuvième siècle; et pour indiquer d'autant la marche à suivre dans les études, il a donné, à la suite de ces importantes notions, un discours sur l'enseignement artistique, dans lequel il a su réunir non-seulement ce qui peut intéresser sous le rapport de la théorie, mais encore tout ce qui est nécessaire relativement à la pratique du dessin et de la peinture.

On voit, par ce qui précède, que l'auteur est parvenu à joindre en un même faisceau les richesses variées de l'histoire aux théories positives de la science, et qu'en unissant les préceptes de l'art aux divers traités indispensables à son étude, il a su accomplir l'idée seulement ébauchée par ses devanciers.

On ne sera donc pas étonné d'apprendre que le *Cours méthodique du Dessin et de la Peinture* a été accueilli favorablement par MM. les professeurs de l'École royale des Beaux-Arts, réunis en assemblée générale, sous la présidence de M. Ingres, et qu'ils ont daigné l'admettre dans la bibliothèque de l'établissement qu'ils régentent. Un tel suffrage nous dispense de tout éloge, car, en citant ici l'arrêté de MM. les professeurs relativement à ce livre, c'est dire assez qu'il ne renferme que d'excellentes leçons, et qu'il est destiné à rendre les plus éminens services.

— A l'énumération des nouveaux animaux que faisait tout à l'heure le *Musée des Familles*, il faut ajouter les ours des Asturies.

Les curieux qui bordent sans cesse les fosses des ours s'extasient devant ces trois ours nains, qui, par leur vivacité et leur gaîté, se rendent beaucoup plus amusans que leurs gros et lourds voisins.

L'ours des Asturies, de Frédéric Cuvier, est une espèce distincte, qui ne paraît pas atteindre tout à fait la taille de l'ours des Alpes, avec lequel elle avait été longtemps confondue. Dans les premières années, tout son pelage est d'un blond plus ou moins foncé et ses pieds sont noirs.

Le pelage devient brun lorsque l'animal



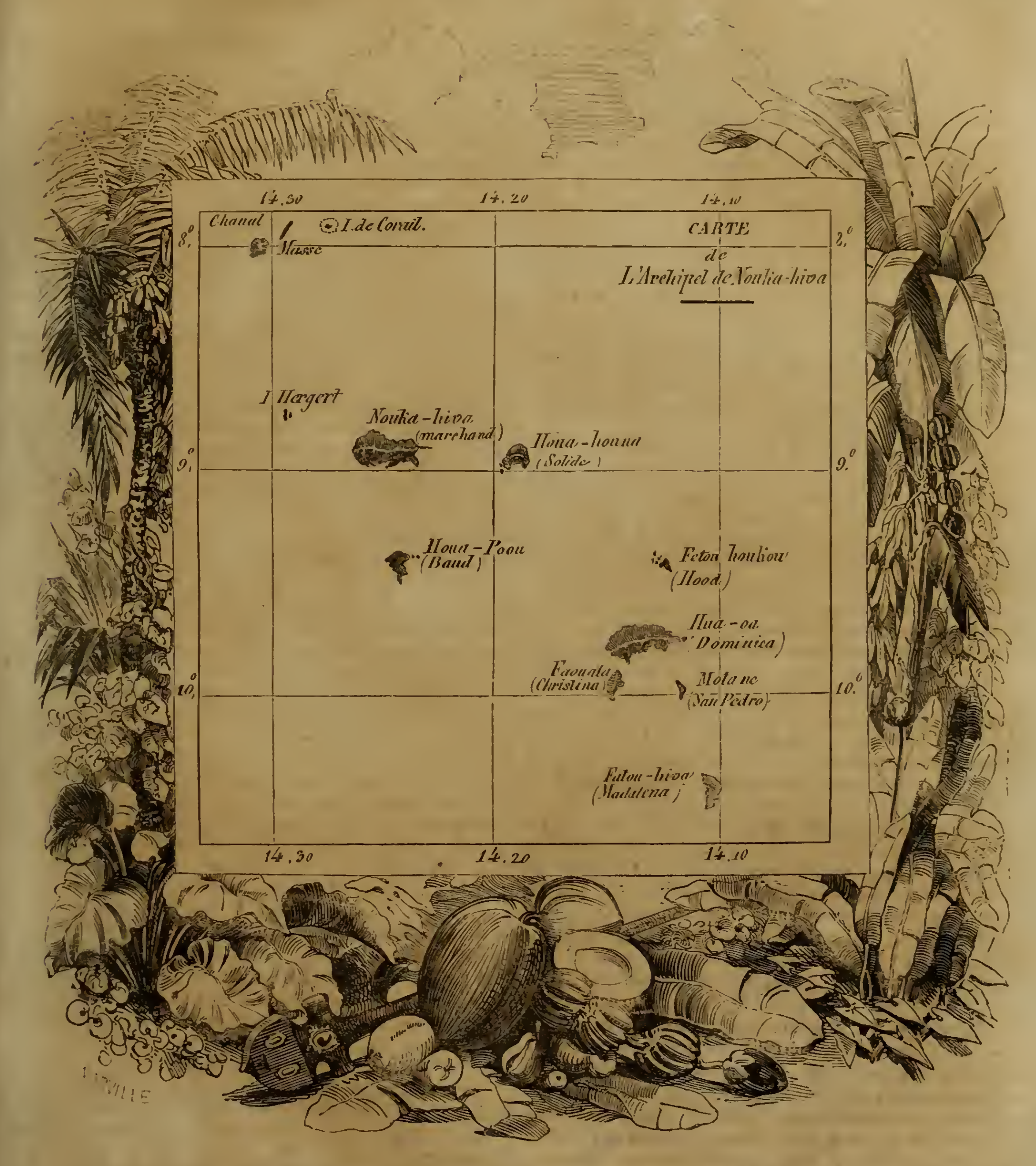
Ours des Asturies.

arrive à l'âge adulte. Cette espèce habite très-probablement toutes les montagnes de la presqu'île espagnole: on la rencontre aussi dans les Pyrénées.

Le rédacteur en chef, S. HENRY BERTHOUD.
Le directeur, F. PIQUÉE.

Imprimerie de HENNUYER et TURPIN, rue Lemercier, 24, Batignolles.

LES ILES MARQUISES.



Le ministère de la marine a fait connaître, le 19 décembre dernier, la prise de possession des îles Marquises par le contre-amiral Dupetit-Thouars. Il ne sera pas sans doute indifférent aux lecteurs du *Musée des Familles* d'avoir quelques détails sur la position de ce que nous appellerions volontiers une nouvelle province française, et sur les mœurs de leurs nouveaux concitoyens. En fait de civilisation, ils restnet, comme on pense, nos bien jeunes frères; l'éducation de ces naturels sera l'œuvre de leurs aînés. Ils ne sont néanmoins pas sans idées premières, sans industrie et sans lois; le but des notes qui vont suivre, et que nous tâcherons de rendre le plus complètes possible, est de montrer le point où l'instinct naturel les a amenés : on verra mieux ce qu'il reste à faire.

Les îles Marquises, qui portent aussi le nom d'archipel de Mendana, sont un groupe de la Polynésie, situé entre les 7° 48' et 10° 27' de latitude sud, et les 141° 55' de longitude ouest. On les nomme : *Chanal*, *Masse*, *Hergert*, *Noukahiva*, *Houa-Houna*, *Houa-Poou*, *Fetou-Houkou*, *Hua-Oa*, *Faouata*, *Motane*, *Fatou-Hiva*.

De toutes ces îles Noukahiva, la plus considérable, compte, d'après l'opinion du capitaine russe Krusenstern,

120 kilomètres de longueur environ et 18,000 habitans. C'est là seulement que l'agriculture, quoique bien arriérée, peut être remarquée. Noukahiva offre aux navigateurs un bon port, qu'on nomme la baie d'*Anna-Maria;* aussi tous s'y sont arrêtés de préférence pour ravitailler leurs navires, opérer des échanges et faire provision de porc frais, animal fort répandu dans ces îles. Ces relations fréquentes avec les Européens, le commerce que les naturels se trouvaient à même d'exercer, c'est-à-dire des échanges des produits de leur sol pour des outils, des armes et divers objets de notre industrie qui les mettaient à même d'augmenter leur bien-être, toutes ces causes ont fait de Noukahiva pour ainsi dire la capitale de l'archipel, le siége du gouvernement, en ce sens que le roi y habite, et par conséquent le théâtre de tous les événemens arrivés sur ce grain de sable, perdu au milieu du vaste Océan Pacifique.

Noukahiva devra donc spécialement nous occuper. Mais avant d'entreprendre la description de la terre et des plantes de cette île, des mœurs, de la religion des habitans, interrogeons-en l'histoire; ces différentes notions en ressortiront d'ailleurs en partie.

Si nous remontons à la tradition, les docteurs de l'endroit nous diront qu'un certain *Oataïa* est venu d'une île appelée *Vavao* avec sa femme *Ozanova*; cet Oataïa est leur père commun, il a apporté dans l'île toutes les plantes qui s'y trouvent aujourd'hui, et dont ses quarante enfans, excepté un (*Po* ou la nuit) portaient les noms : ce qui paraît assez vraisemblable lorsqu'on se reporte aux coutumes de la plus grande moitié des habitans de la Polynésie. Il existe pour eux, à ce qu'ils pensent, une terre de promission, un lieu de délices; cette sorte de paradis fait l'objet de tous leurs vœux : aussi, souvent des familles entières s'embarquent sur une pirogue avec quelques vivres pour aller à la recherche de la terre imaginaire. Beaucoup de ces malheureux ont dû avoir une horrible fin ; mais quelques-uns ont pu aborder à certaines petites îles de l'Océanie qu'on s'étonne de voir peuplées, et qui n'ont pas dû l'être autrement.

Le premier navigateur qui découvrit ces îles est don Alvaro Mendana de Neyra. Le vice-roi du Pérou l'avait, en 1567, envoyé en exploration dans l'Océan Pacifique. Au bout de trois mois de mer, Mendana releva la position des terres qu'il apercevait; après s'être contenté de les baptiser du nom d'îles *Salomon*, parce qu'il les prenait pour Ophir, le lieu, comme on sait, où les flottes du roi-prophète allaient puiser de l'or, il revint à Lima.

Sur le rapport qui fut fait à Madrid de cette découverte, la cour d'Espagne donna ordre à son vice-roi, le marquis de Mendoça, d'équiper le galion *le Saint-Jérôme*, et d'y joindre trois autres navires, sous le commandement de Mendana, pour aller explorer de nouveau les îles Salomon. Mendana partit, et reconnut quatre îles qu'il appela Marquises (Marquesas de Mendoça), en l'honneur de la femme du vice-roi du Pérou.

Il fit mouiller sa flottille dans un port qu'il nomma *Puerto de la Madre de Dios* (plus tard Anna-Maria), et se mit en relation avec les naturels. Alors il lui arriva ce qui depuis est arrivé à tous les marins ses successeurs. Il éprouva d'abord l'hospitalité des naturels; les femmes venaient à bord à la nage, et, sur les navires comme à terre, les équipages et les habitans vivaient dans les meilleurs rapports. Mais l'instinct du vol, développé à un haut degré chez tous ces peuples sauvages, amena des violences de la part des matelots, fort peu délicats aussi dans leurs façons d'agir ou dans leurs moyens de répression. La bonne intelligence cessa, le ravitaillement devint plus difficile; le capitaine acheva de prendre ses notes, et, toutes ces choses terminées, leva l'ancre, orienta ses voiles et regagna la pleine mer.

Jusqu'en 1774 les îles Marquises semblèrent oubliées; à peine reçurent-elles la visite de quelques navires égarés. A cette époque, Cook y relâcha; il découvrit une nouvelle île qu'il appela *Hood*, quoique les habitans la désiguassent sous le nom de *Fetou-Houcou*. Cette île de Hood, avec les cinq autres mentionnées par Mendana, ne formait encore que la partie méridionale de l'archipel. A d'autres était réservé l'honneur de reconnaître les dernières. Le séjour de Cook n'offre là rien de particulier : mêmes relations avec les sauvages; vols et troubles tout semblables à ceux qui signalèrent la venue du capitaine péruvien. Cook détermina la position astronomique de ces îles, ce que Mendana avait négligé de faire, et partit.

Quinze ans après, 1791, le capitaine Ingraham, de Boston, découvrit les îles septentrionales, où parvint, un mois après, 12 juin de la même année, notre compatriote Marchand, guidé par certaines apparences de l'atmosphère qui semblaient lui révéler la terre. N'ayant pu par conséquent avoir connaissance de l'expédition de M. Ingraham, le capitaine du *Solide*, M. Marchand, peut revendiquer la gloire de cette découverte. Il donna aux lieux où il descendit les noms de île *Marchand*, île *Chanal* du nom de son second, île *Baud*, île *Masse*, et les îlots *des Deux-Frères*, et comprit cette portion de l'archipel sous la désignation d'Iles de la Révolution, en l'honneur du grand événement qui renouvelait alors les destinées de la France.

Depuis, plusieurs navigateurs touchèrent ces parages : les croyant inconnus, le capitaine Herget, en 1792, et d'autres encore, créèrent des noms différens. Joseph Roberts, capitaine du navire américain *le Jefferson*, étendit à tout l'archipel le nom de Washington que Ingraham avait appliqué seulement à une île. Toutes ces nomenclatures, loin d'aider à la connaissance exacte des îles Marquises, ne firent qu'en rendre les descriptions plus difficiles à comprendre. Aujourd'hui les noms mentionnés en tête de ces lignes sont les seuls en usage sur les cartes.

Vers 1797, le zèle religieux amena les missionnaires dans notre archipel : là leur tâche fut rude, et elle l'est encore aujourd'hui. Les naturels les accueillent avec bienveillance; mais ils montrent fort peu de bonne volonté à quitter leurs superstitions pour la vérité.

En 1804, le commandant russe Krusenstern fit un séjour à Noukahiva, et la relation qu'il en a donnée renferme les documens les plus précieux. Ses observations embrassent la religion, les mœurs et le caractère des Noukahiviens, la flore du pays et sa topographie.

Lorsqu'il arriva dans l'île, les différentes tribus étaient en guerre. Deux étrangers, un Anglais nommé Roberts, et Joseph Cabri, Français, des environs de Marseille, conduisaient le mouvement et semblaient continuer pour leur compte, les Noukahiviens payant d'ailleurs les frais, la querelle qui régnait alors entre leurs nations. Krusenstern essaya vainement de les réconcilier. Joseph Cabri, craignant l'influence qu'on pouvait exercer sur le roi, lui fit même croire, à propos du vol d'un cochon, que le capitaine le mettrait aux fers si la restitution n'avait pas lieu. Lorsque l'équipage vint à terre, il y eut une sorte d'insurrection; on le força de se rembarquer, et le roi se retira au fond des terres. Le navigateur désirant entretenir, dans l'intérêt de ses matelots, de bonnes relations avec les naturels, et voulant profiter de cette occasion pour visiter l'intérieur de l'île, appela Roberts. Cet homme avait épousé une parente du roi,

ce qui lui donnait une grande importance parmi les naturels; il consentit à guider l'expédition et à lui servir d'interprète. Le capitaine partit dès le lendemain : après avoir traversé un pays agréable, sur lequel nous reviendrons plus tard, et avoir fait quelques observations sur les coutumes des habitans, il parvint à la retraite du roi. Ce monarque, et sa femme dont on gagna l'amitié par le don d'un miroir, lui firent l'accueil le plus cordial. Il reconnut qu'il avait eu tort de croire aux paroles du Français Cabri et de se défier des Européens. La bonne harmonie se rétablit entre eux; ils revinrent ensemble à Noukahiva, mais Krusenstern se vit obligé de partir sans avoir pu rétablir la paix dans l'île.

Il semble, au reste, que cette ardeur belliqueuse, allumée par les deux aventuriers européens, ne s'est point éteinte avec eux. La flamme en durait toujours lorsque, en 1813, le capitaine américain Davis Porter vint mouiller dans la baie Vaïtahu (Anna-Maria). Son séjour en ces lieux et les choses qu'il y accomplit sont un des faits historiques les plus extraordinaires dans les fastes de la Polynésie.

Porter venait des îles Gallapagos, où il était allé déposer les nombreuses prises de baleiniers anglais qu'il avait faites par suite de la guerre entre l'Angleterre et les États-Unis de l'Amérique Septentrionale. Il disposait de plusieurs navires et d'un nombreux équipage.

En descendant à terre, il apprit que les *Happahs* inquiétaient les habitans de la vallée, et ravageaient leurs troupeaux, ce qui mettait les Noukahiviens, malgré leur bon vouloir, dans l'impossibilité de lui donner les vivres et les fruits qu'il réclamait.

Néanmoins, à la vue des vaisseaux étrangers, les Happahs retardèrent une nouvelle incursion qu'ils préparaient. Porter leur fit dire qu'ils eussent à cesser toute hostilité, en les menaçant d'envoyer des troupes pour les détruire s'ils n'obéissaient pas. Il leur offrait en même temps des garanties s'ils voulaient trafiquer avec lui de certaines denrées.

Un accommodement parut suivre cette injonction; mais les Happahs le rompirent bientôt, et se livrèrent dans la vallée à des voies de fait et à de graves déprédations. Porter mit alors ses menaces à exécution. Il confia deux pièces d'artillerie aux indigènes qui les dressèrent en batterie avec une dextérité surprenante sur le sommet d'une montagne, et, lui-même, à la tête de quelques compagnies assistées de naturels, commença la bataille. Les Happahs, chassés de place en place, se réfugièrent dans un fort qui fut aussitôt au pouvoir de leurs adversaires. Ils avaient perdu plusieurs hommes; ils demandèrent la paix, que Porter scella par quelques présens. Quelques autres tribus ennemies suivirent cet exemple, et, d'un commun accord, par l'organe de leurs chefs, sollicitèrent le capitaine américain de diriger l'érection d'un village dont il avait proposé le plan.

Pendant que ce village s'élevait comme par enchantement sous les mains de quatre ou cinq mille indigènes, une idée ambitieuse s'empara de Porter; il résolut de s'emparer de l'île de Noukahiva au profit de l'Union. Le jour où *Madisonville* (c'est ainsi qu'il baptisa le village) fut achevé, il rédigea la pièce dont nous rapportons les passages suivans qui nous ont paru assez curieux.

« Les présentes ont pour but de faire connaître à l'*univers* que *moi*, David Porter, capitaine de navire au service des États-Unis d'Amérique, et commandant la frégate *l'Esser*, ai, au nom desdits États-Unis, pris possession de l'île nommée par les naturels Noukahiva, mais actuellement appelée île Madison.

» ..... Qu'à *la prière* et avec l'assistance des habitans de la vallée de Tienhoy, ainsi que des tribus des montagnes, que nous avons *domptés* et *rendus tributaires* de notre pavillon (plusieurs tribus, comme on le verra, étaient loin de reconnaître ce pavillon), ai fait bâtir le village de Madisonville, consistant en six belles maisons, une corderie, une boulangerie et autres dépendances; que pour la défense de ce village et pour la protection des naturels alliés, j'ai construit un fort susceptible de recevoir seize canons, où j'en ai placé quatre, et que j'ai nommé fort Madison. »

Puis suivent quelques paragraphes dans lesquels il déduit d'une façon singulière, que les naturels ont besoin de la protection de son pays; qu'ils doivent être admis dans la grande famille américaine, dont *le gouvernement républicain a beaucoup d'analogie avec le leur*, ce qui pouvait, jusqu'à un certain point, faire l'éloge des sauvages, mais ce qui, à coup sûr, ne devait point flatter les concitoyens de M. Porter.

Enfin, il termine ce manifeste par ces mots :

« En conséquence de ces motifs, et aussi pour que la possession de cette île ne puisse nous être disputée par la suite, dans une bouteille enterrée au pied du fort Madison, j'ai déposé une copie de la présente déclaration, et en outre plusieurs pièces de monnaie au coin des États-Unis.

» En témoignage de quoi j'ai apposé ma signature.

» David Porter.

» 19 novembre 1813. »

Probablement que, malgré la grande analogie qui existait entre les Noukahiviens et les Américains, ces derniers se sont peu souciés de reconnaître leur possession. Jamais les États-Unis ne sont venus y réclamer des droits aussi peu authentiques que ceux renfermés dans la bouteille de leur capitaine, laquelle, probablement encore, aura, avec les pièces d'argent qu'elle renfermait, tenté plus d'un naturel qui l'aura déterrée sans en comprendre toute l'importance.

Mais reprenons la suite des événemens.

Bien qu'ils ne fussent pas soumis, Porter fit sommation aux Taïpis de se reconnaître tributaires des États-Unis. Ceux-ci montraient à le satisfaire une négligence qui amena quelques pourparlers, lesquels amenèrent à leur tour un insultant défi à l'adresse du capitaine américain, où on le comparait à un *lézard blanc* incapable de gravir les montagnes, de supporter les fatigues, et devant succomber devant la puissance des Taïpis; on y donnait clairement à entendre qu'il n'avait soumis les Happahs et obtenu l'amitié du roi Kéata-Nouï et de ses sujets les Noukahiviens que parce qu'ils étaient tous des lâches. A ce propos, Porter prépara un armement formidable, et s'engagea dans un terrain inconnu où 5,000 indigènes le battirent complétement. Il voulut réparer cet échec, qui jetait la méfiance parmi ses alliés, et bientôt il tenta une nouvelle expédition qui eut pour résultat la conquête entière de l'île.

Mais la crainte seule du pouvoir de Porter déterminait la soumission des naturels. Quand il partit, en ne laissant dans l'île que trois prises amarrées sous le fort et quelques hommes sous le commandement d'un de ses officiers, les différentes tribus renversèrent son pavillon. Les Américains furent massacrés; l'officier, avec une dizaine d'hommes, prit le large sur une des prises, et tomba, non loin de là, dans les mains des Anglais.

Le vieux roi Kéata-Nouï reprit la souveraineté de Noukahiva, et son fils Maouana le titre nominal de cette autorité.

Le lieutenant Paulding, qui mouilla en 1825 dans la baie Anna-Maria avec le navire *le Dolfin*, se loue des naturels, qui, du reste, étaient toujours en guerre.

Le Vincennes, qui y amena en 1829 le missionnaire Stewart, à qui l'on doit une belle relation, servit à investir

Maouana de l'autorité suprême; le jeune prince fondait ses droits sur l'incapacité de son père.

M. Waldegrave, capitaine anglais, passa à Noukahiva avec le *Seringapatnam* en 1836, mais ne nous apprit aucun fait important.

Depuis, aucune nouvelle de Maouana et de ses sujets ne parvint aux pays civilisés. Il en fut ainsi jusqu'à l'apparition de la relation du voyage de M. Dumont d'Urville (août 1838), à qui nous empruntons ces détails.

« On n'avait point vu à Noukahiva la frégate la *Vénus*, ni entendu parler des missionnaires qu'elle devait apporter. Le dernier bâtiment de guerre qui y avait passé était la corvette le *Vincennes*, qui y avait montré le pavillon des États-Unis trois ans auparavant. En ce cas, ce navire aurait paru deux fois dans l'archipel Noukahiva, car c'est encore le *Vincennes* qui, en 1829, y apporta le missionnaire Stewart. Le véritable chef de cette vallée aurait dû être Maouana, dont Stewart a fait mention. Mais les naturels n'ayant point voulu écouter un missionnaire anglais qui s'était établi dans cette baie sous la protection du chef, Maouana avait pris le parti de quitter l'île avec le missionnaire. En partant, il avait menacé ses sujets de venir avec un bâtiment de guerre *menewe* (man-of-war) pour les tuer ou les faire chrétiens. Maouana était parti depuis deux ou trois ans. On le croyait pour le moment à Taïti ou à Rotouma. Les dignes Noukahiviens, qui ne goûtaient pas du tout l'alternative dans laquelle les avait laissés leur roi lors de son départ, avaient grand peur de son retour. Aussi la présence de nos navires, qu'ils soupçonnaient de ramener Maouana, leur causa d'abord une grande inquiétude, et il faut reconnaître que leurs craintes avaient quelques fondements après les menaces de leur auguste souverain.



Vue de l'île Noukahiva.

C'est là l'explication des questions répétées que m'adressaient à chaque instant les hommes et même les femmes, en me disant d'un air inquiet : *Maouana? Maouana?* que je confondis d'abord avec *menewe? menewe?* (vaisseau de ligne). Je croyais comprendre qu'ils voulaient m'exprimer leur inquiétude et leur surprise à la vue de deux navires de guerre dans leurs îles, mais bientôt je compris qu'ils voulaient savoir si leur roi se trouvait sur nos navires, et s'ils étaient menacés par son retour dans leur indépendance chérie. Aussi je m'empressai de les rassurer, et ils en avaient réellement besoin, car nos premières réponses, toujours affirmatives lorsqu'ils me criaient *Maouana*, les avaient de plus en plus confirmés dans leurs craintes.

« Depuis l'absence du chef suprême, la vallée reconnaît trois chefs principaux, nommés *Nia-Hidou*, *Vavai-Noui* et *Pakoko*, mais leur supériorité était plutôt morale et religieuse que positive et absolue; leur autorité paraît se réduire aux seuls priviléges d'imposer le *tabou* et de présider certaines cérémonies qui ont déjà beaucoup perdu de leur importance aux yeux de ces sauvages.»

Le capitaine Dumont d'Urville laissa les îles Marquises en cet état.

Maintenant nous arrivons au dernier fait accompli, celui de la prise de possession des îles Marquises par le contre-amiral Dupetit-Thouars. Tout le monde a lu le rapport que le commandant en chef de la station navale de l'Océan Pacifique en a adressé à M. le ministre de la marine. Nous nous bornerons donc à en donner l'analyse, afin de compléter cette notice.

Le 28 avril 1842, vers les trois heures après midi, après avoir le matin longé la côte occidentale de l'île Faouata, et la veille celle de Fatou-Hiva, la plus méridionale du groupe, *la Reine-Blanche* mouilla dans la baie de Vaïtahu (île Faouata). Dès ce jour, le supérieur de la mission établie dans cet archipel, M. François de Paule, vint à bord, et servit d'interprète au roi Yotété, qui s'y rendit le lendemain.

« Le roi parut enchanté de me revoir, écrit M. Dupetit-Thouars, et me dit qu'il serait venu à bord la veille, dès que la frégate avait été aperçue, s'il n'avait pas craint que nous fussions Américains. Il m'apprit alors qu'il y avait environ quatre mois, qu'une baleinière appartenant à un bâtiment

de pêche des États-Unis, ayant perdu son bâtiment en chassant une baleine, était venue, après plusieurs jours de mer et de souffrance, étant sans vivres, relâcher à l'île de Fatouiva, où elle avait été accueillie à coups de fusil, et où elle avait perdu un homme par suite de cette attaque imprévue. Repoussés de l'île de Fatouiva, ces marins avaient repris le large, et étaient arrivés à l'île Talmata, où le roi ne les avait pas beaucoup mieux reçus, car il les avait dépouillés de leurs vêtemens, et leur avait même enlevé leur baleinière.

»Depuis cette époque, les marins américains ayant trouvé à s'embarquer sur un baleinier venu en relâche, protestèrent, avant leur départ, contre les actes de piraterie dont ils avaient été les victimes, et menacèrent Yotété de la vengeance de leur gouvernement. Yotété, éclairé depuis par les missionnaires, et par les capitaines venus en relâche dans la baie de Vaïtahu, conçut de vives inquiétudes sur les suites que pouvait avoir pour lui cette mauvaise affaire, et il était encore sous l'impression de ces alarmes, lorsqu'il vint me voir. Il me demanda de le protéger, et de débarquer, lorsque je partirais, une partie de mon équipage et des canons de la frégate. Je lui répondis que j'y consentirais s'il voulait reconnaître la souveraineté de S. M. Louis-Philippe, et prendre le pavillon français. Il accepta avec empressement ces propositions, et nous convînmes que la déclaration de prise de possession aurait lieu le 1er mai,



Baie Anna-Maria.

jour de la fête de S. M. Louis-Philippe, et qu'aussitôt le pavillon français serait arboré sur l'île Taoutaa.»

Au jour fixé, le commandant se rendit à terre avec son état-major et une garde de soixante hommes; le roi se trouvait là avec les principaux chefs et un grand concours d'indigènes. M. Dupetit-Thouars fit ouvrir un ban, et, prenant la parole au nom du roi des Français, déclara la prise de possession de l'île Tahouata et du groupe S.-E. des îles Marquises. Le pavillon fut aussitôt hissé, salué des cris de *Vive le roi! Vive la France!* et de trois décharges de mousqueterie, au bruit des fanfares et des acclamations...

« L'acte fut ensuite rédigé, et ce jour-là même, dit le commandant, nous fixâmes avec le roi Yotété le lieu de la baie où notre établissement serait fondé, et nous entreprîmes sans perdre de temps les travaux nécessaires à la construction des logemens et magasins. De jour en jour, depuis cette époque, ces travaux prirent une plus grande activité; les marins de *la Reine-Blanche*, envoyés à terre pour prendre part à nos opérations d'établissement, rivalisèrent de zèle avec les marins de la 120e compagnie destinée à former la garnison.

»Dans une course que j'ai faite le 5 mai à la baie de Hanamanu, île d'Hua-Oa (la Dominique), j'ai obtenu la reconnaissance de la souveraineté du roi par les chefs principaux de l'île, qui nous ont demandé à prendre le pavillon français et à recevoir une garnison, ce que j'ai promis d'accorder lorsqu'ils auraient construit pour nous une case de 20 mètres de long sur 8 mètres de large.

» Ayant tracé cette case, les trois tribus qui occupent la

baie se sont immédiatement mises à l'œuvre pour satisfaire à ma demande.

»Tout semblait prendre à Vaïtahu une tournure favorable à nos intérêts, et nous promettre un prompt succès, lorsque le 22, au moment où je me disposais à quitter la baie pour me rendre à l'île de Noukahiva, un homme, qui passe pour être l'instrument aveugle des volontés du roi, menaça de tuer, s'il ne quittait pas aussitôt la baie de Vaïtahu, un Espagnol que j'avais fait venir d'une baie située au vent de l'île pour nous servir d'interprète à l'établissement. Instruit de ce fait par l'Espagnol lui-même, il me parut que cette menace avait été faite pour voir jusqu'à quel point nous étendions notre pouvoir.

»Je me rendis aussitôt chez le roi, où ayant fait venir l'homme coupable, je lui déclarai en présence du roi Yotété que si à l'avenir il se permettait la moindre insulte contre les hommes de l'établissement, ou même contre ceux que je pourrais employer, je le ferais embarquer, et qu'il ne reverrait jamais son île.

»Il ne me parut pas très-effrayé de ma menace, et, deux jours après, il poursuivit un Anglais que j'avais fait venir de l'île de Hivaoa pour faire de la chaux, et l'attaqua dans le jardin même du supérieur de la mission, qui, étant survenu, empêcha qu'il ne fût tué.

»Cet événement se passait au moment du coucher du soleil; je n'en fus informé qu'un peu tard; mais dès le jour, je me rendis chez le roi, que je ne trouvai plus; il était parti avec toute sa famille pour aller pleurer un mort, me dit-on; mais bientôt j'appris qu'il s'était caché dans une baie voisine, ce qui me confirma dans l'opinion où j'étais que ces insultes répétées avaient été provoquées par lui.

»J'envoyai une embarcation à la recherche du roi; elle revint sans l'avoir trouvé où on assurait qu'il était allé.

»Je fis venir alors son neveu, jeune homme qui parle bien l'anglais, et je l'engageai à aller dire à Yotété que s'il ne reparaissait pas, je ne le considérerais plus comme roi, et que je me ferais roi moi-même à sa place.

»Cet indigène alla en effet à la recherche de Yotété, qu'il trouva caché tout près, dans le ravin boisé de la petite baie d'Hanamiliai, située sur la même rade. Le roi cependant refusa de l'accompagner, et me fit dire qu'il ne consentirait à revenir qu'autant que le révérend supérieur de la mission irait lui-même l'y engager; ce qui eut lieu aussitôt, M. François de Paule ayant bien voulu s'exposer à remplir cette mission; il nous ramena le roi, sa femme et son fils aîné.

»Le roi Yotété confessa ses torts, et dit qu'il s'était caché parce qu'il avait eu peur. Je lui reprochai son manque de confiance en moi, et lui dis que la faute d'un homme tel que celui qui était coupable ne devait nullement l'inquiéter, à moins qu'il n'eût agi par son ordre.

»Je lui déclarai alors que j'exigeais qu'il me le livrât, et que je le garderais quelque temps à bord pour le punir, mais qu'il ne lui serait fait aucun mal; j'annonçai ensuite au roi l'intention où j'étais de garder son fils en otage jusqu'à ce qu'il eût rempli cette condition. Il parut alors très-affligé de ma résolution, mais il se rendit à terre avec l'intention apparente de me satisfaire.

»Nous devions appareiller le même jour, je retardai notre départ pour lui donner le temps d'envoyer le nommé Panaau, ce qu'au bout de deux jours il n'avait pas encore fait. Alors, pressé par le temps, craignant que quelques-uns des bâtimens de ma division ne fussent déjà arrivés à la baie de Taïohae (île Noukahiva), j'appareillai pour venir ici, emmenant comme otage le jeune Timao, fils aîné du roi. Il était essentiel pour moi d'avoir cette garantie, le nommé Panaau étant un très-mauvais sujet, très-dangereux, et capable de commettre toute espèce de crimes.

» Toutes ces choses réglées, continue le contre-amiral, je m'éloignai de Vaïtahu, en laissant M. le capitaine de corvette Halley dans un poste suffisamment fortifié contre un coup de main, avec des hommes bien armés, et capables de battre à eux seuls tous les habitans de Tahouata. Cette île, qui, encore en 1838, contenait de 11 à 1,200 habitans, n'en a pas aujourd'hui plus de 7 à 800 en tout; il y a cette différence pourtant, c'est qu'en 1838 il n'existait que très-peu d'armes à feu sur cette île, tandis qu'aujourd'hui il n'y a pas un indigène qui ne possède au moins deux ou trois fusils.

»Il n'y a point à craindre, avec ces habitans, une attaque en plein jour ni à force ouverte, mais on peut redouter un assassinat par surprise, ou le feu, si une surveillance active n'empêche pas une tentative de ce genre de réussir.»

Au reste, le commandant de la station navale de l'Océan Pacifique s'exprime en ces termes :

«En partant de Vaïtahu, nous emmenâmes avec nous le révérend père supérieur de la mission, qui, depuis plus de quatre mois, était sans nouvelles des missionnaires de Noukahiva et d'Houa-Poou, qu'il savait d'ailleurs très-exposés aux brutalités des indigènes de ces deux îles; il désirait vivement savoir ce qu'ils étaient devenus, et, d'un autre côté, j'étais convaincu, par l'influence morale qu'ont déjà acquise nos missionnaires parmi les naturels, que la présence de M. François de Paule à bord de la frégate ne pouvait qu'être très-favorable au succès de la mission que j'avais à remplir; et en effet je ne me trompais pas, comme le verra bientôt votre excellence par les détails qui vont suivre.

»Nous allâmes en premier lieu nous présenter devant la baie de Hakahau, où demeure le roi d'Houa-Poou; j'expédiai un canot à terre, et j'appris, à son retour, que M. Caret et les missionnaires qui étaient avec lui sur cette île avaient été forcés de s'embarquer il y avait à peu près trois mois, et qu'au moment de leur départ ils avaient été pillés; enfin, que ce n'était qu'avec peine qu'ils avaient pu s'échapper sains et saufs. Nous apprîmes encore que leur mission n'était cependant pas restée sans succès, qu'ils avaient fait dix ou douze prosélytes que leurs compatriotes ne pouvaient arracher à la foi qu'ils avaient embrassée, et que parmi eux se faisait surtout remarquer une ancienne grande-prêtresse.

»Pressé de suivre ma mission, je ne pus pour le moment m'occuper de porter secours à nos coreligionnaires, et j'ajournai ce projet à l'arrivée du premier bâtiment qui nous rallierait.»

M. Dupetit-Thouars emmena avec lui M. François de Paule, dont il croyait avec raison la présence utile à la réussite de ce qu'il allait tenter à Nouka hiva pour la prise de possession du groupe septentrional.

Le 31 mai, la frégate mouilla dans la baie de Taïohae (Anna-Maria). Le roi Temoana, successeur de Manouana, fut mandé à bord, où il arriva sans se faire attendre. Après avoir causé quelques instans avec lui par l'intermédiaire de M. François de Paule, M. Dupetit-Thouars lui proposa de reconnaître la souveraineté du roi des Français, et lui promit de mettre une garnison dans sa baie s'il y consentait. « De plus, ajoute l'amiral, je m'engageai à forcer la tribu des Taoias à faire la paix, et à lui rendre sa femme, qu'ils lui avaient enlevée par surprise.

» Le roi s'empressa d'accéder à mes propositions; il fut convenu que j'enverrais le lendemain chercher les chefs

principaux des Taoias, que la paix se ferait à bord en ma présence, et qu'aussitôt tous déclareraient ensemble, par un acte authentique, la souveraineté de S. M. Louis-Philippe.

» Ayant en effet envoyé un canot inviter les chefs des Taoias à venir faire la paix sous ma médiation, ils se rendirent à mon invitation, et arrivèrent à bord de très-bonne heure le 1er juin.

» Tous les chefs principaux des deux baies, ayant consenti à faire la paix, se donnèrent la main en signe de réconciliation, et on rédigea aussitôt l'acte de reconnaissance et de la souveraineté de S. M. Louis-Philippe, roi des Français, que tous signèrent avec nous. Il fut ensuite convenu que la déclaration de prise de possession aurait lieu en grande cérémonie dès le lendemain à onze heures du matin, et que le pavillon serait aussitôt arboré sur le mont Tuhiva, situé au sud de la baie de Hakapéhi.

» Le roi s'empressa alors de me céder en toute propriété pour la France, par un acte authentique émané de sa volonté, le mont Tuhiva, pour y faire un port, et toute la baie pour y fonder les établissemens qui nous seraient utiles, et il me demanda avec instance que je lui fisse délivrer un pavillon, pour l'arborer sur sa maison au moment même où nos couleurs nationales seraient déployées sur le mont Tuhiva, lors de la déclaration de prise de possession.

» Le 2 juin, à dix heures, je quittai *la Reine-Blanche*, accompagné de l'état-major général et d'une partie de celui de la frégate, et nous nous rendîmes à terre, où le roi vint se joindre à nous. Il était suivi des chefs principaux de la baie, de ceux des Taoias et de la tribu des Hapas.

» Arrivés sur le mont Tuhiva, nous y fûmes reçus par M. le capitaine de corvette Collet. Ayant fait ouvrir un ban, je prononçai, au nom du roi, la déclaration de prise de possession de Noukahiva et des îles du groupe nord-ouest qui en dépendent.

» L'acte authentique de la prise de possession fut dressé immédiatement après la cérémonie et signé par tous les chefs.

» Les transactions terminées, les chefs des Taoias me prièrent de leur donner un pavillon pour arborer sur leur baie, où ils demandèrent à être conduits. Je leur accordai un pavillon, et je leur fis distribuer quelques présens. Ils partirent ensuite, très-satisfaits de l'accueil qu'ils avaient reçu, pour la baie d'Hakapéhi, où ils résident. En témoignage de leur reconnaissance, ils m'envoyèrent, par le retour du canot, des cochons en présent.

» Dès le même jour, nos tentes furent dressées dans la baie de Hakapéhi, au pied du mont Tuhiva, où doit être placé un fort dont j'ai ordonné la construction, et auquel j'ai donné le nom de Collet, en commémoration du contre-amiral de ce nom, père du capitaine de corvette Collet, destiné à le fonder et à le commander, ainsi que le groupe du nord-ouest des îles Marquises.

» Le roi Temoana nous a accueillis avec un empressement remarquable; il a changé de nom avec M. Collet; espèce de contrat en usage parmi les Polynésiens, qui fait de celui auquel on donne son nom un autre soi-même (1).

» Nous lui avons fait présent d'un uniforme rouge, d'une paire d'épaulettes de colonel, de chemises, d'un pantalon. Il porte ces vêtemens avec aisance, et s'est montré très-reconnaissant de nos bons procédés. Il nous a donné en échange douze arbres à pain magnifiques et six cocotiers. Avec ces matériaux, que nos charpentiers sont occupés à mettre en œuvre, j'espère que bientôt nous pourrons disposer d'une baraque de 20 mètres de long sur 7 ou 8 de large; on continuera à augmenter les constructions à mesure que les matériaux nous arriveront : des indigènes nous fabriquent de la chaux, et le commandant Collet ayant trouvé une argile propre à faire des briques, j'ai l'espérance fondée que nous pourrons arriver à faire des tuiles et des briques en quantité suffisante pour les besoins de l'établissement.

» Le 4, la corvette *la Triomphante* est arrivée et a mouillé en rade venant de Valparaiso, et, en dernier lieu, des îles Gambier, où elle est allée porter les présens de la reine; ils ont été accueillis avec enthousiasme et reconnaissance par le roi et toutes les populations de ce groupe. Le commandant et l'état-major de *la Triomphante* ont assisté à l'inauguration de la cathédrale des îles Gambier : ils racontent des choses merveilleuses de ces îles, où, en effet, il paraît que les efforts de nos missionnaires ont été couronnés du succès le plus complet.

» Le 7, nous avons reçu le navire *le Jules-César*, expédié par M. le commandant Buglet, en vertu des ordres que je lui avais laissés; il nous apporte huit mois de vivres pour le personnel des deux établissemens, ce qui me permet d'en assurer la subsistance jusqu'au 1er janvier prochain, et d'aligner jusqu'au même jour les vivres des deux corvettes *la Boussole* et *l'Embuscade*, qu'il est urgent de laisser ici au moins jusqu'à ce que tous les logemens et magasins d'approvisionnemens soient terminés.

» *Le Jules-César* m'ayant amené un étalon et deux jumens pleines, j'ai cru devoir faire présent de l'étalon au roi Temoana, qui continue à se montrer généreux et dévoué à nos intérêts; je suis convaincu, d'ailleurs, que ce titre de propriété ne portera aucun préjudice au projet que j'ai formé d'établir la race chevaline dans ces îles. J'ai également fait venir des ânes et des ânesses pleines, pour ser-

(1) M. Dubouzet, qui a fait le voyage autour du monde avec M. Dumont d'Urville rend compte, dans son journal, de cette même coutume.

« J'accédai à la demande de ce jeune indigène, et le laissai monter à bord. Reconnaissant alors l'exception faite en sa faveur, il m'offrit en présent une belle pagaie, en me disant son nom. Il s'appelait Matéomo. Comme il me demandait le mien par signes, je compris tout de suite qu'il voulait me prendre pour son tayo, et le lui donnai aussitôt, avec quelques présens en retour des siens. Dès ce moment, suivant la coutume polynésienne, jadis toute-puissante à Taïti, nous avions comme changé de nom et étions unis par une espèce de lien de fraternité. Cette coutume, qui a quelque chose de touchant et de naïf, rappelle, par la simplicité des mœurs qu'elle suppose, l'époque patriarcale, qu'on peut appeler l'âge d'or des sociétés. En acceptant cette offre de Matéomo, je ne me dissimulai pas que le désintéressement avec lequel les Polynésiens offraient jadis leur amitié de tayo a depuis longtemps disparu, autant sans doute par la faute des Européens qui en négligeaient les devoirs, que par la cupidité de ceux-ci, qui s'est accrue avec la possession et l'exemple; ce n'est guère aujourd'hui qu'une manière de voiler des projets de vol ou le désir d'exploiter exclusivement un voyageur. Je savais bien que nous n'étions plus au temps de Cook et de Forster, dont les récits sont pleins de traits de dévoument et d'amitié dont ils reçurent tant de preuves désintéressées à Taïti, et qui leur inspiraient un amour enthousiaste pour ces insulaires.

Malheureusement pour la réputation d'honnête homme du Noukahivien, sa fuite précipitée du bord, qu'on expliqua par une superstition, fut entachée d'un tout autre motif.

« Les naturels s'étaient toujours montrés pleins de bienveillance pour nous, et nous n'avions guère à leur reprocher que quelques vols, dont un fut découvert seulement le dernier jour de la relâche, et valut à mon pauvre tayo une accusation à laquelle son évasion subite donnait quelque fondement. Un fusil à deux coups, à pierre, avait disparu à bord, dans la chambre de M. Montravel, et comme lui seul avait mis le pied dans le carré des officiers, on l'accusa naturellement de cet enlèvement. Quoique le fait ne fût pas prouvé et ne puisse jamais l'être, je me promis bien à l'avenir de ne plus jamais faire de tayo, car il me fut pénible de voir planer sur un homme auquel nous portions tous tant d'intérêt, un soupçon pareil. S'il est vrai que Matéomo mérita cette accusation, on peut dire qu'il joua l'innocence à ravir et qu'il nous trompa tous bien indignement. Je m'efforçai toujours de croire le contraire, malgré les fortes présomptions qui s'élevaient contre lui. »

vir au transport de l'eau des ruisseaux à nos camps, service qui, sous cette latitude, est beaucoup trop pénible pour nos hommes, surtout à l'établissement de Vaïtahu qui, malheureusement, est très-éloigné de la seule source qui existe dans la baie, fâcheux inconvénient qu'il n'a pas été possible d'éviter.

» Le 11, la corvette *la Triomphante* a mis à la voile pour aller à Vaïtahu porter le détachement de canonniers et d'ouvriers d'artillerie de marine destiné à servir sous les ordres de M. le commandant Halley. Elle était également chargée de lui faire un versement de deux mois de vivres, à cent hommes, et celui de quelques animaux nécessaires à l'établissement pour y commencer un troupeau capable, lorsqu'il sera plus complet, de parer aux graves inconvéniens qui pourraient résulter de la perte d'un des bâtimens chargés de vivres pour l'approvisionnement de la garnison.

» En se rendant à Vaïtahu, *la Triomphante* doit ramener le révérend père François, dont le dévouement nous a été si utile jusqu'à présent. Elle a encore pour mission, d'après la demande de M. François, d'essayer d'enlever de l'île d'Houa-Poou les prosélytes que le révérend père Caret n'a pu enlever avec lui en s'en allant. Je n'ai pas cru devoir refuser de rendre ce service à la mission. Le succès peut avoir d'importans résultats pour son progrès, et par suite pour notre établissement lui-même. J'ai, en conséquence, donné l'ordre au commandant Postel de se présenter devant la baie de Hakapou, déjà visitée par nous, et de tâcher



Épisode de l'arrivée de M. Dumont d'Urville.

d'embarquer les prosélytes qui s'y trouvent, pour les porter ensuite à Vaïtahu, d'où je lui ai recommandé de revenir du 20 au 25 au plus tard. »

M. Dupetit-Thouars termine son rapport par les conseils suivans, qui lui sont dictés par sa haute expérience et la parfaite connaissance du caractère de ces peuples, qu'il a profondément étudiés dans sa noble et difficile mission :

«Le meilleur appui que l'on puisse donner à nos établissemens, et le seul nécessaire, est de faire séjourner sur rade des bâtimens de guerre; il est même urgent d'en maintenir constamment un à Vaïtahu, et un second à Taïohae, jusqu'à ce que nos établissemens soient achevés et que nos mœurs aient commencé à faire impression sur ces populations, ce qui, je l'espère, ne peut être très-long, surtout ici; le roi se montrant fort enclin à la civilisation, il suffira de l'entretenir dans ces bonnes dispositions, chose facile en lui faisant de temps à autre des présens, surtout de ceux qui peuvent favoriser son penchant pour nos goûts et nos mœurs, tels que des meubles pour orner une petite maison à l'européenne qu'il vient de faire bâtir; des vêtemens pour lui et pour sa femme. Déjà le roi est vêtu en colonel et porte des souliers; étant resté à bord avec sa femme, après le coucher du soleil, pour assister à la représentation d'une petite pièce que l'on jouait, il a vu des matelots habillés en femmes, et aussitôt il nous a priés de faire faire des robes semblables pour sa femme, ce que nous nous sommes empressés de faire, convaincus que ces moyens sont les plus puissans sur eux pour nous les attacher; en leur créant des besoins, nous nous rendons nécessaires. »

Pendant le reste de son séjour, M. Dupetit-Thouars activa tous les travaux et fit toutes les dispositions nécessaires pour assurer l'avenir de cette colonie, maintenant française. Il est parti en emportant les témoignagnes de soumission et d'amitié des habitans, qui s'empressaient de lui apporter des porcs et toutes les choses qu'ils pensaient lui devoir être agréables.

Cette possession sera d'une grande utilité pour le commerce français. Elle assure dans la baie Anna-Maria, à nos baleiniers, dont l'industrie est presque tout entière concentrée dans l'Océan Pacifique, un port pour le mauvais temps et pour ravitailler leurs navires. Ce port est le meilleur de toute la Polynésie. On dit même qu'il est préférable à tous les ports de la côte occidentale de l'Amérique, sauf toutefois celui de San-Francisco, dans la Haute-Californie. Le port de Taïohae est sûr en toute saison et par tous les vents; il pourrait recevoir une escadre de huit ou dix vaisseaux de ligne, l'espace et la profondeur d'eau sont suffisants, et enfin il est très-facile à défendre. Avec l'activité que M. Dupetit-Thouars a mise à pousser les travaux, il est probable qu'aujourd'hui cette position importante est déjà dans un état de défense respectable.

Des lettres particulières qui nous ont été communiquées, et qui sont d'une date postérieure au rapport de l'amiral, nous annoncent que l'occupation des autres iles se poursuivait rapidement, et toujours avec le plein gré des indigènes. Les établissemens dont parle le rapport se développaient activement: des casernes et des magasins s'élevaient, on faisait 3,000 briques par jour, on avait construit un four qui pouvait en cuire 5,000 en une seule fournée; on fabriquait de la chaux, on avait notablement augmenté, par des importations du Chili, le troupeau que la prévoyance de l'amiral a commencé.



Prise de possession par M. Dupetit-Thouars.

Le *Moniteur*, au moment où nous terminons ces lignes, nous rapporte que le 18 septembre dernier, M. Halley, commandant l'île Faouata, voulut exiger du chef des naturels qu'il s'éloignât de la baie voisine du même port; sur le refus du roi, M. Halley et M. Ladebat, lieutenant de vaisseau, en se portant à sa rencontre, furent atteints mortellement de deux coups de feu. Le capitaine du *Bucéphale*, ajoute-t-il, avait pris le commandement de l'île, et se trouvait en mesure de repousser toute agression.

Malgré ce triste et fâcheux événement, qui ne constitue, si l'on en juge d'après les relations des naturels, qu'une manifestation particulière, on n'en doit pas moins, aujourd'hui, considérer cet important archipel comme définitivement acquis à la France.

Maintenant, nous pouvons laisser là la politique des iles Marquises, pour faire, à l'aide des navigateurs que nous avons cités, la description des campagnes et des cases de cet archipel, ainsi que celle de la vie privée et des cérémonies des habitans. Et tout d'abord, dans le prochain numéro, nous saluerons les Noukahiviens, ce qui s'accomplira (jusqu'à ce que nous leur ayons envoyé un maître de cérémonies) en frottant le bout de notre nez contre le leur.

H.-N.

(*Sera continué.*)

Errata. Une erreur typographique a fait omettre, dans ce numéro, page 122, ligne 34, après ces mots, *Adjutorium nostrum in nomine Domini*, un fragment de quelque étendue, sans lequel l'intelligence du texte n'est pas possible. Nous réparerons cette erreur en reproduisant dans le numéro de février le passage omis.

JOANNA DE LEWARDEEN.

PREMIÈRE PARTIE.

LA FRISONNE.

INTRODUCTION.

L'auteur de l'histoire qu'on va lire en fait ingénument l'aveu, une puissance indicible l'attire vers le nord de l'Europe; elle dirige vers ces contrées toutes ses études, et elle exerce sur lui l'influence mystérieuse et sainte de la patrie. La vue d'une carte de la Hollande a suffi pour le faire renoncer à un voyage en Italie : en présence de la pensée de Rotterdam et de Rembrandt il a oublié Rome et Raphaël. Il ne respire bien à l'aise que sous le ciel brumeux de ses bien-aimés Pays-Bas, et son cœur bat délicieusement à la vue des pâturages, immenses comme l'horizon, qui déroulent sur les bords de l'Escaut leurs mers de verdure et leurs vagues vivantes de troupeaux.

Naguère encore l'auteur parcourait la Frise, et c'est dans ce pays même, sur les lieux et pour ainsi dire en présence de ses héros, qu'il a écrit *Joanna de Lewardeen.*

Quant à la première partie de *Joanna*, les lecteurs du *Musée des Familles* l'ont déjà lue, et les personnages ne leur en sont point inconnus. Si toutefois ils avaient oublié l'histoire de *l'Enfant sans mère*, ils la trouveraient à la fin du troisième volume. En feuilletant les pages de ce récit, ils pourront apprendre, de nouveau, quel dévouement avait causé les chagrins du docteur Samuel (1).

§ I. — Les souffrances de Samuel.

Le temps agit sur les souffrances de l'âme, comme l'opium sur les douleurs du corps; tous deux les suspendent en les engourdissant, mais ils n'en arrêtent point les funestes effets. Sans doute, six années avaient adouci le chagrin causé au docteur Samuel par le coup inattendu qui était venu le frapper au moment où il croyait toucher pour toujours au bonheur ; mais on lisait sur son visage flétri les traces profondes qu'y avait laissées ce chagrin. Sans sa mère, il eût assurément succombé. Elle l'entoura d'une tendresse si pleine d'ingénieuse sollicitude; elle sut trouver avec tant de tact les moyens d'adoucir et de distraire la violence de son désespoir, qu'elle rendit quelque force à cette âme désespérée. Ce fut surtout aux sentimens religieux de Samuel qu'elle s'adressa ; elle le consola du présent par l'espérance de l'avenir ; elle s'attacha à lui répéter sans cesse, par tous les moyens et sous toutes les formes, ces paroles divines du maître : « Bienheureux ceux qui souffrent, parce que le royaume des cieux leur appartient. » Il se résigna à l'isolement, comme les chrétiens des premiers siècles aux tortures du cirque, par l'espoir des célestes récompenses que Dieu promet aux martyrs.

Détaché du monde, et n'attendant plus rien de lui, peu à peu il éprouva un besoin impérieux de solitude. Ses rêves les plus brillans de gloire et de renommée se ternirent et s'effacèrent comme les splendeurs d'un rayon de soleil s'éteignent dans les nuages noirs et lourds d'un orage. L'altération de sa santé donna une nouvelle force à son besoin de vivre loin des hommes et de se réfugier dans le repos et dans l'obscurité. Ce ne fut donc pas sans étonnement et sans regret qu'on apprit que le docteur Cordier venait de renoncer aux diverses fonctions publiques remplies par lui d'une manière si distinguée et si utile. Il ne garda que son titre de médecin de la Pitié. Un an après, il y renonça comme à tout le reste. Dès lors, il ne sortit plus de sa maison de campagne. Il passait les journées entières à se promener dans son parc, et s'y livrait, dans le recueillement, à l'étude de l'histoire naturelle et surtout de l'entomologie. Sa mère le secondait avec ardeur dans ces goûts en harmonie avec un esprit mélancolique et une santé épuisée. Deux années s'écoulèrent encore, sinon les plus heureuses de la vie de Samuel, du moins les plus paisibles. Sans désirs, sans espoir, tout entier à la tendresse de Mme Cordier, il restait étranger au reste, et ne vivait que pour la vieille dame et pour le monde mystérieux et poétique des insectes. Il étudiait leurs mœurs, demandait à la nature le secret de leur organisation, et souvent même parvenait à triompher de leurs instincts. Ce n'était point pour acquérir de la gloire qu'il travaillait ainsi ; non, jamais il n'écrivait rien de ses découvertes, et la pensée de les publier ne s'était pas une seule fois présentée à son esprit. Seulement, le soir, il en devisait avec sa mère, et il lui racontait, de sa voix faible et brisée, les merveilles auxquelles il avait assisté. Jamais âmes ne furent mieux unies que celles de ces deux saintes et nobles créatures, éprouvées par les souffrances et confondues entre elles par une tendresse mutuelle et sans bornes. Ils n'avaient pour ainsi dire pas besoin d'échanger une parole pour se comprendre; un mot, un geste, un regard leur suffisait. Attentifs à prévenir réciproquement leurs moindres désirs, ils vivaient l'un par l'autre ; existence double où chacun semblait avoir fait abnégation de sa propre nature, pour ne sentir et n'éprouver que par l'être qu'il adorait.

Hélas ! ce lien, qui semblait éternel, se dénoua sous les doigts glacés de la mort. Un matin Samuel trouva sa mère étendue sans mouvement dans un fauteuil. Dieu l'avait appelée à lui, et les anges l'avaient emmenée au ciel sans souffrances comme sans efforts.

Samuel leva les yeux au ciel, et demanda si le temps des épreuves n'allait point finir également pour lui. Hélas ! il lui fallut rester seul sur la terre.

A dater de ce jour fatal qui lui avait enlevé sa mère, le séjour de la campagne lui devint insupportable. Il prit en dégoût ses études, et une activité sans aliment s'empara de toute son organisation. Il allait au hasard dans la vie, dépourvu de but, accablé d'ennuis, et n'ayant pas même la force de demander des consolations à l'étude. Ce fut dans une pareille situation d'esprit qu'il reçut la lettre suivante :

Nicolaasga, 10 juillet 18 .

« Cher docteur Samuel,

» Je vous dois ma femme et ma fille; sans vous, toutes
» deux auraient succombé à la misère et à la souffrance. La
» comtesse de Lewardeen ne m'a rien laissé ignorer de
» vos grands et de vos généreux sacrifices. Je sais que

(1) Tome III, 1836, page 355 et suivantes.

» vous vous disposiez à lui offrir votre main, quand Dieu » m'a réuni à elle. Vous avez été, en cette cruelle » épreuve, ce que vous avez été toute votre vie, un homme » de courage et de cœur. Je vous ai admiré et je vous » ai plaint comme un frère. Aussi viens-je à vous, avec » la certitude d'obtenir de votre affection le service impor- » tant que j'ai à en requérir. Je compte sur votre promesse » avant de l'avoir obtenue. Mon ami, je vais mourir ; il ne » me reste aucun espoir de salut. Demain, dans une heure » peut-être, j'aurai succombé. Pas une plainte ne sortirait » de mes lèvres, si je ne voyais là, près de mon lit de mort, » ma veuve et ma fille, que je laisse sans protecteur et pres- » que sans fortune.—Mon père ne m'avait laissé qu'une suc- » cession embarrassée et en lutte contre deux procès que j'ai » perdus. J'ai voulu recourir à des spéculations commercia- » les, qui ne m'ont point réussi. Aujourd'hui, Samuel, il ne » me reste que de faibles revenus qui ne résisteraient pas » à une administration sans expérience. Enfin, ma fille, ma » chère Joanna, quoiqu'elle ne soit encore qu'une enfant, » m'inspire de vives inquiétudes par la sensibilité exces- » sive de son cœur et par l'exaltation passionnée de son » caractère. Sa mère l'aime avec trop de faiblesse pour » savoir diriger cette tête ardente. Soyez un père pour » elle, mon ami ; prenez-la sous votre protection. Je prierai » pour vous, dans le ciel, le Dieu tout-puissant devant » lequel je vais comparaître.

» WILHEM, comte de LEWARDEEN. »

Une heure après avoir reçu cette lettre, le docteur Samuel Cordier s'était mis en route pour la Hollande. Huit jours ne s'étaient pas écoulés qu'il entrait dans la petite maison du comte.

L'agonisant n'avait point encore rendu le dernier soupir quand arriva l'ami qu'il avait appelé près de lui. Il lui tendit la main, leva les yeux au ciel, montra, de sa main défaillante, à sa femme et à sa fille le docteur qui ne pouvait retenir ses larmes, murmura le mot de père, et expira.

Le docteur n'avait point hésité à quitter la France pour se rendre au dernier vœu d'un ami ; il ne balança pas davantage à fixer son séjour en Hollande, où il se trouvait pour lui des infortunés à consoler et du bien à faire. Il écrivit sur-le-champ en France, pour charger un de ses amis de réaliser sa petite fortune ; après quoi il s'installa dans une chambre de la maison qui donnait sur le jardin, et il commença aussitôt à remplir les nouveaux devoirs qu'il venait de s'imposer. Il alla chercher le pasteur du village.

Le pasteur était un vieillard simple et bon qui seconda merveilleusement Samuel dans sa triste mission près d'Athénaïs et de Joanna. Ils ne cherchèrent point à les consoler, mais ils pleurèrent avec elles ; elles trouvèrent, dans ce partage de leur douleur, une résignation pieuse qui, sans diminuer leur peine, en adoucit du moins l'âpreté. Le Christ lui-même, ce martyr divin, ne voulut point porter seul la croix qu'il montait au Calvaire.

Quand les derniers devoirs eurent été rendus au comte, le docteur Samuel amena un nouveau consolateur au logis, ce fut le travail. Il engagea doucement, par ses exhortations et par son exemple, les deux pauvres femmes brisées à ne point se laisser aller au désespoir, et à lui opposer l'étude. Ce fut au nom de celui qu'elles pleuraient, qu'il les y exhorta. Lui-même se prit à ses propres argumens, et sentit renaître dans son âme une ardeur pour la science qu'il y croyait éteinte. Peu à peu, la comtesse et sa fille commencèrent à se ranimer, et à sortir du sombre abattement où les avait jetées le coup cruel dont elles gémissaient avec tant de raison. L'imagination vive et poétique de Jeanne ne tarda point à s'éprendre d'admiration pour les merveilles de la nature devant lesquelles s'extasiait le bon docteur. Les miracles que révèle le microscope, les mondes infinis que cachent l'herbe de la prairie, la motte de terre des champs et la pierre du rivage, lui révélèrent mille détails romanesques devant lesquels n'étaient rien les prodiges les plus incroyables des contes de fée, racontés, le soir, à la veillée par les superstitieuses vieilles femmes de la Frise. Joanna seconda Samuel dans ses recherches ; elle l'accompagna dans ses excursions. Après une journée de fatigues et de promenades, la comtesse les voyait revenir le front baigné de sueur et les yeux étincelants de joie. Tantôt c'était une plante rare dont ils avaient enrichi leur herbier, tantôt un insecte précieux qu'ils rapportaient vivant, afin d'étudier ses mœurs.

Cette existence de mouvement et de plaisirs à la fois purs et passionnés avait rendu la santé à Samuel et donné à Jeanne une grâce et une souplesse indicibles. La pâleur avait disparu des traits naguère souffreteux et fatigués du docteur ; il ne semblait plus un vieillard courbé et brisé : c'était un homme de quarante ans, leste, au pied sûr et hardi, qui aurait défié le plus infatigable marcheur du pays, et qui savait escalader un rocher, conduire une barque et en faire manœuvrer les rames mieux qu'aucun matelot d'Harlingen ou de Lemmer. Jeanne le secondait avec une ardeur savante et pleine d'audace. Souvent, elle n'avait pas craint de s'embarquer avec son ami sur une petite chaloupe, et de parcourir avec lui les rivages de la Frise sans tenir compte des vagues capricieuses, dangereuses et courtes du Zuyderzée. Tandis que Samuel manœuvrait les rames ou dirigeait les voiles, elle se tenait au gouvernail, sans que les éclairs d'un orage ou les menaces et les fureurs d'une tempête troublassent sa présence d'esprit et diminuassent la sûreté de sa main. Elle prenait même un vif plaisir à ces jeux périlleux : Samuel se sentait saisi d'admiration lorsqu'il la voyait assise à la poupe, bravant les superbes fureurs du Zuyderzée, et bondissant sur les flots comme une divinité marine.

Jeanne, ou plutôt Joanna, comme on dit en hollandais, avait adopté pour ces excursions le costume porté par les femmes du pays qu'elle habitait. Une jupe courte de laine rouge laissait à ses pieds une entière liberté de mouvemens et ne la gênait ni pour gravir une dune, ni pour franchir un de ces fossés étroits qui entrecoupent, à chaque pas, les marais de la Frise. Une sorte de veste noire, à longues basques, dessinait sa taille svelte et souple, et faisait descendre ses manches étroites un peu au-dessous de l'épaule, seulement assez pour couvrir l'extrémité des bras qui restaient ainsi libres et nus. Mais ce qui donnait à ce costume le plus de richesse et d'originalité, c'était sans contredit la coiffure. Elle consistait en une véritable couronne d'or qui ceignait d'un large cercle la tête de Joanna, et venait s'étendre sur le front, où elle se fermait par une riche agrafe de diamans. Par-dessus cette couronne flottait un riche bonnet de dentelles serré sur le front, et dont les larges plis retombaient sur les charmantes épaules de la jeune fille, que ne cachait aucun autre voile. Quand elle voulait s'abriter contre les pluies soudaines et capricieuses qui se ruent sans cesse sur la Frise, ou contre les livides et épais brouillards qui sortent comme des fantômes du sein des marais, elle s'enveloppait d'un grand manteau de drap blanc et en rabattait le large capuchon sur sa tête. Sa mère, en la voyant revenir au logis, après une journée de course, appuyée sur le bras de Samuel, se sentait fière

et tout heureuse; elle souriait tristement, l'attirait contre sa poitrine, l'embrassait avec effusion, et tendait la main à Samuel.

Cependant aucune allusion au passé, aucun projet pour l'avenir, n'avaient été échangés entre le docteur et la comtesse; ils vivaient au jour le jour dans ce bonheur, peut-être sans oser, ni l'un ni l'autre, retourner la tête en arrière, ou envisager l'avenir. Samuel évitait de lire dans son propre cœur et cherchait à s'étourdir sur des sentimens qu'il n'aurait peut-être point trouvés conformes à ses devoirs. Athénaïs eut plus de courage. Un jour que le docteur travaillait seul dans son cabinet d'étude, et que Jeanne était retenue dans l'intérieur du logis par des travaux de ménage, la comtesse vint trouver Samuel. En la voyant, il ne put réprimer un tressaillement, et une légère pâleur décomposa ses traits; car il comprit que la veuve de Wilhem venait l'entretenir de sujets sur lesquels, je vous l'ai dit, il n'avait jamais osé arrêter sa propre pensée.

— Docteur, lui dit-elle avec le sourire mélancolique qui lui était habituel, je viens vous parler de choses graves et qui intéressent notre bonheur...

Il sentit battre vivement son cœur, et il porta la main à sa poitrine, comme s'il y eût éprouvé une douleur aiguë.

— Si j'avais hésité un moment à vous donner les explications que vous allez entendre, votre trouble et votre émotion me confirmeraient dans mon dessein, continua-t-elle. Écoutez-moi donc, mon ami. Vous m'aimez d'une tendre affection, je le sais; une douleur presque mortelle vous a déchiré l'âme lorsque, par une péripétie inattendue, nous nous sommes vus séparés au moment d'être unis pour toujours...

Il inclina la tête en signe d'assentiment.

— Depuis le jour où vous êtes venu si généreusement vous faire mon protecteur et celui de Jeanne, j'ai interrogé avec soin votre cœur et le mien. Samuel, je n'ai jamais trouvé dans le mien qu'une amitié de sœur, tendre, dévouée, prête à tous les sacrifices pour assurer votre bonheur...

Elle s'arrêta un moment; il attendit en silence sans l'interrompre. Elle reprit :

— Vous-même, mon ami, vous êtes resté un frère pour moi; votre tendresse, après tant de souffrances, avait pris un caractère fraternel, et sans vous en douter peut-être, vous avez subi l'influence d'une passion profonde et qui a été partagée, dès le premier jour, avec une adorable et naïve ignorance. Oui, mon ami, Joanna vous aime; et si vous pouvez conserver le moindre doute à cet égard, sa mère vous l'atteste...

Les yeux de Samuel s'emplirent de larmes; il prit la main de la comtesse et la porta à ses lèvres.

— Soyez donc heureux, reprit la comtesse, avec ma fille que vous rendrez heureuse; car s'il existe quelque disproportion d'âge entre elle et vous, combien cette inégalité est rachetée par l'empire que vous exercez sur elle et par la tendresse que vous lui inspirez! D'ailleurs, cette différence d'années est peut-être indispensable pour vous donner sur elle l'ascendant et le respect, sans lesquels son imagination ardente et l'exaltation de son esprit seraient mal domptées. La reconnaissance qu'elle vous doit et la supériorité d'expérience qu'elle reconnaît en vous n'entrent point pour peu dans la tendresse que vous lui inspirez. Où trouverait-elle un mari qui sache l'aimer avec plus d'abnégation personnelle? qui la guide avec plus de sûreté dans la vie? Vous serez à la fois pour elle un père, un frère et un amant; moi je serai pour tous deux une sœur et une mère.

Samuel, attendri, s'agenouilla devant la comtesse.

— Je vais annoncer ces heureuses nouvelles à votre fiancée, dit-elle en le relevant. Et elle le laissa ému jusqu'aux larmes et n'osant croire à son bonheur.

Quelques instans après, elle revint avec Jeanne. Jeanne, sans fausse honte, s'avança les yeux baissés vers le docteur. Arrivée près de lui, elle souleva les longs cils de ses paupières et laissa tomber sa main dans la main de Samuel.

— Dieu reçoive vos sermens, dit alors la comtesse. Votre père, qui vous voit dans les cieux, vous bénit et approuve cette union. Dans trois mois, mes enfans, le pasteur vous unira.

Dès ce moment, il y eut encore plus de bonheur que par le passé dans la jolie ferme de Lewardeen. Rien, au premier coup d'œil, n'y semblait changé; mais, en examinant de plus près les fiancés, il était aisé de voir qu'une réserve pleine de mystère et de tendresse s'était établie entre eux, à leur insu. Leurs excursions au dehors étaient moins longues et moins fréquentes; ils semblaient maintenant éviter de se trouver seuls aussi souvent que par le passé. Enfin, quand le soir les surprenait ensemble dans la campagne, ils hâtaient le pas sans qu'ils s'en aperçussent. Jamais ils ne faisaient ni l'un ni l'autre aucune allusion à leur mariage prochain et à leurs fiançailles. Seulement, Joanna se sentait parfois rougir et n'osait lever les yeux, parce qu'elle le comprenait; Samuel tenait ses regards attachés sur elle. La comtesse était heureuse de leurs émotions et de leur bonheur; elle s'applaudissait du sacrifice généreux qu'elle avait courageusement accompli, et qui avait exigé plus de courage et de force qu'elle n'en avait avoué au docteur. Elle recevait maintenant la récompense de son dévouement, et si quelque regret involontaire venait à serrer son cœur, elle prenait sa Bible et priait; bientôt elle se sentait forte et consolée.

Joanna se livrait franchement à son affection pour Samuel. Peut-être une analyse rigoureuse eût refusé le nom d'amour à la tendresse qu'elle éprouvait pour son fiancé. Mais les émotions mystérieuses qui enivrent une jeune fille aux approches de l'existence de femme qui va s'ouvrir pour elle lui faisaient, à cet égard, illusion à elle-même. D'ailleurs, Samuel n'était-il pas le seul homme qu'elle pût aimer et à qui elle pût s'unir? En le comparant à tous ceux qui l'entouraient, ne le trouvait-elle pas d'une supériorité incontestable sur tous ces rudes fermiers qui passaient leur vie à fumer, et qui ne savaient comprendre que l'éducation des bestiaux, les travaux de l'agriculture et ce qu'une dot peut apporter d'étendue de terre au laboureur qui prend une femme? Seul Samuel comprenait la poésie de cette jeune tête et lui donnait une vie en rapport avec les besoins de son éducation et de ses goûts.

Quant à Samuel, il aimait éperdument Joanna, et il se laissait aller avec d'autant plus de force à cette passion, qu'il avait dû longtemps chercher à la réprimer. Il s'exagérait peut-être la valeur réelle de l'affection de Joanna; un mot, un regard d'elle, le jetaient dans un paradis de félicités dignes du ciel. Il marchait au milieu de tant de bonheur avec un véritable enivrement qui lui ôtait presque l'usage de sa raison. Il n'avait qu'une pensée : complaire à Joanna, l'entourer d'amour et réaliser ses moindres désirs, avant même qu'elle eût le temps de les former. Il en advint que la jeune fille s'empara, sans s'en apercevoir, de l'autorité qu'avait exercée jusque-là sur elle le docteur. D'un maître qu'elle vénérait et dont elle reconnaissait la supériorité, elle fit un esclave soumis, un fanatique sans cesse à genoux devant son idole.

Telle était, un mois après le jour des fiançailles, la situation morale de la comtesse, de sa fille et du docteur.

On était arrivé à la fin du mois de septembre. Déjà la Frise prenait le caractère mélancolique qui lui est propre, et commençait à voir les feuilles des arbres jaunir, s'empourprer et tomber en légers tourbillons, que le vent emportait à travers les campagnes. Le matin comme le soir, d'épais brouillards, à odeur de tourbe, s'exhalaient des marécages et des canaux, pour répandre, dans toute la contrée, leur épidémie annuelle de fièvres intermittentes. Le docteur ne pouvait suffire aux malades qui réclamaient ses soins. On le voyait sans cesse aller d'une ferme à l'autre pour y porter ses conseils. Jeanne l'accompagnait d'ordinaire dans ces excursions; elle distribuait aux pauvres les remèdes qu'ils n'auraient pu payer, et ne sortait guère d'une chaumière sans y laisser, pour les enfans, des vêtemens qui les missent à l'abri de l'humidité froide et perfide des brouillards. Tantôt c'était à pied qu'ils remplissaient ces charitables missions, tantôt ils montaient deux petits poneys d'Écosse, achetés par le docteur, et qui formaient un bizarre contraste avec les énormes chevaux de la Frise, à l'allure lente et aux formes athlétiques. On était habitué depuis si longtemps à voir sans cesse ensemble Joanna et le docteur, qu'on s'inquiétait quand Samuel arrivait seul dans une ferme. D'ailleurs le bruit de leur prochain mariage s'était répandu dans le pays, et chacun avait applaudi à cette nouvelle, qui n'étonna point du reste; car personne n'eût songé à voir la jeune fille prendre un autre mari que le docteur, tant Dieu semblait les avoir faits l'un pour l'autre.

Du reste, ils savaient mettre à profit ces excursions pour leurs études d'histoire naturelle. Souvent Samuel aimait à recueillir, sur les rives humides de quelques fossés, de nombreux lampyres, qu'il disposait sur le front de Joanna comme un diadème d'étoiles vivantes. En la voyant passer ainsi couronnée, les paysans souriaient et se disaient : « Elle ressemble à un bon ange! »

§ II. — Un étranger.

Tandis que l'épidémie des fièvres intermittentes sévissait avec une violence sans exemple dans la Frise, il arriva que le médecin de Slooten tomba malade, assez gravement pour être obligé de garder le lit. Ce médecin était un vieux praticien qui tenait en grande estime son confrère de Nicolaasga. Il s'adressa donc tout naturellement au docteur Cordier pour le prier de se charger de sa clientèle tant que la maladie de leur docteur habituel tiendrait ce dernier éloigné d'eux. Samuel accepta sans hésiter ce surcroît fatigant de travaux qui venait à lui échoir. Joanna résolut de les partager avec lui. Ils partaient avant le jour, et ne rentraient souvent à Nicolaasga que bien avant dans la nuit; encore, la plupart du temps, de malheureux malades attendaient-ils avec anxiété, dans ce village, le retour de celui qu'ils s'étaient habitués à regarder, durant les temps d'épreuves et de souffrances, comme leur ange gardien. Un soir, que Samuel et sa fiancée se trouvaient attardés plus que de coutume, ils résolurent de laisser à Slooten leurs chevaux fatigués, et de se faire reconduire à leur demeure en traversant le lac de Trenke. Un batelier leur offrit avec empressement sa petite barque à deux rames, et ils se hâtèrent d'y descendre; car le brouillard commençait à sortir des marais avec une telle abondance, que les rayons de la lune ne parvenaient point à le percer. On apercevait l'astre, comme un disque de fer rouge, à travers cet épais rideau, qui semblait solide, et qui empêchait littéralement de voir devant soi. Sans la longue expérience du batelier, et surtout sans la connaissance exacte et routinière que ce dernier avait du lac, ils n'eussent point osé se fier à lui et à sa frêle embarcation, sur une petite mer de deux lieues environ d'étendue, qui ne laisse pas que d'avoir ses tempêtes, ses écueils et surtout ses bancs de sable. Le vieux pêcheur se mit donc en route sans y voir, et comme si un bandeau eût couvert ses yeux. Après avoir allumé son énorme pipe, il n'en saisit pas moins ses rames, avec lesquelles il frappa vivement l'eau. Les deux personnes qu'il conduisait remarquèrent néanmoins qu'il avait attaché, aux flancs de sa nacelle, deux petits boucliers en bois, dont on se sert dans le pays pour empêcher les bateaux de se submerger. Pendant le gros temps, ces boucliers agissent à peu près à la manière du parachute; si le bateau menace de chavirer, ils s'ouvrent comme des nageoires, s'étendent sur les flots et maintiennent le frêle esquif à la surface.

Joanna, enveloppée dans son large manteau de laine blanche, et la tête voilée sous un large capuchon, s'assit à la poupe; Samuel se plaça presque à ses pieds sur une petite banquette. Dans cette position, il se trouvait à la fois près de sa fiancée, et dans la possibilité de venir aussitôt en aide au rameur, si ce secours paraissait nécessaire.

Le bateau marcha, durant un quart d'heure à peu près, vivement et avec une hardiesse qui attestait l'assurance du vieillard, chargé des doubles fonctions de rameur et de pilote. Malgré la fatigue de sa manœuvre, il frappait avec ardeur les flots qui commençaient à s'émouvoir, et fredonnait d'une voix basse mais ferme le chant monotone qu'emploient les matelots hollandais pour régler les mouvemens des travaux maritimes. Joanna, immobile, se laissait aller à ses rêveries; le docteur avait doucement posé sa tête fatiguée sur les genoux de la jeune fille. La plainte du vent et le murmure des flots se mêlaient seuls au chant mélancolique et monotone du vieillard. Avec ses passagers muets, cette barque, qui traversait ainsi, une lanterne à la proue, les limbes et les ténèbres blanches du lac, aurait semblé, de la rive, aux regards d'un passant, si un regard humain eût pu la voir, le bateau funèbre de l'ange des morts, emmenant dans les abîmes du Zuyderzée sa lamentable cargaison d'âmes réprouvées. Cette tristesse profonde, cette solitude au milieu des eaux, n'étaient pas sans un charme sauvage, auquel se laissèrent aller Joanna et Samuel. L'un, tout entier aux souvenirs, l'autre rêvant à l'avenir, ils se laissaient emporter au gré de leur imagination, quand tout à coup un choc épouvantable heurta la barque, qui eût chaviré sans les deux boucliers qui la soutinrent. Au même instant, un cri déchirant se fit entendre; c'était la voix de Joanna qui appelait à son aide. Le choc de la nacelle l'avait précipitée dans le lac.

Par un mouvement rapide et désespéré, Samuel s'élança au secours de la jeune fille. Il y avait dans ce mouvement plus d'instinct que de raisonnement. Joanna excellait à nager, et il importait beaucoup plus de diriger le canot vers elle pour qu'elle y remontât, que d'aller lui porter un secours inutile et dangereux peut-être. Après la première frayeur causée par l'étonnement de sa chute, elle se mit à regagner la barque, dont elle ne tarda point à saisir le bord, malgré la gène que lui causaient les larges jupes et les immenses caleçons que portent les femmes frisonnes, et qui, trempés par l'eau, étaient devenus d'un poids tout à fait incommode.

Cependant Samuel, désespéré, nageait au hasard sur le lac. L'épaisseur du brouillard ne tarda point à dérober à ses yeux la lanterne de la barque, et il se trouva perdu dans cet immense désert d'eau, ne sachant quelle direction suivre, et appelant Jeanne d'une voix qu'étouffait le bruit de

l'eau. Durant un quart d'heure ses forces s'épuisèrent dans cette lutte terrible contre les élémens. Ses bras, étreints et embarrassés par des vêtemens pleins d'eau, commençaient à se raidir et sa raison l'abandonnait. Il allait succomber, quand tout à coup il entendit un appel perçant. C'était le signal qu'avait l'habitude de jeter Joanna lorsque, séparée du docteur dans quelque excursion, elle voulait le ramener près d'elle. Cette voix chérie le ranima; il nagea vers la partie du lac où il avait entendu l'appel. Grâce à Dieu, quelques minutes après, il put rejoindre à son tour la barque et la saisir de ses mains défaillantes. Le batelier et Joanna se penchèrent vers lui, l'entourèrent de leurs bras et le hissèrent dans le canot. Il était temps, car il venait de perdre connaissance.

Joanna se hâta de donner des soins à son ami; mais ce n'était point chose facile que de rappeler un homme à la vie sur une barque que les flots secouaient rudement et au milieu d'une obscurité profonde. Joanna sentait elle-même le froid de ses vêtemens, trempés d'eau, la glacer jusqu'au cœur et la rendre presque défaillante. Enfin, pour comble de détresse, le rameur avoua que le désordre causé par l'accident survenu tout à l'heure l'avait complètement désorienté, et qu'il ne savait plus de quel côté se diriger.

— Le parti le plus prudent, ajouta-t-il par forme de conclusion, serait de nous maintenir à la place où nous nous trouvons jusqu'à ce que le jour nous permette de reconnaître en quelle partie du lac le hasard nous a amenés. Vouloir continuer notre route au hasard, c'est nous exposer à une perte certaine. Les bancs de sable, qui abondent à fleur d'eau dans le Treuke, ne manqueront pas de nous faire échouer, si nous nous trouvons au milieu du lac. Dans le cas où les flots nous auraient amenés près du rivage, il faut nous attendre à voir briser notre barque contre les larges pierres des digues.

A ces terribles paroles, Joanna se sentit abandonnée par son courage; elle comprenait toute la rigoureuse exactitude des avis du matelot, et cependant, attendre le retour de la lumière, c'était décider la mort de l'agonisant qu'elle tenait dans ses bras.

— Mon Dieu! s'écria-t-elle, mon Dieu, m'abandonnerez-vous? ne prendrez-vous point pitié de Samuel?

Elle parlait encore, quand un choc presque aussi violent que le premier vint encore heurter la barque et fit tomber, sur le corps inanimé de Samuel, la jeune fille agenouillée près de lui.

— Nous sommes sauvés! s'écria le vieillard. C'est un bateau!

Et joignant les mains autour de ses lèvres pour en former un porte-voix, il héla le bateau et le requit de lui porter secours.

— Il s'agit de la vie d'un homme! cria-t-il de toutes ses forces.

On vit alors plusieurs lumières se montrer à l'avant du bateau, et une voix répondit:

— Qui êtes-vous, et que demandez-vous?

— Un homme se meurt là dans mon bateau. C'est le docteur Samuel Cordier; Mlle Joanna se trouve avec lui.

A peine le premier de ces noms avait-il été prononcé, que le bateau s'était arrêté aussitôt; non-seulement des cordes furent jetées vers la chaloupe, mais encore on amarra des lanternes au bout de deux anspects pour faciliter l'embarquement. Un voyageur, qui semblait âgé de cinquante ans environ, rejeta le large manteau qui l'enveloppait pour aider à recueillir sur le pont et à descendre dans la cabine le docteur, toujours sans mouvement.

A la vue de Jeanne, cet inconnu ne put réprimer un mouvement de surprise et d'admiration.

La beauté de la jeune fille, la singularité de son costume, et surtout le désordre que ce costume devait au naufrage, justifiaient du reste cette surprise et cette admiration. Ses vêtements, tout ruisselants d'eau, retombaient autour d'elle en plis longs, pesants et accentués avec vigueur comme ceux d'une naïve statue du quatorzième siècle. Sa chevelure, éparse sur ses épaules, n'avait gardé de sa coiffure que la couronne d'or du *kap-oor*. Enfin ses petits pieds, d'une perfection idéale, se détachaient, blancs et nus, sur les planches brunes et goudronnées du bateau. La pensée d'une ondine sortant de sa demeure azurée venait naturellement à l'imagination : le capitaine du bateau, vieux marin catholique, ne put s'empêcher de faire le signe de la croix, non sans se demander s'il n'avait point affaire à une de ces fées perfides qui empruntent, durant la nuit, une voix et des traits humains, et qui se servent d'une ressemblance menteuse pour perdre les bateliers, se faire recueillir par eux sur leurs barques, et les entraîner ensuite dans les eaux. Il rejeta bientôt ces idées en reconnaissant dans le cadavre sur lequel pleurait Joanna le médecin auquel il devait la santé et peut-être la vie de ses enfans.

L'étranger, après avoir cédé à un premier mouvement de surprise, s'empressa de seconder Joanna dans les soins qu'elle donnait au malade. Il débarrassa Samuel de ses vêtements trempés, l'enveloppa de son propre manteau et lui fit respirer des sels. Bientôt, ranimé par la chaleur et par l'action de l'alcali, le docteur ouvrit les yeux et laissa échapper un nom de ses lèvres : c'était le nom de Joanna.

Elle lui répondit par des sanglots. Forte et courageuse tant qu'il avait fallu combattre le péril et le désespoir, elle succombait maintenant à la joie.

Samuel prit la main de la jeune fille et la porta à ses lèvres.

— Vous voilà rassurée tout à fait sur le sort de monsieur, interrompit l'inconnu à qui semblait pénible cette scène attendrissante : je vous engage, mademoiselle, à ne point compromettre plus longtemps votre santé: veuillez passer dans le pavillon du bateau : à défaut de vêtemens plus convenables, vous y trouverez du moins un costume de paysanne frisonne, que la curiosité m'a fait acheter à Lemmer, et qui vous soustraira à la dangereuse influence des étoffes mouillées qui vous couvrent. Si monsieur veut bien y consentir, il trouvera dans ma garderobe du linge sec et tout ce qui lui sera nécessaire.

Joanna, à ces paroles, jeta sur elle-même un regard rapide, et ses joues pâles se couvrirent d'une légère rougeur à la vue du désordre dans lequel elle se trouvait en présence d'un étranger. Elle se hâta de descendre dans la cabine de la barge, où elle trouva, en effet, un costume de Frisonne, qu'elle sut ajuster à sa taille et qu'elle disposa avec la coquetterie involontaire que ne perdent point les femmes, même dans les circonstances les plus graves. Elle étancha l'eau qui trempait ses cheveux, et les attacha de nouveau sous sa couronne d'or; enfin elle jeta sur ses épaules un manteau façonné avec ce gros drap rouge qui sert à fabriquer les chemises des marins, et elle se hâta de revenir près de Samuel. Elle le trouva faible encore, mais son état néanmoins ne laissait plus aucune inquiétude.

Une heure après, le bateau abordait sur le rivage de Nicolaasga, précisément en face de la maison de Mme de Lewardeen. Le jour commençait à paraître : un coup de vent enleva tout à coup, comme par magie, l'épais brouil-

lard qui obscurcissait l'atmosphère. Alors l'étranger put apercevoir la jolie petite habitation bâtie en briques qui, toute panachée de vignes et de pampres, se détachait, en silhouette de pourpre brune, sur les splendeurs éclatantes de l'aurore.

Jeanne s'avança vers lui :

— Voici, monsieur, lui dit-elle, la maison de ma mère. Vous nous avez accordé, cette nuit, sur votre barge, une généreuse hospitalité ; un proverbe frison enseigne que les nuits sont mauvaises pour celui qui a reçu un bienfait et qui manque de reconnaissance. Laissez-nous donc vous prouver la nôtre. Nous avons troublé votre sommeil toute la nuit; venez prendre un peu de repos sous le toit de ma mère. Elle sera heureuse, demain matin, de vous exprimer sa vive reconnaissance pour les services que vous nous avez rendus.

Et comme l'étranger hésitait et alléguait des excuses :

— Vous ne pouvez nous échapper, continua-t-elle avec la plus affectueuse insistance. Il est cinq heures du matin. Avant que vous ne trouviez des chevaux pour atteler la voiture de poste que je vois sur le pont du bateau, cinq ou six heures doivent inévitablement s'écouler. Les établissemens de poste sont rares en Frise, monsieur : de Nicolaasga à Hereeveen la distance est longue et surtout laborieuse. Passez donc la durée de votre attente chez ma mère ; peut-être parviendra-t-elle à obtenir de vous un séjour moins court : vous semblez souffrant ou du moins fatigué ; nous tâcherons de vous donner des soins et du repos.

Il était aisé de lire sur les traits bruns et sillonnés de l'étranger le charme que lui faisaient éprouver la voix mélodieuse et la beauté de Joanna :

— Je ne saurais résister à la moindre de vos volontés, dit-il ; me voici votre hôte; je vous appartiens ; faites de moi à votre gré.

Elle lui présenta son bras, sur lequel il s'appuya, et elle l'entraina, avec une joie enfantine, dans une jolie petite chambre, où quelques minutes suffirent pour installer l'étranger de la manière la plus confortable.

— Maintenant, dit Joanna quand elle eut servi à son hôte un léger déjeuner, composé d'œufs, de fruits et de laitage, j'entends ma mère qui s'éveille. Je vais lui annoncer la bonne fortune qui lui est advenue durant son sommeil ; je vais lui apprendre l'arrivée d'un hôte.

Elle s'échappa légère comme un oiseau, et si rapidement qu'elle passa près de Samuel sans l'apercevoir. Samuel ne put réprimer un soupir, et rentra chez lui, le cœur gros d'inquiétudes vagues et de tristes pressentimens.

Lorsque Joanna l'eut quitté, l'étranger examina curieusement la chambre dans laquelle l'avait installé la jeune fille. C'était une petite pièce tendue de peintures japonaises, sur papier de riz, dont les figures, coloriées avec une patiente exactitude, représentaient une série de scènes de la vie bourgeoise de ces contrées lointaines. Il s'amusa quelques instans du savoir-faire avec lequel l'artiste avait su reproduire la coupe bizarre des costumes, la richesse des étoffes et l'expression à la fois rusée et naïve des têtes. Quand il reporta les yeux vers les fenêtres, il remarqua qu'elles n'étaient point enveloppées de rideaux, et qu'un store en joncs peints, travaillé également au Japon, les voilait seul quand par hasard le pâle soleil de la Frise pénétrait avec trop d'ardeur à travers les vitres de verre rose. Il voulut ouvrir cette fenêtre : elle résista longtemps à ses efforts : à la fin, il découvrit qu'elle se soulevait, entre deux rainures, au moyen de contre-poids cachés. Ces ressorts étaient combinés de manière à permettre une ouverture haute d'un pied tout au plus. En Hollande, l'air est la chose dont on semble le moins éprouver le besoin ; on dirait, au contraire, à voir la disposition des appartemens et des fenêtres, que l'architecte a cherché, avant tout, à combattre les froides et dangereuses influences d'une atmosphère chargée de miasmes putrides.

Si les fenêtres n'avaient point de rideaux, en revanche, de riches tissus de l'Inde, tout brodés d'animaux fantastiques, entouraient une alcôve de chêne noir richement sculpté, et laissaient à peine entrevoir le lit, sur lequel on avait jeté une couverture de semblable étoffe. Les meubles, d'une forme plus originale que confortable, étaient recouverts de la même manière et contournaient, avec bizarrerie, leurs membres de laque saupoudrée d'or. Un riche tapis de Smyrne recouvrait le parquet, dont une légère odeur de résine révélait l'origine septentrionale ; enfin, dans une délicieuse cage d'ivoire, chef-d'œuvre de délicatesse et de patience chinoises, deux bengalis s'agitaient gaîment et jetaient de temps à autre leur petit cri mélodieux et tendre.

Joanna avait servi le déjeuner sur une table en laque ; le plateau qui le contenait se trouvait chargé de précieuses porcelaines, et l'étranger remarqua que la garniture de la cheminée se composait également de vases du Japon d'une dimension et d'une richesse à déconcerter les plus riches produits des fabriques royales de Sèvres.

Il sortit de cette chambre pour descendre au jardin. L'escalier était d'acajou massif ; les parois du corridor étaient recouvertes de marbre de Paros d'une irréprochable blancheur. Une lampe de cuivre du quinzième siècle, avec ses fleurs savamment découpées, reflétait sur ces murs polis une lueur vacillante que pâlissait la clarté du jour, et semblait les diaprer de pourpre, d'or et de diamans. Pour arriver au jardin, il fallait descendre également un perron de marbre, du haut duquel on découvrait un spectacle d'un merveilleux et d'une poésie sans exemple.

A droite et à gauche s'étendaient des prairies immenses, dont les plaines, d'un vert lumineux et puissant, allaient se confondre avec la brume de l'horizon, et montraient, de distance en distance, des canaux, des moulins, des troupeaux, des pâturages et des barrières. Les hautes défenses croisées d'un mammouth antédiluvien formaient la porte de chaque barrière, et indiquaient quelles richesses géologiques renferment ces marécages conquis sur la nature par les travaux de l'homme. En face, le regard se perdait sur l'immensité du lac ou plutôt de la mer de Treuke ; car c'est à juste titre que les Hollandais donnent le nom de mer à ces vastes plaines d'eau dont un coup d'œil ne saurait embrasser les deux rives, et qu'ont produites des envahissemens souterrains de la mer du Nord, qui presse de toutes parts la Hollande. En ce moment, le brouillard dévoilait lentement les eaux, qui se couvraient, en les reflétant, des splendeurs du soleil. Des milliers d'oiseaux aquatiques naviguaient sur la surface paisible du lac ou volaient au-dessus en jetant des cris ; enfin, çà et là, une petite voile brune se montrait comme un point noir, et grandissait ou diminuait selon qu'elle se rapprochait et qu'elle s'éloignait de Nicolaasga. Jamais site n'eut plus de majesté simple ; nulle part la nature n'a montré une grandeur plus naïve.

L'étranger, solennellement impressionné, contemplait en silence cette admirable scène, lorsqu'il entendit la voix de Joanna ; il se retourna avec vivacité. La jeune fille était accompagnée de sa mère, qui s'empressa d'adresser à son hôte un compliment de bienvenue plein de franchise et de cordialité.

Mme Van Lewardeen portait comme sa fille le costume

des dames frisonnes: sa couronne d'or, plus large et plus chargée de pierreries que celle de Joanna, donnait à son regard bienveillant une expression de douceur ineffable; on comprenait que la souffrance et la résignation seules pouvaient valoir tant de charmes à des traits qu'un examen sévère eût trouvés probablement sans régularité. Les vêtemens de Mme Van Lewardeen étaient noirs; suivant la coutume des veuves du pays, elle ne devait jamais quitter le deuil de son mari. Cette longue robe, d'une coupe sévère et qui rappelait l'habit monastique, dissimulait d'ailleurs l'embonpoint d'une taille qui commençait à perdre sa souplesse, et rehaussait la blancheur de deux bras que les manches courtes, taillées à la mode du pays, auraient laissés presque tout à fait nus, si des mitaines de daim ne les eussent en partie recouverts.

Joanna et sa mère firent les honneurs du jardin à leur hôte, comme si depuis longtemps elles eussent connu l'étranger que le hasard avait amené sous leur toit. Samuel avait donné à ce jardin un caractère particulier et dans lequel se révélait à chaque pas son goût passionné pour l'histoire naturelle. Une cigogne nichait en liberté au haut d'un mât de sapin, sur une tablette ronde, et elle sortit paisiblement son long cou, pour saluer du regard Joanna et sa mère. Une nuée de pigeons et d'oiseaux accourut en volant au-dessus des promeneurs, comme une nuée vivante, et s'abattit à leurs pieds pour se disputer la graine que leur jetait la jeune fille. Des ruches, savamment préservées du froid par une ingénieuse combinaison, montraient leurs essaims affairés à recueillir le baume des dernières fleurs de l'automne : une serre abritait à la fois des fleurs exotiques et des centaines de lézards, rassemblés des diverses parties de la Hollande et de la France, qui venaient avec effronterie regarder les promeneurs à travers les murs transparens de leur palais parfumé; enfin, dans une mare ménagée au milieu du jardin, les rubis, enchâssés de topazes, des conferves couvraient les eaux paisibles et se mêlaient aux émeraudes de cent plantes vigoureuses.

— Ne méprisez pas cette mare, dit Joanna à son hôte qui n'y jetait pas même une regard; elle renferme un monde merveilleux et qui nous vaut de longues et douces heures d'études. Les spectacles les plus merveilleux des villes restent pâles en présence des scènes qui se multiplient dans ce peu d'eau.

Voyez, la nèpe cendrée voltige à l'entour, et va s'abattre dans l'eau, tour à tour papillon et poisson; nos trésors d'histoire naturelle ne se bornent pas là : malgré la rigueur du climat de la Frise, nous savons faire éclore même les espèces les plus rares. Regardez, l'Inde, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique elles-mêmes nous fournissent des œufs de chenilles. Des amis du docteur lui en envoient de tous les pays: voyez surtout cette belle chenille, qui picore sur une branche de fusin ; c'est la plus rare de toutes nos conquêtes scientifiques; elle deviendra le morpho-pavonie euryloque; les œufs desquels elle est éclose ont été rapportés de la Guyanne, dans un lit de coton, soigneusement préservé du froid. Ses dimensions le font ressembler à un oiseau, les riches couleurs de ses ailes à une fleur. Voici d'autres papillons qui viennent de la France, et que vous devez reconnaître : bien des fois leur vue me jette dans une rêverie profonde; car ils me rappellent le pays où je suis née, la patrie vers laquelle mon cœur s'élance avec regret et avec amour, la France! Si vous saviez quelle émotion me cause ce seul mot! la France! C'est sa langue que nous parlons dans notre famille! c'est dans sa langue que je pense et que j'écris! Oh! vous ne pouvez savoir la joie que j'ai éprouvée lorsque j'ai su que vous étiez Français, que vous arriviez de Paris! La vue d'un frère ne m'eût point causé une joie plus profonde! La Hollande me semble presque un lieu d'exil! la Hollande où je vis si heureuse entre ma mère, mon fiancé, et mes doux trésors de fleurs, d'insectes et de papillons.

Tandis que la jeune enthousiaste parlait avec un entraînement bien naturel des merveilles prodiguées par la nature dans ce petit coin de terre et d'eau, elle s'arrêta court, et sentit une vive rougeur couvrir son visage et se répandre jusque sur son sein ; elle avait levé les yeux sur l'étranger; les lèvres fines et serrées de cet homme étaient entr'ouvertes par le plus railleur des sourires, et ses yeux étincelaient de sarcasme.

Une seconde avait suffi pour effacer sur les traits de l'étranger cette expression dérisoire, et pour leur rendre une sérénité hypocrite. Jeanne se sentait prête à pleurer d'humiliation et de colère.

§ III. — Les suites d'un sourire.

Joanna connaissait à peine depuis quelques heures l'étranger qui était devenu son hôte, et bientôt il allait la quitter, selon toutes probabilités, pour ne plus jamais la revoir; son cœur n'éprouvait ni intérêt ni sympathie pour lui; enfin, elle ignorait jusqu'à son nom... Et cependant le sourire de cet homme, — un sourire rapide comme la pensée, — avait suffi pour détruire le bonheur de Joanna. Ainsi, un coup de baguette d'une méchante fée, qui fait écrouler soudainement un magnifique palais, ne laisse à sa place que ruines et que déserts. Le dédain ironique que l'inconnu avait laissé échapper pour les plus chères croyances de Joanna les avait changées en doute et en mépris. Sa vie calme et riante, ses études pleines de poésie, lui semblaient maintenant tristes, mesquines et indignes d'intérêt. Elle se sentait prise d'ennui et d'isolement; l'avenir s'éteignait pour elle, et le présent lui devenait insupportable.

En ce moment, Samuel arriva ; pour la première fois de sa vie, elle n'éprouva point de plaisir à le revoir; elle craignait qu'il n'excitât aussi les sarcasmes muets de l'étranger, et il lui paraissait qu'il allait les justifier. Elle oubliait les vertus naïves et grandes de son fiancé, le dévouement sans bornes qu'il lui avait témoigné, sa science, son esprit éclairé, son cœur généreux et tendre, pour souffrir de la simplicité de ses manières et du laisser-aller de son costume.

Les premières paroles qu'il prononça appelèrent le rouge sur les joues de la jeune fille, car ces paroles étaient de la même nature que celles dont tout à l'heure l'étranger avait si cruellement souri.

— Vous ne comprenez point nos distractions, dit Samuel, n'est-il pas vrai, monsieur? Vous les accusez d'enfantillage; si vous vous y livriez quelque temps, vous changeriez bientôt d'avis, et vous partageriez le goût passionné qu'elles nous inspirent. La grandeur de Dieu éclate d'une manière trop merveilleuse dans toutes ses œuvres, même les plus humbles en apparence, pour qu'on n'éprouve pas une joie religieuse et profonde à en suivre les développemens. Et puis, monsieur, si vous saviez de combien de circonstances poétiques et romanesques s'entourent ces études! la chasse aux insectes ou aux papillons, ses chances bonnes ou mauvaises, ses hasards, ses bonheurs, ses déceptions, abondent en émotions et en plaisirs. Je ne me rappelle jamais, sans que mes yeux s'emplissent de larmes, de quelle façon j'ai trouvé le premier lampyre qui ait frappé mes yeux de sa douce lueur. Si je vous racontais ces détails, je suis convaincu que vous-même vous n'y resteriez pas insensible.

Tandis qu'il racontait cette longue et touchante histoire, Joanna, les yeux attachés sur l'inconnu, suivait avec anxiété les sensations que faisait passer sur son visage le récit de Samuel. Il lui semblait, avant même d'y avoir rien lu, que ce récit devait importuner l'étranger et lui paraître dépourvu d'intérêt. En effet, celui-ci, tout en feignant de prêter une attention polie aux paroles du docteur, promenait çà et là les yeux avec un ennui visible. Elle eût voulu, au prix de son propre sang, interrompre Samuel et faire cesser une situation qui la désespérait; car elle se sentait solidaire de ce qu'elle savait être, aux yeux de son hôte, des rabâchages insignifians et pleins de fatigue. Plusieurs fois elle essaya d'interrompre son fiancé, qui continua paisiblement à développer sa thèse et à la soutenir, non sans y mettre l'expansion des personnes qui vivent dans la solitude et qui rencontrent rarement l'occasion de parler de leurs goûts favoris. L'embarras de Joanna devint si grand, et elle songeait si peu à le réprimer que Samuel finit par le remarquer. Frappé au cœur, il sentit, comme la jeune fille l'avait éprouvé naguère, son bonheur s'évanouir, et tout se désenchanter autour de lui.

Sans cacher son trouble et sa douleur, il s'interrompit aussitôt. L'étranger, avec une grande rapidité de coup d'œil, comprit ce qui se passait autour de lui. Les lèvres entr'ouvertes par ce sourire qui avait déjà fait tant de mal à Joanna, il répondit perfidement à Samuel, parut entrer dans ses idées, et mit à le complimenter une ironie tellement fine et insaisissable, que Joanna seule put s'en apercevoir. Peut-être même cette ironie n'existait-elle que dans l'imagination de l'orgueilleuse et défiante jeune fille. Quoi qu'il en soit, elle ne respira à l'aise qu'après avoir vu Samuel s'éloigner; un domestique était venu l'appeler pour un malade qui réclamait ses soins.

Mme de Lewardeen retourna au logis pour donner quelques ordres. Joanna resta donc seule avec l'étranger.

— Notre manière de vivre vous paraît bien insignifiante, n'est-ce pas, monsieur? dit-elle, et vous souriez de pitié en songeant qu'on peut mener une existence aussi monotone?

— A Dieu ne plaise que j'aie de telles pensées! dit-il. Habitué à la vie de luttes, de succès et d'émotions qu'on trouve à Paris, je me demande seulement comment une jeune fille que sa beauté et la supériorité de son esprit rendent si digne de ces succès et de ces luttes, peut consentir à rester perdue dans l'obscurité d'un village frison. Tout à l'heure, mademoiselle, j'ai ouvert un album laissé sur la table de ma chambre, et j'y ai lu des vers écrits par une main de femme, qui ne peut être que la vôtre. Ces vers, savez-vous qu'ils suffiraient, à Paris, pour valoir un nom et de la gloire à celle qui les aurait faits? Ici, je le crains bien, personne n'en soupçonne l'immense valeur. Au lieu d'encourager ce talent merveilleux, au lieu de vous y faire consacrer exclusivement, c'est de papillons, d'insectes, de plantes qu'on vous parle, qu'on vous occupe, qu'on vous engourdit l'imagination! Vos plus grandes joies consistent à courir la campagne et à dépenser votre ardeur en stériles fatigues; à Paris, cette ardeur ne saurait suffire à toutes les émotions qui l'assailliraient. La nuit, l'étude et le travail, dans la journée et le soir le triomphe et la gloire. Aux théâtres, dans les salons, partout une admiration unanime vous saluerait la plus belle et la plus célèbre. On se disputerait un mot et un regard de vous. Pour gagner un sourire de la bouche qui sait dire de si beaux vers, pour obtenir une pensée de ce front resplendissant de génie, on donnerait sa fortune et son existence. Tout ce que l'Europe possède d'illustre s'agenouillerait à vos pieds; votre nom, comme un écho immortel et sans bornes, irait de monde en monde; vous ne seriez plus une femme, mais un Dieu!

Joanna recueillait dans son cœur, avec une imprudente avidité, les enivrantes paroles de l'étranger.

— De tels rêves ne sauraient se réaliser pour moi, dit-elle; c'est à d'autres plus heureuses et plus dignes, qu'un si grand bonheur est réservé.

— Écoutez-moi bien, reprit-il: soyez convaincue que je regarderais comme une lâcheté de vous donner un espoir menteur. Écoutez-moi bien! Je vous jure que le plus illustre de nos poëtes, loin de désavouer les vers que j'ai lus dans votre album, s'estimerait heureux et fier de les avoir produits. Je vous le répète, la gloire d'un nom illustre vous attend; si vous ne ceignez pas cette couronne immortelle, c'est que vous lui préférerez votre diadème de Frisonne. Mes paroles sont-elles bien les premières qui éveillent en vous cette conviction? Une voix mystérieuse ne les a-t-elle pas souvent murmurées tout bas à votre imagination? Oui, mademoiselle, souvent votre cœur de poëte a violemment battu au mot de gloire qui résonnait dans votre âme! Oui, souvent vous avez soupiré, en songeant que vos vers ne seraient jamais écoutés par des oreilles dignes de les entendre!... Et ce talent, que la solitude engourdit et comprime, quel essor il prendrait s'il lui était donné de déployer ses ailes et de les réchauffer aux rayons puissans du succès! Le succès, comme la baguette de Moïse, fait jaillir l'eau du rocher qui semblait stérile; jugez de ce que deviendrait la source puissante et féconde!

— Taisez-vous, taisez-vous, murmura Joanna, taisez-vous, tentateur!

— Non, je ne me tairai pas; non, je veux doter mon pays d'un poëte de plus: c'est un devoir pour moi. Naguère encore j'étais un des ministres qui gouvernaient la France, et peut-être ne tardera-t-on pas à me rappeler au pouvoir. eh bien! si d'ici là vous n'avez point écouté mes conseils et ceux de votre cœur, le ministre vous arrachera malgré vous à votre obscurité; du haut de la tribune, il dira: « La France possède un grand poëte qui se refuse à la gloire; il faut que cette gloire aille le chercher jusqu'au fond de la Hollande où il s'obstine à se cacher. Ce poëte, c'est Joanna de Lewardeen! Et vous viendrez à Paris, et l'on répétera votre nom avec admiration, et ce sera un heureux jour pour Maurice Frémicourt!

— Maurice Frémicourt! Maurice Frémicourt! répéta Joanna; quoi! vous êtes, monsieur, le ministre célèbre dont le nom éclatant est arrivé jusque dans notre retraite, où ne parviennent pas toujours même les plus importans événemens de l'Europe?

— Oui, dit-il, oui, et ce renom de ministre, je l'échangerais sans hésiter pour la gloire d'un poëte; car le poëte n'achète point sa célébrité au prix des plus cruelles déceptions. Hélas! le pouvoir m'a vieilli avant le temps. Il a détruit mon bonheur domestique; il a brisé mon cœur! L'art ne vend pas si cher ses faveurs; il permet le bonheur et la gloire.

Il s'interrompit, et un silence de quelques instans se fit entre Joanna et lui. Joanna contemplait avec une respectueuse admiration l'homme illustre dont elle avait entendu répéter tant de fois le nom par Samuel. M. Frémicourt semblait plongé dans une rêverie profonde.

En ce moment, Samuel et Mme de Lewardeen sortirent de la maison et se dirigèrent vers leur hôte.

— Adieu, adieu, murmura Joanna; j'ai besoin de quelques instans de solitude; vos paroles, ces paroles, dites par la plus haute intelligence de notre siècle, m'étouffent et

m'ôtent presque ma raison! La gloire m'est promise par Maurice Frémicourt! Oh! ma tête se brise à cette pensée!

Elle s'échappa à travers le bois et disparut, tandis que la comtesse et Samuel accouraient avec empressement vers M. Frémicourt, dont ils venaient d'apprendre le nom par les domestiques du ministre.

Samuel, en se trouvant face à face avec l'homme dont il avait admiré tant de fois l'intelligence et l'énergie, oublia la douleur dont l'avait poigné tout à l'heure le regard de Joanna : tout céda à son enthousiasme pour le grand politique. Il lui exprima sa sympathie franchement et avec une émotion profonde. Rien n'interrompit leur entretien durant les deux heures qui s'écoulèrent jusqu'au moment où une cloche donna le signal du dîner. Alors tous les deux rentrèrent au logis.

Mme de Lewardeen et Joanna les attendaient dans la salle à manger. M. Frémicourt et Samuel jetèrent à la fois un cri ; le premier, de surprise et d'admiration ; le second de désespoir :

Joanna avait quitté son costume de Frisonne pour prendre une parure française. Une robe de mousseline blanche dessinait sa taille souple ; ses beaux cheveux blonds, débarrassés de la couronne du *kap-oor*, retombaient en boucles blondes et légères sur ses épaules demi-nues. Il y avait dans sa toilette une audace et une poésie que la jeune fille n'eût point osée avec plus d'expérience ; elle avait pris pour modèle l'excentricité ravissante donnée par les graveurs anglais à leurs adorables figures, et non la mignardise des modes parisiennes.

— Vous voici tout à fait Française, dit le ministre en portant à ses lèvres la main blanche et délicate de la jeune fille.

— Vous n'êtes plus Joanna! murmura Samuel, les yeux pleins de larmes.

Quant à la comtesse de Lewardeen, elle partageait l'enthousiasme de M. Frémicourt, et ne pouvait se lasser de contempler sa fille dans son nouvel accoutrement.

Il était impossible, en réalité, de paraître plus belle que Joanna, couronnée de fleurs naturelles, et dans une parure qui faisait valoir la perfection de ses traits, et la grâce ineffable de sa personne. Fière du succès qu'elle avait obtenu près de M. Frémicourt et de sa mère, elle ne prenait point garde au chagrin que Samuel s'efforçait de ne point laisser paraître, et elle se livrait gaîment à la joie de son triomphe. Samuel cherchait en vain, et ne retrouvait plus en elle, l'angélique sentiment de candeur qui, sous le costume frison, la lui faisait involontairement comparer à un ange. Un sentiment d'expression toute profane resplendissait en elle, et l'avait transformée en muse païenne. Il ne manquait qu'une lyre, appuyée sur son beau bras nu, pour compléter la ressemblance. Un sourire puissant se dessinait sur ses lèvres, qui jetaient hardiment des paroles d'une intelligence tout à fait supérieure. Une nouvelle Joanna se révélait en ce moment au docteur, qui ne l'avait jamais soupçonnée. Elle parlait avec sûreté de choses auxquelles il la croyait tout à fait étrangère ; elle ne reculait devant aucune question difficile et hardie. Oh! que son fiancé l'aimait bien mieux, à la fois fière et timide avec les étrangers, sauvage et indépendante comme les chèvres qui escaladent, d'un pied sûr, les digues où vient se briser la mer! Il maudissait les éloges enivrants que M. Frémicourt prodiguait à la jeune fille ; il accusait l'imprudente joie de la comtesse, qui ne voyait qu'un jeu dans cette soirée si décisive et si fatale. Joanna se livrait avec transport à la joie de son triomphe ; l'orgueil étincelait en caractères irrécusables sur son beau front. Il fallait la voir échanger des mots spirituels avec M. Frémicourt, riposter à une attaque par une saillie éblouissante, se montrer toujours digne de son illustre adversaire, et souvent le forcer à confesser sa défaite. Dans cette lutte avec une des plus hautes intelligences du monde, avec un homme qui naguère tenait encore dans ses mains la destinée de l'Europe, elle marchait d'égal à égal, et souvent même la victoire penchait de son côté. L'ancien ministre trouvait une extrême satisfaction à voir cette noble nature s'éveiller à sa voix ; jeter là, en les brisant, les entraves de simplicité et d'innocence dont on l'avait jusqu'alors entourée, et se lever, de toute sa hauteur, grande, fière, ardente, indomptable.

Samuel, au désespoir, se répétait avec angoisse :

— Je n'ai plus de Joanna!

Vers la fin du repas, on vint prévenir le docteur qu'une pauvre mère réclamait des soins pour un enfant qu'un accident avait frappé d'une blessure grave. Son premier mouvement fut la joie de pouvoir s'arracher à une scène qui lui brisait le cœur. Mais par un revirement que l'on comprendra sans peine, cet homme charitable, que la vie d'un malheureux avait toujours trouvé si compatissant, résolut de ne point s'éloigner. Il lui semblait que laisser seule Joanna avec M. Frémicourt, c'était consentir sa perte et tout accomplir. Tandis que, honteux, il combattait entre les devoirs de l'humanité et le sentiment qui le retenait, on vint l'appeler une seconde fois. L'enfant se mourait!..... Il se leva et courut près de l'infortuné.

Lorsqu'il revint une heure après, Joanna et le comte se trouvaient dans un charmant cabinet d'étude que Samuel avait disposé lui-même pour sa fiancée. Dans ce joli petit boudoir, une tenture en papier de riz représentait une longue promenade de figures chinoises, imitant toutes les attitudes de la vie vulgaire. Des meubles en ivoire achevaient de donner à cette salle un aspect plein d'originalité. Debout devant sa mère et M. Frémicourt à demi couché sur un divan, Joanna, les yeux inspirés, disait des vers qu'elle avait écrits la veille. C'était une rêverie dans laquelle elle exprimait vaguement les désirs de gloire qui faisaient maintenant battre avec tant de vivacité son cœur, et qui naguère encore n'étaient pour elle que d'indécises inspirations vers des sentimens inconnus.

— Oh! cette gloire, elle sera à vous, s'écria M. Frémicourt, quand, le sein agité et le visage couvert d'une noble rougeur, elle cessa de parler. Oui, Joanna, oui, bientôt, je vous le redis encore, je vous l'affirme de nouveau, l'Europe entière répétera votre nom avec enthousiasme, Paris entier, avec ses mille voix éclatantes, vous appellera à lui pour ceindre votre beau front de mille couronnes. Il faudra bien que vous veniez à lui et que vous cédiez à ses prières, à ses instances, à ses ordres, car vous lui appartiendrez comme tout ce qui est beau et grand, mon beau et grand poëte ; car vous lui appartenez déjà. Paris est la seule patrie de toutes les supériorités artistiques. Ah! vos vers ont rendu à mon cœur l'enthousiasme de la jeunesse, cet enthousiasme que les affaires publiques et mes tristes ennuis semblaient y avoir éteint. Merci, Joanna, merci ; car cette journée est une des plus douces de ma vie. Que vous devez être heureuse et fière de votre fille, madame la comtesse!

La comtesse embrassait sa fille, dont M. Frémicourt serrait les mains ; le cœur de Joanna battait à rompre sa poitrine. Hélas! pas une de ces trois personnes n'avait une pensée pour Samuel. A peine prenaient-elles garde à sa présence. Il semblait qu'un pouvoir mystérieux l'eût rendu

étranger; on eût dit qu'il ne parlât pas la même langue qu'elles.

Il en fut ainsi durant la semaine que M. Frémicourt passa dans la maisonnette de Nicolaasga. Peut-être même y eût-il prolongé son séjour au delà de ce terme, si des lettres de la Suède, qu'il attendait avec impatience, ne l'eussent tout à coup impérieusement rappelé. On parlait, en outre, d'un changement de ministère en France, et cette importante combinaison, à laquelle il ne devait pas rester étranger, ne pouvait s'accomplir sans lui.

Avant de partir, il prit la main de Joanna :

— Peut-être, lui dit-il, avant peu de semaines serai-je revenu aux tristes honneurs du pouvoir. Cette fois, je m'en consolerai, mademoiselle, et je m'y résignerai avec moins de douleur, car ils me donneront les moyens de vous prouver mon affection pour votre famille et mon admiration pour votre talent. N'est-ce pas que si je vous le demande au nom de la France, au nom de votre patrie et de la mienne, vous quitterez la Hollande, et que vous viendrez occuper à Paris le rang qui vous y est dû?

— Je prierai tant ma mère, qu'elle cédera à mes prières, répondit Joanna vivement émue, et sans même songer qu'elle avait à obtenir un autre assentiment, celui de son fiancé, de Samuel.

M. Frémicourt lut dans les yeux du docteur l'impression amère que lui causait un pareil oubli.

— Monsieur le docteur Cordier voudra bien vous accompagner, ajouta-t-il en présentant sa main à Samuel. Lui aussi n'est pas à sa place dans cet humble village de la Frise; ses hautes connaissances, et la supériorité de son intelligence l'appellent comme vous à Paris; je l'y attends.

— Monsieur, répliqua Samuel, je suis profondément touché de vos offres, mais vous me permettrez de ne point les accepter. J'ai quitté Paris et la France, à la voix d'un ami mourant, pour venir tenir lieu de père et de protecteur à sa fille; je ne suivrai point cette fille à Paris, car ma protection lui deviendrait inutile... Et peut-être n'en voudrait-elle plus, d'ailleurs. Je pouvais, par mon dévouement et par ma tendresse, rendre heureuse la jeune fille frisonne; je ne pourrais rien pour le poëte illustre, pour la femme reine des arts et entourée de gloire, comme vous le disiez tout à l'heure. Non, monsieur, je ne quitterai pas la Frise; j'y vivrai, j'y mourrai; je continuerai à y mener une existence obscure, mais utile peut-être. Je suivrai de mes vœux celle à laquelle je croyais ma destinée à jamais unie, et dont me voici, je le sens, à toujours séparé. Je ne m'en plains pas, je n'en murmure pas. Le Ciel connaît si jamais j'ai eu d'autre pensée que le bonheur de Joanna! Si la gloire et ses agitations peuvent la rendre heureuse, Dieu soit béni, je ne lui demande pas autre chose; j'ai, moi, une longue habitude de la douleur et de la résignation.

— Vous changerez de sentiment, je l'espère, dit M. Frémicourt. Adieu; à bientôt, tous les trois.

Il monta en voiture et partit, impatient de gagner le port de Lemmer où il devait s'embarquer pour Amsterdam, et de là gagner la Suède.

Au moment où les chevaux s'élançaient, il se pencha hors de la voiture, et s'écria :

— A Paris!

— A Paris! répétèrent Mme de Lewardeen et Joanna.

§ IV. — Tristesse.

Les paroles de Samuel, et le refus qu'il faisait d'accompagner Joanna à Paris, jetèrent celle-ci dans un trouble extrême; jusque-là, la pensée ne lui était point venue que le docteur pût désapprouver un projet qui promettait tant de bonheur à sa Joanna, ou plutôt elle n'avait point pensé au docteur depuis huit jours. Lui, qui depuis trois années occupait dans la vie de la jeune fille une place si grande; lui, qui avait été jusque-là l'arbitre de sa destinée; lui, qui remplissait à la fois, pour elle, les devoirs saints et protecteurs de père, de frère, et d'époux, s'était éclipsé tout à coup devant ses yeux, comme la lumière d'un astre devant le soleil. M. Frémicourt réunissait en effet tant de qualités brillantes et en apparence supérieures, que les vertus modestes et sévères de Samuel devaient se couvrir d'ombre en présence de ce météore resplendissant. Un doute ne pouvait point approcher du cœur de Joanna, quand l'homme le plus éminent et le plus illustre de l'Europe révélait son talent au jeune poëte, et lui promettait la fortune et la gloire. Mais après qu'il fut parti, en la laissant dans l'isolement profond qui succède à toute émotion vive et longue, quand elle resta seule en face du découragement et de la tristesse de Samuel, elle arriva peu à peu à se demander avec angoisses lequel des deux voyait la vérité, de l'illustre étranger qui lui avait jeté en passant des promesses enivrantes, ou de l'ami dont elle était habituée à regarder les conseils comme l'expression d'une sagesse haute et infaillible. Restée seule, elle recourut à l'appui qu'elle avait quelques instans abandonné, et chercha Samuel.

Samuel venait de sortir pour aller visiter des malades; ce fut avec une vraie impatience, avec une véritable anxiété qu'elle attendit le docteur. Il tardait à cette imagination ardente d'en finir avec le doute, et de rompre avec ses projets de gloire, ou de continuer à s'y livrer de toutes les forces de son âme.

Il faisait complétement nuit quand Samuel revint. Joanna, debout sur le seuil de la villa, distingua, au loin, les pas de son fiancé, courut au-devant de lui, passa son bras sous son bras, et au lieu de se diriger vers le corps de logis, entraîna son compagnon vers le petit bois qui couvrait une partie du parc.

— Voici bien longtemps que nous ne nous sommes trouvés seuls, mon ami, dit-elle avec affection.

En entendant cette voix bien-aimée, qui avait retrouvé pour lui des inflexions tendres et douces, Samuel pensa défaillir; il prit dans ses mains tremblantes les mains de la jeune fille, et les porta à ses lèvres. Joanna sentit une larme tomber sur ses doigts.

— Je vous ai donc causé du chagrin? demanda-t-elle d'un ton pénétré.

— Le plus cruel chagrin que j'aie jamais éprouvé de ma vie. Oui, Joanna, j'ai jadis vu se briser tout à coup l'espoir d'un bonheur sur lequel reposait ma vie entière; plus tard j'ai reçu le dernier soupir de ma mère, de ma mère, seul être qui restât au monde pour m'aimer... Hélas! j'ai moins souffert de ces cruelles épreuves, que durant les huit jours qui viennent de s'écouler! Le Ciel m'est témoin pourtant qu'une pensée personnelle ne m'a point préoccupé un seul instant; le désespoir qui me poignait, c'était pour vous, pour vous seule, Joanna! Je voyais détruire impitoyablement, peu à peu, votre bonheur; je voyais substituer sans merci au sort doux et à l'abri que je vous préparais depuis si longtemps, avec une tendresse de père, les agitations fiévreuses d'une gloire, menteuse jusque dans sa réalité! Joanna, cette coupe perfide dont on veut approcher vos lèvres, j'y ai goûté, moi, et je sais qu'elle ne contient qu'amertume et que poison. Vous vous en détournerez avec dégoût, vous maudirez avec désespoir les fatals conseils qui vous ont entraînée vers elle! Joanna, ma chère Joanna, au nom de

votre père qui nous entend dans le ciel, s'il en est temps encore, oubliez tout ce que cet homme vous a dit de paroles funestes depuis huit jours. Quand elles reviendront à votre souvenir, repoussez-les comme si l'esprit du mal lui-même vous les inspirait. Oh ! je donnerais tout mon sang pour les effacer de votre mémoire, car elles tuent votre bonheur.

— Eh bien ! je ne veux plus m'en souvenir, dit Joanna, je vous ferai le sacrifice de toute cette gloire qui m'apparaissait avec tant de séductions ! Je ne ferai, comme par le passé, des vers que pour vous et pour ma mère.

— Dieu vous entende, et je n'aurai plus de vœux à former ici-bas !

— Quoi ! demanda Joanna avec un adorable sourire, quoi ! pas même notre mariage ? ingrat !

En l'entendant parler ainsi, il se fût volontiers agenouillé devant elle.

— Merci, mon Dieu, dit-il, merci, vous m'avez rendu ma Joanna !

Le reste de la soirée se passa gaîment, et de manière à rendre au cœur de Samuel toute sa sérénité. Joanna, sans en prévenir son fiancé, alla reprendre son costume frison, et arriva, au moment du souper, le front ceint du kap-oor, et du long voile de dentelles qui seyaient si bien à sa physionomie. Ils se livrèrent à mille doux projets pour l'avenir, et arrêtèrent qu'ils entreprendraient le lendemain matin une longue excursion dans le pays. Il tardait à Joanna, disait-elle, de revoir les pauvres, ses amis, un peu négligés depuis quelque temps. Toute allusion à M. Frémicourt et au dessein qu'il avait fait naître fut soigneusement évitée ; il semblait que chacun eût oublié la visite, les conseils, et jusqu'au souvenir du ministre même.

Samuel s'endormit ce soir-là en bénissant Dieu, et le cœur plein de sécurité.

Hélas ! il se trompait. Joanna n'avait point oublié les paroles tentatrices de M. Frémicourt ; les promesses de l'ex-ministre tinrent, durant toute la nuit, le sommeil éloigné de la jeune fille. Malgré ses efforts pour éloigner de son imagination les pensées auxquelles elle ne voulait plus désormais se livrer, le mot de gloire bourdonnait autour de son front comme un vertige. Aussi, le matin, quand Samuel, après l'avoir, suivant son habitude, appelée sous sa fenêtre, la vit descendre pâle et rêveuse, il sentit rentrer dans son cœur tout le désespoir que les bonnes paroles de Joanna en avaient banni la veille. Ils montèrent à cheval, et partirent pour leur excursion. La jeune fille ne tarda pas à tomber dans une préoccupation profonde ; les rênes s'échappaient de ses mains inattentives, sa tête se penchait avec abattement sur sa poitrine, et ses oreilles n'entendaient point les paroles que lui adressait le docteur. Ou bien elle s'éveillait en sursaut ; alors elle tressaillait, et s'efforçait de cacher sa préoccupation par un sourire plein d'affectation. Pour mieux déguiser les pensées qui l'absorbaient, elle feignait une gaîté bien loin de son cœur ; se livrait à quelque course capricieuse, gravissait audacieusement un ravin escarpé, et semblait trouver à braver un péril inutile, une sensation en rapport avec l'ardente idée fixe qui la dévorait.

Samuel lisait dans le cœur de la jeune fille, et comprenait l'inutilité de chercher désormais à la ramener vers d'autres pensées. Essayer d'éteindre un pareil feu, c'était l'attiser et en accroître la flamme dévastatrice. Il tomba donc lui-même dans un morne silence, et ce fut ainsi qu'ils passèrent toute la journée. Quand ils revinrent le soir au logis, tous les deux cherchèrent avec empressement à s'isoler l'un de l'autre. Se voir, faisait mutuellement souffrir chacun d'eux : la présence de Samuel était un reproche pour Joanna, Joanna était un désespoir pour Samuel.

Le lendemain, sans s'éviter en apparence, ils ne se trouvèrent guère davantage ensemble. Mille prétextes, qui semblaient tout simples et tout naturels, mais qu'ils saisissaient avec empressement, leur en fournissaient les motifs. La pluie menaçait de tomber bientôt, et empêchait Joanna d'accompagner son fiancé dans ses visites près de ses malades des environs ; ou bien des travaux domestiques la retenaient au logis ; une autre fois c'était une indisposition légère, ou toute autre chose de ce genre. Peu à peu les promenades et les excursions des deux fiancés cessèrent donc complétement ; l'hiver s'écoula sans qu'une seule fois Joanna accompagnât le docteur.

Elle passait toute sa journée, enfermée dans son cabinet d'études, et ne montrait guère d'émotion et d'intérêt que pour l'arrivée des paquets et des journaux qu'un domestique allait prendre chaque jour à Lemmer, et qui arrivaient de France. Ces paquets contenaient des livres et des journaux. Les journaux excitaient à un haut point l'attention de Joanna. Elle suivait avec anxiété les débats politiques qu'ils contenaient : une vive rougeur couvrait soudainement son visage, un coup aigu semblait la frapper au cœur chaque fois que le nom de M. Frémicourt se présentait à ses yeux. Cependant ce nom n'avait point été une seule fois prononcé, depuis un an, en présence de Samuel, mais souvent Joanna et la comtesse de Lewardeen se le disaient entre elles.

Car la mère de Joanna, habituée à ne voir, à ne juger et ne sentir qu'à travers sa tendresse et son orgueil maternels, avait adopté, avec peut-être plus d'enthousiasme que sa fille, les rêves de gloire auxquels se livrait celle-ci. La comtesse n'avait point contribué médiocrement à entretenir les illusions et les projets de la jeune adepte de l'art ; aussi quiconque eût vu Joanna, sa mère, et Samuel dans leur intérieur, n'eût point soupçonné qu'un bonheur digne du ciel comblait naguère ces trois personnes de ses joies immenses et pures. Une froide contrainte régnait entre elles, et les torturait à chaque instant de leur vie ; il fallait les dissimuler sous les apparences affectueuses de leur tendresse d'autrefois. Le mariage des fiancés ne s'était pas accompli, quoique l'époque fixée pour sa consécration se fût écoulée depuis longtemps. Il semblait qu'une convention tacite eût déclaré impossible cette union, naguère objet de leurs plus ardens désirs à tous les trois. Une si triste année avait suffi pour faire disparaître chez Joanna les caractères de l'adolescence presque enfantine qui lui donnaient naguère tant de naïveté et de charmes. Sa beauté était devenue d'une nature plus sévère et plus grave ; à la fraîcheur blanche et rose de son teint avaient succédé ces tons dorés, qui rappellent l'éclat du bronze dans ses reflets les plus clairs, et qui n'appartiennent, chez les femmes, qu'aux natures puissantes et d'élite. Elle avait tout à fait renoncé au costume national, et taillait elle-même ses robes d'après les gravures de mode que lui apportaient les journaux de Paris. Mme de Lewardeen l'avait imitée dans cette innovation.

Quant à Samuel, il semblait vieilli de dix années ; ses cheveux commençaient à blanchir, et le chagrin avait fait reparaître sur son front tous les ravages que le bonheur et l'espoir en avaient naguère effacés. Il remplissait ses devoirs de médecin avec l'ardeur fiévreuse d'un cœur qui souffre, et qui cherche dans le travail et dans les bienfaits qu'il prodigue, les moyens de s'étourdir et de s'oublier lui-même. Quoique personne ne soupçonnât dans le pays les causes qui avaient détruit le bonheur de ces trois personnes, chacun n'en accusait pas moins vaguement d'ingrati-

tude Mme de Lewardeen et sa fille, et s'efforçait de montrer au docteur, par d'incessans témoignages d'affection, la part qu'il prenait à ses souffrances.

§ V. — Départ.

Cependant la comtesse de Lewardeen avait fait successivement plusieurs voyages à Amsterdam, et semblait s'occuper en secret d'affaires importantes, elle qui, depuis l'arrivée de Samuel, s'en était rapportée à lui seul du soin de ses affaires les plus graves. Elle s'entretenait souvent à voix basse avec sa fille, et il était évident que des projets mystérieux les agitaient l'une et l'autre. Un soir que Samuel se trouvait seul avec la comtesse et Joanna, l'embarras des deux femmes à son égard s'était tellement accru, et se trahissait par tant de témoignages presque outrageans, que Samuel ne put s'empêcher d'en témoigner sa douleur.

Joanna cacha son visage dans ses deux mains, et Mme de Lewardeen, maîtrisant son émotion du moins mal qu'elle put, bégaya d'une voix entrecoupée :

— Nous allons bientôt partir pour Paris.

Samuel tressaillit comme s'il eût été frappé mortellement et qu'il n'eût point prévu ce coup terrible. Il pâlit, il chancela et faillit s'évanouir. Quelques instans lui suffirent pour se remettre un peu.

— Nous attendons une lettre de M. Frémicourt pour nous mettre en route, ajouta-t-elle.

— Il vous a donc écrit? balbutia Samuel sans même s'apercevoir que ses lèvres prononçaient des paroles.

— Non, pas encore; mais depuis un mois les journaux nous ont appris qu'il était rentré au ministère. Il ne peut tarder, vous le voyez, à appeler Joanna près de lui.

Samuel sourit avec amertume.

— Il tarde bien! murmura-t-il.

— Il attend, reprit vivement la comtesse presque offensée, que sa position au ministère ait pris assez de fermeté pour lui permettre de protéger efficacement ma fille. C'est une nouvelle preuve d'intérêt et d'affection dont nous lui savons gré.

— Oh! ne nous séparons pas avec des paroles d'amertume! s'écria Samuel. N'est-ce pas assez que vous emportiez mon bonheur et mon âme avec vous, sans que j'aie encore le désespoir de ne garder, de votre affection d'autrefois, qu'une pensée amère et douloureuse? Absentes ou présentes, ma vie vous appartient comme toutes mes pensées, comme toute ma tendresse.

— Pourquoi ne nous accompagnez-vous donc pas à Paris? pourquoi subir une séparation qui vous rend si malheureux, dites-vous, et que vous pouvez pourtant éviter?

Il rougit et il pâlit :

— Vous le voulez, eh bien! je vous le dirai, répliqua-t-il. Je reste, parce que je n'ai d'autre fortune au monde que les humbles honoraires que me vaut ici ma profession de médecin.

— Mais nous emportons à Paris dix mille francs qu'on m'a prêtés sur l'hypothèque de ma maison, dit-elle. Ce que possède votre fiancée vous appartient.

Vous partagerez avec nous jusqu'au jour où vous aurez retrouvé à Paris la clientèle que vous y avez laissée.

— Non, dit-il, non. La fortune ne se conquiert pas à Paris si vite que vous le pensez! Diminuer vos ressources serait un crime.

— Doutez-vous des succès de Joanna? Son talent, qui a si vivement excité l'enthousiasme de M. Frémicourt, a-t-il si peu de réalité et de prix à vos yeux?

Il essuya en silence une larme, et répondit avec fermeté :

— Je ne vous accompagnerai pas. Dieu lit dans mon cœur les motifs qui me font persévérer dans cette résolution; qu'il me juge!

Puis il alla près de Joanna, lui prit la main, et, d'une voix entrecoupée :

— Adieu, bégaya-t-il, adieu!

— Mais nous ne partons pas encore, dit-elle, avec émotion.

— Vous partez pour moi, dit-il. Rester plus longtemps près de vous, avec la pensée de vous perdre, voir votre mère juger si cruellement de mon cœur, me tuerait; et j'ai besoin de vivre! ajouta-t-il. Une voix secrète me dit que vous aurez encore un jour besoin de mon appui et de mes consolations. Puissent ces pressentimens me tromper! puissé-je vous être désormais inutile! car c'est que vous serez heureuse, Joanna!

Il prit dans les mains de la jeune fille le mouchoir qu'elle mouillait de ses larmes, et disparut.

Quelques instans après, Joanna entendit sous la fenêtre le bruit des pas d'un cheval; c'était Samuel qui s'éloignait.

Durant un mois entier, Samuel ne reparut pas dans le pays; un médecin du voisinage vint soigner, pendant toute la durée de l'absence du docteur, les malades de ce dernier. Son confrère était venu l'en prier; il avait, disait-il, un assez long voyage à entreprendre.

Le surlendemain du départ de Joanna et de la comtesse, qui ne tardèrent pas à quitter Nicolaasga, le voyage de Samuel fut terminé. Il revint de Leyde, où il avait passé tout le temps de son absence à chercher, dans l'étude, un remède à sa douleur.

Pourquoi un mois s'était-il écoulé avant le départ de Joanna et de la comtesse pour la France, lorsque tout était prêt depuis longtemps pour ce départ?

C'est qu'il n'arrivait point à Nicolaasga de lettre de M. Frémicourt.

Chaque jour s'écoulait pour les deux femmes dans une longue et inquiète attente de cette lettre. Elles s'épuisaient à deviner les motifs qui pouvaient la retarder. Les journaux proclamaient la puissance de la combinaison ministérielle qui plaçait M. Frémicourt à la tête du conseil, et tout annonçait pour lui un pouvoir facile et durable. De jour en jour, de semaine en semaine, un mois s'écoula de la sorte. Elles n'attendaient pour partir qu'un signe, et ce signe ne se faisait pas. Après un siècle d'angoisse et de doute, Mme de Lewardeen s'arrêta à la pensée qu'une lettre avait été écrite par M. Frémicourt, et que la distance qui séparait, de Paris, la Hollande et surtout la Frise, causait des difficultés de poste et de correspondance qui avaient pu faire égarer la lettre du ministre.

— Il nous attend comme nous attendons sa lettre, dit-elle. D'ailleurs, nous sommes certaines de l'accueil qu'il nous réserve, et sans doute il a pensé que la nouvelle de son arrivée au pouvoir devait nous suffire et nous amener près de lui. C'est une délicatesse dans laquelle l'a confirmé encore le désir de ne point blesser l'opinion que Samuel lui avait exprimée au moment du départ. Il veut nous laisser, aux yeux du docteur, toute la responsabilité de notre voyage.

Elle finit par ranger à cet avis Joanna, à laquelle il tardait de se trouver en face de la gloire qui lui était promise. L'incertitude et l'attente la tuaient d'ailleurs. Elles partirent donc, en laissant pour Samuel une lettre pleine de tendres adieux.

« Je vais chercher la gloire qui m'est promise, disait

Joanna en terminant cette lettre, et je viendrai la rapporter à mon fiancé. »

Samuel avait attendu, pour quitter Leyde et revenir à Nicolaasga, qu'un ami lui eût annoncé le départ de la comtesse et de sa fille. Dès que cette nouvelle lui fut parvenue, il se mit en route et arriva. Je ne saurais vous dire la douleur profonde qu'il ressentit à la vue de la maison de campagne, hermétiquement fermée et dans un isolement muet. Un paysan du voisinage, érigé en concierge de cette propriété, lui apprit qu'à huit jours de là les personnes qui l'avaient louée de Mme de Lewardeen devaient en venir prendre possession. Ce fut un nouveau coup pour Samuel. Il se hâta de demander la clef de la villa et d'entrer, pour la visiter une dernière fois. Le désordre affreux causé par l'abandon commençait déjà à s'y établir. Dans les serres, les fleurs tombaient, faute de soins, languissantes sur leur tige; les volières, ouvertes, avaient laissé envoler la plupart de leurs hôtes, et la terreur des lézards, quand le docteur approcha du pavillon qu'ils habitaient, attestait que depuis longtemps on ne s'était point occupé d'eux. L'intérieur de la maison n'était pas moins désolé. Le désordre s'était étendu partout, comme ces tristes plantes parasites qui se hâtent de pousser dans un champ que néglige l'agriculteur.

Samuel s'assit tristement dans le parloir où tant de fois il avait passé de si douces heures près de celle qui l'écoutait, émue et charmée, quand il parlait de leur prochaine union.

Maintenant, il le comprenait, ils se trouvaient séparés pour toujours.

Longtemps il demeura là, brisé, le cœur déchiré et la tête penchée sur sa poitrine. A la fin, par un effort courageux, il s'arracha de ces lieux, dont la vue lui était à la fois si chère et si pénible. Avant de s'éloigner, il donna toutefois des ordres pour faire transporter dans le nouveau logement qu'il allait habiter à l'extrémité du village, les fleurs, les insectes et les animaux auxquels naguère Joanna donnait des soins avec tant de plaisir. Il lui semblait qu'en s'entourant de ces objets, il souffrirait moins de l'abandon dans lequel le laissait le départ de l'ingrate.

Une fois installé dans sa nouvelle maisonnette, il prit à son service une vieille femme que la mort de son mari venait de laisser sans ressources, et il finit peu à peu par se familiariser avec le genre de vie qu'il devait mener désormais. Le jour, ses excursions dans la campagne pour donner des soins aux malades; le soir, l'étude et la lecture le consolaient en lui donnant l'oubli. Cependant quand ses pensées se reportaient vers Paris, et elles s'y reportaient souvent, une sueur froide glaçait son front, et son cœur battait avec violence. Une seule lettre lui était encore arrivée de cette ville. C'était un mot de Joanna, écrit le jour même où elles étaient entrées dans cette capitale, objet de tant de désirs. Cette lettre était pleine de joie et d'espérance. Depuis lors, aucune nouvelle de la jeune fille et de sa mère n'était parvenue au docteur. Seulement, à six mois de là, la personne chargée des affaires de la comtesse de Lewardeen reçut de Paris l'ordre de vendre la maison de campagne. Samuel rassembla tout ce qu'il possédait pour devenir acquéreur de la villa. Quelques-uns de ses amis lui fournirent l'argent qui lui manquait encore. Lorsqu'on sut dans le pays que le docteur Cordier se présentait pour acquérir la maison de Mme de Lewardeen, personne ne voulut enchérir sur lui. Samuel, sans le soupçonner le moins du monde, fut ainsi cause que la villa se vendit à vil prix, faute de concurrence. Son premier soin, après avoir pris possession de cette demeure, fut de tout y rétablir comme autrefois, lorsque Joanna l'habitait. Les meubles, souillés par l'insouciance des locataires qui y avaient passé une saison, furent restaurés avec une sorte de religion; les serres se repeuplèrent de fleurs et d'insectes; la volière et les logettes des lézards revirent des hôtes gais, pétulans, et heureux.

Samuel cherchait avec soin à tromper sa douleur. Toutes ses lettres à Mme de Lewardeen et à Joanna étaient restées sans réponse : la comtesse et sa fille semblaient avoir effacé de leur pensée jusqu'au souvenir de leur ami.

S. Henry BERTHOUD.

DE L'ART CULINAIRE CHEZ LES ANCIENS.

On ne saurait s'empêcher d'être ravi d'étonnement lorsque l'on considère le nombre et la variété des productions étrangères que les Romains faisaient venir à grands frais, et les soins tout particuliers qu'ils prenaient pour acclimater chez eux des végétaux exotiques, et pour engraisser délicatement les divers animaux destinés à figurer sur leurs tables. Ils avaient des parcs dans lesquels ils nourrissaient des sangliers, des mouflons ou brebis sauvages, des cerfs, des chevreuils, trois sortes de lièvres, etc. Chacun de ces animaux recevait des alimens appropriés à sa nature et choisis avec discernement : ainsi, les loirs, espèce de rats, qui étaient alors une friandise que l'on ne sait plus aujourd'hui apprécier qu'en Italie, et dont la chair paraît avoir à peu près le goût de celle du cochon d'Inde; les loirs, disons-nous, étaient nourris dans des enclos particuliers avec des glands et des châtaignes; les escargots avaient aussi leur enceinte consacrée et garnie de vases pour leur servir de retraite; on les y engraissait si bien avec du vin cuit et de la farine, qu'au rapport de Pline, on en a vu qui pesaient jusqu'à vingt-cinq livres. Ces mollusques étaient tellement recherchés, qu'on en faisait venir d'Afrique et d'Illyrie. Le goût pour cet aliment ne doit pas sembler étrange à ceux qui savent que l'un de nos plus illustres capitaines, celui qui, pour se procurer les meilleures confitures de Bar, a presque les mêmes facilités que le héros de Waterloo a voulu avoir pour les vins de Xérès, ne manque guère, à son déjeuner, d'avaler au moins une douzaine d'escargots, qu'on lui sert dans un parallélogramme en argent, percé à sa surface de trous dont chacun contient une coquille ; chacune des coquilles renferme un escargot cuit et assaisonné d'une appétissante sauce aux fines herbes. Il paraît que telle n'était pas la manière dont les Romains les apprêtaient, car voici les recettes données par Apicius (*de obsoniis et condimentis*, *lib. VII*, *cap.* XVI, *p.* 212, *ed. d'Amst.* 1709) : « Faites d'abord dégorger les escargots dans du lait salé, puis dans du lait pur ; faites-les frire dans l'huile, et servez chaud, avec une sauce composée d'*assa-fœtida*, de poivre, de coulis de viandes, et d'huile : ou bien faites-les griller en les arrosant continuellement d'un mélange de jus, de poivre et de cumin.

Hortensius ne dut pas sa célébrité seulement à son talent oratoire ; il eut le mérite de régaler le premier ses convives d'un paon rôti et servi avec toutes ses plumes, dans le repas qu'il donna pour célébrer dignement son admission au nombre des augures : ce nouveau rôti fut alors regardé comme un très-grand luxe; mais bientôt l'usage en devint si général, qu'il eût été ridicule de donner un dîner où n'eût pas figuré un paon. C'était vraiment, ainsi qu'on l'a fait judicieusement observer, comme si, chez nous, on donnait un dîner sans dinde aux truffes. Aussi le soin d'engraisser des paons devint-il une industrie très-lucrative : on cite un certain Ophilius Lucro, qui se faisait par ce métier une quinzaine de mille livres de rentes, presque autant que trois de nos chefs de bureau.

Les poissons surtout étaient à Rome l'objet d'une prédilection très-remarquable. On les réunissait dans des viviers en nombre si considérable, qu'il s'en trouva plusieurs fois pour une valeur de près d'un million. Rien ne coûtait pour leur procurer de l'eau salée, et Lucullus fit couper une montagne pour amener l'eau de la mer dans son parc; plusieurs Romains la faisaient venir jusque dans leur salle à manger; de sorte que les convives n'avaient qu'à étendre la main pour prendre vivans les poissons, qu'ils étaient bien sûrs de manger frais.

César se mêlait quelquefois de donner à dîner à tous les citoyens romains ; mais ceux-ci eussent rougi de recevoir une pitance aussi chétive que les comestibles qu'on distribuait naguère au peuple de Paris, dans certaines fêtes publiques : il leur fallait du poisson, et un jour César fut obligé d'aller aux emprunts pour compléter son service. Ce fut Mirius Irrius qui lui fournit des murènes (sorte d'anguille de mer), encore ne voulut-il ni les donner, ni les vendre; mais il exigea que César prit l'engagement de lui en restituer un nombre égal. Or, il s'est élevé depuis une grave controverse sur la question de savoir si ce nombre était de 6,000 ou seulement de 2,000 murènes. Pline témoigne en faveur de la première opinion, et Varron en faveur de la seconde. Quelle que soit celle qu'on adopte, il y avait de quoi faire une assez belle matelotte.

On sent qu'il eût existé une immense lacune dans l'art culinaire des Romains, s'ils n'avaient pas connu les truffes; mais ils les ont connues et dignement appréciées. Ils avaient, pour apprêter ce succulent tubercule, au moins six manières différentes, parmi lesquelles nous retrouvons à peu près nos truffes au vin, et nos truffes bardées. Un pas de plus, et ils auraient eu l'ortolan à la provençale !

L'invasion des barbares, les ténèbres du moyen âge, et surtout l'habitude qu'avaient les moines de gratter les anciens manuscrits pour y inscrire leurs légendes, ont causé la perte de plusieurs ouvrages précieux des écrivains de l'antiquité. Dieu merci, les moines ont respecté le traité d'Apicius sur la bonne chère, dans lequel il a décrit, avec un soin digne des plus grands éloges, l'art de faire les conserves, toutes les manières de préparer les différens mets, et les assaisonnemens qui conviennent le mieux à chacun. Il est important de ne pas confondre les trois hommes célèbres qui portèrent le nom d'Apicius, bien que tous trois aient dû leur célébrité à un penchant à la gourmandise, qui semble avoir été héréditaire dans cette heureuse famille. Le premier vécut du temps de Sylla, le second sous les règnes d'Auguste et de Tibère, et le troisième sous Trajan ; c'est le second qui composa l'ouvrage dont nous venons de parler, et qui mériterait d'être placé au-dessus du *Cuisinier royal*. Le talent éminent, nous dirons même le génie qui brille dans son traité, ne surprendra personne, si l'on se rappelle quel fut l'homme qui voulut bien l'écrire pour l'instruction de la postérité. Une seule anecdote suffit pour le caractériser.

Il avait entendu dire qu'on mangeait, dans un des ports de l'Adriatique, des crevettes plus grosses que celles qu'on trouvait dans les marchés de Rome; il avait une telle passion pour les bons morceaux, qu'il n'eut point de repos jusqu'à ce qu'il eût frété un navire exprès, pour aller vérifier lui-même ce fait important. Dès que son vaisseau fut en vue du port, les pêcheurs, que la renommée avait instruits du nom de l'illustre voyageur, se hâtèrent de se rendre à son bord pour lui offrir les crevettes les plus grosses qu'ils avaient pu se procurer. Mais Apicius, après un examen attentif, ne les trouva pas préférables à celles qu'il mangeait à Rome; et, voyant son espoir trompé, il revira de bord, sans daigner descendre à terre.

La dépense annuelle de sa table s'élevait à deux millions et demi de notre monnaie; aussi le pauvre homme se crut-il obligé de se donner la mort, lorsque son patrimoine se trouva réduit à 250,000 francs.

(*Traduit de l'anglais*)

L'HIRONDELLE.

Le printemps m'amena deux hirondelles; elles bâtirent leur nid au-dessus de ma porte. Comme elles volaient çà et là pour chercher du limon ! Que de coups elles donnèrent avec leurs petits becs pour cimenter leur nid ! Elles eurent soin de bien mastiquer leur petite demeure, de bien boucher tous les trous, et de la garnir avec du duvet. La femelle y déposa quatre œufs, et, blottie dans son nid, elle les couvait. Elle devint mère, et, le matin et le soir, elle portait à ses petits leur nourriture; plus de repos, plus de tranquillité. Le matin, les voix de sa couvée criarde l'éveillent de bonne heure ; le soir, elles la tiennent bien tard dans l'agitation. Les moucherons ont l'aile agile, les fourmis sont difficiles à découvrir, et la couvée demande si souvent ! Elle jeûne elle-même pour nourrir ses petits, qui grandissent et deviennent encore plus exigeans. La pauvre mère, épuisée de fatigue, revient d'un vol affaibli, à peine peut-elle entr'ouvrir son bec; puis, elle retourne encore à la chasse, car l'amour donne des forces. Dans sa sollicitude elle se tourmente, elle s'afflige, elle craint toujours que la disette ne se fasse sentir dans son petit nid. Cependant chacun est rassasié, chacun dort, jusqu'à ce que le départ de la mère les réveille; alors tous crient, comme s'ils étaient affamés. Cependant tous grossissent et prennent des forces, les plumes percent à travers leur duvet jaunâtre, leurs ailes se garnissent de plumes, leur bec se durcit, et déjà ils attrappent quelques moucherons, qui ont la témérité de s'approcher du nid.

Les voilà qui volent sur le toit voisin, du toit sur l'arbre, et de l'arbre ils s'échappent tout à fait. La mère revient à son nid désert. Elle pousse des cris plaintifs, elle appelle ; elle vole du nid à l'arbre, de l'arbre au nid, elle voltige çà et là; le jour elle jeûne, la nuit elle soupire; ah ! pauvre hirondelle, tu oublies qu'un jour aussi tu as abandonné ta mère ! Elle aussi a poussé des cris plaintifs, quand ses petits se sont envolés !

(*Traduit du chinois, du sage Suma-Kuang*).

LE

CHATEAU DE BOUCHOUT.



Gardez-vous de ne pas visiter le château de Bouchout. A quelque distance de Bruxelles, non loin de la délicieuse villa de Lacken, qu'habitent, pendant la belle saison, Leurs Majestés le Roi et la Reine des Belges, s'élève un château d'un aspect tout féodal. Ses tours, huit fois centenaires, se détachent blanches et majestueuses sur le rideau vert d'un grand parc. Quand on approche de cette antique forteresse, on la voit se mirer dans un charmant petit lac qui en baigne le pied.

C'est le château de Bouchout.

§ I. — La légende du fondateur.

Le château de Bouchout fut bâti vers 1129 par Godefroy le Barbu, duc de Lothier. Le Lothier comprenait une grande partie de la Lorraine et tout le Brabant.

La tradition et les légendes se sont emparées de Godefroy le Barbu : elles en ont fait le héros d'une de ces epopées qui se racontent, depuis huit siècles, au coin du feu, le soir à la veillée, et dont on retrouve à peine quelques traces écrites, même dans les trésors manuscrits des bibliothèques.

D'après ces traditions, Godefroy le Barbu, orphelin et dépouillé en bas âge des états de ses pères, n'avait con-

servé du sang illustre de Charlemagne, dont il était le descendant, qu'un noble cœur, un grand courage, une persévérance à l'épreuve, et sa comté de Louvain. Louvain était la seule ville du Lothier qui n'eût point trahi la cause du fils de son seigneur.

Or, quand Godefroy eut atteint l'âge de seize ans, et



La Salle d'armes.

que la barbe commença à dorer d'un léger duvet d'or son menton, il réunit ses principaux vassaux, en présence de sa mère, dans l'église de Louvain. Quand fut arrivé le moment de l'élévation, le jeune seigneur tira du fourreau l'épée de son père, qu'il portait pour la première fois, et la plaça sur l'autel. Puis, étendant la main vers la sainte hostie :

— Par le sang du Rédempteur et par le souvenir de mon

noble père, je fais serment de porter nue à ma ceinture cette épée, et de ne pas laisser approcher le fer de ma barbe, avant que je ne sois rentré en possession de tous les domaines de mes ancêtres... La fraude et la violence me les ont enlevés quand j'étais trop jeune encore pour les défendre. Que Dieu et les saints reçoivent mon serment, me protégent dans son accomplissement et me punissent si j'y manque.

Il y avait dans la voix et dans le geste de Godefroy tant de résolution et d'audace, que tous les témoins de cette scène tirèrent eux-mêmes leur épée, et s'écrièrent :

— Oui! oui! nous verserons jusqu'à la dernière goutte de notre sang et nous donnerons jusqu'à notre dernier knapkock (1) pour vous servir dans cette noble cause.

— A Dieu ne plaise, messeigneurs et mes dignes bourgeois, reprit Godefroy, que je risque votre sang si précieux et que je vide vos bourses, que vous avez tant de peine à remplir. Seul, sans autre aide que la protection céleste, je veux rentrer dans mes droits, et même en conquérir de plus grands. Si je succombe, du moins je n'entraînerai personne dans ma perte. Mais je ne succomberai point, reprit-il; une voix céleste, que j'ai entendue dans mes rêves, m'a inspiré mon dessein et m'en promet le succès.

Il reprit son épée, la plaça nue à sa ceinture, et s'agenouilla pour laisser continuer le saint sacrifice de la messe.

En le voyant prier avec tant de ferveur, chacun se sentit plein de confiance dans l'entreprise du jeune comte, d'autant plus, qu'au moment où il s'approcha de la sainte table, il se fit une grande lumière dans l'église, et qu'une voix, douce comme la voix d'un ange, et qui sans doute n'était autre chose, sortit du sanctuaire et chanta clairement :

— *Adjutorium nostrum in nomine Domini.*

A peine eut-il prononcé le nom divin, que la foudre éclata avec violence ; la jeune fille jeta un grand cri et disparut; le château s'évanouit comme une vaine fumée, et Godefroy se trouva dans un cimetière abandonné, près de son écuyer qui priait, un rosaire à la main.

Godefroy se mit également en oraison, car il comprit qu'il venait d'échapper aux piéges du malin esprit; il adressa donc au Ciel de vives actions de grâce, et se remit en route pour aller trouver l'empereur.

Pour énumérer toutes les épreuves auxquelles fut soumis Godefroy durant les six mois qui s'écoulèrent avant qu'il atteignît le terme de son voyage, dix jours et dix nuits ne suffiraient point: disons seulement qu'il déjoua toujours les piéges du démon par sa piété, par son courage, et surtout par les conseils de son écuyer ; qu'il secourut des opprimés; qu'il protégea des orphelins; qu'il vainquit des géans et des monstres, qu'il sut faire bénir partout son nom et admirer sa vaillance. La renommée de tant de prouesses devait le servir près de l'empereur qui ne pouvait les ignorer, tant elles avaient eu de retentissement et d'éclat; mais avant d'arriver près de son souverain, le jeune comte, sur l'avis de son écuyer, quitta ses armes armoriées pour en revêtir d'autres qui ne portaient pour indication qu'une simple croix avec ces mots pour devise : *Dieu me soit en aide! j'ai bonne cause.* L'empereur était alors fort triste et fort empêché ; son propre fils s'était révolté contre lui, et avait entraîné dans sa trahison la plupart des seigneurs grands vassaux de son père. Il y avait surtout parmi eux un traître nommé Henri de Limbourg, lequel avait beaucoup contribué à faire conspirer le fils contre le père, et qui lui donnait les conseils les plus scélérats et les plus funestes.

Dès que Godefroy le Barbu aperçut le camp de l'empereur, il piqua des deux son cheval afin d'arriver plus vite, et il se retourna pour voir si son écuyer le suivait. A sa grande surprise, il vit l'écuyer blanc, qui dessellait son cheval, et qui prenait toutes ses dispositions pour ne pas aller plus loin et pour passer commodément la nuit dans l'endroit où il se trouvait.

— Eh quoi! s'écria le comte, ne voulez-vous plus m'accompagner, et comptez-vous cesser d'être mon écuyer, puisque vous m'abandonnez en ce moment?

L'écuyer sourit et secoua doucement la tête :

— Je pense, répondit-il, qu'il est sage et de bon conseil de passer la nuit en ces lieux, et d'attendre à demain matin pour nous présenter à l'empereur.

— A demain? mais il est à peine nuit, et c'est un temps précieux que nous perdrons ; en avant!

— Si monseigneur persiste à partir de suite, je resterai dans ces lieux ; ce sera donc monseigneur qui me quittera, et non moi qui l'abandonnerai.

Godefroy, sans se rendre compte des motifs qui faisaient agir son écuyer, fit abnégation de sa propre opinion, pour se ranger à celle de l'écuyer ; il se coucha sur le gazon, et résolut d'attendre au lendemain.

Le jeune comte dormait encore le lendemain d'un profond sommeil, lorsque le bruit du clairon et les cris des combattans le réveillèrent en sursaut ; il s'élança sur son cheval et gravit une hauteur. De là, il découvrit que l'armée de l'empereur était aux prises avec celle du prince Henri, et qu'en ce moment les troupes du fils obtenaient un grand avantage sur les soldats du père. L'écuyer, suivant ses habitudes silencieuses, mit son cheval au galop, gagna le champ de bataille et se jeta dans la mêlée. Il n'est pas besoin de dire que Godefroy l'accompagna. A peine furent-ils arrivés que tout changea de face. Ces deux nouveaux combattans ramenaient la victoire partout où ils se montraient; jamais on ne vit chevaliers faire plus de nobles prouesses que Godefroy : quant à son compagnon l'écuyer blanc, il lui suffisait d'étendre la main vers une direction, pour que les bataillons tombassent, frappés par des coups invisibles. Bientôt le prince Henri prit la fuite avec toute son armée, et l'on vit avec étonnement le prince de Limbourg, qui jusque-là s'était tenu en observation, à l'écart, sans faire donner ses troupes ; on le vit, dis-je, tomber sur les fuyards, et jeter le cri de guerre de l'empereur; il vint ensuite, à la tête des siens et avec un grand nombre de prisonniers, rejoindre le monarque.

Quand il fut en présence de son souverain, il mit un genou en terre, et dit :

— Sire, j'ai paru vous trahir pour mieux vous servir; daignez me pardonner une feinte dont j'ai bien souffert, puisqu'elle m'a valu votre colère sans que je la méritasse.

L'empereur ne fut point dupe de ce mensonge, et il comprit très-bien que le comte de Limbourg avait tout bonnement attendu que la victoire se décidât pour se ranger du parti du plus fort. Il n'en fit pas moins bonne mine au comte de Limbourg, tout en se réservant de le traiter plus tard comme il le méritait.

Cependant, Godefroy et son écuyer restaient confondus dans la foule ; mais l'œil du souverain les distingua.

— Or çà, braves inconnus, leur dit le monarque, voici qu'on va délibérer sur ce que nous avons à faire, venez prendre part au conseil; car nous vous devons la victoire.

(1) Petite monnaie.

Ils obéirent, descendirent de cheval, et entrèrent dans la tente de l'empereur. Celui-ci, ayant requis chacun d'exprimer son opinion :

— M'est avis, dit le comte de Limbourg, qu'il faut poursuivre le prince révolté jusqu'à ce qu'il tombe, vivant ou mort, par force ou par ruse, entre les mains de l'empereur, qu'il a offensé.

Tous ceux qui entendirent cet avis frappèrent des mains en signe d'assentiment. L'empereur essuya une larme; puis se tournant vers Godefroy, qui seul n'avait point applaudi :

— Et vous, sire chevalier, qu'opinez-vous?

— Sire, le prince Henri est votre fils, et un fils a droit à la miséricorde de son père. Je pense qu'il serait bon de lui envoyer un chevalier pour lui faire savoir que vos bras lui sont ouverts, et que votre pardon attend son repentir.

L'empereur, ému, embrassa Godefroy, et lui dit :

— Votre opinion l'emportera sur les autres avis, car Dieu vous l'a inspirée. Je vous charge d'aller trouver mon fils; partez sur-le-champ; au retour, vous recevrez telle récompense que vous me demanderez. En attendant, n'avez-vous point un guerdon à requérir de moi?

— Un seul, repartit Godefroy; je demande à votre Majesté la faveur de ne point lever ma visière et de ne point lui dire mon nom jusqu'à mon retour.

— J'aurais eu grande joie à savoir qui vous êtes; car je ne compte point, parmi mes chevaliers, un vassal plus sage et plus brave que vous; mais qu'il soit fait ainsi que vous le désirez.

Godefroy se mit sur-le-champ en route, guidé par son écuyer; mais il ne put rejoindre le prince Henri avant deux semaines, tant les obstacles de toutes sortes s'opposaient à ce qu'il l'atteignit. Enfin, il le rencontra près de Bruxelles, au moment où il s'y attendait le moins, et lorsqu'il revenait sur ses pas. Il se rendit aussitôt près du fils de l'empereur, mit un genou en terre devant lui, et dit d'une voix ferme :

— Monseigneur, je viens de la part de l'empereur votre père et mon maître, vous exhorter au repentir et vous apporter des paroles de pardon.

— Vous venez donc de l'autre monde, s'écria grossièrement une voix que Godefroy reconnut pour être celle du comte de Limbourg ; l'empereur Henri troisième est mort depuis huit jours, et vous parlez à votre souverain, Henri quatrième.

Les rires de l'assemblée, à ces paroles, déconcertèrent un peu Godefroy; mais le nouvel empereur fit signe qu'on se tût.

— Jeune homme, dit-il, vous êtes un bon et fidèle sujet; vous avez désarmé la juste colère de mon père contre moi; il m'a béni au lieu de me maudire à son lit de mort, et c'est à vous que je dois un pareil bonheur. Qui êtes-vous?

L'ange blanc s'avança avant que Godefroy son maître eût le temps de répondre.

— Ce chevalier, dit-il, est monseigneur le comte Godefroy de Louvain, dépouillé, durant son enfance, de ses domaines, par le comte Henri de Limbourg.

— Ah ! fit l'empereur...; eh bien, je lui rends tout le Lothier et les contrées que lui a volées un traître qui a trompé tour à tour mon père et moi ; de plus, je lui donne ma sœur en mariage. Qu'on saisisse le comte de Limbourg et qu'on le jette pour toujours dans un cachot. Godefroy, venez embrasser votre beau-frère.

— Ma mission est achevée ; je puis retourner au ciel, s'écria l'écuyer blanc qui déploya deux ailes d'or et qui disparut dans les nues ; car c'était un ange que Dieu avait envoyé pour protéger Godefroy.

§ II. — L'histoire du fondateur.

Vous venez de voir comment les légendes et les traditions racontent les aventures du fondateur de Bouchout; voici, maintenant, ce que l'histoire a recueilli sur lui ; le passage suivant est traduit littéralement du vieil ouvrage flamand intitulé : *Chronycke van de Hertoghen van Brabant, door Laurens van Haecht Goidtsenhoven* (1), ce qui veut dire littéralement : *Chronique des ducs de Brabant*, par Laurent van Haecht Goidtsenhoven.

« Godefroy, surnommé le Barbu, beau-fils de Henri III et beau-frère de Henri IV, devint comte de Louvain et de Bruxelles, et marquis du Saint-Empire en 1096. L'empereur Henri lui donna en mariage sa fille (2), sœur du jeune empereur. Godefroy reçut le surnom de Barbu, parce qu'il avait promis à son père de ne plus se faire raser la barbe avant qu'il n'eût reconquis ses possessions légitimes, savoir, le Brabant et le Lothier. Et voici comment cela se fit

« Sous le règne de l'empereur Henri III, beau-père de Godefroy le Barbu, eut lieu l'expédition en Terre-Sainte du duc Godefroy de Bouillon, qui était duc de Lothier, contrée descendant des comtes de l'Ardenne. Godefroy confia le duché de Lothier (qui comprend la plus grande partie du Brabant et de la Lorraine) aux soins et à la garde du duc ou comte Henri de Limbourg, son neveu, prince d'un caractère faux et infidèle, surtout dans les différends qui surgirent entre l'empereur Henri et son fils Henri, lequel se révolta contre son père et fit des efforts pour parvenir lui-même à l'empire. Comme son père avait offensé le pape et le siége pontifical, le fils attira vers lui un grand nombre de seigneurs et de princes : Henri de Limbourg vint se ranger des premiers de son côté pour favoriser la rébellion du fils contre le père. Ensuite il quitta le fils pour servir le père; quelque temps après, l'empereur Henri mourut à Liége après avoir régné pendant quarante-huit ans et essuyé bien des malheurs. Lorsque son fils monta sur le trône, il se souvint de l'infidélité de Henri de Limbourg et le fit emprisonner, mais celui-ci s'échappa par ruse. Comme héritier de Godefroy et de Baudouin de Bouillon, il tenait sous sa puissance le Lothier, mais l'empereur le lui enleva pour le donner à Godefroy le Barbu, son beau-frère, comte de Louvain, que, par arrêt impérial, il créa duc après avoir été pendant quinze ans comte de Louvain.

« L'empereur lui donna en outre un blason à champ d'argent et un autre à champ d'or à griffes, langue et dents de gueules, comme en portait le feu duc Angys, mari de sainte Begge. Cela arriva en l'an de grâce 1108. Alors il y avait cent et un ans depuis que Othon, fils de Charles, était mort, et que Gerberge, sa sœur, avait été dépouillée du duché, n'en gardant que Louvain et Bruxelles. Mais Godefroy réunit de nouveau le Lothier au Brabant depuis la Meuse jusqu'à l'Escaut, possession qui avait été ôtée à ses ancêtres, issus cependant de la race de Charlemagne.

« Dès que le duc Godefroy en fut arrivé à ce point, il manda ceux qui avaient été les vassaux de ses ancêtres ;

(1) Anvers, MDXII, de l'imprimerie de Plantin.

(2) C'est à tort que le chroniqueur donne pour femme à Godefroy Sophie, fille ou sœur de l'empereur Henri V. Celle princesse ne paraît avoir jamais existé. La première femme de Godefroy le Barbu fut Ide de Namur, dont il eut Godefroy II; sa seconde femme fut Clémence, fille de Guillaume, comte de Bourgogne, surnommé *Tête hardie*. Elle était veuve de Robert de Jérusalem, comte de Flandre.

ils comparurent devant lui, obéissans et soumis. Entre autres, il fit venir le seigneur Arnould Berthoud, seigneur de Grimberghen pour recevoir son serment; mais comme il était très-puissant et très-riche, il fut si orgueilleux qu'il ne voulut reconnaître au duc aucun droit sur le pays de Grimberghen. Il était aussi seigneur de la moitié de Malines, et il avait acquis l'autre moitié en l'achetant à l'église de Liége. Il était aussi seigneur de Duffet, de Walhem, de Rumpts, de Hegat, de Geele.

« Un grand différend s'était élevé entre le seigneur Arnould Berthoud et le duc Godefroy le Barbu; chacun rassembla ses troupes, et le duc s'empara, par la force des armes, des villages et des seigneuries du seigneur Arnould. Ils se résistèrent, chacun appuyé d'un grand nombre de



Salle à manger du château de Bouchout.

guerriers. On se battit vivement, et le Brabant essuya de grandes pertes, car beaucoup de chevaliers perdirent la vie. Le seigneur Arnould, prince téméraire, fort et courageux à la guerre, et de plus très-sanguinaire, encouragea vivement son peuple, au point qu'à la fin, par sa valeur, il sut tenir tête à Godefroy, quoique celui-ci restât victorieux, grâce aux ravages que ses armes causèrent à ses ennemis. Arnould fut enfin forcé d'abandonner le champ de bataille, et depuis cette époque, ils se livrèrent des combats sanglans qui durèrent jusqu'à la mort de Godefroy.

« Godefroy le Barbu était fort aimé de toute la noblesse. Il y eut aussi beaucoup de rois qui convoitèrent son amitié, cherchant à se l'attirer par des largesses, car c'était un prince bienfaisant, ennemi de toute cruauté et de toute tyrannie. Il travailla toujours plus au bien-être de ses seigneurs qu'au sien propre. Il veillait à ce que sa commune pût dormir sans crainte, et fit des efforts pour que les siens vécussent en repos. Il combla de ses bienfaits même les ingrats.

« Ce prince, après un règne de quarante-quatre ans, descendit au tombeau en l'an 1140, et fut enterré dans l'église du monastère d'Affligem, située entre Bruxelles et Alost. Il laissa après lui un fils nommé Godefroy II, et un autre, Henri, comte de Louvain, qui, dans la suite, se fit moine au susdit monastère, ainsi qu'une fille appelée Aleydis, qui devint reine d'Angleterre.

« Les couvens qu'il a fondés à ses propres frais sont le témoignage de sa piété et de sa dévotion. Il fit ériger un cloître, situé près de Louvain, nommé Vlierberck, qui existe encore aujourd'hui, et qui, grâce aux donations d'hommes pieux, a été agrandi et embelli d'autres domaines. »



Salon gothique du château de Bouchout.

Ajoutons à cette vieille et naïve histoire, qui ressemble beaucoup elle-même à une légende, que Godefroy le Barbu reçut de l'empereur Henri V, en 1107, l'investiture du marquisat d'Anvers ; que, bientôt en guerre avec le comte de Limbourg, Godefroy s'empara d'Aix-la-Chapelle, où il fit prisonnière la femme de son adversaire, qu'il renvoya généreusement à son mari après l'avoir chargée de présens.

Godefroy, d'un caractère très-pieux, fonda et enrichit, en leur accordant des dîmes, les abbayes de Konch et d'Afflighem : on a vu plus haut qu'il fut enterré dans cette dernière.

Prenant la défense d'Alexandre, évêque intrus de Liége, que ses sujets ne voulaient pas reconnaître, Godefroy ravagea le comté de Namur et l'évêché de Liége. Cette guerre injuste le fit excommunier par le pape.

En 1022, il attaqua et prit le vieux château de Fauquemont, et détruisit ce manoir de Charlemagne (Falkenberg, montagne des faucons).

L'empereur Lothaire, successeur de Henri V, ayant donné l'investiture du duché de Lothier et du marquisat d'Anvers à Walleram, comte ou duc de Limbourg, Godefroy déclara la guerre à ce dernier.

Dans la querelle survenue entre Guillaume de Normandie, comte de Flandre, et Thierry d'Alsace, son compétiteur, Godefroy prit le parti de Guillaume; mais après la mort de ce prince, arrivée en 1128, il fit une convention avec Thierry, et l'obligea à relever de lui pour la seigneurie d'Alost, et à s'en rapporter, quant aux autres sujets de querelle, au roi d'Angleterre (1).

S'étant brouillé de nouveau avec l'évêque de Liége et Walleram, comte ou duc de Limbourg, il leur livra deux batailles à Duras, près de Saint-Tronc; il fut complétement battu le 9 août 1129, et perdit son étendard, qui fut porté à l'église de Saint-Lambert, à Liége. Mais bientôt il répara ce désastre par son talent et sa prudence. Il fonda alors l'abbaye de Parik, près de Louvain, et, en 1132, le monastère du grand Bygard, près de Bruxelles. Il bâtit également l'église de Notre-Dame de la Chapelle, alors hors de la ville. (Le chœur actuel est encore de cette époque.)

En 1135, il fit de nouveau la guerre au comte de Namur, son beau-frère, qui brûla la ville de Gemblours, sauf l'abbaye.

§ III. — Le château.



On l'a dit, le château de Bouchout ou Bouckaut, en Brabant, fut bâti vers 1129 ou 1130, par Godefroy Ier, dit le Barbu, duc de Brabant. Il céda la ville de Termonde, ou Dendermonde, à Thierry d'Alsace, comte de Flandre, contre le territoire de Bouckaut, afin d'y élever une forteresse qui pût, disent les historiens, arrêter les excursions, vers Bruxelles, des Flamands de Gand et de Malines. Sept tours et une triple enceinte de fossés pleins d'eau, fortifièrent la nouvelle citadelle, qui prit le nom de Bouchout, anciennement *Boc-Holz*, de l'activité que devait montrer la garnison. *Boc-Holz* signifie en vieux flamand : *tiens ton arc; arcum tene.*

Les premiers châtelains préposés à la garde de Bouchout, étaient de la famille de Crainheim; ils prirent le nom de Bouchout, et l'illustrèrent tant aux croisades qu'à la guerre des Stadings.

Aux treizième et quatorzième siècles, les sires de Bouchout (2) donnèrent plusieurs sénéchaux et vicomtes-châtelains de Bruxelles; ils s'allièrent aux plus illustres maisons des Pays-Bas, telles que les Ghistelles, les Luxembourg et les Mérode.

Marguerite de Bouchout, héritière de ce nom, vicomtesse de Bruxelles, épousa Évrard de la Marck-Aremberg; elle mourut en 1476.

Les sires de la Marck (3) conservèrent Bouchout jusqu'en 1536; à cette époque, Robert, comte de la Marck-Aremberg, vendit Bouchout et ses droits seigneuriaux à Maximilien de Transylvain; depuis, soit par alliance, soit par vente, la terre de Bouchout appartint successivement aux familles d'Assouville, de France, de Roose; aujourd'hui elle est en la possession de la branche belge des comtes de Beauffort.

La maison de Beauffort, maison des plus anciennes et des plus illustres de l'ancienne province d'Artois, était connue dès 1125. Elle est admise, de temps immémorial, dans tous les chapitres nobles des Pays-Bas. La maison de Beauffort, ou Beaufort, a donné des chevaliers croisés, des gouverneurs de ville, des capitaines des gardes du roi d'Espagne, des grands-baillis d'épée de Tournay et de Saint-Omer, des abbesses des abbayes nobles de Maubeuge et d'Estrun-lez-Arras, etc. Ses principales alliances, depuis son origine, sont avec les maisons de Brimeu, d'Arras, de Saveuse, Gavre, de Mailly, de Montmorency, de Ghistelles, de La Mark, de Croy, de Berlagmont, de Mérode, de Nignacourt.

Bouchout eut probablement à soutenir plusieurs siéges pendant les guerres du moyen âge. Oudegherst, dans ses *Chroniques de Flandre* (t. II, p. 491), dit que Louis de Mâle, comte de Flandre, en guerre avec Wenceslas, duc de Brabant, s'empara de Bouchout et y logea la veille ou l'avant-veille de la bataille de Scheut, livrée le 17 août 1356. Des fers de lances, des lames de poignards, des bouts de flèches, et un grand nombre d'ossements humains, que l'on a trouvés maintes fois, soit en nettoyant les fossés du château, soit en creusant les fondations d'une ferme contiguë, prouvent que la vieille forteresse fut prise de vive force, et probablement après un siége de quelque durée ou un assaut meurtrier.

Des historiens belges, et entre autres Cantillon (*Délices du Brabant*, t. II, p. 132), disent que le 19 mai 1746, Louis XV, dont l'armée assiégeait Anvers, vint établir son quartier-général à Bouchout, et que ce fut dans la grand' salle de ce château que les magistrats d'Anvers vinrent apporter au roi de France les clefs de leur ville.

Nous croyons que ces faits ne concernent pas le château de Bouchout, près Bruxelles, mais un autre château du même nom situé à deux lieues d'Anvers.

La seigneurie de Bouchout, avec droit de haute, moyenne et basse justice, ne relevait que des ducs de Brabant, et était l'une des plus considérables et des plus importantes de ce duché. L'archiduc Albert et l'infante Isabelle déclarèrent, par lettres-patentes du 30 juin 1605, que la terre et seigneurie de Bouchout étaient l'une des baronnies les plus anciennes du duché de Brabant. Les priviléges et droits seigneuriaux de Bouchout furent encore confirmés par Philippe IV le 10 mai 1640, et par Charles II le 9 mai 1685.

Le château de Bouchout, tel qu'il existe en ce moment, a perdu un peu de son caractère de forteresse féodale. Les triples fossés, réunis, forment un lac d'une assez vaste étendue; la tour d'entrée et le pont-levis ont disparu; cette tour et ce pont-levis n'offraient aucun caractère de beauté. Une partie des bâtimens avait été construite au dernier siècle; ses fenêtres ont été agrandies et régularisées; enfin la forteresse est devenue une vaste et commode habitation, mais le propriétaire actuel, M. le comte de Beauffort, directeur des Beaux-Arts en Belgique, voulant conserver à ce manoir l'intérêt qui s'attache à ce précieux monument historique ancien, l'a complétement restauré dans le style gothique renaissance, sous la direction de M. Suys, architecte de S. M. le roi des Belges. De vieux meubles, des bas-reliefs, des armures, des tableaux anciens, des vitraux décorent l'intérieur de Bouchout. Les fenêtres des salles, la chapelle, la bibliothèque et la galerie sont ornées des portraits en pied,

(1) C'est vers cette époque, sans nul doute, que Godefroy bâtit le château de Bouchout.

(2) Daniel de Crainheim, sire de Bouchout, fut sénéchal ou drossart de Brabant en 1293; Jean, sire de Bouchout, acheta la vicomté de Bruxelles en 1362; Daniel, sire de Bouchout, fut châtelain de Bruxelles en 1367. (Butkens, *Trophées du duché de Brabant*, t. II, p. 269, 270 et 271.)

(3) Les illustrations de la maison de la Marck sont trop connues pour qu'on entre en aucun détail sur cette famille si puissante au moyen âge.

peints sur verre, des ducs de Brabant, des souverains autrichiens et espagnols des Pays-Bas, ou des hommes illustres de l'histoire belge. Sur la vaste et riche cheminée de la salle à manger se trouvent les statues de Godefroy le Barbu, fondateur du château, de Godefroy de Bouillon et de Philippe le Bon. Une galerie, au premier étage, renferme une grande quantité d'objets rares et curieux, et surtout des tableaux anciens représentant des personnages célèbres, les batailles, les monumens et les châteaux les plus intéressans des Pays-Bas.

Dans un salon de la tour nord-ouest se trouvent de jolis vitraux, des meubles du moyen âge, et au plafond les écussons des huit familles qui possédèrent Bouchout.

On y voit encore les portraits en pied de Charles-Quint, de Philippe II, Philippe III, Philippe IV, Charles II, qui sont enchâssés dans une superbe boiserie de chêne, avec des médaillons représentant les ducs de Brabant; de vieilles stalles, une très-belle porte, placée jadis à l'abbaye de Malônes, près Namur, et donnée en 1524 ou 1525 à cette abbaye par Érard de la Marck, cardinal, prince-évêque de Liége. Enfin, on y admire des armes provenant des batailles de Sempack, Laupen, Saint-Jacques et Marignan, qui rendent cette salle des plus intéressantes.

Aujourd'hui on ne peut, sans admiration et sans reconnaissance pour son noble propriétaire, M. le comte de Beauffort, directeur des Beaux-Arts de Belgique, parcourir le château de Bouchout restauré avec un goût si intelligent et une somptuosité si merveilleuse. Honneur à qui sait porter avec tant de dignité et de respect le noble nom de ses ancêtres!

PEREGRINUS.

IRRUPTIONS DE LA MER SUR LE CONTINENT.

Huitième siècle. — La mer emporte une grande partie de l'île Helgoland, située entre les embouchures du Wéser, de l'Elbe et de l'Eider.

Neuvième siècle. — La mer fait éprouver de terribles altérations aux côtes de la Bretagne : des villages et des vallées entières sont englouties.

900—950. Des ouragans épouvantables ravagent les lagunes de Venise, et font disparaître les îles d'Ammiano et de Constanciaco mentionnées dans les anciennes chroniques.

1044—1309. Irruptions de la mer Baltique sur les côtes de la Poméranie, qui causent des pertes incalculables, et donnent naissance à la tradition populaire de l'engloutissement de la ville de Vineta, dont l'existence cependant est encore un problème, nonobstant l'autorité imposante de Kant et de quelques autres savans.

1106. Malemacco, ville considérable dans les lagunes de Venise, est engloutie. — Une grande inondation forme le golfe de Jahdé (à l'embouchure du Wéser), qui tire son nom de la petite rivière qui avait arrosé le beau pays détruit par cette catastrophe.

1219, 1220, 1221, 1246 et 1251. Des courans terribles séparent du continent l'île de Viéringue, et préparent la brèche violente qui détache l'isthme qui avait joint la Hollande septentrionale au district de Stavoren, qui forme aujourd'hui une partie de la province de la Frise.

1277, 1278, 1280 et 1287. Des inondations submergent le canton fertile de Reiderland, détruisent la ville de Gorum avec cinquante autres villes, villages et couvens, et elles forment le lac de Dollart à l'embouchure de l'Ems. Les rivières de Tiam et d'Eche, qui avaient arrosé ce pays, disparurent à cette époque.

1282. L'isthme qui joint la Frise à la Hollande septentrionale est rompu par les tempêtes, ce qui donne origine au Zuiderzée (Austrinus sinus).

1240. La mer engloutit plusieurs cantons sur la côte occidentale du Sleswig, et élargit considérablement le bras qui sépare l'île de Nordstrand du continent.

1300, 1500, 1649. Les trois quarts de l'île de Helgoland sont engloutis.

1300. La mer détruit la ville d'Eiparum, en Istrie.

1305. La mer emporte une grande partie de l'île de Rugen, et envahit plusieurs villages sur les côtes de la Poméranie.

1337. Disparition de quatorze villages dans l'île de Kadzand, en Zélande.

1421. La mer fait une irruption en Bergseweld; détruit vingt-deux villages, et forme le lac de Briesboch, qui s'étend de Gertruidenberg jusqu'à l'île de Dordrecht.

1475. La mer emporte une étendue considérable du pays situé à l'embouchure de l'Humber, et détruit plusieurs villages.

1510. La mer Baltique forme la baie large et profonde du Frisch-Haff, près de Gillan, en Prusse.

1530—1532. La ville de Kortgen, dans l'île de Nord-Beveland, est engloutie, de même que la partie orientale de l'île de Sud-Beveland : les villes de Borselen et de Remerswalde disparaissent avec plusieurs villages.

1570. La moitié du village de Schevening, près La Haye, est détruite par une tempête.

1625. La mer emporte une partie de la presqu'île de Darss, en Poméranie, et en forme l'île de Zingst.

1634. Une irruption de la mer submerge entièrement l'île de Nordstrand; 1,338 maisons, églises et tours sont détruites; 6,428 hommes et 500,000 bestiaux périssent; rien ne reste de toute cette île, jadis si florissante, excepté les trois îlots de Pelworen, de Fordstrand et de Dutzmoor.

1705—1746. La mer réduit les côtes de l'île Kadzand de 100 toises.

1726. Une tempête transforme en un golfe de plusieurs lieues d'étendue les salines d'Araya, dans la province Colombienne de Cumana.

1770—1785. L'île de Helgoland est déchirée par les torrens, un canal se forme entre sa partie haute et sa partie basse, et en forme deux petites îles différentes.

1784. Une tempête violente forme, d'après M. Hoff, dans l'Égypte inférieure, le lac d'Aboukir.

1794—1795. De nouvelles irruptions de la mer réduisent encore davantage l'île de Nordstrand.

1805. La mer emporte les derniers restes de l'ancien prieuré de Crail, en Écosse.

MERCURE DE FRANCE.

(DU 15 DÉCEMBRE AU 15 JANVIER.)

L'Académie des sciences a tenu sa séance annuelle, sous la présidence de M. Poncelet, pour la distribution des prix du concours de 1842.

L'Académie a décerné les prix suivans:

1° Un prix de 895 fr., partagé entre MM. Longet et Matteucci, pour leurs travaux de physiologie expérimentale, et une indemnité de 1,500 fr. pour chacun, ajoutée par l'Académie.

2° Un prix de 3,000 fr. à M. de La Rive, professeur de physique à Genève, pour avoir le premier appliqué les forces électriques à la dorure des métaux, et en particulier du bronze, du laiton et du cuivre.

3° Un prix de 6,000 fr. à M. Elkington, pour la découverte de son procédé de dorure par voie humide, et pour la découverte de ses procédés relatifs à la dorure galvanique et à l'application de l'argent sur les métaux.

4° Un prix de 6,000 fr. à M. de Ruolz, pour la découverte et l'application industrielle d'un grand nombre de moyens propres soit à dorer les métaux, soit à les argenter, soit à les platiner, soit enfin à déterminer la précipitation économique des métaux les uns sur les autres par l'action de la pile.

5° Des récompenses (des prix n'ayant pas paru devoir être donnés) : à M. le docteur Bouillaud, 4,000 fr.; à M. le docteur Amussat, 3,000 fr.; à M. le docteur Grisolle, 2,000 fr.; à M. le docteur Ségalas, 1,500 fr.; à M. le docteur Ricord, 1,000 fr.; à M. A. Becquerel, comme encouragement, 1,000 fr., pour leurs travaux de médecine et de chirurgie. Des mentions honorables ont en outre été données à M. Félix Hatin et à M. Morisot.

6° Un prix (fondé par M. de Montyon) pour les ouvrages de mécanique, à M. Carville, inventeur d'une machine à mouler les briques, actuellement adoptée par l'industrie.

7° Un prix de statistique à M. Dufau pour son Traité de statistique, ou Théorie de l'étude des lois d'après lesquelles se développent les faits sociaux ; suivi d'un Essai de statistique physique et morale de la population française. Une mention honorable a été donnée à M. Lachèse, pour sa Statistique des conseils de révision dans le département de Maine-et-Loire. Le prix fondé par Mme la marquise de Laplace pour le premier élève sortant de l'Ecole Polytechnique a été décerné à M. Bossey, premier élève sortant de la promotion de 1841.

Après la proclamation des prix décernés et des sujets de prix proposés, M. Isid. Geoffroy Saint-Hilaire a lu une étude sur la méthode zoologique de Linné, et M. Flourens, secrétaire perpétuel, a lu un éloge historique de M. de Candolle, membre de l'Académie, décédé.

— Dans une de ses dernières séances, l'Académie des sciences a décidé, à la majorité de 29 voix contre 14, qu'il n'y avait pas lieu, quant à présent, de procéder au remplacement de M. Savary, dans la section d'astronomie. Dans six mois la nomination du titulaire sera soumise de nouveau à l'Académie des sciences.

— L'Académie des sciences a proposé, pour sujet du grand prix des sciences physiques (6,000 fr.), qui sera décerné, s'il y a lieu, dans sa séance publique de 1845, la question suivante : « Déterminer, par des expériences précises, les quantités de chaleur dégagées dans les combinaisons chimiques. »

Elle a remis au concours, pour 1843, la question suivante (prix, une médaille de 3,000 fr.) : « Déterminer, par des expériences précises, quelle est la succession des changements chimiques, physiques et organiques qui ont lieu dans l'œuf pendant le développement du fœtus chez les oiseaux et chez les batraciens. »

Les deux questions suivantes sont également proposées pour l'année 1843 : « 1° Déterminer, par des expériences d'acoustique et de physiologie, quel est le mécanisme de la production de la voix chez l'homme; 2° déterminer, par des recherches anatomiques, la structure comparée de l'organe de la voix chez l'homme et chez les animaux mammifères. » Chaque prix consistera en une médaille d'or de 3,000 fr.

L'Académie a remis au concours, pour 1843, la question suivante, pour le *grand prix des sciences mathématiques* : « Perfectionner les méthodes par lesquelles on résout le problème des perturbations de la lune ou des planètes, et remplacer les développemens plus convergens composés de termes périodiques que l'on puisse calculer facilement à l'aide de certaines tables construites une fois pour toutes. »

Le prix extraordinaire de 6,000 fr. sur l'application de la vapeur à la navigation a été aussi remis au concours pour 1844.

—L'éditeur Janin vient de publier une des plus belles gravures qu'ait encore exécutées Chollet. C'est *la Battue au loup* ou *les Honneurs du pied*, d'après le spirituel Duval-Lecamus : cette planche, de grande dimension, ne laisse rien à désirer. Le graveur ne pouvait rendre d'une manière plus piquante et plus heureuse le faire de l'artiste habile qu'il avait à traduire.

—Sous le titre de *Bouquets et Prières*, Mme Valmore a livré au monde littéraire un délicieux volume de poésies. Nous consacrerons bientôt un article spécial à cette œuvre délicieuse, du plus doux, du plus suave de nos poëtes.

— On doit depuis peu à Mlle Élisa Berlot, cet habile professeur de piano, une charmante valse. Son œuvre brillante est destinée à remplacer les éternels grands morceaux de piano. — Philippe, 15, boulevard des Italiens, en est l'éditeur

— Il a été découvert près de la ville d'Hyères (Var) une ancienne cité romaine. On a procédé aux fouilles, qui ont été dirigées par M. Denis, député. Les travaux, établis sur une ligne de plus de 80 à 100 mètres à partir du bord de la mer, ont mis à nu un hypocauste de très-grande dimension, des réservoirs, des piscines; plusieurs salles, dont les murailles étaient enduites d'un glacis recouvert de peintures curieuses, ont été déblayées; l'une d'elles présente une forme semi-circulaire fort élégante; les peintures, enfouies depuis tant de siècles, ont conservé une fraîcheur extraordinaire, mais qui semble subir une assez prompte altération par suite de l'action de la lumière; des arabesques, des figures d'hommes et d'animaux, des fleurs, des fleurons bizarres semblables à ce qu'on trouve de plus élégant à Herculanum et à Pompeï se rencontrent çà et là dans ces décombres.

On a suivi une triple conduite souterraine pour les eaux, qui devaient alors être fort abondantes sur ce point, où aujourd'hui l'on ne trouve que quelques puits fort rares.

A 150 mètres du bord de la mer, parallèlement à l'un de ces murs d'origine phénicienne qu'on a signalés quelquefois sur les côtes méridionales de la France, mur qui se trouve surmonté d'une muraille en construction romaine, on a trouvé une suite de voûtes renversées, déchirées, qui semble indiquer que cet établissement a considérablement souffert, aux temps passés, des violentes secousses du sol. On pense, avec quelque raison, que les ruines romaines d'Almanare ne sont autres que celles de Pomponiana, indiquée dans l'itinéraire maritime d'Antonin comme lieu de station pour les galères romaines.

M. Denis a entre ses mains, outre un grand nombre de fragmens de poterie fine, de vases en verre, de tuiles, de briques de toutes formes, une cinquantaine de médailles, dont quelques-unes sont d'une fort belle conservation; on cite, entre autres deux médailles en argent, l'une de Trajan, l'autre de Septime-Sévère, cette dernière frappée à l'occasion des jeux séculaires célébrés, en effet, sous le règne de ce prince.

D'autres médailles dites grand bronze représentent Néron, Marcus Agrippa, et d'autres personnages de l'ancienne Rome; dans le nombre se trouvent aussi quelques monnaies du Bas-Empire. Les ruines de Pomponiana sont visitées journellement par de nombreux étrangers, qui d'habitude passent la saison d'hiver à Hyères.

Le rédacteur en chef, S. HENRY BERTHOUD.

Le directeur, F. PIQUÉE.

Imprimerie de HENNUYER et TURPIN, rue Lemercier, 24. Batignolles.

JOANNA DE LEWARDEEN.

SECONDE PARTIE.

LA GLOIRE POUR UNE FEMME.

§ Ier. — A PARIS.

Au moment de quitter Nicolaasga et de partir pour Paris, but de tous ses rêves, de tous ses désirs, de toutes ses espérances, Joanna se prit de tristesse et presque de regret. Elle sentit s'ébranler sa confiance dans l'avenir; les bonheurs qu'elle abandonnait lui apparurent dans toute leur inestimable valeur. La vie douce et calme de la villa, la tendresse de Samuel, l'ingratitude par laquelle sa mère et elle-même payaient ses dévouemens, brisèrent son cœur et en chassèrent la joie pour l'imprégner d'amertume et de remords. Mais le charme et le mouvement du voyage la ramenèrent, peu à peu et bientôt, vers ses premières idées. A peine eut-elle vu s'effacer derrière elle le port de Lemmer (1), que les souvenirs de la Frise s'éloignèrent d'elle comme l'horizon de la province qu'elle quittait : ils finirent par s'effacer pour faire place à une radieuse immensité d'espoir. Assise, près de sa mère, sur le pont du bateau à vapeur, elle s'élançait impétueusement vers l'existence nouvelle qui s'ouvrait devant ses vœux, et que tout semblait favoriser, le calme de la navigation, la pureté du ciel, la tiédeur de l'air, et jusqu'à la douce brise qui venait mollement caresser les cheveux de la belle jeune fille, désormais affranchis des liens d'or du *cap-oor*.



Lemmer, d'après les dessins de M. Sebron.

(1) Lemmer est un petit port de la Frise. Cette ville fut autrefois une des plus florissantes de la contrée. Aujourd'hui, elle n'a guère plus d'importance que Tréport, ou quelque autre de nos bourgs maritimes.

Aucun incident ne troubla le voyage des deux heureuses femmes ; car la comtesse de Lewardeen se livrait peut-être, avec une confiance plus illimitée que Joanna, à l'avenir nouveau qu'elles allaient chercher. Son orgueil maternel n'éprouvait pas même les légères incertitudes qui, semblables à des nuées blanches dans un ciel bleu, se présentaient dans l'imagination de la jeune fille ; pour elle, tenter c'était réussir, aller c'était arriver. Elles ne mettaient en doute, ni l'une ni l'autre, leur expérience de la vie inconnue dans laquelle elles entraient; et cependant Mme de Lewardeen n'était point, des deux, la moins étrangère à Paris, à ses habitudes, à ses usages et à ses mœurs. Élevée en province, longtemps en proie aux agitations du malheur, elle avait à peine entrevu cette capitale, et était venue en oublier, durant douze années, dans la solitude de Nicolaasga, le peu qu'elle en avait appris. C'était donc sans guide qu'elles pénétraient dans le dédale ; sans armes offensives ni défensives qu'elles se présentaient au combat.

Lorsque la diligence dans laquelle se trouvaient Joanna et sa mère franchit les barrières de Paris, un beau et vif soleil de printemps jetait ses splendeurs sur la ville, et lui donnait un éclat qui rehaussait encore la majesté de ses monumens et la grandeur imposante de son aspect. Eve, en ouvrant les yeux dans le paradis terrestre, se livra à moins de joie et de transports que la jeune Frisonne lorsqu'elle se sentit dans la capitale du monde artistique et au milieu de ses merveilles. Tout excitait son admiration et son enivrement. Elle prenait les mains de sa mère ; elle les portait à ses lèvres ; elle la remerciait de l'avoir amenée dans ce monde d'art et de gloire ; pas une crainte, pas un doute ne restait dans sa pensée.

Avant de quitter la Hollande, la comtesse de Lewardeen, suivant l'usage des étrangers qui se mettent en route, avait demandé des notes et des renseignemens à plusieurs personnes qui avaient fait précédemment le voyage de France ; elle s'était par malheur adressée surtout à son homme d'affaires, vieux rabâcheur tranchant du capable, et qui n'était pas venu en France depuis quinze ans. Cet homme avait indiqué à la comtesse, comme l'hôtel où elle devait exclusivement descendre, le *Lion d'Or*, rue Grenétat.

Or, depuis quinze années, le *Lion d'Or*, qui n'avait jamais été qu'un hôtel de second ordre, était singulièrement déchu de sa vogue d'autrefois : à la vue de ce bouge humide, dont la façade noire et suintante s'élevait dans une rue boueuse, et sur le seuil duquel se tenaient des domestiques malpropres et rechignés, le cœur épanoui des deux femmes se contracta et perdit toute sa joie. Elles auraient voulu retourner en arrière et chercher un autre gîte ; mais déjà on s'était emparé de leurs bagages, et on les entraînait plutôt qu'on ne les conduisait vers une grande chambre froide et délabrée, dont les meubles désassortis et malpropres formaient, avec la riante et confortable maisonnette de Nicolaasga, le contraste le plus cruel.

Joanna et sa mère se regardèrent avec découragement.

— Qu'importe ! reprit Joanna la première, qu'importe ? Ceci est le résultat d'une méprise ; nous rirons demain de cet incident de notre voyage, aujourd'hui, prenons-en notre parti. Il faut écrire sur-le-champ à M. Frémicourt ; ses conseils nous tireront de notre exil ; sans doute il voudra même nous rendre l'hospitalité qu'il a reçue de nous naguère. Il nous logera au ministère, près de sa femme, jusqu'à ce que les soins de celle-ci nous aient guidées dans la recherche et le choix d'une habitation convenable.

Elle se fit apporter tout ce qu'il fallait pour écrire, et traça le billet suivant :

« Monsieur le Ministre,

» En nous quittant, l'année dernière, vos derniers adieux » ont été ces paroles :

» A Paris ! à Paris !

» Nous voici à Paris, près de vous, et un peu perdues au » milieu de cette immense ville. Nous n'avons d'espoir » qu'en vous, et ma mère vous attend avec impatience.

» Joanna van Lewardeen. »

Elle donna ordre que la lettre fût portée sur-le-champ au ministère.

Joanna se mit immédiatement à sa toilette.

— Son excellence ne peut tarder à accourir, dit-elle en se hâtant, et tandis que son cœur palpitait d'attente et d'émotion.

Une heure, l'après-midi entière et toute la soirée s'écoulèrent sans que M. Frémicourt parût. Chaque bruit de voiture qui retentissait dans la rue faisait lever et accourir à la fenêtre Joanna dont le visage se couvrait tour à tour de rougeur et de pâleur. Il fallut, à minuit, que la pauvre désappointée se mît au lit boudeuse et mécontente du peu d'empressement que témoignait M. Frémicourt.

La comtesse épuisa toute sa dialectique et tous ses raisonnemens pour disculper le ministre : sans doute, il ne se trouvait pas à Paris ; ou bien le roi l'avait fait appeler et le retenait près de lui : peut-être encore le domestique chargé de la lettre ne l'avait point remise, et s'était mal acquitté de sa commission.

Quoi qu'il en soit, Joanna ne ferma point l'œil de toute la nuit. Le lendemain, avant le jour, elle était levée et écrivait cette seconde lettre :

« Monsieur le ministre,

» Ma mère cherche à me persuader que mon billet d'hier » ne vous est point parvenu ; je crains bien, moi, que vous » n'ayez oublié vos amis de Nicolaasga et surtout

» Joanna van Lewardeen. »

Cette fois, ce fut à la poste que fut confiée la lettre, pour plus de sûreté.

La journée se passa dans la même solitude que la veille. Pas de visite du ministre ; pas un mot, pas un signe de lui.

Joanna affecta d'abord de montrer une indifférence dédaigneuse ; mais à la fin des larmes de colère et de honte s'échappèrent de ses yeux.

La comtesse partageait son indignation.

— Ce n'est pas en Hollande, disait-elle, qu'on méconnaît ainsi les devoirs de l'hospitalité ! Nous l'avons reçu comme un ami ; il nous traite comme des étrangères.

Huit jours s'écoulèrent encore, durant lesquels la comtesse de Lewardeen prit sur elle d'écrire, de nouveau et en secret, à M. Frémicourt : elle se plaignait doucement, dans cette lettre, de la négligence de leur ancien hôte, et le suppliait, au nom de Joanna, de venir les tirer de l'isolement et de l'ennui dans lequel elles vivaient.

Cette troisième lettre ne reçut pas plus de réponse que les deux premières.

Cependant la situation des deux Frisonnes devenait de plus en plus pénible. Habituées à la vie active et à l'air abondant de la campagne, elles se sentaient s'étioler au milieu de leur prison sombre et malsaine. Les mets insipides et odieux qu'on servait sur leur table ne contribuaient pas médiocrement à leurs souffrances. De plus, elles osaient à peine se hasarder quelquefois à sortir ; elles craignaient que, précisément pendant leur courte absence, le

ministre ne vint les visiter. Chaque heure avait pour elles la durée d'un mois.

Un matin, madame de Lewardeen allégua je ne sais quel prétexte pour sortir, fit amener un fiacre, y monta, et ordonna au cocher de la conduire au ministère, chez son excellence M. Frémicourt.

Introduite dans l'antichambre, l'huissier de service lui demanda si elle avait une lettre d'audience. La comtesse remit sa carte, sûre, ajouta-t-elle, que son nom suffirait pour la faire admettre immédiatement près de son excellence.

L'huissier prit la carte, et une heure s'écoula, durant laquelle Mme de Lewardeen vit successivement entrer chez le ministre les diverses personnes qui l'avaient précédée dans l'antichambre. Enfin son tour était venu, et elle allait se trouver en présence de l'ingrat dont elle ne pouvait s'expliquer la conduite que par le résultat d'une méprise! Déjà elle attendait, non sans quelque émotion, le signal de la sonnette, lorsque l'huissier lui annonça, ainsi qu'à deux ou trois autres solliciteurs :

— Son Excellence vient d'être appelée au conseil des ministres.

Il fallut que Mme de Lewardeen revînt chez elle sans avoir vu M. Frémicourt.

Accablée d'indignation et de honte, elle rentra tellement émue, qu'elle fondit en larmes et avoua à Joanna la démarche qu'elle avait faite sans consulter sa fille, et l'affront qu'elle venait de recevoir. Les deux pauvres femmes cherchèrent inutilement quels motifs pouvaient déterminer le ministre à montrer tant d'ingratitude pour elles.

— Eh bien! s'écria Joanna, je me passerai de lui! Sans lui je saurai me conquérir un nom littéraire; je ne devrai rien qu'à moi-même. Consolez-vous, ma bonne mère! je sens dans mon cœur que le succès ne saurait échapper à mon ardeur.

Elle embrassa Mme de Lewardeen, et celle-ci se ranima à la force de sa fille.

Cependant, quoiqu'elles se sentissent un peu consolées, et que l'indignation leur eût donné de l'énergie, chacune d'elles, de son côté, en silence, et sans en rien témoigner à sa compagne, n'en cherchait pas moins à deviner les causes de l'indigne conduite tenue par M. Frémicourt. Comme il arrive toujours, ce fut bien loin de la réalité qu'elles dirigèrent leurs investigations. Quant à nous, si le lecteur veut bien nous écouter quelques instans avec patience, nous allons essayer de marcher dans une voie plus voisine de la vraisemblance; peut-être y parviendrons-nous.

Lorsque M. Frémicourt visitait la Frise, il se trouvait débarrassé du fardeau des affaires de l'État et en proie à des douleurs domestiques que, pour les avoir provoquées, il ne supportait pas moins avec une profonde amertume. Rien, si ce n'est la maladie, ne purifie l'âme comme le chagrin et ne la dispose aux émotions loyales et pures. Or, précisément une chute grave de voiture, les longues souffrances qui en avaient été la suite, et la solitude d'une convalescence en pays étranger, préparaient merveilleusement le cœur de cet homme à la perception des sensations nobles et généreuses. Quand il se trouva en face de Joanna, il ne put donc impunément voir tant de beauté, de grâce et de candeur unies à une imagination de poëte et à une intelligence supérieure. Il y a des femmes qui ne voient dans les fleurs que des tiges à briser et des couronnes à tresser; elles ne sauraient admirer leurs corolles charmantes et respirer leur parfum sans les arracher à leur racine et hâter ainsi leur flétrissure. M. Frémicourt agit comme ces femmes. Sans songer que Joanna vivait heureuse et suave dans son coin obscur et frais de la Frise; sans réfléchir qu'elle n'avait rien à y redouter ni des ardeurs brûlantes de l'ambition, ni des tempêtes redoutables d'une existence de luttes, il l'arracha impitoyablement à son bonheur en lui montrant un avenir éclatant; il alluma dans son sein la soif ardente par laquelle Tisiphone dessèche les lèvres de Tantale; puis, comme la fille des enfers, il ne songea point à étancher cette soif, et il s'éloigna, oublieux de sa victime. Un duel fatal, une horrible vengeance, tout ce drame épouvantable qu'on a lu dans *Berthe Frémicourt*, et enfin son retour au pouvoir, effacèrent bientôt, ou plutôt changèrent bientôt dans sa mémoire la nature du souvenir qu'y avait imprimé d'abord Joanna. Aussi, lorsque après une année et demie la jeune fille lui écrivit la lettre qu'on a vue tout à l'heure, prit-il cette lettre des mains de son secrétaire avec une parfaite indifférence. Il ne répondit rien lorsque celui-ci prononça le nom de Joanna van Lewardeen et referma la lettre en disant :

— Elle vous annonce son arrivée à Paris.

Le ministre, un mois après, quand la comtesse se décida à se rendre chez lui, se trouvait dans un de ces états d'irritation que n'explique que trop la situation d'un homme en proie aux attaques et aux injustices de la presse. Ses ennemis venaient de lui porter un coup terrible. Il avait conclu, avec une puissance étrangère, un traité qui devait, pensait-il, lui concilier la faveur du pays; au contraire, ses intentions, calomniées et présentées sous un jour perfide, lui valaient la colère et l'indignation générales. Peut-être allait-il encore être obligé de se retirer devant l'impopularité inique qui l'accablait. Il ne vit donc dans la visite de Mme de Lewardeen que les sollicitations importunes d'une étrangère assez imprudente pour accepter au sérieux des promesses vagues et des offres banales. Peut-être ne se rappelait-il pas même quels motifs amenaient Joanna et sa mère à Paris. Bientôt le souvenir de leur arrivée disparut complétement de sa pensée, comme une feuille sèche au milieu des tourbillons en fureur d'une immense trombe.

§ II. — Le concours.

Joanna avait résolu d'arriver seule au but que lui avait montré naguère le ministre; elle se mit sérieusement à l'œuvre. Les journaux rappelaient un sujet proposé par l'Académie française, et la clôture imminente du concours. Elle traita aussitôt et écrivit, en deux jours, sur ce sujet un petit poëme plein de grâce et de naïveté, qui acheva de rendre, dans toute sa ferveur, à la comtesse, l'espoir qu'elle avait senti plus d'une fois près de s'échapper de son cœur. Elle embrassa Joanna en versant des larmes; le poëme fut copié et envoyé le lendemain au secrétariat de l'Académie, car la durée du concours touchait à son terme, je vous l'ai dit.

— Une fois couronnée par l'Académie française, disait-elle, une fois proclamée poëte par le premier corps littéraire de l'Europe, tu prendras place au premier rang; ton nom sera répété et appris par tous. Cent mille bouches répéteront tes vers avec enthousiasme; et les libraires se disputeront à prix d'or les moindres productions de ta plume. D'ici à ce grand jour, mon enfant, il faut étudier et travailler en silence, amasser des matériaux et des richesses. Prépare-toi à répondre par d'autres chefs-d'œuvre à celui qui doit, j'en ai la certitude, te mériter les suffrages de l'Académie. Viens m'embrasser encore, mon enfant, et que Dieu soit béni pour nous avoir inspiré la pensée de venir à Paris; c'est lui qui a jeté l'oubli dans le cœur de M. Fré-

micourt, pour que tu ne doives rien qu'à toi; pour que tu triomphes seule, faible enfant sans protecteur et sans guide!

Telles étaient les paroles répétées sans cesse par la comtesse de Lewardeen à sa fille, qui partageait la confiance et l'espoir de sa mère. Elles résolurent de quitter le logement incommode et triste qu'elles avaient occupé d'abord, et choisirent un joli appartement dans un des quartiers élégants du nouveau Paris. Là, elles s'installèrent d'une façon confortable, achetèrent des meubles et se disposèrent un nid délicieux. Quand le tapissier, l'ébéniste et les autres fournisseurs apportèrent leurs mémoires, et que Mme de Lewardeen en examina le total, elle sentit son front se mouiller d'une sueur glacée. Le prix de ces acquisitions dépassait de beaucoup les dix mille francs apportés par la comtesse à Paris. Elle avait acheté, comme elle l'eût fait en Hollande, sans s'informer des prix et sans les débattre avec les marchands. Joanna rit aux éclats de la consternation de sa mère et trouva moyen, à force de gaîté et d'insouciance, de rendre quelque calme à Mme de Lewardeen. Cependant celle-ci ne put maîtriser tout à fait ses inquiétudes. Malgré ses efforts pour les tenir écartées de son esprit, elle se trouvait sans cesse en lutte avec la pensée qu'elles avaient dépensé, en un mois, à Paris, plus qu'elles ne l'eussent fait en cinq années à Nicolaasga. Il fallut recourir à de nouveaux emprunts, écrire à l'homme d'affaires d'Amsterdam et attendre la réponse, qui n'arriva point promptement. Enfin, une lettre apporta des fonds; mais au nouveau mandat de dix mille francs qu'elle contenait se trouvaient jointes de longues réflexions sur la difficulté qu'on avait trouvée pour contracter ce nouvel emprunt. Il terminait en proposant de vendre les terres qui entouraient la villa.

— Vendre l'héritage de mon mari et de ton père! s'écria la comtesse avec douleur en lisant cette lettre.

— Eh bien! répliqua Joanna, le grand malheur, ma mère? Songez-vous à retourner vivre ou plutôt mourir en Hollande? La vie n'est-elle pas ici? au milieu de ce mouvement intellectuel qui agrandit et élève l'âme? Nous étoufferions maintenant dans le cercle étroit et monotone des habitudes de Nicolaasga. Sans la foi, point de salut. J'ai la foi du succès; marchons donc. Dieu a placé devant nous son ange et une colonne de feu, pour nous guider à travers le désert de l'attente. La Terre-Sainte et les grappes fécondes d'Engaddi sont au bout; quittons l'Égypte sans regret! plutôt la pauvreté à Paris, que l'aisance à Nicolaasga. Mais vous n'avez rien à redouter de ces épreuves terribles, ma mère! Nous semons: la récolte ne tardera point à nous indemniser au centuple de nos semailles. Je sens mon talent grandir de jour en jour: ce talent n'était encore qu'au berceau quand il étonnait M. Frémicourt; maintenant je suis pleine de puissance et de force! Embrassez-moi, et ne doutez plus de votre fille, méchante mère!

Au milieu des restrictions de ses inquiétudes, la comtesse ne continuait pas moins à partager et à seconder les projets de sa fille. Toutes les deux vivaient comme si leur fortune eût été considérable: elles allaient souvent au spectacle; Joanna, pour y faire des études sur l'art, la comtesse, pour y jouir du plaisir qu'éprouvait sa fille chaque jour. D'ailleurs, l'influence et l'empire que la jeune fille exerçait sur sa mère, devenaient de plus en plus absolus. La bonne et faible femme s'humiliait en secret sous la supériorité de sa fille. Non pas que Joanna ressentît ou témoignât moins d'affection et de respect pour sa mère; c'était une révolution qui s'opérait en elles, à leur insu, et qui faisait passer l'autorité de la comtesse à Joanna; comme un liquide plus léger s'élève peu à peu au-dessus d'une eau plus lourde, et finit par la dominer entièrement.

Six mois s'écoulèrent ainsi, après lesquels approcha l'époque où l'Académie devait juger les pièces de vers envoyées au concours, et rendre publiques ses décisions. Alors, la confiance de Joanna commença à s'ébranler; elle n'en avoua rien à sa mère, mais, la nuit, cette pensée la tenait éveillée, et lui causait de brûlantes insomnies. Elle se demandait avec angoisse ce qu'elle deviendrait en cas d'échec. Elle jetait un regard désespéré sur sa position difficile, et sur le changement de fortune dans lequel se trouverait sa mère; elle s'épouvantait à l'idée du chagrin qu'éprouverait cette mère adorée. Car, disons-le, Joanna ne cédait point à une pensée exclusivement personnelle; c'était surtout pour sa mère qu'elle voulait de la gloire et de la fortune.

Le souvenir de Samuel revenait aussi à sa mémoire: elle songeait à sa tendresse et à son dévouement, mais elle n'eût point voulu, se fût-il agi de son propre salut, laisser soupçonner au docteur les inquiétudes et les doutes qu'elle avait dans l'âme. Aussi, chaque fois qu'elle prenait la plume pour lui écrire, déchirait-elle sa lettre inachevée. Elle comprenait qu'elle ne pouvait écrire avec froideur à Samuel, et ne point lui parler de sa position. Comme elle ne voulait, d'un autre côté, ni lui laisser lire dans son cœur, ni le tromper, elle gardait le silence. Toutes ces émotions cachées, son éloignement de la terre natale, l'air malsain de Paris, l'insomnie et les fatigues de laborieuses études, imprimaient leurs ravages sur les traits de Joanna. Pâle, amaigrie, les yeux cernés, elle se sentait dévorée d'un feu dont les inquiétudes augmentaient de jour en jour la violence. Chaque matin, elle dévorait du regard les pages des journaux, et y cherchait avec avidité quelque nouvelle sur le concours. Elle n'y trouvait rien d'un arrêt qui allait décider du sort de toute sa vie. Plusieurs fois, dans son impatience, elle s'était rendue au secrétariat de l'Institut, pour interroger les commis; ils ne savaient rien, ils ne se souciaient de rien savoir. Pour eux, ce qu'elle attendait comme un condamné attend sa grâce ou son arrêt de mort, était un événement insignifiant, sans importance, sans autre intérêt qu'une note à écrire, une copie de lettre à faire et à envoyer en duplicata, un peu plus tôt ou un peu plus tard sur leurs registres.

Cependant Joanna n'avait plus même assez de liberté d'esprit pour se livrer à l'étude. C'était tout entière, sans restriction et sans moyen de combat qu'elle s'abandonnait aux angoisses de l'attente. A la fin, un jour, elle découvrit dans les journaux cette note:

« L'Académie française s'est réunie aujourd'hui pour délibérer sur le concours de poésie: deux pièces de vers ont partagé les suffrages, et l'Académie a remis à jeudi prochain la décision définitive. »

Huit jours! huit jours encore! Et pas un moyen de sortir de doute; car elle ne connaît pas un académicien! Car elle n'oserait jamais se présenter, elle, inconnue, sans titre et sans recommandation, chez un de ces illustres personnages. Il fallait donc encore souffrir une semaine entière, une semaine lente et cruelle comme l'agonie.

Durant la première période de cette crise, quelques nuances d'espoir restaient encore dans le cœur de Joanna. A la fin, le découragement s'empara tout à fait d'elle; elle ne comptait plus sur le succès, elle ne le désirait même plus. Ce qu'elle voulait, ce qu'elle eût payé de son sang, c'était la fin de ses souffrances; c'était une conclusion à l'horrible mal qu'elle éprouvait.

Les huit jours écoulés, hélas! elle n'apprit rien encore.

Je ne sais quel incident avait empêché l'Académie de se réunir.

Un soir, Joanna, vaincue par tant d'émotions, se tenait tristement assise près de sa mère. L'ouvrage de tapisserie auquel elle travaillait était tombé de ses mains : la tête inclinée sur sa poitrine, elle se laissait aller à des pensers pleins d'amertume et de remords. Elle sentait maintenant combien elle se trouvait faible et abandonnée depuis que Samuel n'était plus là pour la soutenir. Il l'eût protégée contre elle-même; il l'eût relevée, à présent qu'elle gît abattue; il lui eût donné du courage et de la résignation. Oh! comme il lui avait prédit les tortures dans lesquelles elle se débat aujourd'hui! comme il avait cherché à l'y soustraire! Samuel! Samuel!... Pourquoi lutterait-elle plus longtemps contre une fausse honte? Il faut quitter sur-le-champ Paris. Il faut retourner, dès demain, en Frise! Samuel pardonnera aux erreurs de sa fiancée; il n'aura pour l'ingrate que des paroles d'oubli et de tendresse.

— Oh! que je voudrais remettre le pied sur la terre de la Hollande! Il me semble que tout malheur serait impossible pour nous, si j'avais seulement touché les dalles du port de Rotterdam, cette ville que l'on salue la première



Rotterdam.

en abordant la Hollande! Qu'il me tarde de revoir, ne fût-ce que de loin, sa vieille église, ses maisons penchées, ses beaux arbres et ses canaux.

Elle essuya les larmes que ces pensées avaient amenées dans ses yeux, et tendant la main à sa mère :

— Je t'ai valu bien des douleurs depuis huit mois, dit-elle. Je ne veux pas que tu souffres plus longtemps pour moi. Quittons Paris. Retournons à Nicolaasga près de Samuel.

Mme de Lewardeen tressaillit, car, le matin même, elle avait de nouveau écrit à son homme d'affaires, pour le charger de vendre une autre portion des terres qui en-

vironnaient la villa : elle n'en avait rien témoigné à sa fille, pour ne rien ajouter à sa douleur. Elle voyait avec effroi se démembrer de plus en plus leur petite fortune, suffisante, et au delà, en Hollande, mais qui s'exhalait rapidement en fumée, à l'ardeur de la vie coûteuse de Paris.

— Dieu soit loué! s'écria-t-elle en joignant les mains. Voici une pensée de salut qui te vient. Oui, mon enfant, renonce à tes rêves de gloire, qui font tant de mal; reprenons notre existence d'autrefois, si douce dans sa simplicité. Nicolaasga! A la pensée de revoir ces lieux chéris, je n'ai plus de souffrances; je ne ressens plus d'inquiétudes. Partons; quelques années d'économies parviendront à nous rendre les sommes considérables que nous avons dépensées ici. Partons! le bonheur est encore, là-bas, possible pour nous. Partons, ma fille, partons!

— J'en ai autant d'impatience que vous, ma mère; je ne laisse aucun regret dans Paris. Non, je ne donne pas même un soupir à cette gloire qu'on m'y avait promise, et qui n'était, comme les autres paroles de cet homme, que mensonge, ingratitude et déception. Mon beau lac, mes vertes prairies, ma vie libre, indépendante et pleine de poésie, je vais donc vous retrouver! Oh! ne craignez plus maintenant que je vous devienne encore infidèle! désormais je connais trop quel est votre prix pour m'exposer de nouveau à vous perdre!

Elle parlait encore, quand sa femme de chambre apporta les journaux.

Joanna, dans son découragement, avait oublié ou négligé de les faire prendre.

Elle les déploya négligemment, et les parcourut des yeux. Tout à coup, un cri s'échappa de ses lèvres, et sa mère la vit pâlir et défaillir à la fois.

— Joanna, mon enfant, qu'as-tu? quelle douleur soudaine t'a frappée?

— Ce n'est point de la douleur, ma mère, répondit Joanna en se ranimant; non, ce n'est point de la souffrance; c'est du bonheur! Ma mère, c'est un enivrement tel que les anges en ont dans le ciel, en face de Dieu. Ma mère! ma mère! l'Académie m'a décerné le prix de poésie! Ma mère! mon nom n'est plus obscur et perdu dans la foule! Ma mère, je n'en puis plus douter désormais, Dieu m'a marquée au front du sceau divin de la poésie! Ma mère, à moi la gloire et le bonheur! Tous mes rêves les plus impossibles et les plus orgueilleux se sont réalisés! le nom de Joanna ne mourra point! oh! je vais succomber à tant d'émotions! Seigneur, donnez-moi la force de supporter l'immensité de mon bonheur!

La comtesse n'était pas moins troublée que Joanna; elle lisait et elle relisait l'article de journal qui avait apporté tant de joie à sa fille et à elle; elle ne pouvait se lasser d'en rassasier ses yeux.

Voici ce que contenait cet article.

« L'Académie française s'est réunie aujourd'hui pour » décerner son prix annuel de poésie. Deux pièces de vers » divisaient les suffrages à nombre de voix égal; après de » vives discussions, il a été décidé que le prix serait par- » tagé entre les deux concurrens. On a ouvert les billets » cachetés qui renfermaient leurs noms, et on a proclamé » lauréats M. Antonin de Laumenat, poëte déjà connu par » de nombreux succès académiques, et Mlle Jeanne de Le- » wardeen. »

Ainsi, les prédictions et les promesses de M. Frémicourt s'étaient accomplies! Il ne prédisait pas en vain la gloire à Joanna! Elle était vraiment un poete appelé à la renommée!... Toutes ses souffrances, toutes ses résolutions de quitter Paris étaient oubliées; elle ne se rappelait plus avoir éprouvé ni douleur, ni regret, ni repentir. Son cœur battait à rompre sa poitrine; un léger bourdonnement bruissait autour de ses tempes!... La nuit se passa pour elle sans sommeil et dans une fièvre ardente; mais qu'importe! devant tant de bonheur, on ne saurait se sentir faible. Une reine doit se montrer puissante et forte... Et ne vient-on pas de poser sur son front la plus noble, la plus radieuse de toutes les couronnes, celle de l'art!

Le lendemain matin, elle courut avec sa mère chez le secrétaire de l'Académie française. En voyant une jeune fille si belle, si naïve, et d'un cœur si généreux, le secrétaire de l'Académie française, c'était encore le bon et spirituel Arnault, ne put retenir un soupir.

— Oui, mademoiselle, dit-il, l'Académie française vous a décerné son prix de poésie. Elle posera sa couronne sur votre front, bientôt, dans sa séance publique, devant tout ce que Paris possède d'illustre! Je désire que tant de succès ne trouble pas votre jeune tête, et n'y allume pas trop d'orgueil. Ne vous exagérez pas l'importance de votre triomphe; il est grand sans doute, mais ce n'est qu'un premier pas, après lequel la chute est encore fort possible. Tâchez donc d'éloigner l'ivresse de votre cerveau, pour ne pas trébucher. Je vous demande pardon de troubler votre joie et de jouer le rôle de l'esclave qui, chez les Romains, disait au triomphateur : « Souviens-toi que tu es homme »; c'est une preuve d'intérêt que je ne prendrais pas la peine de donner à tout le monde. Ma belle enfant, Dieu vous soit en aide; car jamais sa protection ne vous a été plus nécessaire; vous voilà au milieu des plus redoutables séductions; vous allez avoir des ennemis dangereux par leur jalousie, et des amis plus dangereux encore par leur imprudence. Laissez-moi vous prévenir à l'avance de ces périls, et vous mettre en garde contre tant d'embûches.

De plus sages que vous y ont succombé. Si vous saviez le latin, je vous dirais *experto crede Roberto;* comme je ne vous fais pas l'injure de cette supposition, je vous dirai tout bonnement que plus d'une fois j'ai pleuré sur ce qu'on est convenu d'appeler ma renommée, et que la vanité m'a entraîné dans des piéges qu'avec un peu plus de modestie et de prudence j'aurais fort bien évités.

Ces paroles du vieillard firent peu d'impression sur Joanna; elle les mit sur le compte de l'âge et de l'humeur chagrine de M. Arnault. La séance publique de l'Académie la préoccupait seule : elle croyait entendre les cris de l'assemblée; elle entendait ses vers écoutés et applaudis par toute la foule brillante qui ne manque jamais de se presser à ces grandes solennités littéraires. Elle se livrait entière et sans réserve à cette joie immense qu'a décrite Horace en disant : « Si vous me saluez du nom de poete, je frapperai les astres de ma tête sublime. »

Il y a des émotions et des joies qui ne sauraient se décrire par des paroles humaines. Ces joies et ces émotions inondèrent le cœur de Joanna jusqu'au jour de la séance de l'Académie française. Elle s'enivrait du présent, et s'élançait avec transport dans l'avenir; elle ne se souvenait du passé que rarement et avec dédain; il lui semblait que son existence d'autrefois n'était qu'un rêve lointain, effacé et sans traces. Elle se remit au travail avec ardeur; chaque semaine elle produisait quelque petit poeme, plein de naïveté et de grâce; elle voulait amasser des trésors pour publier, peu de temps après la séance de l'Académie, un volume qui la plaçât tout à fait parmi les poetes. D'ailleurs, et elle rougissait presque d'être obligée de se livrer à cette pensée, ne fallait-il pas songer un peu à la fortune, ne fût-ce que pour délivrer sa bonne mère de toute inquiétude? Quand la comtesse se verra propriétaire d'une

charmante maisonnette entourée d'un jardin, et réunissant à la fois les avantages de la ville et les douceurs de la campagne, elle se sentira tout à fait rassurée, et n'aura plus de regrets pour la Frise. Quel bonheur va éprouver Joanna à entourer sa mère d'aisance et de bonheur; à se dire, en la voyant heureuse et souriante : Sa joie est mon œuvre!

A cette pensée, la noble ardeur de l'inspiration embrasait son imagination et faisait battre son cœur; les vers jaillissaient nombreux et brillans de sa pensée féconde; jamais le talent de la jeune fille, elle le sentait, n'avait eu autant d'éclat et de magie.

De son côté, Mme de Lewardeen, rassurée sur l'avenir, renonçait au scrupule d'une économie désormais inutile, et se complaisait à satisfaire les goûts prodigues auxquels sa fille allait pouvoir bientôt se livrer sans réserve. Occuper convenablement le rang qu'elle venait de conquérir était indispensable. Du troisième étage qu'elles habitaient, les deux femmes descendirent au premier, qui se trouvait vacant; un domestique et une cuisinière furent adjoints à la femme de chambre; enfin, chaque soir, un élégant coupé de remise conduisait Joanna et sa mère à l'un des théâtres. Elles affectionnaient surtout l'Opéra et les Italiens, où elles furent assez heureuses pour trouver à louer une petite loge de deux places : ne fallait-il pas que Joanna puisât des inspirations dans les émotions de la scène et de la musique? Et puis, sa mère était si heureuse quand elle voyait tous les regards se tourner vers la jeune Frisonne! Partout on se demandait avec admiration quelle était cette inconnue si belle.

Ce fut à cette époque que l'homme d'affaires d'Amsterdam reçut l'ordre de vendre définitivement la maison de Nicolaasga et le peu de terres qui restaient autour de cette habitation. Maintenant que la victoire était remportée, on pouvait, à coup sûr, brûler ses vaisseaux.

§ III. — La séance publique.

Enfin, et sur ces entrefaites, le grand jour de la séance publique arriva. Joanna, parée avec une délicieuse simplicité, se rendit, accompagnée de sa mère, à l'Institut. Une simple robe blanche, un ruban bleu nouant ses beaux cheveux blonds, faisaient valoir la fraîcheur de son teint et la pureté de ses traits : aussi, quand le secrétaire perpétuel l'aperçut, son front, habituellement sarcastique, se dérida.

— Dieu vous garde belle et naïve comme vous l'êtes, lui dit-il : qu'il daigne surtout, dans sa miséricorde, éloigner de vous l'imprudence et l'orgueil! Si vous évitez ces deux écueils, il ne vous restera plus qu'à ouvrir vos ailes et qu'à vous envoler dans le ciel, car vous serez un ange véritable.

Cependant, une foule immense, l'élite de la société parisienne, arrivait avec empressement et remplissait la salle. Le secrétaire perpétuel nommait complaisamment à Joanna les personnages illustres qui se trouvaient dans l'auditoire ou qui occupaient les fauteuils de l'Académie. A la vue de deux membres de l'Institut, entrant les bras enlacés, Joanna ne put réprimer un léger cri de surprise... C'étaient M. Frémicourt, et son ami, le savant chimiste Gabriel Ruscobnetz.

M. Frémicourt, en voyant Joanna et sa mère, attacha les yeux sur elles avec l'expression d'une personne qui cherche à reconnaître des traits et à formuler un nom qui ne lui sont pas étrangers. Il avait oublié, au milieu du tourbillon des affaires, les lettres écrites par Joanna et par la comtesse; il se le rappela en reconnaissant enfin tout à fait celles de qui, deux années auparavant, il avait reçu une charmante hospitalité. Sans se déconcerter, et sans manifester la moindre hésitation, il alla droit aux dames frisonnes, et, le sourire sur les lèvres, il les salua et leur tendit la main.

— Je ne savais pas que Votre Excellence connût notre charmant lauréat, dit le secrétaire perpétuel, tandis qu'une rougeur rapide couvrait le visage de Joanna et se répandait à profusion sur ses épaules et sur son sein.

— Nous sommes de vieux amis, répondit M. Frémicourt, sans vouloir remarquer la froideur cérémonieuse avec laquelle le saluaient la comtesse et sa fille.

Puis, comme s'il n'eût point appris à l'instant même que Joanna allait recevoir une couronne, il ajouta avec le sang-froid et la présence d'esprit d'un homme que rien ne saurait déconcerter.

— Vous m'avez bien accusé d'ingratitude et d'oubli, n'est-ce pas? Longtemps vous n'avez point compris quelles preuves d'affection je vous donnais en gardant le silence à vos lettres. Aujourd'hui que vous me rendez justice, je vous pardonne le mal que vous avez pensé de moi.

Et comme Joanna le regardait avec surprise.

— Oui, continua-t-il, feignez de ne pas me comprendre. Si je vous fusse venu en aide, vous n'auriez pas aujourd'hui le bonheur de vous dire que vous êtes arrivée au succès seule, sans protection, sans camaraderie, sans aide, par la force seule de votre talent. D'ailleurs, s'ils eussent soupçonné l'intérêt que je vous portais, mes antagonistes fussent devenus les vôtres, et n'auraient pas manqué de voir dans votre triomphe l'œuvre de mon influence ministérielle. Remerciez-moi donc et demandez-moi pardon.

Il y avait dans ces paroles tant d'apparente bonne foi, elles étaient dites avec tant de sérénité, que Joanna fut tentée d'y croire. D'ailleurs, si le ministre avait été oublieux pour elle, ne cherchait-il pas en ce moment à réparer ses torts? Et puis, pouvait-elle, dans un moment si grave et si solennel, garder, au milieu de son bonheur, un sentiment d'amertume ou d'animosité? Oh! non. Ce fut donc avec un sincère abandon qu'elle plaça sa main dans la main de M. Frémicourt.

Sur ces entrefaites, la séance fut proclamée ouverte. M. Frémicourt, au lieu d'aller occuper la place qui lui était réservée sur l'estrade, parmi ses collègues, resta près des deux Frisonnes.

Un discours d'ouverture et plusieurs lectures successives occupèrent la première partie de la séance. Enfin vint le moment de proclamer les lauréats, et la voix du secrétaire perpétuel nomma les deux poëtes appelés à partager le prix de poésie.

Le premier qui se leva pour recevoir la couronne académique fut M. Antonin de Laumenat. M. Frémicourt, par un imperceptible mouvement, retint Joanna assise sur sa chaise, tandis que le poëte se dirigeait seul vers le bureau. C'était un gros petit homme chauve, les yeux couverts de bésicles, et dont un embonpoint exagéré faisait un personnage assez grotesque. D'ailleurs, homme de quarante ans environ, vieil habitué des couronnes académiques, et obtenant, pour la cinquième ou sixième fois, le prix de poésie. Quand il revint sur ses pas pour retourner à sa place :

— Maintenant levez-vous, dit à voix basse le ministre à Joanna.

Elle se leva. A la vue de cette enfant si jeune et si belle, des cris d'admiration éclatèrent de toutes parts; on applaudit avec enthousiasme à trois ou quatre reprises; des larmes délicieuses ruisselaient sur les joues de l'heureuse Joanna. Par un mouvement plein de grâce et de passion, elle étendit avec reconnaissance les bras vers ceux qui

l'enivraient de tant de bonheur; alors les transports des spectateurs ne gardèrent plus de frein, et la séance demeura interrompue durant plus d'un grand quart d'heure. Le calme ne se rétablit qu'à la voix du président, lorsqu'il annonça qu'on allait lire les pièces de vers des deux lauréats.

M. Antonin de Laumenat avait traité sous forme d'épître le sujet proposé. Son œuvre était savamment combinée et écrite avec une correction remarquable : on n'aurait su mieux limer un vers et souder deux hémistiches. Le plus habile versificateur ne l'eût pas égalé à faire marcher si bien des rimes de niveau ; c'était du Boileau, moins le génie. Les vers se déployaient facilement; le rhythme ne manquait pas d'harmonie, et la faiblesse des pensées se trouvait rachetée par la correction de la forme ; car pas une tache ne souillait la pureté irréprochable de cette œuvre presque mécanique. L'examen le plus rigoureux n'eût pu rien y trouver à reprendre; enfin, trois ou quatre pensées ingénieuses jetaient sur l'ensemble un faux éclat qui pouvait éblouir à la rigueur.

On écouta donc et on applaudit honnêtement cette œuvre honnête, dont l'académicien chargé de sa lecture sut faire ressortir habilement les parties saillantes, tout en dissimulant ce qu'il pouvait y avoir d'incomplet.

Le secrétaire perpétuel voulut lire lui-même la pièce de Joanna.

Dès les premiers vers, cette poésie fraîche, vive, passionnée, qui tenait sa forme de l'inspiration et non de l'art, s'empara de l'auditoire et le maîtrisa. On se demandait avec admiration comment une jeune fille, une enfant, avait pu trouver ainsi le secret d'émouvoir à son gré une assemblée composée de personnes blasées sur les sensations de l'art. A diverses reprises, l'émotion générale interrompit le lecteur; on battait des mains, on pleurait, on ne pouvait suffire à de si vives sensations ; enfin, chose inouïe dans les fastes académiques, lorsque la lecture fut terminée, au milieu des applaudissemens de tous, mille voix s'élevèrent pour demander qu'on relût encore une fois l'œuvre de la jeune fille. M. Frémicourt, par un mouvement spontané, entraîna Joanna vers l'estrade et lui plaça le manuscrit dans les mains, avant qu'elle eût le temps de se reconnaître. Les expressions manquent pour exprimer les mouvemens de la foule, quand on vit la belle jeune fille prête à redire ses vers. Ce furent d'abord des cris, des bravos, des trépignemens forcenés... Un silence profond et religieux succéda. Chaque parole de cette voix timide et faible arrivait jusqu'au dernier des spectateurs qui écoutaient avidement. Joanna se rassura peu à peu, sa voix se raffermit, et elle prit un caractère à la fois doux et imposant. Une foule de beautés de détails, qui avaient échappé à la première lecture, ressortirent, cette fois, étincelantes comme des diamans. Enfin, quand Joanna arriva à une péroraison pathétique, quand des larmes altérèrent sa voix émue, les pleurs de toute l'assemblée lui répondirent. Faut-il ajouter que la lecture terminée, les acclamations recommencèrent? On entoura Joanna et son heureuse mère qu'on félicitait; les femmes lui jetèrent leurs bouquets; c'était à qui lui dirait une parole de félicitation et d'enthousiasme, à qui presserait sa main et obtiendrait un regard d'elle. Joanna ne pouvait suffire à tant d'émotion et semblait près de s'évanouir.

— De mon autorité de ministre, dit M. Frémicourt, je vous prescris de m'accompagner à mon hôtel, où vous attendent Mme Frémicourt et quelques amis impatiens de connaître ma charmante poëtesse frisonne. Nous allons gagner ma voiture par ce couloir réservé aux membres de l'Institut, et dans lequel il me faut vous entraîner, pour que vos fanatiques ne vous étouffent pas. Remettez-vous un peu ; respirez à l'aise, essuyez les larmes qui mouillent vos yeux, et laissez à votre cœur le temps de calmer ses palpitations accélérées. Maintenant que vous voilà moins agitée, embrassez encore une fois votre bonne mère presque aussi troublée que vous, et qui ne peut se lasser de vous presser contre sa poitrine. Allons, voilà qui est bien ; maintenant, donnez-moi votre bras et venez.

Au dehors, une foule immense entourait la voiture du ministre qu'on avait vu s'éloigner avec Joanna. Quand la jeune fille parut, un murmure d'admiration et d'attente satisfaite se fit entendre parmi tous les spectateurs. On ouvrit respectueusement un passage devant elle, et des applaudissemens nombreux se firent entendre une dernière fois.

— Ah ! c'est dans une journée pareille qu'on devrait mourir, s'écria Joanna, en se laissant aller presque défaillante sur le sein de sa mère.

M. Frémicourt soupira tristement.

— Chère enfant, dit-il, je donnerais sans hésiter ma renommée d'homme d'État, mon rang, ma puissance, pour les émotions que vous éprouvez en ce moment. Hélas ! dans toute ma vie, il n'y a point une journée marquée d'une telle joie!

Il tomba dans une tristesse morne et profonde. Joanna, doucement appuyée sur l'épaule de sa mère, se laissait aller avec mollesse à la douce langueur des émotions qui l'avaient brisée. La comtesse, heureuse et fière, contemplait avec orgueil sa fille bien-aimée ; un paradis de félicité était dans son cœur.

En arrivant au ministère, chacune de ces trois personnes sortit de la rêverie dans laquelle, depuis quelques instans, elles restaient silencieusement plongées. M. Frémicourt présenta son bras à Joanna, et la comtesse les accompagna dans le salon, où se trouvaient réunies déjà plusieurs personnes. Au milieu d'elles, près de la cheminée, se tenait assise dans un vaste fauteuil une femme jeune encore, mais sur les traits de laquelle la maladie et le chagrin avaient imprimé leurs irrécusables ravages.

A la vue du ministre, et des étrangères qu'il amenait, elle tressaillit brusquement, et une rapide rougeur brilla sur son visage, pour s'éteindre aussitôt.

— Madame, dit Maurice, Mme la comtesse de Lewardeen a bien voulu vous amener Mlle Joanna, sa fille, que l'Académie française vient de couronner. Je vous ai souvent parlé, ajouta-t-il, de la bonne hospitalité que j'avais trouvée chez madame la comtesse, lorsque je voyageais en Hollande.

La présence de M. Frémicourt semblait exercer sur sa femme la fascination du serpent sur la proie qu'il va dévorer. Elle répondit des paroles bienveillantes à la comtesse, complimenta Joanna de son succès, et se laissa retomber sur son fauteuil, tellement fatiguée par un si court effort, qu'elle semblait presque défaillante, et qu'une moiteur glacée humectait son front d'une pâleur moite.

— Permettez-moi, maintenant, de vous présenter les amis qui entourent ma femme, reprit M. Frémicourt avec une imperceptible ironie... Monseigneur le prince et Mme la princesse de Matthiœsen... Je suis charmé de voir Leurs Altesses, je ne les savais pas à Paris, interrompit-il en les saluant.

Le prince et sa femme répondirent par une inclination cérémonieuse au salut du ministre; les joues de la princesse, à la vue de M. Frémicourt, avaient pris quelque chose de la pâleur du visage de Berthe. C'est qu'elle se rappelait, comme elle, la mort fatale des deux enfans de sa malheureuse amie, et le duel épouvantable dans lequel avait succombé, sous la balle de M. Frémicourt, un jeune

artiste, leur ami, leur enfant d'adoption, Ludwig Klopstock.

— Il ne me reste plus qu'à vous présenter un de mes amis, M. le comte de Vaudreuil, reprit le ministre, sans vouloir remarquer la contrainte du prince et l'émotion de sa femme.

Un homme, jeune encore, se leva et salua; d'horribles cicatrices sillonnaient son visage affreusement mutilé; fatal résultat d'un suicide que l'infortuné n'avait accompli qu'à demi. Il murmura une réponse, et cette réponse fut bégayée d'une voix plus épouvantable encore que son visage, car elle ne se composait que de sons heurtés et formulés avec un labeur douloureux.

Joanna sentit tout son bonheur se glacer, sous la tristesse morne et au milieu de la contrainte qui régnaient dans ce salon.

— On m'annonce que vous êtes venu, monseigneur, demander à diner à Mme Frémicourt, dit le ministre, après un moment de silence; je me félicite qu'un heureux incident me permette de me soustraire, un peu de temps, aux affaires, et de prendre ma part de cette bonne soirée.

Sans vouloir remarquer le désappointement que causait cette nouvelle inattendue, il se mit à soutenir la conversation avec un sang-froid et une adresse extrêmes, obligeant chacun à y prendre part, et sachant, par le charme de son esprit, forcer ceux même, à qui peut-être sa présence était odieuse, à l'écouter avec intérêt. Il continua ce rôle pendant le diner, et ne se montra pas moins étincelant de verve quand on revint au salon.

— Maintenant, dit-il à Joanna, je vais requérir de vous une faveur, mademoiselle; la mauvaise santé de Mme Frémicourt l'a privée du plaisir d'assister, ce matin, à la séance de l'Académie; monseigneur et son altesse Mme de Matthiœsen, arrivés à Paris d'hier seulement, ont partagé la privation de ma femme: dites-nous votre poëme. Quelque bon lecteur que se soit montré tantôt M. le secrétaire perpétuel, vos vers, vous en avez eu l'expérience tout à l'heure, paraissent encore plus charmans, récités par vos jolies lèvres.

Joanna se rendit à ce désir, et produisit une sensation profonde sur son petit auditoire. Quand elle eut fini, Berthe lui tendit silencieusement sa main amaigrie, et la princesse l'embrassa avec transport.

— Oh! s'écria-t-elle, que vous êtes heureuse, ma belle et noble enfant! Posséder le talent et la célébrité à votre âge! Qui ne porterait envie à tant de bonheur!

La princesse soupira.

— Dieu veuille que ce bonheur ne soit point une inexorable fatalité, murmura de sa voix inexprimable M. de Vaudreuil; rarement, pour une femme, la gloire est le bonheur.

— Ne troublez point la joie de Joanna par vos sinistres augures, interrompit Mme Frémicourt; laissez-lui ses illusions, fussent-elles menteuses. C'est encore une grande félicité sur la terre que des illusions; peut-être même n'y a-t-il pas d'autre bonheur.

Puis, se tournant vers la jeune Frisonne, qui se sentait, malgré elle, frissonner sous la prédiction du mutilé:

— Ma belle enfant, dit-elle, votre innocence et votre candeur désarmeront, je l'espère, la fatalité. Elle ne frappe presque toujours que ceux-là qui l'ont mérité. Le malheur est une expiation, et les infortunés qui le subissent, s'ils descendent sincèrement au fond de leur cœur, doivent reconnaître que les coups qui les écrasent ne sont que trop mérités. A dix-huit ans, la conscience d'une jeune fille élevée par sa mère dans la solitude, ne doit connaître ni les fautes, ni le repentir. Ne redoutez donc rien, et ne vous éveillez pas de vos doux rêves.

Mais laissons là ces tristes idées, qui ne doivent pas assombrir le plus beau jour, sans doute, de votre vie.

— Oui, ajouta Mme de Matthiœsen, et permettez-moi, pour vous laisser un souvenir d'une étrangère, qui va bientôt retourner dans son pays du Nord, pour ne peut-être jamais revenir en France, permettez-moi d'attacher à votre bras ce bracelet que je détache du mien.

Tandis que la princesse nouait le précieux bijou au poignet de Joanna:

— Hélas! dit Mme Frémicourt, que je porte envie à votre mère, Joanna! Avoir reçu de Dieu une fille jeune et belle, et ne s'être point vu, comme moi, enlever ce trésor, n'avoir pas pleuré sur un cadavre!

—Dieu ne m'a point laissée sans épreuve, dit la comtesse, j'ai pleuré longtemps, bien longtemps sur ma fille. Joanna a longtemps été un enfant sans mère.

Et elle raconta naïvement, et avec une émotion vive, l'histoire de Joanna si longtemps perdue pour elle.

La princesse et Mme Frémicourt écoutèrent ce récit dramatique, qui devait encore plus d'intérêt à la présence de l'héroïne.

— Et qu'est devenu le noble et bon docteur Samuel? demanda Mme de Matthiœsen. Dieu l'a-t-il béni et comblé de bonheur pour tant de dévouement et de sublime abnégation?

Mme de Lewardeen laissa échapper un soupir; une vive rougeur se répandit sur le visage de Joanna, une larme brilla même dans ses yeux. Dès ce moment, toutes ses joies, tous ses succès de la journée se dissipèrent. Quand elle fut rentrée chez elle, et que sa mère l'eut quittée, elle sentit une tristesse profonde s'emparer de son cœur; ses larmes coulèrent avec abondance, et elle se promit d'écrire dès le lendemain à Samuel.

— Il faut qu'il vienne à Paris, dit-elle, et qu'il partage mon bonheur et ma fortune. C'est pour lui que je serai belle, pour lui que je serai recherchée, pour lui que je serai célèbre. Si la fortune qui me sourit tient des promesses, qui me semblent trop certaines pour m'échapper, je mettrai tout à ses pieds; nous passerons six mois à Paris et six mois en Frise, dans notre jolie villa de Nicolaasga.

— Tu ne dors donc point, Joanna? demanda, de la pièce voisine, la comtesse qui entendait sa fille parler à voix haute.

— Non, ma mère, répliqua-t-elle, et, demi-nue, elle vint sauter sur le pied du lit de sa mère, où elle se blottit.

— Voici les beaux projets que je forme et que je veux réaliser, dit-elle; nous cumulerons toutes les joies de la gloire et de l'obscurité; nous nous partagerons entre la France et la Hollande. Je travaillerai en Frise, je publierai à Paris; car mon cœur n'est pas plus ingrat pour la Frise que pour Samuel, vois-tu, mère. Oui, ce sera pour mon cœur une douce et joyeuse journée que celle où mes yeux reverront Nicolaasga. Il nous faudra partir avant l'automne, dans deux ou trois mois. Nous ne préviendrons point Samuel, je le surprendrai à l'improviste, tandis qu'il se promènera dans les jardins de notre jolie villa. Je jetterai le cri qui servait à nous appeler du temps de nos excursions dans les prairies immenses de notre pays. Il se retournera ému et il verra Joanna, sa bien-aimée Joanna, parée comme autrefois du costume frison. Ce sera joie complète, surtout dans les volières, dans les loges de nos insectes; tout me reconnaîtra, les troupeaux, les oiseaux, et jusqu'à mes

belles fleurs. Oh ! mon cœur bondit à ces délicieuses pensées ! Ma mère ! ma mère, partons vite.

La comtesse se cacha le visage pour ne point montrer à sa fille son trouble et sa douleur. Hélas ! elle avait, le matin même, écrit à son notaire pour donner l'ordre de vendre Nicolaasga.

La jeune fille continua, une partie de la nuit, à folâtrer sur le lit de sa mère, et à se livrer à mille projets de bonheur pour elle et pour son fiancé. A la fin, vaincue par la fatigue, elle s'endormit doucement et dans une attitude charmante, aux pieds de sa mère.

La comtesse ne dormit point, car des craintes et des pressentimens funestes s'élevaient autour d'elle et la harcelaient, malgré ses efforts pour les repousser et malgré la conviction qu'ils étaient chimériques et insensés.

Le lendemain, à son réveil, le premier soin de Joanna fut de se faire apporter les journaux : il lui tardait de connaître l'opinion ou plutôt les éloges qu'ils exprimaient sur son succès. A sa grande surprise, plusieurs négligeaient de rendre compte de la séance de l'Institut, et la plupart se contentaient de mentionner, sans réflexion, les noms des deux lauréats. Cependant, il s'en trouvait quelques-uns moins laconiques, et qui parlaient « de la beauté de Joanna, » et des espérances que promettait le premier essai d'une » jeune fille dont le talent, encore plein d'inexpérience, » ne manquait pourtant pas de facilité et d'une certaine » grâce. » Il semblait que tous se fussent concertés pour reproduire cette pensée, à peu près sous la même forme et avec les mêmes mots.

Trois feuilles faisaient exception à cette banalité ; c'étaient les journaux exclusivement attachés au ministère. Les deux premiers se montraient pour Joanna plus prodigues d'éloges ; le troisième se contentait de citer en entier la pièce de vers.

Si peu d'enthousiasme, tant d'indifférence, jetèrent sur la joie de Joanna une tristesse froide qui la glaça, et produisirent sur son bonheur la cruelle destruction par laquelle une gelée inattendue désole un jeune arbre en fleurs. Elle s'attendait à un éclatant écho des triomphes de la veille..., et à peine un faible murmure frappait ses oreilles.

En revanche, on prônait beaucoup M. Antonin de Laumenat qui avait partagé le prix avec Joanna ; il semblait qu'il fût le seul lauréat. Un des journaux qui rendaient compte de de la séance, consacrait un long espace à l'analyse de sa pièce de vers, comme s'il était seul couronné, ou qu'en partageant le prix entre lui et Joanna l'Académie n'eût fait qu'un acte de galanterie et d'encouragement. Quelques petits journaux insinuaient que le crédit et la protection du ministre avaient obtenu à Joanna le prix de l'Académie ; ils demandaient, avec indignation, comment un corps aussi illustre avait pu subir l'influence du pouvoir dans une question littéraire ! Les plus hostiles allaient plus loin encore, et parlaient avec perfidie de la beauté de Joanna et des empressemens que lui prodiguait M. Frémicourt ; enfin, il y en avait qui prenaient un à un les vers de Joanna pour les soumettre à une analyse dérisoire ; ils en travestissaient grotesquement les expressions, donnaient, par des plaisanteries cruelles et grossières, aux mots les plus innocens une signification burlesque, et jetaient à pleines mains la boue et l'insulte sur le poete et sur son œuvre.

Jugez du désespoir de Joanna, qui voyait effeuiller ainsi sa belle couronne, et qui sentait des mains impitoyables meurtrir et déchirer son front. La colère et l'indignation couvraient tour à tour son visage de pâleur et de flamme. Son sein se soulevait avec accélération, et des larmes ne venaient point la soulager. Elle posait ses mains glacées sur son front brûlant ; elle se demandait comment elle avait mérité tant de haine et d'insultes. Quand sa mère entra dans le cabinet d'études de Joanna pour la prévenir qu'il était temps de se rendre chez la princesse de Matthiœsen, comme il avait été convenu la veille, elle crut sa fille gravement malade, et ne put taire ses craintes.

— Ce n'est rien, ma mère, ce n'est rien, se hâta de dire Joanna, sans révéler la cause de ses souffrances, car elle ne voulait point frapper sa mère d'un coup aussi cruel.

Elle sonna sa femme de chambre, et témoigna contre la pauvre fille une impatience et une mauvaise humeur auxquelles celle-ci n'était pas accoutumée. A trois ou quatre reprises, Joanna la gronda durement et sans motifs, sans prendre pitié des larmes que provoquaient sa violence et son agitation nerveuse. Elle déchira avec emportement une robe qui, disait-elle, était mal taillée ; elle brisa un éventail qui ne s'ouvrait pas assez vite ; elle jeta loin d'elle un mouchoir dont la dentelle lui semblait un peu trop empesée. Puis, s'élançant dans la voiture, elle arriva chez la princesse, sans avoir adressé un mot à sa mère consternée.

Quand elle entra dans le salon où se trouvaient réunies douze ou quinze personnes, elle s'efforça de réprimer ses émotions ; mais ses traits se trouvaient tellement décomposés que Mme de Matthiœsen s'informa avec sollicitude de sa santé.

— Vos joies d'hier vous ont trop émue et trop agitée, mademoiselle, dit la princesse.

— Mes joies, reprit avec amertume Joanna, mes joies d'hier ! oh ! je les ai cruellement expiées ce matin. Les journaux... Elle ne put achever, car les sanglots coupèrent sa voix.

La princesse l'embrassa affectueusement.

— Consolez-vous, chère enfant, reprit-elle ; ici, vous ne trouverez que des cœurs bienveillans et des sympathies loyales. J'ai réuni chez moi quelques-unes des femmes qui se sont conquis, par leur talent littéraire, une éclatante renommée. Toutes s'estiment heureuses et fières de la jeune sœur que la poésie vient de leur donner.

En effet, ces femmes, dont les noms étaient arrivés glorieux jusque dans la solitude de Nicolaasga, à la jeune Frisonne, l'entouraient et s'efforçaient de la consoler.

— Il ne faut pas vous affliger ainsi des attaques de vos ennemis, lui dit l'une d'elles.

— Des ennemis, moi, des ennemis?

— Vous êtes jeune et belle, vous venez d'obtenir un grand succès, vous avez des rivales et des rivaux ; il faut vous résigner, mademoiselle, à avoir des ennemis.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! qu'ai-je fait? A quel prix faut-il donc acheter la renommée?

— Et tenez-vous heureuse de ne pas avoir été frappée plus cruellement, ajouta une femme pâle et belle : le bonheur de mon ménage a été détruit à tout jamais par deux lignes fatales. Un homme, dont j'avais repoussé l'amour, m'a lâchement calomniée ; mon mari a cru cette calomnie, et depuis lors, son affection pour moi a fait place au ressentiment et à la haine. Je vis seule, sous l'expiation d'une faute que je n'ai pas commise.

— Ah ! ne croyez pas que la vie littéraire soit le bonheur pour une femme, interrompit une autre, dont les nobles traits rappelaient involontairement la physionomie, sublime de souffrances, que les artistes byzantins ont donnée à Notre-Dame des Sept-Douleurs. Sans mes enfans, sans la pauvreté, qui m'oblige à creuser péniblement pour eux mon sillon littéraire, je reconquerrais avidement mon

obscurité; je me consacrerais à l'art, dans la solitude, et loin de la sanglante expiation de la publicité.

— Encore est-ce de l'art que vous faites, ajouta une voix douce et tendre. Moi, hélas! que Dieu a créée poëte, il me faut repousser les vers qui tombent de mes lèvres, et dans le rhythme desquels mes pensées se formulent, pour écrire péniblement de la prose. On ne veut point acheter mes vers. Du moins cette prose, contraire à ma nature et à mon talent, me rapporte à peu près autant que gagnerait une habile lingère; quant à mes vers, on refuse de les payer... J'ai bien souvent regretté de ne pas savoir mieux manier l'aiguille!

— Mais l'art n'est donc ni la fortune, ni le bonheur pour une femme?

— Le bonheur? demandez à celles de nous qui sont jeunes, qui sont belles, qui sont riches... Hélas! pauvre ignorante, vous ne savez donc pas que la vie littéraire dépasse, par ses émotions et par ses luttes, les forces d'une femme? Ainsi que les guerrières du moyen âge, il faut qu'elles se fassent hommes, pour supporter de si rudes combats; si elles ne triomphent pas comme Clorinde, cette mâle aventurière, elles succombent, comme Herminie, sous le fardeau d'une armure trop lourde. Le moindre choc les renversera dans la mêlée; elles seront écrasées et foulées aux pieds, sans que personne prenne garde à elles. Choisissez donc: androgyne, ou vaincue.

Et chacune ajoutait sa douleur à cette énumération de douleurs; et toutes n'avouaient pas en entier leurs souffrances! Elles ne révélaient pas les plaies cachées de leurs cœurs; elles ne disaient pas de quel prix souvent elles avaient payé la renommée; elles se taisaient sur les erreurs, les fautes, les remords et les expiations que leur avait values un amour insensé de la gloire.

Au milieu de ce concours de douleurs et de lamentations, Joanna sentait son cœur se briser, et son courage l'abandonna.

— O ma Frise, ma douce Frise! pensait-elle, comme il me tarde de te revoir! Combien je voudrais me retrouver près de mon fiancé, au bord d'un de tes lacs brumeux, et ma tête couronnée du cercle et des fleurs du cap-oor!

Elle resta pensive et rêveuse le reste de la soirée. Ni la célébrité des personnes qui l'entouraient, ni l'intérêt qu'elles lui témoignaient, ne purent ramener sa gaîté. Comme la biche de Virgile, elle portait en son flanc un trait mortel, que rien ne pouvait en arracher. D'ailleurs, mille choses la froissaient encore dans les habitudes de ce monde littéraire; c'était le besoin d'épigrammes et de raillerie, qui jaillissait en étincelles de toutes parts. Rien n'était épargné: ses admirations les plus grandes se trouvaient à chaque instant profanées ou détruites; on l'obligeait à briser ce qu'elle avait adoré, mais on ne lui donnait pas à adorer ce qu'elle avait brisé. Loin de là, on ne plaçait aucun dieu sur les autels qu'on venait de faire vides; le piédestal restait veuf de sa statue. Joanna comprenait enfin combien elle était loin encore de la renommée, à la faveur de laquelle elle avait cru s'être acquis des droits absolus et durables. L'horizon de la gloire reculait sans cesse devant elle; ses yeux se dessillaient et s'ouvraient enfin à la lumière réelle; aussi, le soir, quand elle se trouva seule, dans la voiture, avec sa mère, elle se jeta dans ses bras en pleurant.

—Retournons en Frise, ma mère! Retournons dans notre doux et paisible pays, pour ne plus le quitter; renonçons à une vie qui me fait peur.

Mme de Lewardeen répondit aux larmes de sa fille par des larmes.

— Hélas! mon enfant, il est trop tard, répondit-elle. Il faut que tu marches en avant dans la voie où tu t'es engagée; reculer n'est plus possible; nos vaisseaux sont brûlés. Ce matin j'ai reçu la nouvelle que notre maison de Nicolaasga était vendue; nous n'avons plus de salut que dans ton travail. Dix-huit mille francs, que mon homme d'affaires m'a envoyés, composent désormais tout ce que nous possédons au monde. En Frise, nous étions riches avec peu; Paris a dévoré en une année notre petite fortune.

— Eh bien! ma mère, je travaillerai, reprit Joanna, qui se sentit tout à coup pleine de force et de courage; je serai digne de vous et de votre dévouement, ma bonne et sainte mère. Sans hésiter, vous avez vendu pour moi la maison qui formait toute votre fortune... Ma mère, votre espoir en moi ne sera point déçu. J'accepte la vie de lutte en face de laquelle je me suis placée. J'aurai de la force et du courage; si je succombe, je me relèverai; je frapperai tant, qu'il me sera ouvert. La victoire, je le sens, m'est réservée après le combat; je combattrai donc, je serai cette Clorinde dont on parlait tout à l'heure. Le vieux sang frison ne coule pas impunément dans mes veines. Ne changeons rien, en apparence, à notre genre de vie: pour tous, ayons les semblans de l'aisance, supprimons seulement les prodigalités intérieures. Si l'on nous savait pauvres, on ne viendrait pas à nous; si l'on nous croit riches, on nous recherchera avec empressement. Ah! je sens la froide politique de ce monde, qui s'empare de mon cœur, et qui me donne l'énergie et la prudence qu'exige notre position. Il n'y a plus rien en moi de Joanna la Frisonne. Loin de moi les préjugés, les erreurs, et la faiblesse! J'ai un nom et une fortune à conquérir; j'ai mis le pied sur le premier échelon, je gravirai les autres, sans vertige, hardiment, avec ardeur, avec certitude d'arriver au faîte. Rassurez-vous, ma mère, j'ai là, dans ma poitrine, une force surhumaine, qui s'éveille; je défie à présent les luttes, les déceptions, les injustices, et le malheur lui-même.

§ IV. — Le docteur.

Un soir, je tenais ma petite fille sur mes genoux; je caressais doucement sa tête blonde, je recueillais avec émotion les mots délicieux que Dieu met dans la bouche des enfans, et dont chaque accent fait tressaillir un cœur paternel.

— Oh! m'écriai-je, te perdre, enfant, ce serait mourir, ou voir s'éteindre ma raison!

— Hélas! la douleur n'ôte ni la vie ni la raison, me répondit une voix dont jamais je n'oublierai l'expression déchirante.

Je levai la tête: c'était une mère qui avait vu périr, sous ses yeux, son père, son mari et trois enfans, dans la terrible catastrophe du chemin de fer de Versailles. De toute sa famille, il ne lui restait qu'un souvenir plein de désespoir et de terreur!

Cette femme, jeune encore, et que Dieu ne veut point réunir maintenant aux êtres bien-aimés dont il l'a séparée, cette femme, dis-je, cherche à tromper ses souffrances par une incessante activité. On la rencontre, chaque jour, dans une agitation fiévreuse, parcourant les quartiers pauvres de Paris, et montant dans les greniers de ceux qui souffrent, qui pleurent comme elle pour adoucir leur misère par sa charité. Riche, elle consacre toute sa fortune à des œuvres de bienfaisance, et parvient, à force de fatigue et de bonnes actions, à trouver, la nuit, quelques heures de sommeil et d'oubli; car la solitude et l'inaction sont pour elle une affreuse souffrance; elles la remettent en face de

son désespoir; elles lui font entendre les cris de son père et de ses enfans qui se débattent dans les flammes ; elles lui montrent son mari, un de ces enfans dans les bras, se soulevant, retombant et disparaissant dans le tourbillon ardent.

Tel était le docteur Samuel. Il avait perdu celle qu'il vénérait comme une mère, et la jeune fille sur laquelle il plaçait toutes ses espérances de bonheur; il les avait perdues d'une façon plus cruelle peut-être que si la mort les eût frappées; car elles l'avaient abandonné, elles l'avaient repoussé!

Quand il s'arrêtait à cette pensée, il sentait le sang monter avec impétuosité à son cerveau ; son cœur battait impétueusement, et une fièvre ardente le dévorait. Alors, comme la pauvre mère de tout à l'heure, il avait recours au mouvement et aux bonnes œuvres. Il montait à cheval; il allait de village en village visiter les chaumières, consoler les affligés, guérir les malades, et, suivant les sublimes et naïves paroles de l'Évangile, vêtir ceux qui étaient nus, désaltérer ceux qui avaient soif, et nourrir ceux qui avaient faim. Ni la nuit ni le jour il ne s'arrêtait : quelque éloigné que fût le lieu où on l'appelait, il n'hésitait pas à s'y rendre. Chacun s'émerveillait de sa charité et en parlait avec vénération. Cependant, on s'étonnait qu'un peu d'alliage se mêlât à tant d'or pur ; on se demandait tout bas comment un si noble cœur pouvait être accessible à l'intérêt personnel.

En effet, le docteur Samuel, autrefois insoucieux d'argent, et qui semblait toujours se trouver trop payé, quand on le payait, mettait maintenant un prix à ses soins, et recueillait exactement, tous les mois, ses honoraires. Il apportait la même ardeur à soulager le pauvre et le riche, mais il fallait que le riche payât pour le pauvre. Du reste, hâtons-nous de le dire, on regardait cette modification opérée dans le caractère du docteur, plutôt comme une bizarrerie que comme un défaut, et elle n'avait rien altéré du respect que chacun professait pour ses hautes qualités et pour ses vertus.

Samuel employait toute la journée à parcourir le pays : quand il rentrait le soir, sa vieille servante le voyait s'enfermer dans son cabinet, à travers la porte duquel elle l'entendait compter son argent et le disposer dans de gros sacs qu'il envoyait régulièrement, toutes les semaines, à la ville. Les riches fermiers frisons rémunéraient largement les visites de Samuel : comme il jouissait dans le pays d'une popularité immense, il n'arrivait guère à l'un d'eux quelque maladie grave, sans qu'on fît appeler aussitôt le docteur de Nicolaasga, sinon pour donner des soins quotidiens que la distance rendait impossibles, du moins pour émettre son avis dans une consultation. De pareilles excursions valaient toujours à Samuel des honoraires considérables, qu'il portait lui-même à un tarif très-élevé. Une fois cette marche adoptée, six mois lui suffirent pour s'acquitter des emprunts que l'acquisition de la villa avait nécessités : il racheta ensuite les portions de terres qui avaient été vendues, et ne tarda point à rétablir le petit domaine tel qu'il était avant que la comtesse le morcelât. On présuma alors que le docteur, mû par le désir de posséder en entier l'ancienne propriété de Mme de Lewardeen, une fois ce but atteint, allait s'arrêter et mettre trêve à sa soif d'argent. Il n'en fut rien, et les suppositions se trouvèrent en défaut. Le docteur ne montra pas moins d'avidité ; il sortit même de son insouciance et de son aversion pour les affaires, et s'associa à quelques entreprises qu'il fit prospérer par ses avis et par ses soins intelligens. Trois années, favorisées par les chances les plus heureuses, suffirent pour lui procurer une grande aisance, fort inutile du reste, puisqu'il ne changea rien à sa modeste manière de vivre. Loin de là, il cessa peu à peu d'acheter des fleurs rares pour sa serre, et de traiter avec les capitaines de vaisseaux qui débarquaient soit à Lemmer, soit à Harlingen, des oiseaux rares qu'ils apportaient des îles. Sans les cadeaux que lui faisaient ses amis, les serres et les volières se fussent dépeuplées peu à peu ; mais on savait qu'il aimait passionnément ces objets, et que son goût nouveau pour l'or l'empêchait seul de s'en entourer. Tout en souriant de ce léger travers d'avarice, on ne voulait pas que cet excellent homme se privât lui-même de ses innocens plaisirs.

Du reste, le docteur Samuel n'était pas avare pour les pauvres, et n'avait en rien diminué ses aumônes ; seulement, il apportait plus d'attention et de sévérité dans la manière de les distribuer. Comme autrefois, il ne les donnait plus avec un prodigue laisser-aller. Maintenant, il y regardait attentivement et de plus près; il ne se laissait plus surprendre par de faux semblants, et ne donnait pas à la paresse ce qu'il ne voulait accorder qu'au malheur ; jadis on spéculait un peu sur sa bonhomie et sur sa faiblesse ; maintenant, on redoutait la justesse impitoyable de son coup d'œil et la finesse de sa défiante réserve.

Trois années après le départ de la comtesse et de Joanna, une grande maladie épidémique se répandit dans la Frise. On avait desséché un grand lac peu éloigné de Nicolaasga, et les émanations putrides qui s'échappaient des marais mis à nu, jointes aux brouillards non moins malsains de l'automne, produisirent en abondance de ces redoutables fièvres typhoïdes qui frappent et qui tuent en quelques jours. Quelle que fût l'activité de Samuel, le péril la tripla encore. On le voyait sans cesse, allant d'un village à l'autre, amenant avec lui la consolation et l'espoir; on l'attendait partout comme un sauveur. Le gouvernement hollandais, alarmé des ravages causés par la maladie, avait envoyé des médecins pour la combattre, mais on refusait leurs secours pour solliciter ceux du docteur de Nicolaasga ; on n'avait de confiance qu'en lui. Cette confiance, du reste, n'était point le résultat d'un préjugé. Familier avec la nature du climat et le tempérament des Frisons, Samuel opérait des cures qui semblaient des miracles même à ses confrères d'Amsterdam et de La Haye. La sûreté de son diagnostic, la sagesse hardie de ses traitemens, arrêtaient le mal dans ses progrès, le domptaient et en triomphaient presque toujours. Plus de quatre mille victimes du fléau durent la vie à Samuel. Aussi, quand l'épidémie cessa, quand, grâce au retour du printemps et d'une saison plus favorable, elle eut disparu avec les causes accidentelles qui l'avaient produite, le nom de Samuel était plus vénéré et plus populaire que jamais.

Quant à lui, son sang-froid mélancolique ne s'était pas troublé un moment ; on ne l'avait vu ni s'inquiéter ni faiblir en face de la maladie. Toujours calme, toujours actif, il examinait le malade, prescrivait ce qu'il fallait faire, disait une ou deux bonnes paroles d'encouragement, et promettait de revenir bientôt. Il semblait se multiplier : souvent on le comparait au bienheureux Druon, saint flamand dont les pays protestans ont eux-mêmes gardé le souvenir, et qui, dans son ardente charité, trouvait moyen, durant la peste, de se trouver, à la fois, à la ville et à la campagne pour exhorter les mourans et leur donner sa bénédiction épiscopale.

Un soir que, suivant son habitude, le docteur Samuel disposait plusieurs sacs d'argent qu'il se préparait à envoyer à Amsterdam, chez son banquier, et qu'il énumérait avec complaisance les sommes considérables qu'il avait

gagnées, sa gouvernante accourut lui dire qu'un étranger désirait lui parler. Samuel donna ordre qu'on introduisit de suite la personne qui venait le visiter aussi tard.

— C'est Monseigneur le gouverneur de la Frise, dit la Frisonne en saluant jusqu'à terre.



— Monsieur, dit le gouverneur, Sa Majesté a appris par moi le bien que vous avez fait au pays pendant que l'épidémie le désolait. Elle a voulu vous en témoigner elle-même sa satisfaction par une lettre autographe et par l'ordre du Lion-d'Argent. Voici la lettre et la croix que le roi m'a chargé de vous remettre. Chevalier Samuel Cordier, permettez-moi de vous donner l'accolade.

Le gouverneur embrassa Samuel ému, et attacha à sa boutonnière un ruban bleu à liséré orange, après quoi il remit au docteur la lettre du monarque.

Cette lettre, tout entière de la main du roi, félicitait et remerciait Samuel dans les termes les plus affectueux et les plus flatteurs; elle accompagnait un brevet qui donnait au docteur le titre de médecin particulier du prince. «Vous avez sauvé les enfans, c'est un devoir pour le père de vous adopter», ajoutait le monarque en parlant de cette troisième faveur.

— Hélas! pensa tristement le docteur, ces grâces et ces récompenses sont sans joie pour moi, car je n'ai personne au monde pour s'en réjouir ni pour en prendre sa part.

Des larmes tombèrent de ses paupières, et ses yeux se tournèrent involontairement vers un portrait de Joanna qui se trouvait en face de sa table de travail. Tandis que le docteur se livrait à ces émotions, le gouverneur portait ses regards sur les sacs d'argent qui couvraient la table, et un sourire entr'ouvrait ses lèvres.

Puis, tendant la main à Samuel :

— Vous êtes un homme de cœur, que j'aime et que je vénère; je vous en ai donné des preuves irrécusables en sollicitant du roi les faveurs que Sa Majesté vient de vous accorder; permettez-moi donc de vous adresser une question; elle résoudra pour moi un problème inexplicable. Comment vous, qui êtes si noble et si généreux; comment vous, qui avez si longtemps professé un désintéressement sans exemple, avez-vous pu vous prendre d'une extrême passion pour l'argent? Tout le pays, comme moi, voit, sans le comprendre, ce problème.

Une vive rougeur se répandit sur les joues de Samuel; il hésita quelques instans, et reprit :

— J'ai fait un serment sur un lit de mort, et j'ai compris que, pour tenir ce serment, il fallait que je fusse riche; je le suis devenu.

— Je sais à quel serment vous faites allusion, mon cher docteur; chacun connaît votre histoire dans le pays, et on m'a conté votre dévouement pour la famille de Lewardeen, comme aussi l'ingratitude qui vous en avait récompensé. Mais le mariage de Mlle Joanna ne vous dégage-t-il pas de vos sermens?....

— Joanna! le mariage de Joanna! s'écria Samuel anéanti, comme s'il eût été frappé de la foudre.

— Pardonnez-moi, docteur, pardonnez-moi, mais je ne pensais pas que la comtesse eût poussé l'oubli des convenances jusqu'à former cette union, en vous la laissant ignorer. Quant à moi, je l'ai apprise par la demande que l'on m'a faite, par l'entremise de l'ambassade française, des papiers nécessaires au mariage de Mlle Joanna de Lewardeen avec le secrétaire du ministre, M. Frémicourt.

Samuel releva sa tête pâle et décomposée.

— Pardonnez à ma faiblesse, dit-il d'une voix brisée et faible. En voyant partir Mlle de Lewardeen pour la France, je comprenais bien que je la perdais à jamais! Et cependant, je ne sais quel vague espoir était resté en mon cœur qu'elle reviendrait un jour en Frise. Je redoutais pour elle la déception de ses espérances; je me disais : elle reviendra à moi malheureuse, et je la consolerai... Dieu m'a puni de cette pensée égoïste; il lui a donné la célébrité qu'elle allait chercher; maintenant, il l'unit à un homme d'une haute position, et riche sans doute. Que la volonté de Dieu soit faite!

— Du courage, mon ami, du courage!

Samuel versa un torrent de larmes et reprit, après un long silence :

— Ne craignez rien : voici que j'en ai fini avec toute faiblesse; la première crise passée, je me sens fort et résigné. Hélas! je n'ai que trop l'habitude de la souffrance et du malheur.

En effet, sans la pâleur qui couvrait encore son visage, le gouverneur n'eût trouvé aucune trace de l'émotion cruelle qu'éprouvait Samuel. Éloignant toute allusion à la nouvelle fatale qu'il venait d'apprendre, il parla avec sang-froid des mesures à prendre dans le pays pour prévenir le retour de l'épidémie, et indiqua au gouverneur de nombreuses améliorations à apporter dans l'organisation des services sanitaires. Charmé de la haute intelligence de Samuel, le gouverneur, en prenant congé de lui, après un entretien de plusieurs heures, lui présenta la main, et lui dit :

— Monsieur, comptez sur moi comme sur un vieil ami. Je m'honore d'être le vôtre, et je vous demande, comme une faveur, un peu de votre affection; je suis un vieux

soldat, et jamais je n'ai vu de courage semblable au vôtre ; il y a, certes, moins de bravoure à entendre siffler les balles autour de sa tête, et même à supporter une amputation, qu'à lutter contre le malheur comme je viens de vous le voir faire. Adieu, ou plutôt au revoir, car je compte bien vous visiter demain, et souvent, et toujours.

Quand le gouverneur l'eut quitté, Samuel alla s'agenouiller devant un crucifix d'ivoire, héritage vénéré de sa mère, puis, joignant les mains et courbant le front :

— Seigneur, dit-il, Seigneur, je n'ose vous demander d'abréger la durée des épreuves qu'il vous plaît de m'envoyer, et cependant, je succombe sous le fardeau. Hélas! votre divin Fils a détourné la tête du calice d'amertume, et moi, qui ne suis qu'un faible mortel, je vous tends les bras pour obtenir de ne plus m'abreuver de tant de fiel. Et vous, ma mère, vous qui entendez ma voix, demandez au Tout-Puissant, par les mérites du Rédempteur, que le jour de la liberté luise enfin pour moi et me réunisse à vous dans l'éternité.

Depuis cette soirée funeste, le docteur Samuel retomba dans sa première indifférence pour l'argent. Il négligeait les affaires auxquelles il s'était associé, et refusait les honoraires que ses cliens lui offraient.

— Donnez cela aux pauvres, disait-il; les pauvres sont mes trésoriers.

Quand on le rencontrait cheminant sur son cheval, on le trouvait la tête pensive et absorbée dans une rêverie profonde ; son œil ne s'animait que près du lit d'un malade. Alors son œil redevenait étincelant ; sa tête se relevait ; sa voix prenait de la fermeté, et il semblait rajeunir. Rentré chez lui, il s'affaissait sur lui-même et tombait dans une apathie profonde. Sans le zèle que mettaient sa vieille gouvernante, ses amis et ses voisins à entretenir le parc, les jardins, les volières et la petite ménagerie, la villa de Nicolaasga serait tombée dans un état absolu de dégradation, car son propriétaire ne s'en occupait en aucune façon ; il évitait même de s'y trouver, autant qu'il le pouvait, sortait au point du jour, et ne rentrait que bien avant dans la nuit.

Le gouverneur, qui l'avait pris en vive affection, venait souvent le chercher pour l'accompagner dans ses excursions ou pour l'emmener à une maison de campagne peu éloignée de Nicolaasga. Insensiblement, Samuel établit son domicile dans cette maison de campagne, et finit par ne plus revenir à son propre logis. L'amitié du gouverneur et de sa femme, jeune, bonne et spirituelle; l'absence des lieux qui lui rappelaient Joanna, finirent par triompher de la tristesse de Samuel, et par lui rendre une sorte de sérénité. Jamais un sourire n'effleurait ses lèvres, mais il trouvait une grande joie à s'ébattre avec les enfans du gouverneur, dont il dirigeait en grande partie l'éducation. Samuel, pour leur complaire, s'était fait grand joueur de ballon et non moins habile fouetteur de toupie. Chaque jour il inventait un nouveau jeu, et on le voyait gravement occupé, quand il trouvait un peu de loisir, à éperonner de grelots un cerceau, ou à faire manœuvrer une armée de soldats de bois. Il savait faire marcher les études avec les plaisirs, et le précepteur avouait franchement que ses soins restaient improductifs en comparaison de ceux du docteur. Samuel trouvait une consolation extrême à ces occupations naïves ; elles rafraîchissaient son cœur et adoucissaient l'amertume de ses souvenirs.

Deux ans s'étaient écoulés depuis cet heureux changement, et il y avait quatre ans que Joanna avait quitté la Frise, lorsqu'un matin Samuel entra précipitamment, au point du jour, dans la chambre du gouvernenr.

— Mon ami, s'écria-t-il, il faut que vous me donniez sur-le-champ une preuve de votre affection.

— Vous savez le désir que j'ai de vous prouver mon amitié, cher docteur, parlez.

— Combien estimez-vous ma maison de Nicolaasga?

— Mais elle vaut environ vingt mille florins.

— Eh bien ! achetez-la-moi pour dix mille florins; non! prêtez-moi dix mille florins, et chargez-vous de la vendre; cherchez à la vendre cher. Il me faut de l'argent, beaucoup d'argent ! Sollicitez du roi une récompense pécuniaire pour les services que j'ai rendus au pays. N'avez-vous point ici quelqu'un d'intelligent qui puisse recueillir, dans la contrée, tous les honoraires qui me sont dus?... De l'argent! de l'argent! Je donnerais, monseigneur, ma vie pour de l'argent.

— Qu'avez-vous, cher docteur? d'où vous viennent ces idées et cette agitation?

— On demandait naguère un médecin qui voulût partir pour les possessions hollandaises de Surinam. Si l'on veut me payer richement et à l'avance, je solliciterai cette place pour moi. Je partirai dans quelques semaines; sitôt que je serai de retour de France, continua Samuel sans entendre les questions du gouverneur. En attendant, donnez-moi dix mille florins. Je vous les demande à genoux.

— Rien n'est plus facile. Voici un mandat de cette somme sur mon banquier d'Amsterdam...; mais ce voyage en France !...

— Une heure, une minute de retard sont des crimes pour moi. Adieu, je vous écrirai ; adieu.

Il prit le mandat de dix mille florins, s'élança sur un cheval qu'il avait donné ordre de seller, et partit au grand galop, laissant le gouverneur dans la plus grande surprise, et se demandant avec inquiétude si la raison du docteur n'était pas altérée.

Cependant, Samuel pressait violemment son cheval, dont il labourait les flancs à coups d'éperons. La pauvre bête finit par s'abattre, épuisée par la fatigue et par la rapidité d'une course insensée. Samuel se releva, et courut à l'habitation voisine d'un fermier.

— J'ai naguère sauvé la vie à ta fille, lui cria-t-il ; donne-moi un cheval, si tu veux, à ton tour, sauver la vie de ton bienfaiteur.

Le paysan sella aussitôt un cheval, et Samuel repartit avec la même rapidité forcenée.

Il arriva enfin à Lemmer ; le bateau à vapeur venait de quitter le port depuis quelques minutes.

— Cent florins au matelot qui me fera rejoindre le steam-boot, s'écria le docteur.

— Je le ferai, non pour de l'argent, mais parce que vous avez guéri mon père, répondit un matelot.

Samuel s'élança dans le canot du marin; celui-ci fit force de rames. Le capitaine du bâtiment vit les signaux de Samuel, et, le reconnaissant, aussitôt il donna l'ordre d'arrêter; la nacelle vint aborder le bateau à vapeur.

— J'ai fait pour vous ce que je n'eusse pas fait pour le gouverneur lui-même, dit le capitaine ; mais sans vous j'aurais perdu mon bras droit, et je serais dans l'impossibilité de gagner mon pain.

— Merci, camarade; lui répliqua le docteur; si tu veux encore me prouver ta reconnaissance, presse la marche de ton bâtiment.

— Je sauterai, ou je gagnerai quatre heures, dit le vieux loup de mer; et il alla donner des ordres au chauffeur.

Le bâtiment partit aussitôt avec une rapidité de flèche; ce ne fut pas quatre, mais sept heures qu'il gagna. Samuel, qui n'avait cessé de témoigner la plus vive impatience du-

rant la traversée, s'élança du bateau, courut chez le banquier du gouverneur, y prit dix mille florins, partit en poste pour Rotterdam, s'installa sur le bateau à vapeur qui se rendait immédiatement à Anvers, et se fit conduire, par le chemin de fer, jusqu'à la frontière française. Là, il reprit des chevaux de poste et arriva enfin à Paris, semant l'or à pleines mains pour gagner quelques heures.

— Où monsieur veut-il qu'on le conduise, demanda le postillon.

— Rue de Saint-George, nº 18.

Le postillon obéit, et les chevaux, ruisselant de sueur, s'arrêtèrent devant la maison de la rue Saint-George.

— Mme la comtesse de Lewardeen? demanda au concierge, Samuel, qui s'était précipitamment élancé de la chaise de poste.

Le concierge répondit froidement :

— Je ne connais point ce nom; la personne que vous demandez ne demeure point ici.

— Mais elle y a demeuré, et vous pouvez m'indiquer sa nouvelle adresse.

— Il est vrai que je ne suis concierge de cette maison que depuis dix-huit mois : peut-être ce que vous me dites sur le séjour de cette dame ici est-il exact; je vais m'en informer.

En effet, il questionna deux anciens locataires. Mme de Lewardeen avait quitté l'appartement depuis deux ans pour aller en occuper un autre rue de La Rochefoucauld.

Samuel remonta en voiture et se fit conduire rue de La Rochefoucauld. La comtesse et sa fille n'y avaient fait qu'un séjour de six mois; elles avaient laissé ignorer, en partant, leur nouvelle adresse. La seule chose qu'on eût pu savoir, c'est qu'elles passaient la Seine et allaient s'établir de l'autre côté de l'eau.

Samuel ne put réprimer un geste d'impatience et de douleur. Après un moment de réflexion, il ordonna au postillon de tourner bride et de se rendre au ministère, chez M. Frémicourt.

— Chez M. Frémicourt? reprit d'un ton goguenard le concierge, qui avait entendu cet ordre; monsieur ignore donc que depuis quinze jours le ministère dont M. Frémicourt faisait partie a été renversé?

— Alors, qu'on me mène à sa maison.

— Sa maison est voisine de la nôtre; la voilà, un peu plus bas dans la rue; mais vous n'y trouverez personne. Harcelé par ses créanciers, ruiné par des spéculations sur les rentes, M. Frémicourt a dû partir précipitamment avant l'expiration du délai qui assure l'inviolabilité des pairs de France après la fermeture des Chambres.

— Que faire? quel parti prendre, mon Dieu?

— Avoir recours à la police; on vous y donnera sans doute l'adresse de la personne que vous cherchez.

Samuel courut à la police; là, enfin, il apprit l'adresse de Mme de Lewardeen; c'était au fond du faubourg Saint-Jacques, dans une de ses petites rues latérales.

Quand il y arriva, la nuit commençait à couvrir Paris, et le docteur eut quelque peine à trouver la maison qu'on lui avait enseignée. C'était une de ces grandes habitations pauvres et froides d'aspect, dans lesquelles se pressent des centaines de familles d'artisans.

En entrant, il demanda :

— Mme la comtesse de Lewardeen?

La comtesse! goguenarda le portier; une comtesse! sapristie de comtesse, va! Montez au sixième étage; vous trouverez un petit escalier; la troisième porte à gauche, au fond du corridor. Vous serez chez la comtesse! La comtesse! répéta-t-il encore une fois; la comtesse!

Samuel gravit l'escalier aussi vite qu'il le put; l'aspect de la maison, les stupides plaisanteries de cet homme lui glaçaient le cœur; il monta un escalier raide, humide, glissant, malpropre, et que rien n'éclairait. Arrivé tout en haut, il chercha à tâtons, compta les portes, et frappa quand il crut avoir trouvé la chambre qu'il cherchait.

Une femme vint ouvrir, une lumière à la main. A la vue de Samuel, elle laissa échapper une plainte sourde, et pensa défaillir. Quant à lui, il regardait cette femme avec terreur et presque sans la reconnaître. En effet, la souffrance et la misère avaient cruellement altéré les traits de Mme de Lewardeen; ses cheveux, devenus gris, étaient enveloppés d'un mauvais mouchoir; sa robe tombait en haillons; les plus rudes et les plus humbles travaux avaient noirci ses mains, maintenant calleuses et déformées.

— Samuel, dit-elle, Samuel! vous ici, mon ami! C'est Dieu qui vous envoie pour achever notre expiation et notre châtiment. Gardez-vous d'entrer et de vous montrer brusquement à Joanna. Si elle n'y était point préparée, votre vue la tuerait. Hélas! le mal qui la consume n'a fait déjà que des ravages trop cruels; il ne faut point les activer. Depuis trois mois, une fièvre lente la dévore. On ne passe pas impunément les jours et les nuits à travailler!

— Quoi! le sort vous a réduites à cette triste situation?

— Joanna n'avait point dormi depuis trois nuits, et ce n'est pas seulement la maladie qui l'a tenue éveillée, c'est le besoin de travail : il fallait terminer une broderie, pour payer notre misérable loyer, et avoir du pain. Nous étions sans ressources; le Mont-de-Piété avait englouti nos derniers meubles... Enfin, nous avons terminé cette broderie, et Joanna, vaincue par le besoin de sommeil, est tombée sur son lit, où, grâce à Dieu, le sommeil est venu lui donner un peu d'oubli et de repos.

Samuel pleurait.

— Mais comment avez-vous appris notre détresse? car nous voulions la dérober à tous les yeux, et la laisser ignorer à vous surtout.

— Une phrase de journal me l'a apprise.

« Un jeune poëte du plus haut talent, y disait-on, se » meurt dans la misère : le ministre, qui naguère se » montrait si empressé de lui offrir le bras, à l'Académie, » ne songe même pas à assurer du pain à Mlle Joanna de » Lewardeen. »

— Quoi! notre misère et notre humiliation sont à ce point publiques? Justice divine! notre châtiment jaillit de notre faute même!

Écoutez-moi, Samuel, écoutez-moi, vous qui êtes accouru de la Frise pour venir en aide à deux infortunées si coupables envers vous; écoutez-moi : je vais tout vous dire, ce sera encore une expiation... Quand Joanna fut couronnée par l'Académie, on nous croyait riches, et en effet, la manière dont nous vivions devait faire croire que nous possédions une brillante aisance. Hélas! nous dévorions le peu que nous possédions! Dans notre espoir insensé, nous supposions que bientôt les travaux littéraires de Joanna nous rendraient au centuple ce patrimoine jeté si follement au vent... Plus d'une fois nous regardâmes avec terreur l'abîme ouvert sous nos pieds, mais il était trop tard pour y échapper; et puis, un reste d'espérance et de déception nous empêchait toujours d'arrêter.

Les libraires et les directeurs de journaux ne venaient point chercher Joanna; quand elle alla à eux, ils la reçurent avec dédain.

— On n'est pas célèbre, et on n'a pas un brevet de talent pour avoir été couronnée à l'Académie, lui dirent plusieurs

de ces hommes; et puis, où voulez-vous trouver des acheteurs ou des lecteurs pour des vers?

Joanna résolut de faire imprimer à ses frais un volume de poésies; ce volume passa inaperçu: les personnes auxquelles elle l'offrit lui en adressèrent de stériles félicitations, mais pas dix volumes ne s'en vendirent. Cette dépense d'impression acheva notre ruine. Après avoir pris un appartement plus modeste, il fallut encore nous réfugier dans un plus humble. La plupart de ceux qui se disaient nos amis s'étaient retirés de nous, non que nous leur eussions fait confidence de notre triste position, loin de là, nous la dérobions à tous les yeux comme une honte; mais la misère se trahit, de quelque voile qu'on cherche à la couvrir. Déjà, depuis longtemps, un jeune homme, qui avait feint pour Joanna la passion la plus vive, après l'avoir demandée en mariage, s'était brusquement retiré. Dès qu'il connut notre situation véritable, il nous traita avec mépris, et se joua de nous. Hélas! nous ne méritions que trop ce châtiment de notre ingratitude envers vous... Que vous dirai-je? nos ressources épuisées, il fallut recourir aux dettes, car notre travail ne pouvait suffire à nos dépenses, quelque réduites qu'elles fussent. Des dettes! oui, Samuel, la veuve et la fille du comte de Lewardeen se virent réduites à vivre de cette épouvantable ressource. Que d'humiliations il fallut supporter, que de calices d'amertume il fallut boire jusqu'à la lie! Un jour, on recourut aux tribunaux; des huissiers saisirent nos meubles, on nous chassa, et il fallut venir nous réfugier dans ce grenier, où nous n'avons d'espoir que dans la mort. Dieu daigne l'accorder bientôt à nos vœux!

— Plus de ces fatales pensées! Il faut repartir avec moi pour la Frise, où le bonheur et le repos nous attendent encore.

Mme de Lewardeen sourit tristement.

— Du bonheur! répéta-t-elle, du bonheur! Attendez, pour prononcer ce mot, d'avoir vu Joanna..... Elle dort: entrez doucement et sans bruit, et puis vous parlerez ensuite de bonheur, si vous l'osez.

Elle ouvrit, en disant cela, la porte, et éclaira, des reflets vacillans de sa chandelle fumeuse, le lieu obscur dans lequel elle introduisait Samuel. Samuel se sentit glacé d'épouvante: une mauvaise table et deux chaises formaient seules l'ameublement de ce grenier, qui prenait jour d'une fenêtre unique. Sur la table, se trouvaient un carreau et des fuseaux à dentelles; on voyait, à côté, un pain, et je ne sais quels débris de viande, connus parmi les pauvres ouvriers sous le nom hideux de *regrats*. Cependant Samuel cherchait des yeux Joanna. La comtesse fit un signe, et lui montra la jeune fille étendue sur une paillasse, sans draps, sans couverture, et qu'on avait placée dans l'angle le plus reculé de la fenêtre. Joanna gisait tout habillée sur cette couche; sa mère avait couvert ses pieds d'un vieux manteau. Samuel s'agenouilla sans bruit, approcha la lumière de la jeune fille, et la regarda en silence. Il ne restait plus rien, à cette enfant, de la beauté qui jadis la faisait si justement admirer de tous. La pauvreté avait tout détruit: les yeux caves, le front sillonné de rides précoces, une pâleur livide couvrait ses traits amaigris. Son sommeil était inquiet et entrecoupé par des mouvemens spasmodiques; à voir la sueur glacée qui baignait son visage, on comprenait qu'elle était en proie à une fièvre violente.

— Mon Dieu! murmura Samuel, mon Dieu! était-ce ainsi que vous deviez me la rendre?

Un instant son courage parut l'abandonner, mais après avoir donné cours à sa douleur, il reprit de la force et du sang-froid.

— Prenez cette bourse, dit-il à Mme de Lewardeen, choisissez un appartement convenable dans le voisinage; il faut à l'instant arracher cette infortunée de ces tristes lieux. Ou plutôt, dit-il, laissez-moi me charger de ces soins; disposez tout, pour que dans un quart d'heure Joanna puisse être transportée hors d'ici. Si elle s'éveille, préparez-la doucement à me revoir.

Il sortit, et Mme de Lewardeen, restée seule avec sa fille, se pencha vers elle pour l'embrasser. Joanna ouvrit les yeux, regarda sa mère, et laissa retomber sa tête. Dix minutes après, quand Samuel revint pour l'emmener, elle était en proie à un violent délire; elle resta insensible au mouvement qui se faisait autour d'elle, et se laissa transporter sans paraître apercevoir qu'elle changeait de demeure.

Samuel avait fait préparer à la hâte un appartement convenable. Il donna ordre de mettre Joanna au lit; il avait eu le soin de se procurer du linge et des vêtemens pour la jeune fille et pour sa mère.

— Maintenant, dit-il, quand toutes les dispositions d'installation furent terminées, laissez-moi seul avec la malade; il faut que j'étudie les symptômes de son mal, pour les combattre. Qu'un domestique se tienne dans la pièce voisine, prêt à recevoir mes ordres et à aller chercher les médicamens dont je pourrais avoir besoin.

On lui obéit.

Resté seul avec Joanna, il s'assit près du lit, prit le bras de la jeune fille dans ses doigts, et se mit à interroger silencieusement les battemens de son pouls.

Joanna, toujours en proie au délire, ne s'apercevait point de la présence de Samuel; seulement, de temps à autre, elle soulevait la tête, jetait autour d'elle des regards éperdus, et murmurait des mots entrecoupés et inintelligibles.

§ V. — Repentir.

Cet état persista huit jours, durant lesquels Samuel ne quitta pas d'un seul instant Joanna. Sans cesse les yeux attachés sur elle, il épiait les symptômes du mal et les combattait pas à pas; enfin, la victoire lui resta: un mieux sensible se manifesta; la fièvre perdit de sa violence; les symptômes alarmans devinrent plus rares. Un matin, après une nuit calme, Joanna appela sa mère, souleva la tête et porta autour d'elle des regards surpris. Samuel, pour la première fois depuis une semaine, était allé prendre du repos dans un appartement voisin.

— Ma mère, demanda la jeune fille d'une voix faible, et en cherchant à rappeler ses souvenirs; ma mère, notre pauvreté a donc cessé, ou bien toutes les affreuses pensées qui se pressent dans ma mémoire sont-elles des rêves?

— Un ami est venu à notre secours, mon enfant; Dieu aussi.

— Des aumônes! encore des aumônes! Ah! la mort valait mieux que cette humiliation.

— La main à qui nous devons notre bien-être, à qui vous devez la vie, Joanna, peut nous secourir sans que nous en rougissions! Samuel...

— Samuel! il sait ma honte, ma misère! Samuel!... oh! je sens à cette pensée ma tête se briser! Mon mal va me ressaisir. Samuel! Samuel! oui, je l'ai entrevu à travers mon délire; j'ai senti sa main brûler la mienne! Samuel! Samuel!...

Mme de Lewardeen ne put qu'avec peine ramener du calme dans l'esprit de la pauvre malade, et resta longtemps inquiète sur la crise qui ne tarda point à survenir. Le docteur parvint à en apaiser les fâcheux effets, et le len-

demain Joanna, plus calme et sans autre souffrance qu'un profond abattement, put recevoir Samuel. Elle lui tendit sa main et la serra en silence, tandis que de grosses larmes coulaient lentement sur ses joues livides.

Pendant la première période, Samuel habitua insensiblement Joanna à sa présence, mais il évita d'avoir avec elle des entretiens de quelque durée. Il prit soin, surtout, d'éloigner tout ce qui pouvait faire allusion au passé. Chaque fois qu'elle voulait elle-même évoquer ces souvenirs, il le lui interdisait aussitôt avec bonté, et de son autorité de médecin. Il détournait encore son attention par des moyens tendres et ingénieux, et l'entourait de ces mille bagatelles dont la convalescence rehausse le charme. Ainsi, l'appartement se trouvait rempli de fleurs, mais de fleurs inodores, pour que les parfums ne pussent pas affecter le cerveau débile encore de Joanna ; elle n'avait pas le temps de former un désir, qu'il ne se trouvât accompli comme par enchantement. Un matin que le soleil tiède et brillant promettait une belle journée, Samuel proposa une promenade en voiture. Joanna accepta avec joie, et peu d'instans après les chevaux d'une calèche piaffèrent sous les fenêtres.

Mme de Lewardeen et sa fille se placèrent en face de Samuel, et les chevaux partirent rapidement. La jeune fille semblait renaître au mouvement de la voiture, et à la vivacité d'un air pur et libre ; cet air produisit d'abord sur elle une sorte d'enivrement, mais peu à peu elle se sentit devenir forte et calme ; les joies sublimes de la convalescence l'inondaient de toutes parts.

— Mon ami, dit-elle en prenant les mains de Samuel dans les siennes, jusqu'à présent, vous m'avez interdit toute allusion au passé ; maintenant, il faut que j'y reporte courageusement mes regards : ce sera l'expiation de ma faute et de mon ingratitude.

Samuel voulut l'interrompre.

— Non, il faut que vous sachiez tout, insista-t-elle avec fermeté ; ma mère ne vous a pas tout dit ; elle ne vous a point conté comment ce mariage, qui me rendait foi-mentie à mes promesses envers mon fiancé, avait été projeté et conclu, par M. Frémicourt, à mon insu.

Un matin, il entra chez ma mère.

— Je viens, dit-il en souriant, parler d'un projet qui renversera bien des idées romanesques. Joanna voudrait garder, sans doute, une fidélité, importune pour elle, à son fiancé d'autrefois. Ce sont là des préjugés grossiers qu'il faut laisser en Hollande. Je lui amène un autre fiancé, et de mon autorité de ministre, je conclus le mariage de Joanna et de mon secrétaire intime le capitaine Jansens. — Mes premières paroles furent un refus ; mais M. Frémicourt insista, et voulut nous démontrer cruellement combien tout nous séparait de vous. Il ajouta : Une pareille affaire doit être conclue rapidement et enlevée d'assaut. Aussi, pour ne vous laisser ni à l'une ni à l'autre le temps de vous reconnaître, j'ai fait venir de la Frise les papiers et les actes nécessaires. A Paris, chère poëte, un mariage n'est pas un roman, comme dans votre vieille province. Jansens vous aime, et ne saurait vous déplaire, car je vous ai vue souvent trouver du goût à ses manières élégantes et à son spirituel entretien ; de chaque côté, la fortune...

— La fortune ? repris-je. Monsieur le ministre, cette fortune que vous me supposez, je ne la possède point.

— Mais le train de maison que vous menez, tout annonce...

— Une aisance que nous n'avons point. Dans un espoir insensé, nous avons dissipé tout le patrimoine de mon père ; la gène et la pauvreté se tiennent assises déjà au seuil de notre porte.

Le ministre balbutia, changea de langage, et ne parla plus de cette union qu'il désirait avec tant d'ardeur pour son protégé... Bientôt, Samuel, il fallut renouveler, aux yeux de tous, l'aveu cruel que nous avions fait à M. Frémicourt. Cet aveu, nous le fîmes, en renonçant tout à coup au genre d'existence que nous menions. Depuis longtemps notre voiture était supprimée ; nous nous vîmes réduites à prendre un appartement plus petit, et à vendre une partie de notre mobilier ; le petit appartement devint encore trop cher ; les dettes arrivèrent avec leurs embarras et leur honte. Beaucoup de ceux qui se montraient assidus près de nous quand la fortune semblait nous sourire, cessèrent de nous voir ; le ministre lui-même changea de manières à notre égard ; chacun voyait écrit sur notre front le mot misère, et cependant il fallait supporter sans murmure ces humiliations, car cesser de voir le monde, c'était perdre le dernier espoir qu'il nous restât de gagner un peu de réputation... La réputation, pour nous, c'était du pain. Que de fois j'ai dévoré les regards insultans et les sourires railleurs qu'attiraient ma chaussure humide de boue ou mes humbles vêtemens ! Car, Samuel, la pauvreté nous étreignait déjà au point de ne pas nous permettre de payer le prix d'une course de voiture !... Et il fallait paraître ne rien comprendre à ces affronts, les subir en silence, sourire et dire des vers. Puis, la soirée terminée, si quelqu'un ne prenait pas pitié de notre misère et ne nous ramenait pas dans sa voiture, nous en étions réduites à traverser tout Paris, la nuit, seules, à pied, exposées à la pluie, au froid, aux insultes ! Parmi les personnes qui se montraient compatissantes et bonnes pour nous se trouvait la princesse Matthiœsen, noble dame étrangère que j'avais rencontrée chez M. Frémicourt quand il nous recevait encore. Presque toujours, elle nous ramenait dans sa voiture. Un soir, elle prit dans mes mains le portefeuille qui contenait mes manuscrits ; quand elle me le rendit, je sentis ce portefeuille plus lourd. Rentrée chez moi, je l'ouvris... Mme de Matthiœsen y avait glissé une bourse pleine d'or... Elle m'avait fait l'aumône ! L'aumône ! Tout mon être se révolta... Mon premier mouvement fut de renvoyer cette bourse... Hélas ! ma mère souffrait du froid, nous manquions de bois, et puis des créanciers, pour de petites sommes, nous harcelaient chaque jour ; je gardai la bourse en pleurant.

Bientôt, il ne nous fut plus possible de sortir de notre mansarde. Il fallut recourir à notre aiguille pour vivre. On ne voulait nulle part de mes travaux littéraires ; on m disait partout : Quand vous vous serez conquis un nom, revenez... Plus d'une fois je sentis l'horrible pensée du suicide arriver jusqu'à moi : je la repoussai avec horreur ; malgré mes prières à Dieu, elle revenait. Ma mère et moi, nous passions les nuits et les jours à faire de la dentelle, à coudre, heureuses encore quand le travail ne nous manquait pas...

— Et moi ? moi ! interrompit Samuel, pourquoi ne pensiez-vous point à moi ?

— A vous, Samuel ? oui, j'aurais dû le faire ; mais la honte, mais l'orgueil..., il faut que j'avoue toute l'étendue de ma faute... me retenaient. Oui, mon généreux ami, j'aurais rougi de jeter vers vous un cri de détresse... Et vous êtes venu me sauver de la mort ! vous êtes arrivé comme un ange protecteur près de l'ingrate qui vous avait si cruellement outragé. Oh ! comment vous prouverai-je mon repentir et ma reconnaissance ?

— En repartant avec moi pour la Frise.

Joanna tressaillit.

— La Frise! ma douce et bien-aimée Frise! s'écria-t-elle.

— Je n'ai pas un sort bien brillant à vous y offrir, ajouta Samuel, mais vous y trouverez une retraite paisible et une existence à l'abri des agitations qui vous ont si durement éprouvées. Voulez-vous, dites, Joanna, voulez-vous repartir demain avec moi pour la Frise?

Joanna porta, avec émotion, la main de Samuel à ses lèvres.

— Vous êtes un ange du ciel, mon ami! Quand partirons-nous?

— Demain, si vous le voulez. Voici le printemps, et le printemps est bien doux sur les rives de Nicolaasga.

A ce nom, les deux femmes se regardèrent avec douleur.

— Partons, Samuel, dit la comtesse, partons. Et cependant, ma fille et moi, nous ne reverrons pas sans chagrin les lieux où nous avons naguère été riches et heureuses. Jamais je ne pourrai passer impunément devant la maison de mon mari sans que mon cœur se brise.

Samuel ne répondit pas.

—N'importe! continua Joanna. Quelle que soit notre existence en Frise, elle sera heureuse, puisqu'elle se trouvera sous la protection de Samuel. Oui, mon ami, je me sens contente et sereine de devoir tout à votre amitié; tout, jusqu'au pain que nous mangerons, jusqu'au toit sous lequel s'abritera notre tête... Douce et cruelle expiation de nos erreurs!

Samuel sourit et répondit:

— Nous partirons demain tous les trois pour la Frise; mais c'est chez vous, et non chez moi que vous vous rendrez.

La comtesse et Joanna le regardèrent avec surprise.

— Oui, continua-t-il, tandis que vous luttiez contre la pauvreté à Paris, la fortune vous arrivait de l'Allemagne et vous attendait dans la Frise. Déjà depuis longtemps vous auriez su cette heureuse nouvelle, sans le soin que vous aviez pris de cacher votre adresse à toutes les personnes que vous connaissiez.

— Que dites-vous, Samuel?

Il reprit avec fermeté:

— Je dis que vous vous exagérez la reconnaissance que vous croyez me devoir. Je n'ai d'autre mérite que celui d'être venu moi-même vous annoncer une bonne nouvelle. Une tante de votre père le comte de Lewardeen, la marquise de Valdenkren, la parente qu'avait le plus offensée ce qu'elle nommait la mésalliance de son neveu, n'a pas gardé de sentiment de haine et de colère au lit de la mort. Elle vous a légué par son testament une somme de cinquante mille florins.

Seigneur! Seigneur! soyez béni! s'écria la comtesse en élevant les mains au ciel!

— Et pourquoi ne nous avez-vous point plus tôt appris cette heureuse nouvelle? demanda Joanna.

Le docteur rougit.

— Au milieu du trouble où m'avait jeté votre maladie, inquiet pour vos jours, désespéré de la triste situation qui vous avait causé tant de cruelles épreuves, j'ai attendu jusqu'aujourd'hui. Et puis, je voulais que vous pussiez l'apprendre de ma bouche. Je voulais être témoin de votre bonheur et de votre joie...

— Samuel, interrompit Joanna, vous faites un noble et saint mensonge; mais il est inutile. Je sais que la tante dont vous parlez est morte; mais je sais encore qu'elle n'a eu, dans ses derniers momens, ni pardon pour mon père, ni pensée d'affection pour moi. La princesse Matthoesen m'avait appris que la marquise de Valdenkren était morte depuis onze ans. Je sais plus encore: je sais que par votre travail et par votre talent vous avez conquis de la fortune. Généreux et dévoué, vous voudriez aujourd'hui nous tromper et nous ôter jusqu'à la reconnaissance, en nous comblant de vos bienfaits. Non, Samuel: ces bienfaits, nous les acceptons hautement, sans rougir, avec bonheur. Vous nous donnerez un asile chez vous; nous serons vos hôtes. Ma mère redeviendra une mère pour vous; moi, je serai, comme par le passé, votre sœur.

— Ma sœur? reprit-il douloureusement.

— Votre sœur! affirma-t-elle avec fermeté.

Samuel ne put réprimer un geste de douleur; mais il sut bientôt, par un effort énergique, reprendre les apparences du calme et de la sérénité.

Quatre jours après, la comtesse, Samuel et Joanna se mirent en route pour la Frise. Il fut résolu qu'on voyagerait à petites journées pour ne point trop fatiguer la convalescente, et que la voiture de poste qui les emmenait s'arrêterait aux approches de la nuit, pour ne repartir que le lendemain: ce fut ainsi qu'ils arrivèrent à Anvers.

A Anvers, ils s'embarquèrent pour Rotterdam sur un bateau à vapeur. Jamais on n'avait vu une plus belle matinée; le ciel était d'un bleu étincelant et sans un seul nuage; l'Escaut, calme et transparent, s'ouvrait par un large sillon sous la proue du steam-boot, et venait s'engouffrer avec un murmure mélancolique dans les roues mises en mouvement par la machine à vapeur. Joanna ne tarda point à sortir du pavillon avec sa mère; toutes les deux vinrent s'asseoir à l'arrière, sous une tente qui les mettait à l'abri des ardeurs puissantes du soleil.

— Chère Joanna, dit la comtesse, nous allons revoir enfin la Frise! Toutes nos fautes, toutes nos erreurs se trouvent maintenant réparées par la tendresse de Samuel!

— Oui, repartit Joanna, il a été notre bon ange, comme il l'avait juré à mon père expirant. Il est accouru pour nous arracher à la misère et à la mort, et il voulait, par une délicatesse sublime, nous ôter jusqu'au sentiment de la reconnaissance, parce qu'il redoutait que notre bonheur ne nous fût pénible au prix de cette reconnaissance.

— Et tu n'as point hésité à lui causer un cruel chagrin, Joanna! Par un mot, tu lui as interdit à toujours l'espoir de devenir ton mari. Tant de vertus et de tendresse ne t'ont point arrêtée.

— Ma mère, dit Joanna en baissant les yeux, j'aime Samuel; je l'aime de toute la tendresse de mon âme; porter son nom, lui appartenir, serait pour moi le bonheur sur la terre. Mais il ne faut pas que Samuel soit le seul généreux et sans égoïsme. Celle qui deviendra sa femme doit être pure et irréprochable devant Dieu et devant les hommes. Il ne faut pas qu'elle ait besoin de pardon et d'oubli... Mon devoir est de protéger Samuel contre son amour pour moi. Si je l'épousais, ma mère, peut-être se souviendrait-il du passé; il regretterait que la mère de ses enfans ait pu, par l'appât de vains rêves de gloire, oublier les promesses qu'elle avait faites à son bienfaiteur. Il le sait, je l'ai trahi pour un vain fantôme de gloire, et la pauvreté seule semble me ramener à lui aujourd'hui. Cette faute nous sépare à jamais, car elle est connue de tous ceux parmi lesquels nous revenons habiter, et ils ne l'oublieront pas comme eût pu l'oublier Samuel. Qu'il ne partage donc pas l'expiation de ma faute; qu'il n'ait point à subir un regard douteux, une allusion maligne au passé... Cette résolution m'est bien douloureuse, ma mère; elle me déchire le cœur, je vous en fais l'aveu; car j'aime Samuel, je l'aime comme jamais je ne l'avais aimé, de toute l'ardeur de mon

âme, de toute la puissance de mes facultés. Je cacherai au fond de mon cœur un amour qui ne saurait le rendre heureux; je chercherai et trouverai une jeune fille, belle, pure, irréprochable et digne de l'aimer : peut-être alors écoutera-t-il ma prière, et consentira-t-il à devenir heureux sans moi.

— Joanna, de tels sentimens sont d'une belle âme; mais peut-être doivent-ils se modifier : Samuel t'aime, et tu t'exagères les conséquences de nos erreurs si cruellement expiées.

— Je ne mérite point d'être sa femme, et je l'aime assez pour lui causer des souffrances, plutôt que de lui laisser commettre une seule action indigne de lui.

Mme de Lewardeen chercha longtemps à la ramener à d'autres sentimens. Joanna persista dans sa résolution, et elle exprimait encore à sa mère son dessein irrévocable de ne jamais en dévier, lorsque Samuel, en remontant sur le pont, les interrompit.

On aurait dit qu'il venait d'apprendre d'heureuses nouvelles; la joie rayonnait sur son visage, et il faisait de vains efforts pour maîtriser ses heureuses émotions.

§ VI. — Départ.

Samuel déclara qu'un séjour à Rotterdam était nécessaire à la santé de Joanna, et qu'il fallait, avant de gagner Amsterdam et de s'y embarquer pour la Frise, laisser écouler à peu près une semaine.

La comtesse et sa fille y consentirent sans regret. A mesure que la distance qui les séparait de Nicolaasga devenait moins grande, une tristesse profonde s'emparait d'elles et se faisait lire sur leur visage, malgré leurs efforts pour se la cacher mutuellement, et surtout pour la dérober aux yeux de Samuel. Chacune d'elles se disait tout bas qu'elle n'allait retrouver à Nicolaasga rien de la douce existence qu'elle y menait autrefois. La jolie villa au bord d'un lac immense, cette maison où le comte avait rendu le dernier soupir, appartenait maintenant à des étrangers; il leur faudrait habiter désormais des lieux inconnus et sans souvenirs. Et puis elles auraient encore à supporter les reproches tacites de leurs voisins et l'humiliation de revenir pauvres parmi ceux qui les avaient connues dans une heureuse aisance, et qui professaient naguère pour elles une déférence respectueuse. Elles se disaient en vain que c'était là de justes expiations à leurs fautes, la pensée pénible qui les obsédait n'en revenait pas moins sans cesse obséder et affliger leur imagination. Plus d'une fois elles se sentirent prêtes à reculer devant ces épreuves et à supplier Samuel de les laisser demeurer à Amsterdam; Mme de Lewardeen hasarda même quelques mots de ce projet à Joanna; mais celle-ci supplia instamment sa mère d'y renoncer.

— Ce serait une nouvelle preuve d'ingratitude envers notre bienfaiteur que d'agir ainsi, dit-elle. Résignons-nous, ma bonne mère, aux conséquences de nos erreurs, quelque pénibles qu'elles soient, et tâchons surtout que Samuel n'ait point à s'en affliger en les apprenant.

Une semaine s'écoula à Rotterdam et à Amsterdam. La veille, au soir, du jour fixé pour le départ, Samuel apporta à Mme de Lewardeen et à sa fille des costumes frisons; ils étaient d'une grande élégance, et les *cap-oor* étaient ceux que portaient, avant leur départ pour Paris, la comtesse et Joanna. Toutes deux, le lendemain matin, avaient revêtu ces costumes lorsqu'elles s'embarquèrent sur un petit bateau à vapeur où ne se trouvaient point d'autres passagers qu'elles et le docteur.

— Vous le voyez, dit Joanna à Samuel, je me suis parée du costume frison que vous m'avez envoyé hier; mais vous n'avez pas songé, mon ami, qu'il était beaucoup trop riche et trop élégant pour voyager. Ce voile de dentelle, en magnifique angleterre; cette jupe et ce corset, en cachemire de l'Inde, conviendraient à merveille pour un jour de fête, mais non pour une journée à passer sur un bateau à vapeur.

Samuel sourit.

— Il faudra pourtant bien encore, dit-il, que vous passiez à votre cou ce collier de diamans, et que vous attachiez à votre bras ce bracelet dont le modèle a été fait par Eugène Simonis, célèbre statuaire de la Belgique. Hart, ce jeune graveur qui fait des chefs-d'œuvre, a consenti, par amitié pour moi, à le ciseler. Enfin, pour que le froid et l'humidité du Zuyderzée ne puissent jeter sur vos épaules sa dangereuse fraîcheur, placez-y ce manteau que m'a rapporté de l'Inde, pour vous, un capitaine de navire qui me devait la guérison de sa fille unique.

— Samuel, toutes ces douces prévenances augmentent encore mes remords et mon repentir.

— L'enfant prodigue, quand il revint chez son père, répliqua le docteur, n'avait ni remords ni repentir. Il savait quelle joie éprouverait son père en lui tendant les bras; ne suis-je pas pour vous un père?

Émue, elle lui tendit la main; Samuel la porta à ses lèvres.

Après quelques instans de silence, il prit une bible, et la remit à Joanna :

— Voici, dit-il, le consolateur et le guide des chrétiens; consultez-le, interrogez-le jusqu'à ce que nous abordions à Lemmer et que nous revoyions Nicolaasga : il vous préparera aux émotions qui vous y attendent, et adoucira l'amertume qu'elles pourraient avoir pour vous.

Il posa le livre saint sur les genoux de la jeune fille, se retira dans le pavillon du steam-boot, et ne reparut plus sur le pont que pour aider les deux dames à descendre du navire, en face de leur villa de Nicolaasga; car le bateau à vapeur remonta les canaux et le lac jusqu'à cet endroit. La nuit commençait à envelopper le rivage de ses ombres, et ne permettait de distinguer que d'une façon confuse un groupe qui s'entre-voyait devant la villa.

Au moment du débarquement, les personnes qui composaient ce groupe s'avancèrent, et la comtesse reconnut le pasteur du village : près de lui se trouvaient le gouverneur de la Frise, le bourgmestre et les plus riches fermiers du pays. Tous saluèrent les voyageurs : le pasteur tendit avec affection la main à Joanna, et le gouverneur présenta son bras à la comtesse. Il se forma ensuite comme une sorte de cortége, auquel le pasteur servait de guide. Le cortége se dirigea silencieusement vers un édifice peu éloigné, fort simple, et que Joanna ni sa mère ne purent reconnaître, car il avait été construit depuis leur départ de la Frise. Deux lampes éclairaient une grande pièce dans laquelle on entra : un vieillard se tenait devant des registres, la plume à la main, et prêt à écrire.

Le bourgmestre se plaça solennellement en face de Joanna et de Samuel; les témoins de cette scène prirent place de chaque côté des voyageurs.

Alors le vieillard remit sa plume à Joanna, et l'invita à signer des papiers qu'il lui présenta; vint ensuite le tour de la comtesse, de Samuel et des autres personnes, qui signèrent également.

Joanna avait voulu adresser une question, mais Samuel s'était empressé de l'interrompre par un geste mystérieux.

— Maintenant que monsieur le notaire a terminé, dit le bourgmestre, nous allons procéder à la cérémonie civile. Joanna de Lewardeen, consentez-vous à prendre pour mari Samuel Cordier ?

Joanna jeta un cri de surprise et presque d'effroi ; elle hésita un moment, et regarda avec anxiété Samuel qui attachait sur elle des regards supplians et pleins de larmes.

— Oui, dit-elle d'une voix ferme ; oui, j'accepte les nobles bienfaits de l'homme généreux qui n'a cessé d'être mon ange tutélaire, même avant que je fusse née : oui, messieurs, et je les accepte parce que je l'aime, parce que je serais heureuse de dévouer, à mon tour, ma vie entière à son bonheur. Samuel, mon ami, mon époux, donnez-moi votre main, et que Dieu reçoive nos sermens !

Le bourgmestre, après avoir essuyé une larme qui troublait sa vue, acheva de remplir les formalités légales, et on passa ensuite dans la chapelle, qui communiquait par une porte latérale, avec la Maison-Commune.

Le ministre bénit l'union des nouveaux époux, et termina la cérémonie par une courte allocution :

— Madame, dit-il à Joanna, en faisant une vague allusion au passé, Dieu vous donne en ce moment le véritable bonheur, et vous n'avez plus de déceptions à craindre. Dans le besoin d'affection et d'ardeur qu'éprouve votre âme, la maternité saura la remplir et l'embraser tout entière ; car la maternité est un amour sans déception, et même dans ses souffrances sublimes, elle offre un avant-goût des joies saintes et des émotions indicibles de la Jérusalem immortelle.



La cérémonie achevée, Samuel présenta son bras à Joanna et l'emmena vers une maison que la jeune femme reconnut avec un battement de cœur, car c'était celle où elle avait passé tant d'heureuses années. A sa grande surprise, la porte de cette maison s'ouvrit, et elle reconnut sur le seuil les mêmes domestiques qui la servaient quatre années auparavant. Dans une joie inexprimable et qui tenait presque du délire, elle s'élança vers chacun des appartemens ; rien n'y était changé. Les moindres meubles avaient repris leur place. On aurait dit qu'une absence de quelques jours s'était seulement passée. Samuel la suivait dans cette visite rapide, et jouissait de sa surprise ; elle lui prit les mains et les porta à ses lèvres :

— Oh ! je t'aime ! lui dit-elle, je t'aime !

Il faut maintenant laisser écouler, s'il vous plait, cinq années. Un matin, Joanna, assise dans le jardin près de sa mère, contemplait en souriant deux petites filles qui s'ébattaient sur l'herbe, et dont le rire frais et joyeux résonnait délicieusement dans son cœur, avec une mélodie que n'eût point eue pour elle la plus exquise musique. Les petites folâtres rivalisaient de légèreté avec la biche familière qu'elles poursuivaient, et qui s'arrêtait effrontément dans sa fuite pour tondre quelques brins d'herbe qui la tentaient... Elles revinrent tout à coup se réfugier près de leur mère. Un étranger, accompagné d'une dame, descendait de voiture devant la grille, et demandait le docteur Samuel. Joanna ne put se défendre d'un mouvement de surprise, car c'était le prince et la princesse de Matthiœsen qu'elle avait vus autrefois à Paris.

Ceux-ci ne reconnurent point Joanna, à qui la maternité et le bonheur valaient une beauté pleine de majesté et de grâce ineffable.

— Je viens solliciter les soins du docteur Samuel pour une personne qui n'en éprouve que trop, hélas ! le besoin. Seul.

monsieur votre mari peut apporter quelque adoucissement à ses souffrances. Nous arrivons exprès de La Haye pour le supplier de tenter une cure à laquelle nous osons espérer à peine.

En ce moment le docteur entra. Ses deux enfans coururent au-devant lui pour l'embrasser : Joanna, oubliant la présence des étrangers, suivit les enfans, et présenta son front aux lèvres de son mari ; puis elle passa son bras sous le sien, tandis que les petites filles s'emparaient de ses mains ; ce fut au milieu de ce groupe charmant que l'heureux Samuel s'avança vers le prince. Le bonheur, la paix et la force se lisaient hautement sur le front du docteur, qui semblait avoir retrouvé une nouvelle jeunesse. Le prince exposa en peu de mots le sujet de sa visite.

— Monseigneur, mon mari s'estimera heureux d'être agréable à son Excellence le prince Matthiœsen, répondit Joanna.

Surpris d'entendre prononcer leur nom, le prince et sa femme regardèrent Joanna avec étonnement.

—Son Altesse oublie donc ses bienfaits ? continua Joanna. Ne lui souvient-il plus d'une bourse pleine d'or qu'elle glissa mystérieusement, un soir, sur les genoux d'une pauvre fille ?

— Joanna de Lewardeen ?

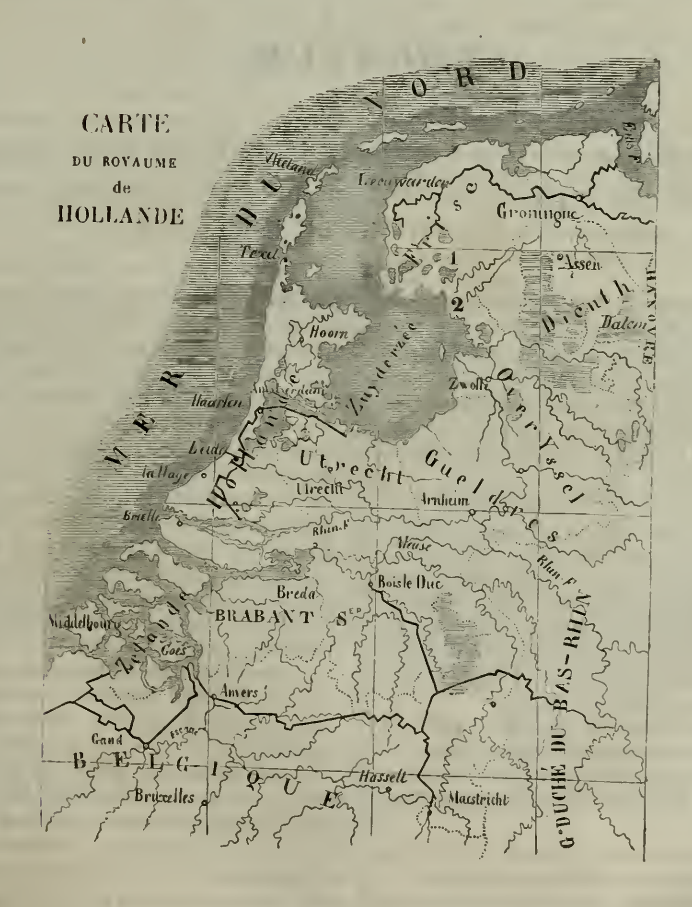
— La femme du docteur Samuel Cordier, son heureuse femme !

— Quel éclat doit avoir acquis votre talent, déjà si brillant il y a six ans ! Je suis impatiente de connaître vos nouvelles œuvres.

— Voici ma poésie, répliqua Joanna en montrant les deux petites têtes blondes qui se pressaient contre elle. Devant les sublimes tendresses de la maternité, les émotions de l'art sont froides et insuffisantes pour le cœur d'une femme. Depuis cinq ans, les seuls vers que j'aie faits sont des chansons pour endormir mes enfans !

Ici se termine l'histoire de Joanna de Lewardeen, mais non mes récits sur les Pays-Bas. Plus d'une fois, chers lecteurs, nous parcourrons encore ensemble ces douces contrées ; nous saluerons encore avec émotion les villes belles, nobles, riches et fécondes, dont les noms resplendissent sur la carte de la Hollande comme les étoiles sur l'azur du ciel.

S. Henry BERTHOUD.



Le n° 1 indique la position de Nicolaasga ; le n° 2, celle de Lemmer.

MERCI, MON DIEU.

J'ai rencontré, sur la terre où je passe,
Plus d'un abîme où je tombai, Seigneur!
Lors, d'un long cri j'appelais dans l'espace
Mon Dieu, mon père, ou quelque ange sauveur.
Doux et penché sur l'abîme funeste,
Un envoyé du tribunal céleste
Venait toujours, fidèle à votre loi.
Qu'il soit béni! mon Dieu, payez pour moi.

J'ai rencontré, sur la terre où je pleure,
Des yeux mouillés de prière et d'espoir;
A leurs regards souvent j'oubliais l'heure;
Dans ces yeux-là, mon Dieu! j'ai cru vous voir.
Le ciel s'y meut comme dans vos étoiles;
C'est votre livre entr'ouvert et sans voiles;
Ils m'ont appris la charité, la foi:
Qu'ai-je rendu? Mon Dieu, payez pour moi.

J'ai rencontré, sur la terre où je chante,
Des cœurs vibrans. Juges harmonieux,
Muse cachée et qui de peu s'enchante,
Écoutons bien pour faire chanter mieux.
Divine aumône, adorable indulgence,
Trésor tombé dans ma fière indigence,
Suffrage libre, ambition de roi!
Vous êtes Dieu, mon Dieu, payez pour moi.

J'ai rencontré, jour par jour, sur la terre,
Des malheureux le troupeau grossissant;
J'ai vu languir, dans son coin solitaire,
Comme un ramier l'orphelin pâlissant.
J'ai regardé ces frères de mon âme,
Puis, j'ai caché mes yeux avec effroi;
Mon cœur nageait dans les pleurs et la flamme.
Regardez-les, mon Dieu; payez pour moi!

Marceline DESBORDES-VALMORE.

ERRATUM.

Dans le numéro de janvier, page 122, ligne 34, après ces mots: *Adjutorium nostrum in nomine Domini*, ajoutez le passage suivant, qu'une erreur typographique a fait omettre dans l'article ayant pour titre: LE CHATEAU DE BOUCHOUT.

Quand la messe fut terminée, le jeune Godefroy embrassa sa mère, se fit amener son palefroi, et monta à cheval tout armé. Quatre de ses écuyers s'apprêtèrent à l'accompagner, mais ils furent prévenus par un jeune page monté sur un cheval blanc, et qui portait sur l'épaule gauche les armoiries du comte surmontées d'une croix d'or. Il dit quelques mots tout bas à l'oreille de Godefroy, et celui-ci témoigna une joie extrême.

— Mes amis, dit-il à ses écuyers, laissez-moi; je ne veux d'autre compagnon dans mon voyage que ce page. Adieu! Si vous ne me revoyez pas dans ma bonne ville de Louvain avant un an et un jour, c'est que j'aurai échoué dans mon projet et que je ne serai plus de ce monde. Alors je n'aurai plus besoin que des larmes de ma mère et de vos *oremus*, pour obtenir de Dieu, par les mérites de notre divin sauveur Jésus-Christ, le pardon de mes fautes et mon admission dans le bonheur éternel du paradis.

En achevant ces paroles, il piqua des deux et partit au galop, sans tenir compte des exhortations de sa mère, qui voulait lui remettre une grande somme d'or et l'entourer d'une suite nombreuse, digne de son rang et capable de le défendre à l'occasion.

Durant les deux premiers jours, le voyage de Godefroy et de son compagnon n'offrit rien de bien remarquable. Le chevalier observa seulement que ni son écuyer ni le cheval que montait ce dernier ne prenaient jamais de nourriture. L'écuyer recevait sa ration, mais il la distribuait aux pauvres qui entouraient les hôtelleries; le cheval rejetait le foin et l'avoine qu'on mettait dans sa crèche, et en gratifiait ainsi les chevaux qu'on avait placés à côté de lui.

Le troisième jour, les voyageurs arrivèrent, à la nuit tombante, devant un château. Godefroy se sentait fatigué à un tel point, qu'il résolut de demander l'hospitalité dans cette forteresse, quoiqu'il n'en connût point le châtelain. L'écuyer chercha à détourner de ce projet le chevalier, qui néanmoins y persista. Il sonna donc du cor, suivant l'usage de ce temps-là: le pont-levis s'abaissa pour livrer passage au chevalier et à son écuyer. Ils trouvèrent sur le perron, pour les recevoir, un vieux seigneur et une jeune dame d'une ravissante beauté.

— Soyez le bienvenu dans mes états, dit le vieillard, sire Godefroy, comte de Louvain.

Godefroy tressaillit en s'entendant nommer ainsi par un inconnu; mais son émotion et son trouble s'accrurent bien autrement encore quand la jeune fille ajouta, de sa voix douce comme les sons d'une mandoline:

— Nous savons vos nobles desseins, et mon père, si rien ne peut vous en détourner, vous donnera des lettres pour l'empereur. L'empereur a pour mon père une amitié de frère. En attendant, veuillez me donner la main et m'accompagner dans la salle du château, pour que je puisse avoir l'honneur de vous y verser l'hypocras.

Godefroy s'inclina respectueusement, descendit, et ordonna à son écuyer d'en faire autant. Celui-ci secoua

la tête avec tristesse, et répliqua qu'il ne mettrait point pied à terre, et qu'il ne quitterait point d'un moment sa selle, tant qu'il se trouverait dans les murs de ce château.

Godefroy insista pour être obéi, mais l'écuyer mit une insistance à la fois si respectueuse et si opiniâtre à persister dans ce dessein, que son maître finit par céder, et accompagna seul dans la salle la jeune fille et son père.

Cette salle était décorée à la manière orientale. Godefroy, quoiqu'il vît pour la première fois un pareil ameublement, ne s'en étonna point trop; car il savait que beaucoup de chevaliers avaient rapporté des croisades le goût de ces coutumes empruntées à leurs ennemis. Au lieu des meubles à forme sévère et en chêne sculpté, ce n'étaient que lits de repos, coussins et tentures. Des esclaves noires, richement accoutrées, attendaient en silence et les bras croisés sur la poitrine les ordres de leur maîtresse; elles semblaient des génies prêts à lui obéir. Elle fit un signe: à l'instant toutes disparurent comme par enchantement, et revinrent portant de riches vases d'or enrichis de diamans, d'escarboucles et d'autres pierres précieuses.

La jeune dame prit elle-même un de ces vases, et versa à Godefroy, dans une coupe faite d'une seule escarboucle, une liqueur si douce et si enivrante que le chevalier sentit une chaleur voluptueuse passer dans tous ses membres, mille idées nouvelles qui n'avaient jamais approché de son cerveau et de son cœur s'emparèrent de lui. Il ne pouvait détourner ses regards de dessus la jeune fille, et il se demandait à lui-même si tant de beauté, de jeunesse et d'esprit n'était pas préférable à la fortune et à la gloire.

Tandis qu'il combattait ces pensées, la fille du châtelain lui proposa de parcourir avec elle le château, et d'en visiter les merveilles. Il accepta, je n'ai pas besoin de le dire, avec un vif empressement. Ils parcoururent d'abord un parc immense, dans lequel se trouvaient rassemblés toutes sortes d'animaux merveilleux inconnus dans le Lothier et même en Europe. Des oiseaux de toutes les couleurs couvraient le feuillage des arbres, et chantaient mélodieusement; des éléphants et des lions erraient çà et là; des tigres rugissaient en liberté, et offraient à Godefroy la chasse la plus attrayante et la plus nouvelle pour lui.

— Si le cœur vous en dit de courir un de ces gibiers, si dignes d'un brave chevalier, rien n'est plus facile, fit observer en souriant la jeune fille, qui semblait lire dans la pensée de Godefroy.

Elle prit un sifflet d'or à sa ceinture, et en tira un son aigu. Aussitôt huit pages noirs amenèrent un destrier et une haquenée, tandis que des veneurs et des piqueurs, avec leurs meutes de chiens, accouraient de toutes parts... Un lion et un tigre parurent aussitôt à quelque distance. Le lion battait la terre de sa queue puissante et rugissait d'une manière effroyable, tandis que le tigre, l'œil en feu, ouvrant une gueule sanglante, semblait défier la meute et les chasseurs. La jeune fille fut bientôt en selle, et Godefroy ne tarda point à l'imiter. On lâcha les chiens; le tigre et le lion, serrés l'un contre l'autre, s'éloignèrent lentement et à reculons, jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus au plus épais du bois. Quelques chiens les y suivirent, tandis que le reste de la meute et tous les gens de chasse, trompés par une fausse piste, s'éloignaient de plus en plus.

La jeune fille et Godefroy n'avaient point perdu la trace du tigre et du lion; ils les atteignirent bientôt, au moment où les chiens commençaient l'attaque. En quelques instans, les deux redoutables animaux eurent écrasé et mis en pièces, avec leurs ongles redoutables, ces assaillans trop faibles pour eux, et vinrent se jeter sur les deux chasseurs. La jeune fille, sans hésiter et en intrépide amazone, frappa de son épieu le tigre en pleine poitrine, et le renversa sanglant à ses pieds. Mais le lion, plus prompt que l'éclair, se rua sur la haquenée, et la renversa avec la jeune dame; celle-ci jeta un cri de détresse, et s'évanouit; quand elle revint à elle, le lion gisait étendu près du tigre, et elle se trouvait dans les bras de Godefroy qui s'efforçait de la rappeler à la vie.

— Chevalier, lui dit-elle, je dois mon salut à votre courage et à votre sang-froid. Mon cœur vous en gardera une reconnaissance éternelle.

En disant ces paroles avec une vive émotion, elle dénoua sa ceinture et la passa en façon d'écharpe autour du cou de Godefroy. Au même instant, le reste de la chasse vint les rejoindre. Chacun exalta la bravoure du comte de Louvain, et on sonna pour lui les fanfares les plus brillantes.

On ne tarda point à rentrer au château et à se mettre à table. La jeune fille désigna à Godefroy une place près d'elle; elle ne cessa point, tant que dura le banquet, de le servir de sa main, et lui donna constamment les noms les plus affectueux et les plus reconnaissans; car, disait-elle, elle lui devait la vie, et ne pourrait jamais s'acquitter d'une pareille dette. Cependant, quelques préoccupations que de semblables paroles causassent au chevalier, il ne pouvait s'empêcher de jeter quelquefois un regard curieux sur la magnificence du service. Toute la vaisselle était d'or et d'argent; les serviteurs et les varlets portaient des costumes d'une richesse sans exemple, et de jeunes filles, que leur physionomie et leur teint ardent attestaient être nées en Orient, exécutaient les danses les plus charmantes et les plus voluptueuses.

Cependant la fille du châtelain pâlissait, rougissait et semblait vivement émue.

— Chevalier, dit-elle enfin, sans vous je serais parmi les trépassés, et la reconnaissance m'enhardit à vous ouvrir mon cœur. Renoncez à vos projets aventureux; restez près de mon père; devenez le maître de nos immenses domaines : je vous aime, et vous trouverez en moi une épouse fidèle, tendre et dévouée. Si vous ne repoussez point mes prières, laissez-moi placer à votre doigt cet anneau, et donnez-moi en échange le guerdon que je vais requérir de vous?

— Parlez, noble dame, s'écria Godefroy éperdu de bonheur; vous aurez ce guerdon, fût-il ma vie.

— Je désire moins que cela, répliqua la dame en souriant; il me suffira d'un seul poil de la barbe blonde et naissante qui cotonne autour de votre menton.

A cette demande, Godefroy se rappela le serment qu'il avait fait sur l'autel, et répondit :

— Hélas! vous me demandez, madame, la seule chose que je ne puisse vous octroyer; je ne saurais couper ma barbe avant d'être rentré en possession des domaines de mes pères; j'en ai fait le serment à Dieu sur son saint autel.

LES ILES MARQUISES.

(SECOND ET DERNIER ARTICLE.)



Moraï ou tombeau des chefs, aux îles Marquises.

Les Noukahiviens, au dire de tous les navigateurs, à l'exception du capitaine Waldegrave, qui en donne un portrait peu flatté, sont fort beaux moralement et physiquement. Une des grandes vertus de ces gens, qui sembleraient par là récuser le titre de sauvage qu'on leur donne, c'est le patriotisme et un attachement, unique au monde peut-être, pour le sol où ils ont reçu le jour, et où reposent les ossemens de leurs pères, de leurs épouses et de leurs enfans. Leur taille est svelte, ils ont les membres bien faits, et leur physionomie possède une mobilité qui rend d'une façon expressive tous les sentimens dont ils sont animés. L'intelligence, la bravoure, la bienveillance et la finesse sont les qualités qui les distinguent. Les femmes ont la peau généralement brune, moins foncée que celle des hommes; de beaux yeux vifs et quelque peu malins, des dents d'une blancheur éblouissante. Beaucoup de grâce dans les manières et de gracieuseté dans leurs relations, ont valu aux Noukahiviennes cet éloge dans le journal de Mendana:

Case de la reine.



Coiffure des chefs allant à la guerre; instrumens de guerre.



Coiffures de femmes, collier et boucle d'oreilles.

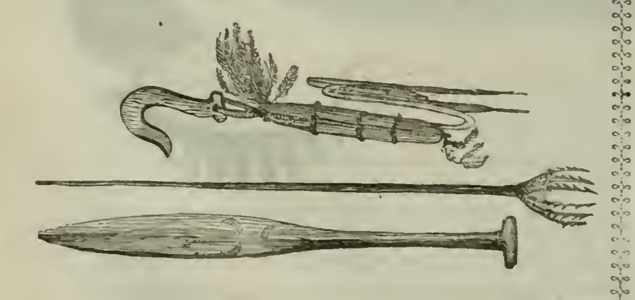
« Enfin, elles sont mieux que nos plus jolies femmes de Lima. »

Le croquis des indigènes sera complet si nous ajoutons que les hommes se tatouent. Chaque tribu pratique un tatouage différent. Les chefs et les membres de leur famille ont seuls le droit de l'être sur tout le corps, le visage, les yeux même et la partie de la tête que la dent de requin, une coquille ou un tison ardent a *rasée*. Disons encore que les femmes bravent, pour les bras et les jambes, cette horrible douleur en se faisant attacher au sol; que leur genre de coiffure est fort varié, depuis celle qui ne comporte point de cheveux, jusqu'à celle qui consiste, et c'est la plus en usage, en deux séparations des cheveux qu'on rejette en arrière de chaque côté de la tête, où elles sont maintenues par une bande d'étoffe blanche, fort coquettement accommodée.

Avant d'entrer dans de plus grands détails, parlons du *tabou*, mot et coutume qu'on retrouve à chaque instant sur les lèvres et dans les mœurs des habitans.

Ce mot de *tabou* inspire un respect que nul n'ose enfreindre. Il s'applique à tout, aux hommes (le chef, sa famille et ses enfans le sont de droit), aux lieux et aux choses; les prêtres seuls prononcent un tabou général, ce qui se fait en proclamant que l'âme d'un chef ou de quelque autre personne recommandable y repose. Le premier venu peut cependant en attacher un à sa propriété; il choisit à cet effet l'esprit du mort qui lui convient le mieux. L'homme assez hardi pour violer ce tabou devient *kikinos*, c'est-à-dire un de ceux qui tomberont les premiers dans la bataille.

La religion consiste dans l'adoration des divinités du *moraï*. Moraï désigne le lieu de sépulture. Le moraï se compose de quelques colonnettes qui supportent un toit, et dans l'intérieur desquelles on conserve le squelette de la personne morte, lorsqu'elle est restée assez longtemps dans un cercueil placé sur les lieux élevés ou dans une maison consacrée, pour que la chair se soit détachée des os. Ils ont aussi des dieux pénates et des amulettes d'ossemens humains pendus au cou. Les dieux secondaires sont grossièrement figurés sur les casse-tête et les différens objets d'usage ordinaire. Porter rapporte qu'en fait de religion ils ne sont encore que des enfans. Les moraïs sont leurs lieux d'amusemens, et les dieux leurs hochets. Il a vu le roi et ses fils avec plusieurs Noukahiviens assis pendant des heures entières, frappant des mains en chantant devant quelques idoles de bois enfermées dans de petites maisons érigées pour cette occasion, et ornées de lambeaux d'étoffes. Ces petits édifices étaient construits comme des enfans l'auraient pu faire, de dix pieds de long et de dix-huit pouces de hauteur; il n'y en avait pas moins de dix à douze réunis en groupe comme un petit village. De chaque côté se trouvaient plusieurs canots garnis de rames et renfermant des harpons et autres ustensiles de pêche, le tout entouré d'une ligne, pour annoncer que le lieu était *taboué*.



Instrumens de pêche.

M. Dumont d'Urville a assisté à deux de ces cérémonies du moraï; il en parle à peu près dans les mêmes termes.

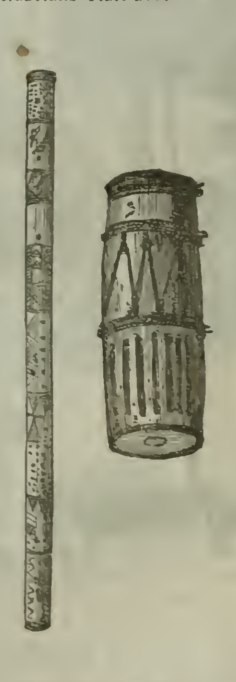
« Près de là s'élève un petit moraï. Auprès du catafalque où est déposé le corps d'un homme mort récemment, sont plantés, debout et en ligne, plusieurs faisceaux de rameaux blancs au bout desquels flottent de longues banderoles blanches.

» A cent pas de là environ, une douzaine d'individus, montés sur la plate-forme qui supportait une assez belle case, récitaient des espèces de litanies en l'honneur du défunt. Quatre ou cinq vieillards, faisant une mine assez piteuse, chantaient par momens en psalmodiant une espèce de récitatif, tandis qu'un naturel vigoureux et de haute taille frappait avec force sur deux tambourins de quinze à vingt décimètres de diamètre. Enfin un dernier musicien frappait à coups précipités sur un tambourin plus petit qu'il tenait entre ses jambes.

» Pendant que je suis à examiner toute cette pantomime sauvage, plusieurs naturels me reconnaissent, et viennent auprès de moi insister pour que je me place au milieu d'eux, et ensuite ils me demandent si c'est *motaki* (bien ou bon). Sur ma réponse affirmative, l'un d'eux se met à débiter une longue kyrielle de phrases qu'il paraissait improviser en mon honneur, attendu que les mots *manewe* (*man-of-war*, navire de guerre), et *akaii* (grand-chef) s'y retrouvaient souvent. Tous ces personnages n'ont du reste rien de remarquable dans leur costume, si ce n'est une espèce de bonnet ou de casque qui leur couvre la tête. Cette coiffure, assez pittoresque, est faite avec de longues feuilles de cocotier.

» Des offrandes de fruits et de pâtes préparées, couvertes de feuilles, étaient disposées sur la plate-forme, et semblaient destinées au repas qui devait suivre les cérémonies.

» Une foule d'habitans était accourue au bruit des tam-



Tambourin et flûte.

bourins et des flûtes; mais, à l'exception d'un très-petit nombre qui semblaient un peu recueillis, tous les autres paraissaient apporter la plus grande indifférence pour tout ce qui se passait autour d'eux. Ils parlaient, riaient et jouaient comme à leur ordinaire. Aussi suis-je porté à croire que cette cérémonie n'est qu'une espèce de jeu ou de fête semblable à celles que les anciens Grecs et Romains aimaient à célébrer en l'honneur de leurs morts. »

La seconde cérémonie était plus solennelle :

« Au bout d'un moment de repos, guidé par le bruit des musiciens, je me rapproche, et voici ce que je vois :

» On déterre d'abord quatre beaux cochons cuits au four à la mode des sauvages. Ce sont les apprêts du repas obligé qui doit accompagner chaque cérémonie noukahivienne. Plusieurs individus de l'assistance montent successivement sur l'estrade pour frapper sur les tam-tams et réciter quelques paroles à haute voix, tandis que cinq ou six vieillards, accroupis sur la plate-forme, paraissent très-occupés à planter leurs doigts dans le *popoi* pour les sucer ensuite. Le *popoi* est une préparation de fruits à pain légèrement fermentés et réduits à l'état d'une pâte blanche, que renferment de grands vases en bois.

» Bientôt nous voyons un naturel portant sur sa tête un casque ou diadème en plumes de coq, ayant au moins trois mètres de circonférence. Il est enveloppé dans un grand drap blanc qui lui descend presque jusqu'aux talons. Sorti d'une case sur la hauteur voisine, il s'avance gravement et avec un air de majesté vers le lieu de la scène; il monte sur la plate-forme et commence à frapper sur les tam-tams. A l'attention plus marquée que les naturels portent à ce nouvel individu, je juge que ce doit être un chef de quelque importance, et peut-être même le président de la cérémonie qui se passe sous nos yeux.

» Les cochons sont ensuite dépecés et distribués entre les personnages les plus importans. On m'en présente un morceau ainsi qu'à M. Jacquinot et à quelques officiers de nos états-majors. Mais le peu de confiance que nous ajoutons à la propreté des cuisiniers noukahiviens fait qu'il se rencontre peu d'amateurs parmi nous. Rien du moins ne peut vaincre ma répugnance à manger, qu'un morceau de fruit à pain, que du reste je trouve assez bon.

» Il n'est guère encore que deux heures et demie ; mais, étourdi par cet ennuyeux bruit de tam-tam, et surtout fatigué par les rayons d'un soleil ardent, je quitte la partie et je me décide à retourner à bord. Sur ma route j'aperçois une case abandonnée sur le versant d'un coteau qui domine la plage. Pensant que ce pouvait être un *moraï* abandonné, je m'en approche, et je reconnais bientôt que j'ai deviné juste. Sous un hangar se trouvent quelques supports formant, à deux mètres au-dessus du sol, une estrade sur laquelle est déposé le *toui-papao*. C'est le nom que les naturels donnent au cadavre enveloppé d'herbes et de *tapa* (étoffes de papyrus faites dans le pays). On n'aperçoit du corps ainsi habillé que les extrémités des doigts des pieds et des mains. Aux alentours et près du cadavre sont suspendus en abondance des guirlandes de fruits de pandanus, quelques poissons, une mâchoire de cochon et des rouleaux de *tapa*. Ce sont sans doute des offrandes ou des provisions pour le défunt.

» Je crois que ces monumens funéraires sont entretenus, et les offrandes renouvelées pendant un temps dont la durée dépend du rang du défunt et des regrets qu'il inspire. On finit toujours ensuite par les abandonner aux ravages du temps jusqu'à ce qu'ils soient complétement détruits. Les matériaux qui servent à ces constructions ne paraissent pas devoir résister longtemps quand ils sont abandonnés, et les cailloux seuls qui forment le piédestal peuvent longtemps encore indiquer la place du monument et sa destination. »

Nous avons vu comment le pays était gouverné. Il possède un roi, et ses sujets sont également soumis à l'autorité toute patriarcale d'un certain nombre de chefs ou *kéahikis*, dont l'influence est celle, dit Porter, d'un père doux et bienveillant sur ses enfans. Ils exhortent les naturels au travail, et soudain ils leur voient accomplir des ouvrages difficiles avec une rapidité et une intelligence dont les étrangers ont tous été surpris.

Les mœurs des Noukahiviens étaient primitivement douces et hospitalières; mais leurs relations avec les marins, gens peu scrupuleux, ont considérablement affaibli leur naïveté et développé l'esprit de ruse qu'on leur reproche. Une conduite plus sage envers eux les rendra à leurs penchans naturels.

Le mariage ne constitue pas une institution fort sérieuse; il oblige à peu de chose, et les conjoints peuvent se séparer au bout d'un certain temps s'ils n'ont point d'enfans. Les jeunes filles jouissent d'une entière liberté jusqu'à l'époque du mariage.

On n'allaite point les enfans : dès qu'il en vient un au monde, une des plus proches parentes (et c'est là un cas de violentes disputes) l'emporte chez elle et le nourrit de fruits et de poissons crus.

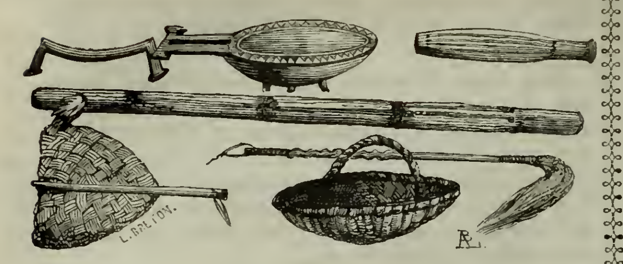
Cela n'empêche pas les naturels d'atteindre parfois une stature colossale et de jouir d'une santé qui les conduit jusqu'à un âge assez avancé. Les infirmités auxquelles ils sont sujets se réduisent aux éruptions cutanées, aux abcès et aux ophthalmies. Ils connaissent aussi l'hydropisie, les affections pulmoniques et celles du foie, et les attribuent à l'usage des fruits taboués ou interdits. Pour les ophthalmies, il règne parmi eux une singulière superstition : elle est le résultat d'un sort jeté par un ennemi; pour en opérer la guérison, on doit se procurer de la salive de cet ennemi et la déposer d'une façon toute particulière dans un paquet de ficelle. Cette opération magique est livrée aux prêtres, qui, par suite de cette croyance que toutes les maladies proviennent de maléfices, sont les seuls médecins. L'art qu'ils pratiquent est peu avancé; ils placent assez communément le malade dans l'eau froide et le frappent avec de petites branches chargées d'épines. Certain livre sérieux assure que l'on conçoit que dans certains cas cette méthode puisse réussir. Nous ne sommes pas assez fort praticien pour deviner ces cas-là.

Le langage noukahivien, dont on a pris la peine de composer une grammaire, en sorte que quand on aura appris aux naturels la manière de parler leur langue, ils pourront nous comprendre, est un dialecte polynésien à peu près semblable à celui de Taïti.

Les habitans des îles Marquises emploient leur industrie pour bâtir des maisons, construire des canots et des pirogues, et dans la confection des armes de guerre et de leurs différentes parures.

Les maisons sont longues, étroites et bâties avec des bambous entrelacés de feuilles de cocotier. Le mur de derrière est plus haut que celui de devant, pour ménager une inclinaison au toit, formé d'une couche épaisse de feuilles sèches de l'arbre à pain. L'intérieur est divisé en deux parties par une grosse poutre horizontale; l'une est pavée, l'autre est recouverte de nattes qui servent de lit à

toute la famille. Tous les ustensiles de ménage et toutes



Ustensiles de ménage.

les armes sont appendus au mur ou au toit.

Dans le récit de son excursion, M. Dumont d'Urville décrit ainsi les cases qu'il a visitées :

« Nous franchissons ensuite une colline tapissée par une belle et riche pelouse qui pourrait fournir d'excellens pâturages pour des bestiaux, et nous rentrons dans la vallée, où se trouve la plus grande partie des habitations. Les cases y sont disposées d'une manière assez pittoresque ; presque toutes sont entourées de petits vergers clos de murailles. Quoique petites, les maisons sont assez solidement bâties ; le plus souvent elles sont élevées sur de petites terrasses qui les mettent à l'abri des ravages que pourraient leur causer les torrens d'eau de pluie qui doivent descendre de la montagne par les temps d'orage. La porte est généralement très-basse ; quelquefois de petits escaliers servent pour monter sur les terrasses ; souvent c'est une simple échelle, assez mal construite, ou même une pente rapide, qui rendent encore l'accès de ces plates-formes plus difficile. A l'intérieur, on ne remarque que quelques nattes de paille étendues sur le sol ; deux poutres, séparées par un espace de un mètre à un mètre quarante centimètres, servent l'une

Village des iles Marquises.

d'oreiller, et l'autre d'appui pour les pieds ; cet ensemble forme le lit de toute la famille et compose tout le mobilier de la maison. Enfin des corbeilles, des sacs, des vases en cocos et des nattes sont suspendus au plafond et le long des murailles de la cabane.

» Dans toutes les cases où nous jetons les yeux, nous voyons les hommes étendus nonchalamment sur le sol, et semblant ne connaître d'autre occupation que celle de dormir ; les femmes sont chargées de tous les soins et tracas du ménage. Quelques-uns de ces sauvages, sans se déranger, nous invitent à entrer et à prendre place à leurs côtés ; mais le plus souvent ils se contentent de nous regarder

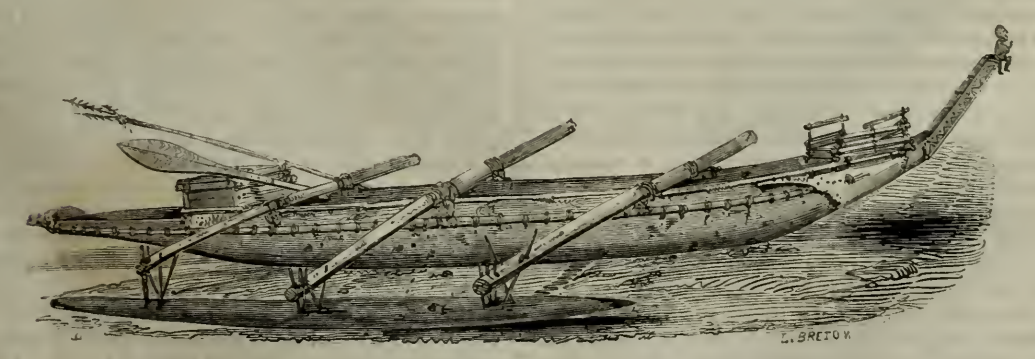
d'un air indifférent, sans daigner se déranger de leur position.»

Lorsque le propriétaire est un homme puissant, il possède non loin de cette case une autre demeure, dont il fait pour ainsi dire sa salle à manger, et où il est tenu de nourrir, en temps de disette, un grand nombre d'individus.

Indigène de Noukahiva.

A quelque distance de la case, on distingue toujours plusieurs trous fermés d'une pierre : ce sont les garde-manger. C'est là qu'ils conservent la viande de porc, dont ils sont friands, les poissons qu'ils mangent crus et seulement trempés dans l'eau salée, leur boisson, qui n'est autre que le lait du coco.

Leurs canots ne sont pas de formes bien variées, ils ne diffèrent que dans la longueur. Les pirogues de transport



Pirogue.

ont quarante pieds de long sur treize pouces de large et dix-huit de profondeur; les pirogues de guerre ont cinquante pieds et davantage de longueur; les canots qui servent à la pêche sont les plus petits. On emploie pour leur construction des morceaux d'arbre à pain taillés en forme de planches, réunies les unes aux autres par des ligamens de fibres du brou de la noix de coco. On les garnit d'étoupe, ce qui ne les empêche pas de faire eau, à ce point qu'un homme est sans cesse occupé à vider l'embarcation. La quille est d'un seul morceau, régnant d'un bout à l'autre du canot, dont elle prend la forme, et à qui elle imprime une tension continuelle. Pour empêcher ces pirogues de chavirer, ce que leur peu de largeur pourrait occasionner souvent, on place à l'avant, au milieu et à l'arrière trois pièces de bois assemblées par deux autres; le tout sert de balancier. Les voiles sont triangulaires et faites d'écorces nattées.

Avec ces dernières pirogues, les naturels vont prendre des poissons excellens et des coquillages revêtus des plus belles couleurs et de la plus grande variété. La pêche, au reste, dont les gens les plus pauvres seuls ne dédaignent pas l'occupation, lorsqu'elle ne se fait point au filet ou à l'hameçon, lequel est en nacre de perle très-artistement façonné, s'accomplit d'une façon bizarre et toute particulière. Les pêcheurs coupent en petits morceaux la racine d'une plante qui croît sur les rochers, et qu'un plongeur va aussitôt répandre au fond de la mer. L'effet en est tel sur les poissons, qu'ils paraissent, en peu de temps et à demi morts, à la surface de l'eau.

Ce procédé existe aussi à Taïti, dit-on, avec quelques légères différences.

La manière de faire la guerre chez ces peuples, dont tout l'art consiste à placer les armées en présence sur deux collines et à se précipiter simultanément dans la plaine, a beaucoup simplifié les armes offensives et défensives. Une lance de quatorze pieds de longueur, faite d'un bois très-dur appelé *toa*, susceptible d'obtenir le plus beau poli et destinée à être jetée au loin; une autre lance beaucoup plus petite et percée de trous de distance en distance pour qu'elle puisse se casser aisément dans la plaie et en rendre ainsi l'extraction plus difficile; une fronde tressée en fil de coco et capable de lancer des pierres d'une demi-livre: tel était l'équipement militaire et pour ainsi dire national des guerriers; car aujourd'hui, nous l'avons dit, ils possèdent des fusils et savent s'en servir.

Les guerriers se distinguent des autres naturels par un nombre plus considérable d'arabesques sur la peau; ils s'ornent avec profusion de plumes de coq et des longues pennes de l'oiseau tropique. D'épaisses touffes de cheveux pendent à leur ceinture, à leurs chevilles et à leurs reins. Sur leurs épaules se drape, avec une rare élégance, un manteau d'étoffe papirifique rouge, ou plus ordinairement blanche. Des dents de baleine, des coquilles du plus beau poli, et une pièce d'étoffe papirifique très-forte, dont l'une des extrémités tombe par devant en forme de tablier et serpente autour de leur dos, contribuent, avec la lance de quatorze pieds dont nous avons parlé, et le casse-tête richement sculpté, à constituer, comme le remarque Porter, l'accoutrement le plus fantastique à voir.

La fabrication des étoffes est l'attribut des vieilles femmes. Un bloc de bois rond et un battoir pour assouplir les écorces d'arbres battues servent à leur préparation. « Ces deux instrumens sont faits avec le même bois dont on fabrique les casse-tête. Le battoir a environ dix-huit pouces de long; la poignée en est arrondie, le reste est carré et évidé dans toute sa longueur. Il ne s'agit, pour parfaire l'étoffe, que de la battre d'une main sur la pièce de bois, tandis que de l'autre on entretient l'humidité et on l'étend doucement. Dans une journée, l'ouvrière peut ordinairement fabriquer trois *kakous* ou vêtemens extérieurs. Cette sorte d'étoffe est fort propre et fort régulière, aussi propre qu'une toile de coton ou de lin. Mais alors elle ne peut supporter le blanchissage; on la prépare à cela en la portant une semaine, après quoi elle est blanchie et battue de nouveau pour lui donner du lustre et de la consistance. Ainsi une femme peut se faire, par un travail modéré d'un jour, des vêtemens pour six semaines. Si le vêtement a souffert quelque injure, il suffit de rapprocher les bords de la déchirure et de les battre pour les réunir. Cette manière si commode de réparer les ravages du temps ou les suites de l'étourderie, a rendu aux naturels des îles Marquises le travail de l'aiguille inutile; il leur est d'ailleurs inconnu, même dans la confection des habillemens ordinairement composés de quatre pièces carrées. »

Les parures consistent en dents de cochon et surtout en dents de baleine, qui, pour les habitans des Marquises, sont du dernier luxe et n'ont pas de prix. Ils travaillent ces objets avec un art merveilleux. Les coquilles pendues aux oreilles, les graines des arbres, et maintenant nos verroteries sont aussi en grande faveur parmi les femmes de l'archipel.

Les arts ne sont point encore parvenus à un bien haut degré. La sculpture et l'architecture appliquées aux moraïs ne forment que d'assez grossières ébauches; la peinture se borne à l'emploi de la couleur rouge et de la couleur bleue pour marquer les arabesques sur la peau tatouée.

Les objets d'un usage ordinaire, et que l'on trouve dans toutes les habitations, sont des nattes d'un travail supérieur, des gourdes, des corbeilles, des coupes à kava en noix de coco; des berceaux pour les enfans, creusés dans un tronc d'arbre avec beaucoup de soin; quelques petits coffres de bois avec leurs couvercles; des jattes en bois, quelques planches arrangées de manière à ce que les rats ne puissent y parvenir. Les calebasses et les vases d'écales de coco sont ordinairement ornés d'os provenant des bras et des doigts de leurs ennemis.

Quant à la musique et à la danse, voici ce qu'en dit le commandant de la *Zélée*, M. Jacquinot :

« Nous réunîmes deux ou trois femmes sur l'arrière pour les faire chanter. En entendant les premiers sons, toutes leurs compagnes, réunies sur le pont, vinrent se joindre à elles; elles s'assirent en rond et commencèrent le concert le plus bizarre et le plus inouï qu'on puisse imaginer. Rien ne pourrait donner une idée de cette sauvage harmonie. D'abord, l'une d'elles chanta seule quelque temps d'une voix lente et grave, puis toutes ensemble reprirent en chœur. Quoique rauque et monotone, ce chant n'était pas discordant; elles marquaient exactement la mesure en frappant leurs mains l'une contre l'autre. Le bruit qu'elles produisirent ainsi formait un accompagnement assez savamment combiné, car tandis que les unes frappaient assez vite leurs mains à plat l'une contre l'autre, et rendaient ainsi un son mat et précipité, d'autres, en formant un creux de leurs mains, faisaient entendre par intervalles un son grave et sonore comme les grosses cordes d'une basse; quelques autres, enfin, rendaient des sons intermédiaires par d'autres artifices. Bientôt les gestes et la danse se joignirent aux chants. Combien j'aurais donné pour les comprendre! toute leur vie, toutes leurs émotions étaient là! tout, depuis les chants d'amour des jeunes filles jusqu'aux chants de guerre des chefs, les joies

de la victoire, les repas des vainqueurs cannibales, les tristesses et les funérailles des vaincus; elles se levaient simultanément, agitant leurs bras, se tordant de mille manières avec une souplesse, un ensemble qui eussent fait honneur à des coryphées de l'Opéra. Il y avait surtout un chant doux et lent où revenait souvent le mot de *veveo*. *Veveo* est, pour les Noukahiviens, une terre de promission, un lieu de délices. »

« Les Noukahiviens divisent le temps en mois lunaires : ce calendrier, supérieur à celui des Manga-Reviens, est exactement divisé en jours et en mois. Voici le nom des mois. M. Rodgerson n'est pas sûr de leur correspondance avec les nôtres; mais il pense qu'elle doit se rapprocher de la suivante :

Ouaoa,	Janvier.
Ouamehaou,	Fevrier.
Opohé,	Mars.
Ouapea,	Avril.
Malaiki,	Mai.
Tououameatakeo,	Juin.
Tukouna,	Juillet.
Oohauo,	Août.
Mai-Naihea,	Septembre.
Avamanou,	Octobre.
Ouavea,	Novembre.
Oehoua,	Décembre.
Aveo.	

Voici les noms des jours lunaires :

1 Tunaï.	16 Ohotomane.
2 Touhata.	17 Otouon.
3 Noata.	18 Oamoa.
4 Mahemaotahi.	19 Ometohi.
5 Mahemavaena.	20 Ouhaou.
6 Mahemahapaou.	21 . . . .
7 Kokoetahi.	22 . . . .
8 Kokoevama.	23 . . . .
9 Kokoehapaou.	24 Ohotonaiwa.
10 Oai.	25 Fanaoutahi.
11 Ohouna.	26 Fanaouvaena.
12 Onehaou.	27 Fanaouhapaou.
13 Ohoua.	28 Notani.
14 Oatoua.	29 Ommeu.
15 Ohotonoui.	30 Onamate.

Le climat des îles Marquises est très-chaud, et cependant très-sain, comme le prouve l'état sanitaire des insulaires et de tous les équipages qui y ont séjourné. Le thermomètre s'élève, au mois de juin, à terre, rapporte Marchand, à 25 et 26 degrés. Comme dans toutes les régions tropicales, l'hiver est, aux îles Marquises, la saison des pluies; elles ne sont néanmoins ni fréquentes, ni continues. Durant l'été, il règne souvent une sécheresse qui occasionne parfois la disette. Les nombreuses sources qu'on remarque sur les hauteurs prouvent qu'avec un certain travail d'irrigation on pourrait éviter ce fléau.

L'aspect du pays est extrêmement pittoresque. La baie de Taï-Hoa, située à 4 milles à l'ouest du port Anna-Maria, offre un des gracieux coups d'œil qu'on puisse voir; elle n'a pas plus de 250 mètres d'ouverture; elle s'élargit à mesure qu'on s'y enfonce, et se trouve divisée en deux par une pointe qui s'avance au sud et forme ainsi, dans le fond, deux baies on ne peut plus coquettes, celle de l'ouest surtout. Cette dernière est l'embouchure d'une vallée délicieuse encaissée entre une chaîne de collines et des montagnes qui s'élèvent perpendiculairement à une hauteur de 300 à 400 mètres. Cette vallée remonte, au nord, à la distance de 3 milles, et se trouve fertilisée par une petite rivière qui coule doucement vers une épaisse forêt de cocotiers, de bananiers, d'arbres à pain, de pandanus, etc.

Ce point de vue n'est pas le seul paysage digne du crayon de l'artiste ou de la plume de l'écrivain. M. Dumont d'Urville parle d'un petit ruisseau qui murmure au pied d'un arbre (*ficus*) aux dimensions énormes; il allait chaque soir se reposer là, sur un roc de basalte, et y respirer le frais les pieds trempés dans l'eau. Ce croquis rappelle les suaves descriptions de l'Ile-de-France dans le sublime roman de Bernardin de Saint-Pierre. Tous les explorateurs se sont aussi extasiés sur la beauté de l'archipel. Ce ne sont partout que ravins sinueux et fleuris, collines tapissées des plus magnifiques pâturages, et des plaines semées de verts bosquets de cocotiers et d'arbres à pain.

Au reste, les lecteurs du *Musée* ont pu se faire une idée de l'aspect de ce pays par les croquis d'après nature qu'on a mis sous leurs yeux. M. Louis Lebreton, un des jeunes compagnons du capitaine de *l'Astrolabe*, a bien voulu déchirer pour le *Musée* quelques pages de son riche et curieux album. M. Lebreton n'a pas seulement un crayon exercé et un pinceau habile, c'est un observateur qui a scrupuleusement étudié les contrées où il est descendu. Le gouvernement l'a attaché à la rédaction du *Voyage* de M. Dumont d'Urville, continué et publié par une ordonnance du roi. Aussi ces lignes, écrites avec les documens épars dans les livres du voyage, lui ont été soumises, afin d'acquérir par ses rectifications et son approbation un cachet véritable d'authenticité.

Les animaux les plus communs sont les poules, le vampire, le cochon, le chien et le rat, comme dans toutes les îles de la Polynésie. Le seul des animaux utiles apportés par les navigateurs, qui s'y soit propagé, est le chat. D'après ce qu'en disent les naturels dans un conte tout mystique, on peut présumer qu'ils le doivent au capitaine Cook, dont la tradition fait un dieu.

La fertilité du sol est très-grande; le seul instrument aratoire dont les insulaires se servent est un pieu aigu, avec lequel ils remuent la terre. La végétation est vigoureuse et variée : le bananier, le cocotier, l'*hibiscus* à l'écorce fibreuse, le mûrier à papier, la canne à sucre, le tabac, le ricin, l'inocarpus, qui fournit la châtaigne nourrissante, et d'autres arbres et plantes utiles y croissent parfaitement bien.

Les essais de culture tentés par un jeune Américain délaissé sur cette terre pour cause de maladie, et tout à fait décidé aujourd'hui à y rester, font espérer de bons résultats.

Maintenant, si nous nous résumons, nous verrons que les avantages d'une semblable colonie pour la France sont immenses. Nos navires y trouveront un bon port, les colons une terre fertile, que des indigènes intelligents, actifs, laborieux et parfaitement disposés à comprendre et à apprécier les bienfaits de la civilisation, les aideront à rendre productive; notre commerce, par suite, y prendra une extension favorable à sa prospérité, puis enfin notre pavillon, flottant sur un établissement dont l'importance s'accroîtra de jour en jour, fera reconnaître dignement la prépondérance française dans l'Océan Pacifique.

H. N.

Les deux gravures qui se trouvent derrière cette page et qui terminent cet article représentent deux têtes de chefs des îles Marquises, avec leur tatouage particulier. On y a joint le portrait de la reine, dessiné d'après nature par M. Lebreton, et devant lequel la souveraine de ces lointaines contrée s'extasiait avec une naïve admiration.

La reine de Noukahiva.





Têtes de chefs.

IMPRIMERIE DE HENNUYER ET TURPIN, RUE LEMERCIER, 24 BATIGNOLLES.

LES CHEVAUX NEJDI.



Dessiné, d'après nature, par M. Victor Adam.

Jusqu'à présent, en France, on a confondu, sous la vague dénomination de *chevaux arabes*, les trois familles si distinctes, pour les Orientaux, des chevaux *égyptiens*, *syriens* et *nejdis*. On appelle *Nejd* l'arabie centrale; ses produits chevalins sont connus en Egypte depuis les conquêtes de Méhémet-Ali. Aucune autre famille ne peut être comparée aux nejdis. Voici comment M. Hamant, qui a longtemps dirigé les haras du vice-roi d'Egypte, décrit les caractères principaux de cette race, dans un livre fort remarquable qu'il a récemment publié sous le titre de *Quatorze ans en Egypte*:

« Le cheval *nejdi* a des formes anguleuses. Les principales couleurs de sa robe sont le gris-clair, le gris-sale, le gris-truité, l'alezan brûlé, le bai-clair. Pendant tout le temps de mon séjour en Egypte, j'ai vu un seul *nejdi* de couleur noire; il appartenait au général Jacoub-Bey. Les muscles de ce cheval sont très-apparents. Interstices musculaires parfaitement dessinés, attitude fière. Vu hors de l'écurie, le cheval *nejdi* pose à merveille ; il tient la tête haute, son regard annonce une force vitale très-grande. Expression d'une intelligence supérieure à celle de tous les autres chevaux connus. Tête sèche, ayant la forme d'un carré imparfait ou d'une pyramide renversée; très-petites oreilles, très-grand front, grands yeux, très-larges narines haut placées; l'extrémité inférieure de la tête peut être contenue dans la main. Encolure droite, le plus généralement, longue crinière très-fine, garrot élevé, croupe d'une brièveté remarquable, jambes sèches, jarrets larges, petit pied, queue attachée très-haut, elle est extrêmement relevée quand le cheval se meut ; ventre d'un très-joli volume, grande longévité. Le cheval *nejdi* est jeune encore à vingt-cinq ans ; il va jusqu'à cinquante ans. La taille du cheval de l'Arabie centrale est moyenne ; beaucoup sont grands.»

Elevés par les Arabes, sous leur tente, les nejdis sont d'une beauté et d'une intelligence remarquables. Il n'en est pas de même quand ils prennent naissance dans les écuries des Turcs. Ceux-ci, par suite de préjugés absurdes, laissent les poulains manquer de nourriture jusqu'à l'âge de trois ans, et les maintiennent, par cette diète forcée, dans un état de faiblesse fort nuisible au développement de l'élève. En outre, ils les entravent par les quatre membres, dans les écuries, ce qui fausse les aplombs, et ce qui empêche les formes de prendre leurs développemens.

Une grande erreur consiste à croire qu'un climat chaud soit nécessaire pour que les nejdis s'élèvent heureusement. Ils s'accommodent à merveille des climats tempérés, et la France, surtout, peut leur être des plus favorables.

Les Egyptiens redoutent beaucoup les sortiléges pour

leurs chevaux; aussi faut-il, quand on entre dans une écurie ou qu'on approche d'un nejdi, dire *mach Allah* (grâce à Dieu), afin de prouver qu'on n'a point de mauvais dessein. Cette même crainte leur fait couvrir d'amulettes les poulains et les jumens. Plusieurs mois après la naissance d'un cheval, on lui enlève, des ailes du nez, les cartilages, qu'on dit être un os très-nuisible; on incise également le corps clignotant de l'œil. A cinq ou six mois, on sèvre les poulains, que l'on nourrit de lait de chamelle, de viande cuite, de bouillon gras, de farine, de biscuits composés de farine avec des viandes desséchées et réduites en poudre, de raisin sec, de dattes écrasées dans du lait, et d'herbes. Ils aiment beaucoup la chair crue.

Le farcin et la morve, ces fléaux de nos haras et de nos écuries, n'atteignent jamais les nejdis de véritable race.

Du reste, les connaissances des Egyptiens et des Turcs en hippiatrique sont médiocres et incomplètes; le peu qu'ils ont acquis maintenant, ils le doivent aux Européens qui sont venus se fixer dans leur pays; quant aux Arabes et aux habitans de Nejd, ils sont très-habiles connaisseurs; mais ils cachent ces connaissances avec un profond mystère.

Vers la fin du mois de décembre 1842, sept chevaux égyptiens, envoyés en don par le pacha d'Egypte, Mehemet-Ali, au roi des Français, sont arrivés à Paris chez l'ambassadeur de Turquie. Après avoir laissé reposer ces chevaux dans ses écuries durant huit ou dix jours, Reschid-Pacha les a présentés à Sa Majesté. Cette presentation a eu lieu le 7 décembre 1842, vers onze heures du matin, dans la cour des Tuileries, en face du pavillon de l'horloge. Les sept chevaux, tenus en main par les sept palefreniers égyptiens qui les avaient amenés sous les ordres de Soliman, piqueur des écuries de Mehemet-Ali, étaient rangés en face du palais, couverts de brillantes couvertures écarlates à dessins arabes. Le roi, en costume de lieutenant-général, accompagné de S. A. R. monseigneur le duc de Nemours, de ses écuyers, M. le marquis de Strada, M. le comte de Strada et M. le baron Préjan, de ses aides de camp, et ayant à sa droite l'ambassadeur turc Reschid-Pacha, fit, un à un, approcher devant lui ces superbes animaux, qu'il examina dans le plus grand détail; il voulut qu'ils défilassent ensuite les couvertures relevées, afin qu'on vit mieux leurs belles formes. L'inspection terminée, les sept chevaux furent immédiatement conduits dans les écuries du parc de Monceaux, depuis longtemps préparées pour les recevoir.

Ces chevaux proviennent d'étalons de la célèbre race *Nejdi*, et de mères égyptiennes. Ils se nomment : Hamdani-Blanc; Durzi; Hamdani-Bai; Dahmani; Tachiani; Saklawi-Premier; Saklawi-Deuxième. Ces noms, qu'ils portaient dans les haras égyptiens, leur ont été conservés dans les écuries royales de Monceaux.

Hamdani-Blanc et *Durzi* sont les deux plus accomplis de ces admirables animaux. Le premier, sous poil blanc mat, est âgé de dix ans, et passait, en Égypte, pour le cheval le plus parfait qui se trouvât parmi les plus illustres produits de la race Nejdi. On ne saurait assez louer l'élégance et la vigueur sans pareilles de ses formes, l'intelligence de son regard et la vivacité de ses mouvemens.

Durzi, âgé de douze ans, porte une robe gris-blanc : il était monté, à la bataille de Nezib, par Ibrahim-Pacha, fils de Méhémet-Ali. S'il faut en croire les récits des Egyptiens qui ont amené Durzi en France, cet infatigable coureur aurait parcouru quarante lieues au grand galop, sans s'arrêter une seule seconde pour reprendre haleine. Enfin, tombé au pouvoir des Turcs, il aurait été racheté par son maître au prix de *douze cents* chameaux.

Saklawi-Premier, âgé de sept ans, sous poil blanc mat, est destiné à monseigneur le duc d'Aumale. Il est parti le 18 février dernier pour l'Afrique, afin d'y servir à son Altesse royale durant la campagne.

Saklawi-Deuxième, gris brûlé, et âgé de cinq ans et demi, appartient à monseigneur le duc de Nemours, comme cheval de revue et de bataille.

Hamdani-Bai, âgé de sept ans, est bai-marron.

Dahmani, âgé de onze ans, est d'un blanc irréprochable.

Dahmani porte, à l'intérieur de ses jambes, d'une blancheur de neige, les signes noirs que d'ordinaire les Egyptiens tracent, à l'aide de certains procédés, sur les chevaux de haute race. Il est le seul sur lequel on remarque cette particularité.

Tachiani, âgé de trois ans et demi, et sous poil gris-pommelé, est destiné, ainsi qu'Hamdani-Blanc, Hamdani-Bai, Durzy et Dahmani, à l'établissement d'un haras arabe à la résidence royale de Saint-Cloud.

Les chevaux égyptiens se montrent, dans l'écurie, d'une douceur et d'une docilité assez exemplaires; mais une fois en plein air, les efforts des palefreniers chargés de les tenir en bridon, peuvent à peine suffire à les maîtriser. Ils luttent, ils se cabrent, ils bondissent, et montrent une prédilection particulière pour les mouvemens impétueux et agressifs des jambes de devant; enfin, ils se dressent à tout moment sur leurs pieds de derrière; c'est ce qu'on appelle *pointer* en terme de manége. Durzi, en outre, cherche constamment à mordre, et poursuit cette idée fixe avec une persévérance qui prouve, plus qu'il n'est besoin, l'énergie de sa volonté. Une fois qu'ils se sentent montés par des écuyers habiles, l'indocilité et les mauvaises habitudes de ces chevaux disparaissent. Il faut les voir alors obéir aux moindres volontés de leur cavalier, et, pour les comprendre, n'avoir besoin ni des avertissemens du mors, ni des ordres de l'éperon. Il semble que cette formule orientale, *entendre c'est obéir*, ait été faite pour eux. Chacune de leurs allures se montre nette, précise et accomplie. Le feu jaillit de leurs yeux et de leurs naseaux; la crinière au vent, la queue déployée comme un long panache, ils volent plutôt qu'ils ne courent, s'ils prennent le galop; au pas, on dirait des statues de marbre qui glissent sur le sable du manége; au trot, chacun de leurs muscles puissans se dessine comme des ressorts d'acier, et vient s'accuser sous une peau de velours. On ne peut se faire une idée des proportions, délicates et athlétiques à la fois, de leur large cou qui rappelle les formes du taureau, de leur croupe nerveuse qui semble appartenir au cerf, et de leurs pieds fins et mignons qu'envierait une biche.

L'arrivée de ces chevaux, d'une pureté de sang et d'une supériorité de race préférable à tout ce que possède de plus parfait l'Angleterre elle-même, doit donner à la France des produits qui, cette fois, ne nous laisseront plus rien à envier aux haras des autres nations.

Hamdani-Bai, Durzi, Saklawi-Premier, Tachiani, Saklawi-Deuxième, Hamdani-Blanc et Dahmani ont été amenés en France par Soliman, sous-écuyer des écuries du pacha; il était accompagné de sept hommes, et avait été précédé par un envoyé chargé d'annoncer, à Paris, l'arrivée prochaine des chevaux égyptiens. A Marseille, un garde sanitaire, familier avec la langue égyptienne, avait reçu la mission de servir d'interprète aux écuyers et de les accompagner à Paris.

Une fois arrivés à leur destination, les écuyers furent con-

fiés aux soins d'un employé des écuries du roi, qui leur fit les honneurs de Paris avec une hospitalité toute royale. Chaque jour, il les hébergeait dans les salons d'un célèbre restaurateur du Palais-Royal, et il les conduisait ensuite au spectacle, non sans avoir employé la journée à visiter les monumens de Paris et ses curiosités sans nombre. Une seule chose, du reste, triompha de l'impassibilité de ces enfans de l'Égypte, qui contemplèrent sans sourciller, sans faire un geste d'admiration, sans laisser tomber une syllabe de leurs lèvres, la Bourse, Notre-Dame, la Madeleine, et les panoramas, sans exemple au monde, que déroulent aux regards les quais et les boulevards... Ce fut l'Opera qui triompha de leur impassibilité... Et notez bien que ni la musique de la *Juive*, ce chef-d'œuvre de M. Halevy, ni la voix de Dupré, ces restes grands encore d'un dieu qui s'en va, ni le chant pur et accompli de Mme Dorus Gras, ni l'énergie poétique de Mlle Méquillet, ni la pompe du spectacle, ni les merveilles coquettes de la danse ne triomphèrent de leur apathie. En voyant Mlle Adèle Dumilatre, dont la beauté suave et rêveuse ne manque jamais d'exciter l'admiration du public, ils restèrent indifférens; la gracieuse vivacité de Mlle Maria ne les émut pas davantage, non plus que l'énergie de Mlle Pauline Leroux, qui dansait aussi ce soir-là. Mais tous se levèrent avec admiration quand ils distinguèrent, dans les chœurs du chant, une coryphée, Mme Laurent, dont la taille haute et l'embonpoint majestueux répondaient à leurs idées orientales sur la beauté. Il fallut leur apprendre le nom de cette coryphée, qu'ils se répétèrent à voix basse en ajoutant : Belle! belle! belle! belle! Le lendemain, ils se redisaient entre eux les merveilles de la féerie dont ils avaient été spectateurs, levaient encore les yeux vers le ciel avec admiration et répétaient le nom de Mme Laurent.

Les Égyptiens furent encore conduits par le chemin de fer aux galeries historiques du château de Versailles. Ils ne revenaient pas de la rapidité de leur course, et la comparaient sans cesse à celle de leurs chevaux.

En entrant dans la salle des batailles, ils furent saisis d'une admiration si profonde, qu'ils semblaient plutôt adorer que considérer tout ce qui se présentait à leurs yeux. L'étendue du palais les occupait beaucoup. Ils le réunissaient, dans leur imagination, à celui des Tuileries, et répétaient sans cesse : *Grand sultan Louis-Philippe!*

Une des plus vives jouissances des écuyers orientaux, et dont pour la première fois ils avaient connu les douceurs en France, consistait à coucher dans un lit : ils faillirent se révolter contre l'ordre de leur chef, quand après avoir appris d'abord que le dessein du roi avait été de les faire installer dans un hôtel, ils se virent ensuite astreints à coucher, toutes les nuits, sur de la paille, dans les écuries de l'amsade turque.

Durant un mois à peu près, ces heureux mahométans habitèrent le paradis parisien. Chaque matin ils partaient de l'ambassade turque, dont l'hôtel se trouve, on le sait, aux Champs-Élysées, et n'y rentraient qu'après minuit.

Enfin, ces jours heureux eurent un terme; Reschid-Pacha donna l'ordre du départ.

Les écuyers égyptiens en avaient fini avec Paris, mais non pas avec la munificence du roi des Français. On les conduisit à l'intendance royale, et là M. de Wailly remit à chacun d'eux une riche bourse, magnifiquement brodée et pleine d'or. Celle de Soliman contenait cent vingt napoléons.

On peut juger de la surprise et de la joie de ces bonnes gens; ils exprimèrent à M. de Wailly leur reconnaissance par les gestes les plus passionnés, et promirent de prier, pour lui, Allah et son prophète. M. de Wailly expliqua qu'il ne faisait qu'obéir aux ordres du roi, et qu'au roi seul devait s'adresser l'expression de leur reconnaissance. Alors ils se prosternèrent, les yeux tournés vers l'orient, et se mirent à prier avec ferveur pour le sultan des Français, riche, puissant et généreux comme Salomon.

Le roi, malgré les excessives dépenses du haras de Meudon, qu'il a pris à sa charge depuis la mort de M. le duc d'Orléans, et dont il a donné la direction à M. le duc de Nemours, n'a pas balancé à utiliser, au profit de l'amélioration de la race chevaline en France, les dons précieux du pacha d'Égypte. Ainsi, il a ordonné qu'un nouveau haras, sous la dénomination de *haras arabe*, fût organisé, sur-le-champ à Saint-Cloud, au lieu dit *Ville-Neuve*, à l'extrémité du parc.

Cinq jumens sont attendues d'Égypte; d'autres de l'Algérie, de l'Angleterre et de la Normandie. Le pur sang arabe sera, en outre, conservé; on nourrira les chevaux avec des substances animales, du lait, des bouillons de viande, et de la viande même, comme on le pratique dans le Nejd.

Confiés à l'expérience habile et à la haute science des haras que possède M. le marquis de Strada (1), écuyer du roi, les sept chevaux égyptiens sont destinés, nous le répétons, à former en France une race sans rivale.

Cette fois, il n'arrivera pas ce qui est arrivé en 1810 pour un cheval de cette même famille des Nejdi, et dont la destinée a été bien différente de celle qui attend Hamdani-Blanc, Durzy et ses cinq compagnons. Ce cheval se nommait Phénix.

Phénix avait pour père Bacha, amené d'Égypte en France par Napoléon, et que ce dernier montait à la bataille d'Iéna. Sa mère était une nerveuse cavale, prise au filet dans les montagnes de l'Arabie.

C'était à l'excellence de cette origine que l'on attribuait généralement la grande vitesse dont il était doué, et qui lui permit plus d'une fois de parcourir quarante lieues en un jour.

Phénix n'était encore que poulain que déjà il fixait l'attention de tous les connaisseurs. On admirait sa tournure leste et solide, son élégante encolure et sa croupe arrondie. Avec quelle légèreté il bondissait dans la prairie! il semblait en courant ne pas toucher la terre.

Le bonheur dont Phénix jouissait ne fut pas de longue durée : à peine sa troisième année fut-elle accomplie, que son premier maître mourut. Un paysan d'une grande ignorance hérita de l'amateur de chevaux, et ne comprit pas la valeur du trésor qu'il possédait dans Phénix. Ennuyé de le nourrir sans profit, il résolut de le faire travailler. Des fers furent cloués sous les pieds délicats du Nejdi; il voulut faire résistance; mais la résistance fut inutile. Chargé de chaînes, enchevêtré dans le mécanisme d'une entrave qui le tint suspendu en l'air et lui ôta l'usage de ses pieds, il fallut subir la chaussure de fer. Il était réservé à de plus dures épreuves encore. Bientôt il dut prêter ses reins à la selle, son noble poitrail au lourd collier, puis traîner une charrette et d'autres pesans fardeaux, sans autre dédommagement que des coups de fouet distribués sans mesure et souvent sans raison.

De retour à l'écurie, le sort de Phénix n'était pas plus heureux : s'il tardait à faire place à son maître ou plutôt à son bourreau dès qu'il entrait dans l'écurie, maints coups

(1) En 1810, les propriétaires et les éleveurs de l'Orne et du Calvados ont décerné à M. le marquis de Strada une médaille d'or pour les améliorations introduites par lui dans l'élève des chevaux dans ces deux départemens, où il exécute en grande partie les remontes des équipages du roi.

de fourche étaient sa récompense. Phénix était généralement assez doux; on le vit même quelquefois prendre un morceau de sucre ou de pain dans la main qui les lui présentait, mais il conservait longtemps la mémoire des injustes traitemens dont il était l'objet.

Ce fut pour le fermier un motif de redoubler ses rigueurs envers lui; souvent, au labourage, il poussait si loin les mauvais traitemens, que le pauvre animal, couvert de sueur et de sang, refusait tout à fait le service et paraissait comme anéanti et hors de lui-même. Un jour qu'il se trouvait dans cet état, les coups de fouet continuant de lui déchirer le corps, il sortit tout à coup de l'espèce de stupeur où il paraissait plongé, secoua sa mâchoire et fit claquer ses dents, puis, saisissant son bourreau par le milieu du corps, il le lança sous ses pieds, lui brisa la tête, lui ouvrit le ventre, lui déchira à plusieurs reprises les entrailles et les dispersa au loin; sa fureur se calma ensuite, et il retourna seul tranquillement à son écurie.

Lorsque ce malheureux événement fut connu, la première idée qui vint au fils du fermier et à la veuve fut de tuer le méchant animal, mais leur avarice lui sauva la vie. Il fut convenu qu'on le vendrait pour le prix qu'on en trouverait.

Conduit à une foire prochaine, avec toutes les précautions que la prudence commandait, il fut acheté, moyennant une somme assez modique, par un fashionable à qui l'on se garda bien de parler du cruel événement. Le nouveau maître de Phénix reconnut d'heureuses dispositions à son cheval, et les cultiva avec ardeur. Bientôt il recueillit le prix de ses soins.

Phénix ne tarda point à obéir au moindre signe de son maître; il apprit à le suivre, même au milieu de la foule, sans être retenu par la bride; à franchir les fossés et les barrières, à manœuvrer dans un cercle étroit, à rapporter comme un chien d'arrêt; rien ne l'effrayait, pas même des coups de pistolet tirés entre ses deux oreilles. Un soir, sur sa route, un chien enragé se lança sur le cavalier qui montait Phénix; Phénix vit le danger, se rua lui-même sur le chien, le saisit par le milieu des reins, les lui brisa, et préserva ainsi son maître des morsures du terrible animal.

Ce service attacha de plus en plus le fashionable à Phénix, mais bientôt une perte faite au jeu le força de s'en séparer et de le mettre en vente. Phénix fut acheté par un des frères Franconi qui se rendait à la foire de Guibray. Ce savant écuyer continua et perfectionna l'éducation du cheval: il lui apprit à se mettre à genoux et à saluer, à ramasser une pièce de six liards dans la poussière, à marquer l'heure d'une montre avec le pied, à saluer les dames; tout cela fut pour lui l'étude de peu de jours. Bientôt il devint l'ornement du Cirque, je pourrais dire la sentinelle, car son palefrenier m'a assuré qu'un jour il fit découvrir l'auteur d'un vol commis dans l'écurie, en montrant au plancher l'endroit par où le voleur avait passé.

Il faisait les beaux jeux du Cirque, surtout dans une chasse



au cerf, représentée presque au naturel, et dans laquelle le cerf Coco fuyait devant une meute, et poursuivi par un seigneur du moyen âge, accompagné de sa femme et de ses veneurs. Phénix avait grand' peine à ne pas prendre la chose au sérieux et à ne pas, tout de bon, courir sus au cerf. Son ardeur amusait beaucoup les spectateurs, et lui



valait de leur part des applaudissemens sans nombre.

En 1814, un colonel français, témoin de son intelligence et de sa beauté, en fit l'acquisition pour une somme considérable. Il le montait à la bataille qui se donna sous

les murs de Paris, et si le colonel fit son devoir, il faut dire aussi que Phénix ne s'y conduisit pas moins vaillamment. Comprenant sa mission guerrière, il cassa la jambe à un cheval cosaque, arracha l'oreille à un cheval anglais, et culbuta plusieurs chevaux prussiens; plus d'une fois le colonel dut son salut à la vitesse et à l'adresse de Phénix; mais ce dernier fut moins heureux que son maître, car un boulet lui ayant brisé une cuisse, il resta dans la plaine Saint-Denis avec quatre mille de ses semblables, amis et ennemis, tués ou blessés.

Phénix allait mourir de douleur et de faim, lorsque les équarisseurs de Montfaucon vinrent, par ordre de la police, enlever tous les cadavres de chevaux, et conduisirent l'Égyptien, ainsi que quelques autres blessés, dans leurs enclos. C'était le douze millième de l'année qui y entrait pour n'en plus sortir.

Phénix, gisant sur la poussière, demeura là deux jours parmi les débris de chevaux; enfin, on prit pitié de lui; un abatteur le releva, lui fit tendre un peu la peau de son noble poitrail, le força à porter en arrière la jambe droite de devant, et, dans cette position, lui enfonça un couteau de huit à dix pouces de longueur dans la direction de la grosse veine de l'aorte, qui fut divisée presque en entier.

Aussitôt le sang coula en abondance, la victime chancela, ses jambes affaiblies ne purent plus le soutenir, il tomba, il expira en quelques minutes, au milieu des convulsions et des agitations qui sont particulières à ce genre de mort.

Ainsi périt une des plus nobles têtes de la race des chevaux égyptiens, alors si peu appréciée en France, et qui aurait pu dès cette époque, cependant, commencer la régénération de l'espèce. Aujourd'hui, grâce à Dieu, les chevaux égyptiens nejdis envoyés par le pacha n'ont rien à redouter de semblable. Confiés à des personnes qui savent apprécier leur grande valeur, ils reçoivent les soins les plus empressés, et se voient sans cesse entourés de palefreniers experts, qui tiennent leur litière propre, qui remplissent leur râtelier de foin et leur mangeoire d'avoine, et qui veillent même à ce qu'un dangereux courant d'air ne les expose point aux dangers d'une pneumonie aiguë. Ces chevaux ne prennent d'exercice que ce qu'il faut pour les tenir en santé, et ne point les fatiguer; enfin, quand ils seront hors de service, leur vieillesse s'écoulera dans la paix et dans le bien-être qui est dû à d'utiles serviteurs devenus invalides.

Car si des retraites et des pensions sont assurées aux serviteurs du roi et de sa famille, les chevaux auxquels se rattachent quelques faits historiques importans, ou qui ont rendu de longs et fidèles services, ont aussi leurs invalides à vie.

On place ces animaux au milieu de *boks* spacieux; là ils vivent libres, abondamment nourris, parfaitement soignés, et n'ont désormais à redouter ni le fouet ni l'éperon. *Polynice*, qui servit tour à tour à monseigneur le duc d'Orléans, et à ses frères le duc de Nemours et le duc d'Aumale, est admis dans un semblable eldorado. *Pilote*, que montait le roi, rue Planche-Mibray, en 1832, lorsque S. M. fut assailli par une grêle de balles, et *Régent*, vieil invalide, blessé par la machine infernale de Fieschi, jouissent de la récompense due à leur intelligence et à leur docilité.

S. Henry BERTHOUD.

NOTES D'UN VOYAGE DE FANTAISIE.

I.

. . . Devant la porte des Tilleuls, je rencontrai un jeune frère de l'ordre des capucins de Saint-Rosenberg; il venait d'exercer son ministère dans la ville pendant l'absence du desservant accoutumé, et s'en retournait à son couvent. Nous fîmes route ensemble, nous dirigeant, lui et moi, du côté de la vallée.

— Chaque saison, dit le moine, lorsque nous eûmes cheminé quelque temps à travers des prés en fleur, au gai murmure des oiseaux qui s'ébattaient dans les arbres, à la tiède lumière d'un soleil du matin; chaque saison a son parfum qui lui est propre, son odeur caractéristique; et remarquez que cette odeur ne lui vient pas des fleurs et des plantes qui se développent en elle, mais qu'elle est une sorte de *spiritus rector* jaillissant du soleil, une sorte d'esprit lumineux. Je dirai aussi dans le même sens, que chaque saison de l'année a sa couleur caractéristique, sa tonalité caractéristique. J'ai déjà eu plus d'une fois l'occasion d'observer le phénomène dont je vous parle, et cela dans les différens pays où je me suis trouvé. Et, tenez, à l'instant même, rien ne me rappelle certains détails inappréciables, certaines singularités de la saison correspondante à celle où nous sommes, comme cette odeur, ce goût qui est dans l'air.

A ce moment, une alouette s'émut dans l'herbe et s'envola vers le ciel, mais si lentement, que nous l'entendîmes longtemps encore gazouiller d'en bas.

— On dirait, reprit le moine, que les légers sons qui s'échappent de son gosier emportent l'alouette dans l'espace et l'aident en son essor mieux que ses ailes. J'appellerais volontiers cet oiseau un éclair sonore, romantique, vivant dans l'éternelle contemplation de la vivante nature. Dès ma venue au monde, je lui ai voué mon existence entière, et c'est pour lui rester fidèle que j'ai choisi l'état monacal. J'ai renoncé à tout, elle seule est ma bien-aimée.

Je cultive le petit jardin du couvent, j'élève les fleurs des plates-bandes et les arbres du verger; c'est moi qui peins aussi les tableaux dont se décore notre église, moi qui joue de l'orgue, et m'occupe de la pharmacie du cloître. Voyez-vous là-haut ce tilleul qui s'élève devant la porte du monastère et dont la tête superbe plane au loin sur la contrée?

II.

Nous entrâmes alors dans l'épaisseur d'un bois de chênes,

Tout y était murmures, folles chansons et joyeux échos.

Les oiseaux s'en donnaient à cœur joie. On eût dit qu'à force d'avoir becqueté les vendanges voisines, l'ivresse leur était venue à la tête. Il fallait les entendre gazouiller et siffler, les voir se croiser les uns les autres, voleter, sauter de branche en branche et se poursuivre, tantôt se mordant, tantôt se becquetant. C'était un vrai délire poétique!

La chanson populaire me revint à l'esprit, et je fredonnai à part moi ce vieux refrain :

Ah! si j'étais petit oiseau!

Ah Dieu! me disais-je, se sentir léger comme ces créatures! L'air, le soleil, l'essence des fleurs, les pénètrent jusqu'à la moelle; leur souffle glisse à travers leurs plumes, leur chanson enlève leurs corps.

Comme je me parlais de la sorte, nous aperçûmes dans la profondeur du bois un homme long et maigre; il était assis au milieu des grandes herbes, et tenait d'une main une énorme feuille de papier réglé pour la musique, tandis que de l'autre il s'efforçait d'appliquer à son oreille un cornet acoustique. Je remarquai en outre sur ses genoux différens sifflets à piper les oiseaux.

— C'est le chantre du village voisin, me dit mon compagnon; voici tantôt trente ans que ce brave homme s'évertue à vouloir noter le chant des oiseaux, afin d'arriver ensuite à les classer selon le diapason de leurs voix.

— Je lui souhaite, en ce cas, bien de la patience.

—Une fois parvenu de ce côté au terme de ses recherches, reprit le frère capucin, il compte essayer d'un système de classification des fleurs d'après leurs parfums. N'importe, je voudrais cependant bien voir les oiseaux des bois partagés en lyriques, en épiques, en élégiaques, qui sait? peut-être en classiques et romantiques!...

III.

Je le frappai sur l'épaule en souriant; mais il avait repris son sérieux, car il continua presque aussitôt:

— J'aimerais assez voir ce digne homme rédiger une comparaison approfondie entre les fleurs et les oiseaux. Encore faut-il qu'entre les oiseaux chanteurs et les fleurs odorantes il existe certains rapports, et cela non-seulement dans le chant et l'odeur, mais même dans la couleur; si vous y avez pris garde, les uns et les autres ont moins d'éclat.

Les oiseaux chanteurs par excellence portent sur leur plumage les couleurs les plus simples. Voyez : l'alouette, le rossignol, le sansonnet, le merle, le serin, etc.; tandis que les oiseaux richement coloriés, au contraire, les oiseaux d'or, d'émeraude et de pourpre, le paon, le perroquet, le colibri, sont de fort médiocres virtuoses.

Les oiseaux de proie ne peuvent pas être considérés ici comme bâtards; à mon avis, ce ne sont plus là des oiseaux.

Les oiseaux aquatiques ont aussi cela de particulier, que souvent, bien que vêtus des couleurs les plus simples, ils n'en chantent pas davantage; mais à vrai dire, les oiseaux aquatiques ne sont pas non plus de purs oiseaux, quoique le cygne et même l'oie offrent une exception en faveur de ma comparaison. En effet, sans rappeler la fiction si mélancolique de la mythologie des Grecs, vous n'ignorez pas qu'on a découvert tout récemment une espèce de cygnes qui rentre complétement dans la catégorie des oiseaux chanteurs, et, quant à l'oie, les expériences acoustiques auxquelles je me suis livré m'ont affermi dans la conviction que nul oiseau n'a l'organe de l'ouïe plus sensible et plus délicat.

Les fleurs les plus odorantes sont toujours celles qui déploient le moins de luxe de couleurs : ainsi la violette de nuit, le lis, l'œillet; notez en passant que l'œillet simple a toujours plus d'odeur que le panaché; j'en dirai autant des tubéreuses, des hyacinthes, des roses, où le même phénomène se présente.

Quelle ressemblance entre la violette de nuit et le rossignol! Celle-ci est entre les fleurs la plus odorante, celui-là entre les oiseaux le plus mélodieux; l'une ne s'exhale, l'autre ne chante que la nuit; tous deux manquent également de couleurs vives.

IV.

Cependant nous aperçûmes la croix de la chapelle du monastère qui régnait doucement sur la vallée, et nous commençâmes à gravir la montagne.

A mesure que nous avancions, je sentais mon cœur battre plus librement dans ma poitrine; le paysage se déployait à nos yeux avec plus de magnificence.

— Ne regardez plus en arrière, me dit mon compagnon, jusqu'à ce que nous ayons atteint la hauteur.

J'avais toute peine à le suivre, et surtout à me conformer à ses instructions. Il me semblait que si je détournais seulement un peu la tête, j'allais plonger dans le regard d'azur de quelque belle jeune fille.

Enfin nous arrivâmes au but.

— Maintenant, regardez tant qu'il vous plaira, me dit le moine...

C'était un spectacle merveilleux : baigné dans les vapeurs du firmament qui l'enserrait de toutes parts, le monde s'étendait devant moi.

A mes pieds, dans le vallon, les oiseaux chantaient à plein gosier, les fleurs de la montagne m'envoyaient leurs mâles aromes, le soleil semblait sortir tout humide du fleuve transparent et du lac de cristal.

Un sentiment de joie inaccoutumée, d'irrésistible allégresse s'empara de mon être en ce moment, et je me surpris à bondir comme un enfant sur les pierres sépulcrales du cimetière du cloître.

Le moine me conduisit à travers des corridors sans nombre, tout remplis de saintes peintures, jusqu'à sa cellule : c'était une chambre proprette et bien tenue, d'où le regard plongeait dans une riche vallée pleine de villages et de troupeaux. De charmantes collections de papillons et d'autres insectes étaient suspendues sous verre à la muraille, et les plus gentilles fleurs croissaient sur les fenêtres, dont mille plantes chevelues enlaçaient l'ogive de granit. Le jeune moine m'offrit des rafraîchissemens; puis, après m'avoir traité du ton de la plus cordiale hospitalité, s'éloigna.

Le vent soupirait doucement à travers les fleurs de la fenêtre et remplissait la cellule des plus balsamiques senteurs, et toujours, à mesure que son souffle augmentait, arrivaient plus distincts à mon oreille les sons d'une harpe éolienne cachée sous des touffes de chèvrefeuille dans l'embrasure de la croisée. C'était comme si les fleurs eussent exhalé des parfums sonores et chanté, en alternant, un chœur mystérieux.

V.

J'errai quelque temps à travers les vastes corridors du cloître, et gagnai la chapelle en passant devant les cellules des autres moines.

Je trouvai mon jeune compagnon en prières, agenouillé devant l'autel; bon nombre de religieux se tenaient, çà et là, sous la voûte silencieuse, dans la même attitude. L'orgue me fit l'effet d'un immense bloc de cristal se joignant par toutes sortes de ramifications sonores et lumineuses à la coupole du sanctuaire, azurée comme un firmament.

Une odeur suave et douce pénétrait par les fenêtres de la chapelle, tandis qu'au dehors les oiseaux gazouillaient leurs chansons sous des touffes de roses.

Un immense rosier entourait de feuillages luxurians les murailles de la chapelle, et plongeait ses racines jusque sous la nef. Or, voici ce qu'on lisait au sujet de cet arbuste sur un riche tableau non loin du maître-autel, et racontant l'histoire de la fondation du monastère :

« Par une vive gelée d'hiver, l'empereur Karl s'était égaré dans le bois et la ravine. Ses fidèles serviteurs, transis de froid, gisaient déjà autour du maître.

» Lui s'agenouille alors sur la pierre glacée, dépouille ses chaînes d'or, dépouille son manteau de pourpre, et se met à prier humblement.

» Hélas! hélas! le rosaire échappe à sa main engourdie; mais voilà qu'à peine tombé il brille sur la terre de l'éclat d'un rayon de soleil.

» Le grain germe, un rosier aussitôt s'en dégage et pousse à l'égal d'un jeune chêne; une odeur balsamique s'exhale de ses branches et de ses bourgeons.

» Puis autour du rosier tout se ranime, les arbres se mettent à verdoyer, les oiseaux à s'ébattre dans l'air en chantant.

» Un soleil de printemps, un soleil pur, verse sa tiède lueur sur le bois et sur la ravine; bientôt les serviteurs fidèles se relèvent, attendant les ordres du maître.

» Et là où le rosier fleurit, à cette place consacrée, on bâtit une sainte chapelle en souvenir du miracle.

» Une ceinture de roses l'entoura bientôt; les racines serpentent jusque sous l'autel; au dedans vibrent le chœur et les orgues, au dehors chantent les oiseaux. »

VI.

En sortant de l'église on entrait dans les caveaux funèbres, où veillait jour et nuit une lampe sainte. Les morts étaient représentés là, sur leurs pierres sépulcrales, tels qu'ils reposaient au fond de leurs cercueils; chevaliers, moines, enfans et femmes, tous dans leur grandeur naturelle, tous vêtus du costume gothique de leur temps.

Tantôt vous les voyez, agenouillés, dans l'attitude des anges adorateurs, tantôt couchés de tout leur long et leurs mains pieusement croisées sur la poitrine. Çà et là votre pied se heurtait contre de simples dalles, dont une mousse épaisse couvrait déjà l'inscription latine.

La voix de l'orgue et du chœur, qui venait de la chapelle et s'engouffrait sourdement dans la profondeur de ces arceaux lugubres, s'éteignit peu à peu, et le silence de la mort y régna.

Les caveaux allaient aboutir au jardin du cloître, d'où leur venait la lumière; lumière timide et crépusculaire qui pénétrait à grand' peine à travers une ogive étroite garnie de vitraux peints. On arrivait à ce jardin par une voûte profonde et tapissée de feuillages et de plantes chevelues, et comme il se trouvait enclavé entre les bâtimens du cloître, il fallait absolument, quand on y était, lever la tête ou la baisser, regarder le ciel ou les petits carrés de plantations. Les roses, les lis, les tulipes et les narcisses, poussaient en quantité dans ce jardin et formaient l'assemblage le plus varié.

Au milieu se dressait un immense crucifix, au pied duquel s'inclinait, comme un beau lis mélancolique, la mère de Dieu tout en larmes.

Le jeune moine ne tarda pas à venir me rejoindre. Nous nous entretînmes longtemps de la nature des fleurs, de la manière de traiter certains végétaux.

— Chaque plante, dit-il, à l'heure où vous voyez qu'elle commence à se flétrir, peut être rappelée à la vie au moyen d'une autre plante que vous fixez auprès d'elle.

Plantez un poireau près d'un rosier qui dépérit, et vous allez le voir renaître.

Ainsi chaque plante en appelle une autre; sa mort est peut-être la séparation de cette plante sympathique, peut-être le regret de ne l'avoir point trouvée. Qui sait combien de nos plantes indigènes s'épuisent vainement à chercher dans cette partie du monde cet idéal qui fleurit peut-être aux bords du Gange ou dans le fond des mers?

Là où chaque plante trouverait auprès d'elle sa plante sympathique, où toutes seraient rangées et classées selon leurs amours et leurs passions, là serait le printemps éternel, le vrai paradis.

Un autre corridor obscur servait d'issue au jardin. — Dans la profondeur de la vallée se déroulaient de riches prairies, s'éparpillaient des habitations pittoresques, et je voyais un essaim de belles jeunes filles cheminer en chantant le long du fleuve, et s'avancer comme dans un voile insaisissable tissé des vapeurs du brouillard et des tièdes émanations des plantes.

VII.

Je pris congé du jeune frère capucin et continuai ma route, m'enfonçant de plus en plus dans les gorges de la montagne. De tous côtés se dressaient autour de moi d'énormes masses de granit, dont les cimes, noyées dans la lumière, figuraient toute sorte de dessins fantastiques; tantôt des murailles croulantes, de vieux châteaux, de gothiques donjons, tantôt de colossales têtes d'hommes.

Des heures s'écoulèrent ainsi, sans que je rencontrasse autre chose que des pics sauvages et désolés où croissaient quelques rares sapins, autre chose que de misérables huttes de charbonniers perdues au sein des fondrières, ou les ruines de quelque château fort déchu de la hauteur dans l'abîme.

Pas une figure humaine, une solitude des mornes, un silence universel interrompu par le vent, qui gémissait à travers les touffes de sapins.

Un peu plus loin cependant, je rencontrai une vieille femme qui portait sur son dos une hotte et s'appuyait sur un bâton noueux. A l'étrangeté de son aspect, on l'eût prise pour une fée du bois ou de la montagne.

Je poursuivis mon chemin, observant tout ce qui m'intéressait; tantôt grimpant comme un chamois sur les hauteurs les plus ardues, tantôt m'égarant au fond des ravines et me laissant ravir à la chanson des sources souterraines.

VIII.

Or, dans le creux d'une étroite fondrière, j'aperçus une hutte faite absolument comme le nid d'un grillon ou de tout autre personnage fantastique. Je me dirigeai sur-le-champ vers cette hutte, et je vis devant la porte un petit homme sans pieds ni mains, et qui n'avait que des tronçons de membres. Sa figure était allongée, couverte de rides, sa physionomie vieillote et grotesque, et son épaisse barbe blanche descendait jusque sur le gazon.

Ce petit homme me salua d'un air tout cordial, et se mit à me raconter son histoire de la meilleure grâce du monde. Né sans mains ni pieds, il avait commencé par exploiter sa difformité et se faire colporter dans une boîte de foire en foire. Cependant un beau jour, dégoûté de cette industrie de marionnette, il s'était séparé des hommes, comptant finir son existence au fond des bois.

Plus je regardais ce petit être, et moins je comprenais comment il pouvait ainsi, sans mains ni pieds, pourvoir à

ses premiers besoins et se procurer sa nourriture au milieu de cette solitude.

O prodige! le petit homme se mit alors à bondir de côté et d'autre au-dessus de sa hutte; on eût dit une sauterelle pour l'agilité. Ensuite je le vis saisir avec sa bouche une pierre, qu'il fit passer sous son bras droit par une évolution des plus rapides, et la lança si haut dans l'air qu'il nous fallut attendre sa chute pendant plusieurs secondes.

Il m'assura avoir lui-même construit sa hutte et cultivé les pommes de terre et les légumes que je voyais pousser alentour; en outre, il ajouta que jamais, dans quelque occasion que ce fût, il n'avait senti le besoin de réclamer aucune assistance humaine. Bien plus, j'appris par la suite que bien des fois il venait en aide aux gens, aux voituriers par exemple, lorsque leur équipage restait empêtré dans les marais. Il fallait voir alors notre gnome sauter d'un bond sur l'un des chevaux, et s'y cramponner si fortement de toute sa personne, que l'animal suffoqué s'agitait et finissait par sortir du mauvais pas. Le petit homme avait quatre-vingts ans, et vivait depuis plus de cinquante retiré dans ces solitudes de granit.

Si pauvre qu'il me parût être, il ne voulut jamais rien accepter de moi, et m'offrit quelques vieilles monnaies de cuivre qu'il avait trouvées dans le roc; il me fit aussi présent d'une racine appelée mandragore, et qui a, comme vous le savez, la forme d'un petit homme.

IX.

La nuit commençait à tomber et je n'apercevais encore point de village; enfin la lune parut, rouge et sanglante, au-dessus des masses noires de rochers, et j'avisai une chapelle qui s'élevait au milieu d'un vallon, entouré d'une ceinture de granit.

Je remarquai tout auprès une maison isolée où tremblottait une lumière; je frappai à la porte, espérant prendre là quelque repos en attendant la voiture. Cette maison était habitée par le gardien de la chapelle. Une jeune fille, assise à une table ronde, lisait la Bible. L'homme et la femme étaient occupés à écosser des graines de pavots.

Ces braves gens me reçurent à cœur ouvert, et nous devînmes en un instant de vieilles connaissances. Nous causâmes beaucoup des plaisirs et des ennuis du voyage, du bois et de la montagne: le petit homme de la fondrière eut aussi son tour dans notre conversation; je tirai de ma poche la mandragore qu'il m'avait donnée, et la montrai à mes hôtes.



Racine de mandragore.

— A propos de cette racine, me dit l'homme, je veux vous faire voir une étrange curiosité que je possède.

Et il tira de son armoire un peloton de fil d'une ténuité merveilleuse, dont il me raconta l'histoire en ces termes:

« Il est question, dans une légende fort en renom dans le pays, d'un vieux roi qui habite une de ces montagnes, lequel a pour trésor une fille admirablement belle appelée la Reine de la Nuit, et que des chasseurs, faisant leur ronde au clair de lune, veulent absolument avoir aperçue.

» C'était pendant mon enfance, lorsque mon père vivait encore. Un soir, nous étions rassemblés dans cette chambre pour la veillée; il y avait là plusieurs garçons du village, mes camarades, et quelques jeunes filles qui venaient filer avec mes sœurs. Tout à coup une femme divinement belle se présente; vêtue de blanc des pieds à la tête, elle porte



un diadème d'or dans ses cheveux, et fait signe en entrant qu'on lui donne une quenouille. Chacun s'étonne et demeure confondu. Elle, sans prendre garde à l'émotion générale, s'assied en silence parmi les autres jeunes filles et se met à filer.

» Cependant un jeune chasseur de la compagnie s'imagine de la contraindre à parler; il la provoque, la lutine par toute sorte de plaisanteries et de questions, et, voyant qu'elle persiste à se taire, se hasarde à lui passer le bras autour de la taille; mais, à ce geste, la jeune fille se redresse et disparaît sans qu'on l'ait jamais revue. Le peloton de fil que vous voyez est son œuvre. Je le trouvai à la place où elle s'était assise, et je le garde précieusement comme un souvenir de cette aventure. »

X.

— Ceci me rappelle une histoire du même genre que je tiens d'un vieux marin, de mon père, reprit alors la femme. Seulement cette fois c'est une sirène, une dame des eaux qui fait les honneurs du récit.

Je la priai de parler, et elle commença:

« Un jeune compagnon, intrépide nageur s'il en fût, se baignait un soir dans la mer, lorsqu'il aperçoit au clair de lune, ô prodige! une fée des eaux, une sirène. Aussitôt notre hardi Léandre de s'élancer sur elle, de s'en emparer et l'entraîner avec lui à la côte. Une fois à terre, il la couvre de son manteau, la conduit à sa maison, et le lendemain l'épouse à la face du ciel et des hommes. Le mariage réussit à merveille, l'ondine était aux petits soins

pour son époux et tenait sa maison aussi bien que la plus économe ménagère; seulement elle ne disait mot.

» Pour le coup, ses camarades et ses voisins soupçonnent quelque sortilége. Une femme qui ne parlait point, mais ce ne pouvait être là qu'un fantôme, qu'une illusion de l'enfer! De toutes parts on lui conseillait de la forcer à déclarer d'où elle venait, et pourquoi elle persistait à se taire.

» Cependant la fée des eaux avait eu de ses noces avec le pêcheur un bel enfant, qu'elle adorait. Or, il arriva qu'un jour l'époux, irrité de ne pouvoir obtenir ce qu'il demandait avec tant d'instances, l'époux saisit cet enfant par la gorge, et menaça sa femme, si elle ne consentait à tout dire, de le faire mourir à ses yeux.

» — Malheureux ! s'écria alors l'ondine, malheureux homme, ton obstination va te coûter ta femme. Je voulais ne jamais me séparer de toi, et me vouer au soin de ton bonheur; il te suffisait pour cela de respecter le mystère de mon existence : tu ne l'as pas fait, ta curiosité nous a perdus tous deux. Adieu donc, car maintenant tu ne me reverras jamais.

» Et, disant ces mots, elle disparut.

» Le fils grandit, et il se baignait souvent dans la mer. Un soir, qu'il s'était avancé plus loin que de coutume, l'ondine, sa mère, vint à lui du milieu des flots, et, le saisissant, l'entraîna dans l'abîme, d'où il ne remonta plus.»

XI.

— Vous venez de voir comment les ondines se comportent, dit le vieillard quand sa femme eut cessé de parler; si vous voulez maintenant connaître les dames des bois, vous n'avez qu'à écouter l'histoire du graf Othon de Oldenburg.

« Il arriva qu'un jour le graf Othon de Oldenburg, en chasse avec ses gentilshommes et ses pages, s'égara sur la trace d'une biche. La chaleur était excessive; le graf, seul, perdu au milieu de la montagne, mourait de soif, et comme il essuyait son front tout ruisselant de sueur, il se prit à dire en soupirant : « Ah Dieu! si je pouvais seulement trouver ici quelques gouttes d'eau vive pour me désaltérer! » Or, voilà soudain qu'à ces mots le rocher s'ouvre, et qu'une belle jeune fille, vêtue d'habits magnifiques, sort de la crevasse de granit. Ses cheveux, couronnés d'émeraudes et de diamans, flottent en tresses blondes sur ses épaules plus blanches que le marbre, et elle tient dans sa main un riche vase d'or en forme d'un cornet de chasse, tout rehaussé d'hiéroglyphes étranges et de fantastiques ciselures, un vase merveilleux qu'elle présente au graf en l'invitant à boire. Othon prend la coupe, mais lorsqu'il vient à regarder au fond, la liqueur qu'elle contient éveille sa méfiance, et il refuse d'y tremper ses lèvres.

» — Buvez, mon gracieux maître, lui dit alors la jeune fille, buvez, vous n'avez à redouter aucun maléfice · buvez, votre confiance vous portera bonheur.

» Et pour l'exhorter davantage.

» — Si tu vides cette coupe, ajoute-t-elle, la maison de Oldenburg verra son territoire s'accroître et sa fortune prospérer; sinon, ton manque de foi sera cause que ta race, divisée et sans unité, se perdra dans l'avenir en branches innombrables.

» Cependant le graf, peu tenté de se laisser convaincre, se retourne, et, croyant donner le change à la magicienne, répand en cachette la coupe mystérieuse. Or, quelques gouttes de la liqueur étant tombées par mégarde sur la croupe du cheval, les poils s'en détachèrent aussitôt et la place devint chauve. Alors la jeune dame, voyant la perfidie du chevalier, lui redemande sa coupe; mais celui-ci se met à piquer des deux, et, l'emportant, galope jusqu'au pied de la montagne, mais non sans regarder en arrière et sans voir la magicienne rentrer dans le rocher, qui se referme aussitôt derrière elle. A ce spectacle, l'épouvante s'empare du graf, il enfonce ses éperons dans le ventre de son cheval, et rejoint ainsi tout d'un trait ses écuyers, auxquels il raconte la chose telle qu'elle vient de se passer, n'oubliant pas de leur montrer la coupe en forme de cornet. Cette coupe a été depuis conservée par lui et les descendans de sa maison comme un bijou précieux, et encore aujourd'hui on la garde à Oldenburg, où je l'ai vue moi-même plusieurs fois.»

XII.

— Du reste, si vous aimez les traditions, reprit le vieillard après un moment de silence, vous en trouverez à chaque pas dans la contrée. — Au plus épais du bois où nous vivons, s'élevait jadis un couvent de religieuses, dont il ne subsiste plus à cette heure qu'une croix de pierre et un puits. Il y a même, sur ce puits, une légende qui se chante parmi le peuple, et qui commence par ces vers :

Dans l'obscurité du bois, proche
Du vieux couvent des blanches sœurs,
Sous les acacias en fleurs
Est un puits taillé dans la roche.

XIII.

La jeune fille dont j'ai parlé plus haut semblait ne prendre aucun intérêt à tout ce qui se disait autour d'elle. Pâle, silencieuse, les mains jointes sur sa Bible fermée, elle avait tenu tout le temps ses beaux yeux bleus fixés sur le même point.

Elle était vêtue de blanc, et ses longs cheveux noirs, lissés en bandeaux sur ses tempes, retombaient le long de son cou, flexible et délicat, en boucles noires et luisantes comme l'aile d'un corbeau. Cependant mes hôtes paraissaient avoir besoin de repos; je priai la femme de m'indiquer la chambre où je devais passer la nuit, et celle-ci ordonna à sa fille de me conduire dans la bibliothèque de la chapelle, étroite cellule toute remplie de poudreux volumes et de parchemins, et dont la belle enfant avait fait, à certaines heures de mélancolie, son appartement de prédilection.

— Cette chambre, ajouta la bonne vieille, donne sur le chemin où passe la voiture. Vous y trouverez le double avantage de reposer à votre aise, si le cœur vous en dit, ou de lire, s'il vous arrive de vous ennuyer en attendant la poste, car vous pouvez compter qu'elle n'est pas encore là.

Je pris congé de ces braves gens, et les remerciai de l'excellente hospitalité que je recevais d'eux.

La pâle jeune fille alluma un flambeau et marcha devant. Elle descendit ainsi jusque dans le cimetière de la chapelle, et, glissant comme un fantôme sur les dalles semées de croix, entra au sanctuaire, où je la suivis en silence.

En passant devant le maître-autel, je la vis s'incliner, et je fis comme elle.

Arrivés dans la sacristie, elle ouvrit une porte à gauche, et nous entrâmes dans une cellule qui devait avoir servi autrefois à loger la bibliothèque du couvent. On voyait encore çà et là, sur des tablettes le long des murs, de vieux livres enfumés et de volumineux manuscrits, et sur la table, au milieu de divers objets dont on se sert pour écrire, gisait un crucifix d'ivoire : l'une des fenêtres de cette cellule donnait sur le chemin, l'autre sur le cimetière.

La jeune fille alluma un flambeau sur la table, et s'éloigna ensuite sans dire mot.

Il y avait dans toute sa pesonne quelque chose d'étrange, de surnaturel, je dirai presque de sacré; je n'osai lui adresser la parole.

Comme elle sortait, je la suivis des yeux; mais je ne pus me défendre, en la voyant s'éloigner, d'un vague sentiment de tristesse et d'épouvante.

XIV.

Parmi les divers objets dont la table était couverte, je remarquai les lignes suivantes, écrites par une main d'homme. Elles étaient adressées à la jeune fille, et portaient les traces de larmes récentes.

Ce n'est pas au vallon de la douce patrie,
Au murmure enchanteur des sources de cristal,
Mais dans l'exil, bien loin du sol natal,
Qu'à toi je pense, ô trésor de ma vie!

Tous mes amis dorment dans leur linceul,
Qu'ai-je à faire ici-bas à m'attarder tout seul?
Le pâle messager s'approche et me convie
A le suivre au vallon de la douce patrie.

A leur mort j'ai reçu leur foi;
Ils m'ont bien dit que si je me marie
Ils viendraient célébrer mes noces avec moi,
Là-bas, au frais vallon de la douce patrie!

Prépare les habits, pose dans tes cheveux
La couronne que j'ai choisie:
Et que dans le cristal fume le vin mousseux,
Nous retournons tous, plus heureux,
Au frais vallon de la douce patrie.

XV.

J'éteignis ma lumière et me jetai sur le lit. Bientôt je vis en rêve la jeune fille, pâle, immobile, une couronne de roses et de lis dans ses cheveux noirs. Elle se tenait debout, au milieu des fosses entr'ouvertes, et sa douce et mélancolique figure nageait dans un rayon de blanche lumière.

Elle se dirigea lentement, et d'un air solennel, vers la porte du cimetière, qui était close à cette heure, et j'entendis sa voix chanter, sur une mélodie plaintive et douloureuse, ces paroles, qui me reviennent à l'esprit:

Viens, fiancé, viens, je t'attends;
Venez, amis, voisins, parens,
Venez tous commencer la fête.
La fiancée est déjà prête.

Alerte! alerte! car tous deux
Nous ouvrirons le bal ensemble.
Vois-tu comme dans mes cheveux
Le lis à la rose s'assemble?

La lune d'un rayon blafard
Argente la vallée obscure.
Allons, qu'on s'agite en mesure,
Qu'on arrive de toute part.

Pour lustres et brillans apprêts,
Pour lampe de la nuit des noces,
Voyez luire dans les cyprès
Les blanches dalles de ces fosses

Alors, il me sembla que j'entendais au loin un bruit de folles danses qui volaient emportées par le vent sur la montagne. Bientôt les sveltes peupliers du cimetière commencèrent à se balancer en mesure, et je vis s'ébattre sur toutes les tombes tout un essaim de blanches formes couvertes de linceuls. Au milieu du groupe se détachait une ombre qui tendait sa main à la jeune fille, et ne se lassait pas de l'inviter à la danse.

Cependant la ronde s'élargissait, enveloppant les fleurs et les bruyères dans ses ondulations fantastiques. Les arbres et les formes voltigeaient, s'élevant plus haut, toujours plus haut à mesure que grandissait la symphonie, puis diminuant et s'effaçant peu à peu lorsqu'elle décroissait, si bien qu'au moment où le dernier son s'exhala, je les vis tous disparaître dans la profondeur des sépultures.

Alors les couvercles métalliques des tombeaux s'affaissèrent sur eux avec le tintement lugubre et sourd d'une cloche funéraire, et le silence de la mort régna partout.

Je m'éveillai et courus à la fenêtre. La lune dormait paisiblement dans le vallon; je sortis par la chapelle, traversai le cimetière, me dirigeant vers la maison, et, comme j'aperçus de la lumière, j'entrai.

Une lampe éclairait la chambre d'un reflet crépusculaire. La jeune fille, pâle et inanimée, gisait là, sur son lit, une Bible dans ses mains; à ses pieds, son vieux père priait à genoux: la mère dormait encore et respirait paisiblement.

Lorsque j'entrai, le vieillard sembla ne point s'apercevoir de ma présence et continua de prier.

Quelques minutes après, je sortis sans faire de bruit et jetai un regard dans la vallée.

Le cor du postillon sonna derrière la montagne; je descendis à la hâte, et courus joindre la voiture.

XVI.

. . . . . Lorsque nous arrivâmes dans les environs de Nuremberg, je descendis de voiture et continuai ma route à pied.

Une large et riche vallée s'étendait devant moi, toute remplie d'abondantes moissons et de beaux arbres tout chargés de fruits mûrs. J'avais hâte de me voir au pied de ces tours que je voyais poindre et grandir à l'horizon. Chemin faisant, je rencontrai un chariot qui portait un magasin complet de jouets d'enfans; il y en avait de toutes les formes et de toutes les couleurs. Que de joies, que d'heureuses sensations, pensai-je à part moi, découlent de cette enceinte pour aller ensuite inonder tous les marmots d'Allemagne et d'Europe!

Et l'antique cité que cette illustration futile recommande aujourd'hui, est la même qui donna au monde ces hommes puissans dont le génie a peuplé nos cathédrales d'images austères et sacrées, devant lesquelles, après des siècles, notre cœur aime encore à s'attarder à ses heures de recueillement.

Avant de songer à chercher une auberge, je me dirigeai du côté de Saint-Sebald; l'église était ouverte, j'y entrai. Soudain, il me sembla que j'entrais dans un autre monde, dans un cercueil étrange, colossal.

Du fond des niches de granit, du haut des murailles et des colonnes, les antiques figures, créations immortelles de l'art allemand, me regardaient d'un front sévère et curieux, et leur regard semblait vouloir m'interroger.

Décidément ces figures appartenaient à un autre monde; rien de ce qui les entourait ne ressemblait à ce qui s'agitait, tintait, resplendissait à l'extérieur; autre lumière, autres voix, autre atmosphère! Dans cette église reposaient les ossemens de saint Sebald en un cercueil de plomb, monument d'un art merveilleux, et sur le cercueil dont je parle, il s'en voûtait un autre, l'église.

Les vitraux colorés projetaient sous les arceaux une clarté douteuse, qui tantôt mourait, tantôt se ranimait, selon que les nuages filaient dans l'étendue. On eût dit la respiration silencieuse du saint dans son cercueil.

Au fond de l'église était un bassin de bronze, soutenu par les quatre évangélistes, et qui servit au baptême de l'empereur Venceslas.

XVII.

La maison qu'habitait Hans Sachs est devenue une auberge pour les pauvres compagnons. Je choisis cette auberge, et me rendis ensuite au cimetière de Saint-Jean, pour y visiter la tombe du poète.

Non loin d'Albert Durer il sommeille, là, près de l'endroit où Grubel, lui aussi, repose maintenant; tous dans les sépulcres de leurs pères!

Des tournesols, qui semblent sortir de leurs cendres, croissent à cette place, et, jour et nuit, regardent au firmament l'étoile de la force et de l'amour.

XVIII.

La nuit était venue, j'étais seul dans ce lieu désert; un frisson parcourut tout mon être, et je m'échappai à travers les sombres allées du jardin funèbre. Arrivé dehors, je regardai le ciel, une armée innombrable d'étoiles se déployait dans la plaine des airs; je ne me sentais plus seul. La lune se leva calme et sereine, et je me trouvai tout à coup en face d'une image placée au milieu du chemin, et dont le piédestal portait cette inscription: « Ici pend le corps de Jésus devant sa sainte et digne mère, qui se lamente et le pleure dans l'amertume de sa douleur. » L'image représentait Jésus attaché sur la croix, et s'efforçant de laisser tomber sur sa mère éplorée des paroles d'amour et de consolation.

Je m'aperçus alors que j'avais devant mes yeux un chef-d'œuvre exécuté par Martin Katzel, voilà tantôt quatre siècles. Ce même Martin Katzel s'était rendu à Jérusalem afin d'y mesurer avec la plus scrupuleuse exactitude les différens espaces parcourus par le Christ lorsqu'il s'achemina, pour mourir, de la maison de Pilate au mont Calvaire.

De retour à Nuremberg, il s'aperçut qu'il avait perdu les tablettes sur lesquelles les stations étaient notées, et, sans attendre conseil de personne, il se remit en route de nouveau, et s'en alla sur les lieux reprendre ses mesures. Après quoi seulement il lui fut donné d'atteindre son but, grâce à la coopération d'Adam Krafft, l'illustre statuaire de Nuremberg.

Henri BLAZE.

LES MINES D'ARGENT DU MEXIQUE.

Vers la fin de 1836, je fis une excursion dans les environs de Mexico. J'avais déjà parcouru le sud l'année précédente; je pris, cette fois, la direction opposée pour visiter les pyramides de San Juan, Tulancingo, Regla et les mines de Real del Monte.

Je suivis donc la chaussée du nord qui aboutit au village de Guadalupe, l'ancienne Tepejacac, où se trouve le sanctuaire de la Vierge miraculeuse, patronne de Mexico. On dit que peu d'années après la prise de Tenochtitlan (1), un Indien, en cultivant la terre, trouva cette image peinte sur une toile de fils de maguey. La chose fut considérée comme un prodige et célébrée comme la preuve de la protection particulière que la mère du Christ accordait à ce lieu. On y bâtit à la sainte image un temple fort beau, qu'on dota richement, et un chapitre y fut installé pour recevoir les offrandes pieuses que de tous les points du Mexique on vient consacrer à Notre-Dame de Guadeloupe.

Au delà de ce bourg commence le *Salado*, grande plaine sablonneuse qui s'étend le long du lac de Tescuco, et tire son nom du sel que les eaux y déposent. Là, ainsi que de l'autre côté de Guadalupe, on voit des villages d'Indiens qui s'occupent exclusivement à recueillir ce sel pour le vendre au marché; mais je n'ai jamais vu rien de si misérable et de si affreux. Chaque case, mal bâtie en terre jaunâtre avec un toit en terrasse, se distingue à peine des monceaux de terre dont elle est entourée. Aucune verdure, aucune végétation n'apparait alentour; tout y est terre; tout y est d'une couleur uniforme, et la vue des espèces de Troglodytes qui habitent ces terriers ne fait qu'accroître l'impression pénible qu'on éprouve en considérant ces hideuses retraites.

Le Salado s'étend à six ou sept lieues plus loin, après quoi on entre dans un bois d'arbres rabougris qui mène jusqu'à San Juan de Teotihuacan, grand village à dix lieues de la capitale, célèbre par les *teocallis* qui se trouvent dans son voisinage.

Ces *teocallis* ont été bâtis par les Toltèques, au huitième ou neuvième siècle de notre ère. Les gens du peuple les appellent les *Cerritos* (petites montagnes); et, en effet, maintenant que le temps a fait disparaître presque entièrement les arêtes de ces pyramides et qu'il les a couvertes de végétation jusqu'à leur sommet, on les prendrait pour ces turgescences volcaniques qu'on trouve dans les lieux jadis bouleversés par les feux souterrains.

Ces deux temples, exactement orientés, étaient consacrés l'un au Soleil, l'autre à la Lune. M. de Humboldt, qui les a mesurés, a trouvé pour l'un 171 pieds de haut et 645 pieds de long à la base. Le second a une trentaine de pieds de moins d'élévation.

L'intérieur est d'argile mêlée de pierres, et le revêtement en est fait d'amygdaloïdes et de ciment avec un enduit de chaux, qu'on reconnaît en différens endroits; les escaliers qui conduisaient à la cime sont entièrement détruits: on en distingue seulement l'emplacement, et on est incliné à croire qu'ils étaient en pierre de taille.

Entre ces deux teocallis, il y a un grand nombre de petites pyramides de 15 à 30 pieds d'élévation, consacrées aux astres secondaires ou destinées aux sépultures des grands-prêtres et des chefs de tribus. Elles sont disposées avec ordre, et au centre de leur groupe on remarque une fort grande pierre couverte d'hiéroglyphes. Les deux teocallis, ces *tumuli* et l'espace environnant sont couverts de débris de poterie, de figurines de terre cuite, et d'une immense quantité de morceaux d'*iztli* (obsidienne), taillés ou bruts, mais le plus souvent préparés en dards de flèches.

Ces monumens sont les plus anciens des peuples dont on connaît les migrations; mais ce sont les moins intéressans sous le rapport des arts: on n'y découvre rien de ce qui excite l'intérêt dans ceux de Xochicalco, de Papantla et de Mitla.

De San Juan à Tulancingo la journée est longue et fatigante: rien ne distrait le voyageur de la monotonie de la marche. La campagne est triste et aride; ce n'est qu'en approchant de Tulancingo qu'on découvre quelques belles cultures. Cette petite ville, la plus ancienne du Mexique,

(1) Nom sous lequel les anciens Mexicains désignaient ordinairement leur capitale.

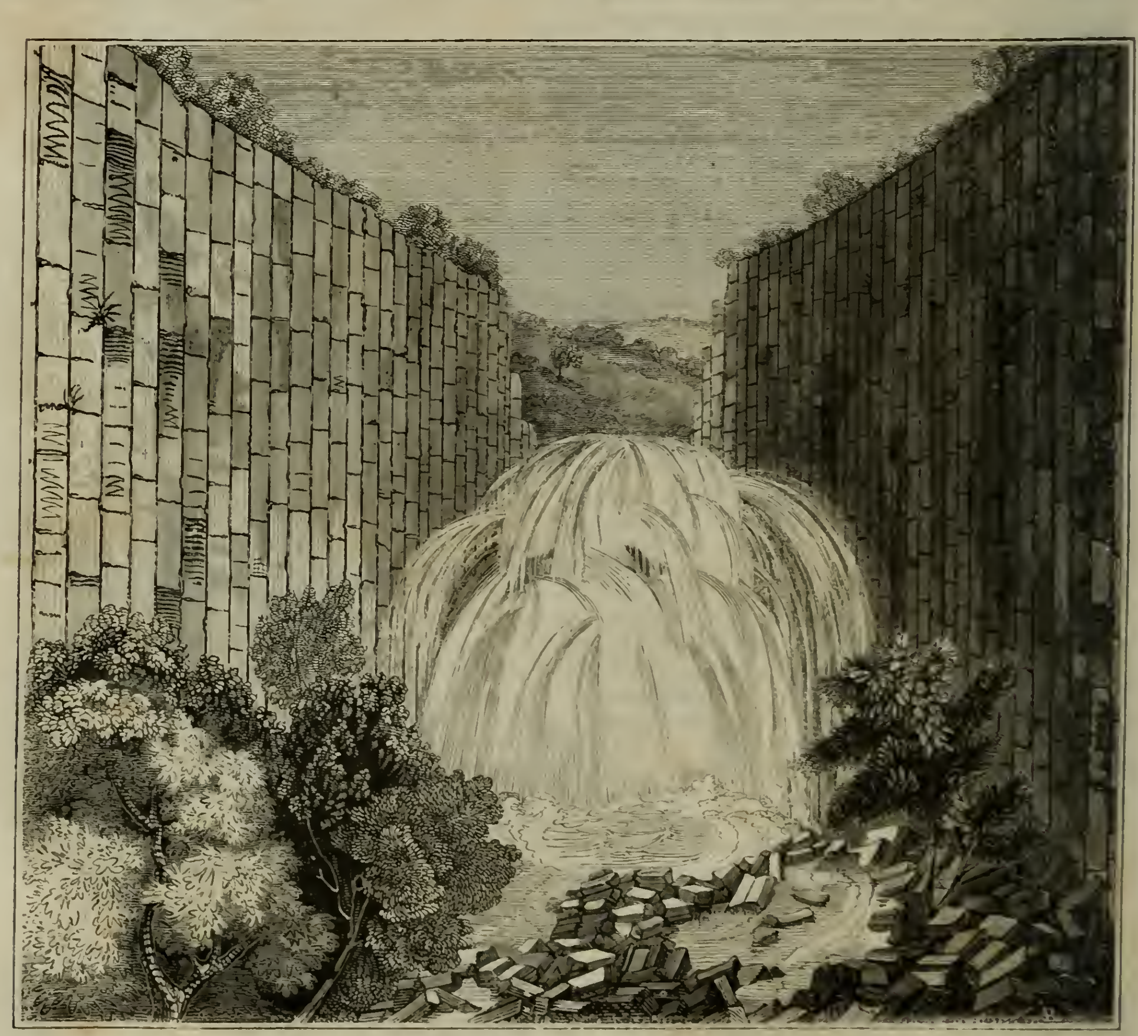
fut bâtie par les Toltèques au milieu du septième siècle. Le climat n'y est pas agréable; les pluies y durent longtemps et sont accompagnées de vents froids. Au reste, tous les marchands français qui y résident se sont mis en mesure de défier le froid et l'humidité : ils ont fait faire des cheminées auprès desquelles ils retrouvent, avec une agréable chaleur, cette gaîté qu'inspire un bon feu de bois flambant quand le ciel est sombre et que le vent siffle dans les galeries et sous les portes mal jointes. Ce sont les premières cheminées que j'aie vues au Mexique, quoiqu'à Mexico et dans les lieux élevés on sente quelquefois le besoin de se chauffer au mois de janvier. Les créoles ignorent les douces jouissances du coin du feu, jouissances que j'ai regrettées, même sous le beau ciel d'Oaxaca, qu'aucun nuage n'obscurcit pendant huit mois de l'année, et où règne un printemps que les frimas n'ont jamais altéré.

Mes compatriotes de Tulancingo voulurent me détourner d'aller à Regla. Ils me représentaient que la route que j'allais tenir était infestée de voleurs, et, qu'étant seul avec mon domestique, je serais infailliblement volé et peut-être maltraité. Mais ces sortes d'avertissemens, qui font un grand effet dans les pays où la police rend les dangers plus rares, ne produisent que peu d'impression là où l'on est toujours exposé à se voir dévaliser.

Depuis longtemps une bande de voleurs bien organisée exploitait particulièrement le territoire que j'avais à traverser. Ils n'attaquaient pas seulement les voyageurs isolés, ils faisaient le coup de feu avec l'escorte des fourgons anglais qui conduisent les barres d'argent à Vera-Cruz, et une fois même ils s'étaient emparés d'un convoi.

La ténacité de ces brigands provenait du courage entreprenant de leur chef, le fameux Andrade, qui, exerçant sur eux un empire absolu, les retenait au feu, quoique le sang de leurs camarades rougît le champ de bataille.

Toutefois je ne courus aucun risque. Ce chef redoutable venait d'être pris et conduit dans les prisons de Mexico, ce qu'on ignorait encore à Tulancingo; et toute la bande, déconcertée et intimidée pour un moment, était rentrée dans ses foyers. Je dus donc à l'arrestation d'Andrade de ne pas arriver à Regla à pied et en piteux équipage.



Cascade de l'Hacienda de Regla.

L'*Hacienda* de Regla est dans une des situations les plus pittoresques que j'aie vues au Mexique. Elle se trouve dans une gorge resserrée entre deux coteaux à pic soutenus par des colonnes de basalte d'une grande regularité. Le vallon

va en se rétrécissant jusqu'à ce que les deux colonnades se réunissent et forment une demi-ellipse. Alors un spectacle tout nouveau s'offre à l'œil étonné. Qu'on s'imagine une suite de colonnes prismatiques de 60 à 70 pieds de hauteur, toutes d'égale grosseur et parfaitement rangées, formant un amphithéâtre échancré dans son milieu pour donner passage à un ruisseau qui tombe en cascade, et dont les eaux, passant entre les colonnes à demi détachées, forment mille jets où les rayons du soleil viennent se réfracter.

Ce monument de basalte est certainement un des plus élevés du monde au-dessus du niveau de la mer. Il se trouve sur la chaîne des Cordillières, comme une preuve vivante des grandes révolutions terrestres. Je ne sais pourquoi on parle si peu de cette belle production géognostique ; elle peut cependant être mise en ligne avec ce qu'on connaît de plus curieux en ce genre. Si la Chaussée-des-Géans offre des masses de basalte, des groupes de colonnes d'un aspect plus imposant, la cascade de Regla présente incontestablement un coup d'œil plus gracieux ; elle ressemble à un monument arabe du moyen âge, en ruine, il est vrai, mais plein de souvenirs et même encore de splendeur.

Le vallon se prolonge à trois lieues de là, jusqu'à la *Barranca Grande* (grand ravin), qu'on dit être ornée aussi de magnifiques colonnes de basalte. Celles-ci offriraient un phénomène assez curieux : elles seraient coupées horizontalement en plusieurs endroits de leur longueur par des couches d'argile assez épaisses, ce qui indiquerait différentes formations.

Les colonnes de basalte sont de véritables cristallisations affectant des formes prismatiques et se délitant d'elles-mêmes perpendiculairement à leur axe. L'extérieur en est blanchâtre, et la surface de chaque section d'une couleur ardoise avec une tache jaunâtre au centre.

L'Hacienda de Regla appartient à l'ex-comte du même nom, qui l'a louée avec les principales mines de Real del Monte à une compagnie anglaise, moyennant 16,000 piastres par an. Cette Hacienda n'est point une habitation destinée à la culture : on donne aussi ce nom aux grands établissemens où l'on porte le minerai, au sortir des mines, pour en extraire l'argent.

Il y a deux manières employées pour cette extraction : si le minerai est pauvre, on la fait par le moyen du mercure, et s'il est riche, elle se fait par la fusion du métal. Voici la marche suivie dans les deux opérations.

Le minerai mélangé avec de la pyrite de cuivre se réduit en poudre dans des mortiers dont les pilons sont de gros madriers, qu'un cylindre horizontal, tournant sur son axe, soulève tour à tour au moyen de saillies disposées à propos, comme celles d'un cylindre d'orgue de Savoie. Quand le minerai est pulvérisé comme de la farine de maïs un peu grosse, on le jette avec de l'eau dans des réservoirs circulaires, au centre desquels tourne un axe dont les bras, de la longueur d'un rayon du cercle, meuvent des pierres du poids d'un quintal chacune, lesquelles servent à broyer de nouveau le minerai liquide. Cet appareil se nomme *arastres*.

Quand le minerai a atteint le degré de finesse voulu, on le fait écouler dans un grand réservoir, où l'on attend huit ou dix jours que l'eau se soit assez évaporée pour que le minerai ne forme plus qu'une boue épaisse. On l'étend alors sur une aire ; puis un homme, tenant en main un linge rempli de mercure, parcourt l'aire en tous sens, en pressant le linge entre ses mains, de manière à en faire sortir le mercure par bulles légères au travers du tissu. Cela fait, on foule le minerai pour y faire pénétrer le mercure, qui s'empare de toutes les particules d'argent. La pyrite sert à précipiter l'amalgame, mais elle ne se combine pas avec les autres métaux ; et quand on lave le tout, elle s'en va avec la terre et les autres parties hétérogènes, tandis que l'argent amalgamé au mercure reste en dépôt. Il ne s'agit plus alors que de faire évaporer le mercure pour obtenir l'argent pur.

Quand l'extraction se fait par la fusion, on laisse le minerai se sécher entièrement au sortir du réservoir ; puis on le pulvérise de nouveau avec de la mine de plomb, après quoi on le jette dans des fourneaux de charbon. La partie terreuse se vitrifie et reste au-dessus ; le plomb mêlé à l'argent se précipite au fond, d'où il s'écoule par une soupape dans des moules qui lui donnent la forme de plaques rondes du poids de 40 à 50 livres. La quantité d'argent contenue dans chacune varie de la 20me à la 100me partie du poids total.

Maintenant, pour séparer l'argent du plomb, on fait fondre ces saumons au creuset ; puis, au moyen de tuyaux de soufflets, on dirige sur le métal fondu de l'air qui oxyde le plomb. Alors il se forme à la surface une crasse d'un jaune rougeâtre, conservant toujours cependant un brillant métallique : c'est ce qu'on appelle litharge. On retire cet oxyde, et on reconnaît que l'argent est pur lorsqu'il se forme au-dessus un *éclair*, suivant le terme du laboratoire, c'est-à-dire, lorsque le métal paraît en feu. Alors on coule l'argent en barres de 140 à 150 marcs, et elles sont expédiées en Angleterre, où on les soumet à d'autres procédés chimiques pour en séparer l'or, qu'elles contiennent en assez graude quantité.

Le premier moyen d'extraction ne vaut rien quand le minerai est riche, parce qu'alors les particules d'argent se trouvent souvent trop grosses pour que le mercure s'en empare aisément, et il en résulte une grande perte. L'extraction ne se fait pas non plus par la fusion si le métal n'est pas abondant, parce que les dépenses excèdent les bénéfices.

Lorsque j'eus visité l'Hacienda de Regla, la journée était déjà très-avancée. Je me hâtai de partir pour le Real del Monte, où je devais passer la nuit. Le temps était nébuleux et froid. Un brouillard, qui s'épaississait de moment en moment, et qui finit par se convertir en neige très-fine, eut bientôt pénétré mes vêtemens et refroidi mes membres et ma pensée, que j'aime à laisser divaguer à la vue d'une nature qui sait lui parler.

La route de Regla au Real del Monte est fort belle. Elle a coûté des sommes immenses à la Compagnie anglaise, qui, dans un espace de cinq lieues, a eu à vaincre les obstacles que présente un terrain montueux.

A une lieue du Real, on entre dans une *cañada* (c'est ainsi qu'on appelle un vallon où serpente un ruisseau) dont les sinuosités se montrent sous mille aspects différens et me parurent très-pittoresques, malgré le voile épais qui limitait mon horizon à cent mètres environ.

A l'extrémité de cette *cañada*, et un peu avant le Real del Monte, on trouve la mine de Moran. Elle est, dit-on, fort riche ; mais l'inondation toujours croissante en a fait suspendre les travaux jusqu'à ce que la nouvelle galerie souterraine, par laquelle toutes les mines de la compagnie déchargeront leurs eaux, soit achevée.

Peu de villes, dans la république, sont aussi dénuées de ressources pour les voyageurs que le Real del Monte. Je ne trouvai dans la *posada* (1) qu'une chambre dépourvue de toute espèce de meubles, dont la fenêtre, fermée par un volet cassé, offrait un libre passage au vent du nord,

(1) Auberge.

qui soufflait alors assez fort pour me rappeler les approches de Noël en Bourgogne.

Je comptai avec impatience les heures que je passai sur mon lit de campagne, qui consistait en une peau de bouc, une couverture de laine et une selle de cheval en guise d'oreiller. Aussi, pour la première fois depuis longtemps, j'assistai au lever du soleil, de ce soleil bienfaiteur et vivifiant que j'attendais pour me réchauffer. La terre était alors couverte de neige : c'était la première fois que j'en voyais depuis six ans que j'étais au Mexique. Mais les têtes chevelues des pins perdirent peu à peu leur couronne argentine : chaque rayon du soleil en fondait un fleuron. Cependant l'air se maintint toujours froid ; les hautes régions où se trouve le Real en rendent le climat assez rigoureux.

Cette petite ville, située au milieu des montagnes, n'a d'autre ressource que le produit de ses mines : elle tire tout du dehors. On n'aperçoit aucune espèce de culture dans ses environs ; mais la terre y produit le métal dont la possession nous fait jouir du travail d'autrui.

C'est en voyant les groupes de montagnes entassées les unes sur les autres, dont les entrailles sont d'argent, qu'on demeure étonné des richesses immenses que renferme ce pays, si privilégié de la nature. D'après les calculs de M. de Humboldt, les neuf dixièmes de tout l'argent existant sont sortis des mines du Mexique. Cependant, que sont les points isolés que l'on a exploités jusqu'à présent comparativement à tout le Mexique, qui n'est qu'une vaste mine!

La masse d'argent extraite des mines de Guanajuato, de San Luis Potosi, de Zacatecas, de Sombrerete, de Real del Catorce, etc., etc., n'est qu'un atome, si on la compare à ce qui est encore enfoui dans les entrailles des montagnes qui entourent ces mêmes lieux, et aux trésors inépuisables des départemens de Sonora et Cinaloa, Chihuahua, Nouveau-Mexique, etc. Là, non-seulement l'or et l'argent abondent au sein des montagnes et souvent à leur superficie, mais les rivières, les torrens, charrient de l'or, et le sable en contient en grande quantité. La poudre d'or est un objet de trafic entre les sauvages et les Mexicains qui habitent la frontière du désert. Les Comanches, les Apaches, etc., recueillent cet or, et viennent l'échanger dans les comptoirs voisins contre des armes, des munitions et de l'eau-de-vie.

Je me souviens que quand je projetais mon voyage au Mexique, il m'arrivait quelquefois de faire des châteaux en Espagne basés sur la découverte d'une mine d'or ou d'argent. Je me figurais, ce que se figurent probablement bien des gens, que cela seul suffisait pour assurer une fortune colossale. Hé! mon Dieu! on peut venir au Mexique avec la certitude d'en trouver sans se donner la peine d'en chercher. Il y en a mille qu'on a abandonnées, et qui sont à la disposition de quiconque veut les exploiter. Ce n'est pas que l'argent de ces mines soit déjà épuisé, non ; il y en a certainement les trois quarts qui renferment des richesses immenses; mais il faut que le hasard en fasse découvrir les riches filons : jusque-là les frais d'exploitation sont doubles, triples, ou quadruples de la valeur du minerai qu'on en tire. Les spéculations sur les mines sont de véritables jeux de hasard : mille mineurs se ruinent pour un qui s'enrichit.

La Compagnie anglaise de Real del Monte a placé en douze ou treize ans huit millions de piastres dans l'exploitation de celles qui lui appartiennent. Cinq millions ont été employés à mettre les mines en état d'être exploitées, à faire venir des machines à vapeur d'une grande beauté pour le jeu des pompes, à construire le chemin de Regla, etc. ; les trois autres millions indiquent l'excédant des dépenses journalières sur la valeur du métal converti en barres. 35,000 piastres sont dépensées chaque mois pour les frais d'exploitation, tandis que l'argent tiré des mines n'a donné, jusqu'en septembre 1836, que 10 à 20,000 piastres dans le même temps. Les filons qu'on découvrit à cette époque étaient d'une grande magnificence et promettaient de dédommager bientôt la Compagnie des pertes immenses qu'elle avait faites ; malheureusement leur richesse ne s'est pas soutenue.

Les principales mines de Real del Monte sont celles de Terreros, San Cayetano, Moran, Santa Teresa, Guadalupe, Dolores, Santa Isabel, Santa Barbara, etc. Je descendis dans celle de San Cayetano, à dix heures du matin, avec un employé de l'administration. Il m'avait affublé, comme lui, d'une chemise et d'un caleçon de flanelle, d'un pantalon et d'une veste longue en toile, d'une calotte de toile et d'un chapeau à larges bords de feutre très-dur, dont je ne tardai pas à reconnaître l'utilité dans des galeries basses et tortueuses dont les voûtes sont hérissées d'inégalités traîtresses. Ce chapeau est également destiné à porter la chandelle quand on monte ou qu'on descend sur les échelles.

La forme des échelles en usage dans les mines du pays présente de grands dangers. Elles consistent en une suite d'entailles pratiquées dans un arbre de six ou sept pouces de diamètre ; ces entailles se remplissent peu à peu de terre glaise qui s'attache à la chaussure des mineurs et rend l'échelle glissante. Malheur à celui qui pose mal son pied et qui ne peut arrêter sa chute en étreignant l'arbre fortement! il disparaît dans le gouffre, et chaque angle saillant, chaque pointe de rocher, retient un lambeau de sa chair palpitante!

Mais au moyen des échelles à barreaux adoptées par les Anglais, la descente n'est pas dangereuse ; elle n'offre même aucune difficulté, quoique leur position soit presque verticale. En douze minutes, nous avions franchi sans fatigue près de 1,200 pieds.

On peut aussi descendre et monter par le *malacate ;* mais c'est beaucoup plus périlleux. Les mineurs appellent *malacate* un appareil placé au-dessus du puits de la mine, au moyen duquel on monte le minerai dans des sacs de cuir. Si une pierre tombe d'un de ces sacs, si le chevalet sur lequel vous êtes assis n'est pas solidement fixé à l'extrémité du câble, ou si vous heurtez violemment les sacs qui vont dans une direction contraire, vous risquez d'avoir la tête cassée ou de faire une culbute jusqu'au fond du puits.

Arrivé aux galeries des travailleurs, je fus à même d'admirer la richesse de la veine. J'ai rapporté du minerai, détaché devant moi, qui ne contient pas moins de 60 à 70 marcs d'argent par monceau de 30 quintaux ; mais on en obtient de beaucoup plus riche. Il faut, en général, que le monceau (monton) produise de 10 à 15 marcs d'argent pour couvrir les frais.

Les filons que j'ai vus sont par plans inclinés de peu d'épaisseur et formés de bandes de métal de 4 à 5 pouces, séparées par des couches de quartz. Ils sont plus ou moins riches et se croisent en tous sens, de sorte qu'il y a des mines exploitées depuis de longues années dont les galeries forment de véritables labyrinthes. Celle de Fresnillo, près de Zacatecas, est comme une ruche d'abeilles dans son intérieur.

Les galeries inférieures sont toujours inondées, malgré les pompes, et c'est pour remédier à cet inconvénient qu'on creuse le conduit d'écoulement au niveau du pied de la montagne. Dans certains endroits, nous avions de l'eau jusqu'à mi-jambe, dans d'autres, un peu plus haut ; mais

cette eau ne cause pas d'impression désagréable : elle est tiède; et la température du fond actuel de ces mines se maintient constamment à 28 degrés centigrades. La chaleur est plus forte dans la *Valenciana* (Guanajuato), mine la plus profonde du Mexique.

Après avoir parcouru avec mon guide pendant plus de trois heures les mines de la Compagnie qui se correspondent, je le pressai de remonter. La clarté des chandelles, dont se servent les mineurs, était loin de remplacer pour moi l'éclat du soleil, que j'avais laissé si brillant, et dont j'avais vu se ternir peu à peu les rayons à mesure que je m'étais enfoncé dans les entrailles de la terre.

Nous remontâmes par *Terreros*. Si je n'avais éprouvé aucune fatigue en descendant, il n'en fut pas de même en remontant. Je parvins néanmoins à franchir les deux premiers tiers de l'espace sans trop de difficulté; mais alors l'haleine me manqua, je suffoquais, j'étais à demi mort. L'action des muscles avait en quelque sorte cessé; ce n'était plus que par une contraction nerveuse que je m'élevais sur les échelles, et deux fois je sentis une faiblesse sinistre... Le gouffre était à côté de moi : la pompe, qui rendait un son sourd dans son mouvement mesuré, me frisait l'épaule! Cependant j'avançais toujours quoique lentement; enfin j'aperçus le jour qui pénétrait à travers les fentes de la porte supérieure. Je me sentis renaître, et bientôt je pus respirer tout à mon aise l'air vif et pur de la montagne et jouir du brillant éclat du jour, qu'un moment j'avais vivement regretté. MATHIEU DE FOSSEY.

QUAND VIENT LE SOIR.

Quand vient le soir,
Triste, en mon réduit solitaire,
Je pense à toi, ma bonne mère,
Au désespoir!
Sans moi, pour elle, qu'est la vie?
Désireux de la gloire, hélas!
Un soir, j'échappai de ses bras;
Mais ce qu'elle appelle folie,
C'est mon devoir.
Là-bas son courage chancelle;
Doux souvenirs, allez vers elle,
Quand vient le soir.

Quand vient le soir,
Je pense à ma blonde Marie,
Doux ange de mon cœur; ma vie,
Mon seul espoir!
De l'avenir perçant les voiles,
Je veux que ses jours soient heureux;
Son nom, qui fait rêver des cieux,
Oh! j'aime le dire aux étoiles!
Puis, je crois voir,
Dans les airs, son front que j'adore;
Sa voix, je crois l'entendre encore,
Quand vient le soir.

Quand vient le soir,
Religieux, je te contemple,
O ciel, de Dieu magique temple
Splendide à voir!
Au Roi de la terre, des ondes,
Je chante l'hymne de mon cœur;
J'adore le Feu créateur
Et le grand Tout, âme des mondes,
Et son pouvoir!
Pour ceux que j'aime, pour mes frères,
A Dieu j'élève mes prières,
Quand vient le soir. JULES VIARD.

L'APOTHÉOSE DE L'ANE.

Mon oncle Samuel, d'ordinaire si méthodique et si paisible dans ses habitudes, ne quittait guère sa bibliothèque que pour faire, tous les jours, à la même heure, une promenade sur le bord de la rivière. Vous pouvez juger de l'étonnement que nous éprouvâmes tous dans la famille lorsque nous le vîmes, un matin, armé d'un mètre, prendre des mesures au fond de la cour, calculer des hauteurs, et combiner mystérieusement, sur son calepin, des lignes et des chiffres. Le lendemain, notre curiosité s'accrut encore davantage; mon oncle, qui n'avait cessé d'aller et de venir par la ville, et qu'on avait vu, durant le dîner, plein d'une préoccupation rêveuse, recommença ses opérations cabalistiques, avec un homme en tablier de cuir, et qui portait une truelle attachée à sa ceinture. Cet homme, avec lequel il causa longtemps à voix basse, sortit, et reparut deux heures après, en compagnie de deux manœuvres attelés à une brouette pleine de briques, de charpentes et de mortier. Ils déposèrent tout cela au milieu de la cour, et établirent leur charpente. Ils commencèrent ensuite à placer les briques les unes sur les autres, à les entourer de mortier, enfin à en faire un véritable mur.

Ce mur s'élevait à six pieds environ au-dessus du niveau du terrain. Tandis qu'il se dressait, un second mur, de même hauteur et de même largeur, prenait, en face, une position parallèle. Avant que la nuit fût venue, un troisième mur, dans lequel s'ouvrait la place nécessaire pour y placer une porte, s'était joint aux deux autres, et formait ainsi une petite pièce éclairée par une lucarne.

Après quoi mon oncle Samuel congédia les maçons et les charpentiers, et leur répéta plusieurs fois :

— N'oubliez pas de recommander la plus grande exactitude au menuisier.

Des événemens beaucoup moins graves eussent mis en rumeur notre petite république, composée de mon père, de ma mère, de mes deux sœurs Louise et Marie, et de mon frère Paul. Il n'y eut pas jusqu'à notre vieux professeur de latin et de grec, maître Geoffrin, qui ne s'émerveillât à la vue de l'édifice subitement construit par les ordres de mon oncle, et qui ne s'enquît de l'hôte auquel on le destinait.

Par malheur, personne ne put répondre à cette question déjà bien des fois adressée à Samuel par ma mère et par mon père. Tandis que nous attendions cette réponse avec les plus vives émotions de curiosité, à tout ce qu'on lui demandait, le vieillard se contentait de répondre par un petit sifflement moitié goguenard, moitié joyeux, qu'il aimait assez à employer dans les occasions importantes. Quand ma mère devint plus pressante, il lui prit les mains, la regarda avec émotion, et ne put retenir une larme qui brillait dans ses grands yeux bleus.

— Vous saurez plus tard ce que je veux faire, murmura-t-il; vous le saurez, chère sœur.

Puis il détourna la tête, huma une grande prise de tabac, et alla surveiller le menuisier qui plaçait une porte à la maisonnette improvisée.

Dès que la porte put tourner sur ses gonds, mon oncle, qui se piquait de serrurerie, y appliqua un gros verrou et deux pitons dans lesquels il fit passer la boucle d'un cadenas; après quoi il ferma le cadenas à double tour et mit la clef dans sa poche.

Des ouvriers de différentes sortes ne cessèrent de tra-

vailler, deux jours encore, dans la mystérieuse logette, où personne de la maison ne put pénétrer.

Ces deux jours écoulés, mon oncle Samuel se leva au point du jour, contre ses habitudes, et ne se trouva point à table quand sonna l'heure du déjeuner. Il ne rentra qu'à la nuit close, et il opéra son retour avec tant de précaution, que personne ne s'en aperçut avant le moment du souper. Il descendit alors de sa chambre, comme il en avait l'habitude, une bougie à la main et un livre sous le bras.

— D'où venez-vous, frère? demanda ma mère avec son sourire ineffable de bonté.

— Je viens, répliqua mon oncle, d'aller chercher l'hôte pour lequel j'ai fait construire la petite maison de la cour.

A ces mots tous les cœurs bondirent d'impatience et de curiosité. Personne n'eut plus faim, et chacun se précipita vers le nouveau bâtiment. Hélas! le cadenas fermait impitoyablement la porte.

— Or çà, fit mon oncle, puisqu'on veut à toute force savoir mon secret, il faut bien que je le révèle.

Il tira de sa poche une clef, la plaça dans le cadenas, la fit tourner, détourna le cadenas, tira le verrou, ouvrit la porte, et en barra le passage avec ses deux bras.

— Que personne n'entre, dit-il; je veux présenter moi-même mon protégé.

Il parlait encore, quand une voix plus sonore et plus éclatante qu'une trompette se mit à braire, si haut et si fort, que nous en tressaillîmes de surprise.

— Un âne! c'est un âne! s'écrièrent en chœur toutes les voix.

— Ce n'est point un âne, mais bien une ânesse, repartit mon oncle en nous présentant la nouvelle venue, qui secouait gravement ses longues oreilles et qui entr'ouvrait, presque en riant, les lèvres roses de sa bouche argentée.

Chacun voulut fêter et caresser l'excellente bête : Marie, de sa grande autorité de petite fille de deux ans, exigea qu'on l'assît un moment sur la croupe de l'ânesse. Personne ne songeait plus au dîner, et il fallut que ma mère rappelât deux fois que le potage était servi, et qu'un excellent ragoût aux champignons courait risque de se refroidir.

On embrassa l'ânesse, on la caressa, et elle retourna prendre sa place devant un râtelier surchargé de foin; nous allâmes nous asseoir à table.

Est-il nécessaire d'ajouter que, durant le repas, on ne parla que de l'ânesse, de sa beauté, de sa douceur, et de sa magnifique écurie?

— Mon frère Samuel, dit ma mère, par quels motifs avez-vous fait construire dans la maison une écurie pour loger une ânesse, dont vous vous étiez passé si longtemps?

Mon oncle regarda ma mère comme il l'avait déjà fait le jour où il n'avait point voulu répondre à ses questions au sujet du petit bâtiment. Ensuite il lui prit également la main et balbutia:

— Depuis un mois, vous toussez un peu, ma sœur, et le médecin a dit que le lait d'ânesse pourrait vous guérir de cette toux.

Ma mère sauta au cou de l'oncle Samuel, et chacun de nous voulut l'embrasser.

— Vous êtes le meilleur des hommes, murmura ma mère, quand elle fut un peu revenue de sa première émotion.

L'oncle Samuel riait et pleurait.

— Le lait d'ânesse est léger et salutaire, dit maître Geoffrin, qui avait oublié de vider son verre plein de vin, tant il avait partagé l'attendrissement général. Il contient beaucoup de sucre, assez de crème, et beaucoup de matière caséeuse. Il prolongea la vie du roi François Ier, qui se mourait d'une fièvre de langueur. Ce prince fit venir de Constantinople un médecin juif qui passait pour le plus habile docteur de son temps, et ce médecin prescrivit à son malade, pour tout remède, l'usage du lait d'ânesse. Depuis lors, la Faculté continua à recommander aux personnes délicates ce médicament aussi doux qu'agréable.

— Et l'âne est parmi nous un symbole de réprobation! On donne son nom comme une injure! objecta ma mère; quelle injustice et quelle ingratitude!

— L'âne, reprit maître Geoffrin de sa voix doctorale et lente, n'a de vices que ceux que lui donnent les hommes; si l'âne recevait la même éducation et les mêmes soins que le cheval, on n'aurait pas à lui reprocher son entêtement... Mais sans cesse battu, mal nourri, accablé de fardeaux trop lourds pour lui, comment voulez-vous que son caractère ne s'aigrisse point!

— Du reste, dit mon père, cette injustice à l'égard des ânes n'existe qu'en Europe. Au Caire, ils servent de montures aux personnes les plus riches, et les Circassiennes les préfèrent aux meilleurs chevaux. Ils ne le cèdent pas en vitesse aux dromadaires, malgré les longues jambes de ces derniers. A Malte et en Sardaigne, ils acquièrent une beauté que beaucoup de chevaux pourraient leur envier.

— Dans l'île de Madère, interrompit maître Geoffrin, on regarde le corps des ânes comme le refuge le plus glorieux où puissent se transmigrer les âmes des héros morts en combattant pour le pays. Aussi l'âne est-il, en ces pays, l'objet de la vénération publique.

— Buffon a vengé l'âne de nos mépris, continua mon père. Une de ses plus éloquentes pages est consacrée à la réhabilitation de l'âne.

— Le divin Sauveur des hommes l'a choisi pour monture, le jour où il est entré triomphalement dans Jérusalem, au milieu des acclamations du peuple, ajouta ma pieuse et sainte mère.

— J'ai vu dans ma jeunesse, à la foire Saint-Germain, un âne qui résolvait fort bien des questions du quatrième degré, riposta maître Geoffrin, qui s'aperçut enfin que son verre était plein, et qui le vida d'un seul trait.

— L'ânesse se montre d'une tendresse extrême pour ses petits. Dernièrement, dans l'incendie d'une ferme, une ânesse, que l'on avait arrachée de son écurie embrasée, se jeta au milieu des flammes et reparut en tenant dans ses dents son ânon, qui lui dut ainsi la vie.

Mon oncle Samuel avait jusque-là gardé le silence.

— Eh quoi! lui demanda mon père, n'as-tu rien à dire sur l'âne, toi d'ordinaire si plein de science, et qui sais découvrir dans les livres tant de choses que tout le monde ignore?

— Oui, certes, je dirai mon mot, répliqua l'oncle Samuel en souriant; je vous laisse épuiser les lieux communs, et je me réserve pour la partie inédite. Je vais vous parler de l'âne et de sa valeur mystique chez les anciens. Personne de vous ne soupçonne un mot de ce que je vais dire.

On se leva de table, et on alla prendre place dans le petit salon de ma mère, en face du feu. Mon oncle Samuel huma lentement une grande tasse de café, après quoi il s'établit commodément dans son large fauteuil, posa ses deux pieds sexagénaires sur un coussin que lui donna la petite Marie, et prit la parole. On fit aussitôt un grand silence. Marie se blottit sur les genoux de ma mère, où elle ne tarda point à s'endormir profondément.

— L'âne en liberté, dit mon oncle, tourne toujours la croupe au vent; cette remarque que firent les Égyptiens lui

valut primitivement l'honneur d'être le symbole du vent.

— Cette remarque, mon père, a été faite non-seulement par les Égyptiens, mais encore par tous les peuples de l'antiquité. De nos jours, les paysans espagnols de la province d'Alcarria, qui vannent leur blé pendant la nuit, lâchent un âne et remarquent comment il se place pour paître. Cet âne est pour eux une girouette vivante, qui leur indique à coup sûr l'endroit d'où vient le vent, quelque faible qu'il soit d'ailleurs.

— Le nom onomatopique de l'âne est HIA, reprit mon oncle, et ses principaux noms mystiques sont AZ OUAS, et BOR.

Mon père expliqua à son tour que la racine AZ ou AS se retrouve dans le mot gascon *aze*, qui signifie encore un âne. Dans le mot *âne* lui-même, qu'on écrivait primitivement *asne*, dans le latin *asinus* et *agaso*, dans l'égyptien AZN, *azen*, qui signifia primitivement *ânon*, et auquel par extension on a fait signifier *oreilles*, l'âne étant un animal possesseur de longues oreilles; le mot AZ lui-même finit par signifier *oreilles*, et servit chez les Celtes à dénommer l'animal qui en possède de longues, comme l'âne, et le lièvre, qu'on appelle encore *hase* en allemand.

Maître Geoffrin continua :

— La racine BOR se retrouve dans *Borée* (vent du nord), en grec Βόρεας, ainsi que dans l'égyptien BOR, qui, signifiant ANE, finit par signifier *stupide*. La racine BOR se retrouve encore dans *bour*rasque (coup de vent); *bour*rique (femelle de l'âne), qu'on devrait écrire *bourique*; dans l'adjectif *bour*souflé, etc., etc.

— L'âne, reprit mon oncle, symbole du vent, devint aussi, chez les Égyptiens, le symbole du souffle (*spiritus*), de la respiration, et enfin de la vie.

L'ânesse, plus sensible encore que l'âne à l'impression de l'air (1), devint principalement le symbole du vent. Du reste, comme l'air, ou le vent qui n'est autre chose que l'air agité, se trouve du genre féminin en égyptien et en langue sacrée, l'ânesse dut se voir préférée à l'âne pour en être l'expression hiéroglyphique. Il faut bien se garder de confondre dans les textes sacrés l'ânesse avec l'âne, car l'*ânesse* se traduit toujours par *vent*, et l'*âne* se traduit par *vie*.

Dès à présent nous pouvons comprendre l'inscription hiéroglyphique d'une urne de la *Villa Albani*, sur laquelle se trouve un *âne* et une *clochette*; l'âne étant le symbole de la vie, la clochette étant le symbole du souvenir, de ce qui rappelle, cette inscription signifie *souvenir de la vie*, et cette traduction se trouve confirmée par une inscription grecque qui est au-dessous.

— Avec la connaissance de la valeur symbolique de l'âne, se hâta d'objecter le digne maître Geoffrin, on peut expliquer l'*âne* de *Nauplie* et les fameuses armes de *Bourges*.

Cette explication est bien naturelle. Tout le monde a entendu parler des anciennes et célèbres armes de la ville de Bourges, lesquelles étaient *un âne assis dans un fauteuil*. En voici l'origine : la ville de Bourges, entourée de toutes parts par des rivières et des marais, n'était accessible *que du costé où elle estoit battue au vent de sudwest*, dit la chronique; aussi, pour rendre cette ville inexpugnable, Philippe-Auguste ordonna-t-il, en 1190, de fortifier cet endroit *qui estoit auparavant de très-facile accès; on flanqua cette partie de la ville de puissantes murailles, munies de gros et puissans remparts, descouvrant de cette partie bien avant dans le pays, et on mit de costé une grosse et haute tour* (la tour de Berry), *dont on peut descouvrir jusqu'à quatre lieues*. Fortifiés de la sorte, les habitans de Bourges n'eurent plus à craindre de surprise; et voulant symboliser leur sécurité, ils assirent un âne, emblème de la vie, dans un fauteuil, emblème du repos.

— On peut encore comprendre la valeur allégorique des figures gravées sur un vase égyptien que Caylus a placé,



par erreur, au rang des antiquités étrusques (1), et dont voici le développement :

L'âne, qui accompagne le suppliant, est le symbole de la vie. Ce même suppliant présente le *pain salé*, symbole de la vie terrestre (2), à un *homme à tête de crocodile, ayant un glaive* symbole de la mort, et derrière lequel est un *tronc d'arbre desséché*, symbole de la mort terrestre. Cette allégorie représente la *vie sacrifiant à la mort* ou *victime de la mort*, et équivaut à cette sentence des Trappistes : *Il faut mourir, mon frère !*

Certains savans prétendent que l'âne était un animal immonde chez les Égyptiens (3); c'est une erreur grossière. L'âne, symbole de la vie, devint même quelquefois la représentation matérielle de celui qui la donne, de DIEU (4). Tacite présume que la vénération des juifs pour

(1) Les chevaux partagent aussi la manie de l'ANE, mais surtout les jumens. De là ces *chevaux, fils du Zéphyr*, dont la vigueur et la légèreté semblaient confirmer la noble origine.

(1) Caylus, tome Ier, *Antiquités étrusques*, planche XXIX.

(2) Le *pain*, qui nourrit l'homme, est aussi un des symboles de la *vie*; c'est pour cela que les boulangers romains plaçaient sur un *âne* les pains qu'ils venaient offrir tous les ans à leur patronne *Vesta* (déesse du feu). Les Égyptiens mettaient l'empreinte d'un *âne* lié sur les *pains propitiatoires*, symboles de la *vie éternelle*, lesquels étaient sans levain (germe de corruption) et sans sel marin (écume de Typhon), ni sel gemme (symbole des misères de cette terre). Ces pains étaient l'unique nourriture des initiés lorsque le soleil se trouvait dans la constellation du Bélier.

(3) La plupart des animaux qu'on prétend avoir été considérés comme immondes par les Égyptiens étaient précisément des animaux vénérés : tel était, par exemple, le *porc*, symbole de l'agriculture.

(4) Az ou As, qui signifie ANE et VIE, finit par signifier DIEU. C'est ainsi qu'il faut traduire cette racine lorsqu'il s'agit des douze AZES, ou douze grands dieux scandinaves dont *Odin* était le chef, ainsi que des *azones* égyptiens (AZUN), qui étaient *Sérapis*, *Bacchus*, et *Osiris*, selon Psellus, et qui, selon moi, sont IAHO, ISIS et OSIRIS. Le mot *azone* ne vient pas de ἀ privatif et de ζώνη, *zône, contrée, région*, comme on l'a prétendu; il vient de l'égyptien AZUN, qui signifie *Dieu, principe*, l'ÊTRE SUPRÊME (*intelligence universelle*), qui, existant de toute éternité dans l'ABYM (chaos des Grecs), était représenté chez les Égyptiens par un être fantastique, le *jumart*. Lorsqu'on trouve ce jumart couché, comme les dieux d'Épicure, sur le symbole de l'*abym* figuré par trois caractères iconographiques de l'eau,



l'âne venait de ce que cet animal avait fait découvrir une source d'eau aux Juifs pendant qu'ils étaient errans dans le désert. Plutarque partage à cet égard l'opinion de Tacite (1); mais comme l'Exode nous apprend (2) que ce fut Dieu lui-même qui enseigna à Moïse le moyen de faire jaillir l'eau du rocher, et qu'il n'y est nullement question d'âne, il s'ensuit que, pour accorder Tacite et Plutarque avec l'Exode, il faut reconnaître qu'au mépris du quatrième article de la Loi (3), des hérésiarques de Jérusalem adoraient un dieu sous la forme d'un ANE.

L'âne, symbole de la divinité dans le sanctuaire de Thèbes, portait le nom d'Alhiborouin. Le fils d'Alhiborouin était appelé Azan (4) dans les mystères.

Alhiborun, décomposé par les racines de la langue sacrée, signifie AL-*grand*, HY-*Dieu*, BOR-*souffle*, UN-*principe*, *le Dieu puissant, principe de la vie*; d'ALHIBOROUN on a fini par faire *Aliboron*, qui est maintenant un des noms grotesques de l'âne. La racine UN, qui signifie *principe*, peut aussi signifier *Dieu*, comme étant le principe de tout; c'est pour cela que l'unité UN était le symbole de la divinité chez Pythagore. La figure du chiffre 1 dérive, comme celle de l'I, de la représentation matérielle de Dieu, c'est-à-dire du *menhir* celtique. L'âne, symbole de Dieu, donna son nom à l'unité, qui en était aussi le symbole : les Latins appelaient *asinus* et les Grecs ὄνος, le coup de dé qui n'amenait que l'unité, ou ce que nous appelons l'as (AS-*âne* et *Dieu*).

L'âne, symbole de la vie, accompagne toujours *Priape*; c'était la victime la plus agréable qu'on pouvait lui offrir.

— Oui, dit maître Geoffrin en se frottant les mains, on immolait généralement aux différentes divinités leurs propres symboles; c'est ainsi que le taureau, symbole de l'*eau*, était immolé à Neptune; le bélier, symbole du *chef*, à Jupiter; le porc, symbole de l'*agriculture*, à Cérès; l'âne à Mars, dieu de la guerre, dans le même sens mystique que l'allégorie égyptienne dont j'ai déjà parlé.

— Les Hyperboréens, si nous en croyons Pindare, immolaient des hécatombes d'ânes à la divinité suprême. Enfin, du culte de l'âne considéré comme symbole de Dieu, doit dériver la fête des ânes, qu'on célébrait encore au commencement du treizième siècle.

— Ce que tu dis là, interrompit mon père, m'explique une chose qui m'avait toujours paru obscure. Tu as raison, frère, il faut rechercher l'origine de la *fête des ânes* dans le culte primitif, et non dans le christianisme; car s'il s'était agi de l'âne attaché à la crèche de Bethléem, on aurait aussi célébré la fête du bœuf, son compagnon. Il en est de même de la *fête des fous*, qui prend son origine dans les fêtes de *Romulus Quirinus* (Ovide, *Fastes*, liv. II). Dans l'hymne qu'on chantait en l'honneur de l'âne recouvert d'une chape en guise de housse, et dont le refrain était : *Hé! sire âne, hé!* il paraîtrait qu'il s'agissait plutôt d'une superstition léguée par l'antiquité que de l'*âne* de Bethléem ou de l'ânesse de Jérusalem.

Mon oncle continua :

— L'âne, symbole de la vie, revenant à chaque instant dans l'écriture hiéroglyphique, les scribes durent nécessairement aviser au moyen d'abréger ce symbole très-compliqué, et pour cela ils convinrent de peindre seulement, pour exprimer l'idée de vie, un des caractères distinctifs de l'âne, c'est-à-dire les deux bandes croisées qu'il porte sur ses épaules.



L'occasion de faire de l'histoire naturelle se présentait trop belle à maître Geoffrin pour qu'il la laissât échapper.

— L'âne, dit-il, a deux bandes noires qui se croisent sur le garrot; l'une suit la colonne vertébrale dans toute son étendue, et l'autre passe par-dessus les épaules.

— Les longues oreilles de l'âne, fit mon oncle, auraient pu passer aussi pour un de ses caractères distinctifs; mais comme le lièvre, symbole de l'*ouïe* dans les hiéroglyphes, possède des oreilles bien plus longues que l'âne, eu égard à sa taille, l'oreille, qui est aussi le symbole de l'*ouïe*, se trouve être l'abréviation hiéroglyphique du *lièvre*. Horus-Apollon, qui n'y regardait pas de fort près, prend l'oreille de lièvre pour une oreille de taureau, et M. Champollion, qui adopte sans examen tout ce que dit Horus-Apollon lorsqu'il ne contrarie pas son système, a eu l'attention de citer textuellement la bévue de cet ancien.

— La croix de l'âne, quelquefois, exprime l'idée unique de vie. C'est ainsi qu'est figurée la croix pectorale d'un Canobe, dont Kircher a donné le dessin (1).



Par abréviation, cette même croix se trouve ainsi rendue

on doit toujours le traduire par ALHIM. C'est l'*esprit* ou le *souffle* de Dieu, qui se mouvait sur les eaux avant la création. Ce jumart était appelé AZIM par les Egyptiens, ce qui signifie *Dieu des eaux* ou de *l'abym*.

AZ et AS, signifiant *Dieu*, se retrouve en français dans le mot *hazard* (HAZ-*Dieu*, ARD-*fort*), *le Dieu fort*, *inflexible*, *le destin*; dans le mot *astre* (AS-*Dieu*, TRE, inversion celtique pour TER, *trois fois*), *Dieu puissant*. Les astres étaient considérés comme des divinités sous le règne de l'astrologie, etc., etc.

(1) Εἰσὶ γὰρ τὰ τῶν Ἑβραίων μυστήρια ὁμοιώτατα τοῖς μυστηρίοις τῶν Αἰγυπτίων.

Effigiem animalis (asini), *quo monstrante, errorem sitimque depulerant, penetrali sacravere.*

(*Taciti historiarum lib.* V.)

Plutarque, *Propos de table*, liv. IV, 5e question.

(2) Chap. XVII, vers. 5 et 6.

(3) Exode, chap. XX, vers. 4.

(4) AZAN, décomposé par la langue sacrée, signifie AZE-*Dieu*, AN-*fils*, *fils de Dieu*. Les Arcadiens, qui avaient emprunté ce nom aux Égyptiens, le faisaient fils d'*Arcas*; ce fut le premier en l'honneur duquel on célébra annuellement des fêtes funèbres, selon Pausanias. Les Arcadiens avaient une telle vénération pour l'ANE, qu'ils en améliorèrent l'espèce : aussi les roussins d'*Arcadie* sont-ils encore en réputation.

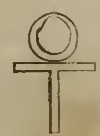
(1) Kircher. *Œdip. Ægypt.*, tome III, pag. 434.

sur les jetons astrologiques et sur les obélisques des premiers âges.

— Parmi les obélisques des premiers âges, objecta maître Geoffrin, qui se piquait d'être frondeur, l'*obélisque d'Alexandrie* doit être considéré comme le plus ancien. Cet obélisque fut probablement enlevé à la haute Égypte par les Ptolémée pour embellir la ville d'Alexandrie. Il est à déplorer que ces monumens astronomiques, qui ne peuvent avoir de valeur que placés comme ils le furent par les astrologues, et qui auraient pu donner la solution d'un problème de la plus haute importance pour l'astronomie, aient été déplacés pour servir à l'embellissement des places publiques de certaines capitales. On se moque aujourd'hui de l'ignorance des Romains, qui prirent le cadran solaire de Catane pour s'en servir, sans faire attention qu'il ne pouvait pas convenir à la latitude de Rome; mais que dirait-on d'eux s'ils n'avaient emporté que la moitié du cadran?

La douce voix de mon oncle reprit :

— L'âne étant par extension le symbole de la divinité, qui est le principe de la vie, la croix, abréviation de ce même âne, devint aussi le symbole de Dieu; et la croix surmontée de l'aspic se mordant la queue,



le symbole de l'immortalité (1).

Le tau ansé étant le symbole de la vie, on s'explique sa présence dans les tombeaux, en la considérant comme symbole de résurrection (2). Sa présence indique d'une manière positive que la tombe où il se trouve est celle d'un initié à des mystères d'origine égyptienne, tels que ceux de Cérès (à Éleusis).

L'ânesse, symbole du vent dans l'écriture hiéroglyphique, comme nous l'avons déjà vu, est toujours figurée libre, soit debout, soit accroupie. Debout, on la représente les oreilles baissées, faisant la grimace au vent (1). Accroupie, on la représente les oreilles droites et la queue relevée, dans une position qui détermine d'une manière particulière sa valeur symbolique.



— Il faut que je m'interrompe, dit Samuel, pour me livrer à une digression sur un mot singulier.

En langue sacrée, le nom de *Typhon* est Fû ou Fût, prononcez *fou* et *fout*. Le chant de la cigale fut le motif qui fit consacrer cet insecte à la Divinité. Le chat, dont tous les miaulemens sont aussi les noms purs de la Divinité en langue sacrée, devint le symbole de cette langue, et fut considéré comme un être privilégié et même comme un être divin. Le nom de la *Nature* étant IEAOU en langue primitive, ce nom signifie TOUT CE QUI EST, absolument comme celui de IEOUA, ainsi que tout nom composé des cinq voyelles. Si au nom de IEAOU on ajoute la consonne M, qui peint l'idée relative de *force*, nous aurons MIEAOU (la forte nature, nom qu'il faut prononcer simplement MIAOU, absolument comme les chats; c'est pour cela que sur la principale inscription de la table isiaque, où ce nom se trouve inscrit, la voyelle E n'est pas mise à son rang; on l'a placée au-dessus de l'A entre parenthèses : c'est ainsi qu'on s'explique la vénération des Égyptiens pour les chats. Dans toutes les maisons il s'en trouvait un qui faisait l'office de chapelain; c'était le pénate vénéré de la famille, la place d'honneur lui était réservée au foyer domestique, et à sa mort on lui faisait de pompeuses funérailles; les chats étaient pour les initiés de véritables professeurs de langue sacrée, du moins quant à la prononciation. Paris possède dans son musée égyptien la momie de SOTHI, *le chat*; et voici l'explication de ce surnom, telle que M. Duteil l'a traduite de l'écriture sacerdotale : *A lui fut le sublime honneur de prononcer exactement le nom sacré de la puissante Nature* (lequel est MIEAOU), *c'est ce qui lui valut le surnom glorieux de* chat; *il était employé comme saint dans les conjurations de la disette.* Lorsque le chat est poursuivi et acculé, il se retourne furieux pour lancer cet anathème Fû ou FUT! qui en langue sacrée signifie *mauvais principe* ou *Typhon*; lorsque nous voulons chasser le chat, nous lui disons encore en langue sacrée, qu'il comprend parfaitement, FUT! et il s'en va. Lorsque les Égyptiens étaient anathématisés par un chat, ils allaient dévotement se purifier; lorsqu'une fille avait été traitée de FUT par un chat, que l'on considérait comme un prophète, il était rare qu'elle trouvât à se marier. De la racine FU, prononcée FOU, dérive notre mot *fou*, qui correspond à *féroce*, *méchant*, *scélérat*, et qu'il ne faut pas confondre avec *Fol*, qui désigne un *aliéné*. C'est aussi la racine première d'un animal puant, de la *fouine*, de l'instrument qui sert à châtier, du *fouet*. De FUT dérive le verbe latin *futo*, qui se traduit par *réfuter*. Le F des Égyptiens étant considéré comme correspondant à notre lettre P, la racine FU se change en PU, d'où *Pus*, humeur

(1) Cette dernière croix, symbole de la vie éternelle, sert à reconnaître les statues et les figures sacrées des Égyptiens; c'est ce qu'on appelle le TO ou TAU *ansé*. Sérapis, qui n'est autre que *l'élément du feu éternel* qui doit régénérer le monde, portait le tau ansé sur sa poitrine. Des initiés expliquèrent exactement ce symbole à Théodose, lorsqu'il fit la purification du temple de Sérapis pour le convertir en église chrétienne. Cette croix portait chez les Égyptiens le nom de OMNUAL, *omenual*, ce qui veut dire OMEN-*présage*, UAL-*grand*, *le grand signe*; car c'était le TAU *ansé* qui devait encore apparaître dans les airs, à la fin du monde. OMENUAL était le mot de passe des initiés égyptiens. *Que cherches-tu?* demandait le *Qerber* à l'initié qui voulait entrer dans le sanctuaire. *La lumière!* répondait-il. — *Que désire l'homme pur?* — OMENUAL (*le grand signe*, symbole de la VIE *éternelle*). — *Passe!!!*

(2) Tout ce qu'on retrouve dans les tombeaux antiques est un symbole de vie et par conséquent de résurrection. L'eau lustrale, contenue dans les prétendus lacrymatoires, étant le principe et la génération comme l'eau de l'*abym*, fut aussi considérée comme symbole de la VIE, ainsi que les *tau ansés*, les graines de *trèfle*, d'*héliotrope*, et de *bluet*; comme aussi les statuettes de Téthys tenant dans leurs bras le soleil et la lune sous la figure de deux enfans à la mamelle, et enfin la figure de la lune elle-même représentée sous la forme d'une femme écartant les cheveux, symboles des ténèbres, qui cachent son visage, symbole de son disque.

(1) « L'âne prend quelquefois une figure hideuse en relevant les lèvres et en mettant les dents à découvert, ce qui » lui arrive toutes les fois que quelque chose le blesse dans » son harnois, et bien d'autres fois sans qu'on puisse deviner » ce qui le détermine à faire cette figure que l'on donne » pour le symbole de l'ironie.» (*Encyclopédie*, au mot ANE). Ce qui détermine l'âne, et surtout l'ânesse à faire cette grimace, c'est précisément le vent lorsqu'on les force à lui tenir tête, ce qui ne leur convient pas plus que d'être mal bâtés.

engendrée par la *pu*tréfaction. Fut se transformant en Put, se trouve racine première de *Putois*, quadrupède qui, de même que la fouine, est très-puant, etc.

Les Égyptiens appelaient *Typhon* tous les fléaux en général qui désolaient leur pays; et comme parmi tous ces fléaux, les plus terribles sont les vents périodiques du sud et de l'ouest, qui apportent, pendant les mois d'avril et d'août, des émanations putrides et des chaleurs étouffantes qui occasionnent une grande mortalité, ces vents furent appelés par excellence *Typhon*, nom que nous donnons encore à certains ouragans.

L'ânesse, symbole du vent en général, devenant le symbole des vents du sud et d'ouest en particulier, devint par conséquent le symbole du mauvais principe, de Typhon, dont ces mêmes vents portaient le nom; et comme ils étaient brûlans, on avait soin de peindre en rouge l'ânesse qui en était le symbole : de là vint que les Grecs, qui n'y regardaient pas de très-près, confondant l'ânesse avec l'âne, nous disent que les Égyptiens consacraient les ânes *rouges* à *Typhon* (1).

Dans la mythologie égyptienne, il est question d'une certaine *Aso*, reine d'Éthiopie (2), qui s'associa avec *Typhon* (*le mauvais principe*) pour combattre *Osiris* (*le débordement*) à son retour. Cette Aso, comme l'indique la décomposition de son nom par les racines de la langue sacrée (3), n'est autre que le vent du sud, qui, poussant les nuages vers l'Égypte, les empêche de s'amonceler sur les montagnes qui sont au delà du tropique; et comme ces mêmes nuages, se résolvant en eau, sont précisément la cause de l'intumescence périodique du Nil, ce vent peut occasionner la sécheresse en Égypte, c'est-à-dire un faible débordement, et par suite la disette qu'on attribuait au *mauvais principe*.

— La sécheresse pour l'Egypte, dit mon père, pays où il pleut très-rarement, doit être considérée comme le résultat d'une faible crue du Nil, et non comme provenant du défaut des pluies accidentelles, qui ne peuvent arroser que très-superficiellement la terre. Les vents du sud, qui poussent les nuages sur l'Égypte, doivent y occasionner des pluies et des arcs-en-ciel; mais comme ces mêmes vents empêchent les nuages de s'amonceler sur les montagnes au delà du tropique, nuages qui sont, comme nous l'avons déjà dit, la cause de l'intumescence périodique du Nil, il s'ensuit que, pour l'Égypte, la pluie et les arcs-en-ciel sont des présages de sécheresse, c'est-à-dire d'un faible débordement. La *Genèse* fait dire à Dieu «que l'arc céleste, » signe de son alliance avec la terre, sera aussi le gage de » la promesse qu'il a faite de ne plus noyer les âmes vivan- » tes avec les eaux de l'abym. » Si les philosophes du dix-huitième siècle, qui se permettaient de railler tout ce qu'ils ne pouvaient pas comprendre, avaient su que la *Genèse* doit être lue en tenant compte du climat, et qu'enfin, pour les Egyptiens, l'arc-en-ciel, présage d'un faible débordement, était un symbole de sécheresse, ils ne se seraient pas étonnés que Dieu se servît précisément du signe précurseur de la pluie pour indiquer qu'il ne devait plus noyer le monde.

— Chez les Grecs, objecta M. Geoffrin, l'arc-en-ciel était le présage et par conséquent le symbole de la pluie :

Ἠΰτε πορφυρέην ἶριν θνητοῖσι τανύσσῃ
Ζεὺς ἐξ οὐρανόθεν, τέρας ἔμμεναι ἢ πολέμοιο,
Ἢ καὶ χειμῶνος δυσθαλπέος, ὅς ῥά τε ἔργων
Ἀνθρώπους ἀνέπαυσεν ἐπὶ χθονὶ, μῆλα δὲ κήδει·
Ὣς ἡ. . . . .

(Ὁμήρου Ἰλιάς. Ρ.)

Il en était de même chez les Latins :

Venturam admittas, imbrifer arcus, aquam.
(Tibull., *Elegia* IV.)

— D'après la mythologie, dont je parlais tout à l'heure, reprit l'oncle Samuel, les soixante-douze conjurés de Typhon, qui s'associèrent avec lui pour combattre Osiris, s'expliquent par les vents qui soufflent des soixante-douze parties de la terre, selon la division qu'en faisaient les Égyptiens.



La terreur que les vents de sud et d'ouest inspiraient aux Égyptiens finit par s'étendre jusqu'à l'ânesse rouge des hiéroglyphes, qui en était le symbole, puis enfin jusqu'aux ânesses même dont le poil était d'une couleur approchant du rouge. C'est ainsi que le mauvais principe, personnifié sous la figure d'un homme à chevelure rouge, vomissant des flammes, et entouré d'aspics, symboles de la mort, inspirait une telle terreur que son image même finit par inspirer de la crainte, et qu'enfin les hommes qui avaient le malheur d'avoir les cheveux rouges furent considérés comme des réprouvés. Les fanatiques précipitaient les ânes roux, et principalement les ânesses rousses, pour apaiser la colère de Typhon, et croyaient bien mériter du bon principe en accablant d'injures leurs compatriotes qui avaient les cheveux de la même couleur ; à Idithya on brûlait vifs ces mêmes hommes qu'on appelait Typhoniens, et leurs cendres tamisées étaient jetées au vent pour apaiser le mauvais principe. Les habitans de Coptos, de Busiris, d'Abydos et de Lycopolis, qui étaient les peuples les plus ignorans et par conséquent les plus fanatiques de l'Égypte, confondant dans leur zèle contre Typhon, âne et ânesse, sans distinction de poil, poussèrent la superstition jusqu'à ne pas vouloir même entendre le son d'une trompette, parce qu'ils y trouvaient quelque rapport avec le braire de l'âne.

Cependant à Memphis, l'ânesse, symbole du vent, jouissait d'une grande considération dans les mystères de

(1) L'ânesse rouge portait en Egypte le nom de (BORIQSH) *Boriqesh*, Bor-*vent*, IQESH-*destructeur*. De ce nom vient notre mot *bourrique*.

La couleur rouge, affectée généralement à l'ânesse, symbole du vent, ne viendrait-elle pas de cette observation faite par les anciens sur l'aspect du disque solaire à son coucher?

Cœruleus pluviam denuntiat, igneus *Euros*.
(Virgil., *Georg.*, lib. I.)

(2) Τυφῶνα δὲ, ἀπόντος μὲν οὐθὲν νεωτερίζειν διὰ τὸ τὴν Ἶσιν εὖ μάλα φυλάττεσθαι καὶ προσέχειν ἐγκρατῶς ἔχουσαν, ἐπανελθόντι δὲ δόλον μηχανᾶσθαι, συνωμότας ἄνδρας ἑβδομήκοντα καὶ δύο πεποιημένον, καὶ συνεργὸν ἔχοντα βασίλισσαν ἐξ Αἰθιοπίας παροῦσαν, ἣν ὀνομάζουσιν Ἀσώ.

(Πλουταρχ. περὶ Ἴσιδ. καὶ Ὀσίριδ.)

(3) Aso, décomposé par la langue sacrée, signifie As-*vent*, O-*soleil*, *vent du soleil*, *vent du midi*. Les Grecs donnent aussi à la reine d'Ethiopie le nom d'Ason : on signifiant *soleil nouveau*, Ason voudrait dire *vent de l'est*, et non pas *vent du sud*.

Phtha : à elle seule appartenait l'honneur de porter la statue de ce dieu dans les fêtes des Pamulies; elle servait aussi de monture habituelle aux vierges sacrées, gardiennes du feu éternel; et enfin le dieu était représenté dans les sanctuaires faisant son entrée dans le monde, porté par le vent symboliquement représenté par une ânesse.

Horus-Apollon prétend que l'âne était, chez les Égyptiens, le symbole d'un *ignorant*, d'un homme qui n'avait *point étudié l'histoire* et qui n'avait jamais *voyagé*. Cette valeur hiéroglyphique pouvait être admise par les Grecs d'Alexandrie; mais il est certain qu'elle ne fut jamais adoptée par les hiérogrammates de Memphis et de Thèbes. Comment supposer, en effet, que des prêtres qui se faisaient une loi de ne point sortir de leur pays, et qui méprisaient les étrangers et leurs histoires, aient représenté par un âne, ayant une valeur hiéroglyphique peu flatteuse, les hommes qui partageaient précisément leur manière de penser? D'ailleurs, l'abréviation hiéroglyphique de l'âne était pour eux un talisman qui avait la propriété de chasser le mauvais principe, et elle suffisait pour éloigner les fantômes et conjurer le danger. Sur leurs *pains sacrés* ils mettaient toujours l'empreinte d'un âne *lié*, et certes ce n'eût pas été un hiéroglyphe qu'on aurait pu traduire par *ignorance* ou *stupidité*, que des prêtres superstitieux auraient placé sur les pains azymes qu'ils n'osaient pas toucher avec le fer (1), et dont ils ne goûtaient qu'après un long jeûne et de fréquentes ablutions. De tout cela on me permettra de conclure qu'Horus-Apollon n'a rien compris à la valeur hiéroglyphique de l'âne.

Résumons-nous. L'âne hiéroglyphique se traduit par *vie*; extensionnellement il peut signifier Dieu. N'est-ce pas là de quoi relever l'humble animal dont nous nous occupons, et de quoi le venger des mépris de l'ignorance?

— Assurément, confirma mon père.

La petite Marie s'était éveillée, sans qu'on s'en aperçût, durant la dissertation savante et quelque peu difficile à suivre de l'oncle Samuel.

— J'aimerai désormais les ânes avec passion, dit-elle, et je cueillerai pour eux les plus belles herbes, afin qu'ils les mangent.

— Et pourquoi? demanda mon père, pourquoi? petite fille, qui devriez dormir au lieu d'écouter ce que l'on dit!

— Parce que le lait d'une ânesse doit rendre la santé à ma mère, fit-elle.

Et elle se blottit sur les genoux de ma mère, qui l'embrassa; puis ses yeux se fermèrent, et elle retomba dans un profond sommeil.

— Marie dort, dit mon père, il est l'heure de suivre son exemple.

Chacun se leva, et un quart d'heure après, un silence profond et une obscurité complète régnaient dans tout le logis.

UNE CONTEMPORAINE.

(1) Le *fer* était le métal consacré au *mauvais principe*. Les Égyptiens, selon Manéthon, appelaient même le fer *l'os de Typhon*, car c'est avec le fer qu'on fabrique l'instrument qui sert à *couper* et par suite à *détruire*. Ετι τὴν σιδηρῖτιν λίθον ὀστέον Ὥρον, Τυφῶνος δὲ τὸν σίδηρον, ὡς ἱστορεῖ Μάνεθος, καλοῦσιν. (Πλούταρχ. περὶ Ἰσιδ. καὶ Ὀσιριδ.) Les prêtres egyptiens auraient cru commettre un sacrilége s'ils avaient coupé avec un couteau le *pain azyme*, symbole de la *vie éternelle*, et même le pain *ordinaire*, symbole de la *vie* terrestre : on rompait toujours le pain en Égypte.

FRAGMENS SANS SUITE

D'UN OUVRAGE SANS FIN.

I.

UNE MUSE AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

Ceux qui savent le mieux ce que c'est qu'une muse de nos jours, vous les peindront comme des espèces de femmes de quarante à soixante ans, l'œil creusé, la tempe dégarnie, le vêtement en désordre, la chaussure sur le retour; elles viennent à vous et elles forment mille plaintes : elles se plaignent de leur mari, elles se plaignent de leurs enfans, et tout en pleurant elles chantent. Elles chantent le printemps, elles chantent l'hiver, elles chantent l'amour. Perfide amour! joyeux printemps! et triste hiver! Elles ont des regrets! elles ont des soupirs! elles ont des désirs! elles se plongent dans la mélancolie! elles se jettent dans l'oubli! elles se perdent dans le vague! elles se font un beau manteau de nuages qu'elles drapent d'une façon dramatique autour d'elles! C'est pitié de les voir! c'est pitié de les entendre!

Que j'en ai vu venir de ces muses tremblantes! que de confidences poétiques! Que voulaient-elles? Moins que rien. Un divertissement à leurs maux, une distraction à leurs douleurs, un écho à leur âme, un cœur qui répondit aux battemens de leur cœur, une harpe qui s'agitât à leur souffle, un peu de renommée pour la jeter au vent, un peu de gloire pour en faire l'aumône au premier venu. *Prends ma gloire, mon jeune Arthur!* Une couronne de roses et de lauriers pour la déposer sur une tombe! Voilà ce qu'elles voulaient, ces femmes; en même temps elles auraient bien voulu une robe de soie et un chapeau neuf.

On ne saurait croire le nombre immense des poètes inconnues! elles arrivent de tous les coins de Paris et de tous les coins du monde. Celles qui ne peuvent pas venir en personne, s'envoient elles-mêmes par la poste, non affranchies : — *Prenez mon âme!* L'âme se répand d'ordinaire en douze ou quinze cents vers alexandrins. Quinze jours après, elles vous écrivent de nouveau : — Qu'avez-vous fait de mon âme? Renvoyez-moi, quelques-unes même : *Retournez-moi* mon âme! Et malheur à vous si vous avez perdu leur âme!

Elles ont toutes un titre à votre admiration et à votre sympathie. Écoutez-les. Celle-ci a perdu son père; cette autre est veuve; cette autre n'est pas veuve; l'une n'a pas d'enfans, l'autre en a trop, sa voisine n'en a plus. Il y en a

qui ont remporté l'églantine d'argent. (Maudite églantine, que de vers et que de poëtes tu nous vaux tous les ans!) Il y en a d'autres qui ont eu une mention honorable à Lyon, à Toulouse, à Strasbourg, à Marseille, à Quimper, à Gisors; d'autres sont membres d'Académie, Athénée, Société Philotechnique, Société d'Apollon, Société de Mars ou de Flore, Jeux Floraux. Et voilà pour quelles raisons tant de petits volumes tombent comme la grêle : *Soupirs*, *Regrets*, *Méditations*, *Rêves*, *Aurore*, *Déclin*, *Portefeuille*, *Élancemens*, *Palpitations*, et autres très-respectables niaiseries en vers, auxquelles est ajouté invariablement l'adjectif poétique. *Poétiques, poétiques, poétiques, poétiques!*

Il n'y a pas longtemps qu'une petite fille, bas-bleu de douze ans, est venue chez moi avec sa mère. Ce jour-là, le froid était grand, le temps était mauvais, le ciel fort triste. Cette enfant est entrée hardiment, suivie de sa mère qui tremblait. Cette enfant avait fait des vers, elle aussi, des vers fort applaudis par l'Académie de Besançon; et par cet hiver pluvieux, par ces longues et mauvaises routes, elles étaient venues à Paris, la mère et la fille, sur la foi de ces vers, sur la foi de l'Académie de Besançon. Et maintenant, seules à Paris, la fille cherche à produire ses vers, la mère cherche à produire sa fille. Cette mère, femme respectable et d'un âge avancé, elle avait tout quitté pour suivre les vers de sa fille; elle avait quitté sa maison bien chaude, ses amis peu nombreux mais dévoués, sa ville natale, ses parens, tout cela, pauvre mère, parce que sa fille faisait des vers! Certes, voilà bien le commencement d'un drame, d'un drame qui n'est que trop vrai et qui ferait couler plus d'une larme. O l'épouvantable travers en effet! un travers qui dérange, qui inquiète, et qui perd une honnête famille tout autant que ferait un vice.

Molière, qui a jeté un si profond coup d'œil sur les ridicules des hommes, n'a pas fait grâce à celui-là, la manie du bel-esprit. Il y a presque autant de tristesse que de rire dans la comédie des *Femmes savantes*. Ces trois femmes, Philaminte, Armande et Bélise, sont des femmes horribles. Voyez que de malheurs remplissent tout à coup la maison du bon Chrysale! Grâce à la science de sa femme, de sa fille aînée et de sa sœur, la maison est au pillage, son pot est trop salé, ses gens le servent mal, son rôti brûle, sa dépense augmente; sa fille Henriette, cette charmante Henriette, si jolie, si simple, si naturelle, si bourgeoise, est sur le point d'être sacrifiée à un cuistre crasseux, sans esprit et sans style; sa domestique, sa cuisinière, sa confidente, Martine, est battue et chassée pour avoir estropié Vaugelas; son frère Ariste lui-même, et son gendre futur, Cléante, le gendre de son choix, sont forcés de céder la place à M. Trissotin et à M. Vadius! Certainement, à le bien prendre, cette comédie est un drame véritable. Le jeu, l'adultère ou toute autre passion mauvaise ne jetteraient pas plus de désordre dans un ménage que n'en jette la manie du bel-esprit dans le ménage de Chrysale, Chrysale, spirituel et naïf, bon homme qui, de tous les livres imprimés depuis Guttemberg, ne fait un peu de cas que du Plutarque in-folio, *pour mettre ses rabats*.

Guerre donc et croisade contre la manie féminine du bel-esprit!

II.

LA SAINT-CHARLEMAGNE.

La Saint-Charlemagne, il y a quinze ans, c'était là un jour solennel pour nous, et littéraire! Nous nous y prenions de bonne heure pour choisir notre spectacle; nous l'arrêtions avec grand soin. Tout en admirant sur parole les chefs-d'œuvre contemporains, nous ne voulions rien remettre au hasard, et, d'ordinaire, nous choisissions prudemment une pièce de Racine, et une pièce de Molière : *Britannicus* et *les Femmes savantes*, rien que cela! Nous en voulions pour notre admiration et pour notre argent. Une fois le spectacle arrêté, l'un de nous allait voir Talma au nom de tous. Talma aimait ces sortes de visites. Il avait des prétentions à la langue latine; il savait par cœur beaucoup de vers de Lucain, qui justement commençait à avoir cours parmi nous. On parlait donc à Talma. Il disait oui de la meilleure grâce du monde. Mais si on parlait à Talma, on écrivait à Mlle Mars, à Mlle Bourgoin, à Mlle Duchesnois, à toutes les femmes. Je me rappelle les lettres que nous avons écrites à toutes ces dames. A Mlle Mars : « Mademoiselle, vous qui avez vu à vos pieds un parterre de rois. » — A Mlle Bourgoin : « Mademoiselle, vous, qui avez vu à vos pieds un parterre de rois. » — A Mlle Duchesnois : « Mademoiselle, vous, qui avez vu à vos pieds un parterre de rois. » Toujours est-il que nous avions tous les spectacles que nous voulions. Je recommande à nos jeunes amis cette forme d'un effet tout-puissant : « Mademoiselle, vous, qui avez vu à vos pieds... »

Et quand Talma venait! ce beau Talma! nous étions tous haletans à sa parole! Nous l'entendions venir! Notre regard étincelait sur son regard, et tout le monde s'accorde à dire que jamais il ne jouait mieux que ces jours-là. Puis venait Mlle Mars! Quelle parole! quel regard! quelle voix! quelle taille! Figurez-vous quinze ans de moins à elle, et à nous quinze ans de moins : trente ans de moins! Et quel rire devant Molière! Quelles belles soirées c'étaient-là! quelles soirées littéraires! quels transports nous avions! Autant nous étions silencieux dans les entr'actes, autant nous avions de bonnes et vives exclamations devant l'acteur. Tout au rebours, les écoliers d'aujourd'hui pendant la pièce se taisent; ils chantent *la Marseillaise* dans l'entr'acte. Peut-être cela veut-il dire que leur avenir à eux est un avenir politique, comme le nôtre était un avenir littéraire. En voyant ce que nous sommes on n'ose pas les plaindre, bien qu'on en ait envie!

Quand tout était fini, nous allions saluer, avant de rentrer chez nous, les noms nouveaux du monde littéraire. En ce temps-là, la galerie de bois existait au Palais-Royal, et dans la galerie de bois, la boutique de Ladvocat. Quelle boutique! Schiller, Byron, Walter Scott, Shakspeare, des noms connus pour nous, mais des œuvres inconnues; Lamartine, qui déjà perçait le nuage, éclatant soleil de poésie, qu'aucun nuage n'a pu ternir; Casimir Delavigne, le novateur de ce temps, ce novateur d'un jour; et dans un tout petit coin, étouffé, mal à l'aise, Victor Hugo, tout petit, tout naissant, que Ladvocat avait entassé sur ses tablettes!

Quelle soirée! Ici Talma, là-bas lord Byron. Mais Talma est mort, lord Byron est mort, Walter Scott est mort, et nous-mêmes, nous, l'avenir de ce temps-là, nous, ses juges en uniforme bleu et en bas gris, nous voilà vieux déjà, harassés déjà, et à moitié dépassés par les autres jugeurs en uniforme bleu et en bas gris, qui viennent faire de l'art à côté de nous aujourd'hui, à notre place demain!

JULES JANIN.

LES CONTEMPORAINS.

M. LE BARON TAYLOR.

C'est en 1790, à Bruxelles, que naquit M. Taylor (Isidore-Justin-Séverin, baron), d'une famille originaire d'Irlande, et alors nationalisée française. Plusieurs membres de cette famille avaient pris part aux événemens politiques de la Flandre en 1789 et de l'Irlande en 1795; d'autres se sont distingués dans des positions importantes. Quand éclata la révolution belge par suite de la rébellion ouverte du clergé envers l'empereur d'Autriche, le grand-père de M. Taylor était à la fois conseiller de Joseph II et directeur du cercle de Bruges. A la suite de cette révolution, la famille Taylor vint se fixer en France, et ce fut à Paris que fut élevé l'enfant.

En 1811, M. Taylor avait vingt-deux ans. Il visita la Belgique et l'Allemagne, et en 1812 il partit pour l'Italie. En 1816, il retourna en Belgique, explora la Hollande, et revit l'Allemagne. En 1818, il est en Angleterre et en Écosse; en 1820, il parcourt l'Espagne et le Portugal; en 1822, il revient à Paris et y reçoit la croix de chevalier de la Légion-d'Honneur; mais bientôt il repart pour l'Espagne; en 1824 il quitte l'Europe, il va voir Tanger, Tunis, et les côtes d'Afrique. Dans la même année, il revoit l'Italie; il revient, traverse la France, et en 1825 nous le retrouvons en Suisse; en quittant la Suisse, il passe en Allemagne, et bientôt il est à Paris, pour y recevoir sa nomination de commissaire royal près le Théâtre-Français. En 1827, il salue encore l'Espagne; l'année suivante, il s'embarque pour Thèbes. Il y arrive en juillet 1828; en 1829, il est de retour à Paris. Trois mois ne se sont pas écoulés depuis son retour, qu'il repart pour la Syrie, l'Égypte, la Palestine, la Judée, la Nubie; il veut interroger les ruines de Palmyre, de Balbeck, de Memphis. La révolution de Juillet éclate, il revient en France; mais bientôt une nouvelle et importante mission le conduit en Espagne. A son retour, une autre mission l'attend, et il part pour l'Angleterre.

Dans la vie de M. Taylor, aucun fait n'est resté stérile; l'exposé des résultats des voyages que nous avons indiqués va le prouver.

D'abord, ces courses fréquentes et lointaines ont donné naissance à trois publications remarquables, qui sont :

1° *Voyage en Espagne, en Portugal et sur la côte d'Afrique;*

2° *Voyage en Syrie, en Palestine, en Judée, en Égypte et en Nubie;*

3° *Voyage pittoresque dans l'ancienne France.*

Quand M. Taylor entreprit le dernier de ces ouvrages, qui devait nécessiter six mille planches au moins, la lithographie en France était pour ainsi dire encore au berceau; c'est lui qui l'éleva rapidement pour son œuvre, et qui encouragea les artistes qui devaient faire le plus d'honneur à cet art. Grâce à M. Taylor, grâce au *Voyage pittoresque dans l'ancienne France*, la lithographie tient en ce pays une place de jour en jour plus brillante, et devient doublement précieuse aux arts et à l'industrie.

Parmi les 25 volumes grand in-folio qui doivent composer cette immense publication, et qui ont commencé à voir le jour en 1819, 12 volumes sont aujourd'hui parus. Ils comprennent :

La haute Normandie,

La Franche-Comté,

L'Auvergne,

Le Languedoc, qui renferme le Rouergue, le Quercy, le Roussillon, le Vivarais, et

La Picardie.

M. Charles Nodier et M. de Cailleux ont d'abord prêté à M. Taylor le concours de leur collaboration; mais depuis longtemps ce dernier est resté seul chargé de cette vaste entreprise et de tout ce qui s'y rattache; c'est-à-dire : la direction des travaux, le choix des dessins et leur classification, les études de lieux et de monumens, enfin, les recherches nécessitées par la rédaction du texte.

Le monolithe qui occupe le centre de la place de la Concorde, et qui concourt à en faire une des plus belles places du monde, est dû au zèle artistique de M. Taylor. C'est lui qui, en 1828, appela l'attention du ministre de l'intérieur sur la gloire de procurer à la France les deux obélisques de Thèbes, et qui insista sur la possibilité de les amener. Comme M. de Martignac, alors au département de l'intérieur, émit quelques craintes sur la réussite de cette grave entreprise, M. Taylor offrit de faire à Thèbes un premier voyage, à l'effet d'étudier sur les lieux mêmes les moyens à employer pour le transporter en France. Le ministre ayant adopté cette proposition, M. Taylor s'embarqua le 25 mai suivant. Ce fut donc là l'objet de ce premier voyage à Thèbes, où il arriva le 17 juillet. S'étant convaincu de la possibilité d'exécution d'un projet si grandiose et digne de tant de sympathie, il revint en France. Il eut encore bien des obstacles à aplanir, bien des volontés à éclairer, bien des lenteurs à subir avant d'arriver à la réalisation de ses plans; mais il trouva enfin en M. d'Haussez, ministre de la marine alors, toutes les sympathies et toutes les lumières nécessaires : il réussit donc, et en janvier 1830 il repartit, porteur d'une ordonnance du roi qui le nommait son commissaire auprès du pacha d'Égypte.

M. Taylor apporta dans la négociation une adresse et une sagacité infinies; il obtint de Méhémed-Ali la cession des deux obélisques.

L'illustre voyageur était à Alexandrie lorsque le bruit de la révolution de Juillet arriva jusqu'à lui. Il voulut aussitôt rentrer en France. De retour à Paris, il reçut du ministre de la marine, à son rapport savant et détaillé sur sa mission d'Égypte, la réponse suivante :

« J'ai lu avec beaucoup d'intérêt le rapport que vous » avez adressé à mon prédécesseur sur la mission que vous » avez remplie en Égypte. Les détails contenus dans ce » rapport, et ceux que j'ai trouvés dans votre correspon- » dance, m'ont fait connaître à la fois les difficultés que » vous avez eues à surmonter et le zèle éclairé avec lequel » vous vous êtes attaché à assurer à la France la possession

» des deux obélisques de Thèbes, que vous étiez chargé » de demander au vice-roi. Vous n'avez pas borné là vos » soins, et, répondant aux intentions qui vous avaient été » exprimées avant votre départ, vous avez saisi toutes les » occasions de recueillir pour nos musées des richesses » précieuses (1), et, pour tous ces services rendus à l'État, » vous n'avez voulu accepter aucun prix, aucune rétribu- » tion, aucun dédommagement; et vous avez eu raison; » une seule chose est digne de payer de pareils services, » c'est la reconnaissance du pays auquel on les a rendus. »

Pour pourvoir aux frais de cette haute mission, que la révolution de Juillet devait traverser, un crédit de 100,000 francs avait été ouvert à M. Taylor : quand le nouveau gouvernement se fut consolidé sur sa base populaire, M. Taylor, qui n'avait dépensé que 17,000 francs, lui en rendit 83,000. Assurément un pareil fait n'offre rien qui ne soit naturel à toute probité vraie, et M. Taylor n'a cru alors mériter aucun éloge; mais, ce fait, ne fût-ce que pour l'exemple, nous aimons à le raconter dans sa simplicité.

Une des richesses artistiques dont notre pays peut s'enorgueillir aujourd'hui, est le Musée espagnol, au Louvre : c'est encore à M. Taylor que l'art en doit être reconnaissant. Pendant les années où l'Espagne était livrée à toutes les horreurs de la guerre civile, il a su, à force



Dessiné par M. Alophe Menut.

d'activité, réunir la collection que nous admirons aujourd'hui; et non-seulement les tableaux des grands maîtres espagnols, mais encore les tombeaux moulés de Philippe le Beau et de Jeanne la Folle, actuellement dans les salles du Louvre, et qui sont des chefs-d'œuvre du style de la renaissance.

On le voit, chacun des voyages de cette vie, qui en est pleine, a un but sérieux qu'il atteint toujours. Sur son passage, rien n'échappe aux investigations de ce pèlerin de l'art, toujours préoccupé de la gloire de son pays; à la fin de chaque course, on le voit revenir chargé de merveilles, de curiosités et de souvenirs, dont il remplit les salles de nos musées. Ainsi, il a enrichi le Musée égyptien, le Cabinet d'histoire naturelle, le Jardin des Plantes, le Musée *céramique* que Sèvres doit à M. A. Brongniart, et bien des musées de province auxquels il dispensait en passant quelque peu de ses trésors. S'il retourne encore en Espagne, et il n'a pas dit adieu à la patrie de tant de chefs-d'œuvre, il veut y faire reproduire par la moulure les tombeaux d'Inès de Castro et de don Pèdre de Portugal, monumens merveilleux du style gothique, puis il les joindra à ceux qu'il a rapportés déjà. Il a encore bien des projets de toute nature, et qui toujours ont pour objet la glorification de l'art; mais il ne nous appartient pas d'en parler par avance, et d'ailleurs ce serait peut-être une nomenclature trop longue pour le cadre de cette biographie.

Au milieu des nombreux voyages dont nous avons parlé, M. Taylor a encore trouvé le temps de s'occuper de littérature dramatique. Peut-être aurait-il obtenu des succès au théâtre, s'il ne s'était senti appelé par ses vastes connaissances et par ses études presque universelles à une

(1) Parmi les curiosités dont nos musées sont redevables à M. Taylor, nous devons remarquer les métopes du temple de Sélinonte, qu'il fit mouler en Sicile; les pylônes de Louqsor, qu'il fit mouler en Égypte, et les bas-reliefs du temple de Bet-Oualy, près de la seconde cataracte du Nil, qu'il fit également mouler sur les lieux.

carrière plus large encore. Il est auteur de *Amour et Etourderie*, comédie en un acte et en vers; *le Délateur*, comédie en cinq actes et en prose; *Ismayl et Mariam*, mélodrame en trois actes, qui a été un des grands succès du boulevard; *Bertram*, surtout, dont la vogue a été si grande et qui est devenu un livret d'opéra pour Bellini, sous le titre du *Pirate*; etc. En outre, il a écrit en tous les temps bon nombre d'articles de revues et de journaux, toujours dignes de l'esprit qui les avait pensés.

De plus, fort bon dessinateur grâce aux leçons de Suvée, son maître, il a exécuté un grand nombre des planches qui ornent ses ouvrages.

En 1825, M. Taylor fut nommé commissaire-royal du Théâtre-Français, poste éminent à nos yeux, car il permet à celui qui l'occupe de diriger en partie le mouvement littéraire à la scène; jusqu'en 1838, qu'il le quitta volontairement, il rendit au théâtre moderne d'éclatans services. C'est qu'il était l'ami sincère et dévoué de la littérature dramatique sous quelque forme qu'elle se produisît; c'est que, sans se préoccuper aucunement de ces dénominations banales de classiques et de romantiques, il pensait que le beau doit être le but universel, et qu'il est bien de favoriser tous les moyens d'y atteindre. Aussi n'a-t-on pu l'accuser d'aucune partialité nuisible à l'art, lui qui, sous son commissariat, a fait briller tant d'auteurs et de genres divers, et qui, tout en faisant jouer le répertoire des grands maîtres, qu'il vénérait, obtenait la reprise du *Mariage de Figaro* sans censure. Il fait représenter *Léonidas* avec une grande magnificence de mise en scène, ouvrant ainsi la voie à des améliorations dout Talma lui-même pressentait le besoin pour les générations nouvelles; il a reçu avec joie *Bertrand et Raton*, *Louis XI*, *les Enfans d'Édouard*, *la Camaraderie*, *Don Juan d'Autriche*, *Clotilde*, *Chatterton*; enfin il a protégé les débuts de Mlle Rachel.

Il y a quelques années, une association fut formée entre tous les acteurs de France; ils se constituaient en une grande famille, dont les membres se devaient appui, secours et fraternité. Depuis longtemps les artistes dramatiques français, qui tiennent une si honorable place dans le monde des beaux-arts, voyaient avec douleur leurs confrères, pauvres et souffrans lorsqu'ils arrivaient à la vieillesse, abandonnés de ce public dont ils avaient fait la joie. Désormais aucun d'entre eux ne devait plus redouter l'âge ni les accidens; une caisse, formée par tous et pour tous, devait subvenir à toutes les infortunes des acteurs, qui, bien plus que les autres artistes, ne vivent que pendant leurs jours de travail. A la tête de cette association toute philanthropique on vit encore M. Taylor! C'est lui que les comédiens choisirent à l'unanimité pour guide et pour président; lui qui organisa, garantit et maintint cette simple et si utile administration; lui qui concourut à faire bientôt de la caisse de la grande famille ce qu'elle est aujourd'hui, une source abondante de biens de toute nature, pour les misères des vieux comédiens qu'on oublie.

Aujourd'hui, M. Taylor jouit d'une haute et glorieuse réputation; il est inspecteur des beaux-arts en France, directeur du Musée espagnol, commandeur de l'ordre de la Légion-d'Honneur. Dernièrement, et comme pour lui donner de nouvelles marques de confiance, Louis Philippe l'a chargé d'aller recueillir à Londres la succession de livres et d'objets d'art que M. Frank Standish, en mourant, a laissés à la France, dans la personne du roi. Comme nous l'avons dit dans le courant de cette notice, le baron Taylor est loin de croire sa carrière artistique terminée; il médite encore d'ailleurs des œuvres sérieuses; il réunit les documens nécessaires à une *Histoire générale de l'Architecture*, et à un ouvrage fort étendu sur l'Orient. Peut-être un jour écrira-t-il ses mémoires; et puis, n'a-t-il pas toujours à défendre la sainte cause du progrès, à laquelle il a livré toute sa vie?

ÉDOUARD PLOUVIER.

UN AN PARMI LES MORLAQUES.

Vous me croyez paisiblement à Trieste, mon cher Paul! Si vous pensez à moi, dans votre joyeux Paris, vous vous dites: Edmond est en ce moment à dessiner le panorama de la capitale de l'Illyrie; il reproduit les mille détails pittoresques de cette ville penchée sur une montagne, au bord du golfe Adriatique; il admire le château fort qui surmonte la cime de cette montagne comme une couronne; ou bien, il erre, cherchant des aventures parmi les quatre quartiers qui forment de Trieste quatre villes différentes et distinctes.

Hélas! mon ami, les aventures ne me sont arrivées que trop nombreuses et trop dramatiques. C'est pourquoi je vous écris aujourd'hui, au fond du pays des Morlaques, ces lignes que je ne sais comment vous faire parvenir, et que vous ne recevrez peut-être jamais. Mais il ne faut pas anticiper sur les événemens; il faut encore moins me livrer au découragement.

Je vais donc commencer par le premier chant ma lamentable Odyssée.

En arrivant à Trieste, il y a trois mois, j'avais pris à mon service un Morlaque; quand je dis qu'il me servait, je m'exprime mal; je crois qu'il était le maître, et moi le serviteur. En effet, on n'a jamais vu de plus rude et de plus inflexible pédagogue que ce vieillard. Il blâmait sévèrement mes fantaisies artistiques, s'inquiétait comme un père si je rentrais tard, et se faisait pardonner à force de dévouement l'autorité qu'il s'était arrogée. Il faut dire que le pauvre homme, avant d'entrer à mon service, était tombé gravement malade près de la maison que j'habitais dans le faubourg Français. J'appris qu'il y avait là, dans mon voisinage, un vieillard à l'agonie et abandonné de tout le monde. Je suis un peu médecin, tu le sais; j'allai le visiter. Une saignée et quelques secours d'argent amenèrent promptement la convalescence. Une fois guéri, Piétro voulut à toute force devenir mon domestique, et s'impatronisa chez moi, bon gré, mal gré.

Piétro blâmait surtout, dans ma conduite, mes relations avec les capitaines ioniens qui venaient échanger les mar-

chandises de leur pays contre le blanc de céruse, le cuivre et le rosoglio que Trieste fabrique.

— Ces gens-là, me disait-il, sont des larrons fourbes et sanguinaires. Vous n'avez avec eux d'autres avantages à recueillir que des trous à votre bourse et à votre peau.

La prédiction de mon vieux serviteur ne tarda pas à se réaliser, et à me causer un vif repentir de ne point avoir écouté ses conseils. A quelques jours de là, trois capitaines ioniens m'entraînèrent, après souper, à jouer avec eux. Le sort mit à me faire perdre une telle obstination, que les soupçons de Piétro me revinrent en mémoire. Je brisai les dés : ils étaient pipés! Indigné, éperdu de colère, je reprochai à ces misérables leur filouterie. Ils se jetèrent sur moi ; je me défendis avec courage, et parvins à blesser l'un d'eux.

La vue de leur compagnon, qui tombait baigné dans son sang, ralentit un peu leur ardeur à m'attaquer. Je pus leur échapper, et rentrai chez moi tout sanglant ; car j'avais reçu deux légers coups à la tête.

Il fallut bien apprendre au vieux Morlaque ce qui s'était passé.

— Au nom du ciel, mon maître, quittez sur-le-champ Trieste, s'écria-t-il; vous ne savez pas à quels dangereux coquins vous avez affaire. Ils vont vous tendre des embûches et vous entourer de piéges. Tous les moyens leur seront bons pour se venger des torts qu'ils ont eus envers vous.

Comme je riais de ces propos, mon hôtesse accourut tout effarée :

— Seigneur, me dit-elle, les capitaines ioniens viennent de vous dénoncer à la justice ; ils prétendent qu'ils vous ont surpris à tricher au jeu, et que vous avez assassiné un de leurs camarades.

Je restai anéanti de tant d'audace.

— Ma justification sera facile, répondis-je; je saurai démasquer ces coquins.

— Tout l'équipage ionien est ameuté contre vous ; ils en veulent à vos jours, et j'ai bien peur que la justice illyrienne et l'intervention de votre consul ne puissent vous protéger efficacement en cette circonstance. Si vous échappez au poignard de ces brigands, vous n'échapperez pas à leurs calomnies. On ne vous connaît pas à Trieste, où vous êtes arrivé sans lettres de recommandation. Trente témoins gagnés par les Ioniens attesteront que vous avez triché au jeu et tué votre partner ; personne ne vous défendra, personne ne prouvera le contraire. Avant que vous triomphiez de cette abominable trame, bien des malheurs et une longue captivité peuvent vous frapper. Croyez-moi, prenez la fuite jusqu'à ce que l'orage soit dissipé.

— Mais où fuir?

— Dans mon pays, chez les Morlaques, s'écria Piétro.

Entraîné par le vieillard, épouvanté par les sinistres prédictions de mon hôtesse, je partis dans la nuit comme un coupable, et me voici chez les Morlaques.

Cette peuplade illyrienne n'habite pas seulement un espace étroit sur la rive septentrionale du golfe Adriatique, elle se trouve encore dans toute la haute Dalmatie.

Le nom morlaque vient des mots slavons *mare* ou *mur*, qui signifie la *mer*, et *vlach*, qui signifie *italien* : c'est comme si l'on disait les Italiens maritimes.

Après cette petite velléité de pédantisme, il ne me reste, pour obtenir mon pardon, qu'à te décrire bien vite les lieux qui me servent d'habitation et ceux qui m'entourent.

La maison de mon hôte, fils du vieux Piétro, est affreusement noire ; on ne se sert, pour l'éclairer, que de torches de sapin ou d'autres bois résineux qui répandent une épaisse fumée. Sur les côtes de la mer, les cabanes (*kucha*) sont en pierres; sur les montagnes on ne voit que de misérables huttes de bois, divisées en deux parties, l'une pour les hommes, l'autre pour le bétail.

Partout où l'on cultive la vigne, on pratique dans le roc vif des celliers, qu'on divise ensuite en deux ou trois chambres, avec une étable. Les églises ne sont pas mieux tenues que les maisons ; il y règne une pauvreté et une malpropreté extrêmes. Ceux des prêtres qui se mêlent d'exorcismes sont les plus estimés, et se gagnent un honnête revenu.

L'industrie a fait peu de progrès parmi cette nation. Dans les montagnes on mène une vie purement pastorale, et l'agriculture y est fort négligée, la rudesse du climat ne permettant guère d'espérer d'autres produits que le seigle et l'avoine. Les bestiaux qu'on élève sont en général des chèvres et des moutons ; les montagnes calcaires produisant des plantes sèches et aromatiques, ce qui rend la chair des animaux d'autant plus savoureuse et plus nourrissante.

Partout où il se trouve des bois, on fabrique des planches, des courbes, et autres objets nécessaires à la construction des barques ; on les envoie dans les petites villes maritimes.

Dans la partie basse du pays, près des côtes de la mer, on recueille du maïs et d'autres grains : cependant la culture de la vigne, et ensuite la pêche, sont les principales occupations des habitans.

Hier, j'ai assisté à une pêche de thons. Pour attirer sur le même point un grand nombre de ces poissons, on place à peu de distance du rivage des échelles longues de six brasses et plus, tellement disposées qu'elles s'élèvent obliquement au-dessus de la surface de l'eau. Un homme placé sur chacune de ces échelles, avec un sac rempli de grosses pierres, épie le passage des thons. Lorsqu'il en aperçoit quelqu'un, il lance une pierre de telle façon, que le poisson effrayé prend la fuite du côté des filets. La situation des pêcheurs est fort critique. Si l'échelle se brise, ils tombent dans l'eau ; à la vérité ils sont tous bons nageurs, mais cette partie des côtes est hérissée de roches aigues, où ils peuvent se faire beaucoup de mal.

Les noces des Morlaques ont beaucoup de rapports avec celles des peuplades voisines. Lorsqu'il y a plusieurs filles dans la même maison, l'aînée se marie toujours la première, à moins qu'elle n'ait quelque infirmité qui la condamne au célibat.

Mon hôte a marié sa fille la semaine dernière. Voici comment les choses se sont passées :

Les *svati* (c'est le nom qu'on donne aux amis qui accompagnent l'époux), sont arrivés à cheval et bien équipés ; une queue de paon formait sur leur bonnet un élégant panache. Armés jusqu'aux dents, ils avaient l'air de se tenir sur leurs gardes, moins par nécessité que pour se conformer à une ancienne coutume. Autrefois, les mêmes débats qui, suivant la Fable, troublèrent les noces de Pirithous, par le combat des Centaures et des Lapithes, n'étaient pas rares chez les Morlaques. S'il se trouvait plusieurs prétendans à la main d'une fille, ils se la disputaient en faisant assaut d'agilité, d'adresse, ou de vivacité d'esprit, et souvent il en résultait des scènes sanglantes. Il existe à ce sujet un ancien poëme illyrien sur les noces du vaivode, *Janco de Sebigne*. Il avait demandé en mariage *Jagna* de Témeswar. Les frères de sa fiancée, après l'avoir enivré, lui proposèrent un jeu d'adresse, dont le résultat serait la main de leur sœur s'il gagnait, ou sa mort s'il perdait.

« En premier lieu, dit le poëme, ils plantèrent en terre une lance, dont la pointe était surmontée d'une pomme, et

lui dirent en souriant : Janco, cette pomme te servira de but ; si ta flèche ne peut la percer, ta tête tombera pour prix de ta témérité. »

Janco réussit dans cette épreuve ; on lui en proposa deux autres. On lui ordonna de franchir d'un seul saut neuf chevaux placés devant lui. Enfin, il fut obligé de reconnaître sa future entre neuf filles voilées. L'usage permettait au futur de se faire remplacer par quiconque voudrait courir les chances terribles de l'insuccès. Zéculo, neveu de Janco, fit les épreuves à sa place. Il franchit, en effet, les neuf chevaux. La troisième épreuve était la plus difficile ; Zéculo s'en tira avec beaucoup d'habileté. Amené devant les neuf jeunes filles, il étendit par terre son manteau, y jeta une poignée d'anneaux d'or, et dit d'une voix menaçante :

— Approche, et ramasse ces bagues, ô toi vierge aimable qui est promise à Janco. Si une autre ose tendre la main, d'un seul coup de cimeterre je lui abattrai à la fois la tête et le bras.

Ce propos peu galant effraya huit des jeunes filles ; mais la prétendue de Janco n'hésita point ; elle ramassa les anneaux, et Zéculo la découvrit par cet ingénieux artifice.

On voit encore de grossiers bas-reliefs qui représentent des usages de ce genre. Revenons à la noce de la fille de mon hôte.

On observa, après la bénédiction nuptiale, une cérémonie jadis en usage chez les Romains. On présenta à l'épousée une corbeille remplie de noix ou d'amandes ; elle en distribua d'abord aux svati, puis elle jeta le reste aux assistans, afin de témoigner, me dit-on, que le superflu régnerait dans son logis.

Le premier jour, la fiancée mangea à une table particulière, avec les *diveri* et les *stachés ;* ces derniers sont les garçons qui la servent ; le marié mangea avec les *svati* et les *starisvati*, ses compagnons. Le festin se passa à l'inverse de la marche suivie dans nos dîners ; on commença par les fruits et par le fromage, et on finit par la soupe. Les femmes mangeaient à des tables à part.

Parmi les viandes, entassées avec prodigalité sur la table, se trouvaient des chevreaux, des agneaux, de la volaille et du gibier ; on ne servit pas de veau ; on n'en voit jamais chez les Morlaques qui n'ont pas adopté les mœurs étrangères. Cette aversion pour le veau date des temps les plus reculés ; saint Jérôme en fait mention : *At in nostrâ provinciâ scelus putant vitulos devorare.*

Les noces durèrent plusieurs jours.

Tous les matins, on présentait à chaque convive, pour se laver, une cuvette au fond de laquelle il devait laisser quelque monnaie.

Cet argent est pour la mariée. Elle se fait encore une petite somme en s'emparant des bonnets, des couteaux des convives, ou d'autres objets qu'ils sont forcés de racheter. Chacun des gens de la noce fait aussi un don volontaire, et la dot, qui ne consiste d'ordinaire qu'en habits et en vaches, se double par ce moyen.

Après le repas, on dansa, et l'on chanta des couplets qui font allusion à certaines divinités païennes dont le christianisme n'a pu encore étouffer le souvenir.

Voici la coutume plus bizarre qui précéda le départ de la mariée de la maison de ses père et mère. Ceux-ci, en remettant leur fille à leur gendre, firent une exagération grotesque des mauvaises qualités de cette dernière : « Tu as tort, lui dirent-ils, d'emmener ce mauvais sujet ; mais si tu veux absolument t'en charger, apprends qu'elle ne vaut rien, qu'elle est obstinée, capricieuse, etc. » Jusque-là il n'y a pas de mal, puisque ces complimens sont *de style ;* mais la réponse du mari est peu édifiante, car les Morlaques, on le sait, ne sont pas hommes à manquer à de tels engagemens. « Hé bien, dit-il à son épouse, si tel est votre caractère, je saurai vous mettre à la raison, et je vais d'avance vous faire connaître la force de mon bras. » A ces mots, il se met en devoir de la battre, et ne se borne pas toujours à des gestes menaçans. Ces manières brutales passent chez toutes les peuplades illyriennes, comme parmi les Russes, pour une preuve d'amour ; les femmes aiment mieux être battues que *négligées ;* elles ne paraissent pas fâchées de recevoir des coups de bâton de leur mari, et quelquefois même de leur fiancé.

L'occupation ordinaire des Morlaques, dans leur bas âge, est de garder les troupeaux aux milieu des bois et des montagnes. Ils profitent de leurs momens de loisir pour exécuter, sans autre outil qu'un couteau, diverses sculptures en bois. Elles ressemblent à ces figures grossières d'animaux que taillent les pasteurs de la Suisse ou de la Souabe, avec des bois résineux, que les colporteurs achètent à la grosse, et revendent ensuite à vil prix jusque dans Paris même. Les jeunes Morlaques font encore des tasses et des sifflets ornés de bas-reliefs d'un travail curieux.

La nourriture la plus habituelle des Morlaques consiste en lait et en laitages de toutes sortes. Ils font aigrir le lait avec du vinaigre, et obtiennent ainsi un breuvage très-rafraîchissant. Leur plat le plus estimé consiste en fromage frit dans du beurre. Les galettes nommées *pogaccie*, qui leur tiennent lieu de pain, sont faites d'un mélange de farine de millet, d'orge, de maïs, de sorgo (1) et de froment, quand ils ont les moyens de s'en procurer ; le tout cuit sous la cendre.

Ils font une grande consommation de racines, de plantes potagères, et aiment beaucoup la *sauer-kraut*, ou choucroute, des Allemands.

Ils ont pour les viandes rôties un goût qu'ils sont peu à portée de satisfaire, et une véritable passion pour l'ail et les échalottes. Aussi un Morlaque s'annonce-t-il de loin par les exhalaisons de son aliment favori. Sans doute, l'usage journalier de ces végétaux corrige en partie la mauvaise qualité des eaux des réservoirs fangeux et des ruisseaux croupissans où les habitans de plusieurs cantons sont obligés, pendant l'été, d'aller puiser leur boisson.

Ces mêmes végétaux contribuent peut-être à maintenir la santé et la force du peuple. On trouve parmi les Morlaques une multitude de vieillards encore frais et dispos ; et, en dépit d'Horace, je serais tenté d'en faire honneur à l'ail.

Croirait-on que les Morlaques, dans leur insouciance, se rendent tributaires de l'étranger pour une production dont la culture serait pour eux si facile ? Ils font venir tous les ans, d'Ancône et de Rimini, de l'ail pour plusieurs milliers de ducats.

Quant à l'âge avancé auquel parviennent les Morlaques, il serait difficile de le fixer au juste. La plupart ignorent la date précise de leur naissance, qu'ils se soucient peu de constater. Et comme, passé un certain terme, la même coquetterie qui portait d'abord à diminuer son âge, dispose ensuite à l'augmenter, il se pourrait que plusieurs de ces centenaires n'eussent pas en réalité plus de quatre-vingts ans. Au reste, il n'en est plus qui ait, comme l'Illyrien Dando cité par Pline, la prétention d'avoir vécu *cinq cents années* (2).

(1) *Holcus sorghum*, grand millet.

(2) *Alexander Cornelius memorat Dandonem illyricum* quinque centum annos vixisse. PLIN., 7, c. 48.

Un de nos voisins est mort; j'ai été éveillé, ce matin, par les cris des pleureuses, car à la mort des Morlaques, on paie, suivant la fortune des héritiers, un certain nombre de femmes qui poussent des gémissemens. Témoin pour la première fois d'une cérémonie lugubre de ce genre, je m'informai des qualités du défunt qui paraissait inspirer des regrets si douloureux. Hélas! me répondit une des pleureuses, vous voyez bien que c'était un homme riche, et que ses héritiers ne regardent pas à la dépense!

Mais avant de décrire ces tristes cérémonies, examinons le régime des Morlaques durant la maladie qui les conduit au tombeau.

Je dis la maladie, car la force de leur tempérament ne leur permet guère d'en connaître qu'une seule espèce : ce sont les maladies inflammatoires résultant très-souvent des transpirations arrêtées à la suite des exercices violens que ces hommes se donnent dans leurs bals. Pareil malheur était arrivé au défunt dont je vous parle.

Comme la plupart des Morlaques, il n'appela point de médecin; il chercha à se guérir lui-même. Le premier médicament auquel il eut recours, fut une copieuse dose d'eau-de-vie, où il avait fait infuser du poivre et de la poudre à canon. Ils ne négligea rien pour provoquer une sueur abondante; il s'accabla de vêtemens, et s'exposa, couché sur le dos, à l'ardeur du soleil.

Pour recouvrer son appétit, il avala force vinaigre; enfin il appliqua, sur une blessure qu'il s'était faite en tombant, une ocre rougeâtre.

Après quoi, les commères et les médecins s'emparèrent de lui.

Leur principal remède, celui dont ils se servent contre tous les maux, fut le sucre; ils en firent même avaler des morceaux à l'agonisant, afin d'adoucir, disaient-ils, l'amertume de ses derniers instans.

Quand le Morlaque eut succombé à l'excès de son mal, toute sa famille, renforcée, comme on vient de le dire, de pleureuses stipendiées, fit retentir la maison de ses cris. Les amis du mort s'approchèrent de lui, et lui adressent très-sérieusement la parole, en le chargeant de leurs commissions pour l'autre monde.

L'heure de l'enterrement arrivée, on couvrit le cadavre d'un linceul blanc, puis on le porta à l'église. Dès qu'il fut en terre, le cortége revint à la maison avec le curé; on y recommença les prières, que suivit un grand repas, où la plupart des convives perdirent la raison.

Le deuil consiste, parmi les hommes, à se laisser croître la barbe et à se coiffer d'un bonnet bleu ou violet. Les femmes s'enveloppent la tête d'un mouchoir bleu ou noir, et couvrent de lambeaux d'étoffe noire tout ce qui est rouge dans leur habillement.

Pendant la première année qui suit le décès d'un Morlaque, les femmes de sa famille vont, tous les jours de fêtes, faire de nouvelles lamentations sur sa tombe : elles y répandent des fleurs et des herbes aromatiques.

Si quelque circonstance impérieuse les force de manquer à ce pieux devoir, elles ont soin de venir lui présenter leurs excuses, et de lui rendre compte de leur conduite, comme s'il était capable de les entendre. Elles lui demandent aussi des nouvelles de l'autre monde, et font sur ce sujet les plus étranges questions. Ces discours aux trépassés ne se font pas d'une voix naturelle, mais d'un ton lamentable et mesuré, comme on répéterait une leçon apprise.

J'ai pris le costume des Morlaques. Voici quel est ce



Costume des Morlaques.

costume : je porte sur la tête un haut bonnet de poil ou *kolpak*; mes cheveux flottent sur mon cou. Ma veste et mon pantalon sont blancs, avec des paremens bleus.

A une ceinture de cuir pendent un couteau et une bourse à tabac. Mes guêtres, en forme de bottines, sont d'une laine grossière et blanche, brodées vers leur bord supérieur et échancrées sur les côtés.

Je ne sors presque jamais sans mon attirail militaire.

Un long châle garni de franges se drape assez élégamment sur mon épaule gauche : je m'en enveloppe, au besoin, comme d'une couverture.

Les femmes se coiffent d'un mouchoir blanc dont les deux bouts tombent par derrière, garnis de rubans rouges et bleus. Celles des villes portent pour coiffure la *pasòlat;* elle est d'étoffe blanche à fleurs, enrichie de broderies d'or ou d'argent.

Les filles portent de petits bonnets rouges garnis de pièces de monnaie et de coquillages, notamment de ceux appelés *porcelaines* (*cypera moneta*), lesquels servent de monnaie dans quelques parties des Indes.

Les paysannes morlaques, excellentes travailleuses, font quelquefois de longues marches, en portant un paquet très-lourd sur leur tête et un enfant derrière leur dos. Ce double fardeau ne les empêche pas de filer pour charmer l'ennui de leur route, ou pour tirer parti de leur temps.



Femmes morlaques.

Il n'est presque personne parmi les Morlaques qui ne croie à l'existence des revenans et à tous les prestiges de la sorcellerie.

Ils ont aussi des *vakodlak*, prétendus vampires, qui sucent le sang des enfans. Lorsqu'un de ces êtres, l'effroi de tout un canton, vient à mourir, on a soin de lui couper les jarrets, et de lui piquer, avec des épingles, toutes les parties du corps. Cette opération empêche le vampire de retourner parmi les vivans. Comment ne croirait-on pas qu'il y a des hommes livrés à cette funeste soif du sang, lorsqu'on en voit qui, à leurs derniers momens, soutiennent qu'ils se sentent tout prêts à devenir *vakodlak*, et qui supplient leurs parens de les traiter, après leur mort, comme convaincus d'appartenir à cette caste abominable?

Le plus intrépide des Haiducks prend la fuite à l'aspect du premier objet qu'il envisage comme un spectre ou comme un esprit follet. Leur imagination ardente, leur esprit naturellement crédule, multiplient de pareilles apparitions. Ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'ils ne regardent pas comme honteux d'être sujets à de pareilles terreurs; ils excusent leur poltronnerie par un proverbe illyrien qui revient à ce vers de Pindare :

« La crainte des fantômes met en fuite les enfans des dieux. »

Les femmes morlaques, beaucoup plus adonnées à la superstition que les hommes, la portent souvent jusqu'à se croire sorcières elles-mêmes. On attribue aux vieilles sorcières des choses qui passent toute croyance. On dit qu'elles ont le pouvoir de faire perdre le lait des vaches de leurs voisins pour augmenter celui de leurs propres vaches.

Voici ce que racontait à ce sujet mon vieux Piétro.

Suivant son récit, il était couché dans une même chambre avec un jeune Morlaque. Il ne dormait pas, et il vit distinctement deux sorcières ouvrir le corps du jeune homme, et lui enlever le cœur pour le faire rôtir et le manger. Le jeune homme, à son réveil, sentit la place du cœur vide. En ce moment l'enchantement dut cesser; les sorcières s'envolèrent, en laissant sur la braise le cœur à moitié rôti. Piétro, qui jusque-là n'avait point bougé, parce qu'il était *enchanté*, eut alors le pouvoir de sortir de son lit. Il se hâta d'aller sauver le cœur du jeune Morlaque, et le lui fit avaler. Celui-ci, comme on pense bien, sentit tout de suite ce viscère rentrer à sa place.

Les Morlaques portent des *zapis* ou talismans cousus à leur bonnet, et en attachent même aux cornes de leur bétail.

Pour peu qu'un succès fortuit vienne confirmer l'utilité des *zapis*, tout le monde crie au miracle. Les Turcs eux-mêmes, entraînés par l'exemple, en achètent, et l'exportation de ces talismans est, pour les prêtres grossiers de ce pays, un article de négoce considérable.

On y attribue une propriété miraculeuse à diverses monnaies, soit du Bas-Empire, soit frappées à Venise dans le moyen-âge; on les confond sous la dénomination de médailles de sainte Hélène. On a aussi la plus haute vénération pour des monnaies hongroises, appelées *petizze*.

Adieu, vous recevrez bientôt de mes nouvelles.

UN GANT JAUNE.

COLORATION DU BOIS.

Plusieurs fois le *Musée* a entretenu ses lecteurs des procédés du docteur Boucherie sur le colorage du bois. Voici quelques notes nouvelles qui compléteront ce qui a déjà été dit :

Le docteur Boucherie, amené par la méditation à l'idée de pénétrer les arbres par des fluides susceptibles de modifier avantageusement l'aspect et la qualité des bois ouvrés, a obtenu de M. l'intendant général de la liste civile, toujours disposé à faciliter les progrès de la science, la faculté d'appliquer ses procédés à quelques arbres de la forêt de Compiègne. — Deux moyens sont mis en usage pour opérer la pénétration des bois. Lorsqu'ils sont en feuilles, la succion naturelle suffit pour faire monter un fluide étranger, du pied de l'arbre, où il est mis en contact avec le tissu cellulaire, jusqu'à l'extrémité des feuilles. Dans la saison où les arbres sont dépouillés de leur verdure, c'est abattus et découpés qu'au moyen d'une puissance foulante, les fluides peuvent être introduits dans les fibres du bois, en expulsant la sève, qui n'oppose qu'une très-faible résistance.

La rapidité avec laquelle s'accomplit la substitution du fluide étranger à la sève que contient un arbre, le volume de cette sève, que l'on recueille dans des baquets, dépassent tout ce que l'on pourrait supposer. Ainsi je citerai comme exemple un tronc de hêtre de 16 mètres de longueur sur 0 mètre 86 centimètres de diamètre moyen, cubant par conséquent 9 mètres 294 millimètres, qui, dans le mois dernier, a écoulé, en vingt-cinq heures, 3,060 litres de sève pure, qui ont été remplacés par 3,210 litres d'acide pyroligneux.

Il résulte de ce fait bien soigneusement constaté :

1° Que le bois de hêtre présente environ 2/3 solides et 1/3 de vide destiné à la circulation de la sève ;

2° Que, dans l'état naturel, un arbre d'âge avancé contient quelques parties vides où la sève ne pénètre plus, puisque 3,210 litres ont trouvé place dans le tronc dont il était sorti sorti seulement 3,060 litres. Ceci peut être attribué à l'état maladif de certaines portions du tissu dans lesquelles la sève n'est plus amenée par l'impulsion naturelle, mais qui ont dû se pénétrer par l'acide qui y était poussé avec une certaine force.

C'est ainsi que M. Boucherie arrive à introduire dans les pores des arbres les acides conservateurs qui remplacent la sève, agent si actif de corruption, et qu'il assure une durée incalculable, quant à présent, aux bois ouvrés. C'est par le même procédé qu'il y transporte les matières calcaires en dissolution, lesquelles y reprennent leur solidité primitive, rendent les bois ainsi préparés beaucoup plus durs, plus résistibles et à peu près incombustibles, qualités bien précieuses pour les constructions en général, et particulièrement pour celles de la marine.

Enfin, par des procédés chimiques, M. Boucherie obtient la coloration du bois, et lui donne telle teinte qu'il lui convient d'obtenir : le bleu, le vert, le rouge, le jaune, le violet, sont autant de nuances qui laissent apparens tous les nœuds, toutes les ronces formées par le tissu cellulaire, et produisent des variations très-pittoresques dans l'aspect des meubles fabriqués avec les bois ainsi préparés.

Cette coloration permettra aux ébénistes et aux tourneurs de confectionner de très-jolis meubles sans avoir recours aux bois étrangers, et elle n'exclut pas le moyen de donner à ces meubles une durée infinie en les préservant des vers et de la corruption.

Tous ces avantages s'obtenant par des procédés simples et au moyen de matières assez communes, ils ajoutent très-peu à la valeur du bois ; il y a donc lieu d'encourager une découverte aussi utile, qui honorera notre siècle, et qui doit avoir des conséquences très-importantes à une époque où l'agriculture a déboisé le sol et où les grandes constructions trouvent à peine dans les forêts qui nous restent les ressources qui leur sont indispensables.

MERCURE DE FRANCE.

(DU 15 FÉVRIER AU 15 MARS.)

Plusieurs incendies s'étant manifestés dans les environs de Vassy, le juge de paix du canton de Montierender s'est transporté sur les lieux pour constater les causes de ces sinistres. Les plus scrupuleuses recherches ayant prouvé que la malveillance n'y avait eu aucune part, et sachant qu'à la même époque des aérolithes étaient tombés dans le pays, M. le juge de paix a écrit à l'Académie qu'il regardait comme probable que ces incendies avaient été occasionnés par la chute de ces météores enflammés.

A l'appui de cette communication, qui peut avoir un certain intérêt légal, M. Arago a raconté que, se trouvant, en novembre dernier, dans une maison de campagne peu éloignée de Paris, il fut consulté par le maire de la commune pour savoir s'il regardait comme possible que l'incendie d'une meule de blé eût pu être occasionné par la chute d'un botile enflammé, plusieurs enfans jouant près de cette meule ayant déposé d'une manière positive qu'ils avaient vu une étoile filante tomber sur cette meule et lui communiquer le feu immédiatement.

— On lit dans un journal americain :

« Il se prépare quelque changement extraordinaire dans le système solaire, et le célèbre Hauff, de Berlin, en rapportant ses propres découvertes à ce sujet, appelle l'attention des hommes de la science en Europe. Il est évident qu'il s'opère un changement dans l'inclinaison de l'axe de la terre, l'equateur tendant, plus qu'on ne l'avait jamais remarqué, à une coïncidence avec l'écliptique. Depuis l'equinoxe d'automne l'obliquité, dans la marche de la terre, a subitement diminue, et, s'il n'intervient aucune influence compensatrice, il y aura bientôt un changement perceptible dans les saisons et dans la durée relative des jours et des nuits.

» La variation est deja telle que plusieurs calculs fixés pour la présente annee seront trouvés inexacts ; et, pour peu qu'elle continue, le marin ne tardera pas à éprouver quelque perplexité lorsque, en faisant ses observations, il s'apercevra que l'*Almanach américain* cesse d'être un guide sûr quant à la position de quelques etoiles fixes. Un patron de navire (Shipmaster), expérimenté et intelli-

gent, me racontait il y a quelque temps qu'à son retour des Indes Orientales, lorsqu'il eut atteint le sixième degré au nord de l'équateur, ses observations furent bien différentes de celles qu'il avait faites dans de précédens voyages, bien qu'il eût eu constamment le même chronomètre.

» Les pôles de Vénus sont maintenant élevés à 33 degrés pleins, et elle semble passer de son ancien éclat brillant à une couleur terne comme celle de Mars; le changement toutefois n'est pas encore perceptible à l'œil nu. A l'aide d'un télescope, on peut y apercevoir comme des vagues de feu roulant sur son disque (*waves of fire roding over her aise*). J'ai examiné ce phénomène avec beaucoup d'intérêt; il a commencé, il y a quelques mois, sur la partie méridionale, et s'est avancé graduellement sur toute la largeur, jusqu'à ce que la planète ait été complètement enveloppée. Le mouvement de la même planète dans son orbite semble aussi retardé, comme si elle était sous l'influence de quelque nouvelle puissance d'attraction.

» Herschell paraît avoir beaucoup diminué de grosseur; on dirait qu'elle a brisé les liens qui l'attachaient au système solaire, et recommencé sa course comme membre de quelque cortége céleste éloigné.

» Saturne également prend une physionomie inaccoutumée: une puissante conflagration gagne la ligne, jusqu'à présent obscure, qui partage son anneau; elle est arrivée à un point tel que, en deux endroits, toute la largeur a pris l'apparence d'un fer rougi au feu, et jetant un sombre reflet sur les portions adjacentes de l'anneau. »

— On compte en France dix-huit établissemens agricoles qui sont soutenus par le gouvernement. *Cinq instituts agricoles* situés : à Roville (Meurthe), dirigé par M. Mathieu de Dombasles; à Grignon (Seine-et-Oise), directeur, M. Bella; à Grandjouan (Loire-Inférieure), sous la direction de M. Rieffel; à La Saussaie (Aisne), M. Rivière, directeur; à Lafond d'Amberieux (Allier), M. le comte de Bonneval, directeur. — *Neuf écoles d'agriculture*, savoir : à Trois-Croix, près Rennes, M. Bodin, directeur; à Lannevez (Finistère), M. Félix, directeur; à Kervignac, près Lorient, M. Karmel, directeur; à Saint-Pierre-d'Irrube, près Bayonne, dirigée par M. Mazounette; à Montauronne (Bouches-du-Rhône), M. de Bec, directeur; à Sallegourde, près Périgueux, dirigée par M. de Lentilhac; à Belley (Saône-et-Loire); à Laporte (Maine-et-Loire); à Chazelle, près d'Angoulême. — *Quatre colonies agricoles*, celle de Mettray, près Tours; de Marseille; de Saint-Louis, près Bordeaux, et de Mont-Bellet, près Mâcon.

— Le roi de Prusse a ordonné l'établissement d'une galerie de portraits de célèbres savans, littérateurs et artistes allemands contemporains, que S. M. s'est réservé de désigner elle-même. Le premier sur lequel le choix du roi est tombé, c'est le philosophe M. de Schelling, dont le portrait sera exécuté par M. de Begas, de l'Académie royale des Beaux-Arts de Berlin.

— L'école de musique religieuse qui, par ordonnance royale, a été créée auprès de la cathédrale de Cologne, et dont la haute direction est confiée à M. Félix Mendelsohn-Bartholdy, sera prochainement inaugurée. S. M. vient d'ordonner que les jeunes gens qui y seront admis ne soient tenus que de faire une seule année de service militaire. Le nombre des élèves de cette école est fixé à 200, dont 100 de chaque sexe.

— D'après le projet de loi sur les monnaies présenté à la Chambre des députés par M. le ministre des finances, voici quels seraient les changemens opérés dans les monnaies du royaume : Les pièces de quinze et de trente sous, les pièces de six liards, les pièces de dix centimes à la lettre N, les pièces de un et de deux liards, les pièces de un et de cinq centimes et un décime, seront retirées de la circulation.

Les monnaies de cuivre et de métal de cloche seront remplacées par une monnaie de bronze, composée de cuivre et d'alliage : il sera frappé des pièces de 1, de 2, de 5 et de 10 centimes; la monnaie de bronze portera d'un côté l'effigie du roi, avec la légende : *Louis-Philippe Ier, roi des Français*, et au revers l'indication de la valeur de la pièce et de l'année de la fabrication; l'émission de la nouvelle monnaie de bronze ne pourra pas dépasser la valeur nominale de la monnaie de cuivre et de métal démonétisée.

Les pièces de un demi-franc et de un quart de franc, qui seront frappées à l'avenir, porteront au revers les mots : *cinquante centimes, vingt-cinq centimes*, au lieu de ceux-ci : *un demi-franc, un quart de franc*. Il n'y aura qu'un seul établissement destiné à la fabrication des monnaies; il sera fixé à Paris.

— La *Gazette d'état de Prusse* publie une description très-détaillée de la fête donnée par le roi de Prusse le 28 février, et pour laquelle on avait distribué 3,500 billets. On a représenté la *Fête de Ferrare*, dont voici le sujet. Nous devons dire de suite que le prince et les princesses de la cour de Ferrare étaient représentés par les membres de la famille royale en costumes de l'époque.

On suppose que le duc Alphonse de Ferrare avait profité de la présence à sa cour de plusieurs hauts personnages pour arranger une mascarade, et qu'il avait décidé qu'avant la fête proprement dite on représenterait un divertissement et des tableaux vivans. Il avait chargé de l'exécution des différentes parties du divertissement Guarini et le Tasse.

Ce divertissement est divisé en trois actes : 1° l'entrée de la cour et des hôtes du duc de Ferrare; 2° l'entrée de la troupe déguisée et costumée, composée de l'armée des chrétiens, des enchanteurs et des fées, des aventuriers, de l'armée des Sarrasins; 3° les tableaux vivans; ils étaient empruntés de la *Jérusalem délivrée* du Tasse; les décors étaient de M. Cornelius et la musique de Meyerbeer. Ces tableaux représentaient les sujets suivans : l'ange Gabriel apparaît au duc Godefroi de Bouillon; l'armée des croisés voit pour la première fois Jérusalem; Eustache présente Armide à Godefroi de Bouillon, son frère; Herminie auprès des bergers, revêtue de l'armure de Clorinde; Clorinde mourante reçoit le baptême des mains de Tancrède; Herminie et Vafrin trouvent Tancrède évanoui près des restes inanimés de Clorinde.

A onze heures on servit le souper, auquel avaient été invitées plus de mille personnes; pour les autres spectateurs on avait dressé des buffets. Après le souper, la danse a commencé et a duré jusqu'après deux heures du matin. Des personnes présentes à la fête assurent que depuis de longues années Berlin n'a été témoin d'une fête aussi grandiose, aussi véritablement royale par sa pompe et la magnificence qu'on y a déployée.

Les tableaux et allégories, représentés par près de 70 personnes de la cour, ont fait l'impression la plus agréable sur tous les spectateurs. La richesse des costumes n'a rien laissé à désirer. De jeunes officiers, sous le costume des pièces d'un jeu d'échecs, ont beaucoup contribué au plaisir de la société. Dirigés par deux sorciers, ils ont joué une partie d'échecs et ensuite exécuté un quadrille.

— *L'Académie d'archéologie de Belgique* vient d'adresser des diplômes de membres correspondans à MM. Guizot, Raoul-Rochette et S. Henry Berthoud.

— Parmi les publications nouvelles, on remarque un joli volume de poésies, intitulé : *Paquerette*, et qui est dû à M. Mestre-Hue.

— Un autre recueil de poésies auquel est dû un beau et légitime succès, *Tumulus*, par M. Alexandre Cosnard, vient d'être mis en vente chez Jules Laisné, galerie Véro-Dodat. Nous reviendrons sur ce livre qui se recommande par un puissant et douloureux intérêt comme par toutes les qualités de l'écrivain et du poëte.

— M. Armand Marquiset, ancien sous-préfet de l'arrondissement de Dôle, vient de publier, sur cet arrondissement, un ouvrage du plus haut intérêt; ce livre intitulé : *Statistique historique de l'arrondissement de Dôle*, est une histoire complète, précise et d'une extrême exactitude de chaque ville, de chaque commune et de chaque château du pays; rien n'est oublié, ni les hommes, ni les choses. Une telle œuvre a dû nécessiter des recherches et des études pendant plusieurs années; elle atteste une connaissance profonde et un véritable amour du pays auquel sont consacrés ces deux énormes volumes. Cependant le style en est facile, la forme attique, et souvent pleine de drame et de vif intérêt.

M. Marquiset, appelé aujourd'hui à d'importantes fonctions au ministère de l'Intérieur, n'a pas laissé seulement à Dôle le souvenir d'un heureux et savant historien; son administration sage et habile lui a valu l'estime et l'affection de toute la ville. Il vient d'en recevoir une preuve unique peut-être dans les fastes administratifs. Une médaille d'or, résul-

tat d'une souscription à 25 centimes, lui a été offerte par la ville de Dôle; cette médaille est assurément la récompense la plus honorable et la plus douce que puisse recevoir un homme d'esprit et surtout de cœur.

— M. Defauconpret, traducteur de Walter Scott, vient de mourir à l'âge de 75 ans. Après les études les plus brillantes, il se livra d'abord à la littérature avec toute l'ardeur de sa vive imagination. Il composa un grand nombre de poésies légères, des vaudevilles, des comédies, une tragédie même; mais la plupart de ces essais littéraires restèrent inédits, et, après ce premier tribut payé aux muses, M. Defauconpret se prit de passion pour ces grandes et belles pages historiques que Walter Scott commençait dès lors à jeter abondamment à un public avide. Il se mit à les reproduire avec le même soin, avec la même fidélité qu'il eût traduit Horace ou Virgile, ses auteurs favoris, et le grand Inconnu devint populaire en France comme il l'était en Angleterre. Pendant vingt ans qu'il resta à Londres, M. Defauconpret, toujours la plume à la main, sans se donner un seul jour de relâche, publia plus de 600 volumes de traductions diverses, et plusieurs ouvrages originaux. On n'a point oublié ses piquantes observations sur les mœurs anglaises, publiées sous le titre de *Quinze jours à Londres*, — *Six semaines à Londres*, etc. Cette prodigieuse fécondité avait fait croire très-sérieusement qu'il tenait à Londres un bureau de traductions, tandis qu'il n'avait jamais eu d'autre collaborateur que son fils, aujourd'hui directeur du collége Rollin.

— M. Lambert-Massart vient d'être nommé professeur de violon au Conservatoire de musique, en remplacement du célèbre Baillot.

— Deux événemens artistiques des plus graves doivent s'accomplir, selon toutes probabilités, aujourd'hui 15 mars; c'est l'ouverture du Salon, et la première représentation de *Charles VI* à l'Opéra; le livret est de M. Casimir Delavigne, et la musique de M. Halévy. A ces chances, disons mieux, à ces certitudes de réussite, se joint la réunion des artistes les plus célèbres, Mmes Stolz et Dorus-Gras; MM. Baroilhet, Poultier et Duprez. Un luxe inouï de mise en scène et de décors doit placer parmi les succès exceptionnels le succès de cette pièce.

Quant au Salon, il ne nous est point encore possible d'en parler. Nous nous contenterons donc de reproduire aujourd'hui la gravure au trait d'une statue de M. Simonis, de Bruxelles. Cette œuvre naïve et d'une grande portée fait partie du Salon, où l'attend probablement la vogue qu'elle a obtenue à Bruxelles.

— Les acteurs du théâtre Comte doivent représenter sous peu de jours, à la Maison royale de Saint-Denis, une pièce en deux actes, intitulée : *Une Fille de la Légion-d'Honneur.*

Le théâtre Comte a nos sympathies, nous l'avons déjà dit plusieurs fois. C'est qu'en effet, depuis trente-deux ans, aucun théâtre n'a plus de droits que le théâtre Comte à l'estime et à la gratitude des pères de famille et de tous ceux qui se sont occupés de l'amélioration de la jeunesse.

En ceci, M. de Lamartine est de notre avis, car il écrivait naguère à M. Comte :

« Je me suis empressé d'applaudir, » avec tous les amis de la morale et du » talent, les ouvrages d'un théâtre qui » réunit ces deux titres à l'estime des » hommes de bien. »

Enfin M. de Pongerville, de l'Académie française, ajoutait :

« L'exemple peut tout sur l'esprit humain si naturellement enclin à l'imitation. Vous avez trouvé l'heureux moyen » d'amuser et d'instruire, à une époque » où l'art et le goût nous menacent de » leur divorce. »

MM. Émile Vanderburck, Scribe, Cogniard frères, Mélesville, Bouilly, Ménissier, et presque tous nos auteurs célèbres ont prêté à M. Comte l'aide de leur talent ; une des pièces qu'on joue sur cette petite scène a obtenu le prix Montyon.

Enfin, du théâtre Comte sont sortis un grand nombre d'artistes aujourd'hui célèbres, et parmi lesquels il faut citer: Mmes Verneuil, Clarisse, Atala Beauchêne, Varlet, Aline Duval, Mirecourt; et MM. Riché, Labat, Emile Taigny, Charles Perey, Hyacinthe et Francisque.

Déjà plusieurs fois M. Comte a donné des représentations dans l'Etablissement royal de Saint-Denis, et a reçu les félicitations de madame la surintendante. Une des principales scènes de *La fille de la Légion-d'Honneur* est empruntée au tableau qui figure dans le grand salon de la Maison royale.

Le rédacteur en chef, S. HENRY BERTHOUD.

Le directeur, F. PIQUÉE.



L'*Enfant au tambour*. (SALON DE 1843.)

Imprimerie de HENNUYER et TURPIN, rue Lemercier, 24, Batignolles.



C'était en 1830.

Septembre, mois abondant des vacances, mois béni des écoliers, réunissait six collégiens dans une maison confortable qui venait d'ouvrir largement ses portes et ses sourires à ses jeunes maîtres. Ils y rentraient joyeux comme les pigeons au toit, légers de latin et de philosophie : mais pas un d'eux n'atteignait douze ans, et les parents de ces jeunes garçons ne leur demandaient encore qu'un bon cœur, bien ouvert comme leur appétit, dont un vaste jardin fruitier, la bruyante basse-cour et l'étable peuplée de belles vaches noires se chargeaient de combler les frais.

Ce paradis d'enfans était situé au bout de la plus longue rue de Passy, surmontant et regardant la Seine ; rue que l'on appelle Basse, bien qu'il faille gravir, aux deux extrémités, une colline mal pavée et vingt escaliers à demi rompus pour y atteindre. Les noms des rues éternisent souvent de bizarres distractions. Mais bah ! les écoliers ont des ailes, et pour eux cette rue n'était ni plus basse ni plus haute qu'une autre ; elle allait droit au plaisir.

Les hauts arbres, flottant au-dessus des murailles, semaient encore, à l'époque dont nous parlons, leur murmure et quelque parfum de sève sur la tête du passant rêveur.

De longues grappes de feuilles qui devenaient rouges avant de mourir, balançant dans l'air leur teinte chaude mêlée aux mille teintes de l'automne, faisaient dire à ce rêveur : « Le soleil a passé par là ! » comme on dit d'un autre soleil, à l'aspect de quelques beaux visages touchés du souffle d'un autre automne aussi.

Une nuée de moineaux s'en abattait parfois jusqu'à terre, comme une ondée de feuilles chassées par une bouffée de vent; puis, apparaissait la grille surmontée de lances dorées, qui laissait voir jusqu'au fond un jardin plein d'ordre et de grace. Les pieds de la maison étaient entièrement cachés par des fleurs abondantes; elles régnaient au dessus du sol, des deux côtés d'un perron bordé d'arbustes dans des vases de stuc. C'est là que depuis huit jours les préparatifs de vacances occupaient la maîtresse et les servantes, plus une petite fille de six ans, qui, avec un chat dans ses bras, faisait autant de pas que sa mère et ses bonnes, pour aider à ce grand événement.

Des lits, de forme et de couleur semblables, étaient soigneusement dressés, deux par deux, dans trois jolies chambres de plain-pied. A leurs croisées flottaient de longs rideaux de mousseline qui sentaient bon le muguet des bois, et les vitres étincelantes laissaient errer les yeux sur un paysage enchanteur. Cette espèce de dortoir, à trois cloisons légères, était gaîment tendu d'une étoffe où couraient de grands feuillages verts sur un fond blanc mat qui ressemblait à de la neige durcie. Le soleil levant, n'ayant pour obstacle que les hautes vignes qui servaient d'encadrement aux fenêtres, y entrait, le matin, comme un lustre allumé par magie pour éveiller les heureux collégiens, et leur montrer le raisin mûr qui ne demandait qu'à être cueilli, sorte de service que nos écoliers lui rendirent avec une égale promptitude. Dieu sait de quels cris perçans George, Horace et Lucien, les premiers arrivés de la veille, saluèrent cet ardent visiteur de leur liberté rendue. La mère en tressaillit d'une grande joie de mère, et le chien Mahomet s'agita de telle sorte, en poussant ses longues salutations d'amour, qu'il fallut l'ôter de la chaîne avant qu'il s'y rompît les dents.

Ce beau jour était aussi le jour de naissance d'Angéline, qui seule l'ignorait dans la maison. Insoucieuse encore d'elle-même, elle dormait profondément, quand la voix de ses frères et les transports de Mahomet lui firent entr'ouvrir doucement les yeux. Elle n'eut, cette fois, besoin de personne pour s'habiller et se faire belle, et ce fut peu d'instans après que Lucien, George et Horace l'arrêtèrent au haut de l'escalier, en lui barrant le passage, comme elle sortait vivement de sa petite chambre.

Horace, l'aîné des trois garçons, étendant devant elle son mouchoir, lui demanda si elle voulait jouer à colin-maillard.

— Quoi! dans l'escalier, mon frère?

— Pourquoi pas?

Et il gagea que s'il lui bandait les yeux, elle ne trouverait pas la chambre de leur mère.

— Je gage que si, répondit Angeline; dix escaliers à descendre; un corridor à traverser; un coin à tourner du côté où je fais le signe de la croix; trois portes à compter pour frapper à celle de maman, et l'on y entre; mettez le mouchoir; j'arriverai aussi vite que vous.

Ses frères, qui avaient pour cela leurs raisons, bandèrent les yeux d'Angéline qui, les bras en avant et frôlant des pieds les dalles avec prudence, glissa, sans se tromper, le long du chemin que l'habitude lui rendait visible. Tous trois la suivaient sans respirer, riant sous leurs mains, et se poussant l'un l'autre du coude. Il était évident qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire dans leurs petites têtes. Leur sœur, qui n'y voyait goutte et n'entendait que mieux, pensa qu'ils riaient de sa tournure d'aveugle.

— J'y suis! cria-t-elle en tournant la clef, sur laquelle sa main tomba juste comme si elle eût vu clair sous le foulard d'Horace.

— J'ai gagné! Bonjour, maman!

— Vraiment oui, tu as gagné, lui dit sa mère en lui rendant la vue; car tout cela est à toi.

Qu'était-ce donc? Une chose incroyable, et difficile à voir d'abord, même sans bandeau; car ses frères se mirent à danser autour d'Angéline stupéfaite de la grande lampe et des bougies allumées sur une table couverte de je ne sais pas combien de merveilles. Les persiennes fermées et les rideaux abattus donnaient un singulier éclat à ces choses, étincelantes au milieu de vives lumières. Était-ce une fée entr'ouvrant la muraille pour laisser admirer aux enfans l'illumination de son palais? C'est ce qu'Angéline brûlait de savoir, et c'est pourquoi, suppliante au milieu du rond qui tournait avec une extrême agilité, elle faisait mille efforts pour désunir les mains qui l'enchaînaient. Enfin les danseurs s'arrêtèrent, feignant de céder à la pression de si petits doigts, mais curieux eux-mêmes de prendre part à l'examen de la table lumineuse.

Ce qui les frappa tous d'une grande admiration, ce fut une fabrique à trois étages, éclairée au dedans, et dont toutes les fenêtres étaient ouvertes, de manière à laisser voir les usines, les métiers à coton, et les ouvriers fileurs surveillant leur travail dans différentes attitudes. Un gros chien roux, presque vivant, gardait la porte de cette filature pleine d'animation et de silence. C'était à inspirer de l'amitié pour tous ces prolétaires studieux, faisant des fils si legers avec leurs doigts si rudes en apparence. Les garçons voulaient entrer leurs mains par les fenêtres pour mieux comprendre ces métiers en les démontant; et Angéline perdait la respiration; à peine retrouvait-elle de temps à autre la force de s'écrier:

— Que c'est beau! que c'est beau! que c'est beau! j'aime beaucoup ces hommes! et j'aime beaucoup ces lumières qui sont de vraies lumières! Et voyez ce chien qui a les vrais yeux d'un chien! ah! je crois que tout cela bouge et change de place!... Que c'est beau! que c'est beau! maman, que c'est beau!

La mère était très-contente aussi.

— A présent, regarde par ici, dit George pressé de lui offrir une preuve de son talent dans l'art du dessin.

— C'est joli! dit Angéline en admirant une maison au crayon rouge, encadrée sur une boîte pleine de bonbons.

— C'est moi qui ai fait cette maison, avoua George qui étouffait de garder si longtemps son secret.

— Pourquoi, demanda Angéline, as-tu écrit dessous: « La fête »; on ne voit personne nulle part?

— On danse dans la maison, repartit vivement George; tu ne devines pas cela, toi, parce que tu ne dessines pas encore; mais tu vois bien qu'une grande fumée sort de toutes les cheminées; il y a donc du feu partout et un festin d'enfer.

— Ah! oui, répondit Angéline souriant au bonheur de ceux même qu'elle ne voyait pas, et croyant ce que les autres semblaient aimer à croire.

Elle fut bien payée de son acquiescement; car il y avait encore quelque chose de nouveau à voir dans cette espèce de Noel à l'allemande. Mme Gastines nourrissait une tendre prédilection pour les mères allemandes, si patiemment affairées du bonheur moral de leurs enfans; ces femmes, toutes pareilles aux Flamandes, que Fénelon compare à des pariétaires vivantes, si fortement enlacées autour de leur maison, qu'il faudrait faire écrouler les murailles pour les en arracher. Ainsi, dans les plaisirs innocens dont elle semait son foyer pour le rendre éternellement cher à la mémoire de sa famille, on voyait percer les croyances nourries au fond d'elle-même; ces croyances divines l'ayant

soutenue tout le long de sa vie au milieu de beaucoup de chagrins, elle ne manquait pas d'en préparer le secours à ces jeunes âmes qui venaient d'elle, et qu'elle était chargée de ramener au ciel par le chemin qu'elle avait traversé sans se perdre ; heureuse femme !

Loin donc de détruire dans sa fille cette crédulité charmante qui, disait-elle, est la soumission des anges, elle l'en récompensait par de douces surprises, les plus pures qu'une mère puisse inventer, devant lesquelles trois écoliers turbulens se tenaient attentifs, par un charme que comprendront peut-être les autres écoliers pour lesquels nous esquissons ce tableau d'intérieur. Ils admettront du moins qu'une enfant de six ans pouvait se délecter à la vue des joujoux sérieux qui retinrent sans ennui, durant une grande heure, l'âge plus raisonnable des frères d'Angéline.

Il reste à dire que derrière la filature illuminée s'élevait on ne savait quoi de plus lumineux encore. Horace, sur un regard expressif de sa mère, poussa de côté la fabrique, et découvrit aux yeux de tous un rocher d'une demi-toise au moins ! à la hauteur près, il ressemblait aux plus hauts rochers du monde ; car il était en granit, et de la mousse réelle sortait de ses fentes et de ses rugosités. Dans une cavité, formée au centre du rocher, était incrustée une Vierge en cire, belle et gracieuse, debout avec son enfant dans ses bras, comme on en voit de suspendues, on ne sait par quel miracle, aux flancs perpendiculaires des Alpes. Angeline poussa un cri à l'aspect de cet enfant divin dont la figure était envahie par des boucles de cheveux les plus blonds et les plus doux de la terre. Un fanal en forme de réverbère brûlait au-dessus de cette niche qu'il éclairait. Décidément c'était un spectacle fait pour justifier le saisissement d'Angéline, surtout quand ses frères, qui étaient dans le secret dès la veille, s'écrièrent bruyamment que tout lui appartenait à cause de son jour de naissance.

— Ah! maman ! dit Angéline dès qu'elle put parler ; j'aime bien toutes ces choses ; mais que je t'aime !

— Présentement, dit Mme Gastines, lisons donc les lettres de Maurice et de Louis ; car je n'ai pas encore bien compris pourquoi ils arrivent vingt-quatre heures après vous.

Comme ni George, ni Lucien, ni Horace ne répondent très-vivement à cette question de leur mère, nous avons le temps de rétrograder quelque peu pour nous rendre un compte exact des noms, des caractères, de l'âge et du nombre des habitans de cette riante maison de Passy, dans laquelle nous nous promenons comme des personnes invitées aux vacances.

Mme Gastines en est l'unique maîtresse ; elle en fait, comme nous l'avons vu, l'Eden de ses cinq enfans. Horace, l'aîné de tous, n'a pas douze ans ; il est brave, exalté et bon ; destiné à l'état militaire comme son père qui se bat en Afrique, déjà la place d'Horace est marquée à l'École Polytechnique ; c'est dans sa tête de fer que ce plan est écrit, irrévocable comme son extrait de baptême. Son extrait de baptême date de la triste ascension de Bonaparte au rocher de Sainte-Hélène. On dirait qu'en naissant ce nom lui est entré dans le cœur ; il sera bonapartiste.

George, le second fils du colonel Gastines, n'a pas réfléchi le moins du monde à la nuance qui sépare déjà son avenir de celui de son frère ; car il aime son frère de toute son âme, et il a dix ans. Il dit des mots qu'il attrape au vol, il les répète à titre d'inventeur ; c'est encore là toute la profondeur de sa conviction. Il n'en passe pas moins au collége de Sainte-Barbe pour royaliste absolu. Le hasard nous ayant rendu témoin de la source de ce bruit, nous y remontons un moment comme historien de cette heureuse famille.

Il est advenu (ceci est de l'histoire) qu'au jour de l'an 1826, M. l'abbé Mailla, que vous connaîtrez tantôt pour le meilleur des abbés et des oncles, a fait entrer, par la petite porte du jardin, un cheval à bascule sur lequel George et Horace voulurent monter avec un égal empressement. Ce débat, qui se passait au fond d'un corridor, menaçait de troubler une nombreuse réunion d'enfans, de voisins et de petites filles qui allaient danser ; l'abbé Mailla, tendre et persuasif comme l'abbé Jocelyn, tira l'ardent Horace par la manche, et lui donna un sabre caché dans un coin sombre. Horace bondit sur le sabre ainsi qu'un autre Achille ; mais sa seconde joie fut pour l'abbé, qu'il baisa de tout son cœur en lui chuchottant à l'oreille :

— Je rattraperai George à pied !

George passa donc tranquillement au milieu de la grande chambre, feignant d'éperonner de temps à autre le cheval de bois, tiré par une corde cachée sous son caparaçon d'hermine. Tous les manchons et boas étouffaient presque George de leur opulente chaleur ; il faut avouer que George n'était pas moins somptueux que son cheval ; voici comment on se le rappelle :

Un long cachemire rouge à palmes riches était attaché sur ses épaules au moyen de belles boucles en cuivre doré. Les plumes blanches de beaucoup de dames flottaient sur son chapeau retroussé à la Henri IV, ainsi que sur la tête altière du coursier, que l'on salua de mille acclamations bruyantes.

George perdit un moment l'équilibre ; ce bruit était doux ; sa raison tournoyait ; il était ivre de gloire ; il était roi !

On lui demandait de tous côtés de parler au peuple ; il entendait dans ses oreilles des voix confuses crier :

— Haranguez vos sujets ! vos sujets vous en prient !

George se tenait pour lors immobile, très rouge de la chaleur de tant de manchons. Une dame, qui le vit embarrassé, lui souffla une longue phrase oratoire dont il ne put saisir que ces mots, qu'il balbutia, du reste, avec beaucoup de dignité :

— Je suis toujours... le roi !

Il fut couvert d'applaudissemens. C'est depuis cette soirée que quelque chose de royal reparaît de temps en temps dans son maintien ; il se ressouvient qu'il a eu des sujets. Mille idées vagues de pouvoir bourdonnent comme des mouches brillantes sur les fibres trop tendues de son petit cerveau. Ne pouvant vivre en roi, il veut vivre sous un roi, et il signe : *Saint-Georges de Gastines*. Sa santé est parfaite. Il est rond, blond et frais comme une rose. Il aime à dormir et il adore les gateaux ; mais quand il se bat c'est jusqu'au sang ; il a pourtant les fossettes du rire gracieusement profondes.

Lucien est Horace, moins dix mois ; il parle plus rarement que lui : il ne respire, dirait-on, que quand Horace a respiré. Si Horace marche, il marche ; s'il rêve, il le regarde penser, et il l'écoute vivre pour vivre. Quand Horace dit : « Je voudrais taper ce grand Max, qui m'appelle, par charge, le petit caporal », Lucien répond résolument : « Allons taper Max. » Quand, après avoir réfléchi, Horace ajoute : « Attendons qu'il soit remis de son entorse », Lucien se rassied en disant : « C'est ça ! » Il a déclaré un jour à ce frère, qui ne se promène qu'avec lui, et ne dort bien que là où il dort : « Si tu te fais empereur, je me ferai Bertrand : j'aime autant l'un que l'autre. »

Quant à Max, c'est le riche enfant d'un créole de la Mar-

tinique. Ses parens, en relations d'intérêts avec la famille Gastines, lui ont confié la surveillance de son éducation au collége Sainte-Barbe. Il s'y fait aimer par ses profusions et l'intarissable abondance de sa parole. Si les *Mille et une Nuits* n'étaient pas faites, il les inventerait toutes en faveur de son pays. Il est républicain comme Toussaint Louverture, et n'écrit ses thèmes qu'avec des gants jaunes. Plus souple qu'un palmier, plus prompt qu'une pirogue à douze rames, l'irrésistible douceur de son accent et le rire qui danse dans le feu de ses regards lui donnent déjà le pouvoir de la séduction et le besoin d'être séduit qui possèdent tour à tour ces jeunes *candio* (1), passionnés pour le luxe et pour la liberté.

Louis est l'orphelin d'un brave officier tué en Grèce, sous les yeux de M. Gastines. Le pauvre enfant, sans mère, suivait partout l'armée avec un sabre plus lourd que lui; quand il vit son père mort, il voulut tuer tous les Turcs avec son grand sabre. Ses efforts impuissans et ses cris lamentables touchèrent les soldats de plus de compassion que le tableau terrible du champ de bataille. A chaque nouvel assaut, il était repris d'une rage si sauvage et de convulsions si violentes, qu'il fallait lui ôter son sabre dont il ensanglantait ses mains débiles. M. Gastines en prit une pitié sérieuse et l'envoya, par occasion sûre, à sa femme, le modèle des femmes.



« Voici, lui écrivit-il, un enfant de plus à élever. Je l'ai
» pris sur le corps expiré de son père que j'estimais. Faites-
» nous-en un fils digne de la mère que je lui donne. Dieu
» est le parrain dans de telles adoptions. Je bénirai mes fils
» s'ils aiment bien leur frère. »

— M'aimeras-tu bien aussi pour ta mère? avait demandé Mme Gastines, les yeux humides, au petit Louis arrivé sain et sauf, qui l'examinait curieusement, le cœur gonflé mais silencieux.

— Allons, dis, enfant: m'aimeras-tu bien?

— Très-bien! répondit-il tout d'un coup en lui tendant la main, comme s'il comprenait, à quatre ans, la sainteté du pacte qui les unissait déjà.

Tel était, il y a trois années, le petit Louis que vous allez voir rentrer tout à l'heure dans la maison bénie, avec son petit ami Maurice; Maurice, qui va se faire connaître à vous par une lettre dont Mme Gastines demande la lecture. Cette lettre le peint mieux que tout ce que l'on pourrait vous raconter de son innocence profonde.

— Je crois, répéta doucement Mme Gastines, que mes enfans n'ont pas entendu ce que je viens de leur dire.

Ils levèrent tous trois la tête avec un mélange d'attention et d'embarras.

— C'est que je n'ai pas encore bien compris pourquoi vous êtes revenus avant Maurice et Louis. Si vous aviez été bien sages, vous, les plus grands, vous les auriez fait marcher sous votre surveillance; c'était dans l'ordre. Nos voisins pourraient croire qu'ils sont en retenue. Il faut soigner sa réputation de bonne heure.

George prit la parole, et répéta qu'ils n'avaient trouvé que trois places de retour à Passy.

Leur mère ne se contenta point de cette excuse. Elle prétendit que l'on eût dû attendre un jour, afin de revenir tous les six à la fois, Max, le créole, ne pouvant manquer d'obéir à sa famille, en venant partager leurs jours de congé.

Lucien, qui d'ordinaire parlait moins que les autres, mais dont le nom de Max excitait l'attention, dit que c'était précisément à cause de lui qu'ils n'avaient pas attendu. George ajouta d'un air dégagé que Martinique était assez raisonnable pour conduire les petits, lui qui se croyait destiné à régir l'univers.

— Ce n'est donc pas tout à fait parce qu'il n'y avait pas de places pour tous que vous êtes revenus séparément? Il y a quelque chose, mes enfans.

— Veux-tu savoir? avoua Horace avec un grand sang-froid: c'est que nous ne sommes pas de la même opinion que Martinique, et que Louis et Maurice sont toujours accrochés à ses discours.

La tasse de café, que Mme Gastines portait à ses lèvres, fut posée sur la table, et elle regarda son fils avec étonnement.

— Tu as une opinion, cher ami! lui dit-elle, riant à moitié.

— Nous en avons tous une, ma mère, repartit plus gravement Horace en lui prenant la main.

(1) *Fashionnables, bons* du pays.

— Tu me surprends beaucoup! est-ce qu'on parle politique dans vos classes?

— Oui! oui! cria George; en attendant la récréation, nous composons un journal; chaque opinion a le sien, et nous sommes trois opinions à Sainte-Barbe.

— Ah! mon Dieu.

—Horace en rédige un beau à lui tout seul; six colonnes par semaine, pour paraitre le dimanche matin. Après déjeuner, on s'assemble à la Chambre, qui est une terrasse au bout du jardin; on lit, on se dispute, et l'on vote.

— C'est du beau, mes enfans! Vous cherchez de bonne heure les moyens les plus prompts pour mourir de chagrin.

— Un homme ne meurt pas de chagrin, dit Horace avec calme.

— Bonaparte est mort de plaisir, peut-être?

— Il est mort d'étouffement, ma mère, et dans quatre ans, je passerai par Saint-Cyr, pour aller en demander raison à l'Angleterre.

La conversation s'était arrêtée tout court, quand Margery, femme de charge de la maison, s'avança vers Horace qu'elle eût volontiers embrassé, et lui dit confidemment :

— Tu crois donc qu'il est mort, toi?

— Comment, si je le crois! repartit Horace dont les yeux étincelèrent de ressentiment.

— C'est une erreur profonde, mon garçon. Nous en savons là-dessus plus que je ne peux t'en dire; il n'est pas mort.

— Que tu es folle! bonne Margery, dit Mme Gastines pressée de connaître l'état moral dans lequel lui revenaient ses enfans.

— Pour toi, George, poursuivit-elle, il ne me paraît pas probable, avec ton étourderie, que tu puisses avoir choisi ta religion politique.



— Bah! j'ai la foi sans le raisonnement, dit George en finissant sa tartine. Je me sens royaliste, et comme je veux un roi absolu, je ne me dispute pas trop avec mes frères sur leur empereur, qui ne l'était pas mal.

— Tu ne sais ce que tu dis, interrompit Horace avec feu. Il avait le pouvoir magnétique, entends-tu? Tout venait au-devant de sa volonté, comme des milliers d'aiguilles accourent vers l'aimant qui se tient immobile. N'as-tu pas vu des foules de canards de verre, dans un seau d'eau, se précipiter vers un but aimanté? Ah! c'est le secret : il l'avait, lui! Cherche l'aimant maintenant, il n'y a plus que les canards.

George ne répondit pas, et se dandina en mangeant de la confiture. Sa mère, qui jeta un regard prompt sur Lucien, le vit tellement rapproché d'Horace, et le regarder avec tant d'intelligence, qu'elle comprit qu'il porterait le même uniforme.

— Je ne vous demande pas, dit-elle, le devinant en effet fort bien, dans quel esprit vous avez laissé Max. S'il n'est pas plus raisonnable que vous, dont il est un peu l'aîné, j'ai bien peur qu'il ne soit...

— Tu vas voir, s'écria George, qui retenait surtout les jeux de mots : on ne dit pas à Sainte-Barbe qu'il est le *nec plus ultrà*, mais le nègre le plus ultra de notre Chambre. A présent devine ses sympathies.

— C'est connu ce que tu dis là, et c'est de l'insulte.

— Au contraire, maman, lui-même se fait honneur de son origine; il dit que le noir est plus noble que le blanc.

— Tout ce qui est brave est noble, déclara Horace, et je me battrai de bon cœur avec lui, s'il a du cœur.

— Ah! démons, soupira Mme Gastines plus agitée qu'elle n'en faisait semblant; tandis qu'Angéline, fatiguée de tant de paroles inintelligibles pour elle, s'endormait insensiblement, les deux bras serrés autour du rocher à la Vierge, sur lequel sa tête s'était inclinée.

— Vous ne me parlez pas de Louis, notre pauvre orphelin, si doux, dont les secondes dents ne sont pas encore toutes venues.

— S'il ne dit rien pour contrarier les autres, c'est qu'il est brèche-dent, dit George dont la malice se dilatait. Va, s'il pouvait articuler sa pensée, on verrait bien que c'est un juste-milieu fini.

— Je crois qu'il n'a rien d'arrêté, repartit Horace défendant Louis absent; mais je suis vexé quand il écoute Max, avec ses grands yeux ouverts, et la bouche béante comme s'il avalait des pralines de républicains. C'est ennuyeux de voir un mioche sans caractère, séduit par du clinquant de nègre, qui se croit plus noble que les blancs, et qui soutient que le bon Dieu est noir.

Au nom de Louis, Angéline s'était réveillée, pensant qu'il entrait; ses yeux se tournèrent à demi fermés vers la porte, mais ils se refermèrent accablés de sommeil.

— Lisons donc les lettres des absens, dit la mère, nous y trouverons sans doute quelque indice de ce que tu penses contre eux, George.

— Sur eux, maman. Il leur faut une croyance aussi; il n'y a que les bêtes, chez nous autres hommes, qui puissent vivre sans croyance.

— Sans passion, veux-tu dire. Tu fais de l'esprit, mon George; tu me rappelles ton pauvre oncle : il a tant parlé sans penser, qu'il n'a réussi à rien de sérieux qu'à se faire dentiste.

— Je ne mens jamais, maman, répliqua George avec une vive rougeur.

— Non, mais tu es si léger que tu crois croire les choses les plus opposées entre elles.

Voyons les lettres qu'elle tira de sa poche, n'ayant eu qu'à peine le temps de les lire. L'écriture de Louis, quoique encore un peu grosse, n'était pas mal, et la lettre exactement telle que nous allons la transcrire.

Sainte-Barbe.

« Madame et maman,

» Que je suis triste, maman! Je retourne vers toi les
» mains vides, je n'ai pas eu de prix ; c'est terrible à pré-
» sent de voir retourner, avec des prix, mes frères, près
» de leur mère, qui est ma mère, et qui les embrassera de
» joie. Je n'ose venir à toi, je n'ai point de prix. Je veux

» travailler cette année pour n'avoir plus de honte. Tout le » monde et Angéline me demandera mes succès... Je n'aurai rien à dire, rien du tout. Je veux gagner des prix, j'en » aurai l'année prochaine, car je n'ai rien à te porter, et je » suis las de moi. C'est ma distraction qui en est cause. Je » mourrai de chagrin si je n'en ai pas. Que vais-je devenir » si je marche à reculons! Ne le dis pas à Angéline.

» Ton respectueux adopté, et très-empressé serviteur,

» Louis FLORIAN. »

— Je ne vois pas la moindre trace d'opinion politique dans cette lettre, dit Mme Gastines avec un grand sérieux; et voyant deux grosses larmes couler des yeux fermés d'Angéline, qui n'avait pas fait le moindre mouvement durant cette lecture : Éveille-toi, petite, poursuivit-elle en passant doucement son mouchoir sur ces larmes, dont elle ne lui savait pas mauvais gré, non plus que de sa retenue à les montrer. Voici à ton adresse une grande lettre de Maurice; lis tout haut, puisque tu lis déjà l'écriture.

Angéline détacha du rocher ses bras engourdis, et d'une voix dont sa mère seule comprenait l'altération, elle lut :

Sainte-Barbe, après la distribution des prix.

« Ma chère Angéline,

» Je souhaite le bonjour à maman, je souhaite le bonjour » à mon oncle l'abbé Mailla, je souhaite le bonjour à Margery, je te souhaite le bonjour.

» Je t'apprends que j'ai eu quatre premiers prix et deux » accessit; je te dirai de quoi, en portant mes prix, que tu » verras.

» J'ai été bien souvent puni; je disais toujours que je ne » savais pas faire mes devoirs, et quand on me punissait, » je me sauvais toujours, et je restais toute l'après-midi à » jouer sous les arbres. J'ai vu une vipère, et je n'ai pas eu » peur. Je revenais à huit heures du soir, et j'étais encore » puni pour le lendemain, ma chère Angéline, cela fait que » j'étais toujours puni. Je ne passais pas un jour sans être » crié et puni. Je m'en vais tâcher, après les vacances, » d'être bien sage, et de bien contenter mon frère Horace, » et monsieur le recteur, et monsieur le principal, et tout » le monde, pour que je puisse avoir des satisfecit toutes » les semaines, et des prix en 1831. Je t'embrasse, et je » promets à maman d'avoir une plus belle conduite que » celle de jusqu'à présent. Je prends toujours de bonnes » résolutions, mais je n'y tiens pas. J'embrasse maman, » j'embrasse mon oncle l'abbé Mailla, j'embrasse ma bonne » Margery.

» Je suis, pour la vie, ton frère,

» MAURICE GASTINES. »

Post Scriptum. « On m'a donné une bourse en chausson, et je pourrai bien te la donner aux vacances. Le petit L'Huillier est mort de la petite-vérole. J'en suis bien » fâché; et toi, ma sœur, en es-tu bien fâchée?

» J'ai composé, pour surprendre maman au jour de l'an » prochain, ce petit compliment, qui commence ainsi :

Que je voudrais bien en ce jour,
Maman, vous offrir quelque chose:
Mais n'ayant rien qu'un tendre amour,
Maman, en votre faveur j'en dispose.
D'un cœur constant et amoureux,
Maman, recevez donc l'hommage.
Vivez! vivez toujours heureuse!
De mon amour voilà le gage.

» Tu ne parleras pas du compliment, c'est un secret. » J'oubliais de te dire que j'ai un cantique de saint Hubert, » je l'ai acheté un jour de promenade aux Champs-Élysées; » adieu. »

Mme Gastines attesta qu'elle ne trouvait dans cette lettre, non plus que dans l'autre, rien qui justifiât le reproche élevé contre les enfans absens par les enfans présens.

— C'est que le style n'est pas l'homme, comme on le prétend, ma mère, repartit vivement Horace; il faut nous voir à la discussion pour nous connaître : c'est en frappant les cailloux qu'on en voit jaillir le feu; le feu, c'est l'âme!

Margery était en extase...

— Tu m'assommes, dit Mme Gastines en embrassant son fils, j'aime bien mieux t'embrasser que de frapper des cailloux l'un contre l'autre, il ne faut pas jouer avec du feu.

Présentement, poursuivit-elle, allez tous au jardin, il me semble que vous n'arriverez que juste à la porte pour y recevoir vos amis; c'est l'heure où la voiture vous a ramenés hier.

Angéline courut la première regarder à travers la grille, tandis que les garçons se répandirent dans le jardin encore réjoui de verdure et des fleurs solides de l'automne.

On peut croire que les trois écoliers rentrèrent franchement dans le domaine de leur sexe, et relevèrent la tête un peu plus haut que devant leur mère, avec laquelle ils venaient, par tendresse, de faire de l'enfantillage pour cette bonne petite Angéline. L'arrivée de Max désorganisa bruyamment l'espèce d'harmonie qui régnait entre ces trois parties distinctes d'un trio toujours d'accord, quand même. Max avait bondi hors de la voiture pour entrer le premier là, comme partout.

Il aborda ses camarades avec l'accent traînant et flûté des créoles, tandis que ses yeux, comme deux escarboucles, semblaient allumer son teint brun des rayons de feu qui en jaillissaient. Plus grand que tous, bien que du même âge qu'Horace, il parut reprendre, dès l'abord, le rang de général dans cette réunion de petites têtes passablement difficiles à discipliner.

—C'est bien lui! dit George à ses frères, qui le regardaient arpenter le jardin à grands pas; il marche toujours comme un élément.

— Voyez-vous ces traînards, cria Max en montrant les deux petits, sur la tête desquels il venait de passer afin de les laisser en arrière; n'ont-ils pas une vraie tournure d'émigrés, ces petits moutards qui marchent comme des écrevisses? Allons donc, voltigeurs! allons donc! on vous rendra vos châteaux, vos terres, et vos vassaux; mettez des éperons à vos bottes, voyons!

Louis et Maurice le regardaient sans le comprendre, avec l'embarras convulsif de ceux qui ont le soleil dans la figure.

— J'ai un rocher! cria de loin Angéline à Louis, dès que ce dernier l'aperçut.

— Ah!... répondit-il en s'empressant de la suivre, tandis que Maurice entrait dans le cercle des causeurs.

— Reste donc pour t'instruire à la discussion, petite bête! s'écria Max, en arrêtant Louis au passage. Angéline regarda piteusement le créole, et s'enfuit vers sa mère.

En ce moment la voix perçante de Mlle Margery donna des ordres pour le second déjeuner, car on venait d'apporter les bagages des arrivans, ce qui ne laissait aucun doute qu'ils ne fussent au jardin avec leurs devanciers. Tous se dirigèrent alors en tumulte vers la maison, où de tendres embrassemens suspendirent l'orage qui venait de préluder au jardin par quelques éclairs.

Ce moment de halte parut enchanteur à Mme Gastines, au milieu des sept enfans qui l'entouraient, et qui l'aimaient d'une affection profonde. Elle semblait, par les plus doux regards, leur demander de ne pas altérer d'un seul mot cette félicité complète, qu'elle venait de payer par dix mois de courageuse absence.

Maurice, sans penser le moins du monde qu'il allait humilier le pauvre Louis, apporta sur les genoux de sa mère ses prix, ses accessit, et jusqu'à ses mentions honorables, attachées avec des épingles à sa couronne de lauriers. Tandis que Mme Gastines embrassait son gros lauréat, Angéline regardait Louis avec une anxiété qui allait presque jusqu'aux sanglots.

— Je n'ai pas de prix, dit Louis triste, en se glissant à genoux devant sa mère adoptive.

— Tu en auras l'année prochaine, répondit-elle en essuyant ses larmes par des baisers, qui rendaient une mère à l'orphelin.

— Viens voir mon rocher, dit Angéline, qui brûlait d'étourdir la honte de Louis.

Puis elle lui souffla sur les yeux pour sécher ses larmes, lui demandant d'en faire autant sur les siens. Ce que fit Louis, après quoi tout alla bien.

— Tu es le seul, toi, mon Horace, qui ne m'aies pas apporté ta couronne, observa Mme Gastines en comptant toutes les autres.

— Bah! maman! des lauriers de papier! j'en veux d'autres.

— Tu me donneras ceux-là! demanda impérieusement Margery; je les mettrai dans ma chambre, au-dessus du bénitier.

Et Max se dandinait sur sa chaise, en attachant un regard fier sur le philosophe ambitieux.

Ce léger repas fini, et la salle déserte, Margery, demeurée seule, rangeait gravement les porcelaines dans l'office, après les avoir essuyées avec une toile fine pour les faire luire, quand Mme Gastines revint jeter un coup d'œil sur toutes les ressources du buffet. Elle savait que les grands discoureurs dévorent quand ils dînent, et que les raisonnemens passionnés donnent une activité étrange à l'estomac. Les solitaires mangent peu, sinon ceux qui parlent tout haut.

— Margery, dit Mme Gastines d'un ton de confidence qui éveilla toute l'attention de la femme de charge, il nous faut faire aussi de la politique, nous.

— Madame sait que je n'y suis pas étrangère, dit Margery déjà émue.

— J'entends celle permise aux femmes, Margery, celle que tu entends toi-même supérieurement, celle qui rend heureux tous les partis, afin de calmer les mauvaises têtes.

— Je ne demande pas mieux, madame; mais il y a de ces têtes qui ont le bonheur bien insolent.

Durant cet entretien, Margery étalait devant sa maîtresse tout ce qu'elle avait orgueilleusement préparé depuis quinze jours pour le retour des six enfans prodigues, charmans ingrats qui n'y jetaient pas un regard, et songeaient presque à se battre. Il y avait là de quoi nourrir une abbaye.

— Ce n'est pas ton Horace qui est un insolent, n'est-il pas vrai, Margery?

— Horace! ah! madame! il y a l'étoffe d'un empereur dans Horace! Vous verrez, si le *nôtre* revient, où il fera monter votre enfant!

— Tu tiens donc toujours à ton idée, bonne Margery? demanda Mme Gastines avec une indulgente moquerie.

— Quand je n'y tiendrais pas, moi, pauvre femme, le destin n'en irait pas moins son train. Madame a donc oublié mon rêve?

Mme Gastines sourit. Margery, calme et forte, persista comme si elle répondait à une dénégation:

— Et moi, j'y crois comme en Dieu. La preuve, c'est que mon rêve était plein de soleil, parce que l'empereur rentrait avec tout son état-major, cent fois plus beau que tous les autres états-majors: madame sait que nous en avons vu de très-laids. Enfin, mon rêve est toujours là, et je le vois encore comme je vois madame. Tout l'univers était à la barrière de l'Étoile, pour lui dire bonjour, à ce pauvre grand homme: on peut l'appeler grand homme celui-là, puisqu'après Dieu c'était le premier. On courait, on se tuait, on riait, on tremblait; mais bah! c'était de joie, et le temps s'en mêlait comme toujours. Et le voilà, lui, qui r'apparaît! voilà qu'il porte la main à son petit chapeau, puis qu'il le fait tourner comme une bénédiction sur nous tous et sur Paris. Alors, il n'y a plus eu moyen; je me sens enlevée de terre; le silence de saisissement qui arrêtait tout éclate comme une peau de tambour: plus rien sur la place, sur les quais ni dans le ciel, que les cris d'une joie terrible qui m'a réveillée, que j'en ai tremblé six mois.

Mme Gastines ouvrit la fenêtre, moyen innocent d'interruption quand on a entendu quelque chose jusqu'à le savoir par cœur; mais elle était admirablement patiente, et n'ôtait pas à Margery un des plus grands bonheurs qu'elle lui connût.

La fenêtre s'ouvrit inutilement: Margery parlait de l'empereur, et, les mains pleines de chocolat rapé pour faire une crème, elle suivit sa maîtresse, qui cherchait à deviner dans quelle partie du jardin étaient pour lors rassemblés ses enfans.

Ce n'était plus un rêve que Margery avait à redire, pour la centième fois; c'était une apparition vivante, qui avait corroboré sa foi et récompensé ses secrètes espérances. Elle avait *vu* récemment l'empereur lui-même traverser les Tuileries, à la manière mystérieuse d'une ombre, mais d'une ombre qui attend l'heure de sa réalité. Margery pouvait d'autant moins en douter, que l'empereur portait, le jour de cette rencontre, le même pantalon nankin, adopté par lui, disait-elle, dans ses promenades aux jardins de la Malmaison, où Margery avait eu l'honneur d'être lingère et d'entrevoir deux fois l'empereur, de profil. L'apparition aux Tuileries, c'était donc l'empereur, de profil encore, regardant pensif une petite revue, le pied droit élevé sur une marche de l'escalier de la grande terrasse; c'est de là que ses yeux d'aigle plongeaient jusqu'à la grille du Carrousel, tandis que pas un des chefs qui caracolaient à cheval ne manquait à le saluer de loin, en faisant l'épée devant lui, le reconnaissant très bien comme elle le reconnaissait pour l'empereur. Lui, se tenait immobile, enveloppé dans sa redingote, d'où sortait la croix, plus brillante qu'une étoile. Margery l'avait même vu sourire, comme s'il disait: « Chut! je tiens ma parole; vous, tenez la vôtre: je reprendrai le commandement quand les temps d'épreuve seront accomplis. »

— Tu n'oublieras pas non plus, bonne Margery, d'orner le buffet avec les ananas et les autres fruits d'Amérique, achetés au Palais-Royal, en l'honneur du petit créole. Il faut lui faire un peu d'air natal aussi, à ce pauvre expatrié!

— On fera ce qu'on pourra, même pour celui-là, dit Margery sans sortir entièrement de sa préoccupation, tandis qu'elle apprêtait tout, infatigable, à la manière des servantes somnambules, qui remplissent mieux leur tâche de ménage, endormies que réveillées. Tout marchait donc comme le vent vers un festin dont un cœur de mère avait calculé les concibantes délices.

Ces préparatifs furent un moment interrompus par les efforts que faisait Angéline pour emporter son rocher; l'idée de le planter au fond du jardin, pour en étonner Louis

et Maurice, l'avait ramenée, tandis que les collégiens perdaient le temps en discours, où il n'y avait pas un mot des mots que savait Angéline, ce qui l'ennuyait considérablement. Mme Gastines ayant réussi à la convaincre que le rocher, plus lourd qu'elle, ne pouvait être enlevé qu'à bras d'homme, Angéline pria si instamment pour obtenir du moins sa Vierge, qu'il lui fut permis de l'emporter avec toute la précaution et le respect dus à une telle faveur.

Durant ce temps, l'agitation était au jardin ; on y discutait sur les prix obtenus : Max trancha la question en disant qu'il n'en avait remporté qu'un seul, mais que celui-là en valait mille, puisque c'était le premier de versification et de prosodie latine.

— Tu aimes donc bien les Latins? dit George, passablement en retard sur ce chapitre.

— Parbleu ! ce sont les premiers hommes du monde.

— Oui, dans le temps des Latins; mais nous sommes plus grands qu'eux, réplique Horace.

— Tu badines? Ils ont eu César pour chef!

— Nous avons Bonaparte, repartit Lucien, fanatisé par son frère.

— Tu ne l'as déjà plus, dit d'un ton gouailleur Max, en jetant son gant paille au nez du chien Mahomet, qui grogna.

— Nous irons le chercher à Sainte-Hélène, riposta Lucien en rougissant de colère.

— Je te souhaite bien du plaisir.

— J'en aurai ma part, dit Horace, qui se croisa les bras en se posant devant Max.



— Qu'est-ce que cela me fait? je n'irai pas avec toi, voilà tout : je ne l'aime pas ; il a tué la république, et je suis républicain, moi.

— Il l'était plus que toi, candio! puisqu'il l'appelait sa mère.

— Eh bien ! c'est encore pis que s'il l'eût haïe; il lui a mis des oripeaux et une couronne sur la tête, pour lui faire faire du despotisme.

— Tu as pillé cela dans de vieux journaux pour en faire de neufs.

— Jouons ! jouons ! crièrent Louis et Maurice; c'est embêtant tout ça.

Les quatre disputeurs les regardèrent de travers. Ne sachant pas précisément eux-mêmes à quel parti ils appartenaient, les pauvres innocens furent de nouveau soupçonnés d'être juste-milieu.

— Ce sont de vrais gobe-mouches, dit Max, en attaquant George à son tour; on peut faire vouloir à ça tout ce qu'on veut : tantôt Charles X, qui est en exil; tantôt Louis XVIII, retiré à Saint-Denis. Cette petite graine de niais n'est bonne qu'au royalisme et pour la criaille.

— Moi, je veux que tu sois honnête, repartit George en lui sautant à la figure. Tu es plus grand que moi, mais je monte, quand j'ai mis dans ma tête que l'on descende. Et se tordant à l'entour de la ceinture de Martinique, il le roula dans le fin gravier du jardin, lui et sa redingote blanche.

Mahomet, à la chaîne, fit d'incroyables efforts pour s'élancer à l'appui de son jeune maître, tandis que Max, subtil comme un serpent, se releva, un peu pâle de l'attaque de son frêle agresseur. Ses dents blanches et serrées paraissaient plus longues qu'à l'ordinaire ; il l'appela Vendéen!

Angéline accourait triomphante avec sa Vierge, au moment où l'imprudent Louis, ne prenant conseil que de son cœur d'agneau, se plaçait en suppliant au milieu des deux adversaires. Son éloquence se bornait à ce cri : amitié ! amitié !

Max, ébloui de colère, enleva rudement Louis comme une barricade importune.

— Tu m'interceptes ! tu m'interceptes ! essaya d'articuler Louis à demi étouffé.

La pauvre Angéline, dans son jeune instinct de femme, pour flatter le farouche Max et sauver Louis, se mit à crier avec désespoir :

— Vive la république !

— Veux-tu te taire, Angéline, dit George en courant à elle, et mettant ses deux mains sur sa bouche ouverte, tu as l'air d'un coupe-jarrets !

Angéline, tremblante pour Louis et pour sa Vierge qu'elle tenait dans ses bras, se débattit si violemment que le sang lui jaillit du nez, et qu'elle s'enfuit chercher du secours près de sa mère.

— Mon Dieu ! que vous venez à propos, mon frère ! dit Mme Gastines à l'abbé Mailla, qui entrait sur ce récit.



— Qu'y a-t-il, ma sœur? demanda l'abbé Mailla, jeune homme de vingt-huit ans, qui semblait apporter la conciliation partout où se montrait son visage doux et calme.

— Savez-vous, mon pauvre abbé, que nous touchons ici à une révolution, et qu'ils sont, là-bas, prêts à se battre pour des nuances d'opinion auxquelles ils ne comprennent rien eux-mêmes?

— Se battre ! Qui donc veut se battre, ma sœur? Est-ce que ce n'est pas déjà bien honnête comme cela? Quels sont donc les esprits malades qui veulent recommencer le choc?

— Comment, malades, dit Margery qui se mêlait de tout; ce sont vos neveux, qui mangent comme des ogres, qui grandissent comme des chênes. Le pire, c'est ce tigrillon d'Amérique, muscadin comme un prince, long comme un jour sans pain, et qui critique ma soupe, parce qu'elle n'est pas faite comme à Sparte. Il veut tout connaître, ce grand marmot de républicain; Dieu me pardonne s'il ne se fera pas bientôt la barbe avec de l'encre, dans l'impatience d'en avoir.

— C'est l'âge ingrat, observa l'abbé avec indulgence.

— Vous dites cela de tous les âges, mon frère, pour avoir le droit de les excuser. Allez vite, je vous prie, trouver ces mutins, et tâchez de les soumettre. J'y travaille de mon côté, car il faut leur parler comme à des hommes, et les traiter comme des enfans.

L'abbé Mailla, dirigé par Angéline, pressa le pas pour



se rendre devant le pavillon, image en raccourci des Feuillans, où s'agitait la petite assemblée constituante.

— Toi, tu seras le tribunal, dit Horace en se précipitant vers son oncle, qu'il aperçut le premier.

— Pas de tribunal! répliqua Martinique, criant comme un enragé. Je veux me battre, je ne sors pas de là. Arrière les blancs et les bonapartistes; en avant Sparte et Haïti!

— Je viens jouer avec vous, mes enfans, dit l'abbé, les saluant de son plus doux sourire.

— Nous ne sommes pas des enfans, répondirent les quatre aînés en agitant leurs mains pour obtenir du silence.

— Tant mieux, messieurs. Si nous n'avons pas affaire à des enfans, les choses iront plus droites et plus rapides. Répondez en vous modérant. Il ne s'agit pas de faire de l'éloquence, mais de la raison et de la justice. Max Martinique, comme étranger et comme allié, a droit de parler le premier. Martinique, de quoi vous plaignez-vous?

Max, adouci par cette influence modérée, leva la tête avec moins de colère pour se justifier :

— C'est George qui roule mon habit dans le gravier, et qui m'appelle Robespierre.

— C'est faux! on n'a dit cela qu'une fois au collége. C'est lui qui vient de m'appeler Vendéen.

— En pesant vos paroles, nous vous mettrons promptement d'accord.

— Pas d'accord! pas d'accord! reprirent-ils tous ensemble.

Alors les quatre orateurs voulant raconter leurs griefs, et les deux neutres se mettant à crier par imitation, le tumulte fut porté à son comble. L'abbé Mailla se couvrit et s'adossa contre le mur tapissé de lierre, puis il ferma les yeux en signe de blâme et de sainte patience. Cette improbation muette ne fut pas sans puissance sur l'émeute, qui se tut et ne regarda que lui. C'est au milieu de cette trêve qu'il jeta quelques paroles, prises dans son cœur plus que dans un grand talent pour la chaire ou pour la tribune :

— A toi d'abord, Horace, comme au chef d'une famille honnête et brave, j'apprends, si tu l'ignores, que ton père s'est toujours battu pour la France, et jamais pour un parti. Il y a bien assez des peuples lointains avec lesquels nous ne pouvons encore nous entendre, pour désaltérer cette soif de guerre qui dévore nos enfans à peine sevrés du lait maternel. Ceci s'adresse en même temps à tes frères : s'ils ne le comprennent pas, charge-toi de l'explication, ce qui t'y fera penser toi-même. Toi, Max, à qui nos bras sont ouverts dans l'absence de tes parens, tu nous dois la condescendance sans bassesse. Je ne t'en demande pas d'autre que de regarder mes neveux comme tes frères, afin de t'accoutumer de bonne heure à considérer ainsi tous les hommes que tu es appelé à visiter, mon cher insulaire. Sois le voyageur bienvenu si tu portes en main le bâton blanc, on te répondra par le calumet de paix. Puisse ma parole, qui sort d'un esprit où ne fermente ni ambition ni haine, vous calmer l'un pour l'autre, comme un breuvage, salutaire à votre fièvre politique. Si vous ne pouvez encore vous prendre la main avec la tendre effusion de votre âge, séparez-vous durant quelques heures, afin de vous éclairer par la réflexion et le silence. Dieu ne descend pas dans les réunions où les âmes se regardent avec colère. Je prends avec moi ces deux-ci, qui ne pensent point encore, car vous troubleriez leur jugement par les erreurs du vôtre. Allez! et n'altérez pas la grâce de vos jeunes années par des discussions violentes : les hommes les meilleurs s'y sont perdus. Mettez-vous volontairement aux arrêts, et tenez ferme à l'ordre que vous recevrez de vous-mêmes. De là viendra que, si vous êtes appelés un jour à commander, vous n'exercerez la discipline que dans un esprit de prudence et d'amour de l'ordre. *La parole douce rompt la colère ; la parole dure excite la fureur.*

Tandis que l'abbé Mailla reconduisait par la main Louis et Maurice vers la maison, d'où n'osait plus sortir Angéline, les trois Gastines et Martinique se rendaient à leurs chambres en regardant par terre. Ne trouvant pas une parole à tirer de leurs cœurs trop pleins, ils montèrent les escaliers lentement, comme s'ils les comptaient, et s'enfermèrent, par un accord tacite, dans les chambres séparées, qui leur parurent grandes et désertes. Plus las que s'ils avaient couru, comme c'était leur devoir d'écoliers, ils s'assirent chacun dans l'attitude de leur caractère. Max regarda par la fenêtre les oiseaux voler, pensant vaguement qu'ils s'en allaient peut-être vers la Martinique. Parfois, ses bras étendus et ses bonds d'impatience témoignaient de son ardent besoin d'étreindre quelque chose, en ami ou en ennemi. La balance pourtant penchait plus alors vers les beaux germes qu'il portait au cœur. Il murmura même dans ses lèvres : *Monsieur l'abbé Mailla*, «*La parole douce rompt la colère.*» Puis ce refrain du pays :

Si moi grandi, moi bon passé banane!

Horace, droit comme une épée, commentait sous son front immobile les conseils et jusqu'à la voix pénétrante de son bon oncle Mailla. Cette même phrase de la Bible :

« La parole douce rompt la colère », coulait dans sa tête comme l'eau dans le feu. Lucien, ne voulant rien écouter de ce qui se passait d'extraordinaire en lui qu'après avoir entendu ce qui se passait dans Horace, le regardait comme un marin regarde la boussole. George, caserné dans la chambre du milieu, finit par l'arpenter à grands pas et même à cloche pied. Un petit miroir, penché à la muraille, l'excita naturellement à faire des gestes et des grimaces sérieuses. Il ne tarda pas, puisqu'il faut l'avouer comme le reste, à s'apercevoir qu'il ne pendait plus une seule grappe de raisin à la vigne. Alors il dit en lui-même : « Oh! nous n'aurions pas dû manger tout ce matin. » C'était fait. L'ennui le gagna jusqu'au sommeil, qui lui arrivait toujours à l'heure de ses chagrins.

Par degrés cette heure devint d'une lenteur affreuse pour tous. Ayant pris une ferme résolution de ne plus jamais descendre que quand on les appellerait pour dîner, ils commencèrent à trouver qu'on les appelait bien tard. Le jour tombant par toute la campagne, ils prêtèrent l'oreille avec inquiétude aux moindres bruits qui montaient de l'intérieur de la maison. La voix de Margery leur eût semblé une belle voix, car elle ne s'élevait d'ordinaire qu'en guise de la cloche qui rassemble à table, dans les campagnes comme dans les pensionnats. Leurs idées, qui devenaient un peu confuses à force d'appétit, ne rappelaient plus très-distinctement ce qu'ils expiaient par tant de solitude et de diète, quand cette voix éclatante, demi-divine, à laquelle Mahomet répondit par un aboiement profond, et qui rompait le jeûne pour tous, les fit tressaillir tous quatre en même temps. Ils ouvrirent leurs portes comme des prisonniers à qui l'on a crié grace. Ils se heurtèrent dans le corridor assombri par la chute du jour, mais ce fut sans un ressentiment très-vif de leur querelle, et, sûrs de n'avoir mérité aucun nouveau reproche du bon abbé Mailla, ils se précipitèrent avec assez d'assurance dans la salle à manger.

Mme Gastines, un peu parée comme pour une fête, ne fit pas semblant de s'être aperçue des arrêts, qui avaient duré trois heures. Margery regarda surtout Horace, charmée de son air grave, qu'elle trouvait profond.

Mme Gastines les regardait l'un après l'autre, et sa tendresse était de la même couleur pour tous. L'abbé prit la main de chacun d'eux, et la serra sans rien dire. Le béguin d'Angéline avait des rosettes bleues, qui donnaient à sa tête l'air d'une fleur sortant de sa robe de madapolam. Elle errait comme un séraphin content au milieu des lumières réfléchies par les cristaux et les fleurs que l'on avait rentrées sur leurs estrades roulantes. Tout à coup, Max Martinique, tournant çà et là sa tête pour saisir des parfums subtils, qui agissaient puissamment sur ses instincts créoles, s'arrêta devant le buffet, où les ananas, les dattes, les cocos et les cannes de sucre s'élevaient comme un salut du pays de sa naissance. Son éloquence cette fois fut en défaut; ou plutôt elle fut celle d'un enfant de la nature, car, suffoqué d'une joie pâle comme la tristesse, il se jeta sans parler dans les bras de Mme Gastines, et l'étreignit convulsivement en la couvrant de larmes.

— *O pays moi!* prononça-t-il à voix basse, dans son doux idiome.

— J'ai pensé que ta mère m'a donné des pommes, qui lui ont coûté bien cher, quand je languissais pour la France, durant mon séjour à la Martinique; et j'ai voulu te payer ces pommes, chuchota tendrement Mme Gastines.

— A table! à table! cria Margery; et la table fut à l'instant parée d'une belle ceinture vivante.

Quand le premier service, composé de mets abondans, mais simples, fut dévoré par l'appétit des jeunes convives, l'abbé Mailla, placé entre Max et Horace, leur dit, en les regardant tour à tour avec une grâce évangélique, l'un des beaux préceptes qui réglaient sa vie : « Ne quittez point un ancien ami, car le nouveau ne lui sera point semblable. » Il y eut un silence, et tous les yeux se baissèrent sur les assiettes. Mme Gastines, qui n'aimait pas à voir l'embarras se prolonger entre enfans brouillés, préférant le bruit à la froideur, pria son frère de permettre le vin à cette jeunesse, qui n'en dormirait que mieux, et n'en serait pas moins sage.

L'abbé Mailla, puisant toujours aux sources de la Bible pour justifier sa bonté naturelle, s'empressa de répondre : Oui ma sœur : « Donnez du vin à ceux qui sont dans l'amertume du cœur; qu'ils boivent, et qu'ils perdent pour jamais la mémoire de leurs douleurs. »

— Bravo! cria Maurice. Ce qui fit éclater de rire Angéline et Louis, tandis que les autres enfans ouvraient de grands yeux à l'aspect d'un beau plateau couvert des bons vins qui leur étaient destinés.

Peu à peu l'harmonie circula dans les esprits, timide encore, car personne n'avait dit J'ai tort; ce qui du reste est rare, même parmi les enfans. Il appartenait à Margery de fondre les restes de cette glace que l'orgueil met au bord des cœurs, si bons qu'ils soient.

A peine le dessert et les fruits d'Amérique furent-ils posés sur la table, que Margery, plus rouge que le feu qu'elle bravait depuis quatre heures, s'avança les bras chargés du vrai gage de la réconciliation : d'une tarte énorme, pleine d'avenir, et de délicieuses gelées de fruits, de crèmes glacées, fouettées, pralinées, surpassant tout ce que les *Mille et une Nuits* racontent sur les tartes sans poivre, chefs-d'œuvre des meilleurs pâtissiers de l'Orient. On ne savait d'abord ce qui flottait au-dessus de cet effort du génie de la femme, mais on poussa un cri d'admiration. Le vin commençait à délier les langues honteuses, les yeux brillans et les dents blanches reparaissaient au fond des rires charmans que l'on ne retenait plus.

— J'aime Horace et j'aime tout le monde, dit Max avec effusion.

— Et vive maman! répondirent tous les autres devant cette grande preuve de sa bonté pour eux.

Les coupables devinèrent vite que les banderoles qui s'élevaient sur la meilleure des tartes étaient les symboles mêlés de la république et de la royauté, surmontés de l'aigle impérial.

— Vous honorerez les beaux exemples en les imitant, dit l'abbé Mailla : ne rendez pas vos drapeaux à l'ennemi; brûlez-les pour en boire la cendre, et que vos jeunes poitrines leur servent de sanctuaire. Allons, ma sœur! un punch pour ce glorieux mélange; confondons les opinions et les couleurs, afin qu'il en sorte l'harmonie et le traité d'une paix éternelle.

Les cris de vive maman! vive la patrie! accueillirent l'idée de l'abbé Mailla, tandis que Mme Gastines brûlait joyeusement toutes les nuances de la discorde pour les dissoudre dans le vin, autorisé par la Bible.

Les embrassemens qui suivirent ce sacrifice furent aussi sincères que les tapes qui avaient attristé le milieu de cette journée. Et l'on dansa : car l'abbé Mailla, qui pensait à tout ce qui peut améliorer les ames, n'avait pas manqué de mettre en action ce paragraphe de la Bible encore : « Un concert de musiciens dans un festin où l'on boit du vin, est comme l'escarboucle enchâssée dans l'or. »

De joyeux enfans du voisinage, invités avec de grandes demoiselles, qui jouaient du piano pour faire l'orchestre, vinrent fêter bruyamment le jour de naissance d'Angéline.

— Mais malheureux, dit Margery à George, qui avait déchiré un de ses gants en battant Max, tu n'as qu'un gant!

— C'est égal, ma bonne, répliqua vivement George, qui adorait la musique, je ne danserai que d'une main.

— Voilà la paix, dit l'abbé Mailla en retenant Max et Horace, qui passaient devant lui, et se tenaient par la main, tandis que les autres galopaient. Est-ce que la guerre danse comme cela?

— Sois sûr, mon oncle, dit l'enfant, que l'on obtient de grandes choses avec la guerre, tous les poëtes en ont fait compliment à l'empereur.

— Je lis quelquefois des poëtes, avoua l'abbé Mailla : il y en a un surtout que je voudrais pour mon frère, et que je salue dans le ciel, où il est retourné; c'est celui qui s'est écrié du fond d'une joie digne du Christ:

« Que l'enfer ne soit plus;
« Un baiser à l'univers (1)! »

— Je t'adore, toi, mon bon oncle, repartit le collégien en se pendant à son cou; mais ne t'inquiète pas, nous ne voulons tuer que l'Angleterre : Max est avec moi!

Mme Marceline VALMORE.

(1) Schiller.

L'AMI D'UN VOYAGEUR.

Le 23 mars 1843.

Vous avez dû quelquefois, mon cher ami, ressentir ce malaise qu'on éprouve lorsqu'on se trouve nouveau venu dans une société quelconque. On voudrait y faire preuve d'esprit ou de savoir; souvent les efforts sont vains, surtout si l'on n'est point un personnage d'une certaine valeur, et à qui les maîtres de la maison soient obligés d'accorder leurs soins aux dépens des intimes. Sans cela, après les banalités d'usage, vous en êtes réduit à écouter les petits propos et les mille riens d'une coterie à laquelle vous n'êtes point initié. Pour vous rendre agréable, vous épanouissez votre figure aux paroles dont vous n'avez pas le sens, mais qui provoquent le sourire sur les lèvres de la compagnie. Puis, comble de malheur! vous vous lassez d'un rôle passif, et, pour faire sentir votre chiffre dans ce nombre d'individus rassemblés, vous lâchez un lieu commun ou quelque lourde stupidité qui vous donne juste, aux yeux de tous, la valeur d'un zéro placé à la gauche d'une quantité. Oh! c'est alors qu'on se sent fort penaud dans le profond silence où la voix s'éteint, et sous les yeux qui piquent le front et y amènent la rougeur! C'est alors qu'on bénirait celui qui, dans ce naufrage de votre considération, lancerait par hasard un mot où elle se rattraperait. On accorderait aussi volontiers la même reconnaissance à qui vous a donné les notions nécessaires pour opérer ce sauvetage.

Vous êtes, mon cher, vis-à-vis de moi, ce second individu.

Quelque temps après vous avoir mis en voiture, mon grand navigateur, je me trouvai dans cette difficile position que je viens de rappeler. Ne pensant point trop, pour l'instant, aux merveilleux récits que vous m'aviez faits sur les pays lointains, je m'acheminais vers une maison où l'on m'a présenté depuis peu. Je marchais assez lestement; une foule de sujets neufs, d'où je pensais tirer d'étincelantes saillies, me précédaient et tournaient sur eux-mêmes en me présentant leurs faces les plus souriantes et les plus gaies. Dans ma vanité, je les comparais au cortége d'un chevalier romain. Hélas! les flûtes tibicines et toute cette belle musique ne valaient même pas la viole et le chant de Basile. Je ne fus pas plutôt entré, que, comme Grippe-Soleil, je n'avais plus d'illusion sur leur monotonie.

Donc, j'étais lourdement stupide sur mon fauteuil, et c'est à peine s'il me restait, au milieu de cette torture morale, assez de liberté d'esprit pour jeter un coup d'œil sur les personnes qui m'entouraient.

Je restai quelques instans sans entendre ce qui se disait; les paroles n'étaient qu'un bourdonnement à mes oreilles; la conscience de ma gauche timidité m'avait troublé au point de me porter le sang à la tête. Tenez, je ne connais rien de plus pénible que cet état-là! Il cessa cependant, et je finis par comprendre qu'il était alors question d'un nouveau débarqué d'une province probablement éloignée. Notez ce point, je vous prie. On passait en revue les divers objets de sa garde-robe, et cet inventaire égayait fort le cercle parisien; à chaque article on se récriait plus bruyamment.

— Son habit!

— Oh!

— Et le chapeau!

— Oh! oh!

— Et son pantalon!

— Oh! oh! oh!

Mais quand une jeune dame parla des bottes de l'étranger ce fut une vraie convulsion. On cherchait des comparaisons; chacun donna la sienne, et moi comme les autres. J'avais en tête la description que vous m'aviez faite des souliers des habitans du sud de l'Amérique méridionale.

— En un mot, ce sont des chaussures de Patagon, m'écriai-je.

— Ces géans sont mal chaussés? demanda quelqu'un. C'était un monsieur; la mélopée de sa phrase trahissait une grande incrédulité à l'endroit de ma science.

— Leur nom, imposé par Magalhaens ou Magellan, comme nous disons avec cet instinct qui nous pousse à défigurer les noms célèbres, vient du mot espagnol *patagones* (mal chaussé); il indiquerait assez cette particularité, si les différens explorateurs de ces contrées ne l'avaient confirmée, lui répondis-je d'un ton important, et sans presque me tourner de son côté.

— Ne sont-elles point faites de peaux de bêtes? me demanda l'une des plus jolies dames, en décrivant du doigt, et de loin, une vaste circonférence autour de son pied qui, je dois à la vérité de le dire, était fort mignon.

Je compris trop bien alors combien était belle l'occasion qui se présentait de me réhabiliter, pour n'en pas profiter. Je rappelai donc tous les souvenirs de votre expédition, et, promenant un regard triomphant sur l'assemblée : Ah! messieurs, me dis-je intérieurement, si maintenant vous placez un mot dans l'entretien, ce ne sera pas sans ma permission. A mon tour!

A la question de ma jolie dame, je répondis donc : En effet, madame, et l'animal dont on emploie le cuir

nomme gouanaque. C'est même une bête fort singulière. Elle a la tête et les oreilles d'une mule, des jambes de cerf, une queue de cheval; son corps présente les gibbosités du chameau, d'où les savans l'ont baptisée, *Camelus guanacus*. Cette première phrase achevée, j'étais posé.

— Le gouanaque fait tous les frais du costume patagon, ai-je continué. Le manteau, seul vêtement que portent les indigènes et qu'ils croisent sur leur poitrine, quand ils ne le ceignent point autour des reins par une lanière, n'est autre qu'une peau de cette espèce de lama. Ils ont soin, comme pour leurs bottes, de mettre le poil en dedans. Ce costume reste invariable. Le roi seul se distingue de ses sujets par une autre forme de manteau, large couverture de laine qui procède du *puncho* américain. Un trou est ménagé vers le milieu; le monarque y passe sa tête qu'il coiffe d'un chapeau. Quant aux femmes, elles n'ont point un accoutrement plus gracieux que celui des hommes.

— Il y a donc, chez elles, absence de toute coquetterie?

Je me suis permis de répondre malignement à cette interpellation : Oh! que nenni; ce ne seraient donc point des femmes. Leur coquetterie consiste, du moins à Grégory, dans l'arrangement des cheveux, séparés sur le milieu de la tête, nattés et entourés de bandelettes. Comme du temps du commodore Byron, qui aborda en Patagonie dans l'année 1764, on voit encore de ces dames barbouillées de diverses couleurs; par exemple, elles auront un œil entouré d'un cercle noir, tandis que l'autre jouira d'une auréole bleue.

Après avoir satisfait à quelques autres questions sur les Patagons, comme celle-ci : — Quel est leur caractère?

— Fort doux, ai-je répondu. J'ai même ajouté, mon ami, vos dissertations sur leur penchant au vol, que vous attribuez à leur peu d'amour pour la propriété. Le désintéressement qu'ils montrent pour toute chose, puisqu'ils laissent prendre chez eux ce qui paraît convenir à leurs voisins, fait qu'ils ne se gênent pas, et qu'ils en usent de même où ils se trouvent.

Puis encore cette autre : N'a-t-on point exagéré la taille des Patagons?... Je vous dirai que j'ai répété mot pour mot votre réponse à une semblable demande. « En descendant » à terre nous nous trouvâmes bientôt au milieu d'une » vingtaine d'individus entourés de trois ou quatre mé» chans chevaux et de plus de trente chiens. Nous remar» quâmes — malheureux mode, indispensable aux tou» ristes grands ou petits — qu'ils étaient chétifs et que » leur taille ne dépassait pas la nôtre. Aussi accusâmes» nous de suite nos prédécesseurs de mensonge; mais » force nous fut, le lendemain, de faire amende honora» ble de la suspicion de leur véracité. Les naturels qui » vinrent à bord ce jour-là étaient monstrueux, une des » femmes n'avait pas moins de six pieds deux pouces. » Je vous ferai remarquer, mon très-cher, et cela, toujours pour atténuer l'effet de ce qui va suivre, que le hollandais Georges Spilbergen, qui confirma l'existence d'une race de géans parmi les Patagons, se vit, ainsi que vous, sur le point de révoquer en doute les assertions des voyageurs. Ceci s'écrivait, monsieur, en l'an 1614.

Après avoir répondu d'une si remarquable manière à ces questions, je m'aperçus qu'on m'adressa toutes celles qu'on peut faire à quelqu'un qui a visité les lieux dont il parle. Dans la disposition d'esprit que je vous ai dite et dans laquelle je me trouvais encore, jouer un semblable personnage me convenait fort. Je hasardai de temps à autre le pronom orgueilleux *je*, mais en ayant soin de le faire alterner avec cet autre nominatif: *mon ami*. Mon ami vit alors,... s'avança donc,... a remarqué,... etc. Je marchais sur une crête bien escarpée; d'un côté, je ne devais point proclamer un mensonge, de l'autre, il eût été pénible d'avouer ma constante immobilité parisienne.

Que dites-vous de ma fausse position? Elle était difficile. Attendez, elle devint encore plus embarrassante.

J'en étais là de mon récit, lorsqu'un domestique ouvrit la porte en estropiant un nom dont j'entendis à peine la consonnance. Un monsieur fut introduit. A ses vêtemens de forme surannée, et d'une ampleur fastueuse, du reste bien justifiée par les extrémités auxquelles les manches de l'habit et les jambes du pantalon devaient donner passage, je devinai sans peine l'individu dont les vastes souliers m'avaient servi de bottes fortes pour enfourcher mon sujet et courir la poste en Patagonie.

Je ne sais pourquoi, tout d'abord, la physionomie de ce personnage attira mon attention, me donna une préoccupation inquiète. Probablement, l'esquisse que je vais vous en donner ne vous rappellera rien; mais vous comprendrez, en vous mettant pour un instant à ma place, quels souvenirs ce monsieur devait éveiller en moi. Sa taille est grande, légèrement voûtée; il a les yeux petits et noirs, brillans sous de longs cils et d'épais sourcils comme deux étoiles à travers les branches d'une forêt. Ses cheveux blancs, nuancés de jaune, retombent sur le front et ressortent singulièrement sur le teint cuivré d'un visage amaigri, pointu vers le menton. Ce portrait bien pauvre ne forme point encore à vos yeux un ensemble connu, n'est-ce pas? Mais si j'ajoute qu'à l'exception de l'incisive du côté gauche de la mâchoire supérieure, celui que je fais si patiemment poser devant vous possède toutes ses dents blanches et parfaitement rangées, peut-être reconnaîtrez-vous Centurion, cet Européen naturalisé Patagon, que vous avez rencontré au cap Grégory, ou dans la baie Oasy, qui n'en est qu'à cinq lieues.

Toute l'histoire touchante de ce pauvre matelot repassa devant ma mémoire. Lors de votre passage, il y avait quinze ans déjà qu'il habitait ces contrées; il y vint pour la première fois, si je ne me trompe, à bord d'un navire de Buénos-Ayres, compléter un chargement de pelleterie. On le laissa à terre pour en préparer un second qu'on devait venir reprendre ainsi que lui; mais il attendit longtemps le retour de ses compagnons : le navire ne revint pas! Et depuis douze ans il est resté là; aucun bâtiment de Buénos-Ayres n'a paru dans le détroit, et, m'avez-vous dit, pas un des nombreux explorateurs ou commerçans anglais, qui sont descendus dans ces parages, n'a voulu lui donner passage. Je me souvins qu'il avait été obligé, afin d'adoucir sa position, de se faire, tout ignorant qu'il était, passer pour médecin, profession fort considérée par les naturels, et que cette qualité lui valut, avec la main de la nièce du roi, la place de premier ministre. Je fus alors bien heureux, comme vous pouvez le penser, de n'avoir point encore narré cette particularité de votre voyage, d'autant que j'avais été sur le point de citer la proposition du capitaine de l'embarquer, et de le déposer où il voudrait. Je comptais même tirer quelque effet du refus de ce brave homme :

« Mes enfans sont encore trop faibles, vous a-t-il dit, les larmes aux yeux, je crois; plus tard, lorsqu'ils seront assez robustes pour affronter les froids et la fatigue, je retournerai à Buénos-Ayres par les montagnes du Pérou; de là, je partirai pour la France avec ma femme que j'emmène, car elle est bonne, ma femme, et je l'aime, je l'aime bien. »

Plus je regardais ce monsieur, moins je croyais me

tromper dans mes conjectures; le rapprochement que j'opérais entre son nom de Centurion et le patois lancé par le valet, m'y confirmait; la maitresse de la maison vint encore leur donner une effrayante solidité en lui adressant ces mots :

— Monsieur, et elle me désignait de la main, connait les pays qui ont acquis votre prédilection; il vient de nous en donner quelques détails fort curieux.

Le monsieur s'inclina devant moi, me marmota une phrase; j'en balbutiai une autre, tout en commençant à réfléchir sérieusement sur mon espiéglerie. Comment allait finir mon rôle? De bénin mystificateur, je pouvais devenir un mystifié d'importance.

La maitresse de la maison ajouta, en continuant de s'adresser au dernier venu :

— Donnez-nous donc des nouvelles de vos enfans?

— Merci, madame, de l'intérêt que vous daignez leur porter, dit mon homme mystérieux. Ils ne se ressentent plus des fatigues du voyage; l'état de leur santé a même permis de les baptiser.

Ce nouveau rapprochement avec l'Européen du cap Grégory : ces deux jeunes enfans, le nom que la maitresse de la maison prononça, et qu'une toux intempestive estompa sur le tympan de mon oreille, de manière à favoriser toutes les interprétations; puis ce chuchotement qui parvint jusqu'à moi : — Mon dieu oui, c'est affreux, sa femme est morte sur le bateau, et au moment d'arriver... — Tout cela m'enleva mes doutes. Votre Centurion avait réalisé ses projets plus tôt qu'il n'espérait; il était à mes côtés; je n'avais plus qu'à me retirer.

— Madame, recevez mes... — Ah bien oui! on me retient pour le thé, et voilà que des gens, bien certainement subventionnés par mon mauvais génie pour me jouer cette pièce, retrouvent leur haleine, et reprennent un sujet sur lequel je pensais tout le monde épuisé.

— A la naissance d'un enfant, célèbre-t-on quelque cérémonie religieuse? — Les Patagons se livrent-ils alors à des réjouissances, et chez eux en est-il comme à l'Opéra-Comique, où l'on nous dit qu'un baptême est une fête pour des parens, pour des amis?

Ma foi, je me mis presque à l'écart; j'ai laissé à Centurion le soin de leur répondre, et il s'en acquitta certes mieux que l'ami revêtu de vos plumes. Il leur a expliqué les cadeaux que les membres de la famille adressent au père et à la mère du nouveau-né, ainsi que les fêtes qu'on leur donne, et qui recommencent lors du percement des oreilles du pauvre petit être.

Puis il raconta, non sans quelque charme, même pour moi, qui voyais à chaque instant l'attention qu'on m'avait prêtée passer de son côté, les détails suivans que je vous écris, un peu pêle-mêle, et tels qu'ils reviennent à ma mémoire.

Les réjouissances en usage lorsqu'un individu vient au monde, se renouvellent encore à sa mort. Le fils ou le frère du défunt rassemble les objets qui lui ont appartenu; ils sont brûlés en grande pompe, et lorsque tout est consumé, chacun fait présent à l'orphelin de ce dont il a besoin. L'un apporte une tente, l'autre remplace les chevaux ou les armes, qui consistent en flèches faites de roseaux, et terminées par une pierre taillée comme un fer de lance; en arcs proportionnés, mais assez mal travaillés; en laços armés de leurs boules rondes, composées de petits cailloux bourrés dans un sac de cuir; enfin, on lui reconstitue en dons l'héritage du parent décédé.

Quant à celui-ci, il est porté en terre. On plante un drapeau sur sa tombe, et il y reste l'espace de deux lunes: pendant ce temps, les actions du mort sont scrupuleusement pesées. Si, lorsqu'on l'enlève, la vie du Patagon a été jugée bien méritante, ceux qui portent son nom en prennent un autre, afin qu'il ne soit plus prononcé. Le plus grand chagrin de ces braves gens est de penser que leur nom sera redit après leur mort; ce qui arrive infailliblement s'ils n'ont point été vertueux.

Ici, Centurion se livra à certaine dissertation sur les causes probables des maladies.

L'été, la mortalité se fait très-peu sentir; et il n'est pas rare, dans cette saison, de compter seulement un, deux ou trois décès. L'hiver est plus meurtrier. Cela tient probablement à ce que les Patagons, lorsque tombent les premières neiges, et que l'intensité du froid en est venue à faire prendre les rivières, vont tous ensemble se plonger dans l'eau glacée. Ils prétendent qu'une semblable hygiène leur procure des rêves heureux durant leur sommeil. L'habitude qu'ils ont de marcher pieds nus dans la neige, leur fait enfler les jambes et y détermine très-fréquemment des abcès. On les guérit cependant, nous dit Centurion, avec des simples qu'on mâche, et qu'on applique sur la tumeur.

On ne remarque chez ces hommes aucune autre infirmité; aussi disent-ils qu'ils meurent de la tête et de l'estomac, c'est-à-dire, des fièvres cérébrales provenant de ce qu'ils s'exposent tour à tour, le chef découvert, à la grêle comme au soleil; et de gastrites qu'ils gagnent par la trop grande quantité de viandes crues qu'ils avalent avec gloutonnerie. L'art culinaire est encore dans l'enfance chez eux; ils ne connaissent d'autre moyen, pour faire cuire la chair de gouanaque, que d'appliquer dessus des cailloux rougis au feu. Le plus souvent encore ils la font boucaner au bout d'un pieu, sur un foyer en plein air, et au nez de leurs chiens, dont ils répriment vertement la gourmandise.

En général, la constitution des Patagons est assez robuste, ce qui ne leur donne point, tant s'en faut, des formes agréables. Leur buste est presque toujours bien, mais ils ont le ventre très-gros, les jambes ainsi que les bras grêles, et cependant terminés par des pieds et des mains irréprochables. La tête a trop de développement dans la partie de l'occiput, elle est recouverte d'une épaisse chevelure qui tombe droite et raide sur les épaules; le front est bas et d'une teinte cuivrée comme le reste du visage; la bouche est grande, mais garnie de dents d'une blancheur éblouissante.

Ce peuple adore tout à la fois le soleil et la lune. Au lever du premier de ces astres, chacun étend la main droite vers lui, s'incline et se met en prière. Leur oraison se borne à demander force gibier dans leur chasse, et la délivrance de tout mal. Le culte de la lune est plus compliqué dans la pratique : à l'apparition de la nouvelle lune, on doit découvrir les tentes et même en abattre les pieux avant de se livrer à de ferventes dévotions. Les Européens n'ont rien à craindre des Patagons, car ils passent dans la religion de ces derniers pour les fils du soleil, et s'ils se permettaient la moindre violence à leur égard, le père ne manquerait pas de les punir en envoyant le tonnerre, le plus grand des châtimens qu'il puisse leur infliger. Lorsque l'orage survient, et pendant sa durée, la consternation règne dans les huttes.

Il existe trois prêtres en Patagonie; ils enseignent une vie future toute de jouissance et de bonheur. Un d'entre eux est devin : il prédit l'arrivée des navires étrangers, et dénonce les crimes.

Lorsqu'un Patagon a des motifs pour se venger d'un de ses concitoyens, il lui arrache une mèche de cheveux; cela signifie qu'il s'en débarrassera dans les six mois. Aussi le roi se fait-il informer de la manière dont meurt chacun de ses

sujets. Le prêtre devin est chargé de cette fonction ; quand il a reconnu que le défunt a été victime d'un assassinat, il indique le coupable, et le roi ordonne sa mort sur l'heure. Dans les pays civilisés, nous fit remarquer M. Centurion, la foule se presse au pied des échafauds ; chez ces sauvages, au contraire, chacun se tient enfermé chez soi le jour d'un supplice, et l'ordre du roi s'accomplit sans que personne réclame. Le genre de mort est la lance, méchant harpon de baleinier, échangé contre des peaux par les Anglais ou les Américains ; cette arme sert aussi de défense aux guerriers.

Au reste ce peuple est si bon que l'idée du crime lui est pour ainsi dire étrangère. Les faits dont les voyageurs ont été témoins, ajouta M. Centurion, ne doivent pas laisser de doute sur leur excellent naturel. Et comme il semblait, en se tournant de mon côté, s'adresser à moi, je lui fis un geste d'assentiment. Il continua :

Ainsi, lorsque les équipages leur donnent du pain pour prix de la viande et des pelleteries qu'ils apportent, on les voit, de retour à terre, distribuer ce pain en portions égales, aux Patagons restés sur la grève, quel qu'en soit le nombre, et dussent les parts n'avoir pas même la grosseur d'une noix. Quand un matelot prête sa pipe à l'un d'eux, celui-ci s'empresse d'en aspirer deux bouffées, la passe à son voisin qui agit de même, en sorte que la pipe fait le tour du cercle, et chacun a joui de la libéralité de l'étranger.

Ils divisent le temps par lunes et par jours, ne connaissant que deux saisons : l'été et l'hiver. Pendant la première, ils se livrent à quelques excursions ; mais lorsque survient la saison des neiges, qui dure deux mois seulement, ils se retirent à trente lieues environ au delà de la rivière de Santa-Cruz, dont une des îles sert d'habitation au roi. C'est pour vivre là l'espace de trois mois à peu près, qu'ils opèrent un déménagement complet. Les chevaux portent les tentes, les pieux et les pierres qui servent à les enfoncer ; les enfans se suspendent à leur crinière ; les petits chiens, tout pataunds, jappent et glissent sur une partie du dos qui leur est circonscrite ; le Patagon croise ses armes de chasse devant lui, et se tient gravement sur la croupe, les jambes balantes des deux côtés du pauvre animal. Les femmes suivent à pied au milieu des caniches en âge de se conduire. Ce sont les femmes patagones qui prennent soin d'établir les huttes. Pour la saison d'hiver, elles les disposent en cercle ; toutes les portes s'ouvrent vers le centre, foyer commun destiné à recevoir un immense amas de bois, de sorte que le froid ne peut pénétrer par la seule ouverture laissée aux cabanes ; à l'extérieur comme à la partie supérieure, elles sont recouvertes de branches et de neige préalablement rendue compacte sous le poids des pieds. Les chiens alors sont mis en liberté et ont à chasser pour leur compte ; on met aussi la bride sur le cou au cheval, qui ne saurait trop où trouver à apaiser sa soif, si le Patagon, sensible à l'endroit de ces maigres bêtes, n'envoyait chaque jour son épouse leur casser la glace.

Et puisque j'en suis au chapitre des femmes, que je vous écrive ce que notre monsieur a raconté sur le mariage.

Le mariage chez les Patagons est une chose assez curieuse : dès qu'une fille devient grande, son père et sa mère parcourent les cases en chantant que leur enfant est bon à marier. Le jeune homme à qui elle convient l'envoie demander par un de ses amis ; et pour ce complaisant office, il lui donne même un coutelas. Celui-ci part et va chanter à la porte de la jeune fille que *les hommes sont bons*. A cette musique bien connue, la mère ouvre la porte à l'ambassadeur, qui s'adresse au père. Le père établit ses prétentions, ou les discute ; mais la fille vaut tant, c'est à prendre ou à laisser. Cependant le vieux Patagon est accommodant ; on s'arrange donc, et le gendre apporte le prix convenu, marché qui contraste singulièrement avec leur désintéressement d'ordinaire si large. La noce est célébrée par des fêtes splendides, des danses et surtout des jeux, car les Patagons sont des joueurs féroces qui mettent en jeu tout leur avoir ; aussi arrive-t-il qu'ils sont riches aujourd'hui et pauvres demain, à cheval le matin et sans chaussure au coucher du soleil. Après cela tout est dit, et le mariage, une fois accompli, devient indissoluble. Le roi défend le divorce ; en revanche, il permet la polygamie.

Ces choses contées avec toutes les épices convenables, il passa des habitans au sol qui les porte et les nourrit. Il en parla longuement, mais ne sut point dire les productions de ce pays, ce qui me surprit. Il parut implorer mes lumières. Je fus bon prince, et m'en tirai comme il suit :

— Byron, qui avait le plus grand désir de fonder une colonie dans ces contrées, dit, en décrivant avec complaisance les qualités des régions magellaniques : « Si ce n'était la rigueur du froid, ce pays, bien cultivé, pourrait, à mon avis, devenir l'un des plus beaux de l'univers. » Mais les habitans ne se livrent point à la culture ? ajoutai-je en mettant un point d'interrogation dans ma voix.

— Je ne sais pas, répondit-il, je n'en ai vu d'indice nulle part.

Que voulait dire ce « Je ne sais pas. » Centurion, ne serais-tu pas Centurion ? Attends ! attends ! Il y a un certain Falkener qui habita quarante ans la Patagonie, et dont mon ami m'a parlé. Je ne sais trop ce qu'il a composé, mais il s'est livré à des descriptions qu'on dit les meilleures du monde... A moi, Falkener !

— Sur les côtes, les étrangers remarquent pourtant de beaux arbres résineux, et Falkener, qui passa des provinces de la Plata dans l'intérieur de la Patagonie, fait mention d'une riche végétation.

— Oh ! ce brave Anglais, cet habile chirurgien de marine ! s'écria le bonhomme.

— Le connaîtriez-vous ? Je lui jetai cela vivement à la tête, croyant avoir une inspiration du ciel pour sortir de mon état perplexe ; et je me mis à formuler intérieurement une remarque à chaque membre de sa réponse.

— Si je le connais ! mais beaucoup... (Il n'est pas impossible qu'ils se soient rencontrés sur les bords de la Santa-Cruz ; c'est Centurion.) Il a laissé de belles œuvres... C'était un digne chirurgien. Les jésuites l'ont converti là-bas. (Il l'a connu, là-bas, comme il dit... Plus de doute ! J'ai son livre dans ma bibliothèque... (Qui donc, il serait déjà civilisé à ce point d'avoir des livres par la raison qu'on doit meubler ainsi un cabinet !) Et je le lis souvent... (Ce n'est pas lui... Il arrive et n'a pas eu le temps d'apprendre ses lettres.)... avec plaisir.

J'eus alors le désir de redevenir un peu maître. En croyant voir un trou au coude de mons Centurion, je m'enhardis dans ce projet ambitieux. D'autre part il mettait, comme tous les vrais savans, au reste, tant de modestie dans les discours qu'il tenait et dont il semblait toujours me soumettre les moindres faits, il paraissait si disposé à croire à mon excursion magellanique, que, soupçonnant l'authenticité du personnage, je repris la parole.

— Tout à l'heure, monsieur vous a parlé des soldats patagons et de leurs armes, ce qui suppose des guerres à soutenir pour la défense du territoire, et des ennemis à leurs limites, car des soldats, pour faire régner la bonne harmonie à l'intérieur, sont un luxe qui n'appartient qu'aux peuples civilisés. Leurs ennemis, à eux, sont les naturels de la Terre-de-Feu, hordes qui ne vivent que du

produit de leur pêche et qui passent le détroit, accroupis autour d'un grand feu allumé au milieu de pirogues longues de douze pieds sur deux ou trois dans la partie la plus large, et construites chacune de trois fortes écorces d'arbre ajustées par des lanières de cuir. Ils se sont établis à l'embouchure d'une rivière, dans un petit havre de la baie Elisabeth, appelé Port-Galant. De ce point, ils cherchent à étendre leurs envahissemens chez les Patagons qui s'y opposent, et qui voudraient bien renvoyer ces pêcheurs jusqu'au fond de leur affreux pays du cap Horn.

J'allais partir de là pour expliquer la stratégie des Patagons, quand, je ne sais a quel propos, mon diable d'homme raconta la découverte du cap Horn.

A cette époque, la Compagnie hollandaise des Indes Orientales, déjà toute-puissante, venait, grâce à la glorieuse expédition de Spilbergen, d'accomplir un des grands rêves de son ambition; les navires parvenaient aux îles Moluques par le détroit de Magellan. En vertu de son privilége, cette Compagnie prétendait à un droit exclusif sur le commerce qui se faisait avec l'Inde par le cap de Bonne-Espérance et par le détroit de Magellan. Les autres négocians, sur qui pesait ce monopole, avaient l'espoir de l'éluder par une interprétation à la lettre de la clause qui l'établissait. Pour cela, il s'agissait de doubler la pointe de l'Amérique du Sud, sans entrer dans le détroit de Magellan. C'était la grande question, elle agitait toutes les têtes, et les États généraux avaient promis à ceux qui découvriraient cette nouvelle route de l'Inde, de leur livrer le bénéfice des quatre premiers voyages entrepris.

Alors, vivait dans Amsterdam un riche négociant, fort docte en matières géographiques, et ce riche négociant, qui avait nom Isaac Le Maire, donnait tous les loisirs de son commerce à ses cartes.

Un habile homme de mer, le capitaine William Cornélius Schouten, natif de Horn, habitait la même ville.

Un soir le marchand remorqua mystérieusement le marin jusqu'en son retrait le plus profond. Il en alla clore la porte avec soin, puis, après avoir prêté longtemps l'oreille au moindre bruit:

— Maître Cornélius, dit-il, en posant le doigt sur une carte pointée, au-dessous du détroit de Magellan, je crois qu'il y a un passage là... chut!

— Et moi, j'en suis sûr, répondit le navigateur.

— Un marché? proposa Isaac.

— Lequel?

— A vous mon or, à moi votre expérience nautique. A vous la gloire, à nous deux la récompense promise.

— Maître Isaac Le Maire, signons.

Les deux hommes s'embrassèrent!

A quelques mois de là, deux navires furent équipés, l'*Unité* et le *Horn*. Ils partirent du Texel en juin 1615, emportant avec eux le secret de leur destination. Le *Horn* brûla au port Désir, et ce fut avec un seul vaisseau, naviguant au milieu de monstrueux poissons qui en gênaient la marche, et à travers une nuée de grands oiseaux effrayés voilant le ciel, que Schouten entra dans une mer inconnue. Le 3 février 1616, maître Cornélius fit mettre son équipage à genoux sur le pont de l'*Unité*, ôta pieusement sa toque et remercia Dieu; il venait de découvrir l'extrémité sud de la Terre-de-Feu.

Il baptisa ce cap du nom de sa ville natale, et, n'oubliant pas son compère, il appela le détroit qu'il avait traversé : détroit de Le Maire.

Désormais, le nom de Schouten, de Horn, était grand, mais, comme tout grand nom, il devait être consacré par le martyre. En abordant à Java, l'*Unité* fut confisqué par la Compagnie Orientale, et le capitaine alla expier son courage dans un cul de basse-fosse.

Impatienté de l'attention qu'on avait prêté au narrateur:

— Je vous disais donc, repris-je avec entêtement, que les Patagons s'opposent aux descentes des habitans de la Terre-de-Feu. Le roi, pour les surveiller, a distribué des postes avancés sur les bords du détroit. Dès qu'ils signalent les pagaies et des pirogues à l'horizon, le monarque fait un appel à tous ses généraux, puis il tombe comme la foudre sur les envahisseurs. On ne fait aucun quartier, car les insulaires pourraient fuir sans que les vainqueurs les atteignent, ces derniers ayant la mer en si grande horreur, qu'ils ne veulent même pas construire de pirogues. Après la bataille, les cadavres des vaincus sont portés en triomphe.

En cas d'alarme, les vigies allument des feux sur les hautes montagnes. Plus le danger est grand, et plus la flamme est considérable. Quelquefois on incendie ainsi des pampas de plusieurs lieues d'étendue. La colonne de fumée qui s'en échappe s'aperçoit à plus de quinze lieues. Alors un exprès est dépêché à la tribu la plus voisine, il explique le danger et convoque les guerriers. Le même signal se répète de proche en proche; de sorte qu'en moins de douze heures, quatre-vingt-dix lieues de circonférence se trouvent sous les armes. Le premier bataillon court aussitôt à l'ennemi, abandonnant ses huttes qui servent d'étape, douze heures après, aux soldats circonscrits dans un espace plus éloigné, et de quatre-vingt-dix lieues encore de circonférence... De quelque côté que vienne le danger, le secours est donc également prompt, et l'armée se trouve ainsi composée d'une avant-garde, d'un centre commandé par le roi lui-même, et d'une arrière-garde.

— Au reste, ajouta le monsieur, c'est par ce moyen télégraphique que ces postes avancés appellent les vaisseaux qui traversent le détroit, et avertissent aussi les habitans de l'intérieur de leur passage. Le feu qu'ils allument se répète pareillement de montagne en montagne, et en moins d'une heure le roi, qui réside à deux cents lieues de là, peut, s'il le juge à propos, donner l'ordre aux tribus de se replier les unes sur les autres pour se rendre sur la côte.

— Et si les navires arrivés sans être aperçus désirent communiquer avec les naturels, ils n'ont qu'à se servir du même procédé. Ils les verront aussitôt arriver en foule, lui dis-je en manière de péroraison, et assez faché qu'il m'eût ainsi escamoté un fait que j'aurais expliqué aussi bien que lui, puisqu'il n'était plus Centurion. Je ne savais, il est vrai, trop qu'en faire; mais, malgré toutes les analogies, toutes les ressemblances possibles, dans mon opinion il n'était plus Centurion!

J'en étais pleinement convaincu, lorsqu'il se mit à dire que la langue patagone était douce comme l'italien, et se prêtait merveilleusement à toutes les imitations; que le babil des habitans du cap Horn ressemble au caquetage des poules; que ces derniers individus, stupides en tout, ne sont sensibles à aucune harmonie.

Toutes mes idées étaient confondues. Où diable a-t-il pu apprendre ces particularités, et savoir qu'en langue de *Terre-de-Feu* un arc se dit *cara-calla*, une fronde, *tillaké*? Où a-t-il pu savoir tout cela, si ce n'est à la cour du roi des Patagons?

Très-bien; je le *recenturionne* donc. On sert le thé; il se fait un grand dérangement de fauteuils et de personnes, je vais m'esquiver... Le Patagon me barre le passage et me

montre la mine heureuse d'un étranger qui en aborde un autre avec qui il se trouve avoir un point commun.

— Vous avez retiré beaucoup de fruit de vos voyages, monsieur. Quand vous voudrez, nous en causerons.

— Certainement.

— Mon Dieu, monsieur, il me semble bien vous avoir vu quelque part.

Bon! le voilà maintenant qui me reconnaît! En Patagonie? lui dis-je bêtement.

Il me regarda sérieusement ; j'entendis rire à mes côtés: cela devenait trop fort ; je n'y tenais plus.

— Vous vous retirez? reprit-il. Nous allons descendre ensemble.

— Ah! très-bien.

— Mais avant, vous accepterez au moins une tasse de thé, monsieur Centurion, lui dit la maitresse de la maison avec un sourire engageant.

Centurion, c'est Centurion!... Il s'approche de la table; il m'a perdu de vue... Vite, vite, mon paletot... Que de marches à cet escalier!... Infernal pavé! on n'y peut courir... Si le Patagon me rattrapait..... Ouf!

Mon cher ami, résumez un peu tout ceci. Un grand homme au visage cuivré, et à qui il manque une dent ; un individu qui dit la religion, les mœurs, la politique des Patagons, et parle leur langue ; un père dont les enfans ont souffert du voyage et viennent de recevoir le baptême ; un mari qui a perdu sa femme pendant la traversée ; un personnage enfin qu'on nomme Centurion, dites-moi, est-ce ou n'est-ce pas le ministre, le médecin, le mari de la nièce du roi des Patagons?

Ah! c'est bien lui, lui, le vrai Centurion.

Que vais-je devenir? Suis-je perdu dans l'opinion de tout ce monde, oui ou non, lorsqu'on découvrira ma supercherie trop innocente pour ne pas être bête? Que faire? Je sais bien qu'avec un peu de ce qu'on nomme de l'aplomb, je dois m'en tirer ; mais vous connaissez ma timidité, ayez donc pitié de moi, car je suis vraiment à plaindre, et, si vous le pouvez, aidez-moi.

Adieu, mon cher ami, je vous serre les mains ; et, malgré cette mésaventure, je signerai toujours avec orgueil, en pensant à vous,

L'AMI D'UN VOYAGEUR.



Une vue de la Terre-de-Feu, dessinée d'après nature par M. Lebreton.

L'heure est bien avancée, je ne fermerai ma lettre que demain.

Le 24 mars 1843.

P. S. Un de mes auditeurs de l'autre soir vient de m'accoster dans la rue par un « Bonjour, mon Patagon », qui, tout d'abord, m'a semblé ironique, mais auquel j'ai dû depuis dénier toute mauvaise intention. J'ai humblement récusé ce titre, le reportant à celui qui, vraisemblablement, avait plus de droits que moi à en être investi. Cette humilité m'a valu le mot de l'énigme qui me troubla si fort ces jours passés.

— « Votre soi-disant voyageur, me dit-il, est un habitant des Andelys, féroce bibliomane à l'endroit des livres de voyages ; aucun homme en France n'a plus voyagé sans quitter son fauteuil.

» Un rangement intempestif et maladroit, à l'occasion de son prochain mariage, ayant opéré, avant que vous ne le vissiez, un éboulement des rayons supérieurs de sa bibliothèque, tout le Nouveau-Monde et quelque peu de l'ancien

lui étaient tombés sur la tête, et l'avaient précipité, du haut d'une échelle, sur le carreau. On releva le bonhomme, pauvre Atlas vaincu, enfoui sous les décombres de l'univers, lapidé par les îles de l'Océanie, étouffé sous le poids des deux Amériques, et brèche-dent par le fait des monts Himalaya, reliés en parchemin avec des coins en cuivre.

Voilà ce qui expliquait l'autre soir l'intérêt qu'on lui témoignait, et ce qui, aujourd'hui, vous fait entrevoir ma méprise, et amène déjà le sourire sur vos lèvres.

Le fonctionnaire public se maria. Sa femme venait à peine de mettre au monde deux jumeaux, lorsqu'une administration inflexible lui intima l'ordre de se rendre sur-le-champ à Paris, où l'appelaient d'ailleurs tous ses vœux.

La jeune femme, plus courageuse que forte, voulut accompagner son mari. On jugea le bateau à vapeur moins fatigant que la diligence, et toute la famille s'embarqua.

Mais l'automne avait éteint l'été. Le froid, déjà sensible, fit frissonner la malade et détermina chez elle une crise violente et fatale. Elle mourut presque subitement *dans la traversée, au moment d'arriver*, entre Andresy et Conflans-Sainte-Honorine, presque au confluent de l'Oise, vous savez, où les vaches de Maurecourt viennent boire, les pieds dans l'eau.

Au milieu de la consternation et du désespoir occasionnés par ce douloureux événement, les petits enfans furent négligés; ils souffrirent *beaucoup du voyage*, et quelque temps après seulement, *l'état de leur santé permit de les baptiser*.

Le papier me manque: je m'abstiens donc de toute réflexion. Adieu. HENRI NICOLLE.

QUELQUES NOTES SUR LA GUADELOUPE.



Vue de la Pointe-à-Pitre.

D'affreux désastres viennent d'attirer l'attention publique sur la Guadeloupe. Le 8 février, un tremblement de terre a bouleversé cette colonie presque tout entière et détruit complétement la Pointe-à-Pitre; car l'incendie est venu en aide au fléau et a complété son œuvre de mort.

Pour bien comprendre l'étendue de ce malheur et l'in-

fluence qu'il peut avoir sur le système colonial, quelques détails sur la Guadeloupe sont nécessaires, et le *Musée des Familles* va les publier.

Le gouvernement colonial de la Guadeloupe comprend l'île de la Guadeloupe, les îles Marie-Galante, des Saintes, de la Désirade et les deux tiers de l'île Saint-Martin, dont la partie méridionale est occupée par les Hollandais.— Toutes ces îles font partie des petites Antilles ou Iles-du-Vent.

L'île de la Guadeloupe est située dans la mer des Antilles, par les 15° 59' et 16° 40' de latitude nord, et entre les 63° 20' et 64° 9' de longitude ouest, méridien de Paris.

La superficie de la Guadeloupe est d'environ 85,000 hectares. On évalue le développement des côtes de l'île à 80 lieues. Les côtes orientales de la Guadeloupe proprement dite, exposées aux vents réguliers de l'est, sont les plus élevées et les plus saines, tandis que les terres basses de l'ouest, auxquelles la partie orientale intercepte les vents alisés, sont à la fois arides et malsaines. L'île possède plusieurs ports et rades qui offrent un abri aux bâtimens : les plus importans sont ceux de la Basse-Terre et de la Pointe-à-Pitre.

La Guadeloupe est séparée en deux parties par un canal (la *rivière salée*), qui a une lieue et demie de longueur sur 30 à 120 mètres de largeur, et qui n'est pas navigable pour les gros bâtimens; elle forme ainsi deux îles, l'une occidentale, hérissée de hautes montagnes que domine un volcan encore en activité : c'est la *Guadeloupe* proprement dite; l'autre orientale, généralement plate ou n'offrant que des coteaux de peu d'élévation; on la nomme la *Grande Terre*.

Les montagnes boisées dont la chaîne occupe le centre de la Guadeloupe sont d'origine volcanique. Leur hauteur moyenne est d'environ 700 mètres. La plus élevée est le morne qui porte le nom de la *Soufrière*. Cette montagne, dont les éruptions ont formé la plus grande partie du territoire méridional de l'île, présente un cône oblique et tronqué dont la base doit avoir 72,000 mètres de circonférence, et dont la hauteur est de 1,557 mètres au-dessus du niveau de la mer. Une immense fissure divise sa région supérieure, et donne naissance dans son prolongement au sommet de la montagne à une des bouches d'où s'échappent des fumeroles abondantes : c'est le principal cratère du volcan, qui en a plusieurs.

La Guadeloupe se divise en deux arrondissemens territoriaux, qui se subdivisent en paroisses ou quartiers. Chacun des arrondissemens renferme une ville qui est son chef-lieu, et un certain nombre de bourgs.

ARRONDISSEMENS.		CHEFS-LIEUX.	BOURGS.		QUARTIERS.
La Guadeloupe. .	1	La Basse-Terre. .	6	—	15
La Grande-Terre.	1	La Pointe-à-Pitre.	5	—	9

La Pointe-à-Pitre se trouve dans la Grande-Terre, au fond de la baie qui porte ce nom, et à l'embouchure de la rivière salée. Elle compte environ 12,000 ames de population. Sa fondation ne remonte point au delà de 1763. Elle porta d'abord le nom de Ville-du-Morne-Renfermé; mais comme la ville s'était formée autour de la maison d'un pêcheur nommé Pitre, l'usage prévalut peu à peu de désigner la ville par le nom de son premier habitant.

En 1780, un incendie détruisit la Pointe-à-Pitre; elle sortit bientôt de ses cendres plus jeune, plus belle et magnifiquement bâtie en pierres.

La Pointe-à-Pitre manque d'eau potable; mais des aqueducs remédieraient avec facilité à cet inconvénient grave.

Les recensemens faits à la fin de 1835 portent le chiffre total de la population de la Guadeloupe à 127,574 individus, dont 31,252 libres et 96,322 esclaves d'origine africaine.

La Guadeloupe fut découverte le 4 novembre 1443, par Christophe Colomb, qui la nomma *Sainte-Marie de la Guadeloupe*, du nom de l'une des madones les plus révérées de l'Estramadure. Elle était alors habitée par les Caraïbes.

Les Européens laissèrent écouler près d'un siècle et demi sans chercher à s'y établir. Mais, vers le milieu de 1635, cinq cent cinquante Français, conduits par deux gentilshommes, nommés de L'Olive et Duplessis, vinrent jeter dans l'île les fondemens de la colonie actuelle. La guerre avec les Caraïbes ne tarda pas à éclater; elle dura environ quatre années, au bout desquelles la paix fut conclue avec les naturels, qui, du reste, avaient été précédemment forcés d'abandonner l'île. Les Français commencèrent alors à cultiver la terre, et la colonie se peupla de quelques nouveaux Européens et de plusieurs colons de Saint-Christophe. Les Compagnies auxquelles le privilége exclusif du commerce des îles de l'Amérique avait été successivement accordé s'étant vues contraintes de renoncer à ce privilége, plus onéreux que profitable, la Guadeloupe fut vendue, en 1649, avec *Marie-Galante*, la *Désirade* et les *Saintes*, au marquis de Boisseret, qui les acheta au prix de 60,000 livres tournois, et de 600 livres pesant de sucre fin par an, et qui céda la moitié de son marché à M. Houel, son beau-frère. La domination de ces seigneurs-propriétaires dura quinze années, pendant lesquelles quatre marquisats, un comté et plusieurs autres fiefs se formèrent dans l'île.

En 1664, Louis XIV acheta, pour la somme de 125,000 livres, la Guadeloupe et ses dépendances, et les céda à la *Compagnie des Indes Occidentales*. Cette Compagnie n'ayant pas mieux réussi que les précédentes dans ses spéculations, le roi se chargea d'acquitter ses dettes, et la Guadeloupe fut définitivement réunie au domaine de l'État. En 1666, 1691 et 1703, les habitans de l'île la défendirent avec la plus éclatante bravoure contre les attaques des Anglais, et parvinrent à les repousser. Mais en 1759, la Guadeloupe tomba au pouvoir de ces derniers, qui l'occupèrent à quatre reprises différentes : de 1759 à 1763, en 1794, de 1810 à 1814, et enfin en 1815. Le 15 juillet 1816 elle rentra, pour n'en plus sortir, sous la domination de la France.

On a compté à la Guadeloupe, dans l'espace de cinq ans, vingt-quatre secousses de tremblement de terre; mais nulle n'est comparable à celle du 8 février dernier, qui a renversé, en moins de deux minutes, presque toute la ville de la Pointe-à-Pitre, et à laquelle on ne peut assimiler que le tremblement de terre qui, en 1692, détruisit la ville du Port-Royal à la Jamaïque, le même jour (7 juin) que furent détruites trois villes du Pérou; les tremblemens de 1751 et de 1770, qui causèrent le renversement de la ville du Port-au-Prince dans l'île de Saint-Domingue, et enfin celui de 1812, qui renversa 4,500 maisons et 19 églises de la ville de Cumana dans l'Amérique Méridionale, à peu de distance des Antilles, et qui coûta la vie à 5 ou 6,000 habitans. La dernière secousse s'est prolongée dans toute la chaîne des petites Antilles; on l'a ressentie depuis la Guadeloupe jusqu'à Antigoa; mais aucune contrée n'en a souffert comme la Guadeloupe, où le fléau a frappé malheureusement la ville la plus peuplée de cette colonie française, et a fait un lieu de désolation d'une cité riche et florissante.

La Guadeloupe avec ses dépendances est la plus importante des colonies françaises de l'Amérique. On y évalue l'étendue des terres cultivées à 33,000 hectares. Leurs produits principaux sont le sucre, le café, le coton, le cacao, le manioc, l'igname, la patate et le maïs. Dans les premiers temps, on ne cultivait à la Guadeloupe que le *petun* ou ta-

bac. Ce ne fut qu'en 1653 que l'on commença à y faire du sucre, sous la direction d'une cinquantaine de colons hollandais, qui, forcés de fuir le Brésil, vinrent s'établir à la Guadeloupe avec 1,200 esclaves environ. L'espèce de canne à sucre cultivée alors dans la colonie provenait de Madère et des îles Canaries : on la remplaça en 1657 par des plants de canne du Brésil, et, peu de temps avant la révolution de 1789, cette dernière espèce fut elle-même remplacée par la canne d'Otaïti, que l'on cultive encore aujourd'hui dans la colonie. Un juif, nommé Benjamin d'Acosta, introduisit la culture du cacao à la Guadeloupe et dans les autres Antilles en 1660, et les premiers plants de café y furent apportés en 1726 par le chevalier Desclieux. Depuis une vingtaine d'années, ces dernières cultures sont négligées pour celle du sucre, qui a fait, durant cet intervalle, des progrès si considérables, qu'en 1835 la colonie a produit 36,335,241 kilogrammes de sucre, 6,506,129 litres de mélasse, et 2,158,015 litres d'eau-de-vie de mélasse ou tafia, tandis que la récolte du café n'a pas dépassé 1,004,372 kilogrammes, celle du coton 80,464 kilog., celle du cacao 28,021 kilog., celle du girofle 345 kilog., et celle du tabac 3,777 kilog. En 1835, il est entré à la Guadeloupe 697 bâtimens de commerce, dont 485 français, et il en est sorti 724, dont 476 français. Durant la même année, il a été importé dans la colonie pour 16,199,884 francs de marchandises françaises et étrangères, et exporté en produits de son sol pour une valeur de 18,241,430 francs. Le mouvement commercial, avec la France seulement, a été de 29,576,349 francs, savoir : 17,782,702 francs en denrées de la colonie, exportées pour la France, et 11,793,647 francs en marchandises importées de France dans la colonie.

Le commandement supérieur et la haute administration de la colonie sont confiés à un gouverneur; trois chefs d'administration dirigent sous ses ordres les différentes branches du service; un conseil privé participe à l'exercice des pouvoirs du gouverneur; et enfin un conseil colonial, composé de trente membres élus par les habitans de la colonie, délibère et vote sur le budget intérieur et sur diverses autres matières d'intérêt local. La justice est administrée par six tribunaux de paix, trois tribunaux de première instance, une cour royale et deux cours d'assises. Quant à la législation, la colonie est régie par les codes du royaume, modifiés et mis en rapport avec ses besoins, et par diverses lois et ordonnances royales rendues à différentes époques. Il existe à la Guadeloupe une bibliothèque publique, deux chambres de commerce, quatre bureaux de bienfaisance, un pensionnat de demoiselles et seize écoles primaires, où l'instruction est donnée à plus de cinq cents enfans.

Différente des colonies françaises qui reçoivent une dotation de la métropole, la Guadeloupe pourvoit, sans secours étrangers et par le seul produit de ses impôts, à ses dépenses intérieures. La solde et l'entretien de sa garnison sont les seuls frais à la charge de l'État.

A. P., *de la Pointe-à-Pitre.*

FRANÇOIS DE CIVILLE.

Je me trouvais il y a quelques années dans un château de Normandie (1) ; mon hôte, qui connaissait ma tendresse pour les vieux parchemins, m'apporta, un soir, une énorme liasse de papiers de famille jaunes et poudreux; il m'engagea à les feuilleter, m'assurant que j'y trouverais, si je parvenais à les déchiffrer, l'histoire d'un de ses ancêtres qui ne pourrait manquer de m'intéresser. J'y lus en effet cet épisode de la vie de François de Civille, écrit en entier de sa main, et je pris à cette lecture un plaisir extrême. Depuis lors, de nouvelles lectures et de longs voyages m'avaient fait oublier cette histoire ; mais voici que des notes que je trouve par hasard sur un vieil album la réveillent dans mon souvenir. Je crois m'être assuré que François de Civille — cela est fort étrange — n'a pas été exploité dans ce temps où l'on exploite toute chose ; dans les annales du passé, il n'occupe qu'une fort petite place; c'est à peine si Farin, de L'Estoile et de Thou le nomment en passant. Il devait en être ainsi ; car la destinée de cet homme ne se rattache à aucun événement important, et son histoire, toute bizarre qu'elle est, n'offre qu'un intérêt privé. C'est un de ces faits isolés que l'historien néglige, mais dont le romancier fait son profit. Je vais l'écrire en résumé, telle qu'elle est restée dans ma mémoire, espérant que les lecteurs bénévoles s'intéresseront aux aventures de mon héros comme je m'y suis intéressé moi-même, malgré la longueur de son récit.

François de Civille, gentilhomme de Normandie, fut enterré le 1er juin 1540, à dix heures du matin, et cependant il ne vint au monde que ce même jour à midi, c'est-à-dire deux heures après son inhumation. Ce n'est pas la moins extraordinaire de ses aventures. — Voici l'histoire. — Antoine de Civille, son père, se trouvait au parlement de Rouen, où il était conseiller, et il avait laissé à la campagne Mme de Civille (née Marie de Saldaigne), alors dans un état de grossesse avancée et fort pénible. Il n'était pas sans inquiétudes sur la santé de sa femme, lorsqu'un courrier arriva tout à coup et lui annonça qu'elle était au plus mal. Il partit à l'instant, mais il n'arriva chez lui que le lendemain. Là, il apprit que Mme de Civille était morte et ensevelie depuis deux heures. Il fut d'abord atterré par ce coup qui lui enlevait à la fois sa compagne et son enfant, les deux seuls êtres sur lesquels il avait basé son avenir; puis dans sa douleur une pensée lui vint, et, quelque affreuse que lui parût l'exécution de cette pensée, il la considéra comme un devoir. Il ordonna de faire l'exhumation de Mme de Civille et son autopsie. Par un prodige dont il existe quelques autres exemples, l'enfant vivait encore dans le sein de sa mère expirée, et François de Civille dut l'existence à un de ces miracles où se fait reconnaître la main de Dieu. C'était tristement débuter dans ce monde, et l'on ne manqua pas de prédire au nouveau-né de grandes souffrances. Cette fois les prévisions ne furent pas trompées. Cependant, de grands soins conservèrent la vie au petit être voué à la mort avant sa naissance. Une inhumation si précoce n'eut pas sur sa santé l'influence qu'on devait en attendre; les contemporains lui attribuèrent toutefois l'extrême pâleur que garda toute sa vie le héros de cette histoire : néan-

(1) Le château de Boisheroult.

moins la constitution parut n'en avoir aucunement souffert; elle acquit bientôt, au contraire, une vigueur presque inconcevable, ainsi que le feront connaître les événemens qui vont suivre.



Portrait de François de Civille, d'après Callot.

Nous allons maintenant user du privilége des romanciers, et sauter, d'un seul trait de plume, une période de vingt-deux années, espace de temps qui occupe une place si grande dans la vie des hommes, une si grande même dans la vie des nations. 1562, époque à laquelle nous voici arrivés, est une date de sanglante mémoire. Alors commencèrent, par le massacre de quelques huguenots dans l'église de Vassi en Champagne, les malheureuses guerres civiles qui désolèrent la France pendant plus de trente ans, et qui, malgré l'horrible épisode de la Saint-Barthélemi, ne cessèrent qu'à l'abjuration du roi Henri IV.

Vers le commencement d'octobre 1562, la ville de Rouen, une des places les plus importantes des protestans, fut tout à coup assiégée par une armée de dix-huit mille hommes, ayant à sa tête le jeune roi Charles IX en personne, mais commandée plus réellement par le duc de Guise. — C'est à ce siége que nous allons voir reparaître notre héros.

François de Civille, quoique fort jeune, s'était acquis déjà une grande réputation de bravoure. Le duc de Montgommery, qui commandait dans la ville assiégée, l'avait nommé capitaine d'une compagnie de gens à pied, et lui avait confié la défense de la porte Saint-Hilaire. L'artillerie du roi battait en brèche depuis près d'une semaine, mais aucune tentative d'assaut n'avait eu lieu avant le 13 octobre. Le matin de ce jour, le capitaine Civille était à son poste bien avant le lever du soleil : en attendant la reprise des hostilités, il se promenait sur le rempart avec un de ses officiers. Ils marchaient depuis quelque temps en silence, quand tout à coup le jeune capitaine se retourna vers son compagnon :

— Sais-tu, de Cléré, lui dit-il, ce qui est arrivé hier au soir à un gentilhomme de monsieur le duc?

— Quoi donc? reprit celui-ci.

— C'est un secret; un de ces secrets qu'on dit à tout le monde, en défendant à chacun de le répéter à personne.— Ecoute donc. — Ce gentilhomme, un des nouveaux arrivés, est du Mans, je crois, et homme de courage comme tu vas le voir. Figure-toi qu'il a trouvé le moyen de pénétrer, hier au soir, dans leur camp là-bas, avec la bonne intention de tailler une gaîne pour sa dague dans le ventre du duc de Guise; mais il a été pris trop tôt, et sais-tu ce qui lui a été fait?

— Mais, jour de Dieu! répliqua Jehan de Cléré, je suppose qu'on l'a pendu, à moins qu'on ne l'ait écartelé.

— Rien de tout cela; on l'a conduit au duc qui lui a demandé :

— Quel déplaisir as-tu reçu de moi?

— Aucun, a répondu l'autre.

— Qui t'a donc porté à me vouloir assassiner?

— Mon zèle pour ma religion, dont vous êtes le plus grand ennemi.

— Eh bien! lui a dit le duc, si ta religion t'apprend à assassiner ceux qui ne t'ont jamais offensé, la mienne m'apprend à pardonner à mes ennemis. Va! je te donne la liberté, et apprends une meilleure leçon.

Le pauvre diable est revenu tout piteux conter son aventure à Montgommery. Que penses-tu de cela, Jehan?

— Je pense que le Manceau est un maladroit, et que le Guise joue le grand homme à plaisir...

— Moi, je trouve cela sublime, répliqua Civille; ce qu'a fait là de Guise, c'est beau, Jehan, c'est admirable.

— A votre aise, seulement ne parlez pas si haut et gardez votre admiration pour plus tard, car les voilà qui commencent leur musique, vos beaux parleurs.

En effet, le canon commençait à gronder. Ce jour-là, ce fut avec plus de succès que de coutume; après un feu de quatre heures, une brèche fut ouverte. Alors les roulemens de l'artillerie cessèrent, et les deux jeunes officiers, dont le poste était devenu fort périlleux, virent s'avancer une troupe d'arquebusiers, qui commencèrent de tirailler avec eux, afin sans doute de couvrir les opérations de l'armée royale, et pour éclairer la colonne qu'elle allait envoyer à l'assaut.

— Ce sera chaud aujourd'hui, dit François de Civille à son compagnon, veillons bien à nos hommes. Pour moi, ajouta-t-il tristement, je n'augure rien de bon de tout cela. J'ai idée que demain, Jehan, tu auras ma capitainerie; vois-tu, ce beau soleil qui se lève, un pressentiment secret me dit que je ne le verrai pas se coucher. Mais qu'importe? je serai mort pour la cause de ma religion : que Dieu me pardonne mes fautes!

Les jeunes gentilshommes de cette malheureuse époque avaient presque tous la prétention d'être des tireurs fort habiles. Cette prétention était, comme on le sait, partagée par le roi Charles IX lui-même, qui, plus tard, donna, s'il faut en croire quelques historiens, de tristes preuves de son adresse. Les deux jeunes gens s'armèrent donc chacun d'une arquebuse et s'avancèrent jusqu'à la margelle du rempart. Ils virent alors que le détachement ennemi n'était plus qu'à une petite portée, et ils distinguèrent parmi les arquebusiers deux officiers, qu'ils reconnurent à la plume blanche qui ornait leur feutre, selon une mode qui commençait à s'adopter alors.

— Je parie, capitaine, que du premier coup je couche par terre ce bel empanaché, dit Jehan en ajustant l'un des officiers.

Le coup partit; il avait tiré adroitement, car on vit disparaître tout à coup la plume qui avait servi de point de mire; mais l'officier resta debout.

— Pas mal, dit Civille; si le pauvre diable eût été grand seulement comme Goliath, tu aurais été adroit comme David. A mon tour, maintenant; et il envoya au même but son coup d'arquebuse. L'officier qu'avaient pris pour cible les deux jeunes gens parut d'abord n'avoir pas été touché. Il resta immobile; mais tout à coup on le vit élever les deux bras vers le ciel, et il tomba en avant la face contre terre.

— Bien! fit Jehan.

— Bien! répéta un soldat en passant à son capitaine une nouvelle arquebuse.

Cependant le feu devenait de plus en plus vif, au fur et à mesure que les ennemis se rapprochaient. C'était un pétillement continuel. Les balles sifflaient, la fumée s'épaississait, et les cris des blessés commençaient à mêler à cette harmonie guerrière leur accompagnement lugubre.

— A l'autre plume blanche, dit Civille s'apprêtant à tirer de nouveau. Mais cette fois, soit que le but fût plus éloigné, soit qu'il tînt à ne pas donner un démenti à la première preuve de son adresse, il s'y prit avec plus de soin; il s'agenouilla, appuya son arme sur la muraille, et ajusta avec une précaution si grande et si longtemps, que Jehan s'écria:

— Allons! allons donc, vive Dieu!

Mais il vit tout à coup la mèche enflammée échapper à la main du capitaine, l'arquebuse rouler en dehors du rempart; François de Civille s'affaissa sur lui-même et tomba lourdement en poussant un profond soupir.

Jehan courut à lui et vit alors que son ami avait reçu une balle qui, pénétrant par la joue gauche, était sortie derrière le cou. Le pauvre jeune homme ne donnait déjà plus aucun signe de vie. Ce que voyant, de Cléré, autant pour cacher à ses gens la mort du capitaine qu'ils aimaient beaucoup, que pour débarrasser le rempart de son cadavre, ordonna au soldat qui se trouvait près de lui de l'emporter et d'aller le déposer sur le glacis que dominait le bastion où ils étaient. Cet ordre donné, Jehan de Cléré, que la mort de son capitaine nommait commandant en chef, s'aperçut que les troupes du roi s'apprêtaient à donner assaut, et comprit que la circonstance réclamait toute son attention. Le soldat déposa sur l'herbe le corps de François de Civille, et revint à son poste. Mais à peine il avait tourné les talons, que deux ouvriers qui l'avaient vu apporter son fardeau l'examinèrent; voyant que c'était un gentilhomme fort bien habillé, et qu'il était mort, ils n'eurent rien de plus pressé que de le dépouiller. Après quoi, craignant sans doute d'avoir encouru quelque blâme, ils ne trouvèrent rien de mieux que de jeter le cadavre dans une tranchée nouvellement creusée. Ils finissaient cette opération, quand vint un autre soldat qui portait un second cadavre: c'était celui d'un droguiste de la ville, nommé Claude-le-Forestier. Ils le reconnurent parfaitement. Cette prise était moins bonne que la première, cependant ils dépouillèrent également le droguiste et le couchèrent sur François de Civille, de manière que les deux corps étaient placés les pieds tournés vers la tête l'un de l'autre. Cela fait, ils couvrirent le tout d'un peu de terre et s'enfuirent.

Il était alors onze heures du matin; le combat dura toute la journée, mais les troupes du roi furent constamment repoussées. A six heures du soir, l'ennemi ayant battu en retraite, les compagnies reçurent l'ordre de se retirer. Le duc de Montgommery revenait donc vers la ville avec un corps d'officiers causant et devisant des faits de la journée, lorsque passant par la croix Saint-Pierre, il rencontra une troupe de domestiques qui attendaient leurs maîtres, tenant en main leurs chevaux. L'un d'eux, grand garçon nommé Nicolas, qui était laquais de François de Civille, se présenta devant lui et lui demanda s'il était vrai, comme on le racontait, que son maître fût mort. Montgommery lui répondit qu'en effet M. de Civille avait été tué dès onze heures du matin, auprès de la porte Saint-Hilaire. Alors le pauvre domestique le pria les larmes aux yeux de lui permettre d'aller chercher son corps, pour qu'il pût le déposer dans la sépulture de sa famille.

— Je vous le permets de grand cœur, lui dit le duc, et il ajouta: Monsieur de Cléré, retournez à la porte Saint-Hilaire avec ce pauvre garçon, et montrez-lui où l'on a déposé le corps de son maître. Puis Montgommery reprit sa route pour se rendre à l'archevêché, où il logeait.

Jehan de Cléré, qui était très-fatigué et qui ne comprenait pas trop quelle nécessité si grande il y avait d'être enterré avec ses ancêtres, avait reçu l'ordre de son chef avec un mécontentement visible; il se prépara à l'exécuter de fort mauvaise grâce.

— Jour de Dieu! dit-il au laquais, ce pauvre Civille est aussi bien là-bas qu'ailleurs, et moi je serais beaucoup mieux ailleurs qu'ici; mais enfin, monte à cheval et marche devant.

Ils arrivèrent bientôt à l'endroit où le soldat avait d'abord placé le corps de Civille. Il n'y était plus, comme on le sait; mais voyant tout auprès de la terre fraîchement remuée, le pauvre Nicolas pensa que là peut-être on avait enterré son maître. Comme il n'avait avec lui aucun outil, il se mit à gratter la terre avec ses mains. Tout à coup il sentit que ses ongles venaient de pénétrer dans quelque chose qui n'était plus de la terre, et il retira un premier cadavre; il le coucha sur le gazon, l'examina avec soin, le tourna, le retourna, mais il ne reconnut pas son maître. Il revint vers la fosse, et en retira le second cadavre; il le porta un peu plus loin, le coucha également sur l'herbe, l'examina avec le même soin et dans tous les sens; mais il était tellement défiguré, tellement couvert de boue et de sang, qu'il ne reconnut pas davantage celui qu'il cherchait. Alors il repoussa dans la fosse le premier corps qui en était le plus près, posa l'autre par-dessus, les couvrit de terre aussi bien qu'il le put avec ses pieds et ses mains, puis remonta sur son cheval en pleurant de tout son cœur.

Jehan ne trouva pas que l'opération eût été convenablement faite.

— C'était pardieu bien la peine, s'écria-t-il, de déterrer ces pauvres diables pour les recouvrir si mal! En voilà un

qui a la main en l'air, comme s'il voulait dire un *Oremus*. Quelle ripaille les chiens feront ici cette nuit!

En même temps, il appuya fortement son pied sur cette main découverte pour l'enfoncer dans la terre; puis, étonné d'avoir senti quelque chose de dur sous la semelle de sa botte, il se baissa, examina la main du cadavre, et vit une bague dont, avec son pied, il avait fait tourner le chaton. C'était un gros diamant que les ouvriers n'avaient point aperçu, soit à cause de leur précipitation, soit parce qu'il était alors caché entre les doigts crispés.

— Nicolas! Nicolas! cria de Cléré au domestique qui s'en allait; arrive donc! arrive donc! Voilà le Ciel qui te récompense de ta fidélité, et une main qui t'offre un bel et bon diamant.

En entendant parler de diamant, Nicolas se jeta à bas de son cheval, et reconnut une bague que portait habituellement son maître. Pour la seconde fois, mais avec bien plus d'empressement, il retira de la terre ce corps qu'il venait de recouvrir. Le visage était horriblement tuméfié, et souillé d'une boue sanglante; mais quand il l'eut essuyé et lavé, il reconnut M. de Civille. En revoyant si défiguré son maître qu'il avait tant aimé, il ne put contenir son désespoir : il le contempla longtemps, puis se pencha vers lui pour l'embrasser une dernière fois. Tout à coup de Cléré le vit se relever avec une sorte de terreur. Nicolas avait cru sentir à la bouche du cadavre un reste de respiration. Ils mirent la main sur son cœur; il leur sembla que le cœur battait sous leur main; ils présentèrent à ses lèvres la lame d'une rapière, et le poli de l'acier fut terni : plus de doute, il vivait encore! Le fidèle domestique délirait de joie sous ses larmes; il embrassait son maître, l'appelait et le conjurait de lui répondre; il perdait la tête de bonheur. De Cléré, plus calme, lui fit observer qu'il n'y avait pas de temps à perdre; qu'il fallait le placer sur son cheval et l'emporter aux ambulances. Nicolas se dépouilla de son hoqueton, l'arrangea en manière de coussinet sur l'arçon de la selle, y posa le corps de François de Civille, et partit le soutenant dans ses bras.

Arrivé au couvent de Saint-Clair, où l'on avait établi les ambulances, il trouva des chirurgiens qui avaient beaucoup plus de besogne que de savoir-faire, et qui taillaient, coupaient au plus vite, au milieu des cris de ceux qu'ils venaient d'amputer et de ceux qui attendaient l'amputation. Ce ne fut pas sans peine qu'il s'empara d'un de ces bourreaux, médecins improvisés la plupart, qui avaient cru bien faire, le soir d'une bataille, en substituant le scapel au rasoir, pacifique instrument de leur profession habituelle. Dès que l'homme de l'art eut examiné François de Civille, il déclara que s'il n'était pas mort il n'en valait pas davantage, et qu'en conséquence, comme d'autres étaient là qui méritaient mieux ses soins, il ne voulait pas perdre son temps à panser un cadavre. Nicolas eut beau s'adresser aux autres, il reçut de tous la même réponse. Il pria, supplia, promit, menaça, mais en vain. Alors, comprenant que la vie de son maître ne tenait qu'à un fil que pouvait rompre le moindre choc ou le moindre retard, il le replaça sur son cheval et le transporta à son logement, chez le sieur Coqueremont. Il le coucha sur son lit, et courut par la ville à la recherche d'un médecin. Mais il apprit que tout ce qui était médecin ou croyait l'être se trouvait aux ambulances, et qu'il ne restait pas le plus petit barbier.

François de Civille resta deux jours entiers étendu sur son lit, sans autres soins que les larmes de son domestique, qui le soulageaient fort peu. Il n'avait pas fait un seul mouvement; pas un muscle en lui n'avait bougé : pourtant son cœur battait toujours. Le matin du troisième jour, Nicolas étant parvenu à rassembler quelques personnes de la famille et des amis de son maître, on amena un jeune chirurgien nommé Jacques Aveaux. Il examina la blessure en hochant la tête, palpa tout le corps du malheureux blessé, et appliqua enfin un premier appareil. Cet appareil consistait en un séton. Le lendemain l'homme de la science trouva que le séton avait fait merveille; le jeune capitaine ne donnait, il est vrai, aucun signe de vie; mais son visage était fort désenflé. Maître Jacques Aveaux, beaucoup moins habile que son contemporain Ambroise Paré, se sentait fort embarrassé, et n'imaginait pas trop ce qu'il pourrait ajouter à son premier pansement. Toutefois, il ordonna de faire manger le malade; c'est-à-dire de lui introduire dans la bouche un peu de coulis, après lui avoir préalablement desserré les dents avec un couteau. Cette ordonnance fut suivie pendant quatre jours. Le séton donnait extrêmement. Au bout de ce temps, François de Civille entr'ouvrit les yeux, remua les lèvres, et dit avec douleur : « *Han! han! les bras!* » La blessure avait sans doute offensé les nerfs de ces membres, et ils étaient momentanément perclus. Dès cet instant le malheureux blessé parut se remettre sensiblement; il promena autour de lui des regards étonnés; peu à peu ses idées revinrent, il reconnut ses amis, et l'on vit renaître à la vie cet homme qui avait été deux fois dévoué à la mort et deux fois enseveli.

Mais ses souffrances étaient loin d'être terminées.

François de Civille commençait à se sentir vivre lorsque, le 25 octobre, Rouen fut pris d'assaut, et l'armée du roi entra triomphante dans la ville. Les amis et la famille du blessé l'abandonnèrent; il resta seul avec son domestique Nicolas, qui ne voulut jamais le quitter. Malgré le tumulte qui régnait dans les rues, et l'appréhension fort naturelle qu'éprouvait de Civille, la journée se passa pour lui sans événement fâcheux; mais le soir, les gens du sieur des Moulins, commandant des gardes écossaises, entrèrent dans sa maison pour y préparer le logement de leur maître. Son appartement fut celui qu'ils choisirent; ils lui ordonnèrent de le quitter à l'instant même; Nicolas les conjura à genoux, avec instances, et leur dit que son maître était mourant, qu'il ne pouvait marcher, et qu'ils eussent pitié de lui : ceux-ci, touchés de l'état misérable du blessé et des larmes du serviteur, ou plutôt encore, séduits par l'argent qu'il leur offrit et qu'ils acceptèrent, lui permirent de l'emporter dans une petite chambre voisine de celle qu'il occupait. Cette petite chambre donnait sur une cour où l'on avait entassé le fumier des écuries; elle était froide, humide, obscure; mais encore était-ce un grand bonheur que d'y pouvoir rester. Civille l'habitait depuis deux jours, lorsqu'un soir quelques soldats ivres y entrèrent en jurant, et lui déclarèrent qu'il eût à en sortir sur-le-champ. Il eut beau leur exposer son affreuse situation et leur promettre tout ce qui était en sa possession, ils ne voulurent rien entendre : Nicolas les supplia à son tour; ils se moquèrent de lui, et joignant l'action aux paroles, l'un d'eux empoigna Civille par un bras pour s'en faire plus tôt obéir. Le malheureux blessé poussa un cri de douleur et s'évanouit. Le domestique furieux, ne se possédant plus à la vue de son maître inanimé, s'empara d'une chaise et en asséna un coup de toute sa force sur la tête du soldat; le soldat tomba; ses camarades tirèrent leurs épées et s'élancèrent avec rage; Nicolas se jeta au-devant de son maître, le couvrit de son corps, et se défendit avec courage à l'aide de son arme improvisée. Mais la lutte était trop inégale, et la chambre trop petite pour un combat de ce genre; Nicolas fut bientôt entouré et saisi par dix mains différentes;

un des misérables lui passa son épée dans le ventre. Le pauvre domestique tomba raide mort. Aussitôt les soldats comprirent, malgré leur ivresse, qu'ils venaient de faire une sottise en tuant, dans la maison de leur officier, un homme qui pouvait être sous sa sauvegarde. Ceci jugé, l'important pour eux était de ne pas laisser de traces de leur crime. Ils s'y prirent de la manière la plus simple ; ils ouvrirent la fenêtre et jetèrent dans la cour le corps de leur victime; puis, voyant François de Civille toujours évanoui, et songeant qu'il serait contre eux un témoin irrécusable, ils l'arrachèrent de son lit et le jetèrent également par la fenêtre.

Dieu, qui avait jusqu'alors si miraculeusement protégé ce malheureux jeune homme, ne devait pas encore l'abandonner.

Quand François de Civille reprit connaissance, il vit qu'il était couché sur un fumier. Il ne s'était fait que peu de mal dans sa chute, la fenêtre étant basse et la paille fort épaisse. Ayant jeté les yeux autour de lui, il aperçut le corps de son domestique étendu mort à ses côtés. Sa blessure le faisait souffrir cruellement ; son état était bien misérable; mais la vue de Nicolas, qui s'était fait tuer en le défendant, lui fut plus douloureuse que toutes ses souffrances. C'était le seul ami qui lui restat, et se sentant, à vingt-deux ans, dans une aussi horrible position, abandonné de tous les hommes, il se crut aussi oublié du Ciel, et implorant la mort, comme le seul soulagement qu'il eût à espérer, il se prit à pleurer amèrement. Ce lui fut un soulagement; mais il est des douleurs si affreuses que leur excès même tarit les pleurs; telles devinrent bientôt celles de François de Civille. La saison commençait à être rigoureuse, et il était, sans autre vêtement que sa chemise, exposé au vent et à la pluie; le froid de la nuit le saisissait, et cette nouvelle douleur se joignant à celle de sa blessure. Il sentit que ses souffrances étaient au-dessus de ses forces; il n'essaya plus de lutter contre elles, et s'abandonna avec désespoir à toute leur furie. Cependant, après quelques heures, l'instinct de la conservation se réveilla encore une fois dans ce corps épuisé. Quand la douleur atteint son paroxysme, il arrive souvent que l'âme se raidit, lui résiste, reprend un instant courage, et cherche l'espérance autour d'elle. Un moment vint où, chez le blessé, l'énergie vainquit la souffrance; il se souleva avec effort et écouta : la nuit était calme, tout était silencieux autour de lui; seulement, il entendait dans le lointain les cris des soldats qui s'égayaient dans les tavernes. Ce bruit lui rappela qu'il était entouré d'ennemis; ces ennemis, pour être Français comme lui, n'en étaient que plus acharnés; n'avait-il pas éprouvé leur férocité? Il comprit de nouveau qu'il n'avait de secours à attendre de personne, et résolut de travailler seul à son soulagement. Peu à peu, avec beaucoup de fatigue et de temps, il parvint, en s'aidant des pieds, à creuser un trou dans le fumier; il s'y enterra presque entièrement. La chaleur le reprit, et, comparativement à sa première position, celle-ci était si douce qu'il en rendit grâce au Ciel. Mais avec la circulation du sang parut la fièvre; bientôt elle s'empara de lui avec une horrible violence; sa tête commença à délirer. Dieu sait quels durent être, dans cette situation, les cauchemars qui vinrent peser sur lui, et les tortures qu'il eut à supporter.

Si cela n'avait pas été écrit par lui-même et attesté par d'autres que par lui, on se refuserait à croire que cet infortuné jeune homme soit resté dans cet état pendant trois jours entiers! trois jours! avec une blessure inouïe, un corps brisé par les douleurs, épuisé par la fièvre, couché dans un fumier, sans vêtemens, sans soins, sans nourriture et sans espérance ! Cependant ce ne fut qu'au bout de ce temps que le sieur du Croisset, son cousin, qui était catholique et de l'armée du roi, ayant appris que François de Civille était resté dans la ville, vint pour le voir. Une vieille servante lui annonça qu'il était mort et étendu depuis plusieurs jours sur le fumier de l'écurie, dans la petite cour. Il s'y rendit, et vit un horrible spectacle : auprès du cadavre de son domestique, le jeune capitaine était couché ou plutôt enfoui dans le fumier; il était affreusement défiguré; son visage paraissait cadavéreux, sa plaie était hideuse, son corps sans mouvement : il n'avait plus de voix et ne parlait plus que de l'œil. Cependant la vue d'un secours inespéré ranima en lui la vie qui s'éteignait : par son premier geste il fit comprendre qu'il avait soif. Le sieur du Croisset lui apporta de la bière et du pain bis, les seuls réconfortans que put lui procurer la vieille servante. Le pauvre moribond but d'abord avec une ardeur qui effraya son cousin; puis il avala avec une telle avidité un gros morceau de pain, qu'il faillit étouffer; on eut beaucoup de peine à le lui retirer du gosier. Enfin la vieille servante ayant eu l'idée de faire tremper dans la bière la mie de pain, le blessé parut en prendre avec plaisir. Ces premiers soins donnés, le sieur du Croisset se trouva dans un grand embarras : en sa qualité de cousin il ne pouvait raisonnablement pas laisser François de Civille dans l'état où il l'avait trouvé; mais, en sa qualité de catholique, il ne devait ni s'intéresser ni porter le moindre secours à un hérétique, sous peine d'encourir le blame de ses co-religionnaires. Que faire? la position était délicate. Il avait bien, à peu de distance de Rouen, un château où son cousin pourrait être soigné sans éveiller l'attention de personne; mais comment l'y faire transporter? Cette dernière question fut tranchée par la vieille servante; elle se chargea du transport du blessé. En effet, après beaucoup de difficultés, elle trouva un bateau et un batelier qui, gagné par l'argent du sieur du Croisset, se chargea du malade, promit de le faire sortir de la ville par la Seine, et de l'amener au château du Croisset. Il exécuta sa promesse. François de Civille, en arrivant à ce château, le trouva désert; le propriétaire craignait, en y venant, de se compromettre. La vieille bonne femme, moins scrupuleuse, y parut seule et soigna le blessé ; mais quelle que fût sa bonne volonté, elle n'entendait pas grand' chose à un pareil traitement; les soins nécessités par des maux semblables demandaient une main plus habile que la sienne. Elle ne put rien inventer de mieux que d'appliquer sur les plaies du blessé des cataplasmes faits de mie de pain et de lait : la mie de pain trempée était, comme on le voit, son baume universel. Heureusement on vint à son aide; quelques amis de Civille ayant appris en quels lieux il se trouvait, lui envoyèrent maître Jacques Aveaux, ce jeune chirurgien qui le premier l'avait traité. Il trouva son malade dans un triste état; mais pouvait-on désespérer d'un homme d'aussi bonne volonté? de quelle force devait être une organisation qui avait résisté à de telles épreuves! avoir enduré de pareilles douleurs n'était-il pas plus étonnant que d'en guérir? D'ailleurs, maître Jacques Aveaux ne manquait peut-être pas de confiance en lui-même. Toutefois s'il espéra, il eut raison. Le malade se remit peu à peu; ses plaies se cicatrisèrent. Après un mois d'attente et d'indécision, son médecin répondit de lui; il déclara qu'il guérirait, mais qu'il perdrait la pureté de son haleine (ce qui, Dieu merci! n'est jamais arrivé, quoique j'aie aujourd'hui soixante-treize ans, s'écrie François de Civille à cet endroit de son récit). Les prédictions de maître Jacques Aveaux se réalisèrent : grâce à lui et surtout grâce à Dieu, après quelques mois de convales-

cence, le jeune capitaine se retrouva sur pied et en parfaite santé.

Tel est le résumé du récit écrit par François de Civille le ressuscité ; il n'ajoute que ces seules réflexions, qui nous ont paru frappantes et fortement empreintes du caractère de l'époque ; nous les avons copiées et les citons textuellement.

« Voilà en somme l'histoire, le discours véritable de la » blessure, mort et enterremens de François de Civille— » histoire, dis-je, vraye et très-mémorable ; laquelle il prie » tous les lecteurs chrestiens, gens de bien et honneur, ne » trouver estrange s'il l'a voulu rediger par écrit afin d'être » lue. N'ayant en ce faisant eu pour but de son intention » que de rendre à Dieu seul toute la gloire et l'honneur » d'un si notable miracle qu'il a pleu à Sa Majesté faire » pour la conservation de sa personne. En recognoissance » de quoi le dit Civille a pensé être non-seulement son de- » voir, mais aussi très-obligé d'en rendre publiquement » par le présent écrit, grâce à Dieu, au quel avec le Fils et » le Saint-Esprit soit gloire éternellement. — Amen. »

» L'an de grâce 1603.

» *Signé* François DE CIVILLE,

» 73 ans d'âge. »

Ainsi finit la partie intéressante de la vie de Civille, le reste ne le distingue guère de beaucoup d'officiers de son temps. Il suivit la fortune d'Henri IV, et prit du service dans son armée. En 1590, le roi le nomma commissaire de ses guerres et l'envoya en Angleterre solliciter un secours de troupes. La singularité des aventures du gentilhomme normand avait fait du bruit, elle était parvenue jusqu'à la cour de Londres. Il y fut remarqué ; la reine Elisabeth le reçut avec distinction, et l'on conserve encore dans la famille de Civille un portrait en pied de cette princesse, au bas duquel sont écrits ces mots : « *En reconnoissance de services rendus, ce portrait a été donné à François de Civille par la reine Elisabeth d'Angleterre.* »

De retour en France, le commissaire des guerres reçut, par un brevet des plus flatteurs, le commandement des troupes qu'il ramenait ; il servit longtemps avec gloire, et sa bravoure fut en grand renom. Il doit être si facile de se montrer brave à qui peut se croire à l'épreuve de la balle et de *l'enterrement!* Mais, quelque impérissable qu'il se fût montré, François de Civille était mortel comme tous les hommes et devait subir la loi commune. Il mourut en 1610, à l'âge de quatre-vingts ans. On dit, mais c'est un *on dit*, une tradition de famille à laquelle on n'est pas forcé d'ajouter foi ; on dit qu'un rhume causa sa mort, et que ce rhume il le gagna dans une excursion entreprise par une froide nuit d'hiver. Un pareil fait, s'il est exact, prouve mieux, ce nous semble, que toutes les dissertations imaginables, combien sa vieillesse fut vigoureuse, et combien sa santé se ressentit peu des rudes épreuves qu'elle avait subies.

Deux siècles se sont passés, et l'on n'entend pas parler de Civille ; il est donc présumable que sa quatrième résurrection n'aura lieu qu'à l'occasion du jugement dernier, et que dans l'autre monde seulement il pourra ajouter un miracle de plus à sa signature, qui était celle-ci : *François de Civille, trois fois enterré, trois fois ressuscité.*

Il existe de Civille plusieurs portraits, entre autres un de Callot ; c'est celui que le *Musée* publie. Tous sont de la même époque et se ressemblent. Civille paraît un homme de trente ans, d'une belle taille, et d'une tournure élégante. Le visage de François de Civille est extrêmement pâle ; mais ses yeux noirs et brillants animent cette teinte mélancolique ; enfin ses moustaches retroussées, sa barbe taillée en pointe, donnent à sa physionomie l'air insouciеux et cavalier qui distinguait si bien nos ancêtres et que nous avons complétement perdu.

ALEXIS DE VALON.

L'ILE DE TAÏTI.

L'île de Taïti est située près du tropique du Capricorne, par les 150 et 156 degrés longitude ouest, et par les 16 et 18 degrés latitude sud. Elle fut découverte, en 1606, par Quiros, célèbre marin espagnol. On lui donna d'abord le nom de Sagittaria, puis en 1666 le capitaine Willis l'appela l'île du roi Georges, et Bougainville, qui en prit possession en 1768 pour la France, la nomma Nouvelle-Cythère. Mais un an après, Cook ayant visité cette contrée fertile, lui restitua le nom dont l'avaient toujours appelée les naturels, à savoir Taïti.

Cette île présente la forme d'une gourde. Un groupe de montagnes verdoyantes, flanqué au sud par un beau lac, et entouré d'un riche littoral, constitue l'île de Taïti proprement dite, qu'un isthme, large d'une lieue au plus, joint à la presqu'île Tahia-Rabou. Taïti est divisée en six districts : celui de Hidia au sud-est, celui de Matavoï au nord-est, celui de Paré au nord-ouest, celui de Ata-Hourou à l'ouest, celui de Papara au sud-ouest, et celui de Tahia-Rabou au sud, dans la presqu'île. Le littoral seul est habité. Les montagnes, qui constituent le centre du pays, sont presque arides au sommet, quoique leur pente soit parfaitement boisée. Des rescifs de coraux entourent l'île, lui servent de digues, et forment plusieurs ports sûrs et commodes. On aborde par la pointe Vénus, et on jette habituellement l'ancre soit dans la baie de Tounoa dans le district de Matavoï, soit dans celle de Papeiti dans le district de Paré.

De Taïti, qu'on peut considérer comme le chef-lieu de l'archipel de la Société, dépendent toutes les îles de cet archipel, Eimeo, Tabou-Emanou, Ouahiné, Rabiatéa, Taboa, Bora-Bora, l'île des intrépides guerriers, Toubahi, Maupiti, Mahitia, etc.

La religion du pays est le protestantisme, que les missionnaires anglais y ont apporté, et que le roi Pomaré l'a embrassé.

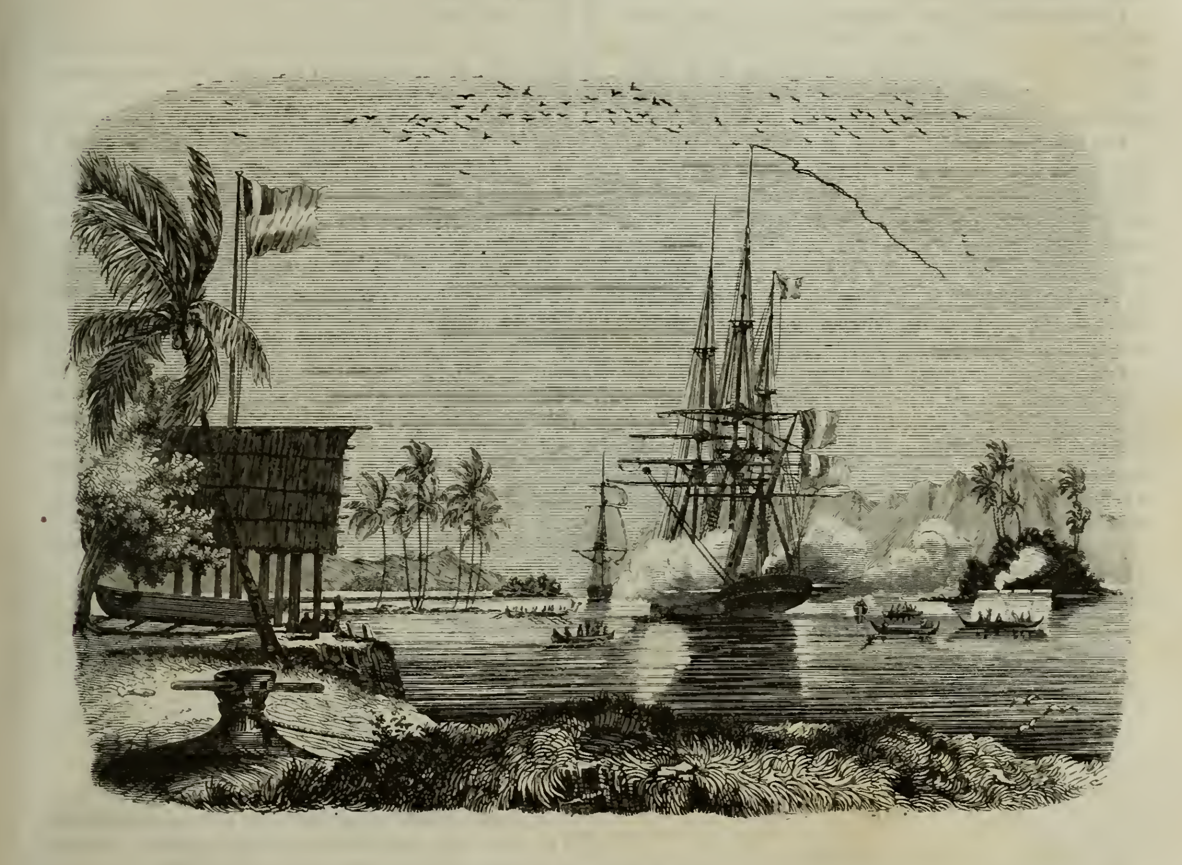
Les naturels de l'île se montrent bons, doux, affables, ils aiment les étrangers, vont au-devant d'eux avec joie et avec amitié. Les hommes y sont grands et beaux, quoique leur teint soit assez cuivré ; les femmes, plus blanches de peau, paraissent petites, mais séduisantes sinon belles. Ce qu'elles offrent de plus remarquable, ce sont des yeux vifs, grands, noirs, et des dents d'une blancheur éblouissante.

Les mœurs du pays sont corrompues au dernier point. Les missionnaires anglais, avec leur système absurde d'intimidation, sont parvenus à se faire craindre, mais non à faire respecter la religion qu'ils ont enseignée. A Taïti on vous parlera à tout propos de l'enfer, des peines éternelles, et des amendes que les missionnaires anglais exigent des pécheurs pris en flagrant délit, personne ne fera mention

du Christ, de sa mission d'amour et de charité, de sa loi de grâce et d'indulgence.

Le climat de Taïti est d'une salubrité incomparable. Jamais le thermomètre n'y monte au-dessus de 28 degrés Réaumur, jamais il ne descend au-dessous de 15. Aussi le sol y est-il d'une fertilité étonnante. Les cannes à sucre qu'on y obtient sont estimées les plus belles du monde. L'arbre à pain se rencontre partout, à chaque pas. Les goyaviers, les manguiers, les bananiers, les cocotiers, les orangers, les citronniers, s'y trouvent en nombre prodigieux. Le café, le tabac, le taro, les patates douces, les ananas, y sont dans la plus riche végétation. Nous disons riche, parce que belle serait une épithète impropre. Les habitans de Taïti, étant excessivement paresseux, prennent fort peu de soin de la culture. Enfans gâtés d'une nature trop fertile, ils ne s'occupent que de la récolte et de quelques légers travaux indispensables.

Bon nombre de chevaux, de chèvres, de moutons, de



Baie de Papé-ï-ti, à Taïti.

bœufs, et une prodigieuse quantité de cochons, habitent, à l'état sauvage, dans les bois. On n'aurait que la peine de les prendre pour se nourrir, si les missionnaires anglais n'en avaient enfermé dans leurs étables une grande quantité, afin d'en faire commerce.

En un mot, Taïti est un pays extrêmement riche en végétaux, en animaux, en coraux, en nacre, et pourrait créer un commerce d'échange avec toutes les îles de l'Océan, si les missionnaires ne s'y fussent emparés de toute sorte d'exploitation.

Sous le protectorat de la France, ce beau pays ne peut manquer d'être rendu, en peu d'années, à son ancienne splendeur. Car il comptait jadis une population que Cook a évaluée à plus de cent mille âmes, et Forster à plus de cent quarante-cinq mille, tandis qu'aujourd'hui ce nombre est réduit à six ou sept mille.

L'anéantissement de la population est encore le fait des missionnaires anglais. Les guerres suscitées par eux contre les infidèles idolâtres qui ne voulaient point se convertir au protestantisme, et ensuite la rigueur de leurs lois, en sont les causes. La guerre civile a réduit de moitié les habitans. L'infanticide est aussi devenu une espèce d'habitude parmi ce peuple encore à moitié sauvage; la pauvreté, que les missionnaires ont fait naître dans l'île à force de tout s'approprier, en est surtout la cause. On ne rencontre guère d'enfants dans cette belle contrée.

La langue de Taïti est fort douce et se prononce avec une grande facilité. Elle manque de plusieurs des lettres de l'alphabet, du *c*, de l'*s*, du *g*, du *j*, du *z*, etc. L'abondance de voyelles employées dans ses mots la rend harmonieuse; *eaouaouaï* veut dire fumer, *eaouaï* signifie feu. A chaque phrase, on rencontre des mots semblables. Toutes les paro-

les se terminent par une voyelle. Les verbes ne s'emploient qu'à l'infinitif; on ne se sert de pronoms personnels qu'en cas de nécessité absolue. Les Taïtiens font précéder beaucoup de mots d'une émission d'air qui ressemble à un *e*, à un *h*, qui n'est ni l'un ni l'autre, et qui rend la prononciation de leur langue extrêmement difficile pour un Européen.

La danse nationale consiste dans une espèce de mimique qui s'exécute avec les bras. Les mimes s'asseyent par terre en demi-cercle pour imiter les gestes et les sons gutturaux et cadencés que produit l'un d'eux, resté debout dans le centre de la ronde.

Leur gouvernement se compose d'un roi et d'une espèce de parlement auquel toutes les villes du royaume envoient des députés. Leur code n'est plus aujourd'hui que la somme des lois faites par les missionnaires; code dont les seules punitions sont des amendes au profit de cet avide clergé.

Les Français résidant à Taïti, et surtout nos missionnaires, ont souvent souffert de la persécution indirecte des prêtres anglais. Déjà, en 1838, M. Dupetit-Thouars avait dû exiger des réparations de la reine Ahimata Pomaré Ouabiné Ire, encore régnante, pour insultes faites à la France dans la personne de ses missionnaires, à l'instigation de M. Pritchard, chef de la mission anglaise. Aujourd'hui le même M. Dupetit-Thouars, devenu amiral, se trouve encore obligé de faire respecter à Taïti le pavillon français.

Après l'expédition des îles Marquises, M. Dupetit-Thouars se dirigea sur Taïti, et jeta l'ancre dans le port de Papeïti le 30 août dernier. Un grand nombre de Français habitant l'île se rendirent aussitôt à son bord pour se plaindre des mauvais traitemens dont ils venaient d'être victimes, et demandèrent la protection du commandant. — A la nouvelle de la prise de possession des îles Marquises, la reine Pomaré avait été saisie d'une grande frayeur et s'était retirée à Eïmeo. Les missionnaires anglais avaient profité de son absence pour soulever les naturels contre les Français, livrés ainsi à la persécution de ces barbares, qui, subornés par les prêtres, les traitaient en ennemis sans trop savoir pourquoi. M. Moerenhout, agent consulaire de France, ne pouvait presque rien pour les Français. Il avait couru lui-même le danger d'être assassiné. On était allé jusqu'à abattre les cases des Français et à détruire leurs plantations.

M. Dupetit-Thouars passa une semaine à recueillir les preuves de ces méfaits. Une fois qu'il les eut acquises, il invita tous les consuls étrangers à mettre en sûreté leurs nationaux, soit dans leur résidence, soit à bord de la frégate *la Reine Blanche* qu'il commandait. En même temps il fit avertir le gouvernement taïtien que si l'on n'envoyait pas dans les quarante-huit heures dix mille piastres à son bord, à titre d'indemnité due aux Français résidant dans l'île, il commencerait les hostilités immédiatement après ce terme expiré.

Le conseil fut rassemblé en grande hâte : après bien des discussions, on arrêta qu'on ne payerait point la somme demandée, mais qu'on se placerait sous la protection de la France. La reine donna aussitôt son approbation à cette délibération du conseil, et on envoya la soumettre à l'amiral.

M. Dupetit-Thouars l'accepta avec joie, et mit immédiatement la France en possession de cette belle et riche contrée. Le pavillon français flotta en yacht sur le pavillon taïtien, et un gouvernement provisoire fut nommé par l'amiral. M. Moerenhout reçut le titre de commissaire royal, M. de Reine, lieutenant de vaisseau, celui de commandant militaire, et M. de Carpegna, enseigne de vaisseau (qui est resté deux mois à Taïti en 1839, lors du radoub de *l'Artémise*, et qui par conséquent connaît parfaitement le pays), fut nommé capitaine de port.

La France a fait là une magnifique acquisition, et Taïti peut désormais espérer d'être rendue à la position heureuse qu'avaient détruite les missionnaires anglais.

URBINO DA MANTOVA.

LA COMÈTE DE 1843.

§ Ier.

Le système du monde.

Si quelque chose peut donner une idée de la grandeur de l'homme, c'est, à coup sûr, l'histoire des découvertes successives qu'il a faites en astronomie. Placé dans la nature entre deux infinis, l'atome intangible et l'immensité des cieux, il a, par les seules ressources de son génie, pesé les astres qui gravitent dans le ciel sans limites, et pénétré les mystères de la vie chez ces créatures invisibles, qui naissent et meurent autour de lui dans l'espace d'un moment. D'abord, prenant la terre pour le plus vaste domaine, il dut se croire roi de l'univers. Tout lui parut créé pour son usage. Le soleil, partant de l'orient, parcourait la vaste étendue du ciel pour l'éclairer pendant un jour; puis ces millions d'étoiles, embellissant les nuits, lui semblaient faites pour le seul plaisir des yeux. Qu'il y a loin de cette notion primitive aux conceptions sans cesse plus parfaites qui, peu à peu, lui firent entrevoir sa véritable place dans la création! Aidé par l'expérience des générations antérieures, calculant mieux les dimensions de ce monde, l'homme cessa bientôt de se croire le centre des mouvemens universels, et dès lors il marcha rapidement à la découverte des admirables lois qui régissent les astres. Atome perdu dans l'espace, être imperceptible à l'égard de ce qui l'entoure, l'homme s'effraye aujourd'hui de sa petitesse, quand son imagination s'élève à la hauteur des mondes dont est peuplée l'immensité des cieux, et il s'incline devant la puissance du Créateur, abîmé dans son propre néant.

Comment la science a-t-elle dévoilé l'imposant mystère des mouvemens célestes, notre cadre, infiniment trop restreint, ne nous permet pas d'en donner une idée même incomplète. Sans nous arrêter à l'histoire des théories au moyen desquelles on arrive à cette belle connaissance, nous devons nous borner à rappeler au lecteur quelques-uns des phénomènes dont l'ensemble est indispensable à l'intelligence de ce qui va suivre. Le soleil, comme on le sait, paraît immobile dans l'espace, car un mouvement rapide de rotation sur lui-même est le seul que nous puissions apprécier. Vu de notre globe, s'il semble, ainsi que les étoiles, tourner d'orient en occident, c'est par l'effet du mouvement propre de la terre, dont une révolution complète s'effectue dans le court espace de 24 heures. Quand

on considère la position du soleil à l'égard des étoiles, on voit chaque jour ce dernier s'éloigner de celles qui sont à l'orient, pour se rapprocher d'une quantité égale des étoiles de l'occident, paraissant ainsi traverser toute l'étendue du ciel dans une période de 365 jours. Cette apparence est une erreur; car, outre sa rotation sur elle-même, la terre possède un second mouvement, qui lui fait parcourir dans l'espace d'une année un cercle entier autour du soleil. Si maintenant nous examinons la position des étoiles, nous les verrons, conservant presque toutes les mêmes rapports entre elles, demeurer relativement les unes aux autres immobiles dans le ciel. Aussi, à cause de cette position invariable, les astronomes les ont-ils appelées étoiles fixes. Quelques-unes au contraire changent incessamment de place, et l'expérience a prouvé qu'elles décrivent, ainsi que nous, autour du soleil des révolutions circulaires dont la durée est proportionnelle à leur distance de cet astre.

Semblables à la terre quant à leur forme, entraînés également autour d'un centre commun, ne brillant comme nous que de la lumière empruntée au soleil, suivant en un mot les lois qui régissent notre propre globe, ces astres, que l'on appelle des planètes, forment avec nous le système

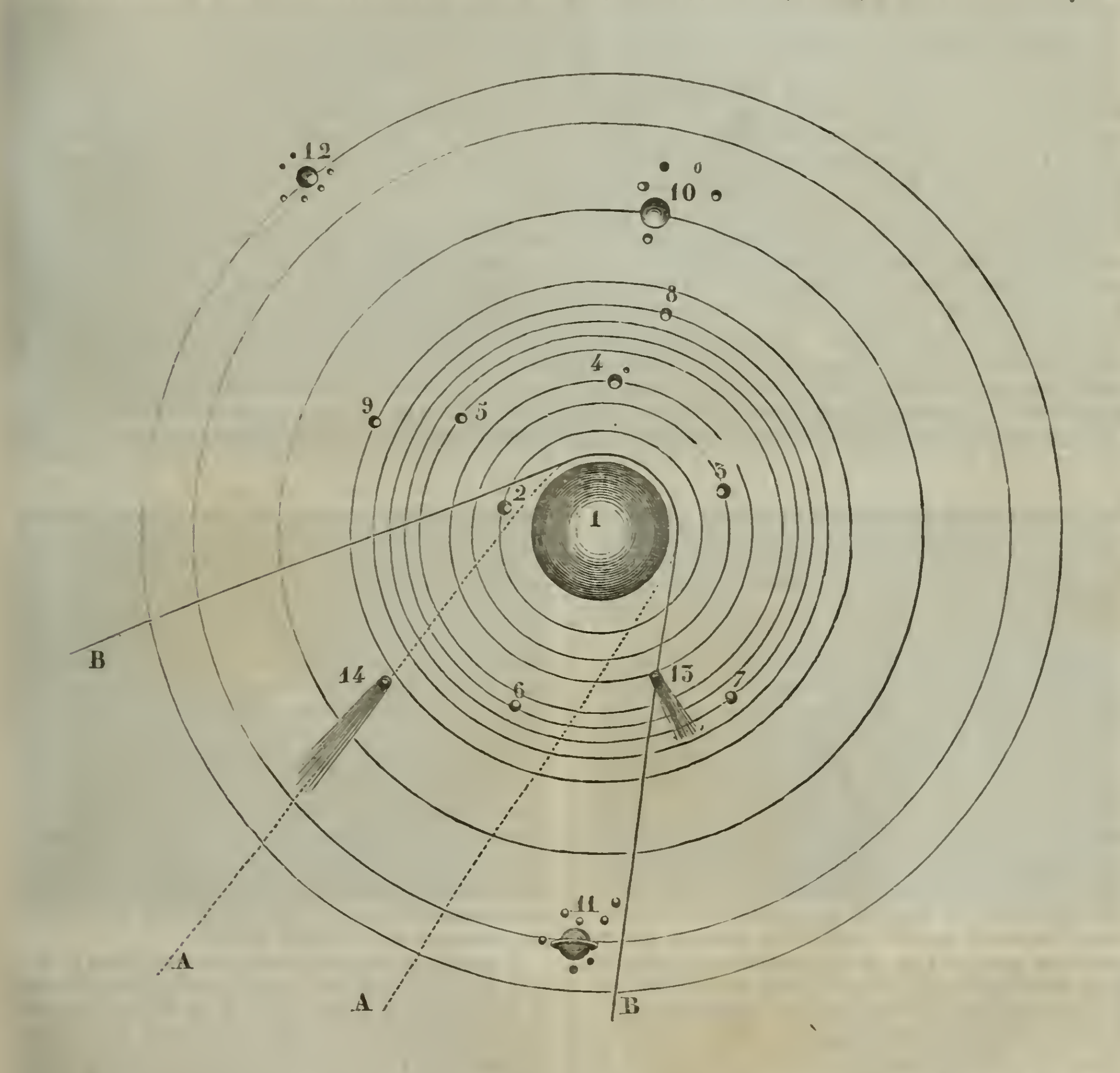


Figure 1re.

1, Le Soleil. 2, Mercure. 3, Vénus. 4, La Terre. 5, Mars. 6, Vesta. 7, Junon. 8, Cérès. 9, Pallas. 10, Jupiter, 11, Saturne. 12, Uranus.

solaire représenté dans notre fig. 1. Le nombre de ces planètes est aujourd'hui de 10, mais il est probable qu'une étude plus attentive et des instrumens plus parfaits nous en feront un jour découvrir encore quelques-unes, trop petites pour être visibles avec nos faibles télescopes. D'autres globes, que l'on nomme satellites, tournent eux-mêmes autour de quelques planètes, en même temps qu'ils sont entraînés dans le mouvement général. La terre en possède un, c'est la lune; quatre tournent autour de Jupiter, six autour d'Uranus, et sept autour de Saturne. Pour que l'on puisse se former une idée des dimensions de notre système, disons que le soleil est à 34 millions 500 mille lieues de nous, et que son diamètre, 109 fois plus grand que celui de la terre, permet d'évaluer sa grosseur à quatorze cent mille fois la nôtre. On concevra du reste ce prodigieux volume, quand on saura que la lune est à 85,000 lieues de la terre, et que néanmoins le soleil, transporté à la place que nous occupons, embrasserait non-seulement l'orbe

lunaire, mais encore le dépasserait d'une longueur presque égale à celle qui nous sépare de ce satellite. Disons, pour terminer, qu'Uranus, la plus éloignée du centre, est à 662 millions de lieues du soleil, et qu'il accomplit une révolution complète autour de cet astre dans l'espace de 84 ans et 29 jours. Certes, les dimensions de cet orbe sont immenses, et l'imagination peut à peine se les représenter; néanmoins, ce n'est qu'un point dans l'univers; un point imperceptible à l'égard des étoiles les plus voisines de nous.

§ II.

Les comètes, comme la terre, tournent autour du soleil.

Par leurs apparitions inattendues et la diversité de leurs formes, par l'incroyable rapidité de leur marche, leur grandeur imposante et la vive lumière qu'elles répandent parfois, les comètes sont restées longtemps, pour les peuples toujours frappés des événemens extraordinaires dont la cause est inconnue, un sujet d'étonnement et de terreur. Hôtesses capricieuses de notre système, tantôt voisines du soleil et le plus souvent perdues dans les profondeurs de l'immensité, dans leurs courses vagabondes elles ont pendant des siècles défié toutes les ressources de la science et causé le désespoir des astronomes. Apparitions de mauvais augure, signes mystérieux précurseurs des graves événemens, l'ignorance les redouta longtemps à l'égal des plus grands fléaux. Une comète présida, dit-on, à l'incendie de Troie; les tremblemens de terre qui détruisirent Helice et Bure en Achaïe furent précédés de l'apparition d'une comète gigantesque; une autre annonça la mort prochaine de J. César; enfin il est peu de malheurs qui n'aient été prédits par ces signes évidens de la colère céleste, et nous n'en finirions jamais si nous voulions, comme l'a fait le docteur Forster, enregistrer les innombrables désastres qui furent accompagnés de la présence d'une comète dans le ciel.

Sénèque le premier, se rattachant aux traditions de l'école pythagoricienne, s'élève au-dessus des préjugés vulgaires, et prédit que ces astres vagabonds, cessant d'épouvanter la terre, rendront un jour, par la régularité de leur marche, un éclatant témoignage de l'harmonie qui préside à tous les mouvemens des corps célestes. Bien des siècles devaient s'écouler encore avant que la science eût entrevu les lois de ce grand phénomène; mais la prédiction du philosophe romain ne s'en est pas moins accomplie. C'est, en 1570, à l'astronome Tycho-Brahé que revient l'honneur du premier pas fait dans la carrière de cette découverte: il a prouvé par des observations précises que les comètes se meuvent bien au delà de l'orbe de la lune, et qu'en conséquence elles ne peuvent être considérées, ainsi que le supposaient ses contemporains, comme de simples météores s'allumant et s'éteignant dans les limites de notre atmosphère. Newton reconnut, plus tard, que la force en vertu de laquelle s'opère le mouvement circulaire des planètes autour du soleil peut aussi produire dans les cieux des mouvemens représentés par des courbes elliptiques ou paraboliques (A). Il a donc, par le seul effort de son génie et sans le secours de l'expérience, démontré que ces astres pouvant décrire l'une et l'autre de ces deux courbes, sont en conséquence non des corps répandus au hasard dans l'espace, mais de véritables planètes, hôtes aussi bien que nous du système solaire, décrivant autour du centre des courbes extrêmement allongées, et soumis comme les corps célestes aux lois de la gravitation. Conception admirable qui, avant toute confirmation matérielle et fort au delà des connaissances acquises, fixait la loi nécessaire de tous les phénomènes possibles, et cela dans l'ordre le plus élevé de la création! La comète de 1680, une des plus remarquables à cause de son éclat, fut une belle occasion pour vérifier la découverte hardie du grand astronome: un succès complet réalisa l'attente de Newton. Cet astre décrivit en effet autour du soleil comme foyer une ellipse tellement allongée, qu'on put à peine la distinguer d'une parabole. Dès lors les mouvemens des comètes, ce problème dont l'intelligence humaine n'avait pas même jusqu'alors entrevu la solution, rentrèrent dans les limites des lois qui régissent la gravitation des mondes. On reconnut qu'elles décrivent comme les planètes, comme la terre elle-même, un orbe autour du soleil, avec cette seule différence que le leur est comparativement fort allongé. Les lignes AA et BB représentent dans notre planche une légère portion de ces courbes, que le lecteur peut supposer continuées jusqu'à ce que les extrémités en se rejoignant viennent former un circuit complet. Le point où une comète se trouve le plus rapprochée du soleil s'appelle *périhélie*; on donne le nom d'*aphélie* à celui qui s'en éloigne davantage. Les aphélies des comètes se trouvent en général incomparablement plus loin du soleil que la planète Uranus. Après avoir reçu cet éclatant témoignage, la théorie de Newton ne tarda pas à se trouver irrévocablement confirmée; une nouvelle comète s'offrit peu de temps après à l'observation des astronomes. Halley en calcula la marche avec toute la précision que permettaient alors les méthodes mathématiques. L'ayant trouvée presque identique à celle que le calcul lui permettait de déduire d'observations anciennes relatives à deux comètes dont l'une avait été vue en 1607 par Kepler et l'autre par Apian en 1531, il n'hésita pas à en conclure qu'un même astre s'était successivement montré en 1531, en 1607 et en 1682; que décrivant, en conséquence, son orbe autour du soleil dans une période de 75 ans, il reparaîtrait sans aucun doute en 1759. On comprendra sans peine à quel point cette prédiction, désormais fameuse dans l'histoire de l'astronomie, dut préoccuper les géomètres. Dès l'année 1757, pensant qu'une erreur de deux ans pouvait être permise au savant Halley, tous les astronomes commencèrent à explorer le ciel. Était-ce par jalousie et dans le vain désir de le trouver en faute? Nous voulons bien croire le contraire; mais, quoi qu'il en soit, pendant deux ans toute recherche fut infructueuse, et, fidèle à la route que lui avait tracée le mathématicien anglais, le 12 mars 1759, la comète passant à son périhélie, c'est-à-dire à son point le plus rapproché du soleil, vint témoigner de la vérité des lois reconnues par l'immortel Newton.

Ce grand pas une fois franchi, les astronomes résolurent de calculer non plus l'année, mais le jour et l'heure de son prochain passage. C'est à M. de Pontécoulant que nous devons ce beau travail: il prédit son retour pour le 5 novembre à 5 heures, et la comète précéda de 3 heures seulement l'instant indiqué par les résultats de l'opération. Qu'est-ce qu'une semblable erreur sur une période de 75 ans et dans un calcul que la science entreprenait pour la première fois? Depuis cette époque, deux comètes nouvelles ont été successivement observées: l'une, étudiée par Encke, accomplit sa révolution en 1207 jours; l'autre, dont Biéla reconnut les élémens, parcourt son orbite dans l'espace de six ans et neuf mois. Par une circonstance singulière, cette petite comète coupe l'orbite de la terre en deux points, et de telle façon que si à son avant-dernier passage notre planète eût occupé un mois plus tôt la place qu'elle occupait alors, elle eût traversé la

(A) Voyez AA, BB, planche 1re.

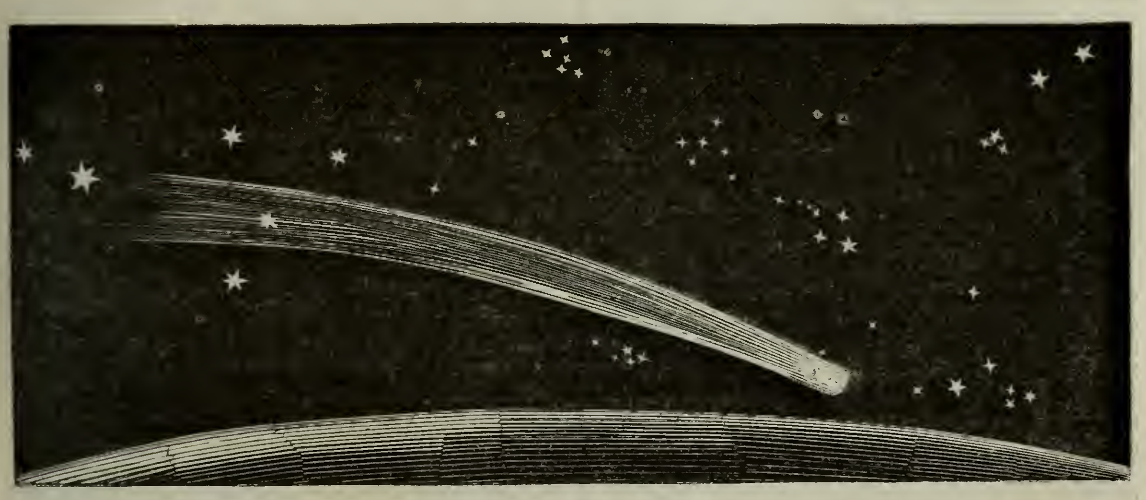
comète, ce qui, comme nous allons le voir, aurait bien pu n'être pas tout à fait sans danger.

Quand les comètes arrivent dans le voisinage d'une planète, elles se trouvent violemment détournées de leur course. Jupiter, l'astre le plus considérable de notre système, semble le plus souvent destiné à leur barrer le passage, et cause quelquefois à leur marche d'immenses perturbations. La comète de 1770, par exemple, dont Lexell avait calculé la période, et qui devait, suivant cet astronome, reparaître en 1775, trahit ses prévisions. Après s'être fourvoyée parmi les satellites de Jupiter, elle fut violemment lancée hors de son orbite, qui devint dès lors incomparablement plus grande. On n'aperçut cependant aucune modification dans la marche de Jupiter.

§ III.

Aspect des comètes. — Leur constitution physique.

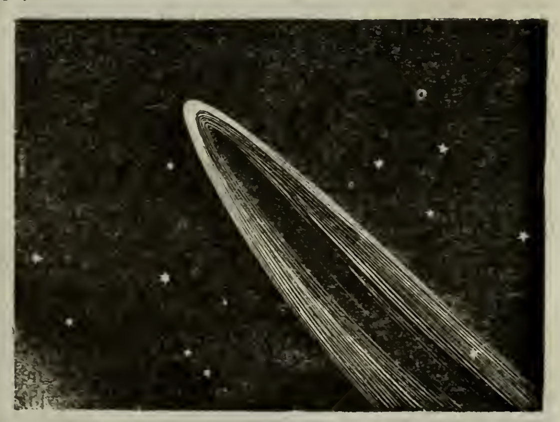
On sait fort peu de chose sur la substance des comètes. Dans leurs moindres distances de la terre ces astres en sont encore si éloignés, leur course au voisinage du soleil est



La Comète de 1843



Comète de 1819.



Comète de 1821

si rapide, leur lumière souvent si pâle, et l'apparition de la plupart tellement inattendue, que la science possède encore fort peu d'expériences positives sur cette matière. Les comètes se montrent en général sous l'aspect d'une traînée lumineuse plus ou moins considérable, formée d'une substance si légère, que ces vapeurs transparentes qui flottent, sans offrir d'ombre, dans les plus hautes régions de notre atmosphère, peuvent être considérées, en les leur comparant, comme des corps denses et massifs ; aussi peut-on apercevoir distinctement à travers cette queue lumineuse les plus petites étoiles. La traînée se termine ordinairement par un corps globuleux d'un éclat beaucoup plus vif, que l'on nomme la tête ; il est très-rare que, même à travers ce corps dont la densité est cependant plus considérable, on ne puisse, à l'aide d'un télescope, découvrir les étoiles devant lesquelles il se trouve. Néanmoins quelques comètes ont présenté comme un noyau réellement solide à leur centre, ce qui pourrait laisser présumer qu'elles offrent une constitution à peu près semblable à celle des planètes. Rien n'est plus varié que les formes affectées par l'ensemble de ces parties : tantôt la traînée lumineuse se partage en plusieurs branches, comme dans la comète de 1819, tantôt, comme dans celle de 1821, le noyau apparaît au centre de la nébulosité. La queue n'est pas un attribut indispensable aux comètes ; celles de 1585 et 1763 n'en offrirent aucun vestige ; et Cassini raconte que la comète de 1682 était aussi ronde et aussi brillante que Jupiter. Les comètes télescopiques, beaucoup plus nombreuses que les autres, n'apparaissent que comme des masses vaporeuses, rondes ou un peu

ovales, plus denses vers le centre, sans que rien puisse néanmoins y faire supposer un noyau solide. C'est sans doute à l'absence du noyau solide, et par conséquent de foyer puissant d'attraction, que l'on doit attribuer l'immense étendue et l'extrême rareté de leur atmosphère. Supposons en effet un moment qu'en conservant son volume la terre se trouvât tout à coup réduite au millième de son poids, la loi de la gravitation démontre qu'aussitôt l'air qui nous environne occuperait en se dilatant un espace mille fois plus considérable. La substance dont se compose en général le noyau des comètes est encore des millions de fois plus légère; il n'est donc pas étonnant que leur atmosphère prenne quelquefois, sous la forme de queue, des dimensions aussi considérables. Newton calcula que la queue de la grande comète de 1680 n'avait pas moins de 41 millions de lieues d'étendue, et qu'elle n'avait employé que deux jours à s'élever, ainsi formée, du corps de la comète. La queue de la comète de 1811 s'étendait à 36 millions de lieues; la tête de cet astre paraissait avoir environ 180.000 lieues de diamètre, plus du double de la distance de la lune à la terre.

On a peine à comprendre que la matière lancée à des distances aussi considérables puisse jamais retourner vers son foyer d'attraction, surtout quand ce dernier est d'une aussi faible densité. Aussi pourrait-on expliquer raisonnablement la diminution progressive que l'on remarque dans l'éclat des comètes, et surtout dans les dimensions de leur appendice, par la dispersion dans l'espace de leur propre substance.

Les comètes décrivent leur orbe autour du soleil suivant des plans infinis, tantôt d'occident en orient, comme la terre; tantôt elles sont *rétrogrades*, c'est-à-dire que leur marche est d'orient en occident. Elles parcourent quelquefois des orbes tout à fait perpendiculaires à l'écliptique, et rarement elles se renferment dans le plan de ce cercle. Enfin, leur course étant d'autant plus rapide qu'elles s'approchent davantage du soleil, elles acquièrent, dans le voisinage de cet astre, une vitesse vraiment extraordinaire, et il n'est pas rare d'en voir décrire en un seul jour un arc céleste de 100 degrés, ce qui donne un parcours d'environ 50 millions de lieues en 24 heures.

§ IV.

Une comète peut-elle rencontrer la terre, et qu'en résulterait-il?

D'après ce qui précède, le lecteur comprendra qu'il ne serait point impossible que dans son trajet une comète vînt un jour rencontrer la terre. Nous avons vu que ces astres sillonnent notre système dans toutes les directions; que leur nombre est considérable, et qu'on ne connaît encore la marche que d'un très-petit nombre. Peut-être dès lors ne serait-il point exagéré de dire que la circonstance d'une rencontre a dû se présenter plusieurs fois depuis les temps historiques. Nous ne connaissons absolument rien des élémens matériels dont se compose l'ensemble d'une comète, et il nous serait impossible de calculer les désordres qui résulteraient dans notre atmosphère si la terre se trouvait un instant plongée dans la matière lumineuse de ces astres. Néanmoins, quand on songe que la moindre modification dans les proportions relatives des gaz dont se compose l'air que nous respirons causerait certainement la mort des êtres organisés répandus sur ce globle, on ne peut s'empêcher de craindre que, le cas échéant, l'introduction dans notre atmosphère de la matière gazeuse d'une comète n'y causât un changement fatal. Il est vrai qu'on a trouvé, par le calcul des probabilités, que, pour une comète dont on ne saurait rien autre chose, si ce n'est qu'elle s'approche plus près que nous du soleil, et qu'elle a un diamètre égal à celui de la terre, sur 281 millions de chances, il ne s'en trouve qu'une de défavorable et qui puisse amener la rencontre des deux corps. Malheureusement cet ingénieux calcul, imaginé par M. Arago pour rassurer les Parisiens à l'égard de la comète de 1832, ne s'applique point aux comètes en général, et ne saurait conséquemment nous tranquilliser sur les chances d'une périlleuse éventualité. A l'égard des perturbations qu'un choc étranger pourrait occasionner à la marche de la terre, si elles sont infiniment moins probables à cause de l'extrême légèreté de la substance dont se composent les comètes, il n'en est pas moins raisonnable de les supposer possibles. Il est vrai, comme nous avons vu plus haut, qu'une comète a traversé les satellites de Jupiter sans altérer en rien les dimensions de leurs orbites; il est vrai que, victime exclusive de cette singulière rencontre, elle perdit dans l'espace une partie de sa propre substance, et se trouva lancée fort au delà des premières limites de son ellipse; mais parmi l'immense quantité des comètes qui de toutes parts sillonnent notre système planétaire, n'y en a-t-il pas quelques-unes dont le noyau soit solide? L'attraction des corps célestes entre eux s'exerce en raison directe, non de leurs volumes respectifs, mais de leur poids, et c'est pour cela que la comète dont nous venons de parler, d'une légèreté incalculable à côté de la masse énorme de Jupiter, n'a exercé sur cet astre aucune influence appréciable.

Mais supposons au contraire, ce qui n'est pas impossible, que la densité d'une comète ainsi que ses dimensions soient égales à celles d'Uranus, le plus léger des globes de notre système; imaginons en second lieu que cette comète vienne passer dans le voisinage de la terre, à la distance de la lune par exemple. Comme la masse de la comète serait à peu près le double de celle de la terre, comme, en conséquence, le pouvoir d'attraction de celle-ci serait considérable, nous verrions la terre se précipiter à l'instant hors de son orbite, et, s'éloignant du soleil, décrire autour de lui une courbe d'un diamètre beaucoup plus grand. Alors, que de changements à la surface de la terre en supposant sa distance au soleil seulement augmentée d'un cinquième! Une seconde chance de perturbation est encore très-admissible : quelques comètes passent si près du soleil, qu'elles nagent pour ainsi dire dans la matière lumineuse de cet astre. Celle de 1811, par exemple, s'en approcha d'une distance 166 fois moindre que celle qui nous en sépare. En lui appliquant les lois qui, à la surface du globe, président à la propagation du calorique, Newton calcula qu'au sortir de son périhélie la température de cette comète dut s'élever à 29,000 fois la nôtre, c'est-à-dire plus de deux mille fois celle du fer en fusion. Que l'on juge de l'effet que pourrait produire avec une telle accumulation de chaleur une comète qui passerait entre nous et la lune. Plusieurs des corps aujourd'hui solides à la surface du globe, entreraient incontinent en fusion. Disons néanmoins que le calcul des probabilités nous fournit encore ici bien des chances favorables, puisque depuis le temps où les savans se sont livrés à l'étude des comètes, aucun de ces astres ne s'est rapproché de nous à plus d'un million de lieues, et que le plus considérable n'a pas même modifié la température d'un centième de degré. Mais que sont deux siècles d'observations à l'égard des mouvemens célestes? qui oserait, après si peu de temps, affirmer qu'une comète n'a jamais pu causer aucun désordre à la surface du globe, et qu'un nouveau cataclysme ne nous est pas préparé dans l'avenir par quelque comète

lointaine et encore inconnue, qui, des profondeurs de l'espace, marche depuis six mille ans à notre rencontre?

§ V.

La comète de 1843 a-t-elle exercé quelque influence sur le globe?

Les savans et les gens du monde se sont émus à la nouvelle de l'apparition soudaine d'une brillante comète dont l'atmosphère allongée s'étalait en gerbe dans le ciel et embrassait un espace immense. La science est encore trop peu avancée pour qu'un semblable événement n'éveille pas à la fois la curiosité des astronomes et les craintes du public. Aussi, sur tous les points de l'hémisphère boréal, s'appliqua-t-on à calculer sa marche dès qu'elle devint visible. Le 17 mars on l'avait signalée dans toute l'Europe. Sa tête immense, dont le diamètre de 38,000 lieues présente par conséquent 1,700 fois environ le volume de la terre, très-voisine du soleil à son couchant dès le premier jour, ne put être longtemps aperçue; mais sa queue, longue de 64 millions de lieues, s'étendit dans le ciel en gerbe lumineuse, et demeura visible jusqu'au 2 avril dernier. Laissant bien loin derrière elle la comète de 1811, celle de 1843 s'épanouissait, le 17 mars, depuis les étoiles inférieures de l'*Éridan* jusqu'à la constellation du Lièvre au-dessous d'*Orion*, pour aller s'éteindre dans le voisinage de *Sirius*, bien au delà de la distance à laquelle la terre circule autour du soleil. Sa vitesse surpassa de beaucoup celle de toutes les comètes connues : le 27 février, cet astre parcourut en 24 heures un arc de 192 degrés dans le ciel, ce qui donne une marche de 9,225,000 lieues, ou 104 lieues par seconde, quinze fois plus que la vitesse de la terre! Que l'on juge des difficultés que présente le calcul des élémens d'une comète qui se dérobe aux observations avec cette effroyable rapidité. Cependant, grace au zèle et à l'intelligence des savans de l'Observatoire, aucune circonstance du phénomène n'est passée inaperçue, et toutes les expériences que permet l'état de l'astronomie ont été exécutées. On pense dès aujourd'hui que cet astre n'est pas nouveau, et que s'il n'a jamais été *observé*, il a du moins été vu par Cassini en 1668. La comète emploierait donc 175 ans à faire sa révolution autour du soleil. En supposant dès lors que sa vitesse décroissante, à mesure qu'elle s'éloigne du soleil, se réduise au vingtième vers son aphélie, nous aurons une idée de l'immensité d'une orbite qu'un astre met 175 ans à parcourir, avec une vitesse moyenne de 36,000 lieues par heure. Jamais aucune comète observée n'a passé aussi près du soleil que cette dernière. Totalement immergée dans les rayons de cet astre le 27 février, au moment du périhélie elle n'en était plus éloignée que de 32,000 lieues, ce qui pourrait expliquer, grâce à la température qu'elle eut à subir, l'immense développement de sa queue. Chose bien digne de remarque : on a calculé que l'extrémité de cette queue prodigieuse, pour demeurer, malgré le mouvement de la comète, toujours en opposition avec le soleil, dut parcourir un arc dont le soleil était le centre, avec une rapidité de un million quatre cent mille lieues par minute, trois fois seulement moins vite que la lumière[1] La comète s'est trouvée en conjonction avec le soleil dans la journée du 27; une première fois vers 9 heures 24 minutes du soir, elle a laissé le soleil entre elle et nous; une seconde fois, vers minuit un quart, elle a dû passer entre nous et cet astre, faisant ainsi pour les observateurs de l'hémisphère austral une véritable éclipse de soleil.

Maintenant, pourrait-on rapporter à l'influence de cette belle comète l'élévation momentanée de notre température et les affreux désastres qui viennent de désoler nos malheureuses colonies? Nous ne le croyons pas. Quant à la température, les expériences les plus délicates, entreprises par des physiciens habiles, n'ont fourni que des résultats négatifs. En vain, à l'aide de miroirs, a-t-on concentré les rayons de la traînée lumineuse sur un instrument pouvant indiquer des variations d'un centième de degré, les changemens sont toujours demeurés inappréciables. A l'égard des tremblemens de terre, il devient encore beaucoup plus difficile d'en attribuer la cause à la comète. D'abord l'immense développement de sa queue indique qu'elle ne possède réellement pas de noyau solide, et qu'en conséquence elle est douée, comparativement à la terre, d'une puissance d'attraction si faible, qu'en l'évaluant à un cinq-millième de celle de la lune, nous croyons demeurer encore fort au-dessus de la vérité. Un astre ne pourrait occasionner sur le globe de commotions appréciables qu'autant qu'il serait doué d'une puissance attractive capable d'opérer le soulèvement des parties solides; or, avant d'exercer une pareille influence, son action se manifesterait d'abord sur la masse liquide qui n'a point à lui opposer la force de cohésion. Des marées extraordinaires, le débordement des eaux de l'Océan sur certaines parties des continens, de véritables déluges partiels, seraient donc les phénomènes qui se manifesteraient les premiers, et nous savons que nulle part cette année les marées n'ont été plus considérables que de coutume. Aucune modification n'ayant donc été observée dans les mouvemens périodiques des eaux de l'Océan, il est tout à fait impossible d'attribuer à l'influence de la comète les commotions plus ou moins violentes que la terre a éprouvées presque simultanément sur des points si divers. La comète, d'ailleurs, quoique sa traînée lumineuse ait un moment rasé notre orbite, n'en est pas moins toujours demeurée à une distance fort respectueuse de notre planète, puisque le 5 mars, jour de son plus grand rapprochement, nous en étions séparés par un espace de 32 millions de lieues. Le 27 février, jour où la queue de la comète se trouvait le plus près de nous, sa distance était encore de 8 millions 500,000 lieues, ce qui, à notre avis, est bien assez pour assurer les plus crédules de son innocuité. Il est vrai cependant que la terre se trouvait le 25 mars dans une région occupée le 27 février par cette traînée lumineuse dont l'épaisseur était de 660,000 lieues, et que si la comète fût passée à son périhélie 24 jours plus tard, la terre eût inévitablement traversé la queue de la comète dans sa plus grande largeur. Quels tristes événemens se seraient alors passés en quelques heures à la surface du globe, nul dans l'état actuel de la science n'en saurait donner l'idée. Nous pouvons seulement présumer que l'équilibre des forces naturelles eût été momentanément rompu.

D'après ce qui précède, on jugera sans doute que, dans certaines conditions, les comètes peuvent exercer une influence sur le globe, et, pour notre part, nous pensons qu'elles n'ont point été étrangères aux anciens cataclysmes qui en ont tant de fois bouleversé la surface. Ne rejetons donc pas avec trop de mépris les préjugés populaires, car ils tiennent quelquefois à des faits antiques dont la tradition s'est perdue; et songeons que la terre, si petite dans l'univers, pourrait bien disparaître un jour du nombre des planètes, sans que l'harmonie des mondes en fût altérée.

A. BERTSCH.

MERCURE DE FRANCE.

(DU 15 MARS AU 15 AVRIL.)

Aujourd'hui, le *Mercure* ne pourrait guère donner, dans sa revue circonscrite, qu'une nomenclature des principales œuvres qui composent le Salon de 1843. Aussi, pour éviter une énumération sans intérêt, se résignera-t-il à ne parler que de quelques œuvres et de quelques maîtres sur lesquels une opinion n'a encore pu, les années précédentes, être exprimée, puisque c'est la première fois qu'ils exposent en France.

Parmi ces derniers, il faut citer M. Hunin, jeune peintre de Malines, qui réunit à une grâce extrême de composition un dessin correct, et une couleur suave et sobre à la fois. Les *Derniers conseils d'un père* ont appris à tous ceux qui s'occupent de peinture en France le nom de l'artiste belge, et lui ont fait faire place entre Henri Scheffer et Jacquand. M. Kockkock, de Clèves, jouit dans les Pays-Bas d'une immense réputation. C'est un des paysagistes consciencieux épris éperdument de l'art, qui dédaignent la manière pour se livrer exclusivement à la nature, et qui ne se sentent d'inspiration qu'en face des plaines ou au milieu des forêts. M. Kockkock affectionne surtout les arbres et les bois; il sait faire merveilleusement circuler l'air à travers les rameaux, et donner au feuillage la fraîcheur et la poésie. M. Schmid, de Delfs, regardé par la Hollande comme son premier peintre de genre, a exposé les *Derniers momens d'un supérieur de couvent*. On y reconnaît un sentiment dramatique, un dessin habile et une grande conscience de l'art.

— Le buste de M. Azaïs est le début d'un jeune artiste : il a fait preuve, dans ce premier travail, d'un double sentiment dont la réunion est assez rare, et constitue seule cependant une œuvre durable : le sentiment de la nature et celui de l'art. M. R. M. Meusnier a rendu parfaitement la sénilité et la sérénité du modèle. Les plis de la figure sont étudiés avec un scrupule et une fidélité remarquables. La ressemblance est des plus exactes, ce qui est un mérite bien difficile en sculpture, où l'on ne veut chercher habituellement que l'idéal. Toutefois M. Meusnier, malgré les difficultés présentées par l'âge de M. Azaïs, a su conserver à son marbre un aspect monumental. On peut le dire sans exagération, M. Meusnier a pris, par ce premier travail, une place aussi distinguée parmi les jeunes sculpteurs qui sentent bien la mission de la statuaire, que celle que M. Azaïs occupe parmi les vétérans de la philosophie qui ont compris le mieux les lois de la Providence.

— Le *Musée* devait publier aujourd'hui l'esquisse d'un charmant panneau peint par M. Jacquand, et qui a pour sujet le *Cabinet de lecture du café Procope*. C'est une merveille de patience, d'habileté et d'art, que l'abondance des matières nous oblige à différer jusqu'au numéro prochain.

— Deux intelligens ouvriers de Lyon viennent de découvrir un procédé dont la mécanique à la Jacquard doit tirer d'heureux perfectionnemens; en voici les principaux avantages : séparer la chaîne mieux que par l'ancien procédé; éviter par conséquent les tenues, groupures, et obtenir ainsi avec les mêmes élémens de plus belles étoffes; produire par une tension toujours égale de chaîne, au moyen de la lève et baisse simultanée, une parfaite régularité dans le tissage; lier plus exactement l'étoffe et lui donner une qualité et une fraîcheur qu'il est impossible d'obtenir par les autres moyens connus; enfin, faciliter l'emploi, pour chaînes, de soies plus ouvertes, et rendre ainsi l'étoffe plus soyeuse et de plus belle apparence.

GARD. — *Alais*. — On remarque dans les ateliers du mécanicien Frangeon une machine des plus ingénieuses, inventée et construite par lui : elle est destinée à la confection des allumettes à la congrève. Mue par un âne et servie par deux enfans, elle peut faire près de 600,000 allumettes par jour; en diminuant encore leur prix, et en en donnant 300 pour cinq centimes, le fabricant peut gagner par jour plus de 40 fr.

— Un essai d'éclairage au moyen de la nouvelle pile voltaïque, récemment inventée, va avoir lieu prochainement sur les boulevards; on fait les préparatifs nécessaires. On dit que ce procédé d'éclairage est vraiment merveilleux, et que la lumière qu'il donne est dix fois plus vive que celle du gaz.

— Plusieurs journaux ont annoncé, il y a quelques jours, qu'un brevet avait été demandé à la chambre des communes pour l'invention d'une machine aérienne destinée à transporter les dépêches et les passagers; on avait pu croire qu'un homme à projets allait encore exhiber quelque fantastique enfantement de ses rêves. On sera bien étonné maintenant quand on verra que ce n'est pas une idée de visionnaire, mais une conception scientifique amenée à bien par des soins persévérans.

Les ingénieurs croiront difficilement que la machine à vapeur qui conduira dans l'air aura la force de 20 chevaux et ne pèsera, avec son condensateur et l'eau nécessaire, que 600 livres. La machine de M. Henson, le char, fermé de tous côtés et destiné à contenir les passagers, les machinistes, le chargement et le générateur, est suspendue au milieu d'un châssis très-léger mais très fort, recouvert d'un tissu très-léger aussi. Ce châssis, qui a 150 pieds de long sur 30 de large, remplit l'office d'ailes, sans cependant avoir ni jointures ni mouvement. Il s'avance dans l'air par un côté un peu plus élevé que l'autre. Au milieu du côté inférieur, s'attache une queue de 50 pieds de long, au-dessous de laquelle est le gouvernail. Ces appendices servent à donner la direction, et sont mus par des cordes qui partent du char. Au derrière du châssis se trouvent encore deux roues à rames de 20 pieds de diamètre, conduites par la machine à vapeur. Mais ce qu'il y a de plus intéressant, c'est le générateur et le condensateur. Le générateur est formé d'une cinquantaine de cônes tronqués et renversés, et disposés au-dessus de la fournaise. Le condensateur est formé de petits tuyaux exposés au courant d'air produit par la fuite de la machine. La superficie de la machine est de 11,500 pieds carrés; le poids total, avec la charge, est d'environ 3,000 livres. Il paraît que ce poids, calculé par pouce carré, serait beaucoup moindre que chez les oiseaux; cette machine, lancée dans l'espace, a l'aspect d'un oiseau gigantesque dont les ailes sont sans mouvement.

Le *Morning-Herald* répond au *Newton journal of arts et sciences* qui exprime les plus grands doutes sur le succès probable de cette voiture aérienne : « Pour mettre en mouvement ce char, il faudra d'abord qu'il soit transporté sur une plate-forme élevée; avec les roues inférieures disposées sous la caisse de la voiture, ce char descendra rapidement un plan incliné et se trouvera lancé dans les airs; c'est alors que fonctionneront les autres roues dont l'appareil est muni, et dont le jeu doit être, aussi approximativement que possible, conforme au mécanisme du vol des oiseaux. De la soie huilée et des cannes de bambou, tels seront les élémens principaux dont se composera ce prodigieux hippogriffe. Il paraît que dans ce char aérien on irait à vol d'oiseau de Londres à Bombay *en deux jours* : ce résultat serait encore plus étonnant que la machine elle-même. »

Une simple observation aurait pu simplifier beaucoup cette discussion, c'est que le premier journal qui a signalé cette nouvelle invention porte la date du *premier avril*.

— *Charles VI*, comme nous l'avions prévu, a obtenu un grand succès à l'Opéra. On ne saurait déployer plus de richesse de mise en scène et réunir plus d'élémens de fortune certaine. Duprez est médiocre dans le rôle du dauphin, que la conscience de sa faiblesse lui avait fait quitter, et qu'un jugement du tribunal de commerce l'a forcé à reprendre. Baroilhet se montre habile comédien et délicieux chanteur dans le rôle du roi. Mme Dorus s'est surpassée comme cantatrice. Quant à Mme Stolz, chargée du personnage d'Odette, elle a été tour à tour cantatrice sans rivale, comédienne charmante et tragédienne passionnée.

Le rédacteur en chef, S. HENRY BERTHOUD.

Le directeur, F. PIQUÉE.

Imprimerie de HENNUYER et TURPIN, rue Lemercier, 24, Batignolles.



La maison du procureur, d'après Sébastien Leclère.

ÉTIENNE-LE-MANCHOT.

§ Ier. — Un procureur.

Sébastien Leclère, dans ses *divers desseins de paysages dédiés à monsieur Colbert d'Ormoy, surintendant des bâtimens et jardins de Sa Majesté, arts et manufactures de France*, a fait la vue d'une charmante maison, bâtie à Auteuil en 16.., et qui n'a été détruite que dans les premières années du dix-neuvième siècle. Cette maison, connue encore, à l'époque de sa démolition, sous le nom de *Logis du Procureur*, était occupée, sous le règne de Louis XIV, par un ancien procureur, qui l'avait fait construire. L'ex-chicanier n'avait rien négligé pour y rassembler toutes les recherches qui formaient alors ce qu'on appelait le bien-être d'un logement, et qu'on exprime aujourd'hui par le mot anglais *confortable.* Il n'avait reculé devant aucune dépense. Du reste, la position de sa maison était des plus heureuses. Entourée d'eau vive, elle s'élevait sur un tertre et dominait ainsi le délicieux paysage qui s'étendait bien loin autour d'elle. Lenôtre avait dessiné lui-même les jardins; c'était, en un mot, une sorte de petit paradis terrestre. On peut en juger par la gravure qui sert de tête de page à cette histoire.

Maître Jobelin, procureur retiré des affaires quoiqu'il ne comptât guère plus de cinquante ans, était l'Adam de cet Éden. Comme notre premier père, il poussait jusqu'à la faiblesse la condescendance pour son Ève, qui réglait tout au logis, et ne laissait rien faire sans y avoir, au préalable, apposé le visa de son approbation. Ce que dame Rose voulait s'exécutait sur-le-champ et sans réplique de son mari; ce qu'elle ne voulait pas ne se faisait jamais. Or, la digne dame avait pour habitude, en général, de ne vouloir jamais ce que proposaient les autres, et, en particulier, ce que désirait son mari. Il suffisait qu'il exprimât la moindre intention, pour qu'aussitôt dame Rose trouvât à sa réalisation mille obstacles plus insurmontables les uns que les autres. Avare jusqu'à la lésine, elle se fût volontiers jetée dans la dissipation, si maître Jobelin lui eût proposé quelque plan d'économie.

Maître Jobelin, comme tous les opprimés, ne semblait que soumission en dehors et n'était que rage en dedans.



Subjugué par le rude et tyrannique empire que sa femme avait su prendre sur lui, il luttait, par mille petits moyens secrets, contre ce despotisme détesté, auquel il n'avait point la force de résister ouvertement. C'était un combat incessant entre la haine cachée et la violence insolente. Du reste, le drame qui se passait entre ces deux créatures si peu, ou plutôt si bien faites l'une pour l'autre, ne se fût pas d'abord expliqué pour un observateur qui les eût examinés superficiellement. Maître Jobelin était un homme de haute taille, de bonne mine, encore frais et rose, et dont la grosse voix sortait avec ampleur d'une poitrine large et sonore. Dame Rose, au contraire, petite, ridée, sèche, aiguë, semblait toujours prête à rendre l'âme, et se trouvait, à l'en croire, accablée par toutes les maladies créées par la nature et inventées par la médecine. Son mari, en toussant un peu fort, aurait pu la réduire en poussière. La force, au premier coup d'œil, semblait au procureur, et la faiblesse à ce chétif avorton; mais lorsqu'on considérait de plus près le grand œil bleu du procureur et l'expression oisive de sa large et sensuelle figure, lorsque l'on comparait son regard insignifiant à la prunelle noire, ardente et impitoyable de la vieille femme, alors rien n'étonnait plus: on comprenait suffisamment l'autorité sans bornes de la mégère et l'humble soumission de son esclave. Maître Jobelin n'allait et ne ve-

nait, ne sortait et ne rentrait, ne buvait et ne mangeait, ne se levait et ne s'endormait jamais sans la permission de sa femme. Gourmand, et assez riche pour satisfaire ses goûts d'épicurien, il vivait avec une extrême sobriété, et ne buvait de bon vin que celui qu'il se procurait, en cachette, au prix de quelques écus soustraits à la surveillance inquisitoriale de dame Rose. Il fallait qu'il se volât lui-même pour avoir quelque argent à sa disposition; ajoutons que la fortune de maître Jobelin provenait, en grande partie, de sa femme, et qu'elle n'oubliait jamais une occasion de le lui rappeler.

En effet, Jacques Jobelin, quand il était premier clerc de maître Doublet, ne possédait au monde que ses grosses joues, ses grosses couleurs, sa grosse voix, son gros bon sens de saute-ruisseau, et une ardeur infatigable au travail. Maître Doublet pensa qu'un pareil travailleur le débarrasserait admirablement de la fatigue matérielle des affaires; et M[lle] Rose Doublet, fille déjà passablement majeure, estima qu'un si pauvre hère ferait un mari réduit au degré de docilité qu'elle voulait trouver dans son seigneur et maître. Jacques Jobelin épousa donc la fille de son patron pour devenir le souffre-douleur du père et l'esclave de la fille. Il passa vingt années de sa vie à supporter les mauvaises humeurs du vieux chicanier et les colères de la harpie. A la moindre occasion, il s'entendait répéter qu'il n'était qu'un gueux tiré de la misère par la charité de sa famille adoptive; que sans cette charité il serait encore à gagner son pain à la dernière table d'une étude, et qu'il devait bénir le ciel à chaque instant de sa vie d'avoir été élevé jusqu'aux Doublet. Le fait est que Jobelin passait sa vie à regretter le temps où, pauvre clerc, il vivait libre, sans despote, avec le loisir de manger autant qu'il le voulait et surtout avec la faculté de rêver à son aise.

Après vingt années de souffrances, le ciel débarrassa Jobelin du procureur. Le pauvre diable pensa que ses souffrances allaient au moins diminuer de moitié; il n'en fut rien. Dame Rose redoubla d'exigence et d'aigreur, de manière à rendre au centuple, à son mari, le fardeau dont ce dernier se croyait délivré par la mort de son beau-père. Le seul bénéfice qu'il y gagna fut de prendre enfin le titre de procureur, dont il exerçait depuis longtemps la charge. Le vieux Doublet avait laissé à sa fille et à son gendre une fortune considérable; le savoir-faire de Jobelin et son ardeur au travail, réunis à la rapacité et à la lésine de dame Rose, augmentèrent tellement cette fortune, qu'à l'époque où Jobelin vendit sa charge, les deux époux se trouvèrent possesseurs de quinze mille écus de rentes, ce qui représente aujourd'hui une fortune équivalant à cent mille livres de rentes.

Un seul enfant était né de ce mariage. Il avait reçu, au baptême, le nom de Philippe, et ce nom lui avait été donné par le comte Philippe de Villars, dont maître Jobelin avait sauvé la fortune en gagnant, à force de science judiciaire et de savoir-faire de chicane, un procès dont cette fortune dépendait. Le comte prit son filleul en amitié et le fit élever avec son fils, au grand chagrin de maître Jobelin, qui n'osa refuser un honneur qui le séparait de son enfant unique, et à la grande satisfaction de dame Rose, dont le cœur desséché par un long célibat n'avait point pu se raviver à la sainte chaleur de la maternité. D'ailleurs, je l'ai dit, il suffisait qu'une chose chagrinât maître Jobelin pour que dame Rose s'en réjouît.

Philippe fut donc élevé hors du logis paternel, et n'y vint qu'à de rares intervalles passer quelques jours qu'il voyait avec joie s'écouler, car, malgré la tendresse passionnée que lui témoignait son père, il ne pouvait s'habituer à l'humeur acariâtre et au contrôle impatientant dont le harcelait sans cesse sa mère. Maître Jobelin s'indemnisait de ces rares et pénibles visites de son fils en allant l'embrasser plusieurs fois la semaine chez le comte de Villars, et en mettant, à prévenir et satisfaire ses moindres fantaisies, l'ingénieuse sollicitude d'un amour qui souffre. Philippe payait l'affection de son père du plus vif retour; il l'aimait comme un frère et le respectait comme on respecte Dieu.

Quand le fils du comte de Villars eut atteint dix-huit ans, son père lui donna une compagnie dans le régiment dont il était colonel, et nomma au grade de cornette Philippe, qui n'était guère plus âgé que son ami d'enfance. Philippe partit pour son régiment qui ne tarda point à se mettre en campagne, se fit distinguer par sa bravoure, et alla tenir ensuite garnison à Toulon, c'est-à-dire à deux cents lieues de Paris.

Pour compléter tous ces détails de famille, quelques lignes doivent être encore ajoutées.

Maître Jobelin avait un frère aussi pauvre que le procureur était riche. Ce dernier, malgré les habitudes de la procédure, quelque peu desséchantes pour le cœur, gardait à son frère une vive et solide affection. Je ne veux pas examiner jusqu'à quel point l'esprit de contradiction conjugale entrait dans cette tendresse fraternelle, mais il faut cependant ajouter que maître Jobelin aimait son frère autant que sa femme détestait ce dernier. Étienne Jobelin était un pauvre dessinateur, employé par le célèbre jardinier Lenôtre à tracer et à copier des plans pour le château de Versailles. Ce métier ne valait que de faibles honoraires à celui qui l'exerçait. Cependant, le pauvre hère aurait eu grand besoin de gagner de l'argent, car sa femme était malade depuis longtemps, et sa fille, enfant de douze ans, était la seule garde qu'il pût lui donner. Retenu toute la journée hors de la petite maison qu'occupait sa famille, dans la plus humble rue de Versailles, il ne rentrait que fort avant dans la soirée, et son cœur se brisait à la vue du triste spectacle qu'il y trouvait. Jeanne, sa femme, succombait à une maladie de langueur qui avait déjà frappé ses jambes de paralysie. Forte et laborieuse, elle avait lutté, tant qu'elle l'avait pu, par le travail, contre la misère, et ne s'était laissé abattre qu'à la dernière extrémité. Un matin, elle reconnut en pleurant que ses forces la trahissaient et qu'il lui était impossible de quitter son lit; quelques semaines après, ses mains lui refusèrent leur office, et il ne resta plus, pour ainsi dire, de vivant en elle que la tête. Étendue immobile sur sa couche, elle dirigeait encore sa fille Ursule dans les soins du ménage, et la préparait, avec une admirable résignation, au moment où l'infortunée n'aurait bientôt plus de mère. Ursule, quoiqu'elle ne comptât que douze ans, comprenait sa position douloureuse, et était passée, sans transition, de l'insouciance d'un enfant à l'intelligence et à la force d'une jeune fille. Active, alerte, intelligente, elle suffisait à tout, tenait la maison dans un ordre parfait, et ne laissait jamais à sa mère le temps de désirer quelque chose. Elle trouvait encore moyen de faire quelque ouvrage de couture et d'en ajouter le modique produit aux petites sommes que son père rapportait chaque samedi soir, après avoir reçu son salaire de la semaine. Maître Jobelin connaissait tous ces détails, et s'il eût été le maître, assurément son frère eût reçu de lui d'abondans secours. Mais dame Rose se trouvait là avec son effroyable lésine, et il était presque impossible au mari de rien soustraire à une telle rapacité. Elle touchait elle-même les revenus, traitait avec les fermiers; réglait les dépenses, et ne cédait jamais à son mari, qu'après une longue lutte et des mercuriales sans fin, les quelques écus nécessaires à la

dépense de poche de son esclave. Si pauvre lui-même, il ne pouvait guère, on le voit, venir souvent en aide à son frère.

Un matin, Étienne Jobelin relevait, dans les jardins de Versailles, des mesures que son patron l'avait chargé de prendre. Tandis qu'il était à l'œuvre, une grosse poutre que transportaient des maçons, et dont il ne se gara point assez vite, lui heurta violemment la main ; il en résulta un engourdissement douloureux et l'impossibilité de continuer le travail qu'il avait commencé. Deux jours après, un abcès se forma, une plaie se déclara, et un violent accès de fièvre l'obligea à se coucher sur une paillasse qu'il jeta près du grabat de sa femme. Il ne fallut pas longtemps pour épuiser le peu de ressources qui lui restaient; il envoya Ursule à son patron Lenôtre; ce dernier venait de se rendre en Hollande, où un riche négociant l'appelait pour dessiner des jardins.

Étienne attendit encore toute une journée avant de se résoudre à écrire à son frère; mais quand il sentit la fièvre lui monter au cerveau et le menacer du délire, quand il vit son mal empirer faute des soins d'un médecin, quand il regarda surtout la pâleur de sa femme et les larmes de sa fille, il n'hésita plus.

— Mon enfant, dit-il à cette dernière, prends l'oreiller qui soutient ma tête, et va chez le fripier dont la maison se trouve à l'extrémité de la rue; tu le prieras de t'avancer vingt sols sur ce gage. Avec la moitié de la somme tu pourras payer ta place dans une des petites voitures qui mènent à Paris ; de Paris, il te sera facile de te faire conduire, par un commissionnaire, à Auteuil, jusqu'à la maison de ton oncle. Tu lui exposeras notre misère ; tu lui diras que nous allons mourir de faim et dans l'abandon s'il ne vient pas à notre secours. Aie bien soin d'ajouter que je suis dans l'impossibilité la plus absolue de travailler. Va, Ursule, et, pendant ton voyage, ta mère et moi nous prierons pour que Dieu et la sainte Vierge veillent sur toi et te protégent !

Ursule embrassa son père et sa mère, et se mit en mesure de leur obéir.

Ce n'était pas chose facile, pour un enfant de douze ans : dès les débuts, elle sentit le découragement s'emparer d'elle. Quand elle porta l'oreiller chez le fripier, celui-ci jeta un regard dédaigneux sur l'objet que lui présentait la pauvre timide, et dit d'une grosse voix brutale :

— Que voulez-vous que je fasse d'une pareille guenille ?

— Mon père désirerait, répliqua-t-elle, les yeux pleins de larmes et d'une voix tremblante, oui, maître, mon père désirerait que vous lui prêtassiez vingt sols, en échange desquels il vous laisserait cet oreiller pour gage.

— Mais cet oreiller ne vaut pas dix sols, s'écria le marchand ; la toile en est raccommodée à dix places, les plumes sont dures et usées.

— Je vous rapporterai vos vingt sols ce soir, balbutia Ursule; il faut que je parte pour Paris; je vais chercher de l'argent chez mon oncle pour mon père qui est malade; prêtez-moi ces vingt sols par charité, mon bon monsieur, prêtez-les-moi seulement jusqu'à ce soir.

— Voilà une petite effrontée qui, j'espère, a la langue bien pendue, reprit l'homme. Allez-vous-en hors d'ici et remportez votre guenille d'oreiller; je n'ai point d'argent à donner aux mendians de votre espèce.

— Ursule leva en silence les yeux sur celui qui la chassait avec tant de cruauté; elle reprit l'oreiller et alla s'asseoir, quelques pas plus loin, sur le seuil d'une maison; là, elle ne put contenir ses larmes, et se mit à pleurer avec désespoir.

Un voiturier vint à passer avec sa charrette : il vit cet enfant qui pleurait, et, comme il était père, il en eut pitié.

— Qu'avez-vous, ma petite, dit-il, et pourquoi pleurez-vous si fort ?

Elle lui conta la cause de ses chagrins.

— N'est-ce que cela? Allons, consolez-vous, reportez cet oreiller à votre père qui est malade, et dépêchez-vous de venir me rejoindre ; je vous emmènerai sur ma voiture jusqu'à Paris : une fois à la la barrière, je trouverai bien le moyen de vous faire conduire chez votre oncle. Allons, vivement, petite ; essuyez vos yeux et dépêchez-vous.

Elle se hâta d'obéir, courut chez son père, lui raconta en peu de mots le bonheur qui lui arrivait, et se hâta de venir rejoindre le voiturier. Celui-ci ménagea à la petite fille une place commode sur la paille de sa charrette et s'assit à côté d'elle ; après quoi, il tira d'un coffre une énorme tranche de pain avec un bon morceau de viande froide, et il se disposa à manger.

Ursule ne put s'empêcher de jeter un regard rapide sur l'appétissant déjeuner. Ce regard n'échappa point à l'œil du voiturier.

— Ma petite commère, dit-il en souriant, je pense que vous ne refuserez pas de prendre votre part de mon repas du matin ; l'air vif donne de l'appétit, n'est-ce pas?

Il tailla une grande tranche de son pain, qu'il couronna d'un succulent diadème de veau rôti, et il plaça doucement cette collation sur les genoux de sa compagne de route.

— Disons notre *Benedicite*, ajouta-t-il.

— Je prierai Dieu pour vos enfans, murmura Ursule avec émotion.

Et elle se mit à déjeuner avec un appétit qui récompensa la charité du voiturier; cela réjouissait le cœur, de voir manger si joyeusement.

Il était midi, à peu près, quand la charrette atteignit la barrière de Paris. Ursule, durant le voyage, s'était tout à fait gagné l'amitié du voiturier ; il fit signe à un cabriolet de place d'avancer, paya d'avance au cocher la place d'Ursule, embrassa cette dernière, et se mit à fouetter gaiement ses chevaux. Rien ne met en belle humeur comme une bonne action.

Le cabriolet emmena Ursule vers la maison de son oncle avec toute la vitesse possible à son cheval : seulement ce cheval était boiteux, et, deux fois en chemin, le cocher se sentant soif, descendit aux cabarets de la route pour se désaltérer. Ursule n'osa pas se plaindre, quoiqu'elle vît avec inquiétude le temps s'écouler et le moment de la nuit s'avancer; car on était alors en plein hiver. Enfin, vers quatre heures et demie, le cabriolet s'arrêta devant la maison du procureur, et l'enfant put, d'une main tremblante, heurter le marteau de cuivre qui brillait sur la porte.

Ce fut dame Rose elle-même qui vint ouvrir. Elle jeta sur sa nièce, qu'elle n'avait jamais vue, un regard qui fit frissonner la petite fille.

— Que voulez-vous ? demanda durement la vieille femme en attachant son œil noir sur sa nièce qu'elle ne connaissait point, je viens de vous le dire.

— Je désirerais parler à maître Jobelin, balbutia Ursule dont la frayeur augmentait de plus en plus.

— Et qu'avez-vous à lui dire ?

La peur, cette fois, ne laissa point à Ursule assez de voix pour répondre.

— Parlez ! qu'avez-vous à lui dire? D'où le connaissez-vous? De quelle part venez-vous ?

— De la part de son frère Étienne.

A ce nom, dame Rose se releva de toute la hauteur de son corps chétif, comme si elle eût vu une vipère devant elle.

— De la part d'Etienne! s'écria-t-elle. C'est l'aumône que vous venez demander, petite misérable! Hors d'ici, et n'y remettez jamais les pieds, ou je vous en ferai chasser à coups de fouet par mon cocher.

Ursule sentit ses forces défaillir; si elle ne se fût point appuyée contre la porte, dame Rose l'eût vue tomber à ses pieds. Hélas! la pâleur et le désespoir de la pauvre enfant ne touchèrent point le cœur de sa tante.

— Hors d'ici! répéta-t-elle, hors d'ici!

Et elle repoussa violemment la porte, qui se referma et rejeta à quelques pas l'enfant évanouie.

Quand Ursule reprit connaissance, il commençait à faire nuit, et le froid avait engourdi tellement ses membres qu'elle put à peine trouver la force de se relever et de se tenir sur ses jambes. Elle y parvint enfin; mais bientôt elle regretta son évanouissement et l'état voisin de la mort où il l'avait jetée; le désespoir le plus affreux s'empara d'elle.

Ce désespoir ne se trouvait que trop justifié! N'était-elle point là seule, bien loin du logis de son père, sans asile, sans ressources, la nuit, en proie aux rigueurs de la bise qui soufflait avec violence, et sans l'argent nécessaire pour se procurer un gîte jusqu'au lendemain? Et quand bien même elle aurait de l'argent, où trouverait-elle ce gîte? qui voudrait recevoir dans sa maison une petite fille de douze ans, étrangère au pays, et si timide qu'elle n'oserait même pas demander qu'on la recueillît pour la nuit? Et le lendemain comment regagner Versailles? Mon Dieu! mon Dieu! il ne lui reste d'espoir qu'en vous!

Elle s'agenouilla et se mit à prier avec ferveur. Après quoi, plus forte et plus résolue, elle se releva et marcha vers un homme qui traversait la grande route, enveloppé dans un manteau.



— Mon bon monsieur..., dit-elle d'une voix tremblante.

— Je n'ai rien à vous donner; que Dieu vous assiste! répondit l'inconnu sans arrêter sa marche et se retourner.

— Ce n'est point l'aumône que je vous demande, reprit-elle avec plus de force; veuillez m'enseigner le chemin de Versailles, monsieur.

Celui à qui elle s'adressait s'arrêta avec stupéfaction.

— Ursule! fit-il avec surprise; Ursule! vous ici à pareille heure, mon enfant!

— Mon oncle! Dieu m'a entendue! c'est mon oncle!

— Et quoi diantre t'amène ici à pareille heure? demanda maître Nicolas Jobelin.

— Mon père est blessé à la main et se trouve dans l'impossibilité de travailler.

— Étienne! mon pauvre Étienne! Et pourquoi n'est-il pas venu lui-même? une blessure à la main ne saurait l'empêcher de marcher?

— La fièvre le retient au lit; vous devez juger combien il est malade, puisque c'est moi qu'il envoie vers vous.

— Et que t'a-t-il dit de me demander?

— Rien, répondit Ursule; il m'envoie vers vous pour



vous apprendre qu'il est malade, sans possibilité de travailler et sans ressources.

— Et comment es-tu venue jusqu'ici?

— Mon père avait voulu vendre l'oreiller sur lequel reposait sa tête malade; on a refusé de prêter sur cet oreiller le prix nécessaire pour payer ma place dans une voiture; un charretier a eu pitié de moi: il m'a amenée jusqu'à la barrière, et il a chargé un cocher de cabriolet, qu'il a indemnisé, de me conduire à votre maison d'Auteuil.

— Et pourquoi demandais-tu le chemin de Versailles?

— Pour m'en retourner près de mon père.

— La nuit? à pied?

— La nuit, à pied.

— Sans m'avoir vu?

— Comment pouvais-je espérer de vous voir, puisque votre femme m'avait chassée de votre maison?

Maître Jobelin poussa un profond soupir: sans répondre, il enfonça ses deux mains dans les deux grandes poches de son gilet et sembla, quelque temps, y chercher un objet qu'il n'y trouvait point. Il jeta ensuite quelques exclamations confuses, et, prenant Ursule par la main:

— Il faudra bien, dit-il, que ta tante te reçoive chez elle pour cette nuit: on ne peut laisser un enfant de ton âge, la nuit, à l'abandon sur le grand chemin. Viens!

— Rentrer dans cette maison dont on m'a honteusement chassée! fit Ursule avec un mouvement d'effroi.

— Ne vas-tu pas faire la difficile, à ton tour! Préfères-tu mourir de froid au pied d'un arbre? Viens avec moi: ne réponds rien aux criailleries de ta tante, et couche-toi en silence dans le lit que je te ferai donner. L'essentiel est de passer d'abord la nuit. Demain, nous aviserons à ce qu'il sera possible de faire pour ton père. Allons, du courage! viens; si j'avais l'argent nécessaire pour te loger dans une auberge, je ne t'exposerais point à cet orage; mais il ne me reste même point une pièce de quinze sous.

En disant cela, il prit sa nièce par la main et heurta le marteau de la porte. Le cœur lui battait avec autant de violence qu'à l'enfant qui l'accompagnait.

Une vieille servante, presque aussi revêche que sa mal-

tresse, vint ouvrir, et l'on entendit la voix perçante de dame Rose, qui glapissait sur ses tons les plus aigus :

— Voici un quart d'heure que je vous attends, maître Jobelin. Ne vous lasserez-vous point de me faire attendre ainsi, tous les jours, au moment du souper?

En entendant cette voix redoutable, maître Jobelin sentit son courage s'évanouir.

— Thérèse, ma bonne Thérèse, dit-il à la servante, rendez-moi un service ; faites coucher cette enfant dans quelque coin de la maison, et donnez-lui à souper sans que ma femme le sache. La chose vous sera facile, et c'est une bonne œuvre dont Dieu vous saura gré.

— Je n'ai point l'habitude de rien faire en cachette de Madame, répliqua Thérèse, digne servante de sa maîtresse,



et qui se mit à crier de façon à se faire entendre de dame Rose.

Celle-ci accourut avec la précipitation d'une louve qui se jette sur une proie. Quand elle vit la petite fille qui se tenait réfugiée derrière le procureur, elle éprouva un tel accès de colère que sa voix s'étouffa dans son gosier serré par les convulsions de la fureur.

— Ici ! cette petite mendiante ! ici ! s'écria-t-elle. On se fait donc un jeu insolent de me braver! Ah! je l'écraserai sous mes pieds!

— Ursule était sans asile..., la nuit..., balbutia maître Nicolas.

— Et que m'importe ! Ma maison est-elle un refuge pour tous les mendians qui se trouvent la nuit sur le grand chemin? Hors d'ici, petite misérable, hors d'ici, je te le répète !

Tant de dureté indigna le pacifique procureur.

— Je suis chez moi, et ma nièce n'en sortira que quand je le voudrai bien, dit-il avec un courage qu'il n'avait jamais montré en présence de dame Rose.

Celle-ci resta stupéfaite et atterée comme le prophète Balaam lorsqu'il entendit son âne parler et refuser d'aller plus loin. Elle fit signe à Thérèse de chasser Ursule; la duègne se mit en devoir d'obéir.

— Si vous touchez cette enfant, c'est moi qui vous chasserai, intima le procureur à la servante.

La surprise et la rage avaient tenu muette jusque-là dame Rose; mais quand elle fut un peu revenue de sa première émotion, elle retrouva sa voix et ses cris plus puissans que jamais.

— Voilà! mugit-elle, voilà ce que j'étais appelée à voir dans la maison de mon père! Ce n'était point assez d'y avoir fait entrer comme maître un mendiant, un homme ramassé par pitié dans le coin d'une étude; il faut que cet homme, comblé de mes bienfaits, y amène les autres mendians de sa famille! Par le salut de mon âme, c'est une infamie que je n'y verrai point!

— Mon oncle, mon oncle, laissez-moi partir, murmura Ursule; je préfère toutes les souffrances et tous les périls d'une nuit sans asile à tant de honte et d'affronts.

— Tu es chez moi, tu y resteras, répondit le procureur qui, semblable à tous les gens faibles qui ont pris, une fois, une résolution forte, s'y maintiennent avec une persistance que n'y mettrait point peut-être l'homme le plus résolu.

Dame Rose, au comble de la rage, tomba sans connaissance et fut prise de convulsions. Tandis que Thérèse s'efforçait de faire revenir à elle sa maîtresse, maître Jobelin s'empara du trousseau de clefs qui se trouvait attaché à la ceinture de sa femme, et alla ouvrir prestement un secrétaire dans lequel il prit un gros sac d'argent: puis, faisant signe à sa nièce de le suivre :

— Viens avec moi, petite, dit-il ; j'ai maintenant de quoi payer pour toi une chambre et un souper à l'auberge. Viens avec moi.

Et sans s'inquiéter autrement de dame Rose qui se tordait sur le pavé, il sortit de la maison, emmena l'enfant dans une hôtellerie du village, lui fit donner à souper, la coucha lui-même dans un bon lit, et lui recommanda de se trouver le lendemain matin, au point du jour, habillée et prête à partir. Après quoi il l'embrassa sur le front, et rentra bravement chez lui. Sans demander à Thérèse, qui vint lui ouvrir, si la crise de dame Rose était apaisée, il prit dans les mains de la servante le bougeoir qu'elle tenait, traversa en sifflottant le corridor, monta l'escalier, s'installa dans sa chambre dont il ferma la porte à double tour, et se coiffa de son bonnet de coton; heureux comme un roi et bénissant le ciel d'avoir eu le courage de résister en face au démon qui l'écrasait sous ses pieds depuis si longtemps.

— Je ne croyais pas que la chose fût aussi facile, dit-il en s'endormant; je suis charmé de le savoir, j'userai de la recette.

§ II. — Une agonie.

Le lendemain, il sortit de son lit avant le jour et alla éveiller la vieille servante, à laquelle il ordonna d'ouvrir la porte de la maison.

— Mais monsieur sait bien que madame garde toutes les clefs des portes, dit la caméristе stupéfaite.

— Allez les lui demander.

— Madame me les refusera.

— Dites-lui que si elle les refuse j'irai les chercher moi-même.

— C'est ce qu'il faudra voir, glapit la voix de dame Rose qui se trouvait aux écoutes.

— C'est ce que vous allez voir à l'instant.

Elle se plaça devant la porte pour en fermer le passage à son mari.

— Écoutez-moi bien, lui dit-il; tâchez de ne pas oublier mes paroles et d'en tirer bon profit. Jusqu'à présent j'ai été faible devant vous; hier, à force d'abuser de cette faiblesse, vous m'avez donné le secret de ma force. J'ai été le serviteur et l'esclave de la maison jusqu'aujourd'hui; aujourd'hui les rôles vont changer; je suis et je veux être le maître à mon tour. Ceci posé, donnez-moi les clefs de la porte, que je les joigne aux clefs des armoires dont je suis déjà en possession.

— Misérable mendiant, recueilli par ma pitié, voilà ce que tu me réservais, n'est-ce pas, pour prix de mes bienfaits!

— Je connais ce refrain-là, depuis vingt ans que j'ai eu le malheur de vous épouser. Les clefs ! les clefs !

— Vous ne les aurez qu'avec ma vie.

— Habituez-vous, ma mie, à ne point me faire répéter deux fois les ordres que je vous donne, interrompit-il en saisissant de sa main énorme le bras de dame Rose, et en arrachant de ses doigts aigus les clefs qu'ils serraient, comme l'eût fait un crochet de fer.

— Il jeta les clefs à Thérèse, et lui dit d'une voix qui ne permettait point la désobéissance.

— Allez m'ouvrir la porte.

Thérèse ramassa les clefs et obéit. Maître Jobelin sortit de chez lui radieux, la tête haute, le cœur content et la poitrine libre ; jamais de sa vie il n'avait respiré si bien. Il se rendit à l'auberge, paya l'écot de sa nièce, se fit amener une voiture et partit pour Versailles en promettant un large pour-boire au cocher s'il menait ses chevaux rondement. L'argent pétillait dans les mains de cet homme habitué longtemps à toutes les privations. Comme un cheval sans frein, il se sentait le besoin de mille folles équipées : il eût volontiers dansé au milieu de la route, et Ursule ellemême s'égayait à la gaîté de son oncle, qui la rassurait sur la santé de son père et de sa mère, et qui lui disait en montrant un gros sac d'écus qu'il faisait sonner :

— Regarde, mon enfant, il y a mille livres là-dedans. Tout cela est pour ton père, pour ta mère et pour toi. Plus de pauvreté, plus de misère ; car si ce sac ne suffit point, il s'en trouve encore d'autres dans le secrétaire de ma femme. Pourquoi n'ai-je point eu plus tôt le courage que tu m'as donné hier (car c'est à toi que je dois mes bonnes résolutions). Bien des malheurs et bien des souffrances n'auraient point eu lieu. Mais enfin, il est encore temps de tout réparer, et je veux réparer tout.

En disant cela, il embrassait Ursule et ordonnait au cocher de fouetter son cheval et d'aller.

— Je te payerai comme payerait un roi, disait-il en caressant de nouveau son gros sac plein d'écus de six livres.

Les deux pauvres malades de Versailles n'avaient point pris, sans de longues hésitations, vous le savez, la résolution périlleuse d'envoyer Ursule près de Nicolas Jobelin. Ils ne la virent partir qu'avec des larmes, et ils se mirent à prier ardemment Dieu de la protéger lorsqu'elle fut sortie de leur triste gîte ; enfin ils se sentirent quelque espoir après l'avoir vue rapporter l'oreiller, et leur annoncer qu'un bon voiturier, touché de compassion, se chargeait de l'emmener à Paris et de la conduire jusque chez son oncle. Une pareille rencontre et un si grand bienfait semblaient un véritable miracle et une preuve évidente de la protection céleste. Ce fut donc avec plus de calme, et délivrés de leurs cruels doutes, qu'ils laissèrent Ursule s'éloigner une seconde fois. Du moins ils étaient assurés qu'elle n'aurait point à supporter les épreuves d'une route longue et inconnue, entreprise, sans argent, par un enfant qui comptait à peine douze années. Certains qu'elle arriverait sans encombre chez leur frère, il ne leur restait qu'à demander à Dieu de la faire bien accueillir par Nicolas et par sa femme ; ils ne mettaient point en doute l'affection et la bonne volonté du premier, mais ils ne pouvaient sans terreur s'arrêter à la pensée de la seconde. Dame Rose s'était toujours montrée pour eux une infatigable ennemie, même aux temps où ils n'avaient pas besoin d'elle. Orgueilleuse de sa richesse, elle avait pris en aversion leur pauvreté, et n'avait jamais voulu permettre à son mari de recevoir chez lui son honnête et laborieuse famille. Que sera-ce donc maintenant, quand elle entendra leur fille solliciter pour son père et pour sa mère les secours de maître Jobelin ? Si Dieu ne les prend point en pitié, s'il n'émeut point de compassion cette femme, s'il ne daigne pas la changer par un miracle, comme jadis il changea par la voix du prophète Élisée l'ombre du cadran du roi Ézéchias, il ne leur reste qu'à mourir abandonnés de tous et à laisser leur fille, leur enfant bien-aimée, seule et sans protection sur la terre. Cette pensée effroyable jetait la mère d'Ursule dans une agitation violente qui augmentait la fièvre de la paralytique et ajoutait à son agitation. Une vive rougeur colorait son visage, l'eau ruisselait sur son front, et Étienne voyait battre avec une vivacité extrême les artères de ses tempes. Une soif ardente la dévorait. Elle lutta longtemps contre la souffrance, car elle voyait son mari accablé lui-même par sa maladie et dans l'impossibilité de quitter son grabat. Cependant son sang devenait de plus en plus brûlant ; un feu intolérable desséchait sa bouche et ses lèvres. La douleur physique lui fit oublier jusqu'à la pensée de sa fille. Un damné ne souffre pas davantage dans l'enfer lorsqu'il appelle à grands cris une goutte d'eau pour rafraîchir sa poitrine embrasée. A la fin, le mal l'emporta sur sa volonté :

— A boire ! s'écria-t-elle ; à boire, Étienne !

Étienne luttait pour ne point succomber au délire ; il mordait convulsivement un baillon afin d'étouffer les cris convulsifs que lui arrachait la douleur causée par sa plaie. En entendant les plaintes de sa femme, il essaya de se soulever, fit un effort surhumain, et parvint à s'asseoir ; mais au même instant ses forces le trahirent ; il retomba, et retomba sur sa main blessée. Un gémissement sourd s'échappa de sa poitrine, et il se débattit avec rage sur le pavé.

— A boire ! répéta l'agonisante. A boire, Étienne !

Il ne répondit pas.

— A boire ! répéta-t-elle une troisième fois. A boire, mon ami, ou je vais mourir.

Étienne chercha à s'approcher de la table, et s'efforça, mais en vain, d'y parvenir en rampant.

— Au nom de notre amour, au nom de notre fille, Etienne, mon ami, mon mari, Étienne, mon bien-aimé, à boire ! à boire !

La paille sur laquelle s'agitait Jobelin grinça et cria de nouveau, puis tout rentra dans le silence.

— Tu ne m'aimes donc pas, reprit la voix de Marguerite, qui commençait à céder au délire. Tu ne m'aimes pas, je le vois ! Mon Dieu, il me faudra donc mourir ici, faute d'une goutte d'eau !

— Sainte Vierge, donnez-moi la force de me relever ! pria Étienne.

Puis il voulut dire à sa femme : « Je n'ai point la force de me soulever et de venir à ton aide » ; mais ses lèvres contractées et raidies ne purent articuler une seule syllabe.

— Étienne ! Étienne ! Par pitié... A moi ! à moi !

Ce fut là le dernier gémissement qu'entendit Jobelin. Une respiration courte et rude succéda à cette plainte ; puis un râle à peine perceptible ; puis, rien. Ce silence effraya Étienne plus que ne l'avaient fait les plaintes déchirantes de la malade. Exaspéré par le désespoir, il rassembla toutes ses forces, se releva, se hissa sur ses jambes chancelantes, et parvint, en s'appuyant contre la muraille, à gagner, après de longs et indicibles efforts, le lit de sa femme. Seigneur mon Dieu ! ses yeux étaient clos sous ses paupières ; aucune voix, aucun souffle ne sortait de ses lèvres.

— Marguerite !... Rien ! Pas un signe ! Pas un mouvement !

— Marguerite !... Oh ! que cette immobilité est effrayante !

— Marguerite, donne-moi ta main. Ne garde pas cette

immobilité qui m'effraye. Tiens, je t'apporte l'eau que tu m'as demandée. Marguerite! Soulève un peu ta tête, que j'approche ce breuvage de tes lèvres! Marguerite! Que ta main est froide! Quelle lividité se répand sur ton visage! Mon Dieu! quelle pensée affreuse!... Morte! morte!

Il retomba rudement sur le pavé, et il y demeura toute la nuit, en proie à un délire qui ne lui laissait, de sa raison, que le sentiment de ses tortures et la conscience de son malheur.

Le matin, quand Ursule et Nicolas heurtèrent à la porte, personne ne leur répondit.

— Mon père et ma mère dorment, dit l'enfant. Je sais de quelle manière on peut ouvrir le loquet de la porte sans les éveiller. Chut! mon oncle.

Elle passa en effet sa petite main à travers un trou percé dans une planche, et fit tourner la porte sur ses gonds.

Marguerite était étendue sur son lit; Étienne gisait à ses pieds. Tous les deux restaient dans une immobilité qui n'avait rien des apparences du sommeil.

— Ma mère! ma mère! s'écria Ursule en courant au lit de Marguerite.

Elle posa ses lèvres sur le front du cadavre, elle sentit que ce front était glacé.

— Ils sont morts! ils sont morts! gémit-elle éperdue en allant à son père.

— Marguerite a soif, murmura Étienne! Donne à boire à Marguerite.

Ursule et Nicolas prodiguèrent à cet infortuné des soins qui parvinrent à le ranimer. Il porta autour de lui des regards insensés, leur montra le corps immobile de Marguerite, et sourit.

— Elle n'a plus soif, dit-il: tant mieux!

Et il passa sa main amaigrie sur son front blême et décomposé. Ursule ne put retenir un cri de douleur..... Les cheveux de son père avaient blanchi depuis la veille!

Il y a des souffrances et des désespoirs qu'il faut renoncer à peindre. Longtemps des sanglots et des larmes sortirent seuls des poitrines de maître Nicolas, de sa nièce et d'Étienne. Tous les trois se débattaient avec angoisse sous le coup qui les frappait. A la fin, Nicolas retrouva un peu de force et de sang-froid.

— Il faut quitter ces tristes lieux, dit-il; venez, Étienne, viens, ma pauvre Ursule.

Ursule se jeta sur le lit de sa mère, dont elle étreignit le cadavre dans ses bras.

— Je ne veux pas me séparer de ma mère! Je veux rester près de ma mère, dit-elle. Dieu me fera peut-être la grâce de mourir avec elle.

Etienne s'assit devant une table.

— Chut! dit-il, chut! J'ai d'importans travaux à terminer pour M. Le Nôtre. Il s'agit du plan d'un parterre qu'il faut dessiner. Où se trouvent donc mes crayons, mon papier, mes règles? Je ne sais où j'ai mis mon canif... Et ma main droite? Ma main droite est aussi perdue! Femme, cherche donc où j'ai mis ma main droite. Où l'as-tu serrée?... Ah! tu l'auras emportée avec toi dans la tombe. Rends-la-moi, rends-la-moi. Vois-tu, Marguerite, sans ma main droite, il ne me serait plus possible de gagner le pain de mon enfant; il me faudrait rester dans la misère où nous nous trouvons, faute de travail. Rends-moi ma main droite! femme; rends-la-moi.

— Il faut quitter ces lieux, Ursule, répéta le procureur. Fais effort sur toi-même, surmonte ta douleur; ton père a besoin de soins urgens, dont le retard peut compromettre sa vie. Au nom de ta mère, suis-moi, mon enfant!

Ursule pleurait sans répondre; maître Nicolas la prit dans ses bras et l'emporta malgré elle hors de la chaumière. Comme la jeune fille pleurait et se débattait, Étienne l'accompagna en disant:

— Tu pleures de ce que ma main droite est perdue, n'est-ce pas? C'est un grand malheur que ta mère ait ainsi emporté ma main dans le paradis. Le bon Dieu en a tant dans le ciel! moi, je n'avais que celle-là pour gagner mon pain!

Maître Jobelin installa son frère et Ursule dans une auberge voisine, où ils trouvèrent du feu pour se réchauffer. Tandis qu'Étienne s'approchait de la cheminée avec un empressement avide, et qu'Ursule priait devant une image de la Vierge, le procureur donna ordre à un domestique d'aller chercher sur-le-champ un chirurgien. Il remit ensuite à une vieille femme l'argent nécessaire pour acheter un suaire et un cercueil à Marguerite; il lui recommanda de veiller pieusement près d'elle, et de tout disposer afin qu'un enterrement modeste, mais décent, pût avoir lieu le lendemain de bonne heure. Sur ces entrefaites, le chirurgien arriva.

C'était un homme jeune encore, et qui jouissait dans la ville de Versailles d'une réputation méritée de savoir et d'expérience. Il considéra la main d'Étienne, et dit, après en avoir examiné la plaie:

— Monsieur, l'amputation est indispensable. Si elle n'a point lieu avant une heure, il ne reste aucune chance de salut au malade: la gangrène se manifeste et croît avec une effrayante promptitude. J'attends vos ordres.

— Vous voyez dans quel état de délire et d'agitation se trouve cet infortuné.

— Je ne réponds pas de le sauver par l'amputation; mais je suis convaincu qu'une seule chance de salut lui reste, et que cette chance est l'amputation.

— Faites donc votre devoir, monsieur le docteur, et que Dieu nous protége! répondit maître Jobelin.

Le chirurgien donna en latin quelques ordres à l'un des aides qui l'accompagnaient. Celui-ci sortit aussitôt, et revint bientôt accompagné d'un de ses camarades, qui tenait à la main un trousseau d'instrumens de chirurgie.

A Dieu ne plaise! que je vous fasse assister à l'affreux spectacle d'une amputation, que je vous fasse entendre les cris du patient, et que je vous montre ce membre inanimé qui tombe aux pieds du chirurgien, calme et insensible durant cette terrible épreuve.

Après le pansement terminé, tout à coup Étienne poussa un cri de joie, il échappa des mains de ceux qui l'emmenaient vers un lit pour l'y coucher, ramassa à terre la main qui venait d'être coupée, et se mit à dire:

— Quel bonheur! Marguerite vient de me rendre ma main. Merci, bonne femme, merci! Je pourrai donc encore gagner mon pain, comme par le passé.

On voulut lui arracher ce triste débris, mais il le défendit avec tant de force, que le chirurgien fit signe qu'on ne continuât point avec lui une lutte dangereuse.

— Quand il dormira, vous pourrez facilement lui ôter cet objet, dit-il; maintenant, laissez-le calme, et sans exciter une agitation qui ne m'inquiète déjà que trop pour lui. La cure est douteuse et difficile; n'en augmentons pas les chances périlleuses.

Contre toute attente cependant, le malade passa une journée calme et une nuit paisible. Aucun des accidens redoutés par le chirurgien ne se présenta. L'aide qu'on avait laissé près du malade, rassuré sur l'état d'Étienne, finit par s'endormir profondément dans un fauteuil, près du lit de l'opéré. Tout à coup un bruit l'éveilla en sursaut: c'était Étienne qui, demi-nu, rentrait et se reglissait furtivement dans son lit.

— Chut! dit-il, chut! elle est maintenant en sûreté; on ne me la dérobera plus.

En achevant ces paroles, il plaça sa tête sur son oreiller et s'endormit profondément.

§ III. — Le départ.

Quand, le lendemain matin, maître Jobelin revint de l'enterrement de sa belle-sœur, il trouva Étienne dans un état de calme devant lequel s'étonnait lui-même le chirurgien. Non-seulement la fièvre l'avait quitté, mais encore sa raison lui était revenue complétement. Quand il parlait de Marguerite, ses yeux s'emplissaient de larmes, sans toutefois qu'il retombât dans les folles pensées qui l'agitaient encore la veille.

Cet heureux changement ne se démentit point dans son état. La guérison s'opéra avec une rapidité qui tenait du prodige. Ursule ne quitta point son père durant cette convalescence. Le malheur semblait lui avoir donné la force et l'intelligence de l'âge mûr. Jamais garde-malade ne se montra plus patiente et d'un tact aussi parfait; elle semblait deviner les intentions du chirurgien, et les secondait merveilleusement.

Un matin que maître Jobelin était venu voir son frère, le chirurgien fit une visite au convalescent. Il examina avec soin la cicatrice du moignon, déclara la guérison complète, et ajouta que ses soins étaient désormais inutiles.

Le procureur tira une bourse de sa poche et la présenta au docteur. Celui-ci la reçut et la jeta dans le tablier d'Ursule.

— Ces honoraires reviennent à mon petit confrère, dit-il en riant. Vrai Dieu! si cette fille était un garçon, j'en ferais mon élève favori, et ne voudrais point d'autre aide près de mes malades.

En achevant ces paroles, il sortit brusquement et se déroba aux remerciemens d'Étienne et à la reconnaissance d'Ursule.

Quand il fut parti, Étienne prit la main de son frère.

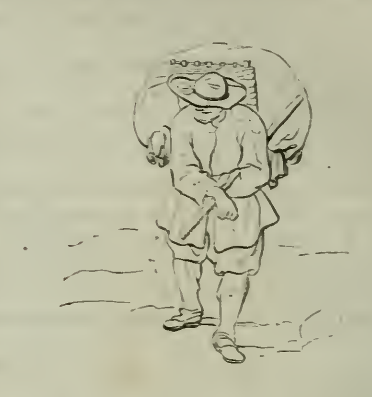
— Écoute-moi, Nicolas, dit-il. Tu as été pour moi ce que tu n'as cessé d'être toute ta vie, un frère bon, tendre, généreux, et qui n'a pas craint de compromettre même la paix de son ménage pour me prouver son affection et ne point m'abandonner. Je serais un ingrat, si je restais plus longtemps à ta charge. Je ne puis plus écrire ni dessiner; mais, grâce à Dieu qui m'a suggéré une bonne pensée, je n'en serai point réduit pour cela à l'impossibilité de gagner ma vie. Le roi de Danemark vient de faire écrire à M. Le Nôtre; il lui demande un plan de dessins pour des jardins qu'il veut faire établir dans le parc de son palais. Il faut, pour diriger les ouvriers chargés de ce travail, une personne désignée par M. Le Nôtre et initiée à ses intentions. J'ai obtenu de mon digne patron la faveur de cet emploi. Après-demain je partirai pour le Danemark.

— Mais tu ne peux emmener ta fille avec toi? Ce serait l'exposer à des périls; et puis, son éducation se trouverait négligée. Je me charge d'elle; durant ton absence, elle sera ma fille.

— Nicolas! Nicolas! tu veux donc me faire mourir de joie? tu veux donc que je te doive tout en ce monde? Merci, frère. J'accepte; mais c'est à la condition que tu me laisseras t'envoyer du Danemark l'argent nécessaire pour t'indemniser des dépenses que tu feras pour ma fille. Sans ta femme, Nicolas, je ne songerais point à te parler ainsi.

— Sois en repos, et ne t'inquiète de rien. Pars libre d'esprit et le cœur content. Grâce à Dieu, je suis riche, et je n'ai qu'un fils. Je puis bien adopter ma nièce, et lui tenir lieu de la mère qu'elle a perdue et du père qui s'expatrie pour aller gagner honorablement sa vie dans une contrée lointaine et barbare.

Le lendemain de cet entretien, Étienne et Nicolas, après s'être embrassés tendrement, se séparèrent, Étienne afin de gagner le port de mer où il devait s'embarquer pour le Da-



nemark, Nicolas pour conduire chez lui Ursule, la pauvre Ursule qui venait de quitter son père, et qui se trouvait orpheline par la mort et par une absence éternelle peut-être.

Ce ne fut pas sans inquiétude et sans crainte que maître Jobelin reprit le chemin de sa maison de Neuilly.

Depuis le jour où il avait si courageusement brisé ses habitudes de servilité envers dame Rose, et reconquis avec une énergie inespérée son autorité maritale, la vieille femme ne lui avait point adressé une seule fois la parole, et n'avait répondu aux questions de M. Jobelin que par des monosyllabes secs et n'exprimant que trop bien la rage qui la dévorait. Cependant, le pacifique procureur s'était érigé tout à coup en maître d'une façon tellement tyrannique, il faisait peser avec une si grande force le poids de sa volonté, que dame Rose sentait la résistance impossible. Elle obéissait comme le loup tombé dans la fosse d'un piége, et qui se laisse museler sans résistance par le chasseur; seulement, l'œil fauve de la redoutable bête brille d'un éclat sinistre et enragé. On le comprend, le premier usage qu'il ferait de sa liberté, s'il pouvait la reconquérir, serait la mort de son ennemi. Jobelin sentait tout le péril de sa situation; il savait qu'il ne devait attendre de dame Rose ni pardon ni merci. C'était maintenant entre eux une lutte désespérée et sans fin. Il fallait rester vainqueur, ou succomber écrasé à son tour. L'imminence de ce péril servait à le tenir en garde contre toute pusillanimité, mais non contre toute crainte. Il regrettait presque ce qui s'était passé; et cet état de lutte, de guerre et de haine lui causait un malaise dont il sentait surtout les inconvéniens aujourd'hui qu'il lui fallait accomplir un nouvel acte d'autorité, et introduire sa nièce chez lui, pendant un jour ou deux, jusqu'au moment où il aurait pu prendre les dispositions nécessaires à l'admission d'Ursule au couvent. Il soupira, s'arma de résolution, et entra dans la chambre de sa femme en tenant la petite fille par la main.

— Rose, dit-il à sa femme, voici deux mois qu'une triste division est venue troubler notre ménage; ne voulez-vous point oublier le passé, et devenir la mère de cette pauvre orpheline?

Dame Rose sourit, avec amertume, de ses petites lèvres minces et pâles.

— Vous êtes le maître au logis, dit-elle, ordonnez ce qu'il

vous plaira. Une femme doit obéir à son mari, j'obéirai. Il vous plaît que je devienne la servante de cette petite mendiante... Soit! Je dois m'attendre à toutes les injures; j'accepte celle-ci avec les autres.

— Puisque vous le prenez sur ce ton, repartit M. Jobelin, soit! à mon tour. Je voulais faire entrer Ursule au couvent, mais elle restera au logis. Par ce moyen, j'aurai du moins près de moi quelqu'un pour m'aimer et pour me complaire.

Ursule, effrayée par le regard que lui jeta sa tante, vint se réfugier en tremblant près de son oncle.

— Sois sans crainte, lui dit-il, je te protégerai; quiconque chercherait ici à t'offenser serait chassé sur l'heure. Entendez-vous, Thérèse? ceci s'adresse particulièrement à vous.

En achevant cette menace, il sortit, et emmena Ursule.

Avouons cependant qu'il ressentait autant de frayeur que s'il se fût agi pour lui d'assister, en personne, à une des redoutables batailles que son ami Corneille Waël peignait et gravait avec tant d'énergie, et dont un magnifique exemplaire, représentant un *Combat d'infanterie*, ornait le salon du mari en révolte.



Combat d'infanterie, d'après Waël.

La résolution de maître Jobelin était plus énergique que sage. Il ne tarda point à en reconnaître les inconvéniens; car, malgré la sollicitude et la protection dont il entourait la pauvre enfant, Ursule n'en était pas moins exposée à mille persécutions invisibles et traîtresses qui la rendaient fort malheureuse. Plus d'une fois il fut tenté d'en revenir à son premier projet et de la faire entrer au couvent; mais il était trop novice en fait d'autorité et d'énergie pour oser faire cette concession apparente à sa femme. Ursule resta donc près de sa tante, qui ne lui adressait jamais une parole, et ne paraissait même pas la voir à table, quand elle s'y trouvait en face d'elle. Maître Jobelin crut remédier à tout en donnant une gouvernante à Ursule. Il en résulta pour dame Rose une victime de plus à persécuter et un surcroît de haine et de vengeance contre Ursule. Il fallut bientôt renoncer à la gouvernante, qui demanda son congé. On la remplaça par des maîtres à domicile.

§ IV. — Seule au monde.

Trois années s'écoulèrent ainsi, durant lesquelles Nicolas reçut plusieurs lettres d'Étienne. Ces lettres étaient accompagnées d'envois d'argent pour payer la pension d'Ursule, et de quelques cadeaux destinés à dame Rose. Celle-ci refusa dédaigneusement de les accepter, et Jobelin en fit don à la gouvernante de sa nièce. Quant à Thérèse, jamais démon ne fut plus acharné à exciter contre Ursule la haine déjà si fervente de dame Rose. Tous les moyens lui semblaient bons, et il ne se passait point de jour qu'elle ne parvînt, par quelque atroce méchanceté, à faire fondre en larmes la pauvre créature livrée à sa furie.

Un nouveau chagrin finit par venir se joindre encore aux souffrances d'Ursule et à l'agitation de maître Jobelin. Étienne cessa de donner de ses nouvelles. Il n'était point facile alors d'entretenir une correspondance avec le Danemark. Le procureur ne put donc recueillir sur son frère absent que des renseignemens vagues et qui ne servirent qu'à redoubler ses incertitudes; les uns affirmaient qu'Étienne était parti pour la Russie, et avait été demander à Moscou des moyens de fortune plus rapides et plus brillans; les autres prétendaient qu'il avait succombé à une maladie violente et soudaine. On peut juger quelle douleur ces nouvelles apportaient à Ursule, dont le malheur avait développé, d'une façon précoce, la raison et la sensibilité. Quoiqu'elle ne comptât encore que seize ans, et qu'elle eût gardé les apparences d'un enfant, son oncle et sa gouvernante s'étonnaient de trouver en elle l'expérience et l'esprit de conduite d'une femme faite. Elle mettait tous ses efforts à entourer de soins son oncle, et à lui rendre moins sensibles les persécutions sourdes de ses ennemis. Maître Nicolas, sans cesse tenu en irritation par sa propre faiblesse, contre laquelle il lui fallait lutter, ne sortait point d'un état fiévreux: cet état donnait à son caractère une brusquerie et même une violence qui n'épargnaient pas toujours Ursule.

Souvent elle avait à supporter des rebuffades et des colères, auxquelles elle n'opposait qu'une douce résignation et des larmes, qu'elle s'efforçait de cacher. Quand elle voyait son oncle apaisé, elle lui présentait son front à baiser, pour que le vieillard se pardonnât ses propres torts.

La nouvelle de la disparition d'Étienne causa une vive joie à dame Rose et à sa digne camériste Thérèse. Dame Rose en devint plus provocante contre son mari; elle l'entretenait dans une rage permanente. Semblable au tigre qu'un gardien repousse au fond de sa loge avec une barre de fer, elle se tenait à l'abri des coups, mais elle ne cessait d'accroître la fureur de son antagoniste en lui soufflant au visage des injures impunies. De son côté, maître Nicolas ne se maintenait que par une violence factice et incessante dans une autorité incompatible avec son caractère : il agissait sous l'influence d'une sorte de vertige, portait sans cesse sur sa femme des coups à faux, et lui prêtait le flanc par mille côtés qu'elle savait frapper, elle, avec une adresse diabolique. Pour punir dame Rose dans son avarice, il se livrait à des dépenses extravagantes, et s'entourait d'objets coûteux et inutiles. Ces objets, à peine entrés chez lui, se trouvaient presque aussitôt avariés ou détruits, sans qu'on pût en accuser directement personne; souvent même les apparences de ces accidens semblaient diriger vers Ursule les soupçons et le mécontentement de son oncle; car Ursule, comme la plupart des personnes timides, était maladroite, et la crainte de quelque gaucherie la lui faisait infailliblement commettre.

Un jour, maître Nicolas, dont les manières prenaient depuis quelque temps plus de bizarrerie et de rudesse, acheta une magnifique pendule de Boulle, qu'il installa dans son salon, contre la muraille, sur une riche console d'écaille et d'or. La sonnerie de cette belle pièce d'horlogerie, son carillon qui tintait les heures, les demi-heures, les quarts d'heures, et même les demi-quarts d'heures, enfin un petit automate qui sortait d'un palais d'or, et qui venait, sous la forme d'un ange, sonner gravement de la trompette, lui causaient une joie extrême et occupaient entièrement son attention. Il semblait avoir oublié tout pour ne s'occuper que de sa pendule. Retardait-elle ou avançait-elle d'une minute avec les horloges publiques, il consultait un méridien qu'il avait fait placer dans son jardin, et trouvait toujours moyen de se convaincre, à tort ou à raison, que sa pendule concordait fidèlement avec le soleil. Du reste, il eût plutôt accusé le soleil lui-même que l'objet de son orgueil et de sa sollicitude. Seule, Ursule avait le privilége de seconder son oncle dans les soins qu'il donnait à ce meuble bien-aimé; elle en essuyait la poussière sous sa direction, et enfin, elle en portait la clef toujours attachée au trousseau, qu'il était alors de mode, pour les femmes, d'attacher à leur ceinture.

Un matin qu'Ursule, montée sur une chaise, nettoyait la glace qui fermait le chef-d'œuvre de Boulle, tout à coup la pendule tomba de son socle, et vint se briser lourdement sur le parquet.

Maître Nicolas jeta un cri de fureur et adressa de violens reproches à sa nièce, qui ne répondit que par des larmes.

Quand il eut repris un peu de calme, il examina le socle de la pendule et reconnut avec indignation qu'on avait limé, avec perfidie, les clous qui le soutenaient, de manière à ce que le moindre choc pût les briser et faire tomber la pendule.

Il appela Thérèse.

— Vous allez sortir sur-le-champ de ma maison, dit-il.

— Je sortirai quand ma maîtresse me l'ordonnera, répliqua l'insolente créature.

Maître Nicolas saisit sa canne, et il en aurait frappé la servante, si sa nièce n'eût retenu son bras. Cette scene violente causa une telle émotion au vieillard qu'il en ressentit un malaise inquiétant; à la pâleur livide de la colère succéda, par une réaction naturelle, une rougeur violacée; ses yeux s'injectèrent de sang, et il se plaignit d'une pesanteur douloureuse à la tête.

Ursule, inquiète, s'empressa de préparer un bain de pieds à son oncle; elle y donna tous ses soins, s'assura que la chaleur de l'eau était convenable, et ne voulut s'en rapporter à personne du soin de porter à maître Nicolas le bassin qui contenait le pédiluve. Au moment où elle se disposait à passer chez son oncle, dame Rose détourna son attention par quelques paroles : Thérèse profita de cette perfide diversion pour verser dans le bassin un grand pot d'eau bouillante. Vous pouvez juger du cri de douleur que jeta maître Nicolas lorsqu'il plongea ses pieds dans le vase brûlant.

— Sortez, cria-t-il à Ursule, sortez ; ne vous présentez jamais à mes yeux ; votre maladresse et votre insouciance me tueront.

La pauvre enfant voulut rester; il lui fit violemment signe de s'éloigner, et elle le vit dans un tel état d'exaspération qu'elle obéit.

A peine eut-elle quitté le vieillard, pour aller se réfugier en pleurant dans sa chambre, qu'il tomba à la renverse et sans connaissance sur son lit.

Thérèse était aux aguets pour savoir quel serait le résultat de sa ruse digne de Satan lui-même. Heureuse de son succès, elle suivit à pas de loup Ursule, et quand celle-ci fut entrée dans sa chambre, elle entendit qu'on en fermait la porte à double tour.

— J'obéis aux ordres de votre oncle, glapit en même temps la voix aiguë et fausse de la vieille ; maître Jolclin ne veut point que vous en sortiez avant huit jours : on vous montera plus tard du pain et de l'eau.

Et elle s'éloigna.

Ursule n'éprouvait qu'un chagrin, c'était d'avoir irrité son oncle contre elle ; elle n'avait qu'une inquiétude, la pensée de le savoir malade sans pouvoir lui donner ses soins.

Pour être historien véridique et impartial, il faut dire que dame Rose n'avait point remarqué l'évanouissement de son mari. Ce fut dans l'après-midi seulement, à l'heure de se mettre à table, qu'elle s'inquiéta de ne point le voir paraître.

Elle alla frapper à sa porte, il ne répondit point; elle l'appela, et il garda le même silence.

Alors elle se hasarda à ouvrir la porte : maître Nicolas, les pieds nus, gisait encore renversé sur son lit, dans l'attitude où il était tombé le matin. Ses yeux entr'ouverts étaient d'une fixité effrayante; une immobilité de cadavre raidissait tous ses membres.

Dame Rose elle-même se sentit prise de frayeur et de compassion en présence de ce triste spectacle; elle sonna vivement et donna ordre à Thérèse d'aller chercher sur-le-champ un médecin qui demeurait dans le voisinage. Thérèse obéit; seulement, avant de s'acquitter de sa commission, elle resta une demi-heure à causer avec une commère du quartier.

Enfin le médecin arriva.

Au premier coup d'œil il comprit que l'apoplexie avait frappé sans ressource le pauvre procureur. Il recourut à la saignée, employa les révulsifs les plus violens, et parvint à rendre quelque sensibilité au malade.

— A moins d'un miracle, dit-il à dame Rose, vous n'aurez plus de mari ce soir.

Il prescrivit ensuite quelques soins à donner à l'agonisant, et s'éloigna :

— Car, ajouta-t-il, Dieu seul désormais doit avoir affaire ici.

Rien ne parut changer dans la situation de maître Nicolas jusque vers le soir. Le peu de vie qui lui restait semblait l'abandonner de plus en plus, et déjà dame Rose avait envoyé deux fois chez le curé pour s'informer si le vieux prêtre, qui était allé remplir au loin un des saints devoirs de son ministère, se trouvait enfin de retour. Tout à coup, par un mouvement brusque et inattendu, maître Nicolas ouvrit les yeux, agita les bras, et se leva sur son séant. Dame Rose jeta un cri de terreur et Thérèse recula épouvantée.

— Ursule ! bégaya-t-il ; Ursule !

Thérèse s'avança hardiment.

— M[lle] Ursule est sortie, dit-elle.

— Ursule ! répéta la voix sourde du malade ! Je veux voir Ursule !

Dame Rose se tourna vers Thérèse pour lui ordonner d'aller chercher la jeune fille ; mais la servante répondit par un signe de tête négatif.

— Monsieur l'a chassée, dit la méchante femme ; nous ignorons en quels lieux elle est allée.

Maître Nicolas fit un mouvement de douleur.

— Ursule ! je veux voir Ursule ! reprit-il avec l'obstination aveugle d'un enfant. Puis il retomba sur son lit et murmura d'une voix qui devenait de plus en plus inintelligible :

— Ursule ! Ursule ! Ursule !

Ursule, enfermée dans sa chambre, pleurait et priait, bien loin de soupçonner la maladie de son oncle. Tout à coup, le glas d'une sonnette qui tintait dans la rue et le bruit des pas d'une grande foule vinrent frapper son oreille. Elle courut précipitamment à la fenêtre ; c'étaient les derniers sacremens que le curé du village, au milieu de ses paroissiens, des flambeaux à la main, allait porter à quelque mourant.

A cette vue, une pensée douloureuse serra son cœur : elle se sentit presque défaillir.

— Mon Dieu ! dit-elle, mon Dieu ! protégez-moi ! Je sens que j'ai besoin, plus que jamais, de votre divin appui.

Cependant le pieux cortége approchait de plus en plus et semblait se diriger vers la maison même dans laquelle se trouvait Ursule. Puis voilà les spectateurs qui s'agenouillent sur les marches de cette maison dont le prêtre passe le seuil.

Son oncle ! c'est son oncle !

— A l'aide ! au secours ! ouvrez-moi cette porte ! ouvrez-moi cette porte !

Et elle se mit à frapper avec violence contre la porte qui résistait à ses efforts. Elle appelait ; elle se désespérait ; l'éloignement de sa chambre et le bruit causé par l'arrivée du prêtre et des personnes qui l'accompagnaient empêchèrent qu'on l'entendit.

Cependant le prêtre commençait les rits saints et redoutables consacrés par la religion catholique dans ces momens solennels. Il parla au mourant de repentir et d'espoir ; enfin, il lui administra les onctions des huiles bénites ; maître Nicolas semblait insensible à ce qui se passait autour de lui, et ne répondait aux prières du prêtre que par un râlement sourd.

Tout allait être terminé, quand on vit Ursule accourir, les cheveux en désordre, pâle et désespérée. Le désespoir lui avait donné la force de briser la porte.

— Mon oncle ! s'écria-t-elle, mon oncle ! oh ! je veux mourir avec vous !

Cette voix parut rendre quelque sentiment au vieillard ; il étendit la main vers une petite armoire qui se trouvait, comme il était alors d'usage, placée dans la ruelle de son lit, y prit à tâtons un papier cacheté, le remit dans les mains du prêtre, murmura le nom d'Ursule, et retomba. Tout était accompli ; une âme chrétienne était aux pieds du souverain juge, attendant son miséricordieux arrêt.

Le prêtre plaça le papier dans son sein et continua pieusement les cérémonies funèbres. Quand il eut récité les derniers versets des prières des morts, fermé les paupières du trépassé et jeté un peu d'eau bénite sur son front déjà pâle et décomposé, il lut le nom inscrit sur le paquet que lui avait remis le trépassé :

— Qui de vous ici, demanda-t-il, se nomme Ursule Jobelin ?

— Moi, répondit une voix faible et mourante.

Le prêtre regarda à ses pieds et vit, à terre, la jeune fille désespérée, qui pleurait et se livrait aux plus vifs témoignages de la douleur.

— Voici un paquet qui porte votre nom, et que m'a remis le chrétien pour l'âme duquel nous allons dire un dernier *De profundis*. Je vous donne ces papiers en présence de tous les fidèles qui m'ont assisté et qui m'assistent encore dans mes devoirs près de ce lit de mort.

Ursule reçut à genoux le paquet cacheté sur lequel la main chérie de son oncle avait tracé le nom d'une nièce à laquelle il avait témoigné, durant toute sa vie, une tendresse si dévouée. Elle voulut connaître sans retard quels ordres lui prescrivaient les dernières volontés du vieillard, et brisa le cachet.

Aussitôt dame Rose et Thérèse s'élancèrent vers l'orpheline comme pour saisir les papiers. Le prêtre remarqua ce mouvement, et se plaça sans affectation entre les deux femmes et Ursule ; puis, se tournant vers les personnes qui l'avaient accompagné :

— Mes frères, dit-il, vos devoirs de chrétien sont accomplis en ces lieux. Veuillez vous retirer et m'attendre quelques instans, jusqu'à ce que mes devoirs de prêtre soient également terminés. Priez pour celui qui n'est plus ; bientôt j'irai vous rejoindre avec les saintes huiles et le divin viatique.

Les fidèles, qui se tenaient agenouillés dans la chambre, un cierge à la main ; obéirent et se retirèrent aussitôt ; sur un signe du curé, le clerc et l'enfant de chœur les imitèrent, tandis que Thérèse et dame Rose regardaient ce qui se passait, en silence et avec une surprise pleine de colère :

— Mon enfant, dit le prêtre quand il ne resta plus d'étrangers dans la chambre, maintenant ouvrez le paquet que m'a remis, pour vous, votre oncle, à son lit de mort, et voyez si vous n'avez besoin ni de ma protection, ni de mes conseils.

Ursule, toujours agenouillée, regarda Thérèse et sa tante avec terreur.

— Éloignez-vous, dit le curé à la servante ; qui vous donne l'audace de rester ici quand j'ai donné l'ordre, au nom de Dieu, dont je suis le prêtre, de quitter la chambre mortuaire ?

Thérèse s'éloigna, semblable à un loup que le fusil d'un chasseur écarte d'une proie qu'il allait dévorer.

— Quant à vous, madame, reprit le curé en s'adressant à dame Rose, vous êtes la tante et la protectrice naturelle de cette jeune fille, veuillez rester.

En disant ces mots d'un air grave et solennel, il fit si-

gne à Ursule de décacheter le paquet. Elle déchira l'enveloppe. L'enveloppe contenait un autre papier fermé avec soin par trois cachets de cire. On lisait dessus :

« Ma dernière et expresse volonté est que ce paquet soit » remis, sans être décacheté, à mon fils Antoine Jobeliu, » qui se trouve en ce moment loin de moi. »

— Donnez-moi ce paquet ; je le remettrai à mon fils qui ne saurait tarder à revenir bientôt.

— Ne voyez-vous point d'obstacle à ce désir de madame votre tante ? demanda le prêtre.

— La volonté de mon oncle me prescrit de remettre moi-même à mon cousin les papiers que contient cette enveloppe ; je dois me conformer littéralement à l'expression de ses ordres.

Dame Rose jeta sur sa nièce un regard qui l'eût tuée s'il eût eu la terrible puissance que la tradition donne au basilic.

— Cette enfant a raison, dit sans s'émouvoir le prêtre, auquel n'échappa point le coup d'œil mortel de la haineuse femme ; si le défunt eût voulu charger madame de remettre elle-même ces papiers à son fils, il n'eût point désigné Ursule pour le faire. Il faut obéir à la dernière volonté de votre oncle et garder précieusement ces papiers jusqu'au retour de votre cousin.

Ursule écouta les paroles du prêtre avec anxiété ; puis, après une courte hésitation, elle dit :

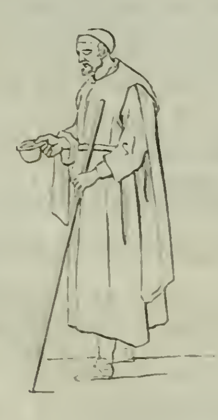
— Mon père, veuillez rester dépositaire de ces papiers. Si Dieu, avant le retour d'Antoine, me faisait la grâce de m'appeler à lui, vous les rendriez à celui à qui ils sont destinés.

— Petit serpent ! s'écria dame Rose, vous ne craignez pas de témoigner une pareille défiance à celle qui vous a recueillie sous son toit, et sans laquelle vous ne seriez qu'une mendiante sans asile et sans pain !

— Je n'ai point oublié les bienfaits de mon oncle, répondit Ursule en baissant les yeux.

— Votre oncle ne vous a fait d'aumône qu'avec mon bien ; c'était un mendiant comme vous et un ingrat comme vous.

Si mon père ne l'eût recueilli par charité, s'il n'eût trouvé en moi une femme qui l'épousa par compassion, il aurait vieilli dans la misère, et n'aurait eu d'autres ressources, durant sa vieillesse, que de solliciter la charité publique.



— Oh ! ma tante ! ma tante ! ne dites point de telles paroles devant le lit mortuaire de mon bienfaiteur.

— Je les dirai ! je les répéterai !

Le prêtre l'interrompit avec indignation.

— Eh quoi ! vous ne respectez ni la vie ni la mort ! C'est en présence de la divine eucharistie et d'un cadavre que vous vous livrez à l'insulte et à l'emportement ! Que le Seigneur vous pardonne, car vous avez besoin de son pardon.

Puis se tournant vers Ursule :

— Chère enfant, dit-il, soyez sans crainte ; je placerai ces papiers dans le tabernacle même de ma paroisse, et ils n'en sortiront que pour être remis, par vous, à votre cousin. Vous n'avez plus ni père ni mère, vous restez seule au monde ; si tout appui vous manquait, rappelez-vous que Dieu est le père des orphelins, et que son vieux prêtre, tout pauvre qu'il est, vous ouvrira ses bras quand tous les autres seront fermés pour vous.

En achevant ces paroles, il appela son clerc, prit le saint ciboire et les huiles de l'extrême-onction, et sortit lentement de ces lieux funèbres.

Quand il fut éloigné, Thérèse rentra dans la chambre mortuaire, et Ursule resta seule en présence de ces deux méchantes femmes.

Dame Rose alla découvrir le visage du trépassé sur lequel le prêtre avait rejeté le drap ; elle prit ensuite Ursule par la main, et l'entraîna vers le cadavre.

— Regardez bien votre oncle. Regardez-le pour la dernière fois, vous qui l'avez tué par votre maladresse et par votre désobéissance, dit-elle, regardez-le ! Le bain bouillant dans lequel vous lui avez fait plonger les pieds, la colère que vous lui avez causée en brisant sa pendule, ont provoqué l'apoplexie foudroyante à laquelle il a succombé. Vous avez payé ses bienfaits par la mort.

Ursule recula en jetant un cri d'épouvante et d'horreur.

— Oui, reprit l'impitoyable créature, vous avez tué votre oncle !

— Mon Dieu ! mon Dieu ! cela n'est pas vrai, n'est-ce pas ? s'écria Ursule en s'arrachant aux étreintes de sa tante et en se précipitant à genoux devant un crucifix. Tout à coup elle se releva.

— Non, dit-elle, non, cela n'est point vrai ; ce crime est votre ouvrage ; c'est Thérèse qui avait limé le clou de la pendule de manière à ce qu'elle se brisât au moindre toucher ; c'est encore Thérèse qui a versé de l'eau bouillante dans le vase que j'avais préparé !

— Elle m'accuse de ses méfaits ! glapit Thérèse avec une audace furibonde.

— Mon oncle ! mon oncle ! protégez-moi ! murmura Ursule en se réfugiant près du lit mortuaire.

— Hors d'ici ! glapit dame Rose ; vous n'avez que faire près de celui que vous avez trompé durant toute sa vie par votre flatteuse hypocrisie. Allez, sortez de cette chambre, petite misérable, qui avez détruit la paix et le bonheur de mon ménage. Allez, vous qui m'avez encore insultée tout à l'heure avec une audace sans exemple ; allez, vous qui avez tué votre oncle.

Ursule tomba évanouie.

— Relevez-la, Thérèse, emportez-la dans sa chambre, et jetez-lui de l'eau au visage jusqu'à ce qu'elle reprenne connaissance. Quand vous la verrez revenue à elle, sortez et ayez soin d'enfermer à double tour cette petite peste ; elle ne manquerait point, sans cette précaution, d'aller pleurnicher près de ce bavard de curé, et je ne le veux pas.

— Mais pourquoi ne la laissez-vous point faire ? demanda Thérèse. Une fois sortie de chez vous, vous en seriez débarrassée, elle n'oserait plus y revenir.

— Je ne veux pas qu'elle me quitte ! répliqua dame

Rose avec une telle expression de haine et de vengeance que Thérèse elle-même en eut presque peur.

— Je comprends, dit l'odieuse fille en souriant comme Satan doit sourire; je comprends.

Et elle chargea rudement dans ses bras Ursule, toujours évanouie.

Huit ou dix minutes après, quand elle redescendit, elle trouva dame Rose fouillant dans toutes les armoires et s'emparant des clefs.

Elle montra à sa digne servante le trousseau qu'elle tenait à la main :

— Me voici redevenue la maîtresse, dit-elle; maintenant rien ne saurait m'enlever ma puissance absolue dans cette maison.

§ V. — Antoine.

Il faut maintenant laisser écouler quelques années, et entrer dans le parloir de dame Rose, vers sept heures du soir. Ce parloir était une grande pièce que tapissait entièrement une boiserie en chêne, brunie par le temps et ornée de ciselures. Trois femmes assises devant une table, et toutes trois vêtues de deuil, travaillaient en silence à la clarté d'une chandelle fumeuse; car à cette époque l'usage des lampes ou crassets était abandonné à la classe ouvrière, et celui des bougies, regardé comme un véritable luxe dans la bourgeoisie, n'était usité que dans les occasions d'apparat. Dame Rose occupait un grand fauteuil devant la cheminée; Thérèse se tenait à sa droite. A l'extrémité de la table, près de la porte et de manière à ne recueillir en aucune façon les effets du feu que les vastes proportions du parloir rendaient à peu près nuls, se trouvait Ursule pâle et chétive. Elle travaillait en silence.

— Voyons votre ouvrage, dit tout à coup dame Rose.

Ursule tressaillit, se leva, quitta sa place, et vint apporter à sa tante la broderie qu'elle faisait.

— Comme cela est grossièrement brodé! s'écria la vieille femme; on n'a jamais rien fait avec plus de négligence! C'est sans doute parce que cette broderie m'est destinée.

Et elle jeta loin d'elle, à terre, la broderie qu'Ursule alla ramasser sans une plainte, sans un mot.

— Mais me répondrez-vous? pourquoi cela est-il si mal fait?

Ursule leva les yeux sur la mégère, et ne répondit point.

— M'obéirez-vous? me répondrez-vous? ne cesserez-vous jamais ces airs de retenue et de résignation qui me sont insupportables?

Ursule montra à sa tante ses mains rougies et gonflées par le froid.

— Mes doigts glacés pouvaient à peine tenir l'aiguille; et puis, je suis si loin de la chandelle, que mes yeux ne parviennent point à distinguer les fils de ma broderie.

—C'est-à-dire qu'il faut que Thérèse et moi, qui sommes vieilles, nous nous gênions et nous nous privions de lumière pour vous? Sortez d'ici, mademoiselle, retirez-vous de ma présence. Montez dans votre chambre... Eh bien! vous n'obéissez pas?

Ursule hésita quelques instans, et essuya une larme :

— Ma tante, c'est que j'ai bien faim! balbutia-t-elle.

—Quand on ne veut point travailler, on ne mérite point de manger, répliqua durement dame Rose. Vous vous passerez de souper. Montez dans votre chambre; accompagnez-la, Thérèse; vous l'enfermerez.

Thérèse se leva avec une joie mal dissimulée et suivit Ursule.

La jeune fille semblait en proie à une agitation profonde et à une lutte douloureuse avec elle-même. A la fin, la honte fut vaincue, et une voix tremblante et basse dit à Thérèse :

— Un peu de pain, par pitié, Thérèse; j'ai bien faim.

Il y avait tant de souffrance dans cette prière, que le cœur sans pitié de la vieille servante s'émut de compassion pour la première fois de sa vie.

— Je vous apporterai à souper quand votre tante sera couchée, dit-elle.

Ursule prit la main de Thérèse et la serra dans les siennes! Oui, Ursule serra la main de sa persécutrice! Dame Rose l'avait réduite à ce degré de malheur et d'accablement.

Ursule était enfermée dans sa chambre depuis une demi-heure environ, quand un bruit de chevaux se fit entendre sous les fenêtres de la maison. On entendit le cavalier mettre pied à terre, monter les degrés du perron et agiter le marteau de la porte. Thérèse alla ouvrir, et deux gros baisers retentirent aussitôt sur ses vieilles joues.

— Madame! s'écria-t-elle; madame, quel bonheur! c'est monsieur Antoine qui revient.

Dame Rose accourut et se jeta dans les bras de son fils. Son fils la serra longtemps contre sa poitrine. Après ce premier moment donné à sa mère et aux émotions du retour, Antoine entra dans le parloir.



Alors la joie qui épanouissait son front se rembrunit, et des larmes brillèrent dans ses yeux.

— Mon père! mon pauvre père! dit-il.

Puis portant les yeux autour de lui :

— Mais il manque quelqu'un ici, ajouta-t-il. Où donc se trouve ma cousine Ursule? Elle doit avoir dix-sept ans, depuis trois années que je l'ai vue, et si elle a tenu ce qu'elle promettait, elle ne saurait manquer d'être jolie.

— Ursule est jolie, répliqua dame Rose. Par malheur, son caractère n'est guère en rapport avec sa beauté; sans le respect que je porte à la mémoire de votre père, j'aurais déjà chassé de chez moi cette mauvaise créature. Pour ne pas en venir à cette extrémité, j'ai sans cesse besoin de me rappeler la tendresse que mon mari portait à celle qui le méritait si peu.

— Je savais Ursule maladroite, mais je ne la soupçonnais point méchante.

— Sa maladresse a tué votre père, interrompit dame

Rose, qui raconta avec toute la perfidie dont elle était capable la mort de maître Nicolas, causée, dit-elle, par un bain de pieds brûlant qu'avait préparé Ursule.

Antoine soupira.

— Je suis fâché d'être revenu dans cette maison ; j'aimais ma cousine, et voilà qui détruit à jamais l'affection que je lui avais vouée. Je repartirai demain sans la voir.

— Demain! reprit dame Rose ; demain ! N'êtes-vous venu dans cette maison que pour une étrangère ?

— J'aimais Ursule, je l'avoue : mon père m'avait parlé souvent de son dessein d'en faire ma femme, et la réalisation de ce projet était le plus doux de mes rêves. Plus d'une fois il m'avait fait regretter de tenir l'épée, et de porter le titre de cornette d'une compagnie de cavalerie. Maintenant je remercie Dieu de ne point avoir renoncé à l'état militaire. Il y aura peut-être bientôt une bonne balle pour moi.

—Aimez-vous donc à ce point une pareille créature?

— Je l'aimais comme les anges, dont je lui supposais la bonté. Maintenant que vous m'ôtez cette croyance, je ne l'aime plus ; mais je regrette la foi que j'avais en elle. Je repartirai demain sans la voir.

— C'est un projet sage et courageux, Antoine, et je vous engage à y persévérer, malgré le chagrin que me causera votre départ. Il y a des occasions où une mère doit immoler sa propre tendresse au bonheur de son enfant.

En effet, Antoine repartit le lendemain, au point du jour, pour Paris.

— Vous viendrez me voir, n'est-ce pas, dit-il en s'éloignant, après avoir embrassé sa mère ; vous viendrez me voir souvent, vous le promettez? Vous ne sauriez comprendre la douleur dans laquelle m'a jeté l'indigne conduite d'Ursule.

Déjà monté sur son cheval, il s'en alla au galop, et le bruit de sa monture l'empêcha d'entendre un cri douloureux parti d'une des fenêtre de la maison : c'était Ursule qui avait entendu les dernières paroles de son cousin. Sur le bruit qui se faisait devant le logis, elle s'était mise à la fenêtre pour examiner ce qui le causait. Elle n'avait pu qu'entendre les dernières paroles d'Antoine, et le voir s'éloigner avec rapidité.

— Antoine! dit-elle ; Antoine ! Lui aussi, il m'accuse et me condamne ! C'est trop, oh ! c'est trop de souffrance ! Mon Dieu ! mon Dieu ! n'aurez-vous point à la fin pitié de moi ?

Dame Rose, par un geste infernal, montra à Thérèse Ursule qui pleurait à la fenêtre.

— Elle ne le reverra plus, dit-elle de manière à être entendue de la jeune fille. Jamais ! il l'a juré. Antoine ne lui pardonnera jamais ni son ingratitude ni la mort de son père.

§ VI. — Chez lui.

Il y a des momens dans la vie où le désespoir donne au corps et à l'esprit une vigueur résolue, qu'ils ne trouveraient jamais dans leur état normal. Cette surexcitation est d'ordinaire accompagnée d'un sang-froid extrême et d'une netteté merveilleuse dans les idées; à force de souffrances on ne souffre plus. L'âme semble dégagée des liens terrestres de la matière, et ne garde que son essence divine qui la domine entièrement. Après la douleur du premier coup que lui avaient porté l'injustice et le départ de son cousin, Ursule s'oublia elle-même pour ne penser qu'à celui qui la jugeait avec tant de cruauté et sans l'entendre.

— Mon Dieu ! dit-elle, mon Dieu ! il part pour toujours, il quitte à jamais ces lieux, et il ignore que son père lui a légué en mourant des ordres suprêmes à exécuter. Il part, et il ne connaîtra pas les volontés que mon oncle m'a chargée de lui transmettre, et dont la pensée préoccupait le vieillard au moment de quitter la terre et d'aller rendre compte de son existence à Dieu. Peut-être le repos de son âme est-il attaché à l'exécution de ces derniers ordres. Que faire? Sainte Vierge ! et vous, ma patronne, bienheureuse Ursule, inspirez-moi !

Elle se mit en prière, et supplia avec ferveur Dieu de lui inspirer le parti qu'elle devait prendre en cette occasion. Après quelques minutes d'oraison, elle se releva plus forte et plus résignée qu'elle ne s'était jamais sentie. Elle s'habilla, prit dans un petit coffret, caché soigneusement sous du vieux linge, au fond d'une armoire, le peu d'argent qu'elle possédait, c'est-à-dire quatre ou cinq écus de six livres, puis elle descendit l'escalier doucement et avec précaution, parvint à passer une porte qui prenait issue sur le jardin de la maison, se glissa le long des murs du parc, et gagna la campagne sans avoir été vue de personne.

Ce premier succès lui donna bon espoir pour la réussite de son projet. Elle marcha donc résolument à travers le village et entra dans la maison du curé. Le vieillard la reçut avec bienveillance. Il était le confesseur d'Ursule, et partant il se trouvait à même d'apprécier, dans toute leur pureté, la candeur et l'innocence de la jeune fille.

Elle lui conta tout : l'arrivée de son cousin, les cruelles paroles qu'on avait dites sur elles, et enfin le départ d'Antoine sans avoir reçu le dépôt que son père en mourant avait laissé pour lui à Ursule.

— Il faut écrire à votre cousin la mission que vous avez reçue de maître Jobelin à son lit de mort, et lui envoyer le paquet, conseilla le curé.

— Je connais trop bien ma tante, pour ne pas craindre qu'elle fasse intercepter le paquet. D'ailleurs, mon oncle, en mourant, m'a ordonné de remettre son testament dans les mains de mon cousin. J'obéirai littéralement aux ordres de mon bienfaiteur et de mon second père.

Le curé réfléchit quelques instans et reprit :

— A une autre jeune fille que vous, Ursule, je défendrais ce voyage ; à vous qui montrez une intelligence et un dévouement au-dessus de votre âge, je le conseillerai. Partez donc, et mettez votre espoir en Dieu ; vous réussirez dans votre entreprise. Tenez, voici le testament de votre oncle ; partez, Ursule. Je ne cesserai jusqu'à votre retour de prier le Seigneur qu'il vous prenne sous sa protection.

Ursule reçut du curé le paquet de papiers écrits par son oncle, le cacha dans son sein, et se mit en route pleine de confiance et de force.

Ce voyage se passa d'abord sans encombre. Elle prit place dans une patache publique, et arriva jusqu'à la barrière, où, suivant l'usage, le conducteur la déposa avec les autres voyageurs. Il s'agissait maintenant de découvrir l'adresse de son cousin ; elle s'adressa résolument au sous-officier qui commandait le poste, et lui demanda dans quel quartier de la ville casernait le régiment auquel appartenait son cousin ; elle lui nomma le colonel de ce régiment.

Le sergent trouva cette question singulière dans la bouche d'une jeune fille, seule et sans personne pour la protéger. Il ne lui en donna pas moins, en souriant, les renseignemens qu'elle demandait.

Ursule monta aussitôt dans un cabriolet de place, se fit conduire dans la Cité, où se trouvait le régiment, et là elle

renouvela, près de la sentinelle, ses investigations sur la demeure de l'enseigne Antoine Jobelin.

La sentinelle lui montra une maison en face de la caserne.

Au moment d'entrer chez Antoine, Ursule se sentit le cœur prêt à manquer. Elle eut besoin de s'asseoir quelques instans sur les marches de l'escalier, pour se remettre et prendre du sang-froid. Elle employa ces instans à prier et à se recommander aux saints. Un peu remise de son trouble, elle monta hardiment ensuite jusqu'au troisième étage, et frappa à une petite porte sur laquelle se trouvait écrit le nom de Jobelin.

— Entrez, dit une voix, celle d'Antoine.

Ursule leva le loquet de la porte, la poussa et entra.

Antoine, à la vue de sa cousine, ne témoigna ni surprise, ni émotion.

— Que me voulez-vous? demanda-t-il froidement, sans se lever et sans même se découvrir. Dépêchez-vous de parler. J'ai hâte de finir cette entrevue avec la malheureuse qui a tué mon père.

Ursule, pâle comme une trépassée, tira de son sein le testament de maître Nicolas, et, sans prononcer un seul mot, le présenta à Antoine.

Antoine, en reconnaissant l'écriture de son père, ne put réprimer un cri de surprise et de douleur ; ses yeux se remplirent de larmes. Il prit le papier et le porta respectueusement à ses lèvres.

— L'écriture de mon père, murmura-t-il d'une voix entrecoupée, une lettre de mon père!

— Il me l'a donnée en mourant pour vous, et je viens m'acquitter de ce devoir.

Antoine porta de nouveau le papier à ses lèvres et brisa le cachet.

A peine eut-il jeté les yeux sur le testament, qu'un sourire plein d'amertume crispa ses lèvres.

Il se leva et jeta le papier à Ursule.

— Tenez, lui dit-il, tenez ; gardez ces papiers pour votre honte et pour votre punition. Je n'exécuterai pas les dernières volontés de mon père. Vous êtes cause de cette désobéissance à un ordre donné par un agonisant à son fils! ou plutôt, je ne lui désobéis point, car, du haut du ciel, il me défend d'accomplir ce qu'il avait ordonné, par une erreur dont il ne reconnait maintenant que trop l'étendue. Prenez ce papier, gardez-le pour votre châtiment, et puisse sa vue vous inspirer un repentir dont vous êtes peut-être incapable, vous qui payez les bienfaits de ma mère par l'ingratitude et l'insulte, vous dont la négligence et la dureté ont tué mon père devenu le vôtre. Allez, que je ne vous revoie plus jamais en ce monde et dans l'autre ; allez, je n'ai que de l'indifférence et du mépris pour vous!

Ursule, atterée, obéit sans savoir ce qu'elle faisait. Elle se retira machinalement plus morte que vive, et dans un état à faire compassion au cœur le plus impitoyable. Ce fut seulement arrivée dans la rue qu'elle songea à jeter les yeux sur le testament de son oncle. Voici ce qu'il contenait :

« Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, moi, » Nicolas Jobelin, sain de corps et d'esprit, j'ordonne à » mon fils Antoine, pour dernière volonté et ordre suprême, » d'épouser, après ma mort, si Dieu ne m'accorde pas la » grâce de voir s'accomplir auparavant cette union, sa » cousine et ma nièce Ursule Jobelin, orpheline de mon frère » Etienne et mon enfant d'adoption. »

Venaient ensuite la signature du vieillard et la date qui montraient que le testament avait été écrit deux jours seulement avant la mort de maître Nicolas.

— Mon oncle! mon oncle! s'écria Ursule, vous qui seul avez su juger mon cœur, ne demanderez-vous pas à Dieu de me rappeler enfin vers lui, et de me donner dans le ciel une place à vos pieds?

Elle hésita quelques instans pour délibérer sur le parti qu'elle avait à prendre.

— Je vais repartir pour la maison de ma tante, résolut-elle après une courte hésitation. Que m'importent, maintenant, après les paroles que vient de me dire Antoine, que m'importent les persécutions et l'opprobre?

Elle remonta en voiture, regagna la patache de Neuilly, et arriva vers une heure du soir chez dame Rose.

Dame Rose, secondée par Thérèse, avait ameuté tout le quartier, et raconté à chacun la fuite scandaleuse d'Ursule.

En voyant Ursule revenir calme, sans émotion apparente, et seulement un peu plus sereine que de coutume, les deux vieilles femmes et les commères qui les entouraient ne purent se défendre d'une sorte de stupéfaction.

— Et d'où venez-vous, glapit dame Rose en élevant la voix au fausset le plus aigu que cette voix eût jamais atteint.

— Je viens de porter à mon cousin le testament de son père.

— Vous venez de Paris? vous venez de voir Antoine? sans ma permission, sans même m'avoir consultée!

— Je viens d'accomplir un devoir, ma tante.

— Et vous croyez que je souffrirai plus longtemps chez moi un pareil scandale! Vous croyez que ma faiblesse recevra plus longtemps dans ma maison une créature indocile qui va courir seule, à Paris, chez un officier? Non, il n'en sera point ainsi ; vous allez sortir de chez moi, sur-le-champ et pour toujours.

Thérèse tressaillit de joie.

— Allez, vous qui m'obéissez, Thérèse, ajouta dame Rose en se tournant vers la servante, allez chercher les effets de mademoiselle; jetez-les à la porte, et qu'elle en fasse ce qu'elle voudra. Si dans un quart d'heure je la retrouve en ces lieux, je la ferai chasser par les soldats du guet, qui la mèneront à Bicêtre : c'est la place que mérite une créature de son espèce.

Thérèse s'élança dans la chambre d'Ursule, et revint portant un paquet qui contenait tout le menu trousseau de la jeune fille.

Elle le jeta à terre, et trouva moyen, comme raffinement de méchanceté, de le pousser dans le ruisseau.

Le courage d'Ursule lui manqua tout à fait, quand elle vit que la résolution de dame Rose était sérieuse.

— Au nom du ciel! s'écria-t-elle en se jetant aux pieds de sa tante, révoquez l'ordre que vous venez de donner; que voulez-vous que je devienne, seule, sans protection, sans asile, sans ressource?

— Une fille de votre conduite et de votre caractère ne tardera point à trouver des protecteurs, interrompit avec un odieux sourire Thérèse qui ne pouvait réprimer sa joie féroce.

— Ma tante! par pitié, pardonnez-moi. Je serai désormais soumise à vos moindres volontés. Si vous ne voulez plus de moi comme nièce, eh bien! gardez-moi comme votre servante.

— Voici trop longtemps que dure cette scène ridicule ; sortez!

— Pardon! pardon!

— Sortez! vous dis-je.

— Grâce!

— Thérèse, appelez le valet d'écurie ; dites-lui de venir avec son fouet. Il chassera à grands coups cette effrontée

qui ne veut pas délivrer de sa présence la maison respectable qu'elle déshonore.

— Mon Dieu! il ne me reste qu'à mourir. Me voici seule au monde, sans personne pour me protéger!

— Il y a quelqu'un pour vous protéger, dit une voix qui sortit de la foule que cette scène commençait à rassembler devant la porte.

Ursule tourna vivement la tête; elle vit un vieillard enveloppé dans une grande veste. Une petite cassette était suspendue à sa ceinture par une écharpe en cuir.

Le vieillard ouvrit les bras pour y recevoir Ursule. Une main manquait à l'un de ces bras.

— Mon père! s'écria-t-elle, mon père!

— Mon enfant! ma fille! répondit le vieillard, et tous les deux s'embrassèrent en pleurant.

— C'est Dieu qui vous envoie pour me protéger. Votre retour est un miracle du ciel. Hélas! j'ai si longtemps pleuré sur votre mort! mais Dieu vous avait conservé pour me consoler et me protéger en ce jour.

— Maintenant que voici votre père retrouvé, mademoiselle, vous allez, je l'espère, vous éloigner et faire cesser le scandale qui rassemble toute cette foule devant ma maison.

Le vieillard regarda autour de lui, et dit aux assistans, avec un sourire étrange et en leur montrant un petit coffret:

— C'est ma belle-sœur! dame Rose. Elle m'a toujours méprisé parce que j'étais pauvre et qu'il me manquait une main et de la fortune. Mais à présent..., à présent, ajouta-t-il, en riant plus fort; à présent... ah! ah!... elle me fera bon accueil : il ne me manque plus rien, et j'ai là, dans ce coffret, de quoi me gagner son affection... Si elle savait ce que contient ce coffret..... Il n'est pas bien lourd cependant



Jeypore, dans l'Inde.

ce coffret qui vient de Jeypore, dans l'Inde, la patrie des diamans! comme on l'appelle. Elle me tendrait les bras, elle m'ouvrirait toutes grandes les portes de sa maison; elle me donnerait un nom que ses lèvres n'ont jamais prononcé, elle m'appellerait son frère.

En disant cela, il serrait le coffret contre sa poitrine.

Allons, ma sœur, oublions le passé, ouvrez-moi votre maison; ne me jugez pas sur mes humbles vêtemens. Je suis riche; je possède un trésor que nul autre ne possède. Dans peu, vous pourrez vous convaincre si la fortune me sourit; elle a tardé longtemps, la coquette, mais à présent elle n'en fait que mieux les choses. Ma sœur, je vous le demande encore une fois, et ce sera la dernière, voulez-vous oublier le passé comme je l'oublie, et vivre désormais, ainsi que doivent le faire, un beau-frère et une belle-sœur qui s'aiment?

En parlant ainsi, une fiévreuse agitation animait ses joues, et son regard brillait d'un feu qu'Ursule ne pouvait considérer qu'avec un vague sentiment de terreur.

— Eh bien! reprit-il en se tournant comme pour partir, eh bien! me chassez-vous, ou me dites-vous de rester, ma sœur?



— Il ne sera point dit que le frère de mon mari n'ait point reçu l'hospitalité chez la veuve de celui qui l'aimait tendrement, répliqua dame Rose dont les petits yeux s'attachaient, pétillans de cupidité, sur le coffret que tenait Étienne; votre retour sera, comme vous le demandez, un gage de réconciliation et d'oubli. Je pardonne à Ursule. Entrez, mon frère, cette maison deviendra la vôtre tant que vous le voudrez.

—J'accepte, dit le vieillard en prenant dame Rose à l'écart; mais c'est à une condition : vous allez faire acheter sur-le-champ un coffre-fort, le plus solide qui sera dans Paris; vous ferez sceller ce coffre-fort dans votre cave; la cave sera fermée en outre par une porte en chêne, revêtue de fer, que garniront trois serrures des plus solides et des plus compliquées; il ne faut pas moins de précautions pour garder mon trésor. Si l'on en soupçonnait la valeur, chaque jour on ferait des tentatives pour s'en emparer; mais je serai là pour le défendre! Je coucherai devant la porte du caveau, armé de pistolets; car voyez, dit-il, je ne marche qu'avec des armes; elles m'ont servi, allez, pour arriver jusqu'ici en possession de mon coffret. J'ai parcouru la Suède, la Norwège, le Danemark, la Russie, la Perse, l'Inde et des pays inconnus au reste de la terre; ils ne possèdent rien dont la valeur puisse se comparer au contenu de mon coffret.

— Et que contient ce coffret? demanda dame Rose.

— Le dire maintenant serait perdre à jamais mon trésor; cette boîte renferme un objet que vous verrez bientôt, et un papier portant quatre signatures; mais ce papier, c'est la possession d'un trésor: quand je consentirai à le montrer au roi, le roi m'appellera aux honneurs et n'aura point assez de richesses pour me récompenser; chut! chut!

En parlant ainsi, il se livrait à des mouvemens saccadés; sa voix prenait des inflexions bizarres; ses yeux s'agitaient avec une vivacité presque extravagante, et il brandissait avec force le moignon de son bras privé de main.

A cette époque, les exemples de grandes fortunes faites rapidement à l'étranger étaient nombreux et occupaient avec vivacité l'intérêt public. On avait vu un pauvre savetier, parti pour les Indes, revenir à Paris, après six années d'absence, possesseur d'une fortune de deux millions; son talent à prendre les rats lui avait valu de ne pas mourir de faim, en débarquant dans une partie de l'Asie qui s'en trouvait infestée. Bientôt il parvint à réaliser quelques économies qu'il sut multiplier par des spéculations audacieuses; le sort continua à lui être favorable; il fréta des bâtimens, réalisa des bénéfices énormes, et rentra dans Paris, possesseur de quatre mille écus de revenus. On citait encore un sergent, devenu le rival du savetier par son luxe et par son opulence. Quelques autres récits du même genre, racontés à une époque où la curiosité générale n'avait point, comme de nos jours, deux cents journaux pour s'alimenter, avaient servi à répandre dans l'opinion publique que rien n'était plus facile que de s'enrichir au delà des mers. Les trésors qu'Étienne rapportait du Nord, dans son coffret, n'avaient donc rien que de très-vraisemblable et de très-simple pour dame Rose. Peut-être étaient-ce des diamans; peut-être des lettres de change commerciales. L'avarice sordide de la vieille femme et sa cupidité éhontée n'avaient donc point hésité à lui inspirer un bon accueil pour Étienne. Pas une pensée de doute sur la réalité de ces trésors ne lui était venue à l'esprit; elle attachait des regards amoureux sur le coffret dont ne se dessaisissait pas le manchot.

Ce coffret était de nature à la fortifier encore dans ses

croyances : des lames de fer, hérissées de têtes de clous, le couvraient tout entier et se trouvaient renforcées encore par des bandes de cuivre épaisses de quatre à cinq lignes. Trois serrures et deux cadenas le fermaient hermétiquement, et les pentures se trouvaient protégées par une sorte de petite cuirasse de fer qui leur laissait du jeu, sans permettre ni au ciseau d'y arriver, ni à l'œil de les voir.

A peine entré dans la maison de sa belle-sœur, Étienne demanda qu'on fît venir le plus habile serrurier du pays. Dès que l'ouvrier fut arrivé, il lui expliqua minutieusement les travaux qu'il voulait faire faire pour fortifier la cave, et termina ses instructions en montrant une bourse où se trouvaient encore une trentaine de pièces d'or.

— Tout cela est à vous, dit-il, si demain matin les travaux que je vous commande sont prêts, mis en place, et surtout confectionnés avec la solidité dont j'ai besoin.

Puis, quand le serrurier fut éloigné.

— Ma sœur, dit-il, je ne dormirai point cette nuit. Malgré la fatigue de mon voyage, je veillerai sans cesse sur mon trésor ; je le tiendrai serré dans mes bras, et mes yeux ne s'en détacheront pas un instant. Perdre ce coffret, ce serait perdre la vie ! car ce coffret contient, pour Ursule, une dot, la plus riche dot de la France, et, je vous l'ai dit, des titres de noblesse pour moi. Quand le roi Louis le Grand apprendra ce que renferme cette boîte rapportée en France à travers tant de périls, il remerciera Dieu et versera des larmes de joie. Voyons, Ursule, qui veux-tu épouser ? Tu es en âge de prendre un mari, ma fille. Choisis! Elève les yeux aussi haut que tu le voudras ; mon coffre est un talisman qui aplanira tous les obstacles, de quelque nature qu'ils puissent te paraître.

A ce mot de mariage, le souvenir d'Antoine, un instant oublié par le retour d'Étienne, ressaisit violemment Ursule dont le visage se baigna de larmes qu'elle essaya vainement de retenir.

— Tenez, mon père, dit-elle, voici une lettre que mon oncle avait tracée l'avant-veille de sa mort ; c'est pour moi un trésor précieux, car elle est une preuve de la tendresse qu'il me portait. Hélas ! il l'avait écrite dans la pensée de me rendre heureuse, et elle n'a servi qu'à combler mon désespoir. Placez cette lettre dans votre coffre ; sa vue me déchire le cœur. Un temps viendra, je l'espère, où elle sera pour moi une consolation.

Étienne prit le testament de son frère, l'ouvrit, et le lut avec attendrissement.

— Pourquoi ces dernières volontés de Nicolas vous causent-elles un si vif chagrin, Ursule? demanda sévèrement le vieillard : vous ressentez donc pour votre cousin une bien vive aversion, que la pensée de l'épouser vous jette dans le désespoir ?

— Hélas ! murmura Ursule, mon plus grand bonheur eût été d'obéir à mon oncle ; mais Dieu n'a point voulu m'accorder cette félicité.

— Quoi donc s'y oppose? insista le vieillard.

— Quelques préventions injustes de mon fils, se hâta d'interrompre dame Rose vers laquelle Ursule venait de porter un regard plein de tristesse. Querelles d'amoureux, rien de plus ! Je me charge de les réconcilier. Demain, je manderai à Antoine de venir ; je lui expliquerai tout ; je dissiperai son erreur, et les fiançailles se feront aussitôt, c'est la volonté de son père ! Si j'eusse su plus tôt le contenu de ce testament, le mariage serait déjà accompli. Maître Nicolas a eu tort de manquer de confiance à mon égard.

— Un instant, interrompit avec solennité le père d'Ursule ; un instant : avant de parler de mariage, il faut parler de dot ; que donnez-vous à votre fils, ma sœur ?

— Antoine est majeur, et possède, par l'acte de mon contrat de mariage, la moitié de ma fortune, environ cinquante mille écus.

— Étienne laissa échapper un sourire dans lequel se trouvait une légère nuance de dédain.

— Pensez-vous que cinq cent mille livres soient un apport convenable pour ma fille, demanda-t-il avec orgueil ?

Le visage de dame Rose s'empourpra de joie et d'avarice.

— Dès demain nous signerons le contrat, s'écria-t-elle ; je vais partir sur l'heure pour Paris ; j'en ramènerai Antoine, et je donnerai rendez-vous, demain matin, au notaire.

En effet, deux heures après, elle revenait avec Antoine, qui se jeta, en entrant, aux pieds de sa cousine.

— Ursule ! ma chère Ursule ! me pardonnerez-vous jamais d'avoir pu vous accuser? de ne point avoir repoussé par le mépris, comme je le devais, les calomnies dont on n'avait point craint de vous souiller?

Ursule posa sa main sur les lèvres d'Antoine.

— Chut ! dit-elle, chut ! il n'y a plus de place ici que pour le bonheur.

— Et pour l'amour, ajouta Antoine ; ma douce et bien-aimée femme, rien au monde ne saurait plus nous désunir, n'est-ce pas ?

Elle cacha son visage sur l'épaule de son père.

Il était minuit quand chacun se retira dans sa chambre ; et je dois ajouter que personne ne dormit jusqu'au lendemain matin ; Ursule pas plus qu'Antoine, dame Rose et Thérèse pas plus qu'Étienne. Ce dernier, armé de pistolets, et son coffre-fort sur les genoux, semblait redouter les attaques de quelque brigand, et se tenait prêt à défendre son précieux coffre au prix de sa vie. Grâce à Dieu il n'advint rien de ce qu'il craignait, et aucun accident ne troubla la tranquillité de la famille jusqu'à l'arrivée du tabellion.

Celui-ci, d'après les ordres de dame Rose, avait passé la nuit à rédiger le contrat, auquel il ne restait plus qu'à apposer les signatures. On se réunit dans le parloir, et on lut les articles à haute voix. Étienne, son coffret sur ses genoux, écouta cette lecture attentivement, fit quelques observations, demanda une ou deux légères modifications, et, quand tout fut conclu, tira de son sein les clefs du coffre.

Dame Rose se leva et accourut avec avidité.

— Mon fils, dit le vieillard, car je suis heureux de pouvoir donner ce nom à l'enfant de l'homme vertueux qui servit de père à ma fille ; mon fils, je dois, avant de signer ce contrat de mariage, te montrer sur quel trésor se trouve hypothéquée la dot que je donne à Ursule.

— J'aurais épousé Ursule sans dot, interrompit Antoine ; j'ai assez d'aisance pour elle et pour moi ; je regrette presque qu'elle soit riche, car il ne m'est pas possible de lui prouver combien les dernières volontés de mon père sont l'expression du plus ardent désir de mon cœur, et quel regret j'ai d'avoir pu méconnaître un instant sa pureté digne des anges.

— Ce sont des sentimens et des regrets que je partage, ajouta dame Rose ; aussi je veux signer au contrat la première.

Elle prit la plume et apposa son nom au bas de l'acte.

— Imitez-moi, Antoine, dit-elle.

Antoine obéit sans peine, je n'ai pas besoin de le dire.

— Voilà qui est bien, insista Étienne ; mais, ma fille et moi nous ne signerons qu'après avoir montré les titres de

notre fortune; cela est d'usage, n'est-ce pas, monsieur le notaire?

Le notaire répondit par un signe d'assentiment.

Étienne plaça le coffret sur la table, de manière à ce que chacun pût voir à l'aise ce qu'il contenait. Il détacha ensuite les clefs nouées autour de son cou, et les plaça toutes les trois dans les serrures, non sans prendre des précautions minutieuses en les ajustant. Après quoi, il les fit tourner l'une après l'autre, avec un grincement.

Le couvercle du coffre, poussé par un ressort, se releva brusquement; il laissa voir une forte plaque d'acier, fermée par deux autres serrures. Étienne les ouvrit comme les premières et ôta la plaque.

Le regard de dame Rose plongea plus rapide que l'éclair dans l'intérieur de la boite.

Elle n'y vit qu'un papier, un petit paquet et une main grossièrement momifiée

Étienne prit la main et la montra solennellement.

— C'est ma main, dit-il avec son sourire étrange, la main qu'on m'a coupée jadis et que j'ai retrouvée dans les déserts de la Russie. Je l'ai payée des trésors; mais qu'importe, puisque c'est ma main? Voyez, ce certificat l'atteste. Il est signé par quatre cosaques qui ne savaient pas écrire; ils y ont mis leur croix. Ainsi le roi Louis le Grand va retrouver enfin la main de son fidèle et habile dessinateur Étienne Jobelin. Quelle sera la joie de ce monarque treschrétien, qui aurait donné la moitié de son royaume pour reposséder cette main, sans laquelle il ne peut gouverner! car les dessins du parc de Versailles resteraient incomplets. Je la lui céderai pour trois millions, mais à la condition qu'il la fera replacer à mon bras.

Dans la stupéfaction générale, personne n'avait interrompu ces étranges paroles, où la folie du pauvre vieillard se montrait à nu. Ursule pleurait et se livrait au plus affreux désespoir; car elle avait lu dans les yeux de sa tante qu'il n'y avait plus d'espoir de mariage. Le notaire ne savait quelle contenance tenir; les témoins, vieux amis de la famille, gardaient leurs yeux baissés.

— Mon fils n'épousera jamais la fille de ce vieux fou! s'écria enfin dame Rose.

Antoine l'interrompit.

— Ma mère, dit-il, mon père en mourant m'a ordonné d'épouser ma cousine Ursule; j'obéirai à mon père, et, en cela, je ne fais du reste que suivre les sentimens de mon cœur. Non, Ursule, rien ne saurait nous séparer; ce n'est pas quand un nouveau chagrin vous frappe que ma tendresse doit vous manquer. Venez signer le contrat, je vous le demande à genoux.

Cependant maître Jobelin ne cessait de fouiller dans le coffret; à la fin, il en tira un objet enveloppé dans du papier.

— Tiens, dit-il à sa fille, voici une bagatelle pour cadeau de noces. Remettez cela à ma fille, monsieur le notaire.

Le notaire développa le petit paquet et jeta un cri d'admiration :

— Un diamant! s'écria-t-il, un diamant d'une valeur de plus d'un million!

— Je vais porter ma main au roi, dit le vieux Étienne sans s'émouvoir, et en refermant avec soin, sur les ossemens, les trois serrures de son coffret.

Disons, pour compléter cette histoire, que le mariage d'Ursule et d'Antoine eut lieu à quinze jours de là, mais qu'Étienne Jobelin passa le reste de son existence sans guérir de sa folie. Il formait toujours le projet d'aller réclamer au roi des millions, pour sa main soi-disant retrouvée. Dame Rose mourut de froid; elle n'avait point voulu, par avarice, durant un hiver rigoureux, faire de feu dans sa chambre. Thérèse dut à la charité d'Ursule de ne point manquer de pain dans sa vieillesse. Enfin, le diamant d'Étienne, connu depuis dans le commerce sous le nom du Sancy, fut vendu six cent mille livres au roi Philippe d'Espagne.

On le sait, ce diamant, le premier qui ait été poli, appartenait jadis à Charles le Téméraire. Le duc de Bourgogne le portait enchâssé à son armure, le jour de la bataille de Morat. Longtemps perdue, la pierre précieuse fut retrouvée par Étienne, dans l'Inde, entre les mains d'un Suisse réfugié à Jeypore. Le Suisse avait hérité du diamant, ramassé jadis sur le champ de bataille par un de ses ancêtres, qui n'en connaissait pas la valeur réelle.

Depuis, le diamant le Sancy devint et est encore la propriété des rois de France.

S. HENRY BERTHOUD.

LA JOURNÉE DE CRÉCY(1).

Depuis le débarquement du roi d'Angleterre dans le Cotentin jusqu'à sa retraite sous les murs de Calais, dit M. de Pongerville, il ne s'écoula que soixante jours; et cette rapide invasion a laissé des traces ineffaçables. C'est de cette époque que commence la rivalité de la France et de l'Angleterre. Les deux nations, soumises aux lois féodales, avaient des liens dans les grands fiefs que possédaient sur le continent les princes anglais, unis par de nombreuses alliances de famille avec les princes français. Les deux peuples ne se haïssaient pas; les droits d'Édouard à la couronne de France étaient disputés avec calme par les différentes provinces qui composaient la France ou plutôt qui relevaient du grand fief de France. Si Édouard avait été plus heureux, plus fort ou plus habile que son rival, il aurait été reconnu roi sans blesser ce que nous avons appelé depuis l'orgueil national, sentiment qui n'existait pas à l'époque de la division féodale. Les deux héritiers de Philippe IV, l'un son petit-fils, l'autre son neveu, ne paraissaient, aux yeux des peuples, que des princes se disputant un héritage en litige. Les historiens, en appréciant les événemens funestes des guerres de 1346, n'ont pas assez fait remarquer cette situation politique du temps. Pour bien apprécier les actions des personnages historiques, il faut se faire leur contemporain par la pensée.

Édouard, après avoir ravagé la Normandie et les environs de Paris, voyant l'armée de Philippe de Valois se renforcer chaque jour, passa la Seine à Poissy, traversa l'Ile de France, le Beauvoisis, la Picardie, et se trouva bientôt dans son comté de Ponthieu, dont la capitale, Abbeville, était au pouvoir des troupes de Valois. Édouard, cherchant un gué pour traverser la Somme entre Abbeville

(1) La *Journée de Crécy* est un fragment inédit de l'histoire de l'*Invasion d'Édouard III*, qu'achève notre illustre collaborateur M. de Pongerville, de l'Académie française.

et la mer, se fait amener des paysans riverains du fleuve, et promet à celui d'entre eux qui indiquera le gué, la liberté à lui et à vingt de ses compagnons. Un pauvre pêcheur, serf de la seigneurie de Mons-Boubers, du nom de Gobin-Pie, surnommé Agache (synonyme de Pie en dialecte picard), ce serf affirme qu'entre Port et Noyelles, au lieu appelé *Blanquetaque*, à la marée basse, douze soudoyers de front peuvent aisément passer sur un fond solide, avec de l'eau jusqu'aux reins.

— Si tu dis vrai, répond Édouard, je t'affranchirai et tous les tiens, et te baillerai cent écus nobles.

A minuit, la trompette donne le signal du départ, et le jour naissant trouve l'armée anglaise qui, à travers les plaines du Vimeu, marche au lieu où la conduit Gobin-Agache.

Philippe de Valois, avec ses nombreuses troupes, occupe Abbeville et ses faubourgs, à moins de trois lieues du gué où se trouve Édouard. Au moment où l'armée anglaise allait pénétrer dans le fleuve, la marée, plus forte qu'on ne l'avait présumé, le gonflait à pleins bords, et sur la rive droite une foule considérable de milices se formait en ligne pour disputer le passage. L'habile Édouard dut apprécier toutes les chances de sa position. Les troupes de France pouvaient le prendre en arrière et le presser entre une armée six fois plus nombreuse que la sienne, un fleuve large et profond alors; puis, par delà ce fleuve, s'étendaient en bataille neuf à dix mille hommes des communes.

Ce temps d'angoisses dura quatre heures; mais le chef intrépide demeurait calme, son front était fier, sa parole assurée; seulement son regard s'amollissait en tombant sur son fils, le prince de Galles, jeune guerrier qui sous le nom modeste de Prince Noir, qu'il prit de la couleur de son armure, devait bientôt porter sa renommée dans toute l'Europe. Courageux comme le plus brave des soldats de son époque, mais supérieur à tous par l'élévation de sa pensée, il leur enseigna qu'il existait une gloire préférable à celle du triomphe. Ses rares qualités avaient devancé l'âge, et la nature lui fit des dons aussi complets que précoces. Beau de corps, noble et gracieux, modeste avec dignité, intrépide sans fureur, généreux, compatissant, il a souvent adouci les maux imposés aux peuples par l'opiniâtre incapacité des deux rois qu'il vainquit. Il possédait, en un mot, tout ce que le vœu des nations demande dans un chef suprême; mais il ne brilla que sur les marches du trône: son éclat fut aussi vif que rapide; il sembla n'apparaître au monde que pour révéler à ses contemporains les vertus d'un autre âge; il il n'y resta que le temps de s'y faire admirer, sans y laisser d'imitateurs.

Le roi d'Angleterre, attentif à tout ce qui l'environnait, parcourait avec son fils les rangs de son armée, la fortifiait par sa contenance, et la disposait à franchir le gué en bon ordre dès que le reflux le permettrait. La baisse des eaux n'était pas complète, que déjà il commande à ses deux maréchaux, Warwick et d'Harcourt, de tenter le passage, bannière au vent, au nom de Dieu et de Saint-Georges, les plus valeureux et les mieux montés en avant. Le roi le premier, suivi de son fils, l'épée à la main, se jette au galop dans le fleuve; la troupe serrée fend le courant en bon ordre; l'eau couvre encore parfois les épaules des fantassins.

Les milices de France, rangées sur l'autre bord, étaient sous les ordres d'un vieux guerrier qui s'était distingué au siége de Tournay, Godemar Dufay, impétueux vétéran: il n'attend pas que l'ennemi arrive à sa portée; il le charge avec toutes ses milices qu'il entraîne jusqu'au milieu du fleuve, où s'engage un combat acharné. Le sang rougit les flots et la lutte se balance. Déjà les coureurs de l'avant-garde de Philippe de Valois approchaient de la rive gauche: à cette vue, l'ardeur des Anglais redouble; ils repoussent, ils enfoncent les rangs ennemis. D'Harcourt et Warwick s'emparent d'un terrain au pied de la colline, où l'armée anglaise se forme à mesure qu'elle sort de l'eau. Les milices, après un combat opiniâtre, se rompent et entraînent le chef dans leur fuite. Ce vieux chevalier fut accusé de trahison; le roi de France voulut le faire pendre. Sa valeur même et son excès de zèle le perdirent; il ne fut que malheureux; mais c'est le tort que l'opinion publique pardonne le moins.

Heureux et prince, Édouard fut reconnaissant; il appela Gobin-Agache, l'affranchit, lui et vingt de ses compagnons, lui donna plus d'or qu'il n'en avait promis, et, pour le soustraire à la vengeance de l'ennemi, il lui donna un *roussin*, disent les chroniques, pour hâter sa fuite. Des historiens modernes, se livrant aux rêves de leur imagination, ont jugé ce serf du quatorzième siècle, ce vassal du roi Édouard, comme ils jugeraient un Français de notre époque; et, dans leur patriotisme rétroactif, ils ont voué son nom à l'exécration de la postérité.

Le roi d'Angleterre prend une nouvelle confiance dans sa fortune, mais le succès ne l'éblouit pas. Nulle précipitation ne dérange ses plans; il ne néglige aucune de ses ressources, et il s'attache à détruire celles de son ennemi... Il dirige son armée vers le *nord-est*, du côté de l'Artois, traverse la forêt de Cantate, la plaine du Titre, franchit la vaste forêt de Crécy, descend dans la vallée où la Maye prend sa source, remonte la colline à l'est de Crécy, et s'arrête près de ce bourg, résolu à recevoir en ce lieu le choc de ses nombreux ennemis. Il choisit son terrain en général expérimenté, et prend toutes ses mesures pour le triomphe ou la défaite. Vigilant, il parcourt tous les corps de son armée, faible en nombre mais forte de succès, mais riche de butin. D'un visage calme et le sourire sur les lèvres, le roi parle à ses combattans, rappelle à tous leurs exploits rapides, les entretient de leur prochain retour en Angleterre, dont ils ne sont plus séparés que par cette mer étroite, déjà indiquée à l'occident par la blanche ceinture que les cimes des dunes forment sur ses rivages: Il tirait bon augure, ajoutait-il, de combattre sur une terre amie, dans ce Ponthieu, dot de sa mère, fille de Philippe le Bel et de la princesse Aliénor.

Le 26 août 1346, Valois, qui avait couché à l'abbaye de Saint-Pierre, sort des murs d'Abbeville à la tête de son armée. Il a employé une partie de la matinée en pratiques religieuses du temps. Toujours malencontreux dans ses desseins, il marche pendant plus de deux heures droit au nord sur la route de Calais. Arrivé entre les villages du Titre, et de Nouvion, il apprend qu'Édouard est campé à Crécy, dont il est séparé par la forêt de ce nom. Quoique les issues n'en soient pas gardées, il ne tente pas de la traverser; il juge plus prudent de retourner sur ses pas, revient en hâte jusqu'à l'embranchement du chemin d'Hesdin, près d'Abbeville, et suit cette route par Drucat, Neuilly, Canchy, Froyelles et Fontaines. Il parcourt ainsi en marche et en contre-marche plus de six lieues dans l'un des jours les plus brûlans de l'été. Ses nombreuses troupes, harassées, s'arrêtent pêle-mêle. L'incertitude de la route avait causé du désordre: on essaye, en approchant des Anglais, de former des corps de bataille, et, pendant ces pénibles manœuvres, Philippe de Valois envoie cinq hommes expérimentés reconnaître l'ennemi: le porte-oriflamme des Noyers, le moine de Bâle, aumônier du roi de Bohême, les sires d'Aubigny, de Beaujeu, de Montmorency. Ces éclaireurs, par-

tis de la colline sous le village d'Estrées, s'approchent des lignes anglaises : ils sont étonnés du calme et de l'ordre des ennemis; ils osent s'approcher davantage, aucun obstacle ne leur est présenté, aucune démonstration n'est faite pour les arrêter. L'Anglais, au contraire, semble se prêter à leur curiosité; ils en profitent et font tranquillement le plus minutieux examen.

L'armée d'Édouard est divisée en trois corps principaux, et forme un demi-cercle resserré dans ses deux extrémités. La droite s'appuie sur des retranchemens en terre, élevés au sommet d'une colline, s'abaissant au midi vers la vallée des Clercs où coule la Maye, au sortir de sa source. L'aile gauche, doucement inclinée au-dessous du village de Wadicourt, présente un croissant parallèle au croissant de l'aile droite : les extrémités recourbées de ces deux ailes sont défendues par des bagages, des chariots et des fossés, en sorte qu'un espace peu étendu est offert à l'attaque. Le centre se développe sur le terrain le plus élevé à l'ouest, un peu vers le nord, et formant aussi un demi-cercle qui le rallie aux deux ailes. Derrière le centre se trouve un petit bois; à côté de la ferme de Crécy-Grange, dans le taillis de ce bois, Édouard a placé ses plus précieux bagages ; il y fait garder les chevaux des corps de cavalerie, qu'il juge à propos de faire combattre à pied, non pas qu'il manquât d'espace pour les manœuvres, mais il avait reconnu que les corps équestres ne valaient pas une bonne infanterie dans les batailles rangées. C'est de ce moment que cessa le prestige de la noblesse chevauchante. L'ingénieuse tactique de ce prince a donné une face nouvelle à l'art de la guerre.

Il confia le commandement de la droite à son fils, le prince de Galles, que secondaient Warwick et d'Harcourt. La gauche est sous les ordres des comtes de Northampton et d'Arundel. Édouard se réserve le centre et se retire dans un moulin placé au sommet de la colline. De là il dirigera les mouvemens de la bataille. Chacun des trois corps avait conservé un nombre égal de cavalerie. L'armée ne se composait guère que de vingt mille hommes. Des chroniqueurs, se fiant au récit de Froissard (toujours fort inexact dans ses dénombremens), supposent aux Anglais trente mille combattans. Peut-être ces historiens prétendaient-ils diminuer la gloire des vainqueurs en exagérant leur nombre. Mensonge inutile : les grands triomphes ne sont pas jugés sur les moyens. Presque tous les narrateurs de la meurtrière journée de Crécy semblent avoir pris plaisir à la retracer faussement; loin de remonter à la source des faits, ils les ont dénaturés ; ils ont assorti, au gré de leur imagination, des récits absurdes et contradictoires. Aucun d'eux n'a même étudié ni le terrain, ni ses accidens, ni ses alentours ; et cependant le narrateur qui n'a pas exploré les lieux, qui n'a pas suivi les chances d'un combat dans les vestiges de son action, ne peut se rendre compte à soi-même des événemens. Le sol, ses ravins, ses replis, son étendue, les restes des ouvrages de défense, l'accumulation des ossemens, voilà le livre ouvert à la méditation de l'historien. Rien n'est changé sur le champ de bataille de Crécy. Aucune construction, aucun travail d'industrie, aucune route nouvelle n'a défiguré le théâtre de ce terrible événement. Le sol, formé de craie blanche et sèche, a parfaitement conservé, à la place où il les reçut, les restes des guerriers et de leurs armures. Il est facile à l'observateur judicieux de rétablir en quelque sorte les lignes du combat sur les débris du carnage. Les cinq gentilshommes envoyés par Philippe reviennent avec une contenance découragée. L'armée d'Édouard, loin de fuir désordonnée ainsi qu'on le croyait, attendait, disent-ils, le choc de pied ferme et dans un ordre formidable. Ils conseillent au roi de France de ne point attaquer le jour même, afin de laisser reposer les troupes fatiguées avant de combattre. Valois se rend à ce conseil, qu'appuient la vieille expérience du roi de Bohême et la prévoyance de plusieurs barons. Dans ce moment même, soit impatience de quelques chefs, soit erreur de commandement, un des premiers corps s'ébranle et se porte en avant. Le roi ordonne, de par Dieu et saint Denis, d'arrêter : on s'arrête. Mais le comte d'Alençon, frère de Philippe, continue sa marche avec obstination. La tête des colonnes, qui avait fait halte, croit que l'ordre est révoqué, et, craignant de perdre son rang de bataille, regagne au pas de course sa première place. Les nouveaux ordres du roi ne sont plus écoutés; les chefs mettent leur vanité à se dépasser alternativement. Les deux tiers de l'armée, arrivés en face de l'ennemi, ne présentent plus qu'une masse désordonnée.

Il était trois heures après midi : une atmosphère lourde et brûlante pesait sur cette masse innombrable, en armes depuis le lever du jour; des cavaliers bardés de fer, des archers, des fantassins harassés de fatigue, dévorés de soif, se pressaient mêlés sur un terrain étroit et onduleux; ils s'efforçaient en vain de développer leurs lignes, l'espace manquait. Les clameurs couvraient le son des trompettes; tous les corps s'entre-choquaient en soulevant des nuages de poussière ; les commandemens divers se croisaient, perdus dans une vaste confusion d'hommes, de chevaux, de bagages, où la voix et les regards du chef ne pénétraient plus.

L'armée anglaise, au contraire, silencieuse, s'étendait alignée dans ses retranchemens; les fantassins, les archers, assis sur le sol, leurs armes rangées près d'eux, achevaient leur repas, et, comme de tranquilles moissonneurs attendant l'heure de reprendre la faux, ils examinaient à une distance très-rapprochee le tumulte de leurs nombreux adversaires. Ce calme de la prudence intrépide annonçait déjà de quel côté se rangerait la victoire.

Les plus petites circonstances influent quelquefois sur les grands évenemens, et méritent d'être racontées : d'innombrables volées de corbeaux, sorties des vastes forêts qui couvrent le pays, vinrent obscurcir l'air, et tourbillonner sur les armées dont elles suivaient les mouvemens en poussant des croassemens plaintifs. Le soldat fut frappé de l'apparition de ces oiseaux aux funèbres couleurs, à qui le peuple suppose la prévision du carnage. Cette croyance devait prévaloir à une époque de superstition. L'ordre de l'attaque part de différens points à la fois. Tout à coup, s'élevant de la mer, un violent orage éclate, verse des torrens de pluie et de grêle. L'orage se dissipe, on se dispose au combat. Les arbalétriers génois, les premiers, reçoivent l'ordre d'attaquer : mais ces étrangers, fatigués, souffrant de faim et de soif, demandent un instant de repos; la pluie d'ailleurs a détendu le nerf de leurs arcs, qu'ils tenaient découverts, selon l'usage italien, tandis que les Anglais, habitués à un ciel pluvieux, enfermaient leurs arbalètes dans des étuis. Le répit que demandaient les Génois ne leur est pas accordé; contraints par leurs propres chefs, ils engagent l'attaque avec une répugnance qu'ils expriment par de bruyantes imprécations. C'est peu: le soleil, qui bientôt sort des nuages, éblouit et fatigue leurs yeux. Les Anglais, dans une position avantageuse en tout point, font pleuvoir sur ces troupes découragées une multitude de flèches aussi serrées que neige, disent les chroniqueurs contemporains.

Les Génois reculent. Le comte d'Alençon, qui, dans ce moment de terreur, croit voir une trahison, s'élance sur eux, les presse, les frappe en s'écriant : *Pourquoi se*

charger de telles ribaudailles qui vous faillent au besoin! Le désordre et le carnage redoublent. En vain le comte Doria et Charles Grimaldi tentent de ramener leurs Génois : ces deux capitaines tombent morts. Philippe, à qui la rumeur annonce ce premier désastre, dit avec colère : *Or tôt, tuez cette ribaudaille qui nous empêche la voie.* On rapporte ces mots au fougueux comte d'Alençon : il se rue avec ses cavaliers à travers les Génois, les frappe à coups de lance et les foule aux pieds des escadrons. Ces malheureux, renversés pêle-mêle, se roulent en fureur et de leurs dagues tranchent le ventre et les jarrets des chevaux qui les broient. Au milieu de cette horrible mêlée, les Anglais précipitent un déluge de traits qui percent à la fois les victimes et les bourreaux.

Jacques de Bourbon, à la tête d'une troupe qu'il a dégagée du gros de l'armée, s'avance et parvient, à travers un bourbier de chair et de sang, jusqu'à la ligne d'attaque. Une lutte terrible s'engage; mais il est bientôt repoussé jusqu'au pied de la colline, au moment même où se présentait le deuxième corps. Avant de reprendre l'offensive, on voulait attendre la maison du roi. Ce prince, resté dans le vallon de Fontaines, rassemblait avec peine les troupes du troisième corps, qui tergiversaient dans la campagne, s'arrêtaient pour prendre du repos, ou traînaient éparses bien loin du champ de bataille. Le comte d'Alençon, que sa première faute n'avait fait qu'irriter, s'indigne du retard; il ordonne à *son porte-bannière*, Jacques d'Estracelles, de marcher à l'ennemi. Ce chevalier avait la réputation d'un vaillant homme. Jugeant qu'un moment de repos était nécessaire à tous, il avait ôté le *pot de fer* qui couvrait sa tête, afin de respirer, car la chaleur était extrême. Il déclara au comte qu'en cherchant à débusquer les Anglais de leurs retranchemens avec de la cavalerie c'était courir à une perte inévitable.

— Remettez votre bassinet, lui répliqua son chef, et marchons!

— Vous l'ordonnez, dit le brave d'Estracelles, je remets donc mon *bassinet*, mais je ne l'ôterai plus.

Il s'élance; les troupes le suivent et s'enfoncent dans l'espace ouvert entre les deux ailes ennemies. Ils pénètrent jusqu'à la seconde ligne, une audace aveugle les emporte. Le fils d'Edouard, le prince de Galles, entouré de ses barons, se présente tout à coup et combat avec l'ardeur d'un jeune homme qui fait l'apprentissage du héros. A sa vue, la troupe française, redoublant d'impétuosité, dissipe l'escorte du prince, il résiste presque seul. On s'empresse d'avertir Edouard du danger où son fils est engagé. Il répond :

— Mon fils est-il à terre? sans aide, ou mort?

— Nenni, sire, répliqua le messager, du moins pour le moment, si Dieu plait.

— Allez donc dire à ceux qui vous envoient qu'on laisse l'enfant gagner ses éperons. Je veux que la journée soit sienne.

Cependant, après une lutte opiniâtre, le prince désarçonné tombe et va être pris ou massacré. Un chevalier d'origine normande, Richard de Beaumont, porteur de la bannière galloise, revient près de son maitre, se précipite de cheval, couvre le corps du jeune prince de son étendard qu'il déploie et retient pressé sous ses pieds écartés. Il saisit à deux mains sa longue épée, la fait tournoyer, et contient la foule à quelque distance. Aussitôt D'Harcourt, Arundel reparaissent avec des troupes fraiches, dégagent et relèvent le prince, qui, à leur tête, repousse les assaillans, rejetés bientôt jusqu'au bas de la colline, qu'ils encombrent de cadavres.

Les comtes d'Alençon et de la Marche, honteux, désespérés, cherchent à tourner les positions qu'ils n'ont pu enlever. Ils entrent dans un large et profond ravin qui borde extérieurement l'aile gauche des Anglais, ils s'y entassent au galop; mais l'issue de cette gorge est barricadée, et tandis qu'ils s'efforcent de rompre l'obstacle imprévu en s'accumulant sur ce point, les Anglais font volte-face, et, couverts de leurs chariots et de leurs palissades, lancent de haut en bas une grêle de traits sur une masse furieuse qui ne peut ni reculer, ni avancer, ni se défendre, et n'est bientôt plus qu'un monceau de morts.

Parmi l'élite de la chevalerie dont cette troupe était composée, on retrouva le comte d'Alençon, qui avait expié en ce lieu sa forfanterie cruelle; le duc de Lorraine, Louis de Châtillon, les comtes d'Auxerre et de Sancerre, et le brave d'Estracelles, qui, renversé sur son étendard, ***n'ôta plus son bassinet***. Le reste des deux premiers corps, bravement mais aveuglément conduit, persistait à se porter en avant, sans plan d'attaque, sans mouvement concerté, chacun se précipitant où le hasard lui ouvrait un passage. Dès ce moment, le combat ne fut plus qu'un massacre. Les Anglais n'avaient que la peine de tuer, et semblaient parfois prendre pitié de cette foule désordonnée dont ils faisaient une vaste boucherie.

Il y avait si peu d'ensemble dans l'armée de France, que le roi et son corps n'arrivèrent dans la vallée des Clercs, en face de l'ennemi, qu'en ce moment même. Jusque-là, Philippe s'étant tenu dans les replis du vallon vers Fontaines, ignorait une partie de ce qui venait de se passer; il supposait même les chances de la bataille à son avantage. Sa colère et sa surprise devinrent extrêmes quand il reconnut que deux corps entiers étaient ou détruits ou en pleine déroute. Il ne lui restait guère que le corps placé sous ses ordres immédiats. Dans sa précipitation, il s'élance à l'ennemi en criant : « Marchons, enfans; marchons, au nom de Dieu et de saint Denis ! » Mais ses milices, qui heurtent à chaque pas des morts ou des mourans, sont glacées d'horreur, et ne le suivent qu'en poussant ce cri prophétique : « A la mort! à la mort! » et ce cri se mêla longtemps au bruit des armes. L'impétuosité du premier choc fait reculer les Anglais jusqu'à leurs retranchemens, dont ils s'étaient peu écartés. Le jour commençait à baisser; Édouard, descendu de la hauteur du moulin, qu'il n'avait pas quittée un seul instant, s'approche rapidement avec sa réserve; en même temps, sur l'angle de la colline, à l'extrémité de son aile droite, il fait tirer quatre petits canons chargés de balles : l'éclat du feu, la fumée, le bruit, épouvantent les chevaux, et le désordre augmente le carnage. L'usage de ces petits canons ne peut être contesté : Villani en parle sans montrer aucune surprise; il mourut deux ans après la bataille; cet historien n'a donc pu faire d'anachronisme en racontant ce fait. Les champs de Crécy ont vu le premier essai, dans les combats, de cette arme qui a donné une si terrible ressource à l'art de détruire les hommes. Cette artillerie n'influa que très-faiblement sur le résultat de la bataille; car tous les chroniqueurs s'accordent en disant que ces canons ou bombardes (c'est ainsi qu'ils les nomment) placés à l'aile droite, ne tirèrent que sur le soir.

Ce qui reste de l'armée de France veut tenter un dernier effort. Le roi de Bohême se présente à la tête de l'arrière-garde; il était presque aveugle. Ce vieux et royal serviteur des Valois apportait à son allié les restes d'une intrépidité vouée sans réserve à un noble servage: né pour régner, il mettait sa gloire à servir. (*Je sers* était la devise de son blason.) Il apprend que son fils, Charles de

Luxembourg, dit *roi des Romains*, s'est lancé bien avant dans les lignes anglaises où il s'ébat vaillamment; l'auguste vieillard conjure le duc de Savoie de voler au secours du roi Philippe.

— Et moi, dit-il aux siens, je vais où combat mon fils; je vais le couvrir de mon corps. Allons, braves amis, nous sommes nés en même terre, sous même ciel; combattons, périssons ensemble.

Puis il se fait conduire vers son fils, dont il répète le nom en chevauchant. On le suit, et pour ne pas le perdre un instant dans la mêlée, on attache les rennes de son cheval aux rennes des chevaux de ses deux écuyers. En cet état, il s'enfonce dans l'épaisseur des rangs en frappant d'estoc et de taille.

Philippe de Valois, général inhabile, possédait la vertu du soldat; déjà il avait eu deux chevaux tués sous lui, et, grièvement blessé à la gorge, il s'acharnait à la lutte. Les rangs de sa troupe s'éclaircissaient rapidement, et le soir ne laissait plus discerner l'ensemble du combat. A la lueur du crépuscule il ne vit plus sur ses pas que quelques-uns des siens, et pourtant il s'obstinait à coup férir. Pour l'arracher de la mêlée, Jean de Hainaut fut contraint de lui faire un peu de violence en l'entraînant par le frein de son cheval. Les comtes d'Aubigny, de Montfort, de Beaujeu et Charles de Montmorency le suivirent. Ce reste héroïque d'une armée de cent vingt mille hommes, protégé par une nuit orageuse et sombre, courut jusqu'à la rivière d'Authie, et se trouva à la porte du château de la Broie. Attaché à la cause du roi de France, le châtelain, nommé Jehan l'Essopier, tenu en alarmes par les événemens, refuse de baisser le pont. Philippe de Valois se fait reconnaître (1), on l'introduit, et de ce château où il ne resta qu'une heure, il continua sa fuite vers Amiens.

Cependant le calme et l'obscurité s'étendaient sur le champ de bataille. Édouard, étonné de sa complète victoire, avait peine à se persuader qu'une armée si formidable se fût anéantie ou dispersée en quelques heures; il craignait un piége. Le prudent vainqueur ne permet point encore à ses combattans de sortir des lignes; lui-même il s'avance, et prête de tous côtés une oreille attentive. Le silence de la nuit n'est troublé, à de longs intervalles, que par les cris sourds des mourans épars dans la vallée. Le roi fait allumer des feux sur toute la ligne; l'étendue était vide de combattants. Il appelle son fils, et, lui faisant contempler à la lueur tremblante des torches ces milliers de cadavres entassés dans des mares de sang :

— Que vous semble d'une bataille? pensez-vous que ce soit jeu plaisant?

Puis, embrassant le jeune prince, il lui dit :

(1) La réponse que l'on suppose faite par Philippe lui-même au châtelain de la Broie a subi un grand nombre d'interprétations. Plusieurs siècles après l'évènement, on a donné à cette réponse une forme poétique : « *Ouvrez, c'est la fortune de la France!* » Cette version fut adoptée, elle plut et on l'admira. Dans toute autre circonstance, ce mot pourrait être sublime; mais il n'exprimerait qu'une fanfaronnade vide de sens, dans la bouche de ce pauvre roi dont l'impéritie venait de perdre l'élite de son empire, et qui n'avait rien en lui pour réparer le mal présent, car chacun de ses pas entraîna la France dans un précipice. Quinze ans plus tard, Froissard, qui n'écrivait que sur des bruits publics, fait dire à Philippe : « *Ouvrez, c'est l'infortuné roi de France!* » Ce prince n'avait pas besoin de faire un tel aveu pour apitoyer le châtelain. L'épithète d'infortuné n'aurait rien ajouté au titre de roi, le malheur ne contraint pas les forteresses à l'hospitalité. L'histoire ne doit s'en rapporter qu'à des témoins : les contemporains ont gardé le silence. Froissard a supposé, il ne faut pas faire plus que lui : à défaut de preuve, il faut invoquer la vraisemblance, et ne point prêter à Philippe une réponse déplacée, qui n'est ni dans l'esprit de ce monarque, ni dans l'esprit de son siècle. On a trop fait mentir l'histoire : la vérité plaît moins que la fiction, mais il faut la préférer.

— Beau fils, vous avez loyaument combattu, si êtes digne de terre tenir.

Le roi et son fils s'empressèrent de faire relever et transporter à Crécy les chevaliers et les écuyers qui respiraient encore. En même temps les moines de la riche abbaye de Valoires vinrent en hâte prodiguer des secours aux blessés; ils transformèrent en pieux hospice leur métairie de Crécy-Grange; leur zèle infatigable ne distinguait pas le riche baron du pauvre soudoyer : les blessés de France et d'Angleterre, les gentilshommes et les pédailles par eux étaient reçus en frères.

On trouva dans la nuit le vieux roi de Bohême étendu à côté de son destrier lié aux rênes des chevaux de ses deux écuyers. Il lui restait quelque force, et il retrouva la parole pour demander son fils. Ce fils, peu digne d'un si noble dévouement, oublia qu'il avait un père à secourir; il s'enfuit : le lendemain il était bien loin du champ de bataille. « S'apercevant, dit Froissard en son langage naïf, que les choses allaient mal pour les Français, Charles de Luxembourg s'en partit, et moi ne sais bonnement quelle route il print. » Le malheureux roi de Bohême expira dans les bras du prince de Galles, qui, dans un seul jour, immortalisa son courage et sa piété; il adoucit les derniers moments du monarque en lui rendant les soins d'un fils. Edouard fit inhumer avec grande pompe son noble ennemi dans le lieu même où il avait été retrouvé. Sa tombe se voit encore aujourd'hui, mais ses restes en ont été retirés au quinzième siècle, ils restèrent longtemps déposés à l'abbaye de Valoires, où l'on conserva jusqu'à la révolution de 1791 la pierre tumulaire sur laquelle on lisait ce quatrain :

L'an mil quarante-six trois cents,
Comme le chronique témoigne,
Fut inhumé et mis céans
Le très-puissant roi de Bohêgne.

Le lendemain, au point du jour, des troupes commandées par les deux meilleurs généraux anglais, Holland et Warwick, parcoururent la campagne pour achever la dispersion de l'armée vaincue. Edouard était informé que les hauts barons du Beauvoisis, de la Normandie et des pays voisins avaient levé des troupes et venaient grossir l'armée de leur suzerain Philippe de Valois. Un brouillard épais couvrait la plaine que les Anglais traversaient en colonnes serrées. Les fuyards, ralliés aux milices qui arrivaient sans précautions, tombaient en foule au milieu des formidables lignes ennemies. Mal en ordre, surpris, découragés par la rumeur du désastre de la veille, ces tardifs auxiliaires furent tous massacrés.

On a vainement cherché à se rendre compte de la déception qui amenait avec confiance ces troupes éparses si près des rangs de l'Anglais victorieux. Quelques narrateurs prétendent que les Anglais, apercevant de loin et à travers le brouillard les milices errantes, déployèrent sur un tertre élevé les drapeaux pris dans la bataille, en sorte que ces recrues, à l'aspect des bannières françaises, accouraient et tombaient dans l'embuscade meurtrière. Les inventeurs du stratagème n'ont pas songé qu'il n'existait pas alors de drapeau national. Comme seigneur du fief royal de France, Philippe de Valois portait la couleur rouge (1), mais elle ne distinguait que sa maison; mais chaque prince, chaque seigneur banneret avait ses couleurs de famille. Serait-ce donc l'oriflamme de Saint-Denis qui aurait servi à fas-

(1) Les rois d'Angleterre ayant conservé cette couleur (rouge) en qualité de souverains de France, les successeurs de Valois adoptèrent la couleur blanche.

ciner les milices? Mais ce petit étendard, si toutefois les Anglais le possédaient, devait-il être aperçu de loin et à travers le brouillard? C'est par les moyens les plus simples qu'il faut, en toute chose, chercher la vérité. Ces milices auxiliaires étaient moins nombreuses qu'on le suppose; elles arrivaient du côté où l'armée vaincue avait dû fuir, et sans doute elles se rallièrent aux débris des corps dispersés la veille. Ces corps, qui avaient combattu jusqu'au soir, harassés, mourant de faim, n'avaient pu le lendemain, au point du jour, se trouver fort éloignés du champ de bataille : ils furent donc, ainsi que les auxiliaires, bientôt enveloppés et défaits par des troupes fraîches et par l'excellente cavalerie anglaise qui les traquaient de tous côtés. La discipline et l'ordre dans le mouvement, la force acquise par le repos, la confiance donnée par un triomphe récent, augmentaient encore la supériorité des troupes d'Edouard. Il est d'ailleurs impossible que les milices aient ignoré, comme on l'a prétendu, le désastre de la veille, qui était connu le soir même du 26 à Abbeville, à quatre grandes lieues de Crécy. Le mayeur de cette ville forte, Hugues Lever, avait accompagné le roi, son hôte, jusque devant l'ennemi; il ne le quitta qu'à *la vesprée*, dit la chronique des mayeurs de Ponthieu. On conserve, dans les archives du pays, la lettre du grand-camérier, datée d'Amiens, 27 août; il y redemande le cheval du roi qui servit au retour du mayeur. Plusieurs personnages de haut rang commandaient ces milices; on trouva parmi les morts le grand-prieur de France, le duc de Lorraine, l'archevêque de Rouen : de pareils chefs pouvaient-ils marcher sans éclaireurs? Il y a dans leur conduite une ignorance ou une témérité également incroyable.

On remarque que dans ces désastreuses journées on ne fit aucun prisonnier, on ne sauva aucun gentilhomme. Édouard, à la bataille du 26, obligé de suppléer au nombre par la prudence, fit combattre ses troupes dans une espèce de camp retranché; il leur prescrivit de ne point quitter leurs lignes, soit pour achever les blessés, soit pour les prendre : cet ordre, qui contribua au succès, fut religieusement suivi. Ainsi, le riche chevalier Jean de Fusselles, renversé dans un lieu très-rapproché de l'ennemi, se débattait accablé sous le poids de son cheval blessé : son jeune page vole à son secours, le dégage et le ramène, à la vue des Anglais, qui laissent le page achever son action courageuse. Quant au second jour, dimanche, où, selon Froissard et plusieurs historiens anglais, il périt quatre fois plus de monde que la veille, Édouard n'a plus la même excuse. Aussi lui reprocha-t-on amèrement sa cruauté. On dit qu'en apprenant la mort de plusieurs chefs illustres, il regretta qu'on ne les eût *pas pris à rançon*. On a tenté de l'absoudre en faisant remarquer que le nombre de ses prisonniers aurait pu surpasser deux fois le nombre des vainqueurs. Les conquérans se font des règles qu'eux seuls peuvent justifier.

Après de si terribles combats, il ne restait pas dix-huit mille hommes au roi d'Angleterre. Cependant des historiens bretons, dans leur extase des triomphes d'Édouard, affirment sérieusement que dans l'armée anglaise il ne périt que trois chevaliers, un écuyer, et quelques soudoyers : de pareilles exagérations se sont renouvelées dans tous les temps. C'est un privilége de la victoire de n'avoir rien perdu.

Si les Anglais ne firent point de prisonniers, il est certain que leurs adversaires n'auraient guère consenti à se rendre. On ne voit pas qu'aucun d'eux ait demandé quartier. Les Français se sont toujours voués à la bravoure sans réserve, ils lui ont rendu un culte dont le noble fanatisme a fait plus de martyrs que la foi. Dans la matinée où les Anglais achevèrent la destruction de l'armée de Philippe, une troupe de cent gentilshommes picards, repoussée et cernée par des milliers d'ennemis, se rallia, appuyée par un coteau, entre les villages de Brailly et de Gappennes. Ces guerriers se promirent de mourir ensemble jusqu'au dernier; leur mot d'ordre était MORIAMUR. Ils s'encourageaient avec ce mot qu'ils redisaient à chaque coup de lance; le dernier le répéta en expirant. Une chapelle, rappelant ce fait d'armes, existe encore sur les lieux; au frontispice est écrit *moriamur*. Le jour suivant, poussées par le même courage, diverses troupes françaises en venaient encore aux mains avec leurs terribles ennemis, puisque le 28 au soir Édouard fit proclamer une trêve de trois jours pour enterrer les corps. Il ordonna aux paysans d'alentour d'accomplir ce devoir. Deux de ses maréchaux, un héraut et des clercs furent chargés de reconnaître les morts, et d'en faire le dénombrement : ils trouvèrent un roi, onze princes, quatre-vingts hauts barons, et plus de douze cents chevaliers; le vainqueur leur rendit à tous des honneurs funèbres, et lui-même se mêla au cortége avec son fils et ses généraux. L'orgueil du triomphe enivrait l'armée d'Édouard; mais Geoffroy d'Harcourt savait qu'au fort de la bataille on avait aperçu les couleurs de sa famille : son frère en effet et deux fils de ce frère avaient péri. Geoffroy, inquiet, le chercha longtemps, et le trouva mort sous des monceaux de cadavres; son corps était horriblement mutilé, mais il le reconnut aux armoiries empreintes sur sa cuirasse. Geoffroy se livra au plus violent désespoir : il avait honte de se trouver parmi les vainqueurs et de se voir séparé des siens par un abîme de sang. Il tenait embrassé le corps de son frère, en s'accusant de s'être allié à ses meurtriers, et de lui avoir peut-être porté lui-même le coup mortel. Le devoir sacré qu'il avait méconnu dans l'aveuglement de la vengeance, il le respectait dans sa douleur. Les remords le déchiraient, et sans doute il se sentait bien criminel, puisqu'il s'abaissa jusqu'à venir se jeter aux pieds de Philippe, l'écharpe autour du cou, pour indiquer qu'il se soumettait au plus infâme supplice. Le roi de France le flétrit d'un pardon.

DE PONGERVILLE, *de l'Académie française.*

LES CONTEMPORAINS.

CHORON.

Personne plus que Choron n'a aimé la musique, ce grand art qui tient de si près au bonheur et à la gloire d'un peuple. Choron lui a sacrifié sa vie. La musique a été son unique pensée et l'on peut dire sa seule passion. La veille de sa mort il s'en occupait encore. Cette mort fut une grande perte pour tous les jeunes gens qui avaient de l'avenir. Non pas que Choron fût un musicien dans l'acception du mot; il était peut-être mieux que cela. Il avait commencé trop tard pour être soit un grand compositeur, soit un habile exécutant. Avant d'être un musicien, il avait

été un rhétoricien habile; il avait appris à fond les langues anciennes, dont il avait conservé un merveilleux souvenir; il avait été sous Monge chef de brigade à l'École Polytechnique; enfin il avait été un homme du monde très-poli, un écrivain très-distingué. Cela fit qu'au lieu d'être un musicien par métier, il fut musicien par goût et par passion; mais c'était un goût éclairé, mais c'était une passion réfléchie. Venu trop tard pour faire de l'art, il étudia à fond la philosophie de l'art; il apprit par cœur les chefs-d'œuvre des diverses écoles; il étudia tous les maitres, J.-J. Rousseau, l'abbé Roussier, Rameau, pour l'intelligence duquel il étudia les mathématiques; enfin Grétry, qui l'adressa à l'abbé Rose, puis Bonnesi, qui l'introduisit dans l'intelligence de la littérature italienne; si bien qu'à force d'étude, il devint un des plus savans praticiens de l'Europe. Nous avons de Choron plusieurs ouvrages qui tous ont merveilleusement servi les études musicales de son temps : *Principes d'accompagnement des écoles d'Italie*, *Principes de composition des écoles d'Italie*, et le *Dictionnaire des musiciens*, dont il a écrit la très-élégante et très-savante préface. Parmi les airs de sa composition, qui sont en petit nombre, on peut citer l'air de *la Sentinelle*, qui a été populaire parmi les hussards de l'empereur.

Il a publié en outre un grand nombre de réimpressions importantes qui l'ont ruiné. Mais c'était un homme qui ne s'inquiétait guère des pertes d'argent, et qui toute sa vie l'a prouvé.

Tels sont les titres de Choron comme musicien. Il faut dire aussi qu'il a été pendant un an directeur habile et heureux de l'Opéra. La direction de Choron a été signalée par deux grands succès. De nombreux obstacles qu'il rencontra aux réformes qu'il voulait faire, des abus sans nombre contre lesquels il était sans force, l'eurent bientôt dégoûté de la direction de l'Opéra, et il redevint ce qu'il avait toujours été, un amateur. Ceci se passait sous la restauration. En ce temps-là on cherchait avec raison à restaurer la pompe du culte catholique; on réparait les églises, déjà réparées par l'empereur. Choron proposa de fonder de nouveau la musique religieuse, ce chef-d'œuvre qui s'était perdu comme le secret des verres de couleur.



Choron, d'après un buste de M. Carle Elschoet.

La proposition parut belle, et elle fut acceptée : l'institution de musique religieuse fut fondée. Choron en fut nommé le directeur. Aussitôt le voilà qui se met à la recherche de toutes les voix fraiches et belles : il appelle à lui tous les enfans pauvres qui ont de la voix; il fait afficher au coin de tous les carrefours qu'on ait à les lui amener, quel que soit leur âge, et que lui les nourrira, les habillera, les élèvera, et qui plus est, qu'il en fera de grands artistes. En vain il avait une commission pour vingt-quatre élèves : il accepte tous ceux qu'on lui présente; il en prend trente-six, il en prend quarante. Si l'argent du gouvernement ne suffit pas à cette œuvre, Choron y mettra l'argent qui lui reste. Ainsi fait-il. Les enfans accourent, les voix abondent. Lui cependant, tandis que ses élèves apprennent la musique, se met à la recherche des vieux chants de l'Église catholique et musicale; il remet en lumière les vieux et saints motets enfouis dans la poussière gothique des cathédrales, il évoque les souvenirs de tous les chantres de chapelle de Saint-Pierre de Rome et de Saint-Jean-de-Latran; puis un saint jour de Pâques il transporte toute sa troupe d'enfants de chœur, ou plutôt de grands artistes de huit à douze ans, dans quelque vieille église de Paris, dont les vieux échos tressaillent d'aise, réveillés par des harmonies célestes qu'ils ont oubliées depuis plus d'un

siècle! Quant au Paris moderne, au Paris de Rossini et des grands orchestres, vous jugez s'il fut saisi d'étonnement en entendant réciter par cent jeunes voix, sans accompagnement, les graves et sévères mélodies de Hœndel, de Mozart, de Jomelli et de Palœstrina!

Tout Paris se souvient encore des concerts de musique religieuse donnés par Choron, de l'admirable ensemble de ces chœurs, des belles voix qui disaient le récitatif, de cette émotion musicale et toute nouvelle pour une génération qui avait commencé sans étude musicale à Grétry et qui s'était arrêtée au Figaro de Rossini. Choron fit en ceci une révolution véritable; il fut une espèce de missionnaire religieux.

Choron a passé là les belles années de sa vie; on peut dire qu'il n'est pas mort sans avoir été heureux à sa manière. Et quel bonheur plus grand que celui-là? Être entouré par de jeunes et hardies intelligences, servies par des voix pures et belles; confier à ces intelligences et à ces belles voix les chefs-d'œuvre de nos vieux musiciens; être le roi et le maître de cette révolution musicale; être à la fois le père de famille, l'instituteur et le chef de son orchestre! Puis mourir un beau matin, après avoir entendu la veille *Robert le Diable* et *Don Juan*; et quelques jours après sa mort, être réveillé du fond de sa tombe par le chœur universel de ces voix bien-aimées! Quitter son blanc linceul pour venir se poser, âme errante et ravie, entre les drapeaux qui pendaient au dôme de l'église des Invalides; et de là plonger dans cette vaste église et voir toute la ville réunie par les mêmes regrets; et de là reconnaître tous ses amis, ses élèves, ses ennemis eux-mêmes, les ouïr entonner un immense chœur, et se dire à soi-même: « C'est moi qui les ai faits; les voilà tous qui chantent en chœur, et qui chantent juste, pensant à moi!... Oui, c'est un grand bonheur que celui-là! »

Choron est le maitre de Duprez, d'Hippolyte Monpou et de M[lle] Rachel. JULES JANIN.

MOEURS DES ISRAÉLITES DE PARIS.

Dans le but de faire connaître à chacun les diverses cérémonies usitées chez les Israélites, nous avons entrepris de faire paraître successivement les descriptions de leurs mœurs et des principales fêtes qu'ils observent. Déjà, dans un numéro précédent, nous avons donné les détails du *grand jeûne*.

Une chose très-importante, c'est que dans un ménage israélite il faut qu'il y ait deux sortes de vaisselle (1): l'une destinée au gras, c'est-à-dire aux viandes ou aux mets qui sont préparés avec de la graisse, et l'autre au maigre, c'est-à-dire au laitage; car il est expressément défendu de manger le gras et le maigre sur les mêmes plats et dans le même temps. Avant de se servir de tout ustensile de ménage qu'ils auraient acheté, les Israélites sont forcés de le baigner dans l'eau. Les dévots et les observateurs rigides ne font aucun repas, quelque petit qu'il soit, sans réciter une courte prière avant et après le repas. Ils adressent des actions de grâce à Dieu lorsqu'ils boivent de l'eau, du vin et des liqueurs. Il en est de même lorsqu'on entend le tonnerre, que l'on voit des éclairs ou un arc-en-ciel. Rien de bien intéressant ne se passe dans la semaine. Tous les jours on va à la synagogue deux fois, le matin et le soir. Celle-ci n'étant pas, à Paris, située dans le quartier le plus habité par les Israélites, on n'y remarque que très-peu de personnes les jours ordinaires. Les prières que l'on y récite durent à peu près une heure le matin, et une demi-heure le soir.

Tous les matins, aussitôt levés, les Israélites sont obligés de se laver les mains et le visage avant d'entreprendre aucun travail; ils n'osent pas non plus, avant d'avoir rempli ce soin, toucher à aucun mets ou à un livre sacré. En se lavant on dit: « Sois loué, Éternel, notre Dieu, roi de » l'univers, qui nous as sanctifiés par tes commandemens » et qui nous as ordonné de laver nos mains. » On ceint ensuite les philactères, et l'on fait à voix basse la prière du *shachris*.

(1) Il y en a une troisième encore pour les pâques; nous en parlerons plus tard.

Les femmes sont dispensées de mettre les *thephilin* et le *thaled*. On ne doit pas déjeuner avant d'avoir fait la prière du *shachris*. Au moment de se coucher, on récite la prière qui suit: « Sois loué, Éternel, notre Dieu, » roi de l'univers, qui fais tomber sur mes yeux le ban- » deau du sommeil et l'assoupissement sur mes paupières! » Qu'il te plaise, Éternel, Dieu de mes pères, de me faire » reposer et réveiller en paix; qu'aucun songe attristant, » qu'aucune vision funeste et qu'aucun mauvais pressen- » timent ne viennent me troubler dans mon sommeil; » que ce sommeil soit exempt de péchés. Rends la lumière » du jour à mes yeux, afin que je ne m'endorme pas du » sommeil de la mort. Sois loué, Éternel, qui éclaires tout » l'univers de ta majesté. »

Le vendredi est un jour de travail pour les femmes. Elles s'occupent de préparer le manger pour le lendemain, car il est interdit de faire la cuisine le samedi. Le vendredi, on apporte un plus grand soin au nettoyage des appartemens. Une chose assez remarquable: en l'honneur du sabbat on fait cuire un plat spécial, et c'est presque toujours du poisson que l'on choisit à cette occasion. A Paris, beaucoup de personnes ne croiraient pas bien célébrer le sabbat si elles n'avaient à leur table, le vendredi soir, un plat de poisson. C'est une habitude, mais non un commandement. On doit se réjouir, il est vrai, mais le poisson n'est nullement ordonné.

Il y a des boulangers qui fabriquent un pain exprès pour le sabbat. C'est une espèce de gâteaux qu'on appelle *châle*. On le reçoit dans la journée du vendredi. La maitresse de la maison, lorsque ce pain est rendu à domicile, doit faire ce qu'on appelle *prendre châle*, et, pour cela, elle casse un morceau de ce pain et le jette au feu. C'est en souvenir des prémices de la pâte que l'on donnait autrefois aux prêtres.

Tous ceux qui veulent pratiquer rigoureusement la religion juive à Paris, sont à même de ne manquer à aucun commandement prescrit. Ils ont leurs laiteries, car ils ne doivent prendre que du lait qu'ils auraient vu traire; or ils

peuvent avoir naturellement confiance en leurs coreligionnaires qui leur fournissent cet aliment. Ils ont leurs restaurans, leurs pâtissiers, et il y a des marchands de comestibles qui fournissent spécialement tout aux Israélites.

Une remarque assez étonnante, c'est que, étant dispersés et répartis dans tous les quartiers, les jours de fêtes ils se réunissent dans les mêmes endroits afin de se promener. Ainsi, on rencontre ceux qui sont assez bien favorisés de la fortune, dans les galeries et le jardin du Palais-Royal. La classe moyenne a choisi sa promenade de prédilection sur le boulevard du Temple, et là encore on distingue les bourgeois, qui se tiennent du côté du Jardin-Turc, et se promènent très-innocemment soit dans les jardins de cet établissement, soit sur le boulevard même, soit enfin dans la triste galerie du passage Vendôme. L'autre côté du boulevard est généralement fréquenté par les bonnes d'enfans. Elles se mettent en évidence sur les bancs de pierre en face des théâtres. Je puis affirmer ce que j'avance au sujet de ces promenades : il n'y a pas un seul soldat israélite en garnison à Paris depuis quinze jours seulement, qui ne soit informé de ces lieux de rendez-vous. Il reste à parler maintenant de la classe malheureuse; celle-là aussi a son endroit favori et ses amusemens réunis. C'est sur le quai Saint-Paul et le quai de la Grève que ces derniers se rassemblent. En été, tout en se faisant part de ce qui a pu leur arriver dans la semaine, ils se tiennent assis sur le parapet, la face tournée vers la Seine, et attendent ainsi l'arrivée des bateaux à vapeur. Lorsqu'ils en aperçoivent un, du plus loin qu'ils le voient les enfans de ces pauvres gens font des sauts de joie et courent à droite et à gauche; on dirait qu'ils vont assister aux plus grandes réjouissances.

Il y a à Paris plusieurs boucheries à l'usage des Juifs. Elles sont établies pour que la confiance des acheteurs ne puisse être trompée, car tout le monde sait combien la loi sur les animaux devant servir de nourriture est rigoureuse. Voici comment la surveillance sur les boucheries se fait. D'abord on a ce qu'on nomme les *schochtim* (sacrificateurs); ils sont deux, et vont, à tour de rôle, aux abattoirs afin d'égorger les animaux qui leur sont présentés. Pour cette opération ils emploient un grand couteau, un *chalef*, auquel il ne doit pas y avoir la moindre brèche. On attache l'animal sur le dos, et le *schochet* (sacrificateur) prend son couteau et le saigne. Il le visite après l'avoir égorgé, afin de savoir s'il est sain ou non; puis, lorsqu'il le trouve propre à être vendu à ses coreligionnaires, il prend son cachet, qu'il porte toujours sur lui, et il l'applique sur différentes parties de l'animal; puis il y grave avec son couteau son nom en lettres hébraïques, ainsi que la date. On ne peut plus se servir même de la viande qui a été sacrifiée lorsque trois fois vingt-quatre heures se sont écoulées depuis le moment où l'animal a été saigné. Les maîtres bouchers eux-mêmes ou leurs garçons vont chercher leurs viandes, qui une fois amenées dans les étaux, restent encore sous la surveillance de gardiens, *schomrem*. Leur emploi est de rester à la boucherie jusqu'à sa fermeture, et cela tous les jours, pour reconnaître si les morceaux servis par les garçons sont *cocher*, propres à l'usage des Juifs. En outre, comme dans beaucoup de maisons on se fait apporter la viande chez soi, les gardiens ont aussi leur cachet qu'ils appliquent sur toute la viande qui sort de la boucherie et qui est destinée aux Israélites. Tous ces employés sont sous la surveillance du grand-rabbin. A un temps fixé par lui, ces gardiens changent mutuellement de boucherie. Les mêmes dispositions ont lieu au marché Saint-Martin chez plusieurs marchands de volailles, qui ont également leurs sacrificateurs.

Les Israélites ont leur cimetière particulier (en vertu d'un décret impérial); ils ont leur commissaire des morts et leurs porteurs. Les Juifs professent pour les morts un respect très-profond. Avant d'expliquer les différentes cérémonies qu'ils pratiquent avant et après l'enterrement, nous dirons quelques mots des *chevros* (sociétés).

Ce sont des sociétés de bienfaisance mutuelle. Ces sociétés ont pour but de se réunir tous les samedis pour écouter des dissertations sur la Bible ou le Thalmud par des rabbins choisis à cet effet. Chaque membre d'une société est obligé de souscrire pour une somme fixée par les administrateurs de sa *chevro* (sa société). Cet argent devant servir de secours, est affecté aux membres de ces mêmes sociétés, soit lorsqu'ils tombent malades, soit lorsque leurs familles se trouvent dans le besoin et qu'ils ne peuvent y subvenir. On donne des rentes aux veuves et aux enfans des sociétaires devenus orphelins. En outre, presque chaque *chevro* de Paris remet au comité de bienfaisance israélite, pour l'entretien de l'asile des malades, une somme proportionnée à son capital. Lorsqu'un membre d'une société meurt, tous ceux qui en font partie doivent lui rendre les derniers devoirs; ils doivent faire de même lorsqu'un proche parent d'un sociétaire vient à succomber. Quand le malade arrive au point d'être obligé d'avoir près de lui un veilleur, c'est encore dans le sein de sa *société* que ce dernier est choisi tour à tour. Si la maladie devient dangereuse, on adjoint un second garde. Lorsque ceux-ci s'aperçoivent que les combats de l'agonie sont à leur fin et que le moribond va rendre le dernier soupir, ils lui font réciter, s'il est en son pouvoir, la confession à Dieu de *Ochamnou* (voir le numéro de novembre). Au moment à peu près où ils pensent que l'âme va se séparer du corps, ils allument une petite bougie, et font écarter de la chambre de l'agonisant les enfans et les autres proches parens. Lorsque le malade a cessé d'exister, ils lui ferment les yeux, et, en se levant de leurs siéges, ils disent, avec la plus grande ferveur : « *Borouch daien emes!* » Béni soit le juge équitable!

Aussitôt les gardiens font part au président de la société qu'un des membres vient de mourir, et ce dernier, de suite, le fait annoncer à chacun, afin qu'ils assistent aux funérailles de leur collègue. On veille auprès du mort jusqu'à ce que la déclaration étant faite à la mairie, et l'officier de santé ayant constaté la mort du sociétaire, le temps voulu par la loi avant l'inhumation se soit écoulé. Lorsque ce moment est arrivé, les collègues et les amis rentrent dans la chambre mortuaire, et, là, on enlève le drap dont le corps est recouvert.

On étend ce corps par terre dans un drap, et le visage couvert de nouveau; on place sur le parquet, de chaque côté du cadavre, de la paille, et on met près de la tête une bougie allumée. Après avoir lavé le mort depuis les pieds jusqu'à la tête, on l'habille en lui ajustant le *sargueness* (voir le numéro de novembre). En cet état, il est mis dans un cercueil fait exprès pour lui par un ouvrier israélite. Au fond de ce cercueil on a eu soin de mettre un drap blanc. Tout le monde entoure la bière et demande pardon au mort des peines qu'on a pu lui causer. Après ces adieux, entrecoupés de larmes et de sanglots, le rabbin de la société prononce une oraison funèbre, que les assistans écoutent avec un profond recueillement. Lorsque le mort a été, chez les Israélites, un homme distingué par ses talens ou par toute autre qualité, le grand-rabbin lui-même, quand on l'instruit du jour de l'enterrement, assiste au service, et prononce l'éloge du défunt s'il l'a connu et s'il l'en juge digne. Une fois les oraisons funèbres terminées, tous les assistans s'empressent de charger le cer-

cueil sur leurs épaules, et ils le transportent sur le corbillard. Les sociétaires conduisent leur collègue jusqu'à sa dernière demeure. En entrant dans le cimetière, endroit que les Juifs regardent comme un des lieux les plus sacrés pour eux, ils font cette prière : « Sois loué, » Éternel, notre Dieu, roi de l'univers, qui nous as créés » par ta justice, qui nous as donné les nourritures et nous » as entretenus par ta justice, qui nous as fait mourir par » ta justice, etc. »

Arrivés près de l'endroit qui doit recevoir les dépouilles mortelles de leur coreligionnaire, les sociétaires, avant de descendre le corps dans la fosse, ouvrent le cercueil et mettent sous la tête du défunt un petit sac rempli de terre. Ils referment ensuite la bière ; chacun cherche à pouvoir enfoncer un clou dedans ; car, chez les Israélites, ceci est une *mitzva*, autrement dit, une œuvre de piété. Une chose que je ne dois pas oublier de dire, c'est que celui qui se trouve présent lorsqu'un malade expire, est obligé de déchirer son habit par quelque endroit que ce soit, suivant l'ancien usage. Les proches parens sont également tenus de déchirer leurs vêtemens.

On descend ensuite le cercueil dans la fosse, puis on le recouvre de terre, chacun la jetant à pleines mains ou se servant d'une pelle, jusqu'à ce que cette fosse soit remplie.

Au sortir du cimetière, après que les enfans du défunt, si ce sont des garçons, ont dit le *kadish* (prière pour les morts), on arrache trois fois de l'herbe que l'on rejette derrière soi, puis on dit : « Et ils fleuriront de la vie comme » l'herbe de la terre. » (Psaume LXXII, verset 16.) C'est en signe de la résurrection que l'on récite ces paroles. Après s'être lavé les mains, chacun rentre chez soi.

Les parens, tels que père, mère, femme, enfant, frère ou sœur, étant de retour chez eux, doivent, après avoir ôté leurs souliers, s'asseoir à terre, puis on leur apporte du vin, du pain et des œufs durs. On allume une lampe qu'on place dans un coin de la chambre, et qu'on laisse brûler continuellement pendant sept jours.

Durant ces sept jours, les parens que j'ai indiqués restent assis par terre et font leurs repas dans cette posture, à l'exception du jour du sabbat. Tous les jours, et particulièrement le samedi, ils reçoivent des visites de condoléance. Comme il est défendu de sortir de chez soi pendant ces sept premiers jours de deuil, même quand ce serait pour aller à la synagogue, les *chevross* fournissent, pendant cet espace de temps, au moins un *minian*, c'est-à-dire une réunion de dix personnes nécessaires pour faire la prière en commun. On ne peut se faire la barbe pendant les *schlauchim* (les trente jours).

Une fois les sept jours accomplis, les Israélites en deuil sortent de chez eux pour aller à la synagogue, et là ils adressent au Ciel des prières pour l'âme de leur parent. Tous les jours, matin et soir, les enfans (garçons) disent le *kadish*, et cela pendant onze mois de suite ; puis, tous les ans, lors de l'anniversaire, les enfans récitent encore ce même *kadish*, et presque tous jeûnent ce jour-là. L'année de deuil étant écoulée, on fait, chacun selon ses moyens, élever un monument, sur lequel on écrit soit en vers, soit en prose, en français et en hébreu, les qualités du défunt. On a soin d'y mettre l'âge, le jour et la date de l'année où il est mort.

ALPHONSE ENNERY.

(*Sera continué.*)

NOUVELLES DES SCIENCES ET DES ARTS.



Chat de Sumatra à longues taches.

Le Jardin des Plantes vient de perdre un animal fort précieux ; c'est le chat de Sumatra à longues taches, espèce rare, et à laquelle Temminck a donné le nom de *felis macrocelis*.



Un tableau japonais.

Cet animal, appelé dans le pays *riman dahan*, se trouve aux environs de Sumatra.

La tête du chat de Sumatra est petite en proportion des autres parties du corps; le caractère de ses yeux et de sa physionomie offre beaucoup de ressemblance avec ceux du chat domestique; sa fourrure, d'un gris blanchâtre, passe quelquefois au gris brun ou cendré : elle est marquée de grandes taches irrégulières bordées de noir; on remarque sur le dos une ou deux bandes noires ayant l'apparence du velours. Quoique d'un naturel sauvage, le *riman dahan* s'apprivoise aisément. Il a beaucoup de la grâce et de la souplesse du léopard. On le trouve souvent dans les environs des villages de Sumatra. Les habitans disent qu'il dort et attend sa proie en se suspendant aux branches des arbres, d'où lui vient le nom de *dahan*, mot qui signifie la ourche formée par la branche d'arbre.

— Une des plus riches collections particulières de Paris vient de s'enrichir d'un charmant petit tableau japonais qui défierait, pour la finesse des tons et la patience du travail, les œuvres les plus minutieuses de M. Messonnier lui-même. Ce tableau, haut d'un pied, et qui supporte au besoin l'examen de la loupe, est peint sur une couche de pâte de riz, appliquée elle-même sur une mince feuille d'ardoise. Il représente une sorte de promenade, dans laquelle l'artiste a su réunir, d'une façon pittoresque, les costumes des habitans du Japon et quelques-unes de leurs habitudes. Nous avons obtenu du propriétaire de cette petite merveille l'autorisation de la faire graver; la gravure en donnera une idée plus exacte que toutes les descriptions possibles.

— Dernièrement, à l'Académie des sciences, M. Laugier a émis plusieurs idées nouvelles sur les taches du soleil. On le sait, les nébulosités d'une étendue qui dépasse d'ordinaire trois ou quatre fois celle de la terre et peut couvrir jusqu'à quinze à vingt mille lieues carrées de l'aire du soleil, ont été un sujet d'études suivies pour le jeune astronome qui vient de se signaler tout récemment par la découverte d'une comète. M. Laugier y a trouvé un moyen d'étendre nos connaissances sur l'astre qui nous éclaire. Les longs et pénibles calculs de vingt-neuf séries d'observations poussées jusqu'au 41ᵉ degré de latitude de la zone solaire qu'occupent les taches, l'ont conduit à la confirmation de ce résultat, déjà admis en astronomie, que le soleil emploie vingt-cinq jours neuf heures environ à exécuter son mouvement de rotation sur son axe.

M. Laugier a constaté de plus, ce qui est un fait nouveau, qu'indépendamment de leur mouvement général du bord oriental au bord occidental de l'astre, les taches solaires ont un mouvement propre différent selon la région à laquelle elles appartiennent, dont la loi, encore inconnue, éclairera sans doute de nouvelles lumières la constitution du soleil. Sur les conclusions de M. Arago, rapporteur, ce grand travail sera inséré dans le recueil des savans étrangers.

— Il résulte d'une note émanée de l'Observatoire royal de Bruxelles, que la soirée du samedi 6 mai a été signalée par plusieurs phénomènes remarquables.

Pendant toute la journée du 6, le magnétomètre de l'Observatoire avait eu une marche très-régulière, et rien ne pouvait faire soupçonner l'aurore boréale qui devait signaler la soirée. Après dix heures, M. Beaulieu, l'aide de garde, vint annoncer au directeur que le barreau magnétique déviait très-sensiblement; il manifestait, en effet, un état extraordinaire. Le directeur voulut s'assurer aussitôt si ce dérangement ne coïncidait pas avec quelque phénomène météorologique, et il remarqua que l'horizon, vers le nord, était vivement éclairé; mais la lumière de la lune ne permettait pas de prononcer encore sur l'existence d'une aurore boréale. Pendant qu'il continuait ses observations au magnétomètre, dont la marche irrégulière se soutenait, on vint lui annoncer que quelque chose d'étrange se montrait dans le ciel, du côté du sud; il était alors 11 heures 12 minutes.

Au milieu d'un ciel parfaitement serein, on voyait une espèce de nuage blanchâtre, de forme elliptique, situé dans le méridien et à la hauteur de soixante degrés environ. Ce nuage variait à chaque instant d'éclat et de grandeur; ses variations brusques avaient quelque chose de fatigant pour l'œil, et passaient alternativement de la faible lueur de la voie lactée à l'éclat d'un nuage blanc qui effaçait à peu près la lumière des étoiles les plus brillantes placées dans sa direction. Ce phénomène était produit par l'espèce de nuage lumineux qui accompagne généralement les aurores boréales très-intenses; et effectivement le nord était alors très-vivement éclairé, et des jets de lumière se projetaient à une hauteur assez grande dans le méridien magnétique.

Vers 11 heures 24 minutes, la lueur qui s'était montrée au sud avait complétement disparu, et, vers le nord, le ciel ne tarda pas à rentrer dans son état ordinaire; mais il n'en fut pas de même des instrumens magnétiques, tous éprouvaient des perturbations dans leurs indications; le magnétomètre surtout continua à se rapprocher du méridien, et manifesta, vers 11 heures 46 minutes, le plus grand écart que l'on ait observé à Bruxelles depuis quatre années que l'on y étudie d'une manière régulière la marche du magnétisme terrestre : sa déviation était de plus de cinquante-quatre minutes.

— On écrit de Clermont (Puy-de-Dôme) :

« Le 4 mai, à quatre heures quarante-cinq minutes du matin (le soleil étant encore à 2 ou 3 degrés au-dessous de l'horizon), à une distance d'environ 30 degrés du point où il s'est levé et au sud-est, au-dessus des montagnes du Forez (encore couvertes de neige), au milieu d'un nuage qui s'étendait le long de la montagne, on voyait une image du soleil assez marquée. Quant aux feux qui l'entouraient, l'illusion était frappante : on croyait voir le lever du soleil dans tout son éclat; les nuages à la droite du parhélie et opposés au vrai soleil étaient beaucoup plus éclairés que ceux du côté gauche. Le phénomène a duré environ quinze minutes. Le moment de son plus grand éclat était quatre ou cinq minutes avant le lever du soleil; au fur et à mesure qu'il s'élevait sur l'horizon, le phénomène disparaissait. »

— On mande de Beauregard (Haute-Saône) :

« Dans la nuit du 3 au 4 de ce mois, à deux heures du matin, un corps lumineux d'environ trois pieds de diamètre, de forme cylindrique et allongée, a été aperçu sur un espace de plus de dix lieues, et a jeté l'épouvante parmi les populations sur lesquelles il a passé. Il marchait avec une effrayante rapidité, brillait comme le soleil, faisait entendre tantôt des détonations éclatantes, tantôt des bruits sourds comme une masse qui s'écroule, flamboyait et lançait des éclairs, se dirigeant du nord au sud. Il a été vu à Bourbonne-les-Bains, à Melay, où il a mis le feu à une tuilerie. Toujours avec le même fracas, il a rasé le village de Baulay, et, n'étant plus qu'à quelques mètres de hauteur, il a paru s'enfoncer dans la forêt de Baslière, à trois cents pas de la ferme de Beauregard. »

MERCURE DE FRANCE.

(DU 15 AVRIL AU 15 MAI.)

D'importantes publications, de graves événemens littéraires se sont succédé depuis un mois, et méritent une attention sérieuse. M. de Pongerville, de l'Académie française, qui, dans sa traduction du *Paradis perdu*, s'était montré digne de lutter avec l'énergie de Milton, vient de faire, avec un pareil bonheur, les mêmes études sur le pur et suave Virgile. Jusqu'à présent, personne n'avait su rendre cette limpide poésie, que Maro compare aux eaux calmes d'un grand fleuve; qui reflète, en passant, des villes, des forêts, des champs, des danses et des combats; miroir divin où s'agitent, sans l'émouvoir, toutes les émotions de la vie humaine. C'est là ce que M. de Pongerville a compris admirablement, et non moins admirablement exprimé. Dans sa traduction, le mot français lutte de fidélité et d'élégance avec le mot latin; le sens de la phrase est exprimé avec une fidélité précise; noble, sans prolixité, sans rudesse, juste dans ses proportions comme le modèle; souple et nerveux quand il le faut; harmonieux et charmant si son gémeau prend de l'harmonie et du charme. Comparez l'œuvre de M. de Pongerville à ces traductions soi-disant classiques, et qui portent un nom universitaire, vous comprendrez bien mieux les difficultés qu'a vaincues l'académicien, et celles contre lesquelles se brisent honteusement les professeurs. C'est que ces derniers ne savent voir et comprendre que le sens grossier des phrases, tandis que M. de Pongerville est un traducteur habitué à se mesurer avec les plus grands poëtes de l'antiquité et des temps modernes : Lucrèce et Shakspeare, Milton et Virgile. Résumons-nous: traduire ainsi, c'est presque créer.

— Il manquait à l'*Histoire des ducs de Bourgogne* un préambule. En lisant ce beau livre, on se demandait d'où provenaient les illustres familles dont les fastes et les fortunes diverses excitent un si haut intérêt. M. Edward Le Glay, fils d'un de nos plus illustres antiquaires, a comblé cette lacune par son *Histoire des comtes de Flandre* jusqu'à l'avénement de la maison de Bourgogne. Il a su, comme M. de Barante, présenter les faits avec une simplicité dramatique pleine d'intérêt et de dignité. Le récit de l'assassinat de Philippe le Bon et la peinture de la bataille de Bouvines ne seraient pas désavoués assurément par M. de Barante. Peut-être M. Edward Le Glay a-t-il jeté vers les premiers comtes de Flandre, ces Pharamonds et ces Clodions des Pays-Bas, un regard trop rapide et trop superficiel. L'incertitude brumeuse des documens historiques sur les Forestiers a fait hésiter l'auteur devant des légendes vagues et fabuleuses : mais une fois en pleine vérité historique, il marche hardiment, fait à chacun sa part bonne ou mauvaise, intéresse le lecteur, le saisit énergiquement, et ne lui laisse quitter le volume qu'à la dernière page.

L'*Histoire des comtes de Flandre* place son auteur au premier rang parmi les jeunes historiens dont le nom appartient à l'art, à l'étude et à la science.

— *Lucrèce* et *Judith*, après la grande journée des *Burgraves*, se sont emparées de l'attention publique et sont venues raviver des questions et des discussions résolues depuis longtemps. *Lucrèce* et *Judith* sont l'œuvre de deux poëtes épris passionnément de l'art; mais ils ne jetteront point l'art dans une réaction nouvelle et ne le ramèneront point dans une voie désormais impossible. On ne fait jamais reculer d'un pas ni le progrès, ni la pensée, ni même la langue d'un peuple. D'ailleurs, par le style et par la forme, M. Ponsard et Mme de Girardin appartiennent à l'école nouvelle. Tous les deux se sont affranchis de l'unité de lieu et de temps; tous les deux proclament, par leurs beaux vers, la chute de l'école qui s'appelait classique, et qui n'était que l'imitation impuissante et servile de la pâle manière de Voltaire. Il n'y a plus, aujourd'hui et depuis longtemps, ni classiques ni romantiques. Il n'y a plus, quels que soient les poëtes et les noms, que le beau et le médiocre, la force et la faiblesse, le succès et la chute. *Lucrèce* est le drame tel que M. Dumas l'avait tenté dans *Caligula*. *Judith* est un admirable poëme où se décèle, parfois, une naïve inexpérience de la scène; inexpérience qui ne forme point un des moindres charmes de cette œuvre. Il y a des hardiesses et des timidités adorables de grâce et de manque de savoir-faire; on ne peut s'empêcher de sourire à voir cette main blanche manier une épée non pas trop lourde, mais qui lui semble encore trop peu familière. On se rappelle involontairement Clorinde sous une armure de chevalier, qu'elle porte avec une grâce ineffable; une armure qui saurait résister, s'il le fallait, à des coups brutaux, mais qu'on n'attaquera qu'avec des armes courtoises.

En effet, la vraie critique et le journalisme sérieux ont été, pour Mme de Girardin et pour *Judith*, sinon bienveillans, du moins courtois; ils l'ont vengée noblement d'une cabale qui n'a osé, du reste, se montrer qu'une fois au théâtre. Tous lui ont dit, même les plus sévères: « Vous êtes une femme d'un noble esprit et d'un noble cœur; une femme belle autant que poëte. Votre tragédie est supérieure, de beaucoup, à bien d'autres que nous avons applaudies; mais *Madeleine*, et des poëmes délicieux, mais *le Vicomte de Launay*, nous ont, malgré nous, rendus exigeans. Votre œuvre est belle, car on y retrouve vos admirables qualités et vos charmans défauts; laissez-nous vous dire ces défauts, car ils seraient des qualités pour beaucoup d'autres. »

Aujourd'hui, *Judith*, jouée avec plus de hardiesse par Mlle Rachel, et après avoir subi la redoutable épreuve de la lecture, amène la foule au Théâtre-Français, et obtient un de ces grands et incontestables succès, qu'attestent l'enthousiasme et les applaudissemens de tous les spectateurs.

— Bouffé est admirable au Gymnase dans un petit drame intitulé : *le Métier à la Jacquard*. Le sujet en est emprunté à une Nouvelle publiée dans le *Musée des Familles*, par *M. S. Henry Berthoud*. Cette nouvelle a fourni également un vaudeville au Palais-Royal: *Les Canuts*.

— H. Bertini, notre célèbre pianiste, auteur de la meilleure méthode de piano, des études élémentaires artistiques et de leçons adoptées partout, vient de publier les ouvrages suivans : Op. 141, 50 préludes en 2 livres; la gymnastique des doigts, exercice journalier préparatoire à l'étude, et enfin Op. 142, 50 études mélodiques. Ces trois ouvrages, nous pouvons le prédire, sont appelés à obtenir un succès universel et mérité; nous ne connaissons rien en musique qui puisse en approcher.

— On a entendu le 25 avril, dans un concert fort brillant, Mlle Lagouanère, jeune personne de treize ans qui a fait preuve d'un talent merveilleux sur le piano. On ne saurait se jouer des difficultés d'un instrument avec plus de bonheur et de savoir.

— L'administration des fêtes, bals et concerts du parc de Sceaux a ouvert ses charmantes réunions par un grand concert suivi d'un feu d'artifice. Une partie de la recette a été réservée aux victimes de la Guadeloupe. De nouvelles et nombreuses fêtes vont se succéder, et rendre à ces bals charmans tout leur éclat d'autrefois.

— Le *Musée* publie aujourd'hui le trait d'un des deux tableaux de M. Claudius Jacquand, représentant le *Cabinet de lecture* et la *Salle du café Procope*. On sait que chacune des nombreuses têtes de ces toiles représente un des personnages célèbres du dix-huitième siècle.

A propos du second tableau de M. Jacquand, dont nous publierons la gravure dans un prochain numéro, nous dirons ce qu'était le *café Procope*.

Le rédacteur en chef, S. HENRY BERTHOUD.

Le directeur, F. PIQUÉE.

Imprimerie de HENNUYER et TURPIN, rue Lemercier, 24. Batignolles.



Le café Procope

LE YAGOUARÉTÉ.



Je vous transporte sans préambule au milieu de ces antiques forêts vierges, de ces immenses *pampas* (1), de ces frais *bagios* (2), de ces *esters* (3) marécageux et inondés, où vivaient jadis, dans leurs heureuses *toldérias* (4), les Tapouyas, les Toupinambas, les Ouctacazes, les Botocoudos, les Pasouris, les Tupis, les Gouaycourouz, les Payagouas, les Énimagas, les Gouachies, les Goanas; les Quérandis ou Pampas, dont les restes décimés ont su conserver une misérable liberté; les Gouenoas; les Charuas, insoumis jusqu'à nos jours (5), et dont les derniers guerriers libres sont venus mourir à Paris dans la misère et le plus rude esclavage, il y a peu d'années; les Guaranis, qui, les premiers, se sont soumis au christianisme; et cent autres nations que nous autres Européens, dans notre zèle philanthropique, avons massacrées les unes après les autres pour leur donner un échantillon de cette heureuse civilisation dont nous voulions les doter malgré elles. N'oubliez pas surtout ces guerriers jadis anthropophages, antiques possesseurs du Paraguay et du Parana (1), parce que c'est chez eux que nous allons nous transporter, et aussi parce que nous allons nous trouver quelquefois forcés de parler leur langue, qui, du reste, était la plus répandue parmi les Indiens du Brésil et du Paraguay, avant la conquête.

Antou (2), le père du ciel et de la terre, commençait à baisser son front enflammé derrière les Andes (3) d'Amambay (4); ses derniers rayons ne teignaient plus que d'un

(1) Immenses plaines dans lesquelles on ne trouve aucuns bois, couvertes d'herbes et de chardons hauts de six pieds, quelquefois stériles et nues, comparables aux stèpes de la Tartarie.

(2) Vallées basses et humides.

(3) Prairies marécageuses et noyées bordant les fleuves et les rivières.

(4) Villages indiens.

(5) Les Espagnols et les Portugais appellent *insoumises* les nations qui ont refusé de recevoir le christianisme, et qui, chassées de leur pays, se sont retirées dans les forêts et les montagnes.

(1) contrées tirant leur nom des deux principales rivières qui les arrosent.

(2) Le soleil.

(3) Les montagnes.

(4) Les plus hautes montagnes du dictatorat du Paraguay, dont la chaîne s'étend du midi au nord, depuis Curugouaty jusqu'aux sources du Mboymboy et du Yaguari, rivières qui séparent, au nord, le Paraguay du Brésil.

jaune pâle et rougeâtre la cime des pehuens (1), des aïri (2), des moriches (3), et des cocotiers (4), ces géants de la végétation qui balancent dans les airs, à cent cinquante pieds de hauteur, leur tête verdoyante et gracieuse. Déjà la voix flûtée des yacarés ou caïmans (5), jouant dans les ondes, se mêlait aux hurlemens des singes des forêts et aux aboiemens des yagouas (6), pour saluer la fraîche approche de la nuit. Une dizaine de voyageurs, paraissant fatigués par une longue marche à travers les vastes solitudes des pampas, s'étaient arrêtés autour de leur *aya* (7), pour tenir un petit conseil. Ils étaient à une centaine de pas des rives du Yaguari ou Yvinaima, qui verse le tribut de ses ondes dans la Parana (8), après avoir traversé le lac Monica. Tous étaient à pied, à l'exception de deux qui portaient l'uniforme européen, et paraissaient être les ayas de la petite troupe. Ils montaient des *paréjéros* (9) pleins de légèreté, de force et d'ardeur, mais dont les formes sèches et efflanquées ne rappelaient plus guère la belle race de chevaux andalous, auxquels ils devaient leur origine.

Pour peu que vous ayez étudié l'histoire naturelle, l'un des deux cavaliers, l'aya de la petite expédition, doit vous être connu, au moins de réputation, car il s'appelait don Félix d'Azara.

C'était un savant assez distingué, et surtout un brave capitaine de la marine espagnole, que don Félix d'Azara! Il ne reculait devant aucun danger ni sur terre ni sur mer; aussi lui est-il arrivé plus d'une aventure par lesquelles ni vous ni moi ne voudrions passer. En voici une :

En 1776, lors de l'expédition contre Alger, il fut un des premiers qui descendit sur le rivage, et aussi un des premiers qui tomba sous le feu et la mitraille des infidèles : une balle de cuivre lui perça la poitrine, et il resta pour mort sur le champ de bataille; son corps fut jeté, sans autre précaution, sur un tas de cadavres que l'on avait apportés pour les inhumer. D'Azara, aussi bon que brave, s'était fait chérir par tout son équipage, et surtout par un matelot, qui eut la bienheureuse fantaisie de l'embrasser avant de le quitter pour jamais. Pendant qu'il lui donnait cette dernière et sainte preuve d'affection, il crut s'apercevoir que son capitaine respirait encore. Aussitôt il tire son couteau de sa poche, l'ouvre, tourne d'Azara sur le flanc, et lui entaille une côte pour lui faire dans la poitrine un trou à passer la main. Il en retire la balle meurtrière, et, après cette opération faite à la manière des flibustiers, il pousse un cri de joie parce que son capitaine a ouvert les yeux et poussé un soupir. On transporta le malheureux officier sur son vaisseau, où le chirurgien ne trouva rien de mieux pour surpasser le premier opérateur et réparer le dégât que le couteau avait fait sur la côte du patient, que de lui faire une incision de huit pouces de longueur et d'extraire par là cette côte tout entière. Après cette boucherie opératoire, d'Azara guérit rapidement et jouit constamment de la meilleure santé. En 1782, par les ordres de Sa Majesté catholique, il s'embarqua pour l'Amérique du Sud, afin de tracer définitivement les limites des possessions espagnoles et portugaises; il s'occupa en outre d'explorer les richesses scientifiques de ces vastes contrées jusqu'en 1796. C'est un an avant cette dernière époque que nous le rencontrons sur les bords du Yaguari.

Le second cavalier, ami de l'aya plutôt que son subordonné, se nommait Noséda : c'était un excellent chasseur et un assez pauvre naturaliste. Parmi les hommes à pied qui formaient l'escorte d'Azara, on distinguait une peau-rouge, ou ancien naturel du pays, qu'il avait engagé à l'Assomption pour lui servir de guide; il se nommait Farancaha et appartenait à la nation des Botocoudos, voisine de celle des Charuas, libres encore à cette époque, mais dont les Brésiliens viennent d'achever le massacre il y a une douzaine d'années. Les autres étaient des *Gauchos*, c'est-à-dire des Américains d'origine portugaise et espagnole. Ils avaient pour chef, sous les ordres d'Azara, le jeune sergent Alonzo, de Buenos-Ayres.

— Aya, dit ce dernier en s'adressant à d'Azara, j'ai beau regarder tous les points de l'horizon, je ne vois s'élever nulle part la fumée d'une *estancia* (1) hospitalière, et si nous devons bivouaquer en plein air, comme nous le faisons depuis tant de jours, je ne vois pas pourquoi nous chercherions une autre place.

Pour toute réponse, l'aya mit pied à terre, jeta la bride de son cheval au bras d'un Gauchos, puis chercha des yeux un endroit commode pour allumer le feu du bivouac. Il crut l'avoir trouvé auprès d'un étroit *pajonal* (2) qui s'étendait jusque près des bords de la rivière. Là, au milieu d'épais buissons croissaient la lebretonie (3) toujours verte, dont les grandes fleurs, semblables à des mauves, sont de l'écarlate le plus vif; le camara (4) aux jolies têtes d'un rouge violet; la bouvarde à trois feuilles (5), charmant arbuste à fleurs d'un rouge éclatant; les fuchsies écarlates et brillantes (6), aux fleurs pendantes et pleines de grâce, laissant échapper de leur calice coloré un rouleau de pétales bleus; la poincillade (7) à fleurs jaunes, dont les corolles sont surmontées par une belle aigrette d'étamines d'un pourpre violet; le dature (8), s'élevant de quelques pieds au-dessus des autres arbustes du pajonal pour montrer avec orgueil ses magnifiques fleurs blanches, longues d'un pied, semblables à des trompettes et exhalant au loin la plus suave odeur, et enfin cent autres

(1) *Araucaria d'ombeyii*, Decand., sorte d'arbre résineux de la famille des conifères.

(2) Sorte de palmier.

(3) Sorte de palmier.

(4) *Cocos nucifera*, sorte de palmier qui produit la noix de coco.

(5) *Crocodilus acutus*, Cuv.

(6) Chiens sauvages qui vivent en troupes nombreuses et se retirent dans des cavernes et des trous de rocher. Leur nombre les rend très-redoutables aux troupeaux.

(7) Chef.

(8) Grande rivière de l'Amérique du Sud, prenant sa source près de Rio-Janeiro, parcourant, d'abord de l'orient à l'occident, puis du nord au sud-ouest, le vaste empire du Brésil, qu'elle sépare du Paraguay à l'orient et au sud, où elle reçoit la rivière Paraguay, un peu au nord de la ville de Corriente. De là, la Parana se dirige vers le sud, traverse une partie des Provinces-Unies, passe à Bellavista, Santa-Lucia, Santa-Fe, Rosario, et va enfin se jeter dans l'Océan Atlantique austral, par le Rio-de-la-Plata, à quelques lieues au nord de Buenos-Ayres. Nous ajouterons ici, pour donner à nos lecteurs une idée de la position du Paraguay (lieu où se passèrent les événemens dont nous allons l'entretenir), qu'il est borné à l'occident par la rivière Paraguay, qui le sépare des Provinces-Unies. Cette petite république, qui fut si longtemps gouvernée par le plus despotique des dictateurs, le docteur Francia, ne forme plus qu'une sorte de carré long, ayant, terme moyen, 70 myriamètres (environ 160 lieues) de longueur, et 25 myriamètres (environ 80 lieues) de largeur.

(9) Chevaux sauvages que les Gauchos vont chasser dans les pampas et qu'ils prennent au lasso. Quand ces animaux sont domptés et dressés, ils font d'excellens chevaux de course, et c'est à ces derniers que l'on donne spécialement le nom de parejeros.

(1) Nom que l'on donne indifféremment à une maison de campagne.

(2) On nomme ainsi un lieu plus ou moins étendu, couvert d'épaisses broussailles.

(3) *Lebretonia coccinea*, de la famille des malvacées.

(4) *Camara sellowiana*, de la famille des gattiliers.

(5) *Bouvardia triphylla*, de la famille des rubiacées.

(6) *Fuchsia coccinea* et *fuchsia splendens*, de la famille des onagrées.

(7) *Poinciana Gilliesii*, de la famille des légumineuses.

(8) *Datura arborea* ou *brugmansia suaveolens*, de la famille suspecte des solanées.

espèces d'arbustes et d'arbrisseaux fleuris, dont les branches entrelacées servaient de supports aux rameaux sarmenteux de la vanille aromatique (1) aux longues gousses parfumées; aux tiges grimpantes du cresson capucine (2), de la cobée (3), et de la mutisie (4), dont les fleurs sont d'un pourpre vif.

D'Azara dirigeait ses pas vers ce charmant pajonal où la nature semblait s'être épuisée à répandre ses charmes les plus séduisans, lorsqu'un spectacle terrible vint arrêter sa marche. Un énorme yacaré (5), ayant au moins douze à quinze pieds de longueur, sortit de l'Yvinaima et s'avança la geule béante et les yeux en feu, en battant la terre de sa queue plate et écailleuse. L'aya, qui connaissait l'impuissance de ses armes à feu contre un monstre dont les écailles osseuses forment une cuirasse impénétrable, pensait à s'éloigner au plus vite, car il n'y a pas de honte à éviter un danger quand il serait inutile de l'affronter, le vrai courage n'excluant pas la prudence. Mais une circonstance aussi inattendue que curieuse pour un naturaliste vint le fixer à la place qu'il occupait et attirer toute son attention. Le monstrueux crocodile changea subitement de marche, et, par un détour oblique, s'approcha de la rivière pour s'y plonger, car il avait aperçu, parmi les épais buissons du pajonal, son plus cruel ennemi prêt à s'élancer sur lui; c'était un yagouareté (le jaguar de Buffon) (6), qui rampait sur le ventre à travers les roseaux pour s'approcher et surprendre sa proie. Quand le tigre en fut à quelques pas, il poussa un râlement profond qu'il termina par un éclat de voix terrible, en se précipitant d'un seul bond sur le caïman. Celui-ci ouvrit une gueule énorme, se retourna par un mouvement brusque, et, de ses formidables mâchoires, saisit la cuisse du yagouareté : il ne la lâcha plus, malgré les prodigieux efforts que faisait l'hôte féroce des forêts pour se dégager, et il se mit à courir lourdement du côté de la rivière pour y noyer son antagoniste. Déjà le ventre livide du reptile laissait derrière lui une longue traînée dans la vase; déjà ses larges mains écartaient les roseaux du rivage, lorsque le yagouareté, las de pousser d'inutiles rugissemens et de développer en vain sa rage impuissante, eut recours au dernier moyen que le désespoir lui suggère toujours en pareille circonstance; il se laissa entraîner sans résister davantage, et ne chercha plus que le moment favorable pour enfoncer ses longues griffes dans les yeux du monstre et les lui crever: ce qu'il fit à l'instant même où ils allaient être submergés. La douleur fit ouvrir la gueule au caïman, et le yagouareté, délivré de cette cruelle étreinte, s'élança sur le rivage.

Cependant, les Gauchos, avertis par les cris du jaguar de la scène qui se passait près d'eux, se disposaient à porter du secours à leur aya. Alonzo s'élança sur le cheval du capitaine et partit au grand galop, en tenant de la main droite son *lasso* qu'il faisait tourner au-dessus de sa tête. Le lasso n'est rien autre chose qu'une corde de cuir tressé dans sa fraîcheur, d'un pouce et demi au moins de circonférence, longue de vingt à trente pieds, très-flexible, avec un nœud coulant à son extrémité. L'intrépide Gauchos s'approche du yagouareté en poussant de grands cris et de toute la vitesse de son cheval; il lance son lasso à l'animal féroce, lui enlace le cou avec une adresse qui ne manque jamais le but, continue de pousser son coursier avec toute la vitesse possible, et traîne après lui le monstre expirant, en décrivant autour de ses camarades, tranquilles spectateurs de cette scène effrayante, un immense cercle à travers les herbes sèches de la savane. Il s'arrête enfin et livre à la curiosité de son chef le yagouareté étranglé.

C'est, après le tigre et le lion, le plus grand et le plus redoutable de tous les animaux composant la féroce famille des chats. D'Azara mesura celui qu'Alonzo venait de tuer, et lui trouva plus de cinq pieds de longueur, non compris la queue qui avait vingt-deux pouces. Sa magnifique robe était d'un fauve vif en dessus, semée de taches plus ou moins noires formant chacune un anneau plus ou moins fermé, avec un point noir au milieu. Ces taches étaient au nombre de quatre ou cinq par lignes transversales sur chaque flanc. (Dans d'autres individus, elles consistent en de simples roses composées de cinq ou six larges points placés autour d'un point central. Dans tous les cas, elles n'ont jamais une régularité parfaite, mais elles sont constamment pleines sur la tête, les jambes, les cuisses et le dos, où elles sont allongées, sur deux rangs en quelques parties, sur un seul dans une autre.) Tout le dessous de son corps était d'un beau blanc, semé de grandes taches noires, pleines et irrégulières. Le dernier tiers de la queue était noir en dessus, annelé de blanc et de noir en dessous; quand il marchait, sa queue effleurait la terre sans traîner.

Après avoir fait écorcher le yagouareté pour conserver sa superbe fourrure, le capitaine jugea prudent de se remettre en marche avec ses gens, afin de s'éloigner des bords de l'Yvinaima, car il savait que le jaguar vit par couple dans les esters marécageux, et il craignait la visite de la femelle pendant la nuit. En avançant dans la pampa, il causait familièrement avec Alonzo, qui marchait à côté de son cheval, en appuyant une main sur sa croupe musculeuse.

— Maître, disait le jeune homme en souriant, quand nous serons arrivés à l'Assomption, cette belle capitale du Paraguay, vous ferez brûler un gros cierge devant la chapelle de Notre-Dame du Prompt-Secours, car, sans l'assistance de la bonne Vierge et de mon lasso, vous passiez un mauvais quart d'heure.

— J'en ferai brûler deux plutôt qu'un, répondit le capitaine. Sans l'intercession de la Madone, j'eusse probablement été avalé par le crocodile, et ton lasso n'y pouvait rien. Ce qui m'étonne, c'est la furie avec laquelle ce hideux reptile s'avançait sur moi, car ces animaux sont ordinairement timides et fuient la présence de l'homme.

— Ce que vous dites là est vrai, maître, et c'est bien rarement que l'on entend parler dans ce pays d'accidens causés par les caïmans (1), quoiqu'ils y soient assez nombreux; mais je vous ferai observer que celui que nous venons de voir appartient à une autre espèce beaucoup plus dangereuse (2), et que probablement lorsqu'il a pris la velléité de se jeter sur vous, c'est que vous alliez marcher sur le sable où il avait enterré ses œufs pour les faire éclore à la chaleur du soleil.

A peine la petite caravane avait-elle fait une demi-lieue, qu'elle découvrit les *bardas* (3) servant d'enclos au petit *chacarra* (4) d'une hutte d'Indien Pasouris. Ils dirigèrent leur marche vers cette estancia, et, en les voyant arriver, le bon vieillard qui occupait avec sa famille cette habita-

(1) *Epidendrum vanilla*, de la famille des orchidées.
(2) *Tropæolum majus* de la famille des géraniers.
(3) *Cobæa scandens*, de la famille des polémoines.
(4) *Mutisia speciosa*, de la famille des semi-flosculeuses.
(5) Ou caïman à lunettes (*alligator sclerops*, Cuv.).
(6) *Felis onça*, Linn.; *tigris americanus*, Boliv.

(1) *Alligator sclerops*, Cuv.
(2) L'espèce du *crocodilus acutus*, Cuv.
(3) Haie vive.
(4) Jardin.

tion solitaire fut d'abord effrayé, parce qu'il prenait nos paisibles voyageurs pour des *quartales* ou *presidios* (1), sorte de grotesques gens d'armes qui ne rencontrent jamais un Indien insoumis sans se donner le plaisir de le massacrer; et remarquez que je ne parle pas de ce qui est arrivé au temps de la conquête, mais de ce qui arrive aujourd'hui, de nos jours, en 1842! Farancaba se hâta de le rassurer, et bientôt la vue de quelques flacons d'eau-de-vie étalés par ses hôtes pour égayer le souper, lui rendit toute son assurance. A sa voix, une vieille femme, suivie de quatre jeunes filles et de cinq à six petits enfans, sortirent d'un pajonal où toute la famille s'était cachée. La vieille Indienne,



pour faire convenablement les honneurs de sa hutte, apporta un vase de bois rempli de *chica*, et le présenta avec beaucoup de grâce au capitaine, afin qu'il bût le premier de cette liqueur délicieuse au goût des indigènes. D'Azara savait parfaitement que refuser le chica de la main d'un Indien, c'est lui faire un cruel affront; cependant, malgré toute sa bonne volonté, il n'eut pas le courage d'accepter, et de la main il repoussa l'offrande; mais il fit oublier bien vite son impolitesse en débouchant un flacon d'eau-de-vie, dont il offrit à la vieille et à son mari. Les Gauchos refusèrent également la boisson favorite des guerriers Guaranis, tandis que Farancaba s'en accommoda fort bien. Or, voici comment se prépare le chica : dans un grand vase de bois, toutes les femmes de la famille, et quelquefois les hommes, viennent cracher tour à tour, autant qu'ils le peuvent, jusqu'à ce que le vase soit au tiers plein de salive; alors ils achèvent de le remplir avec de l'eau, puis ils laissent fermenter le tout pendant vingt-quatre heures, après quoi le chica est prêt à être bu.

Pendant que les Gauchos tiraient de leurs sacs les provisions de voyage, les trois fils de l'Indien Pasouris revinrent de la chasse, et, comme ils avaient été heureux dans leur expédition, ils apportaient plusieurs espèces de gibier. Ils avaient tué avec leurs flèches de roseau enduites de cire : des *ynambous*, sorte de perdrix ayant de l'analogie avec celles d'Europe; un ca-aya (1) ou caraya, singe noir ou d'un roux obscur, dont la voix effrayante, ou plutôt les hurlemens, font retentir les forêts chaque soir et chaque matin; un *lacai* et un *echagou* de *capiygoua* (2), grands rongeurs de la grosseur d'un caniche, habitant le bord des eaux et vivant en fort bonne intelligence avec les crocodiles, si on s'en rapporte à M. de Humboldt; quelques *apéréas* (3), que les Parisiens connaissent sous le nom de cochon d'Inde; ils sont très-communs dans les pajonals, et les Indiens estiment beaucoup leur chair; un lièvre des pampas (4), dont la chair blanche et fade est moins estimée que celle des tatous; deux *tatous*, l'un *mataco* et l'autre *pichiy* (5), singuliers animaux recouverts d'une cuirasse écailleuse et ayant la faculté de se rouler en boule comme nos hérissons, ou de s'aplatir contre la terre lorsqu'un danger menaçant ne leur laisse pas le temps de gagner leur terrier; enfin deux *teyou-gouazous* (6), avec une trentaine des excellens œufs de ces lézards, dont le plus petit avait au moins

(1) Soldats, sous le commandement d'un sous-officier, placés par le gouvernement bésilien dans les pays les plus exposés aux invasions des Indiens. Ils sont fort mal armés, encore plus mal logés dans de misérables cabanes, et, malgré leur camisole de cuir rembourrée de laine, leur couvrant presque tout le corps pour les mettre à l'abri des flèches, ils sont presque toujours battus quand les Indiens les attaquent en nombre. Quelquefois, plusieurs postes de *quartalès* se réunissent pour faire ce qu'ils appellent une *entrada*, précisément ce que nous nommons en Algérie une *razia*. En Amérique, les quartalés qui font une *entrada* s'enfoncent dans les immenses forêts vierges, où les malheureux Indiens, chassés de leur terre natale, se sont réfugiés. Ils brûlent leurs récoltes, leurs forteresses; s'emparent de leur bétail; surprennent les villages pendant la nuit, y mettent le feu, et tuent sans miséricorde les guerriers, les vieillards, les femmes et les enfans, à mesure que ces malheureux cherchent à échapper aux flammes. Enfin, à l'assassinat des femmes et des enfans près, une entrada et une razia c'est tout un.

(1) *Ca-aya*, en guaranis, signifie maître du bois. Ce singe est le *mycetes caraya*, Desm., ou *stentor niger*, Geoff.

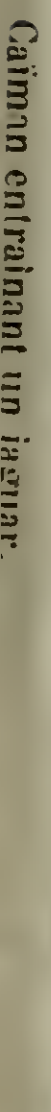
(2) Ou cabiai (*hydrochœrus capibara*, Gml.). Quand il est tout jeune, les Guaranis le nomment *lacai*, et *échagou* lorsqu'il devient adulte. Le nom des vieux *capiygoua* signifie habitant des pajonals voisins de l'eau.

(3) *Apéréa* signifie : tu tombes ici. Cet animal est le *cavia cobaya*, Desm.; *mus porcellus*, Linn., des naturalistes.

(4) Ou agouti patagonien (*chloromys patagonicus*, Penn.).

(5) Le tatou mataco (*dasypus tricinctus*, Linn.; *tatusia apar*, Less.) appartient au genre armadilla, ainsi que le tatou pichiy (*dasypus minutus*, Desm.; *tatusia minuta*, Less.).

(6) *Teyou* signifie lézard, et *gouazou* grand. Cet animal est l'iguane des voyageurs; le *lacerta iguana*, de Linn.; l'*iguana tuberculata* de Laurenti



Caïman entraînant un jaguar.



la grosseur d'un œuf de pigeon. La chair des teyou-gouazous est recherchée par tous les Américains, Indiens et Gauchos, comme un des mets les plus délicats.

De leur côté, les femmes et les enfans avaient été cueillir dans leur chacara le cresson du Para et celui du Brésil (1), pour le faire cuire avec le lièvre des pampas et les aperéas, et relever, par leur saveur piquante, le goût un peu fade de ces animaux; quelques poires de cacaoyer sauvage (2), dont les amandes, nommées *cacao*, sont excellentes fraîches ou grillées sur des charbons ardens : la pulpe du fruit est aqueuse, d'un acide doux et sucré. Les Indiennes en exprimèrent le jus, le mêlèrent avec celui de cannes à sucre (3) qu'elles avaient cueillies dans les esters, et en composèrent une boisson rafraîchissante très-agréable. Le *manioc* (4), dont les racines consistent en de gros tubercules oblongs; après les avoir lavés et rapés, elles exprimèrent, entre deux grosses pierres, le suc vénéneux qu'ils contiennent, puis de ces rapures elles préparèrent un excellent *couac*, généralement connu sous le nom de cassave. La fécule que l'on extrait de ces tubercules n'est rien autre chose que le *tapioca* du commerce. Des ignames (5), originaires de l'Inde, mais si bien naturalisées dans l'Amérique Méridionale, qu'on les trouve dans tous les chacaras indiens; elles firent cuire sous les cendres chaudes leurs racines charnues, et les servirent avec des tubercules de patates (6) douces, exhalant une suave odeur de rose.

Enfin, pour mettre le comble à leur politesse hospitalière, les Indiens étalèrent sur une natte les fruits qu'ils avaient été cueillir dans les bois. Le nombre en était grand; mais, pour vous ennuyer le moins possible, je ne vous citerai que les meilleurs, comme, par exemple, ceux de la grenadille incarnate et de la grenadille quadrangulaire (7). La première de ces lianes a les tiges très-longues et grimpantes, les feuilles à trois lobes et des fleurs bleues dans lesquelles on croit reconnaître les instrumens de la passion, les clous, le marteau, et la couronne d'épines, ce qui, du reste, est commun aux fleurs de toutes les espèces de grenadilles. Ses fruits sont violâtres, de la grosseur d'un œuf de poule, et excellens. La seconde de ces lianes a les tiges ailées, grimpant jusque sur la cime des plus grands arbres, à soixante pieds de hauteur; ses feuilles sont en cœur, ses fleurs pourpres, odorantes, et ses fruits fort bons, de la grosseur d'un melon.

Cet abondant festin fait sur l'herbe, à la porte de la hutte, eut bientôt mis tout le monde en gaieté, et le capitaine ne crut pas devoir ménager l'eau-de-vie pour faire honneur à une aussi gracieuse hospitalité. Vers la fin du repas, le vieil Indien était devenu d'une joie si expansive, qu'il crut devoir régaler les voyageurs d'une chanson indienne qu'il avait composée dans sa jeunesse, au temps où on le comptait au premier rang des plus braves guerriers Pasouris. En conséquence, sur un mode lent et monotone, il se mit à beugler de toute la force de ses poumons : *Ho, ho, bugre ita najy! ho, ho!* ce qui peut se traduire ainsi : « Ho, ho, le Botocoudo a été renversé. » Et il répéta, tant que dura son chant, les mêmes paroles qui en constituaient toute la poésie.

Farancaba, de la nation des Botocoudos, ne prit nullement goût à la mélodie du vieillard. Il fronça les sourcils, se rida le front, serra les dents, pâlit et porta doucement la main au manche de son couteau; puis il se leva et se précipita tout à coup sur l'imperturbable chanteur. Mais le jeune Alonzo suivait Farancaba des yeux depuis le commencement de la chanson; car, connaissant bien l'esprit des sauvages, il avait prévu ce qui devait arriver. Plus leste que le Botocoudo, il lui saisit le bras au moment où il allait commettre le meurtre, lui arracha le couteau qu'il jeta loin de là, et il en résulta entre lui et le meurtrier une lutte terrible. L'Indien était évidemment le plus robuste et le plus furieux, mais le Gauchos était le plus souple et le plus adroit; Farancaba fut renversé, et la force fut, comme toujours, vaincue par l'adresse et la prudence. Le vieillard avait vu la lame d'acier menacer sa poitrine, il entendait la scène orageuse qui se passait derrière lui, mais sa dignité sauvage ne lui permit ni de tourner la tête ni d'interrompre son chant.

Grace à l'intercession et à la fermeté de l'aya, l'ordre se rétablit assez promptement; mais Farancaba resta sombre et boudeur une partie de la soirée, et il menaça même le chanteur et le jeune Alonzo d'une vengeance qui ne se ferait pas longtemps attendre. Pour ramener la gaieté générale, le capitaine fit une nouvelle distribution d'eau-de-vie, et pria l'Indien de cesser son chant; ce que celui-ci fit aussitôt. Quelques instans après, le front du Botocoudo se dérida, un sourire singulier parut sur ses lèvres, et il secoua, d'un air assez amical, la main d'Alonzo et celle que lui tendit le peu rancunier Pasouris.

Ce dernier proposa une danse indienne pour terminer dignement le banquet, et tous les Gauchos se levèrent pour y prendre part avec la famille de leur sauvage amphitryon. Le bruit de la *maroca* (1) et celui de la conque (2) invitèrent bientôt les danseurs à se mettre en place. Autour de la nate devant laquelle étaient assis l'aya et son ami Noséda, ils se rangèrent en cercle tous les uns derrière les autres, d'abord les hommes, puis les femmes, chacune ayant ses enfans derrière elle : le plus grand passe les bras autour du corps de sa mère et la tient bien serrée, le second en fait autant à l'égard du premier, et ainsi de suite. La vieille, alors, joignit sa voix aigre et criarde au bruit des instrumens, et la danse commença. Tout le monde se mit à tourner gravement autour de d'Azara, en faisant avec lenteur et alternativement un grand pas en avant et un petit en arrière, et accompagnant cette marche de mouvemens uniformes de l'un à l'autre côté, avec la partie supérieure du corps, les hanches, et les mains jointes et pendantes. Quand ils eurent marché de cette manière pendant quelque temps, ils revinrent avec précipitation à leur point de départ, pour recommencer de la même manière, et cela pendant plus d'une heure, sans interruption. La danse étant finie, tout le monde s'accommoda d'un coin de la hutte pour s'étendre sur une natte ou une peau de bœuf, et passer la nuit dans un sommeil souvent troublé par le bourdonnement insupportable et la piqûre des *moskitos*, sortes de cousins très-incommodes.

Le lendemain, une heure et demie avant le jour, les voyageurs furent sur pied et prêts à partir. Comme la petite troupe devait s'enfoncer dans les montagnes âpres et rocailleuses d'Amambay, en remontant le cours de l'Yvinaima, et que

(1) *Spilanthus oleracea* et *spilanthus fusca*.
(2) *Theobroma sylvestris*, Willd.
(3) *Saccharum officinarum*.
(4) *Jatropha manihot*.
(5) *Dioscorea alata*.
(6) *Convolvulus battatas*.
(7) *Passiflora incarnata* et *passiflora quadrangularis*.

(1) Instrument de musique consistant en une calebasse bien sèche, renfermant quelques cailloux que l'on agite comme une crecelle pour battre la mesure.

(2) Cette conque consiste en une corne de bœuf et ne donne guère que deux ou trois tons; mais elle est suffisante pour accompagner des airs qui n'ont pas plus de notes.

la route devenait impraticable pour les chevaux, d'Azara prit des arrangemens avec un des fils du vieil Indien et le fit partir à l'instant même pour conduire son coursier et celui de son ami dans une estancia où il devait se rendre au sortir des montagnes. La petite caravane se mit ensuite fort gaiement en route, sans s'apercevoir que Farancaba n'en faisait plus partie. Déjà l'on marchait depuis une heure lorsque d'Azara aperçut l'Indien accourir par le chemin le plus court en perçant droit à travers les broussailles. Il s'approcha du capitaine et lui dit avec un rire farouche :

— Aya, tiens, regarde; vois-tu du côté où le soleil va se lever tout à l'heure, le ciel est rouge et enflammé : c'est ainsi qu'il se colore souvent dans les forêts des Pasouris quand un Botocoudo a passé par là.

D'Azara se retourna et vit en effet les nuages se teindre d'une lueur empourprée qui ne ressemblait guère à l'aurore. Bientôt après, une colonne d'épaisse fumée s'éleva au-dessus des bois, puis une flamme vive et ondoyante vint éclairer les pampas. Alors Farancaha s'éloigna en chantant la chanson de guerre de sa nation, et il fut se mêler aux Gauchos de la troupe.

— On dirait, s'écria le capitaine, que c'est la hutte où nous avons couché qui est en feu.

— Signor, dit Alonzo, si vous connaissiez comme moi le caractère des Indiens Botocoudos, vous n'en douteriez pas, et vous auriez reconnu du premier coup la besogne de Farancaha.

— Je le punirai de ce crime épouvantable, s'écria le capitaine.

Et, dans son indignation, il doubla le pas pour atteindre ses gens; mais Alonzo l'arrêta par le bras, et lui dit pour le calmer :

— Une punition en telle circonstance ne serait pas prudente, car vos Gauchos ne partageront ni votre opinion ni votre colère. Dès leur plus tendre enfance, ils sont habitués à regarder comme une bagatelle le pillage, le meurtre et l'incendie, quand ils ont été commis contre des Indiens, et il n'en est peut-être pas un d'eutre eux qui ne se soit donné ces plaisirs-là pour des causes tout aussi légères. D'une autre part, vous commettriez une injustice, car les Botocoudos sont en guerre avec les Pasouris, et, selon les droits d'une guerre indienne, Farancaha, même quand il n'aurait pas été insulté, n'a fait que ce qu'il avait le droit de faire. Je serais même bien étonné si avant de venir nous joindre il n'avait pas massacré les deux vieillards, leurs filles et leurs petits-enfants, car tout cela est dans l'usage ordinaire de ces peuples.

— Comment se fait-il que les gouvernemens américains ne prennent pas des mesures pour empêcher de tels brigandages?

— Ils s'en garderaient bien! ils les encourageraient plutôt, car nous n'avons pas la peine de détruire les Indiens quand nous sommes assez heureux pour qu'ils s'entre-tuent entre eux.

Cette observation était juste; aussi le capitaine n'y répondit-il pas, et il se borna à secouer la tête d'un air chagrin, mais en ralentissant sa marche. Après un moment de silence, il reprit :

— Tout cela est déplorable et malheureusement trop vrai. Cependant je n'en chasserai pas moins Farancaha, s'il a l'audace de rester avec nous après un pareil coup.

— Il aura cette audace.

— Cela me paraît un peu fort.

— C'est une chose toute simple.

— Comment cela?

— Il restera pour attendre le moment favorable de m'enfoncer son couteau dans la poitrine; il ne nous quittera pas avant qu'il ait satisfait sa vengeance, dût-il nous suivre deux ans comme un chien maltraité.

— Mais cet homme-là est donc un scélérat?

— Pas du tout, c'est un très-brave et très-honnête Indien, qui se ferait tuer pour vous, parce qu'il vous a promis de vous servir fidèlement, et qu'il n'a aucune vengeance à exercer sur votre personne.

La conversation en resta là; et le capitaine, bien déterminé à renvoyer le Botocoudos, prit néanmoins le parti de dissimuler avec lui jusqu'à une prochaine occasion.

Sur les neuf heures du matin, les voyageurs quittèrent les pampas pour s'enfoncer dans les profondes forêts vierges qui couvrent la base des montages d'Amambay, et le naturaliste Noséda eut plus d'une observation à faire. Sur les bords de l'Yvinaima, il admirait surtout : le cyprès chauve ou schubertie distique (1), qui, malgré l'éternel printemps du pays qu'il habite, se dépouille chaque année de ses feuilles : cet arbre magnifique, de cent à cent vingt pieds de hauteur, croît dans les lieux inondés; ses racines produisent autour de lui, mais à quelque distance, des espèces de cônes creux, à parois minces, hauts de deux à quatre pieds, sur douze à dix-huit pouces de diamètre. Les Indiens les coupent et les emportent pour en faire des ruches à loger des abeilles. — L'homalier à grappe (2), dont les fleurs d'un blanc verdâtre se détachent avec grâce sur le vert foncé de ses grandes feuilles ovales et persistantes. — Le poivrier d'Amérique (3), arbre singulier, dont les rameaux effilés et pendants exhalent une forte odeur de poivre : de ses baies, rouges et odorantes, on fait un vin agréable, mais échauffant. — Le ceïba (4) ou fromager, qui élève jusque dans les nues son immense cime, et qui ne le cède en grosseur qu'au baobab africain. A ses grandes fleurs pourpres succèdent des graines enveloppées dans un coton court, mais propre à bourrer des matelas et à confectionner des chapeaux. Avec son tronc, les sauvages font des canots très-légers. — Le munguba (5), du même genre que le précédent et lui ressemblant, mais à fleurs très-grandes, blanches en dedans et rougeâtres en dehors : les Indiens fabriquent des cordages avec son écorce. — Le sapotillier (6), dont le fruit, ayant la forme et la grosseur d'une pomme, est un des meilleurs de l'Amérique. — Le samaouma (7) de cent pieds d'élévation, dont les magnifiques fleurs ressemblent à des lis, et ne paraissent jamais que quand l'arbre est dépouillé de ses feuilles. Mais ce serait à n'en plus finir si je voulais énumérer les nombreuses espèces de bois de teinture, de palmiers, dattiers, cocotiers, pins, cyprès, etc., etc., qui entre-croisent leurs rameaux flexibles dans les forêts des Andes d'Amambay. Souvent nos voyageurs étaient obligés d'employer la hache pour se frayer un passage à travers les cordages de lianes qui s'entre-croisaient de mille manières, semblables à d'énormes filets en réseaux tendus sur leur chemin. Là, c'était la solandre aux grandes fleurs blanches et en trompette, qui entortillait ses rameaux sarmenteux autour du bacao (8), dont les graines fournissent un très-bon cacao. La grenadille bleue et celle du Brésil (9), aux tiges

(1) *Cupressus disticha*, LINN., de la famille des conifères.
(2) *Homalium racemosum*, LINN., de la famille des homalinées.
(3) *Schinus molle*, LINN., de la famille des térébinthacées.
(4) *Bombax heptaphyllum*, LINN., de la famille des malvacées.
(5) *Bombax munguba*, MART., de la famille des malvacées.
(6) *Achras sapota*, JACQ., de la famille des sapotilliers.
(7) *Eriodendron samaüma*, MART., de la famille des malvacées.
(8) *Theobroma bicolor*, HUMB., de la famille des bytlneriacees
(9) *Passiflora cœrulea* et *passiflora brasiliensis*, LINN., de la famille des passiflorces.

filuettes, semblables à de grosses ficelles, s'élançaient en guirlandes d'un arbre à l'autre, mêlaient leurs rameaux fleuris à ceux de la bignone équinoxiale (1), et à cent autres lianes entrelacées d'une manière inextricable.



L'Indien, accoutumé à ce genre de voyage, marchait devant et frayait le passage. Comme la marche des voyageurs était très-lente, de temps à autre Alonzo s'écartait dans les clairières pour chasser, et rarement il revenait les mains vides. Cependant il en fut autrement vers le midi, instant où l'extrême chaleur avait forcé nos voyageurs à s'asseoir sous l'ombrage d'un carolinéa pour se reposer : on l'aperçut tout à coup sortant d'un taillis à reculons et marchant lentement, avec précaution, de cette étrange manière, sans détourner la tête une seule fois pour regarder son chemin ; ses yeux ne se détournaient pas d'un objet qui paraissait fixer toute son attention, et il tenait son fusil en joue sur cet objet, sans néanmoins faire feu. Les Gauchos comprirent parfaitement ce dont il s'agissait; ils s'armèrent et se réunirent en une masse serrée pour aller au secours de leur camarade. Voici ce qui s'était passé : Alonzo se promenait sans défiance dans un taillis assez épais, quand tout à coup il aperçut à dix pas de lui un yagouareté couché au pied d'un arbre. Un chasseur inexpérimenté eût été infailliblement perdu ; car si, dans ce cas, la frayeur arrache un cri, fait prendre la fuite ou occasionne seulement quelque mouvement brusque, le monstre se précipite sur le chasseur, et la mort est inévitable. Le parti le plus sûr est de se retirer lentement, en tenant les yeux fixés sur ceux du tigre, et de s'arrêter s'il marche sur vous. Alors il s'arrête lui-même et ne recommence à vous suivre que lorsque vous recommencez à marcher. Alonzo, qui connaissait parfaitement cette manœuvre, n'hésita pas à la mettre en pratique, car son fusil, chargé avec de très-petit plomb, était dans ses mains une arme tout à fait inutile. Si d'un coup de fusil vous ne frappez pas l'animal d'une balle dans la tête ou dans le cœur, si vous ne le tuez pas raide, il ne manque jamais de se jeter sur vous, et cela arrive même à la vue d'une simple amorce brûlée, quand par malheur le fusil rate. Le jeune chasseur fut assez habile pour maintenir le yagouareté à distance, en s'arrêtant à propos, et pour gagner ainsi la clairière où le monstre n'osa pas le suivre.

Débarrassé d'un hôte aussi dangereux, lui et ses camarades revinrent s'asseoir sous l'ombrage de l'arbre, où ils avaient laissé leur dîner à moitié fait, et ils furent très-étonnés de trouver là Farancaba dormant ou faisant semblant de dormir. Je ne sais ce qu'en pensa le malencontreux Alonzo, mais on vit un sourire ironique passer rapidement sur ses lèvres. Après un tel événement, il était naturel que la conversation tombât sur le yagouareté, et d'Azara demanda au jeune chasseur ce qu'il savait de son histoire et de ses mœurs.

» Avant que les Indiens connussent le chien d'Europe apporté par les Espagnols et devenu sauvage dans nos pampas, dit le jeune Alonzo, le monstre dont nous parlons se nommait simplement *yagoua*. Mais ce dernier nom fut transporté par les Gouaranis aux chiens d'Europe, et dès

1. *Bignonia æquinoxialis*, Linn., de la famille des bignones.

lors, pour distinguer l'ancien *yagoua* de ces nouveaux animaux, ils ajoutèrent à son nom l'épithète *été*, qui signifie *vrai* et non pas *grand*, comme l'a dit le naturaliste français Buffon. Le *yagoua-été*, ou yagouareté, est donc pour les sauvages un *vrai chien*, et je puis dire un chien terrible. Il est répandu exclusivement depuis le Mexique jusque dans les pampas de Buenos-Ayres, et nulle part il n'est plus commun et plus dangereux que dans le pays où nous sommes, malgré le climat tempéré et la nourriture abondante que lui fournit la grande quantité de bétail paissant en liberté dans les plaines. Ici il attaque constamment l'homme, tandis que ceux de la Guyane, du Brésil et des parties les plus chaudes de l'Amérique fuient devant lui, à moins qu'ils ne soient pressés par la faim ou qu'ils n'aient été attaqués les premiers. Les bois marécageux du Parana, du Paraguay et des pays voisins sont peut-être les endroits où cette espèce s'est le plus multipliée, et où les accidens sont le plus nombreux. Lorsque, à cause de l'expulsion des jésuites, on étendit les établissemens ou estancias espagnols depuis Montévidéo jusqu'à Santafé de la Véracruz, au nord, on trouva tant de yagouaretés, qu'on en tuait deux mille par an; mais aujourd'hui, 1796, leur destruction annuelle ne va pas à mille.

» Presque régulièrement, le matin au lever du soleil et le soir à l'entrée de la nuit, ils poussent un petit cri flûté avec une forte aspiration pectorale, qui jette l'effroi chez tous les êtres vivans, à une très-grande distance. Ce cri est tout à fait différent de celui que vous avez entendu hier et qu'il jette quand il est irrité. Durant la nuit, et principalement pendant le temps de ses amours, il rugit et prononce, pour ainsi dire, d'une manière continue les syllabes *pou*, *pou*, *pou*. Lorsqu'il dévore une victime, l'agouarachay (1) a quelquefois l'audace de venir partager sa proie; dans ce cas, l'yagouareté, sans se mettre beaucoup en colère, plisse son front, agite seulement l'extrémité de sa queue en grommelant, et crache de temps en temps ses *freuch*, *freuch*, absolument comme un *chibi*, ou chat domestique.

» L'yagouareté se plait particulièrement dans les esters et les grandes forêts traversées par des fleuves, dont il ne s'éloigne pas, parce qu'il s'y occupe sans cesse de la chasse des loutres, des capiygouas (2), des pags (3) et autres, car tous les animaux, sans exception, lui sont bons, et il dévore même jusqu'au *couïy* (4) malgré ses aiguillons poignants, et au *yagouaré* (5), dont l'odeur est tellement fétide et suffocante, qu'elle chasse ou asphyxie tous les autres animaux. Il nage avec beaucoup de facilité, et va dormir, pendant le jour, sur les ilots, au milieu des touffes de joncs, de roseaux. S'il est habile nageur, on dit qu'il n'est pas moins adroit pêcheur : si l'on en croit les Indiens, il entre dans la rivière aux endroits où l'eau est dormante, et il laisse tomber sa bave qui attire les poissons; d'un coup leste de sa patte de devant il les saisit, les jette sur le rivage, puis il les mange. Sa force est prodigieuse, et je l'ai vu plusieurs fois traîner dans les bois, en courant avec agilité, un bœuf ou un cheval qu'il venait d'égorger. Lorsqu'il attaque un grand animal, il le tue d'une manière singulière : d'un bond il s'élance sur son cou, il lui pose une patte de devant sur l'occiput, et de l'autre lui saisissant le museau, il lui lève la tête et lui brise la nuque en un moment, sans avoir besoin d'y mettre la dent.

» Il est, sans contredit, l'animal le plus redoutable de toute l'Amérique du Sud, et cependant la conscience de sa force ne l'empêche pas de mettre de la prudence dans ses attaques. S'il rencontre un troupeau de *tagnicatis* (1), il le suit en silence, et, saisissant le moment opportun, il se jette sur un des traînards, le tue en un instant, puis grimpe sur un arbre avec beaucoup d'agilité. Les tagnicatis, furieux de la mort de leur camarade, tournent quelque temps autour de l'arbre en poussant des cris de fureur et de vengeance, et ils finissent par se retirer. C'est alors seulement que le yagouareté descend pour dévorer tranquillement sa proie.

« Si le yagouareté se jette sur le *mborébi* (2), celui-ci, qui baisse constamment la tête presque jusque entre ses jambes de devant en courant, l'entraine dans les parties les plus épaisses des bois, le fait passer par les fourrés les plus serrés en rompant, écartant et déchirant tout ce qu'il rencontre, jusqu'à ce qu'il ait brisé son ennemi ou qu'il s'en soit débarrassé. Il n'est pas jusqu'au *gnouroumi* (3) qui n'essaye de résister à cet animal cruel : il l'embrasse avec ses longs bras, lui enfonce ses ongles énormes dans les flancs, et il arrive quelquefois, disent les Indiens, que l'un et l'autre restent morts sur l'arène. Cependant, je dois avouer que ceci ne me paraît guère probable, car le gnouroumi est un être innocent, faible, lent, et qui n'oppose pas la moindre résistance quand on l'assomme à coups de bâton.

« Les chevaux se défendent en lui lançant des ruades, et ceux qui sont entiers, loin de fuir devant lui, le poursuivent quelquefois lorsqu'ils l'aperçoivent, et le mettent en fuite. Les bœufs se disposent en cercle, croupe contre croupe, lui présentent leurs cornes et parviennent souvent à le tuer s'il se précipite sur eux avec trop d'impétuosité. Du reste, le yagouareté fuit presque toujours lorsqu'il est à découvert, en plaine; il ne fait volte-face que lorsqu'il rencontre un buisson ou des herbes hautes dans lesquels il puisse se cacher et attendre sa proie, car il a le caractère de tous les autres chats, et n'attaque guère que par surprise. Heureusement qu'il n'est pas cruel à la manière du loup et des petits carnassiers; il ne tue que lorsqu'il a faim, et une seule victime lui suffit.

« La nuit, sa hardiesse est extrême, et c'est alors seulement qu'il sort des épais taillis où il dort pendant le jour, pour se mettre en quête de sa proie. Il vit cantonné dans le pays qui l'a vu naître, tantôt solitairement, tantôt avec sa femelle qu'il aime beaucoup. Celle-ci ne met bas que deux petits, dont elle se fait accompagner aussitôt qu'ils sont assez forts pour la suivre. Elle leur est fort attachée, et les défend sans hésitation, avec fureur, contre tous les dangers qui peuvent les menacer : malgré cela, il arrive assez fréquemment que de hardis chasseurs les lui prennent, mais ils les tuent après les avoir gardés quelques jours, car il est impossible de dompter la férocité de leur caractère. Cet animal, pris fort jeune, paraît s'apprivoiser assez facilement, au point de jouer avec son maître; mais, dès qu'il se sent assez de force, il ne manque jamais l'occasion de le saisir en traître et de le dévorer. Malgré sa grande taille, il grimpe sur les arbres avec autant d'agilité qu'un chibi sauvage, pour faire aux singes une cruelle guerre. Mais sur la terre, quoique très-prompt et sûr de sa proie dans son premier mouvement, il est très-peu léger à la course et se retourne difficilement.

(1) Sorte de renard (*agouara* en langue guaranis). C'est mon *vulpes cinereo-argenteus*, Boit., *Jardin des plantes*, et le *canis cinereo-argenteus* de Schreb. et Fr. Cuv.

(2) Ou cabiais, *hydrochœrus capybara*, Desm.

(3) Ou paca brun, *cælogenus subniger*, Fr. Cuv.

(4) Ou coendou, *erethizon Buffonii*, Fr. Cuv.

(5) La mouffette mapurito, *mephitis mapurito* de Less.; *viverra mapurito* de Gml.

(1) Le pécari tajassou des naturalistes, *sus tajassu*, Linn., *dicotyles labiatus*, Fr. Cuv.

(2) Ou tapir d'Amérique, *tapir americanus*, Linn.

(3) Ou fourmillier tamanoir, *myrmecophaga jubata*, Linn.

« J'ai un goût très-prononcé pour la chasse aux yagouaréte, parce que j'y trouve à la fois honneur, plaisir et profit; je me serais même livré entièrement à ce noble exercice sans une circonstance qui me retint.

— Peut-on connaître cette circonstance? dit d'Azara.

— La voici. Je suis né à Santo-Domingo-Socianos, à quelques lieues au nord de Buenos-Ayres. Tout près de la demeure de mon père était celle des parens de Francesca, cette jolie, cette bonne Francesca aux yeux noirs et à la chevelure blonde. Nous fûmes élevés ensemble, et la tendre amitié de l'enfance se changea peu à peu, à mesure que nous grandissions, en un amour que la mort seule pourra éteindre dans nos cœurs. Nos parens, auxquels notre hymen convenait, allaient bientôt nous unir, quand le père de Francesca reçut dans sa maison une vieille *gitana* (1) nouvellement arrivée d'Espagne, d'où probablement elle a été chassée pour quelque escroquerie. La vieille sorcière me prit en haine parce que je me moquais assez ouvertement de sa prétendue puissance magique. Pour se venger, elle fit croire au père de ma maîtresse que les astres lui avaient révélé ma destinée, et qu'avant ma vingtième année je serais dévoré par un yagouaréte. Je me contentai de rire de cette prédiction, mais mon futur beau-père y crut, et notre mariage fut retardé jusqu'au moment où j'aurais passé l'époque fatale de ma vingtième année. Francesca, quoique peu superstitieuse, me fit promettre de renoncer à la chasse au tigre, ce que je lui promis; puis, de sa jolie main, elle me passa au cou un scapulaire dont la vertu miraculeuse consiste à délivrer des dangers les plus pressans. Voici ce précieux talisman, — dit Alonzo en sortant de dessous son gilet un petit sac de toile rouge, dans lequel était cousu une vieille médaille de cuivre à l'effigie de saint Ignace de Loyola. Puis il continua : — C'est peut-être à lui que je dois de n'avoir pas été dévoré il y a une heure, et, ce qui est fort singulier, c'est que, si j'eusse péri sous la griffe terrible du monstre, la prédiction de la gitana eût été accomplie, car c'est aujourd'hui le dernier jour de ma dix-neuvième année. »

Les Gauchos ne sont rien moins que des esprits forts, aussi félicitèrent-ils bien sincèrement leur camarade de cette dernière circonstance. L'aya lui ayant demandé comment on chassait le yagouaréte, il reprit la parole :

« On chasse ce terrible animal de plusieurs manières, dont les principales sont au lasso, comme vous l'avez vu hier, ou au *lasso à boules*. Ce dernier consiste en trois pierres grosses comme le poing, attachées à des cordes fortes, longues de trois pieds et réunies à un centre commun comme autant de rayons. On fait tourner les pierres autour de la tête en les tenant par le centre de la corde, comme une fronde, et on lance le lasso sur l'animal : les boules, tirant la corde, l'entortillent autour du yagouaréte, et quelquefois le frappent mortellement. Le plus ordinairement, l'animal empêtré est renversé, et le chasseur, pendant qu'il se débat, lui jette très-aisément autour du cou un autre lasso à nœud coulant.

« La seconde chasse se fait en attaquant l'animal corps à corps, et si c'est la plus dangereuse, c'est aussi celle qui fait le plus d'honneur à celui qui est assez courageux pour la tenter. On s'arme d'une lance longue de cinq pieds, on porte sur son bras gauche une peau de mouton garnie de son épaisse toison, et on s'avance hardiment dans le pajonale où on sait que l'animal s'est retiré. A l'instant où le monstre s'élève sur ses pieds de derrière pour s'élancer, l'intrépide chasseur le perce de sa lance. S'il manque son coup, il abandonne à l'animal sa peau de mouton, et, pendant que celui-ci s'acharne dessus, il reçoit un second coup de lance qui l'étend mort sur la place.

« Nous avons dans nos pampas une innombrable quantité de *yagouas* ou chiens devenus sauvages, qui vivent en troupes, se nourrissent de chasse et habitent dans des cavernes. Ces chiens, pris jeunes et élevés à la maison, sont de moyenne taille, mais pleins de force et de courage. Quand ils sont bien dressés à la chasse et que leur meute nombreuse est appuyée par plusieurs piqueurs, le yagouaréte fuit devant eux en frémissant de colère et en se retournant souvent pour faire tête à ses ennemis. Leurs bruyans aboiemens le mettent hors de lui et redoublent sa fureur; alors il s'arrête au pied d'un arbre, joue des pattes de devant, et tous ceux qui sont atteints sont ordinairement éventrés d'un seul coup. On profite de ce moment pour le tirer, en ayant soin de ne pas se montrer, car aussitôt qu'il aperçoit le chasseur, il laisse là les chiens et s'élance sur lui. Quelquefois il monte sur un arbre et on l'abat à coups de fusil. »

Pendant qu'Alonzo racontait, le soleil avait baissé sur l'horizon, et, la chaleur étant devenue supportable, les voyageurs se remirent en marche. Vers la fin du jour, ils entrèrent dans un nouveau pampa couvert d'un magnifique tapis de verdure. La fleur jaune et radiée de la ximénésie (1) se mêlait au feuillage des zinnia (2) à fleurs pourpres; les grandes corolles en entonnoir et d'un brun noirâtre des salpiglossis (3) faisaient valoir les tubes pétaloïdes jaunes et bleus des nierembergies (4); la calandrine (5) aux grandes fleurs d'un rose violacé; les hampes gracieuses des gloxinies (6) bleues; les bégonia (7), dont les fleurs bizarres font le désespoir des botanistes et la honte de leurs méthodes; les petunia (8), dont les fleurs blanches parfument l'atmosphère des plus suaves odeurs; le *parqui* (9), inodore pendant le jour et ne laissant exhaler que dans la nuit la suavité de ses parfums, et une multitude d'autres magnifiques enfans des prairies formaient un tapis à mille couleurs, s'étendant à perte de vue. Sur les bords d'un limpide ruisseau se trouvait un charmant bosquet de carolinéa (10) portant leur belle tête de verdure jusqu'à soixante pieds d'élévation, et dont les magnifiques fleurs se composent de cinq lanières longues de plus de six pouces, laissant échapper une immense aigrette d'étamines d'un blanc jaunâtre.

La nuit approchait : le capitaine, séduit par les beautés de cette riante campagne, résolut d'y bivouaquer et ordonna la halte. Après avoir soupé avec le gibier tué pendant la marche et les fruits sauvages, mais délicieux, cueillis dans les forêts, chacun s'étendit autour d'un grand feu pour y dormir en attendant les nouvelles fatigues du lendemain. La nature, qui a tout fait pour le mieux, a placé les nuits les plus fraîches et les plus humides dans les climats les plus chauds, d'où il résulte qu'un bon man-

(1) Bohémienne disant la bonne aventure.

(1) *Ximenesia encelioïde*, de la famille des radiées.
(2) *Zinnia elegans*, Linn., de la famille des radiées.
(3) *Salpiglossis atropurpurea*, de la famille des scrophulaires.
(4) *Nierembergia filicaulis* et *gracilis*, de la famille des solanées.
(5) *Calandrina grandiflora*, Lind., de la famille des pourpiers.
(6) *Gloxinia speciosa*, de la famille des bignones.
(7) *Begonia argyrostigma*, Fisch. Les botanistes ont vainement cherché à placer les plantes de ce genre dans une de leurs familles naturelles. Tantôt ils les ont mises avec les polygonées, puis auprès des concombres, puis avec rien du tout, puis enfin, pour se tirer d'affaire, ils en ont créé une famille, celle des bégoniacées, composée d'un seul genre et placée au hasard entre les euphorbes et les passiflores.
(8) *Petunia nyctaginiflora*, Juss., de la famille des solanées.
(9) *Cestrum parqui*, l'Her., de la famille des solanées.
(10) *Carolinea insignis*, Willd., de la famille des bombacées.

teau est aussi utile dans l'Amérique équatoriale que dans le haut Canada, et que chacun de nos voyageurs s'enveloppa de son mieux, si ce n'est Alonzo qui avait perdu son manteau pendant la marche. Au moment où le sommeil allait clore la paupière de l'aya, un cri sinistre retentit dans le pampa. Tout le monde se leva aussitôt; pour détourner la bête féroce, d'Azara fit jeter dans le feu prêt à s'éteindre une bonne quantité de bois, car il savait que la flamme effraye les animaux sauvages et les met en fuite. Cependant le cri du yagouaréié ne se faisant plus entendre, les voyageurs commencèrent à se rassurer, et ils s'assirent en rond autour du brasier ardent. Farancaha se rapprocha d'Alonzo, et, lui tendant la main, il lui dit :

— Gauchos, tu as froid, car tu trembles, et tu n'as pas un cœur de femme qui bat à l'approche du tigre.

— C'est vrai, répondit le jeune homme.

— L'Indien n'a pas le cœur rancunier, reprit Farancaha, il pardonne à son frère, lui donne à manger quand il a faim et le couvre de son manteau quand il a froid. Veux-tu oublier ce qui s'est passé hier et redevenir mon frère?

— Je le veux bien.

Le sauvage ôta de dessus ses épaules une peau de mouton crasseuse, imprégnée de sa sueur et sentant l'Indien à dix pas; il s'approcha d'Alonzo, lui enleva sa veste de coton avec beaucoup d'adresse, la remplaça, sur les épaules du jeune homme, par sa fourrure de mouton grossière, mais chaude, puis il se glissa devant les Gauchos et s'étendit entre eux et le feu, sous prétexte que la veste légère d'Alonzo qu'il avait endossée ne le défendait pas suffisamment contre l'humidité de l'air.

La nuit était fort sombre, lorsque, vers minuit, le capitaine entendit un gémissement court, puis un craquement d'os qui se brise, et enfin un froissement dans les broussailles, comme si on y traînait quelque chose. Au même instant, Farancaha, l'œil en feu, le bras tendu, se leva de toute sa hauteur et poussa un éclat de rire affreux.

— Le bras du Botocoudos peut être faible quelquefois, mais son esprit est grand et subtil comme celui de l'*agouara-gouazou* (1), ce qu'il ne peut avoir par la force, il l'obtient par la ruse. Écoute, aya, je vais te dire une chose que le Gauchos avait oubliée. L'yagouaréié ne craint pas le feu des bivouacs, car il est brave. Il a le flair excellent; de loin il reconnaît sa proie à l'odorat, et il sait la choisir entre plusieurs autres. Si autour de ton feu il y avait un chien, un nègre, un Indien et une peau blanche, il aurait pris le chien; faute de chien, le nègre; faute de nègre, l'Indien; faute d'Indien, l'Espagnol. L'yagouaréié est rusé, mais le Botocoudos, pour se venger, trompe l'yagouaréié; il met son manteau sur les épaules du Gauchos, il lui enlève subtilement l'amulette rouge, et le yagouaréié mange l'Espagnol en croyant manger le Botocoudos.

En terminant ce discours, où d'abord personne ne comprit rien, Farancaha étendit la main et montra le scapulaire d'Alonzo; puis il s'élança d'un bond par-dessus la tête des Gauchos, se mit à courir dans le pampa avec l'agilité d'un cerf, et on ne le vit plus. Le capitaine appela le jeune chasseur Alonzo, mais il ne répondit pas, car le yagouaréié l'avait emporté dans les bois.

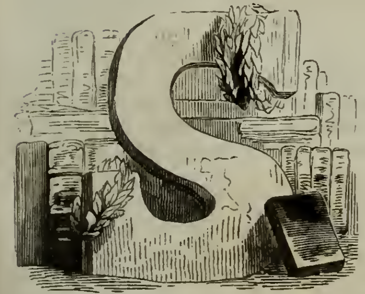
BOITARD.

(1) Le renard ou raton crabier, que les Indiens nomment *agouara* (renard) et *gouzou* (grand).



AU DIABLE LA FAMILLE

À MON PETIT-FILS JULES DE CANCLAUX.



osthène de Rennecourt venait d'achever ses études. Il rapportait sous le toit paternel une ample moisson des ces couronnes justement enviées que se disputent les élèves du collége Rollin : un prix obtenu à l'Université.

L'estime de ses maîtres, que les progrès de Sosthène, son intelligence, avaient rendus indulgents pour son caractère trop indépendant, et l'amitié de ses camarades qui rendaient justice à la bonté de son cœur en dépit de tout ce qu'ils avaient souffert de son esprit malin, avaient fait de son départ du collége un jour de deuil pour tous ceux qu'il y laissait ; par compensation, son retour dans sa famille avait été joyeusement fêté. Sa mère et sa jeune sœur s'étaient réunies pour lui ménager plusieurs petites surprises domestiques qui devaient lui être agréables. Les chaises de crin noir, la table de bois peint, le lit sans rideaux, qui meublaient la chambre de l'écolier, avaient fait place à un canapé recouvert de velours de coton, et accompagné d'un bon fauteuil à la Voltaire. Un joli bureau, une petite bibliothèque bien choisie, faisant pendant à une étagère couverte de ces inutilités charmantes qui parent les appartemens aujourd'hui, complétaient l'ameublement simple et de bon goût de la chambre de Sosthène. Son père la trouvait bien un peu trop élégante ; car, en sa qualité d'ancien magistrat, il avait un grand dédain pour les futilités, et même pour le *confortable* à la mode. Tout cela ne servait, disait-il, qu'à diminuer la force morale et physique des jeunes gens. Corneille et Pascal avaient écrit leurs plus belles pages assis sur des chaises de paille, entre les quatre murs d'un cabinet, recouverts d'un papier commun dont les riches dessins ne venaient pas distraire leurs idées. Là, nul divan, nul coussin moelleux n'invitaient au repos. L'aspect modeste et sévère d'un lieu consacré au travail influait beaucoup sur les pensées, sur le style d'un écrivain, à ce que prétendait le président de Rennecourt ; jamais La Bruyère n'aurait pu tracer ses malins portraits dans un boudoir à glaces. Bossuet n'aurait pu tonner contre le luxe et les plaisirs de Louis XIV, du sein d'un cabinet drapé de mousseline brodée, doublée de taffetas couleur de rose, en face de transparents gothiques aux mille fleurs, et sur un fauteuil élastique. Non, non, disait-il, c'est en face d'une boiserie sombre, assis sur le cuir noir d'un fauteuil de canne ; c'est accoudé sur le pupitre de son bureau d'ébène que le grand prédicateur rêvait ses courageuses attaques, ses sublimes leçons, ses miracles d'éloquence.

Ces réflexions, dictées par la sagesse, l'expérience d'un vieillard spirituel, étaient écoutées par Sosthène avec tout le respect dû aux avis d'un père; mais à peine les avait-il entendues, qu'il courait se renfermer dans son petit appartement pour y savourer à loisir toutes les recherches du bien-être dont le président venait de médire.

Destiné à la magistrature, Sosthène faisait son droit et dirigeait ses études sur des sujets graves; mais son esprit brillant et enjoué se portait, malgré lui, sur tout ce qui séduit l'imagination ou provoque la gaîté. Le malheur avait voulu lui donner pour camarade, pour ami de collége le fils d'un grand seigneur de l'ancienne cour, qui, après avoir été à moitié ruiné par la dernière révolution, ne s'était pas imposé la loi d'élever ses enfans dans la résolution de ne pas servir leur pays.

Le duc de Chénevière destinait son fils à la carrière militaire. Son nom, illustre dans notre histoire, répondait de ses efforts pour l'illustrer de nouveau. Anatole de Chénevière était beau, brave, spirituel et confiant en lui-même; il avait cette sécurité bienveillante que donne une grande naissance et un charmant visage. S'établissant dans le monde en seigneur ruiné, parce que, de trois cent mille livres de rentes dont jouissait son père, il ne lui restait plus que soixante mille francs de revenus, Anatole se faisait un mérite des privations de luxe qu'il s'imposait; il profitait de cette liberté, fruit de nos révolutions, qui lui permettait de se choisir un ami dans un rang moins élevé que le sien et destiné à suivre une autre carrière. Mais, tout en déplorant sa pauvreté et la modicité de la pension que lui faisait son père, Anatole avait deux chevaux, deux domestiques, un appartement fort coquet, et partageait tous les agrémens de la maison de sa mère: tout cela composait une fort bonne existence, qu'Anatole s'obstinait à qualifier de *misérable*, et l'imitation de cette misère-là ruinait Sosthène.

A vingt ans, on fait de beaux projets et de mauvais calculs. Sosthène, ne doutant pas qu'avec son mérite personnel, le crédit de son père et celui du duc de Chénevière qui lui portait beaucoup d'intérêt, il ne parvînt bientôt à quelque emploi lucratif, dépensait, non-seulement sa pension, mais tout ce que sa mère prenait sur la sienne pour lui donner les moyens de satisfaire ses fantaisies de jeune homme. Il est vrai que chaque sacrifice d'argent fait par la pauvre mère à son fils était accompagné d'un long sermon sur les malheurs qu'entraînent le désordre, et ce sermon ennuyait tellement Sosthène, qu'après l'avoir écouté patiemment, il se croyait quitte de toute reconnaissance.

A sa sortie du collége, Sosthène s'était soumis sans peine à la manière dont M. de Rennecourt avait réglé l'emploi de ses journées. Ses matinées devaient être consacrées au travail, le soir il mènerait sa mère et sa sœur à la promenade; il dînerait tous les jeudis chez son oncle, vieux financier, bel esprit, qui, ayant passé sa vie à faire de mauvais vers et de mauvaises affaires, s'était retiré du commerce pour se livrer tout entier à sa poésie bourgeoise et ignorée. Ce Demazure moderne avait une fille fort jolie, âgée de seize ans, et qu'il espérait bien marier à son neveu. Sans beaucoup s'occuper de l'éducation de cette fille, qui s'achevait dans un pensionnat de Paris, sous la protection de Mme de Rennecourt, M. de Saint-Hilaire l'aimait non pas comme un père aime son enfant, mais comme un auteur aime sa victime. C'est à elle qu'il dédiait ses épîtres, qu'il lisait ses essais en tous genres, et la pauvre enfant n'avait d'autre hypocrisie que celle de paraître s'amuser des œuvres de son père; elle y applaudissait d'autant plus vivement qu'elle ne sortait de pension que les jours où la verve paternelle avait besoin de se confier. Grâce à la fortune dont il avait hérité de sa femme, M. de Saint-Hilaire pouvait donner une fois par semaine un dîner de famille, et ce dîner était toujours suivi d'une confidence littéraire de l'amphitryon poete: il n'y avait qu'une maladie mortelle qui permît aux invités d'y manquer. Le peu d'étrangers admis à ces réunions de famille étaient choisis, comme de raison, parmi les admirateurs des épîtres, fables, madrigaux, ou contes en vers de M. de Saint-Hilaire, ce qui réduisait sa société à quelques vieux gourmands imbéciles et à quelques-uns de ces jeunes désœuvrés appelés *pique-assiette*, qui, cédant à la nécessité de trouver place à une table quelconque, sont les flatteurs nés de tous les maîtres de maison.

Le dimanche, la famille se rassemblait chez le président, où plusieurs magistrats et leurs femmes venaient faire leur partie de whist et causer des discours de la Chambre des députés ou du procès à la mode.

La présence de la jolie Éléonore, que son père avait ainsi nommée parce que les rimes en *ore* sont assez rares, aurait pu faire supporter à Sosthène ce que ces réunions avaient de trop sérieux. Mais sa cousine avait d'abord le tort de faire partie de cette famille, dont les plaisirs lui paraissaient insipides; puis elle était pour ainsi dire à sa disposition: il savait que rien ne s'opposerait à son mariage avec elle le jour où il lui plairait de l'épouser, et cette certitude, comme tous les bonheurs faciles, laissait son imagination dans un calme parfait. Souvent même l'obligation de satisfaire au vœu de sa famille, sous peine de braver son courroux ou de désespérer Éléonore, inspirait à Sosthène une sorte de répulsion à suivre la destinée qu'on lui avait tracée. Le cœur veut choisir, l'esprit aime à combattre, et la victoire en amour n'a de prix que par ce qu'elle coûte. Si Eléonore avait été la femme ou la fiancée d'un autre, Sosthène en aurait été amoureux fou; il aurait risqué cent fois sa vie pour lui dire qu'il l'adorait, pour s'en faire aimer; dût-il la perdre de réputation ou se battre à mort avec son rival, il l'aurait trouvée la plus belle de toutes les femmes, la seule qui pût le captiver à jamais. Elle était en effet belle et digne d'inspirer la passion la plus vive; mais nul obstacle ne la séparait de son cousin; elle avait de plus cette préférence aveugle des jeunes filles de son âge pour le premier, le seul homme qu'on leur permet d'aimer: à chaque instant une rougeur subite couvrait son front charmant; le son de la voix de Sosthène, ses démarches les plus insignifiantes jetaient Éléonore dans un trouble dont il était le seul à ne pas s'apercevoir. Tous les membres de la famille s'amusaient de cet amour naïf, riaient des regards jaloux de la pauvre enfant, de l'oppression qu'elle éprouvait lorsque Sosthène racontait qu'il avait rencontré la veille une jolie femme et les frais qu'il avait faits pour lui plaire: car l'indifférence, pire que la trahison, ne se donne pas la peine de rien dissimuler; elle assassine avec innocence, sans projets, sans remords, et quand elle a blessé mortellement sa victime, elle lui demande pourquoi elle a l'air souffrant.

Sosthène, n'ayant pas la moindre idée de ce qu'il inspirait à Éléonore, lui infligeait une foule de petits supplices qu'elle subissait avec la résignation que donne l'ignorance à l'âge où l'on croit que ses sensations sont communes à toutes les autres jeunes personnes, et que le mari qu'on nous destine est le meilleur de tous. Seulement, comme l'effet de ces impressions pénibles était de la rendre triste, il l'accusait d'être de mauvaise humeur; puis, cédant à l'impulsion de son caractère indépendant, il se disait: « Et l'on prétend me faire épouser cette langoureuse pen-

sionnaire, qui sera, j'en suis certain, une femme très-maussade! Non, vraiment; le mariage est une association trop longue pour s'unir par complaisance à une créature ennuyeuse. Éléonore fait le whist de mon père avec une bonne grâce parfaite, j'en conviens; elle brode avec ma mère, elle fait de la musique avec ma sœur, elle écoute les vers de mon oncle avec une résignation exemplaire : cela lui assure leur tendresse à tous; mais il faut un autre mérite pour captiver la mienne. J'honore beaucoup les vertus, mais je leur préfère les agrémens, et une femme élevée dans l'admiration de tout ce qui ennuie ne peut me convenir. Nous serions toujours en querelle. Elle blâmerait mes plaisirs sans pouvoir me donner le goût des siens; et puis, l'amour a besoin d'illusion : il n'en peut naître entre deux personnes qui se connaissent depuis qu'elles sont au monde. L'habitude, la familiarité, la parenté, tout cela s'arrange fort bien avec l'amitié; mais en fait d'amour et de mariage, moi je répète *au diable la famille!* »

Dans ces sentimens, Sosthène ne devait pas se soumettre longtemps à l'existence monotone à laquelle il était condamné chez son père. Une année s'était à peine écoulée lorsqu'il s'avisa de comparer cette vie grave et presque inanimée avec celle que menait son cher Anatole, et de se demander pourquoi, aussi jeune, aussi aimable que lui, il ne partagerait pas ses plaisirs. Sans avoir d'aussi beaux chevaux que M. de Chênevière, ne pouvait-il en louer deux pour le suivre dans ses courses au bois de Boulogne? N'avait-il pas assez d'argent pour payer sa part du dîner qu'Anatole faisait souvent au Café de Paris? et sa stalle au spectacle, où son ami allait rire et coquetter chaque soir avant d'aller se faire adorer dans les salons du monde élégant? Le ciel ne lui avait-il pas donné ce désir de plaire, cette volonté de réussir, cette chaleur d'âme qui séduisent les femmes et mènent au succès? Devait-il enfouir tous ses avantages sous les murs enfumés de la maison paternelle? s'interdire, par condescendance pour sa famille, tous les plaisirs d'une société moins austère? Enfin ne pouvait-il se produire comme tant d'autres jeunes gens dans ces salons brillans où l'esprit tient lieu de fortune, et s'y faire le héros de quelque aventure romanesque?

On devine comment Sosthène devait répondre à ces questions. Il se rendit chez Anatole, lui fit la peinture un peu exagérée de ses ennuis quotidiens, et l'implora pour l'aider à s'y soustraire le plus souvent qu'il serait possible. Anatole, mu par un sentiment d'amitié autant que par le secret plaisir d'entraîner un plus sage que soi à partager les folies qu'on se reproche, encouragea vivement Sosthène dans le projet de s'affranchir de ce qu'il appelait ses *corvées de famille*.

— Pour commencer, dit-il, je te ferai inviter à dîner par ma mère jeudi prochain : ce sera un moyen de te dispenser du festin littéraire de ton oncle. Je te mènerai ensuite à l'Opéra. Tu verras danser *Célestine*. C'est une vraie sylphide. Tu l'applaudiras; tu lui jetteras un bouquet, cela fera bon effet. Tu n'es pas connu, et cela aura l'air d'un hommage spontané.

Sosthène, ravi de l'espoir d'une si agréable journée, promit tout ce qu'exigeait son ami. Le lendemain il vit arriver l'invitation du duc et de la duchesse de Chênevière, et la porta aussitôt à son père. Celui-ci, dans sa vanité parlementaire, flatté de voir son fils admis dans l'intimité d'une des plus nobles familles de France, l'autorisa à accepter l'invitation et se chargea d'excuser Sosthène auprès de son oncle, ce qui n'était pas facile, car les victimes de sa verve étaient en petit nombre, et l'absence d'une seule faisait un grand vide.

Ce premier pas fait dans la voie des plaisirs du monde eut sur Sosthène tout l'effet qu'on aurait dû prévoir. L'imagination ardente qui le portait à préférer les arts aux sciences, les agitations de la société aux douceurs de la retraite, les plaisirs à l'étude, lui fit bientôt prendre en dégoût la vie casanière. Inventant chaque jour un nouveau prétexte pour sortir de bonne heure et pour rentrer fort tard, il en était arrivé à ne donner à sa famille que l'heure du déjeuner et quelques momens de sa soirée du dimanche. En vain son père lui témoignait beaucoup d'humeur, en vain sa mère le grondait, sa jeune sœur le prêchait; il leur promettait de changer de conduite, et il n'en faisait rien. S'il cédait un moment à la crainte d'irriter sa mère, d'affliger la charmante Valérie, la douce Éléonore, le souvenir des plaisirs qui l'attendaient chez Anatole l'emportait bientôt sur ses bonnes résolutions, et il sortait en disant : « *Au diable la famille!* »

L'amitié d'un noble élégant devait attirer à Sosthène celle de tous les jeunes gens à la mode. Les amusant par sa gaîté, ses bons mots, ses moqueries burlesques, il était de toutes leurs parties; confident des amours de l'un, témoin dans le duel de l'autre, complice des extravagances de tous, il s'en croyait tendrement aimé, et confiant dans leur dévouement pour lui, il s'endettait sans remords, ne doutant pas que tant d'amis riches ne se disputassent le plaisir de l'obliger en attendant qu'une charge ou un héritage lui donnât les moyens de s'acquitter de leurs avances. Il ne pressentait pas que ses camarades de plaisirs, faisant absolument comme lui, c'est-à-dire beaucoup de dettes dans l'espoir de les payer sur leur fortune à venir, ils n'avaient aucun moyen de se porter secours mutuellement contre la colère d'un créancier ou la rigidité d'une dette d'honneur. Dans leurs soupers joyeux, il les amusait particulièrement du récit des ridicules de ses grands parens. Les quatrains, les bouts rimés de son oncle faisaient la joie des charmans étourdis; ils les mettaient sur des airs connus, et les chantaient en chœur de manière à réveiller tous les voisins. Le jeune *viveur* dont la famille n'offrait aucun trait remarquable, aucune de ces manies, de ces vieux préjugés qui fournissent à la moquerie de la génération qui pousse, s'inventait un parent burlesque qu'il parait des travers, des fureurs d'Harpagon, pour rivaliser avec succès les plaisanteries de Sosthène sur sa famille; mais l'invention pâlissait devant la vérité, et la palme restait à Sosthène. On la lui décerna à l'unanimité le jour où, parodiant le beau vers de Legouvé dans la mort d'Abel :

« Un frère est un ami donné par la nature »,

Il s'écria avec feu :

Un oncle est un *ennui* donné par la nature.

— Bravo! dit Ferdinand Laurency, voici les oncles classés. C'était une espèce oubliée par M. de Buffon, la voilà parfaitement définie. Et tous les convives d'applaudir à cette sentence.

Sosthène se pavanait du suffrage bruyant de ses jeunes amis, lorsqu'un domestique de sa mère vint lui dire que M. de Rennecourt l'avait fait demander deux fois avant de se retirer dans sa chambre à coucher, et qu'il avait ordonné qu'on vînt le réveiller n'importe à quelle heure dès que son fils serait rentré.

— J'ai pensé, ajouta François, que monsieur serait bien aise de savoir que M. le président l'attend, ne fût-ce que pour ne pas le faire veiller trop longtemps, car tout en disant qu'il allait se coucher, on voyait bien qu'il n'avait pas envie de dormir.

— Allons, il faut vous quitter, mes amis, dit Sosthène en se levant de table.

— Et qui peut te demander à cette heure-ci, dit l'un d'eux, à moins que ce ne soit une jalouse Hermione?

— Je n'ai pas tant de bonheur, reprit Sosthène, c'est tout simplement un ordre paternel qui m'oblige...

— A deux heures après minuit, ton père t'envoie chercher? interrompt Ferdinand; mais ils ne dorment donc pas dans ta famille?

— Ah! s'écrie un autre, c'est trop fort! Nous tourmenter tant que le jour dure, c'est leur droit; mais la nuit nous appartient morbleu! et nous sommes libres d'en faire ce que nous voulons.

— Enfin plaignez-moi, reprit Sosthène, de quitter si joyeuse compagnie pour aller subir quelque vive remontrance. Ah! si je ne craignais pas de désoler ma mère!... Et il sortit en répétant: « *Au diable la famille!* »

Arrivé chez lui, il trouva la vieille gouvernante de sa sœur au bas de l'escalier; elle lui glissa un petit papier dans la main, et il lut à la lueur du seul réverbère qu'on laissait allumé toute la nuit, ce peu de mots écrits par Valérie:

« Un vilain homme, à qui tu dois de l'argent, veut te faire arrêter demain matin: demande asile à un ami, ou bien va implorer mon père; il te grondera, mais il payera pour toi. »

Sosthène méditait sur la résolution qu'il devait prendre, lorsque le valet de chambre de son père vint lui dire que monsieur le président l'attendait.

— Allons, pensa-t-il, bravons l'orage; et il se dirigea vers l'appartement de M. de Rennecourt.

Il le trouva écrivant à son bureau, et n'étant pas pressé de l'interrompre, il resta près de la porte et garda le silence.

— Approchez, dit le président. Vous êtes sans doute préparé à ce qui vous menace aujourd'hui; on ne se conduit pas en évaporé sans en être puni; on ne fait pas des dettes sans risquer d'être traîné en prison, et vous avez, je pense, quelque moyen en réserve pour vous soustraire à la contrainte par corps dont ce monsieur veut bien me prévenir, ajouta le président en montrant une lettre ouverte qui était sur sa cheminée; parmi tous vos riches amis, il s'en trouvera bien un assez dévoué pour vous tirer d'affaire.

— Je n'en connais pas qui puisse..., et Sosthène ne put achever, tant l'air sévère du président le déconcertait.

Tant pis, reprit M. de Rennecourt, car vous auriez tort de compter sur moi. J'ai eu la faiblesse de permettre déjà plus d'une fois que votre mère consacrât toutes ses économies à payer vos folies. C'était vous encourager à en faire de nouvelles; mais ce tort, je ne l'aurai plus, je n'ai pas envie d'employer la dot de votre sœur à satisfaire vos créanciers. Ainsi donc, puisque vous ne pouvez obtenir de vous de régler vos dépenses sur la modicité de notre fortune, puisqu'il vous faut des plaisirs coûteux, un luxe dont s'est fort bien passé ma jeunesse, cherchez ailleurs de quoi soutenir le train que vous menez, et surtout épargnez-moi la vue des huissiers dans mon domicile.

Au commencement de ce discours, Sosthène, ému d'une sorte de repentir, était prêt à s'humilier devant son père, à lui promettre une soumission sans borne pour prix d'un peu d'indulgence et de secours dans le danger présent; mais lorsqu'il crut voir dans les dernières paroles de son père l'ordre de sortir de la maison paternelle, sa fierté l'emporta sur tout autre sentiment, sur tout ce que sa situation avait de périlleux, et il répondit d'un ton ferme et presque insolent qu'il se conformerait aux désirs de son père, et ne lui donnerait pas longtemps l'ennui de s'inquiéter pour lui. Puis il sortit de la chambre comme n'ayant rien à ajouter à un si grand acte de soumission.

La pauvre mère, qui guettait la fin de ce colloque, entra par une petite porte aussitôt qu'elle eut entendu refermer la grande; et son mari lui ayant répété les derniers mots de Sosthène, elle s'écria éperdue:

— Ah! malheureux! il va se tuer!...

— Ne croyez donc pas cela, dit le président; la vie l'amuse beaucoup trop pour qu'il ait envie de la quitter. Mais une forte leçon lui est nécessaire; laissez-le donc souffrir un peu de ses sottises, et s'occuper sérieusement des moyens de sortir de peine; autrement vous aurez un jour à vous reprocher sa ruine et son déshonneur.

— Mais que va-t-il devenir? disait la bonne mère. Si nous faisions remettre au fils du duc de Chénevière la somme qu'il faut pour sauver Sosthène, en le conjurant de nous garder le secret, et de la lui prêter comme venant de son père à lui?

—Anatole nous trahirait bien vite, dit le président, la cause de Sosthène est celle de tous les dissipateurs; et ne pas le laisser en proie à la rigueur des huissiers, à toutes les inquiétudes de la situation où il s'est mis, c'est ne pas lui donner une idée du sort qui l'attend s'il persiste dans son inconduite, enfin c'est assurer sa perte.

Mme de Rennecourt, voyant qu'elle ne pouvait rien gagner sur la sévérité de son mari, retourna dans sa chambre, les yeux baignés de larmes; là, combattue entre sa raison et sa tendresse, elle se commanda en vain d'obéir à la première; l'idée de voir son fils conduit en prison pour une somme qu'elle pouvait acquitter, lui était insupportable. Elle se détermina à braver la colère de son mari. Elle sonna la vieille gouvernante de ses enfans, lui ordonna de monter chez Sosthène pour lui dire de se rendre à l'instant même chez elle en passant par l'escalier dérobé, de peur d'être aperçu de quelqu'un de la maison. Pendant que la vieille Marguerite fait à pas de loup sa commission, Mme de Rennecourt écrit au notaire dépositaire du peu d'argent qui lui reste, de le remettre à son fils sur un simple reçu signé de lui; mais Marguerite revient bientôt apprendre à sa maîtresse que Sosthène est sorti de la maison peu de momens après avoir parlé à monsieur le président; que François l'accompagnait avec un gros paquet sous le bras, et que celui-ci avait dit au portier: Si « l'on vient demander M. Sosthène, vous direz qu'il est à la campagne. »

Il était trois heures du matin; en automne le jour paraît tard. Aller frapper à la porte d'un ami, déranger tous les gens de sa maison pour y demander asile, c'était révéler sa triste situation, et commettre une indiscrétion. Sosthène se décida à se rendre dans un de ces petits hôtels garnis qui sont près du bureau des diligences, et où les voyageurs qui arrivent le soir vont passer la nuit, en attendant de s'établir plus commodément à Paris. Quelques louis dont sa bourse était garnie suffisaient à payer sa dépense pour quelques jours, et un passe-port, qui lui avait servi l'année d'avant, devait le faire recevoir sans difficulté de son hôtesse. A peine installé dans la petite chambre sale et obscure où il espère être à l'abri des huissiers, il dit à François: — Va chez M. Anatole de Chénevière, raconte-lui ce qui m'arrive, donne-lui mon adresse en lui recommandant bien de ne la faire connaître à personne, puis tu retourneras chez mon père, car n'ayant pas de quoi payer tes services, mon garçon, je ne puis les accepter. La seule chose que j'exige de toi, c'est de répondre à tous ceux qui te questionneront sur moi, que tu ne sais pas où je suis; et tu ne mentiras pas longtemps, car je ne resterai dans cette horrible maison que le temps de chercher une re-

traite sûre et convenable. Je trouverai bien chez quelque ami le secours dont j'ai besoin pour me débarrasser de ce coquin d'usurier et de ses recors; et si mes amis me traitaient comme mon père, eh bien! je prendrais un grand parti; avec du courage on peut s'affranchir de tout.

François fit ce que lui avait commandé Sosthène; seulement il ne put résister aux instances de sa jeune maîtresse, l'aimable Valérie sut où son frère s'était réfugié; elle en fit aussitôt part à sa mère, et la lettre écrite pour le notaire lui fut portée le matin même par François. On y ajouta seulement la prière d'envoyer l'argent à M. Sosthène de Rennecourt, de la part d'un ami qui voulait rester inconnu.

On peut se figurer la joie de Sosthène en recevant ce secours inespéré. Dès qu'il a retiré son billet à ordre, il court chez chacun de ses amis pour découvrir et remercier celui auquel il croit devoir cet important service. Pas un d'eux ne convient du fait, n'accepte sa reconnaissance; tous auraient besoin du même secours, et ne sont pas en position d'être aussi généreux. Enfin, désespérant de vaincre la discrétion de son bienfaiteur, Sosthène se détermine à mettre à profit les avantages et même les inconvéniens de sa situation. La pension destinée à ses menus plaisirs quand il était logé, nourri chez son père, ne peut lui suffire maintenant, et pourtant il est bien décidé à rester libre, à ne plus rentrer dans ce qu'il nomme la *prison* paternelle. N'être tenu à aucun devoir, à aucune de ces complaisances fatigantes qu'exigent les parens, lui semble une compensation à toutes les privations qu'impose la misère. D'ailleurs il est actif, intelligent, il peut travailler: Ferdinand a un oncle ministre, il va solliciter une place dans ses bureaux. Un autre de ses amis est rédacteur en chef d'un petit journal, il va lui faire des articles; lui vendre cette moquerie piquante que jusqu'à ce jour il a donnée gratis. Ce plan, assez bien conçu, lui réussit d'abord; sa pétition au ministre est accueillie, il obtient le petit emploi qui doit l'aider à vivre, et il l'obtient, sans s'en douter, à l'unique sollicitation de son père à qui François rend compte de toutes les démarches de Sosthène, car François est un serviteur rare qui prétend vouloir servir son jeune maître sans aucune rétribution présente, et se contenter de la promesse d'un payement futur; désintéressement d'autant plus facile que Mme de Rennecourt soldait secrètement chaque mois les gages que son fils croyait devoir à François.

En vain cette pauvre mère et sa fille écrivaient lettres sur lettres pour engager l'enfant prodigue à rentrer en grâce, à revenir sous le toit paternel; à toutes leurs suppliques Sosthène répondait :

— J'ai été indignement chassé par mon père, je ne reviendrai jamais dans sa maison.

Puis, enivré de son indépendance, il se félicitait d'y sacrifier jusqu'à la tendresse de sa mère et de sa sœur. En vain l'oncle poëte lui avait offert, dans une longue épître



ornée de sentences, d'amères réprimandes, de ménager à son neveu une rencontre avec le président, d'amener entre eux une réconciliation; Sosthène, persistant dans sa réponse orgueilleuse, s'était refusé à tout rapprochement. Un nouveau sentiment l'encourageait dans cette coupable résistance; en accompagnant chaque soir son ami Anatole chez Mlle Célestine, Sosthène s'était laissé séduire par les attraits d'une jeune débutante fort jolie, dont les pirouettes hardies, les poses gracieuses, commençaient déjà à provoquer les applaudissemens du public de l'Opéra, la galanterie des habitués de l'orchestre, et les hommages passionnés des charmans fumeurs de l'avant-scène.

Sosthène, réduit à ses avantages personnels, ne se flattait pas de l'emporter sur tant de rivaux redoutables; mais, quoique danseuse, Mlle Aménaïde était spirituelle, et la gaîté, les bons mots du jeune Rennecourt l'amusaient plus que les fadeurs de ses autres soupirans. Il avait de plus qu'eux l'avantage de pouvoir imprimer, chaque fois qu'elle paraissait sur le théâtre, un éloge très-exagéré du talent de Mlle Aménaïde; sorte de séduction irrésistible; il épuisait sa bourse en présens fort modestes il est vrai, mais encore trop chers pour le peu d'argent qu'il y pouvait mettre.

Un matin, il rencontra Mlle Aménaïde, et lui offrit le

bras ; elle voulut bien l'accepter. Durant leur promenade, elle s'arrêta devant un de ces brillans magasins où l'on voit étalés tous les souvenirs du moyen âge, les richesses de la Chine, les tables incrustées qui ornaient les salons sous Louis XIV ; les cuivres dorés, les meubles contournés à la mode de la cour de Louis XV, et ces bijoux *rococos* qui paraient nos grands'mères. Aménaïde s'extasie à la vue d'une agrafe gothique portant une vieille montre entourée de petits diamans. L'agrafe est lourde, la montre est affreuse, les diamans sont de simples *roses* sans beaucoup de valeur ; mais on demande cent louis de ce vilain bijou, et Mlle Aménaïde le trouve ravissant. Seulement elle renonce à l'espoir de le posséder, cette somme dépassant de beaucoup celle qu'elle peut employer à une fantaisie. Les regrets qu'elle en éprouve sont très-visibles ; elle prend et reprend dix fois l'agrafe, fait cent questions sur la bonté de la montre, sur le prix des diamans, et ne se résigne qu'avec peine à s'en séparer.

Sosthène, désolé de ne pouvoir satisfaire à l'instant le caprice de Mlle Aménaïde, se dit tout bas : « Elle aura cette agrafe ; oui, elle l'aura, dussé-je m'endetter encore pour la lui donner. » Le soir même, Sosthène est invité à un de ces soupers que la présence de quelques jolies femmes n'empêche pas d'appeler des soupers de *garçon*, tant la galanterie y est secondaire et le jeu le premier intérêt. Il voit la fortune favoriser un jeune étranger avec une constance rare ; chaque coup lui réussit ; les bons, les mauvais jeux lui obtiennent le même succès. Les billets de banque, les louis s'amoncellent devant lui. « Pourquoi n'aurais-je pas le même bonheur? » pense Sosthène. Et il s'apprête à prendre la place du premier décavé ; elle ne se fait pas attendre.

D'abord quelques bonnes chances lui donnent l'espoir de se voir bientôt à la tête des cent louis qu'il lui faut pour payer l'agrafe tant désirée ; son cœur en bat de joie. Mais la fortune change ; Sosthène perd non-seulement ce qu'il a gagné, ce qu'il a d'or sur lui, mais il perd sur parole ; et, la soirée terminée, il se retire dans l'angoisse d'un homme à qui l'honneur ne laisse que vingt-quatre heures pour s'acquitter et qui ne sait où se procurer les six mille francs qu'il vient de perdre.

Il va confier sa peine à son cher Anatole, et le trouve dans le même embarras que lui et prêt à se jeter aux genoux du duc son père pour implorer un secours indispensable. Il a aussi quelque espoir d'attendrir une vieille tante à qui il donne souvent le bras aux Tuileries pour l'aider dans sa marche vacillante. Il se félicite de ses complaisances pour elle, certain qu'elle va s'en montrer reconnaissante. Sosthène, brouillé avec toute sa famille, n'a pas cette ressource. Après avoir cherché en vain les moyens de se procurer la somme exigible en si peu de temps, Anatole dit :

— J'ai beau passer en revue tous nos amis passés et présens, je ne vois qu'une seule personne en état de te rendre ce service ; mais tu vas te récrier.

— Pourquoi? excepté mon père, qui d'abord ne me le rendrait pas et à qui j'ai juré de ne jamais rien demander de ma vie ; j'accepterais volontiers ce service, même d'un inconnu.

— Ah! vraiment, cette personne-là ne t'est point inconnue, elle a plutôt le tort contraire.

— Je ne te comprends pas.

— Elle a reçu, l'année dernière, un rang de chatons, dont les diamans sont assez beaux pour répondre de six mille francs et plus.

— Quoi! ce serait...?

— Eh bien! oui, Aménaïde ; elle a de l'amitié pour toi, et s'estimera heureuse de te rendre ce service, surtout quand elle saura qu'elle est la cause innocente de ton embarras d'argent. Elle t'aime assez pour te sacrifier plus encore. Qu'y a-t-il là de si étonnant? c'est un emprunt de quelques jours, voilà tout ; car tu ne peux rester longtemps sans trouver un ami, une affaire qui te donne la possibilité de t'acquitter envers elle.

— Moi! emprunter six mille francs d'une femme, d'une danseuse! Ah! c'est une honte que je ne saurais braver.

— Que veux-tu? l'essentiel est de sortir de ce mauvais pas. L'Anglais qui t'a gagné retourne à Londres demain : tu ne peux le laisser partir avec l'idée qu'en France on n'est pas scrupuleux pour les dettes d'honneur. Il y va de ta réputation pour le reste de ta vie. Quant à moi, je volerais plutôt ma tante, dussé-je être pendu, que de laisser supposer à ce fier *gentleman* que la parole des gentilshommes français n'est pas aussi sûre que leur épée.

— Mon Dieu! que devenir? s'écria Sosthène avec l'accent du désespoir, que résoudre? Je n'ai le choix qu'entre deux actions déshonorantes, et tout mon être se révolte à la pensée d'en subir la honte... Non, je n'abuserai point de l'amitié de cette excellente fille pour l'entraîner dans ma perte ; et puisqu'il n'est aucun moyen de me sauver, je succomberai dignement.

En achevant ces mots, Sosthène sortit en fermant la porte avec violence, et courut s'enfermer chez lui. Là, il s'adressa les plus amers reproches sur sa conduite, sur ses inconséquences, sur les torts graves qui l'ont entraîné dans l'abîme où il se voit plongé. Si l'idée de recourir à la générosité de Mlle Aménaïde le tente un moment, aussitôt il se rappelle ce qu'il a entendu dire d'un homme trop connu, devenu l'objet du mépris général pour avoir accepté les bienfaits d'une femme de théâtre. Les mots insultans, les épigrammes lancés contre cet homme bourdonnent aux oreilles de Sosthène, il s'en croit accablé, et il frémit de rage. Il sent qu'un duel à mort peut seul laver de semblables affronts, et, mourir pour mourir, il préfère se tuer avant d'avoir déshonoré son malheur par des tentatives humiliantes et inutiles. Agité par ces sinistres projets, Sosthène marche à grands pas dans sa chambre, il dit des mots sans suite, accuse sa famille de l'affreuse détermination qu'il lui faut prendre, lui reproche l'abandon qui le livre au désespoir, sans se rappeler que lui seul a provoqué cet abandon en quittant la maison paternelle, en bravant, par mille extravagances, la colère de ses parens plutôt que de la fléchir par la promesse d'une conduite plus sage. Enfin, son exaspération est telle, elle s'exprime en cris, en menaces si retentissantes, que François accourt pensant trouver son maître assailli par des brigands : il le voit les yeux égarés, les membres tremblans, se soutenant à peine, et n'ayant de force que dans la voix et pour maudire le ciel et la terre. L'excès de ce délire prouve à François que son maître est en proie à une fièvre violente : il n'ose le quitter, et pourtant l'état de Sosthène réclame les secours d'un médecin. François appelle le portier de la maison, il le supplie d'aller chercher le docteur P.... qui demeure près de là. On le trouve heureusement chez lui, il ne se fait pas attendre. Dès qu'il est près de son maître, François court chez Mlle Aménaïde pour qu'elle vienne calmer par sa présence, par ses bons soins, les souffrances aiguës qui menacent la raison et la vie de Sosthène ; mais, quelle est sa surprise en apprenant que le soir même la jolie danseuse est partie pour Saint-Pétersbourg! Il se promet bien de laisser ignorer ce dernier événement à son maître.

Le docteur ordonne les remèdes les plus prompts, car il reconnait tous les symptômes d'une fièvre cérébrale. Il soupçonne que cette maladie terrible a pour cause un violent chagrin. Il questionne à ce sujet François, qui lui révèle tout ce qu'il sait de la situation de son maître, et ce qu'il a tenté pour s'en tirer. Le docteur, effrayé du danger de son malade, demande à être assisté par un de ses confrères. François court le chercher; mais il va en même temps instruire Mlle Valérie des inquiétudes du docteur sur l'état de Sosthène; elle apprend que l'impossibilité de satisfaire à une dette d'honneur a plongé son frère dans cette extrémité. Elle se rappelle le beau collier de perles fines qui lui a été légué par une sœur de sa mère; elle conjure François de le porter chez *Fossin*, le célèbre joaillier; elle connait sa probité; elle sait qu'il n'hésitera pas à lui avancer six mille francs sur ce collier qui en vaut davantage.

— Tu les porteras aussitôt chez cet Anglais à qui mon frère les doit, dit Valérie; puis tu retourneras près du pauvre malade : tu lui diras que son honneur est à couvert; tu le calmeras, tu lui feras prendre courage. Je vais, pendant ce temps-là, supplier ma mère de me conduire vers lui. Oh! mon père ne peut nous refuser d'aller le secourir, d'aller recevoir son dernier.... Mais non, Dieu nous le conservera; Dieu accordera sa vie à mes prières!... Ah! que je le voie!... Que je le sauve, ou j'en mourrai de douleur!

En parlant ainsi, Valérie vole près de sa mère, lui fait un tableau effrayant de l'état de Sosthène, lui répète les paroles sinistres du docteur, garde le silence sur la véritable cause de tant de maux, sur ce qu'elle vient de faire pour rendre le calme à son malheureux frère; lui dit seulement qu'on ne peut attribuer la fièvre qui le tue qu'au désespoir d'être brouillé avec sa famille, maudit par son père; enfin, elle cherche tout ce qui peut augmenter la pitié de ses parens en faveur de Sosthène. Mais tant de soins étaient superflus. A peine Mme de Rennecourt sait-elle que son fils est mourant, qu'elle n'écoute rien, qu'elle n'a plus qu'une idée, le sauver ou mourir.

Plusieurs jours se passent, et la fièvre cérébrale touche à son apogée; si les derniers médicamens employés pour la combattre sont sans effet, tout espoir est perdu. Après un violent accès, suivi de convulsions, le malade tombe dans un accablement profond; ses forces sont épuisées; on le croit expirant; mais bientôt sa respiration devient plus libre; ses joues, colorées par la fièvre, pâlissent; ses traits ne sont plus contractés; il dort. Bientôt de douces images se présentent à son imagination; un rêve consolateur lui offre les traits de sa mère, de sa sœur; son père lui apparaît le front désarmé, des larmes de pitié dans les yeux. Il est frappé de la parure éclatante de sa cousine; c'est celle d'une mariée. Voilà bien la robe blanche, le voile d'angleterre, la démarche tremblante et l'air pudique qui ajoutent les grâces d'un embarras charmant à tous les attraits de la jeunesse et de la beauté! Eléonore n'a jamais paru plus séduisante, car à travers son trouble on devine sa joie. Ce n'est pas par docilité qu'elle se laisse conduire à l'autel, l'émotion qu'elle éprouve est celle d'un bonheur inespéré; mais quel est donc l'homme assez heureux pour lui causer de si doux battemens de cœur? C'est ce que ne peut voir Sosthène; une vapeur nuageuse lui cache les traits du marié; en vain il cherche à le reconnaître; sa taille, sa tournure ne lui sont pas inconnus, mais il ne peut apercevoir son visage. A ce moment de son rêve, il est oppressé de nouveau; une fièvre de jalousie s'empare de lui et menace de le rendre au délire qui, deux heures auparavant, l'avait mis dans le plus grand danger. Il s'agite, il parle....

— Est-il bien vrai, Éléonore, tu ne m'aimes plus? s'écrie Sosthène. Ma mère, ma sœur, t'ont dit que je ne méritais pas ton amour; mais les voilà qui t'implorent pour moi. Mon père me pardonne. Écoute, ne me fuis pas..... n'en épouse pas un autre..... Rends-moi la vie..., pour t'aimer... toujours... toujours.....

En s'écriant ainsi, Sosthène se soulève; il ouvre les yeux..., et il croit continuer son rêve..... Son père est là, debout aux pieds de son lit, le front pâle, l'air abattu Tout en lui décèle une inquiétude poignante, une douleur d'autant plus profonde qu'elle est muette; ses regards terrifiés peignent ce qui se passe dans son âme, et la cruelle certitude qu'il a de perdre aussi sa femme si la mort lui enlève son fils unique, redouble son effroi; car la pauvre mère s'abandonne déjà à un désespoir mortel. Les sanglots qu'elle ne peut retenir sont entendus de Sosthène : il lui tend les bras, il sourit à sa sœur; il les attire toutes deux sur son sein..... Puis il retombe sur son oreiller, accablé sous le poids d'une émotion qui dépasse un moment ses forces; mais il se ranime bientôt. Le docteur s'empare de sa main, lui tâte le pouls et s'écrie :

— Il est sauvé!.....

Ce sont des révolutions impossibles à décrire que celles où l'âme passe subitement de toutes les tortures du désespoir aux enchantemens de l'espérance, aux ravissemens d'une félicité inattendue, et nous n'essayerons pas de peindre ce que ces mots : « Il est sauvé! » produisirent sur le cœur de la mère de Sosthène; nous ne parlerons pas de la joie délirante qu'éprouvèrent Éléonore et Valérie et le vieil oncle, des larmes abondantes qui couvrirent tout à coup le visage austère du président; nous dirons seulement qu'en se retrouvant dans la petite chambre qu'il occupait chez son père, qu'en se voyant entouré de ses parens dont il se croyait abandonné, qu'en jouissant de toutes les illusions de son rêve, les yeux de Sosthène se fixèrent sur Éléonore....; et s'étonnant de la voir vêtue comme à son ordinaire, il s'écria d'un air égaré :

— Ton voile, ta couronne, qu'en as-tu fait?..... Ce marié...., ces apprêts de noce...., que sont-ils devenus?

— Ah! mon Dieu, la fièvre, le délire le reprennent! dit Éléonore avec l'accent du désespoir. Il va mourir..... et moi aussi..., ajoute-t-elle en tombant éperdue dans les bras de Valérie.

— Elle m'aime toujours! s'écrie Sosthène. Non, je ne rêve pas, et c'est bien la main de ma mère que je presse sur mes lèvres; c'est bien ma sœur qui m'embrasse, mon père qui m'ouvre ses bras..... Ah! je suis trop heureux!

Mais Sosthène veut rassembler ses idées. Le souvenir de la situation où il était quand il est tombé malade lui revient tout à coup à l'esprit; il exprime par des mots sans suite que son honneur est compromis, qu'il ne mérite pas l'intérêt qui le rappelle à la vie. Valérie devine le sujet de son agitation, et elle met sous ses yeux un papier en le suppliant de le lire : c'est le reçu de la somme due à lord B..... et acquittée par Valérie. Dans son repentir, sa reconnaissance, Sosthène veut s'accuser de toutes ses fautes pour en obtenir le pardon. Son père lui impose silence.

— La leçon a été cruelle, dit-il; tu ne l'oublieras pas. Tu te rappelleras que pour se garantir des piéges du monde, des séductions du vice, il n'est rien tel que les conseils d'un père; que dans la maladie ou le malheur, rien ne remplace les soins d'une mère, le dévouement d'une sœur, l'amour d'une cousine, et, j'en suis bien certain, tu ne diras plus : « *Au diable la famille.* »

Mme Sophie GAY.

UN DE MES SECRETS.

Il y a vingt-cinq ans à peu près, — mon Dieu! que mes souvenirs remontent déjà loin! — Il y a vingt-cinq ans, dis-je, une affaire importante m'appela dans une petite ville de province qui se nomme les **Andelys**, et que rend célèbre sa magnifique chapelle de Sainte-Clotilde (1), sans compter qu'elle a donné naissance au Poussin.



Chapelle de Sainte-Clotilde, aux Andelys.

La première chose qui frappa mes regards lorsque j'entrai dans cette ville, fut une immense affiche rouge placardée sur tous les murs, et au milieu de laquelle se détachaient, en noir, les cinq lettres de mon nom. Je me hâtai de descendre de voiture; ce n'était point une erreur: l'affiche portait bien, en caractères gigantesques, ces mots: *Comte, physicien du roi.*

Je crus un instant que quelqu'un, instruit de mon arrivée, avait trouvé plaisant de l'annoncer, et de jouer ainsi un tour à celui qui s'était permis, parfois, quelques mystifications innocentes envers les autres.

En approchant tout à fait de l'affiche, je reconnus le peu de réalité de mes suppositions: les caractères noirs de la grande feuille de papier rouge annonçaient « une magnifique et grande séance de magie et de physique amusantes, donnée, le soir même, par M. Jacob, élève de M. Comte, physicien du roi. »

Je n'ai guère fait d'élèves de mon innocente magie, et le nom de Jacob m'était parfaitement inconnu. Je me rendis à l'hôtel, riant tout bas, et bien résolu de ne point faire

(1) Cette chapelle est aujourd'hui transformée en vinaigrerie.

connaître jusqu'au lendemain l'identité de ma personne. Enfin je donnai ordre de me faire retenir aussitôt une bonne place pour la séance de magie donnée par *M. Jacob, élève de M. Comte.*

J'attendis le soir avec une impatience qu'on se figurera sans peine. Grâce à Dieu, six heures sonnèrent; c'était le moment fixé pour l'ouverture des bureaux. Quoique ma place fût retenue et assurée, je ne me mis pas moins à faire queue, et j'entrai, l'un des premiers, dans la salle de mon soi-disant apprenti. C'était une grande pièce garnie de gradins, et assez heureusement disposée pour le genre de spectacle auquel on la destinait ce soir-là. Sur une sorte de petit théâtre se trouvait disposée une table couverte d'un tapis; derrière cette table, on voyait un grand dressoir chargé de diverses machines de formes bizarres.

Tandis que j'examinais tout cela, un public nombreux s'emparait des gradins, les musiciens accordaient leurs instrumens, et un gros chien venait s'étendre nonchalamment dans le couloir qui séparait le théâtre des gradins, l'acteur des spectateurs.

Enfin, trois coups solennellement frappés annoncèrent le commencement de la séance: les musiciens, qui accordaient depuis un quart d'heure leurs instrumens, se mirent à jouer faux de la manière la plus réjouissante; la clarinette courait après le violon, et la basse se disputait avec le cor. Il y eut un moment où je crus que toute cette musique n'était qu'un charivari donné par mon soi-disant élève à ma présence anonyme; mais bientôt je restai convaincu de la bonne foi des pauvres exécutans, et j'en fus quitte pour me boucher les oreilles.

Quand ils eurent fini, un petit homme parut sur le théâtre, salua le public, et prononça le discours suivant:

— Messieurs et mesdames, je vais essayer, devant vous, quelques-uns des tours que m'a enseignés mon illustre maître, M. Comte, physicien du roi. Le fameux magicien m'a déclaré qu'il ne lui restait plus rien à m'apprendre, et que je l'égalais en habileté, dextérité, prestidigitation, physique, magie et sorcellerie. Nous allons commencer par quelques tours de cartes, et nous continuerons par la magie blanche.

En effet, il se mit à exécuter assez maladroitement deux ou trois de ces tours qui sont connus des plus vulgaires amateurs, et dont rougirait de faire parade un obscur escamoteur en plein vent.

Tout à coup, le gros chien se leva, étendit les pattes et ouvrit la gueule. Au même instant on entendit l'animal s'écrier:

— M. Comte est un grand ignorant!



M. Comte, d'après une charge de M. Dantan jeune.

Chacun tourna la tête et regarda qui avait pu prononcer ces paroles étranges. Personne n'avait ni parlé ni remué; le chien seul était le coupable. Tandis que chacun restait dans la stupéfaction, je me mis à battre des mains, et je m'écriai:

— M. Jacob, élève de M. Comte, n'est pas seulement un habile physicien, c'est encore un grand ventriloque!

Le pauvre homme devint rouge comme une cerise, balbutia, s'empêtra, et déclara qu'il n'avait point l'honneur de posséder un pareil don de la nature.

A peine avait-il cessé de parler, qu'une voix, sortie de dessous le théâtre, disait que M. Jacob se moquait du public, et qu'il était sans rival pour la ventriloquie. Au même instant, des voix répondaient des frises, s'échappaient des

portes et se querellaient au dehors. Jamais je n'ai vu de mine plus consternée que celle du pauvre Jacob. Tandis qu'il restait là, penaud et consterné, je m'élançai sur le théâtre et, pressant le digne garçon dans mes bras :

— Jacob! mon cher Jacob! je te retrouve enfin!

Il voulut se dégager de mes étreintes; mais je le serrai de plus belle.

— Eh quoi! lui dis-je, tu as pu m'abandonner! Tu as pu m'exposer à une ruine certaine en quittant ma maison! Hélas! voici trois ans que je suis à ta recherche et que je parcours en vain la France!... Enfin je te tiens, je ne te quitterai pas, moi!

— Mais qui donc êtes-vous? demanda-t-il en se débattant avec violence.

Cette fois je le lâchai.

— Ingrat! tu demandes qui je suis? tu feins de ne pas me reconnaître? Oui, messieurs, ajoutai-je avec des larmes dans la voix, il méconnait son maître; il repousse l'infortuné Comte!

A ce nom, je crus que Jacob allait s'évanouir.

— Vous me perdez, monsieur, balbutia-t-il; vous m'enlevez mon pain et celui de ma famille. J'ai une femme et quatre enfans qui ne vivent que grâce au titre de votre élève, que j'ai usurpé. Il ne me reste, maintenant que vous avez révélé mon innocente ruse, il ne me reste qu'à me jeter à la rivière.

— Au contraire, lui dis-je, ta fortune est faite.

— Messieurs, repris-je en me tournant vers les spectateurs, j'arrive tout exprès de Paris pour donner, demain, une représentation au bénéfice de mon élève favori, M. Jacob. Nous rivaliserons d'adresse et de zèle pour rendre cette soirée des plus brillantes. En attendant, nous allons vous, donner aujourd'hui, un échantillon de notre savoir-faire.

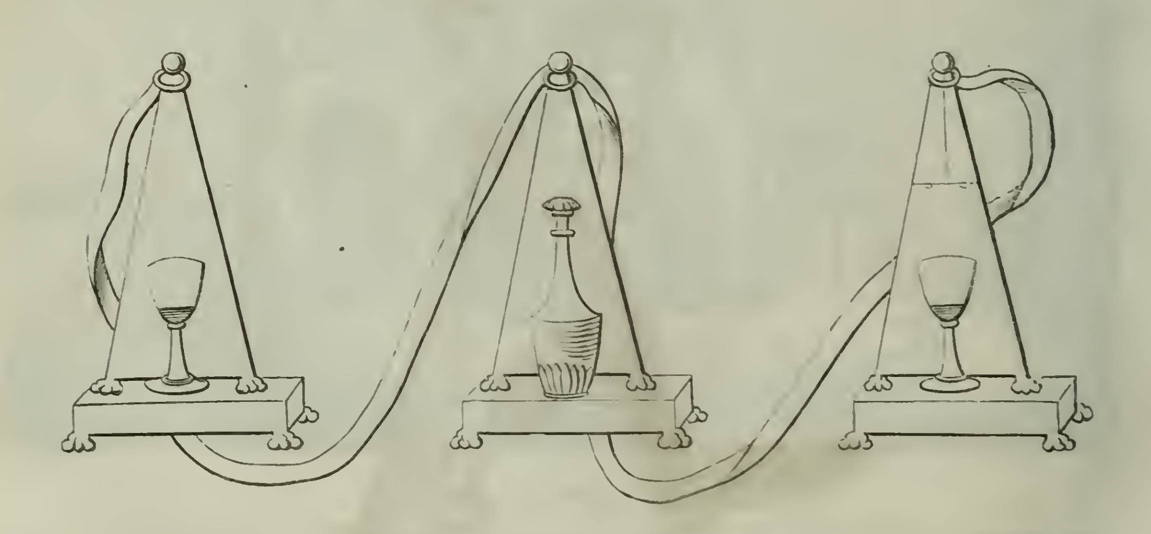
En effet, j'envoyai chercher à mon hôtel une caisse d'instrumens de physique et de magie blanche, et j'exécutai, pour la première fois, un tour qu'on a bien souvent répété depuis, mais qui jeta dans la stupeur mes spectateurs de la petite ville. Plus tard, répété à Paris, ce tour n'y obtint pas moins de succès.

Voici quel était ce tour, fort étonnant, comme toutes nos sorcelleries quand nous les exécutons, et qui deviennent d'une simplicité presque niaise après qu'on en a révélé le secret; car l'adresse, le prestige que l'artiste sait y mettre, et surtout la manière dont il présente l'expérience, en font toute la valeur. Le soir que je veux dire, je trouvai moyen de faire exécuter ce tour par Jacob sans qu'il se doutât de ce qu'il faisait. Du reste, le lendemain je lui en expliquai le secret comme je vais le révéler tout à l'heure aux lecteurs du *Musée des familles.* J'eus soin, en outre, de lui enseigner beaucoup d'autres sorcelleries du même genre, si bien que Jacob devint un prestidigitateur fort capable et qu'il finit par acquérir une honnête petite fortune, avec laquelle aujourd'hui il élève honorablement et paisiblement sa famille.

Maintenant que j'en ai fini avec Jacob, commençons ma révélation.

J'annonçai que j'avais trouvé le moyen de faire entrer du vin dans la ville des Andelys sans en payer les droits d'octroi.

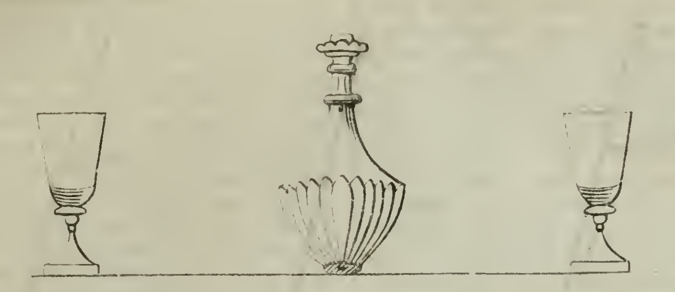
Après quoi je montrai, à quelques pas, trois pyramides



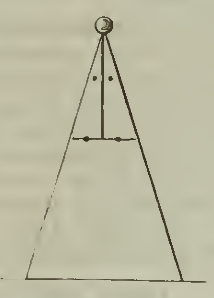
en tôle vernie et surmontées chacune d'une boule d'or. Après avoir fait visiter une de ces pyramides et montré les autres, je plaçai sous celle du milieu une carafe que, devant les spectateurs, j'emplis de vin et d'eau; après quoi je plaçai la carafe sur un piédestal. Je fis ensuite apporter par Jacob deux autres piédestaux semblables; je plaçai sur chacun d'eux des verres à vin, et je recouvris ces trois objets de mes trois pyramides. Je demandai ensuite à une dame dans quel verre elle voulait que se rendissent l'eau et le vin complétement séparés. Elle me désigna pour le vin le verre de droite. J'entourai d'un long ruban les pyramides, et je les enlevai. La carafe du milieu était vide; le verre placé à droite contenait le vin sans aucun mélange; enfin l'eau, pure et claire comme du cristal de roche, remplissait le verre placé à gauche; quant à la carafe, elle était complétement vide. Je vous laisse à juger de la surprise du public et de la stupéfaction de Jacob, qui avait opéré un pareil miracle sans s'en douter.

Voici mon secret, qui, vous le reconnaîtrez, est d'une simplicité extrême.

Faites faire trois pyramides à quatre pans, en tôle dorée, de trente centimètres de hauteur, surmontées chacune d'une boule d'or, et vernissées en noir à l'intérieur. La pyramide du milieu, n° 1, doit être simple; les pyramides n° 2 et



n° 3 doivent contenir chacune, dans leur base supérieure, deux petits réservoirs de dix centimètres, et percés chacun d'une ouverture circulaire de deux millimètres; les deux ouvertures inférieures sont destinées à introduire secrète-

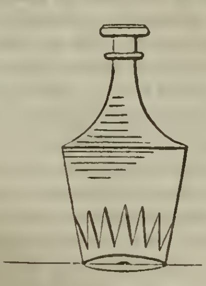


ment, l'une l'eau, et l'autre le vin, au moyen d'un entonnoir allongé, de trente-cinq centimètres de longueur.



Avant l'introduction de ces liquides, vous aurez soin de boucher hermétiquement les deux ouvertures supérieures, au moyen de deux petits morceaux de clinquant d'or, légèrement enduits d'un corps gras, afin que l'air ne puisse s'y introduire.

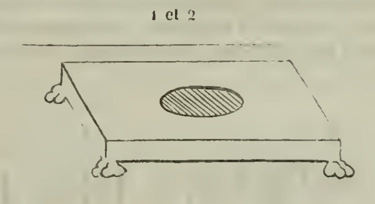
Choisissez un carafon ou flacon en cristal, soigneuse-



ment bouché à l'émeri, pouvant contenir deux verres à vin de Bordeaux; ayez soin de le faire percer, à son col supérieur, d'une petite ouverture circulaire de trois millimètres environ, et au fond, dans sa base inférieure, d'une autre ouverture de cinq millimètres. Introduisez, en présence des spectateurs, les deux liquides qui se mélangeront dans le flacon; appliquez secrètement un morceau de clinquant d'argent, légèrement enduit d'un corps gras, sur la petite ouverture à côté du bouchon, puis prenez le flacon de la main gauche, en bouchant, sans affectation, l'ouverture du fond avec un doigt. Enlevez le bouchon de cristal; versez moitié eau, moitié vin; introduisez ensuite le bouchon de cristal, légèrement graissé, pour qu'il ferme hermétiquement.

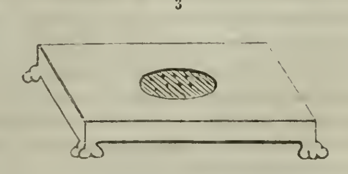
Vous avez trois socs ou bases en tôle dorée, de trois millimètres de hauteur, sur douze de largeur, légèrement

1 et 2



concaves; les nos 1 et 2 de ces socs sont destinés à recevoir les deux verres à vin, vides, et le troisième le li-

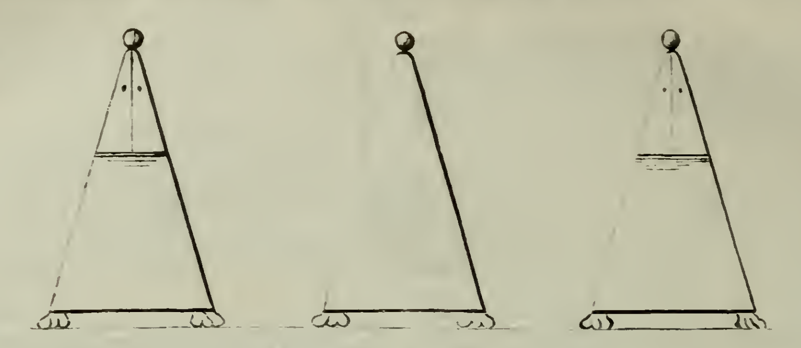
3



quide qui s'échappera du flacon. Ce soc, perforé, dans son milieu, de plusieurs petits trous et d'une autre ouverture ménagée sur un des petits pieds dorés qui ornent ses bases, permettra à l'air de s'introduire.

Après quoi, vous aurez un large ruban de soie d'environ quatre mètres de longueur, savoir, deux mètres rouges et deux mètres blancs. A ces rubans seront placés trois grands anneaux dorés que l'on puisse accrocher aux boules d'or des pyramides. Pendant votre manipulation, vous ferez glisser légèrement les petits morceaux de paillon qui doivent laisser pénétrer l'air atmosphérique, pour qu'il imprime son poids sur le liquide.

Toutes ces dispositions terminées, annoncez, comme je l'ai fait aux Andelys, que vous avez trouvé le moyen de faire entrer secrètement du vin sans en payer les droits; montrez aux dames les trois pyramides, avec la précaution de mettre en évidence seulement celle n° 1, qui n'est point préparée; présentez le flacon, remplissez-le; posez-le sur le soc du milieu, couvrez-le avec la pyramide n° 1; en la posant, déplacez *adroitement* le paillon d'argent, afin que la liqueur mélangée puisse s'introduire dans le soc perforé. Sous les deux autres pyramides, placez les deux verres avec soin. Quand vous aurez couvert par les trois pyramides le carafon et les deux verres, tenez le ruban à la main, et annoncez que les deux liqueurs vont se séparer. Priez une dame de vouloir bien choisir les côtés où elle désire que se trouve le vin ou l'eau; accrochez votre anneau doré à la boule d'or de la pyramide n° 1 du milieu, puis ensuite le second et le troisième anneau à la boule des pyramides n°s 2 et 3; en le posant, faites glisser *légèrement* le paillon doré, afin que la liqueur demandée s'introduise dans le premier et le deuxième verre; enfin et surtout, ayez grand soin de dialoguer avec les auditeurs, afin de laisser écouler un peu de temps avant de découvrir les trois pyramides, et de montrer ensuite le carafon vide : les deux verres seront remplis selon le désir exprimé.



Il est très-essentiel de semer dans l'exécution des *pyramides enchantées* un dialogue constamment vif et animé.

Cette récréation de magie blanche n'est autre chose que l'expérience physique du passe-vin, déguisée sous une forme propre à produire une certaine illusion.

Vous voyez que mes secrets, une fois divulgués, perdent tout leur merveilleux, et que ma sorcellerie n'a rien de bien sérieux et de bien diabolique. Qu'importe, si elle parvient à distraire et à amuser durant quelques minutes? Là se borne l'ambition de votre très-humble serviteur,

COMTE, *physicien du roi*.

MOEURS DES ISRAÉLITES DE PARIS (1).

C'est à Paris que siége le consistoire central des Israélites de France. Il correspond avec tous les autres consistoires. Il y a aussi le consistoire de Paris, composé d'un président, du grand-rabbin et de quatre membres. C'est presque toujours l'élite des Israélites que l'on choisit pour occuper ces places honoraires. Un comité israélite de bienfaisance a été formé dans le but de soulager les vieillards, les veuves et les orphelins. On doit beaucoup d'éloges aux présidens et aux membres de cette administration, qui ont travaillé avec zèle au soulagement des malheureux. Nous aurons à reparler de ce comité et de ses bienfaits. Nous dirons seulement qu'il vient de fonder une maison d'asile pour recevoir un certain nombre d'Israélites malades. Non que jamais on ait eu à se plaindre des soins donnés aux malades israélites dans les hospices de Paris, mais il y a des malheureux qui se laisseraient périr plutôt que de goûter aux mets qui ne seraient pas préparés selon leur rite. Or, c'est dans ce but de philanthropie, qu'après bien des démarches et une persévérance à toute épreuve, on est parvenu à réunir, par des dons volontaires et des souscriptions annuelles, les fonds nécessaires pour assurer l'existence de cet établissement. On évalue la population israélite de Paris à 12,000 âmes environ.

Dans une autre notice, nous donnerons de nouveaux détails sur les établissemens, les coutumes et les habitudes des Israélites de Paris; aujourd'hui, après avoir dit quelques mots sur les synagogues, nous terminerons par la description de la fête du sabbat.

Les deux synagogues sont comprises dans le même bâtiment. La première, qui est aussi la plus grande, celle fréquentée par les juifs allemands, a son entrée principale rue *Notre-Dame de Nazareth*. Elle est bâtie dans le style des temples grecs. C'est une grande salle dallée depuis son entrée jusqu'à la *théba* (Voir le numéro de novembre). Tout autour, sont placées des galeries de bancs numérotés. Pour arriver à ces galeries qui forment seulement le tour du temple, on monte quelques marches. Le rez-de-chaussée est garni également de stalles numérotées, ou portant sur leurs dossiers des petites plaques de métal sur lesquelles sont gravés les noms des propriétaires des places. Une très-grande simplicité se fait remarquer dans cette enceinte.

Une quarantaine de colonnes assez massives supportent une galerie élevée qui fait aussi presque le tour de la sy

(1) Voir le numero dernier, page 250.

nagogue, et qui est réservée aux femmes ; car, au moment de l'office, il est expressément défendu d'y laisser pénétrer des hommes. Dans le bas, tous les bancs sont tournés vers le tabernacle placé au fond du temple, juste en face de l'entrée principale. Des grilles en fer entourent le tabernacle ; le sanctuaire est pavé de carrés de marbre noir et blanc. Deux chandeliers énormes, dorés et bronzés, se trouvent placés devant le tabernacle. Sur les grilles sont posés, de chaque côté, sept grands cierges, que l'on allume pendant les offices. Au milieu du sanctuaire pend une lampe d'argent massif, dans laquelle brûle une veilleuse qui doit être entretenue sans cesse en l'honneur des morts. On nomme cette lampe *ner thomid* (lampe perpétuelle). C'est un symbole de l'immortalité de l'âme. Tout à fait au haut du tabernacle, on lit cette inscription : *Da lifné mi ato omed* (Sache devant qui tu te trouves). Il y en a une autre en face qui veut dire : « Béni sois-tu lorsque tu entres, et béni sois-tu lorsque tu sors. » Sur le tabernacle, un tableau représente les tables de Moïse avec les dix commandemens écrits en lettres d'or à fond noir. A droite et à gauche du tabernacle, on remarque des loges réservées aux membres des deux consistoires. Dans l'une, celle du consistoire central, un tableau de marbre montre, incrustés en lettres d'or, les noms des fondateurs du temple. Dans l'autre loge se trouve également un tableau qui relate l'ordonnance royale autorisant l'érection du temple israélite. Entre chaque colonne, brille un lustre à six branches. Huit autres grands lustres à dix-huit branches chacun sont répartis dans le milieu du temple. Dans les parties latérales du mur qui reçoit le tabernacle, on a pratiqué deux portes conduisant à la cour qui donne du côté de la petite entrée, rue *Neuve-Saint-Laurent*. A droite, en entrant par la rue Notre-Dame de Nazareth, en face de la *théba*, s'élève la chaire.

Des commissaires et divers autres employés se chargent, les jours de fêtes, de veiller à ce que l'ordre ne cesse de régner dans le temple.

On passe par la rue Neuve-Saint-Laurent pour aller dans la synagogue portugaise. Cette synagogue, beaucoup plus petite, ressemble à la première. La galerie des femmes, au lieu d'être élevée et supportée par des colonnes, se trouve de plain-pied avec celle des hommes, dont la sépare seulement un grillage en bois. Du reste, l'intérieur offre une très-grande simplicité. Au lieu de stalles comme dans le temple du rite allemand, les Portugais se servent de chaises.

Les Israélites pieux ont pour le sabbat une vénération d'autant plus grande, que c'est en souvenir de la création du monde que cette fête a été ordonnée, et que plusieurs fois dans l'Écriture l'ordonnance en a été répétée. Ce jour doit être exclusivement consacré au repos, et il est expressément défendu de toucher au feu (*Ex.* xxxv, v. 3). On ne cuit rien, et l'on prépare, le vendredi, toute la nourriture pour le lendemain. Le samedi, on ne doit pas sortir de la ville, si la distance du chemin dépasse à peu près deux mille coudées. Lorsqu'ils se trouvent hors des barrières, les Israélites ne peuvent rien porter sur eux, pas même leurs mouchoirs de poche, qu'ils ceignent autour de leur corps. On ne doit ni monter à cheval ni aller en voiture : enfin il est interdit de jouer d'un instrument de musique, quel qu'il soit.

Le vendredi donc, une heure avant la chute du jour, on célèbre le commencement du sabbat. Dès ce moment, toutes les défenses sont observées et tous les apprêts pour ce jour doivent être achevés. On retire du feu que l'on éteint les vases renfermant les alimens ; on se revêt des habits de fête, et les hommes plus particulièrement se rendent à la synagogue. Pendant ce temps, les femmes allument des lampes qui brûlent durant une grande partie de la soirée ; elles dressent le couvert, mettent toujours du linge blanc sur la table ; et y placent le *chale* qu'elles couvrent ensuite d'une serviette ou de tout autre linge. De cette manière, le pain se trouve entre la nappe et la serviette qui le recouvre. On fait cela en souvenir de la manne qui tombait dessus et dessous la rosée, et qui, le jour du sabbat, ne tombait jamais.

Au temple, après avoir fait la prière habituelle du *mincha*, on lit le *lecho leraneno* qui renferme les psaumes 95, 96, 97, 98, 99 ; puis un chant allégorique *lecho daudi*, où le sabbat est représenté sous la figure d'une fiancée. Après ces chants, exécutés par le *chazan*, accompagné de ses enfans de chœur, on fait les prières de *mahrive*. Le chantre récite à haute voix le *Vai choulou hachomaim veoretz*, où l'on rappelle que Dieu termina, le septième jour, l'œuvre qu'il avait créée, et qu'ensuite il se reposa. L'assemblée fait la lecture de *bamé madlikin*, chapitre entier de la *mischna* ; après avoir lu la prière ordinaire pour la clôture, tout le monde se retire en se souhaitant un bon sabbat. Les enfans demandent et reçoivent la bénédiction de leurs parens et du grand-rabbin.

En rentrant chez eux, les Israélites lisent ou récitent encore certains passages en l'honneur du sabbat. Ils le font avant et après le repas. Une fois à table, le chef de la maison fait *kidouch* ; il prend un verre rempli de vin et dit ces paroles de la *Genèse* : « Les cieux, la terre, et tout ce qu'ils renferment furent achevés, etc. » Puis il boit, et donne ensuite à chaque personne qui se trouve à table quelques gouttes de son vin. Il bénit le pain, et après en avoir goûté le premier, il en donne à tous les convives. Le dîner se passe presque toujours gaîment. Après le repas, on récite encore quelques psaumes, et en se couchant on se souhaite de nouveau un bon sabbat.

Le samedi, on retourne à la synagogue une demi-heure plus tard que les jours ordinaires. On fait encore des prières pour louer l'Éternel, et on ajoute toujours les prières journalières. On lit à haute voix (c'est le chazan) les chapitres du Pentateuque fixés pour chaque sabbat ; après quoi, on lit également un chapitre des prophètes. Le grand-rabbin fait solennellement la prière du roi et de la famille royale ; après avoir referme et rentré le *sepher* dans le tabernacle, on dit le *moussaph*. A des époques marquées, et toujours le samedi, le grand-rabbin fait des sermons. On se retire après le *moussaph*, puis on va faire le second repas du sabbat, car les Israélites ont coutume de manger trois fois pendant les vingt-quatre heures du sabbat. Le premier repas a lieu le vendredi, après la prière du soir, et les deux autres le lendemain. Durant cette journée, la table est toujours recouverte d'un tapis ou d'une nappe.

On retourne au temple l'après-midi, et on y lit encore quelques passages du Pentateuque ; trois personnes seulement sont appelées à suivre la lecture avec le chazan. Après ce service, on prend le troisième repas. Le reste de la journée est employé à lire dans les livres saints et à se promener.

Quand la nuit a étendu son voile sur l'horizon, et que l'on remarque des étoiles, on finit le sabbat. Les juifs font des vœux pour que tout ce qu'ils pourront entreprendre dans la semaine leur réussisse, et les personnes qui se trouvent réunies dans une même maison au moment où l'on fait *Abdala*, se souhaitent une bonne semaine (1).

(1) Peut-être est-ce ici le lieu de citer quelques-unes des célébrités israélites qui se trouvent à Paris.

La Pâque est, sans contredit, une des fêtes les plus rigoureusement observées par les Israélites. Cette fête, qui commémore la délivrance miraculeuse de leurs ancêtres, dure huit jours. Elle commence le 15 de *nissan*, qui correspond au mois d'avril. Les deux premiers et les deux derniers jours seulement restent fériés. Cependant, durant toute cette semaine, la loi défend expressément de manger du pain levé et même d'en garder chez soi la plus petite parcelle. *Exode* 12. Le *mazzo*, ou pain azyme, remplace cette nourriture. On apporte un soin des plus grands à la confection de ce pain. D'abord, environ six semaines avant l'anniversaire de la sortie d'Égypte, le grand-rabbin se met en devoir d'aller visiter, à quelques lieues de Paris, le moulin qui doit servir à moudre la farine réservée spécialement pour les Israélites. Lorsque le rabbin a fini son inspection, il charge deux hommes de confiance de veiller près du moulin, afin qu'aucun mélange d'une autre farine ne puisse avoir lieu. Ces gardiens ne quittent leur poste qu'après la livraison complète de la fourniture commandée. Les sacs sont transportés chez les boulangers, qui ne les reçoivent qu'autant qu'ils reconnaissent les cachets des gardiens. Une propreté extraordinaire règne dans les boulangeries, et les azymes se fabriquent avec une vitesse remarquable.

On a d'abord un pressoir pour préparer la pâte; puis, au moyen d'une mécanique très-simple, formée de plusieurs laminoirs cylindriques, on amincit à volonté cette pâte. Un homme la fait glisser entre les cylindres, et un autre la tire et l'étend directement sur une table d'une assez grande dimension. Aussitôt, une troisième personne saisit un rouleau de la largeur de la bande; de petites pointes garnissent dans tous les sens ce rouleau; on le fait courir sur la pâte qui n'a pas le temps de lever. Un quatrième ouvrier applique une forme tranchante sur toute la bande, et, les pains ainsi détachés, on les porte au four, d'où on les retire au bout de quelques instants. Ces moyens mécaniques offrent, non-seulement une grande économie, mais encore une excessive propreté dans la fabrication des pains sans levain.

A Paris, le comité de bienfaisance se charge de fournir la farine aux boulangers. Ceux-ci, en échange, s'obligent à donner à l'administration une quantité de pains azymes distribués ensuite entre plus de cinq cents familles pauvres, inscrites sur les registres du comité.

Chaque particulier envoie chercher ses pains pour huit jours entiers.

Les préparatifs exigés pour la célébration de la Pâque sont très-nombreux. Huit jours à l'avance, les femmes juives s'occupent du changement de la vaisselle. Ainsi, tous les objets domestiques dont on se sert durant l'année, tels que plats, marmites, pots, etc., etc., doivent être remplacés par d'autres vases.

Quant aux ustensiles en étain, en cuivre ou en argent, on peut les employer de nouveau. Seulement il faut avoir soin de laisser écouler trois jours avant de s'en servir. Ensuite on les passe à l'eau bouillante pour les purifier. Les pots et les vases de fer doivent être rougis au feu.

Lorsque l'avant-veille de la *Pâque* est arrivée, on fait plus d'attention encore à ne pas laisser tomber de pain ou de farine dans les appartemens, car le soir de cette même journée, le maître de la maison procède à l'enlèvement du *chometz*.

Il visite, à cet effet, tous les endroits du logis pour en extraire les matières susceptibles de fermenter. Le lendemain matin, après neuf heures, on ne doit plus goûter à aucun aliment qui aurait pu être préparé avec de la farine ordinaire, ou qu'on saurait composé de substances renfermant du levain.

En jetant au feu les débris qu'on a trouvés la veille, on récite quelques paroles dans lesquelles on déclare que tout pain ou tout levain qui pourrait se trouver dans la maison, qui n'aurait pas été remarqué, et par conséquent que l'on aurait oublié d'enlever, est considéré comme nul et non existant.

Ce jour-là, les aînés, s'ils sont du sexe masculin, jeûnent jusqu'au soir, pour remercier Dieu d'avoir épargné les Israélites lorsqu'il frappa les premiers-nés.

A l'heure fixée pour se rendre à la synagogue, on s'empresse d'y paraître, revêtu de ses plus beaux habits de fête. Les femmes, ainsi qu'il arrive d'ordinaire la veille des cérémonies, restent au logis afin de préparer convenablement tout ce qu'il faut pour le *seider*; seider signifie la célébration de la Pâque qui se fait le soir.

On récite, dans l'intérieur du temple, les prières journalières; seulement on ajoute quelques passages analogues à la circonstance : comme à l'ordinaire, un chant exécuté par le *chazan* et ses enfants de chœur, termine le service.

Le maître de la maison, en rentrant chez lui, trouve une table dressée selon l'ancienne coutume; sur cette table, que recouvre une nappe d'une blancheur irréprochable, repose un énorme plat plus ou moins riche, renfermant trois *mizroth* (pains faits exprès pour la première et la seconde nuit de la Pâque).

Entre chacun de ces pains, disposés sur le plat, se trouve une serviette. Sur la partie supérieure du plat, ou pour mieux dire, au-dessus des *mizroth*, sont placés plusieurs petits vases contenant des herbes amères, du vinaigre et une espèce de compote d'un goût exquis, façonnée presque toujours avec des amandes, des pommes ou des poires, de la cannelle et du sucre. Un coquetier supportant un œuf dur, et une soucoupe contenant de la viande rôtie, occupent le peu de place qui reste encore sur le plat. En outre, des bouteilles de vin et un nombre de verres égal à celui des convives qui doivent célébrer la Pâque, garnissent la table.

Quand les assistans sont prêts, ils s'asseoient; le chef de la famille s'accoude sur des coussins adossés contre un fauteuil qu'on a placé à côté de lui; il commence la cérémonie en prenant un verre plein; il l'élève comme pour porter un toast, et bénit la fête en louant l'Éternel de « tout ce qu'il a fait pour le bien-être de son peuple de prédilection. » Après cela, il porte le verre à ses lèvres et boit; tous les assistans l'imitent. Alors on apporte, au maître seulement, un grand vase afin qu'il puisse se laver les mains; pendant quelque temps le silence n'est point interrompu.

Après les ablutions, le *bal-a-baïss* (le maître de la

La Chambre des députés compte parmi ses membres trois israélites: M. *Crémieux*, avocat célèbre, M. *Cerbeer*, colonel d'état-major, et M. *Fould*, connu par ses grandes opérations financières.

Dans la magistrature on cite M. *Anspach*, et dans l'instruction publique, *M. Franck*, professeur de philosophie.

On remarque dans la littérature MM. *Salvador*, auteur de l'*Histoire des Institutions de Moïse*; *Lévy*, professeur de littérature, auteur d'une méthode d'enseignement et de plusieurs ouvrages destinés à l'éducation; *Léon Halévy*, traducteur d'*Horace*, et dont les divers théâtres de Paris ont représenté de jolies pièces; *Brunswick*, frère de l'acteur *Lherie*, auteur de beaucoup d'opéras comiques; *Dennery*, l'un de nos écrivains dramatiques les plus populaires, auteur de *la Grâce de Dieu*, et enfin *Michel Berr*, auteur de l'*Appel à la justice des nations* et de l'*Éloge de Benjamin Constant*.

M. *Fromental Halévy*, membre de l'Institut, auteur de la *Juive*, de *Guido*, de l'*Eclair* et de *Charles VI*, est israélite, ainsi que Mlle Rachel.

maison) trempe une herbe (ordinairement c'est du cerfeuil) dans le vinaigre, la mange, et bénit Dieu, créateur des fruits de la terre.

Il distribue toujours une partie de ce qu'il prend à ceux qui l'entourent, et ceux-ci, à son exemple, répètent la bénédiction récitée.

Les préludes de la Pâque achevés, on partage en deux le second azyme qui se trouve sur le grand plat, et l'on en prend un morceau appelé *aphicomen*, que l'on cache sous le coussin du maître, en l'enveloppant d'une serviette.

Bientôt après, on entonne en chœur la lecture de l'*Haggada*, commençant par ces paroles en chaldéen : « Voici « le pain de misère que nos pères ont mangé en Égypte; « que celui qui a faim vienne en manger, etc. » Après plusieurs passages récités toujours à haute voix, on interrompt cette lecture pour s'entretenir de temps en temps, dans la langue ordinaire, des passages du texte que l'on n'aurait pas très-bien saisis ou compris, et on se les explique mutuellement.

A ces petits entretiens succèdent encore quelques chapitres et quelques psaumes, puis après avoir bu le second verre(1) tout le monde se lève pour se laver les mains comme aux repas ordinaires.

Le chef de la maison rompt un morceau d'azyme et fait la bénédiction du pain.

Enfin, après avoir goûté d'une herbe amère (du raifort) que l'on pose entre deux petites parties d'azyme, comme faisait autrefois le célèbre grand-prêtre *Hillel*, on sert le repas. Le repas achevé, on récite la prière d'usage et on vide le troisième verre. (On ne compte pas, bien entendu, ce qui se boit pendant le dîner). Ensuite le maître tire le *mazzo* caché sous son coussin, et en distribue une parcelle à chacun pour remplacer l'agneau pascal. C'est ce qu'on appelle *manger l'aphicomen*. Chacun sait que, depuis la destruction du Temple, la loi a supprimé l'*agneau pascal*.

(1) Les juifs, durant cette cérémonie, doivent remplir quatre fois leur coupe de vin.

Tout le monde alors reprend la suite de l'*Haggada*, qui renferme encore quelques cantiques à la louange du Seigneur ; enfin, après avoir bu le quatrième verre et chanté en chœur des hymnes d'allégresse, on fait une dernière bénédiction, dans laquelle on remercie de nouveau l'Éternel de toutes ses bontés.

Le lendemain matin on retourne au Temple pour y réciter les prières en usage les jours de Pâques. On sort les Pentateuques comme dans tous les jours de fêtes; pendant le reste de la journée, il est défendu de se livrer à aucun travail, si ce n'est pour préparer les alimens, quand toutefois le *pessach* ne tombe pas un samedi.

La deuxième journée se passe comme la première, sauf quelques changemens dans la prière.

Les jours intermédiaires il est permis de vivre à peu près comme dans la semaine, c'est-à-dire qu'on peut cuire, acheter, aller en voiture, etc. Cependant, s'il n'y a pas urgence, on doit se dispenser de vaquer à des travaux. Les deux soirées des derniers jours fériés, la cérémonie du *Seider* n'a pas lieu. Pour marquer la fin de la Pâque, on fait *Abdala* comme il est d'usage à toutes les clôtures des fêtes juives.

ALPHONSE ENNERY.

ERRATA. Dans le dernier article sur les *Israélites de Paris*, page 252, AUX LIGNES 6, 7 et 8, lisez *vous* au lieu de *nous*; ligne 29, lisez *ville* au lieu de *vie*.

LE CAFÉ PROCOPE.

Le café Procope fut fondé par Procope Cotelli, noble Palermitain, pauvre cadet d'une riche famille sicilienne. Arrivé à Paris presque sans ressource, pour tenter de faire fortune, il essaya, sans succès, tous les moyens possibles de réussite, et il s'avisa enfin d'ouvrir, à la porte Saint-Germain, une boutique en plein vent, pour y vendre du café. Un jour, que le pauvre marchand se morfondait devant son comptoir désert, le roi vint à passer dans la foire Saint-Germain et remarqua la bonne mine du marchand. Ayant appris que Cotelli appartenait à une famille noble de Sicile, le monarque rendit poliment son salut au Sicilien.

Il n'en fallut pas davantage pour mettre à la mode le marchand de café. La cour et la ville affluèrent bientôt au comptoir de Cotelli; comptoir que celui-ci ne tarda point à faire recouvrir d'une tente. A la tente succéda une jolie boutique : cette boutique finit par se transformer en une fort belle maison, rue des Fossés-Saint-Germain, en face du Théâtre-Français. Un pareil voisinage ne pouvait qu'augmenter la clientèle du café dirigé par Procope (on désignait le noble Italien par son prénom). Les gens de lettres et les artistes adoptèrent cet établissement et en firent le lieu de leurs rendez-vous et de leurs réunions. Rien n'altéra cette vogue, qui dura un siècle et demi. Comme M. Jacquand (1) le montre dans ses deux charmans tableaux, durant la fin du dix-huitième siècle, et jusqu'à l'époque où la révolution éclata, le café Procope rassembla tour à tour les personnages les plus illustres dans tous les genres. Plus d'une fois Voltaire et Piron, ces ennemis irréconciliables, s'y prirent de querelle, et divisèrent en deux camps les habitués du café.

Procope mourut fort vieux ; mais il laissa un fils, connu sous le nom de Procope-Couteau, qui vendit le café de son père et qui tenta diverses fortunes.

Destiné d'abord à l'état ecclésiastique, il y renonça pour étudier la médecine : après avoir terminé ses cours avec succès, il reçut le doctorat en 1708. Quoique contrefait, petit et d'une figure peu agréable, Procope eut le secret de se faire aimer des femmes, qui contribuèrent beaucoup à sa réputation. La vivacité de son esprit, sa complaisance et son intarissable gaîté le faisaient rechercher avec empressement. Il s'occupait très-peu de médecine; mais il fréquentait assidûment les spectacles, jugeait les pièces nouvelles, et donnait aux auteurs des conseils dont ils se trouvaient fort bien. Procope fut marié deux fois ; sa seconde femme était une Anglaise d'une rare beauté et dont le gra-

(1) Ces personnages sont, dans le tableau représentant le *Cabinet de lecture* :
Boissy, de l'Académie française, Voltaire, Cleyraut, l'abbé Olivet, Astruc, Conslou, le maréchal de Bellisle, Thomas, Pichaut de La Martinière, Piron, Mondonville, Cassanea et Cailhava.
Dans l'autre (*intérieur du café*) on voit :
Freron, Marmontel, l'abbé Prevost, Vanloo, Gresset, Gaucher, Boucher, Caffieri, Favart, Latour, Vernet, Sainte-Foix, l'abbé Arnaud, Moncrif, Granval, Boufflers, Préville, Crébillon fils, Marivaux.



Le Café Procope

veur Daunou a conservé le portrait dans une délicieuse eau-forte.

Les aventures de cette seconde femme de Procope fils tiennent du roman, et pourraient, à bon droit, être accusées d'invraisemblance, si la plupart des écrits du temps et le recueil des *Causes célèbres* ne les racontaient de manière à ne laisser aucun doute sur leur authenticité.

Quelque temps après l'ouverture de son café, en face de la Comédie-Française, Procope père vit un groupe nombreux qui se formait devant sa maison. Il s'approcha pour connaître les motifs de ce rassemblement, et aperçut une petite fille d'une charmante figure et qu'il avait déjà remarquée quelques instans auparavant; elle pleurait et disait, de sa voix enfantine et douce :

— *Guardian! guardian!*

On se rappelle qu'à cette époque peu de personnes parlaient la langue anglaise, et que le duc de Richelieu s'adressa vainement, pendant une semaine, à toutes les per-



Mme Procope, d'après Daunou.

sonnes de la cour, sans pouvoir obtenir la traduction de ces mots : *Y love you.*

La jolie petite créature était un enfant de trois ans tout au plus, et qui se trouvait perdue ou abandonnée dans Paris. Quelques voisins, et Procope lui-même, l'avaient vue arriver avec un étranger de haute taille ; cet inconnu avait préoccupé l'attention de la petite fille en lui montrant des marionnettes que faisait gambader un Savoyard; puis il s'était éloigné tout à coup, et avait disparu au milieu des rues étroites et nombreuses qui se croisaient alors dans cette partie du faubourg Saint-Germain. Procope se rappela parfaitement avoir vu le mystérieux personnage dont il donna le signalement; plus tard, quand la petite fille sut un peu de français, on apprit d'elle que cet homme était son tuteur et se nommait Jonhson. Les renseignemens et les explications n'étaient pas faciles à obtenir de la pauvrette, dont personne ne comprenait la langue, et qui ne se trouvait pas d'âge à donner beaucoup d'éclaircissemens sur la cause de sa triste mésaventure. Le commissaire de police du quartier allait envoyer la petite étrangère à l'hospice des Enfans-Trouvés, lorsque Procope, ému de pitié, déclara se charger de l'enfant. Le commissaire y consentit, et les témoins de cet acte de charité applaudirent aux généreux sentimens de Procope.

Procope ne tarda point à recueillir les fruits de sa bonne œuvre. Le bruit de cette aventure se répandit dans Paris, et chacun voulut voir l'héroïne du drame dans lequel l'enfant jouait le rôle de la victime et le cafetier le personnage du bienfaiteur. Pour satisfaire à tant de curiosité, Procope dut placer, à côté de sa femme, dans le comptoir, l'orpheline anglaise, qui devint pour lui une excellente enseigne. Pendant six mois, la foule afflua chez le limonadier palermitain, ce qui lui valut non-seulement des recettes considérables, mais encore une vogue que rien désormais ne sut altérer.

Quinze années s'écoulèrent, durant lesquelles l'enfant devint une jeune fille.

Un matin, un étranger entra dans le café Procope, et se prit à regarder, avec une profonde attention, la jolie demoiselle de comptoir. Procope, de son côté, ne mettait pas moins d'empressement à étudier la physionomie de l'inconnu, dans laquelle, malgré l'absence et l'âge, il retrouvait tous les traits du tuteur de Lucile : c'est le nom que la petite Anglaise avait dit porter.

Impatient de savoir s'il ne se trompait point, il se pencha vers elle, et la pria, à voix basse, de prononcer le nom de Johnson. Elle obéit : à ce nom, l'étranger tourna vivement la tête.

L'imagination italienne de Procope avait besoin de moins de preuves pour se convaincre que l'étranger était le tuteur de la jeune fille. Envoyer chercher le commissaire du quartier, faire arrêter l'inconnu et lui demander raison de l'abandon où il avait jeté l'orpheline, fut l'affaire d'un moment. L'accusé ne se troubla point; il avoua se nommer Johnson, et reconnut avoir fait un voyage en France, à l'époque de l'abandon de Lucile; mais il ajouta qu'il n'avait jamais eu de pupille, et qu'à plus forte raison, il n'avait jamais abandonné d'enfant dans les rues de Paris.

Procope n'en persista pas moins dans son accusation; il

argua de la ressemblance de M. Johnson avec le tuteur de Lucile; quelques voisins encore vivans vinrent à l'appui du témoignage de Procope, et les tribunaux crurent devoir évoquer l'affaire devant eux.

La procédure s'instruisait; on attendait des renseignemens de Londres, et bientôt les débats allaient s'ouvrir, quand M. Johnson tomba gravement malade et mourut. A l'ouverture de son testament, on y trouva une déclaration solennelle dans laquelle il jurait, par le salut de son âme, qu'il n'était point le tuteur de Lucile, et que de fausses apparences l'accusaient seules. Il ajoutait que, néanmoins, sans enfant, sans famille, il léguait en viager toute sa fortune à l'orpheline anglaise, afin qu'elle pût bénir, à bon droit, celui qu'elle avait accusé et maudit injustement.

La pauvre fille de comptoir, l'enfant abandonnée, devint ainsi une riche héritière; car M. Johnson habitait la France depuis cinq ans et y avait acheté de nombreuses propriétés. Le premier usage que Lucile fit de sa fortune fut de l'offrir au fils de son bienfaiteur; elle épousa Procope-Couteau, qu'elle aimait.

Une fois marié, et marié richement, Procope-Couteau se livrait joyeusement à son goût pour la dépense, lorsque tout à coup, après trois ans de mariage et de bonheur, Lucile tomba malade et mourut. Par le décès de sa femme, le poëte tomba dans un état voisin de l'indigence, mais sans perdre toutefois sa gaîté et sa résignation. Il mourut à Chaillot, le 21 décembre 1753. Outre plusieurs pièces de vers, insérées dans les journaux et les recueils du temps, on a de Procope: *Arlequin Balourd*, comédie en cinq actes et en prose, jouée à Londres en 1719; *L'assemblée des Comédiens*, comédie en un acte, en 1724, non imprimée. Il a fait avec Romagnesi, *Les Fées*, comédie, en 1736; *Pygmalion*, comédie, en 1741; avec Lagrange, *La Gageure*, en 1741; et enfin avec Guyot de Merville, *Les deux Basiles, ou le Roman*, comédie, en 1743.

B.

LA SEMAINE SAINTE DES CHINOIS.

Les Chinois ont leur semaine sainte. Elle a lieu au mois de juin et dure dix jours.

La première journée se nomme Kay-Yat (le jour des oiseaux). Cette fête est destinée à rappeler que les volatiles sont une des nourritures de l'homme; on s'abstient de viande durant ce jour, et les rigoristes observent même un jeûne sévère. Une particularité bizarre de cette solennité consiste dans l'usage où sont les Chinois de cacher les balais et d'enlever les sonnettes, comme des porte-malheurs.

La seconde journée se nomme Kou-Yat (le jour des chiens).

Les Chinois vénèrent tellement les chiens, qu'ils ont des ouvriers spécialement chargés de leur fabriquer des cercueils. Ils croient qu'un de leurs sages fut préservé de la mort par un de ces animaux qui dévora l'assassin; et pourtant, par une singulière inconséquence, les Chinois mangent la chair des chiens.

Le troisième jour est nommé Chen-Yat (jour des porcs). Il en est de cette solennité comme de la précédente: les Chinois vénèrent la mémoire d'un de ces animaux qui sauva, suivant eux, un manuscrit précieux de l'incendie; aussi s'abstient-on de la chair du porc durant ce jour; quant au reste du temps, elle forme le fondement de tout dîner chinois. Le même Chinois qui expliqua à l'auteur la solennité du troisième jour, lui raconta une fable absurde sur certain singe qui, disait-il, avait découvert en Chine un manuscrit presque détruit. Un Européen, entre les mains duquel ce manuscrit était tombé, en avait extrait les vingt-quatre lettres de l'alphabet européen. On rapporte ce conte absurde, pour donner une idée de l'excessive vanité des Chinois et de leur mépris pour les nations européennes, car le narrateur rapportait le fait comme notoire. Beaucoup de Chinois sont persuadés que les singes pourraient parler comme les hommes, et qu'ils ne le font pas par pur caprice.

Lorsque la petite vérole atteint un enfant, les parens s'empressent d'envoyer un porc au temple voisin, où ces animaux sont religieusement nourris jusqu'à leur mort. En général, les Chinois croient aux contes les plus absurdes, et toutes nos histoires de sorciers et de revenans ne sont rien auprès des leurs.

Le quatrième jour se nomme Yaong-Yat (le jour des brebis): ce jour est consacré à Pun-Kvon-Venga, berger qui vécut pauvre, ne se nourrissant que de légumes, et n'ayant pour vêtemens que l'écorce des arbres, mais qui enseigna tout le parti que l'on pouvait tirer de la toison des brebis. Le temple qui lui est dédié ne reçoit en offrande que des fruits, des légumes, des sucreries et du vin.

Le cinquième jour se nomme New-Yat (le jour des vaches). Un de ces animaux allaita un jeune enfant dont les parens avaient péri, et qui, devenu mandarin par la suite, lui éleva un temple. Telle fut la cause première de l'institution de cette fête; aussi beaucoup de Chinois s'abstiennent-ils tout à fait de la chair de bœuf; d'autres y renoncent à l'âge de quarante ans, sans quoi, ils croiraient leur salut compromis. Ceci donne l'occasion de dire, en passant, qu'il est d'usage en Chine de ne porter des moustaches qu'à partir de l'âge de quarante ans, et de ne laisser croître sa barbe qu'à cinquante.

La sixième journée se nomme Ma-Yat: c'est le jour des chevaux. Cette fête a été instituée pour imprimer au peuple de la considération pour un si utile quadrupède.

On consacre le septième jour à l'homme: ce jour se nomme Yen-Yat. Pon-Tso, qui apprit aux Chinois à se nourrir de riz, de blé et de viande, est la divinité du jour; il possède un temple. Les offrandes faites à ce dieu ne peuvent consister qu'en vin, en eau et en légumes.

A Pon-Tso appartient encore le huitième jour, nommé Ko-Yat (le jour des grains). Pon-Tso enseigna le premier qu'on pouvait utiliser les grains et s'en faire une nourriture.

Pon-Tso préside aussi au neuvième jour, et quiconque veut obtenir du bonheur doit s'empresser de lui porter des offrandes le jour de Mo-Yat (jour du lin).

Pon-Tso est en un mot le protecteur de la plupart des découvertes. Sans lui, les Chinois ignoreraient la saveur des fèves et des pois, car il cultiva le premier les plantes potagères; aussi le dixième jour lui appartient-il sous le nom de Yo-Yat (le jour des pois et des fèves). On dit que Pon-Tso vécut autant que Mathusalem, et les Chinois lui accordent la sagesse de Salomon.

Parmi les superstitions des Chinois, n'oublions pas le

shing-shang, qui y joue un des principaux rôles. Ce nom signifie *astrologue*.

L'astrologue est consulté dans toutes les occasions importantes, car les Chinois pensent qu'une influence surnaturelle règle le cours entier de la vie. Chaque fois qu'on a recours aux lumières du devin, on offre un sacrifice aux pénates de la maison. A la naissance d'un enfant, c'est encore le shing-shang qu'on appelle. Mais pour bien décrire ce qui se pratique en cette circonstance, commençons par noter qu'il est d'usage de compter à l'enfant un an d'age à partir de sa naissance, ce qui provient de ce que les Chinois supposent les grossesses de douze mois. Après cela, on inscrit avec le plus grand soin le moment où l'enfant a vu le jour. Le shing-shang arrive ensuite : une grande feuille de papier rouge lui est présentée pour qu'il y consigne à son tour ses observations. Lorsqu'il les a confiées au papier, il ne lui reste plus qu'à se rendre à la pagode pour consulter le dieu sur les signes de bonheur ou de malheur dont l'enfant est marqué, ainsi que sur l'age où il conviendra de le marier. Dans beaucoup de familles il y a un astrologue de la maison qui remplit en même temps les fonctions d'instituteur; c'est à lui qu'on a recours dans toutes les circonstances importantes. Les avis qu'il donne sont reçus avec des témoignages de la plus grande vénération, car il est censé avoir puisé ses lumières dans d'anciens livres dont les shing-shangs ont seuls la clef. Le métier d'astrologue est donc un bon état en Chine, et l'ignorance générale de la nation leur fournit des occupations abondantes.

(*Traduit de l'anglais.*)

MERCURE DE FRANCE.

(DU 15 MAI AU 15 JUIN.)

La littérature provinciale fait en France de nobles efforts pour conquérir son émancipation. Parmi les œuvres remarquables qu'elle produit en ce moment, il faut citer un roman historique de M. Léon Dusillet. On ne saurait présenter les mœurs historiques du douzième siècle avec plus de savoir-faire et d'entente du drame que l'a fait l'auteur du *Château de Frédéric Barberousse*. L'action est vive, intelligente et pleine de clarté; on se passionne pour les héros de cette histoire, et l'on reste tout étonné d'avoir trouvé un plaisir extrême et une distraction charmante en face d'études archéologiques et de travaux d'antiquaire.

— M. Francis Tourte est une de ces intelligences poétiques qui, sans dédaigner le travail manuel, savent consacrer à l'art d'utiles heures. Né parmi des ouvriers, il ne cherche point à s'affranchir de sa modeste condition, mais à l'améliorer et à l'anoblir. *Remi*, ou *Croyance et Martyre*, nouvelle en vers, comme l'intitule l'auteur, sert de cadre à M. Tourte pour développer des idées sages et supérieures à l'ambition. Il y a bien parfois des plaintes dans les vers de M. Tourte; mais la résignation revient toujours et finit par dominer. Laissons-le parler, du reste. « J'ai fait un livre, dit-il dans sa préface, plutôt par instinct que par érudition; car je n'ai rien appris pour créer un livre. Je ne suis pas un lauréat; je n'ai jamais habité nos lycées, ni même ces salles tumultueuses où la charité reçoit les enfans du pauvre. Où donc ai-je appris à lire? Aux enseignes; que sais-je? Bien jeune encore j'ai vécu du pain de l'ouvrier, j'ai appris à bénir le travail; j'ai vu que le travail est saint. »

Disons que les vers de l'auteur de *Remi* offrent le caractère d'une grande et naïve simplicité, et que si parfois la forme manque un peu d'énergie, elle atteste toujours une pureté et une élégance irréprochables.

— M. Cavaïé vient de terminer, pour une église de Toulouse, un orgue que M. Lefebure, organiste de Saint-Roch, a essayé, la semaine dernière, devant M. Spontini et un petit nombre d'artistes. L'illustre compositeur a loué dans les termes les plus flatteurs la puissance et le charme du magnifique instrument.

— La réunion de la Société de secours pour les aveugles a eu lieu dernièrement. M. le président de Portalis y a prononcé un discours aussi remarquable que touchant. Les rapports lus par M. Dufau et par M. Watteville ont constaté le zèle avec lequel l'administration dirige cette intéressante Société de bienfaisance. A ces lectures a succédé un concert où des artistes aveugles, sortis à diverses époques de l'institution, prêtaient aux élèves actuels le concours de leur talent. L'orchestre, dirigé par le vénérable M. Gailliod, l'un des premiers disciples de Valentin Haüy, a étonné les auditeurs; chacun se demandait comment ces jeunes gens, privés de la vue, pouvaient exécuter avec tant d'ensemble et d'harmonie toute une symphonie de Haydn, toute une ouverture d'opér.. Le piano même sur lequel on accompagnait les concertans avait été construit par un aveugle, M. Montal, facteur, qui, malgré son infirmité, a apporté des perfectionnemens nombreux dans la structure de cet instrument. C'est ainsi que la piété chrétienne rend à la société des malheureux que la nature semblait avoir condamnés à végéter inutilement; ils étaient nés doublement impuissans, à jamais infirmes; une bienfaisance ingénieuse en fait des hommes utiles, et trouve le moyen de donner une telle perfection aux organes dont ils jouissent, que les pauvres victimes ne songent plus au sens qui leur manque. Ce résultat, obtenu par la Société de secours pour les aveugles, est un des plus beaux triomphes de la charité.

— Dans sa dernière séance, l'Académie des sciences morales et politiques a proposé les prix suivans : pour 1845, rechercher quelle influence les progrès et le goût du bien-être materiel exercent sur la moralité d'un peuple; et, pour le prix de 1846, exposer comparativement les conditions de moralité des classes ouvrières agricoles, et des populations vouées à l'industrie manufacturière.

Pour 1844, un prix sur la question suivante : Quels sont les modes de loyer de la terre actuellement en usage en France; à quelles causes tiennent les différences entre ces modes de loyer et les changemens qu'ils ont éprouvés, et quelle est l'influence de chacun de ces modes de loyer sur la prospérité agricole. Pour 1845, déterminer les faits généraux qui règlent les rapports des profits avec les salaires.

Pour 1845, retracer l'histoire des états-généraux en France, depuis 1380 jusqu'en 1614; indiquer le motif de leur convocation, le mode de leurs délibérations, l'étendue de leur pouvoir; déterminer les différences qui ont existé à cet égard entre ces assemblées et les parlemens d'Angleterre, et faire connaître les causes qui les ont empêchés de devenir, comme ces derniers, une institution régulière de l'ancienne monarchie.

Il sera également décerné un prix pour la question suivante : faire connaître la formation de l'administration monarchique depuis Philippe-Auguste jusqu'à Louis XIV inclusivement. Enfin l'Académie propose pour sujet du prix quinquennal de 5,000 fr., fondé par le baron Felix de Beaujour, de rechercher quelles sont les applications les plus utiles qu'on puisse faire du principe de l'association volontaire et privée au soulagement de la misère.

— Une découverte fort intéressante a été faite dans les terrassemens du chemin de fer du Nord, entre Saint-Leu-d'Esserans et Montataire. Un ouvrier a trouvé une ceinture, en or plein, du poids de 342 grammes. On estime que ce bijou représente une valeur intrinsèque de 880 fr., indépendamment de son prix comme objet de curiosité. Il était enfoui dans la terre à une profondeur de 85 centimètres. Cette ceinture a la forme d'une corde qui aurait 7 millimètres de diamètre; la longueur est de 1 mètre 54 centimètres, sans les crochets qui terminent les bouts. L'heureux terrassier a été désintéressé largement. On pense que l'origine de cette ceinture est gauloise, et remonte à l'époque de l'invasion ; ce qui lui donnerait une existence de dix-neuf siècles. — Voici une autre découverte archéologique singulière. En renouvelant le pavé de l'antique hôtel-de-ville de Bamberg, on a trouvé six caisses en fer battu, contenant environ 22,000 flèches : le bout n'en est point arrondi et pointu, mais aplati en forme de ciseau; elles sont garnies de copeaux au lieu de plumes.

— Il y a quelques mois, des bijoux d'origine mérovingienne ont été soumis au comité historique par M. Villemain, à qui le préfet du Pas-de-Calais les avait envoyés. Le comité pense en effet que ces objets datent de l'époque de la première race de nos rois. Ils forment l'ensemble d'une parure de princesse, et ont été trouvés dans l'emplacement de l'ancien cimetière de Lens, à un mètre au-dessous de la couche de terre consacrée aux inhumations. Le corps, renfermé dans un cercueil de bois exotique recouvert d'une feuille de cuivre, est tombé en poussière dès qu'il a été soumis au contact de l'air. Les bijoux étaient à la place qu'ils occupaient pendant la vie. La couche de craie qui environnait le cercueil les a maintenus dans un bon état de conservation; ils se composent de deux pendans d'oreilles, d'une broche, de deux agrafes de manteau, d'une agrafe de chlamyde et d'une bulle. Tous sont en or et plusieurs garnis de quartz rose réduit en lame et posé sur une feuille d'or gauffrée, qui simule à s'y méprendre une étoffe de soie vue à travers le quartz; de petits cylindres, disposés aux angles ou dans le voisinage des pierres colorées, enchâssent une pâte cuite imitant la perle et produisant, avec l'or et la couleur rouge du quartz, un effet riche et harmonieux. Les détails, sans être d'un dessin remarquable, ne manquent pas d'originalité; ils sont, en général, le résultat d'un mince filet d'or, coupé et tourné pour produire, sur un fond uni, des formes variées; les filets existent si nombreux sur les plaques d'or des agrafes du manteau, qu'elles semblent couvertes d'une broderie à jour bien fine et bien découpée. Ces découvertes s'accordent avec la tradition qui représente la ville de Lens comme ayant servi de séjour jadis à des princes mérovingiens.

— Un Lyonnais vient de prendre un brevet d'invention pour une mécanique qui supprime le lissage et les cartons dans la fabrication des étoffes façonnées, et qui réduit la façon à son seul ouvrage artistique. Cette découverte, qui depuis si longtemps a été vainement annoncée, paraît avoir enfin reçu une solution.

— La bibliothèque de Rouen s'est enrichie d'une véritable rareté bibliographique; c'est la collection qu'un ancien chef du contentieux au ministère de l'intérieur, M. Leber, a formée, pendant trente ans, de toutes les cartes à jouer qui ont été fabriquées depuis leur invention en tout temps et en tout pays. Cet imposant témoignage des délassemens séculaires et contemporains des hommes d'autrefois et des joueurs d'aujourd'hui, prouve qu'on s'amuse et qu'on se ruine aussi bien dans les pampas de l'Amérique, dans les steppes de Moscou, dans les marécages de la Hollande que dans les salons de Baden, de Londres et de Paris. On fait remonter l'origine des cartes à jouer au règne de Charles VI; mais au moyen de cette collection on pourrait prouver qu'elle est plus ancienne. Parmi celles qui furent fabriquées pour ce malheureux monarque, on distingue les images du peintre Jacquemin Gringonneur; elles datent de 1392 et sont au nombre de dix-sept. Ce sont des quadrilatères de 6 pouces et demi de hauteur sur 3 pouces et demi de large. Chacun offre un petit tableau remarquable par la naïve expression des figures symboliques qu'il représente, telles que la Force, la Mort, la Tempérance, etc.

La Force est représentée par une espèce de virago, douée d'un poignet vigoureux, et qui brise comme verre un gros pilier. Quant à la Tempérance, elle transvase du vin d'une bouteille dans une autre sans céder à la tentation d'en goûter. La Mort galope sur un cheval de sinistre figure, tout en fauchant, au passage, les grands comme les petits. Le Pendu est accroché la tête en bas, tenant deux sacs d'argent, pour indiquer la nature du méfait qu'il expie. Quant au Soleil, Jacquemin Gringonneur le représente resplendissant dans les cieux, tandis que, sous ses feux rayonnans, une humble bergère file sa quenouille, afin de prouver qu'il luit pour tout le monde, pour les villageoises comme pour les reines.

Il y a dans cette collection des cartes historiques imaginées par Mazarin pour amuser la jeunesse de Louis XIV; puis des cartes d'Indous, rondes et un peu moins petites que les écus de six livres; après cela, viennent des cartes négrophiles, où les noirs de Saint-Domingue se vengent en peinture de la supériorité de la race blanche; des cartes républicaines, où les rois sont remplacés par Solon (*cœur*), par Jean-Jacques Rousseau (*trèfle*), par Caton d'Utique (*carreau*), et par Junius Brutus (*pique*); les valets par Annibal, Décius, Mutius-Scévola et Horace, qui doivent être peu flattés de cette assimilation. Depuis, ont été inaugurées les cartes impériales sous l'Empire, et les cartes monarchiques sous la Restauration. Quant à 1830, il a tout respecté, acceptant l'œuvre des siècles, jouant avec toutes les cartes, occupé qu'il est de choses trop sérieuses pour songer à introduire des innovations dans la plus bizarre des collections qu'ait jamais rassemblées la patience d'un bibliomane.

— Quatre nouvelles salles du musée de Versailles, dites salles des Croisades sont ouvertes au public.

— La Bibliothèque royale possède un manuscrit latin, sur papyrus de plus d'un mètre de longueur. Ce manuscrit date du sixième siècle de notre ère. De son côté, la direction du département des médailles vient de faire placer dans un des casiers de ses montres l'épée de Childéric, dont le fourreau seul est un chef-d'œuvre inimitable d'orfèvrerie du moyen âge.

— On annonçait dernièrement qu'un recueil de lettres de Henri IV avait été envoyé de Saint-Pétersbourg au ministère de l'instruction publique. La Belgique vient de nous fournir aussi son contingent historique; le directeur de ses archives a expédié à M. Villemain les copies de cinquante lettres du Béarnais, dont les originaux se trouvent dans les archives belges, à l'exception de trois missives que conserve M. le duc de Caraman en son château de Beaumont.

— Le *Daguerréotype*, si l'on en croit plusieurs journaux, viendrait de recevoir à Nice le dernier cachet du perfectionnement. Voici ce qu'on lit dans une lettre datée du Piémont : « Nous nous empressons de faire connaître à nos correspondans de France la merveilleuse découverte qui occupe notre cité. Les résultats des travaux de notre compatriote M. le chevalier Iller, artiste d'une réputation justement acquise, viennent de trancher définitivement et d'une manière victorieuse l'une des plus importantes questions de l'art, celle de reproduire au moyen du *daguerréotype la vérité des couleurs*, en même temps que la fidélité des traits, l'exactitude des poses et des contours. Nous avions déjà entendu parler de l'application des couleurs sur plaques daguerréotypées, au moyen d'une préparation chimique, mais après le portrait obtenu. Cette sorte de badigeonnage doit altérer la mobilité de la physionomie et mettre en question la durée du coloris, tandis que le chevalier Iller est parvenu à fixer la couleur en même temps que la ressemblance, et avec l'instantanéité ordinaire, c'est-à-dire dans l'espace de trente secondes; le portrait colorié peut être également soumis à la double épreuve de l'eau et du feu. »

Le rédacteur en chef, S. HENRY BERTHOUD.

Le directeur, F. PIQUÉE.

Imprimerie de HENNUYER et TURPIN, rue Lemercier, 21, Batignolles.

L'ILE DES MARMITONS.

CONTE D'ENFANT.



Vue générale de l'ile des Marmitons.

CHAPITRE PREMIER.

LE FRÈRE ET LA SOEUR.

— Non, Thérésina, tu ne seras pas religieuse; je n'y consentirai jamais; j'avalerais le golfe de Naples et toutes ses îles, Ischia, Procida, Nisida, Caprée même avec son gros rocher, plutôt que de te laisser entrer au couvent.

— Mais, mon frère, que veux-tu que je devienne, seule au monde orpheline, sans protecteur?



— Et moi, reprit Césaro avec fierté, ne suis-je pas ton frère? ne puis-je pas te protéger?

Thérésina ne put s'empêcher de sourire :

— Enfant! dit-elle; j'ai seize ans, et tu n'en as pas encore douze! D'ailleurs, tu le sais, il nous faut bientôt quit-



ter Naples; le palais de mon malheureux père sera vendu dans un mois: que pourrions-nous faire dans ce pays, où nous serions humiliés à tous momens? Sois raisonnable, viens à Rome avec moi; j'y prendrai le voile chez les sœurs de *Torre de' Specchi*, et toi tu iras trouver notre oncle le cardinal Z....., qui te protégera.

Césaro ne répondit rien, mais deux larmes coulèrent sur ses joues pâles, et il contempla tristement sa sœur, qui s'éloignait; elle traversa rapidement et en baissant la tête la longue galerie de tableaux, autrefois si magnifique, et maintenant si dépouillée. Ces nobles enfans ruinés ne pou-

vaient contempler sans douleur la place vide qu'occupaient naguère les chefs-d'œuvre de Raphaël et du Dominiquin.

Leur père, le duc de San-Severo, qui avait été longtemps favori du roi de Naples, tombé tout à coup dans la disgrâce, était mort de chagrin après avoir dissipé toute sa fortune. Césaro aurait souffert la misère avec courage s'il avait été seul à la supporter; mais il ne pouvait s'accoutumer à voir Thérésina, si belle, si fière, se servir elle-même, et s'imposer toutes sortes de privations. Il passait des nuits entières à se tourmenter l'esprit pour trouver un moyen de gagner leur vie; c'est pourquoi ses joues étaient si pâles, quoiqu'il fût jeune et bien portant. L'idée de voir entrer sa sœur au couvent lui déchirait le cœur; car il savait que Thérésina faisait un grand sacrifice en prenant le voile, puisqu'elle n'avait point de vocation. Il n'avait plus qu'elle au monde, et, pour elle, qu'il aimait tant, il aurait tout sacrifié.

Préoccupé de ses sombres pensées, il traversa la vaste cour de leur palais, où l'herbe croissait de toutes parts; cette cour, autrefois si vivante, si joyeuse, où retentissaient le pas des chevaux, le roulement des riches équipages, le pas empressé des laquais aux livrées bigarrées, où tout annonçait la fortune et le bonheur, et qui, hélas! était maintenant déserte et silencieuse.

Il descendit précipitamment vers le port de Santa-Lucia, et se promena à grands pas sur le rivage de la mer.

Comme il était là depuis un moment, il aperçut à quelque distance de lui un petit garçon joufflu qui se balançait de toutes ses forces dans une barque, sur le banc de laquelle un jeune lazzarone dormait étendu :



— Réveille-toi donc, pêcheur, criait le petit joufflu; voilà deux *carlins* (1), dépêche-toi, et mène-moi vite à Castellamare.

— *Non è l' ora* (ce n'est pas l'heure), répondit le pêcheur, et il se rendormit.

Alors le petit joufflu jura, frappa du pied et devint tout rouge de colère.

— Qu'avez-vous donc, signor? demanda Césaro. Pourquoi réveiller ce pêcheur?

— Pour qu'il me conduise dans sa barque de l'autre côté du golfe. Savez-vous ramer? voilà deux carlins.

— Je ne veux pas de tes carlins, dit Césaro avec fierté; je sais ramer, et je te conduirai pour rien. Le fils du duc de San-Severo n'est pas encore si ruiné qu'il ne puisse rendre service à un pauvre sire tel que toi.

(1) Les *carlins* sont une monnaie du pays; un *carlin* vaut neuf de nos sous.

Césaro répondit cela parce qu'il avait beaucoup d'orgueil, mais le fait est qu'il était enchanté de trouver une occasion de se promener un peu sur mer; plaisir dont il était privé fort souvent. Il s'élança dans la barque, s'assit sur un des bancs, appuya ses pieds sur le dos du pêcheur qui dormait, saisit les rames, et bientôt la barque disparut.

CHAPITRE SECOND.

GRANDS PÉRILS ET PETITS VOYAGEURS.

Le soleil était brillant et la mer était toute parsemée d'étincelles. Césaro, à mesure qu'il s'éloignait du rivage, sentait son cœur moins oppressé; il éprouvait une joie si pure en admirant son beau pays, qu'il aimait tant!

Il n'y avait dans le ciel d'autre nuage que la fumée grise qui s'échappait du Vésuve; Naples et son riche amphithéâtre de maisons blanches descendant jusqu'à la mer, avec ses terrasses couvertes de treilles et d'orangers, semblait de loin un colossal escalier de jardins, une immense cascade de fleurs. De grands vaisseaux, parés de toutes leurs voiles, se balançaient sur les flots; c'était un spectacle admirable, et il fallait être aveugle ou criminel pour n'être pas heureux en ce moment. Césaro oubliait ses chagrins, et, s'enivrant d'une espérance vague, il ne pouvait se défier de la bonté de Dieu, qui avait créé une nature si belle : aussi, malgré tous ses malheurs, en ce moment il aimait la vie.

Césaro ramait avec agilité; le petit joufflu n'admirait rien, ne faisait rien, et se plaignait à chaque instant de la chaleur; quant au jeune lazzarone, il dormait, se croyant encore à Naples, et sans se douter que c'était dans sa barque et avec lui qu'on voyageait.

Tout à coup, comme ils s'avançaient en pleine mer, le vent s'éleva, et les flots, d'abord si calmes, commencèrent à s'agiter : on entendait comme de grands coups de canon dans les brisans; c'est le bruit que font les vagues en se jetant avec violence dans les grottes ou contre les rochers. Césaro fronça le sourcil et regarda de tous côtés autour de lui avec inquiétude; le petit joufflu pâlit :

— Je vous donne dix carlins, s'écria-t-il, si vous nous faites aborder! J'ai peur, j'ai peur, je ne veux pas rester dans ce bateau.

— Il y faudra pourtant bien rester, vraiment, reprit Césaro; car si nous approchons du rivage, la barque se brisera contre les rocs, et vous ne m'avez pas trop l'air de savoir nager. Mais patience, restons en pleine mer; ce n'est peut-être qu'un grain; peut-être ce soir le vent tombera.

Césaro cherchait à rassurer son compagnon, mais il ne se faisait pas illusion sur leur danger. Il résolut d'éveiller le pêcheur, espérant de lui quelque secours :

— *Santa Maria!* s'écria le pauvre jeune homme en voyant le péril où il se trouvait subitement, vous m'avez réveillé trop tard!

En effet, la tempête s'annonçait terrible, et déjà les vagues furieuses s'élevaient au-dessus de la barque et l'inondaient. Césaro et le pêcheur n'ayant plus l'espoir de diriger la barque, s'empressèrent de la vider à mesure que les lames d'eau la remplissaient. Le petit joufflu venait d'être pris du mal de mer; heureusement, car ses douleurs l'occupèrent assez pour l'empêcher d'entraver la manœuvre par ses contorsions. D'ailleurs, il ne savait rien faire que gémir et offrir de l'argent à tout le monde : je crois que s'il avait conservé sa présence d'esprit, il eût offert aussi des carlins à la tempête pour l'apaiser.

La nuit les surprit dans ces angoisses; et le pêcheur,

perdant tout espoir, tomba à genoux, et fit un vœu à la Madone pour sortir de ce danger.

Césaro pria aussi, non pour lui, mais pour Thérésina; et, pensant qu'il ne la reverrait plus, il pleura.

Tantôt la barque s'élevait rapidement sur une vague comme sur une haute montagne, puis elle retombait comme précipitée dans un gouffre avec une horrible secousse; c'étaient comme d'effroyables *montagnes russes*, que nulle main prudente ne dirigeait.

Les malheureux enfans (car le jeune pêcheur avait à peine quinze ans) furent ainsi ballottés toute la nuit. Ils se cramponnaient aux bancs de la chétive barque, et s'attendaient à chaque instant à être emportés par les vagues: leurs forces commençaient à les abandonner. Ils ne savaient plus dans quelles régions ils se trouvaient; un bruit faible annonçait pourtant un voisin rivage.

— Nous allons périr, dit le pêcheur, nous sommes sur des rochers.

Mais ses compagnons n'entendaient pas sa voix, que la voix de la tempête étouffait. Au même instant la barque reçut un choc terrible et se brisa.

— *Santa Maria!* — Thérésina! s'écrièrent les pauvres enfans.

CHAPITRE TROISIÈME.

ÉTRANGE MANIE D'UNE PRINCESSE.

Le lendemain le soleil se leva pur et radieux, et rien n'aurait rappelé aux petits voyageurs leur mésaventure de la nuit, sans l'aspect bizarre de l'île fabuleuse où l'orage les avait jetés.

Césaro, que les vagues avaient déposé sur le rivage, resta longtemps évanoui, et ne reprit ses sens que lorsque la chaleur du jour l'eut ranimé. Le pêcheur était déjà occupé à rattraper quelques débris de sa barque, qu'il espérait reconstruire avec le temps. Quant au gros joufflu, il fallut lui frapper longtemps dans les mains avant qu'il pût revenir de sa frayeur.

— Où sommes-nous? demanda-t-il en revenant à lui.

— Par saint Janvier! je n'en sais rien, reprit le pêcheur; mais tout ce que j'ai vu jusqu'à présent n'annonce rien de bon, et, si vous m'en croyez, vous m'aiderez promptement à reconstruire cette barque, sinon...

— Quoi! s'écria le joufflu, serions-nous chez des sauvages?

— Ma foi, je le croirais. Pas un seul pêcheur sur la plage: ces gens-là ne mangent pas de poissons; et quand on ne mange pas de poissons...

— On mange des hommes, n'est-ce pas? Oh, mon Dieu! que j'ai peur! Je donnerais bien deux cents carlins à celui qui me ramènerait à Naples aujourd'hui.

Le petit joufflu se mit à pleurer, car il était très-gourmand, et c'est une chose fort désagréable pour un gourmand que d'être soi-même le bon dîner qu'on voudrait faire.

Césaro, pendant ces discours, était monté sur la cime d'un rocher, d'où il pouvait examiner le pays dans presque toute son étendue. La première chose qu'il aperçut à quelque distance de lui, assis sur un rocher, ce fut un marmiton qui pêchait tranquillement à la ligne au bord de la mer. Cette vue le rassura: en effet, l'aspect d'un marmiton dans une île déserte doit être un heureux présage.

— Rassurez-vous, cria-t-il à ses compagnons, l'île est habitée; il y a des pêcheurs, et même des marmitons.

Ses compagnons sautèrent de joie à cette nouvelle, et ils allèrent le rejoindre sur le rocher.

— *Santa Maria!* s'écria le pêcheur, que l'herbe est ici singulière!

Il avait raison de s'étonner, l'herbe de cette île était rouge, mais rouge comme du feu. Ils avaient devant eux une grande prairie qui ressemblait à des charbons ardens.

— Je ne veux pas marcher sur ce gazon! s'écria le joufflu; j'ai peur! Je donnerai six carlins à celui qui me portera sur son dos.

Césaro, sans l'écouter, s'élança dans la plaine, et comme il marcha dans l'herbe rouge sans se brûler, ses compagnons l'imitèrent.

Tandis qu'ils s'avançaient vers la grande route, ils aperçurent un autre marmiton qui tenait un fusil sous le bras et que suivait un grand chien de chasse.



— Il paraît, pensa Césaro, que dans ce pays les marmitons vont eux-mêmes chercher le poisson et le gibier qu'ils doivent accommoder.

Au même instant il leva les yeux, et aperçut un troisième marmiton, perché sur un arbre et cueillant des prunes: ce qui le confirma dans son opinion.

Mais comme ils approchaient de la ville, ils virent venir une belle voiture à quatre chevaux, avec deux petits marmitons en postillons, et dans laquelle se pavanait un gros marmiton, qui avait l'air fort insolent.

Cette fois, les trois voyageurs se regardèrent avec étonnement, et le petit joufflu s'écria:

— Par saint Janvier! c'est un pauvre pays que celui où les marmitons vont en voiture!

Enfin ils arrivèrent aux portes de la ville; mais à peine



étaient-ils parvenus à la barrière, qu'un grand marmiton, d'une physionomie grave et soupçonneuse, vint leur demander leurs passe-ports.

— Nous sommes de malheureux étrangers qu'un naufrage a jetés dans cette île, répondit Césaro, et nous réclamons l'hospitalité.

Le grand marmiton parut satisfait du ton de franchise et de dignité qui accompagnait ces paroles.

— Hâtez-vous, messieurs, dit-il, d'entrer dans cette galerie; je craindrais pour vous un malheur si l'autorité vous surprenait dans cet habit. Ce pays a des usages singuliers, j'en conviens; ce n'est pas un crime de les ignorer, mais ce serait une folie de les braver. Suivez-moi.

En disant ces mots, il conduisit les enfans dans une vaste chambre, où l'on déshabillait les voyageurs, et il fit apporter à chacun d'eux, selon leur taille, un habit de marmiton.

— La reine Marmite, qui gouverne ce pays, continua le grave marmiton, regarde l'art de la cuisine comme la base élémentaire d'un sage gouvernement: c'est pourquoi elle prescrit ce bizarre costume à tous ses sujets. Les étrangers mêmes sont forcés de l'adopter, et l'imprudent qui refuserait de se soumettre à cette loi risquerait d'être mis en prison ou d'être massacré dans les rues.

Césaro et le pêcheur changèrent leurs habits sans murmurer; mais le gros joufflu ne voulut rien entendre aux excellentes raisons qu'on venait de lui donner.

— Je ne veux pas être marmiton! s'écria-t-il en frappant du pied avec fureur; grâce au Ciel, je suis assez riche pour n'avoir besoin de servir personne; je ne veux pas faire la cuisine; je ne veux pas être marmiton: s'il le faut, je payerai plutôt un remplaçant!

On eut beau lui expliquer qu'il ne s'agissait pas de faire des sauces, et que cet habit, étant celui de tout le monde, ne l'engageait à rien; on eut beau lui répéter que ce gros marmiton qu'ils avaient vu passer dans cette belle voiture était un sénateur, un des hommes les plus riches et les plus considérés du pays; il n'y voulut rien comprendre, et l'on fut forcé de le mettre en prison.

CHAPITRE QUATRIÈME.

LE BONNET DE COTON.

Césaro venait de terminer sa bizarre toilette, lorsqu'il entendit un grand bruit de tambours, de trompettes, de fanfares, qui le fit tressaillir de plaisir; il s'élança dans la rue, et arriva bientôt sur les remparts de la ville, où toutes les troupes étaient rassemblées pour la revue. Ce fut alors qu'il vit une fourmilière de marmitons s'agiter dans toutes les rues, les uns à pied, les autres à cheval, d'autres aussi montés sur des canons; c'était un spectacle admirable.



Les musiciens s'avançaient, frappant avec des cuillers d'argent sur de belles casseroles bien brillantes; c'était une harmonie délicieuse: les tambours-majors élevaient en l'air un superbe tourne-broche tout en or, qui valait bien la grosse canne des tambours-majors européens, et qu'ils faisaient tourner sur leur tête avec beaucoup de grâce.



Les marmitons d'élite, montés sur de magnifiques chevaux, attiraient d'abord tous les regards: nos carabiniers seraient de petits marmitons à côté de ces marmitons-là, et je vous assure qu'en les voyant si bien armés, si fiers, si terrible , il ne venait à personne l'idée de leur demander des petits pâtés.

La reine Marmite, placée sur une estrade, et entourée de ses marmitons d'honneur, saluait son peuple avec bienveillance, et paraissait fort satisfaite de la belle tenue de ses troupes.

Césaro regardait tout cela sans trop s'étonner; il savait bien que tous les peuples diffèrent dans leurs usages, et d'ailleurs il se rappelait avoir entendu raconter que, dans un certain pays, pas très-éloigné du sien, tous les habitans étaient contraints, à certains jours, de se vêtir en militaires, quels que fussent leur goût, leur profession; que ces jours-là, chaque citoyen (excepté pourtant les militaires) était obligé d'être soldat, avec fusil, giberne et sac sur le dos. Ah! il n'y avait pas à dire, il fallait être guerrier, fussiez-vous colleur, cordonnier, confiseur, pâtissier. Césaro trouvait donc très-simple, puisqu'il y avait un pays où les pâtissiers montaient la garde, qu'il y en eût un aussi où les marmitons fissent la guerre.

Césaro, pour mieux voir défiler les troupes, était monté sur une borne, et là, il se tenait droit comme un piquet, fier comme un Écossais, examinant toute chose avec attention. D'abord, cette multitude de bonnets de coton, tous de même forme, et surmontés de la même mèche, lui parut pécher par une sorte d'uniformité, qu'on pouvait accuser de monotonie; mais bientôt son œil finit par s'exercer à saisir des nuances d'abord imperceptibles; il remarqua des différences sensibles entre un bonnet de coton et un autre; et enfin il découvrit qu'à la manière plus ou moins coquette ou sévère dont le bonnet était placé, on pouvait deviner le caractère et les habitudes de celui qui le portait. C'était là le secret de la reine, secret que pas un de ses ministres n'avait encore pu pénétrer.

Avec tout l'extérieur d'une marmite, cette princesse avait le regard d'un aigle, et il lui suffisait de voir un homme passer devant elle coiffé d'un bonnet de coton, pour savoir s'il était paresseux, buveur, brave ou poltron, stupide ou spirituel, fat ou bon enfant; ce système d'observation était infaillible.

La reine apercevait-elle un bonnet de coton placé sans soin et de travers: « Voilà un mauvais sujet », se disait-elle.



Le bonnet était-il au contraire posé coquettement un peu sur l'oreille: « Voilà un garçon soigneux et intelligent », se disait-elle; et alors elle lui confiait des fonctions importantes.

Ceux qui portaient leur bonnet tout en arrière, la mèche tombant sur le cou, n'étaient jamais employés par la reine: en effet, c'étaient toujours des niais, de francs imbéciles.



Les élégans, les dandys du pays, non-seulement posaient leurs bonnets de coton d'une manière tout à fait particulière, mais encore ils en faisaient légèrement friser la mèche; ils allaient même jusqu'à en faire broder la pointe, les uns en soie, les autres en perles ou en or, ce qui leur donnait l'air fort ridicule et prétentieux; de plus, cela était contraire à la loi, mais la reine tolérait cette infraction, parce qu'elle les entraînait dans de folles dépenses, et que cela faisait aller le commerce.



Ceux qui enfonçaient leur bonnet presque sur les yeux étaient des gens graves et soupçonneux, dont on faisait des maîtres d'école, des douaniers ou des ambassadeurs.



Les jeunes gens qui portaient ledit bonnet tout à fait sur l'oreille, comme s'il allait tomber, étaient des tapageurs, querelleurs, de mauvaises têtes; on en faisait des soldats, et, les jours de grands périls, ils faisaient des miracles.



Ailleurs on en aurait fait des magistrats, et ils auraient sans doute perdu le pays. Le tout est de connaître à quoi chacun est bon; car un défaut bien employé vaut mieux qu'une belle qualité mal placée: c'est ce que la reine Marmite comprenait à merveille, et c'est pourquoi elle avait ordonné que tous ses sujets fussent également vêtus en marmitons. Jamais peuple ne fut plus sagement administré. Eh bien! tout cela venait de ce scélérat de petit bonnet de coton qui trahissait votre caractère à votre insu. Voyez un peu à quoi tiennent les grandes choses!

Césaro devina ce secret, parce qu'il avait de l'esprit, et surtout parce qu'il n'avait aucune sottise; car c'est la sottise des jeunes gens qui les empêche de comprendre et de deviner: un autre, à sa place, loin de s'appliquer à démêler le pourquoi d'un usage si bizarre, s'en serait moqué à cœur joie, aurait levé les épaules de mépris, et s'en serait allé en disant: Quel peuple stupide d'obéir à cette folle princesse!

CHAPITRE CINQUIÈME.

LE LANGAGE A LA MODE.

Cependant la reine Marmite avait remarqué Césaro; rien qu'à la manière gentille et gracieuse dont il avait mis son bonnet de coton, elle avait reconnu en lui un garçon d'esprit. Il est vrai de dire aussi que la façon hardie dont il était monté sur cette pierre, sa jolie tournure, son air distingué, sa physionomie à la fois fière et bienveillante, parlaient d'avance en sa faveur; il aurait pu plaire même sans bonnet de coton, et l'observateur le moins habile aurait pu deviner, au premier coup d'œil, que c'était un enfant plein de courage et d'intelligence.

Quand toutes les troupes eurent défilé, en bon ordre vraiment, Césaro fut fort surpris de voir un marmiton monté sur un cheval superbe, se détacher du cortége de la reine, et venir à lui fort civilement.

— La reine *brûle* de vous parler, dit le chambellan à Césaro; suivez-moi jusqu'au palais.

Césaro obéit.

Chemin faisant, il remarqua que tous les chevaux des chevaliers d'honneur de la reine étaient couleur café-au-lait; il s'en étonna. Il s'aperçut aussi bientôt, en écoutant les diverses conversations des courtisans qui marchaient devant lui, que tous les mots dont ils se servaient étaient des termes de cuisine, que toutes les images de leurs discours étaient empruntées à l'art culinaire.

Cela s'expliquait à merveille: la reine étant fort gourmande, il était tout simple que les gens de sa cour, pour lui plaire, cherchassent à flatter, dans leur langage, la passion qui la dominait.

« Quel plat nous servira-t-on demain au conseil? » disait l'un: cela voulait dire, quelle loi aurons-nous à discuter.

« On nous mitonne quelque nouvel impôt », disait un autre.

« Cela serait dur à digérer », répliquait-on.

« Rassurez-vous, messieurs, reprenait un troisième, la reine n'a point goûté ce projet; elle s'est même emportée comme une soupe au lait à la seule idée de pressurer son peuple. »

C'est ainsi que l'on s'efforçait de parler à cette cour; les proverbes les plus à la mode étaient: *Allonger la sauce*; ou, *la sauce vaut mieux que le poisson*; ou bien encore, *il n'attache pas ses chiens avec des saucisses*, et cent autres phrases de ce genre qu'on croyait devoir plaire à la reine.

Les femmes ne restaient pas en arrière dans cette innocente flatterie: les couleurs et la forme même de leurs vêtemens rappelaient des choses fort bonnes à manger. Elles

portaient des chapeaux cerise garnis de chicorées, des écharpes couleur saumon, vert-pomme, vert-bouteille ou flamme de punch; des robes couleur d'abricot, et les manches de ces robes s'appelaient manches *à gigot*, ou bien manches à côtes de melon : celles-là étaient pour les robes parées. Les dessins des robes du matin étaient de petits vermicelles fort délicats; les manteaux étaient presque tous marron ou chocolat; et la reine paraissait fort sensible à ces attentions.

Les poëtes seuls murmuraient de ce langage, qu'ils ne pouvaient se permettre d'imiter, parce qu'il n'était pas du tout poétique, et que d'ailleurs il les entraînait dans des périphrases sans nombre. Voulaient-ils, dans leurs vers, dépeindre, par exemple, un manteau couleur chocolat, ils étaient obligés de s'exprimer ainsi :

Le mantel ondoyant de sa jeune compagne
Au repas du matin des enfans de l'Espagne
Empruntait sa couleur.

Cela voulait dire qu'il était couleur chocolat, le déjeuner d'un Espagnol : devinez si vous pouvez.

Les fruits du merisier cultivés avec art
A sa brillante écharpe avaient prêté leur fard,

signifiait une écharpe cerise; il leur fallait pour cela remonter à l'origine du cerisier, rappeler le soin avec lequel il avait été greffé, et rendre hommage à la science du cultivateur; ce n'était pas peu de chose à exprimer en deux vers.

Pour peindre une manche à *gigot*, ils disaient:

Et la manche d'azur de ses amples habits
Imite en ses contours l'épaule des brebis.

Ce qui n'était pas très-exact, car un gigot n'est pas une épaule de mouton; mais c'est bien la moindre des licences poétiques que de prendre une jambe pour un bras. Tout cela nous prouve, mes chers neveux, que le premier pas fait vers le mauvais goût nous entraîne dans un foule de difficultés.

Les noms que l'on donnait aux enfans se ressentaient aussi de cette ridicule flatterie. Ici on donne aux jeunes filles des noms de fleurs, tels que Rose, Marguerite, Hyacinthe; là-bas on leur donnait des noms de fruits ou de légumes; on les nommait *Aveline*, *Noisette*, *Amanda*. Il n'était pas rare de rencontrer de belles jeunes filles qui s'appelaient *Pomme-d'Amour*. Les femmes du commun se nommaient *Carotte* au lieu de *Javotte;* les garçons de ferme *Poireaux* au lieu de *Pierrot*. On était accoutumé à cela, et cela ne paraissait point ridicule.

Les grands noms de famille eux-mêmes, loin d'être des noms de terre ou de guerre, étaient presque tous des termes de cuisine; il en était de même des grandes dignités du gouvernement : le vicomte des *Fourneaux* était *ministre cuisinier* d'État au département de l'intérieur; l'amiral *Turbot* était *ministre cuisinier* d'État au département de la *marée;* le baron de *Lèchefrite*, réfugié allemand, était au ministère des affaires étrangères; le général du *Lardoir*, au ministère de la guerre; le marquis de la *Crémaillère*, au ministère des finances; et le peuple, qui était fort malin, et qui aimait à plaisanter, ne restait pas un jour sans dire : « Eh bien! quand pendrons-nous la crémaillère? »

Césaro n'approuvait point du tout ces sobriquets, qui auraient paru de mauvaise compagnie dans tout autre pays; mais comme il voyait clairement que ce mauvais goût était le bon ton de la cour, il résolut de l'imiter. Aussi, lorsqu'il fut présenté à la reine Marmite, et qu'elle lui demanda de quel pays il venait, au lieu de dire tout simplement : Je viens de Naples, il répondit qu'il arrivait du pays des *macaroni*.

CHAPITRE SIXIÈME.

GRANDES INQUIÉTUDES.

La reine fut si touchée de cette gentille flatterie, qu'elle ordonna qu'on lui donnât sur-le-champ soixante *beignets* d'or (c'était la monnaie du royaume); excellente monnaie, je vous jure, car ces beignets étaient aussi larges et presque aussi épais que de véritables beignets, et les plus grands sequins de Turquie auraient paru des pastilles en comparaison de cette monnaie-là!

La reine Marmite, au seul mot de macaroni, se sentit émue; elle avait toujours entendu parler de ce plat délicieux, et jamais elle n'avait eu le bonheur d'en goûter.

— Jeune enfant, s'écria-t-elle dans son enthousiasme, je te promets autant de beignets d'or qu'il en peut tenir dans une chaudière si tu peux me faire goûter un plat de macaroni.

— Rien ne me sera plus facile, grande reine, répondit Césaro avec une audace inconcevable; je m'engage à servir sur la table de Votre Majesté le meilleur plat de macaroni qui ait jamais été servi au banquet du roi des Deux-Siciles; je demanderai seulement à Votre Majesté de m'accorder trois jours pour me procurer les divers ingrédiens...

— Trois jours, répondit la reine; c'est bien long pour mon impatience; mais n'importe, je te les accorde; va donc, et ne perds pas un instant.

Alors on conduisit Césaro dans les cuisines du palais. En traversant les cours, il remarqua que ce palais avait la forme d'un biscuit de Savoie; ce qui ne le surprit nullement.

Toutefois le jeune duc ne laissait pas d'être inquiet; s'il avait souvent mangé des macaroni chez son père, il n'en avait jamais accommodé, et il s'effrayait de l'entreprise où son audace l'avait entraîné. Il regrettait de s'être engagé si imprudemment; il sentait que s'il ne réussissait pas, les plus grands périls le menaçaient. Quoique bien jeune, Césaro savait déjà que sa faveur avait été trop prompte et trop grande pour que sa disgrâce ne fût pas terrible. L'accueil si flatteur qu'il avait reçu de la reine Marmite avait déjà éveillé la jalousie des courtisans; il savait que toute la cour serait appelée à goûter ses macaroni, et que s'il les manquait, il était perdu.

Ces réflexions fort raisonnables l'alarmaient singulièrement; d'un autre côté, l'idée d'acquérir en un moment une somme si considérable le transportait de plaisir. La moitié de cette somme suffisait pour doter sa sœur, sa chère Thérésina; elle ne serait plus réduite à se renfermer dans un couvent; elle pourrait épouser le jeune prince de Villaflor, qu'elle aimait sans oser se l'avouer à elle-même; elle serait enfin riche et heureuse.

Thérésina heureuse! cela était bien séduisant pour Césaro. N'était-ce pas là tout ce qu'il avait désiré? ces grands périls, ces grands travaux que son ambition avait tant de fois rêvés, n'était-ce pas pour assurer le bonheur de Thérésina? Ne fallait-il pas des événemens extraordinaires pour qu'un enfant de son âge fît fortune en un seul jour? Eh bien! ces grands événemens étaient arrivés; il avait été jeté par une tempête dans une île jusqu'alors inconnue, où les plus bizarres circonstances le mettaient à même de faire sa fortune; et il laisserait échapper une si belle occasion!... non, en vérité; ce serait une folie impardonnable, et, dût-il passer ces trois jours et ces trois nuits à goûter ses macaroni sans boire ni dormir, il n'abandonnera point son entreprise.

CHAPITRE SEPTIÈME.

CONSULTATIONS DIVERSES.

Dès qu'il fut parvenu dans la dernière cuisine, dont les fenêtres donnaient sur la rue, il prétendit que le plat qu'on lui demandait exigeant la plus minutieuse attention, il ne pouvait être composé que dans la solitude; et chacun alors se retira.

César, livré à lui-même, médita longtemps sur la nature du macaroni : il ne savait pas précisément si c'était une pâte, une plante comme le riz, ou un légume comme les salsifis. La difficulté lui parut telle, qu'il résolut d'aller consulter ses compagnons de voyage, en leur confiant les dangers de sa position.

Il était bien certain de trouver le jeune pêcheur au bord de la mer. En effet, à peine s'approcha-t-il du rivage, qu'il aperçut un marmiton qui lui disait bonjour; c'était le pêcheur.

— Les macaroni sont une pâte, s'écria-t-il sitôt que Césaro l'eut questionné. Mais, j'y pense, ajouta-t-il; quelqu'un ici peut vous dire cela mieux que moi; demandez à ce vilain petit joufflu qui est cause de tous nos malheurs; son père en vendait autrefois, des macaroni; il a été élevé dans la pâte, lui, il connaît tout cela mieux que moi.

Césaro remercia le pêcheur des renseignemens qu'il lui donnait, et il lui offrit trois belles pièces d'or, ce dont le pêcheur parut très-reconnaissant.

Césaro courut à la prison où le petit joufflu était enfermé. Il trouva le pauvre garçon de fort mauvaise humeur; car tout le monde se moquait de lui dans la prison, geôliers et détenus. Le fait est qu'il était d'une sottise épouvantable; il ne savait, comme nous l'avons déjà remarqué, qu'offrir de l'argent, des carlins à tout le monde.



Or, on ne savait point ce que c'était que des carlins dans ce pays-là; on ne se doutait pas même qu'une monnaie pût jamais se nommer ainsi; on ne connaissait, comme chez nous, sous ce nom de carlins, que de vilains petits chiens qui aboient toujours, et qui mordent les jambes des enfans que l'on caresse ou des amis que l'on reçoit trop bien. Jugez un peu de l'effet qu'il devait produire, lorsque, pour gagner les geôliers, il leur disait d'une voix gémissante :

— Délivrez-moi, je vous en prie; je vous donnerai *soixante carlins !*

— Qu'est-ce que nous ferions de tes carlins? s'écriait le geôlier en éclatant de rire, et croyant qu'on lui proposait soixante chiens. Envoyez-les donc, mon petit ami, vos carlins; j'ai ici deux boule-dogues qui se chargeront de les bien recevoir.

L'enfant, mal élevé, s'irritait de ces plaisanteries. Ce fut vraiment bien autre chose lorsqu'il entendit Césaro lui demander sérieusement comment on faisait la pâte des macaroni.

— Mauvais petit duc sans duché! s'écria-t-il furieux, ne viens-tu pas aussi te moquer de moi, et me reprocher ma naissance? Eh bien, oui, je suis le fils d'un marchand de macaroni, mais je te méprise, bien que tu sois duc et marquis; car toi tu n'iras jamais qu'à pied, et moi je vais en carrosse.

— Tu ne vas ni à pied ni en carrosse, puisque tu es en prison, reprit Césaro en riant. Mais je veux si peu te reprocher l'obscurité de ta naissance, que tout ce que je désirerais moi-même en ce moment, c'est que mon père eût vendu des macaroni comme le tien. Ne te fâche pas, viens avec moi, ajouta Césaro; si la reine Marmite savait qu'elle possède en ses États le fils d'un marchand de macaroni, elle te comblerait de faveurs. Viens à la cour, les plus grands honneurs t'y attendent, justement à cause de l'état de ton père, dont tu as la sottise de rougir.

Le petit joufflu se sentit un moment ébranlé; l'idée d'être présenté à la cour lui souriait; mais la vue du bonnet de coton que portait Césaro le retint. Il pensa qu'il ne pouvait sortir de la prison qu'en s'habillant en marmiton, et il ne put jamais s'y résigner.

Alors Césaro exigea de lui tous les renseignemens nécessaires pour la fabrication des macaroni; il ne put les obtenir qu'en promettant au petit joufflu de le reconduire avant huit jours dans sa patrie.

CHAPITRE HUITIÈME.

MANIÈRE D'APPRENDRE A FAIRE DES MACARONI.

Toute la journée du lendemain fut employée à pétrir la pâte des macaroni, et, après plusieurs essais malheureux, Césaro parvint enfin à réussir complétement.

Le surlendemain arriva : c'était le grand jour, le jour décisif. Césaro sentait son cœur battre vivement, il invoquait le souvenir de Thérésina pour se rassurer.

Il soufflait le feu d'une main tremblante; il préparait, avec une émotion jusqu'alors inconnue, ce plat dangereux d'où dépendait toute son existence.

Que de fois, dans son empressement à goûter ce mets

important, l'infortuné se brûla la langue! que de macaroni furent sacrifiés dans ces épreuves, dans cette lutte douloureuse! les uns, brisés en morceaux, voyaient leurs membres sans vie çà et là dispersés; d'autres flottaient noyés dans une sauce, hélas! trop abondante! ceux-ci, privés de chaleur, restaient à la surface, étendus raides et immobiles; ceux-là, au contraire, exposés au feu de toutes parts, se calcinaient sans gloire au fond de la casserole embrasée, et tous, bientôt, après des souffrances inutiles, allaient en frémissant s'abîmer dans un même carnage, ou plutôt dans une bouillie universelle!

Trois fois de nouveaux combattans furent envoyés au feu, et trois fois la victoire fut impossible. Césaro voyait avec douleur s'épuiser ses bataillons et son fromage de Parmesan, qu'il avait eu tant de peine à se procurer; l'heure du dîner avançait; la reine et toute sa cour allait le juger sans appel: il fallait réussir, réussir à tout prix.

Césaro s'arma de courage, il enfonça son bonnet de coton sur ses oreilles, il se recueillit, il s'inspira des souvenirs de son enfance; il se rappela les délicieux macaroni qu'il faisait *filer* avec tant de grâce... Il eut une vision...; il aperçut autour d'une table merveilleuse comme un grand repas sans convives, où des fourchettes vivantes, se jouant avec leurs compagnes, s'enlaçaient de macaroni gracieux: elles se tournaient, se retournaient dans tous les sens, et les liens flexibles qui les enlaçaient tournaient et retournaient avec elles; ils se courbaient sans jamais se rompre!..... c'est qu'ils étaient assez cuits pour se ployer sans résistance; mais pas assez cependant pour se briser en se ployant.

Voilà ce que le jeune duc comprit avec un instinct merveilleux. Cette vision l'éclaira; un seul instant lui montra toutes ses fautes passées, lui révéla toutes ses chances de succès: il se remit à l'œuvre avec exaltation, et bientôt le triomphe le plus éclatant vint couronner ses efforts.

Jamais on n'avait servi à la table de son père des macaroni plus appétissans. Césaro était content de lui, car ce qu'il venait de faire était bien; mais Césaro n'était pas rassuré. Les gens qui allaient juger du mérite de son œuvre étaient des ignorans; or, les ignorans sont difficiles. Ils vous commandent de faire des choses qu'ils ne connaissent point, puis, quand on leur apporte ce qu'ils ont demandé, ils vous répondent naïvement: « Quoi! c'est cela que j'ai voulu? » Bienheureux s'ils ne vous disent pas: « Vous vous êtes trompé. »

Césaro vit partir son plat de macaroni avec angoisse. Il



attendit dans la plus grande inquiétude que la reine le fît appeler; mais le dîner se passa, on servit le dessert, le café, et la reine ne le fit point appeler.

Il voulut questionner le maître d'hôtel sur l'effet qu'avaient produit ses pauvres macaroni, mais sa fierté s'y refusa. Une horrible pensée vint à son esprit: il s'imagina que le maître d'hôtel ne les avait point servis sur la table, par jalousie contre lui et pour lui jouer un mauvais tour; alors le désespoir s'empara de son cœur, et il tomba dans un accablement bien concevable.

Il resta dans cet état jusqu'à dix heures du soir, sans vouloir prendre de nourriture ni de repos, cherchant à s'expliquer le silence de la reine à son égard, et ne comprenant rien à ses caprices.

Absorbé par ses réflexions, il n'entendit pas la porte de la cuisine solitaire s'ouvrir doucement; il n'entendit point les pas furtifs qui se dirigeaient de son côté; mais il frissonna de tous ses membres lorsqu'il sentit tout à coup, sur son épaule, une main qui le saisissait.

Il releva la tête brusquement: quelle fut sa surprise, lorsqu'au lieu d'un voleur, d'un gendarme, qu'il redoutait, il reconnut, devinez qui.... la reine!... la reine Marmite elle-même, en personne..., et en robe de chambre!...

— Grande reine! s'écria-t-il en se prosternant, vous!... en ces lieux!... à cette heure!... et pour moi!...

— Ne crains rien, répondit la reine; je suis contente de toi; tu es celui que je cherche, le messager qu'il me faut pour l'entreprise la plus importante qu'une reine ait jamais méditée! Ne perdons point de temps; prends ces papiers, ils contiennent tes instructions; je te connais assez déjà pour savoir que tu es capable de les exécuter fidèlement.

Césaro ne revenait point de sa surprise. Une ardente curiosité le tourmentait aussi; il mourait d'envie de demander à la reine comment elle avait trouvé ses macaroni, car

il ne pouvait croire que la reine lui donnât une mission si importante, uniquement parce qu'elle les avait trouvés bons.

Enfin, n'y pouvant plus tenir:

— Reine, dit-il d'une voix tremblante, oserai-je..... Comment..... les macaroni.....

— Étaient excellens, interrompit la reine voyant son trouble; et c'est à eux que vous devez la faveur dont je vous honore, ajouta-t-elle en souriant. Je ne suis pas aussi gourmande que le prétendent mes sujets, ni aussi folle que je daigne leur paraître. L'agriculture souffrait beaucoup dans ce pays lorsque je montai sur le trône. Le blé était mauvais, les plantes étaient sans sucs, les fruits sans saveur; les vignes, presque stériles, ne donnaient qu'un vin sans chaleur: je me suis faite gourmande, et, depuis ce temps, le blé de ce pays est le plus blanc qu'on puisse voir; les vins y sont peut-être meilleurs que les bons vins de France; les oignons sont gros comme des pommes, les pommes sont grosses comme des citrouilles, les citrouilles, comme des maisons. On raconte même à ce sujet l'histoire de deux voleurs qui se réfugièrent dans un potiron, qu'ils avaient



taillé comme une caverne. Ils y demeurèrent longtemps en repos; malheureusement l'automne arriva, et l'on voulut cueillir la citrouille; ils furent alors obligés de s'enfuir en laissant tout leur butin, qui se montait, dit-on, à deux millions; ce fut une bonne trouvaille pour le propriétaire.

Comme Césaro souriait de cette fable :

— Cette folle histoire, continua la reine, cache une morale raisonnable; car, s'il est peu probable que les voleurs habitent une citrouille, il est certain qu'une terre bien cultivée donne des trésors. Voilà pourquoi je suis si gourmande.

Ceci vous prouve, dit encore la reine en souriant à son tour, que les défauts des rois ont quelquefois leurs avantages, et que ce qu'il faut désirer dans un monarque, ce n'est pas la perfection, qui est impossible, c'est un défaut qui soit profitable au pays.

Césaro, voyant que la reine plaisantait, s'enhardit et voulut faire l'aimable aussi :

— Reine, dit-il, je regrette bien que Votre Majesté ne soit pas gourmande.

— Pourquoi? reprit la reine.

— Si j'avais su cela, je n'aurais point passé trois jours et trois nuits à faire ces malheureux macaroni...

La reine se mit à rire gracieusement.

— Vous auriez eu grand tort, répondit-elle; je les ai goûtés, et, je vous le répète, ils étaient fort bons. Ce sont eux qui m'ont appris ce que vous valez, et qui m'ont donné confiance en vous.

Césaro ouvrait de grands yeux, ne comprenant rien à ce discours. Comment des macaroni, pensait-il, peuvent-ils inspirer tant d'estime?

— Oui, continua la reine, ces macaroni ont suffi à me dévoiler votre caractère. D'abord, ils m'ont prouvé que vous n'aviez point de sottise, puisque vous, duc de San-Severo, marquis della Cava, fils d'un favori du roi de Naples, vous vous résigniez à les accommoder; de plus, ils m'ont prouvé que vous étiez audacieux, entreprenant, puisque vous vous engagiez à les servir sur ma table, sans savoir seulement ce que c'était qu'un macaroni; enfin ils m'ont prouvé que vous étiez patient, plein de persévérance et d'intelligence, puisque, sans en avoir jamais accommodé, vous étiez parvenu à en dresser un plat aussi fin, aussi délicat que l'aurait fait le meilleur cuisinier de France.

Césaro paraissait ravi de cette explication.

— L'heure s'avance, dit la reine; rendez-vous au port; un vaisseau vous attend; hâtez-vous, le vent est favorable.

Césaro aurait bien voulu savoir si la reine tiendrait sa promesse, si cette somme considérable qu'il destinait à doter Thérésina lui serait donnée; mais il n'osait adresser à la reine aucune question à ce sujet. Le jeune duc sentait combien il serait inconvenant de demander son salaire comme cuisinier, lorsqu'on le traitait en ambassadeur.

La reine Marmite, qui avait l'esprit très-fin, devinait tout cela, et lui savait fort bon gré de sa discrétion.

— Enfant, dit-elle, avant de nous quitter, n'avez-vous aucune grâce à me demander?

— J'en aurais bien une grande, répondit Césaro, mais je n'ose l'exprimer...

— Parlez, dit-elle.

La reine crut qu'il allait réclamer sa récompense, et cette pensée lui déplut; mais elle fut agréablement surprise, lorsque Césaro continuant :

— Madame, dit-il, il y a deux de mes compagnons de voyage qui languissent ignorés dans cette île, Votre Majesté voudrait-elle me permettre de les ramener dans leur patrie?

— Ils sont déjà embarqués sur votre navire, répondit la reine en souriant; je n'ai que faire de ces deux paresseux dans mes États. Adieu, ajouta-t-elle en lui tendant la main; je vous regretterais, si je ne vous croyais plus utile à mes intérêts dans votre pays que dans le mien. C'est auprès de votre roi que vous devez me servir; allez, je compte sur vous.

A ces mots, la reine ayant permis à Césaro de lui baiser la main, s'éloigna.

CHAPITRE NEUVIÈME.

LE RETOUR.

Le jeune duc de San-Severo se rendit au port, en réfléchissant à la singularité de son aventure. Son vaisseau mit à la voile le soir même, et il passa toute la nuit à parcourir les papiers que la reine lui avait confiés, et qui étaient de la plus haute importance.

Ce ne fut que le lendemain, lorsque le jour fut venu, qu'il découvrit les innombrables richesses dont la reine avait fait charger son navire; c'étaient d'énormes caisses remplies de *beignets* d'or, puis les étoffes les plus précieuses, les fruits les plus rares, les vins les plus délicieux; elle n'avait rien épargné pour que la route fût agréable. Césaro s'applaudit alors de sa délicatesse, en pensant qu'elle avait pu être appréciée par une âme si généreuse.

Pendant la traversée, il écrivit à sa sœur Thérésina pour se hâter de la rassurer sur son sort; car ce n'était pas elle qu'il devait voir la première en arrivant à Naples. Le devoir passe avant les affections; c'est pourquoi Césaro, à peine débarqué sur le rivage chéri de Naples, se rendit d'abord chez le roi, et donna ordre que l'on portât sa lettre chez sa sœur, où il aurait tant voulu courir tout de suite.

Jamais on n'a su quelle était cette mission importante dont Césaro était chargé; mais il faut croire qu'il s'en acquitta avec une rare sagacité, puisque, à dater de ce jour, le roi le prit en affection, et lui rendit toute la faveur dont avait joui si longtemps le duc de San-Severo, son père.

Césaro resta plusieurs heures en conférence avec le roi; enfin il fut libre, et le cœur lui battit vivement en songeant qu'il allait revoir Thérésina.

Comme il descendait l'escalier du palais, il rencontra le prince de Villaflor, ce jeune homme si séduisant, et qu'il savait tant aimé de sa sœur: au lieu de le fuir par fierté, ce qu'il faisait ordinairement, il alla vers lui avec cordialité, et le pria de l'accompagner chez sa sœur. Chemin faisant, il lui conta une partie de ses aventures, qui surprirent étrangement le jeune prince.

A peine Césaro avait-il franchi l'entrée de sa demeure, que Thérésina vint se jeter dans ses bras. Oh! combien elle était joyeuse cette belle jeune fille! qu'elle était heureuse de revoir son frère! si heureuse, qu'elle n'aperçut pas près de lui le prince de Villaflor, qu'elle aimait.

Dès qu'il s'approcha d'elle, elle rougit.

— Hélas! ma sœur, dit Césaro en souriant avec malice, ne te réjouis pas trop; toujours quelque chose vient gâter notre bonheur; on n'obtient rien sans sacrifice: le roi m'a rendu sa faveur, il est vrai, mais c'est à condition que tu épouseras le prince de Villaflor que voici. Parle franchement, veux-tu faire pour moi ce sacrifice?

Thérésina se hâta d'embrasser son malin frère, pour cacher le trouble qu'elle éprouvait, et elle lui pardonna sans peine de s'être ainsi moqué d'elle.

Césaro n'oublia point ses compagnons de voyage; il fit à chacun d'eux des présens magnifiques. Souvent il allait se promener dans une belle barque qu'il avait donnée au pêcheur, et souvent aussi il invitait aux repas qu'il donnait à toute la cour le petit joufflu, devenu un riche propriétaire du pays. Le jeune duc se plaisait infiniment à écouter les incroyables mensonges que celui-ci débitait sur leur aventure dans l'île des Marmitons, qu'il prétendait avoir visitée dans tous les sens; et il eut la patience de l'écouter pendant de longues années sans jamais le démentir.

Césaro, doué des qualités les plus brillantes, parvint, quoique jeune, aux plus hauts emplois; à vingt-huit ans il était déjà premier ministre, et il gouvernait tout le pays. Comme il avait donné en mariage à sa sœur, maintenant princesse de Villaflor, l'ancien palais de leur père, il en voulut faire bâtir un autre pour lui-même; c'est celui que l'on admire encore à Naples dans la joyeuse rue de Tolède, palais admirable, auquel il donna, en souvenir de ses aventures, le nom de *Palazzo Marmitoni*.

La morale de ce conte, mes chers lecteurs, est qu'il ne faut pas se hâter de rire des usages bizarres que nous remarquons chez les peuples étrangers: les mœurs d'un peuple sont en harmonie avec ses besoins et son climat, et lors même qu'une loi nous paraît absurde, nous devons croire que si des millions d'hommes ont pu se résigner à la suivre pendant des centaines d'années, c'est qu'ils y ont trouvé quelque avantage.

Ainsi, lorsque dans vos voyages une singularité vous frappera, un usage étrange vous paraîtra ridicule, ne vous en moquez pas tout de suite; tâchez plutôt de découvrir à quelle nécessité ils répondent, et de quel inconvénient ils préservent.

Appliquez enfin cette morale à l'auteur, et ne vous moquez pas de ses marmitons avant d'avoir demandé quelle est l'origine des Janissaires.

Mme Émile de Girardin.

Toutes les illustrations de ce conte sont dessinées par M. Cham.

LE PORTRAIT A L'ENCAN.

L'autre jour, j'entrai par hasard dans la cour de l'Hôtel des Ventes, ce bâtiment sans caractère, dont la porte mesquine et la façade bâtarde s'élèvent, ou plutôt se cachent derrière un des angles de la Bourse. C'est un spectacle triste que tous ces meubles jetés là pêle-mêle, les uns sur les autres, par la misère ou par la mort. Dans cette confusion, tout paraît terne, flétri et sans valeur; la poussière, les traces de l'emballage, l'indifférence avec laquelle les commissionnaires transportent, bousculent et heurtent les objets les plus précieux, l'examen mercantile qu'en font les brocanteurs; la foule, qui va et qui vient avec le mouvement d'une fourmilière, étourdissent et causent une sorte d'affliction. En effet, l'Hôtel des Ventes est un dissolvant qui déshonore et qui détruit. Le mobilier dans lequel on a passé toute une vie de bonheur; les collections que les savans, ces sublimes monomanes, ont complétées, souvent au prix de leur fortune et de leur existence entière, viennent se disperser et s'anéantir sur la table du commissaire-priseur. Montez, entrez dans les salles qui s'ouvrent de toutes parts, chacune avec sa spécialité..., vous sentirez le froid passer en frisson dans tous vos membres et venir glacer votre cœur.

Telles, du moins, furent les sensations qui me saisirent en entendant une voix glapissante répéter les enchères, au milieu d'un groupe formé par quelques curieux et beaucoup de marchands, qui approvisionnent, à l'Hôtel des Ventes, leurs magasins de friperie. Après avoir pénétré dans deux ou trois de ces grandes chambres à l'atmosphère poussiéreuse et malsaine, je descendis dans une autre, où l'on achevait de vendre un pauvre mobilier. Les fripiers clairsemés qui entouraient la table se passaient les uns aux autres, en riant, un petit tableau enfumé, et monté sur un châssis vermoulu: l'aide du commissaire-priseur criait:

— A un franc! à un franc! et personne ne répondait. On descendit les enchères à cinquante centimes, sans trouver plus d'amateurs. La toile continuait à circuler de main en main, au milieu de grossières plaisanteries,

Je ne sais pourquoi je me sentis ému de pitié pour ce lambeau de toile peinte, qu'on accablait d'outrages et de dédains. Je fis un signe au commissaire-priseur ; de vingt-cinq centimes, les enchères du cadre montèrent à cinquante. Aussitôt, les marchands me regardèrent à la fois d'un air goguenard, et se mirent à enchérir sur mes offres. Le tableau dont ils ne voulaient point naguère pour vingt-cinq centimes, atteignit le prix de vingt francs. Néanmoins, l'entêtement s'emparait de moi; j'étais résolu de conquérir la toile, n'importe à quel prix, quand je me rappelai ce qu'on m'avait conté bien souvent des associations de fripiers : ces marchands s'unissent, dit-on, pour empêcher les autres personnes d'acquérir, à un prix modique, même les objets dont ils ne veulent pas. Je poussai encore de quelques francs les enchères, puis tout à coup je me retirai, en faisant payer aux fripiers, trois ou quatre fois sa valeur, l'objet qu'ils m'avaient empêché d'acheter.

Fort satisfait de cette petite victoire, assaisonnée d'un haut goût de représailles, je me retirai, et ne tardai point à oublier les circonstances d'une aventure assez insignifiante du reste, comme vous le voyez.

Quinze jours s'écoulèrent, après lesquels le hasard me ramena dans le quartier de l'Hôtel des Ventes. En examinant les objets étalés à terre, sur le pavé et contre le mur, je crus reconnaître le tableau de l'autre fois : sa forme ovale, sa dimension, et un large trou qui l'ouvrait au côté gauche, m'attestèrent que c'était le même. J'en demandai le prix au marchand ; il parla de vingt francs : je tirai de ma poche une pièce de cinq francs et la lui présentai : c'était ce que valait cet objet, à en juger d'après sa triste apparence. Deux minutes après, j'emportais sous mon bras la vieille toile, sur laquelle on pouvait à peine distinguer, à travers la poussière, la boue et la fumée, une tête de femme. Tandis que je cherchais à mieux voir ma nouvelle acquisition, une de ces pluies soudaines, ordinaires au printemps, jeta son abondante ondée sur les passans et sur les flâneurs. Je me réfugiai, avec cinq ou six autres personnes, sous une porte cochère du voisinage, et j'exposai mon portrait à la pluie. L'eau fit l'effet de vernis, entraîna la poussière et la crasse, et me montra une tête sexagénaire, peinte sans doute par un élève peu avancé ; car la couleur et le dessin étaient des plus médiocres. Tandis que j'examinais, avec un sentiment de déception, ces malencontreux résultats, et que je me demandais ce que j'allais faire de cette mauvaise croûte, j'entendis une exclamation derrière moi ; je me retournai : un vieillard décoré regardait le tableau par-dessus mon épaule.

Des larmes brillaient dans ses yeux, et il semblait en proie à une vive émotion.

— Monsieur, me dit-il, quelque prix que vous attachiez à ce portrait, je viens vous supplier de me le céder. Quoique je ne sois pas bien riche, je le couvrirai d'or, s'il le faut, pour l'obtenir de vous.

— Monsieur, répliquai-je, je n'ose vous prier d'accepter une bagatelle à laquelle j'attache fort peu de prix ; mais je vais vous apprendre ce qu'elle me coûte ; vous en remettrez la valeur au premier vieux pauvre que vous rencontrerez.

Je racontai à l'inconnu comment, deux fois, j'avais fait rencontre du portrait, et quelle somme minime je l'avais payé. Ces détails donnés, je me retirai, après avoir salué l'inconnu, que la distinction de ses manières, la rosette d'officier de la Légion-d'Honneur et plusieurs décorations étrangères attestaient appartenir à un rang élevé.

Telles étaient l'émotion et la joie de l'inconnu, qu'il ne prit garde ni à mon départ, ni au salut que je lui adressai en m'éloignant. Quand je me retournai, quelques instans après, je le vis encore les yeux attachés sur le portrait, et plongé dans une méditation profonde.

Huit ou dix jours s'écoulèrent. Un matin, on m'annonça le nom d'une personne qui m'était inconnue, et je vis entrer dans mon cabinet le vieillard à qui j'avais donné le portrait.

— Monsieur, me dit-il, mon émotion, à la vue du tableau que vous avez bien voulu me laisser, a dû vous paraître des plus étranges, et vous m'avez sans doute accusé de folie ? Aussi ai-je senti le besoin de vous donner quelques explications. Votre portrait lithographié m'a appris votre nom ; avec votre nom, j'ai trouvé sans peine votre adresse.

— J'ai seulement pensé, interrompis-je, que vous attachiez un prix extrême à cette toile, et qu'elle vous rappelait les traits d'une personne aimée.

— Dites d'une bienfaitrice, d'un ange sauveur ; je dois la vie à celle que représente ce portrait ; sans elle j'aurais reçu la mort ; et quelle mort, mon Dieu ! une mort affreuse, presque sous les yeux de ma pauvre mère. Voici en quelles circonstances, monsieur. J'étais au service militaire... Deux remplaçans, achetés au prix des plus grands sacrifices, n'avaient pu me soustraire à une troisième réquisition ; il m'avait fallu partir, quitter mon père malade et ma mère au désespoir. Durant dix années je me résignai à suivre une carrière que la nature de mon éducation douce et studieuse me rendit d'abord beaucoup plus pénible qu'à tous mes autres camarades. Peu à peu, néanmoins, je finis par me familiariser avec mon nouveau genre de vie ; je me fis même remarquer de mes chefs, et je conquis l'épaulette de lieutenant. Les événemens de la guerre me ramenèrent alors en France, dans mon pays, et non loin de la campagne qu'habitait ma mère, à quelques lieues de Besançon. Ma mère ! A cette pensée mon cœur battit avec violence, et j'éprouvai impérieusement le besoin de revoir, ne fût-ce que durant un moment, ma mère adorée et mon pauvre père malade. Je demandai à mon colonel la permission de quitter le régiment pendant deux jours ; il me refusa durement : j'insistai, il m'ordonna de me rendre aux arrêts. Furieux, exaspéré par tant de mauvais vouloir et d'injustice, je m'élançai sur mon cheval, et je partis au galop pour me rendre dans ma famille. A peine arrivé près de ma mère et de mon père, je réfléchis à la faute que j'avais commise, et je me remis en route pour rejoindre mon régiment. Mon régiment avait reçu, pendant ma courte absence, l'ordre de faire un mouvement et de se porter sur un autre point. Jugez de mon désespoir. Après avoir couru jour et nuit, je parvins à rejoindre mes camarades... J'avais été dénoncé par mon colonel comme déserteur ; on m'arrêta ; le soir même je comparus devant le conseil de guerre, et je fus condamné à mort.

J'ai bravé bien des fois la mort en face, au milieu d'une bataille meurtrière, monsieur ; mais quand je pense à l'exécution militaire dans laquelle je devais périr, une sueur glacée couvre encore mon front. Mourir si jeune ! mourir presque flétri ! mourir à quelques pas de la maison de ma mère ! Oh ! vous ne pouvez comprendre tout ce que l'on souffre dans une nuit comme celle que je passai seul dans ma prison, sans une voix pour me consoler et pour m'encourager. Au point du jour, je me mis en prière ; car mon exécution était fixée à six heures du matin. En ce moment, une femme entra dans mon cachot : elle me vit prier, et s'émut à l'aspect de ma douleur et de ma jeunesse ; elle m'interrogea sur ma prétendue désertion, et comprit que j'étais coupable de désobéissance, mais non de lâcheté. Elle essuya une larme et me quitta brusquement.

Une demi-heure après, on vint me chercher pour me conduire au lieu de l'exécution.

Déjà j'avais mis un genou en terre, et j'attendais le coup fatal en recommandant mon âme à Dieu, lorsqu'un cri : Grâce ! grâce ! se fit entendre. C'était la vieille femme qui m'avait visité le matin dans ma prison, c'était sœur Marthe !

Un mot d'elle au duc de Reggio avait suffi pour obtenir ma grâce, qu'il avait refusée aux prières de mes camarades et aux sollicitations de tout mon régiment.

A quelque temps de là, grâce à Dieu, il y eut une bataille. Je m'y conduisis de façon à prouver que j'étais un soldat de cœur ; le duc de Reggio, en présence de tout le régiment, donna l'étoile de l'honneur à celui que ses camarades avaient vu naguère prêt à périr d'une mort honteuse !

La vie, l'honneur et une carrière honorable, car je n'ai quitté le service que depuis peu de temps, et en le quittant, je portais l'épaulette de lieutenant-colonel, voilà ce que je dois à sœur Marthe, monsieur !

— Sœur Marthe, m'écriai-je ! Votre bienfaitrice était sœur Marthe ? cette femme dont le courage et la charité ont laissé dans toute l'armée française un souvenir si glorieux ?

— Elle-même, monsieur ! Et ce souvenir, quelque éclatant qu'il soit, ne saurait donner une idée exagérée des vertus de la sainte femme. Si vous saviez tout le bien qu'elle a fait ! Quelle modestie ! quelle simplicité elle mettait dans ses plus belles actions ! Cependant, ce n'était qu'une pauvre paysanne, sans éducation, sans autre guide que sa haute intelligence, sa foi vive, et sa charité ardente. Née à Thoraise, petit village dont les chaumières peu nombreuses s'élèvent sur les rives du Doubs, non loin de Besançon, Anne Biget entra comme sœur converse au couvent de la Visitation ; elle avait à peine seize ans, et néanmoins on ne tarda point à remarquer la ferveur de son zèle, et la douce sérénité de son caractère toujours égal et toujours gai. Ce fut à cette époque qu'elle reçut, comme nom de religion, celui de sœur Marthe.

Sœur Marthe obtint de M. de Durfort, archevêque de Besançon, l'autorisation de visiter les prisonniers, et elle s'acquitta de ce devoir avec un zèle extrême. Plus tard, quand la révolution vint détruire les couvents et disperser les religieuses, sœur Marthe, au péril de sa vie, continua non-seulement à habiter Besançon, mais encore à porter des paroles de consolation et d'espérance céleste parmi les prisonniers.

Quand l'ordre et la tolérance reparurent en France, la digne femme, qui possédait une petite maison, reçut en outre le titre d'une pension de trois cent trente-trois francs comme ancienne religieuse. Avec cette somme modique, et les revenus à peine suffisans de sa maison, elle parvenait à faire des miracles de charité. Comme les pains dont parle l'Évangile, les aumônes et les bonnes œuvres se multipliaient dans ses mains. Quand ses propres ressources lui manquaient, elle allait dans toutes les maisons quêter pour les pauvres, pour les malades, pour les orphelins, pour les vieillards, et jamais on ne refusait rien à la sainte femme qui avait elle-même donné l'exemple, en se dépouillant de tout ce qu'elle possédait au monde.

Sœur Marthe ne bornait point ses charités aux pauvres de Besançon ; elle allait dans les campagnes lutter contre la misère et contre l'épidémie ; on la trouvait partout où il y avait des malheurs à combattre et des périls à courir.

En 1805, le feu détruit un hameau aux portes de Besançon ; sœur Marthe est la première à combattre l'incendie ; elle rassemble les travailleurs, elle les exhorte, elle les dirige... Tout à coup, on apprend qu'une famille va périr ; les plus déterminés hésitent à tenter de la sauver ; sœur Marthe s'arme du signe de la croix, s'élance, et revient avec une mère et deux enfans... Les flammes l'ont brûlée au visage, ses mains sont mutilées, qu'importe ! les trois victimes sont sauvées !

Deux années après, la sœur Marthe recueillait des simples sur les bords du Doubs, dans un lieu escarpé et plein de périls ; des enfans l'accompagnaient. Tout à coup elle entend un bruit sourd, c'est un enfant qui tombe dans la rivière. Le Doubs forme, en cet endroit, un gouffre profond et perfide ; déjà le courant entraînait l'infortuné et allait le briser contre les rochers. Sœur Marthe ne sait point nager ; ses vêtemens la gênent et l'embarrassent..... Elle s'élance dans la rivière, se cramponne d'une main aux rochers de la rive, saisit de l'autre l'enfant et le ramène sur le bord.

Voilà des faits que vous ignoriez sans doute, mais le reste des saintes actions de sœur Marthe, la renommée l'a proclamé, n'est-ce pas ? Toute la France, toute l'Europe, savent quels secours elle prodigua aux prisonniers espagnols qui furent amenés en 1805 à Besançon. Malades, demi-nus, pestiférés, elle les soigna, elle les vêtit, elle les consola, elle leur donna le pain de l'âme et du corps. Des Anglais succédèrent aux Espagnols, et les Anglais, comme les Espagnols, bénirent la charité de sœur Marthe.

Hélas ! bientôt ce furent les Français qui eurent de tristes droits aux bienfaits de sœur Marthe : la guerre et la défaite rejetèrent en France des troupes de blessés, manquant de tout, et dans le plus triste état de misère et d'abandon. Sœur Marthe accourut. Tantôt, sur le champ de bataille, au milieu des balles et des boulets qui sifflaient autour de sa tête, elle relevait les blessés, jetait une parole de consolation aux mourants, et ne reculait ni devant la fatigue, ni devant le péril, ni devant ces milliers d'infortunés qui l'invoquaient à leur aide ; tantôt sœur Marthe organisait des ambulances, appelait près d'elle des troupes de jeunes filles et de femmes, les animait de son zèle, et opérait des merveilles devant lesquelles les plus braves et les plus intelligens s'inclinaient avec une respectueuse admiration. Aussi, un mot d'elle sut-il obtenir du maréchal duc de Reggio une grâce qu'il avait refusée aux plus braves officiers et aux plus illustres des généraux qui servaient sous ses ordres, celle d'un supérieur donnant, comme j'avais eu le malheur de le faire, l'exemple de la désobéissance, à une époque où l'armée française n'avait d'autre chance de salut que dans la discipline la plus rigoureuse.

Enfin la paix reparut, les blessés français purent retourner dans leurs familles, et les prisonniers étrangers redevinrent libres. Sœur Marthe voulut alors se réfugier dans une vie obscure, et chercha à faire oublier son nom et ses bienfaits. Mais il lui fallut subir sa gloire dans toutes ses conséquences : le ministre de la guerre lui adressa une croix ; l'empereur de Russie, l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse lui offrirent des médailles ; le roi d'Espagne lui fit remettre une décoration ; enfin, Louis XVIII voulut voir et remercier la sainte femme. Elle obéit, vint à Paris vêtue en paysanne franc-comtoise, et répondit en souriant au roi qui la pressait de lui demander une faveur :

— Sire, les pauvres paysans de la Franche-Comté souffrent encore beaucoup des désastres causés par la guerre.

Elle revint, à quelque temps de là, dans sa chère Franche-Comté, avec de l'or pour réparer ces désastres.

Depuis lors, sœur Marthe ne s'appliqua plus qu'à vivre obscure et oubliée. Elle continua à faire le bien et à répandre partout ses charités, mais sans bruit, incognito, et,

suivant le précepte de l'Évangile, cachant à sa main droite les bonnes œuvres de sa main gauche. Aussi, lorsqu'en 1824 sœur Marthe rendit son âme à Dieu, et alla chercher, dans le ciel, la récompense de ses vertus, à peine quelques journaux de la Franche-Comté annoncèrent-ils cette mort, dont la nouvelle ne trouva que peu d'écho dans les feuilles parisiennes. J'avais revu ma bienfaitrice quelque temps avant sa mort : quoique âgée de soixante-seize ans, elle montrait encore une activité sans pareille. Gaie, rieuse, toujours en mouvement, elle ne se nourrissait que de pain noir et de laitage ; jamais elle n'allumait de feu chez elle, quelle que fût la rigueur du froid.

— Colonel, me dit-elle avec son ineffable sourire, j'ai idée que je ne tarderai point à me reposer.

Elle ne se trompait point : trois mois après elle se reposait dans la tombe et dans le sein de Dieu !

Maintenant, monsieur, reprit le lieutenant-colonel sous la paupière duquel brillait une larme, vous comprenez l'émotion que j'ai éprouvée à la vue du portrait de la sainte femme, et vous savez pourquoi je vous ai prié de m'en céder la propriété : c'est une relique que je veux avoir sans cesse sous les yeux ; je la léguerai, plus tard, à la vénération de mes enfans.

Quand le lieutenant-colonel m'eut quitté, j'écrivis ces notes sous l'impression de son récit : en les jetant sur le papier, j'étais doucement ému ; ai-je su faire partager cette émotion à mes lecteurs ?

S. Henry BERTHOUD.

LES DOUZE MARIE.

I. — Trieste.

La prodigieuse fortune de Venise irritait la petite ville de Trieste. Venise était grande par son commerce, Trieste végétait, malgré ses habitudes de piraterie, couronnées d'assez nombreux succès. Chaque jour, des convois considérables de navires et de galères armées en marchandises, sortaient de la lagune où tendaient à se rapprocher, pour ne faire qu'un seul corps, les petites îles habitées par les Vénitiens. Si quelques-unes de ces flottes tombaient aux mains des Sarrasins, ou des Slaves, écumeurs de mer que vomissaient dans l'Adriatique les ports avides de la Dalmatie, d'autres les remplaçaient bientôt, et le plus grand nombre arrivait sans difficultés à Bénévent, à Brindes, à Otrante, en Sicile, dans toutes les villes de l'archipel grec, dans la mer Noire, et à Constantinople, vaste marché dans lequel l'intérêt de l'empire leur assurait un accueil empressé.

Des navires sortaient fréquemment aussi du port étroit de Trieste, que le négoce n'avait pas su agrandir. Ce n'étaient pas d'industrieuses nefs aux larges flancs, allant porter au Levant les objets fabriqués de l'Occident, ou ses produits naturels ; allant demander à l'étranger de riches étoffes, des grains ou des pierres précieuses, que le luxe de l'époque rendait aussi nécessaires que l'huile et le blé. Des galères subtiles, des barques légères et fines, qui pouvaient trouver un asile dans les plus petites anses, dans les criques des deux rivages de l'Adriatique, étaient les seuls vaisseaux que les Triestins lançassent à la mer, véritables oiseaux de proie, qui s'élançaient des trous de leurs rochers pour attaquer les faibles marchands, et qui, le carnage achevé et le butin recueilli, retournaient à leurs aires où ils dévoraient ce qui avait échappé à la faim du champ de bataille.

La jalousie de Trieste contre Venise était passée à l'état d'une haine déclarée, dont chaque jour accroissait la violence. Mais Venise était trop forte pour que sa chétive ennemie osât l'attaquer de front ; c'était donc une guerre de ruses affreuses, de perfidies cruelles, que faisait la ville des larrons de mer à la florissante cité, déjà reine du golfe d'Adria. Venise punissait quelquefois sévèrement sa voisine tracassière et méchante ; cependant Trieste ne savait pas tenir compte de ces avertissemens, et bien qu'une leçon reçue la fit renoncer au système de brigandage poursuivi par elle contre les navires qui s'éloignaient du Lido, elle cherchait sans cesse quelle noire machination elle pourrait faire éclater, à un moment donné, pour porter le trouble et la désolation dans une société que tout semblait conspirer à rendre heureuse. Des barques se glissaient furtivement sur les eaux de la lagune, pendant l'obscurité des nuits brumeuses de l'hiver, et allaient porter l'incendie à quelques-uns des moulins ingénieux dont le flux et le reflux de la mer faisaient tourner les roues (1) ; d'autres tentatives ennemies succédaient à celles-là, et les gombaries armées (2) de Venise, si bonnes gardiennes qu'elles fussent des entrées du port, ne pouvaient s'opposer complètement aux entreprises des Triestins, non moins funestes parfois à l'activité commerçante de Venise, que celles des pirates de Narente.

Depuis quelques mois, la fureur jalouse de Trieste s'était signalée par vingt coups de main hardis, que la vigilance des gardiens du rivage avait fait échouer en partie. L'année 944 avait mal commencé, car rien n'avait pu réussir contre Venise, et l'on était déjà aux derniers jours de janvier, qu'à peine deux lourdes nefs chargées d'étoffes, et sorties témérairement de la mer Noire pendant l'hiver pour remonter l'orageuse Adriatique, avaient pu être aperçues par les barques triestines. L'une s'était réfugiée dans le port d'Ancône ; l'autre, après un combat acharné, avait dû se rendre. Mais, qu'était sa cargaison pour l'appétit d'une bande de corsaires ? Qu'est-ce qu'un oisillon apporte

(1) Dans son intéressant ouvrage sur les origines des fêtes vénitiennes, Mme Giustina Renier Michiel, qui a le tort de citer trop rarement ses autorités, parle ainsi de l'établissement de ces moulins : « On choisit les parties les plus éminentes et les plus solides des vases » de la lagune, et, sur ces éminences, on construisit les maisons qui » devaient contenir la meule (*acqui-mola*). Cela fit autant de petites » îles placées au milieu d'un bassin qui reçut le nom de *lago*. Deux » canaux ou aqueducs découverts, appelés fossés (*forme*), et destinés » à recevoir les roues du moulin qui devaient y tourner, flanquaient » la maison de l'un et de l'autre côté. Leurs pentes étaient nécessaire- » ment opposées entre elles, et leurs embouchures, tournées dans » des sens différens et de telle sorte que, pendant que l'une recevait » l'eau de la mer, suivant le cours qu'elle avait, l'autre la déversait. » Ainsi les deux roues la recevaient alternativement et ne restaient » jamais oisives, soit que la mer montât, soit qu'elle se retirât dans le » reflux. Divers documens attestent que, vers la fin du neuvième siè- » cle, un grand nombre de moulins de cette espèce étaient établis sur » nos lagunes... En 1440, il en existait encore. » (*Origine delle feste veneziane*, in-12, Milano, 1829, t. Ier, p. 145.)

(2) Les gombaries étaient de forts navires à rames, munis de tours armées, placés par Pierre Candian III à l'entrée des ports, en 942, pour défendre la cité contre les Narentains. Voir notre *Archéologie navale*, t. Ier, p. 247, et t. II, p. 252.

par le vautour dans le nid où l'attend sa couvée affamée?

Le trente et unième jour du mois de janvier, Berr, un des plus courageux enfans de Trieste, sinon toujours un des plus heureux, s'était allé asseoir à l'extrémité de la petite jetée qui abritait le port contre les vents du sud. Il était jour à peine, et le soleil semblait ne pouvoir pas sortir de la prison où l'enfermaient les brouillards épais que le *Ponente* avait apportés des Alpes lombardes. L'œil ardent de Berr cherchait à percer le rempart de brume qui, le pied dans les flots assez calmes du golfe, montait au ciel. Ce rempart mobile se balançait sans perdre rien de sa densité, et sans laisser à Berr l'espérance qu'un de ses regards arrivât au but qu'il cherchait.

C'était du côté de Venise que le pirate s'obstinait à regarder, comme si l'éloignement n'eût pas été un obstacle plus insurmontable encore que l'épaisseur du brouillard; comme s'il eût oublié que, par le plus beau jour de l'été, quand le vent est endormi, quand tout est clarté à l'horizon, quand aucun réseau de vapeurs diaphanes ne blanchit au loin l'azur profond du ciel, la vue ne saurait arriver à la plage signalée de loin par la tour de Saint-Marc, l'observateur fût-il placé à la cime du rocher sur le flanc duquel fut bâtie Trieste.

Mais la fureur a les hallucinations de l'espérance, et quelquefois il paraissait à cet homme que le rideau, ouvert un instant devant lui, laissait voir la ville active où tout était fortune et joie. Sa rage allait, dans ces moments-là, jusqu'au délire : il s'agitait, se levait, menaçait la rive qu'il croyait apercevoir, lui jetait des injures et de violentes provocations; puis, désabusé, il retombait comme abattu sous l'effort puissant d'une main invisible, arrachait sa barbe et ses longs cheveux grisonnans, et pleurait.

Berr était en proie à ce désespoir furieux, quand trois hommes, parcourant avec rapidité le môle où il était assis, arrivèrent jusqu'à lui. Ils l'avaient cherché partout, après avoir frappé inutilement à la porte de sa maison, et, à la fin, ils s'étaient avisés que ce sauvage compagnon avait bien pu venir au port préparer sa galiote ou son acate pour quelque expédition clandestine. C'était avec l'intention de s'associer à sa course, que les trois mariniers désiraient trouver Berr. Ils ne voulaient pas manquer une occasion de butin que leur camarade avait sans doute pressentie, et ils se hâtaient, craignant que celui-ci ne formât son petit équipage sans eux, ou ne voulût pas adjoindre leurs barques à la sienne.

Tout en marchant le long de la jetée, les mariniers regardaient, parmi les petits vaisseaux que la brume leur permettait d'apercevoir au-dessous d'eux, s'ils ne verraient point *le Cygne*, navire long et léger qui leur était bien connu, et qu'un rayon de soleil, s'il avait pu traverser l'atmosphère, leur eût montré tout de suite; car aucune galiote éperonnée et ceinte de fer n'avait de garnitures de métal plus luisantes, une peinture blanche plus propre, un tendelet sur la poupe plus riche et surmonté d'une bannière plus éclatante. Le port était tranquille; point de mouvement nulle part; pas un pêcheur dressant le mât de son bateau, pas un corsaire visitant ses rames pour s'assurer si la peau de mouton qui doit étouffer leur bruit sur le plat-bord est encore épaisse et fournie de laine. Tout semblait dormir, ou plutôt on eût dit que la vie s'était retirée de ce havre, le cœur de Trieste, ordinairement si agité.

Berr n'est dans aucun des navires qui lui appartiennent; d'ailleurs il ne peut y être venu seul, et nulle voix ne trouble le silence qui tient, comme la brume, le port enveloppé. Il n'est pas sorti encore, car la chaîne du port est levée, et son veilleur n'a point été appelé par les mariniers hâtifs. La cabane du garde-chaîne est fermée, et n'a pas été ouverte. Berr n'est donc pas venu au port. S'il a quitté son logis avant le jour, c'est que son activité inquiète n'aime point les longues nuits, c'est qu'il lui faut du mouvement, et que le repos de sa couche lui pèse comme la paix qui lui interdit l'espoir d'une proie. Voilà ce que l'un des trois hommes que l'absence de Berr a inquiétés dit aux autres.

Ils sont arrivés à l'extrémité du môle, près de la guérite où un marinier armé de son arc doit faire le guet; c'est sur le créneau voisin de cette guérite que Berr s'est placé; il a pris l'arc du guetteur, et celui-ci, enveloppé dans son manteau, est allé se blottir dans l'angle de la muraille, à l'abri du vent qui remonte le golfe, et il s'y est profondément endormi. Berr a entendu les paroles du marinier dont il reconnaît la voix; il descend de son créneau, et vient à celui qui parle :

— Qu'est ceci, Mattheus? et d'où vient qu'à cette heure vous êtes si préoccupés de ce que Berr peut être devenu?

— Tiens, Berr faisant le guet quand ce n'était pas son tour!

— Mon tour! mon tour! Sans doute, ce n'est que dans une semaine que je dois venir passer la nuit sur le bout de la jetée; mais, en promenant ce matin de ce côté-ci, j'ai trouvé là, grelottant sous le froid et tombant de sommeil, le fils de Petrio, mon voisin, qui faisait la veille du port à la place de son père. Un enfant! Cela m'a indigné contre l'abus du remplacement; j'ai pris son arc, et je l'ai envoyé dormir sous le vent, à l'abri du parapet, où il ronfle à éveiller Venise la molle, Venise l'efféminée, si Venise n'était pas sourde aux bruits qui lui viennent de Trieste l'insolente!

— Allons, voilà encore Venise dans tes fureurs! Toujours et toujours cette ville maudite! Elle te rendra fou!

— Fou! oh! que non! Mais peut-être elle vous rendra braves, vous autres.

— Braves! Ah! tu trouves que nous manquons de hardiesse, toi! Mais il n'y en a pas un de nous qui n'ait à se vanter d'actions qui vaillent les tiennes.

— Quand Venise vous aura réduits en esclavage, vous regretterez alors...

— Laisse donc tes prévisions couleur de deuil. Venise ne traversera pas l'Adriatique pour venir nous soumettre. Si ce jour-là arrivait, la mer en se retirant emporterait bien du sang et des cadavres vénitiens. En attendant l'avenir, c'est au présent qu'il faut pourvoir. Nous t'avons vu, depuis quelques jours, aller seul, te parler bas, serrer les poings comme un homme que sa pensée torture, et nous nous sommes dit : Berr a un projet; il veut aller à Pola, à Ancône, ou sur un autre point de l'un des deux rivages, faire une soudaine irruption, piller quelque riche châtelain, ou mettre à rançon quelque marchand dont le négoce au Levant a fait un homme d'importance. Il se cache de nous, qui n'avons jamais de secrets pour lui; épions-le, et s'il part, qu'il nous emmène.

— Par Satan, votre seigneur, vous êtes des gens habiles! Vous avez presque deviné. Mais je vous trouve assez hardis dans votre projet de vous imposer à moi! Suis-je votre homme? Vous dois-je le tribut, par hasard? Ne saurais-je rien entreprendre sans mettre en quart Mattheus et ses deux amis dans les profits que je pourrais faire? Quand j'ai payé l'impôt à la commune de Trieste, avec qui dois-je compter encore? Ceci est plaisant, en vérité, et j'en rirais, ma foi, si je m'étais levé avec l'envie de rire. Vous l'avez pris là, mes compagnons, sur un ton qui pourrait valoir à chacun de vous, quelqu'un de ces jours, un bon coup de

couteau ou de bâton ferré! Vous me devriez connaître assez pour en user autrement avec moi. Quand je veux de vous, je vous le dis; quand je veux agir seul, j'en suis le maître. Attendez donc désormais que je vous appelle, et ne vous inquiétez point de ce que je veux faire, lorsque je ne vous appelle pas.

Ces paroles, prononcées d'une voix émue et avec l'accent d'une colère qui se résolvait rarement sans quelque acte de violence, imposèrent silence, pour un moment, à Mattheus et à ses deux camarades. Berr marchait rapidement le long du parapet, agitant l'arc qu'il avait dans sa main gauche, portant quelquefois la main droite au long couteau qui pendait à sa ceinture de cuir, regardant machinalement par le créneau, comme s'il eût voulu s'assurer si des barques suspectes approchaient du port, et, au fond, songeant bien plus à Venise qu'à l'indiscrète curiosité des trois corsaires.

Après quelques minutes données à cette pantomime, qui n'était pas sans calcul de la part du pirate, dont la politique consistait à inspirer la crainte à ceux-là même qu'il aimait le plus, Berr donna un dernier coup d'œil à la mer, surtout du côté de l'occident, posa ensuite aux pieds du guetteur, qui ronflait paisiblement dans son manteau, l'arc et le carquois dont il s'était chargé, puis s'approchant de Mattheus, qu'il prit par le bras en l'entraînant loin de la maison du garde-chaîne :

—Viens, lui dit-il, homme habile qui as la prétention de lire dans la pensée de Berr et de lui arracher ses secrets; viens, et consulte bien tes forces après m'avoir écouté. Et d'abord, je t'en avertis, il y va de ta vie, et de la vôtre aussi, entendez-vous, si ce que je vais vous confier manque par votre faute. Il est vrai que le succès peut aussi amener votre mort; mais qu'importe? Quelques femmes vieilles et jeunes pleureront, mais Trieste tout entière dira: Mattheus, Pietrio, Bartomi étaient braves; ils sont allés au paradis des corsaires : Dieu en soit loué! Ainsi, la mort d'un ou d'autre côté. Vous comprenez. Voici maintenant ce dont il s'agit. Je vous préviens que cela est déjà plus qu'un projet vague; c'est arrêté, bien arrêté. On pourra m'aider, on le devra; mais on ne doit, on ne peut me proposer rien qui change mon plan. Pas de difficulté là-dessus, n'est-ce pas?... Venise pèse sur mon cœur, comme sur la conscience d'un bon chrétien le remords d'un péché mortel volontairement commis. Tant que cette troupe de petits trafiquans sera heureuse, je me le reprocherai. Il semble que leur prospérité soit une de mes fautes. Venise riche quand Trieste languit, c'est ce que je ne puis souffrir. Nous, hommes de guerre et de course, nous sommes pauvres; et les Vénitiens, méprisables marchands, jouent avec l'or de la Grèce et de l'Orient! Cela ne peut être. J'ai honte de la situation réciproque des deux peuples; j'en ai la rage dans l'âme. Il faut que cela cesse. Nos tentatives contre leurs gros navires chargés de marchandises précieuses — et trop bien défendus par ces mariniers qui remuent une lance, il faut l'avouer, aussi bien qu'un ballot d'étoffes de Damas —; nos tentatives ne réussissent guère, il faut les ruiner autrement; il faut porter le deuil au sein de cette population d'oiseaux aquatiques, qui ont l'air de nous narguer. J'ai trouvé un moyen, moyen sûr s'il en fut, pourvu que Trieste ait de l'audace. Voici venir le jour où les Vénitiens célèbrent la fête des mariages. Ce jour-là, toute défiance contre nous semble être endormie; ils nous inviteraient volontiers à aider leur évêque à placer la couronne blanche sur les têtes de leurs douze Marie. Profitons de l'occasion. Gagnons des rançons larges, que la crainte de nous voir outrager les jeunes épouses engraissera autant qu'il nous conviendra. Pour cela, enlevons les douze filles au pied de l'autel, à côté de leurs douze époux. Le coup est hardi sans doute, mais les profits en sont certains. Ceci n'est pas une affaire de galères longues et bien armées, ou même des galiotes légères; des acates petits, portant chacun huit ou dix hommes, suffiront à cette entreprise. Six de ces barques, c'est assez. Toutes suivront mon acate rouge; toutes obéiront à mes ordres. Le château de la ville est bien fermé; en arrivant avec notre proie, nous nous jetterons dedans, et nous ne nous y défendrons pas longtemps, car nous aurons avec nous les Marie, qui, par la crainte de ce qui pourrait leur arriver, obtiendront pour leur rachat tout l'argent qu'il nous plaira de demander. Choisissons soixante braves des plus connus; sortons, ce soir, quand le jour sera tombé; rallions-nous dans la nuit du 1er au 2 février vers la Torre delle Bebbe, et laissez-moi faire ensuite. Cela vous paraît-il clair?

Mattheus aurait bien eu quelques objections à opposer au plan un peu téméraire dont Berr venait d'exposer, à lui et à ses deux compagnons, les données principales; mais le pirate avait parlé d'un ton qui laissait peu d'espoir à un contradicteur. Au lieu de répondre, il fit un geste approbatif, et, prenant Bartomi par le bras, se disposa à rentrer en ville. Pietrio crut devoir demander quelques renseignemens sur les moyens d'exécution, sur les armes dont chacun devrait être pourvu, sur quelques autres points encore qu'il avait plu à Berr de ne pas toucher dans sa harangue; celui-ci daigna répondre qu'il fallait, quant aux armes, négliger la lance et le bouclier, et ne se munir que d'épées courtes et légères. Quant au reste, ajouta-t-il froidement, obéir et mourir peut-être.

La journée fut employée en préparatifs, auxquels on donna pour prétexte une expédition contre Aquilée, et le soir venu, au moment où la chaîne allait se lever pour barrer l'entrée du port, une flottille de six acates sortit à la rame et disparut bientôt dans la houle profonde du golfe, que le vent du sud agitait assez violemment pour que la mer pût être tentée par la seule audace des pirates.

II. — Venise.

Toutes les îles dont la réunion, opérée à peine par un petit nombre de ponts de bois, forme la Venise florissante et riche haïe par les gens de Trieste, toutes ces îles sont, depuis quelques jours, dans une agitation joyeuse, justifiée par la fête des mariages. On a procédé au choix des douze filles, innocentes et pauvres, que la république doit doter. Dans chacune des familles que la vertu d'une Marie a désignées à l'honneur qui leur est fait par le doge, les apprêts se poursuivent avec activité. Le petit trousseau que les mères apprêtent pour leurs enfans s'achève à la hâte. Les jeunes gens appelés au bonheur prochain d'une union avec des femmes qu'ils sont fiers de voir citer entre les plus sages, ont disposé les demeures modestes où ils doivent établir leurs ménages, riches seulement des espérances de l'avenir. Déjà, par les soins des administrateurs de la commune, le grand voile blanc dont l'épouse se doit envelopper de la tête à la ceinture, la robe de blanche étoffe de lin, le collier de perles orientales, la couronne d'or, bandeau sacré de la mariée, enfin tout ce qui compose le costume réglé par le cérémonial, a été apporté à chaque fiancée. Le trésorier de l'État a mis dans les antiques *arcelle* les sommes d'argent que l'évêque bénira bientôt, en demandant au Ciel qu'elles deviennent le commencement d'honnêtes fortunes. L'église de Santa Maria d'Olivolo est parée de ses ornemens les plus magnifiques; l'encens placé dans les cassolettes fumera

bientôt; les banderoles de soie, les bannières peintes par les artistes grecs, les flammes blanches sur lesquelles sont inscrites des maximes saintes ou des passages des Écritures, tous ces pavois brillans flottent à la porte du temple et au-dessus de l'autel. Demain, dès le point du jour, mille flambeaux de résine brûleront autour de cette enceinte et dans le sanctuaire.

Mais demain viendra-t-il?... Que la nuit sera longue à l'impatience d'une population pour qui un jour de fête est un jour d'ivresse, de folie, de bonheur!

Cette nuit si lente, pendant laquelle les fiancés ont peu dormi sans doute, cette nuit qui a été remplie par la prière dans la maison de plus d'une des douze Marie, elle est enfin passée!

Les cloches sonnent dans tous les campaniles pour annoncer la double solennité du jour: la Purification de la Vierge et l'antique fête des Marie. Venise revêt ses beaux habits. Partout des tentures éclatantes, partout des festons d'oliviers et de palmiers attachés avec des bandelettes de drap d'or ou d'argent. Quelques maisons se distinguent entre toutes celles que le goût et la richesse des ornemens désignent à l'admiration de la foule; ce sont celles des fiancées, celles aussi où les jeunes époux doivent recevoir les épouses que la cité va leur donner. Des emblèmes, des devises, des représentations symboliques ou religieuses, peintes sur de fines toiles de coton blanc, entourent les portes et les fenêtres de ces maisons, et disent que sous les toits qu'ils décorent habitera bientôt le bonheur qui suit un hymen contracté sous les auspices de Marie et de son fils divin. Les proclamations, faites à son de trompe par les hérauts de la commune, annoncent que vers les dix heures le cortége ducal sortira du palais pour se rendre à Olivolo; elles avertissent, en conséquence, les personnes qui doivent marcher avec le doge et l'évêque de se hâter, pour ne point retarder la cérémonie.

Les barques, ornées, courent sur la lagune et dans les étroits canaux qui séparent les îles; un grand nombre se dirige vers Olivolo, d'autres vont aborder au rivage sur lequel s'élève le palais des souverains de la république. Celles-ci portent les fonctionnaires de l'État, les Marie que leurs familles conduisent au rendez-vous assigné par le doge, les fiancés avec une escorte d'amis et de parens, tout fiers du droit qu'ils ont de se montrer un jour, avec leurs simples robes de drap, parmi les conseillers, les généraux, les capitaines des galères, couverts de leurs robes de brocart ou de velours, garnies des pelleteries les plus rares.

A l'heure dite, tout ce qui a été convoqué par la trompette est réuni dans la cour ou aux abords du palais. Les Marie, introduites chez le doge, reçoivent chacune une *arcella*, ou petit coffret, contenant la dot qu'elles doivent offrir à leurs époux au pied de l'autel. Pietro Candiano III, le duc de Venise, en leur présentant, au nom de la république, ce présent qui les fait filles d'adoption de la commune, leur donne de paternels avertissemens, les exhorte à la vertu, et leur rappelle que Venise les établit à la condition très-expresse qu'elles élèveront leurs filles dans la pratique des devoirs que chérissent les bonnes mères de famille, leurs fils, dans l'amour de la patrie.

Ce premier acte achevé, le cortége ducal se met en route. Les douze Marie, embarquées dans une peatone vaste et magnifiquement décorée, marchent devant la riche gondole du doge, qui précède celle du patriarche. Derrière le prélat arrivent les sénateurs, les magistrats, les dignitaires de tous les ordres, suivis des barques qui portent les parens des fiancés. Devant les Marie s'avance lentement sur la mer le bateau où sont assis les époux; il est paré des bannières des corporations auxquelles appartiennent ces jeunes hommes. La marche est ouverte par des barques chargées de musiciens qui exécutent des fanfares et des airs nationaux sur leurs instrumens retentissans. La foule est sur le rivage d'Olivolo, et tout le long des canaux que parcourt la flottille. Des chants, des cris joyeux partent de tous les groupes, de toutes les maisons, de toutes les gondoles. Si le soleil brillait, rien ne manquerait à l'éclat de la solennité; mais il n'a pas encore percé la couche de brume que chaque nuit accumule sur la lagune.

Le débarquement se fait en bon ordre, comme a été fait l'embarquement. Le clergé de Santa-Maria-Formosa, qui est sur le parvis pour recevoir l'évêque, le doge et les héros du jour, entonne une hymne sacrée, et la cérémonie du mariage commence.

Mais bientôt un bruit extraordinaire vient troubler les augustes mystères. Des hommes, le glaive à la main, ont pénétré dans l'église et ont couru à l'autel où sont agenouillées les vierges de Venise. Douze se sont saisis chacun d'une Marie et de l'*arcella* qui contient la dot de l'épousée, et une quarantaine d'autres forment autour du groupe des ravisseurs une muraille de fer dont personne n'ose approcher, car la sécurité a désarmé chacun. Cette muraille marche, renverse tout ce qu'elle rencontre, et s'arrête une minute sur la rive d'Olivolo pour que les filles entraînées par les pirates puissent être jetées dans les barques qui les attendent. Les acates ont leurs rames bordées et leurs voiles hissées; quelques marins qui y sont restés attendent pour pousser au large. Les Triestins se jettent pêle-mêle dans leurs embarcations; Berr entre le dernier dans la sienne, et déjà les acates sont emportés rapidement par les avirons et le vent. Sur leurs poupes, des archers, la flèche en coche, sont prêts à protéger la retraite si les Vénitiens viennent la troubler.

Ils la troubleront, certes! Ils ne laisseront pas ces vautours emporter tranquillement leurs colombes tremblantes!... Le doge a donné le signal d'une poursuite qui sera acharnée, et en quelques instans, des bateaux montés par les hommes d'armes, les archers et l'élite de la population maritime volent sur les traces des acates fugitifs. On force de rames, on s'excite au combat contre les pirates, on voit que chaque minute rapproche les Vénitiens des voleurs de Trieste, et une immense clameur s'élance de tous les navires de la flottille quand on reconnaît qu'on va les atteindre enfin.

Les atteindra-t-on? Les pirates n'ont pas ralenti un instant leur course. Ils se dirigent vers le petit port de Caorle, et la brise, favorable à leurs acates légers, les y fait aborder promptement. Il est donc trop tard, et quelque scène horrible va se passer sur le rivage, où les Vénitiens ne seront pas pour défendre leurs Marie éplorées!... Non, il n'est pas trop tard encore. Les Triestins ont pris terre, mais le partage du butin est devenu de suite le motif d'un conflit entre les ravisseurs. Berr s'interpose vainement; si on l'a reconnu pour chef pendant l'expédition, maintenant son autorité est sans poids. Le fer est donc tiré, et le sang coule.

C'est à ce moment qu'arrivent le doge et son escadrille.

Les écumeurs de mer sont attaqués avec furie; on leur arrache la proie qu'ils se disputaient; on les tue sans pitié, sans merci, comme des animaux féroces qu'on aurait traqués. Berr se défend avec un courage digne d'une cause meilleure. Dans un de ses derniers efforts, il s'élance vers Candiano qui, de son corps et l'épée ducale à

la main, fait un rempart à deux belles jeunes filles qui ont surtout attiré l'attention des chefs de l'entreprise. Le doge ne laisse à personne le soin de repousser une pareille agression; il s'avance, et, d'un coup de son glaive, il abat à ses pieds le redoutable corsaire. La victoire est complète. Cinq ou six des gens de Trieste ont pu s'embarquer dans un acate; mais ils n'échapperont pas au sort de leurs compagnons; une dizaine d'archers vénitiens les poursuivent de leurs traits, et ne les abandonnent qu'après s'être assurés qu'ils laissent seulement des cadavres.

Avant de quitter Caorle, le doge ordonne que les corps des pirates soient jetés à la mer, afin qu'aucune terre chrétienne ne reçoive les corps de ces brigands. Les Vénitiens exécutent cet ordre avec une joie qui tient du délire; les morts sont livrés à l'action de la lame, et bientôt des nuées d'oiseaux de mer s'abattent sur cette proie palpitante encore.

L'escadrille ralliée, après cette action, embarque les douze Marie et quelques blessés qu'a faits le combat. Elle reprend le chemin d'Olivolo, et, le premier coup d'aviron donné, les Vénitiens chantent en chœur l'hymne de grâces adressée au Seigneur. La prière est répétée jusqu'au moment où l'on touche au rivage sur lequel s'élève l'église de Santa-Maria-Formosa.

Il faut renoncer à peindre la scène qui suivit le moment où les jeunes filles retrouvèrent leurs mères. L'évêque mit un terme à l'effusion de cette joie naturelle et reprit la cérémonie si terriblement interrompue trois ou quatre heures auparavant.

Enfin les vierges de Venise sont mariées! Leurs époux leur donnent la main, et chaque ménage, montant sa gondole, se rend au palais, où un festin splendide est servi, et où se préparent des jeux qui doivent remplir la soirée.

L'événement du 2 février 944 ne pouvait être oublié à Venise. Le gouvernement ordonna qu'en commémoration de cette journée, à la fois cruelle et glorieuse, une fête particulière serait célébrée en même temps que celle des mariages et de la Purification de la Vierge. Les *casselleri*, ouvriers appliqués à des travaux de charpentage, et qui, pour la plupart, étaient établis sur la paroisse d'Olivolo, ayant fourni les premières barques pour la poursuite des pirates, et s'étant montrés dans la rencontre avec ces bandits en hommes d'un rare courage, Candiano leur demanda quelle récompense ils voulaient pour leur noble conduite. Le chef de la corporation répondit avec une simplicité digne des temps antiques:

— Nous demandons que, le jour de la fête des Marie, notre doge vienne visiter la paroisse que nous habitons; qu'il en fasse le tour, qu'il y reçoive les hommages du plus pauvre comme du plus riche *cassellero*.

— Cela sera, répondit Candiano; et nous nous y engageons pour nous et nos successeurs, tant que la glorieuse république aura des doges. Mais, ajouta le chef de l'État, si au moment de notre visite il pleut, que ferez-vous?

— Nous vous donnerons des chapeaux pour vous abriter contre la pluie.

— Et si nous avons soif?

— Nous vous donnerons à boire.

— Qu'il soit fait comme vous venez de dire, mon ami. Vous êtes généreux; la république accepte les présens que vous voulez faire à son duc. Donc, à l'an prochain.

L'année suivante, selon la convention qui en avait été faite, quand le doge arriva, suivi des Marie, à l'église de Santa Maria Formosa, le curé, ayant à ses côtés le doyen des *Casselleri* et le chef de la corporation, présenta à Candiano des chapeaux de paille dorée, quelques fiasques de vin de Malvoisie, et des corbeilles d'oranges.

Cette coutume fut maintenue jusqu'aux derniers jours de la république. La fête des Marie se conserva aussi, mais non plus dans sa forme primitive. En 1272, le nombre des fiancés fut réduit de douze à quatre, plus tard de quatre à trois. La licence vint bientôt corrompre une institution naïve et touchante. La conduite de quelques-unes des Marie ayant donné lieu à des scandales, le gouvernement décida que les fiancées ne paraîtraient plus à la procession de la Purification, et qu'à leur place y figureraient des statuettes de bois représentant les vierges enlevées par les Triestins. Une émeute populaire voulut faire justice de ce décret. Des projectiles furent lancés aux représentantes des Marie; il s'ensuivit une rixe, et un décret du grand conseil intervint, en 1349, punissant d'une amende de cent sous (à peu près 1,500 fr. d'aujourd'hui) toute insulte faite aux effigies des vierges de 944. On put empêcher les Vénitiens de jeter des navets aux statuettes, mais on ne put leur interdire les bons-mots contre les Marie de bois; aujourd'hui encore on nomme à Venise: *Maria di lagno*, toute femme maigre, calme et sans coquetterie.

En 1379, après les brillants succès de la guerre de Chioggia, on établit des fêtes qui firent oublier celles de la Purification, qui d'ailleurs étaient devenues l'occasion de scènes honteuses, en même temps que de fâcheuses dépenses. A la mort de la république, la seule tradition conservée était la visite annuelle du doge à Santa-Maria-Formosa.

A. Jal.

PROCESSION INDUSTRIELLE DE STRASBOURG.

Chaque partie de la France a ses fêtes nationales et ses marches ou processions populaires. Un pareil genre de spectacle offre trop de splendeur et de magnificence pour ne point exciter partout un vif enthousiasme et une curiosité passionnée.

Le *Musée des Familles* a non-seulement donné la description des fêtes du département du Nord et de la Provence, mais encore il a exhumé d'antiques souvenirs, et, d'après des documens authentiques, il a publié, avec une exacte minutie, la gravure et le programme de la procession célébrée à Gand pour la naissance de l'empereur Charles-Quint.

Aujourd'hui, il va compléter ou plutôt continuer ces curieuses études par des détails sur le cortége industriel organisé à Strasbourg lors de l'inauguration de la statue de Guttemberg, au mois de juin 1840.

De loin, on apercevait une masse confuse, brillante, étrange, précédée d'une musique militaire, au-devant

de laquelle étincelaient les baïonnettes d'un régiment tout entier, et que dominait la bannière de la ville, entre deux drapeaux aux couleurs nationales. A mesure que le cortége s'approchait, il prenait un caractère plus distinct; on saisissait chacun des détails; on s'étonnait de leur originalité et de leur goût, presque toujours irréprochable et toujours ingénieux.

C'était d'abord l'école industrielle avec ses blouses de toile écrue jaune et ses jolies casquettes bleues, à bande de velours noir et à écusson de cuivre. Dix des plus jeunes élèves tenaient des devises et des instrumens de mathématiques; d'autres, distingués par des tabliers bleus, portaient des chevalets avec un ouvrage commencé, à côté du modèle en plâtre. Lors d'une halte, ces élèves plaçaient leurs chevalets en cercle et figuraient un atelier dans lequel ils se mettaient à travailler.

Les ouvriers lithographes faisaient flotter une bannière sur laquelle on avait peint une presse; un brancard, soutenu par les tourneurs, montrait un enfant qui travaillait; six chevaux traînaient la forge des forgerons, qui travaillaient le fer au milieu des nuages de la fumée. Un cheval blanc, richement harnaché, caractérisait les selliers: une étoile en verres de couleur, large de plus d'un mètre, annonçait les vitriers et semblait guider quatre jeunes filles vêtues de blanc. L'antique bannière de l'ancienne corporation des peintres doreurs précédait un brancard sur lequel un fils de maître, en costume du temps de Henri IV, se tenait fièrement. Les tamisiers avaient deux tamis dont le tissu de crin représentait la statue de Guttemberg; venaient après cela les serruriers.

Ceux-ci promenaient une galerie de fer, tandis que les maréchaux-ferrans et les tailleurs de lime portaient en guise de bannière un grand fer à cheval en fer-blanc doré, combiné avec des outils de taillanderie, et monté sur une hampe, le long de laquelle descendaient d'immenses guirlandes de fleurs. On admirait en outre une forge de campagne pavoisée de guirlandes et de drapeaux aux couleurs nationales, traînée par six chevaux blancs ornés de panaches et de rubans tricolores, et montés par deux postillons en grande tenue. Sur l'avant-train de la voiture avait été établi un arc de triomphe reposant sur quatre colonnes sillonnées de flammes. Dans la partie supérieure de cet arc de triomphe figurait, en lettres de cuivre poli et formant le demi-cercle, le nom de *Guttemberg*, avec le millésime 1840. Des deux côtés du portique on voyait suspendus, en guise de trophées, des fers à cheval, des limes et d'autres outils de taillandier. Le faîte était couronné d'une flamme dorée.

Des deux côtés de la forge marchaient cinq jeunes gens, les bras nus, en tabliers de cuir: ils portaient sur l'épaule de grands marteaux de forge. L'un tirait le soufflet, et les quatre autres, à chaque halte, descendaient l'enclume de la voiture et forgeaient alternativement des fers à cheval.

Le char des ferblantiers supportait un pavillon grec avec des jets d'eau; les chaudronniers portaient à bras une machine à distiller et une pompe à incendie. Vingt jeunes filles étalaient aux regards, dans leurs corbeilles d'osier, les plus beaux fruits des jardiniers; chacune d'elles était parée du tablier en taffetas bleu, de la robe blanche, et de la cornette brodée en argent qui, de temps immémorial, caractérisent les jardinières strasbourgeoises. Il y avait, en outre, une voiture d'osier chargée de gerbes, et une charrue avec quatre vigoureux chevaux.

Huit jeunes garçons, portant des ustensiles de jardinage, précédaient le char peint en vert des fleuristes. Sur ce char, traîné par quatre chevaux blancs à panaches blancs et verts, on avait étalé avec beaucoup d'art et avec un goût parfait des plantes rares de toutes les dimensions. Au milieu du char, s'élevait un *chamærops humilis* haut de trois mètres; en avant et aux deux coins étaient placés deux *bonapartea elegans*, et entre eux un *musa sapientum*, un *zamia horrida* et un *pandanus utilis*; derrière ces végétaux, on voyait un beau pied de *rhapis acaulis*, entouré de plusieurs *acacias* de la Nouvelle-Hollande, un *canna gigantea* en fleur, un *magnolia grandiflora*. De chaque côté du *chamærops* se trouvaient deux beaux *agave americana* panachés; près d'eux un *menispermum laurifolium* d'une part, de l'autre un *illicium anisatum*.

Sur la partie postérieure du char s'élevait un bel exemplaire de *dracæna fragrans*, autour duquel on avait groupé un second choix d'*acacias* de la Nouvelle-Hollande, deux *eucalyptus perfoliata*, un immense *cactus brasiliensis*, plusieurs variétés de *fuschia* de différentes grandeurs, deux *azalea glauca* bien fleuris, ainsi que deux *hortensia* roses et bleus.

En arrière et au bord se trouvait un bel *acacia floribunda*, dont les rameaux pendans se balançaient nonchalamment sur les rebords de la balustrade; aux deux angles postérieurs figuraient deux jolis échantillons de *bonapartea juncea*.

Ces végétaux, la plupart hauts d'un mètre et demi, étaient garnis, à leur pied, de jolies plantes d'une plus petite dimension.

Faut-il dire encore les pyramides d'étoffes des teinturiers, les draperies blanches des tisserands, le mât hérissé de cordages des cordiers, la bannière en maroquin rouge des tanneurs? Les cordonniers, avec leur collection de chaussures, formaient une sorte de musée historique. Au milieu, une énorme botte en cuir verni, haute de plus d'un mètre, et mue par des ressorts cachés, tournait sur elle-même et semblait se mettre en marche, tandis que de petites bottines rouges sortaient de ses flancs comme d'une corne d'abondance.

Place aux coiffeurs! Ils promènent un baldaquin élégamment drapé d'étoffes bleues et blanches, garni tout autour d'une guirlande de roses et surmonté de quatre colonnes dorées, qu'entourent des guirlandes. Ces colonnes, en s'entrelaçant par le haut, forment un dôme au-dessous duquel se tient assise, sur une espèce de trône recouvert d'étoffe de soie blanche, une charmante petite fille de six ans, aux longs cheveux blonds, élégamment coiffée: une couronne de feuillage entremêlé de fleurs rouges et de glands d'or, ceint son front.

Les tailleurs ont revêtu les costumes qui caractérisent l'époque à laquelle vivait Guttemberg; les menuisiers exposent à l'admiration des passans un coffre-fort en bois de cerisier, chef-d'œuvre de sculpture; trois roues caractérisent les charrons; on reconnaît les tonneliers à des danseurs qui brandissent des cerceaux et à un baquet surmonté d'un tonneau ovale. Le tonneau laisse voir, dans certaines de ses parties, une cage pleine d'oiseaux; il n'en contient pas moins trois espèces de vin, que l'on fait couler à volonté, par le même robinet. Des bergers, des bergères, des moutons et deux énormes bœufs, annoncent les bouchers. Les meuniers et les boulangers amènent un véritable moulin qui fonctionne et qui produit de la farine; un four suit le moulin, et des boulangers pétrissent et cuisent des pains. Les pêcheurs traînent une nacelle, dans laquelle nagent une lotte gigantesque et une monstrueuse carpe du Rhin. Les confiseurs portent un temple haut d'un mètre, construit en sucre blanc et pavé de bonbons de diverses couleurs.



Procession industrielle de Strasbourg.

C'est égalementà un temple, mais à un temple en écaille et couronné par une galerie de peignes, qu'on reconnaît les marchands de ces objets de toilette. Un fauteuil gothique personnifie les fabricans de chaises; un édifice en ivoire, les tourneurs; un modèle du comble de la Halle-au-Blé, les charpentiers; un escalier tournant, les maçons; une réduction des pyramides de la cathédrale de Strasbourg, les sculpteurs; une statuette de l'Alsace, les plâtriers, et un tour, mis en œuvre par un maître-ouvrier, les potiers et les fabricans de poêles.

Le symbole des tapissiers consistait dans divers meubles; celui des papetiers, dans une papeterie véritable, avec ses cuves, son séchoir et sa presse; la presse des lithographes imprimait des portraits de Senefelder; les relieurs montraient divers livres rares, et, entre autres, la Bible de Jean Mentelin, imprimée à Strasbourg en 1466.

Quant aux typographes, on célébrait la fête du créateur de leur industrie, et ils devaient victorieusement lutter avec les autres corporations. Voici les dispositions qu'ils avaient prises :

Onze enfans d'ouvriers portaient une bannière avec ces mots : *Loterie typographique.*

Ils étaient suivis de leurs parens et des membres du comité de la loterie typographique.

Venait ensuite un char attelé de deux chevaux, conduits en laisse par deux écuyers.

Sur ce char était placé debout un livre monstre, haut de 1 mètre 78 centimètres, et large de 1 mètre; le dos avait 48 centimètres de large, et on y lisait ces mots: *Produits de l'imprimerie*, 1840. Ce livre était relié en velours rouge, avec des coins en or et des fermoirs en argent; au milieu se trouvait une grande rosace également en or. Il était entr'ouvert, et, intérieurement, on avait adapté dix rayons, sur lesquels plus de deux cents volumes étaient classés par ordre alphabétique; ces volumes formaient une partie des lots. Sur le char et autour du livre on voyait les vingt-cinq lettres de l'alphabet, imprimées en diverses couleurs et ornées de guirlandes.

Plusieurs apprentis se détachaient de temps à autre du cortége et offraient aux spectateurs des billets de la loterie typographique au prix de 50 centimes.

Puis s'avançait le groupe spécial de la typographie dans l'ordre suivant:

La bannière aux armes des imprimeurs portée par des ouvriers.

Un char de six mètres de longueur, sur deux mètres quinze centimètres de largeur, attelé de huit chevaux blancs, harnachés avec luxe et montés par quatre postillons.

Ce char était richement orné; des tentures roses, drapées tout autour, retombaient jusqu'à terre. Devant et derrière, s'élevaient des trophées formés par les drapeaux de toutes les nations civilisées; au milieu de ces trophées se trouvaient en immortelles les millésimes de 1440 et 1840; de chaque côté brillaient les armes de Strasbourg. Tout autour du char, entre les trophées et les armes de la ville, étaient placés seize écussons, représentant les marques des seize premiers imprimeurs de l'Alsace, dans l'ordre suivant :

Jean Mentelin, 1458. — *Adolphe Rusch*, 1470. — *Henri Eggenstein*, 1471. — *G. Hussner*, 1473. — *Martin Flach*, 1475. — *H. Knobloch*, 1478. — *Nicolas Pistoris*, 1480. — *M. Reinhard*, 1480. — *Martin Schott*, 1481. — *Nicolas Philippi*, 1482. — *Jean Bryse*, 1483. — *J. Gruninger*, 1483. — *Henri d'Ingwiler*, 1483. — *Matthieu Hupfuff*, 1483. — *Barthélemy Küstler*, 1497.

Tous ces écussons étaient entourés de riches guirlandes, faites par les demoiselles des imprimeurs de Strasbourg. Aux quatre angles du char flottaient des drapeaux tricolores.

Sur le char se trouvait une imprimerie complète : des casses, un marbre à corriger, une presse en fer, fabriquée exprès pour la fête par M. Kolb, mécanicien : les principaux instrumens et les appareils accessoires, étaient tous neufs et de forme élégante. Six ouvriers, un de chaque imprimerie, travaillaient continuellement et imprimaient, en français et en allemand, des strophes qui célébraient la gloire de Guttemberg.

Dans cette description rapide, je ne vous ai pas dit la richesse des costumes, la pompe de la solennité, l'admiration de la foule, et l'enthousiasme qu'excitait dans l'esprit de tous les spectateurs, cette grande représentation de la plus éclatante et de la plus utile des gloires de la France : l'industrie.

C. D.

LE CARNAVAL DU MOIS D'OCTOBRE

A ROME.

De tous les mois de l'année, le mois d'octobre est peut-être celui dont le retour est attendu avec le plus d'impatience à Rome, et dont le règne est le plus joyeusement célébré. Pendant toute sa durée, les tambours de basque ne cessent pas de retentir, les danseurs de saltarello ne se donnent pas le temps de reprendre haleine, et les voitures promènent, sans relâche, leurs sociétés de gais chanteurs. Un carnaval ne suffirait pas aux descendans du peuple qui ne savait demander que : *panem et circenses*; ils en ont voulu deux. Le second mérite d'autant mieux une description, qu'il est beaucoup plus idyllique que son frère aîné, et qu'il a tous les caractères d'une fête nationale et populaire.

Avant cependant de vous présenter les acteurs de cette gracieuse pastorale, je dois vous dire quelques mots du théâtre qu'ils ont choisi pour leur représentation.

Tout le monde connaît l'histoire de la belle Beatrice Cenci, de cette jeune fille si pâle et si mélancolique qu'a traduite sur la toile le pinceau du Guide, et qui eut recours au parricide pour échapper à l'infamie. La sentence de mort prononcée contre elle et contre sa mère, convaincue de complicité, ayant été exécutée sur le pont Saint-Ange, les biens de la malheureuse famille furent confisqués, et, plus tard, concédés, à titre de donations, à plusieurs maisons princières.

La plus belle part échut aux Borghèse. Le pape leur fit présent de cette immense villa, située à la porte del Popolo, qui, depuis, a pris leur nom, sous la condition cependant

qu'elle resterait ouverte à tout venant, et servirait désormais de promenade publique. Je ne sais vraiment quelle dénomination donner à cette belle propriété pour bien la caractériser; ce n'est ni un jardin, ni une forêt, ni un parc à la française: je n'oserais non plus lui donner le titre de jardin anglais; baptiser d'un nom si glacial, si septentrional, une nature d'Orient digne de rivaliser avec les paysages des *Mille et Nuits*, ce serait, en vérité, un sacrilége. Faute de points de comparaison, je me contenterai de vous dire que la villa Borghèse est un de ces lieux de délices tels qu'en ont rêvé, pour abriter leur bonheur, tous les hommes de tous les temps.

La partie de la villa qui m'a toujours semblé la plus séduisante, peut-être parce qu'elle avait pour moi l'attrait du fruit défendu, c'est un vaste plateau, planté de pins-parasols, dont la famille Borghèse s'est réservé la jouissance exclusive. Bien des fois, après avoir franchi sous une arche ornée d'une guirlande d'aloès la ligne d'aqueducs servant à alimenter les fontaines, j'avais jeté un regard envieux sur cette retraite ombreuse à travers la grille qui m'en défendait l'accès. Hélas! c'était là un vœu superflu à ajouter à tant d'autres. Jugez donc de ma surprise et de ma joie, lorsqu'un beau jour je trouvai ouvertes les portes jalouses que j'avais crues jusque-là à jamais fermées pour moi. Je m'empressai de me joindre aux flots de curieux qui se précipitaient dans l'enceinte d'ordinaire interdite aux profanes, et, pendant quelque temps, je savourai voluptueusement le plaisir de me promener sous la large feuillée des arbres. Cependant, la foule ne cessait pas de déborder, et je suivis le courant. Bientôt j'entendis un orchestre complet répéter de ses cent voix, non loin de moi, une mélodie de Rossini. Arrivé à la lisière du petit bois, je me trouvai en face d'un lac, au milieu duquel s'élevait un temple païen qui paraissait flotter sur l'eau. C'était sous le portique de cette élégante construction que les musiciens les plus célèbres de Rome exécutaient la symphonie qui m'avait attiré; les curieux entouraient d'un cordon de costumes bigarrés les rives du bassin; je me crus transporté en Arcadie. Un de mes voisins m'apprit la cause de cette solennité.

— C'est aujourd'hui, répondit-il à mes questions, le premier dimanche d'octobre; pendant le mois, il y aura deux fois par semaine concert sur le lac.

Je ne connaissais encore qu'une partie du programme de la fête.

Vous vous rappelez qu'avant d'entrer sous le bosquet de pins-parasols, j'avais passé devant une grande pelouse entourée d'un talus aplati en terrasse. Cet emplacement, qui affecte la forme d'un fer à cheval, semble avoir été destiné à servir d'amphithéâtre champêtre, et conserve encore, au fond de sa courbe, une espèce de tribune. Autour de ce tapis de verdure passe et repasse sans cesse le torrent des voitures. Leur nombre est incalculable; on ne saurait se faire une idée de l'amour des Romains pour tous les véhicules. Jouir par les yeux, satisfaire sa curiosité, et cumuler encore avec ces plaisirs ceux du *far niente*, tel est le comble du bonheur pour un Romain. Le plus petit rentier, à Rome, veut avoir son équipage; plus d'une famille s'impose de pénibles privations pour nourrir ses chevaux.

A travers ces voitures, ces cabriolets, ces dormeuses, ces landaus, qui se suivent à la piste, nous détournerons nos regards de celles où s'étale la riche bourgeoisie de la ville, pour les fixer sur les fiacres ouverts, et quelquefois sur les simples charrettes, qui promènent la gaîté et les chants des acteurs de la fête, Transtévérins et habitans *dei Monti*, en costume national. La belle *minente* (1) avance dans tout l'éclat de son étrange parure : ses épaules sont couvertes d'un mouchoir blanc aussi chamarré de broderies que l'habit d'un général; autour de sa taille se dessinent les mille plis de sa courte jupe de soie rayée; sur les nattes épaisses de sa chevelure, que retient une longue épingle d'argent, brille une couronne de rubans; on prendrait son corset massif pour une moitié de cuirasse recouverte de moire rouge. Toute fière des couleurs éclatantes de ce costume, elle regrette seulement que ses pieds, cachés dans la voiture, ne puissent faire parade de leurs brodequins achetés de la veille. Le mois d'octobre est le temps de son règne; la villa Borghèse est sa salle du trône. A côté d'elle se cambrent les danseurs à la veste de velours rejetée sur l'épaule, au chapeau conique, dont l'aile se retrousse insolemment, à la culotte colante retenue autour des reins par une écharpe rouge. Dans une voiture où pourraient tenir raisonnablement six personnes, vous êtes sûr qu'une vingtaine de Transtévérins trouveront moyen de s'entasser, les uns assis, les autres debout, ceux-ci se cramponnant, ceux-là se hissant sur leurs compagnons. Rien n'est plus pittoresque que l'aspect de ces joyeux équipages, qui me rappelaient toujours le char des moissonneurs de Robert. C'étaient bien les mêmes attitudes quasi tragiques, les mêmes têtes dignes du ciseau d'un Praxitèle. Sur le devant de la voiture se tenait ordinairement debout une jeune fille, la plus belle sans doute d'entre les danseuses; elle élevait gracieusement à la hauteur de ses épaules le tambour de basque sur lequel ses doigts se promenaient pour régler la mesure des chants monotones de ses compagnons. Ces mélodies, si mélodies il y a, sont consacrées par la tradition et destinées uniquement à fêter le saltarello. Elles ont beaucoup d'analogie avec le chant grégorien.

Après avoir fait plusieurs fois le tour de la villa dans leur équipage, pour mieux se persuader qu'ils ne rêvent pas et qu'ils sont bien en effet traînés comme de grands seigneurs par des chevaux à leurs ordres, tous ces gais chanteurs s'élancent à terre, et s'en vont, tambour de basque en tête, prendre position sur la pelouse qui doit être le théâtre de leurs ébats. Comme l'Espagne a son bolero, comme la France avait autrefois son menuet, Rome a le saltarello. Cette danse nationale tient à la fois de la tarentelle pour la grâce des attitudes, des bourrées montagnardes de l'Auvergne pour la position respective des deux figurans, et de la gigue écossaise pour la vivacité de leurs mouvemens. A peine le cercle s'est-il formé, qu'un homme et une femme s'élancent dans l'arène, et, se postant en face l'un de l'autre, commencent une série d'entrechats, de pirouettes et de jetés-battus, ou, pour parler plus juste, de trépignemens cadencés, à travers lesquels le regard a peine à suivre leurs jambes.

Une fois le branle donné, le saltarello se prolonge sans repos, sans entr'acte, aussi longtemps qu'il reste un peu de force parmi les membres de la société. Quand tout le monde s'est avoué hors de combat, les danseurs remontent en voiture, la joueuse de tambour de basque reprend sa position en tête de la société, et on se promène encore deux ou trois fois autour de la villa; les acteurs fatigués s'en vont ensuite à l'ostérie s'asseoir autour d'un repas qu'arrose plus d'un flacon de vin.

Je me suis toujours demandé avec étonnement comment les pauvres habitans du Trastevere pouvaient suffire aux dépenses de ces fêtes. Ils ne sont pas gens à travailler en vue d'amasser. Sybarites paresseux, ils aiment mieux l'été

(1) On nomme ainsi les filles du peuple qui n'appartiennent pas à la classe des ouvrières.

dormir à l'ombre, s'adosser l'hiver à l'angle d'une maison, drapés dans leurs manteaux, sur une place inondée de soleil, et jouer au bouchon ou à la mora, que de se changer en bêtes de somme pour gagner quelques sous. Aussi sont-ils bien pauvres; et, cependant, il n'en est pas un seul auquel une journée passée à la villa Borghèse ne coûte au moins dix francs. D'où tirent-ils donc cet argent? Ils économisent sur leur estomac. On dirait que le carnaval d'octobre n'a été fixé ainsi, à six mois de distance du premier, que pour que ses adorateurs, ruinés le mercredi des Cendres, eussent le temps de se mettre en mesure de se ruiner de nouveau. De la sorte, l'année se trouve partagée en deux carêmes de six mois, pendant lesquels une tranche de melon ou quelques figues, un verre d'eau glacée et un morceau de pain, le tout coûtant deux baiocche, sont la seule pitance qu'on s'octroie, afin de célébrer plus dignement le double carnaval.

A la nuit, les fatigues sont soudain oubliées, les danseurs s'arment de faisceaux de cannes, qu'ils allument en guise de torches, et se remettent en route, mais à pied, cette fois. Ils promènent dans les principales rues de la ville leur illumination vagabonde. En tête de la procession se tient encore la joueuse de tambourin, et toutes les voix répètent le même chant monotone qu'a entendu la villa Borghèse. A chaque carrefour, à chaque place, la bande joyeuse fait halte, forme le cercle et donne le signal du saltarello. On ne saurait peindre l'effet que produisent ces danses nocturnes.

Au milieu de la foule, il faut bien se garder de parler français; les Transtévérins n'aiment pas les étrangers; il est plus prudent d'écorcher l'italien.

Le Transtévérin, comme ses ancêtres, traite encore les *barbares* avec un souverain dédain; citoyen de sa patrie, il ne la renie pas comme le bourgeois romain, qui proportionne son estime pour les hommes et les choses à l'éloignement du pays d'où viennent les hommes et les choses. Après tout, chacun se rend peut-être justice, et le Transtévérin du moins a lieu de s'enorgueillir de la classe à laquelle il appartient. Soit qu'il parcoure à cheval les plaines arides de la Campagne de Rome, sa lance de bouvier à la main et chassant devant lui un troupeau de taureaux sauvages, soit que, drapé dans son manteau et debout sur la dernière planche de sa charrette, il conduise à grandes rênes ses chevaux avec l'attitude d'un triomphateur, l'enfant du peuple est toujours noble et beau; il laisse voir que le sang des conquérans du monde coule encore dans ses veines. Maintes fois, en coudoyant un pâtre affublé de sa chasuble de peaux de chèvres, et les jambes enveloppées de haillons retenus par les ficelles de ses sandales, il m'a semblé voir un de ces chevriers dont parle Virgile; dans plus d'un habitant du Borgo San Spirito j'ai cru reconnaître un de ces vieux empereurs de marbre qui ornent les salles du Vatican, descendu de son piédestal pour parcourir sa capitale. De même qu'ils ont encore la beauté grandiose de leurs aïeux, ainsi ont-ils conservé la même énergie farouche.

Chose étrange, ces mêmes hommes incultes et presque sauvages apportent dans toutes leurs réjouissances une modération vraiment merveilleuse. Avec eux, plus de ces rixes d'ivrognes, plus de ces hurlemens discordans, de cette grossièreté barbare qui font de toutes les fêtes populaires, dans le Nord, des bacchanales dégoûtantes. Au lieu de pousser la folie jusqu'à la fatigue, ils savent toujours s'arrêter à temps aux limites du désordre, et possèdent au plus haut degré cette science tant chantée par l'épicurien, de boire à petits coups et d'user sans abuser.

L'éducation n'a rien fait pour eux, mais la nature ne les a pas oubliés dans la répartition de ses dons. Que n'est-on pas en droit d'attendre du peuple chez lequel on trouve des paysans qui s'arrêtent avec admiration devant une statue, et qui s'écrient, en désignant les montagnes bleues de l'horizon :

« Quelle belle campagne! »

ANT. DILMANS.

LA BAGUE DU PÈRE.

Un père à ses trois fils partagea tous ses biens,
Ne gardant qu'une bague en rubis. — « Je retiens
Cette bague, dit-il, pour faire présent d'elle
A qui de vous fera l'action la plus belle.

Partez. Mais, à Noël, autour de l'âtre assis,
Vous reviendrez jouter de merveilleux récits. »
Ils partirent, joyeux, pour la grande tournée,
Et revinrent, tous trois, à l'époque ordonnée.

Le premier dit : « Un riche étranger, en chemin,
Me remit un sac d'or, sans reçu de ma main.
Il mourut. J'aurais pu, faute d'aucune preuve,
Garder tout... J'ai rendu le sac d'or à sa veuve. »

Le père répondit : « Faisant cela, tu fis
Une bonne action; mais ce n'était, mon fils,
Qu'un devoir rigoureux de rendre cette somme :
Garder le bien d'un autre est d'un malhonnête homme.

« Un jour, dit le second, que je passais devant
Un très-grand lac, je vis s'y noyer un enfant;
Je m'y jetai, plus prompt que la foudre qui tombe,
Et je le retirai, sain et sauf, de sa tombe. »

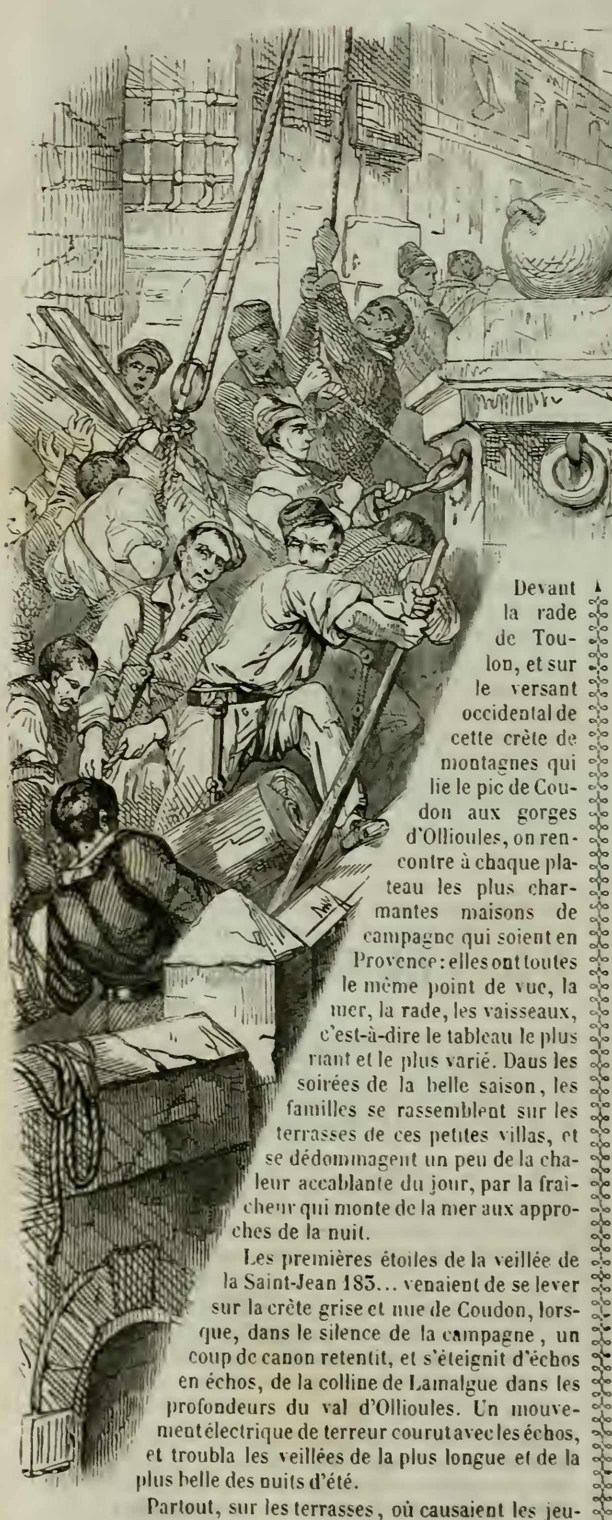
« Ton action, mon fils, est très-louable aussi,
Dit le père, c'est vrai; mais tu n'as fait ainsi
Que suivre la leçon du maître à ses apôtres :
« Secourez-vous, en tout péril, les uns les autres. »

Le dernier dit : « Un soir, j'ai vu mon ennemi
Au bord d'un précipice, et tout seul endormi.
Au moindre mouvement, il roulait dans l'abîme.
Je le sauvai, dussé-je, après, être victime. »

« Mon cher fils, répondit le père, embrasse-moi,
Et donne-moi ta main, car la bague est à toi :
Servir ses ennemis est la vertu suprême;
C'est le bien pour le mal, c'est imiter Dieu même!

ÉMILE DESCHAMPS.

CARDAN LE BIGAME.



Devant la rade de Toulon, et sur le versant occidental de cette crête de montagnes qui lie le pic de Coudon aux gorges d'Ollioules, on rencontre à chaque plateau les plus charmantes maisons de campagne qui soient en Provence : elles ont toutes le même point de vue, la mer, la rade, les vaisseaux, c'est-à-dire le tableau le plus riant et le plus varié. Dans les soirées de la belle saison, les familles se rassemblent sur les terrasses de ces petites villas, et se dédommagent un peu de la chaleur accablante du jour, par la fraîcheur qui monte de la mer aux approches de la nuit.

Les premières étoiles de la veillée de la Saint-Jean 183... venaient de se lever sur la crête grise et nue de Coudon, lorsque, dans le silence de la campagne, un coup de canon retentit, et s'éteignit d'échos en échos, de la colline de Lamalgue dans les profondeurs du val d'Ollioules. Un mouvement électrique de terreur courut avec les échos, et troubla les veillées de la plus longue et de la plus belle des nuits d'été.

Partout, sur les terrasses, où causaient les jeunes femmes et les jeunes gens, on entendait ce cri : *C'est un galérien évadé!* Il semble alors que chaque famille isolée va voir tomber au milieu d'elle quelque tigre à face humaine échappé de la ménagerie de l'arsenal de Toulon.

Si quelque observateur avait pu suivre au vol cette longue traînée d'effroi, qui courut de visage en visage à travers les veillées de la Saint-Jean, il aurait remarqué avec surprise la sérénité d'une seule famille, assise sous une treille, entre la rade et la montagne de Six-Fours. Cette sécurité de quelques personnes au milieu de la terreur générale était pourtant facile à expliquer. Depuis quelques jours, Mme de Mellan et sa fille Anna étaient arrivées de New-York à Toulon pour terminer une importante affaire de famille, et elles avaient loué une jolie maison de campagne à peu de distance de la mer et du grand chemin. Un vieux domestique et deux femmes de chambre créoles étaient assis sur la terrasse avec les deux dames, lorsque le coup de canon retentit. Personne ne pouvant donner à ces étrangères l'explication de ce signal d'alarme, elles le regardèrent comme un accident fort naturel dans une ville de guerre, et elles n'interrompirent pas même leur conversation.

L'aveugle hasard, ou pour mieux dire l'intelligent conducteur de la fatalité, poussa le galérien évadé dans la direction de la campagne habitée par Mme de Mellan. C'était un homme qui a laissé un nom illustre dans le *pandæmonium* du crime ; c'était le fameux Cardan, flétri et condamné pour bigamie compliquée de faux. Il avait mis deux mois à scier l'anneau de fer qui le liait à son camarade, et un jour que celui-ci dormait au soleil, dans le chantier du Mourillon, Cardan rompit le dernier fil de l'anneau, et s'évada. Le camarade, après un très-court sommeil escroqué à la vigilance du garde, se vit seul et se blottit dans une caverne de poutres et de planches, pour s'évader à son tour au moment propice ; mais on le découvrit le lendemain. Ce ne fut qu'à la nuit close que l'on s'aperçut de la fuite de Cardan.

Ce célèbre forçat était alors âgé de trente ans, il en avait passé quatre au bagne : sa taille haute et bien prise, ses

manières distinguées, sa figure pâle et fière, annonçaient un criminel de bonne compagnie, avant que la veste rouge, qui nivèle tous les rangs, eût caché l'homme comme il faut sous l'enveloppe du galérien. Cette nuit-là, Cardan ne portait que le pantalon de coutil; il avait jeté sa veste aux orties; agile et vigoureux, ses bonds ressemblaient plutôt au vol d'un oiseau ou aux élans de la panthère qu'à la marche précipitée de l'homme. Arrivé sous les grands arbres de la maison de Mme de Mellan, il jugea le terrain avec cet instinct subtil que la nature donne à l'être fauve, et grimpant comme un mandrille, le long d'un pieu renversé sur la façade de derrière, il entra dans les appartemens du premier étage, et, cinq minutes écoulées, il avait tout visité, tout vu dans les ténèbres, comme s'il se fût éclairé à la flamme de ses cheveux rouges ou de ses yeux.

Si cette espèce d'hommes appliquait au bien les facultés puissantes qu'elle applique au mal, le genre humain serait bientôt régénéré.

Cardan trouva quelques piles d'écus dans un secrétaire, et il les serra dans les premières feuilles de papier qu'il sentit grincer sous sa main. Il se contenta de cette petite somme, suffisante pour les besoins urgens, et d'un bond il sauta de la croisée dans la terre labourée du jardin.

Aux premières lueurs de l'aube, il avait atteint le pic volcanique d'Évenos, qui mêle sa lave éteinte aux nuages. Là, il acheta la défroque d'un berger et quelques moutons, et, par des sentiers de chèvre, il descendit, le bâton à la main, dans la plaine du Bausset.

Sachant qu'une grande route mène toujours à une grande ville, Cardan suivit ce blanc et long ruban qui serpente de la chapelle de Sainte-Anne à la plaine de Cuges, et, chemin faisant, il saluait les gendarmes qui conduisaient les réfractaires, les marins en congé, les soldats arrivant d'Afrique, les saltimbanques, et les orgues de barbarie, tout ce curieux personnel de piétons, qui peuple la route de Toulon à Marseille.

Il entra, protégé par la nuit, à Marseille, après avoir abandonné ses moutons, et prit une chambre modeste dans la rue du Baignoir, où on loge à pied et à cheval, ma surtout à pied.

En déroulant ses écus à la lueur d'une chandelle, il découvrit que les enveloppes étaient deux lettres, et il se mit à les lire par désœuvrement. Cette lecture, commencée avec insouciance, contracta bientôt les muscles de la face de Cardan et leur donna une expression singulière. Il se leva, le front penché, les yeux fixes, le poing serré, comme un bandit habitué à tous les crimes, et qui découvre, par subite inspiration, le moyen d'en commettre un nouveau. Les scélérats ont aussi leurs illuminations soudaines, et dans leur cerveau toujours en activité, un plan infernal éclate tout armé de ses noirceurs et de ses piéges victorieux.

Ces deux lettres étaient fort longues; l'une était datée de l'île Bourbon, l'autre du cap de Bonne-Espérance. Elles rempliraient ici trop d'espace; il nous suffira de les analyser en peu de mots, et de les réduire à leur plus simple expression. Ce résumé sera court.

Mme de Mellan, veuve depuis dix-huit mois, avait quitté New-York où elle avait perdu son mari, et rentrait en Europe après vingt ans d'absence. Le désir de revoir son pays n'était pour rien dans ce voyage. M. de Mellan, né en Bretagne, était redevable de sa grande fortune à son noble ami M. de Kerbriant, gentilhomme ruiné par la révolution, et non indemnisé. M. de Kerbriant avait un fils unique nommé Albert; ce jeune homme, n'ayant rien à espérer dans l'héritage d'une famille pauvre, s'était voué de bonne heure à la profession de marin; mais il n'avait pas malheureusement cette santé robuste que demande le service de la mer. M. de Mellan, à son lit de mort, fit une disposition suprême, qui réglait le mariage de sa fille avec le fils de son bienfaiteur, à des conditions si généreuses qu'elles acquittaient noblement la dette de la reconnaissance. La veuve, Mme de Mellan, se soumit aveuglément aux dernières volontés de son mari; elle entama une correspondance avec Albert de Kerbriant, et ne trouva dans ce jeune homme qu'un empressement bien naturel à remplir la clause testamentaire du père d'Anna. Il fut donc convenu que les deux familles se réuniraient à Toulon vers le mois de juillet, époque à laquelle Albert de Kerbriant arriverait de Pondichéry sur un vaisseau de l'État, et que le mariage du jeune officier et d'Anna serait célébré sans retard. Mme de Mellan et sa fille étaient arrivées les premières à ce rendez-vous donné à travers l'Océan.



Un petit billet, attaché à l'une de ces lettres, annonçait mort de M. de Kerbriant. Ce billet n'était pas de la main de son fils Albert, et il portait le timbre de Nantes.

Cardan conçut alors, après une longue méditation, un

de ces idées extravagantes que le seul génie du mal peut faire réussir à l'aide d'infernales combinaisons. D'abord, il ne quitta pas subitement son costume indigent, de peur qu'une trop prompte métamorphose ne le compromît aux yeux de l'aubergiste ; il se transforma pièce à pièce, achetant et revêtant en détail sa nouvelle toilette, puis il se logea dans une hôtellerie plus distinguée, ayant eu soin de déguiser non-seulement la couleur de ses cheveux et de son teint, mais encore sa taille, sa démarche et sa voix. Sûr de dépister les limiers de la police, il se mit en quête de trouver un ami digne de lui, dans un de ces repaires d'eau-de-vie et de tabac que les grandes villes recèlent honteusement, à l'ombre des plus hideux quartiers.

Lavater et Gall sont deux enfans auprès d'un forçat évadé de Toulon. Celui-ci est doué, pour reconnaître un de ses pairs, d'un sixième sens qui est l'odorat du crime. Cardan remarqua, dans un antre alcoolique du vieux Marseille, un jeune homme de vingt-cinq à trente ans, d'une figure pâle et nerveuse, avec des yeux d'un vert mat, ayant dans la nonchalance de son maintien tous les symptômes de l'horreur du travail, et dans son regard les reflets des mauvaises passions. Le costume de cet être annonçait, sous son délabrement, une certaine aisance que la paresse dévasta; chaque pièce de ses vêtemens avait joué un rôle aux potences d'un tailleur en renom, à une date oubliée par le journal des Modes. Mais ce qui, surtout, trahissait une misère fétide et une paresse incurable, c'était une de ces cravates fondues en charpie grasse, et

Dont la gance impuissante
Dissimule si mal une chemise absente.

Pardon si je me cite moi-même pour compléter ce signalement.

Cardan se lia bientôt, par la sympathie de quelques petits verres d'*eau-de-mort*, avec cet homme, et il ne tarda pas à reconnaître dans ce nouvel ami une de ces organisations indolentes même pour le crime, et qui ne peuvent se rendre coupables que par l'influence extérieure d'un pouvoir dominateur. Cependant, l'habile galérien employa plusieurs jours à sonder cet homme avant de l'élever à la dignité d'un complice, et lorsqu'il crut devoir arriver à la confidence, après quelques largesses d'écus de cinq francs, il lui dévoila ses plans. Dès ce moment, l'un de ces deux misérables fut un esclave aveugle, et l'autre un maître souverain.

Pour mener l'entreprise à bien, il manquait à Cardan une somme d'argent plus forte que celle qu'il avait volée dans le secrétaire de Mme de Mellan, et qui, d'ailleurs, était presque épuisée. Cet obstacle fut bientôt vaincu. Les changeurs de Marseille ne sont pas inexpugnables comme leurs confrères de Paris ; ils étalent trop négligemment, et toujours à la portée d'une main adroite d'escamoteur, leurs doubles napoléons et leurs piastres espagnoles. Cardan, qui rendait au besoin ses doigts invisibles, en changeant deux louis chez un de ces marchands d'or, enleva deux rouleaux avec tout le talent d'un prestidigitateur de profession ou d'un jongleur indien. Avec ce renfort métallique, il se sentait de force à conquérir le Pérou.

Le complice créé par Cardan se nommait Valentin Proghère. Il ne conserva que son prénom en devenant le valet de chambre de Cardan, devenu lui-même M. Albert de Kerbriant. La mission que Proghère reçut était fort délicate à remplir, malgré les lumineuses instructions reçues de la bouche du maître. Il s'agissait de se rendre en précurseur à la campagne de Mme de Mellan, et de sonder adroitement le terrain avant de commencer le drame sans péril pour l'auteur.

Proghère, vêtu en domestique de confiance de bonne maison, partit pour Toulon, et, arrivé dans cette ville, il s'embarqua sur un petit canot et descendit devant la campagne de Mme de Mellan un peu avant le coucher du soleil. Il joua parfaitement son rôle; il annonça aux deux dames que M. Albert de Kerbriant était arrivé à Nantes sur un vaisseau marchand parti du cap de Bonne-Espérance ; que les fatigues de la mer l'avaient forcé de donner sa démission plus tôt qu'il ne l'aurait voulu, et qu'il s'en revenait des Indes simple bourgeois, indépendant du service militaire, et résolu de fixer sa résidence au choix des dames de Mellan.

Pendant l'entretien, Proghère se tenait debout sur la terrasse, tout prêt à s'élancer en trois bonds dans la campagne, si le moindre éclair de méfiance paraissait sur le visage des dames. Cette précaution fut inutile. Mme de Mellan était une bonne femme qui avait passé toute sa vie dans une habitation patriarcale des savanes du Nouveau-Monde : elle ajouta foi plénière à tout ce que lui contait le précurseur de son gendre futur, et dans l'ivresse de sa joie, elle embrassa tendrement sa fille, déjà tout émue à l'idée d'un mariage si précipité.

Le lendemain, à trois heures après midi, un grand bruit de roues et le claquement d'un fouet de postillon annoncèrent l'arrivée d'une chaise de poste dans la grande allée de la campagne.

— C'est M. de Kerbriant, mon maître, dit Proghère ; je reconnais sa chaise.

Un jeune homme vêtu de noir, et de la tournure la plus distinguée, sauta lestement de la voiture sur la terrasse, et comme suffoqué par des sanglots de joie, il précipita ses lèvres sur les mains de Mme de Mellan. Cardan était si merveilleusement déguisé que Proghère s'alarma un instant, car il ne le reconnut pas.

Le forçat évadé s'inclina devant Mlle Anna, et lui dit cette phrase, préparée pendant quatorze lieues de poste :

— Je bénis la mémoire de votre père, de cet homme généreux qui m'a choisi pour son gendre ; mais je suis heureux de vous dire, mademoiselle, qu'après mon voyage autour du monde, c'est vous que j'aurais choisie pour compagne aujourd'hui.

Ces paroles furent suivies du long silence qui arrive toujours après les émotions profondes ; mais lorsqu'on eut accordé à de tristes souvenirs une part raisonnable de douleur muette, la conversation prit insensiblement une allure vive et gaie, surtout au moment du repas. Cardan fit preuve d'un tact exquis aux yeux des dames en parlant de toute chose, excepté de son mariage. Il raconta, en détail, son voyage, qu'il avait appris la veille sur une mappemonde, entremêlant son récit de tous les termes techniques de marine qu'il avait trouvés dans les livres spéciaux. A la fin, il prit une pose et un accent mélancoliques, et dit :

— J'ai fait cinq mille lieues, j'ai visité les cinq parties du monde, j'ai vu tous les peuples, et j'ai reconnu, par cette expérience de vieillard qu'un pareil voyage donne à un jeune homme, j'ai reconnu que le bonheur, s'il existe, doit se rencontrer seulement au sein des devoirs domestiques, loin du monde et dans une famille isolée, faite de parens et d'amis.

Mme de Mellan serra les mains de Cardan, et sa pantomime exprimait tout le bonheur qu'elle éprouvait d'entendre de si beaux sentimens dans la bouche de son gendre.

Par une transition habilement ménagée, Cardan amena sa future belle-mère à prendre une détermination fort im-

portante pour lui. Il raconta de prétendus démêlés qu'il avait eus à Nantes avec de jeunes officiers ses anciens camarades, qui venaient de lui reprocher ce qu'ils appelaient sa désertion en termes assez vifs pour provoquer une affaire d'honneur.

— Je ne crains pas une rencontre de ce genre, ajouta-t-il, on le sait; mais il est toujours désolant de croiser l'épée avec de vieux amis qui envisagent ma démission avec tant d'injustice. J'aime mieux leur laisser le loisir de réfléchir sur leurs procédés. Lorsque mon commandant, qui me connaît, sera de retour dans un port de France, il plaidera ma cause mieux que moi. Aussi, j'ai bien résolu de ne pas me montrer à Toulon, et d'éviter des désagrémens qui peuvent avoir des suites sérieuses et déplorables. Si ma belle-mère y consent, nous ferons quelque petit voyage dans l'intérieur, ou en Italie, ou en Espagne, à son choix; et, quand nous rentrerons en France, ma conduite aura été déjà justifiée par mes camarades arrivés des Indes; et mes injustes amis de Nantes n'auront que des excuses à m'offrir.

Tout cela fut dit d'un ton simple et naturel qui aurait trompé les plus habiles. La bonne et naïve Mme de Mellan s'alarma tellement, pour sa fille surtout, à l'idée de ces querelles d'honneur, qu'elle proposa la première d'abandonner le territoire d'une ville où son gendre avait eu trop de relations pour ne pas trouver un ennemi et un injuste duel. La campagne même où elle s'était retirée n'était pas une garantie contre ses alarmes maternelles, puisque toutes les résidences voisines étaient peuplées de familles de marins qui échangeaient des visites dans les soirées de la belle saison.

Cardan ne témoigna aucun empressement de quitter sur-le-champ la campagne de Toulon; mais ce calme, fort bien joué, ne servit qu'à redoubler les craintes de Mme de Mellan, qui se crut obligée de faire violence à son gendre futur pour le décider à entreprendre un voyage; puis, tirant à part le galérien, elle lui dit en montrant Anna:

— Cette pauvre enfant est bien timide; elle n'ose vous regarder en face; il faut voyager quelque temps ensemble pour lui donner un peu de hardiesse. Rien ne mûrit promptement les liaisons comme un voyage; on est de vieux amis au bout d'un mois. Nous sommes indépendans de tout le monde, vous et moi, n'est-ce pas? vous pouvez épouser ma fille en Espagne, en Italie, comme en France, comme partout. Ainsi commençons par mettre notre esprit en repos, et partons.

Cardan s'inclina de l'air d'un homme qui se résigne, et il dit:

— Je ne veux pas refuser à ma belle-mère le premier service qu'elle me demande; partons.

Dans les dispositions de départ qui furent faites entre Cardan et la bonne veuve, il fut convenu que Progbère, le prétendu valet de chambre, resterait à la campagne pour soigner les bagages et les petites affaires domestiques laissées en souffrance, et qu'on lui laisserait une certaine somme d'argent pour les dépenses prévues et imprévues.

Le lendemain, avant l'aube, Mme de Mellan, sa fille et le galérien partirent en poste pour Marseille. Cardan se procura dans cette ville un passe-port pour l'Espagne, et, quelques jours après, il descendait, avec les deux dames ses victimes, à l'hôtel des Asturies, à Barcelone.

Les annales du crime offrent peu d'exemples d'une histoire où l'incroyable joue un plus grand rôle. Au reste, si ces événemens n'étaient pas extraordinaires, ils ne seraient pas racontés.

Deux semaines environ après le départ de Mme de Mellan, le jeune Albert de Kerbriant débarquait sur le quai de Toulon, devant l'hôtel-de-ville, et, sans se donner le temps de quitter les habits qu'il rapportait des Indes, il courait à la recherche de Mme de Mellan. Aux bureaux de la Poste, on lui indiqua la campagne, et notre marin sauta sur le premier cheval de louage et s'y rendit en trois élans de galop.

Arriver des Indes avec la riante perspective d'un mariage millionnaire improvisé, toucher la terre, voir la maison qu'habite la jeune fille inconnue et adorée, tout cela n'arrive qu'une fois dans ce monde; aussi, je crois qu'il n'y a rien de plus doux. Le jeune Albert tressaillit à la vue de cette treille italienne, qui laissait apercevoir, à travers ses pampres, des nuages de cheveux et de mousseline blanche: là était sa famille future, son bonheur, sa fortune, son avenir. Il se précipita de cheval à l'extrémité de l'avenue, et, arrivé sur la terrasse, dans une agitation extraordinaire, il prononça le nom de Mme de Mellan et le sien. Un groupe de dames et de jeunes gens se leva silencieusement au cri d'introduction du jeune homme, et tous les regards stupéfaits interrogèrent ce nouveau venu que personne ne connaissait.

Un instant étourdi par cette réception étrange, Albert de Kerbriant pensa qu'il s'était trompé de maison, et il s'excusa en ces termes:

— Pardon, mesdames, j'ai fait fausse route; ce n'est pas étonnant; il y a tant de maisons de campagne dans cette plaine sans rues et sans numéros, que j'ai pris celle-ci pour une autre: pourtant on m'avait donné d'excellentes indications.

Une dame d'un âge mûr prit la parole, et dit au marin:

— Peut-être vous ne vous êtes pas trompé, monsieur; nous n'habitons cette maison de campagne que depuis la semaine dernière: c'est bien Mme de Mellan qui était ici avant nous; les fermiers nous l'ont dit, et ils vous le diront comme moi.

— Mme de Mellan est donc rentrée en ville? demanda le jeune homme agité par un pressentiment sinistre.

— Non, monsieur; elle est partie en chaise de poste avec sa fille et son gendre.

— Son gendre! s'écria le marin avec une voix surnaturelle.

— Son gendre, ou du moins le jeune homme qui doit épouser sa fille Anna.

Albert de Kerbriant fit un énergique appel à sa force morale, et, honteux de donner son émotion en spectacle à des étrangers, il se composa un visage, un organe et un maintien calmes, et dit:

— Excusez-moi, madame, si j'entre ici dans des détails qui peuvent vous paraître indiscrets; encore une question, s'il vous plaît: auriez-vous entendu prononcer le nom de ce gendre, de ce jeune homme qui doit épouser Mlle Anna de Mellan?

— Oh! c'est un nom bien connu ici, dans cette maison; les femmes de chambre l'ont assez répété aux fermiers et aux fermières des environs: mademoiselle Anna épouse M. Albert de Kerbriant.

— Je le savais!... dit le véritable Albert.

— Vous voyez donc, monsieur, que nous sommes bien instruits. A cette heure, le mariage doit être accompli.

— Avec M. de Kerbriant! s'écria le jeune homme d'une voix effrayante qui fit tressaillir les témoins de cette scène.

Toutes les têtes firent des signes affirmatifs.

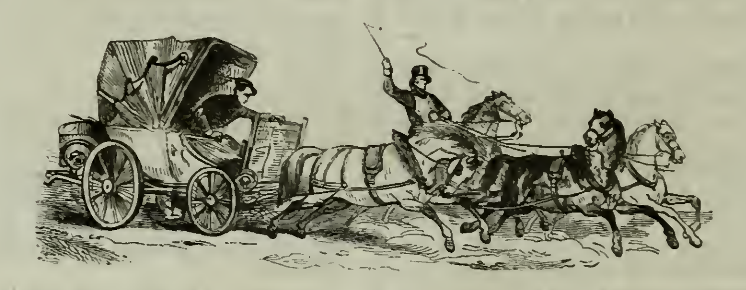
— Avec M. de Kerbriant! répéta le malheureux Albert

sur le même ton de désespoir; vous voyez bien que c'est impossible! c'est moi qui suis Albert de Kerbriant, et qui viens me marier avec Anna de Mellan. Ceci est un mystère infernal! Quelque bandit a intercepté mes lettres, a pris mon nom! Quelle révélation affreuse!

Et il s'assit lourdement sur la banquette de la treille, en essuyant la sueur froide de son front.

Une surexcitation de colère le remit bientôt fièrement sur ses pieds; il comprit que toute sa raison, son calme de marin, son sang-froid d'homme lui étaient nécessaires pour découvrir et châtier un acte infâme, sans exemple dans la société. Il prit congé des dames de cette maison de campagne, en s'excusant d'avoir troublé leur solitude; il courut recueillir, aux environs, des renseignemens de la bouche des fermiers, et quand il connut, par des rapports certains, l'heure, le jour et la voie de départ, il ne perdit pas un instant, et il se jeta sur les traces du ravisseur.

A Marseille, il courut tous les hôtels de luxe, et aux premières informations qu'il prit à l'hôtel des Empereurs, l'intelligent et l'agile Castel reconnut tout de suite les deux voyageuses et le voyageur; il dit à Albert de Kerbriant que les trois personnes auxquelles il portait tant d'intérêt avaient passé deux jours dans la maison, et qu'elles s'étaient embarquées pour Barcelone. Castel indiqua même le banquier où il avait conduit le faux Albert de Kerbriant, qui demandait une lettre de crédit de quinze mille francs pour sa belle-mère, dont il avait encore la procuration. Le jeune marin courut chez le notaire et le banquier désignés. Non-seulement les renseiguemens de Castel étaient vrais de tout point, mais Albert de Kerbriant reconnut encore chez le banquier sa propre signature, contrefaite avec un talent d'imitation qui révélait une main de galérien faussaire. Ce fut un trait de lumière pour le jeune homme. Il prit des chevaux de poste, et en moins de



cinq heures il était à Toulon, chez M. le commissaire du bagne, qui lui annonça l'évasion de Cardan, bigame et faussaire, et lui donna son signalement. Albert, le soir même, partait pour Barcelone, muni d'autres instructions précieuses et d'une lettre pour le consul de France.

Il fallait suivre au vol cette horrible intrigue; une minute perdue pouvait déterminer un malheur irréparable. A peine débarqué à Barcelone, Albert de Kerbriant courut chez le consul. La nuit couvrait la ville; neuf heures sonnaient.

Le consul était au théâtre italien. Albert ne fit qu'un bond du consulat au théâtre; on lui indiqua la loge du représentant de la France, il y entra, et s'excusant de sa visite importune, il exhiba sa lettre d'introduction qui expliquait tout.

Le consul pria le jeune de Kerbriant de le suivre dans l'arrière-loge, pour causer sans témoins et sans auditeurs. Voici l'affreuse confidence qu'Albert recueillit dans cet entretien :

— Un étranger d'un âge indéterminé, dit le consul, s'est présenté chez moi, il y a trois semaines environ, s'annonçant sous le nom d'Albert de Kerbriant. Il venait, disait-il, visiter l'Espagne, avec sa future belle-mère et sa fiancée. A l'expiration très-prochaine de son deuil, il devait se marier. Les manières de cet homme m'ont paru étranges : c'était un mélange de bon ton étudié, de langage noble et d'habitudes et d'expressions vulgaires. Il avait dans ses poses un calme d'emprunt, contrarié par des élancemens nerveux. Il me rendait une visite, disait-il, pour me présenter ses hommages d'abord, et ensuite pour me consulter sur les formes à suivre dans les mariages en pays étranger. Je lui ai donné toutes les explications qu'il a paru désirer. Depuis cette visite, je l'ai revu deux fois, et ce soir, si vous voulez le voir, il est en loge avec ces dames presque en face de nous, à l'amphithéâtre. Le signalement que vous m'avez donné de cet étranger est frappant d'exactitude, avec cette différence pourtant que ses cheveux sont noirs et abondans, au lieu d'être blonds et courts; mais c'est sans doute une supercherie de coiffure qu'il sera fort aisé de découvrir.

Albert de Kerbriant pria le consul de vouloir bien lui accorder une place dans sa loge, et un instant après il occupait son poste d'observation.

Du premier coup d'œil il jugea la moralité de cet homme qui, ne se doutant pas qu'un regard scrutateur était fixé sur lui, gardait une immobilité sombre, et semblait n'appartenir que de corps à ce monde enthousiaste qui applaudissait un duo italien. Cardan, vêtu de noir, avec sa figure couverte de cette pâleur cuivrée, fard du galérien, avec son œil fixe, son front déprimé, ses narines convulsives, ressemblait à un être surnaturel, dégagé de toute préoccupation frivole, et méditant quelque projet conseillé par l'enfer. A côté de lui, comme contraste, s'épanouissait, dans sa naïve joie de jeune fille, Anna de Mellan; on aurait cru voir une colombe ignorant le péril, et posée sur le même rameau à côté d'un vautour. Albert de Kerbriant se leva au premier entr'acte, et saluant le consul du geste familier qui signifie, au revoir dans l'instant, il se dirigea vers la loge du faussaire ravisseur. Le consul suivit Albert de loin.

Il frappa trois légers coups, la porte s'ouvrit, et d'une voix calme et distincte, il nomma M. Albert de Kerbriant.

— C'est moi, monsieur, répondit Cardan. — J'ai deux mots à vous dire en particulier, dit Albert.

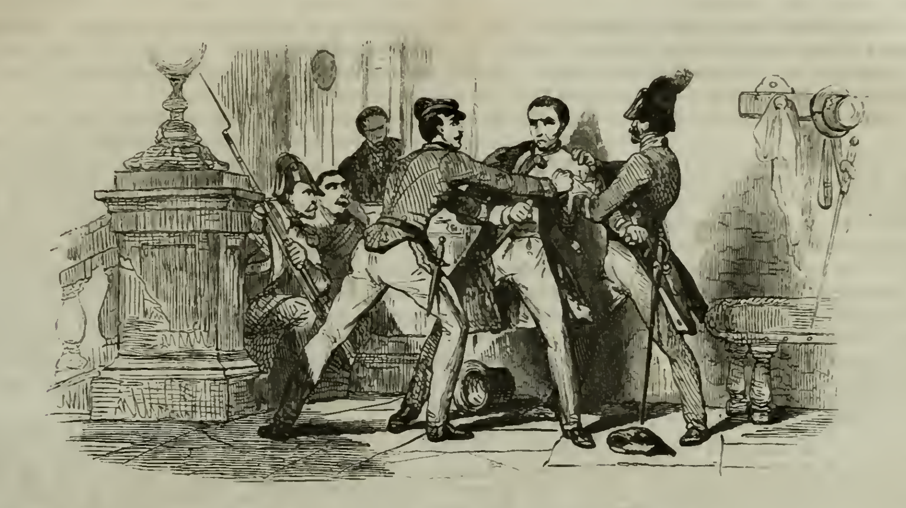
Cardan se leva non sans trahir quelque émotion, et sortit dans le couloir.

— C'est donc à M. Albert de Kerbriant que je parle? dit Albert. — Certainement, monsieur, répondit le galérien avec une voix enrouée par un trouble subit. — Vous êtes bien sûr de cela? — Voilà une singulière question! dit Cardan avec un sourire sérieux.

Albert saisit vivement les cheveux d'emprunt de Cardan, et la tête rasée du galérien se découvrit à nu.

— Tu es un bandit du bagne de Toulon!

Cardan poussa un rugissement sourd, et tirant un poignard, il allait se débarrasser de ce foudroyant inconnu avant que cette scène eût d'autres acteurs, lorsqu'Albert, qui avait prévu le coup, saisit adroitement le galérien par le bras et la cravate, et l'incrusta sur le mur voisin, en appelant à l'aide. Aux cris du marin, on accourut de toutes les loges voisines. Cardan, qui n'avait pas quitté son poignard, fut arrêté par des hommes de police, et Albert, se cramponnant avec une vigueur surhumaine au collet de son habit et au col de sa chemise, déchira linge et drap du même coup de griffe, et mit à nu l'épaule du galérien flétrie par deux lettres sur une peau brûlée au soleil de Toulon. Un murmure d'horreur éclata de tous côtés; mais Albert ne perdit pas son temps à raconter son histoire, il avait un plus pressant devoir à remplir.



Mme de Mellan et sa fille prêtaient l'oreille avec inquiétude aux bruits alarmans qui venaient des corridors, et elles n'osaient se hasarder dans cette foule curieuse qui les envahissait. Tout à coup le consul de France, suivi d'un étranger vêtu de l'uniforme de notre marine royale, entra dans la loge de ces dames, et leur dit :

— Je vous prie d'accepter mon bras, mesdames, et de me suivre chez moi, c'est-à-dire chez vous, car ma maison est celle de tous les Français.

Mme de Mellan et sa fille, trop émues pour approfondir tant d'incidens mystérieux, n'hésitèrent pas à suivre leur consul. La veuve prit le bras d'Albert, et Anna le bras du consul.

Aux clartés des candélabres, qui versent un grand jour sur le péristyle du théâtre, on distinguait aisément, comme en plein midi, un homme pâle et chauve, les épaules nues, entraîné par la police et hué par la foule.

— Mon Dieu! s'écria Mme de Mellan, c'est Albert.

— Non, madame, lui dit le consul, cet homme n'est pas Albert de Kerbriant; c'est un bandit qui a ourdi contre vous et mademoiselle une trame abominable. C'est un galérien évadé du bagne de Toulon : il est marqué sur l'épaule des lettres T. F., ainsi que vous pouvez le voir, si la foule nous permet de nous approcher de lui.

Un vif saisissement bouleversa toutes les facultés de Mme de Mellan, et la parole lui fit défaut pour répondre.

Ce fut dans la maison du consul qu'il y eut un échange d'explications et de surprises, qui devait amener cette histoire à son dénoûment naturel et légitime. Tous les droits usurpés par le faussaire furent restitués au véritable Albert de Kerbriant.

L'émotion qui suivit cette orageuse soirée ne permit pas aux deux dames d'accueillir Albert de Kerbriant comme il méritait d'être accueilli; mais le lendemain, Mme de Mellan et sa fille n'eurent pas assez d'éloges à donner à leur jeune et charmant libérateur; et ce jour même, à la table du consul de France, il fut arrêté que le mariage d'Anna et d'Albert serait célébré à l'église Saint-Louis, à Toulon, et que l'amiral serait prié de signer au contrat.

MÉRY.



MERCURE DE FRANCE.

(DU 15 JUIN AU 15 JUILLET.)

Les œuvres envoyées par les pensionnaires de Rome à l'Académie royale des Beaux-Arts consistent en travaux de peinture, de sculpture, d'architecture, de gravure sur acier et de gravure en médailles.

Peinture. — Les Lamentations de Jérémie, de M. Murat; la Mort de saint Philippe Benezzic, copie de la fresque d'Andrea del Sarte; et les Prisonniers athéniens récitant les tragédies d'Euripide, de M. Pils; les Saintes Femmes au tombeau du Christ, de M. Lanoue; la Mort de Troïle, de M. Brisset.

Sculpture. — Oreste poursuivi par les furies, de M. Chambardi; Hébé, l'empereur Commode, tous les deux de M. Vilain; le dieu Mars, copié d'après l'antique, de M. Godde.

Architecture. — Restauration des Thermes de Titus, de M. Guénepin; Études des monumens situés au pied du Capitole, de M. Lefral.

Gravure. — Déposition du Christ, d'après Andrea del Sarte; la Vierge à la chaise, de Raphaël; la Vénus, du Titien; la Vierge avec l'enfant Jésus, de Léonard de Vinci; le Joueur de violon, de Raphaël; la Maîtresse de Titien, d'après le tableau original du maître vénitien : tous ces sujets sont envoyés par M. Pollet. — La Madone, d'après Andrea del Sarte, et le portrait d'Andrea del Sarte, d'après lui-même, de M. Saint-Ève.

Gravure en médailles.—Médaille commémorative des secours apportés aux victimes des inondations du midi de la France, en 1840, et la Douleur pleurant sur la terre, de M. Vauthier.

L'exposition de tous ces ouvrages aura lieu dans les galeries de l'Est des Beaux-Arts, le 1er août, et sera continuée les jours suivans. L'exposition publique des grands prix de Rome de 1843 se fera dans le mois de septembre.

—L'assemblée générale de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques a eu lieu dernièrement sous la présidence de M. Viennet, membre de l'Académie française, pair de France. Le rapport sur les travaux de l'année a été lu par M. Lockroy, secrétaire, et celui sur le budget de l'association, par M. Ferdinand Langlé, trésorier. Les auteurs ou compositeurs de musique appartenant à la Société sont au nombre d'environ 400; sur ce chiffre on en compte une moitié qui ont cessé d'écrire ou qui travaillent rarement. Le chiffre des droits perçus, tant à Paris que dans les départemens, s'est élevé cette année à 772,230 fr.; l'année dernière il avait été de 842,394 fr. Ces sommes supposent à peine une moyenne de 4,000 fr.

Un fait assez curieux a été signalé dans le rapport de M. Ferdinand Langlé, à l'occasion d'un secours accordé par la commission à un poëte anglais, qui se trouvait à Paris dans un état de gêne momentanée. « Messieurs, a dit le trésorier après avoir fait connaître cette décision de la commission, le fait que nous vous signalons n'est pas sans précédens. Il y a bien longtemps de cela; aux premiers jours de ce siècle, un jeune littérateur français, inconnu alors même dans sa patrie, se trouvait à Londres dans un grand embarras pécuniaire. Une société littéraire de cette ville s'empressa de venir généreusement à son secours et lui procura les moyens de passer en Amérique; il en rapporta un chef-d'œuvre. Ce modeste jeune homme est aujourd'hui une de nos plus belles gloires littéraires. C'était une dette de peuple à peuple, et votre commission a cru devoir l'acquitter en votre nom. »

On a procédé ensuite aux élections annuelles. Les membres sortans étaient MM. Bayard, Bouchardy, Dinaux, Saintine et Viennet. — Ont été réélus à leur place : MM. Etienne, de l'Académie française, pair de France; Scribe, de l'Académie française; Liadières, député; Mélesville; Frédéric Soulié; lesquels, avec MM. Dupaty, de Planard, Victor Hugo, Ferdinand Langlé, de Saint-Georges, de Villeneuve, Arnould, Lockroy, F. Halévy et Ad. Adam, composeront la commission dramatique pour l'année 1843-44.

— Le bureau des Beaux-Arts s'occupe en ce moment du plan concernant le nouveau palais archiépiscopal à ériger sur l'emplacement compris dans la rue Chanoinesse, entre les quais et la rue Massillon. Ce monument fera pendant à l'Hôtel-de-Ville, et terminera la pointe de l'île de la Cité. Il paraîtrait qu'il sera construit dans le style de la renaissance; on doit même utiliser les fragmens de l'ancien hôtel de La Tremouille, qui se trouvent dans l'une des cours de l'école royale des Beau-Arts. On évalue les dépenses à 10 millions environ.

— M. Victor Mottez, chargé de peindre à fresque le portail de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, a commencé son travail. Les divers sujets qui doivent concourir à la décoration de ce portail ne pourront pas être terminés avant quatre ans.

— « La France vous remerciera un jour d'avoir trouvé le pain des pauvres! » Ces nobles paroles du roi Louis XVI à l'homme qui dota notre sol de la pomme de terre, la France les a confirmées depuis longtemps; aujourd'hui le département de la Somme les consacre. Montdidier, ville natale d'Antoine-Augustin Parmentier, a voté deux mille francs pour qu'il lui fût érigé une statue en bronze sur sa place publique; le conseil général de la Somme a voté une semblable allocation; M. le préfet d'Amiens a nommé un comité spécial pour centraliser les offrandes, et le roi a voulu figurer le premier sur des listes que la reconnaissance publique devait remplir.

Déjà plusieurs villes ont répondu à l'appel de Montdidier, mais il suffira que ce projet reçoive une publicité suffisante pour que toute la France s'y associe et pour que la générosité si intelligente de la capitale y prenne une part active; car, en France, la gloire se distribue également entre tous les grands citoyens, et les plus utiles ne lui ont jamais été les moins chers. A Paris, les souscriptions pour le monument de Parmentier sont reçues par un des membres de sa famille, M. Parmentier, avoué, rue des Jeûneurs, 3.

— Le roi vient, sur la demande de M. le comte Molé, président, d'accorder à la Société d'Adoption pour les enfans trouvés, abandonnés et orphelins pauvres, une somme de 500 fr. Sa majesté la reine et S. A. R. madame Adélaïde ont aussi daigné concourir à cette bonne œuvre. La Société d'Adoption a pour but de fonder des colonies agricoles où les enfans trouvés, qu'aucuns liens de famille ne retiennent dans les villes, seront préparés aux travaux de la campagne, pour être dans la suite soit des cultivateurs déjà exercés, soit des artisans habiles dans les métiers accessoires à l'agriculture.

Une première colonie est déjà ouverte aux enfans que les commissions administratives voudront bien confier à la Société d'Adoption, et c'est après avoir assuré ce commencement d'exécution par les ressources réalisées dans son sein, que la Société, dans le désir d'étendre le succès de son œuvre, fait appel aujourd'hui à la charité privée.

— L'hémicycle de la chapelle de la maison des Jeunes-Aveugles, sur le boulevard des Invalides, sera décoré de peintures. M. Henri Lehmann, l'auteur de *Jérémie* exposé au dernier Salon, a été chargé de cet important travail.

— La fonderie royale de Paris coulera, dans quelques jours, la statue de l'Immortalité, dont le modèle a figuré à la pompe de la translation des cendres de Napoléon. Cette figure, de quatre mètres et demi de proportion, est destinée à couronner la lanterne du dôme du Panthéon.

— Un jeune compositeur d'un mérite sérieux vient de publier une œuvre digne d'attirer l'attention des couvens, des maisons d'éducation, des églises, et nous dirons hardiment aussi, des salons. *Les Échos du temple*, par M. A. Scard, contiennent quatre mélodies mystiques : *l'Agnus Dei*, *les Litanies de la Vierge*, *le Veni Creator* et *les Litanies de Jésus*. La poésie religieuse des paroles, le sentiment profond de la musique, nous pré-

sagent pour cette composition un succès durable. Dans un temps où les compositeurs semblent dédaigner la musique religieuse, il nous convenait de signaler *les Échos du temple*.

M. Scard vient de donner en même temps, comme preuve de la féconde facilité d'un talent vrai, *les Harmonies du soir*, collection de six charmans duettos de salon. Paroles et musique nous ont paru mériter un bon accueil.

— Sous ce titre : *Les Étoiles*, M. Alfred de Martonne publie une suite de petits poëmes écrits en beaux vers. Le premier, qui prend hardiment pour sujet *la Liberté*, doit disposer favorablement ceux qui veulent bien encore lire parfois des vers. M. de Martonne fera paraître successivement : *le Bonheur*, *Nécropolis*, *la Tombe*, etc...

— M. Lesguillon a publié, sous le titre de *Poquelin à la censure*, une brochure en vers des plus spirituelles.

— Le *Musée comique de Philipon*, cette divertissante publication qui a fait passer en revue toutes les actualités de l'année, et a donné de si ébouriffantes parodies des drames, mélodrames et mimodrames à la mode, forme aujourd'hui deux magnifiques volumes contenant chacun plus de huit cents dessins par les premiers caricaturistes de Paris, et un nombre infini d'articles écrits par les rédacteurs des journaux littéraires les plus en vogue. Chaque volume est un tout complet, qui peut parfaitement s'isoler; l'ouvrage dans son entier compose la collection d'images la plus récréative et la plus spirituelle qui ait jamais été publiée. L'album ne se vend que douze francs.

— Le 1er juin, l'Académie française a terminé sa distribution annuelle des prix et des récompenses qu'elle accorde aux ouvrages qui lui paraissent pouvoir exercer quelque salutaire influence sur les mœurs. La distribution a été faite dans l'ordre suivant : 3,000 fr. à M. Willm, de l'Académie de Strasbourg, auteur d'un ouvrage intitulé *Essai sur l'éducation du peuple;* 2,500 fr. à M. Salmon, procureur du roi à Toul, pour le livre des *Conférences sur les devoirs des instituteurs primaires;* 2,000 fr. à Mlle Louise Bertin, pour son livre de poésie ayant pour titre *Glanes;* 1,500 fr. à Mme Félicie d'Aysac, pour un recueil de poésies intitulé *Soupirs;* 1,500 fr. à M. Mary Lafon, auteur d'une *Histoire du Midi de la France;* 1,000 fr. à M. Ernest Fouinet, pour une histoire de Gerson; 1,000 fr. à Mlle Anaïs Martin, pour un ouvrage qui a pour titre *Ami des jeunes personnes*. L'Académie a aussi décerné une médaille d'or à Mme Agénor de Gasparin, comme une preuve d'estime pour son ouvrage intitulé *le Mariage chrétien*.

— Recommander une institution aux mères de famille est une grave responsabilité que le *Musée* n'a jamais osé assumer. Cependant, aujourd'hui, il signale, sans hésiter, le pensionnat de jeunes personnes dirigé par Mlle Grünn, rue des Martyrs, dans le parc de l'ancien hôtel de M. de Malesherbes. Des soins de mère, une éducation intelligente et religieuse, et qui ne néglige ni les devoirs de la femme de ménage, ni ceux de la femme du monde, font de cette institution une des plus remarquables de Paris.

— Le roi vient d'accorder une médaille d'or à M. Carelli, jeune paysagiste napolitain, dont les tableaux ont été remarqués au dernier Salon.

— M. le ministre de l'intérieur a chargé M. Etex de l'exécution en marbre d'un monument à la mémoire de Vauban; il sera placé dans l'église des Invalides, et servira de pendant au tombeau de Turenne.

— On écrit de Marseille : Une invasion de dauphins, moins poétiques que ceux de la mythologie, a eu lieu dans le golfe. Ils ont signalé leur présence en déchirant tous les filets des pêcheurs, et en dévorant des myriades de poissons. Les dommages et les ravages causés par ces troupes d'animaux ont fait sentir la nécessité d'organiser une battue (en patois *sencho*). Cette pêche consiste à établir une longue ligne de bateaux montés par des marins armés de tridens : à mesure que ces phalanges nombreuses de dauphins sont resserrées dans un coin du golfe par la marche de l'escadrille, et que ces animaux se trouvent acculés dans un fond qui va toujours en diminuant, ils se pressent et s'entassent les uns contre les autres; si des petits sont au nombre des fugitifs, les femelles se dévouent à leur salut et serrent contre elles leur progéniture; c'est le moment que les pêcheurs choisissent pour livrer un combat facile; ils poursuivent le massacre en perçant de leurs tridens tous les corps amoncelés. Des cordes sont ensuite amarrées à la queue de ces animaux que l'on traîne sur le rivage pour les dépecer et extraire de leur foie volumineux, une huile recherchée pour l'industrie et les arts.

— Le *Montézuma*, paquebot à vapeur de 450 chevaux, destiné à la correspondance transatlantique, a été mis à l'eau à Rochefort, le 28 juin, à trois heures. Dans tous les ports militaires on termine en ce moment les grands paquebots, et l'on va avoir enfin à décider si le service partira des ports de Marseille, Nantes, le Havre et Bordeaux, ou si l'on prendra pour centres, nos arsenaux de Toulon, Lorient, Brest et Rochefort.

Après les résultats d'épreuves du *Gomer* et de l'*Asmodée*, on pouvait penser que les paquebots transatlantiques seraient doués des qualités essentielles au service pour lequel ils sont destinés; mais les expériences authentiques du *Labrador* ont eu un succès qui dépasse toutes les espérances. On ne doute point que les autres steamers exécutés d'après le programme très-détaillé de l'inspecteur-général du génie maritime sur des plans semblables, moins quelques différences absolument insignifiantes, et pourvus de machines faites sur les mêmes modèles que celles du *Labrador*, ne donnent également de bons résultats. Le sillage de ces bâtimens est de plus *de douze nœuds*, c'est plus qu'on n'exige pour la navigation en escadre. De tels progrès veulent être notés, car il n'est pas probable qu'on obtienne désormais une amélioration importante avec les bateaux à roues.

On s'occupe en ce moment des bâtimens hélices, d'invention française, et déjà l'on a constaté une vitesse de dix nœuds. C'est là une nouvelle question d'un immense avenir dont on prévoit la solution. Les steamers à roues, après avoir vaincu les navires à voiles, doivent disparaître à leur tour devant une combinaison plus ingénieuse.

L'appareil à hélice se compose d'une vis d'Archimède placée dans une ouverture au massif de l'arrière. Sa longueur est à peu près égale à son diamètre; la surface de vis la plus convenable pour produire une résistance propulsante égale à une surface plane se mouvant dans le sens de la quille, n'est pas encore parfaitement déterminée.

L'avantage des bâtimens à hélices est de porter une grande voilure à traits carrés aux trois mâts, et de pouvoir toujours profiter des vents pour naviguer à la voile, en ménageant le combustible dont l'approvisionnement à bord pourra être facilement diminué. Une innovation qui, en rendant les steamers plus marins, doit amener en même temps de fortes réductions dans le poids de la charge et dans l'encombrement qui en résulte, et particulièrement dans le prix du revient d'une navigation malheureusement très-coûteuse jusqu'à ce jour, cette innovation mérite assurément d'être remarquée et encouragée. C'est donc avec intérêt qu'on a vu, à Rochefort, les expériences du *Napoléon*, et qu'on y attend le résultat des épreuves plus décisives des deux corvettes à vapeur que le ministre de la marine fait construire pour le même objet.

— Jusqu'à présent l'on n'a rien imaginé qui puisse offrir une grande garantie aux navires contre les dangers du tonnerre. Aujourd'hui, M. Snow-Harris propose à l'amirauté anglaise un nouveau système de paratonnerres destinés à garantir les navires, qui sont si exposés à être frappés par la foudre, en raison de la grande quantité de métaux qu'ils renferment. Ce système consiste à garnir le grand mât, depuis la pointe jusqu'à la doublure en cuivre près de la quille, d'un ruban formé de deux lames de cuivre rivées ensemble, ayant de 2 à 6 pouces de large et environ un quart de pouce d'épaisseur (mesure anglaise), fixé dans une cannelure pratiquée dans le mât, de manière à se prêter à tous les mouvemens. La dépense pour un vaisseau est estimée à environ 360 liv., et pour un bâtiment de 10 canons à environ 103 liv. Les commissaires nommés par l'amirauté ont fait le rapport le plus favorable sur le plan de M. Harris, et l'ont recommandé comme le mieux calculé pour mettre les navires à l'abri de tout danger.

— Un monument remarquable, la *Tribune de Galilée*, a été érigé dans le palais de l'université de Florence, par le grand-duc de Toscane. Quatre pilastres et deux élégantes arcades divisent cette tribune en trois parties. Celle par où l'on arrive, ou le vestibule, et celle du milieu sont

carrées, la dernière est demi-circulaire, et c'est au fond qu'est la statue du grand physicien, d'un dessin et d'une exécution admirables. Sa figure inspire la vénération; ses yeux sont tournés vers le ciel, sa bouche est entr'ouverte, il va découvrir et annoncer une nouvelle vérité. Vêtu d'une longue robe parfaitement drapée, il en soulève les plis de la main gauche, il avance un pied et va marcher et faire marcher la science; il appuie sa main droite sur un cippe qui supporte un globe et des figures de physique et d'astronomie. Les quatre bustes qui sont à ses côtés dans l'hémicycle sont ceux du bénédictin Castelli, son ami de cœur; de Cavalieri, de Torricelli et de Viviani, ses plus affectionnés disciples.

A droite et à gauche, dans des armoires vitrées, sont les instrumens et appareils de physique qui ont servi à ses découvertes, dont les principales, les satellites de Jupiter, les phases de Vénus, l'anneau de Saturne, les taches du Soleil et les montagnes de la Lune, sont figurées en or sur un fond d'azur, dans une arcade de la voûte; la Philosophie et l'Astronomie sont peintes dans les croisures de la seconde voûte. Les figures allégoriques de la Nature, de la Vérité, de la Physique et de la Persévérance sont dans des pendentifs de la première. Sept tableaux à fresque, qui remplissent les tympans des murs, représentent les principaux traits de l'histoire de Galilée, les expériences des académiciens *del Cimento*, et le dernier, sur la porte d'entrée, Volta, expliquant sa pile à l'Institut de France. Napoleon, Monge, La Place, Legendre, Bertholet, Vauquelin, Fourcroy, Morveau, Biot, Lacépède, Cuvier, sont fort ressemblans sur ce tableau.

— S. M. le roi des Français vient de faire cadeau à la ville de Bruges des plâtres les plus beaux du Musée du Louvre. Ce cadeau royal est fait à la ville de Bruges en reconnaissance de la permission qu'elle a accordée au roi des Français de faire mouler la célèbre cheminée du France et les tombeaux de Charles le Téméraire et de Marie de Bourgogne.

— On compte à Paris 75 manufactures de papiers qui occupent des milliers d'ouvriers de différens âges et de différentes professions : 1,200 imprimeurs, autant d'enfans tireurs et 300 graveurs. On évalua les produits de cette industrie en 1839 à 14 millions de francs, qui se répartissent ainsi : 3 millions en papiers satinés; 2 millions et demi en papiers veloutés; 6 millions en papiers mi-fins et le reste en papiers communs et bordures.

Le papier peint se vend en rouleaux de 9 mètres de longueur sur une largeur ordinaire de 50 cent.; cependant, depuis l'invention du papier à la mécanique ou sans fin, on en fabrique de différentes largeurs, de 50, 100 et 150 cent. Cette industrie est toute française; elle a pris naissance au commencement du dix-septième siècle, où les premiers essais furent faits par un nommé François de Rouen; mais ce ne fut qu'à la fin du siècle dernier que Réveillon et Robert-Arthur portèrent cette fabrication au plus haut degré de perfection. Ce Réveillon est le même dont l'établissement situé dans le faubourg Saint-Antoine fut pillé et démoli par la populace au commencement de la révolution.

— Le nord de la France, si riche en produits minéraux de tout genre, pourra-t-il se vanter un jour de posséder des mines d'or? L'*Alsace*, dans l'article suivant, donne cet espoir à ses compatriotes du Bas-Rhin :

« Une ordonnance du roi concède à M. Collard les mines de cuivre, plomb, argent et autres métaux, comprises dans le territoire des communes de Giromagny, Lepuix, Auxelles-Haut et Auxelles-Bas, arrondissement de Belfort. Cet acte, important pour notre arrondissement, va ouvrir une nouvelle phase à l'exploitation de ces mines, qui ne sont pas sans avoir eu un assez grand retentissement dans le pays. A Giromagny et dans les lieux environnans, beaucoup de personnes ont toujours été persuadées que le sol recèle de l'or.

« Et cette croyance ne repose pas sur de simples illusions et des suppositions gratuites, car la science et l'expérience ont, à plus d'une reprise, démontré clairement, sinon que des masses de métaux précieux gisaient dans ce terrain, du moins que ces matières y existaient et qu'il ne restait plus à résoudre que la question de quantité, pour décider si cette surface si pauvre ne couvrait pas des trésors qui en feraient tout à coup un des points les plus remarquables de la France. On a tenté plusieurs fois d'éclaircir ce doute : les vieillards de notre temps racontent que lors de l'exploitation qui s'en fit sur la fin du dernier siècle, un des mineurs employés aux fouilles découvrit un filon d'une richesse extraordinaire, et que, pour s'en assurer le bénéfice particulier, il détourna l'attention de ce côté, se réservant d'y travailler en secret plus tard. Les troubles révolutionnaires l'empêchèrent de mettre son projet à exécution, et il emporta dans la tombe son secret, qui ne lui survécut du moins que comme une vague tradition qui entretenait l'espérance de retrouver un jour ce filon précieux. S'il faut en croire les bruits divers qu'a soulevés la récente ordonnance, cette riche veine aurait été reconnue dans les fouilles qui ont été exécutées, il y a quelque temps, sur différens points de ces mines. »

— On écrit de Rochefort, 15 juin :

On a fait ces jours derniers, à Rochefort, l'expérience d'un nouvel instrument qui semble devoir renverser les idées adoptées jusqu'ici sur les causes probables des vents, et leur attribuer une influence toute nouvelle. Placé sur une table, dans une chambre quelconque, et sous l'abri d'une cloche de verre, il prend, au bout de quelques secondes, la direction du vent regnant. Il consiste en une lame mince de bois, de trois ou quatre pouces de longueur, qui est librement suspendue, comme l'aiguille d'une boussole, sur un pivot d'acier, au moyen d'un godet d'agate inséré dans le bois. A l'une des extrémités de la règle, et sur un tiers de sa longueur, règne une fente dans laquelle sont ajustés trois ou quatre aimans, placés en ligne droite, à un demi-pouce environ les uns des autres. Ces aimans sont fort légers, et formés de ressorts de montre, redressés et coupés en morceaux, dont la longueur varie depuis un pouce jusqu'à trois. Ils sont fixés dans une direction perpendiculaire à l'horizon, et, par conséquent, dépourvus de toute polarité, et tous ont leur pôle sud dirigé au-dessus de la règle de bois, et leur pôle nord au-dessous.

Les observations faites sur les instrumens confectionnés à l'atelier des boussoles du port de Rochefort ont toujours montré la partie de l'aiguille garnie des aimans, jouant ici le même rôle que la flèche des girouettes. Cet instrument peut fournir des inductions intéressantes, soit sur les rapports du magnétisme avec l'électricité, soit sur la probabilité, qui est ainsi mise en évidence, que les vents variables sont dus à des courans électriques; mais ce qui pourra les rendre d'une haute importance, c'est que ces indications devancent d'un quart d'heure et quelquefois d'une demi-heure les changemens qui surviennent dans la direction des vents, de même que fait le baromètre pour les variations du temps.

— M. Binet, professeur au collège de France, a été nommé aujourd'hui membre de l'Institut, section de géométrie, en remplacement de M. Lacroix. La liste de présentation était composée de la manière suivante : 1° M. Binet, M. Chasles, *ex æquo*; 2° M. Blanchet. Sur cinquante votans, M. Binet a obtenu 33 suffrages, et M. Chasles 16.

— L'*Opéra* s'occupe activement de mettre en scène le ballet *la Péri*, emprunté, on le sait, à une Nouvelle de M. Théophile Gautier, publiée par le *Musée des Familles*. En attendant, il a repris le magnifique opéra de Sacchini, *OEdipe à Colone*, et il met à l'étude la traduction de *l'Italienne à Alger* de Rossini. La reprise d'*OEdipe à Colone* a produit une profonde sensation, sinon sur la masse du public, du moins sur le monde des artistes.

— Le *théâtre Comte* est en veine de prospérité. Après *Fénelon ou le Bal et l'Incendie*, et les reprises si fructueuses des *Canards*, des *Fils du Rempailleur*, d'*Odette et Charles VI*, de *Sourde-Oreille*, et le joli ballet du *Réveil de Diane*, voici venir de nouveau la *Fée aux loques* et *Henri IV en famille*, deux ouvrages charmans, qui feront patiemment attendre la grande pièce des vacances.

Le rédacteur en chef, S. HENRY BERTHOUD.

Le directeur, F. PIQUÉE.

Imprimerie de HENNUYER et TURPIN, rue Lemercier, 24, Batignolles.

LA COUR DES MESSAGERIES



Voulez-vous avoir une idée du continuel mouvement de monde qui va et vient, arrive, séjourne, part et revient visiter Paris? de la quantité prodigieuse d'étrangers, de provinciaux, de campagnards qui se dirigent vers la capitale de la France, parce que, pour les uns, c'est le seul endroit où l'on puisse faire fortune, parce que, pour les autres, c'est la seule ville où l'on dépense agréablement la fortune qu'on a?

Pour tous, Paris étant la huitième merveille du monde, il est assez naturel de vouloir la connaître, vu la difficulté que nous éprouverions à voir les sept autres.

Allez aux Grandes Messageries, rue Notre-Dame-des-Victoires, ou rue Montmartre, à votre choix, et vous aurez une idée de ce perpétuel mouvement d'entrées et de sorties, et vous verrez ces personnages de toutes les classes, de tous les âges, de tous les rangs. Les figures ordinairement arrivent radieuses et partent souvent tristes et allongées; car si Paris est le séjour des illusions, il est encore le lieu des déceptions; on n'y trouve pas tout ce que l'on croit y rencontrer; les perdrix n'y tombent pas absolument rôties dans la bouche de ces naïfs campagnards qui se promènent par les rues, en ouvrant de grands yeux, et en soupirant de ne pouvoir posséder tout ce qu'ils admirent.

Il y a bien encore les messageries *Laffitte et Caillard* et beaucoup d'autres entreprises de voitures, qui vous mènent quelquefois fort loin quand elles ne vous versent pas en route; mais ce sont de ces événemens auxquels doit s'attendre toute personne qui voyage; on ne voit pas du pays sans qu'il en coûte quelque chose. On ne s'instruit pas impunément; le métier de touriste est dangereux.

Revenons aux Grandes Messageries, car c'est là que

les scènes comiques, que les tableaux piquants, que les originaux abondent; vous n'y passerez point dix minutes sans avoir quelque chose à observer.

Et d'abord figurez-vous une cour immense, beaucoup plus longue que large, allant de la rue Montmartre à la rue Notre-Dame-des-Victoires. De chaque côté sont les bureaux où vous pouvez retenir vos places, quand il en reste encore pour l'endroit où vous désirez vous rendre : et il n'y en a pas toujours. On voyage tant aujourd'hui, non-seulement pour ses affaires, mais encore pour son plaisir, ou par ordonnance du médecin! Quand les médecins ne savent plus qu'ordonner à leur malade, vous savez qu'ils leur conseillent de voyager.

Si vous entrez dans l'immense cour des Messageries par la rue Notre-Dame-des-Victoires, vous passez sous une voûte, vous avez même le droit de passer sous trois voûtes; mais comme les voitures ne peuvent prendre que celle du milieu, les piétons se contentent ordinairement des deux autres.

A droite, se trouve l'administration; tout à côté on voit le bureau des recouvremens; charmant bureau! où vous ne rencontrez presque jamais que des visages joyeux! où l'on est enchanté d'avoir affaire. Car les Messageries ne servent pas seulement à voiturer des individus, elles se chargent aussi de transporter les produits les plus renommés des pays qu'elles desservent; enfin elles font encore voyager l'argent, qui, plus heureux que les comestibles, arrive toujours sans avarie. Votre père, votre oncle, votre parrain peuvent vous envoyer des groupes de numéraire, et cela vous fait autant de plaisir qu'un pâté.

Si vous entrez dans la cour par la rue Montmartre, vous passez devant le *Café des Voyageurs*, et en face vous apercevez l'*Estaminet des Voyageurs*, car on fume quelquefois en arrivant à Paris et plus souvent encore en le quittant.

Vous franchissez une grille qui est toujours ouverte et vous entrez dans la cour des Messageries. Des voitures viennent d'arriver; en voilà d'autres qui vont partir. Au lieu de n'être qu'un simple flâneur, qu'un passant, qu'un observateur, si vous venez là avec l'intention de prendre une diligence, vous portez vos regards autour de vous; vous cherchez le bureau où vous devez vous adresser. Les murs sont tapissés de tant de noms de villes, que cela vous éblouit : vous vous y perdez et vous vous dites :

— Mon Dieu! je ne trouverai jamais l'endroit où je veux aller... Cependant, il ne faut pas se tromper ici; je n'ai pas envie de me faire mener où je n'ai point affaire; désappointement qui n'arrive que trop souvent en omnibus. Mais en diligence le quiproquo pourrait aller trop loin. Vous vous décidez à entrer dans le premier bureau venu. Vous vous avancez gracieusement vers un employé qui n'a pas l'air de s'apercevoir que vous lui faites un sourire très-agréable; c'est égal, vous continuez de sourire, en lui disant :

— Monsieur, je désirerais aller à Saint-Malo?

L'employé vous répond sans vous regarder :

— Saint-Malo? Ouest... Route de Bretagne.

Vous saviez très-bien que Saint-Malo était sur la route de la Bretagne, et la réponse de ce monsieur ne vous avance en rien; mais le commis paraît tellement occupé et si peu causeur, que vous n'osez pas recommencer à l'interroger.

Heureusement, un homme de peine, qui apporte des paquets, a pitié de votre embarras, il s'approche et vous dit :

— Vous êtes ici sur la route d'Italie; allez là-bas.... dans le fond, vous trouverez tout de suite.

Vous remerciez cet homme, et vous voilà dans la cour; comme on vous a dit que vous trouveriez tout de suite, vous entrez dans le premier bureau que vous apercevez, et vous recommencez votre phrase en vous adressant à un employé qui a l'air encore plus affairé que l'autre :

— Monsieur, je désirerais une place pour Saint-Malo?

Cette fois le commis vous regarde d'un air goguenard, et réplique :

— Saint-Malo? Ouest... Route de Bretagne.

Puis il répond à d'autres voyageurs, et ne s'occupe plus de vous.

Vous commencez à être vexé; vous avez envie de vous mettre en colère; mais vous vous contentez de sortir du bureau avec beaucoup d'humeur et en frappant du pied avec force, dans l'espérance que cela fera de la peine à l'employé, qui n'y fait pas seulement attention.

Vous retournez dans la cour, en vous disant :

— Me voilà parfaitement fixé sur Saint-Malo... Mais comment découvrir la route de Bretagne au milieu de toutes ces voitures, de ces voyageurs, de ces paquets? L'Écriture dit : « Cherchez et vous trouverez. » Cependant il y a dans ce monde une foule de choses que l'on ne trouve jamais... Décidons-nous à lire tout ce qui est écrit sur ces murs.

Vous finissez par où vous auriez dû commencer. Vous lisez, et vous voyez d'un côté : *Bureau 4, est, Allemagne.* Plus loin, le bureau de Rouen et de Dieppe, correspondant avec les bateaux à vapeur de Boulogne et de Calais, qui vont à Douvres et à Londres. Enfin, pour peu que vous y mettiez d'attention, vous ne commettrez plus de bévues; vous trouvez le bureau où vous retenez votre place, puis vous allez vous reposer dans la salle des voyageurs, où vous ne trouvez ordinairement personne, parce que les voyageurs préfèrent se tenir dans la cour.

C'est qu'elle est toujours vivante, amusante, cette cour où l'on arrive de toutes les parties du monde. Là-bas, on charge les bagages sur une voiture qui ne tardera pas à partir. Admirez l'agilité et la force des hommes qui montent les malles, les valises, les paquets. Ces gens-là grimpent sur l'impériale d'une voiture comme un écureuil après un arbre. Par ici, une diligence vient d'arriver, et on la débarrasse de tout ce qui appartient aux voyageurs. Ceux-ci sont restés près de la voiture; ils ont, la plupart, l'air inquiet, soupçonneux; l'un demande sa malle, l'autre sa valise; il craint qu'elle ne soit égarée, parce qu'on lui a dit que tout s'égarait à Paris. Un autre court après un commissionnaire qui, sans lui en avoir demandé la permission, a déjà chargé sur ses épaules une malle, et s'éloigne avec son fardeau par la rue Montmartre.

— Holà, commissionnaire! s'écrie le voyageur tout en courant... Où allez-vous donc... avec ma malle... Arrêtez donc! Je ne vous ai pas dit d'emporter cela!

Le commissionnaire continue sa route, en répondant :

— Soyez tranquille, mon bourgeois, je connais les meilleurs hôtels de Paris... Je vas vous mener dans un endroit où vous serez comme chez vous!...

Le voyageur, qui est très-mal chez lui, s'écrie :

— Je ne veux pas aller là... Je veux être mieux que chez moi... D'ailleurs je vais d'abord descendre chez un ami... Lâchez donc ma malle.

— Je vas vous la porter chez votre ami, alors.

— Mais ce n'est pas la peine, je vais prendre un fiacre.

— Eh bien! Je vous la porterai dans le fiacre.

— Mais je n'avais pas besoin de commissionnaire pour cela, le cocher m'aurait suffi.

— Laissez donc, bourgeois, vous croyez que les cochers

de Paris portent les malles !... Le plus souvent, ils sont trop fiers pour ça !

Le voyageur a beau dire, il faut qu'il laisse porter sa malle au commissionnaire, qui le promène longtemps dans la rue en voulant lui chercher un fiacre, et qui ne consent à lui rendre son bagage qu'après l'avoir emballé dans une voiture, et s'être fait payer fort cher pour avoir porté une malle contre la volonté du propriétaire.

Par ici, vous apercevez un autre voyageur, qui a échappé aux commissionnaires ; il tient sous ses bras deux valises, un sac de nuit, un carton, un parapluie, et sa femme, petite provinciale qui a une figure très-éveillée, et qui paraît enchantée d'être à Paris ; elle tire son mari par le bras, en lui disant :

— Eh bien ! mon ami, est-ce que nous allons rester dans cette cour avec nos paquets? Je grille de voir Paris, moi, je veux m'amuser... Je veux beaucoup m'amuser... Qu'est-ce que nous faisons là ?

— Mais, ma chère amie, c'est que je ne sais dans quel hôtel te mener... J'ai oublié de m'informer où nous serions bien.

— C'est cela qui vous embarrasse !... Eh! mon Dieu, demandons le meilleur... L'hôtel des Princes ou des Ambassadeurs...

— Mais, écoute donc, tu sais bien que j'ai fait mes petits calculs... Nous voulons passer dix jours à Paris... J'ai dit : Nous dépenserons dix francs par jour, compris les spectacles, les voitures, enfin tous les plaisirs que l'on peut se procurer dans cette ville... Il me semble que c'est suffisant pour bien s'amuser... C'est donc cent francs que nous avons à dépenser à Paris... Je n'ai que cette somme, et de quoi payer notre retour...

— Raison de plus, mon ami ; dix francs par jour !... certainement, avec cela, nous pouvons aller dans le meilleur hôtel de Paris..., et vivre comme notre sous-préfet !

Le mari se laisse guider par sa femme qui dit à un commissionnaire de les mener où l'on est le mieux. On conduit le couple dans un hôtel de la rue de la Paix. Là, on leur donne un superbe appartement, on leur sert un dîner délicieux ; le soir, les deux époux demandent une voiture, vont prendre des glaces au Palais-Royal et se rendent ensuite à l'Opéra ; le lendemain, après avoir bien déjeuné, le mari, curieux de savoir s'ils pourront rester plus de dix jours à Paris, demande à l'hôtel la note de ce qu'il doit depuis la veille. En y joignant ce qu'il a dépensé au spectacle et au café, il se trouve en avoir déjà pour quatre-vingt-dix-neuf francs ; le pauvre mari est obligé de reprendre bien vite ses paquets et sa femme sous son bras et d'arrêter deux places dans la diligence, qui le jour même part de Paris.

Retournons avec eux dans la cour des Messageries. Une dame et des enfans entourent un voyageur qui descend de voiture. On guettait son arrivée, on l'attendait avec impatience ; à peine est-il hors de la diligence que des bras le pressent, le serrent, l'enlacent. Il reçoit les caresses de son épouse, de ses enfans. Heureux celui dont le retour cause tant de joie et qui voit à son arrivée le plaisir briller sur tous les visages! Celui-là doit trouver le bonheur à Paris, car il est rare que l'on ne trouve pas ce que l'on apporte aux autres.

Mais un peu plus loin, voyez cet homme pâle, amaigri, dont le regard est triste et abattu. En descendant de la voiture ses yeux se sont portés autour de lui ; il a cherché de tous côtés, mais en vain ! Personne n'est venu au-devant de lui... personne !... Son retour n'est donc pas désiré ; il se dit cela, sans doute, en reportant tristement ses regards vers la terre ; et pourtant cet homme a une femme et des enfans !

On se tromperait en s'imaginant que dans la cour des Messageries tous les épisodes doivent être gais ; on y pleure aussi, et les larmes y sont sincères. Il y a souvent là une mère, une sœur, une fille qui sont venues conduire jusqu'à la voiture l'objet de toutes leurs affections, et qui versent d'abondantes larmes au moment de se séparer de lui. Quand le reverra-t-on? L'époque du retour n'est pas toujours certaine ; et d'ailleurs, qui peut prévoir les événemens ! Ainsi que l'a dit *Bérat* dans une de ses jolies chansons, lorsque nous revenons dans nos foyers...

Souvent pour un plus long voyage
Ceux que nous aimions sont partis !

Les gens qui plaisantent sur tout, qui rient de tout, qui tournent tout en ridicule, ne comprennent pas que l'on verse des pleurs en se séparant de sa femme ou de sa fille, et comme la nature ne leur a pas donné une âme pour sentir, pour connaître les plus doux sentimens de la nature, ils ne trouvent rien de mieux à faire que de s'en moquer. Mais à côté de ces *hâbleurs* de bonne compagnie, vous trouverez encore des hommes du grand monde qui ne rougiront point de leur attendrissement au moment de quitter un être qu'ils chérissent ; quoiqu'on fasse Paris bien perverti, le nombre de ces derniers l'emporte encore sur les autres.

De nombreux coups de fouet retentissent !... les grelots des chevaux, le bruit des roues, les *houras* du postillon, annoncent l'arrivée d'une diligence ;... la diligence de Bordeaux entre dans la cour ! Un mouvement nouveau s'opère et ranime le tableau. Les commissionnaires accourent près des voyageurs pour les débarrasser de leurs paquets ; les employés de l'établissement apportent les échelles pour aider à décharger les effets, et beaucoup de personnes qui attendaient en se promenant, ou assises sur des bancs de pierre, viennent entourer la voiture.

Le Midi envoie à Paris des têtes chaudes, vives, impressionnables. Voilà un jeune homme qui vient sans doute pour y faire son droit ; son premier mot en descendant de la diligence est :

— Le Palais-Royal... Où est le Palais-Royal? Je veux le voir de suite.

La cour des Messageries ne manque pas de ces gens qui cherchent à s'emparer d'un nouveau débarqué pour profiter de son inexpérience, et s'amuser quelque temps à ses dépens, en mettant sa bourse et sa confiance à contribution : bien heureux encore lorsque la chose se borne là, car avec ces *Robert-Macaire* endimanchés, après le regret d'avoir été dupe, il y a encore à craindre que leurs conseils perfides ne fassent sortir du droit chemin ; et à Paris on va très-vite dans les mauvaises routes, hélas !

Jeunes gens, qui arrivez dans la capitale de la France avec un cœur honnête, une âme ardente et le désir si naturel à votre âge de connaître les plaisirs de Paris, méfiez-vous de ces hommes obligeans que vous rencontrerez dans la cour des Messageries, et qui, tout en feignant d'arriver comme vous dans la capitale, ne manqueront pas de rencontrer un ami qui s'offrira pour être leur *cicerone* et en même temps le vôtre. Ces hommes et leur ami sont tout simplement deux escrocs qui convoitent déjà votre valise. Ne vous fiez qu'aux commissionnaires pour porter vos effets, et encore ne vous servez que de ceux qui ont des plaques.

On voit aux Messageries des figures de tous les pays ; c'est nécessairement le rendez-vous des étrangers qui ne

sont pas venus en poste. Les costumes y sont encore ceux du pays que l'on quitte, mais toujours un peu fripés, fanés et froissés par la route. Il y a une foule de personnages dont vous devinerez la profession ou la position sociale, rien qu'à l'inspection de leur tournure.

Vous reconnaîtrez l'actrice de province qui vient à Paris chercher un emploi, à son chapeau surchargé de vieilles fleurs, de vieilles plumes, de nœuds de ruban, et à mille petits accessoires dont elle croit devoir embellir sa toilette, mais qui ne se portent qu'au théâtre... et pas même aux théâtres de Paris.

Le jeune homme qui vient suivre ses cours a un petit habit bien juste, une toilette bien modeste, un air candide et presque timide; les sermons de ses parens sont encore présens à sa mémoire ; mais dans quelques jours, si vous le rencontriez, vous ne le reconnaîtriez plus. Les cours, l'estaminet et la Chaumière opèrent des changemens rapides et malheureusement complets.



Voilà une jeune personne qui descend seule de voiture ; sa mise paraît simple, mais décente ; elle n'a pour bagage qu'un petit paquet, et elle tient à la main une lettre dont elle regarde l'adresse qu'elle va se faire indiquer. Pauvre jeune fille, qui vient sans doute pour chercher un emploi à Paris, et qui n'a, pour toute fortune, qu'une lettre de recommandation ! Puisse-t-on l'avoir bien adressée !

Déjà un beau monsieur, qui passe une partie de son temps dans la cour des Messageries, pour guetter l'arrivée de semblables voyageuses, s'approche de la jeune fille et lui propose de la conduire à l'adresse indiquée sur la lettre qu'elle tient à la main ; mais presque au même moment un gros Auvergnat, commissionnaire des Messageries, s'avance aussi, en disant avec son accent naïf :

— Venez avec moi, mamselle, je vas vous conduire, et je ne vous égarerai pas, moi, comme ce monsieur pourrait le faire.

Le beau monsieur a l'air très-vexé; il semble vouloir menacer le commissionnaire, mais celui-ci va le regarder sous le nez, en lui disant :

— Oh! je ne vous crains pas!... Prenez plutôt garde vous-même. Je vous guette depuis quelque temps... Si vous recommencez, je vous fera pincer par moussia le commissaire.

En entendant parler du commissaire, le monsieur s'éclipse, et la jeune fille s'éloigne avec l'Auvergnat en le remerciant d'être venu lui prêter son appui. Sans ce brave homme, en effet, l'avenir entier de la jeune personne

pouvait être perdu, car dans la vie d'une femme tout dépend souvent d'une imprudence.

Voilà un Anglais énorme qui accourt à Paris pour manger d'une foule de choses que l'on n'a pas en Angleterre;



cet homme n'a pas pitié de son ventre gigantesque.

Quelle figure heureuse, quel air satisfait chez ce monsieur, jeune encore, qui saute lestement hors de la diligence et qui porte déjà des regards de béatitude autour de lui! Cet homme-là vient certainement de faire un gros héritage; il n'est pas encore habitué à sa fortune, et il vient essayer de la dépenser à Paris. On lui en fournira bien vite les moyens.

Il n'y a pas encore longtemps que l'on rencontrait sans cesse, dans cette cour, un homme d'une quarantaine d'années, pauvrement vêtu, sans pourtant être déguenillé. Toute sa personne annonçait le malheur et le chagrin plutôt que la misère: car, à Paris, la misère est quelquefois gaie; elle rit sous ses haillons, elle chante dans ses mansardes, et son insouciance semble narguer la fortune qui la fuit et les riches qui la repoussent. A Paris, beaucoup de pauvres sont philosophes, et il est fort heureux qu'il en soit ainsi; la gaîté et la santé, voilà quelle est la richesse de ceux qui n'en ont pas.

Revenons à notre pauvre homme de la cour des Messageries: sa figure pâle, longue, ses traits amaigris, ses yeux caves et dans lesquels on n'apercevait qu'une expression vague et incertaine, inspiraient l'intérêt et la compassion. Il y avait en lui quelque chose d'étrange, et on devinait facilement que cet infortuné n'était point de Paris.

A quelque heure que l'on se rendit dans la cour des Messageries, on était certain d'y voir ce singulier personnage. Assis sur un banc de pierre, la tête penchée sur sa poitrine, il semblait absorbé par de tristes pensées, et ne voyait rien de tout ce monde qui allait et qui venait autour de lui. Mais dès que le bruit d'une voiture qui entrait dans la cour parvenait à ses oreilles, il se levait précipitamment, s'approchait de la diligence, et regardait avec anxiété chacun des voyageurs qui en descendaient. Après cet examen, il poussait un profond soupir et s'en retournait, d'un air encore plus malheureux, s'asseoir sur le banc de pierre, où il restait parfois bien longtemps encore après que le jour avait disparu.

Cet homme, que l'on rencontrait toujours là, devait nécessairement attirer l'attention et piquer la curiosité; si l'on demandait à des employés aux Messageries quel était cet habitué, et quel motif le ramenait tous les jours au même endroit, les employés répondaient par le récit suivant:

Un matin, la diligence de Bayonne avait amené dans la cour des Messageries cet homme, qui était alors bien vêtu et

dont les traits annonçaient le contentement et la santé. En descendant de dessus l'impériale où il était niché, il s'était mis à faire des sauts et des gambades, en s'écriant dans un patois que l'on avait eu d'abord de la peine à comprendre, mais que l'on avait su ensuite appartenir à l'idiome des habitans de la basse Navarre, et que nous traduirons pour ne point fatiguer nos lecteurs :

— Ah ! quel plaisir ! me voilà arrivé... Je suis donc enfin à Bordeaux !

Aussitôt tout le monde s'était regardé ; chacun était parti d'un éclat de rire en entendant que le voyageur se croyait à Bordeaux au moment où il arrivait à Paris. Puis on avait trouvé fort comique de ne point détromper le nouveau débarqué et de l'entretenir au contraire dans son erreur. Comme il y a partout de ces bonnes gens qui font leur profit de duper les autres, un quidam qui venait aussi de descendre de la diligence, mais qui savait fort bien se trouver à Paris, qu'il connaissait parfaitement et où il avait de nombreuses relations, s'était écrié, en s'approchant de l'étranger :

— Oui, monsieur, nous voici à Bordeaux. Ah ! c'est une superbe ville ; il me paraît que vous y venez pour la première fois ?

— Oui ! pour la première fois en effet. Je n'avais jamais quitté mon pays ; je suis de la basse Navarre. Mais je viens me fixer à Bordeaux avec ma famille. Ma femme et ma petite fille sont en route et ne tarderont pas à me rejoindre ici ; elles arriveront après-demain, à Bordeaux.

Tout le monde s'était encore mis à rire en apprenant que le niais attendait sa femme et sa fille qui étaient sur la route de Bordeaux. L'étranger avait trouvé que ces gens-là étaient fort gais ; mais leur gaîté ne l'avait pas surpris ; on l'avait prévenu que Bordeaux était une ville de plaisirs, dont les habitans aimaient beaucoup à rire, à jouer, à s'amuser, à mener enfin une vie joyeuse ; il n'était donc point étonné d'entendre chacun s'écrier à l'envi autour de lui :

— On s'amuse à Bordeaux tout autant qu'à Paris. Vous ne savez pas ? on vient d'y bâtir plusieurs salles de spectacle, de bals et de concerts !... Les femmes sont charmantes ici... Vous allez voir, monsieur, quelle élégante tournure ont les Bordelaises... Et quel air agaçant, séduisant, spirituel !... Il faudra prendre les modes de Bordeaux, monsieur, ce sont les plus jolies... Par exemple, la Garonne est très-basse dans ce moment ; ses gros bâtimens n'arrivent plus dans le port ; mais c'est l'affaire de quelques jours, et les vaisseaux reparaîtront devant le pont des Arts... C'est un des plus jolis ponts de Bordeaux... Vous verrez aussi nos colonnes, monsieur ; nous avons ici des colonnes à l'instar de celles de Paris... Vous n'avez jamais été à Paris ?

— Jamais, répondait l'étranger avec bonhomie ; jamais, puisque je n'étais jamais sorti de mon pays.

— Alors, vous ne connaissez pas le Palais-Royal ?

— Qu'est-ce que c'est que le Palais-Royal ?

— C'est une promenade de Paris. Mais il y en a une presque aussi belle à Bordeaux. Le Palais-Royal de Bordeaux est un endroit ravissant, enchanteur ; un bazar, une foire perpétuelle ! c'est le rendez-vous de tous les étrangers... ; il y a des gens..., des Bordelais qui n'en sortent pas, ils passent leur vie au Palais-Royal ; ils y déjeunent, y dînent, y soupent, y logent, s'y font habiller, chausser, coiffer, et y vont au spectacle. Il y a aussi les boulevards... ah ! monsieur, les boulevards de Bordeaux ! quelle promenade agréable !... toujours à l'instar de Paris. Et l'Opéra ! monsieur... ; qui n'a pas vu l'Opéra de Bordeaux n'a rien vu.

L'habitant de la Navarre est enchanté de se trouver dans une ville où l'on goûte tant de plaisir. Le quidam qui lui a déjà adressé la parole, et dont les petits yeux vifs annoncent cette malice qui ressemble beaucoup à de la friponnerie, lui dit de nouveau :

— Mais, monsieur, où donc avez-vous pris la diligence de Bordeaux ?

— Je vais tâcher, monsieur, de vous expliquer cela. J'ai gagné Bayonne par diverses voitures ; là, je suis monté dans une diligence qui se rendait, je crois, à Toulouse ; mais on m'a dit : « La nuit prochaine la voiture s'arrêtera à... Ma foi je ne sais plus quel endroit. Là, vous changerez de voiture, et vous monterez dans celle qui vous conduira directement à Bordeaux. » J'ai dit : c'est fort bien, et je suis parti. Dans la nuit je dormais, lorsqu'en effet la voiture s'est arrêtée. On m'a crié de descendre pour changer de voiture. Je suis descendu à moitié endormi. Il y avait là plusieurs diligences qui relayaient ; je ne savais sur laquelle grimper, lorsqu'un monsieur fort obligeant m'a dit : « Si vous allez à Bordeaux, monsieur, montez vite, car je crois que c'est la voiture qui va partir, et on ne vous attendrait pas. » Je ne me le suis pas fait répéter deux fois, je suis monté, je me suis rendormi et me voilà arrivé.

Pendant que l'étranger expliquait son voyage au monsieur à l'air rusé, qui comprenait fort bien qu'en changeant de diligence au milieu de la nuit l'habitant de la Navarre avait grimpé sur la voiture qui allait à Paris, en croyant monter sur celle qui se rendait à Bordeaux, les voyageurs qui les entouraient étaient allés, les uns à leurs affaires, les autres à leur hôtel ; si bien que le monsieur resta seul près de l'étranger, auquel il dit d'un air inquiet :

— Est-ce que vous avez des bagages, une malle sur la voiture ?

— Rien du tout ! répond le Navarrois. J'ai mon argent sur moi, et ce petit sac de nuit qui ne m'a pas quitté.

— Tant mieux ! répond le monsieur dont la figure devint radieuse, parce qu'il avait craint qu'en demandant ses bagages l'étranger n'apprît son erreur. En ce cas, mon cher monsieur, rien ne vous retient plus aux Messageries... Voulez-vous accepter mon bras et me permettre de vous servir de guide dans cette grande ville, en attendant que votre famille arrive ? Je connais Bordeaux sur le bout de mon doigt, et je crois que mes connaissances ne vous seront pas inutiles.

L'étranger avait sur-le-champ passé son bras sous celui de ce monsieur en s'écriant :

— Votre proposition est trop honnête pour que je la refuse ; c'est même un grand service que vous me rendez, car n'ayant jamais quitté mon pays, je me serais d'abord trouvé un peu gauche dans une ville aussi considérable.

— Je l'avais présumé. Venez, et, chemin faisant, si ce n'est pas une indiscrétion, je vous demanderai quel motif vous amène à Bordeaux ?

L'étranger accompagne ce monsieur, qui est très-empressé de l'emmener bien vite loin des Messageries : tout en marchant, il lui fait le récit suivant :

— Je vivais tranquillement au fond de ma province, monsieur ; j'avais assez de bien pour être heureux près de ma femme, que j'aime tendrement, et de mon enfant, qui est ma félicité, lorsque des malheurs, un incendie, plusieurs événemens désastreux, m'enlevèrent à peu près tout ce que je possédais. Je ne demandais pas mieux que de travailler pour nourrir ma famille, mais encore fallait-il

trouver un emploi. Un ami, témoin de ma ruine, me dit : « Je retourne à Bordeaux ; j'y suis placé dans une maison de commerce, où j'espère vous faire avoir un emploi. Dès que je serai certain de l'obtenir pour vous, je vous écrirai ; alors vous pourrez partir avec votre famille et venir vous établir à Bordeaux. »

Cet ami partit. Au bout d'un mois, je reçus une lettre où il me disait : « J'ai votre affaire ; venez, mais dépêchez-vous, sans quoi on disposerait de la place. Je me suis hâté de réaliser le peu que je possédais, et ma femme n'ayant pas achevé aussi vite que moi ses petits préparatifs, je suis parti devant, et me voilà.

— Et quelle somme avez-vous réalisée ?

— Cinq cent cinquante francs. J'en ai laissé cent à ma femme pour ses frais de voyage, et je porte le reste dans ma poche avec l'adresse du négociant qui m'attend et chez lequel je vais aller.

— Voyons cette adresse... Je connais peut-être votre négociant.

L'étranger tire un papier de sa poche, et lit : « Monsieur Desbuissons, place de la Comédie, à Bordeaux. »

— M. Desbuissons ! Eh ! certainement, je le connais... Je me suis trouvé souvent avec lui. Venez, je vais vous mener à sa demeure... Oh ! parlez-lui de Badinguet..., vous verrez ce qu'il vous répondra.

L'habitant de la Navarre se laisse conduire par M. Badinguet, puisque c'est le nom que vient de se donner son nouvel ami. Chemin faisant, ce misérable, qui était tout bonnement un chevalier d'industrie, cherchait dans sa tête quelle marche il devait suivre pour vivre aux dépens du pauvre homme qui possédait cinq cent cinquante francs et qui se croyait à Bordeaux.

Le plan fut bien vite dressé. M. Badinguet conduisit l'étranger sur la place de l'Odéon en lui disant :

— Nous sommes sur la place de la Comédie ; voici la maison où loge M. Desbuissons ; je vais m'informer s'il est chez lui.

Il court parler au concierge de la maison, le met dans ses intérêts avec une pièce de monnaie, et revient dire à son nouvel ami :

— M. Desbuissons est absent, on ignore quand il reviendra ; mais on pense qu'il ne peut tarder.

— Diable ! s'écrie le Navarrois, et que vais-je faire pendant ce temps-là ?

— Confiez-vous à moi, mon cher ami. Je vous logerai dans mon hôtel, où vous serez fort bien ; puis je vous ferai manger à ma table d'hôte, à quatre francs par tête, c'est une des meilleures de Bordeaux.

— Mais quand ma femme arrivera..., elle viendra me chercher chez M. Desbuissons dont elle a l'adresse.

— Eh bien ! nous allons y laisser l'adresse de mon hôtel, et on la lui donnera.

M. Badinguet logeait habituellement, à Paris, dans un petit hôtel garni de la rue du Bac, où se trouve une table d'hôte à quarante sous par tête. C'est là qu'il conduisit l'étranger. Avant de le présenter, il eut soin de parler tout bas à la maîtresse de l'hôtel, et la prévint qu'il s'agissait d'une mystification arrangée avec la famille de son compagnon, auquel on était convenu de faire accroire qu'il se trouvait à Bordeaux.

Les habitués de la table d'hôte furent enchantés en apprenant qu'ils allaient s'amuser aux dépens d'un étranger ; tout le monde se fit un plaisir de seconder M. Badinguet, et lorsque celui-ci présenta son nouvel ami à la table d'hôte à quarante sous par tête, ce fut à qui dirait son mot pour accroître l'erreur du nouveau venu.

L'habitant de la Navarre, qui n'était nullement difficile en fait de cuisine, trouva que l'on dînait supérieurement dans l'hôtel où son ami l'avait mené ; quelquefois seulement il remarquait que les plats passaient tellement vite devant lui qu'il n'avait jamais le temps de prendre le morceau qu'il aurait désiré ; mais il pensa que c'était l'usage du pays. D'ailleurs, il s'amusait beaucoup de la conversation des convives ; c'était à qui, parmi eux, ferait l'éloge de Bordeaux et des plaisirs que l'on y goûtait. Tout cela monta la tête au voyageur. Le soir, son ami Badinguet le conduisit à l'Opéra, en ayant soin de le faire payer pour deux, comme à la table d'hôte, tout en ayant l'air de payer sa propre part.

Le Navarrois est enchanté du spectacle, de la musique, de la danse. Son ami le mène au Palais-Royal, et son enchantement redouble. Le lendemain, c'est encore une suite de plaisirs, et M. Badinguet s'arrange de manière à ne pas quitter son ami, et à ne jamais le laisser seul, de peur que quelqu'un ne le tire d'erreur.

Plusieurs jours s'écoulèrent ; le Navarrois trouvait Bordeaux admirable. Cependant il commençait à s'ennuyer de l'absence de sa femme et de sa fille, il s'étonnait qu'elles n'arrivassent pas ; chaque jour il forçait son ami à le conduire dans la cour des Messageries, où il espérait les voir descendre.

Tant que M. Badinguet sut que son ami possédait encore de l'argent, il ne le quitta pas. Lorsqu'il l'eut aidé à vider complétement sa bourse, il disparut, et l'étranger chercha en vain son fidèle compagnon sur l'aide duquel il avait compté pour attendre l'arrivée de ce M. Desbuissons, qu'il ne rencontrait jamais chez lui.

Que va faire le brave homme n'ayant plus d'argent, dans une ville où on le dépense si vite ? Chaque jour son inquiétude augmente de n'avoir aucune nouvelle de sa femme. Enfin il retourne parler au concierge de la maison où on lui a dit que logeait son négociant, et le concierge finit par rire au nez du pauvre diable en lui répondant :

— Ha çà ! est-ce que vraiment vous ne savez pas que vous êtes à Paris ? alors la plaisanterie est un peu longue.

— A Paris ! s'écrie l'étranger ; que me dites-vous ?... Comment ! je ne suis pas à Bordeaux ?

— Vous en êtes même assez loin.

— Mais ce M. Desbuissons ?

— Je ne l'ai jamais connu ; c'est votre ami qui m'avait dit de vous répondre comme je l'ai fait.

Le pauvre homme se frappa le front ; il courut comme un insensé dans les rues, il interrogea plusieurs passans et leur demanda s'il était vraiment à Paris ; ceux-ci se fâchèrent en croyant que le Navarrois se moquait d'eux. Il retourna à son hôtel, et là il apprit enfin toute la vérité : on s'était constamment amusé à ses dépens. Le malheureux se trouvait sans argent, sans ressource, loin de sa famille... Le désespoir s'empara de lui, il tomba malade. La maîtresse de l'hôtel, émue de pitié et se repentant d'avoir secondé une plaisanterie beaucoup trop prolongée, garda et soigna le pauvre malade qui passa un mois entre la vie et la mort.

Lorsqu'il fut en état de quitter son lit, une personne qui arrivait de Bordeaux, et qui avait su toute l'histoire du Navarrois, s'approcha de lui et l'exhorta au courage. Sa femme ne l'ayant pas trouvé dans la ville où il devait se rendre, et ne recevant de lui aucune nouvelle, avait pensé qu'il était mort en route. L'infortunée n'avait pu supporter la douleur de cette perte ; elle était morte, et au bout de quelques jours son enfant, privée des soins de sa mère, l'avait suivie au tombeau.

En apprenant cet affreux malheur, en comprenant qu'il

avait perdu tous ceux qu'il chérissait, le pauvre homme tomba dans une sombre mélancolie; il ne sembla même plus avoir l'usage de sa raison. Ce fut à dater de ce moment que chaque jour il prit l'habitude de se rendre dans la cour des Messageries. Là, il passait quelquefois des journées entières, attendant toujours l'arrivée des êtres chéris qu'il ne devait plus revoir.

Ensuite il retournait à l'hôtel, où l'on continuait de l'héberger gratis pour réparer un peu le mal qu'on lui avait fait.

Le pauvre homme ne devait pas être longtemps à charge à ses hôtes... S'il a cessé de venir dans la cour des Messageries, c'est qu'il a cessé de vivre... ou plutôt de souffrir.

Et voilà pourtant quelle est quelquefois la suite d'une plaisanterie que l'on croit fort bonne: on commence par en rire, puis on finit par en pleurer. Mais c'est assez nous attrister, retournons dans la cour des Messageries.

Voilà des gens qui partent:

— Adieu, papa, adieu, maman, adieu, ma tante, adieu, ma cousine... Vous m'écrirez, n'est-ce pas? Vous penserez à moi... Ayez bien soin de Médor...; menez-le promener tous les jours...; surtout ne prêtez à personne mon petit fusil..., ni mes livres..., ni mon grand cheval de bois...

C'est un écolier que l'on envoie en Allemagne pour qu'il y apprenne le commerce et la langue du pays. Sa mère, sa tante et sa cousine ont les larmes aux yeux, et regardent presque d'un air furibond le père qui a voulu absolument faire partir son fils pour l'étranger.

Le père fait tous ses efforts pour dissimuler lui-même son attendrissement et pour consoler son fils: il lui dit d'un air solennel:

— Mon ami..., les voyages forment la jeunesse... Tu vas dans le pays de *Schiller*, de *Gœthe*... Tu boiras de la bière... et tu mangeras de la choucroute... Aussi, quand tu reviendras, tu seras un homme.

Le petit adolescent ne comprend pas trop que pour devenir un homme il soit nécessaire de manger de la choucroute, mais enfin pour être agréable à son père et revenir plus vite, il lui répond tout en pleurant:

— Oui, papa..., j'en mangerai beaucoup... Oh! tu seras content de moi!

Mais déjà la voix du conducteur se fait entendre, il appelle les voyageurs...; on va partir pour Bruxelles.

L'un court en se tâtant pour savoir s'il n'a pas oublié quelque chose; l'autre, qui a déjà dit six fois adieu à sa femme, va de nouveau la serrer dans ses bras, et lui murmure à l'oreille:

— Tu as le mot pour mes créanciers... Je suis en Amérique..., pour dix-neuf ans.

Un petit monsieur, jaune et malingre, qui tient toujours



en marchant ses deux mains sur la ceinture de son pantalon, revient sur ses pas et crie à sa femme :

— Ma bonne amie..., je l'ai oublié..., je ne peux pas partir sans cela..., je serais malade en route..., tu sais bien que je m'en sers tous les jours.

— Allons, monsieur, montez, vous êtes de la rotonde; on n'attend plus que vous.

— Une minute, conducteur... Il me manque quelque chose, et je ne puis pas m'en passer...

— Eh! monsieur..., que m'importe?... Vous en trouverez à Bruxelles...

— Et jusque-là?...

— Mais il est probable que vous ne vous en servirez pas dans la voiture.

— Peut-être!...

— Eh ben! ce sera gentil! crie une grosse maman placée dans la rotonde. Je demande à changer de place, moi.

La femme du monsieur revient et lui glapit d'un air triomphant :

— Tu l'as, mon ami, tu l'as!.. J'y avais pensé..., il est dans ton sac de nuit... entre deux pots de confiture.

Le petit monsieur demande alors à mettre entre ses jambes son sac de nuit, qui est placé sur l'impériale avec les paquets. Mais tous les voyageurs de la rotonde s'y opposent; le conducteur pousse le pauvre homme dans la voiture, et il est obligé de partir séparé de ce qu'il regrette tant.

Bon voyage!

CH. PAUL DE KOCK.

UN ÉPISODE DES RUES DE PARIS.

I.

CHEZ MADAME LA REINE ISABEAU.

Sortons de l'hôtel Saint-Paul, où l'on ne peut s'empêcher de donner quelques larmes à ce fantôme qu'on appelle Charles VI, suivons la rue Saint-Antoine jusqu'au coin de la rue Vieille-du-Temple, puis, au bout d'une centaine de pas, tout au plus, arrivons à l'hôtel Barbette. Sur une partie de l'emplacement de cet hôtel existait autrefois une porte ou poterne qui, par le mur d'enceinte, se reliait au couvent des Blancs-Manteaux; c'est jusque-là que s'étendaient les limites de Paris sous Philippe-Auguste.

En 1298, Étienne Barbette, prévôt des marchands et favori de Philippe le Bel, s'était fait construire un hôtel attenant à cette poterne, ce qui l'avait fait appeler Porte-Barbette. Mais en 1306, la populace de Paris, dans une sédition excitée au sujet des monnaies, saccagea l'hôtel Barbette, qui fut dès lors abandonné par son maître, et tomba en ruines.

Un sire de Montaigu le releva quelques années après et le vendit à la reine Isabeau de Bavière, qui, ne pouvant plus vivre près de Charles VI, dont les fureurs compromettaient sa sûreté, le restaura, l'embellit et en fit son *petit séjour*; c'est le nom qu'on donnait alors aux maisons particulières où les grands allaient jouir d'une liberté qui leur manquait dans leurs palais, et qui dégénérait souvent en licence.

Maintenant que nous connaissons l'histoire de cet hôtel, et que nous avons jeté un coup d'œil sur son insignifiante façade qui ressemble autant à une forteresse qu'à une maison de plaisance, pénétrons dans l'intérieur pour faire à notre tour une visite de condoléance à la triste dame Isabeau.

Aussi bien, nous sommes au soir du 20 novembre 1407, c'est-à-dire au lendemain des couches de la reine, qui pleure son nouveau-né, et que tous les seigneurs s'empressent, les fourbes! de venir assurer de la part qu'ils prennent à sa douleur.

Donnez-moi votre main, car la voûte est sombre, les torches ne sont point encore allumées, et vous pourriez vous heurter à quelque pertuisane malencontreuse ou à l'arquebuse d'un hoquetonnier.

Tenez, voici la salle des gardes, voyez-la parée de ce pauvre drapeau de France, teint si souvent des couleurs de Bourgogne ou mélangé de celles d'Orléans. Cette autre pièce est réservée aux écuyers qui ont accompagné jusqu'ici leurs maîtres, et qui gardent leurs épées. Maintenant voilà où se tiennent les pages et les officiers de la reine, attendant les ordres et les messages; et ici, en soulevant cette riche tapisserie, nous pénétrons dans la chambre à coucher de la reine. Le jour déjà faible est arrêté encore aux étroits vitraux des fenêtres par les tentures qu'on a suspendues. Regardez, dans la partie la plus sombre de l'appartement, sous ce dais en velours bleu sur lequel scintillent des fleurs de lis d'or; au milieu de ces merveilleuses sculptures en bois, apercevez-vous une figure pâle et fière devant laquelle s'inclinent tous ces nobles chevaliers et seigneurs? c'est la redoutée dame Isabeau de Bavière.

Cette foule de courtisans semble fatiguer sa douleur, et au lieu de compter leurs sourires et leurs salutations, ses regards se promènent sur les dessins du plafond peint en azur et étoilé d'argent, ou sur les dentelles de pierre dont sont brodées les fenêtres de la grand'salle.

Ce seigneur qui est près du dais, un genou posé sur un coussin de velours, c'est le beau et séduisant duc d'Orléans, le favori de toutes les beautés de la cour, favori de la reine elle-même, qui semble en ce moment l'écouter avec bonheur. Celui qui se tient debout, au pied du lit, est un noble vieillard dont les cheveux ont blanchi au service du trône et de la France, c'est le vertueux duc de Berri, qui prévoit tous les malheurs que les discords entre Bourgogne et Orléans doivent faire pleuvoir sur le pays déjà si misérable, et cherche par tous les moyens possibles à les prévenir. Derrière lui, vous voyez le brave duc de Bourbon, et puis l'élite de nos preux et de nos plus brillans seigneurs.

Sur toutes les figures règne une tristesse de commande, car la perte d'un rejeton royal ne peut guère affliger en ce

temps où l'on a trois ou quatre tyrans pour un, qui oppriment le peuple à l'envi, l'écrasent d'impôts, le pressurent, l'épuisent, et, après l'avoir entraîné violemment dans leurs querelles meurtrières, sucent pendant les trêves le peu de sang qui leur reste aux veines, et cela pour assouvir leurs folles ambitions, leurs plaisirs et leurs vengeances impitoyables.

Cependant les discordes terribles qui avaient donné naissance aux factions de Bourgogne et d'Orléans avaient mis la France à deux doigts de sa perte; les deux princes, aigris l'un contre l'autre par leurs courtisans, paraissaient loin de mettre un terme à leurs cruelles inimitiés.

Le duc de Berri, la reine, le duc de Bourbon, le roi de Sicile, s'entremettaient sans cesse à les réconcilier; c'étaient tous les jours nouvelles promesses de concorde et d'amitié, puis nouveaux différends, lorsqu'enfin, vers le milieu de ce mois de novembre, on crut les avoir ramenés à de meilleurs sentimens.

Le duc d'Orléans était malade à son château de Beauté; son cousin alla l'y voir et lui montra tous les signes d'une amitié fraternelle. Lorsque le duc fut rétabli, il vint à Paris. Le duc de Berri mena ses deux neveux entendre la messe aux Augustins, le dimanche 20 novembre 1407; pour mieux attester leur sainte réconciliation, ils communièrent ensemble, et, deux jours après, le duc de Berri leur donna un grand dîner où ils s'embrassèrent devant les princes et se jurèrent une amitié éternelle en buvant dans la même coupe. Le duc d'Orléans convia en outre le duc de Bourgogne à dîner avec lui, le dimanche suivant.

Dès lors le peuple se prit à espérer encore des jours meilleurs; mais quelques vieux seigneurs, qui assistaient à ces scènes, branlaient la tête en signe de doute; ils sentaient trop bien que la haine des deux princes ne pouvait s'éteindre ainsi.

II.

LE SIRE DE CANNY.

Dans un sombre réduit de l'hôtel de Bourgogne, assez reculé pour qu'aucun bruit du dehors ne pût pénétrer jusque-là, veillait un homme partagé entre la lecture de nombreux parchemins et l'attente d'un événement, d'une visite sans doute, car il s'interrompait sans cesse de son travail pour compter l'heure au sablier qui se vidait paisiblement sans que rien vînt troubler le silence de la nuit et de cette retraite profonde. Or, cet homme, c'était le fameux Jean de Bourgogne, surnommé *Sans-Peur*, l'irréconciliable ennemi du duc d'Orléans, le vassal orgueilleux plus puissant que son suzerain, l'ambitieux inconséquent qui n'avait qu'à étendre son bras de fer sur la France pour s'en faire le maître, et qui n'en fut que le fléau.

Il se tenait, dans cette pièce solitaire, qui lui servait de bibliothèque et de cabinet d'étude, assis dans un grand fauteuil de bois sculpté, vêtu d'une longue robe de velours bordée d'hermine, et la tête couverte d'une sorte de toque avec pareille bordure. Il parcourait diverses lettres et pièces qui lui annonçaient une nouvelle révolution dans ses Flandres, sans cesse séditieuses, et à cette lecture il contractait violemment ses noirs et épais sourcils, ce qui donnait à sa figure si sévère déjà une nouvelle expression de rudesse. Puis il attendait la visite du sire de Canny qui lui avait demandé audience secrète et nocturne, et le regard fauve qu'il lançait par instans sur le sablier annonçait que l'heure du rendez-vous était passée, et qu'il s'amassait en lui une colère qui devrait éclater sur l'imprudent retardataire.

A la fin, son page favori Helby souleva la tapisserie qui voilait la porte du réduit, et annonça : Aubert Flamene, sire de Canny de Varennes!

— Assez de titres, je les connais, s'écria le duc; qu'il entre.

Le sire de Canny parut.

— Par saint Jehan, mon patron, vous courtisez trop, beau sire, dame paresse et son digne fils l'oubli.

— Seigneur...

— Pas de vaines paroles; il y a une heure que le couvre-feu a sonné à toutes les églises, et depuis une heure je vous attends... — Eh bien! que me voulez-vous, que me demandez-vous? Pourquoi cet entretien secret?

Le sire de Canny, qui avait besoin du duc Jean, fut troublé d'abord de l'accueil qu'il en recevait, et, sachant l'humeur irritable du maître, il craignit pour le succès de sa démarche : mais il agit en homme habile et savant dans l'étude du cœur humain, car d'un mot, d'un seul mot jeté sans exorde ni précaution, il abattit aussitôt la colère du duc.

— Pour vous parler de votre cousin monseigneur le duc d'Orléans, répondit-il.

— Ah! de mon cher cousin d'Orléans! Parlez, sire de Canny, parlez.

Et il poussa la complaisance jusqu'à lui indiquer de la main un escabeau pour qu'il pût s'asseoir.

— Vous êtes réconciliés, reprit le sire de Canny d'un air perfidement sardonique.

— Oui, nous sommes réconciliés.

— Vous avez juré sur le saint corps de Jésus-Christ (tous deux s'inclinèrent en se découvrant) d'oublier le passé.

— Oui, nous l'avons juré.

— Et vous êtes décidé, seigneur, à tenir votre serment.

— Tant que lui-même saura tenir le sien.

— Vous êtes trahi, monseigneur.

— Trahi! et par qui? fit le duc en se soulevant d'un bond de rage sur son fauteuil.

— Par tous : par la reine, qui appartient de cœur à votre ennemi; par le duc d'Orléans, qui vient de se faire secrètement octroyer le gouvernement de la Guyenne qu'il désirait depuis longtemps, et qui augmente considérablement sa puissance; par le duc de Berri lui-même, qui connaît certains méfaits du duc d'Orléans, mais qui a voulu qu'on vous les celât pour arriver plus facilement à une réconciliation.

— S'ils veulent la guerre, cria le duc Jean, qu'ils ne craignent point, ils l'auront; mais terrible, implacable!

— Oh! si monseigneur voulait...

— Dis.

— La France serait plus puissante, plus prospère, plus calme, plus heureuse.

— Et que faudrait-il pour cela?

— Il faudrait que le duc Jean échangeât son titre de duc contre un autre titre.

— Achève.

— Qu'au lieu de s'appeler duc de Bourgogne tout court, il se nommât Jean, roi de France et de Bourgogne.

— J'y ai souvent pensé; mais ce n'est qu'un beau rêve.

— Qui se réalisera quand vous le voudrez, monseigneur.

— Mais mon serment.

— Ont-ils gardé les leurs?

— Il faut une occasion de rupture.

— Je vais vous l'offrir.

Et se levant aussitôt, puis s'agenouillant devant le duc : — Moi, Aubert Flamene, sire de Canny de Varennes, je me donne corps et biens à monseigneur Jean de Bourgogne, me reconnais son vassal et soumis serviteur, accepte ses

lois et ses droits de suzerain, lui fais hommage genou en terre, et me proclame son homme lige et féal chevalier.

Puis se relevant :

—Et maintenant moi, sujet de monseigneur le duc Jean, je me présente devant mon puissant seigneur et maître, et lui demande justice contre le duc d'Orléans.

Tandis que le sire de Canny parlait, on voyait la figure du duc revêtir une expression indicible; son œil reluisait comme celui du lion qui voit au loin l'imprudente gazelle s'avançant vers son antre. Ses poings crispés serraient convulsivement les pommeaux sculptés des bras de son fauteuil.

— Parle, sire de Canny, fit-il avec un calme évidemment forcé.

— Monseigneur, depuis deux siècles et demi la famille des Canny est attachée à la maison d'Orléans, et de père en fils, durant ce grand nombre d'années, tous les chefs de cette famille lui ont rendu de bons et loyaux services.

Le duc fit un mouvement de tête en signe d'affirmation.

J'étais le dernier de ces braves et dévoués serviteurs; mon sang, je l'avais versé en vingt batailles pour défendre la bannière de mon seigneur; ma fortune, en deux grandes circonstances, avait été déposée à ses pieds; ma vie, je l'avais cent fois jetée au vent pour protéger la sienne sottement compromise. Eh bien! ce déloyal, cet infâme, ce maudit, pour récompense de mon dévouement, des services de mes pères, il m'a ravi ce que j'avais de plus précieux au monde, mon seul bien, mon unique bonheur, ma joie, mon orgueil, ma dame et ma fiancée, Mariette d'Enghien.

Le duc fit un léger mouvement de dépit qui semblait signifier qu'il s'attendait à une injure plus grave et plus digne.

Et le sire de Canny continuant :

— Mais il ne s'est pas contenté d'avoir perdu cette femme que j'aime toujours dans cette vie, de l'avoir damnée dans l'autre; il a fallu qu'il me déshonorât aussi, moi, publiquement, à la face de la cour et de la France, qu'il fit de moi un objet de dérision et de risée, l'infâme! Oh! je le poursuivrai jusque dans l'enfer pour obtenir vengeance.

Le duc avait appris la veille par ses confidens l'événement dont le sire de Varennes venait de lui faire le récit, et il se sentait peu disposé à prendre pour sienne une querelle qui avait son côté grotesque. Il répondit donc au sire de Varennes, qu'il ne se dissimulait pas que l'injure que lui avait faite le duc d'Orléans ne fût une offense mortelle, mais que cette injure avait un caractère trop privé, trop personnel, et que, quoi qu'il fit, les seigneurs, ajoutait-il d'une façon plaisante, sur lesquels il exerçait quelque empire ne voudraient point s'engager dans la cause d'un nouveau Ménélas.

Le sire de Canny sentit le trait lui entrer jusqu'au fond du cœur; la blessure faite à son orgueil et à son amour était trop fraîche encore pour qu'il pût pardonner à celui qui la ferait saigner. La colère le rendit muet d'abord, et il resta quelques instans pâle et immobile en silence devant le duc. Puis, lançant sur lui un de ces regards, tels qu'un homme n'en a qu'une seule fois dans sa vie :

— Monseigneur, répondit-il, cela est juste, l'intérêt de mon offense privée n'est point assez grand pour toucher ces nobles seigneurs qui, chaque jour, pourtant, sont exposés à en recevoir une pareille; je ne suis pas le seul offensé.

Il dit quelques mots bas à l'oreille du prince.

— N'achève pas, cria le duc, en lui broyant le bras dans sa main. Puis, retombant comme épuisé sur son siége : — Des preuves, dit-il, des preuves, malheureux, ou tu es mort!

— Le duc d'Orléans possède, vous le savez, une galerie mystérieuse de portraits.

— Des preuves! ce sont des preuves que j'ai demandées !

— En quittant, hier, mon office de chambellan chez le duc, j'ai eu le soin de garder deux clefs qui pouvaient me servir, et je vois qu'elles me serviront; l'une ouvre une petite poterne, passage secret qui mène à l'intérieur, l'autre la porte de la galerie aux portraits. A cette heure, le duc est chez la reine; si monseigneur veut me suivre...

— Mais, fût-il là, lui et tous les siens, que j'entrerais encore, car je lutterais contre le roi, contre Dieu même! Allons donc!

Et après s'être enveloppé d'une ample cape et avoir ceint son épée, le duc Jean et son compagnon sortirent et s'acheminèrent à bas bruit vers l'hôtel d'Orléans.

Le sire de Canny s'était attendu à tout ce qui s'était passé, aussi avait-il prévu toutes les exigences d'une semblable démarche.

Quand ils arrivèrent devant l'hôtel du duc d'Orléans, tout était clos et silencieux; nulle lumière à l'intérieur, nul passant dans la rue, qu'une pluie mêlée de neige rendait plus déserte et plus solitaire encore que de coutume. A la porte de la poterne, ils trouvèrent un homme aposté là par le sire de Canny; il tenait une torche de cire enfermée dans une lanterne de corne qui ne pouvait donner de clartés compromettantes; du reste la partie de l'hôtel où se trouvait la fameuse galerie n'était pas habitée par les gens de la maison; ils n'avaient donc à redouter aucun importun.

En mettant le pied dans cette pièce plus longue que large, et dont l'extrémité opposée restait dans l'ombre, le duc Jean ne put se défendre d'un mouvement qui ressemblait à de l'effroi. Il arracha la torche des mains du sire de Canny, et s'enfonça dans la profondeur de la galerie qu'il faisait retentir du bruit de son pas rapide.....

Il ne tarda point à revenir.

— Que me parliez-vous donc de pouvoir, de ligue? demanda-t-il en sortant de la galerie. C'est sa mort qu'il me faut.

— Les seigneurs oseront-ils?...

— Les seigneurs? Qu'ont à faire vos seigneurs en ceci? irez-vous donc publier votre honte par tout l'univers? Voici qui l'osera bien.

Il montrait son poignard.

— Si monseigeur veut s'épargner la fatigue...

— Quoi?

— J'avais songé à ce moyen...

— Mais vous êtes donc le démon?

— Oui, le démon de la vengeance!

— Eh bien?

— J'ai un homme!

— Sûr?

— Sûr!

— Ses garanties?

— Le duc l'a frappé du pommeau de son épée, et lui, il a juré de le frapper de la pointe de la sienne.

— Son nom?

— Raoul d'Octonville, gentilhomme normand inconnu.

— Soit, donc!

— A quand, monseigneur?

— A demain, pas plus tard.

— A demain.

— Je vous attendrai à mon hôtel, je veux en être aussi.

— Oui, monseigneur... Un mot encore?

— Parlez!

— Si l'on m'accuse de...

— Du meurtre?

— Oui, monseigneur.

— Vous direz que c'est le duc de Bourgogne qui a tué le duc d'Orléans, et, par Dieu et ma foi de duc couronné, je vous le jure, je ne vous démentirai pas!

Sur ce, ils se séparèrent.

III.

LE CHAPERON ÉCARLATE.

Le lendemain du jour où cette scène avait eu lieu était un mercredi et le vingt-troisième du mois de novembre de l'année quatorze cent septième.

Le duc d'Orléans avait passé une partie de l'après-dînée à deviser avec la reine, et il était resté à souper à l'hôtel Barbette.

Le souper était gai, assaisonné de vins généreux qui donnaient de la franchise aux propos de deux ou trois convives assez en faveur pour être admis à cette intimité.

Le duc d'Orléans surtout, heureux d'avoir pu dissiper la tristesse de la reine, ne s'était jamais senti plus en verve, et il faisait assaut d'esprit avec un poëte bouffon qu'on avait fait venir en manière de divertissement. Il pouvait être neuf heures du soir environ, lorsque Scas de Courte Heuse, valet de chambre du roi, se présenta, introduit par deux pages, à la porte de la salle où l'on soupait:

— Monseigneur, dit-il après avoir salué le duc d'Orléans, le roi, mon maître, vous mande par ma bouche que vous veniez devers lui sans délai. Il a hâte de vous entretenir de choses qui touchent grandement à vous et à lui.

A ce royal message, le duc se leva incontinent, baisa la main de la reine, à laquelle il promit de revenir sans tarder, et se fit amener sa mule. Il était vêtu d'une simple robe de damas noir avec un chaperon de même couleur, tout émaillé de petites fleurs de lis d'or, et n'avait pas même son épée. Il se mit en route suivi de deux écuyers montés sur le même cheval, et de quatre ou cinq valets de pied portant des torches. La nuit était des plus sombres, et le duc s'en allait, suivant la rue Vieille-du-Temple, en chantant et jouant avec son gant. Il repassait en sa mémoire les délicieux entretiens qu'il avait eus ce jour-là avec la reine, et peut-être que dans son esprit la pensée de l'ambitieux qui espère se mêlait aux pensées du courtisan.

Il avait à peine fait vingt pas cheminant ainsi, qu'en passant devant l'hôtel de Rieux, en face de la rue des Rosiers, quelques hommes, la cape rabattue, s'élancèrent d'une maison nommée *l'Image de la Vierge*, parce qu'elle avait autrefois porté cette enseigne, et se dressèrent devant lui.

A cette apparition, le cheval des deux écuyers eut peur et s'enfuit au loin, emportant malgré eux ceux qui le montaient, et quelques valets effrayés ou traîtres prirent également la fuite.

Cependant, les assaillans avaient déjà attaqué le duc, qui s'écriait:

— Qu'est-ce ci? d'où vient ceci? je suis le duc d'Orléans.

— Et c'est à lui que nous en voulons, lui répondit le sire de Canny. A mort! à mort!

Et tous répétèrent: « A mort! »

En ce moment, la lutte devint véritablement lamentable. Un pauvre enfant, un page allemand attaché dès l'enfance au duc d'Orléans, se précipita vers son maître, l'enlaçant dans ses bras, et le couvrant tellement de son corps qu'il faisait hésiter le poignard des assassins. Dans le même instant, un bruit de pas d'hommes et de chevaux se fit entendre dans le voisinage, et la femme d'un pauvre cordonnier de la rue des Rosiers, qui avait ouvert sa haute fenêtre, se mit à crier:

— Au meurtre! au meurtre!

Alors un homme de haute taille, et couvert d'un chaperon écarlate, s'avançant:

— Allons donc, dit-il, dépêchons.

La sanglante besogne avançait en effet: le page, percé de mille coups destinés à son maître, était tombé à terre; le duc lui-même venait de choir à ses côtés sous le coup de Raoul d'Octonville.

Il se releva sur ses genoux, à demi mort déjà, et la figure toute couverte de sang.

L'homme au chaperon écarlate s'approcha de lui et fit signe qu'on se retirât. Ils restèrent ainsi seuls, l'un debout, l'autre à genoux.

— Louis, fit le duc Jean, me reconnais-tu?

— Jean! celui qui jura...

— Et mon honneur, n'avais-tu pas juré de le respecter? Meurs donc!

— Jean, tu te damnes, ton crime est épouvantable, et Dieu par ma voix te maudit: celui qui frappe de l'épée périra par l'épée (1).

Cette sorte d'oracle funèbre arrêta le bras qui s'était levé.

— Eh bien! Louis, jure sur ton salut éternel et au nom de Dieu, devant qui tu vas paraître, que mes soupçons sont mal fondés, et je te laisse la vie.

— Je ne puis faire ce serment!

— Eh bien donc, meurs, meurs sans prêtre, sans pardon, meurs pour cette vie et pour l'autre.

Et, le frappant de la lourde massue qu'il tenait à la main, il n'en fit plus qu'un cadavre mutilé.

Une seconde après, tout était rentré dans le silence et dans les ténèbres; on n'entendait plus que le bruit des assassins qui s'enfuyaient de toute la vitesse de leurs chevaux, en longeant le mur du couvent des Blancs-Manteaux, et en criant au feu partout sur leur passage. Cependant tout le tumulte qui s'était fait avait éveillé les gens de l'hôtel de Rieux, devant lequel le meurtre avait été commis.

Un écuyer du duc d'Orléans, lequel était neveu du maréchal de Rieux, descendit dans la rue, et trouva son malheureux maître étendu sur le pavé, mort et tout mutilé.

La tête était ouverte par une effroyable plaie; la main gauche avait été coupée, et le bras droit ne tenait plus que par un lambeau.

Le corps fut transporté dans l'hôtel de Rieux.

A la nouvelle de ce meurtre, la reine, saisie de terreur et de désespoir, se fit, sur l'heure même, transporter à l'hôtel Saint-Paul; les seigneurs s'armèrent; toutes les troupes furent sur pied, et l'on donna l'ordre de fermer les portes de la ville.

Mais depuis une heure, le sire de Canny fuyait Paris de toute la vitesse de son cheval, et le duc Jean était bien tranquille dans son hôtel.

IV.

JEAN SANS-PEUR.

Le lendemain, le corps du duc d'Orléans, déposé sur un magnifique lit de parade, fut exposé aux regards de la foule qu'on avait peine à contenir à l'entour du mausolée.

(1) On sait que le duc Jean fut assassiné plus tard au pont de Montereau par le fils du duc d'Orléans, qui exerça ainsi d'odieuses représailles.

La cour y vint en grande solennité pour lui jeter l'eau bénite. Le duc de Bourgogne marchait en tête du cortége avec les ducs de Bourbon et de Berri qui fondaient en larmes.

On rapporte qu'au moment où il s'approcha du mort pour lui donner l'eau bénite, le sang coula de toutes les blessures en signe d'accusation de la victime contre son meurtrier, et qu'à cette vue un grand tumulte se fit parmi le peuple qui disait à voix haute : « Voilà celui qui a traîtreusement occis notre malheureux duc d'Orléans ! »

Quoi qu'il en soit, dès le lendemain, les poursuites commencèrent, et le duc fut mandé au conseil du roi, où se trouvait le roi de Sicile, en compagnie des ducs de Bourbon et de Berri. Le duc de Berri, aussitôt qu'il parut à la porte du conseil, l'apostropha en lui demandant s'il connaissait le meurtrier du duc d'Orléans.

— Je le connais, dit-il hardiment.

— Son nom?

— Jean Sans-Peur, duc de Bourgogne!

Et sur ce il se retourna, descendit les degrés de la chambre du conseil, et arriva à la rue où il trouva son cheval tout sellé qui l'attendait en compagnie de six hommes d'armes.— En Flandre! s'écria-t-il en sautant sur son cheval, et grâce à cette présence d'esprit, il échappa aux poursuites.

En peu d'heures il franchit la frontière, arriva à Bapaume vers une heure après midi, et ordonna, en mémoire du péril auquel il venait d'échapper, que dorénavant les cloches sonnassent à cette heure-là. Cela s'appela longtemps l'*Angelus du duc de Bourgogne*.

Quant à l'hôtel Barbette, il avait joué son dernier rôle, la reine l'abandonna pour l'hôtel Saint-Paul; puis, plus tard, pour d'autres séjours plus en harmonie avec la position que les temps lui avaient faite; il disparut même comme la porte à laquelle il avait succédé, mais le drame terrible dont il avait été pour ainsi dire le théâtre fit conserver son nom à la rue qui le portait, et le passant qui la traverse aujourd'hui, et la voit si petite et si calme, ne se doute guère de toutes les vicissitudes, de tous les malheurs, de tous les crimes que rappelle ce simple nom de *rue Barbette*.

VICTOR HERBIN.

NOTICE

SUR LES TROIS VOYAGES DE DÉCOUVERTES AU POLE AUSTRAL

ORDONNÉS PAR LES TROIS GOUVERNEMENS DE FRANCE, D'ANGLETERRE ET DES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

Les années 1838, 1839 et 1840 feront époque dans les fastes maritimes; elles sont marquées par trois expéditions scientifiques parties des ports de France, d'Angleterre et des États-Unis. Ces trois expéditions rivales, animées d'une noble émulation, se trouvent dans les mêmes parages à l'époque de l'année qui promet l'accès des hautes latitudes australes; elles ont pour objet les progrès de la science, l'avantage du commerce, la fixation du pôle magnétique austral, l'état géologique et géographique du pôle antarctique, et toutes trois vraisemblablement le désir ambitieux d'atteindre quelque point du globe où aucun mortel n'ait encore porté la vue, aucun vaisseau montré ses voiles.

La simultanéité de ces trois expéditions, appartenant aux trois plus grandes puissance maritimes de la terre, est une circonstance qui, vraisemblablement, ne se reverra plus, et lorsqu'on réfléchit que leurs travaux ne pouvaient s'accomplir que par une température qui variait de zéro à 20° de froid, et incessamment en butte à l'influence de tous les agens destructeurs, la pluie, la grêle, la neige, les tempêtes, le tonnerre, les montagnes de glaces flottantes, les tremblemens de terre et les volcans, on ne peut s'empêcher d'admirer la résolution des intrépides navigateurs appelés à l'honneur de les commander : c'est que ces commandans s'appelaient *Dumont d'Urville* pour la France, *Ross* pour l'Angleterre, et *Wilkes* pour les États-Unis.

Les trois entreprises ont eu des succès différens. Toutefois aucune n'a été sans résultat, et il serait téméraire, il serait injuste de juger du mérite des chefs par les résultats obtenus. La plus brave des expéditions pouvait être vaincue et dépassée par une rivale; en pareil cas et en semblables parages, les circonstances font tout, et deux bâtimens naviguant de conserve peuvent, au même instant, éprouver deux fortunes contraires, ne seraient-ils séparés que de quelques encâblures : l'un passera librement entre deux montagnes de glaces flottantes, l'autre sera brusquement arrêté, enveloppé et exposé aux plus grands dangers. Si l'expédition anglaise a pénétré jusqu'au 78e parallèle du pôle austral, elle le doit uniquement au hasard d'une bonne fortune, et cet avantage ne doit influer en rien sur l'opinion qu'on doit se faire du mérite des chefs des autres expéditions. Du reste, voici un extrait des travaux de chacune d'elles d'après le voyage publié par M. Le Guillou, chirurgien-major de *la Zélée*.

Nous commençons par celle des trois qui présente les moindres résultats, quoique les chances fussent plus nombreuses que celles de ses rivales. En effet, l'expédition américaine se composait de cinq bâtimens, les autres n'en avaient que deux chacune : le capitaine Wilkes avait donc l'avantage de cinq contre deux.

Dans le résumé des travaux de chaque escadrille, nous passerons sous silence tous ceux qui n'ont pas un rapport direct à l'exploration du pôle austral.

EXPÉDITION DES ÉTATS-UNIS.

Le capitaine Wilkes avait sous ses ordres une division de cinq bâtimens, et il montait la frégate *le Vincennes*. Parti des États-Unis en 1838, il toucha à Madère, en repartit le 28 septembre, et se rendit à la terre de Feu,

qu'il quitta pour se rendre au pôle antarctique. Il ne fut pas favorisé dans sa marche ; de violentes tempêtes dispersèrent sa flottille, laquelle cependant parvint à la latitude australe de 70°. Mais, toujours arrêté par des banquises impénétrables, et la saison étant déjà trop avancée, le capitaine Wilkes se trouva forcé de quitter des parages dangereux ; il piqua au nord, et vint mouiller à Valparaiso, le 15 mai 1839. Il quitta ensuite cette relâche pour se rendre à la Nouvelle-Hollande, au port de Sidney.

L'année suivante, le 10 janvier 1840, le capitaine Wilkes part de Sidney pour une seconde exploration du pôle austral par 61° de lattiude; il remonte les premières montagnes de glaces, et bientôt sa course est arrêtée par une barrière insurmontable de même nature qui force *le Vincennes* à faire route à l'ouest ; le 19 janvier, le point du capitaine Wilkes était 66° 20′ de latitude et 154° 27′ de longitude à l'orient du méridien de Paris ; et c'est de ce point que le capitaine Wilkes prétend avoir eu connaissance de la terre *Adélie*.

Il est fort important de remarquer ici que, ce même jour 19 janvier, l'expédition française se trouvait par 65° 39′ 35″ de latitude, et 139° 5′ 25″ de longitude orientale, c'est-à-dire à peu près 1° plus au nord que *le Vincennes*, et 15° 21′ 35″ plus à l'ouest (distance à peu près égale à cent cinquante lieues). Or, si véritablement le capitaine Wilkes a eu connaissance d'une terre, ce n'est pas la terre *Adélie*, à moins que celle-ci ne se prolonge de 15 à 20° dans la direction orientale, comme elle le fait dans la partie occidentale, ainsi que le capitaine Dumont d'Urville l'a constaté.

Mais suivons la marche du *Vincennes*.

Le 30 janvier, il se trouve dans une baie hérissée de blocs de glaces et de rochers volcaniques, dont la côte paraissait s'étendre dans le sud ; le terrain était montagneux, et la sonde donnait trente-quatre brasses de fond.

Après de longs et vains efforts pour attérir, le capitaine Wilkes est de nouveau contraint de prolonger la côte, ce qu'il fait jusqu'au 97ᵉ degré de longitude ; à ce point, et se trouvant par 64° de latitude, il côtoie de nouveau la terre l'espace de 37 degrés (deux cent cinquante lieues) de l'orient à l'occident, à peu près sur le même parallèle, mais il ne put l'aborder, et la saison avancée n'offrant plus aucune chance de succès à l'entreprise, le capitaine Wilkes prit la résolution de piquer au nord, en donnant à la terre qu'il croit avoir découverte le nom de continent antarctique.

Maintenant, nous sommes en mesure d'apprécier plusieurs faits importans relatifs à la priorité de la découverte de la terre Adélie.

M. Le Guillou, en traitant cette matière dans son ouvrage, avance des faits qui manquent de précision, de concordance et surtout de justice.

A la page 188 il dit positivement : *l'expédition française eut connaissance de la terre le* 18 *janvier*, *mais elle ne put y attérir que le* 21.

A la page 206 il dit : *l'expédition américaine eut des indices de la terre le* 19 *janvier, et par suite ces indices se changèrent en certitude.*

D'après ce simple exposé des dates, il est évident que le capitaine Wilkes n'a eu connaissance de la terre que le 19, tandis que le capitaine d'Urville l'avait aperçue le 18.

Comment donc, à la page 209, l'auteur peut-il si libéralement accorder la priorité de la découverte à l'expédition américaine? Il y a là une contradiction évidente que son patriotisme seul aurait dû faire éviter à M. Le Guillou.

Suum cuique.

Au reste, dans la discussion de cette affaire, il existe une circonstance peu favorable au capitaine Wilkes : il a officiellement annoncé que, dans la matinée du 19 janvier, il avait eu connaissance de la terre ; eh bien ! les journaux révoquent en doute la véracité du capitaine, et ses propres compagnons de voyage assurent que, le 19 janvier, personne à bord du *Vincennes* n'a aperçu la terre. Cette circonstance ne pourrait-elle à elle seule juger la question de priorité ?

EXPÉDITION FRANÇAISE.

L'expédition française se composait de deux corvettes, *l'Astrolabe* et *la Zélée* ; la première était commandée par le capitaine *Dumont d'Urville*, et *la Zélée* par le capitaine *Jacquinot*. Les deux bâtimens appareillent de la rade de Toulon, le 7 septembre 1837.

Nous transporterons l'expédition à la date du 27 février 1838, par 62° 30′ de latitude sud, et 59° 18′ de longitude à l'occident du méridien de Paris. C'est de ce point que le capitaine d'Urville eut connaissance de la terre à laquelle il a donné le nom de *Louis-Philippe*.

Dans ces mêmes parages il découvrit également : 1° une autre terre à l'orient de la première, qu'il appela *Joinville*; 2° plusieurs autres iles qu'il désigne sur ses cartes sous les noms de *l'Astrolabe*, *Rosamel* et *Daussi* ; 3° le bras de mer qui sépare les terres de la Trinité de la terre Louis-Philippe, et qu'il nomma *canal d'Orléans* ; 4° et au nord de ce canal il découvrit encore les iles *Jurien* et *Dumoulin*.

Après ces travaux, le capitaine d'Urville n'eut plus là possibilité de pousser plus loin ses investigations ; la saison s'avançant menaçante, il dirigea l'expédition sur la terre de Van-Diemen, avec l'intention de recommencer l'année suivante son exploration du pôle antarctique.

Le 1ᵉʳ janvier 1840, l'expédition quitte Hobard-Town et se dirige sur le pôle austral : le 18 du même mois elle se trouve par 64° de latitude sud et 139° de longitude est. C'est de ce point que le capitaine d'Urville aperçoit dans la partie sud, à une grande distance, une terre dont il ne peut s'approcher que le 21. Alors il fait mettre à la mer un canot qui n'attérit qu'après avoir vaincu des difficultés inouïes, et le capitaine donne à cette terre le nom d'*Adélie*, celui de sa femme.

La terre Adélie, par 66° de latitude, s'étend en longitude du 134ᵉ au 140ᵉ degré à l'orient du méridien de Paris.

Le 23, l'expédition avait déjà longé l'espace d'un vingtaine de lieues la côte de cette terre nouvelle, non sans avoir eu beaucoup à souffrir de l'état de la mer et des rafales carabinées d'un vent qui, précipitant les bâtimens tantôt sur les montagnes de glaces, tantôt l'un sur l'autre, les tenaient incessamment exposés aux plus grands dangers ; car, en pareille circonstance, un simple bordage de deux pouces sépare l'homme de l'éternité. Une tempête s'étant élevée, les corvettes se perdirent pour la première fois ; mais le vent se calma, et elles se retrouvèrent n'ayant éprouvé aucune avarie majeure.

L'*Adélie* barrant à l'expédition la route du sud, le capitaine n'en continua pas moins sa navigation pénible au gré des vents et des circonstances, ce qui lui valut, le 30 janvier, la connaissance d'une nouvelle terre qu'il appela *Clarie*, du nom de la femme du capitaine Jacquinot, commandant de *la Zélée*.

Cette terre se trouve par 65° de latitude, et entre le 132ᵉ et le 139ᵉ degré de longitude à l'orient du méridien de Paris.

Le capitaine d'Urville, après l'avoir prolongée une cinquantaine de lieues, se dirigea de nouveau dans la partie du sud, où il se trouva bientôt enveloppé dans les glaces et brusquement arrêté par une banquise impénétrable. Il eut encore le bonheur de sortir de cette position périlleuse, et, libre de ses mouvemens, il reprit de nouveau sa direction vers le pôle, en luttant péniblement contre les obstacles avec une opiniâtreté dont lui seul était capable. Cependant il ne put atteindre que 66° 35′ de latitude sud, et 137° 48′ de longitude est. Sur ce point, l'aiguille aimantée était sans déclinaison et obéissait à tous les caps du navire; l'aiguille d'inclinaison y prenait la verticale ; c'est là surtout que les observations délicates du capitaine d'Urville ont été faites, et de ces observations il résulte que le pôle magnétique austral se trouve par 71° 45′ de latitude, et 135° 40′ de longitude à l'orient du méridien de Paris.

Cette opération, peut-être la plus importante de l'entreprise, étant terminée, et les équipages de l'expédition étant depuis longtemps excédés de fatigues et déjà envahis par la maladie, le capitaine d'Urville, pour ne pas être pris dans les glaces, s'empressa de quitter des parages inhospitaliers, et se dirigea vers le nord.

NOTA.

Le volume du voyage du capitaine d'Urville dans lequel il traite de la fixation du pôle magnétique, n'ayant point encore paru, c'est sur les cartes de l'expédition que nous avons relevé la position du pôle magnétique austral par 71° 45′ de latitude et 138° 40′ de longitude orientale.

EXPÉDITION ANGLAISE.

L'expédition anglaise est composée de deux bâtimens : *l'Erèbre* et *la Terreur* ; le premier est commandé par le capitaine Ross, et *la Terreur* par le capitaine Crozier; ces deux navires, de trois cent cinquante tonneaux et tout à fait semblables, sont d'une construction particulière et tout à fait appropriée au service d'exploration des régions polaires : ils sont en trois compartimens, de sorte que si une partie du vaisseau éprouve une forte avarie, ou même se détache entièrement, l'équipage n'est point encore sans ressources, quoiqu'en grand péril.

Au sujet de cette expédition, confiée aux capitaines Ross et Crozier, on a fait cette remarque, que ces deux officiers sont depuis l'enfance liés ensemble de la plus étroite amitié; tous deux ont été aspirans, enseignes de marine, et capitaines de vaisseau en même temps ; ils n'ont jamais servi l'un sans l'autre, tous deux faisaient partie de l'expédition du capitaine Parry au pôle boréal, et tous deux ont été trois ans retenus dans les glaces du pôle arctique. Mais rentrons dans notre sujet.

L'expédition anglaise quitte l'Europe le 15 septembre 1839, se dirige sur la terre de Van-Diemen ; le 1er janvier, *l'Erèbre* et *la Terreur* appareillent d'Habart-Town, et un temps favorable les porte aux cercles polaires. L'intention du capitaine Ross était de se diriger sur le pôle par le sud-ouest.

Le 3 janvier, il franchit une banquise et continue sa route vers le sud, sans éprouver de grandes difficultés ; dans la matinée du 9, l'expédition se trouve dans une mer parfaitement libre, et elle fait route dans la direction du sud-ouest.

Le 11 janvier, dans la matinée, par 70° 41′ de latitude sud et 172° 36′ de longitude est, l'expédition eut connaissance d'une terre à la distance approximative de cent milles et dans la direction du sud-ouest. A cette découverte, le capitaine Ross éprouva quelques regrets, car cette terre lui barrait la route du pôle magnétique, dont la détermination était le point le plus important de sa mission. Quoi qu'il en soit, il en prit possession dans la matinée du 12, lui donna le nom de sa souveraine, la reine *Victoria*, et détermina que les immenses montagnes à pic et neigeuses dont elle est entièrement formée sont situées par 71° 56′ de latitude, et 169° 7′ de longitude.

Le capitaine Ross crut qu'en portant au sud aussi loin que possible, il dépasserait le pôle magnétique, qu'il supposait au 76e degré, et qu'en gouvernant ensuite à l'ouest, il en ferait complétement le tour ; il suivit donc cette terre si importante, et le 21 janvier, il atteignit la latitude de 74° 45′.

Le 27 janvier, il débarqua sur une autre île par 76° 8′ de latitude, laquelle est entièrement composée, comme la première, de rochers volcaniques.

Le 28, au point du jour, on aperçut une énorme montagne de quatre mille mètres d'élévation qui vomissait d'énormes tourbillons de flammes et de fumée ; ce volcan, d'une grande activité, reçut du capitaine Ross le nom du mont *Erèbre* : il est situé par 77° 32′ de latitude et 167° de longitude est ; dans la partie orientale de ce volcan, il existe un énorme cratère, mais qui est éteint, et un peu moins élevé que le volcan ; il reçut le nom de mont *Terreur*.

Ce continent conservait sa direction vers le sud, et on le suivit jusqu'au point où, dans l'après-midi du même jour 28 janvier, l'expédition fut arrêtée par une barrière de glaces qui, partant du cap de la côte, se dirigeait dans l'est-sud-est.

Cette barrière, de cinquante à soixante mètres de hauteur, laissait apercevoir derrière elle les sommets neigeux d'une chaîne de montagnes courant au sud-sud-est par 79° de latitude.

Le capitaine Ross suivit cette barrière à l'est jusqu'au 9 février, époque à laquelle il eut la certitude qu'elle s'étendait sur un espace de plus de cent lieues. Enfin, l'expédition ne s'arrêta que devant une banquise infranchissable, où cependant elle s'était engagée, et dans laquelle, sans une forte brise qui lui vint en aide, elle se serait trouvée prise aux régions australes, comme les deux commandans l'avaient déjà été aux régions boréales : dans ce moment, les thermomètres étaient à 20° de froid, et la sonde donnait trois cent huit brasses de fond.

Heureux de sortir d'une position si dangereuse, le capitaine Ross se dirigea vers l'ouest, et le 15 février il se trouvait par 75° sud, dans l'impossibilité de s'approcher du pôle magnétique qu'à la distance de cinquante lieues.

De nouvelles tentatives de débarquement furent infructueuses, et les travaux du capitaine Ross durent se borner, dans ces parages, à relever le continent qu'il venait de découvrir, qui s'étend en latitude du 70e au 79e degré, et auquel nous avons vu qu'il a imposé le nom de *Victoria*.

Le 25 février, le capitaine Ross ayant encore reconnu que la partie boréale de sa découverte se terminait brusquement par 70° 40′ de latitude et 165 de longitude est, s'occupa jusqu'au 4 avril à compléter ses observations, et ce jour-là même il fit porter sur la terre de Van-Diemen.

En résumant les travaux des trois expéditions, on voit qu'elles ont révélé au monde savant l'existence de beaucoup de terres qu'on ne soupçonnait pas dans la partie australe du globe; et l'existence de montagnes volcaniques de quatre à cinq mille mètres d'élévation par le 80e degré de latitude, doit faire admettre un continent antarctique. Aussi le capitaine Ross dit-il que ce ne sera que par la voie de terre qu'on pourra arriver au pôle austral.

Ainsi les physiciens, à l'avenir, pourront se dispenser d'établir des théories sur la possibilité ou l'impossibilité de la formation des glaces flottantes sans le concours d'une terre ferme, puisque le pôle austral n'en est point dépourvu.

Les géologues doivent être aussi parfaitement rassurés sur l'équilibre de notre planète, car le poids des terres arctiques est convenablement balancé par celui des terres antarctiques, et la position de l'axe de la terre est stable et assuré encore pour quelque temps.

Les ingénieurs géographes remplaceront désormais sur leurs cartes, les grignotis employés par eux comme expression des glaces flottantes et bancs de glaces dans les régions polaires, par des dessins bien arrêtés des terres nouvellement découvertes par nos hardis navigateurs; et quant à la fixation du pôle magnétique austral, le contre-amiral Dumont d'Urville n'a rien laissé à désirer à la physique.

Au reste, l'homme du monde qui jettera les yeux sur cette notice ne se formera jamais qu'une idée bien incomplète des maux infinis, des dangers imminens, des travaux pénibles et incessans qui sont la conséquence inévitable de toute exploration dans les régions polaires.

Le capitaine Wilkes a, dans sa navigation, éprouvé toutes les contrariétés possibles, et tous les travaux de ce navigateur se sont bornés à suivre, l'espace de cinq à six cents lieues, la côte d'une terre entourée d'écueils, et où il n'a jamais pu attérir.

Le capitaine d'Urville, après avoir échappé comme par miracle aux dangers d'une banquise où il s'est trouvé engagé, a fini par obtenir de fort beaux résultats, au nombre desquels figure avec éclat la fixation du pôle magnétique austral.

Le capitaine Ross, avec tous les avantages d'une navigation presque toujours heureuse, a, comme ses concurrens, rencontré des difficultés qu'il a d'abord vaincues; mais enfin des obstacles insurmontables ont arrêté sa course. Cependant, son expédition aura du retentissement, car il est le premier jusqu'ici qui se soit avancé jusqu'au 78e degré de latitude australe.

Le Chever DE LA JUMÉLIÈRE,

Ancien lieutenant des vaisseaux du roi.

ÉTUDES POÉTIQUES.

NOUS SOMMES SEPT.

A simple child
That lightly draws its breath,
And feels its life in every limb,
What should it know of death?
W. WORDSWORTH

Au cimetière du village,
Où souvent s'égarent mes pas,
Une enfant jouait : heureux âge
Que la tombe n'attriste pas!

Deçà, delà, légère et vive,
Je suivais ses jeux en rêvant.
Je l'appelle; prompte, elle arrive,
Les pieds nus, les cheveux au vent.

— Répondez-moi, petite fille:
Combien de frères avez-vous?
— Nous sommes sept de la famille.
— Sept enfans! Où donc sont-ils tous?

Avec son beau regard tranquille,
Et sa voix au son doux et clair :
— Deux sont ouvriers à la ville,
Deux encor bien loin sur la mer;

Deux autres, dans ce cimetière,
Dorment là-bas sous le gazon :
Et moi, de la famille entière,
Seule je reste à la maison.

— Hélas! ma jeune tête blonde,
Du chœur ces deux-là sont exclus,
Et dans votre joyeuse ronde,
Enfant, les morts ne comptent plus!

— Pourquoi? C'est Jeanne et Petit-Pierre;
Je sais bien qu'ils sont là tous deux,
Et j'y viens dire ma prière
Afin de parler avec eux.

C'est Jeanne qui, souffrante et blême,
Se lamentait le jour entier.
Quand Dieu, pour l'endormir lui-même,
La prit dans sa berce d'osier.

Depuis, près de son lit de pierre,
Nous avons joué tout l'été.
La neige vint, et Petit-Pierre
S'alla coucher à son côté.

J'y viens, quand la journée est belle,
Tricoter tant qu'on peut y voir :
Puis, avec ma petite écuelle,
J'y porte mon souper le soir.

— Ne savez-vous pas, mon doux ange,
Que les enfans morts vont aux cieux?...
Mais elle, avec un air étrange,
Attachait sur moi ses grands yeux.

Que font à sa candeur rebelle
Des mots par le vent emportés?
— Nous sommes sept, redisait-elle,
Sept, frères ou sœurs, bien comptés.

AMABLE TASTU.





FÊTES DES CHINOIS [1].

Le premier mois de l'année se nomme Yat-Youit. Dans le courant de ce mois, les voleurs célèbrent la fête d'un brigand fameux qui non-seulement s'évada de prison, mais parvint encore à la dignité de mandarin. Ce mois renferme toutes les fêtes décrites dans les précédens articles : un grand nombre de Chinois le passent à se divertir et à faire bonne chère.

Le second mois, qui se nomme Ei-Youit, est considéré comme le plus important de tous : c'est l'époque où les enfans rendent les honneurs funèbres aux parens qu'ils ont perdus. Les offrandes consistent alors en riz, viande, poisson et fruits de la saison. Des bougies nommées lapcnock sont allumées et placées autour du tombeau, sur lequel on brûle du papier d'or et d'argent ; ces bougies ont environ trois pouces de long ; elles sont de couleur rouge, et leur mèche est une baguette en bois de sapin entourée de coton, laquelle se prolonge en dessous et forme une pointe qui sert à ficher la bougie en terre, de manière à se passer de chandelier. Voici quelles sont les cérémonies observées en allant rendre hommage aux tombeaux. Le fils aîné ou la personne la plus âgée de la famille s'avance vers le tombeau, suivi des autres membres qui se rangent tous derrière lui ; les prières commencent alors, durant lesquelles les assistans se mettent souvent à genoux et se prosternent trois, six ou neuf fois en adressant des prières aux divinités pour qu'elles protégent et sauvent l'âme du défunt. Ensuite une petite partie des offrandes est répandue sur le tombeau : le reste, si ce sont des gens à leur aise, est donné aux pauvres ; dans le cas contraire, la famille se le réserve.

C'est dans le courant du Sam-Youit (le troisième mois) que l'on célèbre la fête des Lanternes, qui consiste à en suspendre un grand nombre, de formes variées et représentant des poissons, des quadrupèdes et des oiseaux : à la nuit tombante les lanternes s'allument, et la foule des promeneurs se répand de tous les côtés. J'ai moi-même vu un dragon gigantesque, pouvant avoir plus de cent mètres de longueur, dont le corps entier était formé d'un grand nombre de lanternes ; on l'apporta devant la factorerie russe, et les hommes qui en dirigeaient les mouvemens le faisaient avec tant d'art, qu'on eût pu croire que c'était un animal monstrueux qui s'avançait. Les lanternes ne sont pourtant pas les seuls divertissemens du troisième mois : de toutes parts, dans les rues, s'élèvent des baraques construites pour cette circonstance, où l'on représente des pièces en l'honneur des héros et des demi-dieux que l'on fête dans ce mois ; les rôles de femmes y sont remplis par de jeunes garçons, parce qu'il est défendu aux femmes de se montrer sur le théâtre. Des processions pompeuses circulent dans les rues ; on y voit figurer des jeunes filles montées sur des espèces de tables que les hommes portent sur leurs épaules. Les porteurs entrent ainsi dans les maisons riches pour y quêter au profit des prêtres de Tay-Pock (le dieu du Nord). Les filles qui remplissent ces rôles ne peuvent se montrer en public que dans cette seule occasion. La fête des Lanternes forme le principal divertissement de ce mois, et le luxe des illuminations dépend de l'abondance de la récolte du riz. Si le peuple en a été satisfait, il témoigne sa reconnaissance aux divinités par la grande quantité et l'élégance des lanternes.

Le Tsi-Youit (quatrième mois) est consacré à Sam-Kay, la divinité des fleurs, qui, d'après ce qu'on m'en a dit, est semblable à la Flore des anciens Grecs, au sexe près. Un temple magnifique lui est dédié, où l'on apporte des offrandes de fruits, des légumes et des gâteaux : pendant trois jours, des représentations ont lieu en son honneur sur des théâtres élevés exprès auprès du temple.

Ung-Youit est le nom du cinquième mois : il est dédié à Chay-Kong, qui, suivant la mythologie chinoise, détruisit un dragon épouvantable en lui faisant avaler une boule de riz dans laquelle avaient été mis des fers tranchans.

Le cinquième jour de ce mois est consacré à des courses sur l'eau, dans des bateaux qui se nomment bateaux-dragons, à cause de leur forme. Ces bateaux, d'une espèce particulière, contiennent de quarante à quatre-vingts personnes, qui ne peuvent s'y placer que par deux de front. La poupe et la proue s'élèvent de quatre à cinq pieds au-dessus de l'eau, et représentent la tête et la queue du monstre ; tout le bateau est joliment peint et doré : vers le milieu se trouve un tam-tam dont les sons règlent les mouvemens des rameurs.

Comme les femmes chinoises n'ont la permission de se montrer en public que deux fois, dans cette occasion et au mois de juillet à la fête de Foti, il en résulte que la fête des bateaux attire une affluence immense qui donne à la solennité une apparence magique ; toute cette foule est dispersée dans un nombre infini d'embarcations, tandis que le rivage se trouve également couvert de monde. Le principal amusement de ces espèces de joutes est de chercher à se dépasser les uns les autres ; aussi les bateaux-dragons circulent-ils avec une extrême vélocité, s'entre-choquent souvent et sont même exposés à chavirer ; mais les Chinois étant bons nageurs, il n'en résulte pas d'accidens, et lorsque pareille chose arrive, les rameurs n'ont rien de plus pressé que de retourner la barque, de la vider et de continuer leur course.

Le sixième mois se nomme Lock-Youit ; on y remarque la fête de Koun-Yame, divinité protectrice des femmes et des enfans, qui se célèbre le dix-neuvième jour ; c'est la seule divinité de cette espèce qu'aient les Chinois. Ils rapportent à son sujet que l'esprit du mal s'étant métamorphosé mainte fois en bête féroce pour exterminer la population, Koun-Yame prit la figure d'un jeune homme, passa un anneau magique au cou du mauvais esprit et le força ensuite à lui apprendre l'art de se revêtir de cent huit formes différentes. Koun-Yame se sert depuis lors de ce merveilleux secret pour être utile à la nation chinoise ; aussi les Chinois lui ont-ils élevé un temple, dans les environs de Canton, où des milliers d'habitans adorent la déesse le dix-neuvième jour de Lock-Youit. On la représente une hirondelle à la main, car elle protége cet oiseau ; aussi les Chinois se gardent-ils bien de tuer les hirondelles, qui apparaissent ordinairement en Chine dans cette saison de l'année.

Au septième jour du septième mois, nommé Tsat-Youit, six déesses descendent du ciel pour se baigner dans les rivières de la Chine, et par ce bain elles en épurent les eaux.

(1) Voir le numéro de juin, page 286.

Cette croyance est tellement accréditée que l'on a bien soin d'aller puiser de l'eau à trois heures après minuit, moment où elle est sanctifiée par les divinités qui viennent s'y baigner et la rendent incorruptible. Les six étoiles des Pléiades, visibles à l'œil, sont précisément ces déesses, suivant l'opinion des Chinois ; quant à la septième, étant mariée, il lui est défendu d'accompagner ses sœurs. On voit ici de l'analogie avec la mythologie grecque.

La saison froide apparait en Chine au huitième mois, nommé Pat-Youit. L'humble Tsinia est la déesse de cette mauvaise saison ; on la fête le quinzième jour du mois, et le peuple brûle en son honneur une grande quantité de papier doré et argenté, afin d'en obtenir protection et bienveillance. Les offrandes consistent en divers gâteaux, légumes, fruits confits et surtout en ignames, qui sont sous la protection spéciale de Tsintia.

Le *Musée* a déjà dit autre part les fêtes du neuvième mois.

Chaque pagode est habitée par une divinité du second ordre, et c'est au vingt-cinquième jour du dixième mois que ces divinités remontent au ciel pour rendre compte de leurs travaux à Djose-Vouck-Chi, la principale divinité. Au quinzième jour de la nouvelle année, les rapports doivent être terminés, et les divinités redescendent ici-bas pour veiller aux affaires de ce monde. Pendant le temps de cette absence, toutes les réparations se font aux pagodes ; les objets du culte sont renouvelés ou mis à neuf ; en un mot on fait des efforts pour recevoir dignement les célestes hôtes. Si par malheur les prêtres ne remplissaient pas exactement ces devoirs, le peuple est persuadé que les plus grandes calamités en seraient la suite certaine. Disons enfin, pour compléter la description des solennités du dixième mois, que les négocians dont les spéculations ont réussi adressent des actions de grâce à Tso-Pack-Sing, divinité qui a beaucoup d'analogie avec le Mercure des Grecs ; le Mercure chinois ne protége pourtant pas les voleurs.

La seconde et la meilleure récolte de riz se fait au onzième mois, le Chap-Yat-Youit, dédié au dieu Tay-Say, qui, comme la Cérès des Grecs, protége les moissons. Des gâteaux faits avec le nouveau riz, ainsi que d'autres mets, sont des présens qu'échangent les amis. La cérémonie religieuse qui a lieu à l'arrivée de cette saison est bizarre : on commence par apporter en offrande au dieu, dans le temple, de grandes terrines de riz cuit ; une partie se répand devant l'idole ; ceci fait, les prêtres s'arment de bambous, et en frappent l'air à coups redoublés pour terminer la cérémonie. Les Chinois pensent apparemment que Tay-Say fait autant de cas du bambou qu'eux-mêmes ; aussi le représentent-ils tenant un bambou dans une de ses mains, tandis qu'il tient dans l'autre une charrue trainée par un buffle ; un seul de ses pieds est chaussé. Les Chinois croient que si ce dieu leur apparaissait en songe avec ses attributs, ce serait un signe certain de mauvaise moisson.

Nous ne pouvons mieux terminer ces notes qu'en y joignant le fragment suivant, emprunté aux journaux anglais.

M. Nathan Dunn, ambassadeur des États-Unis auprès du Céleste-Empire, est aujourd'hui à Londres. Pendant un séjour de onze ans à Canton, il se lia d'amitié avec le célèbre Howqua, le riche chef des marchands hongs, qui, lors du soixantième anniversaire de sa naissance, osa donner à ses amis un diner dont les frais s'élevèrent, dit-on, à la somme incroyable d'un million. Le grand-prêtre du temple bouddhique de Honan, près Canton ; le fameux commissaire Linn lui-même, l'inexorable ennemi des marchands d'opium, comptaient parmi les amis de M. Dunn. Négociant, mais sachant trouver, en dehors de ses affaires, du temps pour s'instruire et pour étudier la civilisation originale au milieu de laquelle il a si longtemps vécu, M. Dunn utilisa les hautes relations qu'il s'était créées pour former une collection aussi complète que possible d'objets d'art, de métiers, d'histoire naturelle, de curiosités, de costumes, de meubles, de produits industriels, etc., etc., de tous les objets matériels enfin qui peuvent représenter la nature, l'industrie ou la civilisation de la Chine. Cette collection, unique dans son genre, occupa tous les instans de loisir que M. Dunn put dérober aux affaires pendant son long séjour à Canton, et, comme on le pense bien, elle lui coûta des sommes immenses.

M. Dunn a transporté sa collection en Angleterre. A Londres, dans Hyde-Park Corner, non loin du palais du duc de Wellington, les promeneurs étonnés ont vu construire, l'été dernier, une véritable maison de campagne chinoise, dont le modèle en petit existe dans la collection de M. Dunn ; c'est là qu'il a logé son musée. Tout l'intérieur du bâtiment, orné dans le goût chinois avec une fidélité scrupuleuse, est occupé par une grande salle longue de deux cent vingt-cinq pieds sur cinquante de large, supportée par des colonnes sculptées qui ont permis de pratiquer sur l'un des côtés une série de petits cabinets, disposés comme sont les chapelles sur le pourtour de nos églises, meublés à la chinoise, et occupés par des personnages de grandeur naturelle. Ici c'est une chapelle bouddhique avec tous ses ornements ; là, la boutique d'un mercier, garnie de tous les articles nécessaires à son négoce ; le marchand fait ses comptes avec un instrument, meuble indispensable de tous les comptoirs chinois : cet instrument ressemble exactement pour la forme au cadre en bois, rempli de tringles de fer espacées et garnies de boules mobiles, avec lequel on apprend à compter aux enfans dans nos salles d'asile.

Le commis est occupé aux écritures ; les flâneurs peuvent fumer et prendre du thé, car on offre du thé à tout venant dans les boutiques chinoises ; un domestique met le couvert pour le diner de son maitre, tandis qu'un mendiant, sur le seuil de la porte, attend l'aumône qu'on va lui donner, ou se prépare, en cas de refus, à faire un vacarme étourdissant avec les bâtons de bambou dont il est armé : il continuera jusqu'à ce que, de guerre lasse et pour se débarrasser de lui, on lui donne quelque chose. C'est la manière de demander l'aumône à Canton. Plus loin, on voit un mandarin de haut rang qui, assis, et la tête découverte en signe de supériorité, reçoit, avec son secrétaire auprès de lui, la visite de deux mandarins de rang inférieur ; ceux-là portent leurs grandes robes de cérémonie et ont leur bonnet sur la tête ; c'est la manière de témoigner son respect à ses supérieurs. Ailleurs, un groupe de lettrés écoutant la lecture des fables d'Esope, sont réunis dans un cabinet d'étude ; on y voit deux bibliothèques, car les Chinois ont tout par paire ; les rayons sont garnis de livres empilés à plat les uns sur les autres avec les titres des livres inscrits sur les tranches. Un petit salon, un boudoir, est occupé par une société de dames en grande toilette avec des fleurs dans les cheveux ; les unes fument, les autres jouent de la guitare, d'autres boivent le thé, que leur présentent des femmes.

L'exposition de cette belle collection a fait événement dans le public de Londres. Les journaux anglais apprennent qu'en quelques semaines on a vendu, à la porte, 65,000 exemplaires d'un catalogue qui forme un assez fort volume in-8°, et qui contient une foule de notices instructives sur les objets exposés.

LA TAUROMACHIE.



L'on a fait beaucoup de descriptions de courses de taureaux, plus ou moins exactes, à des points de vue différens. Presque toutes commencent par des considérations élégiaques sur la férocité de ces jeux sanglans. Notre manière de voir n'est pas la même, et nous partageons là-dessus les idées espagnoles. Nous trouvons que ce spectacle est noble, héroïque, et digne d'un peuple vaillant; il démontre la supériorité du courage sur la force brutale et de l'esprit sur la matière. Cette lutte où le combattant le plus faible est presque toujours vainqueur, et cela par le sang-froid, par l'appréciation juste du danger, inspire à l'âme des spectateurs un sentiment de fierté bien différent du trouble où les laissent les émotions de théâtre. C'est une impression mâle, énergique, robuste, et préférable aux mélancolies romanesques, aux aspirations sans but ou vers des régions inaccessibles, que font naître dans l'esprit du peuple les représentations scéniques, en lui découvrant un monde où il ne doit jamais entrer. Quand Montès vient d'abattre un taureau par une de ces estocades étincelantes, rapides comme la foudre et la pensée, et qu'il est applaudi par des milliers de mains brunes et de mains blanches, il n'est personne qui ne désirât être à sa place. C'est un héros dans la force du terme, et, quoi qu'en puissent dire les poltrons, jouer sa vie sur un coup de dé est une belle chose, que ce soit pour conquérir un trône ou un applaudissement.

Les toreros cependant ne courent pas autant de risque que l'on pourrait le croire; ils sont exercés de longue main, et les accidens sont réellement assez rares : c'est tout au plus si, année moyenne, l'on compte pour toutes les Espagnes un ou deux cas de mort, et une douzaine de blessures ayant quelque gravité. C'est trop sans doute, mais il faut penser que les courses ont lieu pendant six mois, et presque toutes les semaines dans beaucoup de localités. Si l'on marquait ce qu'il y a, en France, d'écuyers, d'acrobates et de faiseurs de tours qui se rompent le cou, l'on arriverait à un chiffre bien plus élevé.

Ferdinand VII, *el rey neto*, grand amateur de courses, avait fondé à Séville un Conservatoire de *toromaquia*, où des élèves choisis étaient dressés, aux frais du gouvernement, à tuer les taureaux d'après les règles de l'art et avec les finesses les plus exquises.

On commence d'abord par exercer les élèves sur un taureau de carton, auquel ils détachent des estocades à

peu près comme lorsqu'on tire le fleuret au mur. Quand ils ont acquis assez de précision et qu'ils touchent fréquemment les bonnes places (derrière les cornes, à la racine du cou, ou entre les deux épaules), on les met face à face dans



l'arène avec de jeunes taureaux de deux ou trois ans qu'on nomme *novillos;* l'extrémité de leurs cornes est garnie de lanières de cuir entrelacées de manière à former une boule, et ils s'appellent, à cause de cela, *embolados.* De cette façon ils ne peuvent faire de mal, et le seul danger que coure le jeune torero, c'est d'être renversé et foulé aux pieds.

Lorsque les élèves sont tout à fait sûrs de leurs coups, ils s'attaquent à des taureaux sérieux; les professeurs sont à côté d'eux pour les soutenir en cas de péril. Après trois ou quatre années d'études, les apprentis toreros sont en état de paraître dans la place. Cependant bien des maîtres célèbres n'ont pas suivi cette route: ils ont d'abord été *banderilleros*, *capeadores*, avant de devenir *espadas*.

Le grand Montès, le digne descendant des Romero, des Martincho, des Pepe-Illo, a écrit un traité spécial où il analyse minutieusement les qualités que doivent avoir les *toreros;* les différentes *suertes* ou *cogidas*, la manière d'agiter la cape, d'appeler le taureau, de se servir de la *muleta*, et toutes les ressources du métier. Plusieurs chapitres sont consacrés à la connaissance et à l'appréciation des taureaux, et ce ne sont pas les moins curieux de l'ouvrage. En effet, de la justesse de coup d'œil du torero dépendent sa sûreté et sa vie. Les taureaux ont des caractères différens et ne se conduisent pas tous sur la place de la même manière: un torero habile, dès les premiers pas que fait une bête dans l'arène, comprend si elle est lourde (*aplomadoa*), ou légère (*de demuchas piernas*), franche ou sournoise, si elle a la vue basse ou longue, chose d'une extrême importance: ces défauts et ces qualités se distinguent à des signes certains ou presque certains pour des yeux exercés comme ceux de Montès et des maîtres célèbres.

Une chose importante, c'est que les taureaux n'aient jamais paru sur la place. Ceux qui ont déjà figuré dans quelque course en qualité de *novillos* sont beaucoup plus dangereux que les autres; ils manquent de *sercillez* (franchise), se défient, se tiennent sur leurs gardes, et mettent à profit leur expérience. C'est par un taureau de cette nature que fut tué le fameux Pepe-Illo.

Un bon taureau de course doit être âgé de quatre ou cinq ans, et avoir été élevé dans un pâturage (*ganaderia*) éloigné de toute habitation humaine, de façon à conserver toute sa sauvagerie. Il doit avoir les jambes sèches, l'épaule large, le fanon développé, les cornes longues, évasées en croissant. Les plus estimés viennent d'Utrera et des montagnes de l'Aragon. On les amène soit au moyen d'une vache qu'ils suivent, soit en les mêlant à de grands bœufs qui ont des sonnettes au cou; des bergers à cheval, armés de lances, les conduisent aux lieux de leur destination en évitant les endroits fréquentés et ne marchant que la nuit. A Madrid, on va les voir la veille de la course, parqués dans un pré qu'on appelle *el Arroyo.* Cette promenade n'est pas sans quelque danger: les amateurs, les dilettanti, qui portent en Espagne le nom d'*aficionados*, observent les gladiateurs cornus, se passionnent pour tel ou tel animal, et tirent des augures favorables ou défavorables pour le lendemain; les défauts et les qualités des taureaux sont analysés avec une sagacité merveilleuse. La nuit même qui précède la course, on les enferme dans des loges formées de poutres, qui s'ouvrent et qui se ferment avec des portes assez semblables à des vannes de moulin. Ils ne sortent de là que pour s'élancer dans l'arène. A travers les interstices des poutres, on harcèle de piqûres ceux d'entre eux qui paraissent d'humeur pacifique, et l'on ne néglige rien pour leur aigrir le caractère. On leur fait des frictions d'acide nitrique, qui les exaspèrent au plus haut degré Chaque taureau porte au cou, piquée dans le cuir par une aiguillete, une touffe de rubans appelée *divisa*, et dont la couleur sert à faire reconnaître le pâturage et l'éleveur auxquels il appartient. La couleur des *divisas* est indiquée sur l'affiche des courses avec les noms des provinces et des propriétaires (1), à peu près comme sur les programmes des courses de chevaux se trouvent indiquées les nuances des casaques que portent les jockeys. Tous les taureaux qui paraissent sur la place dans des localités d'importance secondaire, ne sont pas inévitablement mis à mort. Alors l'affiche mentionne cette particularité dans les termes suivans: *Se lidiaran seis toros, siendo dos de muerte* (on combattra six taureaux, dont deux à mort). Mais, à Madrid, le carnage est complet, et nul taureau ne sort vivant de l'arène. Le nombre des victimes est ordinairement de huit, qui éventrent chacune deux ou trois chevaux avant d'être livrées au fer de l'espada. Cela forme une media-corrida (demi-course). La corrida entière, comme elle se pratiquait anciennement et encore sous Ferdinand VII, aficionado enragé, avait deux actes, et consommait seize taureaux; le premier acte se jouait le matin, et le second *à la tarde* (sur le tard), c'est-à-dire vers les cinq heures du soir. Le second acte est le seul que l'on exécute maintenant devant un immense concours de monde dans le Cirque, que l'on trouve à la gauche de la belle porte d'Alcala, en sortant de la ville. Nous donnons, sur la page en regard, un fac-simile de l'affiche d'une course à Grenade; le fac-simile est de la même grandeur que l'original.

Malgré les récits plus ou moins circonstanciés des voyageurs, il est encore peu de personnes qui se figurent bien nettement la disposition d'une *plaza* et la manière dont les choses s'y passent. Il appartient surtout à un journal d'illustrations, qui peut joindre le dessin à la parole et mettre un croquis sous chaque description, de donner une idée complète de ce spectacle étrange, intéressant au suprême degré, et qui rend bien fades, pour ceux qui ont eu comme nous le bonheur d'y assister, toute espèce de représentations scéniques. Goya, l'admirable auteur des

(1) Nous donnons ci-contre un *fac simile* d'une affiche de combat de taureaux. On en verra la traduction à la fin de cet article.



PLAZA DE TOROS.

LA REINA DOÑA ISABEL II, Q. D. G.

Y EN SU REAL NOMBRE

LA REINA GOBERNADORA.

De las corridas de toros ó novilladas que tiene concedidas al cuerpo de Maestranza de esta capital, se verificará en la tarde del jueves 28 *de mayo (si el tiempo lo permite) la primera de las cuatro de toros que han de celebrarse.*

MANDARA Y PRESIDIRA

LA PLAZA EL ESCELENTISIMO AYUNTAMIENTO CONSTITUCIONAL.

Se lidiarán SEIS TOROS (siendo dos de muerte) de las ganaderías y con las divisas siguientes:

Toros.	*Ganaderías.*	*Vecíndad del ganadero.*	*Divisas.*
Cuatro..	D. Ramon Mendieta..	De Cazorla....................	Encarnada.
Dos.....	D. José Subriel.........	De Santiesteban del Puerto.	Celeste.

LIDIADORES.

Picadores. = Juan de Dios Dominguez y Joaquin Coíto, ambos de Sevilla y nuevos en esta plaza.
Espada. = Francisco Ezpeleta de Cádiz á cuyo cargo estará una lucida cuadrilla de banderilleros.
Sobresaliente de picador. = Francisco Morales.

PRECIOS. *Entrada jeneral* 3 *rs.-Delanteras id.-Tertulias grandes* 60.- *Id. peque˜as* 50.*-Para niños y soldádos habrá medias entradas.*

Se prohibe arrojar à la plaza coza alguna que perjudique á los lidiàdores. Nadie podrá estar entre barreras sino los precisos operarios. El ganado estará en el puente de Cubillas. Los billetes de entrada y demas asientos de preferencia se despacharán por Francisco Martinez en el pilar del Toro el dia antes de la funcion y tres horas antes en las rejas de la plaza.

La funcion empezará A LAS 5 EN PUNTO.

IMP. DE BENAVIDES.

Caprices, était un aficionado exalté : il passait sa vie parmi les toreros et ne manquait pas une course. Il a rendu, sous le titre de *Toromaquia*, dans une suite d'eaux-fortes mêlées d'aqua-tinta, avec cette fougue, cette fantaisie et ce caractère profondément espagnol qui lui sont propres, différentes scènes de courses depuis les Mores jusqu'à son temps, depuis Gazul, le Cid et Charles-Quint jusqu'à l'étudiant de Falces, à Martincho et à l'Américain. C'est à ce recueil, qu'on ne trouve que fort difficilement en France et qui n'existe pas à la Bibliothèque royale, que nous emprunterons nos illustrations. Il serait impossible d'en avoir de plus locales et de plus fidèles.

L'arène est fort vaste ; en général ce drame a besoin de place pour se dérouler, et les petites dimensions d'une place le rendent plus dangereux. Celle de Cadix, une des moins grandes d'Espagne, est redoutée des toreros les plus intrépides : si les taureaux sont légers, ou, comme on dit en argot toromaquiste, de beaucoup de jambes (*de demuchas piernas*), il faut se tenir tout près des barrières ; car on serait facilement atteint. Dans les vastes places, le torero s'est bientôt mis hors de distance ; car le taureau ne court vite que par l'impulsion du premier élan, et il se fatigue bientôt. Les places de Madrid, de Séville, de Jeres, de Malaga, de Valence, que nous avons vues, peuvent contenir dix à douze mille personnes, ce qui fait aisément comprendre quelle doit être la grandeur de l'arène.



Autour de l'arène règne une barrière en planches de six à sept pieds de haut environ, qui s'appelle *las tablas*. Du côté de la place, les *tablas* sont garnies d'un rebord ou cordon de charpente en saillie, qui donne aux toreros poursuivis la facilité de poser le pied pour franchir plus lestement la barrière. Les *tablas* sont éloignées de quatre ou cinq pieds du premier gradin de l'amphithéâtre, de manière à former un couloir par où circulent les gens de service. Les places les plus recherchées sont celles du premier gradin, bien qu'elles soient les plus dangereuses ; car le taureau franchit quelquefois la première enceinte ; on les appelle *asientos de barrera* : c'est là que se mettent les aficionados, comme les amateurs de ballet aux stalles d'orchestre, les jours où danse Taglioni, Ellsler ou Carlotta. Les loges nommées tertulias ou palcos se trouvent en haut, sur le bord du vaste entonnoir formé par le cirque.

Quatre portes sont percées symétriquement dans la circonférence de l'arène : la première, qui se trouve en face de la loge de l'ayuntamiento est le *toril*; c'est par là que les taureaux entrent dans la place. La seconde, en face, est le *matadero*, l'endroit où l'on entraîne les bêtes mortes, où l'on écorche les taureaux, etc. La troisième contient les écuries et le chenil ; et la quatrième, qui fait face à celle-là, donne sur le foyer des toreros ; c'est par là qu'ils entrent et sortent, c'est là qu'ils s'habillent et se retirent, s'ils sont blessés ou contusionnés.

Maintenant que nous vous avons donné une idée du *terrain*, nous allons vous décrire les acteurs.

Tous ceux qui s'adonnent à la toromaquia sont compris sous le nom générique de *toreros* ou *diestros* : il est très-rare que l'on se serve du mot toréador.

Nous n'avons jamais entendu, en Espagne, quelqu'un se servir du mot toreador ni de celui de matador.

Les toreros sont divisés en plusieurs catégories, qui chacune ont une mission spéciale à remplir ; le rôle de chaque acteur est très-nettement arrêté dans cette tragédie.

Le *picador* est celui qui subit la première attaque du taureau ; il est posté à quelques pas de la porte du toril.

Les qualités nécessaires pour être bon picador sont assez nombreuses : la première, c'est d'être excellent écuyer; la plupart du temps, ils ont affaire à des chevaux vicieux, sans moyens, ruinés ou mal dressés; car la plaza de Toros est pour les rosses espagnoles ce que Montfaucon est pour



les rosses parisiennes. — Comme très-souvent le picador est obligé de fournir sa carrière avec un cheval éventré et plus qu'à moitié mort, il faut qu'il excelle dans l'art de soutenir et d'éperonner sa monture. Il faut, en outre, qu'il soit d'une constitution athlétique et d'un certain poids pour résister à l'assaut de l'animal furieux. Le picador est exposé à de fréquentes chutes; son cheval est souvent renversé les quatre fers en l'air. Le talent est de tomber sous le corps du cheval, qui sert de bouclier et reçoit les coups de corne destinés au cavalier : l'arme du picador, ainsi que son nom l'indique, est une lance de six à sept pieds de long, garnie d'un fer de deux ou trois pouces, qui peut piquer et irriter l'animal, mais non lui causer la mort. Pour que la hampe de cette lance ne lui glisse pas dans la main, le picador porte au pouce un doigt de peau. Avec cette lance (*vara*), il doit frapper le taureau à l'épaule gauche et non ailleurs, et la précision de certains picadores est telle, qu'ils remettent plusieurs fois dans le même trou : un coup porté ailleurs déshonorerait le picador et serait regardé comme le plus lâche assassinat. — Le picador, aussitôt que sur le signe de l'alcade le garçon de combat a ouvert les portes du toril, s'affermit sur ses arçons, abaisse sa lance et attend le choc, immobile sur son cheval, dont on a eu soin de bander les yeux. S'il a le bras vigoureux et l'assiette ferme, le taureau passe après avoir pesé sur la lance, et court, emportant à l'épaule une blessure qui ne tarde pas à rayer sa peau noire de filets pourpres, vers le second picador posté le long des tablas, à quelque distance du premier : souvent le taureau, s'il est ce qu'on appelle un taureau clair (*claro*), fonce sur le picador sans tenir compte des piqûres de la *vara*, et fouille à grands coups de corne le ventre ou le poitrail du cheval : cette position est assez critique, car ainsi travaillé, le pauvre cheval ne peut manquer de s'abattre et de tomber sur le flanc. Le picador s'accroche alors aux tablas et se réfugie dans le couloir; ou bien il se couvre avec le corps de sa monture, en attendant que les *chulos* viennent le délivrer, ce qu'ils font en agitant devant le mufle du taureau des capes de couleurs brillantes, dont le stupide et farouche animal se met à poursuivre les plis voltigeans et trompeurs, abandonnant pour cette ombre vaine une vengeance assurée, et qu'un coup de corne de plus aurait accomplie. Le costume du picador mérite d'être décrit : il consiste dans de grands pantalons de peau de buffle, dont les jambes, surtout la droite, qui est plus exposée aux chocs, sont matelassées et garnies de tôle ; dans une veste courte de velours rouge-orange ou bleue, enjolivée de broderies, de boutons, d'aiguillettes, d'ornemens de toutes sortes aux coudes, aux paremens, aux épaulettes, et jusque dans le milieu du dos; — un gilet également brodé; une large ceinture de soie; un chapeau gris à larges bords, tout orné de rubans, et assez semblable à celui de nos forts de la halle, complètent l'ajustement. La selle est haute par devant et par derrière; les étriers, de bois, ont la forme des étriers turcs, et présentent au fond un point d'appui large et solide. — Il faut vraiment que les picadores soient de fer pour résister à des secousses si violentes, à des chutes si rudes. Il est vrai que le sol de l'arène est préparé comme celui du Cirque-Olympique, ce qui diminue le danger. Les picadores les plus renommés aujourd'hui sont : Sevilla, Fabre Rodrigues, Juan de Dios Dominguez, Tonquin Evisto, Antonio Sanchez, Jose Trigo, Joaquin Coito et Francesco Briones, de Puerto-Real; mais Sevilla surtout est sans rival.

Le *capeador* ou *chulo* vient immédiatement après le picador. Le capéador doit être jeune, svelte et bon coureur. Il n'a pour arme qu'un manteau (*capa*) de taffetas ou de percale gommée de couleur brillante, rose vif, bleu clair,



jaune paille, vert pomme, qui puisse attirer facilement l'attention de la bête farouche. Le chulo sert à distraire le taureau, à le faire changer de place, à lui donner le change quand un picador désarçonné se trouve en danger de recevoir quelque coup de corne; cela s'appelle, en style technique, *capear* ou *sacar de capa*; on dit aussi *trastear*. Aucun de ces mots du dictionnaire tauromaquiste n'a d'équivalent ni en français ni dans aucune langue; ils appartiennent exclusivement à l'Espagne, comme les choses qu'ils représentent. Les *suertes* de capa les plus usitées sont la *veronica*, la *navarra el chatre*, les *recortes* et les *galleos*. La *veronica* et surtout la *navarra* s'emploient fréquemment : pour les exécuter, le *chulo* se place droit devant le taureau, l'appelle (*cita*) sur sa *juridiction*, c'est-à-dire le fait sortir de son terrain, tend les bras, et lui secoue sa cape devant les yeux et gagne au pied; dans la *navarra*, l'homme, après avoir agité son manteau sur le mufle de l'animal, fait un saut de côté pour le laisser passer. Ces

exercices brillans et gracieux n'offrent que fort peu de danger; si le diestro est trop vivement poursuivi, il n'a qu'à jeter sa cape derrière lui, la bête furieuse s'en empare, la déchire, la foule aux pieds, la lacère de coups de corne, la jette en l'air, s'embarrasse dans les plis, et se fait des turbans que les marchandes de modes n'ont pas prévus. Ces *suertes* l'excitent et le fatiguent en même temps. Au lieu de courir jusque sur le terrain du *diestro*, le taureau commence à ne plus poursuivre la cape que pendant quelques pas, au bout desquels il revient à sa *querencia*.

Il faut donc quelque chose de plus vif, de plus aigu pour aviver sa colère qui s'éteint. Le moment est arrivé de poser les banderillas.

Quand le quadrille (on nomme ainsi la troupe que tout matador emmène avec lui) n'est pas nombreux, les capeadores font l'office de banderilleros; mais assez souvent *les suertes de banderillas* sont exécutées par des acteurs spéciaux. Elles exigent beaucoup d'adresse, de sang-froid et de légèreté, et pourraient devenir aisément dangereuses. Les *banderillas* consistent en flèches de trois pieds de long à peu près, ferrées d'une pointe à crochet pour s'implanter dans le cuir, et garnies de découpures de papier qui bruissent et papillottent.

Le banderillero va au-devant du taureau, dont il éveille l'attention en choquant l'une contre l'autre ses flèches barbelées. Le taureau sort de son terrain, passe sur celui du banderillero, baisse la tête, *s'humilie* en termes techniques, pour lui donner la cogida; c'est le moment de poser les dards, ce qui s'exécute en étendant les bras au-dessus des cornes, les pointes des flèches tournées en bas et un peu séparées de manière à ce qu'il en entre une dans chaque épaule: si l'animal a été bien manégé par les capeadores, c'est-à-dire si le manteau lui a été jeté très-bas, de façon à l'accoutumer à bien baisser la tête, les *suertes de banderillas* se font avec grâce et sécurité. Elles sont plus difficiles et plus dangereuses quand le taureau tient les cornes hautes. Une appréciation très-juste des dispositions de la bête, du degré de colère et de fatigue où elle est arrivée, de sa légèreté, du côté par lequel le coup de corne lui est plus facile, ce qui se connaît par le mouvement plus rapide de l'oreille, est tout à fait indispensable au banderillero.

Quand le taureau a sur les épaules trois ou quatre paires de banderillas, il est suffisamment préparé à la mort. L'espada, qui jusqu'alors a été spectateur impassible en apparence des divers événemens de la course, son épée à la main, sa muleta sur le bras (espèce de voile rouge fixé sur un bâton), mais qui n'a pas cessé d'observer les qualités, les défauts, les habitudes du monstre écumant avec lequel il va entrer en lutte, s'avance vers la loge de l'ayuntamiento et demande la permission de donner l'estocade. Cette permission accordée, l'espada jette sa montera (sorte de coiffure) en l'air pour montrer qu'il joue son va-tout, et se dispose à sa périlleuse besogne.



Voici, d'après Montès, l'idéal du torero: personne à coup sûr n'en a plus approché que lui.

Le torero doit être doué par la nature de certaines qualités particulières; s'il n'est pas très-rare de les rencontrer réunies dans le même individu, il est du moins peu fréquent qu'elles se déploient dans tout leur éclat.

Les qualités indispensables au torero sont: la valeur, la légèreté et une parfaite connaissance de sa profession. Les deux premières naissent avec l'homme, la troisième s'acquiert.

La valeur est si nécessaire à celui qui veut devenir torero, que sans elle il ne pourra jamais arriver à l'être; mais il faut que cette valeur n'aille pas jusqu'à la témérité et ne recule pas jusqu'à la peur: l'une et l'autre extrémité peuvent attirer beaucoup de malheurs et peut-être la mort. Celui qui sera téméraire, et qui voudra exécuter un coup sans que le taureau soit dans la situation voulue, pour montrer ainsi son courage et son habileté, loin d'arriver à son but, fait preuve de manque de jugement et de peu de connaissances, et par le seul effet du hasard sortira sain et sauf d'une rencontre qui pouvait lui être fatale.

Celui qui, au contraire, laisse passer par crainte le moment opportun d'exécuter la *suerte*, ou ne comprend pas bien sa position, ou ne voit pas arriver le taureau, conséquences de la peur qu'il en a, sera toujours en danger d'être atteint. ses rencontres seront très-périlleuses, le jugement lui défaillant pour éviter le taureau, et ce sera un miracle s'il ne finit pas ses jours sur les cornes de cette bête féroce. Il est nécessaire d'éviter ces deux extrêmes avec soin; la vraie valeur est celle qui vous maintient devant le taureau dans la même sérénité que s'il n'était pas là, et vous laisse assez de sang-froid pour décider sur-le-champ ce qu'il faut faire avec la bête. Celui qui possède cette valeur a la plus importante qualité du torero, et il peut être assuré qu'en y réunissant les deux autres, il jouera avec les taureaux sans le plus petit risque.

La légèreré est une autre qualité tout à fait indispensable à celui qui veut s'adonner à la tauromachie; mais il ne faut pas croire que la légèreté du torero consiste à se mouvoir perpétuellement d'ici là sans tenir un instant en place; c'est un défaut très-grand, et auquel on reconnaît un mauvais torero. La légèreté dont nous parlons consiste à courir droit avec beaucoup de vitesse, à se détourner, à se garer, à changer de direction avec une grande célérité. Il est aussi nécessaire au torero de bien sauter; mais où sa légèreté s'apprécie le mieux, c'est dans les mouvemens qu'il est nécessaire d'exécuter dans les *embroques de corto* pour se préserver des coups de corne (*embroque* se dit de la position où se trouve le diestro vis-à-vis du taureau, et dans laquelle il recevrait un coup de corne s'il n'en changeait).

Celui qui possède cette agilité a beaucoup de chance pour que le taureau ne l'attrape jamais, et il est indispensable d'en être doué pour exécuter avec sécurité les *recortes*, les *galleos*, etc. Il y a une remarque à faire relativement à cette dernière espèce de légèreté. c'est que lorsque

celui qui la possède bien est arrivé, à cause de l'âge, à perdre les pieds, il la conserve longtemps encore de manière à déployer sur l'arène la même supériorité magistrale qu'au temps où il avait toute sa vigueur. Nous en avons des exemples frappans dans les matadores, car nous voyons des hommes qui sont lourds même pour marcher parce qu'ils passent la soixantaine, et qui tuent un taureau avec une légèreté incroyable, exécutant des mouvemens très-rapides, des sauts violens, et usant de leurs pieds avec la même utilité et la même perfection que lorsqu'ils ne comptaient pas plus de trente ans.

Celui qui, avec les deux qualités susdites, s'adonne à la tauromachie, finira par la pratiquer heureusement, à la condition expresse d'y joindre une parfaite connaissance de l'art. Cette connaissance, il est facile de l'acquérir, et elle est si nécessaire, que sans elle l'homme qui ira se placer devant les taureaux deviendra leur victime, même quand il aurait les autres qualités. La valeur sans la connaissance ne lui servira qu'à ne pas chanceler en allant se jeter à la tête du taureau, et la légèreté qu'à le faire blesser plus vite. Par conséquent, la connaissance est la principale qualité du bon torero; elle doit être son guide dans toutes les *suertes*; la valeur lui servant à ce qu'aucune ne le trouble, et la légèreté pour les accomplir avec sécurité et perfection.

La nécessité de connaître à fond les règles de l'art est évidente en faisant cette seule réflexion, que les taureaux ne laissent pas le temps de consulter les livres ni les traités, et encore moins de méditer. C'est pour cela qu'il ne faut se présenter, même devant la bête la plus franche, que bien instruit de tout ce qu'il est possible de savoir; alors, d'un seul coup d'œil, le torero comprendra les habitudes naturelles et accidentelles du taureau, sa classe, ses jambes et la manière dont les *suertes* doivent être dirigées : il connaîtra le moment opportun de les exécuter, et, aidé par la valeur et la légèreté, il les pratiquera avec succès, sérénité et désinvolture.

« Il ne sera jamais bon torero celui qui ne possède pas à la perfection toutes ces qualités; sa vie sera continuellement en péril; il n'exécutera proprement aucune suerte et n'obtiendra pas l'approbation des spectateurs intelligens. Je lui conseille amicalement et avec sincérité de chercher un autre métier s'il est torero de profession, et s'il est amateur, de ne pas se risquer avec des bêtes de plus de trois ans, de les choisir d'une nature franche, et, pour diminuer le danger, de leur mettre des boules ou de leur scier la pointe des cornes. » Tel est l'avis de Montès, et personne n'en peut nier la justesse.

Le costume de l'espada est d'une grande élégance et souvent d'une grande richesse : culotte courte, veste de satin brodée d'or ou d'argent, ceinture et bas de soie, fin soulier, coquette montera; rien n'y manque. Tel de ces costumes a coûté quinze cents ou deux mille francs. Les armes du matador sont une longue épée à la poignée en croix, et la *muleta*, carré long d'étoffe de couleur rouge ajusté sur un bâton. La muleta lui sert à exciter le taureau, à lui donner le change, et surtout à l'*humilier*; c'est-à-dire à lui faire baisser la tête, position nécessaire pour certaines estocades.

Il y a différentes *suertes de muerte* (coups de mort), qui s'exécutent avec quelques variations nécessitées par le caractère et la nature des taureaux. Une des plus usitées est celle qu'on nomme *a toro recibido*. Le matadore se porte en face de l'animal, l'appelle sur son terrain en faisant des passes avec la muleta, et, lorsqu'il fond sur lui, étend entre ses cornes le bras qui tient l'épée. Le taureau s'enferre lui-même, et le torero fait un saut de côté qui le met hors d'atteinte.

L'estocada de vuela pies, dont on attribue l'invention à Joaquin Rodriguez, exige au contraire que le taureau soit complétement immobile; c'est un des plus beaux coups que l'on puisse voir, et lorsqu'il est bien réussi, l'animal tombe aux pieds de l'homme sans avoir perdu une goutte de sang et comme frappé par la foudre. C'est vraiment un spectacle étrange et surprenant de voir l'immobilité de la mort succéder si rapidement à toute cette fureur et à toute cette agitation. Il y a aussi d'autres coups d'un emploi moins fréquent : *l'estocada à la carrera*, *à media vuelta*, *à paso de banderillas*, mais qui servent à varier les courses et sont d'un excellent recours contre les taureaux revêches, poltrons ou malicieux, qui ne se présentent pas avec franchise. Il nous serait difficile de donner à nos lecteurs une idée de ces différens coups, les termes techniques de la tauromachie n'ayant pas d'équivalent dans notre langue, et chaque mot exigeant une périphrase ou un commentaire. La mort immédiate du taureau n'est pas toujours la conséquence de ces estocades : il arrive souvent que l'épée, entrant de haut, rencontre les os et rejaillit hors de la blessure : il faut alors revenir à la charge. Les toreros les plus habiles ne réussissent pas toujours du premier coup. Les estocades produisent immédiatement la mort lorsque, pénétrant entre deux vertèbres, le fer tranche la moelle épinière, ou atteint ce que les toreros appellent la *erradura*. Ce coup tue le taureau, même quand l'épée n'est entrée qu'à moitié. On connaît que l'épée a coupé la erradura lorsqu'elle est entrée obliquement, un peu basse et dans la poitrine; le taureau reste encore quelques minutes sur pied, mais sans force, et tombe bientôt mort, sans répandre de sang ni par la blessure ni par le mufle.

Le torero qui vient d'exécuter ce coup laisse le taureau tout seul, par manière de gentillesse, et salue les spectateurs incertains, qui attendent la chute de l'animal. Quelquefois, lorsque la blessure n'est pas assez profonde pour causer la mort, il faut que le torero ou un chulo agite devant la tête de l'animal la *capote* ou la *muleta* pour l'étourdir et le faire tomber. Alors s'avance le *cachetero*, armé de sa *puntilla*, dont il frappe le taureau derrière la racine des cornes, de façon à traverser la cervelle. Cette opération s'appelle *cachetar*. Certains coups, nommés *golletes*, font vomir beaucoup de sang à l'animal et sont, à cause de cela, peu estimés. Parfois les taureaux sont si lâches qu'il est impossible de les déterminer à faire un pas, ce qui nécessite l'emploi de la *media luna*, espèce de croissant à l'aide duquel on leur coupe les jarrets de derrière : rien n'est plus hideux, et l'on ne recourt à ce moyen qu'à la dernière extrémité.

Les anciens maîtres José Candido, Lorencillo, José Delgado, Romero, renchérissaient encore sur les dangers naturels que présentent les courses. Romero, par exemple, donnait l'estocade de mort, les fers aux pieds, assis sur une chaise, et n'ayant pour *muleta* que son chapeau. El Americano attaquait la bête, monté sur un autre taureau sellé et bridé. Le licencié de Falces se présentait devant l'animal, embossé dans son manteau, c'est-à-dire n'ayant pas les bras libres. Ces coquetteries de témérité sont un peu tombées en désuétude, bien que Montès, dans ses jours de bonne humeur, se permette avec le taureau une infinité de pasquinades qui seraient dangereuses pour tout autre que lui.

Lorsque le *cachetero* a terminé son office, un attelage de mules, pompeusement harnachées, s'élance dans la place et emporte les victimes avec une rapidité éblouissante. Les

trompettes sonnent, les portes du toril se rouvrent, et un autre acteur à quatre pieds vient jouer son rôle sur ce théâtre où nul ne reparait deux fois.

THÉOPHILE GAUTIER.

Voici, comme nous l'avons promis, la traduction de l'affiche dont nous avons donné le *fac-simile*.

PLACE DE TAUREAUX.

LA REINE DONA ISABEL II, QUE DIEU GARDE,

ET EN SON ROYAL NOM,

LA REINE RÉGENTE.

Le soir du jeudi 28 de mai, aura lieu (si le temps le permet) la première des quatre courses de taureaux ou de novillos qui sont concédées au corps de maîtrise de cette capitale.

L'excellent ayuntamiento constitutionnel présidera et dirigera la course.

Seront combattus SIX TAUREAUX (deux à mort), sortant des pâturages et portant les marques que nous allons signer.

Taureaux.	*Pâturages.*	*Pays de l'éleveur.*	*Insignes.*
Quatre.	Don Ramon Mendieta.	De Cazorla.	Incarnat.
Deux.	Don José Subriel.	De Saint-Étienne du Port.	Céleste.

COMBATTANS.

Picadores. — Jean de Dieu Dominguez et Joaquin Coito, tous deux de Séville et nouveaux dans cette place.

Épée. — Francisco Ezpeleta, de Cadix, accompagné de son brillant quadrille de banderilleros.

Doublure de picador. — Francisco Morales.

PRIX. — Entrée générale, 3 réaux. Places de devant, *idem*. Grandes loges, 60 réaux; petites, 50. — Pour les enfans et les soldats il y aura des demi-entrées.

Il est défendu de jeter dans la place rien qui puisse nuire aux combattans. — Personne ne pourra stationner entre les barrières, à l'exception des acteurs indispensables; le parc des taureaux sera au pont de Cubillas. Les billets d'entrée et les places réservées se délivreront, par Francisco Martinez, au Pilier du Taureau, la veille de la représentation, et trois heures avant aux grilles de la place.

La représentation commencera à 5 heures précises.

SURINAM.

LES NÈGRES MARRONS.

Pour savoir quelle est l'origine des nègres libres qu'on appelle *bosch-nègres*, ou nègres marrons, il faut remonter à l'époque de la conquête de Surinam par les Européens, qui vinrent s'y fixer en amenant avec eux leurs esclaves ou leurs noirs, originaires des côtes de la Guinée ou d'Angola en Afrique. Ils conservent toujours les coutumes religieuses et civiles de leur pays natal, ainsi que leur couleur lorsqu'ils ne s'allient qu'entre eux. Leur taille est forte; ils ont les membres gros et forts, la poitrine large et bien développée, le visage et le nez plats, les levres épaisses, les dents belles et très-blanches. Leurs cheveux et leur barbe consistent en une laine cotonneuse, forte, courte et crépue. Dans un âge avancé, ils deviennent gris comme les Européens.

Ces bosch-nègres tiennent donc leur origine de quelques esclaves noirs, que l'on appelle aussi *marrons*, et qui, après s'être soustraits à la domination de leurs maîtres, profitèrent des troubles intérieurs qui régnaient dans la colonie pour échapper à l'esclavage. Ils se fixèrent le long des rivières, dans des forêts et au milieu de marais presque inabordables, dans lesquels il était impossible de pénétrer, et où, sous le commandement de quelques chefs, ils s'étaient retranchés pour se mettre à l'abri des attaques qu'on aurait pu diriger contre eux.

Ainsi leur nombre allait s'accroissant tous les ans; des esclaves fugitifs qui parvenaient à se soustraire à leurs maîtres, se sentaient entraînés vers cette vie de liberté que menaient les tribus de leurs compagnons sur les terrains demeurés vagues à certains points de la lisière de la colonie.

Vers 1650 à 1660, ces marrons commencèrent à inquiéter les colons anglais par des incursions violentes qu'ils firent dans les plantations.

En 1690, ils s'étaient déjà tellement accrus, qu'on estimait leur nombre à environ cinq ou six mille. Aujourd'hui, ils peuvent s'élever à vingt-cinq ou trente mille individus.

Les attaques que ces marrons dirigèrent contre la colonie devinrent si fréquentes, et elles étaient toujours accompagnées de tant d'atrocités, que les issues des plantations étaient devenues en quelque sorte le théâtre d'une guerre continuelle. Dans les années 1730 et suivantes, leur exemple eut pour résultat d'encourager les esclaves des habitations à se révolter à leur tour; les colons ne pouvaient plus y rester en sûreté, pressés entre le double danger qui les menaçait au dedans et au dehors. On se détermina donc à organiser des patrouilles; on envoya contre les marrons de forts détachemens bien armés et bien décidés; mais toutes ces mesures restèrent sans succès, quoique l'on parvînt quelquefois à les disperser, à ruiner leurs habitations, leurs villages et leurs retranchemens, à détruire leurs provisions et à faire des prisonniers. Si rude que fût la guerre qu'on ne cessait de leur faire, et si grande que fût l'ardeur qu'on mettait à les poursuivre, les alarmes qu'ils répandaient n'en continuaient pas moins; les marrons grossissaient chaque jour en nombre, et croissaient sans cesse en audace.

Dans nos premiers articles, nous avons dit quelles luttes les habitans de la colonie eurent à soutenir, à l'origine, non-seulement contre les Indiens mêmes du pays, les flibustiers, les Anglais et les autres ennemis de ces établissemens, mais aussi contre les nègres marrons, qui, refoulés au fond des savanes après s'être échappés des plantations, avaient à la fois à se venger de leurs maîtres et à chercher de quoi subvenir à leurs besoins. Ce fut par des attaques réitérées contre les colons qu'ils satisfirent au premier besoin, et ce fut par des rapines constantes dans les établissemens qu'ils subvinrent au second. Ces attaques furent souvent conduites et ces rapines exercées avec un acharnement et un débordement

de fureur dont l'histoire des peuples sauvages offre seule l'exemple. Nous avons indiqué les guerres terribles que les marrons établis sur les bords de la rivière de Sarameca firent aux colons dans le cours des années 1726, 1728 et 1750. Ces guerres, bien qu'interrompues souvent par des traités, ne se terminèrent pas entièrement par celui de 1750, qui obligeait la colonie à la prestation d'un tribut déguisé sous la forme de présens. La population des marrons, répandue dans la solitude des savanes et des forêts, et s'y développant dans leur société presque aussi farouche que celle des animaux qui partageaient avec eux et leur disputaient souvent les retraites solitaires où ils vivaient, devait se tenir en quelque sorte dans un état permanent d'hostilité, soit contre les tribus ennemies, soit contre les colons; une paix avec ces derniers ne pouvait nécessairement avoir ce caractère de franchise et de stabilité que donnent un intérêt commun et des égards réciproques. Ces égards n'existaient pas; cet intérêt non plus. C'était, de la part des colons, la crainte continuelle des irruptions de ces barbares et la nécessité de se tenir constamment en garde contre les hordes errantes. De la part des marrons, c'était ce brutal instinct de la destruction que réveillait parfois en eux leur propre nature, mais plus souvent cet esprit de révolte dont les animait quelque chef énergique et brûlant de mesurer sa force sauvage avec la force calculée de la civilisation.

Nous avons vu les hostilités se continuer pendant près d'un demi-siècle, c'est-à-dire jusqu'en 1762, avec les marrons de Sarameca et avec ceux d'Ouca sur la rivière de Surinam.

Chacune de ces invasions était précédée d'un mouvement extraordinaire dans les forêts. Des bruits sinistres circulaient dans les savanes; les flûtes de fer y sifflaient nuit et jour, et convoquaient les gens de guerre dans les retraites les plus cachées de ces solitudes. Des conciliabules se tenaient au milieu des marais déserts.

Parfois, au sein d'une nuit ténébreuse, le voyageur égaré dans sa route y eût vu subitement briller des lumières inaccoutumées, et étinceler çà et là des brasiers autour desquels se démenaient, en se découpant sur les flammes, des groupes noirs et tumultueux qui gesticulaient avec force et s'entretenaient avec une incroyable énergie de paroles. Des cris se faisaient entendre sous chaque arbre; des voix partaient de chaque buisson. Par momens, il s'y mêlait des aboiemens de gros chiens; par momens, des sons prolongés de flûtes ou des explosions d'armes à feu, qui de bien loin avertissaient de la venue de quelque bande amie ou alliée. Vous eussiez dit un enfer mystérieux, à entendre ces bruits sans noms, et à voir ces formes étranges qui s'agitaient et se confondaient dans un incompréhensible pêle-mêle. C'étaient les nègres marrons qui se concertaient sur les entreprises guerrières qu'il s'agissait d'exécuter : on s'excitait; on se stimulait de toutes les façons. Chacun apportait le grief qu'il avait à faire valoir contre les hommes blancs.

L'un parlait de la patrie d'où on l'avait enlevé tout petit et qu'il n'avait pu oublier; l'autre rappelait le souvenir de quelque peine grave à laquelle lui ou l'un des siens avait été soumis. Qui remémorait la dureté de ses maîtres et le rude travail auquel on l'avait soumis; qui montrait ses membres où se trouvait encore l'empreinte des fers dont il avait été chargé ou du bâton sous lequel il avait plus d'une fois gémi. Tous avaient un motif de haine à dire, et, par conséquent, une vengeance à exercer. Toutes ces haines et ces vengeances se stimulaient encore par des libations effrénées de dram.

Cela durait plusieurs jours et plusieurs nuits, mais bien loin de toute habitation, afin que le secret de l'invasion à opérer ne fût pas exposé à être trahi. Puis, le plan d'attaque bien concerté, et tous les ordres rigoureusement distribués, on apprêtait ses armes, et l'on marchait vers le point désigné de la colonie où il avait été résolu que l'on transporterait la guerre.

Quelques jours après, il y avait des plantations entièrement détruites, des maisons dévastées par l'incendie, des magasins pillés, du sang et des morts, des ruines et des débris.

C'est que, par une nuit obscure, une nuée de nègres marrons y étaient tombés, la flamme et le fer à la main.

C'est qu'ils y avaient exercé toutes les vengeances sauvages de la barbarie. Les femmes, les enfants, tout avait été égorgé. Tout le sol avait été bouleversé comme si une trombe de feu y eût passé.

Ces dévastations et ces massacres partiels avaient depuis longtemps désolé la colonie; il était impossible d'avoir sans cesse et partout des yeux pour observer et des bras pour tenir en échec la population vagabonde des marrons, qui, se multipliant de tous côtés par des marches rapides, tombaient ainsi toujours sur des points où on les attendait le moins. Alors, voyant qu'il n'y avait pas moyen de les subjuguer ni de les tenir en respect par la force des armes, le conseil de police de la colonie commença à rechercher les moyens de conclure la paix avec eux. Les négociations furent nécessairement d'une extrême difficulté d'abord. Cependant on parvint à atteindre un commencement de succès, et des préliminaires de paix furent conclus et signés, non sans qu'ils eussent eu à surmonter les plus grands obstacles, que les rebelles ne cessaient de susciter de toutes les manières. Ce fut en l'an 1759 que l'accord eut lieu dans les cantonnements des marrons entre leurs chefs et deux députés de la colonie. Cet accord ne fut qu'une trêve ou suspension d'armes. Il portait que les hostilités cesseraient immédiatement entre les deux partis pour le terme d'une année; et, pour assurer cette stipulation préparatoire, il fut admis que, de part et d'autre, on fournirait des otages dont la tête répondit de l'observation de cet armistice. Il fut arrêté, en outre, que, dans le cours de cette trêve, la colonie fournirait aux marrons des présens en signe de la continuation de la paix, et que ces présens leur seraient remis près du fort Armena, comme on s'engageait à le faire dans la suite, de quatre en quatre années, si la paix parvenait à s'établir solidement au delà de la trêve conclue.

Conformément à ce dernier article des préliminaires, le major Meyer fut envoyé avec un fort détachement de soldats, et porta aux marrons les présens convenus.

L'année suivante, au mois de mai, la paix définitive fut conclue par cet officier avec les nègres marrons de Juca.

Deux années après la signature de ce traité, la paix intervint également avec les nègres marrons établis sur le bord de la rivière de Sarameca.

L'existence de ces peuplades affranchies de tout lien et jouissant de la vie libre des forêts, est du plus funeste exemple pour les nègres des plantations. Ceux-ci, livrés à un travail pénible, comparent sans cesse leur vie de labeur et leur position d'esclave à celle des marrons, qui n'ont ni maître à servir, ni d'autre travail à accomplir que celui nécessité par leurs propres besoins, auxquels, du reste, la riche nature du sol et l'abondance de la chasse pourvoient si amplement et avec si peu de peine. Cette comparaison bien naturelle entretient parmi les nègres des plantations un goût d'indépendance qui les porte nécessairement à recourir au moyen de la révolte, quand ils en trouvent l'occasion;

ou, du moins, à se sauver de leurs maîtres pour se retirer au fond des forêts, où ils s'associent en peuplades nouvelles, quand ils peuvent s'y réunir en assez grand nombre.

Il n'est pas rare que l'on trouve, dans les solitudes les plus reculées, quelque nègre isolé qui y a passé des années tout entières, séquestré de toute communication avec les hommes.

Il m'est arrivé un jour, en remontant le cours d'une crique qui serpentait dans une forêt presque impraticable, de rencontrer un de ces nègres fugitifs qui se trouvait en cet endroit depuis trois années. Il n'avait ni femme, ni enfant, ni ami, ni compagnon, et vivait de crabes, de singes, de serpens, de bananes, de tout ce que la nature lui offrait. Il ne s'était aventuré que deux fois dans la ville de Paramaribo, pour y troquer du cacao et du bois contre du plomb, de la poudre et du genièvre. Cet homme vivait là, heureux et libre, comme les oiseaux des arbres et comme les hôtes de la forêt, ne désirant rien de plus que ce que la chasse et les produits du sol lui fournissaient.

Il arrive assez fréquemment que ces nègres fugitifs tombent entre les mains des marrons ou des Indiens, qui les ramènent impitoyablement à leurs maîtres ou aux forts de la colonie, pour toucher la prime fixée comme récompense par les capitulations conclues avec eux.

En général, les traités établis entre les autorités de la colonie et les nègres marrons sont exécutés par ceux-ci avec assez de bonne foi.

Il serait difficile de croire que, parmi les chefs des bosch-nègres, dont quelques-uns sortent à peine de l'esclavage, et dont la plupart n'ont pas de quoi se couvrir, il existe autant d'esprit de rivalité et d'ambition que chez les fonctionnaires européens. Toutes ces petites passions, toutes ces discussions et ces froissemens d'amour-propre, qui semblent être le partage exclusif des peuples civilisés, se retrouvent aussi chez ces hommes de la nature. Leur société sauvage, et en quelque sorte primitive, offre ainsi tout ce spectacle intérieur de luttes et de débats dont nous sommes témoins dans la nôtre. Ils éclatent surtout lorsqu'il s'agit de quelque cérémonie ou de quelque députation. Chacun des chefs veut y avoir le pas et la place d'honneur, et les raisons d'étiquette y deviennent souvent des causes de graves dissensions et de sérieuses inimitiés, qui dégénèrent assez fréquemment en de sanglantes querelles.

Je citerai ici un exemple assez curieux d'une de ces disputes de préséance.

Un jour il était question de partir pour aller recevoir les présens à l'un des forts ou postes de la colonie. Une discussion s'éleva entre le sous-major-granman et le fiscal, pour savoir lequel des deux se tiendrait à la droite du granman.

Chacun prétendait à la place d'honneur et refusait de la céder à l'autre. Les choses en vinrent au point qu'on craignit un combat entre les deux rivaux, et que toutes les représentations du gouvernement eurent la plus grande difficulté à l'empêcher.

Il fut enfin décidé qu'on se rendrait à la ville et qu'on se soumettrait à la décision d'un conseil de bourgeois. Celui-ci prit gravement connaissance de l'affaire, et, après avoir entendu les deux parties, et mûrement pesé les réclamations de l'une et de l'autre, décida que, lorsque la députation viendrait au fort ou dans toute autre cérémonie, le sous-granman marcherait à la droite du granman, et le fiscal à la gauche. Rarement, sans doute, les questions de préséance dans nos cours européennes furent l'objet d'une discussion plus grave et plus difficile.

Je parlerai maintenant de la manière dont ces récompenses ou présens sont remis aux marrons en vertu des capitulations.

Dès huit heures du matin, deux conseillers et députés commissionnaires, un clerc juré, un teneur de livres et un caissier, avec une escorte militaire, se réunissent sous une loge de tamarin.

On ne tarde pas à apercevoir les bosch-nègres ayant à leur tête leur granman. A sa gauche marche le major fiscal; à sa droite, le capitaine sous-granman. Il est suivi de tous les capitaines de villages ou combés.

Aussitôt la députation se place au-devant de la loge pour attendre l'arrivée des bosch-nègres, et, après les formalités usitées dans ces sortes de cérémonies, pendant lesquelles les nègres montrent beaucoup de hauteur et semblent même vouloir faire regarder comme une faveur leur consentement à conclure un nouveau traité, on les introduit sous la tente, où sont étalés les présens suivans:

Un habit de capitaine galonné; un chapeau rond, *idem*; trois fusils de chasse; trois petits barrils de poudre de vingt-cinq livres; cinquante livres de dragées; soixante pierres à fusil; treize houes; treize haches; huit couperets; vingt sabres; une pierre à aiguiser; cinquante couteaux de matelots; neuf rasoirs; huit paires de ciseaux; vingt boîtes à fusils et briquets; une hache de menuisier; une hache de charpentier; quarante-huit gallons de dram; deux pièces de faïence, dite platille royale; vingt miroirs; cinq livres de colifichets; vingt-trois livres de coraux; une robe de chambre; une pièce de coton blanc; une pierre salaporis; trois pièces de vriesbe bont; une demi-pièce de toile d'Osnabruck; une demi-livre de fil; cinq pièces de mouchoirs; un petit rouleau de toile de Flandre pour trois hamacs; cent aiguilles; cinquante hameçons; huit pots de fer; trois pelles; un tonneau de sel; une seringue; dix pièces de savon; une lancette; un lavabo.

Après que plusieurs d'entre eux ont scrupuleusement examiné ces présens pièce par pièce, ils en viennent faire le rapport à leur granman. Alors ils forment entre eux une espèce de conseil. Quelquefois la délibération est très-animée; quelquefois même on les a vus, dans leur mécontentement, s'éloigner et traverser la rivière, comme s'ils voulaient s'en retourner. Mais on les adoucit ordinairement en leur promettant que, la prochaine fois, les présens qu'ils mentionneront dans le nouveau traité seront plus beaux. Ils finissent enfin par accepter; mais ce n'est pas sans peine, et sans avoir fait des observations désagréables ou même des menaces, que la députation est obligée de souffrir, à cause de sa faiblesse et des dangers qu'elle a à craindre de pareils voisins.

Quand tous ces préliminaires, qui, au fond, ne prennent leur source que dans l'intention de faire acte d'autorité, sont terminés, le granman et ses deux officiers prennent place devant une table, et alors une nouvelle discussion s'engage sur les présens, sur les endroits où les nègres marrons peuvent commercer, débarquer ou séjourner en liberté lorsqu'ils viennent à la ville, de leurs villages ou combés, lesquels se composent de misérables huttes éparses dans les bois, au bord des criques sur lesquelles ils jettent des ponts ordinairement gardés par un de leurs hommes, et le plus souvent au milieu des marais; et enfin sur le renouvellement des otages; car ils ont toujours dans leur camp un blanc qui est garant de la paix conclue. Ils s'engagent aussi à livrer aux autorités de Surinam tous les nouveaux marrons qu'ils pourraient découvrir, ou qui, échappés des plantations, viendraient chercher à s'établir parmi eux. Après quoi on se sépare jusqu'à l'année suivante.

BENOIT.

MERCURE DE FRANCE.

(DU 15 JUILLET AU 15 AOUT.)

Le Jardin des Plantes a reçu plusieurs animaux vivans.

Celui de ces animaux qui offre le plus d'intérêt est une girafe, dont la taille, de quatre mètres environ, se trouve inférieure, il est vrai, à celle qu'a maintenant acquise l'individu que le Jardin des Plantes possède depuis 1827. Mais cette dernière n'était pas alors plus grande, et l'on peut espérer que la girafe dont nous annonçons l'arrivée atteindra et dépassera même les dimensions de sa compagne.

La vieille hôtesse du Jardin des Plantes a fait un assez mauvais accueil à la nouvelle venue et n'a pu encore se familiariser avec elle.

Après la girafe, il faut citer immédiatement une grande antilope, qui porte le nom d'Algazelle. Sa taille est celle d'un âne; elle porte des cornes noires, aiguës, recouvertes, à leur moitié inférieure, de dépressions en forme d'anneaux, et lisses à leur autre moitié: elles sont longues d'un mètre environ, et décrivent en arrière une légère courbe dans un parallélisme parfait.

Ces armes dangereuses, que rend plus redoutables encore un naturel sauvage, sont terminées chacune par une sphère de bois que l'on y a fortement fixée, afin de les rendre moins terribles. La tête est blanche, avec des taches d'un gris foncé sur le front; le cou et le poitrail sont d'un fauve foncé, le dos et les côtés du corps fauve clair, les jambes et le ventre blancs.

Une jeune lionne, deux hyènes rayées, un chat d'Égypte de très-grande taille, ont pris place dans les loges des animaux carnassiers, auprès desquels se voit depuis quelque temps un guépard ou tigre chasseur. Il provient d'un cadeau fait, il y a quelques mois, par le docteur Clot-Bey. Son extrême douceur permet de lui donner pour habitation, pendant le milieu du jour, un parc fermé par un treillage en bois, au-dessus duquel on a tendu un filet.

Quelques oiseaux, enfin, font partie de la nouvelle collection. Ce sont d'élégantes grues ou demoiselles de Numidie, au plumage gris et noir; des pintades à joues bleues, et dont les nombreuses petites taches du plumage sont d'un jaune citron; puis des oies d'Égypte, remarquables par leur mutisme et par la teinte brun-foncé de leur livrée.

— Le docteur Auzoux, si connu par ses travaux d'anatomie clastique, a présenté à l'Académie des sciences et à l'Académie de médecine l'anatomie du *hanneton*, grossi douze fois. Des applaudissemens ont accueilli cette belle préparation, qui jette sur l'enthomologie un jour nouveau, et qui en rend l'étude désormais simple et facile. Il est bon, du reste, de rappeler à ce sujet la circulaire adressée par M. le ministre de l'instruction publique à MM. les préfets. « Il résulte, dit-il, d'un rapport de l'Académie de médecine, que M. Auzoux a donné à ses préparations un degré de perfectionnement qu'il n'avait pas encore obtenu; qu'elles sont d'une utilité réelle pour l'enseignement; que, dans un assez grand nombre de cas, elles tiennent lieu de cadavres pour les études anatomiques; que l'étudiant en médecine, avant de se livrer aux dissections, peut facilement, à l'aide de ces pièces, apprendre déjà, d'une manière générale, les formes et les rapports de la plupart des organes, et que, plus tard, il peut encore revoir, sur ces pièces artificielles, les parties de la science qui s'oublient le plus facilement. L'Académie a exprimé le désir que les préparations de M. Auzoux pussent être placées dans les écoles secondaires de médecine et dans les autres établissemens publics, soit pour aider et abréger l'étude de l'anatomie, soit encore pour servir à apprécier les connaissances des candidats qui aspirent aux grades délivrés par les jurys médicaux. D'après ces considérations, monsieur le préfet, je crois devoir vous inviter à appeler l'attention du conseil général de votre département, ou du conseil municipal du chef-lieu, sur les préparations d'anatomie clastique de M. le docteur Auzoux. L'administration sera disposée à allouer les sommes qui pourraient être votées, soit au budget départemental, soit au budget municipal, pour l'acquisition de ces préparations, qui seraient placées dans les bibliothèques et dans les musées, et mises à la portée des praticiens, des élèves et des hommes qui se livrent à l'étude des sciences naturelles. »

— Nous avons sous les yeux le *Monument Molière*, poëme de M. Alfred Desessarts, qui a obtenu cette année, au concours de l'Académie française, une médaille d'or comme distinction particulière. C'est une œuvre fort remarquable et qui renferme beaucoup de beaux vers.

— Sous le titre de *Paquerettes*, M. Prosper Mestre Huc a publié un charmant recueil de poésies. Depuis longtemps M. Mestre Huc s'est placé d'une façon avantageuse parmi les jeunes poëtes qui cultivent, en province, l'art pour lui-même. Il faut citer surtout, parmi les petits poëmes que contiennent les *Paquerettes*, *le Désert*, *l'Ame du Purgatoire*, *Sainte Marie d'Orbon* et les *Vers à Jasmin*.

— M. Langlois, à qui l'on devait déjà le magnifique panorama de l'*Incendie de Moscou*, vient de livrer à la curiosité publique la *Bataille d'Eylau*. On ne saurait voir rien de plus admirable que cette scène, où l'illusion est poussée jusqu'à ses dernières limites. L'œuvre de M. Langlois réunit à la fois les plus merveilleux secrets de la peinture, de l'optique et de la perspective.

— Des rapports d'un grand intérêt ont été lus dans la dernière séance de l'Académie des sciences sur les procédés d'embaumement, chez les anciens et les modernes. Nous extrayons les passages qui suivent d'une lecture faite par M. Marchal :

« Les médecins sont aujourd'hui, par rapport à l'embaumement, dans cette alternative : s'ils embaument par l'ancienne méthode, on les accuse de hacher le corps humain; s'ils embaument par la méthode nouvelle, on les fait condamner comme contrefacteurs. Il y a là une situation tout à fait singulière pour les médecins, et une atteinte à la vérité.

» Il y a trois sortes de systèmes : embaumement par immersion, par incision, par injection. (Je ne tiens pas compte des procédés exceptionnels.) Le procédé égyptien consistait essentiellement à immerger le cadavre dans le natrum. Les passages d'Hérodote relatifs à ce procédé sont très-connus. Ils ne sont pas précis, et la description de Rouelle interprète plutôt qu'elle ne reproduit les indications du père de l'histoire. Après Hérodote, on a coutume de citer Plutarque, comme s'il avait vu par lui-même, et l'on explique les dissemblances de sa version par son ignorance supposée de la langue égyptienne. Rien cependant, dans les œuvres de Plutarque, ne fait supposer qu'il ait voyagé en Égypte, et les auteurs compétens, Dacier, par exemple, sont fortement portés à croire le contraire.

» Du temps de Paré et du temps de Dionis, on embaumait par incision. Les membres étaient divisés dans toute leur longueur, et imprégnés de poudres aromatiques, dont on remplissait aussi les cavités splanchniques. On aura une idée des résultats négatifs de cette méthode en lisant le chapitre de Paré, et le procès-verbal du citoyen Lenoir, sur la violation des tombes de Saint-Denis. On verra, par exemple, comment Louis XIV, parfaitement embaumé suivant cette méthode, fut trouvé dans un état de putréfaction liquide, tandis que Louis XV, que l'on avait simplement couvert de sel, était bien conservé. Depuis M. Boudet, on emploie le sublimé à la place des simples poudres aromatiques. La méthode ainsi modifiée est parfaitement efficace, mais elle nécessite des délabremens; et, à efficacité égale, l'injection doit être préférée.

» Aucun médecin ne peut ignorer que l'emploi de la momie fut pendant longtemps un préjugé thérapeutique. La consommation qui se fit de cette détestable drogue donna lieu à une nouvelle branche de commerce. Des juifs entreprirent d'embaumer tous les corps qu'ils purent se procurer. Voici le procédé suivi par l'un

de ces traficans, procédé rapporté par A. Paré, d'après Guy de La Fontaine, médecin du roi de Navarre, qui revenait d'Égypte :

« Il vuidoit le cerueau et les entrailles, » et faisoit de grandes incisions au pro- » fond des muscles, et après les remplis- » soit de poix indée, appelée asphaltite, » et prenoit des vieux linges trempez en » ladite liqueur, et les posoit dans les- » dites incisions, après bandoit chacune » partie séparément : et estant ainsi ban- » dez, enveloppant tout le corps d'un » drap trempé semblablement en ladite » liqueur; lesquels ainsi accoutrez, les » mettoit en certains lieux où il les lais- » soit confire deux ou trois mois. »

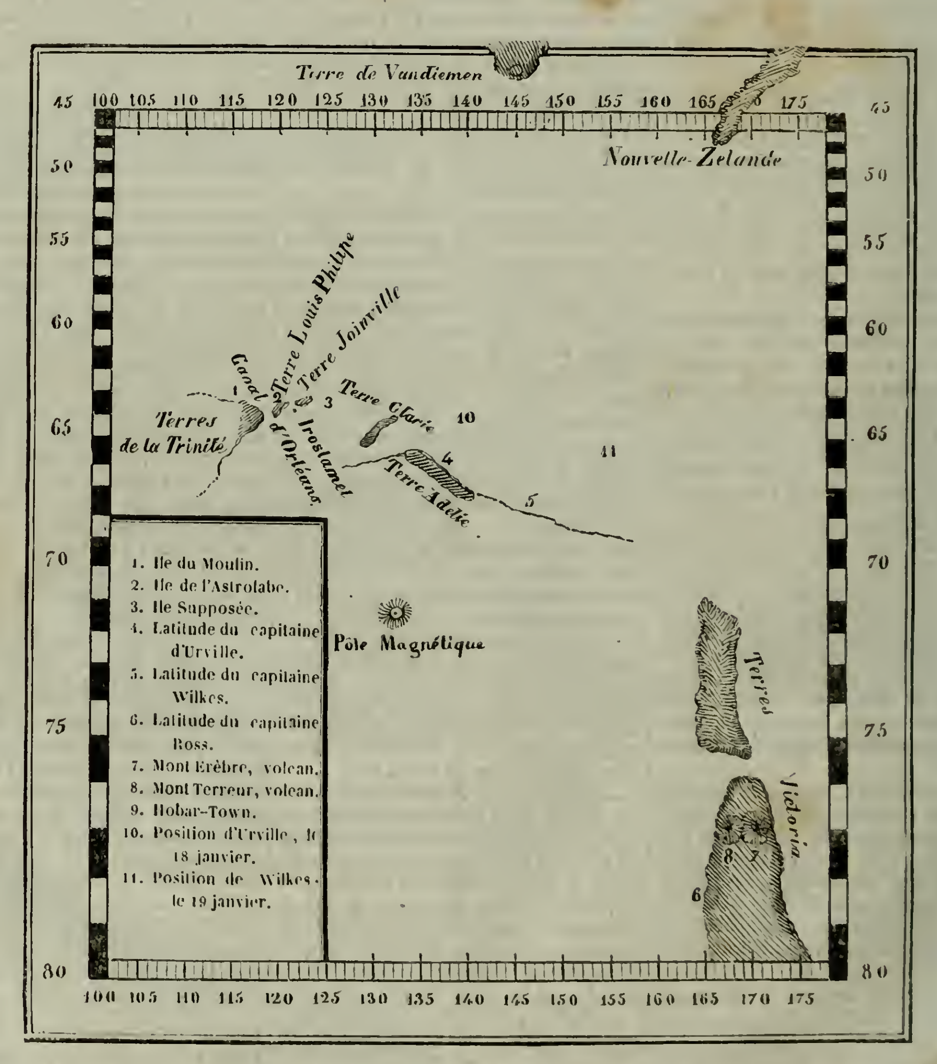
« Depuis quelque temps les journaux italiens parlaient d'une méthode miracu- le même liquide dans la cavité abdominale. leuse employée par le docteur Tranchina pour conserver les cadavres. Chacun avait le plus grand désir de savoir quelle était la substance qui s'opposait avec tant d'efficacité à la corruption des corps. Ce désir a été satisfait; M. Tranchina vient de déclarer publiquement, à l'hôpital de la Trinité de Naples, que la substance dont il se sert avec tant d'avantage depuis plusieurs années est l'arsenic.

» Toute l'opération consiste dans l'injection par l'artère carotide gauche, au moyen d'une seringue, d'une solution de deux livres d'arsenic coloré avec un peu de minium ou cinabre, dans vingt livres d'eau de fontaine, ou mieux encore d'esprit-de-vin. S'il y a des signes d'un commencement de putréfaction des intestins, il faut, à l'aide d'un trocart, introduire En employant l'esprit-de-vin, toutes les parties du cadavre conservent beaucoup plus longtemps leur fraîcheur et cette fermeté qui est nécessaire pour les préparations anatomiques.

» Tel est le procédé au moyen duquel un cadavre peut être maintenu pendant plus de deux mois sans odeur ni altération; il conserve sa fraîcheur, sa flexibilité et sa couleur naturelle. Ensuite il se dessèche, durcit, prend une couleur obscure et se maintient dans cet état pendant de longues années.

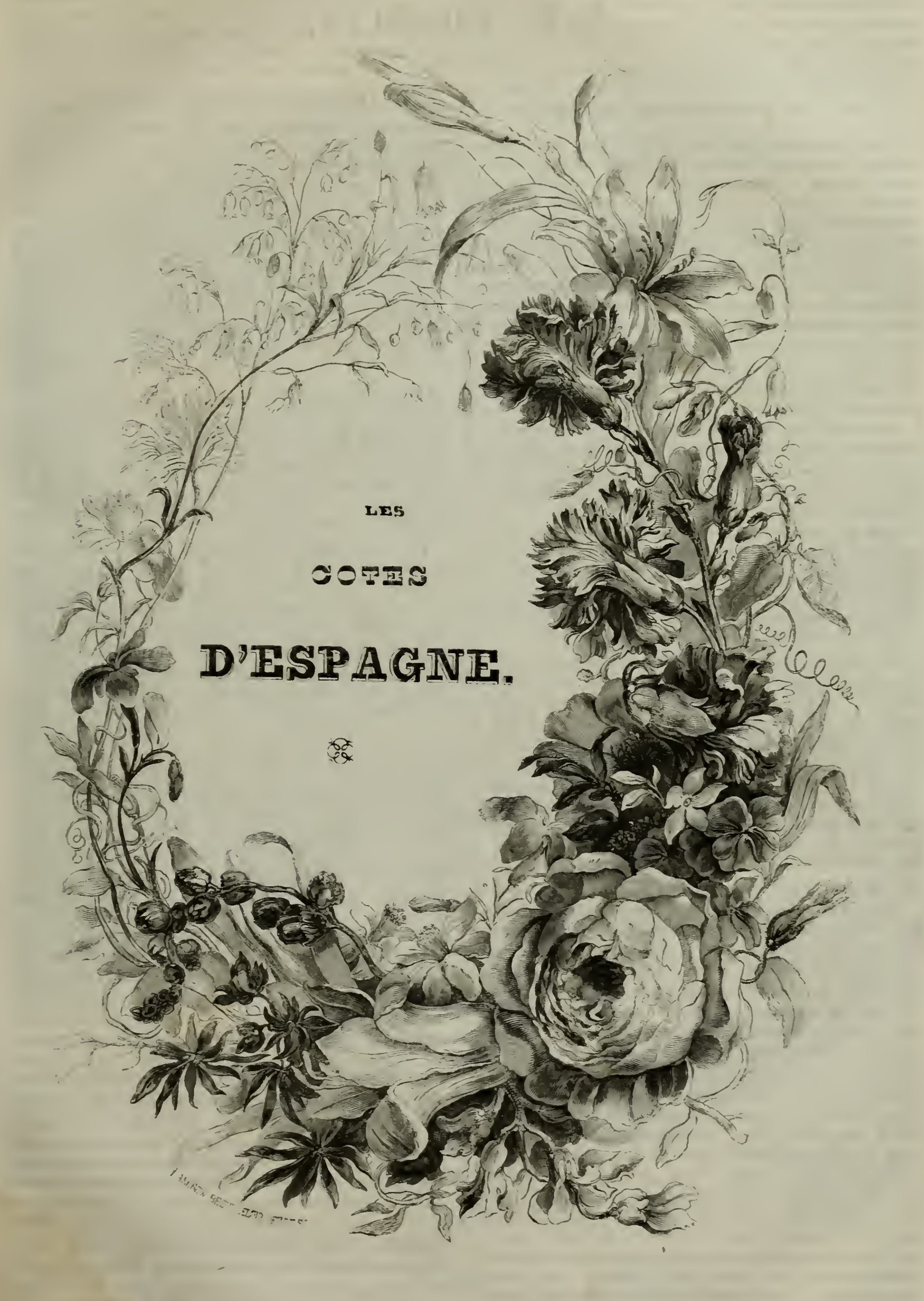
» M. Tranchina a aussi essayé de combiner l'arsenic à la préparation ordinaire des injections, qui, comme on le sait, se solidifie en se refroidissant; il a injecté ainsi le cadavre d'un enfant, qui s'est parfaitement conservé. »

Le rédacteur en chef, S. H. BERTHOUD,
Le directeur, F. PIQUÉE.



Cette Carte fait partie de la Notice sur les trois voyages de découvertes au pôle austral, pag. 333.

IMPRIMERIE DE HENNUYER ET TURPIN, RUE LEMERCIER, 24, BATIGNOLLES.


LES
COTES
D'ESPAGNE.

A M. FRANCIA.

A bord du *Tage*, 24 novembre.

Savez-vous, mon cher peintre, que c'est une longue lettre qu'il me prend envie de jeter pour vous aux chances de l'Océan, et je n'ai pas même à vous y parler d'une tempête, le début indispensable des voyageurs! Ma traversée de Malaga à Almeria a été bonne et favorisée par un vent céleste. Ce qui m'enchante surtout, c'est que je suis sur un navire français, et que la cuisine se ressent de la civilisation et de l'idiome de mon cher pays. Nous avons un chef qui sait cuire à point un filet de bœuf, et notre huile vient de Marseille. Quelle joie pour un élève de Brillat-Savarin, qui ne voyait filtrer jusqu'ici sur tous ses plats que l'huile rance et fétide d'une lampe d'auberge à trois becs! Pardonnez-moi ma sensualité; mais j'ai vu le moment où j'embrassais le cuisinier!

Le sort en est jeté; nous venons de faire un bail maritime avec le navire *le Tage*, bateau à vapeur sorti des chantiers du Havre. C'est lui qui se charge, après Dieu, de nous transporter à Almeria, à Carthagène, Alicante, Valence et Barcelone.

Pour un peintre de marine, nous n'en avons pas d'autre que celui du bâtiment. Il est en ce moment-ci occupé à peindre une cage à poulets dans le plus beau vert de mer possible. Cette cage me fait songer aux sublimes fresques que nous peignions tous les deux dans ma cuisine, où je garde précieusement deux vagues de vous.

Ce matin, en nous éveillant, nous pouvions voir les montagnes qui forment l'anse naturelle d'Almeria, qui n'a point de port; elles s'étendent à gauche, en forme de phoques de neige, avant la Roquette, village fameux par ses chargemens de plomb. Le calme était si grand, malgré la saison, que nous avons remarqué des dauphins et des souffleurs, qui nous faisaient l'honneur de suivre le bâtiment comme les tritons de Rubens escortant celui de Marie de Médicis. Les sauts perpendiculaires de ces souffleurs ont quelque chose de fantasque; ils s'élancent de l'eau comme une fusée, et retombent dans la mer près de leurs femelles avec un clapotement criard.

Almeria se présente à l'œil avec une coquetterie pittoresque. Elle est construite en amphithéâtre. Les tours crénelées de l'Alcazaba, sa forteresse, écharpe mauresque dont elle s'ajuste les plis avec grace; ses maisons blanches, basses et grillées, ses palmiers aux plumets roux et verts, ses fenêtres, ses rues, tout concourt à conserver à la ville l'aspect oriental, auquel les petits enfans eux-mêmes, qui portent la calotte rouge et la fustanelle blanche, ajoutent encore. Je vous ai dit qu'Almeria n'avait pas de port; en revanche, rien ne serait si facile que de lui en faire un. A sa droite, en sortant de son bassin, le regard rencontre le mont Saint-Edme, derrière lequel je viens de voir dans la même journée un lever et un coucher de soleil dignes de Claude Lorain. Vous ne pourriez vous faire une idée de ces teintes suaves, tour à tour bleuâtres ou pourprées, qui colorent, en Espagne, ces deux hymnes distinctes du jour: ce sont des vapeurs où le rubis, l'opale et l'émeraude se confondent. Les ombres éparses sur les monts ont l'air d'un grand voile de cendres, et, quand vient le soir, le soleil s'éteint dans d'immenses bandes oranges tachetées çà et là d'un bleu cobalt. Les premiers costumes qui frappent les yeux dès l'entrée d'Almeria vous font pressentir Valence. Représentez-vous de grands gaillards bien découplés, avec le chapeau pointu pareil à celui d'un magicien, et sous lequel passent deux cornes de mouchoir; un large caleçon blanc et plissé retombe jusqu'à leurs genoux; les jambes de ces hommes sont nues, et leurs sandales de corne ressemblent aux *alpargatas*; ils portent la veste sur l'épaule, l'écharpe de soie autour des reins; leur chemise est à jabot, et leur gilet de velours est composé pour l'ordinaire de pièces de monnaie, dont les plus fashionables se font des boutons. Quelques-uns portent des bas blancs, avec les fameuses jarretières à devises, et la couverture de laine (*manta*) qui complète cet habillement plein d'élégance. Ajoutez à cela un teint d'Afrique et des yeux noirs comme ceux du diable, et demandez-vous si ces gens-là ne sont pas Arabes. Par suite de mon malheureux penchant pour les croquis, j'en ai dessiné plusieurs dans la rue; c'est vous dire que plus d'une fois j'ai été suivi, harcelé, pressé par cette population de mendians. Ces insectes vivans grouillaient près de moi, et j'avais beaucoup de peine à les écarter.

Le consul français d'Almeria, M. Capito, m'a reçu avec beaucoup d'affabilité. Cette visite faite, je suis allé voir la cathédrale, qui n'a rien de remarquable, si ce n'est un portail assez orné du côté de la plaza, et un tombeau d'évêque à l'intérieur, dans une chapelle. La fureur de reblanchir est telle qu'ils ont badigeonné l'extérieur du temple, à l'instar des maisons d'Alger. Les dorures et les grilles du chœur sont cependant assez riches. Après avoir longé la rue de Pizarre, nous nous sommes trouvés vis-à-vis de l'Hôpital, édifice très-ordinaire; San Francisco, couvent désert à cette heure, et San Domingo n'ont rien de plus attrayant. Quelques chulos exerçaient des chevaux andalous par la ville. Les fontaines en sont jolies et en assez bon nombre; on sent que le Maure a passé par là. En revanche, la pauvreté d'Almeria est excessive; les mendians courent après vous par les rues, dont une foule de porcs attachés par la patte devant les maisons, des chats étranglés et des immondices, font un aspect repoussant au premier coup d'œil. Peu à peu cependant on trouve quelque charme à l'amas de ces toits sur lesquels grimpe la vigne, à la solitude de ces cours blanches où le figuier tord ses bras. Les remparts forment un prospect ravissant sur la mer; de leurs bastions crénelés on peut apercevoir tout le mouvement du port et tout le commerce de cette cité, qui n'est après tout qu'un banc de sable. Almeria est, on le sait, célèbre par ses mines de plomb.

Almeria fait rêver à Boabdil. Voyant, en effet, qu'il ne pouvait conserver son trône précaire qu'au prix d'une lutte continue et sanglante, Boabdil se décida à quitter Grenade, la capitale de son empire, et alla fixer sa cour dans la ville d'Almeria, qui lui était entièrement dévouée et rivalisait avec Grenade pour la splendeur et l'importance. En cela, il ne fut point approuvé par sa mère Ayxa, cette Spartiate du temps des Maures; elle lui fit observer avec le sourire du dédain qu'un prince qui n'est pas maître de sa capitale n'est pas digne du titre de monarque (1). Chassé d'Almeria

(1) *Histoire de Grenade*, d'après Washington Irving.

par son oncle, Boabdil se réfugia à Cordoue. Détesté par les Maures comme un apostat, il savait qu'aucune forteresse, aucun château du royaume ne lui ouvrirait ses portes : il ne lui restait donc d'autre parti à prendre que de chercher un refuge chez les chrétiens. Le cœur oppressé, il tourna la tête de son cheval vers Cordoue. Après avoir traversé ses propres États comme un criminel poursuivi par la justice, il arriva à Cordoue accablé de tristesse. Il prévoyait sa ruine et celle de Grenade ; le turban pâlissait devant la croix. Quelques mois après, et même avant la reddition de Grenade, Boabdil n'était plus dans l'Alhambra que l'humble esclave des monarques chrétiens.

C'est donc une ville arabe qu'Almeria, une ville contemporaine du Maure. Ses rues étroites ont vu les mulets du roi Chico ; sa baie a reçu ses soupirs ; sur ces remparts aujourd'hui muets, ce fils révolté contre son père a pleuré ses péchés devant Allah. Ce drame admirable de la conquête de Grenade a laissé ici une empreinte mélancolique. Ainsi se venge le céleste maître des empires ; le bruit de l'offense de Boabdil a été effacé par le bruit du châtiment.

Nous avons à bord plusieurs naufragés d'un brick marchand de Rouen, *l'Irma*, capitaine Bouchard. Son navire a été construit à la Meilleraye. Il était chargé de tonneaux, de marbre, de garance et de diverses autres marchandises. Sorti de Marseille, il a fait voie d'eau, et est venu échouer à quatre lieues d'Almeria, dans l'ouest du cap de Gat. Au moment où on a mis les chaloupes à la mer, les gens d'Almeria, sous prétexte de sauver le bâtiment, lui ont volé ses agrès en un clin d'œil ; ils ont brisé les panneaux et n'ont laissé dans le vaisseau que ce qui était trop lourd à emporter. Il ne reste au capitaine que sa longue-vue et sa montre. Il vient de me communiquer son rapport, en me racontant que sur la côte d'Oliva, près Valence, un autre capitaine échoua, il y a quelques années, poussé contre les récifs ; son vaisseau fut mis à nu par *ces sauveurs* obstinés ; il était évanoui ; on le crut mort, on le dépouilla ; puis il y eut autour de lui un grand conciliabule. Un Catalan s'approcha de lui, et se mit en devoir de lui couper l'index pour avoir sa bague. Le capitaine eut le courage de se taire pendant cette cruelle opération ; il dut la vie à ce silence ; car il était environné de gens plus féroces mille fois que les *barateros* de Cadix. Le capitaine Bouchard n'a pas eu le doigt coupé, mais il a été trop secouru dans ce sauvetage ; il reste à peine quelques chemises à ses marins. Ces pauvres gens font pitié ; presque tous sont Normands, et comme tels préférant le cidre aux vins d'Espagne. Le capitaine leur a fait boire aujourd'hui du vin de France, et ce soir, en dérapant l'ancre, nos matelots, pour les consoler, leur chantaient la *Normandie* de Bérat.

A bord, 25 novembre.

C'est une vie nouvelle et qui ne peut manquer d'avoir un attrait inexprimable pour tous ceux qui aiment la variété et le mouvement, que ma vie actuelle sur ce bâtiment, mon cher peintre ; chaque soir nous nous endormons aux bruits de la vague, aux senteurs de la brise, au parfum exquis des cigares dont Gibraltar a rempli nos poches ; et les blancheurs de l'aube à peine descendues sur le paysage, notre navire jette l'ancre chaque matin devant une anse espagnole. Hier j'interrompais cette lettre à Almeria, et je la reprends aujourd'hui pour vous à Carthagène.

Carthagène, pour que vous le sachiez, était autrefois le plus magnifique port de l'Espagne ; Cadix n'est qu'une rade ; Carthagène, véritable port, présente la forme d'un cœur. Son entrée est défendue par l'île d'Escombrera, le point que vous verriez fumer d'ici dans le brouillard, mais qui se dessinera bientôt plus nettement sous les lames d'un beau soleil que nous promet le pilote du port : ce rempart de l'île d'Escombrera met Carthagène à l'abri de la violence du vent et des vagues. De là, sans doute, ce joli petit couplet cadencé que chantait tout à l'heure une jeune fille en nous reconduisant à bord :

« Carthagena del Levante
» Puerto de mar venturoso,
» Descanzo de los navios
» Y de la gente reposo ! » (1)

Ce *reposo* des navires poussés en ce lieu par tant de fortunes diverses présente en effet un bassin unique, plus large encore que long : le capitaine du brick naufragé a tenu à le mesurer devant nous : l'expertise lui a donné 640 pieds de large, 700 pieds de long et 36 de profondeur. Il fallait voir le digne homme se frapper alors les mains de joie, en sa double qualité de Français et de Normand, et s'écrier avec un orgueil de géomètre :

— Le bassin d'Ingouville a 753 pieds de long, monsieur !

Pour moi, qui tiens peu aux calculs géométriques, je me contentais d'examiner ces chantiers jadis si beaux, et si déserts à cette heure. L'arsenal est dû à Charles III ; il pouvait lutter avec celui de la Caraca ; quarante batteries en défendaient l'approche du côté de la mer ; c'est au bas des montagnes et au sud-ouest de la ville qu'il est placé. Le canon du Castillo, du Fuerte, et de las Galeras, trois forts imposans, veille pour lui sur les montagnes à droite ; ces rampes de terre sont d'un ton jaune d'Italie qui se mélange bien au bleu cobalt semé dans l'air. Les chantiers et les magasins du port n'ont guère aujourd'hui que la dixième partie des ouvriers qu'ils occupaient ; jugez d'après cela de la tristesse et de la désolation de Carthagène ! Imaginez qu'autrefois les Barbaresques faisaient en ce lieu l'office de nègres ; ils étaient employés au seul travail de la pompe, seize heures sur vingt-quatre, et chaque reprise était de quatre heures. Les vaisseaux, se trouvant abattus dans un grand chantier sec où ils auraient été inondés par les eaux qui viennent de derrière et par les sources nombreuses qui filtrent dans ce sol marécageux, des machines à feu suffisaient à peine, et il y avait une grande pompe que les criminels d'Espagne et les esclaves barbaresques faisaient jouer sans interruption.

Maintenant prenez vos pinceaux, et là, sur ce même chantier, peignez-nous ces malheureux, au nombre de huit cents Espagnols et de six cents Barbaresques, le front mordu tout le jour par le soleil, haletans, exténués de fatigue et mourans sous le bâton du garde ! Les Maures portaient, dit-on, une M sur leurs vestes ; le roi leur donnait une pistrine par jour, et s'ils laissaient leur pompe une seconde, ils étaient bien sûrs de voir leurs épaules marbrées de coups. Vous me répondrez à cela que c'étaient des condamnés, des assassins, des voleurs ; mais je ne sache pas avoir lu dans l'histoire des châtimens un pareil bagne où le repos n'est qu'un nom, où l'on passe bien vite du cachot à l'hôpital ! Ceux qui n'étaient pas meurtriers parmi ces hommes se procuraient bien vite une arme, et tuaient ; alors on les tuait à leur tour, et de la sorte ils se trouvaient délivrés de ce supplice de la *pompe*, et du fouet de leurs bourreaux.

(1) Carthagène du Levant,
Port de mer heureux,
Repos des navires, etc

Dès six heures du matin, muni de la longue-vue de l'excellent capitaine Bouchard, je pouvais déjà distinguer la Porte de Madrid, bâtie à Carthagène sous Charles IV (1791). Je ris beaucoup du bonnet étrange de forme que portent certains hommes, bonnet qu'ils nomment ici *bartolo*. Il nous fut permis de rendre, à sept heures, visite aux chantiers: nous ne trouvâmes dans le bassin qu'une vieille carcasse de felouque, aussi vermoulue que les portes de ces magasins si riches, si entretenus au beau temps de Charles III. Dans ce port de Carthagène, il y a eu pourtant jusqu'à cinquante-deux vaisseaux de l'escadre française et espagnole. L'hôpital royal de la ville, dû également à Charles III, a coûté des millions. Ce lieu de refuge, autre port ouvert aux infirmes, contenait autrefois dix mille malades; aujourd'hui il y en a cent. Six belles et fortes citernes l'alimentent; sur l'un de ses murs, il y a une statue phénicienne, sorte de pierre tumulaire incrustée dans le ciment; les gens de Carthagène ont trouvé plaisant de la peindre en noir et en rouge. La domination des Phéniciens se reconnaît bien vite à de nombreux indices dans Carthagène: le premier fort qui protége l'entrée de la ville leur est dû. Le château de la Conception (*el castillo de la Conception*) est un ouvrage romain en forme de tour avec lequel se marie très-heureusement le cirque, converti ensuite en cimetière. Mais toutes ces ruines affligent le regard; la cathédrale elle-même ressemble aux chantiers de l'Arsenal; elle est hors de service; sa date est du seizième siècle. Vous ne sauriez vous faire une idée des maisons qui regardent le port; ce sont de grands corps de logis muets, vides et lézardés; les vitres en sont brisées par le vent de la mer, un vent pareil au mistral de Marseille, un vent qui oblige ici comme à Alicante beaucoup de gens à porter des lunettes bleues. Carthagène, voyez-vous, n'est plus que l'ombre d'elle-même; elle compte douze mille âmes. Ce chantier muet, cet arsenal mort et ces rues désertes font saigner le cœur. Les employés du gouvernement espagnol confessent eux-mêmes ici à qui veut les ouïr qu'ils ne sont payés que *deux fois l'an*, ce qui n'eût guère arrangé Petit-Jean des *Plaideurs*; mais en Espagne il y a tant de petites bourses que tous les agens officiels se dédommagent.

Le consul de Belgique a bien voulu me conduire à l'Hôtel-de-Ville, et je lui en sais bon gré. Nombre d'inscriptions, gravées sur des fragmens de pierres romaines trouvées à Carthagène, y figurent. Sur la salle des Sentences, un corrégidor de Carthagène qui avait de l'esprit (je note le fait pour l'étrangeté) a fait placer le fragment suivant, bien adapté à l'endroit: DECUR.-SENTENT. (*decurionum sententiæ*). Malgré cela je doute que la pierre soit bien vieille. Il y a aussi une statue romaine dont les gens d'ici m'ont paru fiers; c'est une dame sans tête, d'un bon style, et bien drapée. L'inscription constate le nom de l'impératrice Mamea, mère de l'empereur Sévère.

Les colonnes de la galerie de l'Hôtel-de-Ville, regrattées, blanchies, revernies, sont celles de l'ancien cirque. Je vous ai parlé tant de fois dans mes lettres de la manie arabe que les Espagnols ont de tout passer au blanc, que j'en suis las. Cela ressemble aux gens de Sorrente et de Caprée, qui repeignent leurs barques deux à trois fois par mois, de sorte qu'il devient difficile de les reconnaître.

La salle du conseil est décorée d'affreuses toiles, représentant l'histoire de Scipion et la fondation de Carthagène (*Carthago nova*); on les attribue au Greco, peintre dur et cru que vous aimeriez peu, et sur lequel ont encore renchéri plusieurs peintres du jour qui ont retouché ces toiles.

A la *Paroquia*, église non achevée, j'ai vu, en revanche, des sculptures coloriées et placées sous verre qui m'ont vivement intéressé.

Le bâtiment de l'Intendance est vaste, il occupe le centre du plus beau quartier de la ville. Pour le parc d'artillerie, attendez-vous à un dépérissement pareil à celui de l'arsenal.

Le lendemain, à huit heures, nous entrions dans Alicante.

Alicante se présente à l'œil mieux que Carthagène; ses flancs, jaunes et terreux, sont adossés à une montagne à pic du même ton; le château est placé comme un nid d'aigle sur le sommet. Une ceinture de canons borde la ville.

Le clapotement de plusieurs *faluchos* (1) autour du bateau à vapeur nous annonça bien vite l'arrivée ou plutôt l'invasion des Bédouins espagnols; ces oiseaux rapaces s'abattirent sur le tillac, et rançonnèrent ceux de nous qui voulaient descendre à terre. J'avais une lettre de M. Roca de Togorès, grand d'Espagne, pour le señor don Joaquin Lafarga, une seconde pour le marquis de Agolfa, et une dernière pour la marquise de Beniel y de Penaccerrada, sœur de M. de Togorès. J'eus le désappointement de ne trouver aucune de ces personnes; Alicante était alors presque déserte, et la plupart des habitans ont d'ailleurs de charmantes propriétés à Valence, ce jardin plein de senteurs et de brises. Le vent d'Alicante et sa poussière incessante décident, vers l'automne, ces sortes d'émigrations: il n'y a ici que quelques familles anglaises. Le phare, que l'on construit en ce moment, est à jour; vous diriez, de loin, d'une immense cage à poulets, sur laquelle les goëlands et les mouettes viennent s'abattre.

La Place de Mer (*Plaza del Mar*) est une fort jolie place avec une fontaine gazouillante, et l'Hôtel-de-Ville n'a pas moins de grâce dans son aspect. La calle Mayor et la calle de la Reyna sont poudreuses à faire peur; beaucoup d'habitans ont l'air de véritables meuniers à voir ces flots de poussière qui s'attachent à leurs habits, et le pauvre consul de France, auquel nous sommes allés faire notre visite accoutumée de condoléance, porte des lunettes vertes comme le docteur Franklin.

Je viens de voir un soldat de la citadelle qui avait bien quinze centimètres de croix et de rubans gagnés dans des escarmouches d'avant-poste; j'ai eu du mal à faire le tour de ses décorations avant que de visiter la citadelle, qui n'a rien que d'ordinaire. Santa Maria, église fermée à cette heure comme presque toutes les villes d'Espagne, est près de la mer et offre un portique assez riche. Une singularité d'un autre temple, Saint-Nicolas, c'est une voûte qui descend en pente, et vous mène à ce vilain amas de pierres, nommé chœur en Espagne, sorte de temple fermé au milieu du temple lui-même.

Les *huertas*, jardins d'Alicante où l'on fait les vins, m'intéressant peu, j'ai fini ma journée par visiter la galerie du marquis de Agolfa.

Cette galerie est merveilleuse, elle peut lutter avec les meilleures de l'Europe. Une infinité de natures mortes admirables, un saint Lesmé, de Murillo, cadre vaste et de premier ordre, des chasses de Snyders, des Titien et des Ribera, en font les frais.

Le marquis de Agolfa laisse royalement fouler aux pieds de ses visiteurs des tapis superbes imitant les plus belles peintures de Teniers.

Au même, 26 au soir

Nous quittons Alicante par un temps délicieux, un ciel

(1) Barques.

divin, étoilé; mais nous allons avoir affaire à deux vilains messieurs, le golfe de Valence et celui de Lyon.

Après avoir doublé le cap Saint-Martin, nous entrons en effet dans le golfe de Valence. Les vagues moutonnent et viennent lécher les flancs du navire, la brise de mer fraîchit, l'œil du pilote est à l'aguet. C'est quelque chose de fantasque et de saisissant qu'une nuit périlleuse à bord d'un navire; les matelots font bonne contenance, le capitaine chante en allumant son cigare; mais, en dépit de tout, la peur circule, et on se rappelle Juvénal :

. . . . Et jam
Alternum puppis latus evertentibus undis...

Cependant, tout s'est bien passé. Aux blancheurs de l'aube, on a Valence devant soi, Valence aux abords difficiles, mais dont l'aspect seul réjouit et repose la vue. Valence, en effet, n'est-ce pas un grand jardin peuplé de femmes et de fleurs? n'est-ce pas le royaume béni aux forêts d'oliviers et de mûriers? Les matelots vous disent en arrivant le fameux proverbe :

En Valencia la carne es yerva, la yerva agua,
Los hombres, mugeres, y las mugeres nada (1)

Contrée industrieuse, plaines fécondes et calmes! Ici les rizières s'épanouissent, les gerbes encombrent les traîneaux, les mules sont nourries avec la luzerne humide de perles de rosée. Le palmier, roi du paysage, voit fleurir à ses pieds les citronniers et les caroubiers, les myrtes et les orangers en pleine terre. Les parfums de cet Éden sortent des jardins et des marais, ils courent la côte et l'embaument d'aromes, de Murviedro à Orihuela. Valence n'est point une ville, c'est une serre fleurie au bord de la mer; c'est un lieu de danses, de banquets et de platanes. A une lieue au sud de Valence est le fameux lac d'Albuféra, dont Napoléon fit la dotation et le titre du maréchal Suchet.

Le demi-cercle que forme Valence et le Grao, son port, que les riches sybarites fréquentent seulement l'été, dans la saison des bains de mer, est égayé par une grande variété de tons; à côté de maisons neuves, de villas qui ressemblent à celles d'Italie, l'œil découvre les flèches brunes et sombres de plusieurs édifices. Le Grao, du reste, est une anse fort difficile, les embarquemens et débarquemens y courent de grands risques. Les Valenciens le savent si bien, que pour amener ou reconduire en pareil cas un capitaine à son bord ou à la ville, ils lui demandent des prix fabuleux. Ceci est arrivé tout récemment à M. F..., de Marseille, auquel ils ont réclamé quarante duros (quarante fois cinq francs de France) pour le ramener à son navire.

Ces embarcations du port de Valence, qui ont ordinairement huit rameurs, sont conduites au reste fort adroitement. Vous ne sauriez vous figurer la grâce et la légèreté de ces mouettes, c'est le nom que l'on devrait donner à ces esquifs, dont les rames, blanches comme des ailes, tranchent sur l'eau bleue de la vague. Les marins du Grao embarquent par les plus gros temps; leurs bateaux sont admirablement coupés pour tenir la mer et, comme je l'ai dit, la prestesse des conducteurs est étonnante. En revanche, d'affreux chariots et des tartanes dignes de celles de Grenade vous attendent au débarquement; les chevaux en sont frisés et nattés, le cocher porte la *gorra*, bonnet de laine replié sur le milieu du front avec une élégance toute phrygienne. Ce cocher, comme ceux de Naples, s'assied de côté et de niveau avec le brancard. Le costume valencien, si vous en êtes curieux, consiste dans la *manta*, couverture inséparable des Andaloux; le bonnet (*gorra*), la veste de velours noir avec des boutons qui ne sont autres que des *colonarias* (pièces de monnaie), la jaquette blanche à grands plis, et les *alpargatas* à lanières pour chaussure. Les tartanes vous déposent où vous voulez : aux avenues du Brio, du Monte Oliveto, de l'Alameda. C'est par cette dernière promenade que nous sommes entrés; des galériens l'arrosaient des deux côtés de la chaussée avec des poêles à frire, mode d'arrosement nouveau pour nous, et qui, en tombant sur la poussière fine qui couvre Valence, y produit une boue assez incommode. L'Alameda nous parut bordée cependant de bancs de pierre et de trottoirs ombragés d'ormes, de peupliers, de platanes. Le parfum exotique d'autres arbres l'embaumait délicieusement, et des canaux, coquettement parés de fleurs, ajoutaient aux beaux prospects de ce lieu. La grande affaire de Valence, c'est l'irrigation. Le conseil des *azequias* (conseil des canaux) tient ses séances dans la cathédrale. Des règlemens de police créés pour l'exacte répartition des eaux, des amendes contre ceux qui ne feraient point nettoyer leurs écluses, assurent à la ville la salubrité et la fraîcheur. Nous trouvons au bout de la promenade le pont construit sur le Guadalaviar, rivière de Valence dont le lit a tout au plus trois cents pieds de largeur; l'eau s'en trouve absorbée bien vite par les canaux d'irrigation, de sorte qu'en ce moment, comme presque toujours, c'est un vrai fleuve espagnol, un fleuve à sec. La statue de la Vierge, patronne de Valence, et celle de saint Pascal, figurent au milieu du pont (1); le nom de la *Virgen* est celui-ci : *Nuestra Señora de los desemparados*. Ces deux statues sont à coup sûr médiocres; elles ont pour dômes des pavillons triangulaires.

La Porte de Mer dépassée, vous laissez à gauche la fabrique de cigares et vous vous trouvez devant le portail même de la cathédrale, placée au bout de la rue de Saragosse.

Des prêtres au chapeau à la Basile, des avocats au bonnet en tartelette et au grand collet de velours noir, parlent sur cet emplacement d'un air animé. Là où est ce temple s'élevait, du temps des Romains, un temple à Diane, et, en vérité, il devait être meilleur que cette église de Valence, irrégulière et laide en tout point. Des tableaux d'albâtre d'un riche travail, des statues d'argent massif, des bas-reliefs tirés de la vie du Christ et de la Vierge consolent à peine de cet extérieur lourd et écrasé.

La *place Saint-François* s'appelle maintenant la *place d'Espartero*; elle offrait un coup d'œil animé : c'était un jour de foire, *feria*. Les femmes, les chevaux, les mules, les marchands, les *pecheros* de Valence, s'y pressaient avec un tumulte et un désordre dont vous pouvez vous faire une idée, vous qui avez peint tant de fois les côtes de Bretagne et de Normandie avec ce pêle-mêle de voix, de costumes, de chariots. De tous côtés nous apercevions des tartanes qui débouchaient sur la place; ces petites voitures sont ici de première nécessité, car les rues ou plutôt les ruelles de Valence sont sablées, et par le mauvais temps elles se trouvent impraticables. L'opinion accréditée dans le pays, c'est que ce sable est salé et qu'il devient propre à l'engrais des terres; cette vertu fécondante a paru à beaucoup de voyageurs une chimère : je laisse la discussion de la thèse à de plus savans que moi.

Nous trouvâmes le jeune consul de France, M. de Fleury, logé dans un palais d'apparence fort agréable; l'escalier en

(1) A Valence, la viande est de l'herbe, l'herbe est de l'eau, les hommes sont des femmes, et les femmes rien.

(1) *Ponte del Real.* Il était construit en bois quand Charles-Quint fit son entrée solennelle dans Valence, et il s'enfonça sous le poids de la multitude. On le reconstruisit en pierre, avec dix arches, sous Philippe III.

était royal, les appartemens d'excellent goût. Les carreaux des chambres sont ici en faïence peinte, et cette faïence représente des scènes historiques assez curieuses. Sur l'un de ces revêtemens habituels de la muraille, j'ai vu le trait qui suit, à l'hôtel du comte de Casal.

Vous savez que les gardes de nuit, en Espagne, se nomment *serenos*; leur institution date de Valence; leur établissement remonte à 1777 ; jusqu'alors on s'égorgeait fort proprement. A cette époque, la police ayant défendu les feux d'artifice, qui étaient presque aussi multipliés que les *sérénades* dans les fêtes particulières et donnaient lieu à une foule d'incendies, une foule d'artificiers furent réduits à mourir de faim. Ce fut un alcade, du nom de Joachim Van, qui imagina de les employer d'une manière utile pour le public et pour eux-mêmes : il en forma une garde nocturne. Or, dans la porcelaine appliquée au mur dont je vous parle, on voit un *sereno* tenant en main son falot et sa hallebarde; il trouve, dans sa ronde, un petit enfant abandonné. Sur les langes de l'enfant sont marquées les lettres S. N.; le *sereno* le ramasse et le réchauffe. Que veut dire cette peinture? En vérité, je l'ignore; mais ce brave homme, avec ses bras tendus vers le pauvre enfant abandonné, m'a touché. C'est peut-être un trait glorieux de quelque *sereno* des temps anciens. Dans les petites rues de Valence, ces gardes nocturnes devaient avoir fort à faire. Sur les murailles de celles qui avoisinent la place du Marché, il y a de ces vilaines croix noires qui rappellent des meurtres commis; le nombre de ces meurtres a fort diminué, et cependant la *nabaja* (couteau) a ici de grands professeurs. On vient de m'en montrer un qui n'a plus littéralement que les deux yeux, le reste de son visage existe dans une mentonnière noire, sorte de cache-nez qui en fait un épouvantail. Ce bandit a été maltraité de la sorte dans la nuit des falots de saint Joseph, nuit où les menuisiers et les charpentiers mettent le feu à des mannequins en signe de réjouissance. Cette nuit se nomme *las Fallas de san Josef*.

Je me dirigeais vers le Musée de Valence, situé, à cette heure, dans le couvent del Carmen, quand je me souvins que j'avais une lettre de recommandation pour un singulier personnage, le señor Vicenti Perez, collectionnaire par goût et perruquier par état.

Le señor Vicenti Perez, célèbre dans toutes les Espagnes, et particulièrement à Valence, où il s'est invariablement fixé, est un petit homme trapu, vieux et jaune comme un parchemin; il cumule en ce moment-ci les fonctions de portier à l'Académie et de coiffeur. Il a tenu à un cheveu qu'il fit affaire d'un tableau capital avec le roi des Français; il montre de fort beaux autographes de Louis-Philippe et de M. Taylor (1). Il a des monnaies antiques, des toiles remarquables et un album. L'album du perruquier Vicenti Perez est à coup sûr une étude fort curieuse. Les Anglais y ont fait surtout irruption, et on y lit, à la louange du petit-neveu de Figaro, des strophes aussi ardentes d'enthousiasme que celles adressées par Byron à la terre des Hellènes. Le señor Vicenti Perez me parut fort occupé ce jour-là. Tout en rasant un *fraile*, il racontait une scène vraiment fantastique dont il avait été le témoin et l'acteur l'autre semaine; il ne s'agissait de rien moins que d'un assassinat, et le *fraile*, dont le señor Perez tenait le menton, tremblait alors de tous ses membres sous le rasoir de l'exécuteur, j'aurais dû dire de l'artiste.

(1) A propos de M. le baron Taylor, notre ami, nous devons ici réparer envers lui une erreur involontaire. Au chapitre des peintres espagnols *modernes*, où nous parlons de M. Madrazo, nous avons dit que M. Madrazo n'avait traité avec lui pour aucune toile. M. le baron Taylor a acheté au contraire bon nombre de toiles au señor Madrazo. En général, les Espagnols se posent devant nous avec une horreur invincible pour le trafic, et ils vendent comme bien d'autres. M. Madrazo et Taylor devaient s'entendre, ils sont tous deux gens d'esprit.

Voici ce que le digne *barbero* racontait, et ce que vous me permettrez de vous redire succinctement.

Les Espagnols, et principalement les gens de Valence, attachent d'étranges préjugés au vendredi-saint; ils prétendent qu'une personne née ce jour-là jouit d'un don particulier; si par hasard elle passe devant un cimetière où l'on ait enterré un homme assassiné, ou tout près d'un endroit où vient de se commettre un meurtre, elle voit aussitôt apparaître la victime.

Or, un certain Luis d'Acaro, jeune et bel Espagnol, grand ami du barbier, et qui, en sa qualité d'hidalgo ruiné, lui devait beaucoup de barbes, vint le trouver un soir pour le prier de faire la toilette d'un homme mort près de l'hôtel du marquis de Jura-Real. Il s'agissait de raser cet individu le plus promptement possible, car il avait sans doute, de son vivant, remis sa barbe au lendemain, et lorsque Vicenti Perez le vit, il le trouva en effet les poils épais et drus, la cravate mal mise et le linge un peu jaune; c'était un gentilhomme qui venait poursuivre à Valence un procès épineux d'où sa fortune dépendait. On l'avait trouvé, un certain soir, percé de huit coups de *nabaja*, assis fort tranquillement dans son fauteuil, les mains pendantes, l'une de ses mains tenait encore le couteau. Comme je vous l'ai dit, l'issue de son procès était douteuse; on crut qu'il s'était donné la mort en désespoir de cause, et Valence entière assista le lendemain à son convoi. Luis d'Acaro ne fut pas des derniers à le suivre au cimetière : le mort y fut enterré en grande pompe et à visage découvert, comme cela se pratique encore; sa barbe était faite admirablement, et l'honneur en revenait à Vicenti.

Huit mois se passèrent, pendant lesquels le barbier, grand amateur de toiles et d'achats précieux, ne s'occupa que de colliger; il s'imposait souvent de si rudes privations pour satisfaire ce goût, que son estomac en souffrait. Or, pour tromper sa faim, le *barbero* avait recours à un moyen tout à fait économique; il allait se promener à travers champs. Cet exercice philosophique le conduisit, un jour, avec Luis d'Acaro, jusqu'aux portes du cimetière où avait été enterré le gentilhomme.

La lune était alors dans son plein, et les cyprès du lieu frissonnaient sous le souffle de la brise de mer. Vicenti Perez devint pâle en se voyant près de l'enclos funèbre; il était né le vendredi-saint.

— Par ma foi, lui dit Luis d'Acaro en plaisantant, vous êtes un esprit fort, maître barbier; car, parmi les gens nés comme vous un jour semblable, les uns croient de bonne foi à cette vision chimérique et deviennent les dupes de leur imagination exaltée, d'autres évitent avec empressement les champs de repos.

Vicenti Perez ne répondit pas, il se contenta de froncer le sourcil et de couper autour du mur d'enceinte quelques herbes parasites avec son couteau de poche.

Ceci se passait il n'y a pas trois jours, et Vicenti Perez le raconte avec effroi.

Tous deux entendirent alors une sorte de gémissement; puis, aux clartés de la lune, ils virent s'avancer vers eux une ombre assez haute de taille... ; un voile blanc couvrait son visage, et elle poussait des sanglots entrecoupés de quelques phrases inintelligibles.

Luis d'Acaro se leva, et chercha son épée ; mais comme depuis Charles IV (comme en France depuis Louis XVI) nul gentilhomme ne porte la brette, il saisit la main de Vicenti Perez, et s'adressant au fantôme :

— Ne serais-tu pas, dit-il avec fermeté, don Pedro de Zafra y Barramejar, natif de Murcie? à la promenade du Mail, qui suit le cours sinueux de la Segura, ne m'as-tu pas dit un soir qu'un de tes parens te tuerait?

— Oui, répondit le fantôme. Après?

— Après? *Muy senor mio*; nous te demandons, Vicenti Perez et moi, qui tu soupçonnes de t'avoir assassiné?

— Un homme que rase le senor Vicenti Perez, répondit l'ombre en désignant du doigt le barbier; Perez est né le vendredi-saint, qu'il parle ici!

Le barbier se vit dans un grand embarras; sa frayeur mortelle ne lui fit pas oublier qu'il portait sur lui le livre de ses pratiques. Il eut le courage de l'extraire de sa poche, et il le présenta à ce vilain hôte des tombeaux, qui exhalait je ne sais quelle odeur de roussi.

Le fantôme prit le livre, l'examina aux molles lumières de l'astre; puis il enfonça son ongle sur un nom, et rendit le livre au barbier.

Cela fait, il s'abîma par un chemin desséché qui conduit aujourd'hui au pont del Real.

Luis d'Acaro et le perruquier Vicenti Perez le virent traverser un massif d'aunes; quand il fut près des caroubiers, ils perdirent sa trace et se regardèrent tous deux...

L'ongle imprimé sur le livre marquait d'une ligne certaine le nom de Gomez Castana, cocher, un des chens de Vicenti Perez. Le lendemain soir, le perruquier, sans mot dire, conduisit cet homme devant le cimetière de Valence en compagnie de don Luis d'Acaro.

— Gomez Castana, lui dit-il, tu es coupable; tu as assassiné, il y a huit mois, don Pedro de Zafra y Barramejar!

Le cocher trembla; mais Vicenti Perez reprit:

— Regarde du côté du chemin qui conduit au pont del Real; tu vas voir apparaître ta victime si tu as le courage de lever les yeux sur elle!

Et en même temps, l'impitoyable barbier dirigeait le regard de Gomez Castana sur une figure blanche qui apparaissait près des caroubiers...

— Bonté divine! s'écria le pâle Gomez Castana; oui, c'est don Pedro de Zafra y Barramejar!

— Repens-toi, Gomez, dit alors une voix faible comme la voix d'un mourant; repens-toi et confesse ton crime! Nous sommes ici, tu le vois, près d'un champ consacré au repos; si j'en suis sorti, c'est ta faute; reconnais en moi don Pedro de Zafra y Barramejar!

— Miséricorde! balbutia Gomez Castana; c'est bien lui! voyez, il tient en main les papiers que j'étais chargé de prendre sur la victime, la nuit de l'assassinat...

— Ces papiers, continua la voix qui semblait alors se raffermir, donnent gain de cause à ma famille dans ce procès que j'espérais suivre et mener à bien, sans la noire malice de l'*escribano* Andrea P..... Il t'avait chargé de me les voler la nuit même de mon départ pour Murcie... Qu'as-tu à répondre? poursuivit alors le fantôme d'un air menaçant?

— Rien..., absolument rien..., répondit le consterné Gomez; je n'ai plus qu'à dénoncer, à mon tour, l'endroit où se cache l'*escribano* Andrea P..... ; c'est au Campo de Lorca, dans le voisinage de la ville du même nom; il se livre maintenant au commerce des soies de Murcie, et a quitté sa profession: qu'on le menace du *garotte* (1) et vous verrez s'il nie ce que je suis prêt à répéter.

Le fantôme inclina la tête en signe d'assentiment, et il fit signe au barbier de l'attendre une demi-heure à la même place. Cela fait, il disparut comme la première fois, pendant que Gomez Castana se frappait la poitrine et invoquait le Ciel en gémissant. La demi-heure écoulée, Luis d'Acaro, qui avait assisté à cette scène, lui montra le même linceul blanc à travers le massif d'aunes; la frayeur avait cloué Gomez Castana à sa place, et il ne vit pas sans un secret déplaisir les quatre alguazils qui accompagnaient cette fois l'ombre terrible...

Arrivée devant le cimetière, l'ombre le traversa d'un pied furtif, et s'en fut s'asseoir sur la pierre même de don Pedro de Zafra...

Pendant ce temps, les juges procédaient à l'interrogatoire de Gomez de Castana; ils reçurent sa déposition: cela fait, ils se retirèrent après l'avoir remis, pour le temps des assises seulement, entre les mains de deux confrères de la Charité, ceux qui accompagnent les condamnés.

Le fantôme ne bougeait pas; la lune s'était voilée de nuages épais; le barbier et Luis d'Acaro étaient mouillés d'une sueur froide.

— Voilà ce que c'est que d'être né le vendredi-saint comme je le suis! répétait le barbier en frissonnant. Qu'on dise, après cela, qu'il y a des esprits forts à Valence!

En ce moment, la lune, dégagée des vapeurs roussâtres qui la couvraient, montra son disque d'argent, et envoya une pluie de rayons diamantés au fantôme qui se tenait assis sur la tombe du cimetière. Luis d'Acaro et Vicenti Perez poussèrent un grand cri; ce n'était plus un suaire blanc qu'ils avaient devant les yeux, mais une pâle et belle figure de demoiselle dont le capuchon était tombé. Elle ressemblait à une statue de marbre sur un cénotaphe.

— *Mi Dios!* s'écria Vicenti Perez en joignant les mains.

— L'admirable fille! reprit Luis d'Acaro qui commençait à avoir moins peur des esprits.

— Parlez-lui donc, vous qui parlez si bien, don Luis! insinua le barbier.

Don Luis s'avança; il vit que la jeune fille versait alors des larmes silencieuses, et cependant l'orgueil et la joie brillaient sur son front; l'on eût dit qu'elle venait d'accomplir un devoir d'amour et de fidélité envers le mort.

— Qui êtes-vous donc? demanda Luis d'Acaro avec une courtoisie forcée.

— La sœur de don Pedro de Zafra y Barramejar, répondit la belle avec une émotion indéfinissable; j'adorais mon frère chéri par-dessus tout, et depuis le jour de sa mort j'avais fait vœu de venir ici le visiter jusqu'à ce qu'on vengeât un meurtre dont personne de notre famille ne doute. Soyez béni, Vicenti Perez, reprit-elle en se levant vers le barbier, et veuillez accepter cet anneau d'or en signe de perpétuelle gratitude! Vicenti Perez, vous êtes né le vendredi-saint!

L'honnête perruquier de Valence voulut d'abord refuser le cadeau; mais la demoiselle y mit des instances si vives qu'il lui fallut obéir... Durant ce temps, don Luis d'Acaro examinait la sœur de don Pedro de Zafra; il l'examina tant qu'il lui plut, et elle accepta son bras pour regagner son logis. Dix jours après ceci, on sonnait les cloches de la ville pour deux cérémonies fort dissemblables: la sœur de don Pedro épousait le jeune gentilhomme, et l'on exécutait le misérable Andrea P..., l'*escribano*.

Il me resterait maintenant à vous parler des tableaux de Valence; ils excitent l'intérêt au plus haut point. Juan de Joanès, le véritable fondateur de l'école valencienne, a ici une magnifique toile à la cathédrale, le *Christ à la colonne*. Ce tableau figure au-dessus de la sacristie. Un An-

(1) Supplice du tourniquet.

glais en a offert dix mille *duros*; mais, au dire des gens d'ici, on l'aurait prié de passer outre. Les toiles de Joanès vous mènent droit à l'extase ; c'est le sublime de la foi. Contemporain de Luis de Vargas et de Luis Moralès, il n'a jamais consacré son pinceau, comme Raphaël, aux sujets du paganisme ; c'est un peintre aussi grave, aussi solennel qu'un prêtre. Mais aussi, il faut le dire, c'est une admirable onction que celle de Joanès ; il n'y a que lui pour peindre le Sauveur avec sa draperie modeste et sainte ; ses cheveux, sa barbe, d'où s'échappe une pluie de rayons. Joanès est à la fois nerveux et délicat; ajoutez que plusieurs de ses toiles, qu'on vous montre ici sous verre, ont la fraîcheur d'un tableau d'hier ; le coloris en est suave et touchant. Au moment où Joanès achevait les peintures du maître-autel de Bocaïrente, il tomba malade et mourut dans ce bourg, le 21 décembre 1579.

A la cathédrale, dans la chapelle de Saint-Pierre, au tabernacle même, j'ai remarqué un *Christ à l'hostie*, peint par Joanès, qui vous ravirait. L'encens parfumait alors l'église ; l'orgue jouait ; les aveugles priaient à genoux; c'est ainsi que je viens de voir ce Joanès. A l'Académie, fondée par Charles III et où le señor perruquier m'a conduit, il y avait encore plusieurs tableaux de ce roi de l'école valencienne ; ces chefs-d'œuvre faisaient honte aux toiles modernes de l'endroit, car ce mois est consacré à l'*Exposition*. Pour le musée de Valence, on l'a logé, à cette heure, dans le couvent del Carmen. Le *duro* habituel lève toutes les difficultés que peut vous faire le gardien, qui vous mène tout droit vers deux palmiers gigantesques plantés dans la cour (*patio*). Après avoir admiré les arbres, vous courez aux peintres, et vous vous trouvez bien vite dans la compagnie des grands maîtres valenciens : les deux Ribalta, les deux Espinosa, Esteban March, les Zarinena, et vingt autres. Mais Juan de Joanès, mais Ribera, tous deux sortis de Valence, quels noms ! Cela n'empêche pas qu'il n'y ait ici des estocades et des batailles d'un certain capitaine Toledo qui m'ont bien plu ! Ce Toledo est un rude homme ; sa peinture hâbleuse et saccadée vous réjouirait. La couleur de Maella (il a quelques peintures ici) est bien froide ; Ribalta vous irait mieux ; mais je vous demande la permission de vous présenter à un voleur, de Espinosa, qui mérite bien que vous lui ôtiez votre chapeau.

Ce voleur, représenté par Espinosa, demande la bourse à un moine qui voyage; le pauvre frère s'arrête en voyant le pistolet dirigé sur sa poitrine ; mais, ô prodige ! de ce pistolet même sort un crucifix, un crucifix que le *ladron* était loin d'attendre ! Que pensez-vous d'un semblable dénoûment ?

Vergara est, à mon sens, un peintre enflé ; Vicenti Salvador est dur mais expressif; et puis, que peuvent faire ces pauvres gens-là près de Ribera et de Joanès ? Tous ces tableaux du musée de Valence ont surtout le défaut d'être horriblement rangés. Faits pour être vus de haut, ils se trouvent appuyés tout uniment contre la muraille, et placés ainsi à fleur de terre, l'*ayuntamiento* n'ayant pas le sou pour leur donner une classification plus digne. Les cadres de sainteté de Jeronimus Balch sont bouffons de style, mais d'un relief surprenant ; imaginez-vous des têtes espagnoles dans toute leur laideur de pauvreté et de haillons. Le père du señor Lopez, qui est à Madrid, a quelques bonnes toiles à ce musée de Valence qui possède un *Saint François embrassant le Christ sur la croix*, du Ribalta, peinture sans égale à mon sens, et un *Saint Bruno au désert*, du Zurbaran. Il y a aussi un Velasquez très-abîmé ; c'est *Charles II à cheval*.

Demain nous serons à Barcelone, notre dernière étape avant de toucher Marseille.

ROGER DE BEAUVOIR.

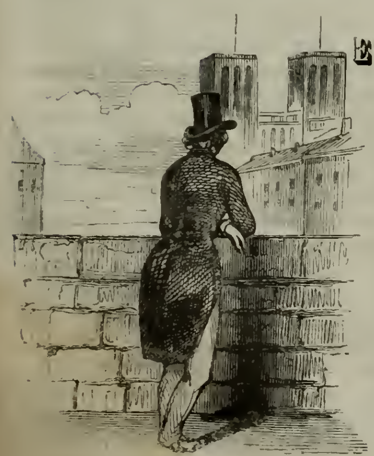


MADAME DE LA CHANTERIE.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

LA MALADIE DU SIÈCLE.



En 1834, par une belle soirée du mois de septembre, un homme d'environ trente ans restait appuyé au parapet de ce quai d'où l'on peut voir à la fois la Seine en amont depuis le Jardin des Plantes, l'île Saint-Louis, Notre-Dame, et en aval, la vaste perspective de la rivière jusqu'au Louvre. Il n'existe pas deux semblables points de vue dans la capitale des idées. On se trouve comme à la poupe de ce vaisseau devenu gigantesque. On y rêve Paris depuis les Romains jusqu'aux Francs, depuis les Normands jusqu'aux Bourguignons, le Moyen-Age, les Valois, Henri IV et Louis XIV, Napoléon et Louis-Philippe. De là, toutes ces dominations offrent quelques vestiges ou des monumens qui les rappellent au souvenir. Sainte-Geneviève couvre de sa coupole le quartier latin. Derrière vous, s'élève le magnifique chevet de la cathédrale. L'Hôtel-de-Ville vous parle de toutes les révolutions et l'Hôtel-Dieu de toutes les misères de Paris. Quand vous avez entrevu les splendeurs du Louvre, en faisant deux pas vous pouvez voir les haillons de cet ignoble pan de maisons situées entre le quai de la Tournelle et l'Hôtel-Dieu, que les modernes échevins s'occupent en ce moment de faire disparaître.

En 1834, ce tableau merveilleux avait un enseignement de plus : entre le Parisien appuyé au parapet et la cathédrale, le Terrain, tel est le vieux nom de ce lieu désert, était encore jonché des ruines de l'archevêché. Lorsque l'on contemple de là tant d'aspects inspirateurs, lorsque l'âme embrasse le passé comme le présent de la ville de Paris, la Religion semble logée là comme pour étendre ses deux mains sur les douleurs de l'une et l'autre rive, aller du faubourg Saint-Antoine au faubourg Saint-Marceau. Espérons que tant de sublimes harmonies seront complétées par la construction d'un palais épiscopal dans le genre gothique, qui remplacera les masures sans caractère assises entre le Terrain, la rue d'Arcole, la cathédrale et le quai de la Cité.

Ce point, le cœur de l'ancien Paris, en est l'endroit le plus solitaire, le plus mélancolique. Les eaux de la Seine s'y brisent à grand bruit, la cathédrale y jette ses ombres au coucher du soleil. On comprend qu'il s'y émeuve de graves pensées chez un homme atteint de quelque maladie morale. Séduit peut-être par un accord entre ses idées du moment, et celles qui naissent à la vue de scènes si diverses, le promeneur restait les mains sur le parapet, en proie à une double contemplation : Paris et lui ! Les ombres grandissaient, les lumières s'allumaient au loin dans les rez-de-chaussée, et il ne s'en allait pas, emporté qu'il était au courant d'une de ces méditations grosses de notre avenir, et que le passé rend solennelles.

En ce moment, il entendit venir à lui deux personnes dont la voix l'avait frappé dès le pont en pierre qui réunit l'île de la Cité au quai de la Tournelle. Ces deux personnes se croyaient sans doute seules, et parlaient un peu plus haut qu'elles ne l'eussent fait en des lieux fréquentés, ou si elles se fussent aperçues de la presence d'un étranger. Dès le pont, les voix annonçaient une discussion qui, par quelques paroles apportées à l'oreille du témoin involontaire de cette scène, étaient relatives à un prêt d'argent. En arrivant auprès du promeneur, l'une des deux personnes, mise comme l'est un ouvrier, quitta l'autre par un mouvement de désespoir. L'autre se retourna, rappela l'ouvrier et lui dit : — Vous n'avez pas un sou pour repasser le pont. Tenez, ajouta-t-il en lui donnant une pièce de monnaie, et souvenez-vous, mon ami, que c'est Dieu lui-même qui nous parle quand il nous vient de bonnes pensées !

Cette dernière phrase fit tressaillir le rêveur. L'homme qui parlait ainsi ne se doutait pas que, pour employer une expression proverbiale, il faisait d'une pierre deux coups, qu'il s'adressait à deux misères : une industrie au désespoir, et les souffrances d'une âme sans boussole ; une victime de ce que les moutons de Panurge nomment le Progrès, et une victime de ce que la France appelle l'Égalité. Cette parole, simple en elle-même, fut grande par l'accent de celui qui la disait, et dont la voix possédait comme un charme. N'est-il pas des voix calmes, douces, en harmonie avec les effets que la vue de l'outre-mer produit sur nous ? Au costume, le Parisien reconnut un prêtre, et vit aux dernières clartés du crépuscule un visage blanc, auguste, mais ravagé.

La vue d'un prêtre sortant de la belle cathédrale de Saint-Étienne, à Vienne, pour aller porter l'extrême-onction à un mourant, détermina le célèbre auteur tragique Werner à se faire catholique. Il en fut presque de même pour le Parisien en apercevant l'homme qui, sans le savoir, venait de le consoler ; il aperçut dans le menaçant horizon de son avenir une longue trace lumineuse où brillait le bleu de l'éther, et il suivit cette clarté, comme les bergers de l'Évangile allèrent dans la direction de la voix qui leur cria d'en haut : — Le Sauveur vient de naître. L'homme à la bienfaisante parole marchait le long de la cathédrale, et se dirigeait, par une conséquence du hasard, qui parfois est conséquent, vers la rue d'où le promeneur venait et où il retournait, amené par les fautes de sa vie.

Ce promeneur avait nom Godefroid. En lisant cette histoire, on comprendra les raisons qui n'y font employer que les prénoms de ceux dont il y sera question. Voici donc pourquoi Godefroid, qui demeurait dans le quartier de la Chaussée-d'Antin, se trouvait à une pareille heure au chevet de Notre-Dame.

Fils d'un détaillant à qui l'économie avait fait faire une sorte de fortune, il devint toute l'ambition de son père et de sa mère qui le rêvèrent notaire à Paris. Aussi, dès l'âge de sept ans, fut-il mis dans une Institution, celle de l'abbé Liautard, parmi les enfans de beaucoup de familles distinguées qui, sous le règne de l'Empereur, avaient, par attachement à la religion un peu méconnue dans les lycées, choisi cette maison pour l'éducation de leurs fils. Les inégalités sociales ne pouvaient pas alors être soupçonnées entre camarades ; mais en 1821, ses études achevées, Godefroid qu'on plaça chez un notaire, ne tarda pas à reconnaître les distances qui le séparaient de ceux avec lesquels il avait jusqu'alors vécu familièrement.

Obligé de faire son Droit, il se vit confondu dans la foule des fils de la Bourgeoisie qui, sans fortune faite, ni distinctions héréditaires, devaient tout attendre de leur valeur personnelle ou de leurs travaux obstinés. Les espérances que son père et sa mère, alors retirés du commerce, asseyaient sur sa tête, stimulèrent son amour-propre sans lui donner d'orgueil. Ses parens vivaient simplement, en Hollandais, ne dépensant que le quart de douze mille francs de rentes ; ils destinaient leurs économies ainsi que la moitié de leur capital à l'acquisition d'une charge pour leur fils. Soumis aux lois de cette économie domestique, Godefroid trouvait son état présent si disproportionné avec les rêves de ses parens et les siens, qu'il éprouva du découragement. Chez les natures faibles, le découragement devient de l'envie. Tandis que d'autres, à qui la nécessité, la volonté, la réflexion tenaient lieu de talent, marchaient droit et résolument dans la voie tracée aux ambitions bourgeoises, Godefroid se révolta, voulut briller, alla vers tous les endroits éclairés, et ses yeux s'y blessèrent. Il essaya de se produire, mais tous ses efforts aboutirent à la constatation de son impuissance. En s'apercevant enfin d'un manque d'équilibre entre ses désirs et sa fortune, il prit en haine les suprématies sociales, se fit libéral et tenta d'arriver à la célébrité par un livre ; mais il apprit à ses dépens à regarder le Talent du même œil que la Noblesse. Le Notariat, le Barreau, la Littérature, successivement abordés sans succès, il voulut être magistrat.

En ce moment son père mourut. Sa mère, dont la vieillesse put se contenter de deux mille francs de rente, lui abandonna presque toute la fortune. Possesseur à vingt-cinq ans de dix mille francs de rente, il se crut riche et l'était relativement à son passé. Jusqu'alors, sa vie avait été composée d'actes sans volonté, de vouloirs impuissans ; et pour marcher avec son siècle, pour agir, pour jouer un rôle, il tenta d'entrer dans un monde quelconque à l'aide de sa fortune. Il trouva tout d'abord le journalisme qui tend toujours les bras au premier capital venu. Être propriétaire d'un journal, c'est devenir un personnage : on exploite l'intelligence, on en partage les plaisirs sans en épouser les travaux. Rien n'est plus tentant pour des esprits inférieurs que de s'élever ainsi sur le talent d'autrui. Paris

a vu deux ou trois parvenus de ce genre, dont le succès est une honte et pour l'époque et pour ceux qui leur ont prêté leurs épaules.

Dans cette sphère, Godefroid fut primé par le grossier machiavélisme des uns ou par la prodigalité des autres, par la fortune des capitalistes ambitieux ou par l'esprit des rédacteurs; puis il fut entraîné vers les dissipations auxquelles donnent lieu la vie littéraire ou politique, les allures de la critique dans les coulisses, et vers les distractions nécessaires aux intelligences fortement occupées. Il vit alors mauvaise compagnie, mais on lui apprit qu'il avait une figure insignifiante, qu'une de ses épaules était sensiblement plus forte que l'autre, sans que cette inégalité fût rachetée ni par la méchanceté, ni par la bonté de son esprit. Le mauvais ton est le salaire que les artistes prélèvent en disant la vérité.

Petit, mal fait, sans esprit et sans direction soutenue, tout semblait dit pour un jeune homme par un temps où, pour réussir dans toutes les carrières, la réunion des plus hautes qualités de l'esprit ne signifie rien sans le bonheur, ou sans la ténacité qui commande au bonheur.

La révolution de 1830 pansa les blessures de Godefroid : il eut le courage de l'espérance, qui vaut celui du désespoir; il se fit nommer, comme tant de journalistes obscurs, à un poste administratif où ses idées libérales, aux prises avec les exigences d'un nouveau pouvoir, le rendirent un instrument rebelle. Frotté de libéralisme, il ne sut pas, comme plusieurs hommes supérieurs, prendre son parti. Obéir aux ministres, pour lui ce fut changer d'opinion. Le gouvernement lui parut d'ailleurs manquer aux lois de son origine. Godefroid se déclara pour le *Mouvement* quand il était question de *Résistance*, et il revint à Paris presque pauvre, mais fidèle aux doctrines de l'Opposition.

Effrayé par les excès de la Presse, plus effrayé encore par les attentats du parti républicain, il chercha dans la retraite la seule vie qui convenait à un être dont les facultés étaient incomplètes, sans force à opposer au rude mouvement de la vie politique, dont les souffrances et la lutte ne jetaient aucun éclat, fatigué de ses avortemens, sans amis parce que l'amitié veut des qualités ou des défauts saillans; mais qui possédait une sensibilité plus rêveuse que profonde. N'était-ce pas le seul parti que dût prendre un jeune homme déjà vieilli au contact d'une société aussi remuante que remuée, et que le plaisir avait déjà plusieurs fois trompé?

Sa mère, qui se mourait dans le paisible village d'Auteuil, rappela son fils près d'elle autant pour l'avoir à ses côtés que pour le mettre dans un chemin où il trouvât le bonheur égal et simple qui doit satisfaire de pareilles âmes. Elle avait fini par juger Godefroid, en trouvant à vingt-huit ans sa fortune réduite à quatre mille francs de rente, ses désirs affaissés, ses prétendues capacités éteintes, son activité nulle, son ambition humiliée et sa haine contre tout ce qui s'élevait légitimement, accrue de tous ses mécomptes. Elle essaya de marier Godefroid à une jeune personne, fille unique de négocians retirés et qui pouvait servir de tuteur à l'âme malade de son fils; mais le père avait cet esprit de calcul qui n'abandonne point un vieux commerçant dans les stipulations matrimoniales; et après une année de soins et de voisinage, Godefroid ne fut pas agréé. D'abord, aux yeux de ces bourgeois renforcés, ce prétendu devait garder, de son ancienne carrière, une profonde immoralité; puis, pendant cette année, il avait encore pris sur ses capitaux, autant pour éblouir les parens que pour tâcher de plaire à leur fille. Cette vanité, d'ailleurs assez pardonnable, détermina le refus de la famille, à qui la dissipation était en horreur, dès qu'elle eut appris que Godefroid avait, en six ans, perdu cent cinquante mille francs de capitaux.

Ce coup atteignit d'autant plus profondément ce cœur déjà si meurtri, que la jeune personne était sans beauté. Mais, instruit par sa mère, Godefroid avait reconnu chez sa prétendue la valeur d'une âme sérieuse et les immenses avantages d'un esprit solide; il s'était accoutumé au visage, il en avait étudié la physionomie, il aimait la voix, les manières, le regard de cette jeune personne. Après avoir mis dans cet attachement le dernier enjeu de sa vie, il éprouva le plus amer des désespoirs. Sa mère mourut, et il se trouva, lui, dont les besoins avaient suivi le mouvement du luxe, avec cinq mille francs de rente pour toute fortune, et avec la certitude de ne jamais pouvoir réparer une perte quelconque, en se reconnaissant incapable de l'activité que veut ce mot terrible : *faire fortune!*

La faiblesse impatiente et chagrine ne consent pas tout à coup à s'effacer. Aussi, pendant son deuil, Godefroid chercha-t-il des hasards dans Paris : il dînait à des tables d'hôte, il se liait inconsidérément avec les étrangers, il recherchait le monde et ne rencontrait que des occasions de dépense. En se promenant sur les boulevards, il souffrait tant en lui-même, que la vue d'une mère accompagnée d'une fille à marier lui causait une sensation aussi douloureuse que celle qu'il éprouvait à l'aspect d'un jeune homme allant au Bois à cheval, d'un parvenu dans son élégant équipage, ou d'un employé décoré. Le sentiment de son impuissance lui disait qu'il ne pouvait prétendre ni à la plus honorable des positions secondaires, ni à la plus facile destinée, et il avait assez de cœur pour être blessé, assez d'esprit pour faire en lui-même des élégies pleines de fiel.

Inhabile à lutter contre les choses, ayant le sentiment des facultés supérieures, mais sans le vouloir qui les met en action, se sentant incomplet, sans force pour entreprendre une grande chose, comme sans résistance contre les goûts qu'il tenait de sa vie antérieure, de son éducation ou de son insouciance, il était dévoré par trois maladies, dont une seule suffit à dégoûter de l'existence un jeune homme déshabitué de la foi religieuse. Aussi Godefroid offrait-il ce visage qui se rencontre chez tant d'hommes, qu'il est devenu le type parisien : on y aperçoit des ambitions trompées ou mortes, une misère intérieure, une haine endormie dans l'indolence d'une vie assez occupée par le spectacle extérieur et journalier de Paris, une inappétence qui cherche des irritations, la plainte sans le talent, la grimace de la force, le venin de mécomptes antérieurs qui excite à sourire de toute moquerie, à conspuer tout ce qui grandit, à méconnaître les pouvoirs les plus nécessaires, se réjouir de leurs embarras et ne tenir à aucune forme sociale. Ce mal parisien est, à la conspiration active et permanente des gens d'énergie, ce que l'aubier est à la sève de l'arbre; il la conserve, la soutient et la dissimule.

Lassé de lui-même, Godefroid voulut un matin donner un sens à sa vie en rencontrant un de ses camarades qui avait été la tortue de la fable de La Fontaine comme il en était le lièvre. Dans une de ces conversations provoquées par une reconnaissance entre amis de collége et tenue en se promenant au soleil sur le boulevard des Italiens, il fut atteré de trouver tout arrivé celui qui, doué en apparence de moins de moyens, de moins de fortune que lui, s'était mis à vouloir chaque matin ce qu'il voulait la veille. Le malade résolut alors d'imiter cette simplicité d'action.

— La vie sociale est comme la terre, lui avait dit son camarade ; elle nous donne en raison de nos efforts.

Godefroid s'était endetté déjà. Pour première punition, pour première tâche, il s'imposa de vivre à l'écart en payant sa dette sur son revenu. Chez un homme habitué à dépenser six mille francs quand il en avait cinq, ce n'était pas une petite entreprise que de se réduire à vivre de deux mille francs. Il lut tous les matins *les Petites-Affiches*, espérant y trouver un asile où ses dépenses pussent être fixées, où il pût jouir de la solitude nécessaire à un homme qui voulait se replier sur lui-même, s'examiner, se donner une vocation. Les mœurs des pensions bourgeoises du quartier latin choquèrent sa délicatesse, les maisons de santé lui parurent malsaines, et il allait retomber dans les fatales irrésolutions des gens sans volonté, lorsqu'il fut frappé par l'annonce suivante :

Petit logement de soixante-dix francs par mois, pouvant convenir à un ecclésiastique. On veut un locataire tranquille, il trouverait la table, et l'on meublerait l'appartement à des prix modérés en cas de convenance mutuelle.

S'adresser rue Chanoinesse, près Notre-Dame, à M. Millet, épicier, qui donnera tous les renseignemens désirables.

Séduit par la bonhomie cachée sous cette rédaction et par le parfum de bourgeoisie qui s'en exhalait, Godefroid était venu vers quatre heures chez l'épicier, qui lui avait dit que madame de La Chanterie dînait en ce moment et ne recevait personne pendant ses repas. Cette dame était visible le soir après sept heures ou le matin de dix heures à midi. Tout en parlant, monsieur Millet examinait Godefroid et lui faisait subir, selon l'expression des magistrats, un premier degré d'instruction.

— Monsieur était-il garçon? Madame voulait une personne de mœurs réglées ; on fermait la porte à onze heures au plus tard. Monsieur, dit-il en terminant, me paraît d'ailleurs d'un âge à convenir à madame de La Chanterie.

— Quel âge me donnez-vous donc? demanda Godefroid.

— Quelque chose comme quarante ans, répondit l'épicier.

Cette naïve réponse jeta Godefroid dans un accès de misanthropie et de tristesse ; il alla dîner sur le quai de la Tournelle, et revint contempler Notre-Dame au moment où les feux du soleil couchant ruisselaient en se brisant



dans les arcs-boutans multipliés du chevet. Le quai se trouve alors dans l'ombre quand les tours brillent bordées de lueurs, et ce contraste frappa Godefroid en proie à toutes les amertumes que la cruelle naïveté de l'épicier avait remuées. Ce jeune homme flottait donc entre les conseils du désespoir et la voix touchante des harmonies religieuses mises en branle par la cloche de la cathédrale, quand, au milieu des ombres, du silence, aux clartés de la lune, il entendit la phrase du prêtre. Quoique peu dévot, comme la plupart des enfans de ce siècle, sa sensibilité s'émut à cette parole, et il revint rue Chanoinesse, où il ne voulait déjà plus aller.

CHAPITRE SECOND.

VIEILLE MAISON, VIEILLES GENS, VIEILLES MOEURS.



Le prêtre et Godefroid furent aussi étonnés l'un que l'autre d'entrer dans la rue Massillon, qui fait face au petit portail nord de la cathédrale, de tourner ensemble dans la rue Chanoinesse, à l'endroit où, vers la rue de la Colombe, elle finit pour devenir la rue des Marmousets. Quand Godefroid s'arrêta sous le porche cintré de la maison où demeurait madame de La Chanterie, le prêtre se retourna vers Godefroid en l'examinant à la lueur d'un réverbère qui sera sans doute un des derniers à disparaître au cœur du vieux Paris.

— Vous venez voir madame de La Chanterie, monsieur? dit le prêtre.

— Oui, répondit Godefroid. La parole que je viens de vous entendre dire à cet ouvrier m'a prouvé que cette maison, si vous y demeurez, doit être salubre à l'âme.

— Vous avez donc été témoin de ma défaite? dit le prêtre en levant le marteau, car je n'ai pas réussi.

— Il me semble bien plutôt que c'est l'ouvrier, car il vous demandait de l'argent assez énergiquement.

— Hélas! répondit le prêtre, l'un des plus grands malheurs des révolutions en France, c'est que chacune d'elles est une nouvelle prime donnée à l'ambition des classes inférieures. Pour sortir de sa condition, pour arriver à la fortune, que l'on regarde aujourd'hui comme la seule garantie sociale, cet ouvrier se livre à ces combinaisons monstrueuses qui, si elles ne réussissent pas, doivent amener le spéculateur à rendre des comptes à la justice humaine. Voilà ce que produit quelquefois l'obligeance.

Le portier ouvrit une lourde porte, et le prêtre dit alors à Godefroid : — Monsieur vient peut-être pour le petit appartement?

— Oui, monsieur.

Le prêtre et Godefroid traversèrent alors une assez vaste cour au fond de laquelle se dessinait en noir une haute maison flanquée d'une tour carrée encore plus élevée que les toits et d'une vétusté remarquable. Quiconque connaît l'histoire de Paris, sait que le sol s'y est tellement exhaussé devant et autour de la cathédrale, qu'il n'existe pas vestige des douze degrés par lesquels on y montait jadis. Aujourd'hui, la base des colonnes du porche est de niveau avec le pavé. Donc, le rez-de-chaussée primitif de cette maison doit en faire aujourd'hui les caves. Il se trouve un perron de quelques marches à l'entrée de cette tour où monte en spirale une vieille vis le long d'un arbre sculpté en façon de sarment. Ce style, qui rappelle celui des escaliers du roi Louis XII au château de Blois, remonte au quatorzième siècle. Frappé de mille symptômes d'antiquité, Godefroid ne put s'empêcher de dire en souriant au prêtre :

— Cette tour n'est pas d'hier.

— Elle a soutenu, dit-on, l'attaque des Normands et aurait fait partie du premier palais des rois de Paris; mais, selon les traditions, elle aurait été plus certainement le logis du fameux chanoine Fulbert, l'oncle d'Héloïse.

En achevant ces mots, le prêtre ouvrit la porte de l'appartement qui paraissait être le rez-de-chaussée et qui, sur la première comme sur la seconde cour, car il existe une petite cour intérieure, se trouve au premier étage.

Dans cette première pièce travaillait, à la lueur d'une petite lampe, une domestique coiffée d'un bonnet en batiste à tuyaux gaufrés pour tout ornement; elle ficha une de ses aiguilles dans ses cheveux, et garda son tricot à la main, tout en se levant pour ouvrir la porte d'un salon éclairé sur la cour intérieure. Le costume de cette femme rappelait celui des Sœurs-Grises.

— Madame, je vous amène un locataire, dit le prêtre en introduisant Godefroid dans cette pièce où il vit trois personnages assis sur des fauteuils auprès de madame de La Chanterie.

Les trois personnages se levèrent, la maîtresse de la maison se leva; puis quand le prêtre eut avancé pour Godefroid un fauteuil, quand le futur locataire se fut assis sur un geste de madame de La Chanterie accompagné de ce vieux mot: « Seyez-vous, monsieur! » le Parisien se crut à une énorme distance de Paris, en Basse-Bretagne, ou au fond du Canada.

Le silence a peut-être ses degrés. Peut-être Godefroid, déjà saisi par le silence des rues Massillon et Chanoinesse où il ne roule pas deux voitures par mois, saisi par le silence de la cour et de la tour, dut-il se trouver comme au cœur du silence, dans ce salon gardé par tant de vieilles rues, de vieilles cours et de vieilles murailles.

Cette partie de l'île qui se nomme le Cloître a conservé le caractère commun à tous les cloîtres, elle semble humide, froide, et demeure dans le silence monastique le plus profond aux heures les plus bruyantes du jour. On doit remarquer, d'ailleurs, que toute cette portion de la Cité, serrée entre le flanc de Notre-Dame et la rivière, est au nord et dans l'ombre de la cathédrale. Les vents d'est s'y engouffrent sans rencontrer d'obstacles, et les brouillards de la Seine y sont en quelque sorte retenus par les noires parois de la vieille église métropolitaine. Ainsi personne ne s'étonnera du sentiment qu'éprouva Godefroid en comparaissant dans ce vieux logis, en présence de quatre personnes silencieuses, et aussi solennelles que l'étaient les choses elles-mêmes. Il ne regarda point autour de lui, pris de curiosité pour madame de La Chanterie dont le nom l'avait intrigué déjà. Cette dame était évidemment une personne de l'autre siècle, pour ne pas dire de l'autre monde. Elle avait un visage douceâtre, à teintes à la fois molles et froides, un nez aquilin, un front impérieux, des yeux bruns, un double menton; le tout encadré de boucles de cheveux argentés. On ne pouvait donner à sa robe que le vieux nom de fourreau, tant elle y était serrée selon la mode du dix-huitième siècle. L'étoffe, en soie couleur carmélite à longues raies vertes fines et multipliées, semblait être de ce même temps. Le corsage, fait en corps de jupe,

se cachait sous une mantille en pou-de-soie bordée de dentelle noire, et attachée sur la poitrine par une épingle à miniature. Les pieds, chaussés de brodequins en velours noir, reposaient sur un petit coussin. De même que sa servante, madame de la Chanterie tricotait des bas, et avait sous son bonnet de dentelle une aiguille fichée dans ses boucles crêpées.

— Vous avez vu monsieur Millet? dit-elle à Godefroid de cette voix de tête particulière aux douairières du faubourg Saint-Germain en le voyant presque interdit et comme pour lui donner la parole.

— Oui, madame.

— J'ai peur que l'appartement ne vous convienne guère, reprit-elle en remarquant l'élégance, la nouveauté, la fraîcheur de l'habillement de son futur locataire.

Godefroid avait des bottes vernies, des gants jaunes, de riches boutons de chemise et une jolie chaîne de montre passée dans une des boutonnières de son gilet de soie noire à fleurs bleues. Madame de La Chanterie prit dans une de ses poches un petit sifflet d'argent et siffla. La domestique entra.

— Manon, ma fille, fais voir l'appartement à monsieur. Voulez-vous, cher vicaire, y accompagner monsieur, reprit-elle en s'adressant au prêtre. Si par hasard, dit-elle en se levant de nouveau et regardant Godefroid, le logement vous agréait, nous pourrons causer des conditions.

Godefroid salua et sortit. Il entendit le bruit de ferraille causé par les clefs que Manon prenait dans un tiroir, et il lui vit allumer la chandelle d'un grand martinet en cuivre jaune. Manon alla la première sans proférer une parole. Quand Godefroid se retrouva dans l'escalier, montant aux étages supérieurs, il douta de la vie réelle, il rêvait tout éveillé, il voyait le monde fantastique des romans qu'il avait lus dans ses heures de désœuvrement. Tout Parisien échappé, comme lui, du quartier moderne, au luxe des maisons et des ameublemens, à l'éclat des restaurans et des théâtres, au mouvement du cœur de Paris, aurait partagé son opinion. Le martinet, tenu par la servante, éclairait faiblement le vieil escalier tournant où les araignées avaient étendu leurs draperies pleines de poussière. Manon portait une cotte à gros plis, en grosse étoffe de bure; son corsage était carré par derrière comme par devant, et son habillement se remuait tout d'une pièce. Arrivée au troisième etage, qui passait pour être le second, Manon s'arrêta, fit mouvoir les ressorts d'une antique serrure, et ouvrit une porte peinte en couleur d'acajou ronceux grossièrement imité.

— Voilà, dit-elle en entrant la première.

Était-ce un avare, était-ce un peintre mort d'indigence, était-ce un cynique à qui le monde était indifférent, ou quelque religieux détaché du monde qui avait habité cet appartement? on pouvait se faire cette triple question en y sentant l'odeur de la misère, en voyant des taches grasses sur les papiers couverts d'une teinte de fumée, les plafonds noircis, les fenêtres à petites vitres poudreuses, les briques du plancher brunies, les boiseries enduites d'une espèce de glacis gluant. Un froid humide tombait par les cheminées en pierre sculptée peinte, et dont les glaces avaient des trumeaux du dix-septième siècle. L'appartement était en équerre comme la maison qui encadrait la cour intérieure que Godefroid ne put voir à la nuit.

— Qui donc a demeuré là? demanda Godefroid au prêtre.

— Un ancien Conseiller au Parlement, grand-oncle de madame, un monsieur de Boisfrelon. En enfance depuis la Révolution, ce vieillard est mort en 1832 à quatre-vingt-seize ans, et madame n'a pu se décider à y mettre aussitôt un étranger, mais elle ne peut plus supporter de non-valeurs.

— Oh! madame fera nettoyer l'appartement et le meublera de manière à satisfaire monsieur, reprit Manon.

— Cela dépendra de l'arrangement que vous prendrez, dit le prêtre. On trouverait là-dedans un beau parloir, une grande chambre à coucher et un cabinet, puis les deux petites pièces en retour sur la cour peuvent faire une belle pièce de travail. Telle est la distribution de mon appartement au-dessous et celle de l'appartement au-dessus.

— Oui, dit Manon, l'appartement de monsieur Alain est tout comme le vôtre, mais il a la vue de la tour.

— Je crois qu'il faudrait revoir le logement et la maison au jour..., dit timidement Godefroid.

— C'est possible, dit Manon.

Le prêtre et Godefroid descendirent en laissant refermer les portes par la servante qui les rejoignit pour les éclairer. En rentrant dans le salon, Godefroid, aguerri, put, en causant avec madame de La Chanterie, examiner les êtres, les personnes et les choses.

Ce salon avait aux fenêtres des rideaux de vieux lampas rouge à lambrequins, et relevés par des cordons de soie. Le carreau rouge bordait un tapis de vieille tapisserie trop petit pour couvrir tout le plancher. La boiserie était peinte en gris. Le plafond, séparé en deux parties par une maîtresse poutre qui partait de la cheminée, semblait une concession tardivement faite au luxe. Les fauteuils en bois peint en blanc, étaient garnis en tapisserie. Une mesquine pendule, entre deux flambeaux de cuivre doré, décorait le dessus de la cheminée. Madame de la Chanterie avait près d'elle une vieille table à pieds de biche, sur laquelle étaient ses pelotons de laine dans un panier d'osier. Une lampe hydrostatique éclairait cette scène.

Les quatre hommes assis, fixes, immobiles et silencieux comme des bonzes, avaient, ainsi que madame de La Chanterie, évidemment cessé leur conversation en entendant revenir l'étranger. Tous avaient des figures froides et discrètes, en harmonie avec le salon, la maison et le quartier. Madame de La Chanterie convint de la justesse des observations de Godefroid, et lui répondit qu'elle ne voulait rien faire avant de connaître les intentions de son locataire, ou pour mieux dire de son pensionnaire. Si le locataire s'arrangeait des mœurs de sa maison, il devait devenir son pensionnaire, et ces mœurs différaient tant de celles de Paris! On vivait rue Chanoinesse comme en province: il fallait être à l'ordinaire rentré vers les dix heures; on haïssait le bruit; l'on ne voulait ni femmes ni enfans pour ne déranger en rien les habitudes prises. Un ecclésiastique pouvait seul s'accommoder de ce régime. Madame de La Chanterie désirait surtout quelqu'un d'une vie modeste et sans exigence; elle ne pouvait mettre que le strict nécessaire dans l'appartement. Monsieur Alain (elle désigna l'un des quatre assistans) était d'ailleurs content, et elle ferait pour son nouveau locataire comme pour les anciens.

— Je ne crois pas, dit alors le prêtre, que monsieur soit disposé à venir se mettre dans notre couvent.

— Et pourquoi pas? dit monsieur Alain; j'y suis bien, moi, et je ne m'en trouve pas mal.

— Madame, reprit Godefroid en se levant, j'aurai l'honneur de venir vous revoir demain.

Quoiqu'il fût un jeune homme, les quatre vieillards et madame de La Chanterie se levèrent, et le vicaire le reconduisit jusque sur le perron. Un coup de sifflet partit. A ce signal, le portier vint, armé d'une lanterne, prendre Gode-

froid, le conduisit jusque dans la rue, et referma l'énorme porte jaunâtre, pesante comme celle d'une prison, et décorée de serrureries en arabesques, qui remontaient à une époque difficile à déterminer.

Quand Godefroid eut monté dans un cabriolet et qu'il roula vers les régions du Paris vivant, éclairé, chaud, tout ce qu'il venait de voir lui sembla comme un rêve, et ses impressions, quand il se promena sur le boulevard des Italiens, avaient déjà le lointain du souvenir. Il se demandait:

— Demain, retrouverais-je ces gens-là?...

CHAPITRE TROISIÈME.

UN SECRET.



Le lendemain, en se levant au milieu des décorations du luxe moderne et des recherches du *comfort* anglais, Godefroid se rappela tous les détails de sa visite au cloître Notre-Dame, et retrouva dans son esprit le sens des choses qu'il avait vues. Les quatre inconnus dont la mise, l'attitude et le silence agissaient encore sur lui, devaient être des pensionnaires ainsi que le prêtre. La solennité de madame de La Chanterie lui parut venir de la dignité secrète avec laquelle elle portait de grands malheurs. Mais, malgré les explications qu'il se donnait à lui-même, Godefroid ne pouvait s'empêcher de trouver un air de mystère a ces discrètes figures. Il choisissait du regard ceux de ses meubles qui pouvaient être conservés, ceux qui lui étaient indispensables; mais en les transportant par la pensée dans l'horrible logement de la rue Chanoinesse, il se mit à rire du contraste qu'ils y feraient, et résolut de tout vendre pour s'acquitter d'autant, et de se laisser meubler par madame de La Chanterie. Il lui fallait une vie nouvelle, et les objets qui pourraient lui rappeler son ancienne situation devaient être mauvais à voir. Dans son désir de transformation, car il appartenait à ces caractères qui s'avancent du premier bond très-avant dans une situation, au lieu d'y aller pas à pas comme certains autres, il fut pris, pendant son déjeuner, par une idée: il voulut réaliser sa fortune, payer ses dettes, et placer le reste de ses capitaux dans la maison de banque où son père avait eu des relations.

Cette maison était la maison Mongenod et compagnie, établie à Paris depuis 1816 ou 1817, et dont la réputation de probité n'avait jamais reçu la moindre atteinte au milieu de la dépravation commerciale qui, plus ou moins, attaquait certaines maisons de Paris. Ainsi, malgré leurs immenses richesses, les maisons Nucingen et du Tillet, Keller frères, Palma et compagnie, étaient entachées d'une mésestime secrète, ou, si vous voulez, qui ne s'exprimait que d'oreille à oreille. D'affreux moyens avaient eu de si beaux résultats, les succès politiques, les principes dynastiques couvraient si bien de sales origines, que personne, en 1834, ne pensait plus à la boue où plongeaient les racines de ces arbres majestueux, les soutiens de l'État. Néanmoins, il n'était pas un seul de ces banquiers pour qui l'éloge de la maison Mongenod ne fût une blessure. A l'instar des banquiers anglais, la maison Mongenod ne déployait aucun luxe extérieur, vivait dans un profond silence, et se contentait de faire la banque avec une prudence, une sagesse, une loyauté qui lui permettaient d'opérer avec sécurité d'un bout du monde à l'autre. Le chef actuel, Frédéric Mongenod, est le beau-frère du vicomte de Fontaine. Ainsi cette nombreuse famille, alliée par le baron de Fontaine à monsieur Grossetête, le receveur-général, frère des Grossetête et compagnie de Limoges, aux Vendenesse, à Planat de Baudry, autre receveur-général; cette parenté, après avoir valu à feu Mongenod père de grandes faveurs dans les opérations financières, sous la Restauration, lui avait obtenu la confiance des premières maisons de la vieille noblesse, dont les capitaux et les immenses économies allaient dans cette banque. Loin d'ambitionner la pairie comme les Keller, les Nucingen et les du Tillet, les Mongenod restaient éloignés de la politique et n'en savaient que ce que doit en savoir la banque.

La maison Mongenod était établie dans un magnifique hôtel, entre cour et jardin, rue de la Victoire, où demeuraient madame Mongenod la mère et ses deux fils, tous trois associés, car madame la vicomtesse de Fontaine avait été remboursée lors de la mort de Mongenod père, en 1827. Frédéric Mongenod, beau jeune homme de trente-cinq ans environ, d'un abord froid, silencieux, réservé comme un Génevois, propret comme un Anglais, avait acquis auprès de son père toutes les qualités nécessaires à sa difficile profession. Plus instruit que ne l'est généralement un banquier, son éducation avait comporté l'universalité de connaissances qui constitue l'enseignement polytechnique; mais, comme beaucoup de banquiers, il avait une prédilection, un goût en dehors de son commerce, il aimait la mécanique et la chimie. Mongenod le jeune, de dix ans moins âgé que Frédéric, se trouvait dans le cabinet de son aîné dans la position d'un premier clerc avec son notaire ou son avoué; Frédéric le formait.

En disant son nom de famille, Godefroid reconnut en quelle estime était son père; car il put traverser les bureaux et arriver au cabinet de Mongenod. Ce cabinet ne fermait que par des portes en glace, en sorte que, malgré son désir de ne pas écouter, Godefroid entendit la conversation qui s'y tenait.

— Madame, votre compte s'élève à seize cent mille francs au crédit comme au débit, disait Mongenod le jeune, je ne sais pas quelles sont les intentions de mon frère; une avance de cent mille francs est-elle possible?... Vous avez manqué de prudence... On ne confie pas seize cent mille francs au commerce...

— Trop haut, Louis, dit une voix de femme. Ton frère t'a recommandé de ne jamais parler qu'à voix basse. Il peut y avoir du monde dans le petit salon à côté.

Frédéric Mongenod ouvrit en ce moment la porte de communication entre ses appartemens et son cabinet; il aperçut Godefroid, et il traversa son cabinet tout en saluant avec respect la personne à qui parlait son frère.

— A qui ai-je l'honneur... dit-il.

Dès que Godefroid se fut nommé, Frédéric le fit entrer,

et, pendant que le banquier lui montrait un siége, Louis Mongenod et une dame, qui n'était autre que madame de La Chanterie, se levèrent et allèrent à Frédéric. Tous trois, ils se mirent à l'embrasure d'une fenêtre et parlèrent à voix basse avec madame Mongenod la mère, à qui les affaires étaient toujours confiées. Elle avait depuis trente ans donné, soit à son mari, soit à ses fils, des preuves de capacité qui faisaient d'elle un associé-gérant : elle avait la signature. Godefroid vit dans un cartonnier des cartons étiquetés : affaires Lechanteur de La Chanterie, avec les numéros de 1 à 7. Quand la conférence fut terminée par un mot du banquier à son frère : « Eh bien ! descends à la caisse », madame de La Chanterie se retourna, vit Godefroid, retint un geste de surprise, et fit à voix basse des questions à Mongenod, qui répondit en peu de mots également à voix basse.



Madame de La Chanterie était mise en petits souliers de prunelle noire, en bas de soie gris ; elle avait sa robe de la veille et se tenait enveloppée de la *baute* vénitienne, espèce de mantelet qui revenait à la mode. Elle avait une capote de soie verte, dite *à la bonne femme*, et doublée de soie blanche. Sa figure était encadrée par des flots de dentelles. Elle se tenait droite et dans une attitude qui révélait sinon une haute naissance, du moins les habitudes d'une vie aristocratique. Sans son excessive affabilité, peut-être eût-elle paru pleine de hauteur. Enfin, elle était imposante.

— C'est moins un hasard qu'un ordre de la Providence qui nous rassemble ici, monsieur, dit-elle à Godefroid ; car j'étais presque décidée à refuser un pensionnaire dont les mœurs me semblaient antipathiques à celles de ma maison ; mais monsieur Mongenod vient de me donner des renseignemens sur votre famille qui me...

— Hé ! madame, monsieur, dit Godefroid en s'adressant à la fois à madame de La Chanterie et au banquier, je n'ai plus de famille, et je venais demander un conseil financier à l'ancien banquier de mon père pour accorder ma fortune à un nouveau genre de vie.

Et Godefroid eut bientôt et en peu de mots raconté son histoire

— Allez chez madame, si madame veut bien vous accepter pour pensionnaire, dit Frédéric Mongenod après avoir échangé un regard avec madame de La Chanterie, et ne vendez pas vos rentes, laissez-les-moi. Donnez-moi la note exacte de vos obligations, j'assignerai des époques de payement à vos créanciers, et vous aurez pour vous environ cent cinquante francs par mois. Il faudra deux ans pour vous liquider. Pendant ces deux ans, là où vous serez, vous aurez eu tout le loisir de penser à une carrière, surtout au milieu des personnes avec lesquelles vous vivrez et qui sont de bon conseil.

Louis Mongenod arriva tenant à la main cent billets de mille francs qu'il remit à madame de La Chanterie. Godefroid offrit la main à sa future hôtesse et la conduisit à son fiacre.

— A bientôt donc, monsieur, dit-elle d'un son de voix affectueux.

— A quelle heure serez-vous chez vous, madame ? dit Godefroid.

— Dans deux heures.

— J'ai le temps de vendre mon mobilier, dit-il en la saluant.

Pendant le peu de temps qu'il avait tenu le bras de madame de La Chanterie sur le sien et qu'ils avaient marché tous deux, Godefroid n'avait pu dissiper l'auréole que ces mots : « votre compte s'élève à seize cent mille francs », dits par Louis Mongenod, faisaient à cette femme, dont la vie se passait au fond du cloître Notre-Dame. Cette pen-

sée : Elle doit être bien riche! changeait entièrement sa manière de voir. « Elle a le bras potelé, se disait-il en pressant presque le bras qu'il tenait. Quel âge peut-elle avoir? Quarante ans! » Et il entrevit un roman dans son séjour rue Chanoinesse. « Elle a l'air noble! Quel métier fait-elle? Seize cent mille francs... Si je lui plaisais! »

A notre époque, sur mille jeunes gens dans la situation de Godefroid, neuf cent quatre-vingt-dix-neuf eussent eu la pensée d'épouser cette femme.

Un marchand de meubles, qui était un peu tapissier et principalement loueur d'appartemens garnis, donna trois mille francs environ de tout ce que Godefroid voulait vendre, en le lui laissant encore pendant les quelques jours nécessaires à l'arrangement de l'horrible appartement de la rue Chanoinesse, où le malade d'esprit se rendit promptement. Il fit venir un peintre dont l'adresse fut donnée par madame de La Chanterie, et qui, pour un prix modique, s'engagea, dans la semaine, à blanchir les plafonds, nettoyer les fenêtres, peindre toutes les boiseries en bois de Spa et mettre le carreau en couleur. Godefroid prit la mesure des pièces pour y mettre partout le même tapis, un tapis vert de l'espèce la moins chère. Il voulait l'uniformité la plus simple dans cette cellule. Madame de La Chanterie approuva cette idée. Elle calcula, Manon aidant, ce qu'il fallait de calicot blanc pour les rideaux des fenêtres et pour ceux d'un modeste lit en fer ; puis elle se chargea de les faire acheter et confectionner à un prix dont la modicité surprit Godefroid. Avec les meubles qu'il apportait, son appartement restauré ne lui coûterait pas plus de six cents francs.

— Je pourrai donc en porter mille environ chez monsieur Mongenod.

— Nous menons ici, lui dit alors madame de La Chanterie, une vie chrétienne qui, vous le savez, s'accorde mal avec beaucoup de superfluités, et je crois que vous en conservez encore trop.

En donnant ce conseil à son futur pensionnaire, elle regardait un diamant qui brillait à l'anneau dans lequel était passée la cravate bleue de Godefroid.

— Je ne vous en parle, reprit-elle, qu'en vous voyant dans l'intention de rompre avec la vie dissipée dont vous vous êtes plaint à monsieur Mongenod.

Godefroid contemplait madame de La Chanterie en savourant les harmonies d'une voix limpide ; il examinait ce visage entièrement blanc, digne d'une de ces Hollandaises graves et froides que le pinceau de l'école flamande a si bien reproduites, et chez lesquelles les rides sont impossibles.

— Blanche et grasse! se disait-il en s'en allant ; mais elle a des cheveux blancs...

Godefroid, comme toutes les natures faibles, s'était fait facilement à une nouvelle vie en la croyant tout heureuse, et il avait hâte de venir rue Chanoinesse; néanmoins il eut une pensée de prudence, ou de défiance si vous voulez : deux jours avant son installation, il retourna chez monsieur Mongenod pour prendre quelques renseignemens sur la maison où il allait entrer. Pendant le peu d'instans qu'il passait dans son futur logement pour examiner les changemens qui s'y faisaient, il avait remarqué les allées et venues de plusieurs gens dont la mine et la tournure, sans être mystérieuses, permettaient de croire à l'exercice de quelque profession, à des occupations secrètes chez les habitans de la maison. A cette époque, on s'occupait beaucoup des tentatives de la branche aînée de la maison de Bourbon pour remonter sur le trône, et Godefroid crut à quelque conspiration. Quand il se trouva dans le cabinet du banquier et sous le coup de son regard scrutateur, en lui exprimant sa demande, il eut honte de lui-même, et vit un sourire sardonique se dessiner sur les lèvres de Frédéric Mongenod.

— Madame la baronne de La Chanterie, répondit-il, est une des plus obscures personnes de Paris, mais elle en est une des plus honorables. Avez-vous donc des motifs pour me demander des renseignemens?

Godefroid se rejeta sur des banalités : il allait vivre pour longtemps avec des étrangers, il fallait savoir avec qui l'on se liait, etc. Mais le sourire du banquier devenait de plus en plus ironique, et Godefroid, de plus en plus embarrassé, eut la honte de la démarche sans en tirer aucun fruit, car il n'osa plus faire de questions ni sur madame de La Chanterie ni sur ses commensaux.

Deux jours après, par un samedi soir, après avoir dîné pour la dernière fois au café Anglais, et vu les deux premières pièces aux Variétés, il vint, à dix heures, coucher rue Chanoinesse, où il fut conduit à son appartement par Manon. Quand il se trouva dans cette noire et vieille maison, dans ce silence profond, il se crut comme entré au couvent ; mais dès les premiers jours sa curiosité devait être aussi excitée par ce qu'il allait deviner que par la lecture d'un roman moderne.

De BALZAC.



FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

NUREMBERG.

Arrivé dans la nuit à Nuremberg, j'étais au point du jour dans les rues de la ville, le 25 août. J'avais grande hâte de voir avec détail les toits à pignons, les façades sculptées, les balcons à supports découpés, que la lueur de quelques réverbères m'avait laissé apercevoir en traversant les rues qui conduisent à la cour de Bavière; et puis, comment un antiquaire pourrait-il dormir en débarquant à Nuremberg, et surtout le jour de la fête, quand trois états-majors de princes se pressent dans les cours et les corridors de son hôtel? Je sortis donc pour flâner au hasard à travers les rues encore désertes. L'illusion était complète, comme pendant la nuit : les silhouettes pointues des toits et des ponts, les galeries à colonnettes, les tourelles, les créneaux blasonnés, me transportaient tellement au seizième siècle, que je m'étonnais de ne voir s'ouvrir aucune des fenêtres à vitres plombées, pour laisser passage à une toque empanachée, ou bien à un corsage de jeune fille chargé d'une fraise empesée à l'italienne.

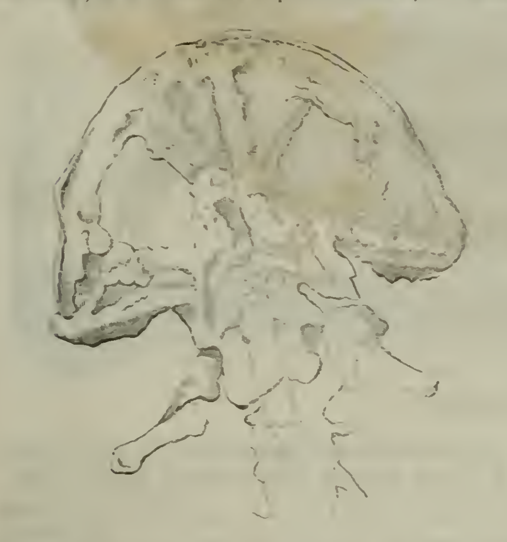
Rien ne bougeait que les draperies, bannières et guirlandes de fleurs qui décoraient les maisons pour la fête, et qu'agitait l'air vif du matin. Je passai près de Saint-Sebald, la vieille cathédrale, vieille déjà dans la vieille ville; le chœur de l'est est du treizième siècle, et réunit encore les formes graves du style antérieur aux découpures élégantes du quinzième siècle qui distinguent le reste de l'édifice. Je longeai encore la chapelle Saint-Maurice, devenue, comme je l'ai appris depuis, une galerie de bons tableaux de l'École allemande. Je m'arrêtai quelques instans en face de la petite tourelle où le poete P. Moringer écrivit la plupart de ses ballades célèbres; et comme je me dirigeais vers le vieux bourg, pour me poster sur la terrasse et embrasser d'un coup d'œil à vol d'oiseau toute la ville, et y tracer le plan de mes observations, je saluai avec respect une maison à galeries de bois, à petites fenêtres, à porte sculptée, dont je connaissais d'avance la forme et la position. J'étais devant la demeure du Michel-Ange allemand. Je restai là longtemps; j'étais absorbé par le souvenir des malheurs de ce grand artiste, si honoré par l'empereur Maximilien, et si souvent battu par sa femme, faisant des chefs-d'œuvre pour vivre, s'ignorant lui-même, et se prenant pour un ouvrier, simple comme cette maison, que le respect de ses concitoyens a conservée intacte. La porte sculptée s'ouvrit, et je trouvai tout simple d'en voir sortir un beau cavalier à longue barbe, en pourpoint de velours noir, haut-de-chausse tailladé à la *souisse*, et toque à gourmette de velours. Il caressait de son gant de buffle la poignée d'une belle rapière ciselée, et faisait sonner en marchant les longs éperons d'acier de ses bottes montantes. Touché de ma contenance respectueuse en face de la maison de son maître, il s'approcha de moi et m'apprit qu'il était disciple d'Albert Durer, et devait porter à la fête sa bannière. Je lui eus bientôt prouvé par ma réponse que, malgré mon habit à basques étriquées et mon chapeau en forme de casserole sans manche, j'étais digne de vider un bœmer de rudesheimer avec lui en causant de la flèche de Fribourg en Brisgaw, ou du cimetière de Bâle, ou de la stanze saal de Cologne, et il s'offrit pour me servir de guide dans la ville jusqu'à l'heure où les devoirs de sa dignité l'appelleraient au cortége. Me voilà donc en chemin dans les rues de Nuremberg avec un peintre du seizième siècle. Quelle bonne fortune!

Nous ne pûmes pénétrer au Burg, dont les arbalétriers de la ville gardaient les portes blasonnées d'or à l'aigle éployée d'Autriche, à cause de la présence du roi Louis de Bavière. Il nous fallut redescendre dans la ville sans voir la chapelle, dont une des colonnes fut brisée par le diable dans un moment de dépit, ni l'orme planté par sainte Cunégonde, femme de l'empereur Heinrich II, en 1021; nous rentrâmes à Saint-Sebald pour y admirer la merveilleuse châsse du saint, ouvrage de Peter Fischer. Mon guide me faisait pourtant remarquer que ce chef-d'œuvre de ciselure et de fonte, si beau dans tous ses détails, est, comme ensemble, d'un goût déjà dégénéré et qu'aurait désavoué son maître. De là nous passons sous la porte ornée du triple blason de l'Hôtel-de-Ville, et après avoir traversé la salle impériale, l'escalier de Durer et la galerie dont le plafond représente en bas-relief un tournoi célèbre par le renom qu'y obtinrent plusieurs nobles de la ville, nous voici de nouveau sur la place du Grand-Marché, où se trouve l'élégante fontaine de Schœnnen Brunnen; c'est une dentelle de pierre qui s'élève à 50 pieds du sol comme une aiguille de filigrane. Après avoir vu sur la gauche la jolie petite église de Sainte-Marie, dont l'ensemble rappelle le style de la châsse de saint Sebald, et l'homme au canard, statue de bronze fondue par Fischer, il faut passer un des ponts de la Kintz, et, laissant à droite l'ancienne demeure toute découpée de sculpture des princes de Nassau, pénétrer sous le sombre portique de Saint-Laurent, dont les tours aux flèches dorées s'élèvent orgueilleusement au-dessus de celles Saint-Sebald. C'est là que le tabernacle d'Adam Craft lutte d'élégance et de hardiesse avec la fontaine Schœnneu Brunnen, et porte ses pierres ciselées jusqu'aux nervures les plus élevées de la voûte.

Derrière le chœur sont les beaux vitraux, dont les cartons de quelques-uns ont été donnés par Durer, et celui de la famille Wolkamer, dont l'éclat des couleurs écrase tous les autres. Je l'admirais depuis quelques instans, quand mon guide me fit remarquer de longs morceaux de tapisserie brodés par les dames du chapitre dans le quinzième siècle, et puis m'amena devant une Descente de croix d'Albert Durer, dont l'aspect sérieux et triste attendrirait Satanas en personne. Tout en regardant cette belle page, nous nous étions laissés aller à nos rêveries; l'église était encore silencieuse, les vitraux envoyaient sur les stalles brillantes de longs reflets de lumière colorée : dans les bancs d'œuvre des métiers, quelques maîtres en pourpoint de buffle ou de velours, avec les chausses aux couleurs de leurs corporations, attendaient l'heure de la réunion auprès de leurs bannières; mais bientôt au vacarme des cloches se mêla le bruit du canon, la foule se précipita dans l'église, la foule en habit noir et en manches à gigot: adieu mes douces illusions de seizième siècle! mon beau compagnon lui-même, quand il prit sa bannière pour enfourcher son cheval paré aux couleurs de la ville, me parut avoir pris de son fâcheux entourage une ressemblance malheureuse avec un figurant de Franconi : sans quelques énormes chariots couverts de feuillages traînés par des bœufs et chargés de paysans aux costumes pittoresques, sans les Henins de Wurtzbourg, les ailes de moire de Bamburg, les grandes bottes, les gilets rouges et les grands chapeaux des vieux Reitres, et les plaques de cuivre des chevaux, j'aurais pu prendre le cortége de Nuremberg pour une imitation en grand de notre ignoble mascarade du bœuf gras. G. de B.

LA SALAMANDRE DU MUSÉE D'AMSTERDAM.

Scheuzer découvrit dans les carrières d'Œningen un squelette fossile devenu fameux sous le nom de *homo diluvii testis*; ce ne devait être ni plus ni moins qu'un homme



fossile. L'erreur subsista jusqu'à Cuvier. Ce grand naturaliste étant à Harlem, au Teylers Museum, obtint la permission, des curateurs de cette riche collection, de faire sauter les éclats de la pierre dans laquelle se trouvait un des squelettes d'Œningen; il avait prédit que là on trouverait les os du bras, ici ceux de la main; d'avance il avait dessiné les figures que ces pièces devaient présenter. Ces déductions, il les tirait de son admirable loi des conditions d'existence, et grand fut l'étonnement des spectateurs quand ils virent que les moindres conjectures du naturaliste se vérifiaient. Le prétendu homme fossile de Scheuzer devint une espèce de salamandre.

Toutefois les congénères de cet animal paraissaient perdus; le monde actuel n'offrait, croyait-on, rien de semblable. La salamandre d'Œningen présentait tout au plus quelques analogies avec nos salamandres des bois; mais celles-ci ont cinq pouces de longueur, et celle-là offrait presque la taille de l'homme.

Cependant le docteur Siebold, dans son voyage au Japon, finit par découvrir des animaux vivans présentant avec la salamandre de Scheuzer la plus grande analogie sous le rapport de la structure et du volume. Deux de ces singuliers animaux ont été rapportés, par lui, vivans, et l'un d'eux, qui a appartenu pendant sept ans à l'Université de Leyde, est passé aujourd'hui au Jardin zoologique d'Amsterdam, où il continue de bien se porter dans un baquet d'eau.

Il nage et rampe, respire à la surface du liquide, et mange de petits poissons. Ses mouvemens sont lents et paresseux; le peu de vitesse de sa circulation lui donne un engourdissement comme s'il souffrait du froid. Cependant, dans le rigoureux hiver de 1838, l'eau du bassin fut couverte de glace pendant toute une nuit sans que l'animal en souffrît. A son arrivée en Hollande, il avait trois pieds de longueur, il en a aujourd'hui près de quatre et demi.

Sa forme rappelle celle de nos salamandres; le crâne est extraordinairement aplati. La tête est orbiculaire; les mâchoires profondément divisées; les narines petites ainsi que l'œil. Une crête longe la partie postérieure du corps, et finit en queue aplatie et assez mobile; les membres sont courts et pourvus, les deux antérieurs de quatre doigts, les deux postérieurs de cinq doigts, dont un pouce assez gros. La peau est brune, maculée de teintes vertes, visqueuse, et perd constamment un épiderme dont la structure est singulière; ce sont autant de cellules en pavés avec des noyaux au centre.

Les naturalistes hollandais ont beaucoup écrit sur cet animal intéressant, et, comme il arrive souvent, ils ne se sont guère entendus entre eux. MM. Temminck, Schlegel, et Vander Hoeven ont tour à tour publié leur avis.

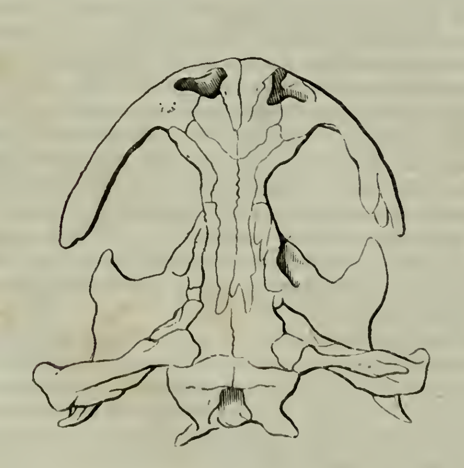
M. Vander Hoeven, qui s'est le plus occupé de ce reptile du Japon, ne pense pas que ce puisse être une salamandre, à moins d'étendre au delà des mesures les limites des genres. Il a reconnu que l'animal du Japon n'a point les yeux couverts de paupières, mais seulement d'un prolongement transparent et mince de la peau. Les yeux sont en outre extraordinairement petits. Le squelette vint confirmer l'opinion que le genre salamandre ne pouvait recevoir ce nouveau reptile. Le crâne est tout à fait différent; plus large et plus plat, il ressemble bien plus à celui des grenouilles qu'à celui des salamandres. Les frontaux sont allongés et se terminent en arrière en pointe, et les pariétaux s'avancent en sens contraire; les os ptérygoïdiens sont très-larges, et le sphénoïde court jusqu'au trou occipital; les vomers ont une rangée de dents ainsi que les maxillaires supérieurs et inférieurs.

On compte vingt vertèbres avant le bassin, tandis que, chez les salamandres, le bassin s'attache ordinairement à la quatorzième ou à la quinzième vertèbre. De plus, les vertèbres, avec leur corps percé en avant et en arrière de cavités, ressemblent aux vertèbres des poissons, des sirènes et des protées. Les carpes et les tarses sont formés par des parties cartilagineuses.

Tous ces caractères sont tellement différens de ceux des salamandres, qu'on ne saurait confondre ces animaux. Chez ces dernières, les yeux sont de grandeur proportionnelle au crâne; les dents ne sont pas placées en avant, mais en arrière, sur le palais; les frontaux se séparent des pariétaux, etc.

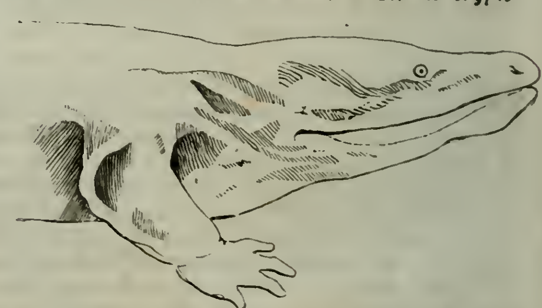
La salamandre d'Amsterdam.

Le crâne offre plus d'analogie avec celui d'un grand batracien de l'Amérique du Nord, nommé ménopome par Cu-



vier. La ressemblance est telle que le crâne de l'un pourrait passer pour le crâne de l'autre ; les os du nez seuls diffèrent. Cependant les ménopomes ont d'autres caractères qui ne permettent pas de les assimiler à l'animal du Japon.

M. Vander Hoeven a donc nommé ce dernier *crypto-*



branchus japonicus, c'est-à-dire ***cryptobranche***, parce qu'en effet, comme le montre la figure, les branchies sont entièrement cachées. Ce genre renfermerait ainsi trois espèces : 1° cryptobranche alléghanienne des monts Alléghanis; 2° cryptobranche du Japon, ou l'animal dont il est ici question; et 3° cryptobranche primigène, c'est-à-dire le fossile d'Œningen.

Dernièrement M. Vander Hoeven, conduit par son examen de ce reptile à le placer dans le voisinage des protées, voulut s'assurer si la loi de la grandeur des globules du sang se serait retrouvée sur lui. En effet, le sang du reptile du Japon a des globules de 1/19 de millimètre de longueur sur 1/30 de millimètre en largeur. Le protée offre les plus grands globules sanguins de tous les animaux; ceux du cryptobranche japonais l'emportent encore en volume sur ces derniers. La physiologie peut tirer de là d'utiles inductions.

Ch. MORREN.

LE CHATEAU DE DANNEMARIE.



Entre Saint-Fargeau et Briare, à quelques lieues des bords de la Loire hérissés de vieux manoirs pittoresques qui se mirent avec coquetterie dans les flots argentés du fleuve, il existe encore de nos jours, au milieu de ce qu'on appelle *la Gâtine*, pays d'étangs et de forêts, une tour délabrée, solitaire, triste, qui se dresse au-dessus des bois qui l'environnent comme le spectre du passé.

Ce souvenir d'un autre âge est *la tour de Dannemarie.*

Aujourd'hui, les pâtres des environs se reposent à l'ombre de ses murailles; les troupeaux paissent au milieu de ses ruines; l'orfraie et les autres oiseaux de nuit habitent le sommet de son donjon; mais le voyageur qui passe dans ces contrées, où l'on trouve à peine des routes, se reporte naturellement aux temps de la société féodale, et se demande ce que pouvait être, il y a six cents ans, la vieille forteresse si peu terrible à cette heure.

Or, ce qu'elle était, le voici.

Figurez-vous une enceinte de murailles et de constructions épaisses, capables de résister à un siége, et pouvant protéger une nombreuse garnison. Dans l'intérieur de ces vastes fortifications se trouvait le *manoir*, c'est-à-dire une maison d'habitation assez spacieuse pour recevoir non-seulement une famille, mais toute la parenté du seigneur, ses domestiques, ses hôtes, ses gens de guerre. Autour de ce principal corps de logis s'en groupaient une foule d'autres, jetés çà et là, sans ordre ni régularité, et parmi lesquels on distinguait la chapelle, construite dans le style gothique. Puis, dominant tout cet ensemble, que dérobaient presque à l'œil de hautes futaies et qu'environnaient des fossés profonds, la tour qui reste seule aujourd'hui s'élevait; c'était l'œil du maître qui veillait sur son empire. Aussi, à cette époque de guerres privées et de troubles subits, un *guet*, chargé de signaler tout ce qui apparaîtrait au loin, se tenait-il constamment à son sommet, le cor en main.

Pour l'instant (nous sommes en 1270, sous le règne de Philippe le Hardi, fils de saint Louis), la paix régnait autour du château de Dannemarie et la joie semblait en habiter l'intérieur. Des valets au brillant costume allaient et venaient des différentes parties du manoir à celle qu'habitait spécialement le seigneur; des haquenées richement couvertes, et dont les harnais auraient annoncé que les montures qu'ils équipaient appartenaient à des hommes puissans, quand bien même les armoiries qu'étalaient leurs caparaçons brodés ne l'auraient pas fait connaître, remplissaient la cour; d'autres, portant des dames, des seigneurs, des écuyers, franchissaient à chaque instant le pont-levis, qu'on avait baissé dès le matin. Bref, tout respirait dans le manoir un air de solennité et de fête assez rare en ces siècles malheureux.

C'est que le seigneur de Dannemarie, absent depuis bien longtemps pour le service de Dieu, venait d'arriver de la croisade; et c'était chose plus remarquable d'en revenir que d'y aller. En effet, le roi était mort de la peste devant Tunis; d'autres maladies, causées par la chaleur ardente de l'Afrique et les fatigues de la guerre, avaient décimé les chefs et les soldats: le vieux comte de Dannemarie, bien qu'éprouvé déjà en Égypte pendant la première croisade avec le sire de Joinville, son ami, les deux comtes de Valery, Geoffroi de Sargines, et tant d'autres, le vieux comte lui-même avait failli ne jamais revoir la France. Embarqué à demi-mort, il lui avait fallu beaucoup de mé-

nagemens pour se rétablir; il avait parcouru la route de Provence à son château à petites journées, et sans les soins presque filiaux de ses écuyers, il aurait eu peine à regagner son manoir.

Mais dès qu'il eut aperçu ces fidèles murailles qu'avaient élevées ses pères, dès qu'il eut reconnu ses bois, ses plaines, ses manans et tenanciers, la santé lui revint comme par enchantement. Il oublia les intempéries de l'Afrique, le trépas de ses compagnons d'armes, tous les maux qu'il avait soufferts, et jamais il n'avait paru plus gai. On eût dit que son esprit avait remonté le passé. Le comte de Dannemarie n'était plus un vieillard plein d'années, à la barbe blanchie, que le poids du heaume et de la cotte d'armes fatiguait; il était redevenu jeune homme; il parlait de lices, de tournois, et en attendant qu'il fit publier et crier des joutes, il célébrait son heureux retour en hébergeant et en festoyant ses amis, ses parens et ses voisins.

Quand toute la société que le comte attendait fut réunie, on *corna* le dîner. Les dames et damoiselles, les jeunes seigneurs et les vieux barons se rendirent de toutes parts, des différens logis qui leur avaient été assignés, à la grande salle du manoir où étaient dressées les tables, et chacun, selon son rang, s'assit à la place qui lui avait été réservée. Bientôt des varlets aux armes de Dannemarie s'approchèrent des invités et leur versèrent, sur les mains, selon l'usage du temps, de l'eau de rose. Ensuite on servit des viandes bouillies, de la venaison, des oiseaux rôtis, parmi lesquels étaient plusieurs paons qu'on avait recouverts de leurs plumes; enfin on apporta le fruit : la conversation, qui était depuis longtemps générale, devint plus gaie encore à la vue des bons vins cuits de Chypre et de Provence, que le seigneur avait rapportés de ses voyages d'outremer.

Quand on eut largement bu et largement causé, les jeunes gens, de chasse et de choses à venir, les vieillards, d'armes et de choses passées, les écuyers du comte introduisirent les ménétriers et les trouvères. Les premiers tenaient chacun une viole, un rebec, une flûte, ou un tambourin, sur lequel ils frappaient avec une petite baguette en s'accompagnant de la voix. Les seconds, à l'air caustique, spirituel, malin, étaient drapés dans de magnifiques manteaux, et semblaient plutôt des princes que de pauvres ménestrels.

Après que les ménétriers eurent fait retentir aux oreilles des assistans plusieurs chansons du roi de Navarre, du châtelain de Coucy, de Gaces Brûlé et de Blondeau de Nesle, qu'ils récitaient sur une notation très-simple, mais ne manquant pas d'harmonie :

— Allons, Théobald, dit le vieux comte en s'adressant au trouvère qui était le plus proche de lui, faites-nous entendre maintenant quelques-uns des récits que vous savez ou de ceux que vous composez, et qui désespèrent, dit-on, par leur perfection, Adenez-le-Roy et Rutebeuf, vos rivaux.

— Monseigneur, répondit le trouvère, je vous vais obéir; mais dites-moi lequel vous préférez, d'un récit d'amour, d'armes, de féerie ou de joyeuseté.

— Ami, reprit le comte, la joyeuseté doit régner aux festins; la féerie doit les présider; les armes y servir d'entretien, et l'amour n'en jamais être absent : si tu ne peux trouver un récit qui renferme tout cela, parle selon ta guise.

— Et ainsi je ferai, monseigneur, repartit Théobald en s'inclinant.

Toute l'assemblée fit alors silence, et, après avoir réfléchi un instant, le trouvère commença en ces termes :

LE LAI D'IGNAURÈS (1).

Messires, je vais vous raconter une aventure singulière et qu'aucun de vous sans doute ne connaît, quoiqu'elle remonte fort loin, puisqu'elle a été rimée par le trouvère Renaut, notre devancier, qui la chantait souvent à la table du roi Philippe-Auguste. Que les dames et les jeunes gens l'écoutent! ils y trouveront de bons enseignemens.

Au temps jadis il y avait en Bretagne un chevalier de grand renom, nommé Ignaurès. Ses possessions n'étaient pas très-vastes; mais sa valeur était sans égale, et ses ennemis le craignaient. Outre cette qualité, il possédait encore celle d'être gai et joyeux. Quand le 1er mai arrivait, il se levait à l'aube naissante, et, accompagné de cinq jongleurs ayant flûtes et chalumeaux, il s'en allait au bois en dansant cueillir le mai; car il avait bien ses raisons pour cela, comme vous l'allez voir.

Il avait pour voisins douze seigneurs preux et sages, riches de terres et de rentes, et tous les douze pères de filles aussi belles qu'elles étaient de haut lignage.

Ignaurès, qui était encore garçon, aurait pu choisir parmi elles celle à qui il voulait donner son cœur et sa main; mais afin de n'être pas embarrassé du choix, il fit la cour à toutes les douze, avec tant d'adresse, que chacune d'elles se croyait seule aimée. A l'en croire, il n'attendait qu'une occasion favorable pour demander leur main à leur père, et regrettait amèrement son peu de fortune et de renom, qui l'obligeait à différer.

Cela dura ainsi longtemps; mais à la fin, un jour de Saint-Jean, il arriva que toutes les demoiselles allèrent se promener dans un verger. Quand elles s'y furent assises à l'ombre, une d'elles proposa aux autres de jouer à ce qu'on appelait *le jeu du prêtre*, c'est-à-dire qu'une d'entre elles irait se placer au pied d'un arbre, et recevrait en confession de chacune des autres l'aveu de son amour et le nom de celui qu'elle aimait. Le prêtre dirait ensuite quelle était celle qui avait le plus haut placé son cœur. Toutes ces dames consentirent à cette proposition, dont l'auteur fut par elles immédiatement nommée *prêtre*. Aussitôt, cette dame alla prendre place au pied d'un pommier en fleurs, et l'une des onze autres dames s'approchant avec un sourire, s'agenouilla près d'elle.

— Que voulez-vous? dit le prêtre.

— Sire, je viens à confesse.

— Je vous écoute, reprit celui-ci; surtout dites-moi la vérité. Comment se nomme celui que vous aimez?

— Messire, c'est un chevalier de haut prix et de grand renom. C'est le bel Ignaurès.

A ces mots, le confesseur changea de visage et put à peine se contenir. Cependant il renvoya la demoiselle et en appela une autre.

— Ma sœur, lui dit-il, frappez votre poitrine et ditesmoi vos fautes. Nommez-moi celui qui fait battre votre cœur.

— Messire, je dirai la vérité en vous avouant que c'est l'homme le plus accompli qu'il y ait jusqu'en Vermandois.

— C'est beaucoup dire, repartit le prêtre.

— Jugez-en vous-même, beau sire; il a nom Ignaurès.

A ces mots, la dame-prêtre resta profondément étonnée.

(1) Ce *lai* existe à la Bibliothèque du Roi, dans le manuscrit 7595, et on le croit du douzième siècle ou du commencement du treizième. Excepté la petite introduction placée dans la bouche de Théobald en commençant, nous avons assez fidèlement traduit le reste. A. J.

Elle faillit tomber à la renverse. Pourtant elle congédia sa pénitente, et en appela une troisième.

— Asseyez-vous, dame, et dites-moi le nom de celui que vous aimez.

— C'est, reprit celle-ci, celui qui a le plus de beauté de tout ce vasselage. Si le ciel était juste, il serait roi ou comte. Je puis vous le nommer pour preuve, car vous le connaissez : on l'appelle Ignaurès.

Que vous dirais-je, messires? la quatrième, la cinquième, toutes les onze enfin, désignèrent le même chevalier, au grand déplaisir du confesseur improvisé.

Quand tout le monde eut fait son aveu, les onze dames se réunirent autour de la douzième, en lui disant :

— Eh bien! que vous en semble? qui a le meilleur et le plus vaillant ami?

— Je ne vous le dirai pas, reprit celle-ci, car nous sommes toutes trompées, et vous m'avez toutes nommé le même chevalier; mais si vous m'en croyez, nous tirerons vengeance de sa perfidie.

— Oui, oui, s'écrièrent toutes les demoiselles en colère; mais comment?...

— Le voici. Que celle d'entre nous qui rencontrera le traître la première lui donne rendez-vous ici. Nous nous y rendrons toutes, et dès qu'il entrera nous fermerons la porte. Nous verrons alors ce que nous aurons à faire.

La proposition fut acceptée par tout le monde, et les douze demoiselles se retirèrent furieuses.

Le lendemain, Ignaurès en ayant rencontré une, celle-ci feignit enfin de consentir à ses prières, et lui donna rendez-vous dans le verger pour le dimanche suivant.

Tous les deux furent exacts; mais les onze autres demoiselles avaient été prévenues; et à peine la porte eut-elle été refermée par Ignaurès, qu'il se vit entouré par douze jeunes filles furieuses, armées de couteaux qu'elles avaient cachés jusque-là.

Sans s'effrayer de ce guet-apens, le chevalier salua ses belles ennemies.

— Soyez les bienvenues, mesdames, leur dit-il.

— Et vous, le malvenu, répondirent-elles.

En prononçant ces mots, elles s'approchèrent de lui, semblant déjà chercher la place où elles devaient le frapper; mais la dame qui avait été le prêtre les arrêta, voulant que ce jugement eût une forme juridique, et que la félonie du chevalier fût confirmée par ses réponses.

— Ignaurès, dit-elle, ne m'avez-vous pas protesté vingt fois que vous m'aimiez? que votre bonheur serait de m'épouser, et que vous n'attendiez qu'un peu de renom et de gloire pour demander ma main à mon père?

— Dame, je le jure encore, et je veux vous servir jusqu'à la mort.

— Traître! s'écria l'une des autres, comment alors avez-vous pu me dire la même chose?

— Cela est tout simple. Je disais la vérité, car mon cœur est à vous.

— Mais moi, interrompit une troisième, ne m'avez-vous pas assuré maintes fois que vous m'apparteniez?

— Cela est vrai. Je vous aime, vous, et toutes ces dames.

A ces mots, toute la société parut prête à fondre sur le chevalier.

— Ignaurès, dit celle qui avait rempli les fonctions de prêtre, vous avez mérité la mort. Dieu seul pourrait vous sauver.

— Vous ne serez pas cruelles à ce point, dit le chevalier; car ce serait un grand crime. Si j'avais sur ma tête le heaume lacé, au col mon écu, au poing ma lance, et sous moi mon cheval de bataille, je me mettrais volontiers en votre pouvoir.

A ces mots du chevalier, toutes les demoiselles se radoucirent; elles lui pardonnèrent une faute que leur amabilité et leur gentillesse avaient causée; enfin, elles conclurent que personne d'elles n'épouserait le chevalier, puisqu'il ne pouvait être le mari de toutes. Mais, hélas! elles avaient été épiées par un traître, qui raconta l'aventure; bientôt le bruit en arriva aux oreilles de leurs pères, qui, croyant leur honneur compromis, résolurent de se venger. Ils s'emparèrent d'Ignaurès par surprise, lui arrachèrent le cœur, et ayant réuni les douze demoiselles dans un festin, le leur firent manger sans qu'elles s'en aperçussent.

Lorsqu'elles connurent l'abominable mets qu'on leur avait servi, toutes résolurent de ne jamais prendre d'autre nourriture, et bientôt leurs pères furent obligés de se vêtir de deuil; car, fidèles à leur serment, les douze jeunes filles se laissèrent périr de faim (1).

Telle fut la fin d'Ignaurès et des douze demoiselles qu'il aima; Dieu ait pitié de leurs âmes, et qu'il bénisse la dame qui ordonna à Renaut d'en consacrer la mémoire par un *lai*.

A ces mots, Théobald se tut, et toute la compagnie le félicita sur l'histoire qu'il venait de raconter. Les dames frémissaient; les jeunes gens riaient, et le vieux seigneur de Dannemarie paraissait fort joyeux.

Sur un signe qu'il fit, un autre trouvère prit la parole en ces termes :

— Seigneurs, je vais, comme Théobald, vous réciter aussi un *lai* breton; mais puisque celui que vous venez d'entendre a montré aux dames comment furent punies par des pères irrités des jeunes filles trop légères, moi, j'enseignerai de quelle façon reçurent leur châtiment des épouses sans tendresse.

LE LAI DU TROT (2).

Il y avait jadis en Bretagne un chevalier très-riche, hardi, courageux et fier. Il faisait partie de ceux de la Table-Ronde, que présidait le roi Arthur, qui savait si bien honorer les bons chevaliers et les récompenser généreusement.

Ce chevalier s'appelait Lorois; il était fort riche, et avait un fort beau château clos de murs et de fossés. Tout auprès s'étendaient des rivières et des forêts où le chevalier allait souvent pêcher et chasser. Un jour (au mois d'avril), au temps où la verdure renaît et où les oiseaux reparaissent, le chevalier s'était levé matin. Après avoir revêtu un surcot d'écarlate *brodé* d'hermine, mis des chausses élégantes, une ceinture argentée, il lui prit fantaisie d'aller dans la forêt pour entendre le rossignol.

Il commanda donc à son varlet de lui amener son cheval. Quand il eut chaussé ses éperons d'or, ceint son épée à poignée dorée, et mis son cheval à l'amble, il s'avança vers la forêt, au milieu des prairies couvertes de fleurs bleues, blanches, vermeilles. Déjà il croyait entendre de loin le chant flatteur du roi du printemps, quand un spectacle singulier vint le distraire de cette occupation, et attira toute son attention.

Quatre-vingts jeunes filles, toutes belles, courtoises,

(1) On reconnaît ici une imitation de la catastrophe des amours de la dame de Faël et du châtelain de Coucy, dont Boccace a fait un conte et Dubelloy une tragédie.

(2) Ce *lai* ne se trouve à Paris que dans un seul manuscrit, le manuscrit nº 283, Belles-Lettres françaises, de la Bibliothèque royale, d'après lequel nous le traduisons. Il y a dans le *Décaméron* de Boccace une Nouvelle qui a le même but que celle du trouvère, mais dont le fond est tout à fait autre. A. J.

bien parées, sortaient de la forêt. Pour couvre-chefs, au lieu de molequins en toile, comme ceux que portent aujourd'hui les dames, elles portaient des couronnes de roses et d'églantier, qui répandaient les plus doux parfums. Elles avaient des *bliaus dorés* (sortes de blouses) dont les ceintures pendaient à leurs côtés, car il faisait très-chaud. Tous leurs palefrois étaient blancs, et leur allure était très-douce, bien que rapide, car ils allaient pour ainsi dire au galop, et nul cheval, fût-il de Castille ou d'Allemagne, n'eût pu les rejoindre.

Chacune de ces quatre-vingts demoiselles avait son ami près d'elle sur un destrier. Le costume de ces jeunes seigneurs n'était pas moins riche que celui des dames. Chacun d'eux avait une cotte et un manteau fourré, des éperons d'or, des harnais pareils à ceux qu'on voit aux princes, et tout en courant ils disaient de douces paroles et jetaient de tendres regards à leurs aimables compagnes.



A la vue de cette bizarre apparition, le chevalier se signa; mais que devint-il quand il vit tout à coup quatre-vingts autres dames sortir de la forêt! Seulement, leur costume et leur accoutrement ne ressemblaient pas à ceux des premières. Elles étaient montées sur de mauvais roncins, noirs, maigres, rompus de fatigue, et qui couraient au trot, en suant, après les destriers que Lorois avait vus passer d'abord. Ce trot était si dur, si horrible, que le plus sage homme du monde, ou le plus fol, ne l'aurait pu supporter une lieue, lui eût-on promis pour cela quinze mille marcs d'argent. Pour freins, ces mauvais coursiers avaient des branches de tilleul non rabotées; leurs selles étaient rapetassées en mille endroits, et celles qui les occupaient n'avaient ni souliers ni chausses. Leurs robes se composaient d'un froc noir, décousu et déchiré en mille endroits, et sur elles fondaient avec impétuosité une pluie et une neige éternelles.

Près d'elles se tenaient quatre-vingts cavaliers à la figure sinistre, au regard courroucé, qui à chaque instant heurtaient ces malheureuses et leur arrachaient des cris de douleur.

Le chevalier, après son premier étonnement, piqua des deux, s'approcha des dames qui souffraient ainsi, et demanda à l'une d'elles ce que signifiait le triste spectacle dont il était témoin. La dame fut d'abord quelque temps sans lui répondre, car elle était fort essoufflée; elle ne pouvait d'ailleurs arrêter son cheval ni s'en laisser choir, bien que le meilleur écuyer ne l'eût pu monter un moment. Enfin, au milieu de soupirs entrecoupés, elle répondit:

— Chevalier, nous vous remercions de votre pitié, mais nous avons bien mérité ce que nous souffrons, car nous fûmes impitoyables. Les dames qui nous précèdent furent des épouses fidèles et tendres; nous, nous sommes des dames qui sont restées sans affection pour leurs maris. Ils nous le rendent, comme vous voyez, à leur tour, et ne laissent à notre supplice ni repos ni trêve. En vain essayeriez-vous de délivrer quelques-unes d'entre nous; vous n'y réussiriez pas. C'est Dieu lui-même qui nous punit de la sorte.

A ces paroles, la vitesse de toute la troupe redoubla, et le chevalier, ébahi, perdit bientôt de vue cette apparition. De retour à son château, il fit assembler toutes les jeunes dames du canton, leur raconta l'aventure, et les pria de se garder du trot dans l'autre vie, disant que l'amble valait mieux. Elles lui promirent sous serment d'avoir égard à sa prière, et les chroniques racontent que chacune d'elles tint parole.

Et, maintenant, châtelaines qui m'écoutez, vous pouvez promettre et tenir; car j'ai fini le très-véridique récit que les Bretons ont appelé *le lai du Trot*.

Des applaudissemens, partis de tous les coins de la salle, répondirent aux paroles de l'ingénieux trouvère, et un troisième conteur, enflammé par le succès de ses devanciers, prit immédiatement la parole au milieu d'un silence qui ne s'établit pas sans peine:

— Seigneurs, dit-il, je vais vous reciter une chanson de

geste fort célèbre, et dont souvent vous avez entendu parler. Les jongleurs anciens l'ont défigurée; mais moi, j'en ai pris le vrai sens dans les histoires de l'abbaye de Saint-Denis; je l'ai mise de latin en français, et ce que vous allez écouter est quelque chose d'authentique. Vous y apprendrez comment Aymeri devint comte de Narbonne.

Seigneurs, il faut vous reporter à des temps bien éloignés de nous. Charlemagne, l'empereur à la barbe fleurie, revient d'Espagne. Il a déjà traversé les Pyrénées et il s'avance vers la France; mais son visage est triste, son œil chagrin, sa démarche affligée!... Qu'a donc ainsi le grand empereur?..... Ah! c'est que son neveu Roland, par la trahison de Ganelon, a été tué avec Olivier, les douze pairs et toute l'arrière-garde de son armée, jusque-là victorieuse.



L'etcheco-sauna (le laboureur des montagnes) est rentré chez lui avec son chien; il a embrassé sa femme et ses enfans. Il a nettoyé ses flèches ainsi que sa corne de bœuf, et les ossemens des héros qui ne sont plus blanchissent déjà pour l'éternité (1). Le destrier de Charles, qui lui vient de Syrie, est triste lui-même et fait *chair marrie* (2); Charlemagne pleure, mais ce n'est pas seulement d'avoir perdu la bataille, sa pairie et son neveu, c'est de penser que sa défaite sera racontée après lui pendant quatre cents ans et plus :

> CCCC ans et plus dès que ma vie
> De Roncisvals sera chanson oïe.
>
> Quatre cents ans et plus, après ma vie,
> De Roncevaux la chanson sera récitée.

Cependant il chemine toujours. Tout à coup il arrive sur le sommet des Pyrénées, et, du revers aujourd'hui français de la chaîne, il se prend à regarder dans la plaine. Là, vers la droite, au loin et bien avant dans les terres, il aperçoit sur une montagne une ville bien close de murs et de défenses, que couronnent de grands arbres verts. Jamais on n'a vu cité plus forte. Outre ses murailles, elle est ceinte de trente tours en bonne pierre de liais; au milieu de ces tours il y en a une qui les dépasse toutes. L'homme le plus habile du monde à deviser mettrait le plus long jour d'été à la décrire. Ses créneaux sont tous scellés avec du plomb. Sur chacun d'eux il y a un arc prêt à jeter des traits, et, sur le faîte de la tour, on voit une escarboucle plus brillante que le soleil et qu'on peut à peine regarder fixement de trois lieues.

Sur la gauche étincelle la rive de la mer, cette grande onde qui permet aux navires nommés *dromons* d'arriver jusqu'à la ville.

A ce spectacle, Charles sentit son cœur bondir. Il appela le duc de Naymes, son sage conseiller, et lui parla à peu près ainsi :

— Beau sire, quelle est cette cité? ne me le cachez pas. Celui qui la tient peut se vanter qu'il n'y en a pas une pareille dans le monde. Par saint Denis! je veux venger ma défaite. Celui d'entre vous qui désirera retourner en France passera par ces portes, car, je vous jure, dussé-je rester ici quatorze ans, je ne reverrai pas la France sans avoir conquis cette ville.

Naymes a entendu Charlemagne, et il lui a dit :

— Sire, jamais homme ne fut plus surpris que je le suis. Si vous voulez avoir cette ville, vous la payerez cher; car je n'en connais de plus forte. Celui qui la défend a avec lui vingt mille Turcs, qui ont chacun double harnais et doubles armes, et qui se moqueront, comme d'autant de boules de neige, des traits de nos arbalètes. D'ailleurs vos soldats sont si las, que chacun d'eux ne vaut pas une femme. Vos chevaliers aimeront mieux leurs manoirs qu'un assaut; vos barons!... leurs chevaux ne se nourrissent plus que de paille; et, quant à moi, je vous donne ma foi que je voudrais pour beaucoup être dans mon royaume de Bavière.

— Beau sire duc, reprit l'empereur, n'en parlons plus. Par la foi que je dois à Dieu, je vous jure que je ne rentrerai pas en France sans avoir conquis cette cité. Sire, dit Nay-

(1) Ces paroles sont empruntées au chant basque d'Altabicar.
(2) C'est la même idée que celle de Racine quand il dit :
Ces superbes coursiers, qu'on voyait autrefois, etc.

mes, ayez pitié de votre barnage, qui est à demi mort de fatigue; vous ne pourrez prendre la cité. D'ailleurs les Sarrasins qui la défendent ont creusé trois souterrains, l'un qui va jusqu'à Saragosse, l'autre jusqu'a Toulouse, le troisième jusqu'à Orange. Si vous assiégez la ville, ils recevront par là des secours.

Charles l'entend, et il jette un grand rire.

— Pardieu, sire Naymes, vous contez bien. Si vous étiez plus jeune, on pourrait faire de vous un jongleur. Quel est le nom de cette ville?

— Empereur, c'est Narbonne.

— Tant mieux, dit-il; car elle a un grand renom de vaillance, et je la donnerai à un de nos guerriers.

Avisant alors un comte de haut parage, Drues de Montdidier, Charlemagne l'appela auprès de lui :

— Drues, lui dit-il, vous êtes fils d'un gentil chevalier; prenez Narbonne, et je vous laisserai tout le pays depuis Narbonne jusqu'à Montpellier.

— Sire, répondit Drues, je ne vous le cache pas, je serais désolé de rester encore un mois hors de mon pays. J'ai besoin de me faire poser des ventouses et de prendre des bains, car je suis très-malade. Je n'ai plus d'ailleurs un seul palefroi à monter, et il y a bien un an que je n'ai couché sans mon haubert.

Donnez donc Narbonne à un autre, car je n'en ai que faire.

A ces mots, Charlemagne rougit; sa figure s'enflamma, et appelant Richer de Normandie :

— Duc, dit-il, vous êtes d'une haute race et de grande seigneurie. La valeur est entrée en vous avec le jour. Prenez Narbonne, et je vous en fais bailli.

— Sire, répondit Richer, je suis resté si longtemps dans cette terre d'Espagne, où le soleil brûle, que j'en ai le visage tout noir. Je voudrais être en Normandie. Donnez Narbonne à un autre, car, pour moi, je n'en veux pas.

L'empereur laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et il pensa longtemps à ce que lui avaient dit les trois preux. Enfin, voyant passer Hue de Cotentin, qui était un haut chevalier et un comte palatin, il l'appela :

— A vous, chevalier, lui cria-t-il, Narbonne et ses richesses si vous la prenez.

— Droit empereur, répondit celui-ci, il y a longtemps que je porte mon harnais, que je me couche tard et que je me lève matin. Vous m'offririez tout le trésor de Pépin pour prendre Narbonne, que je ne la prendrais pas.

A ces paroles, Charles éclata en sanglots; mais voyant passer Gérard de Roussillon :

— Venez avant, gentilhomme de bien, je vous donne Narbonne.

Gérard de Roussillon leva la tête. Il regarde autour de lui, et voyant le petit nombre de ses gens, son cheval qui boitait, son enseigne déchirée :

— Seigneur, reprit-il, je vous demande pardon. Depuis deux ans j'ai toujours vécu non en palais ni en maison, mais sous une tente. Constamment j'ai porté mes éperons; par le chaud comme par le froid j'ai été vêtu de fer. Donnez Narbonne à tout autre; car, pour tout l'or de Salomon, je ne voudrais pas m'arrêter à la prendre; j'ai assez de terres ailleurs.

Charlemagne appela encore successivement Eudes, duc de Bourgogne, Ogier de Danemarck, le duc Ernaut de Beauléandre; tous refusèrent sa proposition. Alors, se dressant sur son cheval, il lève les yeux au ciel, et, l'ame pleine de douleur, il s'écrie :

— O vous, comtes palatins, Olivier et Roland, que n'êtes-vous ici! Si vous étiez vivants, vous prendriez Narbonne.

Puis, se retournant vers les seigneurs qui l'avaient refusé :

— Barons, dit-il, vous qui m'avez servi, Français, Bourguignons, Flamands, Poitevins, Bretons, Lorrains, Champenois, Normands, retournez en vos terres; pour moi, j'assiégerai Narbonne. Quand vous serez dans notre douce France, si l'on vous demande où est le roi Charles, vous répondrez que vous l'avez abandonné au siége de Narbonne; mais celui d'entre vous qui aura besoin de ma justice viendra la chercher jusqu'ici, car je ne bougerai pas de ce tertre.

Les barons poussèrent une grande lamentation et se regardèrent tristement. Alors on vit s'avancer du milieu de la foule un jeune homme grand et bien fait. Il regarda tout le monde avec simplicité, et, s'approchant de Charlemagne avant que celui-ci l'eût interrogé, il dit :

— Dieu garde le roi de Saint-Denis et tous les barons en même temps. Je viens lui demander ce dont aucun seigneur ne veut, Narbonne et son pays.

Tout le monde resta surpris. L'empereur, considérant la jeunesse et l'audace de celui qui parlait ainsi, lui demanda son nom.

— Je suis, répondit le jeune homme, le neveu de Gérard de Vienne; on me nomme Aymeri. Les terres que je possède sont plus petites que deux pièces de monnaie; mais quand il plaira à Dieu, je conquerrai un grand avoir.

— Bien parlé, Aymerillot (petit Aymeri), s'écria Charlemagne; on t'appellera dorénavant Aymeri de Narbonne, car si tu prends la ville, elle est à toi.

— Sire, merci, dit le preux guerrier. Je suis encore bachelier (jeune écuyer); je n'ai pas beaucoup d'or, ni d'argent, ni de paille, de chair ou d'avoine; mais, s'il plaît à Dieu, j'en aurai pris avant peu sur les Sarrasins.

Aymeri tint parole, seigneurs qui m'écoutez; car après avoir longtemps assiégé la ville, il la conquit par sa vaillance, et devint comte de Narbonne. Il épousa plus tard Orable, fille d'un roi sarrasin, dont il eut Guillaume au Court-Nez et plusieurs autres héros : vous en connaissez l'histoire. Prions Dieu qu'il leur donne paix dans son saint paradis et qu'il nous accorde autant de gloire qu'il en départit à ces guerriers!

A ces mots, le trouvère se rassit au milieu de l'admiration générale. Les jeunes seigneurs, au récit de cette scène grandiose, empruntée à l'un de nos plus célèbres poemes épiques du moyen âge, s'étaient enflammés. C'était là leur Homère, à ces hommes des vieux siècles, qui ne connaissaient pas l'antiquité, et il faut convenir qu'il y avait bien dans cette épopée, qui s'attaquait aux plus vivaces et aux plus glorieux souvenirs de la nationalité française, quelque chose de majestueux. Quant aux dames, elles auraient sans doute mieux aimé que le trouvère racontât comment Aymeri épousa Orable, ou qu'il entreprit tout autre récit moins guerrier, mais plus tendre. Malheureusement pour elles, nos trouvères, en général, étaient comme les seigneurs de ce temps : ils préféraient à tout le bruit des armes.

Quand la rumeur d'approbation se fut un peu apaisée, le seigneur de Dannemarie félicita les trois conteurs, et les pria d'apprêter pour le lendemain leurs plus belles histoires (nous vous les ferons connaitre quelque jour, s'il plait à Dieu), et, offrant la main à l'une de ses voisines (ce qui fut imité par toute la société), il la conduisit vers une autre salle, où se préparait un nouveau divertissement. C'était ce qu'on appelait alors le *théâtre*, dont les pièces consistaient en un dialogue bouffon, en *entremets* (intermèdes) et en farces mimées, c'est-à-dire où les acteurs ne prenaient point la parole. On voyait là se dérouler sur la scène, et en action, toute la vie de Renart, ce héros voleur, pipeur, blasphémateur, qui à lui seul remplit notre plus ancienne épopée satirique; mais quels que fussent les bons tours joués par maître Renart, ce spectacle, qui intéressait l'œil seulement et ne s'adressait pas à l'intelligence, eut moins de charme pour les invités du seigneur de Dannemarie que les contes de Théobald et de ses compagnons.

ACHILLE JUBINAL.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES.

TABLE MÉTHODIQUE DES MATIÈRES.

ILLUSTRATIONS.

FIN DES TABLES.

Le Musée publiera, dans ses premiers numéros :

LES DEVOIRS DE LA FAMILLE, par M. ALPHONSE DE LAMARTINE.
UN ROMAN, par M. EUGÈNE SUE.
MADAME DE LA CHANTERIE (seconde et dernière partie), par M. DE BALZAC.
LES LÉPIDOPTÈRES, par M. BOITARD.
PROMENADES SUR L'ÉTANG, par M. ÉMILE DESCHAMPS.
MAUVAISE LANGUE ET BON CŒUR, par Mme SOPHIE GAY.
LOUISE, par Mme ÉMILE DE GIRARDIN.
PETIT TRICK, par M. PAUL DE KOCK.
UNE NOUVELLE, par M. PAUL LACROIX (*bibliophile Jacob*).
AU FOND DE LA MER, par M. AUGUSTE BERTSCH.
UN AMI, par M. JAL.
UN ROI LAPON, par M. BARRÉ.
LE BONHOMME DE BALLENGEICH, traduit de l'anglais par M. SÉVERIN.
DEUX AVENTURES DE CHASSE, par M. H. B.
LES TROUBADOURS SUISSES, par M. ALEXANDRE DAGUET.
MARIE-JEANNE, par M. S. HENRY BERTHOUD.





